ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1888, n°1 à 53.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'œuvre ici reproduite *appartient au domaine public*.
S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.
Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2008/DL2864764_1888_f.pdf

L'ART MODERNE

1888

HUITIÈME ANNÉE. — N° 1. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 1er JANVIER 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

GIOCONDA. — LA COMÉDIE DES JOUETS, par Camille Lemonnier. — LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE A UN DE SES AMIS. — LE THÉATRE LIBRE. — MUSIQUE. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

GIOCONDA

Victor Hugo fut obligé d'assigner le directeur de la Comédie-Française pour le contraindre à reprendre les représentations d'*Angelo* que l'insuffisance des recettes l'avait forcé d'interrompre. Et la *Gazette des tribunaux* (1), qui se mêle rarement de littérature, eut à s'en occuper dans le compte-rendu qu'elle fit des quatre audiences consacrées, devant le tribunal de commerce et devant la Cour, à ce mémorable procès où l'on vit le poète prendre lui-même la parole pour appuyer les arguments de son avocat, Me Paillard de Villeneuve. Cette « persécution littéraire cachée sous des chicanes de coulisses », ainsi qu'on qualifia la résistance du théâtre, ne contribua d'ailleurs — c'est le cas dans toutes les affaires de ce genre — qu'à mettre en plus vive lumière le nom du jeune Maître, auquel on rendit pleine justice.

(1) Nos des 7 et 21 novembre, 6 et 13 décembre 1887.

Voici qu'un demi-siècle plus tard, un compositeur italien s'avise de tirer d'*Angelo* un livret d'opéra, et qu'un autre compositeur se charge d'en écrire la musique. D'où *Gioconda*, tentative audacieuse et louable, destinée à faire revivre, sous une forme nouvelle, une œuvre forte dont le romantisme outré fait sourire aujourd'hui, mais qui n'en demeure pas moins poignante et chevaleresque.

Le malheur est que, sous son travestissement italien, *Angelo* apparaît plus démesurément invraisemblable, excessif et brutalement faux que dans le vêtement que lui avait prêté la fantaisie du poète. On se demande si le succès qui accueillit cette grossière adaptation en Italie n'a pas sa raison d'être dans la pauvreté d'invention et la médiocrité des ouvrages que voit éclore, végéter et mourir, là-bas, chaque saison théâtrale.

Gioconda suit presque exactement, scène par scène, le déroulement du drame. La part de création du librettiste s'est bornée à changer le milieu de l'action, à donner d'autres noms à ses héros, à commencer l'intrigue par l'épisode de la mère, raconté incidemment au début d'*Angelo* et qui, dans *Gioconda*, prend l'importance d'une scène capitale. Quelques modifications ont été apportées au caractère des personnages. Ainsi, dans le drame de Victor Hugo, la Tisbé est la maîtresse du tyran de Padoue ; dans l'opéra de M. Boïto, Gioconda est une inconnue pour Alvise, ce qui

rend d'ailleurs d'autant plus inexplicables les allées et venues de la cantatrice dans les appartements du Palais ducal. Puis, on a taillé au traître légendaire une large part qui peut s'expliquer soit par la nécessité qu'il y a d'avoir un baryton dans les ensembles musicaux, soit par les exigences de la tradition italienne qui commande impérieusement la présence d'un personnage de cette nature dans tout drame qui se respecte.

Mais l'assimilation disparaît, quand on recherche la psychologie des deux œuvres, profonde dans le drame, nulle dans l'opéra. Le poète exposa son but en ces termes, qui résument tout l'intérêt d'*Angelo* : « Mettre en présence, dans une action toute résultante du cœur, deux graves et douloureuses figures, la femme dans la société, la femme hors de la société; c'est-à-dire, en deux types vivants, toutes les femmes, toute la femme ! Montrer ces deux femmes, qui résument tout en elles, généreuses souvent, malheureuses toujours. Défendre l'une contre le despotisme, l'autre contre le mépris. Envisager à quelles épreuves résiste la vertu de l'une, à quelles larmes se lave la souillure de l'autre. Rendre la faute à qui est la faute, c'est-à-dire à l'homme, qui est fort, et au fait social, qui est absurde. Faire vaincre dans ces deux âmes choisies les ressentiments de la femme par la piété de la fille, l'amour d'un amant par l'amour d'une mère, la haine par le dévouement, la passion par le devoir. En regard de ces deux femmes ainsi faites, poser deux hommes, le mari et l'amant, le souverain et le proscrit, et résumer en eux, par mille développements secondaires, toutes les relations régulières et irrégulières que l'homme peut avoir avec la femme, d'une part, et la société de l'autre. Et puis, au bas de ce groupe qui jouit, qui possède et qui souffre, tantôt sombre, tantôt rayonnant, ne pas oublier l'envieux, ce témoin fatal, qui est toujours là, que la Providence aposte au bas de toutes les sociétés, de toutes les hiérarchies, de toutes les prospérités, de toutes les passions humaines; éternel ennemi de tout ce qui est en haut; changeant de forme selon le temps et le lieu, mais au fond toujours le même; espion à Venise, eunuque à Constantinople, pamphlétaire à Paris. Placer donc, comme la Providence le place, dans l'ombre, grinçant des dents à tous les sourires, ce misérable intelligent et perdu qui ne peut que nuire, car toutes les portes que son amour trouve fermées, sa vengeance les trouve ouvertes. Enfin, au dessus de ces trois hommes, entre ces deux femmes, poser, comme un conseiller, le Dieu mort sur la croix. Clouer toute cette souffrance humaine au revers d'un crucifix ».

Peu de chose demeure de ce plan dans *Gioconda*. Le librettiste, fidèle à la coupe de l'opéra et sans se soucier des progrès réalisés par le drame lyrique, ne s'est préoccupé que des effets à produire et les a voulus violents, incisifs, éclatants. Alors que dans la pièce d'Hugo ils servent de prétexte au développement des caractères, ils constituent dans l'opéra de MM. Boïto et Ponchielli le fond même de l'œuvre. Ils sont accusés avec plus de relief encore par les contrastes auxquels on les a soumis. L'apparition du catafalque sur lequel le mari outragé a fait jeter, morte, la femme adultère ou qu'il croit telle, c'est au milieu d'une fête qu'il le découvre à ses hôtes consternés. Et comme s'il n'y avait pas suffisamment de meurtres, de poisons, de trahisons, de dénonciations dans ce drame à la manière noire, l'imagination de l'adaptateur a complété la série par quelques tourments accessoires, tels que les tracasseries infligées par l'odieux Barnaba à la pauvre vieille aveugle, le coup de poignard que tente de donner Enzo au mari de la belle Laura, le guet-apens dirigé contre l'équipage du navire dalmate, qui amène l'incendie de ce dernier, — et le triomphe de M. Lapissida, inventeur d'un « truc » inédit.

Il en résulte une succession de catastrophes dont le fil échappe au spectateur et à laquelle il ne s'intéresse qu'à demi. Comment expliquer le renoncement sublime de la cantatrice amoureuse si l'on supprime les hésitations, les tortures morales, le combat intérieur auxquels le poète la soumet? Et que signifie l'implacable vengeance d'Alvise si l'on en fait un mari quelconque, à peine trompé? D'une phrase, mise dans la bouche du tyran, Victor Hugo avait justifié son héros et éclairé le drame : « Le jour où le lion de Saint-Marc s'envolera de sa colonne, LA HAINE ouvrira ses ailes de bronze et s'envolera du cœur des Malipieri ».

Mais à quoi bon relever les invraisemblances et les incohérences de cette œuvre? Le public les a jugées de prime-saut. Il est douteux que ce théâtre à coups de poing, antithèse des recherches actuelles, revienne en honneur. Dans les pays où l'optique théâtrale en est encore aux exagérations, au grossissement de toutes choses, *Gioconda* a pu plaire. Nous l'avons vu représenter récemment à Madrid avec succès. Mais il n'est guère vraisemblable que notre public lui fasse même accueil. Les ficelles auxquelles sont accrochés les épisodes doivent lui paraître vraiment trop énormes, malgré l'attrait d'un spectacle dont la mise en scène, les décors, les costumes sont extrêmement brillants et soignés.

La musique de *Gioconda* est en rapport direct avec le procédé du librettiste. Elle est faite de contrastes, d'effets violents, et le compositeur n'a pas hésité à introduire dans sa partition tous les lieux communs de la littérature musicale, depuis la plus vulgaire barcarolle jusqu'aux finales tapageurs qu'on trouve dans tous les opéras italiens, — ces finales chantés à plein gosier,

bras levés, par le chœur aligné devant la rampe.

Son caractère italien est indéniable, quoi qu'on ait dit. Les emprunts que M. Ponchielli a faits à la musique allemande sont de si peu d'importance qu'autant vaut n'en pas parler. Ce n'est pas le timide essai qu'il a fait des motifs symboliques qui peut le faire ranger parmi les disciples de Wagner. Ses thèmes caractéristiques, en effet, s'il les introduit en certaines circonstances pour affirmer une situation scénique, le musicien ne leur fait subir aucun développement, aucune modification. Ils ne sont pas, comme dans les drames de Wagner, le canevas sur lequel est brodée la partition. L'auteur les expose, puis les répète quand l'action l'exige, sans plus. Présenté de cette façon, le système ne constitue pas une innovation et ne change en aucune façon le caractère de la musique.

Celle-ci ne manque d'ailleurs pas d'habileté et quelques-unes de ses parties se fixeront dans l'oreille. Déjà l'on fredonnait, en sortant de la première représentation, le thème d'amour de Laura, une phrase au dessin net, décorée d'un point d'orgue. Et le rythme clair des airs de ballet, dont l'un a une affinité étroite avec la gigue de Litolff dans *les Templiers*, fera, cet hiver, la joie des petites pianistes. Mais combien de vulgarités dans cette longue succession de cavatines, de duos, de trios, de chœurs, et quelle monotonie dans l'orchestration, d'où la polyphonie est presque constamment exclue!

L'interprétation de *Gioconda* a été bonne, et l'on peut féliciter la direction, une fois de plus, du soin qu'elle apporte à la mise en scène des ouvrages nouveaux. Elle a, sans lésiner, fait faire cinq décors neufs, elle a rhabillé de pied en cap ses figurants, ses choristes et ses ballerines — celles-ci sont exquises — sachant, avec sa vieille expérience du théâtre, que toujours le public se laissera prendre au miroir, comme les alouettes.

La voix de Mlle Litvinne convient mieux à la musique italienne qu'aux créations wagnériennes. Elle chante le rôle de la Gioconda en artiste intelligente et en musicienne. Mlle Martini met un peu de sa flamme dramatique dans une création difficile. On sent toutefois qu'elle personnifie avec moins de conviction la femme d'Alvise Badoër que la poétique Sieglinde, son premier triomphe.

Parmi les chanteurs, c'est incontestablement à M. Seguin que revient la palme. Il a composé et chanté à merveille le rôle de Barnaba, auquel il donne un relief saisissant. M. Engel est moins heureux dans celui d'Enzo, qui paraît lui imposer de laborieux efforts dont il est mal récompensé. Quant à M. Vinche, il n'a ni l'autorité, ni la voix, ni le geste qui conviennent au chef de l'Inquisition. Mlle Van Besten joue consciencieusement le personnage de la mère aveugle, mais un perpétuel chevrotement nuit singulièrement au charme de sa voix.

Deux ballets bien réglés, des chœurs exercés et un excellent orchestre complètent cet ensemble, appelé à exciter sinon l'enthousiasme du moins la curiosité.

LA COMÉDIE DES JOUETS

par Camille Lemonnier. — Paris, Piaget, éditeur.

Une des caractéristiques des écrivains de ce temps, c'est la complexité pour quelques-uns et la variété pour presque tous, de leurs facultés. Les poètes, combien d'entre eux n'écrivent magistralement en prose? Quant aux prosateurs, ils traitent et réussissent tout, depuis les contes idylliques jusqu'aux romans épiques.

Camille Lemonnier a tour à tour aquaforté *le Mort*, fresqué *le Mâle*, croqué ou plutôt illustré les mœurs et le pays de *Belgique*, fait de la critique à la pointe, pas douce toujours. Le voici qui colorie des *Contes* pour les enfants, avec les belles couleurs franches, mais non toujours joyeuses, des jouets d'Allemagne. Il intitule son livre *la Comédie des jouets* et le dédie à son enfant mort : « A toi, Enfant-oiseau, mon pâle et doux Friquet, un instant blotti dans mes ramures et si tôt envolé, ces contes écrits pour Toi et que Tu aurais lus, si Ton aile avait poussé! Je les mets sur Ta tombe comme un joujou dont jamais ne s'amusera Ta chère ombre, là-bas ».

On dirait qu'un peu de cette si mélancolique dédicace pénètre en brouillard fin le livre. Les contes, tout en étant des fantaisies, ne sont point joyeux uniformément : verts, bleus, jaunes, blancs, oranges. Ce ne sont ni des éclats de rire, ni des bruits de batte à la Guignol, ni des sautillements de rondes, ni des danses. Aucune joie pleine, folle, cascadante à travers les chapitres d'alinéa en alinéa. Mais une joviale gravité, une douceur triste à donner de paternes leçons à l'enfance, le goût des fables même, des fables moralisantes à la dérobée, comme sans le faire exprès. Aussi la description pittoresque, emballée, se fouettant elle-même.

Nous insistons sur cette qualité humaine et littéraire du livre parce qu'elle explique un coin du tempérament de Camille Lemonnier et aussi le milieu où il vit, chez nous : en pays mélancolique. Ajoutons que la dédicace nous avertit qu'il ne lui est plus donné de voir l'enfance à travers le rire et le bruit et l'insouciance et le bonheur, uniquement.

Cette note d'intimité triste spécialise *la Comédie des jouets* qui tranche sur les contes similaires.

Mais ce qui plus encore la distingue c'est la préoccupation d'art qu'elle prouve. Pour les écrivains de bonne et savante plume il n'est pas de banals sujets. Rappelez-vous dans Gautier cette exquise pièce : *Les joujoux de la morte*, et dans Hugo mainte de *l'Art d'être grand-père*. On dirait même qu'un attrait particulier sollicite les talents forts, grandioses et massifs à se distraire aux contes pour enfants. Les doigts vigoureux, les mains larges tirent souvent à merveille la corde de Polichinelle.

Les comédies de Camille Lemonnier sont à cinq et se tiennent bien en rang à la *table des matières* comme des garçonnets au cours de maintien. La première, *la Chasse de minuit*, et la quatrième, *le Houx*, marquent, nous semble-t-il. La *Chasse de minuit* est l'histoire du chasseur noir, un jouet, qui galope à

travers des plaines et des bois, jouets également, et tue cerfs, loups, renards, jouets encore, et ne se repose des quotidiennes tueries qu'au son de la messe de minuit, à Noël. Mais alors c'est pour découvrir sa petite fée en bois, celle qui l'attend dans la boite à surprises, gentiment, pour être sa dame.

Une portée un tantinet psychologique, tout juste pour être compris des enfants.

Il est aussi une mythologie, puérile et bienveillante, faite avec un reste de paganisme et une floraison de christianisme encore vivante, qui domine mainte anecdote. Le diable, le bon Dieu, le bonhomme Noël, les esprits, les fées passent ici, là, nouant les fils de l'intrigue ou les débrouillant, faisant vacarme ou rassurant, mettant à profit pour les héros du petit drame la bonne « réputation de bonté » ou « la noirceur de sentiments » que les légendes leur prêtent. Certes, les choses ne sont point ordonnées d'après de bien savantes théogonies, mais un charmant surnaturel règne, influence du haut d'un Olympe de carton et de sapin, piqué d'étoiles de papier et surmonté d'un azur en toile bleue.

On sait qu'un désir de Lemonnier serait de faire une collection de jouets; qu'il fasse plutôt une collection de contes et nous en montre chaque année les bibelots littéraires à la vitrine des libraires. Ce sera mieux encore.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE

à un de ses amis [1]

XIII

Lundi [mai 1882].

MON CHER ***,

J'ai un sale papier à lettre huilé sur lequel la plume ne mord pas. Je prends cette feuille, ousque vous verrez dans le bas un dessin de moi. Votre lettre m'a fait grand plaisir et elle est, comme vous dites, un bon témoignage de confiance et d'amitié. Causons souvent ainsi, en attendant nos soirées d'été.

A Berlin, j'ai été assez heureux pour avoir un camarade, un Belge, un pianiste de grandissime talent mais qui n'a que dix-sept ans, et qui me laissait l'accompagner dans ses idylles à deux marks cinquante pfennigs. Je déteste les mots crus, j'aime rester chaste, j'adore certaines conversations, bref, j'aurais été bien heureux de connaître Baudelaire et d'être son inséparable, vous me comprendrez, car je crois que vous êtes ainsi, aussi. C'est pourquoi, un projet vient de me naître. Vous me parlez d'un voyage en Italie, ces vacances; voulez-vous que nous le fassions ensemble? Avec mille francs chacun. Qu'en pensez-vous? Nous avons deux mois pour y penser. — Pensez-y.

A Berlin, j'ai assisté à une histoire de femme, une histoire d'adultère épique, avec des détails inouïs. A dîner, la dame en question était exquise. Je m'en lèchais les doigts, et je prenais des notes. J'y ai dépouillé chez un artiste la correspondance de trois amours; des notes. — Avez-vous lu *Pot-Bouille*.

La femme ne m'excite ni le cœur, ni la tête, ni les sens, — peut-être les sens, mais cinq minutes toutes les deux semaines à peu près. Mais pour ma part, je ne me suis jamais dit : Voilà une femme désirable, *faisons-lui la cour*. Si j'avais des idées sur une femme, ce serait pour la posséder, pas pour autre chose. Et posséder une femme me tourmente si rarement et si peu, que je n'irai jamais dresser des batteries, faire un siège, épier des sourires, etc., etc.

Quand écrirons-nous quelque chose ensemble?

Je suis très-embarrassé d'avoir pris cette grande feuille blanche et je ne sais comment remplir le verso.

Vous me demandez des vers. Je vous envoie, au hasard. Je n'ai en ce moment aucune idée fixe en poésie. Je suis dégoûté de mon volume, parce que je me dis : Ça n'est pas ça.

Quoi? Je ne sais encore. En attendant, je versifie par ci par là, au hasard, sans voir une œuvre.

Vous trouverez dans cette feuille un sonnet de 1880, c'est le ton et le sujet de ce que j'appelais jadis « *mon volume* » : « *les Spleens cosmiques*, » je crois, dans lequel une belle consommation de soleils.

Ce volume, vous ne le connaissez pas dans sa note aiguë, (entre autres une série de pièces à Notre-Dame, avec *le Crucifié*). Je voudrais vous le faire connaître dans cette note, mais il faudrait recopier, tirer un texte net de monceaux de brouillons, et cela m'est impossible pour le moment, j'en suis dégoûté ; à cette époque je voulais être éloquent, et cela me donne aujourd'hui sur les nerfs. — Faire l'éloquence me semble si mauvais goût, si jobard !

La chanson du *Petit hypertrophique* est une chose de l'époque où je vous ai connu. *Amitiés à la lune* a été rêvé dans le *Thiergarten* à Berlin, comme pendant à mes *Soleils remis à leur place*, dédiés à vous et à K*** *Le spleen des nuits de juillet* est aussi de Berlin.

Je voulais vous envoyer aussi une chose drôle et très douce sur *les jeunes femmes enceintes*, ce sera pour la prochaine fois.

Mais comme je vous dis : je ne vois pas ce que je voudrais que fussent des vers et des poésies.

Avez-vous lu *les Aveux*, de Bourget?

Je vais vous dire *Adieu*. Il faut que je relise *Corinne* pour le commencer ce soir. Mais je vais me mettre à rêver à notre voyage en Italie. Avez-vous lu les *Quatre petits romans*, de Richepin?

Ecrivez-moi long. Causons vers — femmes — et renoncement.

JULES LAFORGUE

XIV

Bade [5 juin 1882].

MON CHER ***,

N'avez-vous pas reçu ma lettre? une longue lettre? Pourquoi ne me répondez-vous pas? Êtes-vous malade et plus à Paris? Que devenez-vous? Je ne sais rien de rien.

Nous quittons Bade après-demain, mercredi 7 juin. Nous allons à Berlin. Nous y restons à peine une semaine. Et de là nous allons à Coblentz (château).

Je me demande pourquoi je n'ai pas reçu de réponse à ma longue lettre avec des vers. Sont-ce les vers qui vous ont cassé bras et jambes, ô homme maigre et difficile ?

Sachez que je m'ennuie horriblement. Je mène une vie stupide. Je passe mon temps à châtrer des livres peu intéressants. Et à contempler des sapins en attendant la 5e incarnation de Vishnou.

Ecrivez-moi. Ne serait-ce qu'une page Encore un mois et demi et j'irai vous voir, et nous ferons nos promenades :

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange.

(1) Reproduction interdite. Voir nos numéros 49, 50, 51 et 52, 1887.

Aurons-nous l'illustre K***?

Je ne vous envoie de bonjour pour personne, puisque tout le monde m'oublie, mais j'attends une lettre. Je suppose que vous n'avez pas été pris dans les troubles du Quartier Latin.

Adieu.

JULES LAFORGUE

LE THÉATRE LIBRE

La Sérénade, pièce en trois actes, en prose, de M. Jean Jullien; — **le Baiser**, comédie en un acte, en vers, de M. Théodore de Banville; — **Tout pour l'honneur**, drame en un acte, en prose, de M. Henry Céard

Unique représentation : 23 décembre 1887.

Une placide, une lymphatique jeune fille qui tâche à quelque ouvrage au crochet pour un anniversaire a moins de sérénité que M. Jean Jullien exerçant, dans la manière noire, ses récentes fonctions de dramaturge.

La Sérénade. Rien, oh rien n'y décèle qu'il y ait hésité une seconde devant les exigences de son thème, songé aux habitudes du public, jugé un seul de ses personnages. Aucun des faits exhibés là ne se pare d'un caractère de moralité ni de vilenie; dans une atmosphère d'irresponsabilité se meut l'action; et si nulle hypocrisie ne lénifie la saveur sûre de ces trois actes, inversement nul cynisme prémédité ne les pimente. Au mépris des retorses façons par lesquelles tel prudent auteur esquivera les dialogues dangereux et les chocs directs de protagonistes, il met successivement aux prises tous ses héros, dans les situations les plus complexes et à la lumière de mots d'un vérisme synthétique et cru. Toutes réserves sous-entendues quant à la constitutionnelle impuissance du théâtre à créer de la vie, il a présenté une image explicite et nette de l'adultère dans un milieu de bourgeoisie décente.

A la fin du deuxième acte, M. Cottin sait pertinemment que M. Maxime Champanet, un mince professeur, est l'amant de sa femme Nathalie et de sa fille Geneviève, et des désastres planent; mais quand, sur le troisième acte tombe la toile, tout le monde est à table : Cottin et sa femme, impudente et rouée gaillarde, sont réconciliés; Geneviève, dont la taille se déforme, épousera Maxime. Les yeux se mouillent de douces larmes; les mains frémissent, et Poujade, ami loyal qui poussait Cottin aux pires vengeances avec peut-être l'espoir de raccourcir la raison sociale « Cottin, Poujade », les serre. La petite aventure se fond dans les lointains. Et Cottin, brave homme, dont la douleur et l'indignation ne furent pas feintes, est en joie; son âme, vierge de rancunes et de souvenirs, s'épanouit. — Voilà, enfin, au Théâtre Libre, une pièce que répudierait le Gymnase!

M. Mévisto et d'autres « amateurs » disent intelligemment leurs parties. Sur la sincérité de cette interprétation sobre et compréhensive détonne le piètre jeu truqué d'un acteur prêté par le Vaudeville. Neutralisant encore sa voix et estompant toute sa personne, M. Antoine, dans le blafard et épisodique rôle d' « Un Acheteur » de chronomètres, a suscité des bravos.

Des vins et des pâtés aux bras, Pierrot, pantalon serré, casaque stricte, chapeau hémisphérique à bords plans, appelle de vœux un possible convive, sous une forêt d'été. Ce sera cette titubante vieille, cette affamée pauvresse. Empressé et compatissant, il la restaure. Mais, bon toujours, satisfera-t-il au désir, quel qu'il soit, de son hôtesse, elle le lui demande. Oui, certes. Ses poches sont vides : cependant, même une de ces monnaies d'or

. . . . . où les rois ont des masques laurés,
. . . . . , Madame, vous l'aurez.

Elle veut un baiser. Il chavire. Dans ses rêveries de Pierrot encore intact, il avait espéré débuter mieux. Elle exige, il obtempère, et quand il relève sa tête prête aux consternations, il a devant lui, libérée du mauvais sortilège, Urgèle en son authentique vestiture de fée. Il la veut posséder et sur l'heure. Elle proteste. Mais, comme le lui fait remarquer Pierrot, craintes illusoires : « tout Viroflay dort encor ». Et c'est, en cette forêt enchantée de banlieue parisienne, entre cette fée et ce Pierrot très modernes, la fantaisie folle et gracieuse d'un dialogue envolé sur des rimes aux sextuples ailes, où il est parlé de Rothschild, de la Bourse, des Grands Magasins du Louvre, des Etats-Unis, de M. Chevreul. Si Pierrot, épars aux pieds d'Urgèle, la serre un peu étroitement et qu'elle s'effare, lui :

Je tâte votre habit, l'étoffe...

Non, l'éloquence de Pierrot est vaine : Urgèle ne veut pas quitter ses sœurs les Fées. Elle restituera le baiser, sans plus. Sans plus, clame Pierrot : demandez

. . . . aux auteurs fameux, Alphonse, Emile,
S'ils se contenteraient de se vendre à vingt mille?

Et les arguments persuasifs volent sur sa bouche. Elle va céder. Elle sera la bonne femme de Pierrot; elle lavera ses blancs habits dans la rivière. Ils seront blancs tous deux; et les variations sur le mot « blanc » se répercutent des livres de l'un à celles de l'autre :

Blancs comme des cheveux d'académicien,

dit-elle. Mais fuse de partout un chœur de fées (M. Vidal est leur musicien) qui la rappelle. Sur le baiser brusquement rendu, elle disparaît, et Pierrot, le derrière au sol et les jambes roides, exhale ses doléances. Il se pendra à ces branches propices, comme un fruit, et réalisera la séculaire figure du « Pierrot-pendu ». Se pendre! serait-il sot? Ce glorieux baiser l'a éveillé à la passion et pour toujours illuminera sa vie. Dans cette salle de spectacle, des femmes qui gantent six et quart ont des cheveux en houle, des lèvres de vertige. Se pendre? Le voilà vertical, et, bientôt, ingambe. Un train l'emmènera à Paris. Fausse sortie. La Fée est très loin, une mouche, une point, pas même, elle est à des millions de lieues, indique-t-il d'un geste telescopique; mais l'actrice qui l'incarna est à deux pas. Qu'on permette qu'il la quière, dans la coulisse : elle a un huitain à dire au public, avant de prendre congé...

Formuler l'allure et la fulguration de ces vers, les plus nativement lyriques que M. de Banville ait délivrés jamais, leurs rimes en éventail polyphonique, la courbe harmonieuse de leur vol, et le charme de cette comédie symbolique sur la vertu du Premier Baiser?

Un acte, extrait par M. Henry Céard du *Capitaine Burle* de M. Zola, complétait le programme.

Vers la fin de janvier, le Théâtre Libre jouera la *Puissance des Ténèbres*, non d'après les traductions approximatives de M. Halpérine et de M. Neyroud, mais d'après celle, encore inédite, de MM. Oscar Méténier et Isaac Paulovsky.

FÉLIX FENEON.

Bibliographie musicale.

La maison Breitkopf et Härtel fait aux valses de Johann Strauss les honneurs d'une édition de choix, revue et annotée par le fils du célèbre musicien des valses. L'ouvrage complet comprendra cinq volumes, divisés en cinq livraisons chacun, et formant au total un recueil de cent cinquante valses. La verve de Johann Strauss, le chef de la dynastie, était, en effet, inépuisable, et ses inspirations irrésistiblement entraînantes ont fait tourbillonner sous la clarté des lustres, dans des flots de gaze, trois ou quatre générations de danseurs. Pour les musiciens, les valses de Strauss ont une saveur spéciale, et ce n'est pas sans raison que les plus grands compositeurs, Schumann, Wagner, Brahms, se sont divertis à les écouter. On sait qu'elles ont fréquemment servi de thème à des œuvres plus développées. A ces titres, elles méritaient d'entrer dans le Panthéon que la maison de Leipzig élève à la Musique. N'ont-elles pas, d'ailleurs, cette originalité qui les fait reconnaître toujours et partout, et qui a inspiré à Benjamin Godard cette amusante boutade, publiée en tête d'une valse dont la parenté avec celles de Strauss lui était apparue :

Une grâce adorable, un esprit qui pétille,
Elle possède tout : le charme et la beauté.
Comment la nommez-vous ? — Mamzelle être la fille
Tu fameux Johann Strauss te Fienne. — En vérité ?
— Ya, c'être elle. — Ma foi, je m'en étais douté.
Je lui trouvais aussi certain air de famille....

A noter encore, chez les mêmes éditeurs, une jolie suite de morceaux pour piano intitulée : *Dornröschen* (Eglantines), par M. César Hochstetter, et un *Recueil de mélodies et de danses populaires suédoises*, transcrites pour violon et piano par Julius et Amanda Röntgen. Les auteurs ont compris la saveur de ces fleurs sauvages et ont eu le bon esprit d'en faire tout uniment une gerbe présentée sans compliment au public. Elles sont charmantes, ces six pièces, et d'une tournure mélodique exquise. On y trouvera l'air intercalé par Ambroise Thomas dans *Hamlet*, débarrassé, bien entendu, des vocalises et fioritures qu'il a cru devoir y ajouter.

Puis encore, dans l'édition populaire, sous le n° 719, l'admirable *Passion selon saint Luc*, l'une des cinq passions écrites par Jean-Sébastien Bach dont on ne connaît guère que *la Passion selon saint Mathieu* et *la Passion selon saint Jean*, et l'*Histoire de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ* mise en musique par le vieux maître Heinrich Schütz. Ce sont là les gothiques de la musique; on y trouve même foi, même recueillement, même ferveur mystique que dans tel panneau de Lochner, de Memling ou de Metsys.

M. Bertram a mis en vente deux compositions nouvelles de M. Van den Eeden, directeur du Conservatoire de musique de Mons : un *Toast* et une *Berceuse*, tous deux pour chant et piano, sur des poésies d'Antoine Clesse. OEuvres de bonne facture et d'un aimable sentiment mélodique. Puis un *Sous bois*, chœur à quatre voix d'hommes, par Edouard de Hartog, sur un texte imité de Geibel par Jules Barbier, et dont le musicien a rendu avec goût la fraîcheur. Enfin, une *Sérénade de pages*, pour deux voix égales, sur des paroles de M. Louis de Casembroot, par Adolphe Wauters, professeur au Conservatoire de Bruxelles. Le petit duo est tourné avec élégance et madrigalise musicalement avec toute la grâce que l'auteur des paroles a mise dans ses vers.

Reste à signaler, pour terminer cette moisson, qui s'en ira peut-être grossir les gerbes d'étrennes, un chœur à quatre voix d'hommes, *le Départ du Châtelain*, composé par notre regretté concitoyen Guillaume Meynne sur une poésie de M. Edouard De Linge. L'éditeur est M. Cranz, qui n'aura pas de peine à trouver le placement, dans les sociétés chorales, de cette légende à l'allure chevaleresque, bien coupée et variée d'accents et de rythmes.

Musique

Troisième Concert d'hiver

Consacrée uniquement à l'interprétation de quelques grandes œuvres symphoniques, la troisième matinée de M. Franz Servais a offert, comme les précédentes, un vif intérêt. Et malgré l'absence de l'élément « virtuose » qui exerce toujours une fascination sur la foule, le public a été très empressé à se rendre à l'Eden, dont la salle convient admirablement aux exécutions musicales. Le programme était d'ailleurs composé avec goût et discernement. Il portait deux des plus belles compositions de Beethoven : l'ouverture de *Léonore* n° 3 et la *Symphonie héroïque;* une page de Liszt, les *Rois mages*, extraite de son oratorio *le Christ*, que l'actualité des fêtes de la Noël plus que son mérite intrinsèque avait désignée au choix du directeur ; la pittoresque et charmante transcription des *Eolides* de Leconte de Lisle, par César Franck, l'un des plus grands et le moins connu des musiciens contemporains ; enfin la chevaleresque, entraînante et pompeuse *Marche impériale*, que Wagner écrivit pour la rentrée des troupes à Berlin, après la guerre de 1870.

Une indisposition survenue à l'un des principaux exécutants, qu'on dut remplacer au dernier moment, amena, au début, quelque indécision et quelque faiblesse dans l'exécution. De même, on eût souhaité plus de légèreté dans l'interprétation des *Eolides*, ces

..... brises flottantes des cieux,
Du beau printemps douces haleines.

Une nouvelle audition de cette œuvre serait nécessaire à sa parfaite compréhension.

En revanche, l'orchestre a fait preuve d'une réelle maîtrise dans l'exécution de certaines parties de la symphonie, notamment de la *Marche funèbre*, et surtout dans l'interprétation de la *Kaisermarsch*, qui n'avait jamais été jouée avec un sentiment plus exact de la grandeur et de la solennité que Wagner a voulu exprimer.

Chronique judiciaire des arts

Un faux Robert Houdin.

Saint-Genois dit Dicksonn, après avoir dirigé du 15 juillet 1883 au 31 juillet 1886 le théâtre Robert Houdin, à Paris, imagina d'aller donner en province des représentations pour lesquelles il lança des prospectus et fit apposer des affiches rédigés de façon à faire croire qu'il était encore le directeur actuel de ce théâtre et qu'il faisait sa tournée en cette qualité.

La veuve de Robert Houdin le fit assigner du chef de concurrence déloyale, prit contre lui un jugement par défaut, et sur l'opposition du défendeur, le tribunal de commerce de la Seine rendit, le 13 décembre dernier, un jugement qui déboute Saint-Genois de son opposition et le condamne à payer 300 francs de

dommages-intérêts à la veuve Robert Houdin. Des insertions jusqu'à concurrence de 200 francs sont également accordées à celle-ci.

Le jugement tranche une question de droit qui présente quelque intérêt en décidant que la juridiction consulaire est compétente pour connaître d'une action dirigée contre un artiste dramatique lorsque celui-ci, tout en remplissant ses rôles, fait son affaire personnelle de la location des salles, des dépenses d'exploitation ainsi que des recettes réalisées, cette attitude le transformant en réalité en un entrepreneur de spectacles.

Il décide en outre qu'un employé rémunéré à raison de la direction d'une exploitation théâtrale n'a aucun droit de se faire un titre de ses fonctions en y associant le nom du propriétaire. Il commet ainsi un acte de concurrence déloyale, surtout s'il a cessé de faire partie du personnel du théâtre auquel il était attaché. Il est sans droit pour se qualifier successeur du dit propriétaire à défaut d'une convention spéciale.

Petite chronique

C'est, comme les années précédentes, dans les premiers jours de février que s'ouvrira le Salon annuel des *XX*. Il sera international et comprendra des œuvres de peinture, de sculpture, de gravure et de dessin. La discussion portera surtout, dit-on, sur l'envoi, très nombreux cette année, du groupe néo-impressionniste.

A propos de *la Femme de Tabarin*, tragi-parade de Catulle Mendès, qui a obtenu un très grand succès au Théâtre Libre et qui va être représentée au théâtre du Parc, quelques critiques parisiens ont pensé que le sujet de cette saynète est emprunté à une anecdote concernant le célèbre Questionneur de la place Dauphine.

M. Catulle Mendès, que nous avons interrogé sur ce point, pense que c'est là une erreur complète. Il n'a rencontré et ne croit pas qu'il existe, dans aucune tradition, ni dans aucun des livres tabariniques, aucune historiette ayant quelque rapport avec l'aventure qu'il a mise au théâtre. Il est bien évident qu'il n'a pas inventé Tabarin ni Francisquine — laquelle, du reste, s'appelait Jeanne Bérut, et n'était la femme de Tabarin que dans les parades, — mais l'affabulation de son petit drame est totalement imaginaire, n'est tirée ni d'un fait réel, ni d'une tradition fausse ou vraie. L'auteur ajoute : « invention bien chétive et bien médiocre, d'ailleurs ! Mon tout petit drame, qui dure dix minutes, n'a ému le public que grâce à la belle verve sincère de M. Antoine et à l'admirable talent de Marie Defresnes ».

D'autres critiques ont fait remarquer qu'il y avait une ressemblance frappante entre la donnée de *la Femme de Tabarin*, et celle d'un autre *Tabarin*, joué à la Comédie-Française, et plus tard transformé en Opéra.

Ces critiques-là ont eu raison. Même ils auraient pu aller jusqu'à dire que cette ressemblance, en plus d'une scène, et surtout en ce qui concerne la disposition du décor, atteignait la similitude parfaite.

Mais ce n'est pas la faute de M. Catulle Mendès.

Car la pièce qui ressemble à la sienne n'avait pas encore été représentée quand M. Catulle Mendès a *publié* dans une revue le scénario *complet* de sa parade, avec les moindres détails de l'action, avec toutes les indications de mise en scène et de décor.

Un cercle de création récente, l'*Aréopage*, a inauguré la série de ses fêtes musicales par un concert consacré à l'audition de quelques œuvres des vieux maîtres italiens. Le programme a été très goûté du public nombreux et élégant qui se pressait dans la salle de l'Association des ingénieurs, au Palais de la Bourse. On a applaudi un *Madrigal* de Caccini, une *Sonate pour violon* de Tartini, un *duo* de Stradella, diverses pièces de Claudio Casciolini, d'Antonio Lotti, de Corelli, etc. Audition choisie, dans laquelle la virtuosité et jusqu'au nom des exécutants s'effaçaient pour reporter tout l'intérêt sur le mérite des œuvres. Nos félicitations à M. Huysmans, qui eut l'idée de cette soirée intime et charmante.

Le théâtre de la Bourse a fait enfin sa réouverture, non comme théâtre, il est vrai, mais comme café-concert, ce qui ne peut être qu'un « en attendant mieux ». M. Maurice Simon, en effet, n'est pas homme à se contenter des chanteurs et chanteuses de romances qu'il a réunis, d'un petit corps de ballet modeste et des acrobates-gymnasiarques, clowns, prestidigitateurs et autres montreurs d'ours qui composent le personnel des Edens et Aquariums.

Les splendeurs d'*Orphée* et du *Petit-Poucet* sont encore dans la mémoire de tous, et l'on attend avec la plus vive impatience le retour du prince fabuleux, après le long sommeil de la Belle au théâtre dormant.

M. Van Praet, possesseur d'une des galeries de tableaux les plus réputées, vient de mourir. Il y a quelques semaines, nous avons publié le catalogue des œuvres de premier ordre, au nombre de vingt-et-une, qui donnaient à cette collection une valeur inestimable (1). Nous avons rappelé à ce propos qu'un marchand de Paris a récemment offert un million quatre cent mille francs à M. Van Praet pour l'ensemble des toiles qu'il a réunies. Mais le collectionneur déclina l'offre.

M. Van Praet, ministre de la maison du Roi, membre de l'Académie royale, est mort dans sa quatre-vingt-deuxième année. Il est né à Bruges le 2 juillet 1806 et ne laisse que deux héritiers directs, tous deux célibataires.

Le deuxième Concert populaire aura lieu le dimanche 8 janvier, à 1 1/2 heure, au théâtre royal de la Monnaie, avec le concours du pianiste Eugène d'Albert. En voici le programme :

1° Symphonie n° 4 (*si bémol*), Beethoven ;
2° Concerto en *sol* (piano et orchestre), Beethoven ;
3° *Entrée des Dieux dans le Walhalla*, R. Wagner ;
4° Morceaux de piano, Eugène d'Albert ;
5° Suite d'orchestre extraite du ballet *Namouna* (1re exécution), Ed. Lalo.

La répétition générale aura lieu le samedi 7 janvier, à 2 1/2 h., dans la salle de la Grande-Harmonie.

L'administration des *Concerts d'hiver* nous prie d'informer le public que, désirant éviter, même au prix d'un sacrifice, toute coïncidence de ses concerts avec les *Concerts populaires*, elle remet au DIMANCHE 15 JANVIER 1888 le quatrième concert fixé, par circulaire générale au 8 janvier, et remet au DIMANCHE 22 JANVIER le cinquième concert annoncé, par la même circulaire, pour le 15 janvier. Le sixième concert reste fixé au 29 janvier.

L'Académie champenoise nous prie d'annoncer qu'elle ouvre pour 1888 un concours littéraire et artistique. Divers grands prix d'honneur, parmi lesquels un objet d'art de mille francs, signé Carrier-Belleuse, un prix de mille francs d'argent, etc., seront distribués aux lauréats. En outre, il sera décerné d'importantes récompenses consistant en objet d'art, médailles d'or, de vermeil, d'argent et de bronze, grand module, ouvrage de librairie, etc.

Le concours sera clos le 1er mars 1888.

Les demandes de programme (joindre timbre de fr. 0-15), les envois de manuscrits, peintures, aquarelles, etc., devront être adressées *franco*, à M. Armand Bourgeois, président de l'*Académie champenoise*, à Pierry, près Epernay (Marne).

Il n'est fait exception que pour la musique qui devra être adressée à M. Octave Rigot, compositeur, rue de Châlons, à Epernay.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1887, p. 382.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

SCHAVYE, RELIEUR

46, RUE DU NORD, BRUXELLES

RELIURES DE LUXE ET RELIURES ORDINAIRES

CARTONNAGES ARTISTIQUES

MAISON

Félix CALLEWAERT père

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Vve MONNOM Successeur

IMPRIMERIE

TYPO-, LITHO- & CHROMO LITHOGRAPHIQUE

26, RUE DE L'INDUSTRIE

BRUXELLES

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES-LEIPZIG

JOH. STRAUSS. VALSES POUR PIANO

ÉDITION COMPLÈTE

publiée par son fils JOH STRAUSS

Édition à bon marché. La livraison fr. 1-50

Tous les libraires ou marchands de musique fourniront à vue la première livraison qui vient de paraître.

Prière de demander des prospectus détaillés.

L'édition complète formera 25 livraisons ou 5 volumes.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPTURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

Maison F. MOMMEN

BREVETÉE

25, RUE DE LA CHARITÉ & 26, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

TOILES PANORAMIQUES

PIANOS

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 2. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 8 Janvier 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Rembrandt a Munich. — Les Moralités légendaires, par J. Laforgue. — L'hygiène de la voix. *Aux chanteurs, acteurs, et orateurs.* — Théatre Molière. *Première matinée.* — Théatre du Vaudeville. — Chronique judiciaire des arts. — Memento des expositions. — Petite chronique.

Rembrandt à Munich [1]

Rembrandt? Un homme qu'éveillent les Voix la nuit et qui se lève et qui peint, comme à travers un œil de somnambule, des visions de rêve, des formes mêlées à de l'ombre et du jour, un grouillement de larmes en des combats de lumières et de ténèbres. — Un art désabusé des nuptiales clartés et des aubes de roses et de satins et ressuscitant parmi des fantômes de sépulcre, au soleil de minuit. — Un alchimiseur du spectre solaire au fond d'un jour de cave. — Toute la tradition de la Renaissance aimable, fleurie, maniérée et noble, bousculée par quelqu'un qui prend sa tradition en soi-même, ignore les rites classiques et ne va pas s'émasculer aux chapelles sixtines. — Un avènement des plèbes balayant la scène de ses cortèges de mythologies et d'allégories, chassant les rois et les papes, dressant son geste bourru par dessus les rythmes en fuite du geste aristocratique. — Le coup de pied au derrière des nymphes, des satyres et des Vénus par un contempteur d'olympes et de paradis. — Un peuple de marchands et de héros, un peuple vainqueur des mers et conquéreur d'îles au loin, brusquement s'épanouissant en cette fleur d'art septentrionale germée du terreau de la race même. — La grande bible des hommes substituée au mystagogisme sacerdotal, aux symboles païens, à l'art liturgique, à tous les anthropomorphismes. — Une espèce de révolutionnaire à la façon de Christ évoquant de leurs taudis et de leurs tanières les misérables, les âmes proscrites, la détresse et les oppressions des humbles. — Un poète qui va par les sentines impures, les tumultueux carrefours, les opprobres des villes, et qui marche halluciné, regardant souffrir sa solitude d'âme à travers d'hagards passants. — Un austère contemplateur des agonies de la clarté dans le deuil des crépuscules et des agonies de la conscience au fond de l'homme. — Un lucide esprit de mystères et d'apocalypses toujours à fouiller dans sa nuit intérieure, peintre des songes et des remords, peintre des hontes du jour et des pudeurs de l'ombre. — Des prunelles d'aigle et de hibou fatiguant le soleil et perforant les nocturnes latèbres; des yeux de diamants et de velours ouverts du tréfond

(1) Fragment inédit d'un volume prochain de Camille Lemonnier : En Allemagne, *Sensations d'un passant.* L'ouvrage paraîtra à la fin de janvier, à Paris, chez l'éditeur Decaux.

d'une crypte et qui voient tourbillonner les atômes, voler les mouches d'or parmi les crépuscules, glisser le sang sous la peau, battre le cœur dans les poitrines. — Un effrayant regardeur de la vie et qui habille le réel de prestiges, de nimbes, de prismes, de tuniques de gloire et de songe et qui scrute la métamorphose des formes dans les évanouissements de l'ombre et qui exprime le silence des lumières expirées et le recommencement des genèses du jour. — Un très vieil homme qui a l'âge et les séculaires tristesses du monde et qui ne sait plus rien de la jeunesse des arts naïfs, cueilleurs de fleurs et de rosées, et qui a l'air de peindre et de pousser au rance la copie d'une toile qu'il porterait en soi et qu'un autre homme aurait faite. — Rembrandt encore? Ce sombre orgueil ulcéré traînait à soixante ans, dans le désert des foules, le châtiment de son art malheureux et sublime.

Les neuf tableaux de Munich ont le mérite de marquer la progression de cet étonnant cerveau dans les voies qu'il se fraya lui-même. Dans la *Sainte Famille*, datée de 1631 — l'année où il fut reçu maître, — c'est déjà l'indication de l'art de plus tard, une échappée vers les buts définitifs, mais d'une main froidement appliquée et qui se retient, avec des timidités dans l'expression, presque de la banalité en cette tête de St-Joseph. — Deux ans après, apparaît, en une peinture hâchurée, plus libre, le conventionel « turc » d'atelier, le turc à caftan et turban qui devait si captieusement sévir chez les Bol et les Eeckhout et marque dans sa vie le tourment de l'exotique, le mal passager d'un Orient qu'il allait absorber au port dans les débarquements des lointaines caravelles. — Peut-être vers cette même époque la *Mise au tombeau*, un émouvant morceau de faire grenu et large, la mort de l'Homme-Dieu symbolisée dans la tenèbre du sépulcre par la mort du jour où s'éteint, derrière un roc, le bleu pâle d'une éclaircie, des figures de serviteurs et d'apôtres se mouvant en gestes apitoyés autour du Christ livide, toute la funèbre scène éclairée aux pénombres de la caverne du vacillement d'une chandelle qu'avance la main de Nicodème. — Ensuite, à la date de 1636, le *Sacrifice d'Isaac*, un beau geste de l'ange arrêtant le bras du père immolateur, la tête d'Abraham admirable de saisissement en ses barbes flottantes, la lumière concentrée au corps de l'enfant ployé sur le bûcher, et des nuances apaisées, de la couleur qui veut n'être que de la forme modelée, un silence des tons pour laisser toute la force à l'idée d'un grand sacrifice. — En 1639, la *Résurrection*, Jésus se levant dans son tombeau, une main sur la pierre, les yeux tournés vers l'ange qui soulève le couvercle; la culbute du soldat battant l'air de ses jambes ; un paradigme parfait de ses classiques clairs-obscurs épinglés de lueurs, piquetés du scintillement des casques et des boucliers, avec la clarté ramassée au centre et décroissant en de graduelles décolorations. Aucun doute : c'est bien là un art nouveau, un art qui renouvelle la sensation du tableau et par la composition et par la manœuvre manuelle et par la psychique. Le coloris s'infuse d'une subtile et intense spiritualité qui met comme une âme jusque dans la touche ; la lumière s'anime d'une vie à elle, devient un personnage dans la toile et presque le coryphée de tous les autres; elle visibilise l'atmosphère morale et fait planer l'angoisse ou l'horreur; elle est elle-même comme un frisson des choses, rendu sensible, tantôt dure et coupante comme le reflet du glaive, aigre comme les mauvaises pensées, lancinante comme le remords, ou sourde, cachée, furtive comme le visage d'un assassin. De tout cela sort le drame, un drame d'humanité passionnelle et souffrante, et qui a le cri du drame et dont l'éternel acteur est cet homme des plèbes entré avec Rembrandt dans l'art, — le juif cauteleux et pusillanime, les scribes faméliques, les pauvres veuves de marins, les mères du peuple aux muets sanglots, et les soldats, et les pâtres.

Quand en 1646 il peint son *Adoration des bergers*, ce caractère plébéien de son œuvre s'accentue encore : les têtes et les mains disent les callosités du travail, l'âme gourde et bornée, le tendre instinct des natures primitives. C'est enfin, de l'année 1654, dans la triomphante manière de la maturité, son portrait en sombre pourpre de manteau, la tête toute fondue aux ombres et aux lumières, une chair pétrie de bile et de sang recuit, — et remuant en ce visage froncé par le dur pli du sourcil, sous le poil de bête de la barrette, les lourds yeux, robeurs de soleil et buveurs de souffrance, eux-mêmes pareils à des bêtes altérées.

. . . . . .

CAMILLE LEMONNIER.

LES MORALITÉS LÉGENDAIRES

par J. LAFORGUE. — Librairie de la *Revue indépendante.*

Il en est qui ne voient dans le livre de Jules Laforgue que des bouffonneries très réussies venant après Offenbach et pouvant, au besoin, se réclamer en littérature de certaines odes funambulesques de Banville ou de maint poème de Henri Heine. Ce sont là jugements corticaux. Les *Moralités légendaires* ont toutes plus haute et décisive portée. Si l'on ne s'arrête point aux imprévues abracadabrances d'images, aux multicolores et inusités vêtements de phrases, aux sauts de carpe des dialogues, bientôt voici de la profonde psychologie et de la philosophie nette. En ce livre, les différents récits que Jules Laforgue esquisse ne servent qu'à exprimer son moi et, mieux que personne, les lecteurs de *l'Art moderne* peuvent se convaincre que les lettres publiées ici même trouvent des échos d'idées, de réflexions, de sentiments et d'émotions dans le présent volume. Laforgue, comme la plupart des

poètes actuels, se rêve dans les choses. Elles lui servent à objectiver son être intime, sa vie, sa réalité d'être. Les aspects de l'extérieur, les légendes, les fables, tout ce qui n'est pas lui, il le déforme à son image; il l'explique par lui; il le veut et le crée.

Aussi ni *Lohengrin fils de Parsifal*, ni *Salomé*, ni *Persée et Andromède* ne sont-ils conformes aux traditions. Les rôles sont changés, souvent intervertis. Dans le dernier mythe, c'est le Monstre le plus heureux des trois. En chaque, c'est une étude de l'amour et surtout une étude de la femme amoureuse; étude moderne, fouillée, montrant les bizarreries du cœur, étalant les maladies et les surprises de la passion.

Et comme, afin de s'attester sans réticence cette volonté de s'analyser et de se refléter, un style à travers tout, comme pour soi, dans le seul à seul. Un style inouï, bariolé de science, de transcendance, de blague, de calembours, de folie et de raison, un style insoupçonné, faisant de la voltige et de la barre fixe, d'une souplesse de clown, d'une prestidigitation merveilleuse. Et toujours ou souvent du moins d'une intime, savante et parfaite musique. Et toujours aussi l'évocation multiple d'air, d'étendue, de soleil, de luxe, de fête, de draperies, de lassitude, de joie, de peur, de pressentiments, de superstition qui flotte autour de la fable et que seuls les cerveaux d'artistes modernes ont réussi à exprimer, victorieusement.

Nous ne ferons ici qu'analyser la première moralité : *Hamlet*. C'est, au reste, en celle-ci que nous étudierons le mieux Laforgue, c'est-à-dire son livre.

« De sa fenêtre préférée, si chevrotante à s'ouvrir avec ses grêles vitres jaunes losangées de mailles de plomb, Hamlet, personnage étrange, pouvait quand ça le prenait, faire des ronds dans l'eau, dans l'eau autant dire dans le ciel. Voilà quel fut le point de départ de ses méditations et de ses aberrations ».

Ce début donne le ton de l'étude. Badinage apparent et pourtant combien ce coutumier et bête passe-temps, indique et fixe l'ennui sur lequel sera basé tout le caractère et toute la vie du prince : « faire des ronds dans l'eau autant dire dans le ciel ». Ennui! Spleen! et départ de ses méditations vers les aberrations.

Le Hamlet de Shakespeare a je ne sais quelle allure de cape et d'épée que cette simple introduction annihile. C'est quelque prince — excusez cette image de gymnastique transcendante — qui tue Polonius d'une main et attrape un papillon de l'autre. Jules Laforgue au rêveur grand seigneur, panache au vent, superbe de bravoure possible encore, substitue immédiatement quelque chose de plus contemporain, un ennui moins royal, une lassitude minusculisée, certes, quoique plus significative.

Hamlet se définit davantage :

« ... et rien n'est pratique que se taire, se taire, et agir en conséquence... Stabilité! Stabilité ton nom est Femme... J'admets bien la vie à la rigueur. Mais un héros! Et d'abord arriver domestiqué par un temps et des milieux? est-ce une bonne et loyale guerre pour un héros? Un héros! et que tout le reste fut des levers de rideau?... Moi, si j'étais une jeune fille bien, je ne permettrais qu'à un pur héros de poser les lèvres sur ma destinée; un héros dont on pourrait citer les hauts faits au besoin, ou les formules... Ah! par ce temps de *damno* et de *vergogna*, comme dit Michel-Ange (cet homme supérieur à tous nos Thorwaldsen) il n'y a plus de jeunes filles; toutes gardes-malades; j'oublie les petites poupées adorables mais, hélas! incassables, les vipères et les petites oies à duvet pour oreillers. — Un héros? ou simplement vivre. Méthode, méthode, que me veux-tu? Tu sais bien que j'ai mangé du fruit de l'Inconscience! Tu sais bien que c'est moi qui apporte la loi nouvelle au fils de la Femme et qui vais détrôner l'impératif catégorique et instaurer à sa place l'impératif climatérique. »

Jamais, à supposer que le héros de Shakespeare ait eu connaissance de ces deux impératifs qui, aujourd'hui, se partagent notre philosophie, il n'eût fait tel raisonnement. Héros? mais ne l'était-il pas ou du moins pour l'être ne suffisait-il pas qu'il le voulût? Et jamais, à la pensée d'Ophélie, une idée si terre à terre : garde-malade, ou bien une idée aussi cocassement ironique : petite oie à duvet pour oreiller, ne lui serait venue.

Le monologue en tenant le crâne d'Yorick? En voici des fragments :

« Alas, poor Yorick! Comme on croit entendre dans un seul coquillage toute la grande rumeur de l'Océan, il me semble entendre ici toute l'intarissable symphonie de l'âme universelle dont cette boîte fut un carrefour d'échos. Voilà une solide idée. Et voyez-vous une espèce humaine qui ne s'enquerrait pas davantage, qui s'en tiendrait à cette rumeur vaguement immortelle qu'on entend dans les crânes, en fait d'explications de la mort, c'est-à-dire en fait une religion. Alas poor Yorick! Les petits helminthes ont dégusté l'intellect à Yorick. »

Au besoin, le Hamlet de Shakespeare aurait pu penser ainsi, mais :

« Et toi, Silence, pardonne à la terre; la petite folle ne sait trop ce qu'elle fait; au jour de la grande addition de la conscience devant l'idéal, elle sera étiquetée d'un piteux *idem* dans la colonne des évolutions miniatures de l'Evolution unique dans la colonne des quantités négligeables. — Et puis des mots! des mots! des mots! Ce sera ma devise tant qu'on ne m'aura pas démontré que nos langues riment bien à une réalité transcendante..... Mourir! C'est entendu, on meurt sans s'en apercevoir comme chaque soir on entre en sommeil. On n'a pas conscience de la dernière pensée lucide au sommeil, à la syncope, à la mort. C'est entendu. Mais ne plus être! ne plus être! ne plus être! Ne plus pouvoir presser contre son cœur humain, par une après-midi quelconque, la séculaire tristesse qui tient dans un tout petit accord au piano! »

Ceci n'est plus du Shakespeare du tout, c'est du pur Laforgue.

Le Hamlet des *Moralités légendaires* est, de reste, d'un caractère plus précis, pas fou ou si peu; il ne vague pas, incompréhensible et lunaire, toujours. Il est d'esprit hamlétique certes, mais décidé, pessimiste après la lettre. Il est devenu auteur dramatique, homme de génie littéraire. La pièce qu'on joue devant Fengo et Gerutha est de lui et c'est un beau drame inédit. Il devient amoureux de Kate, une actrice, tout comme le ferait un dramaturge moderne. Et s'il abandonne sa vengeance, s'il « oublie » de faire son devoir sanglant, c'est qu'il a fait seller ses chevaux et qu'il enlève sa nouvelle amoureuse qui, tout à coup, lui a révélé la femme. Ils passent par le cimetière où Laërte le tue en un accès de brusque fureur qu'il regrette aussitôt.

Hamlet a, en outre, l'instinct de cruauté, il tue un canari pour le plaisir de tuer, il tue des fourmis et mille autres minuscules êtres par besoin d'occuper ses mains à des meurtres et par besoin de remords immédiat. L'Hamlet de Shakespeare aurait eu de tout autres crimes à rêver.

En somme, M. Laforgue, en nous donnant son Hamlet, en a fait un écho de nos sensations et de nos pensées et de nos possibilités de vie « célibataire » à nous. Il a fait un Hamlet baudelairien et

même un peu plus. La race n'en est pas éteinte, dit-il. Que non! Et la voici multipliée, générale; tous Hamlet, hommes de lettres, rêveurs au balcon du monde moderne, appuyés sur la balustrade morne de l'ennui, de l'oisiveté et de l'inutilité de vivre; un Hamlet français nettoyé de ses brumes saxonnes, un Hamlet parisien même, moins déclamatoire, moins désorbité, moins épique que l'autre; par contre, plus aigu de volonté, plus ironique, plus spirituel, plus savant, plus irrémédiablement et plus consciencieusement à vau-l'eau.

La création shakespearienne est une fresque de génie; ici, c'est une étude précise — de génie aussi.

L'HYGIÈNE DE LA VOIX

Aux chanteurs, acteurs et orateurs.

(*Suite*) (1).

La voix est directement affectée par les *émotions* et par les *passions*.

Si la tranquillité de l'esprit est recommandable pour l'hygiène générale dans l'intérêt de la santé, elle l'est aussi pour l'hygiène vocale.

Aussi, ceux qui se livrent à l'exercice professionnel de la voix doivent-ils éviter cet écueil. On connaît les fâcheux effets produits sur la voix par l'émotion du premier début et, en général, par la *timidité*. Il faut de bonne heure s'habituer à parler, à chanter en public, d'abord devant ses amis, ensuite, en présence d'étrangers. Il faut aussi une vie sobre, régulière, quasi monastique; les chanteurs et les chanteuses qui brûlent l'existence par les deux bouts, particulièrement ceux qui regrettent qu'elle n'ait que deux bouts, passent vite. On a, au contraire, des exemples célèbres d'artistes conservant jusqu'à un âge avancé, grâce à un régime très discipliné, leurs belles facultés.

Par la même raison, on a dit que l'acteur ou l'orateur ne doit jamais ressentir les émotions ou les passions qu'il est appelé à simuler, s'il veut éviter une fatigue générale et ménager les organes de la voix. On raconte que Talma, au milieu des fureurs d'Oreste, adressait d'une voix tranquille à son confident des remarques plaisantes. Cette règle est très contestable : elle ménage la santé au détriment de l'effet.

Une *attention* soutenue, un travail exagéré de la mémoire, de l'intelligence, finissent par épuiser l'organisme. La voix perd de sa force, de son éclat, et devient, par les altérations profondes de la santé, traînante, plaintive; le diapason habituel de la parole peut également se modifier, de même que le timbre.

Le repos est le meilleur moyen hygiénique pour faire disparaître les suites d'un travail excessif. Les vacances n'ont pas d'autre but.

***

Chaque orateur ou chanteur a ses habitudes dans le mécanisme de la production de la voix ou dans une autre fonction organique; reste à savoir si cette habitude est sans importance ou si elle est gênante dans la production de la voix, désagréable à l'auditeur et nuisible à l'artiste. Prendre une attitude disgracieuse, faire des grimaces, hausser les épaules, agiter les bras, etc., sont des habitudes désagréables; l'habitude des alcooliques, du tabac, des aliments trop excitants, etc., amène la perte de la voix; le repos forcé au milieu de la journée ou après le repas est une habitude gênante.

On a vu un artiste, habitué à chanter sur la scène en costume à col découvert, forcé d'ôter sa cravate dans un concert. D'autres ont coutume de se cramponner aux épaules de l'accompagnateur.

Carlotta Grisi avait à la main, dans les coulisses, un bouquet de lilas blanc ou de roses mousseuses qu'elle respirait avec ardeur et qu'elle jetait brusquement à sa femme de chambre au moment de s'élancer sur la scène.

Alboni n'eût pu chanter sans avoir à la main un certain éventail qui lui avait été donné et dont elle se servait même dans quelques-uns de ses rôles. Un soir qu'un indiscret lui disait, en lui indiquant l'éventail : « C'est donc le talisman de votre cœur?» Alboni répondit : « Non, mais de mon gosier ».

Mme Ugalde eut longtemps la funeste habitude de descendre à sa cave après le spectacle, décolletée, sans précaution aucune, ce qui a contribué à jeter un voile sur son admirable voix.

La voix s'exerce régulièrement, quel que soit le degré de température à laquelle on est habitué, mais des troubles se manifestent dès que le froid ou la chaleur déterminent de vives impressions. Quand on a trop chaud, la respiration se ralentit, on étouffe; la voix est faible, traînante et manque de tout éclat. Quand on a froid on tremble, et la voix est mal posée.

L'exercice régulier de toutes les fonctions exige une température moderée de 15 à 18 degrés.

Les *variations* lentes de la température n'exercent aucune influence sur la voix; mais il n'en est pas de même lorsqu'elles sont brusques ou intenses. La brusque élévation de la température détermine des congestions vers la poitrine ou la tête; les muqueuses s'engorgent, la voix se voile. On s'enroue facilement lorsque, par un froid rigoureux, on pénètre de la rue dans un salon très chaud.

Des conséquences bien plus sérieuses peuvent résulter d'un brusque abaissement de la température; ce sont des états inflammatoires des organes de la voix et que l'on désigne sous le nom de *refroidissement*. Il peut survenir en toute saison, au milieu de l'été le plus chaud aussi bien qu'en hiver, et à toute heure de la journée.

L'intensité du refroidissement et la facilité avec laquelle il se produit dépendent de la promptitude avec laquelle se déclare l'abaissement de la température et de son intensité. Toutefois, il n'est pas absolument nécessaire que les températures qui se succèdent soient extrêmes; la succession brusque de températures habituelles suffit pour faire naître un refroidissement.

C'est par la peau des pieds, du thorax, du cou, par les muqueuses du nez et surtout par celles de la bouche que se gagne le refroidissement. On peut être insensible à des variations d'un certain degré, lorsque les muqueuses ont été au repos, tandis que l'on en subit l'influence fâcheuse lorsque le corps est en transpiration et les muqueuses congestionnées. Gare donc à l'avocat qui vient de plaider, au chanteur qui vient de chanter. L'air froid aspiré par la bouche n'a pas le temps de se réchauffer, tandis que celui qui est obligé de traverser les diverses cavités du nez arrive déjà échauffé dans l'arrière-bouche.

Dès qu'un refroidissement s'est produit, il survient, dans la plupart des cas, un léger mouvement fébrile, de la lassitude et de l'inappétence.

(1) Voir nos numéros des 25 septembre, 2 et 9 octobre et 20 novembre 1887. Voir aussi l'article intitulé : *Un Maître de voix*, dans notre numéro du 28 août de la même année.

Le *coryza, rhume de cerveau ou catarrhe nasal* est l'inflammation des muqueuses des fosses nasales. La respiration par le nez est gênée (enchifrènement), la voix nasonnée.

L'inflammation du pharynx dans sa paroi postérieure constitue la *pharyngite* ou *angine simple*. Le malade ressent une gêne douloureuse, de la sécheresse au gosier; la déglutition est difficile. La voix est plus ou moins gênée.

L'inflammation des *amygdales* ou l'*angine tonsillaire* existe d'un seul ou des deux côtés. Le malade accuse la sensation d'un corps étranger dans l'arrière-gorge, éprouve de la difficulté dans la déglutition et se sent plus ou moins suffoqué; la voix est enrouée.

Lorsqu'il y a inflammation de la *luette* et du *voile du palais* on voit augmenter la longueur et la largeur de la luette et du voile du palais, qui sont rouges, gonflés, pendants et peu mobiles. A l'état *chronique* le gonflement a disparu, mais la luette reste allongée. Cet état que l'on désigne aussi sous le nom de *chute de la luette*, peut occasionner des effets fâcheux pour la voix. Le timbre perd de son éclat et de sa pureté; la luette, qui traîne sur la base de la langue, provoque un chatouillement qui se répète à chaque instant et force à toussailler. L'irritation se propage fréquemment jusque dans le larynx, dont la secrétion muqueuse se trouve augmentée. Il y a alors expulsion de petites masses grisâtres, gluantes, perlées, dont la présence sur les lèvres vocales produit le symptôme connu sous le nom de « chat » dans la voix.

La *laryngite* est l'inflammation des diverses parties qui composent le larynx ou des membranes muqueuses qui les recouvrent. Les symptômes les plus saillants sont les douleurs, l'altération de la voix, la toux et les crachats.

La *bronchite* ou le *rhume de poitrine* débute souvent par un rhume de cerveau, surtout lorsque l'affection est légère.

La guérison des troubles occasionnés par un refroidissement survient assez souvent spontanément; tout le monde sait que l'on peut guérir d'un mal de gorge ou d'un rhume sans suivre un traitement ou même sans prendre le plus simple médicament. Mais l'inflammation peut quelquefois se prolonger, devenir chronique et constituer un état funeste pour les personnes qui font un usage professionnel de la voix. Aussi vaut-il mieux avoir recours aux moyens curatifs; le plus tôt sera le mieux.

(*La fin prochainement*).

THÉATRE MOLIÈRE

PREMIÈRE MATINÉE.

Sœur Philomène vient de remporter au théâtre Molière, devant un public trié, le succès auquel cette œuvre a droit : le grand.

La pièce n'est guère, si l'on entend par pièce une action fortement et habilement nouée, puis dénouée, sans dévier du but en des hors-d'œuvre ni en des à-côtés d'intérêt. Elle est tout, si l'on se contente de la vie, au théâtre. Et qui, sinon M. Sarcey, ne s'en contente pas?

Une sœur aime, sans s'en douter, un interne; la preuve lui en vient par ce fait : l'ancienne maîtresse de cet interne est amenée et meurt à l'hôpital. Une jalousie et un regret dardent, éteints bientôt. Rien de plus.

Mais tout cela si adorablement simple, si réel, si juste, si quotidien, si pris sur le vif, mais tout cela si mesurément pensé, dit et écrit, mais tout cela si criant de vérité nette, profonde, intime, que l'art de demain y radie, incontestable. Il y a dans ces deux actes non tant des audaces que des retours au théâtre primitif, celui d'avant les conventions, d'avant les jeux de scène, d'avant les combinaisons et les mots et les effets, celui qui était comme un morceau saignant arraché à la chair de l'humanité.

La Parisienne et *Thérèse Raquin* nous ont préparés à apprécier des pièces telles que *Sœur Philomène* (1).

Le personnage de la sœur est, certes, quelque peu sentimental encore, et Jules de Goncourt le sentait lui-même lorsque, dans une de ses lettres, il interrogeait à ce sujet, dubitativement, Gavarni. Elle est d'une dévotion franche, certes, la sœur, si belle en ses voiles, mais un peu conventionnelle quand même et pas assez chrétienne quand Barnier, devant elle, blasphème son Dieu.

Lui, par contre, vrai d'un bout à l'autre, avec sa bonté forte, vaillante, avec sa brusquerie autoritaire vis-à-vis des carabins qui — il le sent — ne le valent pas, avec son trouble d'enfant et d'amoureux, avec sa décision et son courage d'opérateur et avec toute sa douleur colère devant le dénouement.

Le meilleur rôle pourtant? celui de Romaine. Cette agonie de fille est une scène de maître; c'est un chef-d'œuvre d'émotion crue, pantelante; cela grince et mord et déchire comme un couteau, cela traverse ce qu'il y a d'intime en nous de part en part, comme une épée figée et vibrante en une poitrine. Ce délire a des râles mornes, rauques, sinistres, puis des douceurs d'enfant qui nouent le sanglot au fond des gorges.

Il n'y a que du linge et des plaies étalés dans ce deuxième acte, et c'est même ainsi que la pièce reste en souvenir. Une odeur de chambre de souffrance, une pâle et rouge odeur. De la misère amputée, un tronçon de vie, voilà la pièce. Et ç'a été tellement poignant que nul n'a songé à trouver le spectacle trop brutal.

Disons aussi que dès aujourd'hui il est prouvé que Bruxelles possède un public sur lequel les artistes, les vrais, peuvent compter. M. Alhaiza aura l'honneur de l'avoir rassemblé une première fois et ce même public tiendra à l'encourager et à le comprendre par la suite.

Le rôle de Romaine a été irréprochablement joué par Mlle Sylviac, qui s'y est montrée grande artiste. Celui de Barnier, de façon très remarquable par M. Alhaiza. A noter aussi le début de Mlle Pluys, qui promet une comédienne.

Une intéressante et vive causerie de M. Max Waller a inauguré la matinée et *le Saxe*, une piécette de mondaine observation, par M. Francis Nautet, l'a clôturée. On les a applaudis tous les deux, surtout le premier.

***

Mlle Agar est venue donner au théâtre Molière une représentation d'*Iphigénie en Aulide*. Pauvre Racine! en proie aux bêtes. Toutefois, quand Mlle Agar a récité *le Cimetière d'Eylau*, on a senti un frisson d'art passer.

Théâtre du Vaudeville.

D'ordinaire les pièces bouffes qui émigrent du *Palais-Royal*, des *Délassements comiques*, de *Déjazet* et d'autres petites scènes

(1) *Sœur Philomène* a été jouée pour la première fois au Théâtre libre, à Paris, en octobre dernier. Voir le compte-rendu que lui a consacré notre collaborateur M. Félix Fénéon dans le numéro de *l'Art moderne* du 23 octobre.

parisiennes au théâtre bruxellois du *Vaudeville*, sont calquées sur des données identiques.

Au premier acte, ou bien c'est un monsieur ou deux messieurs qui s'avancent et qui exposent au public « leur truc » et la pièce sinue d'après les courbes et les subtilités de ces trucs; ou bien c'est un personnage qui dresse le plan de la maison — ici, la chambre de madame, là celle de monsieur, ici celle de mademoiselle, là celle du jeune homme; plus des armoires, des tiroirs, des malles, des mannequins, etc., — et le public devine que l'imbroglio sera déterminé par les retraites, les coins et les doubles fonds du logis; ou bien encore c'est trois femmes pour un mari ou trois maris pour une femme, etc. Ces pièces-là, types du genre, très amusantes, du reste, ou plutôt très tordantes, ne réservent plus aucune surprise au public éduqué du *Vaudeville*.

Le Roi Koko « pousse son cri de guerre » à la barbe de ces bouffonneries là. Il est d'une drôlerie autre et d'une esclafferie moins banale.

Le problème ou plutôt l'impossibilité à résoudre était : faire aimer une vieille fille de quarante ans, conservée intacte dans le vinaigre de sa vertu, par un pseudo-sauvage, soi-disant de passage à Paris, le Roi Koko, chef des *Iles mandarines*, là-bas, en de vagues Afriques. Pour rendre avec saveur la drôlerie de cette situation, M. Bisson a imaginé une femme spéciale, sorte de bas-bleu politique, rédactrice d'un journal, à cheval sur des théories d'émancipation féminine et — déclamante. Un sauvage, à celle-là, ne fait pas peur. Elle vous parle des amazones et de leur sein coupé comme d'un petit fait-divers à son goût.

Voilà les deux personnages originaux de la pièce qui se les accroche et tourne honnêtement, comme un moulin de foire pendant trois heures et tourne avec ces deux chimères éclatantes, l'une habillée d'un peignoir à revers, l'autre aigretée de plumes et couverte de colliers dans le cercle virant des bouffonneries joyeuses. Ils sont, le pseudo Roi Koko et sa vierge au vinaigre. des types d'un comique aigu, fou; ils font rire, à cause même de leur subite invraisemblance, de leur carnaval d'amour, en plein Paris normal, en pleine famille bourgeoise, flanquée de son inévitable notaire et de son couple transi de jeunes gens qui s'aiment.

Le Roi Koko est interprété par M. Vilano, moins heureux que dans ses autres rôles; Daubichon, par M. Colombet, excellemment. Au reste, la troupe est fort convenable — au moins dans un sens — au théâtre de M. Boyer, qui tient un succès, présentement.

Chronique judiciaire des arts

Le Sultan de Moka.

En France, où la législation de 1793 sur le droit d'auteur est encore en vigueur, l'exercice de ce droit, pour les œuvres littéraires et musicales, est subordonné au dépôt légal, mais il est bon de noter que de ce dépôt dépend non pas la propriété de l'ouvrage, mais la recevabilité de l'action en contrefaçon. Ce principe est généralement reconnu. Un jugement très intéressant du tribunal de la Seine vient d'aller plus loin, en faveur des auteurs, en décidant que, même si le dépôt n'a pas été effectué, l'auteur a le droit d'intenter au contrefacteur une action civile pour lui interdire la publication et le contraindre à des dommages-intérêts.

Il s'agit d'une opérette, *le Sultan de Moka*, dont la propriété appartient aux éditeurs Enoch et Costallat et à M. Watson. Le procès auquel cet ouvrage a donné lieu est intenté depuis longtemps et nous en avons relaté les péripéties (1).

Ne pouvant justifier du dépôt légal exigé par la législation française, les demandeurs furent déclarés non recevables dans l'action en contrefaçon qu'ils avaient dirigée contre le chanteur éditeur Aristide Bruant et contre le fameux chansonnier Paulus pour avoir, dans leur chanson *la Chaussée Clignancourt*, côtoyé de trop près une mélodie caractéristique du *Sultan de Moka*.

Au dire des défendeurs, MM. Enoch et Costallat étaient d'autant moins fondés en leur action que le motif incriminé constituait un air populaire anglais tombé depuis longtemps dans le domaine public.

Sur ce point le tribunal ordonna des devoirs de preuve. On procéda à des enquêtes et à des contre-enquêtes, d'où il résulta que si la fameuse chanson avait été entendue, dès 1878, sur le théâtre des marionettes de Thomas Holden, il n'était nullement établi qu'elle fût un air populaire anglais, ni que ce refrain eût été connu ou joué en Angleterre avant les représentations du *Sultan de Moka*. Battus sur ce point, Bruant et Paulus essayèrent de faire décider qu'en l'absence de dépôt légal, le fait de s'être approprié l'air dont il s'agit ne pouvait constituer une contrefaçon. « Attendu, leur répond le jugement, que le défaut de dépôt n'a pas pour effet d'entraîner pour l'auteur la déchéance de son droit de propriété; qu'aux termes de l'art. 6 de la loi du 19 juillet 1886, c'est seulement l'exercice de ce droit qui se trouve paralysé et suspendu ».

Le résultat de ce long et curieux procès fut néanmoins le renvoi, dos à dos, de toutes les parties qui y étaient intervenues. On admit la bonne foi des défendeurs, qui ne furent condamnés, pour tous dommages-intérêts, qu'à supporter les dépens faits postérieurement au désistement signifié par les demandeurs, quant à leur première action. Ceux-ci supporteront en revanche tous les frais faits antérieurement. La saisie est annulée, mais il est fait défense à Paulus et à Bruant de publier à l'avenir la *Chaussée Clignancourt*.

Voilà leur édition classée désormais parmi les raretés bibliophiliques.

Memento des Expositions

Bruxelles. — Cinquième Salon annuel des *XX*. En février. Limité aux membres de l'Association et aux artistes invités. Dépôt à Paris avant le 15 janvier chez André, rue Chaptal, 28.

Glascow. — Exposition internationale. Mai-octobre 1888. Les artistes français, hollandais et belges *invités* jouiront de la gratuité d'emballage et du transport pour deux ouvrages. Dépôt avant le 20 février : à Bruxelles, chez Bourguignon, rue de Namur, 34; à Paris, chez Guinchard et Fourniret, rue Blanche, 76; à La Haye, chez Laarman.

Liége. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 29 avril-17 juin 1888. Délai d'envoi : 7 avril. Frais (petite vitesse) à charge

(1) Voir *l'Art moderne*, 1887, p. 102.

de la Société sur le territoire belge pour les œuvres qui n'excèderont pas 3 mètres sur 2 mètres. Renseignements : Commission de l'Exposition des Beaux-Arts, Liége.

PARIS. — Exposition des *Artistes indépendants*. 21 mars-3 mai. (Pavillon de la ville de Paris, Champs-Elysées). Envois : du 10 au 14 mars. Renseignements : M. Serendat de Belzien, trésorier, 36, rue du Rocher, Paris.

PETITE CHRONIQUE

L'an dernier, c'est pour Mme Sembrich qu'on reprit *Lucie*, et ce fut M. Engel qui eut les honneurs de la soirée. Il en faillit être de même à la récente reprise de cette même *Lucie*, destinée, dans la pensée des directeurs de la Monnaie, à mettre définitivement au premier plan Mme Melba-Armstrong, à qui la mort de l'impresario Strakosch a donné des loisirs dont elle a profité pour signer un engagement de deux ans.

A part la richesse du costume, rien, chez Mme Melba, ne révéla la grande artiste durant les deux premiers actes, et Dieu sait si la musique de Donizetti récrée le public quand il n'y a pas quelque virtuose sous roche. M. Engel lui-même ne parvient pas toujours à la rendre admissible, et précisément mercredi il n'était pas dans un de ses beaux soirs. Heureusement la scène de folie vint fort à propos sauver la situation. Mme Melba gazouilla, perla, flûta, fusa si merveilleusement ses notes de tête, elle déroula un si prestigieux chapelet de vocalises, de trilles et de roulades, que charmé, ébloui, fasciné, vaincu, le public s'abandonna à d'enthousiastes ovations. Et, une fois de plus, la pâle fiancée de Lammermoor échappa au définitif oubli.

Pour contrebalancer son actuel italianisme, le théâtre de la Monnaie annonce l'imminente représentation de *Jocelyn* de Benjamin Godard, avec Mme Caron, et de *Fidelio* de Beethoven, avec Mme Martini.

Cette nouvelle a été accueillie avec joie par tous ceux dont les sympathies accompagnent l'entreprise de MM. Dupont et Lapissida et qui regrettaient de voir ceux-ci s'engager dans une impasse. A citer aussi, parmi les spectacles à voir, une représentation de la *Walkyrie* fixée à dimanche prochain 15 courant et réclamée depuis quelque temps avec insistance par les abonnés.

C'est demain, lundi, qu'a lieu au théâtre du Parc la représentation que nous avons annoncée de la *Femme de Tabarin*, de Mendès; du *Baiser* de Th. de Banville, et de *Jacques Damour* de L. Hennique, joués par Mme Defresnes et par M. Antoine. Le spectacle sera répété mardi et mercredi, afin de permettre aux personnes qui n'ont pu trouver place pour lundi d'assister à cette très intéressante représentation.

Pour rappel, aujourd'hui à 1 1/2 heure, deuxième concert populaire sous la direction de M. Joseph Dupont, au théâtre de la Monnaie, avec le concours du pianiste Eugène d'Albert.

Au prochain concert donné par l'*Association des Artistes musiciens*, on entendra une jeune pianiste andalouse, Mlle Pilar de la Mora, que la reine d'Espagne a fait entrer au Conservatoire de Paris et qui en est sortie avec le premier prix. Depuis lors elle s'est perfectionnée sous la direction de Mme Massart, et la voici bientôt célèbre. Ce concert sera d'ailleurs tout à fait intéressant. On y exécutera la cantate *Didon* de Charpentier (premier prix de Rome, en France) avec le concours de Mlle Leslino et de MM. Jourdain et Seguin. Il aura lieu à la Grande-Harmonie, samedi prochain, 14 janvier, à 8 heures.

Le quatrième des *Concerts d'hiver*, sous la direction de M. F. Servais, aura lieu le dimanche 15 janvier dans la salle de l'Eden-Théâtre, à 2 heures précises. La répétition générale publique aura lieu le samedi 14 janvier dans le même local et à la même heure que le concert.

Le programme est ainsi composé :

Ouverture de *Genoveva* (Schumann); *Symphonie italienne* (Mendelssohn); Concerto en *la* mineur pour piano et orchestre (Schumann), joué par Mlle Louise Derscheid; *Andante* (Beethoven); *Akademische ouverture* (Brahms).

Pour le cinquième concert, fixé au 22 janvier, les abonnés et patrons seront invités à décider eux-mêmes le programme.

M. de Spoelbergh de Lovenjoul vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Une exposition internationale de musique des plus intéressantes aura lieu à Bologne, du 1er mai au 31 octobre 1888, sous la présidence honoraire de Verdi, et effective du compositeur Boïto. Elle comprendra plusieurs sections dans lesquelles figureront les instruments anciens et modernes, les œuvres théoriques et pratiques de la musique, les procédés polygraphiques, l'histoire et bibliographie musicales, anciennes et contemporaines, les monuments historiques, les études d'acoustique, etc..

Le comité central de la ville de Bologne désirant s'assurer le concours si important de notre pays, a constitué à cet effet un comité belge qui a été choisi dans la ville de Liége : il se compose de M. César Thomson, président, professeur de violon au Conservatoire; de M. Jules Ghymers, critique musical et professeur de piano au Conservatoire; de M. Sylvain Dupuis, compositeur et professeur d'harmonie au Conservatoire; de M. Edouard Vanden Boorn, critique d'art, et de M. Lejeune, professeur de cor au Conservatoire. Les personnes en possession d'œuvres et objets à exposer sont instamment priées de donner par écrit au comité de la ville de Liége les notes pouvant servir à la complète intelligence de la valeur et de la connaissance de l'origine des objets qu'elles exposent.

Les demandes belges d'admission seront reçues par le comité jusqu'au 1er février 1888.

Pour paraître en avril : *Contes pour l'Aimée*, par Maurice Siville. Un volume de grand luxe, hors commerce, avec dessin d'Em. Berchmans.

Sommaire de la *Société nouvelle* (novembre 1887) :

Etude de science réelle : l'Instinct et l'Intelligence. Jules Putsage. — Les congrès socialistes, C De Paepe. — Littérature norvégienne. A.-L. Kielland : Rebecca, G. Rahlenbeck. — Littérature russe : Nikolaï Vassiliévitch Gogol. La foire de Sorotchinetz. E. Hins. — Quelques gens de lettres : Les nouveaux reçus, Jean-Bernard. — Chronique scientifique, E. Lagrange. — Hommes et choses, A. James. — Critique littéraire, F. Brouez. — Le mois. — Le scandale des décorations. — Nécrologie. — Livres et revues.

Bureaux : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

SCHAVYE, RELIEUR

46, RUE DU NORD, BRUXELLES

RELIURES DE LUXE ET RELIURES ORDINAIRES

CARTONNAGES ARTISTIQUES

MAISON

Félix CALLEWAERT père

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Vve MONNOM Successeur

IMPRIMERIE

TYPO-, LITHO- & CHROMO LITHOGRAPHIQUE

26, RUE DE L'INDUSTRIE

BRUXELLES

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES-LEIPZIG

JOH. STRAUSS. VALSES POUR PIANO

ÉDITION COMPLÈTE

publiée par son fils JOH. STRAUSS

Édition à bon marché. La livraison fr. 1-50

Tous les libraires ou marchands de musique fourniront à vue la première livraison qui vient de paraître.

Prière de demander des prospectus détaillés.

L'édition complète formera 25 livraisons ou 5 volumes.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPTURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

Maison F. MOMMEN

BREVETÉE

25, RUE DE LA CHARITÉ & 26, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

TOILES PANORAMIQUES

PIANOS

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 3. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 15 Janvier 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Le théatre de M. Antoine. — Correspondance d'artistes. — Concerts populaires. *Deuxième matinée.* — Lettres inédites de Jules Laforgue a un de ses amis. — Effigies d'inconnus, par Léon Cladel. — La Tour aux Rats, par Frédéric Causot. — Chronique judiciaire des arts. — Memento des expositions. — Petite chronique.

LE THÉATRE DE M. ANTOINE

Le jour où le directeur de la Compagnie du Gaz parisien donna congé à l'un de ses employés, convaincu de se grimer, de se vêtir en histrion et de monter fréquemment « sur les planches » avec quelques complices, il eut, ma foi, une bien bonne idée.

Car, si on ne l'avait pas mis à la porte, M. Antoine, qui est capable de tout, eût pu s'aviser de devenir un rond-de-cuir exemplaire et de gratter consciencieusement du papier dans l'administration du Gaz jusqu'à ce que la lumière électrique éteignît définitivement cet éclairage coûteux et insuffisant.

On y mit des formes, d'ailleurs, et l'on prévint, avec la plus extrême politesse, l'employé trop artiste que la Compagnie n'était pas en mesure de rémunérer le talent d'un comédien accompli.

Jamais le Gaz ne fut aussi lumineux que l'inspiration de son directeur. Grâce à elle, le Théâtre Libre fut fondé, et M. Antoine appartient désormais à l'histoire de la littérature dramatique.

Bruxelles a eu cette semaine la bonne fortune de le voir en scène, l'acteur convaincu et plein de flamme, l'artiste jaloux de ne présenter que des œuvres de choix, de forme neuve et d'écriture raffinée, le metteur en scène soucieux des moindres détails d'interprétation. Sous cette triple incarnation, il a d'emblée conquis son public, et le succès a dépassé à tel point son espoir, qu'au lieu de trois représentations il a été obligé d'en donner sept. Si l'imminente création de *la Puissance des Ténèbres*, actuellement en répétitions, ne le rappelait impérieusement à Paris, il eût certes pu prolonger la série, avec la certitude de jouer chaque soir devant une salle comble.

Nous voilà loin de l'audition unique que, timidement, Catulle Mendès nous priait d'organiser, lorsqu'il nous écrivait, il y a un mois : « Je vais en Belgique au commencement de janvier. N'y aurait-il pas moyen de faire coïncider ce voyage avec la représentation, dans un théâtre de Bruxelles, de *la Femme de Tabarin ?* »

Préparé au théâtre nouveau par l'excellente interprétation que M. Alhaiza donna, la semaine dernière, de *Sœur Philomène*, le public a compris que le temps est venu de mettre au rancart, comme des vêtements usés, les vieux procédés dramatiques qui n'émeuvent

plus que M. Sarcey et les sous-Sarcey de Belgique, affolés par la tentative de M. Antoine. Tandis que marchent vers un idéal neuf, la Peinture et la Musique, seul le Théâtre, jusqu'ici, de cette Trinité glorieuse, restait atteint de l'incurable mal des recommencements stériles. Les faiseurs de livrets à succès, les Dumas, les Sardou, les Ohnet, les Feuillet, donnent-ils autre chose, en leurs étincelantes mosaïques, qu'un industrieux agencement de matériaux connus ?

Les représentations du Théâtre Libre, les soirées du Parc, les matinées littéraires du Molière ont crevé ces ballons. Et voici que tout à coup on s'aperçoit du vide de ce répertoire d'antan, toujours le même, qu'une habitude de cinquante années avait fini par faire accepter passivement par un public bénévole.

Le phénomène s'est produit récemment dans un autre domaine, dans le domaine du théâtre lyrique. Personne n'ose plus aujourd'hui élever la voix en faveur de certains ouvrages qui, jusqu'en ces dernières années encore, passaient pour chefs-d'œuvre. Les directeurs de spectacles conviennent, avec consternation, qu'on les joue devant les banquettes quand on se risque à les afficher.

Il n'a fallu qu'un coup de vent venu de Bavière pour renverser le fragile édifice. Un autre souffle a jeté par terre, ou à peu près, la banale et veulé comédie dite « de mœurs » ainsi nommée, sans doute, parce que les mœurs qu'on y peint n'ont jamais été dans la vie réelle.

Grâce à M. Antoine, qui pousse jusqu'à l'apostolat l'amour de sa profession nouvelle, le Théâtre Libre est créé à Bruxelles. Excellemment secondé par Mme Marie Defresnes, qui a révélé un talent de premier ordre, il a fait entendre successivement *Jacques Damour*, un acte extrait par M. Hennique de l'émouvante nouvelle de Zola, parue dans les *Contes à Ninon ; la Femme de Tabarin* « scénario burlesque et tragique », comme l'a qualifié l'auteur dans sa dédicace, drame brutal, d'une émotion poignante, resserré en trente pages ; enfin, *le Baiser*, fantaisie exquise et déconcertante de ce jeune poète à cheveux blancs qui est Banville.

C'est sur la dernière de ces trois œuvres qu'il faudrait insister, car c'est la plus moderne et la plus complètement débarrassée des formules de jadis. Mais elle a été si exactement décrite et si judicieusement appréciée par notre collaborateur Félix Fénéon, que nous ne pourrions que redire ce qu'il a dit en termes justes, dans cette langue personnelle qu'on lui connaît (1).

La *Femme de Tabarin* a épouvanté quelque peu les spectateurs à la première représentation. Les audaces de langue, les situations crûment exposées de cette très artiste « tragi-parade » ont jeté le trouble parmi les éventails. Théodomas eût trouvé « quelques roses épanouies sur le visage des spectatrices » quand Mme Defresnes a lancé de sa voix claire cette apostrophe au public : « Est-ce la conduite, je vous prie, d'un honnête cocu de rentrer au logis avant de l'être ? » Et le mot « Canaille ! » sur lequel meurt Francisquine a paru vif.

Ce qui nous plaît dans l'acte de Catulle Mendès, indépendamment de la langue archaïque, ciselée en joyau, qu'il emploie, c'est la concision même de son petit drame, qu'il n'eût guère été difficile de diluer en trois ou même en cinq actes pour rentrer dans la coupe habituelle. A cette dose, les audaces accumulées en ces quelques pages eussent paru moins choquantes. Mais l'œuvre eût perdu, à notre sens, son mérite principal : l'extraordinaire intensité de passion et de vie qui prend le spectateur, l'entraîne dans un vertige et le jette, avec un cri, sur son fauteuil au moment où la toile tombe.

A Paris, l'effet a été considérable, et nous l'avons noté (1). Devant un public de lettrés et d'artistes, dont la sensibilité est plus grande et qui devinent à demi-mot, rien d'étonnant que l'œuvre fût mieux comprise. Il a fallu, à Bruxelles, deux ou trois représentations pour la faire admettre définitivement. Puis c'est le dorlotement de l'amour raffiné, ce sont les boudoirs peluche et vieil or, les batistes et les dentelles qu'on est accoutumé de voir décrire Catulle Mendès. On ne lui pardonne pas le sang qui rougit la gorge de Francisquine, « du petit Quine » que Tabarin tue d'un grand coup d'épée. Du sang, fi donc ! Après tant de poudre de riz, de Lubin et d'opopanax. Il y a des gens qui, pharmaciens de la critique, collent une étiquette sur les artistes et les cataloguent ainsi, irrémissiblement. Sortent-ils du genre adopté, Raca ! Eh ! M. Catulle Mendès fera-t-il croire jamais qu'il est taillé pour le drame ?

Laissons ces cuistres à leurs bocaux et applaudissons l'écrivain divers qui a su montrer, une fois de plus, le merveilleux ressort de sa plume féconde et souple.

Touchante et brève, l'histoire de Jacques Damour. Deux lignes suffisent à la conter. Condamné à la déportation, il trouve, au retour, sa femme mariée à un autre. Désespéré, il veut la reprendre, et devant l'avenir de malheur qu'il prévoit, il se sacrifie et s'éloigne. M. Hennique a modifié le dénouement de Zola. Dans la nouvelle, Jacques est recueilli par sa fille, dont la vertu a chaviré. Au théâtre, il n'est question que vaguement de cette fille, qu'on dit morte, et le rideau tombe sur l'adieu de Damour. Mais les personnages, le milieu, le dialogue même sont scrupuleusement respectés. C'est, à côté du romantisme de Mendès, une nouvelle

(1) Voir l'*Art moderne* du 1er janvier 1888.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1887, p. 370.

et très intéressante tentative du naturalisme au théâtre. Malheureusement, la pièce n'est pas exempte de conventions, et telle scène, telle phrase, telle situation semblent discordantes.

La scène scabreuse de la pièce, celle qui a failli compromettre son succès au Théâtre Libre, et qui est en réalité la plus touchante, — cette scène où Sagniard propose, en hésitant, à Jacques, au moment où il part, de « boire ensemble un verre de vin » — a été comprise et appréciée, grâce à l'interprétation artiste que lui ont donnée les acteurs.

M. Antoine a montré par la variété qu'il apporte dans sa composition des trois personnages — Damour, Tabarin, Pierrot, — sa fertilité d'invention et de talent. C'est, avec sa voix sombrée et son inexpérience, un grand artiste auquel les éloges banals ne s'appliquent pas. Et c'est avant tout un comédien libre, comme son théâtre, qui ne porte point trace, au cou, de la chaîne par laquelle le Conservatoire attache ses élèves.

CORRESPONDANCE D'ARTISTES

M. Théo Van Rysselberghe a écrit à l'un de ses amis :

Camp de Laraïch, jeudi 29 décembre.

Eh bien, nous voici en pleine vie d'Afrique ; et quelle vie ! Depuis notre départ de Tanger, nous roulons comme dans un rêve fantasque : tout nous frappe et nous stupéfie. Le pays que nous avons traversé jusqu'ici est d'une grande beauté sauvage et farouche ; nous avons côtoyé l'Atlantique, et la ville où nous nous trouvons à présent est une ancienne place forte, avec de gigantesques forts sur l'Océan, d'allures méchantes et barbares. Jadis, ce devait être très redoutable — maintenant : un amas de ruines, un entassement de maisons délabrées, de forme cubique, bâties en une matière couleur sanguine sombre, blanchies de ci, de là, inimaginablement culottées, couvertes de mousses jaunes et grises. On dirait qu'après, une pluie de m.... est venue arroser et harmoniser le tout ! La ville semble habitée par des haillons mouvants, par des momies recouvertes de toiles cousues de vermine et de boue ; des bêtes galeuses et décharnées errent là-dedans — c'est effrayant !

Notre camp est dressé dans une plaine en dehors et au S.-O. de la ville, d'où nous dominons l'Océan.

Nous arrivâmes à Laraïch, dimanche dernier, au soleil couchant, après avoir joui d'un temps radieux depuis notre départ (je pris un bain de mer le jour de Noël !). Mais depuis dimanche soir, il n'a cessé de faire abominablement mauvais : des pluies torrentielles, des vents de tempête, une sorte de cyclone qui s'abat sur la contrée.

Notre halte ici, Laraïch, se prolonge pour plusieurs raisons : d'abord, parce que de jour en jour on attend l'escorte du sultan qui est à proximité (des courriers sont venus l'annoncer) et qui doit nous faciliter la marche en avant ; ensuite, parce que notre ministre est atteint de la fièvre (pas grave, cependant) ; finalement, parce que les derniers chameaux chargés des colis du chemin de fer que nous emportons à la cour viennent seulement de partir et qu'il leur faut plusieurs jours d'avance sur nous pour arriver à Mequinez en même temps que nous. Si le temps était beau, je ne me plaindrais nullement de cet arrêt, car il y a de superbes notes à prendre à Laraïch. Mais, dans l'impossibilité où nous nous trouvons de rien faire, je suis très préoccupé du temps que je perds ; enfin, ce ne sera pas un grand mal si nous nous remettons en marche bientôt. Et après tout, les innombrables impressions magnifiques de ce voyage valent bien ce petit contretemps !

Comme je pense à toi, E..., et à ce que t'inspirerait toute la barbarie qui nous entoure. Ici, tout est ruine, tout est souvenir ; on vit en plein moyen-âge, en toute sauvagerie ; *rien* n'est d'aujourd'hui. Tout a je ne sais quel caractère de cruauté lointaine. Je m'exprime mal, mais aussi je ne saurais exactement exprimer ce à quoi cela me fait songer.

En ce moment, nous avons assez bien l'air d'une troupe de Bohémiens auxquels on défendrait le séjour à l'intérieur des enceintes. Toute notre distraction consiste à assister journellement au partage de la Mouna, c'est-à-dire des vivres que, de par ordre du sultan, les habitants des villes et douars que nous traversons nous doivent fournir tant que nous y restons. Ce partage donne lieu à des scènes plus ou moins curieuses — des engueulades, des coups, des cris — mais tout cela s'apaise quand le soir, sous leurs tentes, les Arabes font le thé, fument le kiff (ou en refument) et chantonnent près de leur petit feu de bivouac.

Les mounas arrivent régulièrement et sont moyennes, — mais on nous dit qu'un peu plus loin, à l'intérieur, elles sont fort belles ; aussi tous les Arabes languissent-ils d'arriver à El Abassi, où on fait des *kouskoussou* merveilleux, paraît-il.

La moyenne de nos mounas est de trois moutons, d'une douzaine de poules, d'une centaine d'œufs, autant de pains, du lait, du beurre (ô !) quatre pains de sucre, thé, bougies, fruits, etc. Mais en dehors de ça nous sommes amplement fournis de victuailles et de boissons emportées de Tanger.

Nous sommes une soixantaine de gens — et environ autant de bêtes (que la mouna nourrit également). Quand arrivera l'escorte, nous serons le double.

Devant marchent une centaine de chameaux, avec le chemin de fer.

Quant à mes impressions d'artiste, je ne puis guère songer à vous en parler maintenant ; je note jour pour jour tout ce qui m'intéresse, et cela fera un petit journal que nous aurons du plaisir à relire et à développer à mon retour ; et quant à mon retour, avec la tournure que prennent les choses, je ne pense pas que nous serons en Belgique avant le commencement de février. Nous sommes en retard d'une grosse quinzaine déjà...

Etc...

THÉO VAN RYSSELBERGHE.

CONCERTS POPULAIRES

DEUXIÈME MATINÉE.

Quand, il y a quatre ans, Eugène d'Albert apparut au public bruxellois, ce fut une explosion d'enthousiasme. Le « Tausig redivivus » dont on l'avait qualifié à Berlin ne parut pas excessif,

et on fit au jeune virtuose le plus gros succès que remporta jamais un pianiste.

Il est revenu cette année, et l'on se montre moins expansif à son égard. On l'a applaudi beaucoup, sans doute, on l'a même rappelé et bissé. Mais il y a dans l'appréciation de quelques-uns, et dans les comptes-rendus des journaux, des réticences et des réserves. Il n'est pas « ceci », et puis encore il est trop « ça », et enfin, quoi? Rubinstein est plus fort que lui.

C'est une curieuse manie de notre époque que ce perpétuel dénigrement des artistes, amené par le procédé de la comparaison. Si nous nous laissions aller à cette tendance, nous n'admettrions plus qu'un seul pianiste, qu'un violoniste, qu'un chanteur, qu'un comédien. On parle piano, Rubinstein! Violon, Joachim! et ainsi de suite. Cela coupe court à la discussion, ce qui est un avantage, mais cela finit par supprimer la jouissance qu'on pourrait avoir à écouter quelqu'un qui n'est ni Rubinstein, ni Joachim, ni la Materna, ni Rossi. Notre public de concerts est assez éclairé. Il juge souvent avec compétence et a infiniment plus d'érudition musicale que la plupart des auditoires français. Mais qu'il n'en devienne pas rogue, et ne confonde pas la critique avec l'extinction de la sensation artiste.

Pour nous, avouons ingénument qu'Eugène d'Albert nous a semblé être devenu un des premiers pianistes de l'époque et que nous avons éprouvé infiniment de plaisir à l'entendre. Il est pénétré de son art, il l'exprime avec sincérité, et il domine son instrument rebelle comme peu de pianistes savent le dominer. Que veut-on de plus? Il a mis dans le *Concerto* de Beethoven en *sol* de la puissance et de la vie; dans le *Concertstück* de Weber, tout le romantisme qui caractérise cette œuvre tant soit peu démodée; dans les deux, une égalité, une dextérité et une ampleur de son remarquable.

Le jeune pianiste n'est plus l'enfant prodige qui, en 1883, montait sur l'estrade en secouant une crinière de lion et, à 19 ans, en paraissait 14. Est-ce parce qu'il a joué cette fois modestement, en musicien plus qu'en virtuose, deux œuvres de maître qu'on l'a moins apprécié? Un seul morceau, ajouté au programme, l'acrobatique tarentelle de *Venez iae Napoli* de Liszt, a rappelé, après le sérieux et calme musicien d'aujourd'hui, le pianiste-gymnaste d'autrefois. L'œuvre n'est intéressante que par les tours de de voltige qu'elle oblige l'exécutant à effectuer, et Eugène d'Albert s'est montré voltigeur de première force.

Un incident significatif s'est produit à ce concert. On a bissé un morceau d'orchestre, et ce morceau était de Wagner : la pompeuse entrée des dieux dans le Walhall qui termine la quatrième scène du *Rheingold*, fort bien jouée d'ailleurs par l'orchestre de M. Joseph Dupont. Le public a paru exprimer assez clairement à ce dernier que ses prédilections ne sont pas précisément du côté des vocalises italiennes qui forment depuis quelque temps le répertoire du théâtre. L'excellent directeur tiendrait-il compte de l'avertissement? Nous le souhaitons, — sans trop l'espérer.

Pour compléter le compte-rendu de ce très intéressant concert, disons que la quatrième symphonie de Beethoven a été exécutée avec beaucoup de brio et d'ensemble et qu'une suite tirée du ballet *Namouna* de Lalo, intéressante de facture mais assez vide d'inspiration, clôturait la séance.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE

à un de ses amis (1)

XV

Coblentz, jeudi [22 ou 29 juin 1882].

MON CHER ***,

J'ai reçu votre lettre hier. Je suis très fou de ce que vous me citez de ce volume d'Antoine Cros. Il y a là beaucoup *d'art*, n'est-ce pas? Peut-être prendrez-vous cela pour une critique. Vous auriez tort. Enfin, moi j'aime beaucoup cet art-là. (2) L'an prochain nous aurons peut-être autre chose, une autre formule. Affaire d'humeur, de nerfs.

Ce que vous me dites des miens m'a enchanté. Mais je ne suis pas encore bien raffiné en fait de facture; j'entrevois toute une symbolique des coupes, mais hélas!

Ah ça, mais vous colportez donc mes vers! Où donc les avez-vous lus? Et qu'est-ce que ce voyage dont vous parlez? Et le volume du poète de la rue D***?

Les *Heures pâles*, cela paraîtra-t-il avant que j'aille à Paris?

Vous n'avez lu qu'une pièce des *Aveux* de Bourget. Je vous assure que c'est un livre étonnant, et que le monsieur est un monsieur extraordinaire et unique.

Quand donc me direz-vous ce qui en est de vos visites rue D*** où vous faites croire que j'ai laissé des regrets?

Enfin, il est assez probable que je serai à Paris fin septembre et peut-être commencement octobre.

Ah! oui, si nous pouvions faire ce voyage en automne, ce serait une belle note dans notre vie! Mais il m'est impossible d'y songer. En octobre je reviendrai à Bade, puis de là à Coblentz, et en décembre à Berlin. Impossible.

Vous ai-je parlé de Coblentz? Non. C'est une ville que j'adore. Il y a des ruelles extraordinaires, des maisons à pignon. Un vieux pont gigantesque aux piles duquel poussent des arbustes. Et les quais, la manœuvre des radeaux, etc. J'apaise toutes mes nostalgies de bonhomme né dans un port de mer.

Quand écrirez-vous un roman? Quand?

Que voulez-vous dire par : En ce moment je suis en veine d'acquérir la réputation de jeune homme obligeant?

Votre admirateur aussi.

JULES LAFORGUE

XVI

Toujours Coblentz [juillet 1882].

MON CHER ***

Le supplément de la *Gazette* a donné, samedi, ma première correspondance sur une exposition berlinoise (3).

Je fais beaucoup de vers. Mais j'ai moins que jamais l'envie de publier un volume.

Aujourd'hui les vers ne sont plus que pour être lus en petit comité, de ci de là, pour les seuls initiés.

Il faut écrire des romans. J'en écrirai, cela fait de la copie. Et

(1) Reproduction interdite. Voir nos numéros 49, 50, 51 et 52, 1887, 1, 1888.

(2) « Dans », mot rayé, le premier d'une phrase interrompue.

(3) Jules Laforgue parle de son article sur l'Exposition de l'Union artistique de Berlin paru, le 8 juillet 1882, dans la *Chronique des Arts et de la Curiosité*, annexe de la *Gazette des Beaux-Arts*.

des ouvrages d'art pour devenir, dans mon pays, un fonctionnaire d'art quelconque, au Louvre ou dans un ministère.

Ah ! si je savais dessiner, si je savais le *métier* proprement, ce serait peut-être là ma voie. Je voudrais bien que mon frère donne sa note (s'il en a une) en peinture.

A propos, il se pourra, il est presque sûr, que mes congés soient bouleversés. Je crois que le 20 de ce mois on me donnera quinze jours de congé ; puis j'irai à Babelsperg avec la cour, puis à Bade, et ensuite on me donnera encore un mois en octobre.

Qu'en dites-vous ?

Quinze jours de congé c'est trop peu pour aller à Paris vu l'état de mon budget. Alors qu'il me faudra y aller deux mois après et pousser jusqu'à Tarbes.

Que faire de ces quinze jours ?

Je ne veux pas les passer en Allemagne. Je crois que j'irai à Bruxelles où j'étudierai les musées pour me mettre la conscience en tranquillité.

Peut-être cependant irai-je les passer à Paris. La tentation est si forte, aller voir votre lustre.

L'homme propose et les appointements disposent.

Et vous, que ferez-vous (1)? Où serez-vous ?

Je vous serre la main.

Votre

JULES LAFORGUE

XVII

Hombourg, samedi [août 1882].

MON CHER ***

Je viens de recevoir votre bonne lettre. Je vois que vous êtes à Port-sur-Saône.

Mais vous ne me donnez pas votre adresse. Aussi vous écris-je à Paris, rue B***.

Je suis à Hombourg (si vous m'écrivez, je suis au château) depuis une semaine (je n'ai pas été à Bruxelles). Nous quittons Hombourg après-demain ou mardi pour Babelsperg, une résidence près de Potsdam. Je serai à Paris le 5 septembre. J'espère que vous y serez à cette date aussi.

Que faites-vous ? Etes-vous au vert ? Vous roulez-vous dans le gazon en pantalon de coutil ? Vous vous payez donc de la villégiature aussi ?

Vous faites donc de la sculpture. Il me tarde de voir ça. Moi, je rêve de l'eau-forte. Des éléphants se promenant sur le boulevard des Italiens par un temps haché d'averses.

Le poète de la rue D*** n'est qu'un égoïste.

J'ai ici des *amies*. Flirtez-vous souvent, quelquefois ?

Vous savez qu'il n'y a plus de jeux à Hombourg pas plus qu'à Bade. Mais beaucoup d'Anglaises, des fêtes, des toilettes, des toilettes. Des gentlemen (2) à bracelets, des Anglaises à chaussettes. Des chapeaux Greenaway. Vous savez qu'il y a trois sexes : l'homme, la femme, l'Anglaise.

Je prends des notes là-dessus.

A Babelsperg j'aurai un petit pavillon perdu dans un parc. J'espère y travailler, bien que Berlin soit à vingt minutes de chemin de fer.

Je n'ai jamais pu mettre la main sur le volume de Verlaine (3). N'est-il pas de chez Victor Palmé ? Avez-vous entendu parler d'un article de d'Aurevilly : *Un poète à l'horizon : Rollinat ?*

Ce que vous me dites de publier un volume de vers est peut-être vrai. Mais un vol. de vers n'est pas de la copie. Et le publier c'est des ennuis. Le mieux serait de faire imprimer, mais pas mettre en vente.

Ici je ne travaille guère. Je fais des projets.

Je n'envoie de vers qu'à vous. C'est un grand plaisir d'être goûté dans ces (1) petites machines. Comme un gâteux qui entend vanter une grisette sa maîtresse. J'ai fait une chose assez drôle qui s'appelle : *les Montres*, mais c'est encore plein de bavures. Je vous l'enverrai.

Je fais une *Salomé* qui n'a encore que quarante vers, ce qui vous distraira peut-être, sans doute.

Voilà le but des vers. On a des amis spleenétiques du même spleen que nous. On distrait son spleen en faisant de ces curieuses choses rimées qu'on appelle des *poésies* (quel vieux mot !) et on en distrait le spleen de ses amis. Ne pensez-vous pas comme moi ? Publier des vers est un reste de bourgeoisisme. Des livres d'art, non. Quelqu'un peut venir qui lira votre livre d'art et en tirera quelque chose de *plus près du cœur* du maître. Et puis c'est de la copie, et de la considération, et des postes au Louvre ou ailleurs, et le ruban rouge talisman, etc., etc.

Mes articles d'art — deux — vous les lirez à Paris. Je ne les ai pas moi-même.

J'aime beaucoup vous envoyer des vers. Mais je n'ai rien qui (2) vous distrairait hors une pièce longue, un brouillon incopiable.

Connaissez-vous de moi une petite pièce : *Les lys de mai* (3) *en sang ?* Elle est courte. Je vous l'envoie.

Ecrivez-moi plus souvent. Je vais écrire à K***.

« Dites-moi un peu votre santé : n'avez-vous pas (*plus*) de maux d'estomac ? »

J'ai fait deux visites à Francfort et par conséq. à la maison de Schopenhauer. L'impératrice me taquine rapport à ce « vilain homme ».

Ce soir je vais à l'opéra avec mes *amies*. Puis ma lecture, un roman d'H. Malot.

J'ai trouvé à Hombourg de bonnes cigarettes.

Mon frère travaille et cherche à voir la nature en clair.

Votre

JULES LAFORGUE

(1) Sous le mot « ferez » se lit la syllabe initiale « fai ».
(2) Sous « gentlemen » se lit la syllabe initiale « hom ».
(3) *Sagesse*, Paris, 1880, Victor Palmé, éditeur.

Effigies d'Inconnus

par LÉON CLADEL. — Paris, Dentu.

Maître Léon Cladel continue à réunir en volumes ses contes dispersés au vent du journalisme. *Effigies d'inconnus* est le titre qui couvre les nouvelles publiées, celles-ci dans le *Figaro*, celles-là dans l'*Evénement* ou dans *Gil Blas*.

L'une d'elles a pour milieu Bruxelles et nous la signalons pour attirer l'attention sur la prodigieuse faculté que possède l'écrivain de mouvementer et de chauffer la vie.

Une sincérité entière de narration, une impression de réalité, certes. Et néanmoins, l'homme qui exagéra jusqu'à l'épopée les superbes scènes de mœurs de sa province et dressa comme des

(1) « cet » avait d'abord été écrit.
(2) « qui » surcharge le mot « hors »
(3) « de mai » est ajouté.

marbres *Ompdrailles* et *Celui de la Croix aux bœufs*, se retrouve toujours à certains grossissements de détails, à tels gonflements de phrase, à mainte exagération de vocable.

Les plus humbles faits vêtent un aspect de grandeur et d'importance, toujours. De là, cette faculté d'intéresser qui domine le long du livre et qui le sort des besognes accomplies veulement par tels littérateurs de journal.

La Tour aux Rats

par Frédéric Cousot. — Bruxelles, Ve Monnom.

En une élégante édition, M. Cousot vient de faire paraître, chez Monnom, *la Tour aux rats*. Le premier conte donne son titre au volume. Ce sont nouvelles non banales, agréables et de douce littérature d'émotion et d'observation : souvenirs d'enfance, faits divers émaillant une vie là-bas en province, courreries de gamins par villes et campagnes, aux remparts, aux ruines, aux champs, aux clochers.

La phrase de M. Cousot n'a certes point la préoccupation du rythme savant ni de la couleur moderne. Des négligences d'art la maculent. Mais immédiatement on sent que l'effort du conteur s'est dirigé vers un autre but et ce but il l'atteint. Lequel?

C'est de dire avec regret, avec une tendresse presque, naïvement, ce que lui, jeune homme, voit dans le passé familial, et d'intéresser ceux qui voudront le lire à leur enfance à eux, tout en les faisant songer à la sienne.

Une nouvelle : *Les Elixirs de M. Claude*, contient une intéressante philosophie sur la douleur.

Chronique judiciaire des arts

Une question assez intéressante en matière de théâtres a été jugée dernièrement à Aix-la-Chapelle. Le directeur du théâtre de cette ville ayant eu à se plaindre de certains articles d'un journal local, il crut pouvoir interdire l'accès de sa salle de spectacle à l'auteur des articles incriminés. Celui-ci, quoiqu'il se fût présenté avec un billet acheté à la caisse, se vit refuser l'entrée au contrôle.

De là procès. Le critique cita le directeur pour s'entendre condamner à lui payer des dommages-intérêts à raison du refus et à des dommages éventuels pour chaque refus ultérieur. Le tribunal d'Aix-la-Chapelle a donné gain de cause au journaliste. Non seulement le directeur a été condamné à des dommages-intérêts, mais le tribunal a décidé en outre qu'il n'avait pas le droit d'interdire arbitrairement l'entrée de son théâtre.

Avis aux directeurs grincheux qui ne supportent pas la critique.

Memento des Expositions

Bordeaux. — Exposition internationale. Ouverture le 10 mars 1888. Envois du 1er au 10 février, au siège de la Société, galerie de la Terrasse du Jardin public. *Renseignements : M. F. H. Brown, secrétaire.*

Bruxelles. — Cinquième Salon annuel des *XX*. En février, Limité aux membres de l'Association et aux artistes invités.

Glascow. — Exposition internationale. Mai-octobre 1888. Les artistes français, hollandais et belges *invités* jouiront de la gratuité d'emballage et du transport pour deux ouvrages. Dépôt avant le 20 février : à Bruxelles, chez Bourguignon, rue de Namur, 34; à Paris, chez Guinchard et Fourniret, rue Blanche, 76; à La Haye, chez Laarman.

Liége. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 29 avril-17 juin 1888. Délai d'envoi : 7 avril. Frais (petite vitesse) à charge de la Société sur le territoire belge pour les œuvres qui n'excèderont pas 3 mètres sur 2 mètres. Renseignements : Commission de l'Exposition des Beaux-Arts, Liége.

Paris. — Exposition des *Artistes indépendants*. 21 mars-3 mai. (Pavillon de la ville de Paris, Champs-Elysées). Envois : du 10 au 14 mars. Renseignements : M. Serendat de Belzien, trésorier, 36, rue du Rocher, Paris.

Petite chronique

Voici la liste des artistes invités à prendre part au cinquième Salon annuel des *XX* qui s'ouvrira, comme nous l'avons annoncé, dans les premiers jours de février :

Peintres : MM. Anquetin, Blanche, Caillebotte, Dubois-Pillet, Forain, Mlle Gonzalès, MM. Guillaumin, Helleu, Mellery, Signac, de Toulouse-Lautrec, Whistler.

Sculpteurs : Mme Besnard, MM. Chaplain, Cros et Van der Stappen.

Onze de ces artistes n'ont jamais exposé à Bruxelles.

Les Vingtistes dont les œuvres figureront au prochain Salon sont : Mlle Boch, MM. Charlet, Degroux, Ensor, Finch, Khnopff, de Regoyos, Rops, Schlobach, Toorop, Van Strydonck, Vogels, peintres; MM. Charlier et Dubois, sculpteurs.

M. Bahier, l'un des meilleurs pensionnaires de M. Candeilh, se propose de donner au théâtre du Parc, en été, quelques représentations d'œuvres nouvelles avec une troupe qu'il est occupé à former. Il jouera notamment *Thérèse Raquin*, drame en quatre actes, d'Emile Zola; *Marthe*, comédie inédite en un acte d'Ernest Daudet; *Histoire du bon vieux temps*, un acte, par Guy de Maupassant; un acte inédit de Camille Lemonnier; *la Belle Valence*, pièce populaire inédite en trois actes, mêlée de couplets; *la Dispense*, comédie en trois actes par Ernest de Calonne; enfin *Un mâle*, pièce en trois actes, tirée du roman de Camille Lemonnier, par MM. Bahier et Dubois. Camille Lemonnier retouche le scénario et y ajoutera des dialogues dans lesquels s'affirmeront nettement ses convictions littéraires. Le maître fera donc une œuvre de combat. On y dira tout sans transactions et sans concessions.

M. Marais fera probablement partie de la troupe de M. Bahier. Il est question aussi d'une toute charmante artiste, inconnue à Bruxelles, pour créer le rôle de Germaine dans *Un Mâle*. M. Marais jouera *le Misanthrope*, *Tartuffe*, et peut-être *Kean*.

Bref, le renouveau s'affirme au théâtre et c'est avec joie que nous le constatons.

Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule attraction théâtrale dont Bruxelles sera favorisé au cours de l'été. Le duc de Saxe-Meiningen vient de louer la salle du Théâtre de la Ville pour le mois de juin. Il y donnera, avec sa troupe — la plus célèbre de l'Allemagne, — une série de représentations dramatiques, comprenant notamment les œuvres de Shakespeare, de Schiller, de Goethe et même de Molière. La mise en scène sera particulièrement soignée,

le duc, qui est passionnément épris du théâtre, ayant coutume de veiller personnellement aux plus menus détails.

Le même Théâtre de la Ville passera, au mois de juillet, à la troupe wagnérienne, en représentation à Rotterdam, pour y donner un cycle d'œuvres de Wagner.

Le contrat vient d'être signé, de même que celui dont nous parlons ci-dessus, et nous donnons comme authentiques ces deux nouvelles, appelées à faire quelque bruit.

Le Théâtre Libre a mis Bruxelles en effervescence, et, chaque soir, s'ouvrent des salles de spectacle nouvelles. Dernièrement, c'était dans un hôtel de la rue Royale — elle est si longue! nulle indiscrétion à la citer — la première représentation (disons: lecture) d'une revue humoristique à laquelle un académicien, de palmes encore fraîches, il est vrai, n'a pas dédaigné de collaborer, s'il faut en croire la chronique, et qu'un professeur du Conservatoire a présentée au public.

Jeudi, c'était, dans la demeure d'un artiste, l'interprétation de deux opérettes dues à l'inspiration d'une jeune musicienne qui, comme faisait Molière, joue les pièces qu'elle a composées. *Le Secret de l'Alcade* et *les Fiançailles de Pasquin* ont fourni à Mlle Eva Dell' Acqua le canevas d'une série de romances agréables et d'aimables morceaux d'ensemble. Très bien jouées par une troupe d'amateurs, parmi lesquels on a particulièrement distingué l'auteur et l'un de nos jeunes confrères, M. Frédéric Van der Elst, les deux œuvrettes ont reçu un accueil enthousiaste de l'auditoire d'amis qui constituait l'assemblée.

Déjà nous avons eu l'occasion de constater même succès pour le *Prince Noir* et pour deux autres ouvrages dus à la même plume et joués, avec non moins de succès, sur le théâtre peu connu, mais très hospitalier, de la rue du Prince-Royal.

Pour rappel, le quatrième des Concerts d'hiver, sous la direction de M. F. Servais, aura lieu aujourd'hui dimanche, dans la salle de l'Eden-Théâtre, à deux heures précises, avec le concours de Mlle Louise Derscheid, pianiste.

Le cinquième concert est fixé à dimanche prochain, 22 courant.

Le troisième concert populaire aura lieu dimanche 29 janvier.

On y exécutera l'*Eve* de Massenet, avec le concours de Mme Rose Caron. M. Seguin est chargé du rôle d'Adam. Le programme sera complété par les *Scènes populaires*, œuvre nouvelle de M. Jean Blockx.

Nous avons presque toujours, en ce journal, défendu des idées opposées à celles de M. Adolphe Siret qui vient de mourir dans sa soixante-dixième année. Il était en art si loin dans le passé qu'il nous apparaissait petit et qu'on avait peine à le voir.

Ceux qui l'ont connu nous affirmaient pourtant qu'il était resté enthousiaste comme on l'était aux beaux jours du romantisme, et que, s'il attaquait si continuellement les Jeunes, c'est qu'il était feu et flamme pour ses grands hommes à lui. Question d'antithèse.

Nous ne voulons pas le laisser s'en aller sans rappeler que, le premier, il a travaillé en Belgique à ressusciter l'eau-forte qui, depuis, est devenu le mode ordinaire d'illustration du livre. Il avait institué des concours et les juges qui devaient trancher, il les choisissait attentivement. Lemonnier a, croyons-nous, fait partie du jury. Les œuvres étaient publiées soigneusement.

Le dernier article de M. Adolphe Siret a été consacré à louer *la Belgique* de C. Lemonnier.

Le peintre Henri Vander Hecht ouvrira, le 19 courant, une exposition de quelques-unes de ses œuvres, rue du Congrès, 5.

M. Emile George exposera une trentaine de toiles au Cercle artistique et littéraire (Waux-Hall du Parc) du 23 au 30 courant.

Le théâtre Molière a donné avant-hier la première représentation du *Procès Féraud*. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

Le baryton Henri Heuschling part le mois prochain pour la Russie, où l'appelle un très bel engagement. Il chantera à la *Société philharmonique* de Moscou les 3 et 17 mars.

Il y a six mois, nous avons annoncé la formation, à Paris, d'une association pour aider au développement du drame musical en France et dans les pays de langue latine (1). La société est actuellement constituée et vient de lancer son programme, d'où nous extrayons le passage suivant :

« Il est clair que la forme de l'opéra, telle que les maîtres du siècle dernier l'ont créée, avec son double aspect comique ou tragique, est devenue trop étroite pour contenir la pensée du compositeur moderne. Ce compromis séduisant entre le concert et le théâtre, cette alliance artificielle et purement contingente entre le vers et la mélodie ne sauraient réaliser le drame chanté tel qu'on le conçoit aujourd'hui. C'est un outil trop imparfait pour une aussi haute besogne, c'est un Instrument hors d'usage, c'est un art dépassé.

« Sans doute, il peut vivre encore sur son fonds glorieux et suffire à qui ne cherche dans la musique qu'un passe-temps agréable, mais il est clair que depuis longtemps il a donné tous ses fruits. Sa fécondité s'est lassée dans l'enfantement d'œuvres types, modèles achevés du genre, qu'on s'efforce d'imiter, sans se flatter, pourtant, de les égaler ou de les surpasser.

« Le drame musical, au contraire, où la poésie et la musique, sans se disputer la préséance, s'étreignent fraternellement, pour réaliser l'idéal d'un art supérieur, est une forme toute neuve, bien qu'elle ait déjà marqué son empreinte sur des œuvres d'une conception absolument géniale. Elle seule, nous semble-t-il, peut donner sa pleine expansion à l'esprit de réforme et aux tendances novatrices des musiciens modernes.

« Mais, pour que ce mouvement puisse se développer, il est indispensable qu'il ait un but déterminé, et ce but ne peut être atteint que par la création d'un théâtre spécial, où les compositeurs, pénétrés des idées nouvelles, pourront faire interpréter leurs ouvrages et se familiariser, avant tout, avec les œuvres magistrales qui ont ouvert la voie nouvelle.

« C'est ce théâtre que nous avons l'ambition de fonder avec le concours de tous les esprits sincères et libres. »

Le président de cette association est M. Charles Lamoureux.

L'ouverture de l'Exposition universelle de Barcelone, dans laquelle une large place sera réservée aux beaux-arts, est fixée au 8 avril 1888. La clôture aura lieu en septembre, à moins d'une prorogation qui, aux termes du règlement, ne peut excéder deux mois. Le palais de l'Exposition avec les jardins, promenades, etc., occupera une superficie de 465,000 mètres carrés. On peut consulter le règlement dans nos bureaux.

(1) Voir notre nº du 3 juillet 1887.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand in-4°, imprimé de grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs d'après les œuvres de nos artistes les plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

Prix : 50 francs.

S'adresser à Mme Ve MONNOM, imprimeur-éditeur, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à *l'Art moderne* — Paiements par à-comptes dont le souscripteur peut fixer le montant et la date à sa convenance.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES-LEIPZIG

JOH. STRAUSS. VALSES POUR PIANO

ÉDITION COMPLÈTE

publiée par son fils JOH. STRAUSS

Édition à bon marché. La livraison fr. 1-50

Tous les libraires ou marchands de musique fourniront à vue la première livraison qui vient de paraître.

Prière de demander des prospectus détaillés.

L'édition complète formera 25 livraisons ou 5 volumes.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPTURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

Maison F. MOMMEN

BREVETÉE

25, RUE DE LA CHARITÉ & 26, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

TOILES PANORAMIQUES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix.

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 4. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 22 Janvier 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Une préface. — Correspondance d'artistes. — L'Abbé Constantin. — L'hygiène de la voix. *Aux chanteurs, acteurs et orateurs.* — Musique. — Concours de l'Académie. — Chronique judiciaire des arts. — Petite chronique.

UNE PRÉFACE

M. Guy de Maupassant a bastionné son nouveau livre : *Pierre et Jean* d'une préface où clairement il exprime ses idées sur le Roman. Il distingue — cela va de soi — le roman qui a pour but de récréer le lecteur, d'idéaliser et leurs héros leurs dames, et le roman qui tient avant tout à la vérité, à ne point hausser ni abaisser la valeur humaine des personnages, à donner l'illusion de la vie. Certes, M. Guy de Maupassant sépare-t-il encore les romanciers réalistes psychologues qui analysent et expliquent leurs protagonistes d'avec les autres qui se bornent à enregistrer purement et simplement des faits, mais des faits significatifs et démonstrateurs.

Au reste, les uns autant que les autres choisissent et sertissent des éléments de réalité, taisent tel accident d'existence, mettent en relief tel autre, font preuve d'artifice en leurs expressions, en leurs descriptions, en leurs arrangements : aussi le terme vrai dont M. Guy de Maupassant les désigne est-il : Illusionnistes.

Au cours de son étude, l'auteur attaque les critiques, les critiques assis sur leurs idées préconçues comme les bouddhas sur des pétales de lotus et que rien, ni les absurdités les plus sereinement dites, ni les aphorismes les plus creux, ni les opinements de bonnet sitôt démentis par l'ironie ballante en sens contraire de la mèche suprême, n'ont interdits.

Somme toute, préface inutile à bien des titres et peu neuve d'idées.

A moins que M. Guy de Maupassant, qui nous semble quitter le roman documentaire et objectif, ne veuille expliquer sa bonne volonté vers le roman analytique et subjectif. *Pierre et Jean* est un effort en cette voie.

Considérons aussi qu'il est triste de voir M Guy de Maupassant peser, en analysant le roman moderne, le pour et le contre de tous les systèmes, ne mettre aucune âpreté à défendre ou attaquer tel ou tel genre, considérons qu'il est triste de voir un romancier encore jeune être déjà vieux de sagesse et devinons le scepticisme blotti au fond de cette préface intempestive.

Tant qu'on est artiste producteur et novateur, on est injuste. M. Guy de Maupassant ne l'est malheureusement plus.

Bien que ceci ait l'air d'un paradoxe, la preuve en semble mille fois faite. Les ardents à créer sont

aussi les ardents à démolir tout ce qui n'est pas eux. Ils sont intransigeants et ne comprennent ou ne veulent pas comprendre autrui.

M. Guy de Maupassant comprend tout et juge tout d'une voix lente et grave.

Au reste, n'est-il pas le seul à être aussi raisonnable et aussi sceptique. Ils sont nombreux les romanciers qui sous prétexte de variété passent du roman expérimental au roman d'analyse et changent de pensée comme ils changent de plume. Ils n'ont plus la conviction forte en leur art, ils ne bataillent plus pour lui, ils en doutent et, par conséquent, adoptent indifféremment les expressions les plus opposées.

Si l'on creuse à fond cette versatilité dans les idées d'art on découvre vite que la dépréciation atteint plus encore le roman que les romanciers. Ceux-ci souvent ont du talent, du style, de l'expérience, de la finesse, de la force. Et pourtant l'élite des lecteurs s'en va ailleurs.

Le vrai? C'est que la littérature du roman est une littérature usée, tarée, finie. Les naturalistes lui ont infusé son dernier sang rouge et superbe, mais la voici morte.

On ne lit plus assez aujourd'hui : le temps manque pour satisfaire une curiosité de lecture numérotée à la page de 1 jusque 300 ou 400; le goût moderne veut chose moins abondante, moins délayée, il veut de l'essence et non pas une potion à l'eau ; la nouvelle, qui depuis quelque dix ans a pris si forte croissance, habitue les esprits à dédaigner les gros livres.

Pourtant la nouvelle cèdera croyons-nous la place au poème en prose, dernière, et cette fois-ci durable, quoique non définitive, incarnation du roman.

Le problème sera : trouver des mots uniques, des rythmes multiformes, colorés autant que musicaux, des phrases qui ont des gestes, des allures, des profils et des plastiques, des formes enfin qui ont d'elles-mêmes une âme et un corps, puis quintessencier l'idée ou le sentiment et en traduire le plus soudainement et le plus définitivement pour l'esprit, le *moment* d'art.

Nous connaissons de tels poèmes en prose signés Baudelaire ou Mallarmé.

Et maintenant revenons à *Pierre et Jean,* qui fait songer à *André Cornélis* de Bourget, car si André cherche et trouve le meurtrier de son père, Pierre ici cherche et trouve l'amant de sa mère. Certes les deux romans ne peuvent-ils être assimilés à de vagues histoires de Gaboriau, ils sont au dessus de telle littérature.

Voici :

Un certain M. Legrand, pêcheur parisien et passementier, arrive, sitôt fortune faite, se fixer au Havre pour satisfaire plus hardiment sa passion de la pêche. A Paris, la Seine ; mais au Havre, la mer. Il a deux fils, Pierre et Jean, tous les deux amoureux d'une veuve, leur voisine : M^me^ Rosemilly.

On croit d'abord que le roman sera la haine des deux frères entre eux autour de cet amour réciproque pour la veuve.

Mais non.

Un dimanche soir, en revenant d'une « ballade » en mer, où les frères ramant ont lutté de biceps sous les yeux de M^me^ Rosemilly, le notaire annonce sa visite chez les Legrand.

Pourquoi? Et le dimanche soir? Et sans crier gare!

Le notaire vient annoncer qu'un tel, M. Lecarne, est décédé à Paris, instituant pour héritier Jean Legrand, le plus jeune des deux frères. M. Lecarne laisse 20,000 francs de rente en obligations de trois pour cent.

Ici immédiatement une très belle étude sur les différentes pensées que fait naître ce fait dans l'esprit des personnages, surtout dans celui des deux frères.

Mais Pierre, le non héritier, s'en va chez un pharmacien voisin et, d'une façon détachée, lui annonce la nouvelle.

— Cela ne fera pas bon effet, répond celui-ci.

Et cette simple parole, si vague et si juste, sert de départ au roman.

Les troubles, les pressentiments, les jalousies, les indéfinies et indéfinissables raisons qui doivent agiter le cerveau de Jean et Pierre sont convenablement traités jusqu'à cette subite et très vraisemblable scène de brasserie où Pierre disait à une servante le bonheur de Jean.

— Oh! et qui est-ce qui lui a laissé cela, sa grand' mère ou sa tante?

— Non, un vieil ami de nos parents.

— Rien qu'un ami, pas possible! Et il ne t'a rien laissé à toi!

— Non, moi je le connaissais très peu.

— Eh bien, il a de la chance, ton frère, d'avoir des amis de cette espèce-là! Vrai cela n'est pas étonnant qu'il te ressemble si peu. »

La gradation est nette. La scène de la brasserie accentue la scène chez le pharmacien, logiquement et habilement.

Et ainsi, de scène en scène, s'en va le livre, toujours vers son but et vers son drame, à pas comptés, mené à brides, d'une main experte.

La faute de la mère se découvre, et tout le double fond vicieux du ménage Legrand est dévoilé.

On s'attend à un drame, à un meurtre au moins. Non, M. Legrand reste dans l'ignorance, Jean épouse M^me^ Rosemilly et Pierre s'en part pour les lointains pays, comme médecin à bord du transatlantique *la Lorraine.*

C'est, au reste, l'habitude M. Guy de Maupassant de

terminer ses livres sans les tacher de sang. La justice de Dieu, le bras vengeur étaient trucs romantiques, peu dans la logique des réalités, mais très dans les traditions lyriques de l'histoire interprétée et grandie en roman.

Pierre et Jean est en outre un roman d'après les anciennes formules et les bons patrons. Ce n'est point comme les œuvres de Goncourt, ni même comme les épopées de Zola, une section brutale dans le cœur de la vie d'un groupe ou d'un personnage; c'est une histoire bien arrangée, graduée, sans à côté ni au delà, d'une ligne droite vers le dénouement.

M. Guy de Maupassant — et ceci résume ses travaux — est un faiseur de remarquables romans.

CORRESPONDANCES D'ARTISTES

Nouvelle et très intéressante lettre de M. Théo Van Rysselberghe, qui accompagne la mission belge au Maroc, à l'un de nos collaborateurs.

El Arâïch, mardi, 3 janvier 1888.

J'ai donné de mes nouvelles, viâ Titi, par un courrier parti d'ici jeudi passé. Les a-t-on reçues? L'arrêt prolongé que nous faisons à El Arâïch devient fastidieux, mais il n'y a rien à y faire: notre ministre est alité, avec une fièvre bilieuse, et ne sera pas remis sur pied, ni en état de se remettre en route, avant cinq ou six jours. Si au moins il avait fait beau, j'aurais pu peindre un peu; mais il a fait un temps détestable, et bien souvent j'ai maudit ce voyage — si intéressant, pourtant — en songeant à mes travaux laissés en plan, là-bas, à Vleurgat. Car, tant qu'on est en marche, que les impressions de voyage se succèdent rapidement, on n'a pas le temps de songer à autre chose, et on jouit pleinement des merveilles qu'on a sous les yeux.

Au mieux aller, nous serons chez le sultan, à Mékinez, vers le 15-17. Un mois après, retournés à Tanger, fin-février à Bruxelles. Soit un mois de retard. C'est beaucoup!

Nous avons assisté hier à une vraie fête arabe, fête du peuple, à l'occasion de l'arrivée de trois des fils du sultan, des gamins, que l'on met au collège ici.

Quelle boutique, mon vieux! Depuis le petit jour il y avait du va-et-vient partout; de la musique (!...), des fusillades, du boucan. Puis est arrivé le cortège: un mélange invraisemblable d'êtres qu'on dirait venus de tous les pays d'Afrique: des nègres à museau d'orang-outang à côté de maures blancs à têtes de rastaquouères; des mulâtres superbes, aux traits nobles, à côté de gens à lourdes têtes classiques; des êtres affreusement déguenillés à côté de guerriers richement étoffés — là-dedans des soldats piétons, grotesques, habillés tout de rouge vif, marchant sans ordre, sans ensemble, sonnant une musique barbare dans des pistons bosselés, qu'ils tiennent gauchement. Puis, dans cet ensemble barbare, loqueteux, apparaissent tout à coup trois jeunes garçons aux traits vraiment distingués, de la cruauté dans l'œil, animalement beaux, montés sur de beaux chevaux, tenus, précédés et suivis d'une sorte de garde-du-corps, une poignée de grands diables de nègres aux allures d'athlètes; puis, nouveau groupe de cavaliers, mieux que les autres, comme prestance. Au milieu d'eux, gravement assis sur leurs montures et empaquetés dans leurs fins haïks, le pacha, les caïds et des gens chic de l'endroit. Après, la foule.

Le tout accompagné de fantasias continuelles, de coups de canon tirés des forts voisins, couvert des cris de joie des femmes massées sur les terrasses carrées comme d'énormes oiseaux blancs qui s'y seraient blottis; dans tout ce vacarme, des musiques sauvages — archi-fausses de ton — et, détail bête, le sifflet aigu d'une sale machine à vapeur couvrant le tout, et achevant de rendre ce cortège et sa rumeur la chose la plus comiquement superbe, la plus carnavalesquement imposante que j'aie vue de ma vie. Vus de près, beaucoup des gens venus de l'intérieur sont d'une beauté plastique telle qu'on voudrait pouvoir les jeter tous — tels quels — dans un moule et les couler en bronze!

Mais la couleur, mon bon, la couleur que ça a!

De la boue multicolore séchée au soleil — des blancs sales, des symphonies d'excréments variés au possible — et, de ci de là (et combien à propos!) une belle tache bleu outremer, rouge écarlate, violet doré, bleu fin; quelques éclats de bronze et de vert vif, et voilà. Mais si compliqué qu'il ne faut pas songer à la rendre. De moins en moins, *je sens* ce pays-ci. J'en admire la guenille superbe, la farouche beauté, de plus en plus, mais en rêveur, mais en contemplatif, mais en poète. Pas tant en peintre qui doit produire. Ah! mon vieux, que n'es-tu ici! . . . . . .

THÉO VAN RYSSELBERGHE.

L'ABBÉ CONSTANTIN

Il y a cinq ou six ans, rendant compte de ce même *Abbé Constantin* dont le théâtre du Parc vient de nous donner la benoîte image, — il était alors, l'abbé, broché sous couverture bleuâtre en un roman publié par Calmann-Lévy, — nous encourûmes la disgrâce d'une dame fort en colère de ce que notre critique du livre, toute pétrie de miel, de sucre et de crême, n'était pas suffisamment élogieuse, à son gré, pour une œuvre digne d'une louange sans restriction.

« Vous n'exigez pas, je suppose, nous écrivit la dame, que vos lecteurs tiennent pour paroles d'évangile toutes vos appréciations littéraires ou autres. Plus que personne je suis admiratrice de l'*Art moderne*, en faveur duquel je fais une propagande acharnée. C'est un des rares journaux littéraires belges avec lesquels il faille compter. Cela établi, me permettrez-vous de vous dire combien votre article sur l'*Abbé Constantin* m'a péniblement surprise? Prenez garde, messieurs, ne tombez pas dans cet affreux défaut belge: la malveillance. Laissez à d'autres la triste mission d'éreinter ce que tout le monde admire; laissez ceux qui sont aigris par leurs insuccès et par leur ambition déçue décrier le talent d'autrui, » etc. Bref, le grand jeu.

Le piquant de l'histoire, c'est que nous eûmes en même temps à soutenir l'assaut de nos confrères de la rédaction, qui nous plaisantèrent sur l'excessive bienveillance avec laquelle nous avions apprécié le volume de M. Ludovic Halévy. Longtemps, ce fut un sujet de taquineries et l'on nous cribla de flèches acérées au sujet d'un article qui se résumait en ces lignes: « M. Ludovic Halévy a essayé d'intéresser avec un récit simple et honnête, dans lequel il n'y a ni adultère, ni vitriol, ni *delirium tremens*, pas même le plus léger coup de canif à travers le parchemin d'un contrat. Tentative audacieuse qui commande l'indulgence. Ses efforts pour

remonter le courant qui nous entraîne vers le laid, vers l'infect, vers le repoussant, vers le fétide, inspirent la sympathie et, malgré tout ce qu'il y a dans l'œuvre de puérilité, de situations usées, de sensiblerie, d'imperfections faciles à saisir, on subit le charme qui s'en dégage » (1).

L'adaptation au théâtre de l'*Abbé Constantin* nous replace, critique infortuné, entre l'enclume et le marteau. Mais c'est du côté du marteau que vont, cette fois, nos préférences, car l'incarnation nouvelle de l'œuvrette en question grossit l'invraisemblance et les défauts du récit sans y apporter d'intérêt nouveau. Les millions de Mme Scott, la naïveté du curé, l'ingénuité pyramidale de miss Bettina, l'extraordinaire écervellement de Paul de Lavardens, et ce Jean Raynaud en sucre de pomme font de la pièce un Guignol à l'usage des pensionnats de demoiselles qui laisse le public ahuri. Après la *Femme de Tabarin* et *Jacques Damour*, c'est plus que le verre d'eau fraîche destiné à rafraîchir les palais brûlés, c'est une véritable douche glacée.

Mis en scène avec goût, interprété très convenablement par une troupe dont l'ensemble est bon, la pièce aura néanmoins une carrière honorable. A défaut de l'extrême bonhomie de M. Lafontaine, le créateur du rôle à Paris, M. Garnier apporte beaucoup de simplicité et de naturel à la composition du personnage de l'abbé, dont la figure auréolée de cheveux blancs domine l'action. Mme Willem, la mère « moderne » comme l'appelle son gommeux de fils, a des allures Second Empire en concordance avec son personnage. Deux nouvelles venues, Mmes Chartier et Dorigny, apportent dans le personnel une note élégante. M. Luguet joue correctement le rôle du « brave officier ». M. Bahier est suffisamment étourdi dans celui de Paul.

Et voilà la tranquillité des familles, la sécurité de la morale, la joie et le bonheur des jeunes filles assurés au théâtre du Parc pour quelque temps.

L'HYGIÈNE DE LA VOIX

Aux chanteurs, acteurs et orateurs.

(*Suite et fin*) (2).

Pour prévenir les congestions occasionnées par une brusque transition du froid au chaud, il suffit de séjourner préalablement dans un endroit d'une température moins élevée, de se débarrasser immédiatement de vêtements trop épais, de boire quelques gorgées d'une boisson chaude.

Un des moyens les plus efficaces d'aguerrir la peau est la lotion avec l'eau froide et particulièrement le drap mouillé. Cette manipulation produit d'excellents effets chez les personnes qui s'enrhument facilement. On peut employer dans le même but les bains froids ou les douches froides très courtes : au plus 30 secondes.

A ce conseil, concernant la peau, joignons-en d'autres relatifs aux muqueuses. Le moyen préventif le plus simple, surtout pour les hommes, consiste dans l'emploi d'un *cache-nez* qui, tout en couvrant la bouche, laisse l'air arriver librement dans les narines. Le *mouchoir*, tenu à la main devant la bouche, peut, à un moment de repos donné au bras, laisser pénétrer l'air froid; c'est donc une garantie insuffisante.

Une règle générale qui s'applique à toutes les affections inflammatoires, c'est qu'il faut donner du *repos* aux organes enflammés. On risque de casser la voix si, malgré l'existence d'une laryngite, on continue de parler.

Le principe général qui préside à toute la médication, c'est l'emploi de la *chaleur;* elle doit guérir le mal qui a été fait par le froid; elle doit ramener à l'état normal la transpiration et la perspiration supprimées ou entravées par le refroidissement. Tous les médicaments doivent être employés au plus haut degré de chaleur que l'on peut supporter sans être incommodé. Il faut surtout, dès le début de tout refroidissemeut, dans les premières vingt-quatre heures, une *sudation*.

Dans les premières heures de l'apparition du *coryza*, on peut quelquefois enrayer le développement complet en faisant passer sous le nez à plusieurs reprises, toutes les trois ou quatre minutes, un flacon débouché, à large ouverture et contenant quelques grammes d'iode métallique ou d'ammoniaque. Il faut éviter avec soin le froid. L'usage de graisser le nez et la lèvre supérieure avec un corps gras (cérat, suif de chandelle, huile), qui retient la chaleur, répond à ce précepte. On peut aussi renifler de l'eau chaude plusieurs fois par jour.

L'angine granuleuse n'étant pas toujours déterminée par un refroidissement, mais souvent la conséquence de la fatigue par le mauvais exercice de la voix ou de l'abus du tabac ou des boissons excitantes, etc., il faut avant tout supprimer ces causes. Puis faire faire les cautérisations à l'électricité qui, grâce à la cocaïne, ont lieu désormais sans douleur et valent mieux que tous les remèdes.

Il faut éviter d'aspirer les poussières. On garantit la bouche et les narines, on tourne le dos au nuage de sable, on cherche un abri. Si toutefois on a aspiré une quantité plus ou moins considérable de poussière, par exemple, dans un train de chemin de fer, on se gargarise avec de l'eau pure et l'on en renifle. Mais on évitera de toussailler et de racler; on ne ferait qu'augmenter l'irritation, sans obtenir le résultat désiré. La sécrétion muqueuse qui s'établit à la suite de l'irritation déterminée ramène et expulse d'elle-même peu à peu les poussières.

***

Le terrain agit sur les organes de la voix par la température qu'il détermine. L'abaissement de la température dans le voisinage ou à l'intérieur des bois, marqué surtout le soir, joint à l'humidité plus grande, peut agir d'une manière très fâcheuse sur les organes pharyngo-laryngés. La grande chaleur sèche des plaines, dessèche les voies respiratoires.

La purification de l'air par la respiration des grands végétaux a toujours fait regarder comme très favorable, pendant le jour, le voisinage des bois dans les grandes chaleurs; les ombrages à la campagne sont agréables et salutaires aux organes respiratoires, tandis que le séjour dans les bois, le coucher sur le gazon, etc., sont dangereux lorsque le soleil a disparu.

Les émanations résineuses jouissent d'une grande réputation de salubrité pour les muqueuses.

D'autres émanations déterminent des phénomènes singuliers dans les voies respiratoires. En Angleterre, et aussi chez nous, mais plus rarement, on observe une forme particulière d'asthme à l'époque à laquelle on fauche le foin. C'est la fièvre des foins.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1882, pp. 131 et 140.

(2) Voir nos numéros des 25 septembre, 2 et 9 octobre, 20 novembre 1887 et 8 janvier 1888. Voir aussi l'article intitulé: *Un Maître de voix*, dans notre numéro du 28 août de la même année.

L'influence que peut exercer l'exposition sur les organes de la voix est motivée par la température et par les vents.

Tout le monde sait que le midi est l'exposition la plus favorable aux individus dont les voies aériennes sont délicates, si toutefois la chaleur n'y devient fatigante. Si l'on est libre dans le choix d'une habitation, on évitera, dans l'intérêt de la voix, celle qui est humide, froide, exposée à l'action libre des vents, de l'air vicié, située dans un pays sablonneux ou humide, celle qui vient d'être construite, etc.

Le séjour à la campagne, pendant la belle saison, est généralement regardé comme très salubre. Mais ces avantages disparaissent avec l'approche de l'hiver, parce qu'alors les causes externes agissent en toute liberté; on est exposé à toutes les intempéries. Le séjour au bord de la mer, avec ou sans bains, mais très courts (3 minutes) a d'excellents résultats sur les organes respiratoires. Il en est de même des gargarismes d'eau de mer puisée à marée basse dans les petites flaques des brise-lames où le sable se dépose et où l'eau devient très limpide.

En ville, il faut éviter, dans l'intérêt de la santé générale, l'habitation des rues trop étroites et malsaines; l'intérêt de la voix doit faire fuir les larges boulevards aux courants d'air puissants, causes incessantes de bronchites et de laryngites.

Le chauffage intéresse les organes de la voix par l'égalité de la température (de 15° à 18°) répandue dans l'appartement et par la pureté de l'air, qui peut être altérée par la combustion.

L'occupation à laquelle on se livre habituellement peut exposer l'individu à l'action prolongée d'influences favorables ou nuisibles à la voix.

L'exercice régulier et permanent auquel sont soumis les organes de la voix chez les orateurs, les avocats, les chanteurs, exerce une influence notable sur les qualités de ces organes. Cette influence dépend, d'une part, de l'aptitude de l'individu pour la carrière choisie, d'autre part, du fonctionnement même.

En supposant le mécanisme de la production de la voix exécuté d'après les règles hygiéniques, l'exercice non seulement ne sera pas nuisible aux ORGANES DE LA VOIX, mais il leur sera même profitable. Les muscles du larynx subissent les mêmes lois physiologiques que les autres; l'exercice approprié à leurs forces et à leur destination les rend plus vigoureux, plus souples, augmente leur tonicité, favorise, en un mot, tout leur développement. Les larynx d'une texture faible deviendront, par conséquent, plus forts, à la condition que la faiblesse ne soit pas la conséquence d'un état pathologique. Les résultats ne sont pas moins heureux pour les poumons : les personnes qui ont la respiration courte, irrégulière, qui sont essoufflées à la moindre fatigue, voient disparaître ces incommodités; la circonférence de la poitrine augmente de plusieurs centimètres. Cette vigueur donnée aux poumons les rend moins impressionnables; les congestions, les bronchites et les pneumonies chroniques s'établissent plus difficilement. Ces affections sont souvent confondues avec la phtisie; de là vient l'opinion suivant laquelle l'exercice de la voix (et plus particulièrement le jeu des instruments à vent) serait un moyen prophylactique contre la phtisie.

L'influence salutaire, toutefois, est modifiée par le genre d'exercice auquel on s'est livré; il en existe quatre, à savoir : la parole, la lecture à haute voix, la déclamation, le chant.

La parole, dans les habitudes ordinaires de la vie et dans la conversation intime, n'exerce, en général, aucune influence marquée. A la suite de l'abus, on voit se développer la sécheresse de la bouche et du pharynx, la soif, quelquefois de l'enrouement. De tous les exercices, le plus fatigant est cette lecture à haute voix faite dans l'intimité, parce qu'habituellement l'on reste assis, le corps courbé en avant, et que la respiration est courte, précipitée, superficielle, le type abdominal ne pouvant s'exercer librement. La lecture mesurée à haute voix, devant une assemblée ou la déclamation occasionne beaucoup moins de fatigue, surtout si l'orateur n'est pas obligé de faire des efforts pour dominer le tumulte ou pour se faire entendre dans une vaste salle. Cet exercice est même profitable aux organes de la voix, moins cependant que le chant, dans lequel chacun des organes qui concourent à la production de la voix profite largement de la gymnastique à laquelle il doit être soumis. Il faut donc recommander à tous le chant comme une gymnastique excellente, et c'est par ce conseil qui résume l'hygiène de la voix que nous terminons cette courte étude.

MUSIQUE

Association des Artistes musiciens.

TROISIÈME CONCERT.

Le troisième concert des Artistes présentait un double attrait : les débuts à Bruxelles d'une blonde pianiste espagnole, Mlle Pilar Fernandez de la Mora, dont on vantait la grâce et le talent, et la première exécution de la cantate au moyen de laquelle M. Charpentier a conquis son grade de *primus* et s'est fait envoyer, aux frais du gouvernement français, à la villa Médicis. Aussi l'assistance était-elle compacte.

Mlle Pilar de la Mora a joué le *concerto* de Schumann avec une dextérité, un entrain, une égalité de toucher et une finesse de traits vraiment remarquables. On peut ne pas être d'accord avec la jeune pianiste sur l'interprétation qu'elle donne de cette œuvre concentrée et d'intime poésie. Les brumes germaniques ne s'accommodent qu'à demi du soleil d'Andalousie qu'elle a répandu à profusion dans les trois parties du concerto. Mais il faut reconnaître à la toute mignonne exécutante, qui est presqu'une enfant, d'exceptionnelles qualités de virtuose, une facilité tout à fait extraordinaire, et la promesse d'une carrière brillante. Ce n'est pas sans raison que Rubinstein s'est intéressé à la petite musicienne et lui a donné ses conseils. Et en assurant son avenir d'artiste, la reine Christine a fait preuve d'un goût délicat que récompense dès à présent sa protégée.

A Mlle Leslino, à MM. Jourdain et Seguin était confiée l'exécution de la *Didon* de M. Charpentier. Tous trois ont fait de louables efforts pour faire valoir cette œuvre médiocre, traversée de réminiscences à peine masquées, et d'un souffle court. Un air chanté par M. Seguin — est-ce pour ce motif? — domine, dans nos souvenirs, cette succession de choses vides, banales ou redites. Mais aussi quelle inspiration peut naître pour un cerveau moderne des amours d'Enée, des larmes de Didon, et de l'apparition du vieil Anchise, qui sort de sa tombe pour relancer son fils? Ne comprendra-t-on pas enfin qu'il est temps de donner aux candidats musiciens, pour aiguiser leur verve, autre chose que la défroque classique des casques, des cothurnes, des boucliers et des peplums? Didon! Enée!! Anchise!!! Que nous veulent ces gens, et est-il équitable qu'un innocent élève de M. Massenet, sans être reconnu coupable d'aucun délit, puisse être condamné à les mettre sur pied, à leur donner une physionomie musicale, à les

faire parler, chanter, vivre, respirer, aimer! Les héros que l'élève susdit aura confectionnés, en puisant dans les souvenirs qu'il a accumulés à l'école, seront-ils autres que mannequins rembourrés de son et mus par des ficelles?

Mlle Leslino doit avoir chanté beaucoup sur des scènes de province depuis qu'elle a quitté le théâtre de la Monnaie. M. Jourdain a exagéré beaucoup, depuis son départ, le défaut qu'il avait de gonfler sa voix outre mesure, au risque de la fêler comme une vulgaire trompette. M. Seguin seul a chanté avec sobriété et autorité le bout de rôle qui lui était confié.

IVe Concert d'hiver.

Autre pianiste, mais même concerto. Ceux qui, par devoir ou par plaisir, suivent assidûment les concerts, le savent par cœur, le *la mineur*, et pourraient, au besoin, donner la réplique au piano, si l'orchestre manquait une entrée.

Un accident de cette nature s'est produit au concert de dimanche, mais il est juste de dire que c'est le piano qui a commencé. Un manque de mémoire de l'exécutante qui, dans la troisième partie, a confondu deux passages similaires et a distraitement repris deux ou trois pages qu'elle venait de jouer, a jeté le désarroi dans l'interprétation. Franz Servais est parvenu à repêcher son orchestre si adroitement qu'au bout de peu d'instants le mal était réparé et qu'on repartait de plus belle, tous ensemble cette fois, vers l'accord final.

L'accroc n'a d'ailleurs pas empêché le public de faire fête à Mlle Louise Derscheid et de saluer en elle une interprète consciencieuse, au jeu sobre et correct. L'artiste avait débuté, il y a deux ans, en revenant de Saint-Pétersbourg, à une des matinées organisées par les *XX*. Depuis lors, elle s'est créé à Bruxelles une situation et a conquis rapidement de vives sympathies. Elève de Louis Brassin, et l'une des meilleures, elle transmet, à son tour, les bonnes traditions à la génération qui nous suit et déjà quelques jeunes pianistes qu'elle a formées prouvent que son enseignement est excellent.

Franz Servais avait groupé autour du concerto de Schumann quelques œuvres « académiques » qui ont composé un programme homogène et intéressant : la *Symphonie italienne* de Mendelssohn, dont la deuxième partie surtout a été supérieurement exécutée, l'ouverture composée par Brahms sur des chansons d'étudiants, et un *Andante* de Beethoven, orchestré par Liszt pour servir de prélude à la cantate qu'il écrivit à l'occasion du centenaire du Maître.

Concours de l'Académie

Dans sa séance du 5 janvier, la classe des Beaux-Arts a arrêté dans les termes suivants son programme de concours pour 1889 :

Partie littéraire. — 1re question. — Faire l'histoire de l'architecture qui florissait en Belgique pendant le cours du XVe siècle et au commencement du XVIe, architecture qui a donné naissance à tant d'édifices civils remarquables, tels que halles, hôtels de ville, beffrois, sièges de corporations, de justice, etc.

Décrire le caractère et l'origine de l'architecture de cette période.

2e question. — Faire ressortir les causes de la décadence de la gravure en taille douce; indiquer les meilleurs moyens de rendre à cette branche de l'art son ancienne splendeur.

3e question. — Quel est le rôle réservé à la peinture dans son association avec l'architecture et la sculpture comme éléments de la décoration des édifices?

Déterminer l'influence de cette association sur le développement général des arts plastiques.

4e question. — Faire l'histoire de la musique dans l'ancien comté de Flandre jusqu'à la fin du XVIe siècle, et particulièrement des institutions musicales religieuses et civiles (chapelles et musiques particulières, princières, maîtrises, confréries, etc.).

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de 1,000 francs pour la première question, de 800 francs pour la troisième et pour la quatrième, et de 600 francs pour la deuxième question.

Chronique judiciaire des arts

La première chambre du tribunal civil de la Seine, présidée par M. Aubépin, est saisie de deux affaires dont le caractère littéraire attire chaque mercredi une nombreuse affluence à l'audience.

Il s'agit de l'instance introduite par M. Sardou contre le *Gil Blas*, à raison de la publication non autorisée des scènes de *la Tosca* et du procès de M. Guy de Maupassant contre *le Figaro*, procès motivé par la publication tronquée de la préface de son récent roman *Pierre et Jean*.

Ces deux affaires, appelées la semaine dernière, ont été de nouveau renvoyées à quinzaine.

Petite chronique

Des matinées littéraires et musicales d'un intérêt exceptionnel seront données par les *XX* durant leur exposition. On annonce, entr'autres, un concert de musique de chambre consacré aux œuvres de la jeune école française, organisé par M. Vincent d'Indy avec le concours de Mme Bordes-Pène et de M. Eugène Ysaye; une séance de musique espagnole, par M. Fernandez Arbos et Mlle Pilar de la Mora; une représentation donnée par M. Antoine, fondateur du Théâtre libre, qui créera aux *XX* une adaptation du *Cœur révélateur*, d'Edgard Poë.

En prévision de l'affluence que ces matinées attireront au Salon des *XX*, des cartes personnelles d'abonnement à dix francs, donnant droit à l'entrée permanente à l'exposition et à *une place numérotée* aux séances littéraires et musicales, seront mises en vente, dès le 1er février, chez les marchands de musique, au secrétariat des *XX* et au local de l'exposition (Musée royal de peinture).

M. Van der Hecht a découvert rue du Congrès une salle d'exposition intime, éclairée par des lanternaux, et il s'est empressé d'y installer quelques-unes de ses toiles, après l'avoir décorée des indispensables tapis, plantes vertes et sophas. L'exposition est intéressante. Elle embrasse toute une période de la vie du paysagiste, de cette bonne et saine vie doucement passée dans la fraîcheur des aurores et dans la gloire des couchants, à tâcher de capturer l'insaisissable chimère de la nature. On connaît de longue date le peintre, et son exhibition, si elle ne révèle aucun secret, montre un artiste convaincu et sérieux, en possession de son métier, et marchant sans défaillance dans la voie qu'il s'est tracée.

Telle toile, un *Effet de neige à La Hulpe*, par exemple, dénote une sensibilité d'œil servie par une main habile. Mais déjà, tandis que s'attarde l'excellent peintre dans les contemplations notées par Boulenger, en Belgique, en France par le groupe des Rousseau et des Troyon, l'art marche, marche, et si lointaines paraissent à nos yeux avides de sensations nouvelles ces réminiscences de peintures qui ont, elles, tout dit.

A plus forte raison appartiennent au passé les huit toiles présentement exposées par M. Edouard Van Overbeke au *Cercle artistique*. L'artiste en est aux débuts. Et, dans les solitudes de la Campine, il refait consciencieusement, sans y mêler d'impression neuve, ce qui a été fait avant lui. Comme facture, ces études d'élève rappellent les premières œuvres de Courtens. Elles témoignent d'un effort laborieux et persévérant, mais jusqu'ici de rien autre.

Par suite du décès de M. Adolphe Siret, le *Journal des Beaux-Arts et de la Littérature* a cessé de paraître.

Immédiatement après *l'Abbé Constantin*, le théâtre du Parc montera une pièce inédite en 3 actes de M. Stoumon, *le Ruban*. A cette œuvre indigène succédera la dernière comédie de M. Pailleron, *la Souris*.

Le cinquième des *Concerts d'hiver*, sous la direction de M. F. Servais, aura lieu aujourd'hui, dimanche, dans la salle de l'Eden-Théâtre, à deux heures précises.

Le programme, choisi par les patrons et abonnés, parmi les œuvres entendues précédemment, est ainsi composé :

I. *Akademische Fest Ouverture*. . . . . Brahms.
II. *Symphonie héroïque* . . . . . Beethoven.
III. *Les Eolides*, poème symphonique . . . C. Franck.
IV. *Le Venusberg*, nouvelle bacchanale . . . Wagner.
V. *Huldigungsmarsch* . . . . . Wagner.

Le scrutin, ouvert pour la première fois en Belgique en matière de concerts, a donné des résultats intéressants à consigner et qui indiquent nettement quelles sont les préférences du public. Un grand nombre d'abonnés, par suite d'une erreur de la poste, n'ont pas pu faire parvenir leur bulletin en temps utile à l'administration. Néanmoins, le chiffre des voix obtenues par les deux œuvres de Wagner prouve qu'une bonne partie des abonnés s'est intéressée à ce jeu et qu'on pourra le renouveler.

Voici, d'ailleurs, les résultats du « poll ». Parmi les symphonies, l'*Héroïque*, de Beethoven, a obtenu 46 suffrages, la symphonie de Schumann 32, celle de Schubert 18, *ex æquo* avec celle de Mendelssohn.

L'écart entre les chiffres atteints par les ouvertures est plus sensible. L'ouverture d'*Egmont* a obtenu 58 voix, tandis que l'ouverture académique de Brahms n'en a réuni que 32. Distancées aussi celles de *Léonore* (14 voix), d'*Euryanthe* (14 voix) et de *Genoveva* (10 voix).

Le troisième scrutin concernait les œuvres symphoniques, dans lesquelles il y avait lieu de choisir trois morceaux. Ici les électeurs ont été presque unanimes. La *Huldigungsmarsch* de Wagner a obtenu 86 voix et la bacchanale du *Venusberg*, du même, 84. Viennent ensuite : la marche funèbre de l'*Apollonide*, de Franz Servais, 58, les *Eolides*, de César Frank, 35, la *Kaisermarsch*, 28, *Prométhée*, de Liszt, 22, l'*Adagio* de Beethoven, 20, la *Malédiction du chanteur*, de Bülow, 17, les *Rois Mages*, de Liszt, 17.

La direction se propose de donner, plus tard, un concert consacré à l'*Egmont* de Beethoven, peut-être avec M. Mounet-Sully. Elle a donc remplacé l'ouverture de cet ouvrage, choisie par les abonnés, par l'ouverture de Brahms, qui a obtenu après celle d'*Egmont* le plus grand nombre de voix. Enfin, elle n'a pas cru devoir accéder au désir des abonnés en ce qui concerne l'*Apollonide*, M. Servais ayant l'intention d'offrir, après la série des concerts annoncés, une séance composée de ses œuvres. De là, la modification au programme électif.

Le sixième concert aura lieu le dimanche 29 courant.

Le troisième concert populaire aura lieu le même jour, à 1 1/2 heure, au théâtre royal de la Monnaie, avec le concours de Mme Rose Caron, de MM. Seguin et Duzas.

Le programme se compose de l'ouverture : *La mer calme et l'heureuse traversée*, de Mendelssohn, de *Milenka*, ballet symphonique en un acte et deux tableaux (1re exécution), par Jan Blockx, et d'*Eve*, mystère en trois parties, par Massenet.

La répétition générale aura lieu le samedi 28 janvier, à 2 1/2 heures, à la Grande-Harmonie.

Pour les demandes de places, s'adresser chez MM. Schott, frères, 82, Montagne de la Cour.

Le Louvre possède désormais une galerie de portraits d'artistes analogue à celle de Florence. Dans quelques jours le public sera admis à la visiter. Il y trouvera la collection des portraits que possède le Louvre, le Luxembourg, le musée de Versailles et l'Ecole des Beaux-Arts. Sur la proposition de M. Castagnary, directeur des Beaux-Arts, le ministre vient de prendre l'arrêté suivant :

Art. 1er. — La salle des portraits fondée au musée du Louvre comprend : pour le passé, les portraits d'artistes peints par eux-mêmes ou par leurs contemporains; pour le présent, les portraits, bustes ou médaillons d'artistes exécutés par eux-mêmes.

Art. 2. — Une commission consultative, instituée auprès de la direction des beaux-arts, sera chargée de proposer au ministre les noms des artistes vivants qui, à raison de leur notoriété, pourront être invités à offrir leurs portraits, bustes ou médaillons.

Art. 3. — Cette commission est composée de MM. le directeur des beaux-arts, président; le directeur des musées nationaux, vice-président; le conservateur du département de la sculpture au même musée; le conservateur du musée national du Luxembourg; le conservateur du département de la peinture et des dessins au musée du Louvre; le président de l'Académie des Beaux-Arts; le président de la Société des Artistes français; Henri Havard, inspecteur des beaux-arts; Charles Yriarte, inspecteur des beaux-arts; André Michel, critique d'art; Fourcaud, critique d'art; Gonse, directeur de *la Gazette des Beaux-Arts;* Véron, directeur du journal *l'Art*.

A l'hôtel Drouot, on a vendu 11,000 francs une série de quatre tapisseries représentant des scènes d'après Wouwermans : la *Halte à l'auberge* et l'*Ecole d'équitation*. Ces tapisseries ont des bordures représentant des guirlandes et des gerbes de fleurs au milieu desquelles courent de petits chiens et sont suspendus des trophées de natures mortes. Elles sont dans un parfait état de conservation.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand in-4°, imprimé de grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs d'après les œuvres de nos artistes les plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

Prix : 50 francs.

S'adresser à Mme Ve MONNOM, imprimeur-éditeur, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à *l'Art moderne* — Paiements par à-comptes dont le souscripteur peut fixer le montant et la date à sa convenance.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES-LEIPZIG

JOH. STRAUSS. VALSES POUR PIANO

ÉDITION COMPLÈTE

publiée par son fils JOH STRAUSS

Édition à bon marché. La livraison fr. 1-50

Tous les libraires ou marchands de musique fourniront à vue la première livraison qui vient de paraître.

Prière de demander des prospectus détaillés.

L'édition complète formera 25 livraisons ou 5 volumes.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPTURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

Maison F. MOMMEN

BREVETÉE

25, RUE DE LA CHARITÉ & 26, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

TOILES PANORAMIQUES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 5. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 29 Janvier 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Une causerie. — Le Lys, par Fernand Severin. — La Fauvette du Temple. — Lettres inédites de Jules Laforgue a un de ses amis. — Le Caïd. — Le théatre Molière. — La Montagne de la Cour. — Musique. — Memento des expositions. — Petite chronique.

UNE CAUSERIE

M. Armand Silvestre avait massé autour de lui, ou plutôt autour de sa petite table avec verre d'eau et flambeau de conférencier, un nombreux et bienveillant public, jeudi dernier, au Molière. Déception, certes, pour tous ceux qui s'attendaient à voir traiter avec quelque profondeur, à propos de George Sand, la question du théâtre moderne et renouvelé. Attrait pour ceux auxquels plaisent les anecdotes amusantes, dites suffisamment bien et actuelles.

Aussi bien, plus que la causerie de M. Armand Silvestre, la pièce de Daudet, *le Frère aîné*, a-t-elle pénétré dans la réflexion et l'attention des auditeurs. Elle éclaire, cette pièce, quoique déjà ancienne, le problème qu'on se pose. Elle éclaire nettement, presque victorieusement. M. Armand Silvestre a condamné l'art dramatique fondé sur le procédé, les situations baroques des personnages, l'impossibilité ou plutôt la miraculosité des événements, les trucs et les ficelles. MM. Sardou et Scribe ont reçu des coups de griffe sur la joue droite, et aussitôt le conférencier, violemment, leur retournait la tête, pour les griffer sur la joue gauche.

On a battu des mains : personne, excepté M. Sardou, et, s'il le pouvait encore, M. Scribe, n'aurait du reste voulu se mettre en désaccord avec M. Armand Silvestre. Pourtant, si M. Armand Silvestre présume que les pièces de George Sand prendront la place de celles de ses présentes victimes, nous osons augurer qu'il se trompe. M. Armand Silvestre a pour sa marraine littéraire une affection de filleul ; cela fait honneur à sa nature, cela paraît touchant. Plus? Non pas.

Si le théâtre a besoin de simplicité et de naturel, ce n'est ni de la simplicité ni du naturel de George Sand. Ce n'est point non plus du naturel, mais assurément de la simplicité de Daudet.

Le Frère aîné nous a surpris. A part le personnage du domestique inutile et fantoche, à part la sensiblerie finale : Fleurs sur la tombe ! bouquets de larmes pour la morte ! on croirait la pièce écrite par quelque viril et audacieux novateur.

Voici :

Deux frères aiment, sans se l'être dit, une même femme. Le cadet l'emporte sur l'aîné, un jour qu'il vient lui annoncer, clair de joie, qu'il est aimé et qu'il

aime. L'autre, qui grâce à ses quelques années en plus a toujours pris vis-à-vis du cadet des allures de père, se tait, se violente, sourit, assiste, témoin contraint, au bonheur des amants, mais le soir du jour de noce, sans s'être trahi, sans éveiller aucun soupçon chez son frère, disparaît. Seul il court le monde, au loin, le cerveau frappé d'*elle*. Il tâche d'oublier. On ne reçoit plus de nouvelles de lui.

Après quatre ans, il revient.

Et dans cette maison où il a laissé les époux heureux liés l'un à l'autre, égoïstes de leur bonheur, il trouve : son frère veuf, mais remarié.

La scène où les deux hommes s'abordent, d'abord fouettés de la joie de se revoir, puis insensiblement hostiles l'un à l'autre, l'aîné apprenant coup sur coup et la mort de sa belle-sœur si constamment aimée, et son remplacement par une étrangère, cette scène est d'une haute et pénétrante impression.

Ce que fait d'un côté le creusement d'une passion unique, le continuel désir et regret d'une même femme, au profond d'un cœur, seul, vivant de lui, loin de tous, avec, taciturne, sa passion ; et de l'autre cette même passion chez un homme que les circonstances rivent à la vie de relations et maintiennent dans le monde, y est raconté, étalé, défini dans ses détails et son ensemble, superbement. Rudesse et entièreté, violence et implacabilité chez l'un ; désir de composer, de s'excuser, de s'expliquer, de se raccrocher, de se faire pardonner chez l'autre.

Cette double observation si humaine et logique, hausse le théâtre de la situation de personnage à personnage à la situation d'âme à âme et de caractère à caractère. L'action est dans la bataille des idées et des sentiments, toute. Elle se tord dans la douleur, dans le désespoir, dans les injustices de ce frère aîné, qui s'impose en juge, et aussi dans cette peine du cadet, qui subit presque sans protester la flagellée de reproches non mérités qu'on lui cingle. Car s'il a épousé une autre, c'est qu'après un an de deuil subi comme avec tendresse, cette autre lui rappelait l'ancienne, la non absente jamais de la mémoire et que, toute d'humilité et d'effacement, elle s'est comme dévouée à lui, pour vivre devant lui et avec lui : un souvenir.

Certes, tout ceci suppose une hauteur de cœur, ou plutôt une sensibilité de raison rares. Des femmes qui consentiraient à ne servir que d'évocation amoureuse ne se trouvent guère. Aussi, dès qu'on donne au mot réalisme la signification de quotidien, de général, d'ordinaire, il est impossible de classer *le Frère aîné* parmi les pièces naturalistes.

Qu'importe. Le principal? c'est que le théâtre soit humain, fait de passion forte et profonde.

Le dénouement pourrait être plus entier. On ne se peut cacher que ce soit le désir d'arranger les choses un peu à la bourgeoise qui a suggéré à Daudet ce biais : mater le frère aîné en lui laissant dans la maison qu'occupa la morte, la consolation de vaguer et de se survivre avec elle dans les meubles qu'elle a touchés, les appartements qu'elle a décorés, le paysage proche qu'elle avait sous les yeux.

Pour rester total de volonté et de cœur, cet homme eût dû s'en aller, ne point accepter de compromis et finir par le vague et l'inconnu, là bas, quelque part.

Tel quel, malgré ces défectuosités, *le Frère aîné* s'impose. Les dialogues n'ont point peur d'être longs parce qu'ils se musclent forts et vrais, les situations sont hardies, sans alliage de faiblesse ou d'effets cherchés. La langue est une langue de conversation et de gens qui savent ce qu'ils ont à se dire. Elle est littéraire sans déclamation. Peu de tirades. A peine certains mots de livre.

Le Frère aîné est certes la meilleure pièce de Daudet.

M. Armand Silvestre aurait bien fait, osons-nous croire, de l'analyser au lieu de nous conter sa presque noyade — et la myopie de son ami.

LE LYS

par Fernand Severin. — Bruxelles, Lacomblez.

Des vers tels :

> Les amantes d'un jour qui vivront par le corps
> Pourront croire que j'aime et leur livre ma foi,
> Quand j'aurai seulement revêtu d'un dehors
> Les pensives beautés qui ne vivent qu'en moi.

confirmés par tels autres, multipliés ci et là :

> Et ma sœur, dans un lent et triste enlacement
> Plein des fraternités d'un semblable tourment,
> Une étreinte sans sexe et des baisers farouches
> Où les seins attouchés étaient froids sous les bouches.
> Longuement!...

donnent au volume de M. Severin l'unité de sentiment passionnel ou plutôt de passion esthétique, qui commande, totale et précise, et qui justifie cette phrase, plantée comme un drapeau à la première page :

> Doux *platonicien*, qui fais de tes douleurs
> Un étrange bouquet d'impérissables fleurs...

Par cette unité, seule raison d'être d'un livre, M. Severin se sépare de tous les banals rimeurs qui collent leurs poésies disparates ensemble comme les multicolores losanges d'un habit d'Arlequin.

Au reste, il est un talent ou plutôt — puisqu'aujourd'hui le mot talent devient presqu'une injure — il est un poète.

Cela se sent immédiatement à certains mots soudains, uniques, résumeurs, vivifiants, neufs :

> Et, pesant sur l'ennui *dynastique* des races,

ou :

> Pauvre chère que vêt un *linon* d'ignorance

et à certaines phrases :

Mais quelqu'un refermait les *lucides* fenêtres
Qui s'ouvrirent pour moi du côté de l'espoir

et encore :

J'étais celui qui songe et qui n'a pas d'autrui

et encore :

Le désir de mon sang frissonne dans tes mains

et aussi :

Un peu de moi s'en va dans les soleils couchés.

La poésie s'accuse indubitable dans ces différents alexandrins pincés du livre comme des accords de choix. Et la forte et la grande, car de tels vers vont bien au delà d'une expression heureuse, d'une coupe habile, d'une rime sonore; ils suscitent devant l'esprit, le monde spécial que s'est créé l'esprit du poète et dans lequel il vit sa vie spirituelle.

Les vers de M. Severin sont essentiellement éclaireurs d'âme.

A leurs lueurs on parvient à pénétrer son moi et à le juger. Il apparaît : nature fondamentalement timide devant l'action et se glissant dans le rêve non par lassitude de tout, mais par crainte de tout. L'Ideult de son livre qui passe à travers ses vers, avec des lys aux mains, il ne l'aime qu'invoquée. Réelle, immédiatement, semble-t-il, les mots d'amour disparaîtraient. Le platonisme de M. F. Severin n'est point celui des raisonneurs, ni des volontaires; c'est celui de ceux qui n'osent pas.

Et tel se prouve-t-il spécial, alimentant de son originalité de pensée son art.

La forme de M. Severin est plus banale que sa pensée; à part un emploi quelquefois étrange et heureux du génitif, ses alexandrins quoique musicaux, n'innovent pas.

LA FAUVETTE DU TEMPLE

On se bat beaucoup contre les Bédouins, présentement, sur les scènes bruxelloises. A la Monnaie, mardi dernier, on en démolissait quelques-uns dans *le Caïd* de M. Ambroise Thomas. A l'Alhambra, le lendemain, même massacre de burnous et de turbans en poil de chameau. Le zouave triomphant en culbute toute une tribu dans les ravins de Chareb, sur l'air vigoureusement trompetté de « la casquette du père Bugeaud ». Il renverse, après de multiples incidents, l'étendard vert du prophète, le fameux étendard qu'on ne déploie que pour la guerre sainte, et il plante à la place le drapeau frrrrrançais.

As-tu vu la casquette, la casquette?
As-tu vu la casquett' du pèr' Bugeaud?

Et pif, paf, boum, rataplan, taratata! Cela s'appelle *la Fauvette du Temple.*

La Fauvette du Temple? Chez les Bédouins? Et chantant avec accompagnement de coups de fusil, de clairons, de tambours, et de tout le tonnerre de D... de tremblement, comme dit en son langage pittoresque notre ami Théo, qui est aussi, lui, actuellement chez les Arbis.

Voici. La fauvette est une blonde fleuriste qui s'est découvert quelque cent mille francs dans le gosier et qui a bravement quitté son étal de jasmins et de violettes pour gagner au théâtre de quoi racheter son Pierre adoré, que la conscription a orné d'un fisil et d'un pantalon garance. Mais le Pierre en question, qui n'aime pas le théâtre, n'a vu dans le sacrifice de Thérèse qu'une trahison et il s'en est allé, au plus fort de la mêlée, faire le coup de feu contre les farouches tribus commandées par Abd-el-Kader.

Son audace lui vaut les épaulettes, et certaine mission que lui confie son général auprès d'un chef arabe le fait tomber nez à nez avec — je vous le donne en mille — la douce Thérèse elle-même, devenue la célèbre Frasquita, prima-dona des théâtres d'Italie, qui parcourt l'Afrique à la recherche de son Pierre, et qui vient de tomber dans les serres du moricaud.

Les nécessités de la pièce exigent, naturellement, que ce dernier soit éperdûment amoureux de la belle giaour et qu'il s'empresse de faire couper la tête au trouble-fête, malgré son écharpe blanche de parlementaire.

Heureusement — qu'on se rassure — l'ami, l'inséparable du lieutenant, trompette dans sa compagnie, claironne la marche du régiment au moment opportun, et voici qu'au lieu d'un lieutenant décapité surgissent des zouaves en nombre considérable qui sauvent à la fois Pierre et la situation.

Et pif, paf, pouf, taratata!

As-tu vu, la casquette, la casquette!...

Tout s'arrange donc le mieux du monde. Pierre rejoint sa Thérèse et l'emmène, tandis que Joseph — c'est le clairon — rattrape sa Zélie, devenue la femme de chambre de la cantatrice.

On se marie de toutes parts, et rien ne fait redouter que ces unions accidentées demeurent stériles.

Ce qui donne du charme et de l'entrain à cette *Fille du Tambour-major* ailée, c'est la musique spirituelle parfois, alerte souvent, sentimentale un peu, — un peu trop au deuxième acte, — dont l'a décorée M. André Messager.

Ce dernier, musicien de sérieuse valeur, d'un mérite très supérieur aux refrains d'opérette qu'il a notés pour la dite *Fauvette*, n'a pas l'air de « se gober » très fort dans cette partition légère, et c'est ce qui en fait l'attrait pour les musiciens. On lui a demandé une opérette, il eût préféré certes un opéra. Mais il a eu le bon goût de ne pas « chausser le cothurne », comme on disait jadis, pour réciter son ariette. Et sa plume de Wagnériste soigneusement enfermée, il a écrit à la bonne franquette une série de petits chœurs amusants, de petits duos amoureux, de romances, de couplets, de rondeaux. Ce qui n'empêche pas que le musicien apparaît malgré tout au tournant de certaines phrases, à certaines modulations imprévues, à l'accouplement heureux des instruments de l'orchestre, toujours choisis judicieusement, par un homme rompu au métier. C'est ce que la foule n'aperçoit pas, mais ce qui sauve M. Messager dans l'esprit des artistes.

Le directeur de l'Alhambra n'est pas resté en dessous de sa réputation de metteur en scène magnifique. Il a donné à la *Fauvette* une cage de luxe. Décors, costumes, figuration sont d'une fraîcheur exquise, et le personnel de la maison a, dès le premier soir, brillamment enlevé le succès. Mme Thuillier-Leloir vocalise très agréablement le rôle de Thérèse, et Mme Noémie-Vernon a de la gaieté dans celui de Zélie. MM. Dechesne, Larbaudière, Chalmin, ont été vigoureusement applaudis, et l'on a fait une rentrée à M. Gourdon, vieille et sympathique connaissance du public bruxellois, fort divertissant dans le rôle d'un ex-ténor,

professeur de chant, qui accommode toutes les situations à la sauce d'un air d'opéra en vogue. Il empiète même parfois sur les opéras qu'on composera plus tard, anachronisme qui, dans une opérette, n'a d'ailleurs rien de choquant.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE

à un de ses amis (1)

XVIII

Babelsperg, dimanche [août 1882].

MON CHER ***,

Que devenez-vous? Vous ne m'écrivez plus. N'avez-vous pas reçu ma dern. lettre? et le poète de la rue D*** se fiche de moi, je crois.

Je serai sûrement à Paris dans deux semaines, et peut-être avant. Y serez-vous? Je me charge d'aller faire une scène au poète de la rue D***. A moins qu'il ne veuille collaborer avec moi à un roman qui aurait (2) le même sujet que *M^lle Giraud ma femme*, mais fait scientifiquement, d'une façon calme. 3 parties. Une étude de pensionnat louche où l'on n'est pas difficile sur l'état civil des élèves et où donc ces élèves apportent des hérédités de détraquées. J'ai de nombreuses notes personnelles. Ensuite, seconde partie, une correspondance de Rome à Paris entre Aline et Jeanne. Mais voilà le clou! le clou!! Cette correspondance sera autographiée, publiée autographiée par deux mains différentes. Etude physiologique des deux écritures, vous verrez, — des trouvailles; puis, 3e partie, un dénouement banal. Après (3) serment de fidélité même dans le (4) mariage, chacune de son côté succombe à son mari. Mais plus tard elles reviennent à leur ancien vice. Amen. Vous verrez. Ne jugez pas sur ces seules lignes. Mais le clou! le clou!!

Au revoir. Que faites-vous? Ecrivez-moi.

Peut-on avoir le volume de Verlaine chez Palmé?

Pas encore écrit à K***, l'illustre zouave. On dirait qu'il y a une fatalité sur sa tête rasée. Monologue de Cros : l'homme à qui l'on n'écrit pas.

Et vous, que faites-vous? Qu'est devenu encore une fois le poète de cette rue?

J'irai lui faire une scène.

Au revoir.

Babelsperg, au château.

JULES LAFORGUE

XIX

Tarbes [octobre 1882].

MON CHER ***,

Je vous écris dans un lourd lendemain de chaleur accablante de petite ville. Je ne fais rien. Je ne sais que faire. Le premier jour repos, le second visites, le troisième promenade à Bagnères; toutes les villes d'eaux se ressemblent. Je vais tâcher maintenant de me faire un coin et d'y (1) noircir consciemment, et non peu richement, des feuilles blanches.

Je fume des pipes. Je lisotte et je regarde les gens.

Je m'amuse avec des chats aux yeux gris.

J'irai vers le 24, 5. 6. à San-Sebastian voir une vraie *corrida de toros*. Connaissez-vous la chose?

Que faites-vous? Tous ces jours passés à Paris, vous m'avez vaguement (2) paru ne rien faire. Attelez-vous donc à un roman. Entre nous, je le souhaiterais avec la plus singulière et la plus sincère curiosité. A votre âge vous avez un énorme passé de science, de bibliothèque et de vie; mettez-vous au roman; donnez-nous des choses riches et absolument tirées de votre fond et arrière-fond. Mais vous y avez songé et le tout est de s'y mettre. D'ailleurs, vous savez qu'il n'y a que ça au monde et vous avez conscience d'être de la race.

Si vous voyez H*** C***, dites-lui de ma part tout ce que vous trouverez de mieux.

(On m'appelle pour déjeuner).

Votre

JULES LAFORGUE

Tarbes, rue Massey.

XX

Tarbes, vendredi 13 [octobre 1882].

MON CHER AMI,

Je retourne en Allemagne (Bade) vers le 1er novembre et je passerai une semaine à Paris. J'ai laissé à un camarade de Paris deux plats ARTISTIQUES qu'il vous portera; c'est un dépôt!

K*** m'a envoyé une belle pièce singulière d'exécution dans le sans-gêne de ses rimes. Il paraît que vous lui avez communiqué mes *Lys de mai*?

Le poète de la rue D*** m'a écrit hier une longue lettre désolée. Il me reproche la tiédeur de mon amitié et la hâte de mes lettres. Que lui ai-je fait? Il me tarde d'aller lui demander pardon.

Qu'il y a longtemps que je n'ai fait des (3) vers! Faire des vers est un vieux préjugé. Na!

Je vais étudier à fond la culture de l'ananas et essayer d'avoir le million à vingt-six ans.

Et votre sculpture?

Comme nos sculpteurs sont en retard sur nos peintres! Qu'il me tarde d'écrire des Salons (4). Connaissez-vous Ringel? Il est

(1) Reproduction interdite. Voir nos numéros 49, 50, 51 et 52, 1887, 1 et 3, 1888.

(2) « aurait » a été substitué à « serait ».

(3) « ma » est visible sous « Après ».

(3) « la » transparaît sous « le ».

(1) » d'y » a remplacé « de ».

(2) Le « v » de « vaguement » surcharge un « p ».

(3) « des » surcharge « de ».

(4) Laforgue écrivait de Coblentz, l'année suivante, à M. Max Klinger :

« Quel vilain métier que celui de critique d'art, n'est-ce pas? Ce métier a été déshonoré par tant d'ignorants, et les artistes ont bien raison de nous mépriser. Pour ma part vous ne sauriez croire avec quelle conscience je m'y adonne Non en lisant des livres et en fouillant les vieux musées, mais en cherchant à voir clair dans la nature, en regardant humainement comme un homme préhistorique l'eau du Rhin, les ciels, les prairies, les foules des rues, etc. J'ai plus étudié dans les rues, les appartements, les théâtres, etc., de Paris, que dans les bibliothèques. Si je n'étais pas persuadé que j'ai *l'œil*

sans doute des intimes de M*** K'***. Faites-vous de la cire? Est-ce de C*** que vous prenez des leçons?

Achetez-vous *les Dessins du Louvre*, une publication bon marché de Chennevières, un jeune que les livres d'art des de Goncourt tourmentent?

Quand vous déciderez-vous donc à faire ce à quoi (1) vous êtes si bien préparé, lancer un roman très-neuf? Vous surtout qui n'avez jamais fait de vers, mais qui avez toujours marché dans la vie vêtu d'érudition et de mathématiques. Quand?

Irons-nous faire un pèlerinage à votre (2) cellule de la rue S***, où se promènent la nuit (certaines nuits!) des choses animées par les âmes multiples du Baudelaire?

Au revoir. Une lettre por l'amor de Dios.

JULES LAFORGUE

LE CAÏD

Le théâtre de la Monnaie a joué cette semaine *le Caïd*, une assez amusante façon d'opérette de M. Ambroise Thomas, datée de 1849. Un livret bouffon et une musique qui parodie agréablement les partitions italiennes alors en honneur, font de cette œuvrette une chose distrayante qu'on a écoutée en souriant. La voix charmante de Mme Landouzy et les charges de MM. Chappuis et Nerval ont assuré le succès de cette exhumation, assez périlleuse après les soirées bizarres du *Sourd* et du *Maçon*. M. Gandubert a complété agréablement l'interprétation, et M. Isnardon s'est tiré à peu près d'affaire dans un rôle singulier de tambour-major.

Est-ce intentionnellement que l'auteur, aujourd'hui rigide directeur du Conservatoire de Paris, a crevé tous les cerceaux de papier de Rossini et a décoché au maître les chiquenaudes et les croquignolles musicales les plus folles? Quelques-uns affirment que oui, et dans ce cas, la partition du *Caïd* est vraiment malicieuse. Mais cela n'est pas clairement établi. Et peut-être les interprètes ont-ils, sans aucune participation du compositeur, transformé en satire ce qui était destiné à composer un ouvrage à demi sérieux.....

AU THÉATRE MOLIÈRE

Outre la pièce de Daudet : *le Frère aîné*, que nous avons examinée plus haut, ce théâtre a joué *Poison* de M. Max Waller, et *Tout pour l'honneur* de M. Henry Céard.

Poison est la première pièce d'un auteur belge que nous ayions entendu applaudir d'enthousiasme. Certes, à la bien analyser, tient-elle faiblement : la scène qui devait être capitale, la scène entre la mère et l'écuyère, est trop à fleur de réalité. Le dénouement est une surprise qui n'est point dans le ton littéraire du reste. Telle qu'elle, la pièce, surtout avec son amusant hors-d'œuvre : la création du thé, est d'une bonne plume, encore inexpérimentée, mais ne manquant point de décision.

M. Antoine a joué la scène finale de *Tout pour l'honneur* en grand comédien. Il parlait avec la voix précipitée, rauque, hoquetante qu'il avait dans *Jacques Damour*. L'agitation, la colère, la douleur nouées et contenues de son rôle, il les a rendues mieux que dans *Jacques*.

La pièce de M. Céard est bonne et a été applaudie avec chaleur.

Les autres acteurs ont été médiocres.

Par contre, dans *le Frère aîné*, les trois rôles ont été admirablement tenus par MM. Alhaiza, Adam et Mlle Diska.

LA MONTAGNE DE LA COUR

La question du redressement de la Montagne de la Cour revient par intervalles sur le tapis, ainsi que reparaît périodiquement dans les journaux à court de copie le Grand Serpent des mers, que des navigateurs ont aperçu à la hauteur des îles de la Sonde, à moins que ce ne soit dans le détroit de Behring ou dans la mer de Marmara.

Il n'est, pensons-nous, pas un architecte belge qui n'ait formulé son petit projet, et même de braves garçons qui ne sont pas architectes du tout se sont mis à démolir, à culbuter, à faire sauter la moitié de notre bonne ville de Bruxelles, — sur du papier teinté de rose et de bleu.

Nous doutons fort que l'administration communale ait la velléité d'entreprendre cet énorme travail, dont l'utilité peut sembler contestable en raison des dépenses colossales que nécessiterait l'entreprise. Mais elle a autorisé l'exposition publique des projets et a même nommé une commission chargée d'en faire le classement. Dès lors, et comme il s'agit d'embellir le paysage urbain, il est de notre devoir d'en parler.

Disons avant tout qu'il n'existe pas moins de 171 plans dressés en vue de résoudre le « problème » et que cinq d'entre eux seulement ont trouvé grâce devant la commission. Ce sont ceux de MM. les architectes De Keyser, Haquin, Hendrickx, Maquet et Wendeler-Chauvelot.

Nous avons examiné très attentivement ces différentes études et nous n'en avons trouvé en réalité que deux qui frappent particulièrement l'attention. L'un est de M. Haquin, l'autre de M. Maquet.

Il resterait donc à discuter la valeur de ces deux dernières œuvres qui révèlent chacune un laborieux effort et un sérieux mérite. Mais comment juger comparativement de leurs qualités au moyen d'éléments d'appréciation complètement hétérogènes?

Le projet de M. Maquet s'est vu, en effet, accorder, aux frais de de la ville, la faveur de la confection de vastes maquettes en plâtre, alors que celui de M. Haquin, qui n'a pas été appelé à partager pareil honneur, ne nous montre modestement qu'un tracé sur le papier.

Nous savons cependant que ni le premier, ni le second n'ont été, jusqu'ici, adoptés par le Conseil communal. Nous avons

artiste et que je suis hostile à tous les préjugés artistiques, sincère et désireux d'instruire le public délicat, je n'écrirais point, croyez-le ».

Et en 1884 :

« J'ai lu le catalogue de Raffaëlli. Les titres des tableaux sont fort intéressants. les dessins aussi, mais le texte n'atteint malheureusement pas encore son but. Mais c'est là un bon signal, l'annonce d'un temps où enfin les artistes se décideront à se raconter eux-mêmes, à s'expliquer la plume à la main et à chasser des journaux tout la clique des faux critiques d'art ».

(1) « à quoi » surcharge « que ».

(2) Devant « cellule » le mot « ancienne » a été raturé.

appris également que la section des travaux publics, après un examen approfondi, renonce à l'exécution d'une notable partie de la voie courbe trop développée du projet de M. Maquet.

Ajoutons que ce qui nous a déçu dans le travail de ce dernier, c'est que l'auteur a songé beaucoup moins à l'art qu'à l'utilité. Dans le projet de M. Haquin, on remarque, au contraire, une préoccupation nettement manifestée d'embellir la capitale tout en facilitant les communications entre les deux parties de la ville qu'il s'agit de réunir par des rues praticables. C'est ainsi que le palais de l'Université serait dégagé par le percement d'une artère, qui, de la rue de la Madeleine, ménagerait très heureusement la vue sur la façade du monument. Il en serait de même de la façade des Musées et de la statue de Charles de Lorraine, que l'on apercevrait à distance grâce à un projet analogue. De la place des Palais, on jouirait d'un admirable panorama, qui ne saurait exister si l'on adoptait le plan de M. Maquet. Il est à noter aussi que M. Haquin n'a pas perdu de vue un point essentiel, qui est l'assainissement de la zone comprenant la rue Nuit-et-Jour et la rue des Armuriers.

Avant d'approfondir davantage la question, nous croyons qu'il serait utile de faire exécuter une maquette en plâtre des projets qui présentent le plus de titres à l'attention publique, mesure réclamée avant nous par la plupart des journaux qui ont rendu compte de l'exposition.

Musique

Cinquième concert d'hiver

Excellent concert de récapitulation, offrant un choix d'œuvres intéressantes excellemment interprétées. La *Symphonie héroïque*, dont la première exécution avait été compromise par un malencontreux accident survenu à l'un des instrumentistes, a, cette fois, marché sans encombre. De même, les *Eolides* de César Franck, hésitantes à leur première apparition, ont déployé leurs ailes de rêve et de printemps, donnant l'exquise sensation d'art raffiné et subtil dont elles sont pénétrées. L'ouverture académique de Brahms, jouée dans un mouvement moins rapide qu'à la précédente audition, et ainsi plus clairement exposée, ouvrait le concert, magistralement clôturé par l'intense et passionnée bacchanale du *Venusberg* et par la triomphante marche écrite par Richard Wagner à la gloire du roi Louis.

On a particulièrement remarqué, dans le *Venusberg*, la naissante maîtrise du jeune violoniste Queeckers, dont l'archet a une rare pénétration et cette âpreté d'attaque qui est d'un virtuose sûr de lui.

M. Servais compte faire entendre à sa prochaine matinée l'ouverture des *Noces de Figaro*, la première symphonie de Brahms et l'*Egmont* de Beethoven.

IIe concert du Conservatoire de Liége

Le 14 de ce mois a eu lieu le deuxième grand concert annuel du Conservatoire de Liége avec le concours du pianiste Eugène d'Albert et du ténor Engel.

L'excellent orchestre du Conservatoire, dirigé par M. Th. Radoux, a exécuté la deuxième symphonie en *ut* mineur de Tschaïkowsky (première exécution en Belgique).

L'exécution de cette œuvre, d'une extrême difficulté, a été parfaite. Il en a été de même pour les beaux fragments symphoniques de l'*Orphée* de Gluck, et la *Marche de Rakoczy* de Berlioz.

Le succès de M. d'Albert a été énorme ; jamais la salle du Conservatoire n'a retenti de pareils applaudissements.

L'admirable virtuose a exécuté avec une perfection rare, outre le concerto en *mi* mineur de Chopin, diverses œuvres de Rubinstein, de Liszt, de Chopin.

M. Engel a fait valoir les belles qualités de diction et le profond sentiment artistique qu'il possède, dans l'air du *Jugement de Midas* de Grétry, dans celui de *Roland* de Lulli, et enfin dans la cavatine du *Prince Igor* de Borodine.

Les chœurs du Conservatoire ont supérieurement nuancé l'*Ave Verum* de Mozart et l'*O filii* de Leisring.

Memento des Expositions

Bordeaux. — Exposition internationale. Ouverture le 10 mars 1888. Envois du 1er au 10 février, au siège de la Société, galerie de la Terrasse du Jardin public. Renseignements : *M. F. H. Brown, secrétaire.*

Bruxelles. — Cinquième Salon annuel des *XX*. 4 février-4 mars. Limité aux membres de l'Association et aux artistes invités.

Glascow. — Exposition internationale. Mai-octobre 1888. Les artistes français, hollandais et belges *invités* jouiront de la gratuité d'emballage et du transport pour deux ouvrages.

Liége. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 29 avril-17 juin 1888. Délai d'envoi : 7 avril. Frais (petite vitesse) à charge de la Société sur le territoire belge pour les œuvres qui n'excèderont pas 3 mètres sur 2 mètres. Renseignements : *Commission de l'Exposition des Beaux-Arts, Liége.*

Melbourne. — Exposition universelle. 1er août 1888-31 janvier 1889.

Paris. — Exposition des *Artistes indépendants*. 21 mars-3 mai. (Pavillon de la ville de Paris, Champs-Elysées). Envois : du 10 au 14 mars. Renseignements : M. Serendat de Belzien, trésorier, 36, rue du Rocher, Paris.

Rotterdam. — Exposition triennale internationnale. 27 mai-8 juillet. Délai d'envoi : du 30 avril au 12 mai inclusivement. Renseignements : *Commission directrice de l'Exposition, Académie des Beaux-Arts, Coolvest, Rotterdam.*

Petite chronique

C'est samedi prochain, 4 février, à 2 heures, que s'ouvrira, au Musée royal de peinture, la Vme Exposition annuelle des *XX*. Les invitations qui seront adressées pour cette solennité sont personnelles et seront exigées au contrôle.

Des cartes d'entrée à 5 francs seront mises à la disposition du

public. Les cartes d'abonnement à 10 francs, en vente à partir du 1er février chez les éditeurs de musique Breitkopf et Härtel, Schott frères, Katto et Nachtsheim, donnent le droit d'assister à l'ouverture du Salon.

A deux reprises M. Alexandre a rassemblé le public du Cercle autour de ses expériences photographiques. Il les a intéressés. Il a prouvé les ressources de science que l'art pouvait détourner à son profit.

Son exposition, qui a duré une semaine, a permis d'étudier de près des *instantanés* curieux, spéciaux. Aussi de se convaincre de la différence essentielle qui sépare le vrai tableau du procédé mécanique. Les relations, les valeurs, les plans tout cela n'existe point en photographie, cela n'est atteignable que par l'art.

Pour la quatrième fois paraît l'*Almanach annuel de l'Université de Gand*, en un joli volume de 250 pages, tiré sur vélin teinté, par Ad. Hoste. Il contient, comme les précédents, une partie littéraire qui témoigne que les étudiants de Gand, de même que ceux de Liége, ont d'autres préoccupations que les classiques rasades et les culottages de pipes. Nous avons, à plusieurs reprises, constaté avec joie ce réveil de la littérature dans notre jeunesse universitaire. Le volume qui vient de paraître est un nouvel et très louable effort d'un groupe de jeunes hommes pleins d'ardeur et de talent. Précédemment les promoteurs de l'*Almanach* avaient recours à l'appui de quelques aînés et corsaient leur table des matières de quelques noms mis en vedette. Ils marchent seuls, cette fois, et leur volume n'en a que plus d'unité. Voici, au surplus, la nomenclature des pièces, parmi lesquelles il en est de fort bonnes, réunies dans la partie littéraire de l'*Almanach : Réveil*, Charles Van Lerberghe. — *L'étoile Sirius*, Georges Rosmel. — *Sur la plage*, Auguste Vierset. — *Croquis d'album*, Paul Montane. — *Tir à la lune*, Henry Maubel. — *Les Kadines*, Charles Van Lerberghe. — *Quelques proses*, Albert Mockel. — *Page de la vie d'interne*, Nihil. — *Ce que disent les cloches*, M. Siville. — *Rondel*, Valère Gille. — *Croquis de ville d'eau*, John. — *La vieille*, Hubert Krain. — *Rondels*, Fritz Ell. — *Histoire d'une émeute*, L. de Coène. — *Moi*, Augustin Moëlcamp. — *Cantique pour Rosine.* — *L'aïeule*, Arthur Dupont. — *Gentbrugge-Attractions.* E. W. — *Une réparation*, Fritz Ell. — *Varia.*

Pour rappel, le troisième Concert populaire, qui sera donné avec le concours de Mme Caron, de MM. Duzas et Seguin, aura lieu aujourd'hui dimanche, à 1 heure et demie.

Le sixième Concert d'hiver, annoncé pour le 29 courant, est remis au dimanche 12 février.

Le pianiste Camille Gurickx vient de nous revenir d'Amérique après une absence de quatre mois. La presse américaine est extrêmement élogieuse pour notre compatriote. Nous en publierons des extraits dans notre prochain numéro.

L'éditeur Edinger vient de faire paraître un roman : *Evangile d'Amour*, dans lequel Henri Fagat met aux prises, d'une façon saisissante, la passion humaine et la passion religieuse. Il se dégage de ce drame la sensation qu'un coin d'âme humaine vient de nous être révélé, et rien n'est plus angoissant que la lutte où se débat le héros du livre, figure largement peinte.

Le volume, édité avec le plus grand soin, est orné d'une couverture en couleur.

La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg. — Sommaire du n° 3 (15 décembre 1887) :

Puvis de Chavannes, par A. Silvestre. — Jean des roses, par A. Houssaye. — Souvenirs de jeunesse, par Champfleury. — Alfred de Musset chez lui, par Jean de Bourgogne. — Roman d'amour, par L. Veuillot. — En Abyssinie, par J. Soudan. — Le ruban rouge et le fauteuil, par Rivarolius. — L'esprit militaire, par un soldat. — La femme d'un autre, par Dostoïevsky. — On ne cause plus, par G. Dubreuil. — Paradoxes, par L. Davyl. — Page sur l'art, par F. Coppée. — Paroles d'outre-tombe, par P. Baudry. — Les bêtes à Bon Dieu, par A. Karr. — Hélas ! par Catulle Mendès. — Jeux d'enfant, par Jean Rameau. — La montre à secondes, par A. de Beauplan. — Philosophie, par Mme de Montgomery. — Chronique politique, par Alikoff. — Les livres et les théâtres, par Alceste.

Sommaire de *la Wallonie* du 25 janvier 1888 :

Paul Bourget, Ecrit sur un exemplaire de « Mensonges ». — Camille Lemonnier, En Allemagne. — George Rodenbach, Paysages souffrants (vers). — Stuart Merril, Feuillets d'un vieux cahier. — Emile Verhaeren, Là-bas; Jadis; Les vieux Rois. — Mario Varvara, Vieux rieur. — Charles-Eudes Bonin, Soir (vers). Gaston Vyttall, Poèmes ironiques. — Fernand Severin, Enfance; Le Retour (vers). — Ernest Mahain, De mon carnet (notes sur le Musée de Berlin). — Gustave Rahlenbeck, Miss Dispute. — Achille de la Roche, Pastourelle-Kermesse (vers). — Pierre-M. Olin, Mes mémoires. — George Garnir, Vers. — Albert Mockel, Soirs mouvants. — Chronique de l'art : Albert Saint-Paul, Puvis de Chavannes. — D***, Gioconda. — Ludwig Gheldre, Musique et théâtres à Bruxelles. — Chronique littéraire : René Ghil, Les Soirs, d'Emile Verhaeren. — Maurice Siville, La Comédie des jouets. — Albert Mockel, La Belgique, de Camille Lemonnier. — Petite chronique,

La Wallonie, pour satisfaire au désir de quelques amateurs, met quinze exemplaires sur hollande en souscription. Prix : 20 fr. Il n'en reste plus que deux ou trois. Ecrire rue Saint-Adalbert, Liége.

A l'occasion du carnaval à Nice et à Rome, *l'Excursion* organise des voyages fort avantageux.

Le départ pour Nice aura lieu le 7 février et comprendra la visite de Marseille, Cannes, l'île Sainte-Marguerite, Nice (Mardi gras), Monaco et Monte-Carlo, pour 250 francs, avec retour, moyennant majoration de prix, par Gênes, Tunis, Milan, la Chartreuse de Pavie, et la ligne du Saint-Gothard.

L'excursion pour Rome et Naples, comprenant la visite de toutes les villes de l'Italie, partira également le 7 février et coûtera 610 francs pour 20 jours, avec faculté de prolongation.

S'adresser 109, boulevard Anspach, à Bruxelles.

SCHAVYE, RELIEUR
46, RUE DU NORD, BRUXELLES
Spécialité d'armoiries et d'attributs héraldiques
RELIURES ET CARTONNAGES ARTISTIQUES

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand in-4°, imprimé de grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs d'après les œuvres de nos artistes les plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

Prix : 50 francs.

S'adresser à Mme Ve MONNOM, imprimeur-éditeur, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à *l'Art moderne* — Paiements par à-comptes dont le souscripteur peut fixer le montant et la date à sa convenance.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES-LEIPZIG

JOH. STRAUSS. VALSES POUR PIANO

ÉDITION COMPLÈTE

publiée par son fils JOH STRAUSS

Édition à bon marché. La livraison fr. 1-50

Tous les libraires ou marchands de musique fourniront à vue la première livraison qui vient de paraître.

Prière de demander des prospectus détaillés.

L'édition complète formera 25 livraisons ou 5 volumes.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPTURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

Maison F. MOMMEN

BREVETÉE

25, RUE DE LA CHARITÉ & 26, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

TOILES PANORAMIQUES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 6. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 5 Février 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Le Salon des *XX*. *L'ancien et le nouvel Impressionnisme*. — Correspondances d'artistes. — Troisième concert populaire. — Caractère des lignes. — Chronique judiciaire des arts. — Memento des expositions. — Petite chronique.

LE SALON DES *XX*

L'ANCIEN ET LE NOUVEL IMPRESSIONNISME

MM. Caillebotte et Guillaumin d'une part, et MM. Signac, Dubois-Pillet et Finch de l'autre, représentent aux *XX* l'ancien impressionnisme et le nouveau. Ce face-à-face peut donner à réfléchir : les récentes recherches d'art passionnent.

Les deux premiers ont pris part aux premières expositions impressionnistes, l'un en 1874, l'autre en 1876, avec les Cézanne, les Monet, les Piette, les Degas, les Renoir, les Sisley, les Pissarro, etc., tous artistes de la période première, tâtonnante, vague, génésique.

Les mots facture, hasard, virtuosité viennent immédiatement sous la plume pour analyser leurs toiles. Ils s'abandonnaient au petit bonheur et lui faisaient la cour. L'un d'eux se plaisait à dire encore : qu'il peignait comme l'oiseau chante. Ils détestaient certes les anciennes formules, les plâtres veules, les dartres noires et terreuses, les opacités d'encre et de suie. Tous voulaient le débarbouillage et le décrottage salutaires. Toutefois ne réussirent-ils qu'à moitié.

Guillaumin paraît un burineur de pâte, violent, excessif, profond. Décorateur aussi. Tel de ses envois semble être à l'étroit dans son cadre, s'y démener furieusement, comme un corps trop large sur un chevalet de torture. Cela éclate, se tord, s'exaspère. C'est de la peinture non pas à la main, mais au poing.

Il ne recule, ce peintre, devant aucune brutalité. Ses types semblent brûlés de campagne forte et rude; ses bourgeoises se gonflent en paysannes; elles se mafflent, liseuses sous le mi-soleil-et-ombre des arbres, se carrent dans leurs chaises, pesantes, lourdes.

Rien de délicat, de fluide, de tremblé. L'air est lourd, saturé de clarté épaisse. Les arbres massifs et tourmentés se crispent dans l'air, avec des bras géants. C'est de la grosse et triomphante peinture, heureuse d'elle, sans inquiétude ni dessous, sans littérature, oh! certes! On y sent uniquement la volonté de faire clair, de se nettoyer des sauces et des jus : elle veut de l'air.

Pourtant à qui l'examine de près, ci et là, se foncent des tons non épurés, des taches et des macules. Les ombres sont des trous, souvent.

M. Caillebotte, dont les *Gratteurs de parquet* ont eu un succès juste et dont certain mufle de vache allongé en groin de porc fit s'esclaffer le public, jadis, se pré-

sente aux *XX* avec une série intéressante d'œuvres nouvelles. A les voir, on ne peut s'interdire de songer aux progrès réalisés depuis. Ces œuvres audacieuses peut-être aux temps lointains des renouveaux, se fixent presque timides aujourd'hui. Elles s'aveulissent en des formes lourdes et désagréables. La couleur plaquée, vigoureuse, certes, indique les origines esthétiques du peintre.

Elles aussi démontrent les vices des anciens procédés, battus à cette heure et bientôt à terre, sans doute. Plus l'étude et le savoir pénètreront l'art, plus l'improvisation disparaîtra. Plus aussi les techniques simples qu'on retrouve ci et là en des tableaux de primitifs — tels les Angelico et les Metsys — s'imposeront. Car c'est à ces génies purs qu'on peut remonter, eux qui n'avaient aucune habileté, aucune cuisine, qui peignaient avec des couleurs franches, nettes, qui recherchaient les transparences des voiles et les intangibilités des soleils mystiques, qui ignoraient, les heureux! les clairs obscurs sales et bitumeux que les modernes ont instaurés.

Certaines toiles blondes et claires des néo-impressionnistes — la division par touches du ton mise à part — font songer á ces triptyques anciens. C'est la même harmonie sincère, faite de lumière. Certes, les modernes travaillent avec plus de sûreté et de volonté; ils s'appuyent sur les données d'une science établie et récente.

Trois principes de couleur les préoccupent : le ton local, le foyer éclairant et le jeu des complémentaires et des contrastes. C'est de l'équilibre ou plutôt de la proportion de ces trois éléments, que seul peuvent saisir des yeux d'artiste, que dépend la réussite de l'œuvre. Longuement ces théories ont été expliquées dans l'*Art moderne* et une tranche large des observations de Rood a été coupée en articles pour les confirmer.

Partie par partie, détail par détail, les toiles de M. Signac les commentent.

Quand, l'année dernière, on vit à Bruxelles les premiers Seurat, les rires ne se tinrent point devant les paysages ni surtout devant la *Grande-Jatte*. Ils se calmèrent cependant et, après de multiples visites et méditations, plusieurs artistes non abrutis de préjugés se persuadèrent que, par cette nouvelle fenêtre ouverte dans l'art, on pourrait à l'avenir utilement regarder. On se disait, d'ailleurs, que M. Seurat n'était pas seul « à faire des petits points, à picoter des grains de mil, à infliger la rougeole à la peinture », qu'il y en avait d'autres. Et quelques-uns cessèrent de « faire de l'esprit ».

M. Signac, qui en est, lui, des autres, a fait cette année un large envoi aux *XX*. Paysages surtout, et une scène d'intérieur. Tout cela, consciencieusement et tenacement mené à bonne fin.

On se sent ici en présence d'un tempérament sanguin : un exubérant qui se surveille et se dompte. Ses sites d'Auvergne indiquent ses heureuses interprétations de nature sêveuse et forte autant que ses marines du Midi. Car si, dans ces dernières, il aboutit à des blondeurs et à des caresses de calme et paisible lumière, sa vision, toutefois, se colore plus richement que celle de M. Seurat. Il interprète les aériennes harmonies du bleu et de l'orangé avec puissante justesse : aucune fausse note, aucun ton sale, aucune veulerie. L'atmosphère se sent, le vent passe. Et comme ils sont profonds et clairs ses horizons!

La scène d'intérieur, pourtant, sollicite ceux qui sont en quête de neuf, davantage. Les personnages un peu roides, certes, comme tout ce qui vise au caractère synthétique de la forme, s'imposent dans une juste clarté d'appartement. La femme à contre-jour tient admirablement. Il était périlleux d'entreprendre une telle toile, en dehors de tout autre essai, en pleine lumière tamisée et atténuée et infiniment influencée par les multiples tons locaux des meubles, des vêtements et des murs. Ainsi présentée dans sa variété, l'exposition de M. Signac marque victorieusement.

M. Dubois-Pillet voit petit; c'est son défaut. Les masses qu'il nous montre des tours de Saint-Sulpice le prouvent. Toutefois, tel *Bord de quai* et surtout le *Petit vapeur* à tambour vert amarré, indiquent une personnalité de vision curieuse.

Voici M. Finch qui, le premier d'entre les Belges, décisivement, s'embrigade parmi les néo-impressionnistes. Adoptant le ton divisé, rejetant les mélanges sur la palette, n'admettant que les couleurs du spectre et seules les employant. Certes, l'apprentissage est dur. Ci et là, quelques lacunes encore, mais, à juger par le grand paysage avec ses arbres à contre-soleil, on se persuade vite de quelle utilité peut être cette nouvelle technique pour des artistes doués et coloristes comme M. Finch.

De ses qualités anciennes, il n'en a perdu aucune; elles éclatent comme jadis, mais raisonnées, disciplinées, volontaires. On peut lire et déchiffrer ses tableaux et, pourtant, à côté de toute cette certitude fournie par la science, sa fine et septentrionale nature de peintre se prouve et s'impose. Ceux qui soutiennent que tous les tableaux au pointillé semblent sortir d'une même « fabrique », n'ont qu'à comparer les visions si individuelles des trois artistes cités.

Et s'ils veulent continuer à observer, qu'ils mesurent la distance parcourue et les progrès réalisés dans l'étude moderne de la couleur et de la lumière, depuis MM. Guillaumin et Caillebotte jusque MM. Signac, Dubois-Pillet et Finch.

CORRESPONDANCES D'ARTISTES (1)

Mercredi soir, 18 janvier 1888.

Mon cher E... Il me serait bien difficile de te donner une idée, vague même, de ce qu'a été pour moi cette journée-ci; je ne définis pas encore exactement ce que j'ai éprouvé; de la stupeur, de l'éblouissement, du vertige, de la folie?

Je suis à Mekinès depuis ce matin; et malgré que je connusse un peu les choses du Maroc, je n'aurais pas été plus stupéfié, m'eût-on enlevé en ballon et jeté tout à coup en un autre monde, chimérique.

J'ai cru être à Carthage (la Carthage de Flaubert). J'ai cru être en Perse, aux Indes — en des pays inconnus. — Je n'ai pu me faire à cette réalité, que j'étais au Maroc; car enfin, qui n'a été au Maroc? Mais le Maroc, il me semblait que c'était ce que l'on en peut supposer, connaissant Tanger, quelques villes de la côte, la campagne!

Mais non, mon cher, non; rien ne m'avait préparé à ceci; ni mes voyages précédents, ni celui-ci, ni la vie du camp, ni les villes et douars que nous traversâmes, ni ce qu'on m'en avait dit, ni ce que j'en lus (ô surtout pas!), rien — j'ai cru rêver — j'ai cru que je perdais le sentiment de moi-même.

Voici:

Hier donc, dans l'après-midi, nous arrivâmes à l'endroit où était dressé notre dernier camp (à une grosse lieue des murs de Mekinès), au sortir d'un défilé dans les montagnes que nous traversions depuis la veille.

De notre camp au devant de nous : une silhouette fine, c'était Mekinès, dont une grande vallée nous séparait; derrière nous et dans les montagnes d'où nous sortions, quatre ou cinq petites villes saintes, où les fanatiques vénèrent les marabouts — Moulcy Edriss, Aïssa, d'autres — et où nul chrétien ne pénètre; des petites villes dont nous distinguions fort bien à la longue-vue, les constructions de forme cubique, en pierres, en gradins, collées presque: quelque chose comme ce que serait la Palestine que j'imagine. Tout autour de nous, plaines, vallons, puis d'immenses et très lointaines cimes, encerclant le tout.

Pour la première fois, j'eus très réellement la sensation de me trouver en pays barbare.

Seul, je serais mort de peur.

Et là-dessus, ce matin, on vint nous réveiller de bonne heure — on avait asticoté nos montures — nous étions fort impatients d'arriver, après ce voyage en somme fatigant, — et en route! à peine étions-nous à un quart de lieue que déjà sautillaient, surgissant de partout, des cavaliers, des caïds venant nous saluer — puis d'autres, et d'autres — déjà notre cortège était nombreux et il augmentait toujours, lorsque, au détour d'un sentier, nous dominâmes toute la plaine, en côte vers Mekinès qui apparaissait comme enturbanée d'une foule d'énormes serpents rouges : c'étaient les lignes, les haies que formaient les dix mille soldats, de haut en bas vêtus de *rouge*, *orange*, *vermillon*, *feu vif*, allant ainsi jusqu'aux portes mêmes de la ville. Puis arrivaient au galop des groupes de cavaliers, des pachas, des caïds, que sais-je? Une musique — oui, mon vieux, une fanfare vraie, sonnant une sorte de marche arabe — (et les musiciens, quel ragoût de loques superbes de ton) puis, longeant une immense et haute muraille — — quelque chose d'inimaginable — couverte de fantômes *blancs* sur ciel *d'argent*, la foule massée là-haut, et d'autres foules se mêlant, se pressant, se collant au cortège, augmentant à mesure qu'on approchait, et encore des murs, de hautes constructions carrées, sans trous, sans fenêtres, comme d'immenses blocs de terre blanche cuite au soleil, et des minarets surgissant, carrés, élégants, en émail *vert*, surmontés de boules *d'or* et les murs se succédant aux murs, et finalement au pied de la ville les fortes se pressant de plus en plus, et les musiques étranges, et les roulements bizarres des tambours, et la poussière d'or — et le soleil cuisant, et ces rouges bonshommes, crevant l'œil, et nous voilà engouffrés, entraînés par cette cohue infernale, sous la grande porte d'entrée oh! cette porte.

Et d'autres murs, et d'autres portes.

Et les femmes groupées sur les hautes terrasses; et des femmes accroupies dans des niches, dans des trous au dessous des créneaux; et alors notre vraie *entrée dans Mekinès*, après avoir traversé le Mellah (quartier juif) qui est la première partie de la ville.

Puis des rues étroites, recouvertes par le haut de roseaux, des rues toutes sombres, toutes froides, où pas un bruit. Là-dedans, tout à coup, par une porte aux détails exquis d'ornementation, une large cour de mosquée, oh! mais *très grand*, alors, plaqué de soleil! et au dessus de nos têtes, des voûtes en filigrane, et des ouvertures circulaires d'où tombe une lumière bleuie, et à gauche, et à droite, partout, du charmant, du joli; à côté du grand et du farouche...

Mon cher E..., c'est inexplicable!

Enfin, à travers tous ces éblouissements, notre cortège prit une rue tortueuse, sorte de labyrinthe (la rue avait un lambris en bois, poli par le frottement des gens qui passent!!) nous arrivâmes à la maison que le Sultan a mise à notre disposition, sorte de petit palais d'une architecture extrêmement élégante à l'intérieur (on n'en voit pas l'extérieur), et où nous sommes exquisement nichés; en descendant de cheval, je me suis jeté sur le premier coussin venu, las, brisé, stupéfié!

Toute cette boutique a duré deux heures — deux heures comme je n'en passai ni n'en passerai jamais plus.

Alors a commencé le défilé des visites des dignitaires de la cour: vizirs, pachas, caïds, ministres, toute la machine des salamabikoums, à l'infini.

Après déjeuner, nous sommes sortis, escortés de six soldats rouges, et d'une foule grossissant à chaque pas pour voir de près les Infidèles.

Car ce que cela sent le Mahomet, ici!

Nous fûmes voir le Mellah et quelques intérieurs juifs. Les juifs d'ici, encore une chose que je ne supposais même pas exister. C'est une race incroyable: ça se multiplie entre soi $1 \times 1 = 7$ et 8 et 9. Dans une seule maison, dix ménages. On marie les enfants entre six et neuf ans. On nous montra plusieurs jeunes couples, des gosses un peu plus grands que ceux d'O...

Une jeune femme de 19 ans avait une fille mariée! Ces gens vivent vraiment comme des chiens, et les Arabes, qui les méprisent magnifiquement, les traitent comme tels.

On appelle les juifs ici « giffa » (chair morte) et au soleil couchant on ferme les portes du Mellah comme on fermerait un chenil! — Plus fort: les juifs malades sont *obligés* de quitter même le Mellah et de vivre sous des tentes, au cimetière.

(1) Voir l'*Art moderne* des 15 et 22 janvier 1888.

Et ce cimetière, encore une merveille !

Et Mekinès, Mekinès! mon vieux, que c'est beau !! De la terrasse de notre maison, nous dominons la ville entière; nous y allons surtout pour braquer les jumelles sur les femmes qui prennent le frais du soir, sur leurs terrasses. Hélas! toutes se voilent aussitôt vues . . . . . .

. . . . . .

THÉO VAN RYSSELBERGHE.

Troisième concert populaire

Ce concert avait un double attrait : la rentrée, sinon officielle, du moins officieuse de Mme Rose Caron, et la première exécution d'une œuvre nouvelle due à l'un des plus méritants compositeurs de la jeune école belge, M. Jan Blockx. Aussi la salle ne fut-elle jamais mieux remplie et la curiosité plus allumée.

Le choix du soi-disant « mystère » de M. Massenet n'a pas été heureux pour le retour de celle qu'on ne peut s'empêcher de toujours voir tragique et imposante. Les deux duos d'amour sur lesquels est bâtie la fragile partition, avec leurs phrases caressantes, contournées et mièvres, ne sont guère faits pour mettre en relief les qualités d'une artiste au tempérament dramatique comme l'est Mme Caron. C'est ce qui explique sans doute l'accueil assez froid qui lui a été fait, contrastant avec les rappels enthousiastes qui avaient salué, quelques instants avant, M. Jan Blockx. Pour la première fois, on s'est aperçu à Bruxelles de la médiocre valeur d'un compositeur jadis porté aux nues. Les trous de cette partition mondaine, de peu d'intérêt musical et de tournure affectée, si loin du sujet à exprimer, sont apparus, lamentablement, et c'est très malheureusement Mme Caron qui en a éprouvé le plus de préjudice. Très malheureusement : car si sa voix a un peu faibli, elle n'en a pas moins gardé son sérieux talent de chanteuse et le charme d'une irréprochable diction.

M. Seguin a servi de partenaire à Mme Caron, et l'a soutenue de son chant large et puissant, secondé par l'admirable voix que nous lui connaissons. M. Duzas a rempli les fonctions de récitant, un rôle effacé, certes, mais qui ne nous avait jamais paru moins important.

La bonne humeur, la gaieté, la belle et éclatante santé de Jan Blockx ont contribué à rendre d'autant plus terne l'*Ève* chlorotique de M. Massenet. On eût dit, accostée à la paroi d'une galerie de tableaux, quelque grouillante et fourmillante kermesse de Teniers, haute en couleurs, pleine de ribotes, de bâfreries, de luxure, et, comme opposition, l'anémie d'un élève de Greuze.

Milenka — c'est le titre du sémillant ballet de notre compatriote — n'a peut-être pas la valeur musicale de telle œuvre antérieure du jeune maître, d'*Un Rêve du paradis* par exemple. L'auteur y a fait quelques concessions nécessaires en mêlant à sa conception artistique des valses d'un rythme banal, uniquement destinées aux pirouettes des jupes de tarlatane et aux renversements de bustes dans les bras des travestis.

Mais en tant que « ballet dansant », la partition est supérieurement traitée, d'un bout à l'autre, par une main experte, rompue au métier. Du banal sujet d'un peintre épris d'une zingara, qui délaisse pour elle l'amour d'une Yolande quelconque, Jan Blockx a tiré une œuvre charmante, pleine de caractère, et qui ne peut manquer de fournir au théâtre une brillante et fructueuse carrière. Très défiant, le directeur de la Monnaie, avant de risquer l'entreprise, a tenu à tâter l'opinion publique. Elle s'est prononcée, dimanche, avec une si absolue unanimité en faveur du jeune auteur, que la partie est gagnée pour ce dernier. *Milenka* sera monté avant la fin de la saison.

On remarquera surtout, dans la partition, le curieux travail polyphonique du final, dans lequel paraissent, habilement juxtaposés, les thèmes principaux servant d'accompagnement au motif caractéristique de la sérénade (thème de Wilhelm). Ce final est d'un musicien de sérieux mérite, et il suffirait à faire de *Milenka* une composition de valeur, en admettant même qu'on n'y rencontrât pas les jolies, délicates ou bouffonnes inspirations qui en rendent l'audition des plus agréables, et parmi lesquelles nous citerons particulièrement le petit chœur des rhétoriciens, les danses des Bohémiens et l'amusant duo des bassons.

Ce sera assurément le meilleur ballet que la Monnaie ait mis en scène en ces dernières années.

L'ouverture *Meeres still* de Mendelssohn, distraitement écoutée, servait de prélude à ces deux pièces capitales qui concentrèrent toute l'attention de l'auditoire.

CARACTÈRE DES LIGNES

A plusieurs reprises nous avons publié d'intéressantes observations de J.-F. Raffaëlli sur l'art. Les *XX* l'ont fait connaître comme peintre, à l'*Art moderne* de le présenter comme écrivain.

Voici un nouvel échantillon de son style, donné en primeur, avant-hier, par la *Revue indépendante*.

I

Il est curieux d'observer combien certaines formes absolues sont réprouvées aujourd'hui plus que jamais par notre goût inné.

Les lignes, les formes et les volumes géométriques ont le don particulier de gêner notre sentiment esthétique.

Il est évident que le *cube* ne nous donne aucune espèce de sensation. Nous sentons que nous nous trouvons là en face de quelque chose d'absolu avec quoi il nous répugne de discuter. Nous ne discutons pas un instant; et nous ne nous arrêtons pas plus à examiner ce *volume*, si indifférent à notre sensibilité.

Le carré, le rond, l'ovale parfait, ne nous arrêtent pas davantage. Nous subissons ces abstractions; et c'est toute l'attention que nous pouvons leur accorder.

La boule ronde, la sphère, nous semble aussi, ce qu'elle est, une convention.

L'absolu de ces formes nous éloigne.

On en peut conclure: — le cube, le carré, le rond, l'ovale, la sphère, ne sont pas des formes esthétiques — c'est-à-dire qui ont rapport à notre sentiment du beau — pas plus que le noir-noir et le blanc-blanc ne sont des couleurs esthétiques — puisque ces *couleurs*, si je peux m'exprimer ainsi, sont la négation même de la couleur.

Par la même raison, la ligne droite n'est pas une ligne artiste : une ligne droite tracée au pinceau sur un tableau avec un sentiment vif de sa rectitude, semble plus droite à notre imagination qu'une ligne tracée à la règle.

Et pourquoi ?

Parce que le cube, la sphère, le carré parfait, le rond, l'ovale, la ligne droite, le noir-noir, le blanc-blanc, ne font entrer notre

esprit dans aucune passion ; — aussi parce que ces formes ont été établies préventivement, et se trouvent par cela en dehors des discussions des tempéraments divers.

Maintenant, si de ces affirmations je déduis des considérations pratiques purement artistiques, je dirai : ces formes doivent être évitées dans nos compositions de lignes, — hormis bien entendu les lignes architecturales.

Elles doivent être évitées parce qu'elles ne peuvent donner aucune satisfaction artistique à notre esprit. — Leur absolu est établi par notre raison, en dehors presque de notre sentiment, et nous sommes entraînés à rester ici, comme devant tout absolu, inertes, insatisfaits, non convaincus, et sans le désir de discuter.

Je peux donner au bénéfice de ces affirmations un exemple assez particulier.

Porté par un tempérament un peu violent, j'ai souvent tenté de renfermer dans un cadre *carré* mes compositions picturales. — J'ai souvent, dis-je, choisi un châssis *carré* à mes toiles, et j'ai, dans ce carré, établi de mon mieux des compositions fort autoritaires, très volontaires de lignes ; — lignes commandées ; du reste, par la forme même, choisie, de ma toile, et dans laquelle chaque trait devait se réunir, être une sorte de volonté et d'affirmation. — Or, des quinze ou vingt toiles qui me restent de ma carrière d'artiste, retournées contre le mur d'une chambre inhabitée, la moitié au moins sont de ces fameuses toiles carrées. — Ce bonhomme de public a été vaguement mis en défiance, si aveugle qu'il soit, contre toutes ces toiles d'un carré parfait, dans lequel l'artiste avait voulu faire entrer tellement d'opinions *carrées*, avait dit en un mot si carrément son fait à la nature et au reste... qu'il avait dû certainement dépasser le but, de quelques trop larges coudées.

II

Et ces considérations picturales peuvent s'étendre à la littérature.

Je lisais, ces jours derniers, avec la religieuse et délicate attention qu'ils réclament, les deux premiers volumes des *Mémoires des Goncourt*, qui me semblent bien être l'un des chefs-d'œuvre littéraires du siècle, — lorsque, à mon insu, je me pris à m'arrêter à la forme d'aucunes des pensées, réduites en maximes, placées éparses dans ces livres.

Habitué à analyser mes sentiments, je me pris alors à dire : pourquoi t'arrêtes-tu ainsi? ces pensées, ces réflexions ne sont-elles pas belles? — Pourquoi donc te sens-tu froissé à leur lecture? — Et c'est alors que je me rendis compte que c'était l'absolu donné à la forme de ces idées, et, par cela, à ces idées, qui me gênait. — Alors je rattachai cette gêne que j'avais éprouvée en face de cette forme littéraire de mes idées concernant les formes absolues, linéaires, et je conclus qu'une idée, pas plus que des formes représentatives d'idées, ne peut s'enserrer dans des lignes trop abstraites, sans froisser notre sentiment du complexe et du relatif de tout. — Cette pensée m'expliqua incidemment pourquoi j'avais toujours senti, malgré mon admiration, quelque gêne en face des affirmations ténues et violentes des Larochefoucauld et des Vauvenargues, au contraire du sentiment que j'éprouvais en lisant des pensées et des maximes dans les livres de Balzac ou les romans des Goncourt. La raison en était que dans ces derniers livres les pensées faisaient corps, et résumaient à tenant, avec les mouvements de leurs passions, les caractères des héros des romanciers.

III

Et c'est pourquoi aussi l'architecture grecque, lorsqu'elle se montre au milieu de nous dans des constructions neuves que nous établissons d'après ses modèles anciens, en agrandissant du reste, leurs proportions, ce qui les fausse totalement, nous froisse.

Il faut donc le constater ici : nous nous éloignons des absolus sous toutes leurs formes, surtout sous toutes leurs *formes ;* nous haïssons instinctivement l'impolitesse de ces formes catégoriques, pour cette impolitesse même, et ensuite, parce que nous nous rendons compte de la vanité relative de nos affirmations ainsi présentées.

Maintenant, pour en revenir à l'architecture grecque, si nous constatons que cette architecture est de toutes les autres la plus absolue, nous nous rendrons vite compte des mouvements de notre instinct qui fait que nous ne pouvons nous décider à aimer cette architecture dans ses manifestations françaises.

Et la raison en est peut-être, à bien considérer, en ce que ces formes absolues ne peuvent quasiment plus rien pour nous, pour notre perfectionnement artiste, pour notre sensibilité en un mot, les anciens ayant assez fait pour et par elles. En effet, on peut nous donner dix *Madeleine*, et vingt *palais de la Bourse*, comme on peut installer le culte catholique à la Bourse, et la Bourse à la Madeleine, — comme si jamais l'argent pouvait se repentir — sans que rien, sans qu'aucune de nos fibres artistiques ne vibre pour deux sous de plus : l'absolu de cette architecture ne dit plus rien à notre cœur ni à notre esprit, en mouvement si fugace désormais.

Maintenant, il reste bien entendu que les sots, dans ces constructions gréco-françaises, ce n'a pas été les Grecs.

Cette architecture de la *Madeleine*, pour prendre un exemple banal, est admirable par l'idée qui a donné naissance à ses formes. Nous sommes là, en effet, en face d'une construction qui ne renferme autre chose que ceci d'admirablement simple et primitif : un toit, et des colonnes pour le soutenir ; c'est donc parfait comme idée d'architecture réaliste. — Ce en quoi notre réalisation française est devenue absurde, c'est en ce qu'il convient d'observer que les temples grecs similaires de formes furent établis fort petits, et que ces toits et ces colonnes, fort peu élevés chez eux, étaient par cela en harmonie parfaite avec les proportions humaines. — Chez nous, bien au contraire, lorsqu'on s'est lancé dans ces reconstitutions, on a tellement exagéré la hauteur des colonnes, et du toit par conséquent, que le toit a cessé d'être considéré par nos architectes catholiques comme un *abri calculé* : entraînés par leurs penchants idéalistes, ils ont converti cet *abri* en une *idée*. Et c'est alors que ce toit, transformé, dis-je, par notre idéalisme chrétien, est devenu, dans ces monuments, comme une sorte de *calotte des cieux*, plus du tout en rapport avec la hauteur du corps humain.

Par contre, il est bien qu'on s'inspire, comme on l'a fait naturellement depuis, de ces dispositions pour construire nos halles et nos marchés, qui trouvent dans ces formes des proportions parfaitement appropriées : un toit haut élevé par des colonnes de fonte, légères, de façon à ce qu'il passe beaucoup d'air dessous pour emporter les mauvaises odeurs.

IV

Je voudrais essayer de donner une sorte de conclusion à ces réflexions plus ou moins tendues.

La voici :

Une ligne droite n'est pas une ligne esthétique, par cela qu'elle est une abstraction géométrique préconçue, volontaire, placée en dehors de toute discussion, et de tout sentiment autre qu'un sentiment obligé.— Son utilité trop directe l'éloigne aussi de notre goût.

La forme ronde, ou ovale, ou carrée, n'est pas une forme artistique par la même raison que ces formes, se présentant comme indiscutables, ne peuvent dans leur abstraction, toucher notre *esthésie* ou, pour mieux dire : notre sensibilité.

De même, le cube, la sphère, ne sont pas des volumes esthétiques, puisqu'ils furent placés du gré de leurs inventeurs, en dehors de tout notre sentiment.

Dans leur ensemble, ces lignes, ces formes et ces volumes ne doivent pas nous toucher parce qu'ils ne sont pas *naturels*, attendu qu'ils n'ont pas leur modèle dans la nature, où rien n'est droit, rien n'est rond, rien n'est carré, rien n'est cubique, rien n'est ovale. Tout comme rien n'est noir-noir, ni rien n'est blanc-blanc.

Parce qu'enfin, par leur absolu, ils se placent en dehors de tout sentiment, de tous caractères, de toute passion ; —qu'ils ne sont pas, en un mot, le fruit amoureux d'un tempérament, mais bien plutôt la combinaison extravagante et nécessaire d'ingénieurs et de géomètres, ayant besoin de limiter leurs pensées ; — et que l'art commence où commence la passion, la sensibilité, le mouvement, les sentiments tumultueux, et l'amour.

J.-F. RAFFAELLI

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Curateur VERELLEN contre Mme CHASSERIAUX.

Les artistes de théâtre, en traitant avec le directeur, contractent un louage d'industrie et ne peuvent être assimilés aux commis et employés ; ils n'ont donc pas droit au paiement de leurs appointements en cas de faillite du directeur.

Le dédit est encouru dès qu'il y a infraction au contrat. C'est une convention fixant par avance les dommages-intérêts auxquels l'infraction donnera lieu.

Le tribunal de commerce de Liége a prononcé, le 22 décembre dernier, un jugement en matière d'engagement théâtral que nous croyons utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Il consacre quelques principes de droit intéressants et établit nettement la distinction, parfois négligée, qui sépare les artistes dramatiques des employés et commis. Les circonstances de fait sont suffisamment exposées par les termes mêmes du jugement :

« Dans le droit : attendu que Camille Chasseriaux réclame son admission au passif de la faillite Verellen : *a*) par privilège pour 8,640 francs pour solde de ses appointements des mois de janvier, mars et avril 1886, en sa qualité de chanteuse falcon au Théâtre royal de Liége ; *b*) sans privilège pour 10,000 francs à titre de dédit stipulé conventionnellement entre parties ;

« Attendu que le curateur à la faillite Verellen consent à admettre la dame Chasseriaux au profit de la faillite pour 2,000 francs restant dus pour les appointements de la dite dame au 7 février 1886, jour où Verellen a abandonné l'exploitation du Théâtre royal de Liége ; que le curateur conteste le surplus de la créance réclamée ainsi que le privilège revendiqué ;

« Attendu tout d'abord, en ce qui concerne ce privilège, que les artistes de théâtre, en traitant avec le directeur, contractent un louage d'industrie et ne peuvent être assimilés aux commis et employés ; que le commis ou préposé est celui qui remplace le patron, le supplée ou l'aide dans ses fonctions de chef et dans l'administration ou la gérance des opérations de la maison, celui, en un mot, qui participe dans une mesure plus ou moins grande à la besogne même du patron ; que telle n'est pas en fait la situation des artistes vis-à-vis de leur directeur, puisqu'ils exercent une industrie propre, remplissent une fonction personnelle, indépendante de la gestion même du théâtre et à laquelle le directeur est étranger.

« Attendu, au surplus, que les privilèges sont de droit strict et ne peuvent être étendus par des analogies plus ou moins grandes ; que dès lors la créance de Camille Chasseriaux n'est pas privilégiée ;

« Attendu que cette créance ne peut exister que pour le temps pendant lequel la dame Chasseriaux a réellement rempli son emploi et presté ses services ; qu'il est constant qu'au 8 février 1886, les artistes du Théâtre royal se sont constitués en société et ont achevé à leurs risques l'année théâtrale ; que, dès ce moment, la dame Chasseriaux n'a plus chanté pour le compte de Verellen, qu'elle n'a donc plus droit à un salaire quelconque ; qu'elle peut néanmoins avoir droit à des dommages-intérêts pour rupture intempestive de son engagement, question qui sera examinée plus loin ;

« Attendu que l'engagement de Camille Chasseriaux portait qu'en cas de non exécution par l'une ou l'autre des parties, le premier contrevenant paierait à l'autre un dédit de 10,000 francs ;

« Attendu que le curateur prétend que par la déclaration de la faillite de Verellen, l'engagement de Camille Chasseriaux a été rompu sans qu'il y ait lieu pour elle à dommages-intérêts ; qu'ainsi le dédit stipulé n'est pas applicable ;

« Attendu que la faillite de Verellen a été déclarée le 22 février 1886 ; que dès avant cette époque et notamment dès le 7 février, Verellen avait abandonné son entreprise et ses artistes et fui à l'étranger ; que c'est ce fait qui a constitué l'infraction aux engagements de Verellen et a entraîné la rupture immédiate des engagements des artistes ; que cette résiliation n'est donc pas la conséquence de la déclaration de la faillite de Verellen, mais de faits antérieurs posés par lui et dont la faillite a elle-même été la conséquence ;

« Attendu, dès lors, que l'infraction de Verellen aux engagements pris par lui ayant eu lieu le 7 février 1886, il s'ensuit que dès ce moment, Chasseriaux a été en droit de réclamer la pénalité conventionnellement stipulée pour le cas même de cette infraction dans le chef de l'un ou de l'autre des contractants ; que le dédit n'est autre qu'une convention fixant par avance les dommages-intérêts auxquels l'infraction donnera lieu, clause pénale prévue et permise par l'article 1152 du Code civil ; que les tribunaux n'ont pas le droit de refuser de faire l'application de cette clause, du moment où l'infraction a été constatée ;

« Par ces motifs,

« Le tribunal, statuant sur la contestation élevée à la clôture du procès-verbal de vérification des créances de la faillite Verellen, et ouï M. Gordinne, juge-commissaire, en son rapport, dit pour droit que Camille Chasseriaux sera admise au profit de la faillite Verellen pour la somme de 12,000 francs dont 2,000 francs pour appointements et 10,000 francs à titre de dommages-intérêts, compense les dépens. »

Droits d'auteur

Curieux considérant extrait d'un jugement récent de la justice de paix du premier arrondissement de Paris en matière de droit d'auteur.

« Attendu que l'orchestre du bal organisé par Monin, marchand de vins, rue de la Lingerie, a été conduit par M. Ballin, tailleur de son état et à ses heures ;

« Que M. Ballin a déclaré à l'audience qu'il avait recruté ses exécutants parmi des ambulants ; qu'il les avait laissés jouer au hasard de leur caprice, avec un mépris absolu du ton et de la mesure ;

« Qu'il ignorait complètement quels morceaux avaient été exécutés ;

« Qu'il s'était borné à battre de la grosse caisse, d'une main, et à jouer de l'autre du piston à sa fantaisie ;

« Que, dans ces conditions, la Société aurait quelque peine à reconnaître des œuvres de son répertoire et qu'en effet elle n'en relève aucune ;

« Par ces motifs, déboute la Société de sa demande à fins de dommages-intérêts. »

Memento des Expositions

Bordeaux. — Exposition internationale. Ouverture le 10 mars 1888. Envois du 1er au 10 février, au siège de la Société, galerie de la Terrasse du Jardin public. Renseignements : *M. F. H. Brown, secrétaire.*

Bruxelles. — Exposition annuelle du *Cercle artistique et littéraire* (limitée aux membres) 14 avril-20 mai. Délai d'envoi : 2-6 avril.

Glascow. — Exposition internationale. Mai-octobre 1888. Les artistes français, hollandais et belges *invités* jouiront de la gratuité d'emballage et du transport pour deux ouvrages.

Liége. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 29 avril-17 juin 1888. Délai d'envoi : 7 avril. Frais (petite vitesse) à charge de la Société sur le territoire belge pour les œuvres qui n'excèderont pas 3 mètres sur 2 mètres. Renseignements : *Commission de l'Exposition des Beaux-Arts, Liége.*

Melbourne. — Exposition universelle. 1er août 1888-31 janvier 1889.

Paris. — Exposition des *Artistes indépendants*. 21 mars-3 mai. (Pavillon de la ville de Paris, Champs-Elysées). Envois : du 10 au 14 mars. Renseignements : M. Serendat de Belzien, trésorier, 36, rue du Rocher, Paris.

Rotterdam. — Exposition triennale internationnale. 27 mai-8 juillet. Délai d'envoi : du 30 avril au 12 mai inclusivement. Renseignements : *Commission directrice de l'Exposition, Académie des Beaux-Arts, Coolvest, Rotterdam.*

Petite chronique

Franz Rummel et Camille Gurickx, tous deux sortis du Conservatoire de Bruxelles, sont les deux pianistes-virtuoses qui ont fait le plus apprécier à l'étranger la valeur de l'école belge. Leurs succès en Allemagne, en France, en Russie, en Angleterre et en Amérique en témoignent.

Camille Gurickx, dont nous avons annoncé le retour, a fait florès dans le Nouveau-Monde. *The New-York Herald, The World, The Times, The Tribune, The Sun, Commercial Advertiser, Mail and Express, Sonntagsblatt, Musical Courrier, American Musician, American Art Journal*, etc., tous ces journaux, unanimité rare, vantent particulièrement les qualités émotionnelles de l'artiste : la beauté et la vitalité du son, la grandeur et l'élégance du style, et, enfin, constatent que le « Belgian pianist » a excité un enthousiasme inusité au *Metropolitan Opera House*, où ont lieu les grands concerts symphoniques de New-York.

Le directeur du *New-York College of Music* avait déjà annoncé l'engagement de Camille Gurickx comme professeur des cours supérieurs à cet établissement, le plus important de la ville. Mais, à la veille de signer le contrat, l'artiste, atteint de nostalgie, a préféré revenir au pays natal et reprendre sa modeste position au Conservatoire de Mons.

On a joué récemment, au Théatre Molière, une pièce de M. E. Sigogne : *Patience et longueur de temps*, dont nous rendrons compte prochainement.

Notons en ici le vif succès.

L'exposition des *XX* est ouverte, depuis hier, tous les jours au public, de 10 à 5 heures, moyennant une entrée de 50 centimes (un franc le samedi).

La première matinée musicale est fixée au mardi 7, à 2 heures précises. Elle sera consacrée aux œuvres de la jeune école française. M. Vincent d'Indy jouera avec MM. Poncelet et Jacob son *trio* pour piano, clarinette et violoncelle. Les autres interprètes sont Mme Bordes-Pène et M. Eugène Ysaye, qui feront entendre diverses compositions de César Franck, de Fauré et de A. de Castillon. Prix d'entrée : 2 francs. Places numérotées 3 francs.

A l'occasion de la distribution des prix, une matinée musicale sera donnée, aujourd'hui dimanche, par l'orchestre et les élèves du Conservatoire de musique de Mons, sous la direction de M. Jean Vanden Eeden.

Le programme porte l'ouverture *Rouslane et Ludmila*, de J. Glinka, une fantaisie pour hautbois, de J.-H. Luft, une fugue instrumentale en *ré majeur* de Mlle L. Luyckx, la *Fantaisie Appassionata* pour violon, de Vieuxtemps, le quatrième concerto pour piano (1re partie) de Rubinstein et la *Fantaisie espagnole* de Gevaert.

Une particularité : la fugue a été composée par une élève du Conservatoire (classe de M. Vanden Eeden, directeur) et a remporté le prix d'excellence avec grande distinction au concours de 1887.

Le concert annuel de Mme Cornélis-Servais, cantatrice, et de M. E. Jacobs, professeur au Conservatoire, aura lieu le mercredi 22 février, à 8 heures, dans la salle de la Société royale de la Grande-Harmonie. Les organisateurs se sont assuré le concours de Mlle Falize, cantatrice, de M. Degreef, le nouveau et sympathique professeur de piano du Conservatoire, et de M. Moussoux, ténor, dont on a admiré la belle voix au dernier concert de *l'Orphéon*. Les billets d'entrée sont en vente chez nos éditeurs de musique.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand in-4°, imprimé de grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs d'après les œuvres de nos artistes les plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

Prix : 50 francs.

S'adresser à Mme Ve MONNOM, imprimeur-éditeur, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à *l'Art moderne* — Paiements par à-comptes dont le souscripteur peut fixer le montant et la date à sa convenance.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES-LEIPZIG

JOH. STRAUSS. VALSES POUR PIANO

ÉDITION COMPLÈTE

publiée par son fils JOH. STRAUSS

Édition à bon marché. La livraison fr. 1-50

Tous les libraires ou marchands de musique fourniront à vue la première livraison qui vient de paraître.

Prière de demander des prospectus détaillés.

L'édition complète formera 25 livraisons ou 5 volumes.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPTURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

Maison F. MOMMEN

BREVETÉE

25, RUE DE LA CHARITÉ & 26, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

TOILES PANORAMIQUES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° . 7 Le numéro : 25 centimes. Dimanche 12 Février 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Émile Zola. *La trilogie ouvrière.* — Le Salon des XX. — Musique. *IIe Concert du Conservatoire. Première matinée des XX.* — Discours de M. Slingeneyer a la Chambre. — Petite chronique.

EMILE ZOLA

LA TRILOGIE OUVRIÈRE

Dans l'œuvre totale de M. Zola, trois livres forment aujourd'hui une trilogie complète, et demandent une étude à part. Ce sont l'*Assommoir*, *Germinal* et *la Terre* qui, juxtaposés, embrassent l'horizon tout entier du travail manuel à notre époque. Paris, les centres industriels, le labeur des champs, ces trois cercles successifs et concentriques comprennent les grandes divisions du travail manuel, avec les mœurs, l'état mental, les passions, les vertus et les vices en rapport habituel avec ces conditions de vie. Les ouvriers des villes dans *l'Assommoir*, les salariés de la grande industrie dans *Germinal*, les paysans dans *la Terre*, apparaissent comme trois végétations humaines distinctes, accusant chacune des traits spéciaux et un caractère typique, sorties cependant d'un sol historique commun, et baignées dans une même atmosphère, la civilisation moderne, qui les trempe de ses vapeurs, aussi de ses miasmes, et les traverse de ses courants. Le procédé artistique de M. Zola facilite singulièrement cette vue d'ensemble et se prête à cette impression générale, qui fait qu'on oublie presque les personnalités et les groupes particuliers des trois livres, pour ne plus voir que des foules, ayant bien chacune son aspect propre, et formant des espèces sociales et des collectivités. En effet, M. Zola a toujours soin de tenir présent à l'esprit le milieu même dans lequel il fait agir ses personnages, et les drames qu'il invente, appropriés au milieu qu'il décrit, semblent n'avoir d'autre but que de mettre en mouvement les éléments principaux que le milieu comporte. Ainsi pour les figures de *l'Assommoir*, de *Germinal* ou de *la Terre*, n'est-il presque pas possible de les détacher par l'imagination de la trame à laquelle ils sont mêlés et de les transporter dans des combinaisons étrangères à la couche sociale à laquelle M. Zola les a incrustés.

On ne peut certes pas en dire autant pour toutes les études de M. Zola qui appartiennent à cette série des Rougon-Macquart. L'identification complète des héros avec leur milieu ambiant n'y est pas toujours résolue avec un égal succès. Dans la *Curée*, dans *Une Page d'amour*, l'action qui est mise en scène se meut naturellement sur un fond auquel on essaie de la faire tenir.

C'est même dans ces deux volumes-là, comme aussi dans *la Faute de l'abbé Mouret,* que M. Zola multiplie les descriptions, qu'il les reprend à vingt reprises, avec la préoccupation trop sensible d'en envelopper ses personnages, de les y plonger et replonger sans cesse, pour que les entours qu'il dépeint fassent corps avec eux, les pénètrent et justifient pleinement la théorie naturaliste pour laquelle chaque être vivant est adéquat à son milieu. Mais le résultat ne répond pas aux intentions. La Phèdre bourgeoise de *la Curée* n'est qu'une figure quelconque, qui pourrait être plaquée sur n'importe quel autre fond décoratif. Le couple amoureux, si émotionnant, de la *Page d'amour*, existe par lui-même et pour lui-même, d'après le vieux procédé qui fait agir les personnages par les seuls mobiles internes avec réaction directe de l'un sur l'autre, mais sans préoccupation des influences ambiantes ; les multiples aspects de Paris que M. Zola évoque et déroule derrière son groupe de la *Page d'amour*, sont des toiles de féerie qu'il plante successivement, mais qui sont à peine dans le cadre du sujet. *L'abbé Mouret*, lui aussi, est indépendant du tableau dans lequel on le fait apparaître. Le paradou que M. Zola brosse avec tant d'énergie, tout le long de son roman, n'est qu'un paysage adapté, presqu'un truc de théâtre, d'un ton faux, plutôt fait pour le gaz de la rampe que pour le plein jour du livre.

Dans ces parties-là de son œuvre, M. Zola, malgré sa théorie si vraie des milieux, reste, à mon sens, très peu fidèle à sa théorie. Il y fait du roman de caractère, à l'exemple de Balzac, avec des descriptions de second plan et une notation de mise en scène comme le fait Balzac, mais avec une bien moindre pénétration, et un clavier psychologique bien moins étendu, moins complexe et moins riche que celui du grand romancier.

Dans l'œuvre antérieure de M. Zola, on pourrait faire des observations de même nature à propos de la *Fortune des Rougon*, de *la Conquête de Plassans*, de *Son Excellence Eugène Rougon*, trio de livres spécialement apparentés entre eux par le nom familial et par la loi du sang. Si on voulait pousser un peu l'analyse, on reconnaîtrait qu'entre ces divers Rougon-Macquart les rapports d'hérédité, qui devraient expliquer les caractères, ne sont qu'une apparence très peu creusée et qui ne fera illusion qu'aux naïfs. Les indications physiologiques sur lesquelles M. Zola s'appuie pour rattacher les personnages principaux de ces diverses combinaisons à une sorte « d'histoire naturelle » commune, sont d'une science entièrement de surface et de fantaisie. Par système préconçu, M. Zola s'est dit qu'il serait intéressant de suivre, dans les conditions très disparates de la vie moderne, les multiples produits d'une famille unique dont toutes les branches et les rejetons, même lointains, puiseraient leur sève et leur sang aux mêmes racines ; de telle façon, que les impulsions internes, pouvant être ainsi déterminées par la loi de famille et d'hérédité, et les influences externes s'exerçant par l'action du milieu ambiant, on arriverait à l'approximation la plus grande possible de la verité naturelle et sociale.

Certes, cette théorie comprenait bien le programme de ce qu'un analyste du drame humain devrait pouvoir réaliser. Mais il y a loin du programme à la réalisation. Et de même que pour l'adaptation des personnages à leur milieu propre, nous n'en trouvons qu'une ébauche dans le groupe auquel appartiennent *la Curée*, *la Faute de l'abbé Mouret* et *Une Page d'amour*, œuvres dans lesquelles, du reste, les rapports familiaux sont à peine soupçonnés ; de même pour le groupe proprement dit des Rougon, pour lequel l'étude sérieuse des milieux est cette fois tout à fait négligée, l'explication des caractères par la parenté n'est elle-même que de pure apparence.

Ces six volumes forment à peu près la première partie de l'œuvre de M. Zola. Ce sont les tâtonnements d'un homme du plus grand talent vers l'application de sa double théorie de l'hérédité et du milieu, mais sans réussir suffisamment ni d'un côté ni de l'autre.

A cette première période appartient également *le Ventre de Paris*, tentative incomplète elle aussi, mais qui échoue par des raisons inverses. En effet, si pour les ouvrages mentionnés ci-dessus, l'action ne trempe pas suffisamment dans le milieu et ne s'en pénètre pas assez, pour *le Ventre de Paris*, en revanche, la préoccupation du milieu tient toute la place, au point d'étouffer les personnages, qui n'apparaissent plus que comme des êtres informes, sans caractère ni personnalité, remuant vaguement dans la monstrueuse nature morte où ils sont engloutis, comme le petit Jonas dans le sein de sa baleine, et comme la minuscule souris dans le ventre de sa montagne avant quelle eut accouché !

L'époque des tâtonnements finit avec *Nana*. Là, la connexité entre les caractères et leur milieu commence à être établie avec une puissance supérieure, qui s'affirme ensuite de mieux en mieux dans *Pot-Bouille*, *Au Bonheur des Dames*, et dans *la Joie de vivre*, nouveau trio d'une égalité très sensible de procédés et de facture. M. Zola, ici, dans la conception des milieux, dans la liberté avec laquelle s'y développe l'action, montre une sûreté plus grande et une plus grande aisance. On l'y sent devenir maître de sa théorie et savoir y conformer enfin sa pensée tout entière. Que *Pot-Bouille* tienne dans une maison bourgeoise, ou que *la Joie de vivre* ait besoin de l'horizon étendu des mers, il n'importe. L'adaptation est complète : l'atmosphère fait un tout avec l'action, et l'action est pleinement adéquate aux caractères, eux-mêmes en rapport si intime avec leur milieu qu'ils ne s'expliquent que par lui.

Le développement est donc très régulier et très normal chez M. Zola, preuve certaine de la santé et de la vigueur de son esprit, et aujourd'hui, il est arrivé, pensons-nous, à sa maturité pleine, et peut-être à la plus haute puissance qu'il puisse lui être donné d'atteindre.

L'Assommoir, *Germinal* et *la Terre* forment ce sommet de l'évolution intellectuelle de M. Zola, où réellement une forme nouvelle et complète est devenue l'expression naturelle et pleine d'une conception plus haute du roman moderne. Je sais bien que l'*Assommoir* a paru déjà vers la fin de ce que j'ai appelé la première période, et avant même *Une Page d'Amour*. Mais l'*Assommoir* a dû être là, pour M. Zola, comme une révélation inattendue et isolée de pensée définitive, puisqu'il n'a plus repris avec une égale force la pleine possession de lui-même avant *Germinal*. Peu importe, du reste, le plus ou le moins de régularité de ces poussées successives qui ont amené M. Zola au point où le voici parvenu. L'admiration reste entière devant la ténacité et la conviction ininterrompues par lesquelles il s'est élevé jusqu'à saisir enfin dans ses bras robustes l'idéal depuis le premier jour entrevu. Que *l'Assommoir* ait été écrit avant d'autres livres moins complets, par sa nature et sa manière, *l'Assommoir* appartient, avec *Germinal* et *la Terre*, à une même formation cérébrale, qui affirme le génie littéraire de M. Zola dans toute son ampleur. Ce sont, cette fois, des corps-à-corps directs entre la pensée de l'écrivain et la réalité brutale, et où la réalité, vaincue enfin, se livre tout entière. L'âpre amour de la vérité qui parfois a porté M. Zola si loin que l'on se demandait s'il resterait un public pour le suivre, s'est enfin assouvi.

Ces trois épopées de prose sont vraiment la création, ou plutôt la *re*création sur le plan même de la vie, de mondes complets, présentant tous les caractères de cet ensemble organique que l'artiste entrevoyait comme étant pour lui la forme suprême de l'art. Non certes, que tout soit à louer dans ces trois livres, et que ce soient là de ces chefs-d'œuvre purs devant lesquels il n'y a qu'à se taire et à admirer. L'outrance y est presque partout. La volonté de dire et de décrire ce que d'autres osent à peine indiquer, a aussi ses entraînements auxquels M. Zola ne sait pas résister, et qui le font glisser dans l'au delà, aussi faux que l'en deçà eût pu l'être. Souvent la crudité est prise pour du courage littéraire. La passion du vrai est poussée jusqu'à la violence de la satire, et M. Zola perd trop souvent le calme qui n'abandonne jamais les grands créateurs, et qui leur fait juger leur œuvre en même temps qu'ils la produisent, afin d'y maintenir l'équilibre et l'harmonie.

Malgré tout cela cependant, la trilogie reste debout, d'une monstrueuse beauté animale si l'on veut, avec une prédominance telle de la sensation brutale qu'on n'aperçoit d'abord dans cette conception tripartite que la bête humaine, que l'animal populaire, et non l'homme et le peuple. Mais la bête vit, elle agit, elle est un tout, elle a ses organes complets ; elle se meut dans un milieu adéquat à elle-même ; l'œuvre est un monde où courent de vrais souffles et qu'agitent de vrais frémissements de vie ; la vie elle-même palpite dans ces livres et nous pouvons l'admirer, nous y attacher, comme nous nous attachons à toute vie, qu'elle soit dans l'éléphant ou dans l'oiseau. Ce qui importe d'abord, c'est que ces livres aient des vertèbres, du sang, des nerfs, une pensée. Les livres qui ont cela existent, mieux que cela, sont immortels. Car les créations de la pensée ont ceci de supérieur aux formations de la nature, que du moment qu'elles vivent véritablement, elles ne peuvent plus mourir.

Rien de plus simple et presque de plus banal que la construction interne de ces œuvres si fortes. L'histoire de Gervaise de *l'Assommoir* serait la première venue, s'il fallait l'isoler de son cadre. L'Etienne de *Germinal* n'est qu'un passant mêlé à toutes les péripéties du roman, et abandonnant derrière lui l'immense drame dont il a tenu les fils. Pour *la Terre*, M. Zola a pris simplement *le Père Goriot* ou *le Roi Lear* qu'il a transportés dans un milieu paysan et adaptés aux mœurs et aux passions des campagnes. Mais dans ces trois œuvres, tout est mouvement, toutes les parties se répondent l'une à l'autre, il y a enfantement multiple d'un ensemble d'êtres qui ont figure et voix, et qui forment partie intégrante d'un milieu complet, où ils nagent comme dans leur élément naturel. C'est comme un microcosme terrestre transporté dans le monde idéal de l'art, non seulement avec sa ligne et sa forme, mais avec l'atmosphère même dans laquelle il gravite. Quand on a lu ces livres, il n'en reste pas seulement l'intérêt qu'a pu éveiller un drame vrai et quelques caractères nettement tracés et d'un relief superbe, mais trois mondes ont apparu, trois faces de notre civilisation se sont déroulées, un horizon de notre siècle, et le plus profond, le plus caractéristique, celui qui embrasse et comprend les couches les plus nombreuses et les plus redoutables de nos populations, a été entrevu. Et il faut bien le dire de cette vision rapide, terrible, saisissante de nos classes dites inférieures, et sur lesquelles repose en si grande part notre état social tout entier, le sentiment que l'on garde est celui d'une tristesse sans bornes, d'une immense pitié, d'une inquiétude affreuse. Et le pis, c'est qu'il est impossible de se dire que le tableau de nos dessous sociaux, tel que le montre M. Zola, ne serait pas vrai, d'une vérité d'enfer entrevu, et pourtant réelle. Encore une fois oui, il y a outrance, disproportion parfois, laideur voulue, mal exagéré, le rude instinct de la réalité s'accroît jusqu'à ne plus s'arrêter devant rien pour se satisfaire et violer toute pudeur et toute retenue. Mais le fond, les

éléments premiers, les passions, les misères, les horreurs avec lesquels l'œuvre est construite sont-ils vrais, oui ou non? Quelques ignominies pourraient être passées sous silence, dans *la Terre*, par exemple, mais les vices bas, la rapacité infâme, la férocité sans nom qui, comme un nœud de vipères, s'agitent et bavent au cœur de ces populations rurales, qui pourrait les nier? Et si cela est vrai, qu'importent en outre quelques malpropretés physiques!

Mais nous n'avons pas ici à insister sur ce côté sombre de la réalité elle-même. Les livres de M. Zola la font apparaître aux yeux comme plus ramassée, plus concentrée, plus nerveuse que nous ne la voyons disséminée autour de nous; et l'art devient ainsi une expression de la vie, supérieure, pour ainsi dire, à la vie elle-même. Et si parfois, et notamment dans la trilogie dont nous venons de parler, on peut reprocher à M. Zola d'en exagérer les matérialités et de leur accorder une place parfois trop prépondérante, des émotions plus hautes, des souffrances de nature plus élevée ne sont-elles pas elles aussi, dans la gamme de M. Zola, lorsque le sujet le veut.

L'Assommoir, *Germinal* et *la Terre*, c'est le triple calvaire du travailleur manuel, qui, le dos cinglé par les lanières, monte, courbé et fléchissant, vers le lieu d'ignominie, non résigné comme un dieu, mais révolté et l'œil farouche, et prêt à soulever sa croix pour en accabler ses bourreaux. Mais dans *l'Œuvre*, M. Zola n'a-t-il pas su dépeindre d'autres angoisses, plus hautes, presque divines, de cet autre et étrange ouvrier manuel, l'artiste, qui, à toutes les misères et les douleurs terrestres des autres, ajoute encore la souffrance titanique de l'idéal deviné, approché et non atteint? Ceux de *Germinal* portent le faix, et succombent, mais l'ouvrier sublime de *l'Œuvre* porte la couronne d'épines et expire les bras cloués. Avec *l'Œuvre*, planant au dessus de la trilogie ouvrière, M. Zola a élevé au Travail moderne les gibets qui le signaleront à l'horreur et à la pitié des générations futures.

V. A.

LE SALON DES *XX* [1]

Rops, Khnopff, Mellery, De Groux, forment groupe aux *XX*. Avant d'être des peintres, ils sont des artistes; ils s'adressent au sentiment et à l'intelligence plus qu'aux sens. Aussi oublie-t-on, devant leurs envois, toutes recherches de lumière et de couleur qui sont la raison d'être victorieuse des peintres dont nous avons parlé dans le précédent article.

On les déclare de faux vingtistes, idiotement.

(1) Voir notre dernier numéro.

D'abord, le « vingtisme » cela n'existe pas; il n'y a que des vingtistes. Le vingtisme, cela ne se définit, ni ne se codifie, ni ne s'explique; cela n'est pas une école, cela ne signifie rien. Parce que vingt artistes se réunissent, chacun apportant ses tendances, et ses qualités, et ses défauts, chacun, certes, ayant la même haine du « déjà fait » et du « déjà vu », mais n'ayant nullement la même préoccupation du « à faire », il ne s'ensuit qu'on les peut timbrer, étiqueter, classer, d'après la quantité de « vingtisme? » qu'ils peuvent tenir au bout de leurs pinceaux.

Rops, Khnopff, De Groux sont aussi vingtistes que Schlobach, Finch ou Toorop.

Rops envoie son *ex-libris* aux œuvres de Stéphane Mallarmé. Du moins tel est le titre donné à la reproduction de ce dessin au seuil de l'œuvre mallarméenne. Au catalogue des *XX*, le même dessin est titré : *Frontispice.*

Nous admirons, certes, cette œuvre, et la femme assise, tenant la lyre svelte, sonore et triomphale, tandis que les cordes s'en vont immensément, touchées par les deux mains réelles du grand poète mais inatteignables pour la multitude de doigts affolés qui s'épuisent autour, et les lignes pures, simples, belles, et les modelés fins, et la composition entière, à part, toutefois, certaine gaminerie, s'acharnant après une caricature d'académiciens et de lauréats, gaminerie banale.

De plus, si l'œuvre est un *frontispice* et non pas un simple *ex-libris*, un frontispice, c'est-à-dire une prévision évocatoire et suggestive, une synthèse, nous osons apprécier que l'illustrateur est peu profondément entré dans le sujet. Les poèmes de Mallarmé font naître, certes, de plus creusantes pensées, et même si l'on ne les juge qu'avec les yeux seuls, leurs merveilleux et éclatants décors, leurs architectures compliquées de diamants soudains et de pierres enflammées ne se devinent point en ce dessin qui ne veut dire en somme que la hauteur et la difficulté de certain art.

Nous avons analysé ici la *Sphinge*, de M. Khnopff. Un autre tableau nous attire : *A Beguiling*, commentaire supérieur de ces vers :

Et ses cheveux étaient tout rouges de mon sang!

de Georges Rodenbach.

A un crucifié, le chef voilé, pendu près d'une colonne trapue énormément se substitue, usurpant la place du premier plan, une gracile et très moderne image de femme aux chairs creusées, vicieuses, expertes et souverainement impératives. Un lac d'immensité mortelle se dalle, au bas. Et l'on rêve aux tortures d'amour, silencieuses, étouffées comme en un tombeau. Une impression de tourments muets et de résignation à la honte et à l'inéluctabilité. Et cette femme toujours hardie, dominante, s'imposant, victorieuse de par son

corps, et n'acceptant certes point comme un châtiment, mais comme une auréole, le sang qui se mire en ses cheveux.

Des portraits et des paysages témoignent uniquement du repos pris entre deux hantises d'œuvres de souffrance et de mystère.

Voici Henri de Groux. Il intitule ses envois : *Rêves après la bataille ;* nous préférons : *Cauchemars*.

Et ce sont en un paysage de vision, créé par le cerveau bien plus que vu par les yeux, des cadavres tragiques, les torses nus, des yeux révulsés, des bras flasques, des jambes contractées : un pêle-mêle de corps dépouillés, lavés de pluies, liquéfiés presque. Là-bas un moulin, ouvert comme une plaie de pierre et montrant un intérieur d'habitation rustique dont les meubles sont restés indifféremment à leur place. Ici, vers le milieu du drame éteint, un maraudeur, un paysan de proie, que suivent des chiens attelés à une pauvre petite charrette de campagne et qui se carre, monumental et glorieux de vols étalés. Un ciel sinistre marbre la plaine. Cela sent l'horreur, certes, et pourtant plus encore que l'horreur, cela sent l'apothéose nocturne du sang, de la fureur, de la cruauté, de la détresse, de la mort. C'est méchamment noir et terrible.

M. Mellery est un artiste calme, réfléchi, profond. Les dessins qu'il expose sont empreints au plus haut point de ses qualités; ils sont très personnels, quoiqu'ils fassent songer à certaines œuvres des Florentins.

Majorité. Ce groupe si bien ordonné, neuf de disposition et d'une simplicité pénétrante et d'une élégance parfaite de lignes, idéalise le départ pour la vie des adolescents de famille. D'un côté, les deux parents et le cadet jeunet, joueur, insouciant et capricant; de l'autre, les Parques, douces et bienveillantes, comme des fileuses ménagères.

Puis le *frontispice* pour les *Pandectes belges*. Encore très pensé et très spécial. Moins cependant que *Majorité* et plus entrant dans les données connues. Encore certains essais, pas tous heureux, pour les définitives symbolisations.

Somme toute, excellente et décisive exposition.

Musique

IIe Concert du Conservatoire

M. Gevaert a donné dimanche une remarquable audition du *Manfred* de Schumann. L'orchestre s'est surpassé dans l'interprétation de l'ouverture, et, d'un bout à l'autre de l'épineuse partition, il a été tour à tour puissant, tendre, insinuant, suppliant, variant avec un art parfait les intonations de sa voix grondante selon l'exigence du récit

On regrettait presque qu'il fût interrompu par l'emphase du « réeitant ». Celui-ci, c'était M. Mounet-Sully, et le seul attrait de son nom avait empli la salle à la faire craquer. Il y a eu, croyons-nous, quelque déception dans l'attente, et une part des applaudissements s'en est allée plutôt au souvenir du tragédien célèbre, à Hamlet surtout, qu'au Manfred qui poursuivait, dimanche, l'oubli de sa douleur sous l'arc-en-ciel de la fée des Alpes.

La veille, M. Mounet-Sully avait fait demander l'indulgence du public. Et la gorge pleine de « chats », la voix tantôt voilée, tantôt se dérobant en éclats tonitruants, l'artiste n'a pu donner, le jour du concert, qu'une idée fort imparfaite de ses moyens. La troisième partie, qui renferme la mort de Manfred, a été débarrassée, enfin, de l'exagération et du chevrotement qui avaient compromis les deux premières. Puis, ce Manfred en habit noir, en cravate blanche, flanqué de l'auteur de la traduction et hypnotisant une jeune femme vêtue de blanc !.....

Les chœurs ont été à la hauteur de leur réputation, et l'on a particulièrement distingué, dans l'orchestre, le style et la pureté de son avec lesquels M. Guidé, hautbois solo, a modulé l'exquise pastorale qui clôt la première partie.

Première matinée des *XX*

Depuis l'origine de leurs Salons annuels, — cinq ans, déjà ! écoulés — les *XX* ont coutume de compléter par quelques séances de choix, consacrées à la musique progressive et à la jeune littérature, l'exposition d'œuvres plastiques qu'ils ouvrent au début de février.

Ces matinées, modestes au début, ont pris peu à peu une importance artistique considérable. Energiquement les musiciens unissent leurs efforts à l'effort que font peintres et sculpteurs pour désembourber l'art. Ce plan — concentration des forces artistiques en vue de la victoire prochaine, clairement annoncée par le désarroi, la débandade, les expirantes clameurs des derniers opposants, que le ridicule tue plus sûrement que toute riposte, — a été réalisé, mardi, par la triomphante apparition du nouveau groupe de compositeurs français, fraternellement uni aux *XX* dans la bataille.

Des virtuoses de premier ordre ont tenu à donner aux œuvres une interprétation parfaite. Mais ce n'est pas de virtuosité qu'il s'agissait, et à peine est-il besoin de noter le rare mérite des exécutants : le mécanisme, la puissance de sonorité et l'autorité de Mme Bordes-Pène, le merveilleux coup d'archet d'Eugène Ysaye, le sentiment et la technique sûre de MM. Jacob et Poncelet. Seules, les compositions de MM. Vincent d'Indy, Fauré, de Castillon et César Franck fixaient l'attention.

Du premier, deux grandes œuvres : un trio pour clarinette, piano et violoncelle, et une Suite en trois parties pour piano, *Poème des Montagnes*. Les qualités qui ont valu à l'auteur de *la Cloche* le prix de la ville de Paris sont nettement indiquées dans ces deux pages nouvelles du jeune maître. L'extrême distinction de son inspiration est soutenue, dans le trio, par un travail harmonique et rythmique des plus remarquables. Les quatre parties : *Ouverture*, *Divertissement*, *Chant élégiaque*, *Final*, unies par des thèmes similaires que précise davantage le développement symphonique de la pensée et qui atteignent, dans la dernière partie, leur complète réalisation, sont logiquement menées par un esprit sûr de lui, qui ne laisse rien au hasard et varie à l'infini ses combinaisons de timbres et ses effets. C'est à la fois très

beau et très fort, d'un coloris neuf et d'une facture dont l'intérêt va croissant jusqu'à la mesure finale.

M. Vincent d'Indy éclaire ses œuvres de ce lumineux éclat qu'on prête à la pensée française. Mais sa phrase n'a jamais la banalité de contours trop souvent prise pour de la clarté. Et c'est merveille de voir comment il en efface les lignes, au début, pour en montrer peu à peu la structure, et la camper enfin, en pleine lumière, rayonnante.

Dans le *Poème des Montagnes*, même élévation de pensée, même recherche d'harmonies impolluées, même raffinement d'écriture. Mais ici l'élément pittoresque l'emporte, et c'est en des descriptions de sites romantiques, parmi lesquels se meut l'ombre de Weber, en de vagues ressouvenirs d'amours lointaines, en des visions imprévues de lourdes danses montagnardes, que se complaît le poète. *Le Chant des bruyères*, *Danses rythmiques* et *Plein air*, telles sont les trois parties de cette curieuse et captivante composition.

Deux autres noms nouveaux saillaient du programme : G. Fauré et A. de Castillon. Un *Impromptu* pour piano, une *Elégie* pour violoncelle, tous deux de pure et sérieuse inspiration, servaient de présentation au premier. Au second, mort à trente-cinq ans, le pieux souvenir de sa *Suite dans le style ancien* (prélude, air, fughette), écrite dans le style de Jean-Sébastien.

La superbe sonate pour piano et violon de César Franck clôturait magistralement le concert, hommage rendu à leur maître par des disciples respectueux, et reconnaissant souvenir d'Eugène Ysaye, à qui le musicien l'offrit pour son mariage. Le virtuose la joua, mardi, avec une ampleur de son, une précision, une profondeur de sentiment rarement atteintes. Et c'était merveille de voir, dans le jour qui tombait, la blanche ligne de l'archet rayer de fantastiques zigs-zags la pénombre, tandis que les auditeurs, l'oreille tendue, éprouvaient le délicieux frisson des grandes émotions de l'Art...

Discours de M. Slingeneyer à la Chambre.

Voici quelques utiles et méritantes paroles prononcées à la Chambre par M. Slingeneyer :

Nos ancêtres — et c'est ce qui a toujours fait leur force et leur gloire — avaient pour principe l'indivisibilité de l'art, et ils croyaient de leur devoir de ne rester étrangers à aucune de ses manifestations.

Les artistes de la Renaissance combinaient l'art pur et son application aux objets industriels. Ils étaient presque tous, à la fois, peintres, sculpteurs, architectes :

Léonard de Vinci et Michel-Ange étaient peintres d'histoire, sculpteurs, architectes, poètes et ingénieurs. Ils ont construit des fortifications, celles de Florence entre autres.

Otto Venius, maître de Rubens, était peintre d'histoire, architecte et ingénieur, et, en cette dernière qualité, il occupa les fonctions d'ingénieur en chef des armées du duc de Parme.

Coeberger était peintre d'histoire, architecte, économiste, poète, antiquaire, numismate, ingénieur : on lui doit le dessèchement des Moëres, marais qui existait entre Furnes et Bergues-Sainte-Winoc, et qui, dès 1622, grâce à ce savant artiste, avait commencé à être assaini. Ce travail enrichit l'agriculture des Flandres de plusieurs milliers d'hectares et rendit la vie possible dans ces parages.

. . . . . .

Ce grand principe de l'indivisibilité de l'art est aujourd'hui méconnu. On a séparé l'art de ce qu'on se plaît à appeler l'enseignement industriel, comme si les arts industriels étaient autres que l'art appliqué aux choses dites « utiles ». Ces deux enseignements doivent se confondre. Au lieu de cela, on a fait bifurquer les études en autant de directions différentes qu'il y a de branches dans l'art. Dans nos académies et nos écoles de dessin, chaque élève se confine exclusivement dans le genre qu'il a choisi : sans avoir pu juger préalablement de ses aptitudes, il opte au hasard pour la peinture, la sculpture ou l'architecture. On a même créé des classes pour enseigner le paysage, les animaux, voire les natures mortes : autant d'innovations inconnues de nos anciens maîtres, chez qui tout marchait de pair. Ce mode d'enseignement offre un autre désavantage : comme il est moins aisé d'apprendre beaucoup de choses qu'une seule, il est vraisemblable que, si nos vieux maîtres en toute espèce d'art et d'arts appliqués nous sont restés bien supérieurs, c'est que, à cette époque, l'éducation artistique étant plus complète et exigeant des facultés plus sérieuses, les forts seuls ont résisté; mais les autres pouvaient au moins se rabattre sur les métiers artistiques, chose devenue impossible avec notre système de subdivisions, qui ne produit que des spécialités.

Ainsi, par exemple, pour ne parler que de l'architecture, les architectes d'autrefois n'étaient pas de simples constructeurs : c'étaient des artistes complets, ayant des notions justes et des idées créatrices dans toutes les parties des différents arts qui doivent concourir à la beauté d'un monument. Aujourd'hui, sauf de rares exceptions, l'architecte ne s'occupe que des constructions et nullement de la partie décorative qui doit compléter son œuvre et habiller son squelette.

Il n'est pas rare à notre époque de voir plusieurs sculpteurs ornemanistes travailler à un même objet, l'un ne sculptant que les figures, un autre les fleurs, un troisième les emblèmes et ainsi de suite, exactement comme on fabrique les fusils à Liége, au moyen de la division du travail! On ne songe pas que la qualité essentielle de tout objet d'art est de constituer un ensemble et d'être tout entier l'expression d'une pensée unique. Si l'on compare les produits exécutés ou plutôt « fabriqués » dans de semblables conditions aux admirables travaux de la Renaissance, on est frappé de la supériorité de ces derniers. Ce spécialisme ainsi poussé à outrance ne sert que la spéculation et non les intérêts de l'art. On cherche à fabriquer vite et à bon marché et, sous cette tendance tyrannique, nous abdiquons notre puissance artistique, ce qui, vis-à-vis des autres nations, nous place dans un état d'infériorité incontestable.

Je crois donc qu'il nous faudra faire un pas en arrière et tâcher de reprendre certaines traditions.

Dans les ateliers des corporations, on commençait par donner aux apprentis des leçons de dessin, afin de leur faire acquérir la sûreté de l'œil et la fermeté de la main; on leur donnait également, pour la plupart des métiers, des leçons générales relatives aux premiers éléments de l'art. Après cet enseignement, les apprentis travaillaient sous les yeux des maîtres. On les classait d'après le métier de leur choix, en tenant compte, cependant, de leurs aptitudes. On fixait un certain temps à l'apprentissage et, avant de conférer la maîtrise aux apprentis, on exigeait d'eux

une garantie complète de capacité industrielle et artistique par la production d'un échantillon appelé chef-d'œuvre. Ce noviciat expiré, on avait le droit de devenir maître, mais non autrement.

L'organisation de ces compagnies mériterait une étude sérieuse et approfondie ; peut-être même y aurait-il lieu de nous en rapprocher autant que le permettent nos lois et nos usages. Certains de nos voisins n'ont pas hésité à le faire, et, dans notre pays, du reste, la tendance de nos classes ouvrières vers la création de syndicats est un indice de leurs aspirations dans le sens de ce progrès.

. . . . . .

Petite chronique

La prochaine matinée musicale des *XX* est fixée à vendredi prochain, 17 février, à 2 heures. Elle sera donnée par Mlle Pilar de la Mora, MM. Fernandez Arbos et Edouard Jacobs. La deuxième partie du programme sera exclusivement consacrée à la musique espagnole : *Habanera* et *Zapateado*, de Sarasate ; *Malagueña* de Cinna ; *Habanera* de Guelbenzu ; *Bolero*, *Habanera*, *Seguidillas gitanas* de Fernandez Arbos.

Nous n'avons pu, faute d'espace, rendre compte, dans notre dernier numéro, de la première représentation de *Sylvia* au théâtre de la Monnaie. L'élégant ballet de M. Léo Delibes, dont une longue série de représentations a consacré le succès à Paris, s'est vu accueillir à Bruxelles avec faveur. Soigneusement monté, dansé avec beaucoup de style et de goût par Mme Héva Sarcy, *Sylvia* fournit en ce moment une brillante carrière. En analyser la musique serait superflu. Tous les pianos la fredonnent, et ses rythmes sautillants ou berçants, souples ou heurtés, coquettement vêtus d'une instrumentation pimpante, rappellent aux habitués les beaux soirs de *Coppélia*, dont la fortune rendit populaire en Belgique le nom du compositeur.

L'*Art moderne* a noté, à plusieurs reprises, le rare talent d'aquafortiste de M. Philippe Zilcken, un jeune peintre hollandais qui fait partie du groupe d'artistes, peu nombreux encore, dont les efforts tendent à amener leurs compatriotes à la compréhension d'un art progressif et rationnel. Après avoir gravé quelques-unes des plus belles œuvres de Jacob Maris, M. Zilcken vient de publier une fort belle interprétation de la *Bête à bon Dieu* d'Alfred Stevens, qui fait partie de la collection de l'Etat. Il a exprimé avec talent la maîtrise de l'œuvre originale et sa planche, largement exécutée, d'une main experte, tout en respectant scrupuleusement la conception, a une personnalité distincte qui lui donne un vif intérêt.

M. Enrique Fernandez Arbos, le jeune violoniste, lauréat de notre Conservatoire, dont nous avons annoncé la récente nomination comme professeur au Conservatoire de Hambourg, est à Bruxelles pour quelques jours et partira, aussitôt après le prochain concert des *XX*, pour l'Espagne. Il revient d'une grande tournée de concerts organisés en Ecosse par la *Choral Union* de Glasgow.

Durant deux mois, un orchestre de 80 musiciens, sous la direction de M. Mans, chef d'orchestre au *Crystal palace*, a voyagé de ville en ville, accompagné d'un chœur extrêmement nombreux. Quarante concerts ont été donnés successivement à Greenock, à Edimbourg, à Newcastle, à Dundee, etc. Parmi les grandes œuvres symphoniques et chorales qui ont été exécutées durant ce voyage, citons *le Messie* et *Judas Macchabée* de Haendel, *Elie* de Mendelssohn, une cantate de Mackenzie, des symphonies de Beethoven, Schubert, Mendelssohn, la *Symphonie fantastique* et *Faust* de Berlioz. Les solistes étaient, entr'autres, MMmes Patey et Nordika, MM. Ondricek, Stavenhangen, pianiste de grand talent, Fernandez Arbos et Ernest Gillet, violoncelliste qui occupa longtemps le premier pupitre aux concerts Colonne.

L'accueil fait en Ecosse aux artistes étrangers fut, paraît-il, triomphal.

Pour ses adieux, la *Choral Union* donna, comme le fit récemment M. Franz Servais, un concert dont le programme était laissé au choix de l'auditoire. Ce scrutin écossais, dans son éclectisme, est très intéressant à noter. Nous en publions ici le résultat : I. Ouverture du *Tannhäuser* (Wagner) ; II. Symphonie pastorale (Beethoven) ; III. Fragments symphoniques du *Songe d'une nuit d'Eté* (Mendelssohn) ; IV. Concerto pour violon (Mendelssohn), joué par M. Fernandez Arbos ; V. Suite tirée de *Coppélia* (Léo Delibes).

Le 6e des Concerts d'hiver aura lieu aujourd'hui, à 2 heures, à l'Eden-Théâtre. Il sera donné avec le concours de Mlle Elly Warnots et de M. Alhaiza, directeur du théâtre Molière. Le texte explicatif d'*Egmont* est rédigé par M. J. Guilliaume.

Le programme, très intéressant, promet une audition pleine d'attraits.

Le vendredi 17 février, à 8 heures du soir, à la salle Marugg, M. Émile Sigogne, professeur de littérature et de diction, donnera une Soirée littéraire et théâtrale, composée d'une conférence, de la lecture de poésies, dont quelques-unes inédites, et de la représentation d'une comédie également inédite. — Billets chez le concierge.

Le concert donné au Conservatoire de Mons, à l'occasion de la distribution des prix, est loué par la presse locale. Une indisposition de M. Fernand Dubois a empêché le jeune pianiste de jouer le concerto de Rubenstein annoncé. Tous les autres numéros du programme, que nous avons publié, ont été exécutés avec talent, et le public s'est montré très satisfait de la composition de Mlle Luyckx, qui faisait ses débuts.

Gil Blas donne d'intéressantes nouvelles d'une artiste qui compte à Bruxelles bon nombre de sympathies :

Mlle Jenny Thénard, de la Comédie-Française, voyage actuellement en Scandinavie et y remporte de véritables triomphes. Elle a joué deux fois à la cour du roi de Danemark, qui a eu la gracieuseté de lui remettre une lettre d'introduction auprès de l'empereur de Russie. La princesse Waldemar a fait hommage à l'aimable artiste d'un bracelet aux couleurs françaises, composé de rubis, de saphirs et de brillants. Un grand banquet lui a été offert par la presse.

Mlle Thénard est actuellement à Stockholm, où elle a reçu le même accueil enthousiaste qu'à Copenhague. Elle s'embarquera le 15 février pour Saint-Pétersbourg, où elle donnera quatre représentations au palais de la grande duchesse Catherine. Elle rentrera à Paris dans les premiers jours de mars, après un court séjour à Bruxelles.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand in-4°, imprimé de grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs d'après les œuvres de nos artistes les plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

Prix : 50 francs.

S'adresser à Mme Ve MONNOM, imprimeur-éditeur, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à *l'Art moderne* — Payements par à-comptes dont le souscripteur peut fixer le montant et la date à sa convenance.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES-LEIPZIG

JOH. STRAUSS. VALSES POUR PIANO

ÉDITION COMPLÈTE

publiée par son fils JOH. STRAUSS

Édition à bon marché. La livraison fr. 1-50

Tous les libraires ou marchands de musique fourniront à vue la première livraison qui vient de paraître.

Prière de demander des prospectus détaillés.

L'édition complète formera 25 livraisons ou 5 volumes.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

SPÉCIALITÉ DE TOUS LES ARTICLES

CONCERNANT

LA PEINTURE, LA SCULPTURE, LA GRAVURE

L'ARCHITECTURE & LE DESSIN

Maison F. MOMMEN

BREVETÉE

25, RUE DE LA CHARITÉ & 26, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

TOILES PANORAMIQUES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix.

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 8. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 19 Février 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Le Salon des *XX*. — Concerts d'hiver. — Lettres inédites de Jules Laforgue a un de ses amis. — Deuxième matinée des *XX*. — La Bible. *Traduction nouvelle par M. Ledrain.* — Troisième matinée au Molière. — Chronique judiciaire des arts. — Memento des expositions. — Petite chronique.

LE SALON DES *XX* (1)

L'art de M. Willy Schlobach trouve son point de départ dans la réalité, mais ne s'y cloître nullement. Si tel gréement de bateau, telle étude de vague, tel rythme de flot semblent occuper son attention, l'ensemble du tableau dénote une envolée vers les paysages et les sites rêvés et créés d'imagination. M. Schlobach aime les couleurs franches, belles et vibrantes pour elles-mêmes; il les veut harmonieuses, quoique éclatantes, symphoniques, orchestrées suivant des larges lois d'équilibre et de contraste. Une vision épique est la sienne; les grands nuages, lourds d'automne, les puissantes voiles éclaboussées de soir ou illuminées de matin, les rocs qui semblent des monuments éventrés, l'attirent, et aussi les chênes rugueux, trapus, noueux parmi les champs dorés de moissons estivales. Sa facture sabrée est d'accord avec sa fougue et sa vigueur.

M. Van Strydonck s'amuse à beurrer ses toiles de tons éclatants dont les ragoûts merveilleux séduisent les yeux, certes, et par correspondances le palais.

Aux premières expositions des *XX*, M. Vogels faisait scandale. On lui jetait toutes les pommes cuites de la bêtise publique à la tête. On déclarait sa peinture impossible, faite au balai, apparentée à celle des badigeonneurs et des colleurs d'affiches. Ceux qui se souviennent de ces temps déjà lointains gardent bonne reconnaissance à M. Vogels de ne jamais avoir atténué son art, de ne point avoir biaisé, et maintenant que le public va vers lui, de s'être imposé tel : le même que jadis.

Nous retrouvons en ses tableaux les qualités et les défauts habituels, ni diminués, ni grandis. C'est la même vision décorative et par masses; c'est le même tempérament de peintre séduit par les finesses et les délicatesses des tons neutres où parfois éclate une note évocative. D'ordinaire des interprétations de nature hivernale ou automnale, traversée de pluies ou de vents ou de neige. Paysages du nord, très spéciaux à notre pays. M. Vogels, talent déjà mûr, reste fidèle aux anciennes pratiques : il a été un des plus audacieux à les présenter en Belgique lorsqu'elles étaient neuves. Il l'a fait superbement.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

Sa peinture voisine avec celle de M. Toorop, celle-ci néanmoins d'une nature plus intime, plus profonde et se tournant vers l'étude des misères et des humilités humaines. Le dessin : *Mauvais salaire* indique combien l'artiste caractérise et serre les types et les scènes qu'il traite.

Mlle Boch fait groupe avec les deux Vingtistes précités : réalité nette du sujet et aucune mièvrerie féminine. Il y a dans ses quatre envois, surtout dans *le Marché à Moret*, de très sérieuses qualités de coloris. D'année en année son art s'éclaircit.

M. Dario de Regoyos expose pour la première fois des eaux-fortes à gros traits, particulièrement naïves, mais aussi particulièrement artistiques. Et des toiles à tons massifs, enjoyeusées toutefois de bariolages en un décor havane ou gris. Sa maladresse plus apparente que profonde console de l'habileté pervertie des faiseurs et jette un jour brutal sur la si intéressante personnalité du peintre, jouant de ses brosses, à ses bonnes heures, pendant les haltes entre deux voyages, un peu hâtivement, certes, et sans le nécessaire recueillement.

L'envoi de M. Ensor s'est fait attendre. Ci et là, de marquantes eaux-fortes : *Une Cathédrale*, très finement et merveilleusement traitée, et la foule l'environnant, donnant bien l'impression de l'immensité d'une multitude. Les dessins séduisent moins; quant aux peintures numérotées au catalogue, elles ne se rencontrent point au Salon.

Les sculpteurs MM. Charlier et Dubois se complaisent en un art sans nouveauté ni surprise, d'une bonne tenue. Le coude à coude avec Mme Besnard, est, d'ailleurs, redoutable pour eux. Les mioches en bronze et en pâte de celle-ci réalisent une vie si intense, une réalité d'attitudes si trouvée, une soudaineté si prise sur le vif de gestes et de physionomie que les bustes voisins en souffrent. Egalement à admirer un très délicat haut-relief.

M. Henri Cros? C'est à son étonnant métier de cirier et de verrier que va l'attention. Voici deux matières nouvelles, la cire, particulièrement savoureuse et luisante, le verre, merveilleux de translucidités et de mystérieux dessous qui s'offrent à l'art novateur. Immédiatement on s'imagine à quels étonnants envolements de rêve le verre sculpté peut prêter appui. La cire convient à miracle pour unir les deux arts plastiques et marier leur lois.

Il reste à examiner les envois de quelques invités.

M. Anquetin voit criard en peinture. A part *le Moissonneur*, qui, agrandi, pourait servir de panneau décoratif, *le Canotier* et *l'Effet de soir* épouvantent le public. *L'Effet de soir* a néanmoins de vraies et audacieuses qualités. Quant aux dessins et pastels, ils sont très particuliers, réalisant le caractère des choses non point banal, mais décisif et personnel. Nous en dirons autant de M. de Toulouse-Lautrec s'appliquant à évoquer en de précis et fouillés visages de femmes, les vices modernes. Ses études de profils et de faces sont plus que des études. Certains yeux volontaires et méchants, certaines lèvres impératives et sensuelles, certains traits témoignent d'une analyse profonde, extériorisant l'intime du cœur et des pensées. Un dessin très dur quelquefois et des tons vineux trop généralement répandus, nuisent.

En face de l'entrée, M. Helleu, par tel pastel moderne de sujet et de crayonnage, d'une facture griffée, d'une allure neuve, attire les premiers regards que le public se paie Aussi tel autre : femme couchée, comme en de molles fumées charmantes, avec une fleur mirée entre les doigts.

Et M. Blanche — sa trinité de jeunes filles, légères, frôlantes, immatérielles, aux yeux souriants et lointains — peint ses pensées ou plutôt ses rêves. Il imagine une décoration pour salon de musique idéal, et voici déjà heureusement trouvé le premier panneau.

M. Whistler? C'est sa troisième exposition aux *XX*. Le portrait : longue dame en vêtements bruns sur fond noir, dont le visage seul avec de pâles rougeurs de lèvres et de joues émerge. Très distingué d'allure et d'un bel art. *Le feu d'artifice* ne séduit guère; mais les pastels sont exquis.

Concerts d'hiver

SIXIÈME MATINÉE.

Est-il artistique — allons plus loin, est-il légitime — de tirer d'une œuvre, tragédie ou drame, le monstre à deux têtes qui s'appelle « adaptation musicale », et qu'un monsieur en habit noir vient, comme le premier monocoqueloguiste venu, réciter sur l'estrade d'une salle de concert tandis que l'orchestre le soutient de sa voix tonitruante? La question, posée à Bruxelles deux fois de suite, au Conservatoire d'abord, puis aux Concerts d'hiver, nous paraît devoir être résolue négativement. Chez M. Gevaert, c'est lord Byron, chez M. Servais, Gœthe, qui a été la victime de l' « adaptation ». Un M. Emile Moreau a, dans ce bizarre pilon, concassé *Manfred*. M. Guilliaume a réduit *Egmont* en miettes. Sans mauvaise intention, soit. Il s'agit d'exposer la musique de Schumann et celle de Beethoven.

Mais de deux choses l'une. Ou le public a lu *Manfred* et *Egmont*, et alors il est tout à fait inutile d'interrompre sa jouissance musicale par la déclamation d'une sorte de boniment dont Schumann et Beethoven n'ont nul besoin; ou il ne les connaît pas, et dans ce cas les lambeaux de phrases qu'on agite devant lui sont absolument insuffisants pour lui donner une idée des œuvres « adaptées ». C'est rendre un bien mauvais service au poète que de le mutiler de la sorte, et j'avoue, pour ma part, que si je n'avais pas lu autrefois *Manfred* et même *Egmont*, le résumé qu'en ont déclamé MM. Mounet-Sully et Alhaiza ne me

donnerait nulle envie de faire la connaissance de ces deux œuvres.

Quand du sang des martyrs la terre est arrosée,
Chaque goutte qui tombe est la sainte rosée
Qui fait germer la liberté!

On n'imagine pas l'agacement que produisent ces tirades, d'une emphase admissible dans un drame soutenu et dont les effets sont progressivement amenés, mais insupportables quand elles servent de table des matières ou de catalogue explicatif à une suite d'inspirations musicales.

La naïveté incommensurable du récitant, qui signale aux auditeurs les moindres intentions de l'orchestre, a, de plus, fait sourire les moins sceptiques.

Qu'on se décide donc enfin à abandonner ces productions hybrides. Qu'on représente intégralement *Egmont*, *Manfred*, avec la musique de Beethoven et celle de Schumann, ainsi qu'on le fait en Allemagne et en Angleterre. Et dans les concerts, où pareille exécution serait impossible, qu'on joue, si l'on veut, les fragments symphoniques et autres des deux compositeurs. Mais qu'on supprime une bonne fois l'explicateur, l'homme à la baguette chargé d'annoncer qu'Astarté apparaît à Manfred ou que le duc d'Albe s'avance à la tête de ses bataillons. Shakespeare, par une fortune singulière, a échappé aux Emile Moreau et aux Guilliaume. On n'a pas songé à « adapter » *le Songe d'une nuit d'été*, et lorsqu'un directeur de concerts fait exécuter la très jolie musique qu'a écrite Mendelssohn pour cette œuvre exquise, nul Alhaiza ne trouble le plaisir qu'on éprouve à l'écouter. Pourquoi Byron et Gœthe n'ont-ils pas été traités avec le même respect?

La première partie de la séance était consacrée à la symphonie en *ut mineur* (n° 1) de Brahms, l'une des œuvres les plus puissantes, les plus savamment développées, les plus attachantes du maître allemand. La filiation directe qui rattache Brahms à Beethoven apparaît nettement dans cette composition aux lignes amples, au coloris superbe, aux proportions harmonieuses. Dans la quatrième partie, l'hérédité est si peu dissimulée qu'on en demeure surpris. C'est tout le final de la *Neuvième symphonie* qui repasse, avec l'exposé simple de son thème en forme de marche, le développement polyphonique que lui donne le compositeur, et jusqu'à certaines réminiscences de timbres. La ressemblance est-elle voulue? Brahms a-t-il entendu par là se mettre sous la protection du « père » et affirmer hautement qu'il prétend reprendre les traditions beethoveniennes et les continuer? C'est fort possible. Dans tous les cas son œuvre tient debout, magnifiquement. Et la surprise du final est, après les premiers morceaux, dont la personnalité est bien accusée, d'un intérêt piquant. Souhaitons que M. Servais nous donne une seconde audition de la *Symphonie n° 1*. Elle est de celles qu'il importe d'entendre plus d'une fois pour la bien pénétrer.

Pour compléter ce très beau concert, M. Servais a fait jouer l'ouverture des *Noces de Figaro*, à seule fin de prouver que son jeune orchestre a la délicatesse et la légèreté voulues pour interpréter Mozart. Et Mlle Elly Warnots, engagée pour chanter les deux airs de Claire dans *Egmont*, a montré, dans un air de la *Flûte enchantée*, qu'on peut, avec un filet de voix, chanter de manière à plaire.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE

à un de ses amis (1)

XXI

Coblentz, samedi [fin de 1882].

MON CHER ***,

Etes-vous à Paris ou toujours en Italia, pays qui a la forme d'une botte?

Etes-vous délivré, même de loin, du nommé L'*** ?

Je suis ici depuis une semaine (toujours la même adresse) et dans cinq jours je serai à Berlin, toujours Prinzessinen-Palais.

Mes fenêtres donnent sur le Rhin. Je me suis fait un coin assez gemüthlich ici, avec mes livres, quatre ou cinq panneaux, un crâne de macaque servant de porte-montre, des photog. de Paris (60), 125 dessins du Louvre et un éléphant bronze de Barye.

Est-ce que les Névroses ont paru?

Vous savez qu'il y a une sorte de brouille entre la rue D*** et moi. A peine quelques visites, puis malentendus, lettres; bref, quittés sans nous voir. Pour pardon ai écrit dès arrivée et rien reçu.

Je travaille. Je me remets à faire des vers. Je veux *publier* (mais pour donner seulement pour mes amis que mes choses intéressent et que cela pourra distraire) un petit volume de poésies toutes neuves qui s'appelleront : *Complaintes de la vie* ou le *Livre des complaintes*. Ce sera des complaintes lamentables rimées à la diable. J'y mettrai celle du petit hypertrophique. Il y aura la complainte du Soleil, des 4 Saisons, de la Vieille fille, du Fœtus, du Pharmacien, de la Phtisique vierge, du Père éternel, de Pan, etc.

J'en ai déjà cinq. Je serai très sévère. Je vous envoie celle des Montres (qui est mon poème des Montres refait).

J'essaierai aussi des croquis berlinois pour la *Vie moderne*. Et le théâtre! théâtre injouable ou à jouer entre amis. Ce serait peut-être drôle avec des dames complaisantes et calmes.

J'espère que vous m'écrirez et que vous me parlerez de vous, de vos poèmes en prose, de votre roman (2), etc. Même si vous n'êtes pas encore à Paris.

JULES LAFORGUE

Je vais vous copier la Complainte des Montres.

XXII

Coblentz, vendredi [novembre 1882].

MON CHER *** (ET Cie),

J'ai reçu dimanche votre brochure bleue avec la dédicace hermaphrodite (3) imprimée à Rome! Je l'ai lue, mais ne me faites pas souvent de ces peurs-là, hein?

Etes-vous tout-à-fait remis de votre dernière non-santé? Le bouquin est-il prêt?

Avez-vous revu C***?

(1) Reproduction interdite. Voir nos numéros 49, 50, 51 et 52, 1887, 1, 3 et 5, 1888.

(2) Ce roman et ces poèmes ne furent jamais que dans la gracieuse imagination de notre ami.

(3) Ces quatre mots sont ajoutés.

Avez-vous trouvé quelque chose pour le *Songe* de Polyphile d'Ephrussi?

Dînez-vous toujours boulevard Port-Poyal?

Votre Choubersky tire-t-il convenablement?

Je retouche mes complaintes (quel boulet). Et vous les recevrez bientôt. Encore une fois, est-ce franchement imprimable entre nous? Et, d'autre part, pourrez-vous vraiment arranger la chose chez Charavay en vous promenant?

Ici, exil, bonne chère, le Rhin. Le 1er décembre, reprise de la vie de Berlin.

Toujours même adresse.

Votre

JULES LAFORGUE

XXIII

Berlin [décembre 1882].

MON CHER ***,

Comment allez-vous? Je ne sais rien, rien de vous.

Recommencement de ma vie de Berlin. De la neige, de la bière, de la musique; avachissement.

Ici, une exposition de quelques expressionnistes. Je fais, pour être traduit dans une revue, un article expliquant l'impressionnisme à ces gens, qui diront alors que l'Impressionnisme — avec sa folie — est né en Allemagne de la loi de Fechner.

J'ai trouvé un monsieur qui a trouvé adorable ma *cire* de Cros. Il lui achèterait volontiers, « pour pas cher », quelque chose de *moderne* comme ça, en cire toujours.

En outre, dites à Cros, s'il y tient, de songer à préparer quelques menues choses. Nous organiserions ici une petite exposition de ses *cires* avec une notice-catalogue. Il risquerait simplement des frais de transport contre la chance d'être acheté. Je n'en promets pas plus. Voulez-vous lui en parler? Avec les menues choses qu'il a dans son atelier, — en ajoutant la mienne que j'ajouterais à l'exposition — il pourrait préparer quelque petite machine moderne, quelqu'élégance parisienne, qui aurait ici le plus de chance.

Et écrivez-moi un petit mot, n'est-ce pas?

Votre

JULES LAFORGUE

XXIV

[Berlin, lundi, 1883].

MON CHER ***,

Vous êtes donc de retour. Ecrivez-moi donc! dites, racontez-moi tout ce que vous avez fait, vu, rapporté dans votre salon rouge!

Vous êtes inconcevable.

Merci de la *Vie moderne*. Je l'ai reçue hier, dimanche.

Maintenant un autre service.

J'écris un article sur l'Impressionnisme, article qui sera traduit et paraîtra dans une revue allemande, à l'occasion de quoi un ami de Berlin, qui a une dizaine d'impressionnistes, en fera une exposition.

C'est très important. Pourriez-vous donc me trouver quelque chose que mon libraire d'ici n'a pu me trouver? Une petite brochure de 50 cent., intitulée, je crois, les Impressionnistes, par *Théodore Duret*, avec un dessin de Renoir. Cette brochure a paru il y a quatre ans, je crois. Je ne sais où elle a été éditée, peut-être chez Ghio, peut-être chez Marpon. En tout cas, je l'ai vue longtemps jadis chez Marpon, à l'Odéon; de toutes façons vous pourriez la voir à la bibliothèque. Je vous serai bien obligé si vous mettiez la main dessus et me l'envoyiez.

Je vous écrirai longuement et vous enverrai des vers un de ces jours, sans blague.

Je vous serre la main. Travaillez-vous?

Votre

JULES LAFORGUE

XXV

Berlin, lundi [1883].

MON CHER ***,

Pourquoi n'ai-je plus de vos nouvelles? Je m'ennuie horriblement. Je n'ai pas reçu un mot de vous depuis votre retour. K*** m'a écrit, pour me dire que ma dernière lui était arrivée 15 jours en retard, et qu'il était je ne sais où, il ne me donne pas sa nouvelle adresse.

Je voudrais bien savoir pourquoi vous ne m'avez pas envoyé le moindre petit mot. La barde de la rue D*** vous a-t-elle infusé ses sentiments à mon égard?

Que faites-vous, nom de Dieu? Que devenez-vous? et vos livres? et votre peinture à la cire? et tout enfin?

Ma vie est toujours la même. J'entends beaucoup de musique. Que faire à Berlin, sinon entendre beaucoup de musique?

J'ai un ami, un des grands pianistes de demain, qui m'a fait connaître les trois cahiers de musique de Rollinat.

Je viens de lire et de relire les Névroses. Du talent, c'est certain, et au fond une sincère et intense émotion. Mais que de partipris, — surtout que de cabotinage. Il est vrai que devant n'importe quel monsieur qui s'est fait un genre, il est bien difficile de dire où finit la correction de race et où commence le cabotinage. Et puis, à mon avis, il y a beaucoup de grossièretés de métier, des abus d'adjectifs souvent neutres intrinsèquement ou neutres à force d'être voulus.

Mon ami le pianiste (T*** Y***) sommes fous des *Contes de Villiers de l'Isle-Adam* et des quelques vers sous le titre Conte d'amour.

Savez-vous que je fais depuis deux semaines une pièce en prose en un acte se passant à Paris au mois d'avril 1882? — Aussi quelques vers.

Hé! n'avez-vous pas reçu ma dernière lettre. Je vous y demandais certaine brochure sur l'Impressionnisme par Théodore Duret? Est-elle introuvable?

Ecrivez-moi donc un mot, sinon je vous tutoie à ma prochaine lettre; inconvenance qui sera atténuée par les injures dont je vous accablerais. En ce moment je suis *démesurément* vanné.

Votre

JULES LAFORGUE

Deuxième matinée des *XX*

Ces Vingtistes — que Dieu damne! — obligent à tout instant, par la variété et l'intérêt de leurs séances, le public à se déranger pour eux. Après la très belle séance de musique française dont nous avons rendu compte, ils ont imaginé de donner une matinée de musique espagnole, ou du moins en partie espagnole : car les

exécutants ont tenu à démontrer, en interprétant du Bach, du Schumann, du Scarlatti, qu'ils n'étaient pas fait suniquement pour la gaieté des boleros et l'entrain des séguedilles.

Mais c'est la musique espagnole qui faisait le principal attrait de la matinée, et cette musique a été si goûtée que la partie la plus insatiable du public a guetté les artistes à leur sortie, les a priés de rentrer dans la salle après que l'auditoire l'eût quittée, et leur a exprimé le plaisir qu'ils lui feraient éprouver en recommençant la séance. Ce à quoi les artistes, bons enfants, se sont prêtés avec la meilleure grâce du monde. Et l'on a assisté à un spectacle inattendu : une jeune pianiste s'improvisant cantatrice pour détailler, avec une finesse et un art exquis, quelques-unes des plus jolies mélodies qu'on entend fredonner, là-bas, parmi les frôlements de guitare et le claquement des castagnettes.

Cette pianiste, c'est Mlle Pilar de la Mora, dont une trop courte apparition à l'*Association des artistes musiciens* avait, le mois dernier, donné une idée incomplète. Elle est apparue, aux *XX*, vendredi, dans sa vraie nature, et ses brillantes qualités de pianiste au toucher égal et charmant, au jeu correct, aux sonorités perlées, ont été mises en vive lumière.

M. Fernandez Arbos, le partenaire de la jeune Andalouse, qui a quitté Bruxelles il y a cinq ou six ans, a fait une rentrée quasi triomphale.

Il a joué en maître l'*Adagio et fugue* pour violon seul de Jean-Sébastien Bach, les *Morceaux de fantaisie* de Schumann transcrits pour violon et piano et deux danses étincelantes de Sarasate. M. Fernandez Arbos a acquis à l'école de Joachim les plus belles qualités du violoniste : l'ampleur et l'impeccable justesse du son, la sûreté du coup d'archet, et le style, que si peu de virtuoses conquièrent.

Les « pièces caractéristiques dans le genre espagnol », qui clôturaient la séance, écrites par l'artiste pour violon, piano et violoncelle, ont le pittoresque des danses d'Espagne uni au mérite d'une facture habile et intéressante. L'allure entraînante du *Bolero* et l'entrain endiablé des *Seguidillas gitanas* ont particulièrement plu à l'auditoire, qui s'est cru transporté un moment au pays des tambours de basque et des castagnettes.

Quant à M. Edouard Jacobs, qui prêtait au jeune compositeur le précieux concours de son superbe coup d'archet, il n'a pas été, dans l'exécution des *Pièces caractéristiques*, le moins espagnol des trois artistes. On eût dit que sa moustache était jalouse de celle du comte d'Olivarès, si fièrement retroussée sur la belle toile qu'a peinte le maître Velasquez.

LA BIBLE

Traduction nouvelle par M. LEDRAIN.

M. Ledrain publie le troisième tome de sa traduction de la Bible et l'intitule, au lieu de Pentateuque : Hexateuque, s'appuyant sur ce fait que le livre de Josué a été joint à ceux de Moïse.

De Moïse? Sont-ils de Moïse, les autres?

M. Ledrain examine et conclut négativement dans une préface. Ses raisons? La topographie biblique, les contradictions des récits, impossibles s'ils sont d'un même auteur, les répétitions d'un même fait, à petit intervalle, etc.

Profondément, M. Ledrain s'est assimilé le texte original, puisque sa traduction nous apparaît avec un tel aigu caractère de nouveauté, qu'il nous semble n'avoir jamais lu une traduction quelconque du Pentateuque. La vie d'un peuple en formation, mi-barbare, mi-civilisé, son caractère de violence et d'enfance, ses ignorances, ses révoltes, sa peur, son intimidation hypnotique devant son chef, ses crédulités, ses superstitions, tout cela sillonne et fourmille en ce livre : probant, exact, merveilleux.

Dans les autres traductions, il y a je ne sais quelles préoccupations de mitiger, d'affader, de gazer; ici le mot cru s'étale, le caractère vrai se fonce en des ombres réelles. L'Ecriture se rejette ce vieil adjectif : *sainte* et devient *humaine.*

Nous avons longuement analysé les premiers tomes de l'œuvre de M. Ledrain dans *l'Art moderne* (1).

La troisième matinée au Molière

Ce qui, jeudi dernier, a cloué le succès à la matinée du Molière, ç'a été *l'Evasion* de Villiers de l'Isle-Adam. Le rôle du forçat Pagnol a été joué par un acteur de net talent : M. Mevisto. Les autres interprètes ne l'ont guère secondé, certains effets ont raté. Puis il n'y avait pas assez de rayonnement lunaire dans l'appartement. La lune, dans *l'Evasion*, joue un rôle, doit le jouer. La pièce qui semble trop faite pour le dernier mot — lequel quoiqu'on dise, n'est pas assez soudainement vrai et grand, échoue, certes, dans le mélodrame — narcotique, prière, etc., — mais elle est maintenue debout toutefois, par l'étude serrée du caractère violent, hardi, sauvage et tout au tréfond vierge de lâcheté du forçat. Cet être qui ne veut ni voler puisqu'il n'y aucun mérite dans l'espèce, ni tuer parce que ses victimes sont trop inoffensives, se raccroche à l'humanité, souterainement. Ce qui seul a rendu la dernière scène invraisemblable, c'est que les deux amoureux ne semblaient nullement ce que Pagnol rêvait qu'ils fussent : « de petits bons dieux ».

L'Evasion a été écrite, voici longtemps. Villiers de l'Isle-Adam en avait eu l'idée en Allemagne à la suite d'un fait : des brigands s'étaient en allés sans tuer, désarmés sentimentalement par leurs victimes.

Une piécette de M. Armand Silvestre, jouée malheureusement sans aucune poésie, alors que les alexandrins larges et raciniens autorisaient, non pas la déclamation vide mais le lyrisme profond, a suscité des rires frivoles.

Une conférence de M. Destrée inaugurait la matinée. D'exactes et littéraires critiques ont été faites sur l'œuvre de Villiers, récitées un peu uniformément, certes, et non saisies dans leur justesse par le public entrant et faisant claquer les portes.

Le Misanthrope et l'Auvergnat clôturaient le spectacle.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit d'auteur sur les programmes de spectacles.

La cour d'appel de Nancy a été appelée à se prononcer, le 31 décembre dernier, sur un point de droit d'auteur assez délicat. Un sieur Gugenheim, qui publie le programme de spectacles

(1) Voir *l'Art moderne*, 1887, nº 6.

de Nancy, avait assigné devant le tribunal de commerce de cette ville le gérant d'un journal de la localité, pour avoir reproduit sans autorisation certains programmes, violant ainsi, selon le demandeur, les lois relatives à la propriété littéraire.

Le tribunal de commerce se déclara incompétent pour connaître de l'action placée sur ce terrain, et Gugenheim introduisit son action devant le tribunal civil. Celui-ci, estimant que la reproduction d'un programme de spectacle ne pouvait constituer une infraction à la loi sur le droit d'auteur et qu'il ne pouvait s'agir dans l'espèce que d'un acte de concurrence déloyale, se déclara à son tour incompétent.

Placé dans cette alternative, le demandeur saisit la cour d'appel en règlement de juge et la cour décida que la juridiction commerciale était seule compétente pour connaître de l'action.

« Attendu, dit la cour, que la juridiction commerciale est seule compétente pour juger un litige débattu entre commerçants et exclusivement relatif à un acte de commerce : la publication, par le gérant d'un journal, du programme de représentations théâtrales; qu'en vain il a été soutenu, au nom de Gugenheim, devant le tribunal de commerce de Nancy, que cette publication était une attaque portée à une propriété littéraire, alors qu'un écrit de cette nature n'est point une œuvre d'intelligence susceptible d'être protégée par les lois concernant la propriété littéraire, et pouvant donner naissance à un litige de la compétence de la juridiction civile, et que l'acte incriminé ne saurait constituer qu'un fait de concurrence déloyale. »

La cause est renvoyée devant le tribunal de commerce de Mirecourt, mais Gugenheim est condamné à tous les frais faits jusqu'alors, y compris ceux de l'instance en règlement de juge.

Cette décision, fort intéressante en droit, est conforme à la jurisprudence de la cour d'appel de Bruxelles qui a décidé, le 26 novembre 1866, qu'un programme de course n'est pas une œuvre personnelle susceptible du droit de propriété littéraire.

En France, la question a été résolue dans le même sens par la cour de cassation, le 14 janvier 1885. *La Gazette du Palais*, qui rapporte cette curieuse décision, ajoute, en parlant de l'arrêt de cassation : « Ce dernier arrêt reconnaît toutefois que la composition et la rédaction d'un programme peut nécessiter un effort intellectuel et par suite constituer une œuvre propre à son auteur. La même réserve devrait être admise pour les programmes de représentations théâtrales. Mais lorsqu'il s'agit de *simples programmes*, c'est-à-dire d'écrits contenant des indications qui sont dans le domaine public, il ne peut plus être question de propriété littéraire. Il en est autrement pour les catalogues méthodiques où l'arrangement des matières est une œuvre de l'esprit ». Il va sans dire qu'indépendamment de toute question de droit d'auteur, la reproduction d'un programme quel qu'il soit peut donner naissance à une action en concurrence déloyale, et c'est dans ces limites que l'action va être portée de nouveau devant la juridiction commerciale.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Exposition de l'*Essor*. Ouverture : 10 mars.

BRUXELLES. — Exposition annuelle du *Cercle artistique et littéraire* (limitée aux membres) 14 avril-20 mai. Délai d'envoi : 2-6 avril.

GLASCOW. — Exposition internationale. Mai-octobre 1888. Les artistes français, hollandais et belges *invités* jouiront de la gratuité d'emballage et du transport pour deux ouvrages.

LIÉGE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 29 avril-17 juin 1888. Délai d'envoi : 7 avril. Frais (petite vitesse) à charge de la Société sur le territoire belge pour les œuvres qui n'excèderont pas 3 mètres sur 2 mètres. Renseignements : *Commission de l'Exposition des Beaux-Arts, Liége.*

LONDRES. — Exposition des lauréats de France. 1er mai-1er août 1888, au Royal Aquarium. — Seront admis tous les artistes ayant obtenu une récompense ou mention honorable dans un concours ou une exposition quelconque organisée en France. Délai d'envoi : 20-25 avril. Renseignements : *M. Hervé du Lorin, Royal Aquarium, Londres.*

MELBOURNE. — Exposition universelle. 1er août 1888-31 janvier 1889.

PARIS. — Exposition des *Artistes indépendants*. 21 mars-3 mai. (Pavillon de la ville de Paris, Champs-Elysées). Envois : du 10 au 14 mars. Renseignements : M. Serendat de Belzien, trésorier, 36, rue du Rocher, Paris.

PARIS. — Salon de 1888. 1er mai-30 juin. Délai d'envoi : *Peinture*, 10-15 mars (de 11 à 6 heures). *Sculpture, gravure en médailles* et *gravure sur pierres fines*, 30 mars-5 avril (de 10 à 5 heures). Les sculpteurs auront la faculté, jusqu'au 25 avril inclusivement, de remplacer par les ouvrages exécutés dans leur matière définitive le modèle en plâtre déposé dans les délais prescrits. *Architecture, gravure* et *lithographie*, 2-5 avril (de 10 à 5 heures).

PARIS. — Exposition internationale de 1889. Du 5 mai au 3 octobre. Maximum d'envoi par artiste : 10 œuvres, exécutées depuis le 1er mai 1878. Délai d'envoi : notices, 15 mai—1er juin 1888; œuvres, 15-20 mars 1889. Les artistes qui n'auraient pas reçu avis de leur admission d'office, à la date du 15 juillet 1888, devront faire le dépôt des œuvres indiquées dans leurs notices du 5 au 20 janvier 1889, au palais du Champ-de-Mars, n° 1, pour que ces œuvres soient examinées par le jury.

ROTTERDAM. — Exposition triennale internationnale. 27 mai-8 juillet. Délai d'envoi : du 30 avril au 12 mai inclusivement. Renseignements : *Commission directrice de l'Exposition, Académie des Beaux-Arts, Coolvest, Rotterdam.*

TUNIS. — Exposition des beaux-arts et des arts décoratifs. 25 avril 1888. Délai d'envoi : 11 avril. Renseignements : *Inspection de l'agriculture de la régence, Tunis.*

VIENNE (Autriche). — Exposition internationale des Beaux-arts. 1er mars-31 mai 1888. Renseignements : *Kunstlerhaus, Lothringe strasse*, 9, *Vienne.*

Petite chronique

M. Villiers de l'Isle-Adam fera jeudi prochain, 23 février, à 2 heures, une conférence-lecture au Salon des *XX*.

Vendredi soir, une conférence de M. Emile Sigogne, galonnée de lectures de Leconte de Lisle, Bourget, Haraucourt et Hugo et complétée d'une piécette : *Monsieur le Président*, réunissait à la Salle Marugg un public jeune, presque entièrement féminin.

M. Sigogne lit avec précision, habileté et science. Il s'est formé une diction souple et forte. Nous avons trouvé les *Pauvres gens* parfaitement dits.

La pièce *Monsieur le Président* fait songer au *Bourgeois gentilhomme*. M. Cartonneau se paie un maître d'éloquence comme jadis M. de Pourceaugnac se donnait le luxe d'un maître à danser. Et des situations cocasses naissent : grimaces dans le miroir, gestes ridicules, plastiques grotesques, cailloux dans la bouche, exordes interrompues par des barrières dans la mémoire, discours plastronnés de prudhommismes sereins et gros.

Le tout compliqué par une élection de M. Cartonneau à la présidence du cercle du *Laurier vert* et d'une arrivée de Parisiens galants et célèbres qui deviennent les invités de M. le président. La fin est un peu escamotée et l'on s'attend à plus burlesque final.

Monsieur le Président a été convenablement joué et applaudi.

Les Chimères, sous ce titre, paraîtront dans quelques mois, une suite de trente poèmes en prose de M. Jules Destrée. Edition de luxe et tirée à petit nombre. Le volume sera précédé d'une étude sur le poème en prose, par J.-K. Huysmans.

M. Asselberghs réunit en une exposition importante, au Cercle artistique, son œuvre. Toiles nombreuses, quelques-unes peintes avec conscience et beau désir de traduire la nature en ses mélancolies de plaine. A remarquer particulièrement : *Soleil levant en Campine*, *Uccle en automne* et surtout *Soleil couchant à Kinroy*. Cette dernière toile : une belle et vigoureuse étude d'arbres.

M. Asselberghs est venu en un temps où la volonté de se rapprocher le plus matériellement possible de la nature était exigée. Cette volonté il l'a eue. Sa main, certe, sest restée lourde, son art très épais, son œil rudimentaire, mais l'effort était d'un sincère et d'un convaincu.

La *Société des Compositeurs et Auteurs lyriques belges* s'est réunie en assemblée générale, au Conservatoire royal de Bruxelles, le 22 janvier dernier.

L'assemblée a renommé pour un terme de trois ans, le comité composé de MM. Gevaert, président; Cattreux, secrétaire; Peter Benoit, Th. Radoux, Aug. Dupont, Riga, Lucien Solvay, membres.

Elle a entendu ensuite la lecture d'un intéressant rapport, présenté par M. Cattreux, sur l'application de la loi sur le droit d'auteur. L'assemblée a décidé l'impression de ce document sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

L'ordre du jour appelait enfin la discussion d'une proposition tendant à réclamer du gouvernement son intervention pécuniaire pour la représentation d'œuvres dramatico-lyriques belges. On sait que nos compositeurs ne sont pas prophètes dans leur pays et, malgré tout leur talent et leurs efforts, ne parviennent pas à faire exécuter leurs œuvres.

Nos directeurs donnent la préférence aux ouvrages qui viennent de l'étranger, précédés de la notoriété, de l'éclat et de la réclame qui accompagnent certaines productions musicales.

Il en résulte que nos compositeurs sont dans l'impossibilité absolue de faire connaître au public leurs productions dramatico-lyriques, qui constituent une des manifestations les plus élevées de l'art musical.

Le gouvernement, qui encourage aux études musicales, ne peut abandonner ceux qui, au prix de longs et laborieux efforts, sont arrivés enfin ou à décrocher un prix de Rome, ou à produire une œuvre musicale destinée au théâtre.

On sait que la section centrale de la Chambre des représentants vient de voter, dans le budget des beaux-arts, un crédit de 10,000 francs pour cet objet. C'est là une somme absolument insuffisante et si l'on veut arriver à un résultat sérieux, il faut courageusement intervenir en accordant des subsides assez importants pour tenir indemnes de tous risques les directions théâtrales qui monteraient des œuvres belges.

Le directeur de l'Alhambra, M. Oppenheim, vient de mettre en répétitions le *Dragon de la Reine*, opéra-comique à spectacle en trois actes, inédit, de MM. Pierre Decourcelle et E. Beauvallet, musique de M. Léopold Wenzel.

La pièce nouvelle de l'Alhambra sera somptueusement montée. M. Bianchini, le dessinateur de l'Opéra, est déjà à l'œuvre, piochant les deux cent cinquante costumes nouveaux que comportera le *Dragon de la Reine*.

Quant à l'interprétation, c'est Mme Simon-Girard qui créera le principal rôle. Pour les autres, M. Oppenheim a engagé spécialement Mmes Bl. Ollivier, de la Renaissance; Lydie Borel, des Variétés et M. Simon Max.

Le reste de la troupe de l'Alhambra, MM. Dechesne, Chalmin et Hurbain en tête, complètera cette excellente distribution.

Ajoutons que Mme Mariquita compose pour la pièce un ballet nouveau, que MM. Devis et Lynen brossent les décors, c'est dire que tout concourra à faire de cette première, une véritable *great attraction*.

L'éditeur Laurent Dumont, quai des Grands-Augustins, 21, à Paris, met en vente un album, limité à vingt exemplaires, des sept lithographies faites par Odilon Redon pour illustrer *le Juré* d'Edmond Picard. Le prix de cet album est de 25 francs.

La salle des portraits d'artistes dont nous avons annoncé la création au Louvre a été inaugurée cette semaine. *Gil Blas* en donne la description suivante :

En y entrant par la galerie de l'école française, on trouve d'abord, sur le panneau de gauche, en pleine lumière, le portrait de Rembrandt, qui n'est séparé de celui de Van Dyck que par l'image un peu rembrunie du Poussin. Vient ensuite le portrait de Claude-Joseph Vernet par Mme Vigée-Lebrun, et enfin celui de M. Jeaurat par Greuze. On le voit, le génie rayonne, ici, de tout son éclat, et le visiteur est littéralement saisi d'admiration et de respect.

En suivant la cimaise, à droite, on voit successivement les portraits de MM. de Ricard, Louis David, Eugène Delacroix, Greuze (l'un des plus beaux de cette galerie de chefs-d'œuvre), Mme Le Hay (Elisabeth-Sophie Chéron) qui vient de mourir à Versailles; Casanova, par François Girard; Hallé, par Jean Legros; Ch. Le Brun; Jean Jouvenet, par Jean Tortebat; Robert le Lorrain, par Hubert Drouais; Hubert Robert, par Mme Le Brun; Antoine Coypel; Mme Haudebourg; Mme Vigée-Lebrun; Sébastien Bourdou; Dandré Bardou, par Al. Roslin; Courbet; Pierre Puget, par François Puget; Nicolas Coustou, par Largillière; Drouais (Jean-Germain), par Catherine Lusurier, délicieux de fraîcheur et de grâce juvénile; Maratta; Mansart et Perrault, par Philippe de Champaigne; Barbieri.

Tels sont les heureux, les privilégiés, ceux auxquels a été dévolu le premier rang. Il n'en faut pas déduire que les portraits accrochés au dessus de ceux-là soient d'un mérite moindre.

On remarque, en effet, çà et là, deux Perronneau (Adam, l'aîné, et Oudry) vraiment superbes; des Largillière, des Mignard, d'un bel aspect décoratif.

Enfin, quelques bustes, placés de distance en distance, marquent une innovation qui sera certainement imitée.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand in-4°, imprimé de grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs d'après les œuvres de nos artistes les plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

Prix : 50 francs.

S'adresser à Mme Ve MONNOM, imprimeur-éditeur, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à *l'Art moderne* — Paiements par à-comptes dont le souscripteur peut fixer le montant et la date à sa convenance.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES-LEIPZIG

JOH. STRAUSS. VALSES POUR PIANO

ÉDITION COMPLÈTE

publiée par son fils JOH. STRAUSS

Édition à bon marché. La livraison fr. 1-50

Tous les libraires ou marchands de musique fourniront à vue la première livraison qui vient de paraître.

Prière de demander des prospectus détaillés.

L'édition complète formera 25 livraisons ou 5 volumes.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

MAISON

Félix CALLEWAERT père

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Vve MONNOM Successeur

IMPRIMERIE

TYPO-, LITHO- & CHROMO LITHOGRAPHIQUE

26, RUE DE L'INDUSTRIE

BRUXELLES

PIANOS

VENTE

ÉCHANGE

LOCATION

BRUXELLES

rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 9. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 26 Février 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Depuis cinq ans. — Hors du siècle, par Albert Giraud. — Conférence de M. Villiers de l'Isle-Adam. — Antoine Mauve. Musique. *Concert de Mme Cornélis-Servais et de M. Edouard Jacobs.* — Théatre Molière. — Petite chronique.

DEPUIS CINQ ANS

Nous assistons, depuis quelques années, à un curieux spectacle. Un jour, se réunirent quelques artistes, excédés de voir un esprit doctrinaire et bourgeois dominer dans le Cercle, jadis novateur, qu'ils avaient aidé à fonder. « Dégageons-nous de toute coterie. Organisons des expositions indépendantes, permettant à chacun de nous de se faire apprécier librement. Et pour ne pas devenir « petite chapelle », invitons chaque année des artistes étrangers, des Français, des Hollandais, des Anglais, des Allemands, des Américains. Choisissons surtout ceux qui s'écartent des chemins battus, les chercheurs, les audacieux, les apporteurs de neuf. A quoi bon, les autres? Les Salons officiels ont larges portes pour laisser s'engouffrer la cohue ».

On s'aborde. En es-tu? Volontiers. Une Société, alors? Nullement. Rien d'officiel. Une association de camarades, aimant chacun l'art à sa manière, le voulant impressionniste, réaliste, symboliste, luministe, qu'importe? mais unis dans le commun dédain du banal, du trivial, du déjà dit, et dans l'horreur de cette « honnête perfection médiocre » dont parle Banville.

Pas de commission administrative? — Mais non; pourquoi faire? — Pas de statuts? — Pas davantage. — Pas de « siège social »? — Encore moins. — Et le titre? — Ah! le titre. Faut-il un titre? Est-ce bien nécessaire? — Mais oui, le public exige un titre pour reconnaître l'exposition, de même qu'il lui faut un catalogue pour distinguer les tableaux. — Bon. Combien sommes-nous? — Une vingtaine. — Le titre est trouvé : les Vingt. — Va pour les Vingt.

Et bientôt après, une affiche annonce la première exposition de cette poignée d'artistes, qui comptait trois sculpteurs et dix-sept peintres.

Rumeur. Les bonzes de la critique s'émeuvent, les sous-bonzes s'agitent. On a l'impudence de fonder une entreprise sans nous avoir consultés! On ne nous demande pas notre appui! Des binocles menaçants se dressent, chevauchant des nez crochus. Les Vingt? Pourquoi vingt artistes? ni un de plus, ni un de moins? Faut-il être vingt, tout juste vingt, pour faire de bonne peinture? A-t-on vu cette outrecuidance! Et vli, et vlan, on bûche rageusement les artistes, on crache tout son fiel, on exhale des flots de bile.

Peu de temps après, les *XX* ont la douleur de perdre un des leurs. L'an d'après, nouveau deuil. Puis, cer-

taines recrues, effrayées de la sarabande de Peaux-Rouges que dansent autour d'elles quelques malheureux que toute tentative nouvelle affole, abandonnent la partie.

Dès lors, le chœur reprend, sur un autre ton : « Ils ne sont plus vingt! Pourquoi ne sont-ils plus vingt? C'est inouï! S'appeler les Vingt et n'être que dix-huit, ou quinze, ou dix-sept! »

Des artistes de haute valeur, des Rodin, des Raffaëlli, des Whistler sollicitent l'honneur de remplir les vides. Des demandes nombreuses arrivent de tous côtés. Les artistes, très flattés de ces sollicitations, estiment qu'il n'y a aucune urgence à s'adjoindre de nouveaux auxiliaires et continuent tranquillement leurs travaux, débarrassés des clameurs sauvages par quelques amis dont une mitraillade met les hurleurs en déroute, escarbottés et geignant.

Les compères se concertent. Ecrasons-les par le silence. Que personne ne souffle mot de leur Salon de malheur. « Chutisme », tel est le mot d'ordre. Et l'on assiste, entre autres, au grotesque fait suivant : un rédacteur en chef défend à son critique musical de dire, dans ses comptes-rendus des concerts organisés par le jeune cercle, en quel endroit et sous quels auspices les séances ont lieu. Les articles paraissent avec de vagues mentions : « Dans une des salles de l'ancien Musée de peinture a eu lieu, etc. »

Mais l'exigence du public, qui se désabonne aux journaux mal ou incomplètement renseignés, oblige bien vite les deux ou trois conspirateurs à renoncer à leur combinaison avortée.

Il faut cependant trouver quelque chose, morbleu! Ah! nous y sommes, la moralité, la décence, le respect du public! Ils ne résisteront pas à cette botte. Et voilà Tartufe gonflant la voix, s'indignant, criant sur un mode lamentable à la pornographie, réclamant des feuilles de vigne avec une pudibonderie qui, chez tels personnages, fait sourire. A propos d'un admirable dessin exposé en 1886, l'un d'eux écrit : « Je ne découvre guère d'art dans l'aquarelle de M. Félicien Rops. *S'il y en avait, sa place serait plutôt au Musée secret de Naples que dans un Salon où l'on avait invité, pour rehausser la solennité de l'ouverture, grand nombre de dames et de jeunes filles.* On ne pousse pas plus loin le mépris de la... forme ».

Or, il arriva que, deux ans après, un artiste voulut exposer un dessin d'un caractère beaucoup plus libre que l'aquarelle en question, et que ne garantissait pas, comme celle-ci, une très haute conception d'art. Avec leur adresse accoutumée, nos paladins de la morale publique annoncèrent complaisamment à l'avance un scandale et firent si bien que le dessin fut refusé, à la demande, paraît-il, du ministre des beaux-arts.

Furieux, nos bonshommes se mettent alors à crier à l'injustice! à la partialité! certains d'ailleurs qu'on ne s'étonnera même plus de leur impudente mauvaise foi.

Et les voilà jacassant : « C'est trop d'audace! A-t-on idée de pareil arbitraire. Ils ont osé refuser un dessin! » Tandis que le public se moque de leurs grossières palinodies, ils s'en vont, d'une voix de plus en plus faible et dont l'écho se meurt, criailler que les *XX* ont restitué les jurys d'admission.

Tout cela ne vaut pas l'honneur d'une réponse, et si nous en parlons, c'est que cette haineuse et déloyale campagne qu'essaient de poursuivre contre des artistes de cœur et de talent quelques basses natures qui mesurent l'art à l'aune de leurs misérables rancunes et de leurs mesquines déceptions, étonne parfois tel peintre ou écrivain étranger, peu au courant des mobiles qui font agir les meneurs et qui pourrait se méprendre sur l'importance de ceux-ci. C'est uniquement pour dissiper toute équivoque que nous écrivons ces lignes rapides.

Les artistes étrangers ne sont, il est vrai, guère dupes de ces manœuvres et discernent sans peine la réalité de la situation. L'un d'eux, écrivain d'une rare élévation, nous disait ces jours-ci :

« Le seul reproche que j'entende formuler à l'égard des *XX*, c'est qu'ils ne sont pas vingt. J'ai toujours envie de répondre à celui qui me fait cette niaise critique : C'est donc que vous voudriez être le vingtième? »

Une chose à noter et qui aura frappé le public, c'est qu'aux éreintements furieux des premières années, ont succédé, peu à peu, des éloges sans restrictions pour les artistes les plus malmenés. Le besoin de se mettre en colère, — qui n'est qu'une ignorance mal dissimulée, — subsiste, mais il change d'objet; la maladie se déplace, si l'on peut ainsi s'exprimer. Seuls, aujourd'hui, les peintres qui se servent de la technique spéciale des néo-impressionnistes reçoivent tous les coups. Les plus maltraités de jadis, Khnopff, Vogels, Toorop, Regoyos et les autres sont admis, loués, admirés. Ensor lui-même (qui ne se rappelle le déchaînement d'injures que provoquèrent ses premières natures-mortes, sa *Mangeuse d'huîtres*, ses *Pochards*, ses *Masques!*) n'a même pas eu besoin d'exposer pour être traité de « sympathique impressionniste » gros comme le bras, et pour recueillir le sucre de la louange dans toutes les gazettes qui le lui cassaient autrefois, en gros morceaux, sur la tête.

Cela n'est pas fait pour relever, aux yeux des artistes, le prestige de certains critiques d'art, que marquent déjà, dans les ateliers, d'indécollables étiquettes : celle de « gaffiste », par exemple, qui décore l'un de ces messieurs, dont la spécialité consiste à citer, dans chacun de ses comptes-rendus, telle ou telle œuvre qui n'y figure pas, ou de louer, dans tel tableau, telle partie invisible pour le spectateur.

Parmi les articles sérieux qui ont été consacrés au présent Salon — car il y en a eu — citons celui de M. Lucien Solvay, esprit impartial et de bonne foi, avec lequel on peut discuter.

M. Solvay n'est nullement partisan de l'exposition, ce qui est son droit. Il avait même déclaré, dans un premier article, que le secrétaire des *XX* s'était trompé en annonçant que la discussion porterait surtout sur la théorie des néo-impressionnistes, attendu que personne ne prendrait ces choses-là au sérieux. Affirmation qui surprend un peu quand on voit M. Solvay, quelques jours après, consacrer deux colonnes de la *Nation* à discuter cette théorie.

Mais là n'est pas la contradiction que nous voulions signaler. Elle prend naissance dans cette phrase, tracée un peu légèrement peut-être : « Jusqu'à ce jour, le souci d'intéresser le public semblait présider, seul, aux invitations. Cette année, malheureusement, il semble que ce qui a dicté le choix des invités, ce soit bien plutôt le désir « d'épater le bourgois ». *Cela ressort, à l'évidence, de la physionomie générale de l'exposition actuelle*, et cela est regrettable au point de vue de la dignité que devrait avoir toujours, quelqu'audacieuse que fussent les tendances poursuivies, toute manifestation artistique d'où l'on espère voir naître un progrès ».

Et après avoir fait aux *XX* ce reproche, M. Solvay cite, parmi les treize invités étrangers (car ce ne sont pas, n'est-ce pas, MM. Vander Stappen et Mellery qui sont destinés à « épater le bourgeois?) » huit artistes qui, selon lui, « donnent une note d'art véritable », et qu'il met à part : MM. de Toulouse-Lautrec, Blanche, Guillaumin, Helleu, Whistler, Caillebotte, Chaplain, Mme Besnard..... Il admet même que M. Anquetin fait de la japonaiserie amusante. Dès lors, il ne reste que quatre invités, parmi lesquels il nous faut trouver les fameux « épateurs ». Ce n'est pas, pensons-nous, M. Cros, le consciencieux et modeste cirier? Ni Mlle Gonzalès, qui ne nous paraît pas jouir d'une bien grande faculté « d'épatement? »

Restent deux artistes : MM. Signac et Dubois-Pillet. Voilà les monstres d'où vient tout le mal, les pelés, les galeux. M. Solvay affirme qu'à Paris ils sont parfaitement inconnus. De M. Solvay, c'est possible. Etait-ce un motif pour ne pas les tirer de cette noire obscurité? Et M. Solvay connaissait-il davantage la plupart de ceux qui « donnent au Salon une note d'art véritable »? Et même « l'amusant » japoniste?

Franchement, sur quinze invités, deux novateurs dont l'audace étonne quelque peu et fait grincer les plumes, ce n'est pas excessif. Et le chiffre ne nous paraît pas suffisant pour donner une « physionomie générale » à l'Exposition.

Quant aux tendances artistiques de ces messieurs, on nous permettra de ne pas être de l'avis de M. Solvay, et l'on nous dispensera de revenir sur ce que nous avons exposé précédemment.

HORS DU SIÈCLE

par Albert Giraud. — Paris, Léon Vanier.

Le livre tout entier de M. Giraud justifie son titre : *Hors du Siècle;* livre d'apothéose du passé et de dégoût de l'heure. C'est thème de poésie presque fatal aujourd'hui ; depuis le romantisme : la nostalgie de jadis se dessine, dans *la Légende des Siècles* éclate, dans *les Poèmes barbares* et *les Antiques* se tasse, se masse, se carre. Ce sont sans cesse des récurrences, même chez les plus modernes des modernes, vers ces tombeaux de parfums, vers ces architectures d'illusions, vers ces jardins suspendus de rêve et de passion, là-bas. Et non seulement le décor, mais l'âme elle-même des lointains est saisie, appropriée, assimilée, vécue presque. Les cerveaux choisis de ce temps sont plus à rebours des sensations présentes et bourgeoises, que des pensées de n'importe quels anciens mage, philosophe ou héros. Du siècle qui ne leur est rien, qui les rejette, qui ne les met point au rang, qui ne leur apparaît ni couronne, ni glaive, ni même acclamation, ils gardent l'horreur.

> Inspirer sourdement dans le ventre des mères
> La haine de ce siècle aux enfants qui naîtront

tel le grand souhait du présent livre.

Cette haine est, de reste, si au cœur de tout poète qu'elle est devenue essentiellement un sentiment moderne, éclatant de nouveauté et d'originalité, particulier à cette fin d'age las de lui-même, aveugle de lui-même et qui se méprise. Si bien que rien n'est moins archéologique que cet art, tout plein cependant de passé.

Ceux qu'on a baptisés : modernistes ou naturalistes et qui voulaient par réaction la vision et l'étude directes des choses visibles et tangibles, n'ont pu toutefois se défendre de cette fureur : leurs œuvres sont des satires épiques et de colères réquisitoires. Eux aussi prouvent *a contrario* ce sentiment de lointain, cet amour du disparu, cette folie vers le *consummatum*, inévitables et grandioses.

Et, de là, cette immense littérature de rêve pur qui tout à coup apparaît au dessus de l'art humain et passionnel.

Ce qui de l'autrefois défunt attire le plus généralement M. Giraud, c'est la Renaissance. Il la voit riche, pourpre, éclatante. Et comme si les couleurs lui évoquaient des âmes, ce sont des héros fiers, violents, royalement illustres et audacieux qu'il célèbre. Il les fixe en des poses de commandement, il les illumine d'énergie et de courage, il les campe en stances « les mains en songe sur l'épée » et « le masque chargé de volonté ». Puis ce sont encore les cardinaux et les conclaves, les chercheurs d'aventures et leurs navires, les îles d'au delà l'horizon et les marins à la recherche des étoiles nouvelles. L'océan, les palais, les ports, les villes ducales et blasonnées, il y vit de la vie de son cerveau, superbement.

La note toutefois change au cours du livre : d'exaltée elle devient apaisée et douce. C'est comme une colère qui se calme-

rait, et quoique toujours nostalgique, elle aboutit à une tristesse d'adieu et à du regret.

Le passé désiré, voulu, créé, qui exalte comme un drapeau surgi au bout d'un poing, par dessus les têtes, se désenflamme, et c'est en des plis d'intimité que le poète cherche les poésies du *Regret de l'enfance* et certaines strophes de *l'Amour impossible*. Il dit à un enfant royal :

Dors en paix dans l'oubli des hommes, bel enfant;
Dors avec ton désir dans l'oubli triomphant,
Loin de ce siècle vil et de ce monde athée,
Et de tous ceux qui vont l'âme déveloutée,
Chercher éperdument l'infini dans la chair!
Tu rêves en un cœur à qui ton cœur est cher,
Et qui chante pour toi comme un orgue mystique,
A l'heure vespérale où le ciel extatique,
Rose comme un brasier de grands lys enflammés,
Nous fait penser à ceux que nous aurions aimés.

Les poésies de cette seconde veine de lyrisme nous semblent les meilleures du livre.

Elles sont plus personnelles que les autres, elles ont une spéciale grâce mélancolique, hautaine et résignée. De telle strophe sort une impression de chose fanée, finie et qui resterait fraîche. Cela fait songer à un visage malade, très pâle, dont les lèvres éclatantes et rouges. Et ce mélange de contraires donne éveil à de la nouveauté.

Hors du siècle est plein de beaux vers larges et surgis, un peu monotonement, certes. Livre de net artiste et d'expert poète, dont le nom doit s'imposer.

CONFÉRENCE DE M. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

« Dans un des Salons de l'exposition ouverte au Musée » — ainsi que s'expriment, en une périphrase d'ailleurs élégante, les journaux que le seul nom de cette exposition affecte douloureusement — le comte Villiers de l'Isle-Adam, jeudi dernier, a tenu sous le charme de sa parole colorée, pittoresque, aux intentions nettement soulignées, un public composé en grande partie d'artistes et d'hommes de lettres, affriandé par le régal rare auquel on l'avait convié.

Il faut avoir entendu l'auteur de *l'Ève future* et de *Tribulat Bonhomet* lire quelques-unes de ses exquises nouvelles pour savoir à quelle intensité il arrive dans l'expression des vocables qu'il aligne savamment, en vue de certains effets. Du heurt de tels adjectifs contradictoires jaillissent d'inouïes railleries, et le ton de bonhomie qu'il donne aux amers sarcasmes dont il parsème ses récits y ajoute une étrange pénétration.

Malgré sa voix sourde et sa prononciation défectueuse, M. Villiers de l'Isle-Adam s'impose violemment à l'attention, domine son auditoire, le tient captif, presque haletant, anxieux du mot final, du mot décisif, que lance le diseur comme il le ferait d'une balle.

Son succès a été énorme après chacun des trois contes qu'il a lus : *le Jeu des grâces*, *la Céleste aventure*, *la Légende moderne*, tirés d'un volume qui paraîtra dans quelques jours sous le titre : *Histoires insolites*.

Charmé de l'accueil, l'orateur a improvisé, en manière de remerciement et pour clore la séance, une anecdote piquante, souvenir personnel d'un entretien qu'il eut, au sujet des *Maîtres-Chanteurs*, avec Richard Wagner.

On nous saura gré de reproduire celui des trois récits qui a été le plus goûté, — et qui rentre le plus immédiatement dans le cadre de *l'Art moderne*.

La légende moderne.

Va devant toi! Et, si la terre que tu cherches n'est pas créée encore, Dieu fera jaillir pour toi des mondes du néant, afin de justifier ton audace.

Paroles d'Isabelle la Catholique à Christophe Colomb.

C'était un soir d'hiver, voici de cela quelque trente années. Un étranger de passage, un jeune artiste, — affamé, comme de raison, — sans ressources, abandonné « même de son chien », se trouvait perdu, dans Paris, en un taudis glacé de la rue Saint-Roch.

L'inexorable détresse harcelait, depuis de longs mois, ce bohème inconnu — jusqu'à le contraindre de prodiguer, par pluie ou verglas, à raison de deux francs l'heure, de réconfortantes leçons de solfège, la plupart du temps non payées. Il en était parvenu, même, à commettre, en vue de trois écus possibles, des « ouvertures ou préludes » pour folies-vaudevilles, que des impressarii de banlieue laissaient parfois grincer à leurs doubles quatuors devant des tréteaux quelconques. Le reste du temps, il goûtait la joie de s'entendre gratifier du titre de FOL par les passants éclairés qui l'approchaient : — d'aucuns, même, poussaient la condescendance jusqu'à lui donner du « ma *vieille* » et du « mon *petit!* » long comme le bras : ceux-là, c'étaient des gens équilibrés, c'est-à-dire doués de cette stérilité de bon goût qui, rehaussée d'une indurée suffisance, caractérise les personnes un peu trop exclusivement raisonnables.

Donc, cet attristé, que tant d'oisifs eussent déclaré mûr pour le suicide, était assis, ce soir-là, devant certain notable commerçant — qui, jambes croisées en face de lui, l'observait, avec une pitié sincère, aux lueurs d'une morne chandelle, en lui souriant d'un air familier.

Cet interlocuteur de hasard n'était autre (la destinée offre de ces contrastes) que l'un de nos Épiciers les plus en vue, — le plus sympathique, le plus éminent peut-être, — celui, enfin, dont le nom seul fait battre, aujourd'hui, d'une émulation légitime, tant de cœurs, en France. L'excellent homme avait, en effet, supplié longtemps son « ami » d'accepter (oh! sans phrases!) ces quelques menus liards qui, une fois reçus, confèrent — de l'assentiment de nous tous — au bon prêteur le droit d'en user sans façons avec celui qu'il ne rêvait d'obliger qu'à cette fin. Il s'agissait, pour le trop libéral millionnaire, en cette aventure, de cinquante-quatre beaux francs, avancés, sans garantie, en cinq fois, de peur de gaspillage artistique. Aussi, regardait-il désormais en camarade son débiteur, lequel, depuis lors, était devenu, au yeux du Bienfaiteur, simplement un « drôle de corps! », pour me servir d'une heureuse expression bourgeoise.

Soudain, voici que, relevant la tête, l'Inconnu, fixant sur son « ami » de calmes prunelles, se prit à lui notifier, avec le plus grand sangfroid, les absurdités suivantes :

— O cinq fois sensible et serviable ami, qui suis-je, hélas! pour mériter ainsi, de ton cœur, l'évidente sympathie dont tu me combles? Un musicien! un crin-crin! le dernier des vivants! l'opprobre de la race humaine. Eh bien, en retour, laisse-moi

t'offrir une franche confidence. Si tu daignes distraitement l'écouter, le sens de ce que je vais t'annoncer t'échappera fort probablement; — car nul n'entend, ici-bas, que ce qu'il peut RECONNAITRE, — et comme, en tant qu'intelligence, tu es un désert où le son même du tonnerre s'éteindrait dans la stérilité de l'espace, j'ai lieu de redouter, pour toi, du temps perdu. N'importe, je parlerai.

— Quels ingrats, tous ces artistes!... murmura, comme à part soi, le sévère industriel.

— Voici donc, ce nonobstant, reprit l'Ingrat, ce que je me propose d'accomplir d'ici peu d'années. — étant de ceux qui vivent jusqu'à l'Heure Divine...

(Ces deux derniers mots firent tressaillir, malgré lui, le négociant hors ligne : une vive inquiétude — hélas! elle ne devait point tarder à s'accroître — se peignit dans le coup d'œil méfiant dont il enveloppa, dès lors, son croquenotes favori.)

— Tu n'es pas sans ignorer, n'est-ce pas? continua l'Étranger, que des hommes ont paru, DANS MA PARTIE, qui s'appelaient Orphée, Tyrtée, Gluck, Beethoven, Weber, Sébastien Bach, Mozart, Pergolèse, Palestrina, Rossini, Hændel, Berlioz, — d'autres encore. Ces hommes, figure-toi, sont les révélateurs de la mystérieuse Harmonie à l'espèce humaine, qui, sans eux, privée même du million de vils singes dont la lucrative parodie les démarqua, en serait encore au gloussement. — Eh bien, mon « âme », à moi (ne te scandalise pas trop, cher frère, de cette expression démodée), mon « âme », disons-nous, rationnel camarade, est toute vibrante d'accents d'une magie NOUVELLE, — pressentie, seulement, par ces hommes, — et dont il se trouve que, seul, je puis proférer les musicales merveilles.

C'est pourquoi, tôt ou tard, l'Humanité fera pour moi — que l'on traite, à cette heure, d'insensé — ce qu'elle n'a jamais fait, en vérité, pour aucun de ces précurseurs.

Oui, les plus grands, les plus augustes, les plus puissants de notre race, — en plein siècle de lumières, pour me servir de ta suggestive expression, mon éternel ami, — seront fiers de réaliser, d'après mon désir, le rêve que je forme et que voici... (Efforce-toi, s'il se peut, de ne pas mettre le comble à tes libéralités en me prodiguant encore celle de ton inattention, et ton Ingrat va, selon son devoir, te distraire... presque pour ton argent. Je dis *presque*, attendu, je le sais, que ma vie même, sacrifiée pour la moindre de tes fantaisies, ne saurait m'acquitter, à *tes* yeux, de tous tes bienfaits.)

L'heure viendra, d'abord, où les rois, les empereurs victorieux de l'Occident, les princes et les ducs militaires, oublieront, au fort de leurs victoires, les vieux chants de guerre de leurs pays, pour ne célébrer ces mêmes victoires immenses et terribles (et ceci dans le cri fulgural de toutes les fanfares de leurs armées !...) QU'AVEC LES CRINCRINS DE MON INSANITÉ !... Toutes ces musiques n'exécuteront pas d'autres chants de gloire que mes ÉLUCUBRATIONS, à l'heure du triomphe ! Ce premier « succès » obtenu, je prierai, quelques années après, ces princes, rois, ducs et vieux empereurs tout-puissants, de vouloir bien se déranger pour venir écouter l'une de mes plus *nébuleuses* PRODUCTIONS. Ils n'hésiteront pas à délaisser les soucis politiques du monde, à des heures solennelles, pour accourir, et au jour fixé, à mon rendez-vous. Et je les tasserai, par quarante degrés de chaleur, autour du parterre d'un Théâtre que j'aurai fait construire à ma guise, aussi bien à leurs frais qu'à ceux de mes amis et ennemis. Ces compassés exterminateurs écouteront, au dédain de toutes autres préoccupations, avec recueillement, pendant des trentaines d'heures, — quoi ?... MA MUSIQUE. — Pour solder les constructeurs de l'édifice, je manderai des confins de la terre, du Japon et de l'Orient, de toutes les Russies et des deux Amériques, divers milliers d'auditeurs, — amis, ennemis, qu'importe ! — Ils accourront, également, quittant, sans regrets, familles, foyers, patries, intérêts financiers — (FI-NAN-CIERS ! entends-tu, digne, ineffable ami ?), — bravant naufrages, dangers et distances, enfin, pour entendre aussi, pendant des centaines d'heures consécutives, au prix de quatre ou cinq cents francs leur stalle, — quoi ?... MA MU-SIQUE.

Mon Théâtre, exclusif, s'élèvera, en Europe, sur quelque montagne dominant telle cité que mon caprice, tout en l'enrichissant à jamais, immortalisera ! — Là, disons-nous, mes invités arriveront, au bruit des canons, des tambours furieux, aux triomphales sonneries des clairons, aux bondissements des cloches, aux flottements radieux des longues bannières. Et, à pied, en essuyant la sueur de leurs fronts, pêle-mêle, avec les dites Altesses et Majestés, tous graviront fraternellement ma montagne.

Alors, comme j'aurai lieu de redouter que la furie de leur enthousiasme — qui sera sans exemple dans les fastes de notre espèce — ne nuise à l'intensité de l'impression qu'avant tout doit laisser MA MUSIQUE, je pousserai l'impudence jusqu'à DÉFENDRE D'APPLAUDIR.

Et tous, par déférence pour CETTE musique, ne laisseront éclater qu'à la fin de l'OEuvre toute la plénitude de leur exaltation. — Bon nombre d'entre eux accepteront même d'être, au milieu de ma patrie, les représentants d'une nation vaincue par la mienne et saignante encore, et, au nom de l'Esprit humain, sourds aux toasts environnants portés contre leur pays, auront la magnanimité de m'acclamer ! Les plus parfaits chanteurs, les plus grands exécutants, — si intéressés d'habitude, et pour cause, — oublieront, cette fois, tous engagements, lucres, *feux* et bénéfices, pour le seul honneur d'exprimer, gratuitement, quoi ? — MA MU-SIQUE.

Et, chaque année, je recommencerai le miracle de cette fête étrange, qui se perpétuera même après ma mort comme une sorte de religieux pèlerinage. Et, chaque fois, après des centaines d'heures passées à mon théâtre, chacun s'en retournera dans son pays, l'âme agrandie et fortifiée par la seule audition de quoi ?... de MA MU-SIQUE ! Et, tous, au moment des adieux, ne projetteront QUE DE REVENIR L'ANNÉE SUIVANTE.

Et le plus mystérieux, c'est que, devant ces faits accomplis, personne, parmi les tiens, *ne trouvera rien d'extraordinaire à tout cela.*

Et enfin, lorsque ceux-là mêmes qui, de par le monde entier, haïront, de naissance, MA MU-SIQUE, seront acculés jusqu'à se voir contraints de l'applaudir *quand même*, à peine de passer pour de simples niais malfaisants, c'est-à-dire d'être *reconnus*, je te dis et jure que MA MUSIQUE résistera même à leur fictive et déshonorante admiration : et qu'alors leur secrète rage, affolée, finira par élever *cette* musique à la hauteur d'un CAS DE GUERRE !! Car *il faut* que certains peuples ne puissent l'entendre.

Oui, mon cher consolateur, voilà le rêve que je réaliserai sous peu d'années, quand la seule exploitation de mon œuvre intellectuelle nourrira *physiquement*, sur le globe, des milliers et des milliers d'individus.

Et, pour te dédommager d'avoir eu la complaisance d'en écouter — vainement, d'ailleurs — le prophétique projet, je vais te signer, sur le champ, pour peu que tu le souhaites, une excellente stalle que tu revendras cher, l'heure venue.

A ces incohérentes paroles, le trop sensible Industriel, qui avait écouté, jusque-là, bouche bée, se leva silencieusement, les yeux pleins de larmes. Car est-il rien de plus triste, même au regard froid du trafiquant, que le spectacle d'une intelligence « amie » sombrant dans la démence? Le généreux Mécène souffrait sincèrement — et c'est à peine si le sentiment de cette indiscutable suprématie qu'exercera toujours, espérons-le, le Sens commun riche sur la Pensée pauvre, calmait un peu, tout au fond de son être, l'amertume de sa consternation. Entre deux hoquets douloureux donc, il supplia son bohème de se mettre au lit. Voyant que sa suggestion n'était accueillie que par un doux sourire, il bondit, selon son devoir, hors de la chambre (le cœur gros) et courut, à toutes jambes, requérir divers médecins aliénistes pour fourrer à Bicêtre, le soir même, vu l'urgence, son malheureux protégé.

Lorsqu'il reparut deux heures après, suivi de trois docteurs qu'accompagnaient des gardiens munis de cordes — (car, on doit le constater à sa louange, quand il s'agit de rendre ces sortes de services aux intelligences artistiques à force de misère troublées, le Bourgeois sait se dévouer, — outre mesure, même ; — et ne regarde alors ni à son temps ni à la dépense!) — lorsque, disons-nous, le noble cœur revint avec son escorte, le désolant fol avait disparu.

Des policiers, mal informés sans nul doute — (nous ne mentionnons leur témoignage que pour mémoire) — ont prétendu, au cours de l'enquête, que l'exalté s'était dirigé, tranquillement, — quelques instants après la fugue de son « ami », — vers la gare de Strasbourg et qu'il avait pris, sans trop se faire remarquer, le train de 9 h. 40 pour l'Allemagne.

Depuis, naturellement, on n'a plus entendu parler de lui.

Aujourd'hui, son Bienfaiteur parisien (qui, le suivant semestre, reçut un mandat de *deux* cents francs d'un débiteur anonyme) se demande encore, parfois, non sans un soupir et un attristé sourire, en quel cabanon d'aliénés les « gens sérieux » de là-bas ont dû renfermer, dès l'arrivée, son pauvre monomane « qui, souvent, l'avait *amusé*, après tout! — et dont il a oublié le nom ».— Il ne regrette pas, ajoute-t-il même, de l'avoir nourri, non plus que la bagatelle... peuh! d'un ou de .. deux milliers de francs? — peut-être?.. dont il l'obligea de la main à la main.

— « Baste! Article profits et pertes! » conclut-il avec cette insouciance enjouée qui décèle, malgré lui, la trop spontanée libéralité de sa nature et lui concilie, chaque jour, à bon droit, tant de sympathies congénères.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

ANTOINE MAUVE

Antoine Mauve est mort subitement, de la rupture d'un anévrisme, le 6 février. Il était en voyage, loin des siens. Né à Zaandam en septembre 1838, il fut élève de Van Os et de Verschuur, les peintres animaliers alors en renom, qui lui enseignèrent les principes de la technique de l'époque; mais la personnalité de Mauve, très caractéristique, très originale, se développa tout naturellement par suite de longs séjours à la campagne et d'une étude assidue et fervente de la nature.

Quoique contesté durant longtemps, comme il arrive à tous les artistes destinés à marcher, Mauve, depuis quelques années, a tenu une grande place dans l'art hollandais, et autour de lui s'est formé une école dont les élèves sont aujourd'hui presque trop nombreux.

Mauve fut le peintre par excellence des troupeaux dans les dunes blondes ou dans les bruyères; des vaches assoupies par les lourds midis d'été; des vieux chevaux trottinants, usés. Son dessin nerveux, caractériste, est d'une distinction très grande, d'une vie fiévreuse. Sa couleur est fine, dans une délicate gamme de gris, d'une très grande justesse de ton (il aimait à répéter ce que Corot, je crois, a dit : « D'abord le ton et puis la couleur »). Le paysage hollandais avec ses verdures pâles, ses ciels lumineux, ses brumes légères, son soleil blond, toute cette vie latente, douce, monotone et attirante, il sut l'exprimer avec une rare intensité de sentiment.

Sa plus grande qualité fut peut-être ce sentiment des choses, subtil et pénétrant, qui s'exhale de ses œuvres. Par l'intimité de ce sentiment, il fut vraiment poète.

Il eut des médailles d'or à Amsterdam, Vienne, Philadelphie, au Salon de Paris, et l'année dernière fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

D'une santé nerveuse, il était inquiet, mélancolique souvent, passionné, amoureux de son idéal, et fécond comme un grand peintre, car il laisse un œuvre considérable, immortel, désormais tout ce qui reste de lui, avec une poignée de souvenirs à ceux qui l'ont connu de près.

Son enterrement ne fut pas banal. Tous les artistes du pays y vinrent. Et sur son cercueil de pieuses mains de jeunes filles, ses élèves, avaient attaché une touffe de l'herbe des bruyères qu'il a tant aimées.

PH. Z.

MUSIQUE

Concert de Mme Cornélis-Servais et de M. Edouard Jacobs

Chaque année, ces deux excellents artistes et méritants professeurs convient le public à les applaudir, et, composant un programme qui ne manque ni de variété ni d'intérêt, font valoir la diversité et le « bien-acquis » de leur talent.

Mercredi, en une séance d'apparât à laquelle assistaient des personnes de marque et pour laquelle les commissaires de la Grande-Harmonie avaient, en manière de drapeaux, pavoisé leurs plastrons de cravates blanches, la chanteuse et le virtuose du violoncelle ont très heureusement récréé l'auditoire. La voix harmonieuse de l'une, le magistral coup d'archet de l'autre ont été salués, comme de raison, par des applaudissements nombreux, et l'on a uni dans un égal triomphe les collaborateurs des deux « concertants », Mme Janina de Zarembska, remplaçant M. De Greef absent, M. Moussoux, ténor, et Mlle Falise, valkyrie. On a joué de tout, comme c'est l'habitude en ces concerts de virtuosité, — même du Wagner, traduit par le jeune secrétaire du Conservatoire, M. Louis de Casembroot. Un hommage a été rendu à la mémoire de notre ami regretté Zarembski, dont on a entendu, joués avec une virtuosité de bon aloi, une *Barcarolle* et une *Tarentelle*. Une première exécution s'est même sournoisement glissée parmi les *Philémon et Baucis* qui faisaient le fond de la séance : un prélude dans le style ancien de Popper, largement et artistement joué par M. Jacobs.

La sonorité de Mme de Zarembska a paru être appréciée de notre

voisine, une dame d'aspect d'ailleurs respectable : « Quel beau son! s'exclame sa fille. — Je crois bien, elle joue sur un piano à queue », observe justement la vénérable « Industrielle ».

Théâtre Molière.

Le Théâtre Molière arbore sur son affiche : *L'affaire Clémenceau;* pièce de M. Dartois tirée du célèbre roman de M. Dumas fils.

Pièce étalée en tableaux, manquant de la vigueur habituelle à M. Dumas quand il travaille seul, mais intéressante pourtant par certains dialogues. Et montée avec grand luxe de costumes et de décors.

Mlle Sylviac y tient bien son rôle.

Petite chronique

Quelques-unes des dernières œuvres de M. Emile Claus seront exposées au *Cercle artistique et littéraire* du 28 février au 4 mars.

La quatrième matinée des *XX* est fixée à jeudi prochain, 1er mars, à 2 heures. Elle sera donnée par M. Antoine, fondateur du Théâtre Libre, qui créera une adaptation scénique du conte d'Edgard Poë : *le Cœur révélateur*.

La clôture du Salon des *XX* aura lieu irrévocablement dimanche prochain, 4 mars.

Le septième des Concerts d'hiver, sous la direction de M. F. Servais, aura lieu aujourd'hui, 26 février, dans la salle de l'Eden-Théâtre, à 2 heures précises.

Le programme est ainsi composé :

I. Ouverture de la Grotte de Fingal, Mendelssohn.

II. Symphonie en ré majeur (no 35), W.-A. Mozart; a) allegro con spirito; b) andante; c) menuetto; d) finale, presto.

III. 1o Deux mélodies pour instruments à cordes, Edv. Grieg, d'après des poésies de A.-O. Vinje; a) souffrance; b) printemps; 2o Kol nidrei, adagio pour violoncelle, harpe, orchestre, d'après des mélodies hébraïques, Max Bruch. Soliste : M. Godenne.

IV. Symphonie en ut mineur, op. 68 (redemandée), J. Brahms; a) un poco sostenuto — allegro — poco sostenuto; b) andante sostenuto; c) un poco allegretto e grazioso; d) adagio — piu andante; allegro non troppo, ma con brio.

V. Ouverture des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, R. Wagner.

M. Antoine donnera, avec toute la troupe du Théâtre Libre, trois représentations de *la Puissance des ténèbres* au théâtre du Parc. Ces représentations auront lieu mardi, mercredi et jeudi prochains.

A *la Puissance des ténèbres* succédera *le Ruban*, comédie inédite en trois actes, par M. O. Stoumon, dont la première représentation est fixée à vendredi. En voici la distribution complète : Jolibois, M. Lortheur; Lamy, M. Bahier; Emile, M. Calvin; Pruneau, M. Murray; Joseph, M. Paul-Léon; un garçon de restaurant, M. Lagarde; Adèle, Mme Leriche; Clémence, Mlle Balletta; Zoé, Mlle Meuris; une bonne, Mlle Elisa.

Comme lever de rideau, on jouera avec *le Ruban*, *Cora*, un acte inédit de M. Frédéric Descamps, qui sera joué par MM. Monvel et Chomé, Mes Besnier et Rosa-Bell.

Deux séances de musique des plus intéressantes auront lieu à la Grande-Harmonie : la première, consacrée à la musique de chambre, sera donnée jeudi 15 mars, à 8 heures du soir par MM. Joseph Wieniawski et Eugène Ysaye avec le concours de MM. Joseph Jacob et Eugène Sauveur; la deuxième, consacrée à l'audition des œuvres de Chopin, sera donnée jeudi 22 mars, à 8 heures du soir par M. Joseph Wieniawski avec le concours de Mlles Jane De Vigne et Victoire Weimerskirch.

Programme de la première séance :

1o Sonate pour piano et violon (op. 30, no 2), Beethoven;

2o Deuxième grand trio pour piano, violon et violoncelle (op. 112, en *sol* majeur), Raff;

3o Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle (op. 41, en *si bémol* majeur), Saint-Saëns.

Programme de la deuxième séance :

Chopin : 1o Sonate (en *si* mineur);

2o Huit études;

3o a) Berceuse; b) Ballade (*sol* mineur); c) Nocturne (*fa dièze* majeur); d) Premier scherzo dramatique;

4o Chants polonais, chantés par Mlle Jane De Vigne;

5o Rondo brillant (en *do* majeur) pour deux pianos.

Prix des places pour les deux séances : place numérotée, 8 francs; galerie, 5 francs. Pour chaque séance : place numérotée, 5 francs; galerie, 3 francs. S'adresser à MM. Schott frères, Montagne de la Cour, 82.

Une matinée littéraire et artistique par invitation aura lieu aujourd'hui, 26 février, à 2 heures, au Cercle d'escrime de Bruxelles.

C'est aujourd'hui dimanche, à 11 heures du matin, que s'ouvre dans le vestibule du Palais de l'Université de Gand, l'exposition historique des peintres gantois du XIXe siècle, organisée au profit de la Caisse d'art et de secours des artistes gantois par les soins de l'*Union des Artistes*.

Un sculpteur français dont les œuvres étaient fort appréciées, M. Truphème, est mort le 22 janvier, à la suite d'une longue maladie.

Né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 13 mars 1820, il était venu à Paris en 1840, sous les auspices de M. Mignet, son compatriote. Elève de Bonnassieux, il était entré à l'Ecole des Beaux-Arts, le 8 avril 1846, et exposa pour la première fois au Salon de 1850. Il avait obtenu une médaille de 3e classe en 1859, deux autres médailles aux Salons de 1861 et 1863 et avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1880.

En ces dernières années, M. Truphème faisait partie du jury de sculpture aux Salons annuels; il était l'un des fondateurs de l'association des *Cigaliers*. Depuis 1850, c'était l'un des exposants assidus du Salon de Paris.

Sommaire de la *Revue indépendante :*

J.-F. Raffaëlli. Caractères de la ligne. — J.-H. Rosny. Tornadres. — Cam. Lemonnier. Les peintres flamands à Munich. — Jean Moréas. Aucassin et Nicolette. — Jean Ajalbert. Le p'tit roman (première partie). — Gustave Kahn. Eventails, poésies. — Gustave Kahn. Chronique de la littérature et de l'art. — Octave Maus. Chronique bruxelloise. — Félix Fénéon. Calendrier (livres, théâtres, musique, peinture, etc.).

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand in-4°, imprimé de grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs d'après les œuvres de nos artistes les plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

Prix : 50 francs.

S'adresser à Mme Ve MONNOM, imprimeur-éditeur, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à *l'Art moderne* — Paiements par à-comptes dont le souscripteur peut fixer le montant et la date à sa convenance.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES-LEIPZIG

JOH. STRAUSS. VALSES POUR PIANO

ÉDITION COMPLÈTE

publiée par son fils JOH STRAUSS

Édition à bon marché. La livraison fr. 1-50

Tous les libraires ou marchands de musique fourniront à vue la première livraison qui vient de paraître.

Prière de demander des prospectus détaillés.

L'édition complète formera 25 livraisons ou 5 volumes.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

MAISON

Félix CALLEWAERT père

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Vve MONNOM Successeur

IMPRIMERIE

TYPO-, LITHO- & CHROMO LITHOGRAPHIQUE

26, RUE DE L'INDUSTRIE

BRUXELLES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 10. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 4 Mars 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Jocelyn. — A la gloire d'Antonia, par Edouard Dujardin. — Les Lys noirs, par Alber Jhoney. — Les Peintres de la vie. — Musique, *Septième concert d'hiver*. — Wallenstein. — Le droit des auteurs. — Petite chronique.

JOCELYN

Par dix degrés sous zéro, ils sont arrivés, nombreux, les amis du compositeur, des jeunes, des vieux, — des vieux surtout, et de leurs mains battantes et claquantes ont de vive force arraché un succès aux Bruxellois étonnés. Zèle louable, dévouement rare, fraternité artistique pimentée d'un grain de chauvinisme, qui montrent combien M. Godard compte de sympathies à Paris. A moins que ce ne soit M. Capoul, supposition que rend vraisemblable le chiffre élevé des ténors et barytons disséminés dans la salle. Quant aux amis de Lamartine, il n'en doit rester guère, et s'il en survit quelques uns, il est permis de douter qu'ils soient disposés à approuver l'espèce de hachis qu'ont fait de son idylle les librettistes.

Nous n'allons pas, qu'on se rassure! servir à nos lecteurs une nouvelle analyse du poème, avec les commentaires obligés, pas plus que nous ne donnerons le catalogue explicatif des morceaux de musique, romances, chœurs, duos, quatuors, finales, auxquels *Jocelyn* a servi de prétexte.

L'avantage des journaux hebdomadaires est de pouvoir se dispenser de tout reportage, anticipé ou simultané, et de se borner à donner, après que les plaidoiries sont finies de part et d'autre, après que les avocats ont épuisé tous les arguments utiles à faire valoir en faveur de la thèse à soutenir, un résumé impartial des débats, une sorte d'avis du ministère public, précédant la délibération et le jugement.

Ce jugement, c'est le public qui le prononcera, et nous pensons qu'il ne donnera pas raison aux enthousiastes de la première soirée. L'œuvre est trop en dehors des préférences actuelles des spectateurs, — des spectateurs bruxellois, bien entendu, et non de l'auditoire panaché de samedi, — pour qu'on ne discerne pas nettement, dans l'accueil fait à *Jocelyn*, la nature et la source des applaudissements qui lui ont été prodigués.

Il y a eu, à cet égard, de la part de quelques critiques parisiens, une méprise assez plaisante. On a imaginé qu'une partie de l'assistance, qui pourrait bien, si l'on défalque le contingent d'admirateurs « quand même » amené par le train d'une heure cinquante-cinq, former la majorité (nous le constatons à regret pour M. Godard, n'avait reçu l'œuvre nouvelle qu'avec une réserve polie en raison d'un antagonisme des wagnéristes à l'égard de toute importation française. Faire

du jeune compositeur un petit David agitant sa fronde n'est guère adroit, car de toutes les armes le ridicule est bien la plus meurtrière. Les cailloux contenus dans la sacoche de *Jocelyn*, — fussent-ils des diamants, — sont de trop petit calibre pour inquiéter le Goliath germanique, et l'authentique épithète de « polisson » dont l'honorent les Philistins parmi lesquels le jeune David promène sa gloire en herbe fait sourire, tout au plus, sans fâcher personne.

De même qu'ils regardaient avec curiosité les amis du compositeur applaudir toutes ses fins de phrase, tous ses points d'orgue, les Bruxellois ont lu, avec un bon rire aux lèvres, le récit de la fameuse bataille où les wagnéristes ont été écrasés, mis en déroute, réduits en poussière par le tumultueux Benjamin.

Et maintenant que tout cela est passé, que l'immense ballon patiemment gonflé, durant des semaines, s'en est allé par les airs, à la conquête des mondes, on ira voir le très joli spectacle offert par MM. Dupont et Lapissida avec autant de sérénité qu'on en met à goûter les paisibles jouissances d'un *Ali-Baba* quelconque.

Souhaitons à la direction de la Monnaie, qui a très brillamment et très intelligemment monté *Jocelyn*, un nombre de représentations égal à celui dont s'enorgueillit à juste titre M. Oppenheim. Mais ne l'espérons pas. La qualité des spectateurs de la Monnaie différant essentiellement de celle de l'Alhambra, il faut, pour plaire au public, autre chose qu'un agréable spectacle et une succession d'aimables tableaux. La tendresse mièvre et le sentimentalisme roucoulant de M. Godard, et même le violent effort qu'il fait pour être « méchant » dans la scène de la Révolution, et même le duo des pâtres, et même la procession qui défile le long de la toile de fond au dernier acte, n'arriveront pas à imposer *Jocelyn* à l'admiration.

Parce que l'œuvre n'est pas wagnérienne? Eh ! non. Parce que nous aimons, abstraction faite de toute tendance, les ouvrages révélant une personnalité, affirmant un tempérament, indiquant une recherche, dans une voie quelconque, et que *Jocelyn* manque d'originalité, dénote un absolu défaut de tempérament lyrique et ne témoigne d'aucune recherche, si ce n'est celle de donner au ténor quelques prétextes à bravos. Parce que l'infantile adaptation de quelques morceaux de chant et de fragments symphoniques qu'aucun lien logique ne réunit, à des lambeaux de texte extraits d'un poème, ainsi que des faits divers découpés d'un journal, ne constituent pas, ne peuvent constituer, ne constitueront jamais une œuvre de valeur. Parce qu'on ne peut remplacer la charpente d'un drame lyrique, fût-ce d'un opéra ou même d'un opéra-comique, par un chapelet, maladroitement assemblé, de mélodies usées, étoffées d'un accompagnement puéril, — « un piano suffirait, au lieu d'orchestre », nous disait un des critiques parisiens les plus autorisés; et au quatrième acte : « Un piano à queue serait excessif! »

Voilà pourquoi nous n'aimons pas *Jocelyn*, et voilà pourquoi *Jocelyn* n'entrera pas au répertoire, malgré tout le talent de ses interprètes, malgré la mise en scène vraiment artistique avec laquelle on a présenté l'enfant mort-né, et malgré les efforts, dignes d'une meilleure cause, déployés en vue de faire prendre pour une lampe Jablochkoff destinée à éclairer l'univers le lumignon qu'un souffle éteindra.

Car il faut mettre hors cause, en l'aventure, l'incontestable autorité de M^me^ Caron, qui donne à la double incarnation de Laurence un relief saisissant; la superbe voix de M. Seguin, l'excellent artiste que le public voudrait empêcher de monter les marches de l'échafaud pour l'entendre davantage ; l'art de fin diseur et d'intelligent comédien de M. Engel, chargé du rôle de *Jocelyn*, — le plus important et le plus soigné de tous, ce qu'explique la collaboration de M. Capoul, qui se l'était destiné. Jusqu'aux personnages épisodiques, parmi lesquels M^lle^ Angèle Legault se fait particulièrement remarquer dans un hors-d'œuvre inattendu qui devient, grâce à elle, un des attraits principaux de la partition, tout le monde remplit consciencieusement et artistement son devoir. Les mouvements de foule sont dessinés avec animation, les choristes fonctionnent avec ensemble, et les décors sont réellement beaux; le dernier surtout a beaucoup de profondeur et de lumière.

Avec un accompagnement musical plus intéressant et un livret moins niais, le luxe de la figuration, des costumes et de la décoration ne laisserait aucun regret.

A la gloire d'Antonia

par Edouard Dujardin. — Paris, *Revue indépendante*.

« Belle consentez qu'en ces songes vous vous glorifiez ; ce laudis, que d'autres demeurent et qu'on demeure et que l'on pleure et que l'on raille et que l'on soit; que les isolées adorent le sang de l'agneau; et que les charnels hurlants et mornes d'âcres faims, se passent aux chauds ventres tressaillants. »

De cet envoi final de livre faut-il rapprocher le début d'abord pour affirmer en quelle catégorie d'amoureux l'auteur se range ensuite pour comprendre la nature et l'unité de l'écrit.

« Glorieusement, je vous ai connue; hors les apparences, hors toute relation et hors la vanité non par un charme sensuel, une quelconque occurence, non suivant la loi d'un vouloir étranger, mais tout idéalement par la minime suscitation d'un nom. En une heure de silence quelqu'un dit un nom, un nom féminin; et j'entendis le nom ; j'entendis votre nom. Aussi je vous connus ; ayant ouï votre nom, oh féminin, je vous songeai. »

Ces deux citations caractérisent par leur rapprochement plus que ne le ferait une critique longue et démonstrative. Le livre est donc un livre de rêve, mais jamais croyons-nous, un livre de

cette nature n'a été conçu, n'a été bâti sur plus frêle et aussi plus solide base. C'est uniquement le son, l'agencement de syllabes d'un mot, entendu par un poète, qui détermine l'amour. « Antonia », vocable poétique, certes, suffit à lui seul à susciter un sentiment, à le grandir, à le faire vivre, à remplir de son harmonie et de son rêve une vie à deux, si bien qu'une réalité spirituelle plus forte que toute réalité matérielle, acquiert droit non sentiment à la vraisemblance, mais à la vérité.

Il convenait de mettre bien en relief cette donnée, neuve et hardie, en parlant de M. Edouard Dujardin dont les livres ont au moins ceci de spécial : qu'ils sont des surprises non seulement de style mais de fond et de conception.

Si la phrase dans *les Lauriers sont coupés* était petite, détaillée, méticuleuse en rapport avec cette analyse des riens que l'auteur essayait, ici dans *A la Gloire d'Antonia*, elle se déploie en louange, assez amplement, sans toutefois s'exagérer jusqu'au lyrisme et voulant ne jamais cesser d'être intime, comme une confidence d'amoureux.

Les Lys noirs.

par Alber Jhoney. — Paris, Georges Carré, éditeur.

Profonds lys ténébreux, vous êtes le symbole
De la Kabbale sainte et de mon triste cœur.

D'où le titre du livre, qui soudainement arbore des professions de foi de magisme. Sorath, Isis, Jérusalem, Michaël, Mammon sont chantés en des vers massifs, tablés, larges comme des marches de grands escaliers. Les parfums d'Asie, les mers écarlates, les végétations édeniques, les lointaines apothéoses, colorent cette poésie.

Quant au but que poursuit M. Jhoney en s'enfonçant dans l'occultisme ?

Ce que je vais chercher dans ce désert sublime
Ce n'est pas seulement l'ivresse de l'abîme,
Mais l'arcane qui sauve et le secret perdu.
Quand je serai vers vous, enfin, redescendu,
Quand je consacrerai la science éternelle
A guérir la souffrance et la honte charnelle
Et le sang du soleil à laver les lépreux,
Vous comprendrez alors quel espoir douloureux,
Quel effort de changer en paradis la terre
M'ont fait m'anéantir dans le triste mystère.

La science entendue ainsi devient de la charité; l'étude, une caverne en laquelle on s'enfonce pour en extraire des trésors sauveurs; et le but même de l'art, le but unique, l'art lui-même, est raté.

C'est le grand reproche que l'on peut faire aux *Lys noirs*, où de beaux vers, ci et là, éclatent.

LES PEINTRES DE LA VIE (1)

ALFRED STEVENS ET FRANÇOIS MILLET

PEINTRES DE LA FEMME

Je ne connais que deux grands peintres de la femme dans ce temps. C'est A. Stevens et F. Millet. Des deux pôles où ils se sont placés pour la voir, ils ont résumé dans leurs deux manières de la comprendre les deux bouts de la femme moderne. Entre ces extrémités, nouée par la chaîne des intermédiaires, la condition de la femme se développe tout entière. Exaltée chez Stevens jusqu'à l'intelligence, elle descend chez Millet jusqu'à la bestialité. On sent chez la femme de Stevens l'effort des hommes qui l'ont poussée jusque-là, et chez la femme de Millet, les attaches de la nature qui ne lui ont pas permis de monter. A travers le changement des positions, comme deux sœurs jumelles dont l'une est partie pour la ville et dont l'autre est demeurée aux champs, elles se tiennent la main et forment le point culminant de la famille féminine. La sirène élégante de Stevens est sortie du bloc abrupt de Millet. On voit mieux le point d'arrivée par l'étude du point de départ, et Stevens complète Millet.

La femme de Millet, trempée dans le sang des campagnes, s'épaissit sous la rude enveloppe que la terre met à ses enfants : à demi-corps enfoncée dans les labours, elle participe de la grande vie animale comme les vaches et les bœufs et s'entoure jusqu'à la mort des langes massifs de son berceau. Elle est la laitière qui enfante et qui nourrit, et sa poitrine abreuve d'un lait pur une race dure comme elle. La sève qui fait pousser les pommes de terre coule dans sa veine robuste et corse de contours épais son torse librement caressé par les vents et les soleils. Millet m'ouvre le seuil véritable du premier Éden : la grande aïeule primitive devait ressembler à ses génisses fécondes. Eve, sortie de la terre et maçonnée dans le limon, était pareille à un mont, et ses mamelles se groupaient à sa gorge comme des bois sur des pentes de rochers.

La femme de Millet est avant tout la mère : les flancs qu'il lui donne se sont élargis dans les couches, et des mains d'enfants ont tapoté ses virils seins. Elle est la féconde nourricière des champs, avec quelque chose de doux et de farouche en même temps qui la fait ressembler à un symbole. Millet campe ses femmes comme des cariatides : il leur donne la puissante allure et la taciturnité des mythes.

Alfred Stevens, lui, prend la rude glaise du peintre Millet et la dégrossit à grands coups. Il part de l'Eve rustique pour arriver à la Galathée mondaine. Il tord les seins de cette pataude calme et y plonge le coin de l'homme. Le ventre chez ces louves est infécond : il lui ôte l'ampleur sacrée et le fait souffrir par l'absence de l'enfant. Cette veuve n'a plus dans ses jupes l'odeur de la bouverie, mais les musc dont elle se couvre exhalent autour d'elle des vertiges. Elle est le côté noir de la femme dont Millet reproduit le côté blanc. De même que la femme de Millet est la maternité, la femme de Stevens est l'amour. Innocente, elle s'assied au banquet pour mordre les fruits. Un jour, l'illusion fuit,

(1) Sous le titre *Les peintres de la vie*, pour paraître au premier jour chez l'éditeur Savine, Camille Lemonnier restitue des pages de critique parues à des dates diverses. Celle que nous reproduisons ici remonte à 1870.

elle reste encore, mais c'est pour ronger les écorces. Quand enfin la nuit vient, elle se dresse vengeresse vers les hommes et leur tend avec un rire amer la coupe de son fiel.

Le peintre l'émancipe dans une sorte de passionnalité où elle est à la fois l'ange et le démon et qui complique le corps d'une âme. Millet accouple la femme à l'homme, et Pan, dans les bois, fait à leurs noces charnelles des orchestres de flûtes et de zéphyrs. Stevens fond en des caresses de feu les âmes et éparpille au dessus des libres hymens du cœur, pêle-mêle avec les amours ailés de Vénus, les diables cornus de Lilith. Il y a chez Millet, pour tapis, des landes de trèfles où l'on se caresse à la manière des lapins, et chez Stevens, pour gazons, des tapis où l'on taille la pomme avec des couteaux d'or. Boucher ni Mignard, d'ailleurs, n'ont rien à voir ni chez l'un ni chez l'autre : ils ont horreur du joli et personne chez eux ne fait la bouche en cœur. Millet comme un pontife demeure serein. Le front penché vers les labours, il moule ses femmes dans une placidité intense qui ne pleure ni ne sourit. La gaieté du penseur en lui ne dépasse jamais un petit coin de la toile et s'y éjouit par échappées, dans un rayon de soleil, avec les poules et les moineaux. Stevens, aussi sérieux, entrebâille parfois la bouche de ses sphinx dans un sourire, mais ce sourire est armé, par dessus les dents cruelles. Ils ont, du reste, trop le respect de leur art pour le faire rire.

Le rire dans le masque humain, a la difformité d'un trou par où la bête s'exhilare. Le rire, d'ailleurs, est un état violent entre la fureur et l'épilepsie. Pasquin et Tabarin, s'esclaffant de rire, font la parade devant des ventres déboutonnés et non devant des esprits.

La femme de Stevens traîne après elle le mal de l'homme, et sous sa gorge se cache une morsure. Elle serait au cloître, comme Lélia, pour y rugir sa douleur, si le cloître existait encore. Sa misère est de rester attachée, par des fibres en sang, à l'effroyable monde qu'elle trompe et qui l'a trompée. Elle y mourra d'ailleurs, Madeleine non repentie, car c'est là qu'elle s'est sentie triompher et périr.

La femme de Millet ne vit pas, elle fait vivre. Celle de Stevens vit, mais elle donne la mort.

L'atmosphère de celle-là est rafraîchie éternellement par les vents et baigne dans le grand ciel ouvert. Celle-ci, au contraire, noyée dans une atmosphère de poisons, s'étouffe dans le mystère, la douleur et les parfums. L'une s'étale à la clarté dans une demi-nudité inconsciente ; l'autre cache sa nudité au fond de ses robes et la montre bien mieux. Chose terrible ! Elle est habillée.

Eve est nue.

Musique

Septième Concert d'hiver

Il nous reste peu de place pour apprécier, comme il conviendrait, la septième matinée des Concerts d'hiver, dont le programme, judicieusement composé en vue d'un exposé de l'histoire musicale, partait de Mozart pour arriver au complet épanouissement de la musique polyphonique, aux *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. Bornons-nous à citer l'excellente interprétation de la symphonie en *ut mineur* de Brahms, entendue au concert précédent, et le charme mélancolique de quelques pièces nouvelles, inconnues du public bruxellois : deux mélodies de Grieg pour instruments à cordes et un *adagio* pour violoncelle, harpe et orchestre, de Max Bruch, d'après des mélodies hébraïques. La partie de violoncelle a été remarquablement jouée par M. Godenne, un jeune virtuose qui débute brillamment.

L'ouverture des *Maîtres Chanteurs* n'a jamais été interprétée au théâtre avec autant de clarté et d'ensemble.

WALLENSTEIN

Trilogie par Vincent d'Indy.

M. Vincent d'Indy, le jeune maître français dont les compositions ont eu récemment, à l'une des matinées des *XX*, un si vif succès, vient de faire exécuter aux concerts Lamoureux une œuvre considérable, à laquelle il travaille depuis des années. Voici le compte rendu que lui consacre, dans le *Guide musical*, M. Balthazar Claes. En raison des nombreuses sympathies que s'est acquises à Bruxelles M. d'Indy, on nous saura gré de reproduire cette correspondance d'un critique éclairé. L'article établit péremptoirement la « gallophobie » des wagnéristes !

« Cette semaine, notre élite musicale et artistique a pu goûter une jouissance rare : nous avons entendu, hier dimanche, la magistrale Trilogie d'ouvertures composée par M. Vincent d'Indy, pour le poème dramatique en trois parties de Schiller : *Wallenstein*.

Enfin, grâce à M. Lamoureux, l'homme de toutes les belles initiatives, l'incorrigible champion des grandes et difficiles causes, le public a pu juger dans son ensemble, que dis-je, juger... admirer et applaudir à tout rompre cette œuvre capitale, témoignage incontestable des qualités exceptionnelles de son auteur.

Génie de la combinaison poussé à un degré extraordinaire, science approfondie de l'orchestration, habileté surprenante à manier, à transformer les thèmes, relief et caractère saisissant de ces thèmes, intérêt soutenu de l'harmonie et du rythme, sentiment puissant de la grande construction symphonique, clarté et impeccabilité du plan tonal, goût raffiné pour la couleur et le pittoresque, recherche heureuse de moyens, d'effets nouveaux, et sûreté rare dans leur emploi... je n'en finirais pas d'énumérer tout ce qu'on peut trouver de talent naturel et d'expérience acquise, en un mot, de facultés diverses et bien peu souvent réunies, dans l'œuvre de M. d'Indy.

Et qu'on ne dise pas que cette maîtrise, poussée à ses extrêmes limites, est incompatible avec le sentiment et l'émotion... J'en appelle aux auditeurs d'hier : est-il ardeur plus entraînante, plus vivante animation que celle de la première partie, *le Camp* ? Que d'imprévu piquant, que de captivante variété !... Et dans la deuxième partie, *Max et Thécla*, quelle tendresse chaste, arrivant à la passion intense, dans cette phrase de Thécla, d'un si beau développement, qui passe de la clarinette aux violoncelles et altos, et s'exhale à la fin, soupirée par le hautbois, avec une si touchante mélancolie !... Et dans la *Mort de Wallenstein*, quelle âme rebelle à toute poésie se refuserait à subir la mystérieuse fluctuation des grandes ondes harmoniques du début, à sentir la majesté sombre et profondément pathétique de la péroraison !

Il a fallu douze ans pour que cette trilogie, unique en son genre, fût achevée et présentée au public en son entier, avec la parfaite exécution qui lui était nécessaire : douze ans pour

qu'elle se révélât avec l'intérêt de ses contrastes et de son étroite unité. Ce laps de temps donne la mesure des progrès accomplis en France par l'art novateur dont M. Vincent d'Indy, parmi un certain nombre toujours grandissant d'autres musiciens, est un des représentants les plus qualifiés et les plus doués, un des tenants les plus vaillants et les mieux armés, et parmi les jeunes, le plus en lumière, et à juste titre.

J'avoue ici, avec mon admiration pour l'auteur, une tendresse particulière pour sa Trilogie sur *Wallenstein*. Cette œuvre, que j'ai vu naître et grandir peu à peu, résume et replace plus spécialement, sous mes yeux, une période de luttes, de foi agissante, militante même, d'efforts isolés et d'abord ingrats, d'espoirs à leur aurore, d'essais de plus en plus mûris, et conçus dans une pensée exclusivement artistique. C'est là ce qui rend plus significative encore la victoire remportée hier, à la fois, par le talent personnel de l'auteur, et par la cause qu'il représente... Le *Chant de la Cloche*, cette œuvre d'ailleurs hors de pair, couronnée au Concours de la ville de Paris, se présentait au public sous le patronage d'un jury éclairé, avec le prestige d'une recommandation officielle, collective et autorisée, après une épreuve des plus favorables devant un public choisi... La *Symphonie cévenole* de l'an dernier était l'œuvre exquise, étincelante et de proportions plus accessibles, d'un auteur d'une réputation déjà établie, classée... La Trilogie exécutée hier a été conçue, longuement portée, couvée, caressée et parachevée, avant la trop tardive consécration du succès et la période de la pleine lumière. Si par l'ampleur de son plan général, par la sévérité de sa sonorité exclusivement orchestrale, par l'ensemble de son abord tant soit peu fier, elle a déconcerté quelques timides, trop vite lassé quelques attentions débiles, et laissé quelques aveugles dans leurs ténèbres irrémédiables, elle a inspiré le respect aux hostiles, elle a fait éclater les applaudissements des clairvoyants, et soulevé les bravos de tous ceux (ils sont nombreux et le deviennent de plus en plus) qui comprennent de quel côté est l'art qu'il faut encourager... Si je ne me trompe, cet accueil a dû être particulièrement doux à l'auteur. »

LE DROIT DES AUTEURS

Le rapport présenté par M. Louis Cattreux, secrétaire de *la Société des compositeurs et auteurs lyriques belges*, à l'assemblée générale du 22 janvier dernier, vient d'être imprimé et distribué.

Il constate que la Société a conclu une série de traités qui assurent aux auteurs le bénéfice de la loi du 22 mars 1886. C'est ainsi que la ville de Bruxelles paie une redevance annuelle de 1,000 francs pour les Concerts du Parc, du Bois de la Cambre, les distributions de prix, etc. A la suite de la circulaire du ministre de la guerre enjoignant aux chefs de musique de ne prêter le concours des musiques de l'armée aux fêtes et exécutions musicales privées qu'après avoir exigé la production, soit de la quittance des droits d'auteur, soit d'une autorisation écrite de la société, plusieurs administrations de villes de garnison ont signé avec la Société des conventions par lesquelles elles s'engagent à verser une annuité variant de 100 à 500 francs. De même, le Cercle artistique a conclu un traité de 500 francs. Plusieurs sociétés, telles que *la Grande-Harmonie*, le *Cercle symphonique et dramatique*, le *Cercle instrumental*, le *Cercle artistique d'Anvers*, etc., ont suivi cet exemple.

Mais un grand nombre d'associations refusent de reconnaître la légitimité des revendications des auteurs, et l'application de la loi n'est pas sans difficultés : il faut, en effet, aux termes de l'art. 26 de notre loi, pour que le parquet puisse exercer des poursuites, une plainte formelle de la partie lésée, et lorsque le compositeur est mort, il est souvent très difficile de retrouver, à l'étranger, ceux de ses héritiers ou cessionnaires qui ont qualité pour signer la plainte.

La plupart des sociétés objectent que les fêtes qu'elles donnent échappent, par leur caractère exclusivement privé, à toute redevance. Le rapport contient sur ce point d'intéressantes observations :

« On sait qu'il existe en Belgique environ 4,000 à 5,000 sociétés d'agrément, d'orphéon, d'harmonie, fanfares, etc., etc., qui donnent continuellement des fêtes musicales et qui mettent sans vergogne en coupe réglée le répertoire de nos compositeurs.

Toutes ces sociétés n'existent que parce qu'elles font de la musique. Pour réaliser cette condition d'existence, elles s'emparent de toutes les œuvres de nos compositeurs, et quand je réclame au nom de ceux-ci une modeste rémunération, on refuse, en prétextant, ainsi que je viens de le dire, que les réunions sont privées. Quand j'insiste, on crie au scandale, à la spoliation, et on menace de saisir la presse.

La loi sur le droit d'auteur s'est bornée à interdire les exécutions musicales *publiques*, mais sans définir ce qui constitue la *publicité*, laissant aux tribunaux compétents le soin de fixer la jurisprudence à cet égard.

Il en résulte que ceux qui cherchent à échapper à nos revendications prétendent, par une véritable équivoque, contrairement à la logique, à la vérité des faits et à l'esprit de la loi, que leurs réunions constituent des réunions privées, par la seule raison que ces réunions se tiennent dans les locaux de la société. C'est là une thèse anti-juridique, car il est possible de tenir une réunion publique dans un local privé, de même que l'on peut constituer une réunion privée dans un local public.

Mais quand on réunit plusieurs centaines de personnes et la famille de plusieurs centaines de sociétaires, on ne peut sérieusement prétendre se retrancher dans les immunités du domicile privé pour refuser tout droit d'intervention aux compositeurs dont on usurpe les œuvres.

Or, chacun sait que toutes les fêtes organisées par les sociétés sont toujours offertes aux membres et à leur famille, femmes, filles, sœurs, etc., habitant sous le même toit. Ce sont incontestablement là des audiences publiques, et j'ai bien souvent essayé d'en convaincre les sociétés en leur exposant que, si à un moment donné, les membres de la société quittaient le lieu de la réunion, les personnes qui resteraient dans le local constitueraient, à toute évidence, un auditoire public.

Les sociétés récalcitrantes peuvent être classées en plusieurs catégories.

Les unes sont de véritables puissances politico-musicales. Elles se composent de 1,000, 1,200, 1,500 membres payant une cotisation de 20, 40 ou 60 francs par an, laquelle donne le droit d'introduire les familles aux représentations dramatiques, concerts, bals, etc., et constituant ainsi des auditoires de 1,000 à 2,000 personnes, qui ont, en réalité, payé, par la cotisation mensuelle ou annuelle, le droit d'assister à ces fêtes.

On organise ainsi des réunions dans lesquelles on produit les œuvres les plus intéressantes. On fait appel à des artistes, à

des virtuoses, auxquels on attribue un cachet d'une certaine importance, et l'on offre aux familles des représentations ou des concerts à bon marché.

Ces concerts, ces fêtes ainsi organisées sont incontestablement des exploitations basées sur la musique et, par l'attrait qu'elles offrent, par le nombre de ces réunions, les organisateurs se procurent des ressources qui viennent alimenter le budget de la société.

Il n'y a peut-être pas ici la préoccupation de lucre, mais l'exploitation proprement dite est indéniable.

Une autre catégorie de sociétés est celle qui organise des fêtes auxquelles assistent les sociétaires et leur famille, ainsi que des amis que l'on accueille moyennant une carte d'invitation payée 1, 2 ou 3 francs.

On se procure ainsi de petites ressources pour alimenter la caisse, faire des excursions, etc., etc., et quand les auteurs veulent timidement réclamer leur part, on crie au scandale : ce sont des réunions privées, intimes et, comme charbonnier, ces sociétaires entendent être maîtres chez eux.

Une troisième catégorie est celle des fêtes de charité ou de bienfaisance. Celles-ci ont lieu à bureau ouvert et, dès lors, on pourrait croire qu'il ne peut y avoir aucune difficulté : ce sont bien des réunions publiques.

Mais ici les organisateurs font valoir les idées de charité et de désintéressement, devant lesquelles les auteurs devraient abdiquer tous leurs droits.

C'est, en d'autres termes, la charité obligatoire.

Je suis loin de m'attaquer ici aux institutions de bienfaisance qui sont sérieuses et administrées par des personnes connues et honorables, mais il y a une foule de gens qui se couvrent du manteau de la charité pour constituer des exploitations plus ou moins lucratives.

Récemment, au Conseil communal de Bruxelles, on constatait qu'il y avait lieu de mettre un terme aux abus révélés, et le rapport sur cet objet portait que « bien souvent des fêtes de cha-
« rité, bals, concerts, ont lieu dans des conditions telles, que
« les frais emportent la plus grande partie de la recette et que
« l'appel fait au public demeure stéril et tarit, sans profit pour
« personne, les sources de la bienfaisance ».

Nous pourrions, à cet égard, citer des faits édifiants, mais nous n'en rappellerons qu'un seul, tout récent, dû à l'une de nos sociétés réfractaires. Un grand concert de bienfaisance était organisé et obtenait le plus grand succès ; la recette s'était élevée à près de 7,000 francs ; les frais ont été d'environ 6,600 francs, et les pauvres ont reçu 400 francs ! »

Ce qui n'empêche pas que la première année d'application de la loi sur le droit d'auteur a donné lieu à une perception de 12,000 francs ; la deuxième année a produit 32,000 francs, et le troisième exercice, dans les prévisions du rapporteur, en rapportera 50,000. Les compositeurs belges entrent pour une part d'environ 20 p. % dans la répartition.

A la séance du 12 février, M. Cattreux a présenté, au nom de la commission spéciale instituée le 22 février, un rapport sur la question — actuellement à l'ordre du jour — de la représentation publique des œuvres dramatico-lyriques des compositeurs belges. D'après le rapporteur, le subside de 10,000 francs que vient d'accorder le gouvernement à cet objet est absolument insuffisant et ne constitue qu'un premier pas dans la voie des libéralités où l'intérêt de l'art national exige qu'il s'engage sans tarder. Tandis que les portes s'ouvrent toutes grandes aux compositeurs étrangers, elles restent impitoyablement fermées aux auteurs belges.

« Notre pays a fait œuvre de vulgarisation et de propagande artistique en faisant valoir successivement les chefs-d'œuvre lyriques des écoles française, italienne, allemande, etc. La Belgique s'est acquis par là beaucoup d'honneur chez les peuples voisins, mais le sort de nos compatriotes ne s'en est nullement trouvé amélioré. »

L'intervention du gouvernement est d'ailleurs commandée par les principes qu'il a adoptés pour l'encouragement des autres manifestations de l'art.

« On incite les jeunes gens ayant le goût et les aptitudes musicales, à se consacrer à l'étude de cet art. Et, lorsqu'après de longues années de travail, après avoir passé avec succès par tous les degrés de ce laborieux et difficile enseignement, ils arrivent au moment où ils ont à vaincre les préjugés et combattre les convoitises, pour faire apprécier leurs productions, par une anomalie inexplicable, ils sont tout d'un coup abandonnés et livrés à eux-mêmes.

Qu'ils arrivent à décrocher le prix de Rome, ou qu'ils parviennent, par des compositions originales, à obtenir la consécration des premiers succès, il semble que ce soit le moment de soutenir leurs efforts et d'encourager leur talent. C'est au contraire alors que toutes les difficultés surgissent pour le jeune musicien et que toutes les portes semblent se fermer devant lui.

Dans les autres branches des beaux-arts, pour la peinture, pour la sculpture, on constate que c'est à ce moment difficile que viennent tous les encouragements ; les jeunes artistes sont sollicités de produire, les expositions publiques et privées, les commandes et les acquisitions permettent à tous les talents de s'épanouir en même temps qu'elles apportent les ressources nécessaires à l'existence. On voit organiser des concours, accorder des primes qui excitent l'émulation et encouragent au travail.

Mais il ne se passe rien de semblable pour la musique ou pour le théâtre. Est-ce que la direction des beaux-arts commande des opéras ? Est-ce qu'il y a des expositions musicales lyriques ou dramatiques ? Est-ce que l'on voit le gouvernement ou les particuliers dire à un musicien : « Faites-moi un opéra ou un ballet », comme ils disent à un peintre : « Faites-moi une scène décorative moyennant telle rétribution ? »

C'est, on s'en souvient, appuyée des mêmes arguments, la thèse que nous avons, à maintes reprises, défendue dans *l'Art moderne*. Et la conclusion du rapporteur est la nôtre :

« Il importe que les pouvoirs publics interviennent pour rétablir l'équilibre en faveur de nos compositeurs nationaux et le seul moyen d'y parvenir c'est de subsidier les directions théâtrales qui monteraient des œuvres lyriques belges. Aucune d'elles ne pourra actuellement donner la preférence aux œuvres de nos compatriotes, si elle n'est pas garantie, dans une certaine mesure, contre les mauvaises chances inhérentes aux entreprises de cette nature. »

Petite chronique

L'encombrement des matières nous oblige à remettre à dimanche prochain notre étude sur *la Puissance des Ténèbres*,

l'émouvant drame du comte Tolstoï, dont les représentations au théâtre du Parc par M. Antoine et ses camarades du Théâtre Libre, ont fait sensation. Notons dès à présent le vif succès qui a accueilli la tentative hardie de M. Antoine et les sincères applaudissements qui ont salué l'excellent artiste.

M. E. Claus ouvre au Cercle artistique une exposition d'œuvres nombreuses. On sait M. E. Claus travailleur, attiré vers le paysage natal, inquiet de ce qu'il croit être la lumière.

A examiner ses envois avec attention on se convainc pourtant que ses souhaits, M. Claus ne les réalise qu'imparfaitement. Ses sites ne sont guère baignés de clarté et ses personnages, découpés, ne tiennent nullement dans l'air.

Bastien Lepage, jadis, faisait un art analogue : un art qui plaisait, qui, à son époque, semblait avoir des apparences de nouveauté et des tentatives d'audace. Aujourd'hui, que de pas plus décisifs ont été faits dans la même voie !

Nous voulons dire franchement à M. Claus notre opinion, plutôt que l'atténuer par de fades réticences, édulcorées ci et là.

A la quatrième matinée des *XX*, jeudi, M. Antoine, directeur du Théâtre Libre, a montré la souplesse de son talent et son art de parfait diseur dans trois pièces, de caractères différents, qui ont été vivement applaudies. L'une de Musset : *la Soirée perdue*, la deuxième de Pailleron : *l'Accusé* — celle-ci surtout admirablement dite par l'artiste — et la dernière d'Hugo, *Après la bataille*. L'élégant auditoire des matinées vingtistes n'a exprimé qu'un regret : c'est que M. Antoine, dans la crainte de paraître trop long, ait été trop court.

Les *XX* clôtureront la série de leurs matinées musicales et littéraires par une séance supplémentaire consacrée aux œuvres de M. Gabriel Fauré. Cette audition aura lieu, demain lundi 5 mars, à 2 heures.

Le programme se compose d'un *Quatuor* pour piano et instruments à cordes, d'une *Sonate* pour piano et violon, d'une *Berceuse* pour violon et piano, de l'*Elégie* pour violoncelle (redemandée) et d'un choix de mélodies. Ces œuvres seront interprétées par l'auteur, par Mlle Rosine de Wulf et par MM. Eugène Ysaye, Joseph Jacob et Eugène Sauveur.

Aujourd'hui, dimanche, dernier jour d'exposition.

La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg tient sans conteste la tête des publications périodiques à grand succès. Sous la haute direction d'Arsène Houssaye et d'Armand Silvestre, ces deux maîtres en l'art de charmer, tous les talents, toutes les opinions élevées sont représentés dans ce superbe volume.

On s'abonne à Paris, 14, rue Halévy. — Un an : 30 francs. Etranger : 35 francs.

La Jeune Belgique imprime à l'adresse d'un de nos collaborateurs cette chose aigre : « M. Jules Destrée avait bien voulu se charger de faire la critique du Salon des *XX*. Malheureusement, grâce à la courtoisie de leur secrétaire, entrée a été refusée à notre collaborateur, et M. Maus voudra bien prendre vis-à-vis de MM. les Vingtistes la responsabilité de notre silence ».

M. Destrée, qui est de Charleroi, donne aux mots un sens spécial, que nous ne leur connaissons pas à Bruxelles. Un monsieur est invité à l'ouverture d'une exposition. Il sollicite des invitations pour sa famille et pour ses amis : famille et amis les reçoivent. Il réclame, en outre, une carte permanente en qualité de collaborateur d'une revue mensuelle : on lui répond que la revue ayant reçu son service habituel, on ne peut augmenter celui-ci sans augmenter en même temps le service des autres journaux et revues.

A Charleroi, le cas de ce monsieur s'exprime par les termes : « entrée refusée ».

De même, à Charleroi toujours, on déclare que le secrétaire de l'Exposition manque de « courtoisie ».

M. Maus accepte très volontiers la « responsabilité » du silence de M. Destrée, quelque affligeant qu'il soit.

Le même journal annonce que *la Revue indépendante* est « tombée sous la coupe d'un syndicat d'avocats bruxellois » et qu'en suite de cet événement, elle a congédié quatre de ses collaborateurs.

La niaiserie a des limites, mais *la Jeune Belgique* paraît décidée à ne plus vouloir les respecter.

L'Union littéraire belge ouvre un concours d'œuvres dramatiques inédites, en langue française, comédies ou drames, en prose ou en vers, de un à trois actes. Sont seuls admis à concourir les écrivains de nationalité belge.

Les manuscrits porteront une devise, qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée contenant le nom et le domicile de l'auteur. Ils seront adressés, avant le 1er juin 1888, à M. Fréd. Descamps, secrétaire de *l'Union littéraire*, 38, rue de Namur, à Bruxelles.

Il est interdit aux auteurs des manuscrits, sous peine d'exclusion du concours, de se faire connaître comme tels avant la proclamation du résultat.

Les œuvres qui auraient été récompensées dans d'autres concours, même sous un titre différent, ne peuvent être admises.

Si le sujet d'une pièce est emprunté à une autre œuvre littéraire, il doit être fait mention de cet emprunt en tête du manuscrit.

La récompense proposée par *l'Union* consistera dans la représentation de l'œuvre ou des œuvres couronnées, pendant l'année théâtrale 1888-1887, sur une scène régulière de l'agglomération bruxelloise.

L'Union se réserve le droit de publier les œuvres couronnées, en distribuant comme il lui conviendra les deux tiers du tirage, le troisième tiers restant à l'auteur, qui conservera aussi la propriété de son œuvre.

Sommaire de *la Société nouvelle*, 4e année, no 37, janvier 1888 :

En Allemagne. Sensations d'un passant, par Cam. Lemonnier. — Objet de la science économique, par C. De Paepe. — L'enseignement laïque et la religion, par L. Büchner. — Littérature néerlandaise. Last et Co, par Multatuli. — Feuillets parisiens, par Jean-Bernard. — Lettre politique et sociale, par F. Borde. — Chronique artistique, par Eug. Demolder. — Chronique musicale, par H. Maubel. — Chronique littéraire, par F. Brouez. — Hommes et choses, par A. James. — Bulletin du mouvement social. Allemagne, France, Angleterre, Hollande, Danemark, Suède et Norvège, Autriche, Turquie, Italie, Espagne. — Le mois. — Nécrologie : Godin. C. Pecqueur. — Livres et revues.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand in-4°, imprimé de grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs d'après les œuvres de nos artistes les plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

Prix : 50 francs.

S'adresser à Mme Ve MONNOM, imprimeur-éditeur, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à *l'Art moderne* — Paiements par à-comptes dont le souscripteur peut fixer le montant et la date à sa convenance.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

BRUXELLES-LEIPZIG

JOH. STRAUSS. VALSES POUR PIANO

ÉDITION COMPLÈTE

publiée par son fils JOH. STRAUSS

Édition à bon marché. La livraison fr. 1-50

Tous les libraires ou marchands de musique fourniront à vue la première livraison qui vient de paraître.

Prière de demander des prospectus détaillés.

L'édition complète formera 25 livraisons ou 5 volumes.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

MAISON

Félix CALLEWAERT père

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Vve MONNOM Successeur

IMPRIMERIE

TYPO-, LITHO- & CHROMO LITHOGRAPHIQUE

26, RUE DE L'INDUSTRIE

BRUXELLES

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 11. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 10 MARS 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

LA PUISSANCE DES TÉNÈBRES. — LA TOUR NOIRE. — LE NÉO-IMPRESSIONNISME. — LE RUBAN. CORA. — MUSIQUE. *Clôture du Salon des* XX. *Deuxième concert du Conservatoire.* — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — AMÉNITÉS PROVINCIALES. — PETITE CHRONIQUE.

LA PUISSANCE DES TÉNÈBRES

(THÉATRE LIBRE)

La Puissance des Ténèbres restitue, par des procédés d'un réalisme rigoureux, l'existence de cinq ou six êtres frustes et rudimentaires se mouvant dans une atmosphère de crime. Elle est, en outre, un instrument moralisateur, mais ceci ne nous importe ici. Enfin, elle constitue une vérification expérimentale de la foi profonde de Tolstoï en les opinions (1) qu'il professe, — par ce fait qu'il a confié le soin de les exprimer et de les vivre à son plus infime personnage, Akim. Akim est un vieillard ægrotant, presque aphone, qui, comme un gâteux de vaudeville, coupe toutes ses phrases de « ça... ça... » parasites et qui ne parvient pas à en achever une, et si pauvre qu'il se réjouit d'avoir trouvé un « travail bien avantag lans les fosses d'aisances de la ville voisine; mais aint Dieu, il a pitié des misérables, il respecte ses promesses, il méprise l'argent, il est sobre, laborieux, — et il oppose, simplement, sa droiture aux roueries, aux capitulations et à la faconde de ses partenaires. Cette confusion du comte Tolstoï et du vidangeur Akim nous semble assez sublime, — d'autant, semble-t-il, qu'elle s'est faite sans intention littéraire, sans préméditation, sans même que l'écrivain s'en soit rendu compte.

1. « Vieux chien tremblotant », c'est ainsi qu'ANICIA interpelle PIOTR IGNATITCH, son mari, riche, avare et débile paysan qui s'obstine à ne pas mourir. Dans la même izba vivent AKOULINA, née d'un premier mariage de Piotr, et le domestique NIKITA, fils d'Akim et de Matriona. Ce Nikita est un indolent et râblé luron, que toutes les femmes du village cajolent et qui est l'amant

(1) Ces opinions, qui se corroborent des maximes de Mathieu, de Luc et de Marc et qui prônent la vertu propitiatoire de la douleur, l'amour des humbles, etc., et condamnent notre civilisation, — on les connaît. Les journaux, depuis deux ou trois ans, les relatent, et aussi les illustrent d'anecdotes où l'on voit Tolstoï tresser des laptis et apprendre l'alphabet à des enfants. Tolstoï les a maintes fois formulées dogmatiquement, surtout dans *Ma Religion* et, plus récemment, dans *Quelle est ma vie?* MM. Emile Pagès et Alexandre Gatzouk ont publié, le 1er de ce mois, à la Librairie illustrée, la première et excellente traduction française de ce dernier ouvrage qui ne circule en Russie que manuscrit.

d'Anicia. Le plan de MATRIONA est tel : marier son fils Nikita et Anicia ; mais il faut que Piotr meure ; la tortueuse vieille remet donc des poudres médicinales à sa « petite fraise », à son « hirondelle » Anicia, qui devra les mêler au thé de son mari. Entre temps, elle manœuvre pour que, malgré la volonté d'AKIM, Nikita n'épouse pas MARINA, une humble servante qu'il a séduite. « La vieille, dit Akim, vois-tu, menteusement... parle contre la fille... oui... menteusement... puisque la fille, oui... elle est très bonne... très bonne, la fille ! J'en ai pitié... oui... J'en ai pitié... de la fille !... Une fille travailleuse... une bonne fille... sur elle et autour d'elle, oui... avec notre pauvreté, ça, ça fait notre affaire... et la noce ne sera pas chère... mais ce qui me touche le plus, c'est qu'on a fait une offense à cette fille, oui... une orpheline, cette fille ! Et l'offense existe ! » Devant les saintes images, Nikita jure à son père qu'il ne connaît pas Marina. Quand il a prononcé son faux serment, il a senti une commotion, il lui a semblé qu'on le poussait. « Bah ! paroles en l'air ! » et il se rassérène.

2. La lamentable, l'interminable agonie de Piotr, et le trottinement, le furetage d'Anicia et de Matriona, à la recherche de l'argent que le stupide moribond cache. Matriona réprime les tergiversations d'Anicia. Une tasse de thé, plus forte, il meurt, et l'on trouve sur sa poitrine l'argent. Il a eu le temps de demander à son domestique pardon de ses torts imaginaires : « Je ne te verrai plus... Je vais mourir aujourd'hui... Pardonne-moi, pour l'amour de Dieu, pardonne-moi, si je t'ai offensé... un jour ou l'autre, par paroles... ou par actions... Il y a eu de tout ! Pardonne-moi ». Et Nikita, qui peut encore ignorer que les femmes empoisonnent Piotr, répond : « Dieu te pardonnera, oncle Piotr ! Je n'ai pas à t'en vouloir, tu ne m'as jamais fait de mal. Pardonne-moi, toi ! Peut-être suis-je plus coupable envers toi ! » il pleure.

3. Un laps de neuf mois. Le mariage a eu lieu. L'expiation commence pour Anicia. Elle a des remords de son crime et surtout de l'inutilité de son crime : la richesse a achevé de pervertir Nikita ; il est ivrogne, violent, débauché ; très pachalesque, il dispense ses faveurs entre Anicia et Akoulina ; il leur distribue avec équité un lot de fichus français ; il les jette à la porte et les rappelle pour chauffer le samovar. Les deux femmes s'insultent : « Tu es une catin ! dit Anicia, tu cours avec un homme marié ! — Et toi, réplique Akoulina, tu as fait mourir le tien ». Akim est le témoin consterné de ces scènes. Nikita : « Le père ! Eh bien, quoi ? Je ne méprise pas mon père, je peux même lui témoigner mon estime ! Bonjour, petit père. Mes respects ! » Akim : « Le vin, voilà... vois-tu... voilà ce qu'il fait... une infamie... » Nikita : « Le vin ?... Ce que j'ai bu ? Décidément j'ai eu tort, j'ai bu avec un ami... à sa santé ». Le lyrisme énorme des discours bachiques de Nikita et, plus loin, de MITRITCH, ouvriront évidemment des voies nouvelles à l'expression de l'ivresse en Occident. Mais cette considération ne saurait être goûtée d'Akim. « Voilà ton argent, reprends-le !..... Je m'en vais, moi... vois-tu... que Dieu vous garde !..... Je peux pas, vois-tu... ça... dans votre maison... je peux pas, vois-tu... y rester... je peux pas y rester... adieu !..... Je m'en vais... parce que... vois-tu... ça ne va pas bien... chez toi... vois-tu, ça, on n'est pas bien, Nikita, dans ta maison, pas bien ! Tu vis mal, Nikita, mal ! Je m'en vais !..... Personne ne m'a offensé, ça, personne ! Seulement, ça, je vois bien, vois-tu, que mon fils court à sa perte, mon fils... il court à sa perte..... Ta perte, ta perte ! Tu es sur le chemin de ta perte ! Qu'est-ce que je t'ai dit, l'été passé ?..... Je t'ai parlé, ça... de l'orpheline... que tu avais offensée, de l'orpheline... Marina... Tu l'avais offensée..... Finie ! Non, mon ami, ce n'est pas fini... un péché en attire un autre... et tu es embourbé, Nikita, dans le péché ! Tu es embourbé, enfoncé..... Je ne peux pas, vois-tu, ça... prendre du thé... parce que ton infamie... vois-tu, ça... me fait mal au cœur... ça me fait très mal au cœur. Je ne peux pas, ça... prendre du thé avec toi !..... Tu es pris dans ta richesse, comme dans des filets, comme dans des filets, vois-tu ! Ah ! Nikita, il faut avoir de la conscience !..... C'est vrai, j'ai entendu dire aussi ça... qu'aujourd'hui on tire les pères par la barbe... Mais c'est la perte de l'âme... la perte..... Ton argent ? le voilà, ton argent... J'irai mendier, vois-tu, ça... mais je ne le prendrai pas !..... Ah !... laisse !... Je ne resterai pas, je coucherai plutôt le long d'une borne... qu'au milieu de ta saleté ! Oh ! que Dieu me pardonne !..... Réveille-toi, Nikita ! Il faut de la conscience ! » Et quand Akim est parti, subitement l'ivresse de Nikita tombe. Et l'acte III se clôt sinistrement ainsi : « Je ne veux rien ! Eteignez les lumières ! Oh ! que je m'ennuie ! Oh ! que je m'ennuie ! »

4. Il importe à la tranquillité d'Anicia et de Matriona qu'Akoulina quitte la maison : on la mariera donc ; mais elle vient d'accoucher : on tuera l'enfant. On le tuera surtout parce que Anicia ne veut plus être seule à avoir des remords. Le crime accompli, Anicia : « Tu t'es amusé, eh bien, c'est fini maintenant ! Tu faisais le crâneur, attends, tu vas savoir ce que c'est ! Tu en rabattras ! » Nikita : « Qu'ont-elles donc fait ? Qu'ont-elles fait de moi ? Comme il piaulait. Et comme il craquait sous moi ? Qu'ont-elles fait de moi ? Il vit ! Il vit toujours ! Il piaule ! V'là qu'il piaule ! On n'entend pas... je l'ai rêvé ? Comme ses petits os craquaient ! Kr... kr... Qu'ont-elles fait de moi ? Il piaule encore ! Il piaule encore ! Oui, il piaule ! mère ! oh ! mère ! Mère chérie je n'en peux plus ! Petite mère chérie, aie pitié de moi ! Oh ! petite mère chérie, c'est maintenant mon

tour! Qu'avez-vous fait de moi? Comme ses petits os craquaient! Et comme il s'est mis à piauler! Mère, oh! mère, qu'avez-vous fait de moi? »

5. Devant tous les habitants du village réunis pour la noce d'Akoulina, Nikita, au milieu des interruptions, des cris, de l'effarement, sous l'œil approbateur d'Akim, tombe à genoux devant chacune des victimes de ses offenses, il confesse ses fautes, ses crimes, assume même l'empoisonnement de Piotr, et demande pardon, au nom du Christ. « Maintenant, je ne crains personne! Chrétiens frères, pardonnez-moi. Attendez! Vous aurez le temps! Père chéri, pardonne-moi, moi, le damné! Tu m'as bien averti, quand j'ai commencé à me débaucher, tu m'as bien dit : une fois que la patte est engluée, l'oiseau est bientôt pris! Et moi, misérable que je suis, je n'ai pas écouté ta voix, et ce que tu as prédit est arrivé. Pardonne-moi au nom du Christ! » Akim : « Dieu te pardonnera, mon enfant chéri! Tu ne t'es pas épargné! Il t'épargnera. Dieu! Dieu! Le voilà! »

Le drame de M. Léon Tolstoï a été joué à Paris les 10 et 17 février, sur la scène du Théâtre Libre (M. Antoine, directeur; M. Montégut, secrétaire général), à Bruxelles les 28, 29 février et 1er mars, sur la scène du théâtre du Parc, d'après la traduction de MM. Isaac Pavlovsky et Oscar Méténier. Cette traduction, bien littéraire et d'une superstitieuse exactitude, a été revisée par M. Tolstoï. Elle annule définitivement les traductions antérieures. MM. Antoine, Mévisto et Paul Dornans furent, à Paris et à Bruxelles, les sosies d'Akim, Nikita et Mitritch.

FÉLIX FÉNÉON.

LA TOUR NOIRE

Nous avons annoncé (1) qu'en démolissant le quartier de la Vierge-Noire, on avait dégagé la base de la *Tour Noire*, qui faisait partie d'une des enceintes de Bruxelles, datant de l'an 1040, et que le bourgmestre avait donné l'ordre d'étudier la conservation de cette tour et de faire un projet de restauration.

L'étude vient d'être terminée par les soins de M. Jamaer, architecte de la Ville, et le projet a été soumis à l'approbation du Conseil communal.

Souhaitons que celui-ci accueille favorablement l'idée vraiment artistique de M. Buls. Déjà plusieurs sociétés, la *Société d'archéologie*, la *Société centrale d'architecture*, etc., ont envoyé des pétitions pour appuyer la proposition du Collège, dont la mise à exécution ne nécessitera pas de dépenses exorbitantes.

Le coût de la restauration de la tour et des travaux d'achèvement, comprenant la clôture en fer et l'aménagement du jardin, est évalué par l'architecte de la Ville à la somme de 40,000 francs environ, et, d'après le procès-verbal du géomètre de la Ville, le terrain nécessaire à l'exécution du projet a une valeur de 39,000 francs; la dépense totale s'élèverait donc à la somme de 79,000 francs.

Le travail de restauration et de restitution consistera surtout à enlever les constructions parasites qui dissimulent la structure primitive; assez d'éléments anciens ont été respectés pour permettre de rendre à la tour son aspect ancien sans recourir à des additions hypothétiques.

Ainsi le niveau du rez-de-chaussée peut être établi d'une manière exacte; les escaliers conduisant au chemin de ronde et à l'étage sont parfaitement indiqués; l'emplacement et la forme des meurtrières de la tour ont été retrouvés; les trous des arcatures disposées sous le chemin de ronde permettront de déterminer mathématiquement les ouvertures de ces arcades.

La grande baie intérieure donnant accès à la tour est visiblement marquée.

Quant à l'intérêt que présente cette restitution, il est à peine discutable.

Nous avons conservé, à l'aide de lourds sacrifices, notre Grand'Place avec d'admirables restes de l'architecture municipale du XVe, du XVIe et du XVIIe siècles, et il n'est pas un étranger visitant Bruxelles qui ne rende hommage à l'intelligente initiative de l'administration communale.

Pourquoi hésiterait-on à profiter de la seule occasion qui se présentera peut-être de préserver de la destruction un fragment de nos remparts du XIe siècle, alors que notre ville offre à peine encore quelques restes de cette époque reculée?

Ce qui n'est pas encore détruit de nos remparts de la première et de la deuxième enceinte appartient à des particuliers; et la Ville serait impuissante à préserver de la destruction ces curieux vestiges.

Ne se souvient-on pas de la réprobation qu'a soulevée dans le pays la destruction de la Tour-Bleue et de la porte d'Alençon, à Anvers? L'administration communale d'Anvers n'a-t-elle pas reconnu ses erreurs antérieures en décidant le maintien du *Steen?*

Si, pour arriver à ce résultat, la Ville est obligée de sacrifier deux terrains évalués à 39,000 francs, les terrains avoisinants, par contre, acquerront une plus-value importante, parce que les constructions qu'on y élèvera pourront prendre jour sur le jardinet qui sera à la Tour-Noire un cadre de verdure. Il sera utile que la Ville stipule dans le contrat de vente de ces terrains que les façades à construire soient soumises à son approbation.

(1) Numéro du 30 octobre 1887.

LE NÉO-IMPRESSIONNISME

Il est intéressant — et encourageant — de voir combien rapidement gagnent du terrain les idées, réputées d'abord inadmissibles, de ceux qui entendent affranchir l'art des limites étroites dans lesquelles veulent l'enfermer les esprits routiniers.

Un journal qui n'a pas coutume de faire le coup de feu aux avant-postes, *la Flandre libérale*, publie, à propos du Salon des *XX*, sous la signature de M. Albert Michel, un important et intéressant article consacré au néo-impressionnisme et dont nous extrayons les passages essentiels.

En annonçant que la théorie ne serait pas même discutée, on s'était singulièrement trompé, puisque c'est exclusivement sur le terrain du néo-impressionnisme qu'on a, cette année — avec quel

acharnement! — mené la bataille. Mais que dire de l'appui inattendu que donnent aux idées « subversives » des journaux peu suspects d'intransigeance?

Avec beaucoup de justesse, M. Michel critique la dénomination adoptée par le nouveau groupe (on sait que ces appellations, nées du hasard, sont presque toujours inexactes) et décrit leur art :

« Le néo-impressionniste décompose la lumière en ses éléments fondamentaux, tels que nous les donne l'analyse spectrale. Cela fait, il la reconstitue sur sa toile en juxtaposant, avec une patience qui doit toucher au martyre, les susdits éléments représentés par une infinité de petites touches rouges, jaunes, violettes, etc., dans la proportion nécessaire pour arriver à la reproduction du rayon lumineux. En d'autres termes, au lieu d'éclairer sa toile en prenant pour règle principale la valeur relative des tons, il a la prétention de donner à ceux-ci une valeur absolue. Les adeptes appellent cela la théorie des complémentaires ou des pigments colorés; pour les railleurs, c'est la théorie des pains à cacheter, et, de fait, à regarder de près un tableau néo-impressionniste, c'est assez bien cela.

Appliqué à cette école, le terme de néo-impressionniste est tout à fait inexact et ne peut qu'en donner une idée très fausse.

Il n'y a pas, en réalité, d'école où l'on fasse moins la part de l'impression, c'est-à-dire de l'imprévu. Rien n'y est laissé au hasard, à la fantaisie, à l'inspiration; tout, au contraire, y est calculé pour aboutir à un résultat mathématiquement certain. Et c'est là ce qui différencie le néo-impressionnisme de l'impressionnisme tout court, à un point tel qu'ils sont aux antipodes l'un de l'autre. »

Puis, il rencontre les arguments qu'on oppose à cette technique nouvelle :

« Les adversaires du néo-impressionnisme, et je dois dire qu'ils sont légion, font surtout état contre lui de ce qu'il fait jouer au procédé un rôle prépondérant. C'est, dit-on, le procédé prenant la place de l'art et voulant s'imposer en maître impérieux, alors que, comme la rime, il ne doit qu'obéir.

L'argument est spécieux, puisqu'il n'est pas contestable que tout l'effort des néo-impressionnistes a pour objet la transformation des procédés. Mais qu'est-ce que cela prouve? Si l'on veut partir en guerre contre le procédé, il faut commencer par condamner l'évolution tout entière des arts plastiques, qui n'est pas autre chose qu'une transformation constante des procédés, dans le sens d'une recherche de plus en plus complète de la réalité. Je ne dis pas que le procédé soit tout en art; je n'en crois rien, il s'en faut. Je prétends simplement que c'est lui qui constitue, non pas le seul, mais très certainement le principal objet de l'évolution artistique. Le génie et le talent sont sensiblement les mêmes chez les maîtres primitifs et chez les maîtres de la Renaissance; quant aux procédés des uns et des autres, il n'y a presque pas de point de comparaison possible. La révolution opérée par la découverte des lois de la perspective, comment se fait-il qu'elle ne soit pas une révolution dans les procédés et que celle-ci n'ait changé du tout au tout la physionomie de l'art? Ou les mots ne sont plus les mots et ils changent de signification en s'appliquant à des faits identiques, ou bien il faut cesser de reprocher aux néo-impressionnistes de s'intéresser uniquement à la transformation des procédés.

On fait, si j'entends bien, un autre reproche à l'école néo-impressionniste. Ce second argument consiste à dire que, par le côté en quelque sorte mécanique de ses procédés, elle conduit à supprimer toute originalité chez l'artiste, ou plutôt que l'originalité est ici quelque chose de tout à fait superflu et encombrant. Rien, dit-on, ne ressemble davantage à M. Seurat que M. Signac, à M. Signac que M. Dubois-Pillet. Le reproche est peut-être exact; mais, dans ce cas, il prouve non pas précisément contre le procédé, mais plutôt contre l'artiste. Prenons n'importe quelle école : est-ce qu'à côté du maître, il n'y a pas la foule des disciples sans physionomie ni originalité? Lorsque nous examinons les œuvres de l'un ou l'autre des innombrables peintres du XVIIe siècle, comme nous sommes embarrassés souvent pour en définir le caractère, pour différencier ce qui leur est particulier de ce qui est le patrimoine commun de l'école! Et de notre temps même, pour un Corot et un Millet, que de sous-Corot et de sous-Millet! En quoi cela prouve-t-il contre les procédés de ces maîtres? »

Il énumère ensuite les résultats obtenus par les adeptes de la théorie si vivement attaquée, et conclut :

« Quant aux résultats obtenus par son application, ils sont étonnants. Ces artistes, enivrés de pleine lumière, ont fait ce rêve qui semble insensé, de prendre le soleil au collet, pour ainsi dire, et de le faire rayonner dans leurs œuvres :

> Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
> Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
> Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;
> La terre est assoupie en sa robe de feu.

Les tableaux de MM. Signac et Dubois-Pillet, comme aussi de MM. Seurat et Pissarro, semblent n'être que l'illustration de ces beaux vers de Leconte de Lisle. Il semble impossible de pousser plus loin la recherche de la lumière et de baigner les choses dans plus de clarté. Assurément, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on connaît l'art de mettre de la lumière dans un tableau; mais, c'était par un moyen conventionnel : l'opposition plus ou moins accentuée des tons sombres et clairs. On peut obtenir ainsi un effet identique, tout en employant des tons très différents; il suffit d'observer bien exactement leur valeur relative. C'est ce qui explique comment deux paysagistes, placés en face d'un même coin de paysage, peuvent le colorer très différemment, tout en étant aussi vrais l'un que l'autre. Le phénomène est analogue à celui de la transposition en musique. Pour le néo-impressionniste, la transposition ne compte pas : il n'y a pas de lumière conventionnelle ni relative; il y a la lumière telle qu'elle est, telle qu'elle se comporte dans la réalité. Dès lors, plus d'ombres opaques, plus de teintes noires; la clarté partout. Et, je le répète, les résultats obtenus sont étonnants; les horizons les plus lointains acquièrent ainsi une transparence, une fluidité, une profondeur remarquables.

On peut ne pas aimer en art la reproduction adéquate de la réalité, lui préférer la fantaisie et l'inspiration. Je ne les dédaigne pas, bien au contraire. Il est toutefois indéniable que tout le mouvement artistique contemporain a eu pour objet de serrer de plus en plus près la réalité, de substituer la vie et ses complexités toujours neuves à des conventions qui peuvent certes avoir leur grandeur, lorsqu'elles sont mises en œuvre par des hommes de génie, mais qui ne tardent pas à se stériliser aux mains des froids imitateurs. C'est surtout l'école du paysage qui, par cette même communion avec la nature et la vérité, a jeté sur ce siècle un éclat artistique qui le rend l'égal des plus grands. Les néo-impres-

sionnistes ne font qu'aller plus en avant dans cette voie. Les clameurs et les railleries dont on les accueille, on les a lancées autrefois à d'autres qui maintenant sont consacrés. Il semble que l'homme ait à la fois faim et dégoût de la vérité; il ne la goûte qu'à condition d'être ancienne; nouvelle, elle lui répugne. Mais le temps fait son œuvre. Qui, tout en admirant Hobbema et Ruysdael, voudrait encore que l'on peignît comme eux? »

LE RUBAN — CORA

Quand paraîtront ces lignes, déjà l'affiche du théâtre du Parc sera renouvelée, tant sont éphémères les succès, même incontestés, des auteurs belges. Une défaveur injustifiable les frappe. Et l'exemple du *Ruban*, qui, après une réussite complète, fournit la carrière de sept représentations, en est la confirmation. Si au lieu d'être signée Oscar Stoumon, la pièce eût porté la firme connue d'une des collaborations parisiennes en vogue, nul doute que le public eût mis plus d'empressement à la soutenir.

Il y a quelques années, il est vrai, il n'eût même pas assisté à la première représentation. A cet égard, nous sommes en progrès. Des directeurs de théâtre se rencontrent, prêts à risquer l'affaire. Et une portion des spectateurs — la petite, encore, mais elle grandit — s'aperçoit qu'un écrivain peut avoir du talent, être gai, spirituel même, tout en étant né à Liége ou à Bruxelles, ou même à Mons.

Elle est très gaie, précisément, la comédie de M. Stoumon, et c'est ce qui fait son mérite principal. Sans autre prétention que celle de faire rire (à cet égard, mieux eût valu peut-être la présenter au public du Vaudeville), elle mène rondement son intrigue jusqu'aux bout du troisième acte, où apparaissent les portes, les fameuses portes d'Hennequin, et les qui-proquos, et le chapeau révélateur, et enfin le dénouement, le coup de théâtre net et décisif en vue duquel toute la pièce est bâtie: M. Lamy a donné rendez-vous à Mme Jolibois; c'est vrai; depuis des semaines, il a eu avec elle de mystérieux entretiens, c'est reconnu; il a même déjeuné avec elle en cabinet particulier — oh! pas en tête-à-tête! — c'est avoué; mais le rendez-vous, les conversations à voix basse, le déjeuner, tout cela n'avait qu'un but: faire décorer Jolibois. Et voici le résultat atteint :« Je le suis! Nous le sommes! » Enthousiasme, effusion, larmes, apothéose, et le père Pruneau, le fondateur de l'extraordinaire société d'assurances mutuelles pour le « déboisement international » (la sylviculture n'a rien à voir dans le but que poursuit la société, uniquement destinée à protéger les maris contre ce que vous devinez), perd un adhérent sur lequel il comptait.

Débarrassé de quelques mots d'un sel un peu gros, et joué avec plus de conviction, *le Ruban* plairait davantage. Tels épisodes — entre autres l'idée des petits fiancés qui se racontent mutuellement leurs... espérances, réalisables en beaux billets au porteur et en jolis coupons de dividende — ont de l'inattendu.

La gaieté communicative de M. Lortheur donne à Jolibois la physionomie voulue. Et la beauté de Mlle Balletta suffit à remplacer tout le reste.

Un lever de rideau lestement écrit complétait le spectacle. Histoire, rajeunie, d'un ancien collage qui ennuie considérablement un jeune mari et dont, à propos, le débarrasse un ami que les besoins de la pièce amènent à l'improviste de Panama pour y retourner, la tête baissée, avec le collage, naturellement. Titre : *Cora*. Auteur : M. Frédéric Descamps. Accueil : sympathique.

MUSIQUE

Deuxième concert du Conservatoire

Ce concert avait presque le caractère d'une manifestation : on eût dit que M. Gevaert voulût échapper au reproche de renfermer ses programmes dans un domaine exclusif, et que ses auditeurs, d'autre part, eussent le secret désir de lui faire comprendre combien cette attention les touchait.

Le résultat de cet échange de vues a été excellent. L'interprétation des diverses œuvres énoncées, — des œuvres jeunes, fraîches, vivantes, — a été magnifique, et les applaudissements ont été à la hauteur de l'interprétation.

Quand on lui « rend la main », quand on le laisse déployer sa belle fougue et son enthousiasme de bon aloi dans l'exécution d'une musique qu'il aime et dont il ressent vivement l'émotion, l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles est vraiment l'un des plus remarquables qui existent. La qualité des instruments (du quatuor principalement) lui donne une distinction de sonorité que complètent merveilleusement ses mérites de précision et de rythme.

L'interprétation de l'ouverture de *Tannhaüser*, dans laquelle l'orchestre a mis une puissance et une autorité réellement impressionnantes, de la *Siegfried-Idyll*, de l'ouverture de *Faust*, a donné à ces compositions de haute saveur le relief et l'accent justes. A peine pourrait-on élever quelques critiques de détail, par exemple le mouvement un peu lent dans lequel M. Gevaert fait jouer l'entrée de cor dans l'*Idylle*, et qui assombrit l'exubérante gaieté de Siegfried. Mais c'est là un reproche léger que fait oublier l'harmonieux ensemble du concert.

Un journal a découvert dans l'*Idylle* des thèmes des *Maîtres-Chanteurs*. Cela a un peu étonné les musiciens. L'*Idylle* a été composée exclusivement sur des motifs de *Siegfried*, et surtout sur la scène finale du réveil de Brunhilde. C'est presque une synthèse du drame, et son exécution au Conservatoire a fait renaître, dans plus d'un cœur, de cuisants regrets. On sait que la direction de la Monnaie se proposait, au début de la saison, de monter l'ouvrage. M. Soulacroix, d'après ce que nous dit un ami de Paris, était déjà occupé à étudier le rôle de Mime, dont il s'acquittait à merveille. Mais les dieux et Mme Melba en ont décidé autrement.

La première partie du programme était dévolue à Joachim Raff dont la symphonie *Im Walde* (*Dans la forêt*), exécutée il y a quatre ou cinq ans aux Concerts populaires, a paru déjà se voiler de vagues crépuscules. Elles se fanent vite, les inspirations qui n'ont pour tout intérêt qu'une surface pittoresque ou de curieuses recherches de timbres. La musique de Raff, déployée en façade, assez riche en couleurs, malheureusement pauvre d'idées, a fait, à côté de celle de Wagner, triste figure. On n'en a pas moins applaudi consciencieusement la chasse fantastique, et le retour du jour, et les bruissements du feuillage.....

Clôture du Salon des XX

Pour clore le cycle de leurs auditions musicales, les *XX* ont fait appel à M. Gabriel Fauré, maître de chapelle de la Madeleine, un jeune maître qui combat, avec quelques autres musiciens, aux côtés de Vincent d'Indy pour le triomphe de l'art neuf. Il avait été question d'une séance Fauré au *Cercle artistique*, mais certaines difficultés d'organisation ayant surgi, le projet n'a pas abouti, ce qui a décidé les *XX* à offrir l'hospitalité au musicien. L'audition a présenté d'autant plus d'intérêt que les interprètes habituels des séances vingtistes, MM. Ysaye et Jacob, ont donné aux œuvres choisies un relief et un charme extraordinaires.

Musicien sérieux et profondément épris de son art, amoureux des colorations piquantes, des rythmes inédits, le compositeur ne sacrifie jamais la pensée à la forme. Son inspiration a une aristocratie particulière, qui la dégage des encombrantes productions courantes. Des deux œuvres importantes exécutées lundi — le *quatuor en ut* (nº 1) et la *sonate pour piano et violon*, — la première surtout place M. Fauré parmi les compositeurs les plus distingués de l'époque. C'est, d'un bout à l'autre de la composition, une tenue parfaite des harmonies, un développement logique des motifs, un choix judicieux des timbres. Le *final* surtout, le plus travaillé, le plus « savoureux » pour les musiciens, a été spécialement apprécié et a valu, entre autres, à l'auteur, les vives félicitations de M. Gevaert.

Merveilleusement jouée par M. Eugène Ysaye, la *Berceuse* a été bissée. Et l'on aurait bien voulu, si l'on eût osé, redemander, de même, l'*Elégie*, si touchante et si belle sous le large et mordant coup d'archet de M. Jacob.

Une débutante entrevue au Conservatoire parmi les solistes de *Manfred*, Mlle Rosine de Wulf, a chanté en outre quatre mélodies, et les a chantées d'une jolie voix bien timbrée, avec un sentiment juste.

C'est M. Fauré qui tenait le piano, durant toute cette séance. Coquetterie d'artiste qui ne veut pas se contenter d'être un compositeur de sérieux mérite.

Et voici, jusqu'en février 1889, fermées les portes de l'exposition musicale que les Vingtistes eurent l'idée d'ouvrir à côté de leur Salon de peinture et qui, si vite, conquit son public d'amateurs attentifs.

AMÉNITÉS PROVINCIALES

J'suis d'Ath et ni d'Ath...

M. Destrée n'est pas né à Charleroi. Il prend la peine de nous prier de rectifier l'erreur que nous avons commise, et dont il paraît blessé. C'est à Marcinelle que le jeune avocat a « vu le jour ». Nous ne pouvons que déplorer notre inexcusable méprise.

La victime d'un secrétaire trop rigoureux sur le chapitre des entrées de faveur adresse à M. Maus, pour lui prouver qu'il a été discourtois, une lettre peu polie. L'exemple n'est pas très heureux, mais il a l'avantage de dispenser notre collaborateur de toute réplique.

Si les « sympathies artistiques » de notre jeune correspondant dépendent d'une carte d'entrée, la discussion est d'ailleurs inutile.

Il serait au surplus, injuste de juger M. Destrée sur cette lettre. M. Destrée a fait preuve, en maintes circonstances, de civilité, et parfois d'esprit.

A Monsieur Maus, rédacteur a *l'Art moderne*.

« La direction rappelle aux lecteurs de *la Jeune Belgique* qu'elle assume *seule* la responsabilité des articles sans signature, etc. ». — Il est donc tout à fait incorrect de me prendre à partie à propos d'un article que *vous saviez ne pas être de moi*. Que vous manquiez de courtoisie, cela me semble à nouveau démontré, par vos excuses (1) même.

J'approuve, d'ailleurs, l'entrefilet de M. Waller. Le secrétaire des *XX* m'a refusé une entrée permanente, c'est avoué. Il pouvait avoir d'excellentes raisons (2), — avait-il déjà donné une entrée à *la Jeune Belgique?* M. Waller le dira — mais j'étais, dès lors, dispensé de faire la critique de ce Salon. C'est ce que je répondis à M. Waller quand l'article promis me fut réclamé.

Cet incident — avec plusieurs autres — édifiera MM. les Vingtistes sur l'utilité d'un secrétaire-dictateur, qui, sortant de son subalterne rôle de porte-plume, leur voudrait imposer — tant exposants que visiteurs — les invités de son bon plaisir, et, pour satisfaire de misérables rancunes (3) personnelles, cherche à leur aliéner les sympathies les plus anciennes. - Veuillez insérer ceci.

Jules Destrée

... de Marcinelle, et non pas de Charleroi. Je rectifie, car, bien que vous vous soyez efforcé, jusqu'à un âge déjà mûr, d'apprendre la littérature en des salons choisis ou des ateliers d'artistes, les préoccupations géographiques me paraissent être restées les dominantes de l'auteur de *Malte à Constantinople*.

Chronique judiciaire des Arts

Nécropoles monumentales

Un jugement très curieux en matière de droit artistique a été rendu récemment par le tribunal civil de la Seine.

MM. Corffinières de Nordeck, architecte, et Cordier, sculpteur, avaient conçu l'idée d'introduire en France les nécropoles monumentales appelées en Italie *Campi Santi* et qu'ils avaient admirées dans un de leurs voyages.

Ils s'étaient mis immédiatement à l'œuvre, avaient élaboré certains projets qu'ils communiquèrent même au Conseil municipal de Paris, et ils croyaient pouvoir mettre leurs plans à exécution lorsqu'ils rencontrèrent des difficultés si sérieuses qu'ils durent ajourner la réalisation de leurs projets. Mais bientôt M. Corffinières de Nordeck se plaignit de ce que M. Cordier ne le secondât pas comme il l'aurait voulu dans l'entreprise qu'ils avaient conçue ensemble et lui signifia que leur association prenait fin. M. Cordier soutint que cette renonciation, après que bien des frais et des dépenses avaient été faites, n'avait pour but que les intérêts de M. Corffinières de Nordeck dans l'acceptation éventuelle des plans et il réclama des dommages-intérêts.

A quoi M. Corffinières répondit qu'aucun acte de société n'avait été rédigé entre M. Cordier et lui, que les frais, il les avait supportés presque seul et qu'en cas de succès ultérieur, il s'engageait à abandonner la moitié des bénéfices au réclamant.

On plaida.

(1) Des excuses?
(2) D'accord, en ce cas, cher confrère.
(3) Des rancunes?

Le tribunal rendit un jugement dont les principaux considérants peuvent se résumer comme suit :

Si l'idée de la création en France de nécropoles monumentales a été suivie de pourparlers entre les parties, d'études, de travaux préparatoires, de dépenses faites dans un intérêt commun, ce projet n'a cependant jamais donné lieu à une association véritable ; la correspondance témoigne des hésitations des parties, puisque d'ailleurs aucun écrit n'est survenu entre elles et que le but même que se proposaient les auteurs dépendait de l'acceptation des autorités administratives, à qui seules il appartenait d'en assurer la réalisation.

En outre, aucun préjudice appréciable n'a pu être subi par une des parties, puisque le projet n'a abouti à aucun avantage pécuniaire et les droits pouvant résulter de la collaboration d'une des parties à l'œuvre dont il s'agit seront suffisamment sauvegardés par les offres de l'autre, qui déclare vouloir partager tout bénéfice qui pourrait être fait dans la suite.

C'est pour ces motifs que le tribunal donna acte à M. Corfinières de Nordeck de sa déclaration de partage en cas de bénéfice ultérieur, et lui donna acte également de ce qu'il reconnaissait à M. Cordier le droit de traiter derechef avec l'administration en se réservant la condition lui-même d'être employé comme architecte dans les travaux à exécuter. Sous le mérite de ces offres, il déclara Cordier mal fondé en sa demande, l'en débouta et le condamna aux dépens.

Petite chronique

Elle est tout à fait charmante, sous son grand bonnet et sa blonde chevelure de Madelon, Mlle Angèle Legault. Et le sourire qui découvre son éblouissante denture est le souvenir le plus net que laisse le lever de rideau servi à la Monnaie, mardi. Un peu maigre et sentant son carême, ce *Dîner de Madelon*, — un déjeuner tout au plus, à consommer dans l'intimité d'un cabinet, et que la salle du théâtre rend par trop minuscule. L'orchestre est obligé de s'amincir, de se dissiper pour ne pas dépasser les intentions de l'auteur.

Celui-ci est, pensons-nous, un débutant. Il se nomme M. Maurice Lefebvre et c'est lui que nous avons vu diriger l'orchestre de Mlle Dell'Acqua. Un livret assez amusant, joué avec des intentions comiques parfois récompensées, par MM. Nerval et Isnardon, a fait rire la demi-salle qu'avait attiré cette première, et dès lors la musique de M. Lefebvre a été sauvée. Un rappel général des interprètes a suivi le baisser du rideau.

Mme Melba a chanté jeudi, pour la première fois, le rôle de Lakmé, et elle l'a chanté en français. Double et notable événement. On sait combien Mme Melba est aimée des habitués du théâtre et la séduction qu'exerce le charme de sa voix et de sa personne. *Lakmé* a été un triomphe pour la sympathique artiste. Elle se joue des difficultés accumulées dans l'air des clochettes, elle donne à l'héroïne de M. Delibes une grâce touchante, et il n'est pas jusqu'au léger accent anglais dont elle colore sa diction qui ne soit, pour quelques-uns, un attrait de plus. Rappelée, bissée, Mme Melba l'a été autant qu'on peut l'être.

La troisième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, organisée par MM. les professeurs Dumon, Guidé, Merck, Neumans, Poncelet et De Greef, aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, en la grande salle des concerts du Conservatoire.

Cette séance sera des plus intéressantes ; le programme se composera du quatuor sur des airs danois et russes de Saint-Saëns, d'un trio pour deux hautbois et cor anglais de Beethoven, et de la suite en *ré* pour quatuor d'instruments à cordes, deux flûtes et trompette, de Vincent d'Indy.

Mlle Elly Warnots, M. E. Ysaye et ses élèves prêteront leur précieux concours à cette matinée, l'une des plus attrayantes de la saison.

Le huitième des *Concerts d'Hiver*, sous la direction de M. F. Servais, aura lieu dimanche 18 mars, dans la salle de Eden-Théâtre, à 2 heures précises.

La répétition générale publique aura lieu, samedi 17 mars, dans le même local et à la même heure que le concert.

En voici le programme :

1. Symphonie pastorale, de Beethoven.
2. Scène des *Maîtres Chanteurs*, chantée par M. E. Van Dyck, R. Wagner.
3. Ouverture du *Vaisseau Fantôme*, R. Wagner.
4. La *Damnation de Faust* (fragments), H. Berlioz.
5. Marche de Rakoczy, Liszt.

Caprice-revue, gazette liégeoise illustrée, fait de louables efforts pour échapper à la banalité. Elle publie chaque semaine des portraits d'artistes, des croquis, des morceaux littéraires. Le dernier numéro contient un excellent portrait — au crayon et à la plume — de M. Joseph Dupont, chef d'orchestre et directeur de la Monnaie.

Le Collège des bourgmestre et échevins de la ville d'Anvers vient de refuser aux artistes de *l'Art indépendant* l'octroi du local de la rue de Vénus. « En accueillant favorablement votre demande, écrivent les édiles anversois, nous poserions un précédent que de nombreuses sociétés analogues ne manqueraient pas d'invoquer à l'appui d'une demande semblable ».

Le jeune Cercle proteste avec énergie. Voici, entre autres, la lettre qu'il adresse à *l'Escaut* :

« *L'Art indépendant* prend acte de la décision émanée du Collège des bourgmestre et échevins et de la raison qui la motive, pour protester de toutes ses forces contre cette mesure, qui, la lésant, porte atteinte également à l'avenir des autres sociétés artistiques de cette ville.

A cette heure grave qui sonne pour l'art entré dans la période si curieuse d'évolution que révèle l'âpreté des luttes, il considère comme se désintéressant définitivement de ce qui fit par le passé la renommée glorieuse de notre ville, le Collège des bourgmestre et échevins d'un centre artistique qui se refuse à mettre à la disposition d'artistes anversois des salles inoccupées, et ce dans la crainte de voir se succéder à Anvers une série d'expositions de tendances diverses, et d'y créer par ce fait même et sans bourse délier, un élément nouveau d'enseignement et d'attraction.

Pour *l'Art indépendant*,
Le secrétaire,
Max Elskamp.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand *in*-4°, imprimé avec grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs d'après les œuvres de nos artistes les plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

Prix : 50 francs.

S'adresser à Mme Ve MONNOM, imprimeur-éditeur, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à *l'Art moderne* — Paiements par à-comptes dont le souscripteur peut fixer le montant et la date à sa convenance.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Nouvelles publications :

ÉDITION POPULAIRE

CZERNY, KARL, ouvrages didactiques pour le piano. Publiés et soigneusement doigtés par ANTON KRAUSE.

N° 811/14.	École de la Vélocité. 40 études. Op. 299. 4 cahiers à	—.65
» 901.	Le volume complet.	1.90
» 790.	L'étude élémentaire du piano. (100 récréations).	1.25
» 807/10.	100 exercices. Op. 139. 4 cahiers à.	—.65
» 900.	Le volume complet	1.90
» 815.	Exercices préparatoires à l'art de délier les doigts. Op. 636	1.25
» 816/21.	L'art de délier les doigts. 50 études. Op. 740. 6 cahiers à	—.95
» 902.	Le volume complet.	3.75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES
FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ
GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 12. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 17 Mars 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

L'Exposition de l'Essor. — Paysages, par Francis Poictevin. — Un Dilemme, par J.-K. Huysmans. — Lohengrin en Italie. — Lettres inédites de Jules Laforgue a un de ses amis. — Au Conservatoire. — Premier Concert Wieniawski. — L'Union des jeunes compositeurs. — Théatre Molière. — Chronique judiciaire des arts. — Memento des expositions. — Petite chronique.

L'EXPOSITION DE L'ESSOR

Comme tendances et comme réalisation, il est semblable à ses prédécesseurs, ce Salon. Aussi fermes dans leurs convictions que les Vingtistes, les Essoristes ne concèdent rien .Ce leur est aisé, il est vrai, car la bonne bourgeoisie et la bonne presse leur donnent de solides appuis.

La peinture grise et morne se guinde haut sur ses ergots, et bec à bec, devant la peinture lumineuse et hardie. Ces rivales exaspérées ne se gênent plus pour accentuer leurs partis pris et leurs antipathies. Le phénomène bat son plein.

C'est bien. On tire en avant, on tire en arrière. Tous les préjugés s'acharnent à clamer contre les novateurs. Mais au lieu de paroles, voici des œuvres : allez voir, et, vous, les amateurs de l'art sage, en conscience que sentez-vous devant cet assemblage trivial et morose?

Inutile de discuter davantage. Nous avons, en circonstances diverses, tantôt moqueurs, tantôt colères, dit là-dessus tout ce qu'on pouvait dire. Le débat est clos et au temps seul d'achever l'usure de choses vieillies. Que chacun continue dans sa voie : les querelles ont assez fait pour que nul ne songe plus à déserter. La classification est acquise et de part et d'autre on s'opiniâtrera assez pour que l'expérience aboutisse à être complète.

Ici les conservateurs et leur épuisement. Là les novateurs et leurs exagérations fécondes. Bruxelles a la chance d'être le terrain où cette lutte livre ses combats les plus furieux. On n'y comprend pas que c'est un honneur et l'on souhaite étouffer les téméraires qui se jettent éperdûment dans l'inconnu de l'Art.

L'affaire est lancée, laissons faire les événements. Toute critique est impossible alors que les jugements, par l'ardeur des disputes, n'ont plus d'autre raison que les sympathies ou les haines. Il reste à ajourner à dix ans les adversaires, pour, alors, constater une fois de plus la sottise de ceux qui, avec des déceptions inévitables, ont, à toute époque, et surtout en ce siècle, étourdiment condamné les apporteurs de neuf.

Les gazetiers se tirent de là par l'oubli qui dissout leurs actes stériles. Mais ceux qu'il faut plaindre, ce sont les artistes qui, par crainte des assauts impitoyables de la bêtise humaine, s'attellent au char embourbé d'un art fini.

PAYSAGES

par FRANCIS POICTEVIN. — (Paris, *Revue indépendante.*)

Souvent déjà nous avons attesté en ce journal l'art de M. Francis Poictevin. *Paysages*, qui, parmi tous ses précédents livres, rappelle surtout *Songes*, affirme sa personnalité mieux que jamais.

C'est une œuvre faite au cours de voyages, d'après des impressions rencontrées au hasard des routes et des chemins, sans récit liant en unité les différents tableaux.

M. Francis Poictevin inaugure un genre spécial de littérature impressionniste, écrivant au jour le jour, non pas l'histoire de son cœur, mais celle de ses yeux. Il est celui qui passe et se souvient, non pas en moraliste, en critique, en littérateur; il ne s'attarde point aux sites célèbres; il ne prend point une pose d'orateur devant un événement historique dont tel vallon confirme la légende; il ne déclame point ses voyages. Tout ce qui est quotidien, banal même, l'attire de préférence, mais aussitôt, grâce à une faculté très fine, ce quotidien et ce banal, précisément parce que vus par tout le monde sans être observés par personne, deviennent étrangement intéressants.

Au reste, M. Poictevin a le regard fouilleur, minutieux, aigu; les petites choses ne lui échappent guère et sa phrase fragmentée de détails fait songer à certaine facture des petits maîtres peintres mettant les plus intimes détails en relief.

Ce qui se sent également à chaque paragraphe de *Paysages*, c'est la véracité de son art. Rien n'est mis pour étonner, aucun mot ne fait la roue dans la phrase, nul geste à vide qui soulève de grands mots creux flanqués de points d'exclamation. On est sûr de recevoir nettement et consciencieusement l'émotion véridique. Honnêteté, bonne foi, sincérité.

On rêve, à lire *Paysages*, d'un très subtil et lassé et résigné nerveux qui, revenu de tout, même de lui, s'en va doucement et un peu minablement à travers la vie, n'ayant plus qu'un grand amour pour la nature pénétrée par son art. Appuyées maladivement sur un bras de femme, ce sont des flâneries avec des sentimentalités parfois comme il convient à quelqu'un de triste qui se souvient des douceurs enfantiles ou des émotions fines, comme il sied à un poète solitaire, pénétrant et raffiné.

Rarement, les notes de M. Poictevin s'écrêment en idée; ici, toutefois, des généralisations apparaissent. Aussi, découvrant derrière le fait la loi, derrière l'individu l'espèce, derrière une œuvre l'œuvre, arrive-t-il vers la fin du livre à extraire et à révéler le fond symbolique des choses. C'est ce qui est la plus caractérisante note du présent volume.

UN DILEMME

par J.-K. HUYSMANS. — (Paris, Tresse et Stock.)

Dans une œuvre récente: *Un dilemme*, M. Huysmans se montre minutieux et expert logicien. Il semble se poser un problème : une situation de personnages indiquée dès le début et qu'il s'agit d'analyser, d'approfondir et de résoudre. C'est le livre.

Déjà dans *A vau-l'eau*, un semblable essai avait été fait et *Un dilemme* fait songer à cette nouvelle déjà lointaine.

M. Huysmans, bien qu'il ne prenne ni cause ni fait pour aucun de ses protagonistes, ne peut se défendre d'étudier avec compassion la vie des humbles et des petits et de leur donner la vie des œuvres. C'est sa façon d'être non pas miséricordieux, mais pitoyable. Au fond de sa nature blasée de bien des choses, écœuré de bien des sentimentalités, morne de la vie et surtout de la vie moderne, oh si bête! existe comme une douceur et une compassion. Les broyés, les foulés, les écrasés, il veut qu'on sache comment on les broie, on les foule ou les écrase et puisque c'est toujours lui, le pesant, le volumineux et terrible bourgeois qui s'assied dessus, il veut au moins qu'on sache avec quel répugnant derrière il accomplit son épouvantable et basse fonction.

D'où *Un dilemme.*

Un jeune homme de province est venu à Paris faire ses études. Il meurt laissant une maîtresse enceinte. Les parents du défunt redoutent un testament fait en faveur d'elle ou en faveur de l'enfant à naître.

La lutte se circonscrit à renvoyer la maîtresse sans rien vers l'irremédiable misère. On y réussit, bien que la fille essaie de se défendre.

La nouvelle est écrite nerveusement, un peu sèchement peut-être, sans recherches, comme si le style voulait prendre les allures du raisonnement indiqué par le titre. C'est net, court et clair.

Lohengrin en Italie.

Correspondance particulière de L'ART MODERNE.

Milan, 10 mars 1888.

Il y a quinze ans, presque jour pour jour, que *Lohengrin* tombait, à la Scala, sous les coups de sifflet du « tout Milan » de 1878. Cette unique représentation a eu hier soir une éclatante revanche et c'est à peine si l'on pouvait se montrer du doigt quelques siffleurs d'alors qui dissimulaient tant bien que mal leur importance rétrospective.

Pendant la journée entière, la Galerie, les cafés, les abords du théâtre avaient la physionomie des jours de bataille et l'allure des wagnéristes faisait pressentir une victoire certaine à leurs yeux. Ils voyaient que le public était *pris* et c'était là le meilleur signe. Tous, même les plus indifférents aux luttes de l'art, étaient anxieux de compter les coups, sinon d'en porter.

Vous connaissez les signes précurseurs de ces soirées décisives, grâce auxquelles l'art wagnérien s'est affirmé dans toutes les grandes villes d'Europe: suppléments aux journaux quotidiens, numéros spéciaux pour les feuilles musicales, portraits du Maître, textes et partitions à toutes les vitrines et jusqu'aux parodies distribuées dans les rues, rien n'y manquait.

La salle était depuis longtemps louée: le luxe dans les loges, l'animation aux places moins cher, montraient que la population entière était représentée. C'est de l'impression de ce public et non de l'œuvre même que je dois vous parler. Voici donc le bilan de la soirée: applaudissements interminables après le prélude, qui a été bissé, applaudissements et cris de *bis* après l'arrivée du cygne, applaudissements encore après la prière et à la fin du premier acte. Dès lors, la victoire était assurée: les rappels aux artistes, l'ovation au chef d'orchestre et l'enthousiasme final ont consacré le succès, sans même qu'il y ait eu lutte.

Le commencement du deuxième acte a seul paru difficile à comprendre : à quelques *basta*, partis d'un coin de la salle, le public a répondu par un mot qui qualifiait bien cette puérile opposition : *Bambini* ! Si le duo du troisième acte n'a pas produit grande impression, la faute en est aux interprètes, Gayarré et Mlle Kupfer; tous deux se sont montrés au dessous de leur tâche. Gayarré a pourtant chanté le récit final avec cette voix douce qui lui vaut la meilleure part de ses succès, et obtint là, comme à son entrée au premier acte, les honneurs du *bis*; mais il n'a pu contenter le public, comme vous le pensez.

En somme, tout le succès est bien à l'œuvre et l'on est unanime à féliciter le chef d'orchestre, Faccio, de son heureuse tentative et de la manière brillante dont il a conduit l'orchestre.

Milan est donc wagnérien : souhaitons — sans oser l'espérer — qu'aux prochaines représentations, notre public saura contenir les explosions de son enthousiasme jusqu'à la chute du rideau.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE

à un de ses amis (1)

XXVI

Samedi [Berlin, 1883].

Mon cher ***,

J'ai reçu votre courte lettre et le manuscrit — il y a de cela quelques jours — mais de là à aujourd'hui il m'eût été impossible de répondre par le moindre bout de lettre. Vous comprenez que j'ai dévoré votre *L****. C'est très-nourri et très-complet sans doute. Vous êtes un dévot pour elle, mais vous avez gardé trop votre dignité. Vous dites vous-même au commencement : « Il est indécent... »—J'aurais hurlé ! — Il fallait vous rouler dans les souvenirs de cette amante passée comme dans des linges de femmes au fond d'un cabinet de toilette. Les soirées de l'hiver 74 ! le 10 février, à minuit ! Et, la monomanie du remords à côté de Sapho et de Ste Thérèse. Mais c'eût été oublier que ce n'était pas là un roman à écrire. « Elle aima l'amour avec abnégation par delà son corps et par delà son âme ».

N'était-il pas possible — ou ne l'avez-vous pas voulu — de parfumer cela de ce quelque chose qui embaume une page, par ex. : le *damas rouge* de la chambre à coucher. Et avec Guibert cette journée du Moulin-Joli *dans le frais encadrement de Montmorency et d'Argenteuil* — et plus loin cette journée où le *soleil de février a des douceurs de convalescence*. — Vous savez mieux que moi que c'eût été l'affaire de deux ou trois après-midi passés au Cabinet des Estampes. C'est tout de même empoignant ce roman (2) furieux au seuil de la révolution, on en a le cœur légèrement étranglé, ma parole.

Je vous retourne le manuscrit. — Vous n'avez pas peur de confier des manuscrits à la poste.

Ecrivez-moi plus souvent, hein? — J'entends beaucoup de musique ici.

(1) Reproduction interdite. Voir nos numéros 49, 50, 51 et 52, 1887, 1, 3 et 5, 1888.

(2) « roman » surcharge « récit ».

J'espère vous présenter un jour mon jeune Rubinstein de 18 ans à peine. Vous l'adorerez comme moi, un brun au visage insensé, peut-être un peu plus haut que vous, et une masse de cheveux crépus. — Je l'appelle le Nubien. — Un fumeur effréné (1). — Je fume la pipe. — Je les collectionne. — Trois scènes et ma prose en un acte est terminée, achevons-la vite et qu'on n'en parle plus. J'ai aussi l'idée d'un Faust en un acte. Je traduisais en vers un Don Juan de Pouckine, je l'ai lâché. — Comment, vous n'avez pas lu les *Ctes cruels !* Si K*** le savait. — Lisez, c'est insensé. — Et au revoir. Que dit le barde de moi.

Jules

(Tiens ! j'ai oublié de vous tutoyer.)

XXVII

Bade.

Mon cher ***

Je vous écris un petit mot qui n'est pas une réponse à votre lettre, mais simplement une excuse et un à-compte.

Je commence à respirer. Mes deux derniers jours à Berlin ont été très-occupés — préparatifs de départ — puis été passer deux jours à Dresde — chemin de fer, mal de tête, musée inouï ! Des Rembrandt à lécher le parquet qui les reflète, l'Elbe adorable, etc., puis rentré à Berlin, faire malles, éreinté — enfin, après un jour de rechemin de fer, arrivé ici, pioncé, et je vous écris, bien que mon intérêt soit de me mettre à dévorer mes 3 journaux quotidiens qui, multipliés par 3 jours de retard, font 9, plus le supplément du Figaro, et le nouveau cahier de la Revue, qui voulut embulozer Balzac (ici on appelle ça un cahier). Pour vos archives, je ne sais. J'ai un ami à Berlin, professeur à l'université, qui seul peut me renseigner; en ce moment il a ses congés et parcourt l'Italie, je crois.

Au revoir.

Mes minutes sont comptées. Avec ça j'ai à faire ma barbe, aller prendre un bain et un Shampooing.

Au revoir.

Votre Jules Laforgue

XXVIII

Coblentz [juin 1883].

Mon cher ***,

Votre lettre était adressée à Bade que j'avais quitté pour passer une semaine à Berlin (occasion d'un article sur le Salon) et je suis ici.

Que devenez-vous ou plutôt que ne devenez-vous pas? Que publiez-vous ou plutôt que ne publiez-vous pas?

Et la sculpture?

J'aime *l'Oiseau crucifié* de M*** K'***. Mais avouez qu'il y a là trois ou quatre scories ou bavures rentrées. Pourquoi B*** ne devient-il pas quelqu'un? Vous êtes bien heureux d'avoir vu le Salon. Il y a là des inconnus qui m'intéressent : Amand Jean, Stott, etc. et Rochegrosse qui se fourvoie, à moins qu'il n'ait subtilement calculé qu'en exposant une *Andromaque*, le monde

(1) « ef » surcharge « de ».

serait d'autant plus épaté l'an prochain en voyant de lui une *Scène de coulisses*, etc. (1).

Ah ! si j'étais à Paris avec une plume.

Tout est à renouveler en peinture. (Quels triomphes.) Quel langage aussi pour un nature-mort-croque qui fera au lieu de melons, de chaudrons, de poissons, d'armures, etc., une vitrine de modiste (les chapeaux de femmes!!), un étal de fromages, une bijouterie du Palais-Royal, un intérieur d'omnibus roulant. Y a-t-il encore un peintre des industries du métal? etc.

Je fais le Salon de Berlin qui est d'un lamentable achevé.

JULES LAFORGUE

Au Conservatoire

IIIe Séance de musique de chambre

Les « Ventistes » du Conservatoire — nous voulons parler des professeurs de flûte, hautbois, clarinette, basson et autres instruments dans lesquels on souffle — ont donné, dimanche, une audition extrêmement intéressante. Au programme : Beethoven, Saint-Saëns, Vincent d'Indy (les murs en ont frémi) et quelques très vieux maîtres représentés par trois étoiles et dont Mlle Elly Warnots a fait valoir le charme ingénu et la grâce piquante.

De Beethoven, un trio pour deux hautbois et cor anglais, composition fort peu connue, dénichée dans quelque coin de bibliothèque par ce fouilleur de Guidé, et merveilleusement jouée — oui, merveilleusement ! — par lui et deux de ses complices en « Ventisme » : MM. Nahon et Ruhlmann. L'extraordinaire habileté de Beethoven à développer un motif, à en tirer tout ce qu'il peut donner, à faire marcher parallèlement le thème et les parties intermédiaires, à faire chanter les instruments, apparaît dans cette œuvre intime, au même degré que dans un des grands quatuors ou dans une des symphonies. Vrai régal de musicien, que le public a goûté et auquel l'originalité des timbres donnait une saveur imprévue.

Le *Caprice sur des airs danois et russes*, de Saint-Saëns, est écrit pour piano, flûte, hautbois et clarinette, et bien écrit en vue des sonorités de ces instruments. Il offre, de plus, l'intérêt qu'ont les chants populaires, et spécialement les mélodies du Nord, toujours voilées de mélancolie. Mais, à part l'air russe qui couronne la composition et que le musicien s'est amusé à contrepointer spirituellement, l'œuvre n'est qu'une transcription, mal développée, et dans laquelle la part du compositeur est peu importante. M. De Greef, chargé de la partie de piano, l'a jouée avec beaucoup de délicatesse, secondé par MM. Dumon, Guidé et Poncelet dans les parties d'instruments à vent.

Une *Suite dans le style ancien* pour deux flûtes, trompette et quatuor, par Vincent d'Indy, terminait la séance. Cette suite eut le privilège d'exciter, à la sortie, les plus vives discussions. Les oreilles sont peu faites — celles des patrons du Conservatoire surtout — aux audaces harmoniques du jeune maître, et ses rythmes heurtés, qui déconcertent et interdisent tout dodelinement de la tête en manière de mesure à quatre ou à trois temps, exaspèrent généralement les amateurs.

Cette irritation se traduisait par d'aigres propos dans la forme que voici : « Ah ! vous avez réclamé du Wagner ! Soyez heureux. Voici qu'on vous sert du d'Indy ! » Elle prononçait même « Dendy », la dame que la *Suite en ré* rendait nerveuse.

« Dans le style ancien » paraît une très légère ironie. Les titres des morceaux qui composent la suite sont, seuls, empruntés au répertoire d'autrefois : *Prélude — Entrée — Sarabande — Menuet — Ronde française*. Quant au style, il est personnel au compositeur. Très pimpante d'allures, très originale et d'une facture curieusement ciselée, la *Suite* fait connaître M. d'Indy sous un aspect nouveau, que ses compositions précédemment entendues n'avaient pas fait soupçonner : l'œuvre est d'un humoriste, auquel un badinage spirituel ne déplaît nullement. Mais dans la *Suite*, comme dans ses grandes pages, M. d'Indy garde une extrême distinction.

Des cinq morceaux qui composent l'ouvrage, nos préférences vont au *Menuet*, dans lequel s'encadre, entre deux joyeuses reprises auxquelles la sonorité claire de la trompette donne une gaieté débordante, une phrase de violon qui va, va, se déroule, se perd, se retrouve, s'élève toujours, tandis qu'implacablement la scandent deux sons de flûte soutenus en pédale harmonique, jusqu'à la fin, avec obstination, malgré les modulations successives par lesquelles passe le thème principal. C'est d'un effet neuf et d'une pénétrante impression.

M. Eugène Ysaye dirigeait l'exécution. Il avait, d'accord avec l'auteur, doublé le quatuor et l'avait renforcé par une contrebasse. C'est ainsi que l'œuvre fut exécutée naguère à Paris, sous la direction de M. d'Indy.

Premier Concert Wieniawski

Devant un public restreint, — et cependant les occasions ne sont pas communes d'entendre de bonne et sérieuse musique de chambre, artistement exécutée, — MM. Joseph Wieniawski et Eugène Ysaye ont interprété, jeudi, un choix d'œuvres sérieuses : une sonate de Beethoven pour piano et violon, le trio de Raff en *sol*, le quatuor de Saint-Saëns, amenant progressivement les auditeurs aux formules harmoniques et rythmiques nouvelles. Le violoncelle de M. Jacob, l'alto de M. Sauveur ont complété le quatuor, avec un superstitieux respect de la pensée et des intentions des maîtres.

Quant aux deux « protagonistes », on connaît l'impeccable et intense coup d'archet de l'un, le toucher coloré, brillant, fougueux, de l'autre.

Ample moisson de bravos aux deux virtuoses, associés dans une communauté d'art, et tous deux si fervents dans le culte de la vraie, grande et seule musique.

(1) Laforgue songe évidemment, non à M. Edward Stott, mais à M. William Stott, qui exposait *Ronde d'enfants* et *l'Atelier du grand-père*. De M. Amand Jean, qui depuis orthographia son prénom *Aman*, se voyaient le *Portrait de Mme **** et *Saint-Julien-l'Hospitalier* (« Il s'en alla mendiant sa vie par le monde. Il connut la faim, la soif et la vermine. » G. Flaubert). Le prix du Salon fut dévolu à M. Georges Rochegrosse, qui déjoua les prévisions de cette lettre, en 1883 par son abstention, et les années suivantes par sa peinture.

L'Union des Jeunes compositeurs

L'*Union des Jeunes compositeurs* a fait sa rentrée cette semaine. Au programme : MM. Heckers, Lapon, Soubre, Lebrun, Van Cromphout, Dubois, De Greef, Agniez, Blockx, attestant la vitalité de l'Association. Sur l'estrade, outre les auteurs : Mlle Flament, tant applaudie aux *XX*, lors du concert de musique belge, MM. Danlée, de Fierlant, Guidé, etc.

A noter spécialement parmi les œuvres entendues : le *Harpzang* de Jan Blockx, pour chant, harpe et deux flûtes, une fort belle inspiration aux harmonies riches et neuves; une *Suite pour hautbois et piano* de Van Cromphout, jouée à merveille par M. Guidé; une jolie mélodie de Lebrun et une *Suite pour piano et violon* d'Arthur De Greef, celle-ci tout à fait exquise d'idées et de facture. M. Agniez et l'auteur l'ont interprétée avec leur talent habituel, et ont inspiré aux auditeurs le désir de la réentendre.

THÉATRE MOLIÈRE

Le Carrosse du Saint-Sacrement. — Une mesure pour rien.

Anti-clérical, Prosper Mérimée l'était au point, dit-on, de déplaire fréquemment à son impériale protectrice, dans laquelle se révoltait l'Espagnole croyante aux traits acérés de l'écrivain. Est-ce pour échapper aux reproches de la souveraine qu'il imagina de dissimuler sa verve ironique derrière le paravent de Clara Gazul, la mystérieuse comédienne dont il établit si habilement l'existence qu'on finit par y croire? Signé de lui, le *Carrosse du Saint-Sacrement* eût pu lui attirer quelque disgrâce. Mais emprunté au théâtre de Clara Gazul, cet acte malicieux devenait une fantaisie agréable, une raillerie spirituelle, et Mérimée se déclarait étranger à l'audace du dénouement.

C'est pour ce dénouement, ainsi que l'exposait fort justement, dans une conférence préparatoire, M. Lacour, que la pièce a été faite : procédé familier à l'artiste, qui concevait une nouvelle comme un sonnet, qui l'écrivait tout entière en vue du mot de la fin, toujours imprévu et décisif, et dont le théâtre est comme ses nouvelles.

Ce dénouement inattendu, c'est que le carrosse de la Périchole, comédienne et courtisane, — ce carrosse qu'elle vient de se faire offrir, en usant de ruses patientes, par son protecteur le vice-roi de Lima, — est aussitôt donné par elle à l'Eglise. Il servira désormais à porter aux mourants les suprêmes consolations du saint viatique, et le scandale provoqué par le faste impudent de l'actrice se transforme brusquement en de reconnaissantes actions de grâces, formulées par l'évêque en personne, qui n'est pas bien éloigné d'accepter une invitation à souper de la sirène.

La scène a paru vive, et tels détails en soulignent l'esprit : lentement, de son corsage largement échancré, la Périchole retire un chapelet, présent commémoratif de l'évêque, et le donne pieusement à baiser aux assistants, pour le réintégrer ensuite dans son soyeux écrin...

Mlle Sylviac, en robe à paniers, en falbalas, en perruque poudrée, a mis dans le personnage de la comédienne toute la chatterie, la malice et la séduction du rôle. Elle a des gestes, des jeux d'éventails, des attitudes cambrées d'un dix-huitième siècle raffiné : et ses sourires, et ses réticences, et ses inflexions de voix caressantes complètent très heureusement la silhouette. C'est à elle, autant qu'à la spirituelle et hardie comédie de Mérimée, qu'est allé le succès.

Tout a réussi, d'ailleurs, en cette quatrième matinée, qui a fait oublier la précédente. Une pièce d'un débutant : *Une mesure pour rien*, a été très sympathiquement accueillie, et saluée par un double rappel des interprètes. L'auteur est M. Henri Maubel, qui s'est souvenu, pour donner un titre au léger marivaudage qu'il a mis en scène, de sa qualité de critique musical. Et comme il y a aussi, sous le critique, un avocat, c'est dans le code civil que l'auteur a trouvé le motif, ou le prétexte, de sa pièce, qui raille agréablement cette disposition sévère : « Les époux qui divorceront, pour quelque cause que ce soit, ne pourront plus se réunir ».

Finement écrit, dans une langue châtiée d'une préciosité curieuse, le dialogue, pour être un peu long, n'en est pas moins intéressant. Il se tient en équilibre sur des pointes d'aiguilles, jongle avec des têtes d'épingles, et les phrases en sont rattachées par d'à peine perceptibles fils de soie.

Une mesure pour rien rappelle, avec un maniérisme spécial, les proverbes de Musset. L'application des procédés de ceux-ci aux articles du code civil est nouvelle et pourrait donner lieu à une série attrayante. Le début est, dans tous les cas, fort heureux et marque une tendance nette.

Une nouvelle interprétation de *l'Evasion*, de M. Villiers de l'Isle-Adam, avec M. Mévisto dans le rôle de Pagnol, clôturait la représentation.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

L'Art moderne, à plusieurs reprises, a entretenu ses lecteurs du procès relatif au tableau de David : *Marat dans son bain*, exposé en 1885 aux « Portraits du Siècle (1) ». L'affaire n'est pas terminée encore : le tableau exposé par M. Terne ayant été reconnu faux, celui-ci vient de mettre en cause ses vendeurs, MM. Brauce et Durand-Ruel. Et voilà la solution différée pour plusieurs mois encore.

Mais ce qui est établi dès à présent, c'est que l'œuvre qui a figuré à l'Exposition n'était qu'une copie du tableau que possède actuellement Mme Ve David-Chassagnolle. (Son mari, demandeur au procès, est mort au cours de l'instance.) L'histoire du tableau a été exposée, à la barre, par le conseil de la partie demanderesse et cette histoire a été le véritable intérêt du procès.

David était un ami de Marat; il le voyait souvent et, à la première nouvelle de sa mort, il se rendit chez lui en toute hâte.

Frappé du spectacle qui s'offrit à ses yeux, le grand peintre, oubliant sa douleur, voulut en conserver les traits et les reproduire; il fit sur-le-champ un croquis, puis, pour satisfaire au désir exprimé à la tribune de la Convention, il retraça dans un tableau célèbre la scène dramatique qui s'était déroulée sous ses yeux.

Il fallait plus encore et la Convention nationale prit un décret aux termes duquel « les tableaux de Lepelletier et de Marat, peints

(1) Voir 1885, pp. 158 et 194; voir aussi 1887, p. 23.

par David et offerts par lui à la nation, seraient placés dans le lieu des séances des représentants du peuple ».

De plus, deux copies furent faites par les élèves de David et sous sa direction, et l'une d'elles a une valeur artistique incontestable.

L'enthousiasme de la Convention s'était élevé jusqu'aux dernières limites : il ne tarda pas à s'arrêter. Les hommes ne sont bien jugés que par l'histoire, à plusieurs années de distance. Le temps permet de se former une impression plus calme et plus impartiale.

On décida bientôt que les bustes et les portraits ne seraient plus placés dans la salle des séances que dix ans après la mort de ceux qu'ils représentaient.

Ce nouveau décret était daté de l'an III; l'Ami du peuple avait donc encore huit années environ à attendre — et David reprit son tableau.

Le délai expiré, le prestige de Marat avait disparu. L'Empire était proche et David, peintre de la Révolution, allait en devenir le peintre officiel.

Marat fut relégué dans les combles, et disparut de l'atelier où David travaillait successivement au *Couronnement de l'Empereur* et à la *Distribution des Aigles*.

Cependant, en 1815, David fut exilé et, pour sauver Marat, on dut recouvrir le tableau d'une couche de blanc destinée à le dérober aux recherches les plus indiscrètes.

Le grand peintre mourut à Bruxelles et, passant aux mains de ses descendants, la toile, successivement indivise entre plusieurs héritiers, appartient aujourd'hui, comme nous le disions, à Mme Ve David.

Memento des Expositions

ANVERS. — Salon triennal. Du 15 juillet au 15 octobre. Délais : demandes d'admission, 1er juin; envoi des œuvres, 20 juin. S'adresser à la *Société directrice de l'exposition des beaux-arts*. Gratuité du transport sur le territoire belge (grande vitesse tarif 2) pour les ouvrages admis.

BRUXELLES. — Exposition annuelle du *Cercle artistique et littéraire* (limitée aux membres) 14 avril-20 mai. Délai d'envoi : 2-6 avril.

BRUXELLES. — Exposition rétrospective d'art industriel. — 34 classes :

1. Epoque belgo-romaine; 2. Epoque franque; 3. Orfèvrerie et émaillerie religieuses; 3. Orfèvrerie et émaillerie civiles; 5. Bijoux, montres et miniatures; 6. Médailles; 7. Cuivres; 8. Etains; 9. Ferrures; 10. Coffrets; 11. Armes et armures; 12. Ivoires; 13. Marbres et albâtres; 14. Bois sculptés; 15. Meubles; 16. Horloges et pendules; 17. Cuirs et reliures; 18. Verres; 19. Vitraux; 20. Grès; 21. Terres vernissées; 22. Faïences; 23. Porcelaines; 24. Terres cuites artistiques; 25. Tissus; 26. Tapisseries; 27. Broderies; 28. Dentelles; 29. Vêtements sacerdotaux; 30. Costumes civils; 31. Eventails; 32. Manuscrits enluminés; 33. Instruments de musique; 34. Gildes et corporations.

Frais d'assurance, d'installation, de garde, d'expédition et de réexpédition, à la charge du gouvernement.

Renseignements : *place de Louvain*, 11, *Bruxelles*. Bureaux ouverts de 10 à 12 heures.

COPENHAGUE. — Exposition internationale. 1er mai-3 septembre. Délai d'envoi prorogé au 15 avril.

GLASCOW. — Exposition internationale. Mai-octobre 1888. Les artistes français, hollandais et belges *invités* jouiront de la gratuité d'emballage et du transport pour deux ouvrages.

GLASCOW. — Exposition internationale de Blanc et Noir. Délai d'envoi : 22 mars. Dépôt à Bruxelles chez Le Bourguignon, rue de Namur, 34; à La Haye, chez Laarman; à Paris, chez Guinchard et Fourniret, rue Blanche, 76. Limites : deux dessins ou six eaux-fortes. Renseignements : *M. Robert Walker, Secrétaire*.

LIÉGE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 29 avril-17 juin 1888. Délai d'envoi : 7 avril. Frais (petite vitesse) à charge de la Société sur le territoire belge pour les œuvres qui n'excèderont pas 3 mètres sur 2 mètres. Renseignements : *Commission de l'Exposition des Beaux-Arts, Liége*.

PARIS. — Salon de 1888. 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : *Peinture*, 10-15 mars (de 11 à 6 heures). *Sculpture, gravure en médailles* et *gravure sur pierres fines*, 30 mars-5 avril (de 10 à 5 heures). Les sculpteurs auront la faculté, jusqu'au 25 avril inclusivement, de remplacer par les ouvrages exécutés dans leur matière définitive le modèle en plâtre déposé dans les délais prescrits. *Architecture, gravure* et *lithographie*, 2-5 avril (de 10 à 5 heures).

PARIS. — Exposition internationale de 1889. Du 5 mai au 3 octobre. Maximum d'envoi par artiste : 10 œuvres, exécutées depuis le 1er mai 1878. Délai d'envoi : notices, 15 mai-1er juin 1888; œuvres, 15-20 mars 1889. Les artistes qui n'auraient pas reçu avis de leur admission d'office, à la date du 15 juillet 1888, devront faire le dépôt des œuvres indiquées dans leurs notices du 5 au 20 janvier 1889, au palais du Champ-de-Mars, no 1, pour que ces œuvres soient examinées par le jury.

ROTTERDAM. — Exposition triennale internationale. 27 mai-8 juillet. Délai d'envoi : du 30 avril au 12 mai inclusivement. Renseignements : *Commission directrice de l'Exposition, Académie des Beaux-Arts, Coolvest, Rotterdam*.

TUNIS. — Exposition des beaux-arts et des arts décoratifs. 25 avril 1888. Délai d'envoi : 11 avril. Renseignements : *Inspection de l'agriculture de la régence, Tunis*.

VIENNE (Autriche). — Exposition internationale des Beaux-arts. 1er avril-31 mai 1888. Renseignements : *Kunstlerhaus, Lothringe strasse, 9 Vienne*.

Petite chronique

Le ministre résident de Belgique à Tanger, M. le baron Whetnall, est revenu le 5 mars à son poste, après son ambassade auprès du sultan Mouley-Hassann. Les membres de la mission sont rentrés en Belgique, le 13, et parmi eux notre collaborateur M. Edmond Picard. Son séjour de trois mois au Maroc lui a permis de réunir les éléments d'une étude artistique et politique sur cette singulière contrée de ruines, de friches et de haillons, vierge encore de tout européanisme, si contraire à la turquerie de convention à laquelle nous ont habitués les faux orientalistes, et nommée à juste titre le *Pays des mystères* : les femmes y sont voilées, les maisons fermées, les discours menteurs, l'administration secrète, la population défiante, les voyages difficultueux, les âmes impénétrables. Le livre que M. Picard prépare paraîtra après les vacances judiciaires et sera illustré de grandes

compositions résumant cette civilisation en décadence, par son compagnon de route, M. Théo Van Rysselberghe.

La Souris d'Edouard Pailleron a été jouée avec succès au théâtre du Parc. A huitaine notre compte-rendu, que le manque d'espace nous oblige à ajourner.

MM. Stacquet, Uytterschaut et Lanneau ont tapissé le *Cercle artistique* de fines aquarelles : fleurs, marines, sites hollandais décorés du traditionnel moulin, sites brabançons surpris dans la fraîcheur des printemps ou la mélancolie des hivers. On connaît de ces trois artistes l'habileté à manier, fluide, la goutte colorée, tombant juste de la pointe du pinceau, sur la blancheur du Whatman, et fondue, sans dureté, à la goutte voisine. Ils connaissent tous trois de leur métier tout ce qu'on en peut apprendre et, une fois de plus, l'affirment. Le public les salue et leur fait fête. L'envoi est important et témoigne d'un labeur opiniâtre, persévérant, accompli gaiement, d'une main souple, avec la joie des matins et des soirs passés à contempler la nature et à fixer la chimère des ciels et des horizons. Les anaba-quarellistes se maintiennent tous trois au rang où les a placés la vive sympathie des amateurs.

A paraître en avril : *Contes pour l'Aimée*, par Maurice Siville. — Un volume de grand luxe format in-8° jésus, illustré par Emile Berchmans. Prix en souscription : 10 francs. Ces exemplaires seront tous signés et numérotés à la presse. On souscrit chez Aug. Bénard, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liége.

On connaissait les capitaines honoraires, les magistrats honoraires, les professeurs honoraires, etc. La *Jeune Belgique* vient d'inventer les collaborateurs honoraires. Ce ne peut être, en effet, qu'à titre purement honoraire que Camille Lemonnier, cet anthologue répudié par elle, continue à être immatriculé dans ses cadres. Voir dans le dernier numéro la liste des collaborateurs.

Des œuvres de Mlle Leigh, de MM. Collin et Hoorickx, seront exposées au *Cercle artistique et littéraire*, du 19 au 26 mars.

La commission chargée de représenter les artistes belges à l'Exposition universelle en 1889 est ainsi composée : Peinture : MM. Slingeneyer, Verwée et Wauters; sculpture : MM. Degroot et Devigne; architecture : MM. Bordiau, Janlet et Schadde; gravure : M. Demannez.

Président du groupe : M. Slingeneyer; vice-présidents : MM. Lambert de Rothschild, Schadde et Wauters; secrétaire : M. de Savoye.

Pour rappel, le huitième Concert d'hiver, sous la direction de M. F. Servais, aura lieu aujourd'hui, dimanche, dans la salle de l'Eden-Théâtre, à 2 heures précises, avec le concours de M. E. Van Dyck, ténor des Concerts Lamoureux de Paris.

Samedi, 24 mars, à 8 heures du soir, à la Salle Marugg, concert donné par M. Arthur Van Dooren, pianiste, et Mlle Laurent, cantatrice, avec le concours de M. Jacob, violoncelliste, et de M. Alonso, violoniste, qui jouera également la *Viola d'amour*.

Le programme sera des plus intéressants; on exécutera des trios, duos, morceaux pour deux pianos, etc.

Les billets d'entrée sont mis en vente chez tous nos éditeurs de musique.

Au prochain concert du conservatoire, fixé à dimanche, on entendra la *Neuvième Symphonie* de Beethoven une symphonie de Haydn et une ouverture de Chérubini.

Mlle Jeanne Douste, l'une des deux jeunes pianistes qui ont laissé de si bons souvenirs Bruxelles, où elles se sont fait entendre il y a quelques années, donnera un concert mardi prochain, à huit heures du soir, avec le concours de MM. Agniez et Jacobs, dans les salons de M. Léon Desmet, dépositaire des pianos Pleyel, rue Royale, 65.

Les statistiques publiées par les feuilles américaines font ressortir quelle est, relativement les uns aux autres, la popularité des ouvrages représentés durant la brillante saison artistique qui s'est terminée le 7 courant à l'opéra Métropolitain de New-York, si l'on compare entre eux les chiffres moyens des recettes. L'ordre s'établit de la manière suivante : *Gœtterdœmmerung*, *Siegfried*, *Walküre*, *Prophète*, *Tristan und Ysolde*, *Lohengrin*, *Faust*, *Tannhäuser*, *Meistersinger*, *Euryanthe*, *Trompette de Säkkingen*, *Juive*, *Fernand Cortez*, *Fidelio*. Des quatorze ouvrages représentés, sept, soit la moitié, sont de Wagner. Ces derniers comptent trente-six représentations, tandis que les autres n'en donnent que vingt-huit. Les œuvres de Wagner ont rapporté 115,195 dollars contre 68,808 dollars encaissés d'autre part. La moyenne des recettes, pour les ouvrages de Wagner, a été de 3,199 dollars; celle des opéras non wagnériens de 2,457 dollars, soit une différence en faveur de Wagner, de 742 dollars par soirée.

M. C. Stanton, directeur de l'opéra germain, est résolu à monter *Rheingold* la prochaine saison. Il est aussi plus que probable que *Parsifal* sera donné à New-York pour la première fois et avant toute autre représentation ailleurs, en dehors de Bayreuth. (*Guide musical.*)

Les premiers numéros du *Salon pour tous* sont illustrés par Th. Ribot, Marcellin Desboutin, J.-F. Raffaëlli, Henri Pille, H. Brispot, José Frappa, Jules Girardet, Félix Régamey, Léon Barillot, Viollier, Léon Baillif, Draner, Coll-Toc, Luc Catonnet, etc.

Chaque numéro contient, en outre, une page de musique, une chronique, une nouvelle, des biographies, des poésies, des échos artistiques, des renseignements sur les expositions du pays et de l'étranger.

La littérature y est représentée par MM. Ernest d'Hervilly, Régamey, Paul Foucher, Paul Arène, Coquelin cadet, Gustave Rivet, Bertol-Graivil, J. de Gesvres, Raffaëlli, Obry-Henry, Sautereau, de Sivry, etc.

Le *Salon pour tous* paraît tous les samedis. Ceux qui prendront un abonnement pour l'année 1888 recevront la collection complète des numéros parus. L'abonnement pour la Belgique est de 12 francs par an, de fr. 6.50 pour six mois. Le prix du numéro est de fr. 0.25. Un numéro spécimen est adressé *franco* contre toute demande affranchie. Pour la rédaction, l'administration, la vente et les abonnements, s'adresser : rue de Brabant, 183, Bruxelles.

Le *Caveau verviétois* nous prie de rappeler le concours qu'il organise pour les 1er et 2 avril prochain.

Ce concours comprendra une *section française* et une *section wallonne*.

Les adhésions doivent être adressées au secrétaire du Comité organisateur, M. A. Weber, place du Martyr, 47, à Verviers.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand in-4°, imprimé avec grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs d'après les œuvres de nos artistes les plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

Prix : 50 francs.

S'adresser à Mme Ve MONNOM, imprimeur-éditeur, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à *l'Art moderne* — Paiements par à-comptes dont le souscripteur peut fixer le montant et la date à sa convenance.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Nouvelles publications :

ÉDITION POPULAIRE

CZERNY, KARL, ouvrages didactiques pour le piano. Publiés et soigneusement doigtés par ANTON KRAUSE.

N° 811/14.	École de la Vélocité. 40 études. Op. 299. 4 cahiers à	—.65
» 901.	Le volume complet.	1 90
» 790.	L'étude élémentaire du piano. (100 récréations).	1.25
» 807/10.	100 exercices. Op. 139. 4 cahiers à.	—.65
» 900.	Le volume complet	1.90
» 815.	Exercices préparatoires à l'art de délier les doigts. Op. 636	1.25
» 816/21.	L'art de délier les doigts. 50 études. Op. 740. 6 cahiers à	—.95
» 902.	Le volume complet.	3.75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 13. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 25 Mars 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Camille Lemonnier et le prix quinquennal de littérature. — La Souris. — Lettres inédites de Jules Laforgue a un de ses amis. — Une 'aventure d'Arlequin. — Concerts. *Huitième concert d'hiver. Deuxième séance Wieniawski.* — Bibliographie musicale. — Documents a conserver. — Beckmesserisme. — Petite chronique.

CAMILLE LEMONNIER

et le

PRIX QUINQUENNAL DE LITTÉRATURE.

Il paraît acquis que le prix quinquennal de littérature est attribué à Camille Lemonnier pour son admirable livre : la Belgique.

Il y a cinq ans, le jury ne l'avait pas trouvé digne de cette distinction. Déjà alors, pourtant, il était, ce qu'il est resté depuis, avec une évidence plus haute encore : le premier de nos écrivains.

On se souvient des protestations qui jaillirent à cette époque dans le monde artistique et qui eurent leur expression la plus retentissante dans le banquet célèbre qui marqua l'apogée de l'enthousiasme de notre jeunesse littéraire, et de son union, détruite depuis, hélas! par l'envie, la gaminerie et les rancunes.

Camille Lemonnier est resté en dehors de ces querelles. Mis en cause plus d'une fois par les étourdis qui confondent la critique et la haine, il s'est dédaigneusement retranché dans son œuvre sans cesse grandissante, élevée d'un labeur constant en un magnifique édifice.

La Belgique, aujourd'hui couronnée, est le livre dont les premières pages ont été persiflées par M. Louis Hymans, et signalées comme un baroque abaissement de l'art parce qu'elles heurtaient, par leur nouveauté, les préjugés en faveur dans la littérature doctrinaire de l'*Office de Publicité*. Le public et le groupe officiel faisaient chorus. Cet apporteur de neuf, cet esprit méprisant le banal, cet anti-académique, cet insurgé qui depuis n'a cessé ses rébellions contre les formes reçues et les trivialités chères à la critique gazettière, adulatrice de tout ce qui plaît au plus grand nombre, était traité comme mérite de l'être, dans l'appréciation bourgeoise de l'art, quiconque n'adore pas le convenu.

Dans l'isolement que lui faisaient la désertion des uns et la malveillance des autres, il est fièrement demeuré l'indompté et le croyant. Jamais, pour obtenir les bonnes grâces des journalistes, il n'est, comme autrui, descendu dans la familiarité des reporters, que lui eussent

faite si aisée et si profitable sa nature cordiale et sa bonne humeur séductrice. Il est resté un grand exemple de dignité et d'indépendance, et cette vertu, autant que son art, a affirmé la maîtrise que nul désormais ne peut sérieusement lui contester.

L'homme est grand de toutes les faces. Il est pour notre pays le plus brillant honneur littéraire. Il touche à peine à la maturité et domine sans conteste. Son œuvre affirme d'une manière éclatante que nous avons enfin une littérature. Il en a marqué le départ, il y a vingt-cinq ans, et il est encore seul au premier rang. Sa supériorité se maintient sans effort. Cette royauté ne lui est plus disputée que par l'envie.

Le jury officiel s'en est enfin aperçu. Il a réparé l'ineptie, qu'il avait, organe des préjugés et des antipathies bêtes de la foule, perpétrée il y a cinq ans. Il se rend à l'évidence. Quoique fasse la routine, aidée et encouragée par une presse qui, chargée de diriger l'opinion, est toujours derrière elle par crainte infâme des désabonnements, les chercheurs d'idées, les créateurs de formes, les abatteurs de lieux communs, les marteleurs de sottises, finissent toujours par imposer sinon leurs personnes, du moins leurs œuvres. Rien ne prévaut contre leur énergie et leur opiniâtreté. Aujourd'hui celui-ci, demain celui-là, à la grande déconvenue des arriérés qui se croient les habiles, et qui finissent dans l'abandon, l'oubli ou le mépris.

Camille Lemonnier, désormais consacré, verra apparemment d'autres honneurs suivre celui qu'il va obtenir. Il entre dans la période dangereuse où les esprits qu'on a devancés vous rejoignent et essaient d'arrêter l'aventurier qu'ils ont longtemps dédaigné et qu'ils reconnaissent comme chef. A cette âme généreuse et ferme, il est superflu de dire : « Prenez garde! Votre gloire est faite de hardiesse et de nouveauté. N'écoutez pas ceux qui vous conseilleront la sagesse et la prudence, l'observation de l'art banal, la bonne tenue littéraire, le respect des vieilleries chères aux gens du bel air. Le jour où vous ne seriez plus le téméraire qu'on a si longtemps conspué, vous ne seriez plus ce qui maintenant vous fait triomphant. Continuez, sans concession, à nous ouvrir les voies et à nous montrer le chemin. Trop d'autres cherchent dans l'observation des banalités aimées des badauds, la tranquillité et le profit. Vous avez toujours été le vaillant et le dédaigneux. Vous resterez tel et vous resterez grand ».

LA SOURIS

Comédie en 3 actes, par M. Edouard Pailleron.

Ainsi que dans les comédies de M. Octave Feuillet, les personnages de M. Pailleron sont ornés de particules, de titres, et parlent le ton de la bonne compagnie. Ce n'est pas l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* qui aurait eu l'idée de confier à un vidangeur le rôle principal de sa pièce, comme l'a fait son collègue le comte Tolstoï dans la *Puissance des ténèbres!* C'est ce qui classe, dans l'esprit d'un certain nombre de personnes, M. Pailleron parmi les écrivains qui ne sont pas naturalistes. Quand un auteur met en scène un vidangeur, ou un boucher, ou simplement un scieur de long, il est naturaliste. Lorsqu'il présente un héros qui s'appelle Max de Cimiers et qui franchit des obstacles sur un pur sang, il ne l'est pas.

Et cependant M. Pailleron s'est imaginé l'être un peu, naturaliste, en plantant, avec l'air de jouer aux quatre coins, son beau cavalier au milieu de quatre femmes aimables et mondaines, mais d'une amabilité et d'une mondanité différentes, et de peindre un peu de vraie société parisienne autour des évolutions amoureuses qui constituent le fond de sa pièce.

Edmond de Goncourt, dans la préface des *Frères Zemganno*, a exprimé la difficulté qu'il y aurait, pour un écrivain de théâtre ou de roman, à démêler la nature à travers les complications d'âme de l'homme du monde. Ce n'est certes pas le Max de M. Pailleron qui pourrait le faire changer d'avis sur ce point. Et les discours que tient ce las d'aimer, et son subit amour pour une pensionnaire à qui, l'instant d'avant, il donnait des jouets, et son peu de clairvoyance à l'égard de son amie Clotilde, tout cela est du domaine des fictions et des chimères. Quant à la morphiomane Hélène de Sagancey et à la jeune fille moderne, Pépa Rimbaud, dont l'éducation reçue dans un atelier de sculpture ne justifie pas l'extraordinaire désinvolture, ce sont d'amusants croquis, mais traités en caricature. Tout au plus trouve-t-on dans le rôle de Marthe un peu de réalité et de psychologie. Cette très jeune fille qui ne parle pas, dont le menu trottinement par les salons maternels lui a fait donner le surnom qui sert de titre à la pièce, et qui, pourtant, a un cœur qui bat, un petit cœur de pensionnaire en révolte à l'idée que « son » Max la traite en petite fille, est d'une observation un peu plus profonde. Le hautain : « Je m'appelle Marthe de Moisand, Monsieur » qui met fin aux taquineries de Max et lui fait remarquer, pour la première fois, qu'il y a une femme dans la Souris, est le début d'une scène où l'habileté et l'esprit de l'écrivain s'exercent sur des éléments pris à la vie, et non plus à la fantaisie.

Si nous parlons ici naturalisme, vérité, ce qui étonnera peut-être dans l'analyse d'un ouvrage de M. Pailleron, c'est que l'auteur a eu, paraît-il, en écrivant *la Souris*, la préoccupation de peindre exactement le milieu dans lequel il place son intrigue, et d'échapper au reproche qui lui avait été fait de donner à ses personnages beaucoup plus d'esprit qu'ils n'en ont dans la réalité. C'est donc à ce point de vue qu'il convient de se placer pour juger la pièce, et dans ce cas, l'œuvre ne nous paraît pas moins fantaisiste que les très fines, très spirituelles et très amusantes comédies précédentes de M. Pailleron.

Au surplus, l'auteur de *la Souris* se soucie-t-il vraiment de la vérité? Et les théories dramatiques nouvelles auraient-elles impressionné cet esprit façonné aux idées d'un théâtre conventionnel, puisant son principal attrait dans l'habileté de l'auteur à nouer et à dénouer l'intrigue, alors que, par son talent et par son esprit, il est arrivé même à rallier les partisans les plus résolus de l'école actuelle?

Talent, esprit : la comédie de M. Pailleron en est pleine.

Les trois actes de *la Souris* — le deuxième acte surtout — sont semés de traits ingénieux, d'expressions heureuses, de

remarques piquantes et d'une ironie douce sur les manies du jour, et à ce titre la pièce constitue un spectacle charmant, amusant, plein de séduction.

Ajoutons que l'interprétation est bonne, que MMmes Derigny, Chartier, Baletta et Wilhem forment un quatuor aimable dans lequel M. Luguet se meut avec beaucoup d'aisance et de naturel et que Mlle Jane Bergeot, une élève de Worms, engagée spécialement pour *la Souris*, et qui évoque le lointain souvenir de Mlle Reichemberg, est une petite ingénue très curieuse, très fine, très intelligente. Souhaitons qu'elle ne s'échappe pas de sitôt de la souricière du Parc.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE

à un de ses amis (1)

XXIX

Coblentz-Schloss. Samedi [juillet 1883].

MON CHER ***,

Pardon pour ce papier de coiffeur.

Etes-vous rue B***? Que faites-vous? Je vois partout des machines sur votre bouquin. Peut-on en avoir un exemplaire? En tout cas félicitations. Mais à quand votre roman ou vos poèmes en prose? J'ai eu beaucoup de travail. Après 10 jours à Berlin, venu à Coblentz, fait le Salon berlinois en prose sage à idées sages pour le 1er août de la Gazette des Beaux-Arts, passé un jour 1/2 à Cologne, puis 4 à Munich, où vu B*** devant les Rubens de la Pinacothèque! Catalogues et notes (2). Je ferai également pour la Gazette l'Exposit. internationale de Munich. Me revoilà à Coblentz, avec le Rhin sous ma fenêtre, une photo de Vélasquez devant moi, fumant des pipes, ravaudant mes complaintes. J'en ai 30 à 40. Je les mettrai au net pour un imprimeur, que ça paraisse et qu'on n'en parle plus. Comme vous passerez votre 14 juillet enfermé chez vous, vous pourrez m'écrire quelques lignes pour me tenir au courant de vos fermentations littéraires et autres.

Et le barde de la rue d'E***?

Et les idiots de l'incident Corot-Trouillebert.

Voyons que se passe-t-il à Paris, ou du moins dans le petit Rambouillet faisandé de M*** K'***. Le feu d'artifice Rollinat est-il mort à jamais? Que fait B***, ce doux?

Et Antoine C***, ce primitif?

Et Charles C***?

Avez-vous fait la connaissance d'un vrai peintre ayant un œil? D'un musicien? D'un véreux? Que savez-vous de K***? Est-il au Tonkin? Non. Mais il doit être sur la fin de sa captivité.

J'ai fait venir la *Sagesse* de Verlaine. Trois ou quatre pièces de lui, voilà qui enfonce toutes les Chansons des Gueux, toutes les Sully-Prudhommeries qu'on sait. Il annonce un nouveau volume : *Amour*.

Soyez sûr que n'en voilà qui reviendra à Montmartre qui rime pour lui avec dartre maintenant.

Vous envoi-je de mes Complaintes? Elles vous plairont peut-être.

Je suis pressé. Je fais de gros dîners indigestes. Et le soir je lis un roman de *Ouida!*

Au revoir!

JULES LAFORGUE.

XXX

Coblentz, vendredi [juillet 1883].

MON CHER ***,

Je vous écris à la hâte.

J'ai reçu votre très-intéressante lettre (pourquoi si rares?) hier au soir.

Par suite de complications où l'équilibre européen n'entré pour rien, mes congés commencent vers le 10 août et vont à peu près jusqu'au 1er nov.

Je serai à Paris dans une douzaine de jours. Y serez-vous? Probablement pas. J'y resterai trois à quatre jours, de là à Tarbes et en revenant je passerai deux semaines à Paris, où vraisemblablement alors nous nous verrons.

Je tiendrai beaucoup à savoir votre impression de mes Complaintes. Je suis en train de les remettre au net avec une pièce en un acte déjà vieille. Mon brusque départ me noie de besogne.

Merci des 2 Chat noir.

M*** K'*** a sensibilité artiste à fond original, mais tout cela est bien (1) noyé de la rhéto. à la mode, n'est-ce pas?

Elle écrit *les Fenêtres* parce que Lorin a mis à la mode *les Becs de gaz*, *les Maisons*, *les Voitures*, etc. Il y a beaucoup là de fabrique.

Maizeroi, etc., etc., m'ont dégoûté de tout cela. C'est l'école de Fortuny. J'ai en ce moment un idéal, que j'ai essayé d'insuffler à mes *Complaintes*, — et dont certaines pages de la *Sagesse* et des *Aveux* me semblent jusqu'ici les belles choses vraies. K***, dans ses proses, avait de ces pièces-là. Le *Sonnet* d'I'**, dans le même Chat noir, est assommant. Que de tempéraments versant ainsi dans le cabotin du jour. Nous parlerons avec plaisir de tout ça à Paris, n'est-ce pas? Il ne m'étonne pas qu'on ne vous ait pas répondu de Berlin. Ce sont tous des ours, des tardigrades. J'ai passé deux ans à acquérir la conviction que c'est le peuple le plus activement antiartistique des peuples connus. Ah! si j'avais écrit

(1) Reproduction interdite. Voir nos numéros 49, 50, 51 et 52, 1887, 1, 3, 5, 8 et 12 1888.

(2) En juin 1883, Laforgue écrivait de Coblentz à M. Klinger :

« ..... en revenant de Cologne où j'ai visité deux expositions (dont un musée). Je suis content d'avoir vu la *Vergiftet* de G. Max, que je n'aimais pas jusqu'ici, ne le jugeant que par deux ou trois têtes fades, vues entr'autres chez Gurlitt. — Je voulais citer dans mon Salon Fischer, Oeder, etc. qui m'avaient paru sans valeur, mais j'ai vu de leurs toiles à Cologne, c'est toujours la même chose, c'est trop bête, n'est-ce pas ?

« Oui, je fais le Salon de Berlin, tant bien que mal. Je parle longuement de vous comme de l'artiste le plus personnel, mais non sans reproches. Vous verrez. « Qui aime bien, châtie bien ».

« Je dirai que je préfère le petit Menzel à ses deux Frédéric de la National-Gallery. Je dirai du mal de Richter et aussi (!?) de Gussow, non en général, mais pour ses portraits du Salon que je trouve fades et bêtes. (J'ai vu à Cologne un joli J. Brandt moins banal que tout ce qu'il fabrique en général.) Etc. — Je crois que vous approuverez mes impressions. Tout de Hertel ne me plaît pas également, mais (impressionnisme à part) il a un joli tempérament de peintre (son aquarelle) ».

(1) » bien » surcharge « tout ».

mon Salon berlinois dans une boîte moins timorée que la Gazette; enfin j'y ai cependant un peu soulagé mes nerfs.

Je ne songe pas à la *Vie moderne* pour mes Complaintes. Je crois avoir avec ces 50 un petit volume un peu propre. Eh bien, mon désir serait de faire — en payant même si nécessaire — un de ces petits volumes Kistemaeckers, où sont publiés Huysmans, Mendès, Maupassant, etc., à peine quelques exemplaires, quelques-uns pour moi, c'est-à-dire les quelques êtres que mes choses peuvent dans ce genre intéresser, et le reste au hasard et au plaisir de l'éditeur. Je ne m'en occuperai pas davantage. Avez-vous des renseignements sur ces petites éditions Kistemaeckers et sur ces sortes d'affaires? Si l'affaire m'ennuie ou est chère, j'achèterai pour cinquante francs de cuivre, j'y autographierai moi-même mes poésies (1), peut-être avec quelque machine de mon frère, je ferai mordre et je les ferai tirer sur bon papier rue Saint-Jacques à des exemplaires juste pour les êtres en question.

A la hâte. Je me suis trop attardé. Au revoir pour votre livre des lignes.

JULES LAF...

UNE AVENTURE D'ARLEQUIN.

Opéra-comique en un acte. Paroles de M. JUDICIS, musique de MM. P.-L. HILLEMACHER.

Il serait téméraire de juger l'œuvre nouvelle des frères Hillemacher sur l'exécution imparfaite qui en a été donnée. Insuffisamment répétée (il n'y eut, nous dit-on, que trois répétitions d'ensemble), l'interprétation ressemblait assez à une lecture, dans laquelle l'orchestre cherchait à débrouiller les phrases musicales, tandis que les chanteurs poussaient des sons quelconques, parfois justes, parfois (et malheureusement trop souvent) à côté de la note indiquée.

Mieux eût valu, pour les compositeurs, retirer leur œuvre, purement et simplement, que de la laisser jouer dans de pareilles conditions.

Sur un livret assez niais, MM. P. et L. Hillemacher ont composé une partition qui nous paraît dépasser de beaucoup l'importance du sujet. Ils font à propos d'un « bonjour mon ami », gronder et tonner et tempêter l'orchestre; ils ont recours à des modulations, à des recherches de timbres, à des complications que semblent exclure la frivolité des personnages bergamasques mis en scène.

Qu'ils connaissent leur métier, on le sait : ils l'ont prouvé en maintes circonstances, et spécialement dans *Saint-Mégrin*. Dès lors pourquoi ne pas traiter cette bluette en bluette, d'une main légère, avec la délicatesse de touche qui paraît toute indiquée pour faire pirouetter Arlequin, soupirer Léandre et minauder Colombine?

La lourdeur de l'exécution a, d'ailleurs, ajouté singulièrement à la lourdeur de la composition, dans laquelle les auteurs font entrer tous les clichés, sans en épargner un seul : la chanson à boire, la sérénade, l'air au balcon, etc., etc.

Un petit entr'acte ajouté à la partition (qui ne comporte qu'un seul tableau) a plu par sa grâce pimpante. Tels détails révèlent, cela va sans dire, l'habilité des musiciens : les accompagnements en canon du début, la petite fugue du second tableau, les ensembles vocaux. Mais l'ensemble n'a guère été goûté : MM. Hillemacher sont trop hommes d'esprit pour ne pas s'en être aperçus, et nous sommes trop sincères pour leur cacher la vérité.

(1) « mes poésies » surcharge « mon volume ».

CONCERTS

Huitième Concert d'hiver.

Si M. XX, lui-même, dans *l'Indépendance*, émet le vœu que M. Franz Servais donne à ses *Concerts d'hiver* une allure plus résolument progressive, il est superflu de dire que ce désir est, depuis longtemps, celui de *l'Art moderne* et de la plupart des auditeurs dominicaux de M. Servais. Les programmes éclectiques qu'il a composés jusqu'ici avaient surtout pour raison d'être, pensons-nous, la nécessité de rallier à l'entreprise nouvelle un plus grand nombre d'adhérents. Celle-ci bien assise, la réputation du jeune orchestre étant désormais établie, on pourrait, sans inconvénient, attaquer avec moins de timidité le répertoire symphonique moderne. Les symphonies de Beethoven sont admirables, celles de Mozart sont charmantes et même celles de Haydn sont agréables à écouter. Mais depuis vingt-cinq ans et plus, Beethoven, Mozart et Haydn forment l'habituel menu du Conservatoire ; on les a même entendus fréquemment aux séances des *Concerts populaires*. Tandis qu'il y a en France, en Allemagne, en Russie, en Belgique même, une floraison nouvelle, passablement touffue, dans laquelle on pourrait couper des brassées d'œuvres offrant un intérêt plus actuel.

D'autant mieux que l'orchestre de M. Servais paraît, comme tous les orchestres jeunes, plus enclin à bien interpréter les œuvres modernes que pour la musique classique. L'ouverture du *Vaisseau fantôme* a été, de toutes les compositions inscrites au dernier programme des *Concerts d'hiver*, la mieux jouée : et cette même remarque, nous l'avions faite, à la matinée précédente, à propos de l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*.

Dans la *Symphonie pastorale*, l'orchestre a paru moins à l'aise. Les instruments à vent surtout, cuivres et bois, n'ont pas été à la hauteur du quatuor, qui gagne, lui, en sonorité et en souplesse.

Mais l'attrait principal du concert, — et ici le public a, cette fois encore, affirmé ses préférences — consistait dans l'audition de quelques fragments de *la Damnation de Faust* et d'une scène des *Maîtres-Chanteurs*, « Am stillen Herd ». L'admirable voix de M. Ernest Van Dyck a donné à la musique de Berlioz et à celle de Wagner un coloris merveilleux. Et l'orchestre a complété l'impression excellente produite par ces deux œuvres, en jouant avec finesse les *Feux-follets* et la *Danse des Sylphes*, celle-ci naturellement bissée. On bisse toujours la *Danse des Sylphes*. C'est une œuvre qui se recommencerait d'elle-même si on oubliait de la redemander.

Un peu mollement et avec quelque lenteur, la *Marche de Racocsy* de Liszt (pourquoi pas celle de Berlioz, qui paraissait indiquée?) a terminé le huitième concert, auquel assistait, et nous nous en réjouissons, un très nombreux auditoire.

Deuxième séance Wieniawski.

L'audition consacrée par M. Wieniawski à Chopin a été plus brillante encore que celle qu'il donna la semaine dernière. Le public, plus nombreux, a écouté avec infiniment de plaisir et applaudi chaleureusement quelques belles œuvres du maître : la Sonate en *si mineur*, une *Berceuse*, la *Ballade*, un *Nocturne*, le premier *Scherzo dramatique* et huit études, que le pianiste a jouées avec beaucoup d'autorité et de style. Les études surtout, d'une exécution difficile, ont été interprétées magistralement.

Mlle Jane de Vigne, du théâtre de la Monnaie, prêtait à l'exécution des *Chants polonais*, connus surtout par la transcription de Liszt, le charme de sa voix harmonieuse. Et le rondo en *do majeur*, pour deux pianos, exécuté avec brio par M. Wieniawski et son élève Mlle Weimerskirch, a clôturé cette très artistique soirée.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

La très attrayante audition des œuvres de Chopin, dont nous parlons ci-dessus, ramène l'attention sur les compositions du poète des *Nocturnes*. Précisément dans l'édition populaire de MM. Breitkopf et Härtel vient de paraître un choix des plus belles inspirations du maître : valses, mazurkas, préludes, polonaises, études, parmi lesquelles quatre œuvres posthumes : valse en *mi* mineur, valse en *sol bémol* majeur, fantaisie impromptu, variations en *mi* majeur. Cette sélection porte le n° XVIII de la série intitulée *Nos Maîtres*. Elle comprend vingt-quatre œuvres diverses de caractère et de rythme.

Une transcription pour piano seul de la symphonie-cantate de Mendelssohn : *Lobgesang* est publiée dans la même collection.

A signaler aussi, chez les mêmes éditeurs, la nouvelle série intitulée *Aus alten Zeiten*, qui comprend douze petits morceaux pour violon, choisis dans l'œuvre des vieux maîtres, et classés, doigtés, annotés, augmentés d'un accompagnement au piano par M. Hugo Wehrle. On y trouvera des compositions de J.-S. Bach, de ses fils Philippe-Emmanuel et Wilhelm-Friedmann, de Scarlatti, de Lulli, de Couperin et de quelques auteurs moins connus : Théophile Muffat, maître de musique à la cour d'Autriche au début du XVIIIe siècle, Henry Purcell, un musicien anglais du XVIIe siècle, J.-Ph. Kirnberger, qui vécut à Berlin au siècle dernier, etc.

M. Henry Hoffmann, qui s'est fait connaître en Allemagne par un grand nombre de *lieder*, de chœurs, de morceaux d'ensemble et par deux opéras en trois actes : *Guillaume d'Orange* et *Donna Diana*, vient de faire paraître chez MM. Breitkopf et Härtel une scène pour baryton et orchestre : *les Chants du Trouvère Raoul-le-Preux à la reine Yolande de Navarre*. La composition, conçue dans le style des légendes, est bien écrite pour la voix et ne manque pas de caractère.

Enfin, un de nos compatriotes, M. Edgard Tinel, directeur de l'école de musique religieuse de Malines, publie six chants d'église pour chœur à quatre voix, sans accompagnement (6 *Geestelijke gezangen*), qui dénotent une main expérimentée et habile.

DOCUMENTS A CONSERVER

Le Collège échevinal d'Anvers vient de se signaler l'admiration publique par une mesure auprès de laquelle les légendaires bévues des jurys d'admission ne sont que d'aimables malentendus. Il a refusé, en bloc, toute une exposition d'œuvres d'art, et, ce qui est mieux, sans même l'avoir vue.

Voici le compte-rendu, extrait de *l'Escaut*, de l'extraordinaire séance du Conseil communal du 12 mars, dans laquelle le bourgmestre a été interpellé sur la brutale et grotesque mesure du Collége par un des conseillers, l'honorable M. Gittens, connu pour le libéralisme de ses opinions en matière d'art :

M. Gittens (*deuxième motion d'ordre*). Je voudrais encore demander au Collège pourquoi celui-ci a cru devoir refuser à *l'Art indépendant* la salle du Musée?

M. De Wael dit qu'il ne pourrait refuser de répondre (?) et renvoyer l'honorable membre aux lois et aux règlements. Cependant il dira que le Collège a fait prendre des informations (!) et a appris que parmi les œuvres à exposer, il s'en trouvait qui étaient tout autre chose que des œuvres d'art (*geheel iets anders dan kunststukken*). Il *ne comprend même pas comment l'honorable membre ait cru pouvoir* se permettre *de faire une question* aussi intempestive (!!)

M. Gittens. Si une autre Société quelconque faisait la même demande, accorderiez-vous la salle?

M. De Wael. Nous examinerions et verrions ce qu'il nous reste à faire.

M. Gittens. Je ne puis terminer sans dire que je regrette la décision prise par le Collège.

M. Gits. Que *l'Art indépendant* fasse ce que font d'autres sociétés, — *l'Als ik kan*, par exemple, — qu'il loue un local. Quand on veut tenir une Exposition (*sic*) on doit pouvoir en supporter les frais.

M. De Wael. J'ai donné ma réponse. Il n'y a pas à revenir sur la décision prise. Je déclare l'incident clos et passe à la continuation de l'ordre du jour.

A la première Exposition de *l'Art indépendant*, ouverte à Anvers en avril 1887, prirent part : MM. Louis Artan, J.-A. Heymans, Hipp. Leroy, Constantin Meunier, H. Luyten, Léon Philippet, J. Rosseels; MM. J. Ensor, F. Khnopff, F. Rops, Th. Van Rysselberghe, G. Vogels, des *XX*; O. Dierickx, L. Frédéric, J. Lagae, de *l'Essor*, et les membres du Cercle : MM. Léon Abry, F. Crabeels, M. Hagemans, A. Marcette, J. Meyers, H. Van de Velde.

Cette liste suffit pour édifier le public sur l'attitude du bourgmestre d'Anvers.

* * *

Autre document, plus gai, celui-ci. C'est un fragment de journal dans lequel un membre de *l'Essor*, chargé du compte-rendu de l'Exposition organisée par ce Cercle, fait un éloge naturellement sans restrictions de chacun des exposants en particulier et d'eux tous en général.

Parlant de la création des *XX*, auxquels le chroniqueur improvisé, ne pardonne, paraît-il, pas leur réussite, il glisse cette chose joyeuse :

La récente scission fut beaucoup plus bruyante. Comprenant des éléments de premier ordre, elle semblait appelée à un avenir éclatant.

Elle eut le malheur d'être mal conduite. Livrée au mauvais génie qui en fut l'instigateur et l'âme, à celui qui, malgré son talent supérieur a le don de gâter les meilleures causes, de frapper de *jettatura*

tout ce qu'il touche, l'entreprise nouvelle périclita rapidement. Aujourd'hui le « beau navire » n'est plus qu'une épave ballottée par la tempête. Les belles espérances ont fui à tire d'aile, l'équipage est noyé, à peu d'exceptions près — *rari nantes in gurgite vasto.*

Les *XX* ont dû bien rire, si, d'aventure, ils ont lu cette véridique information.

Ce qui serait plus intéressant à connaître, c'est le nom du mauvais génie qui frappe de *Jettatura* certaines entreprises des compères dont le chroniqueur ci-dessus fait partie, telles que la *Zwans exhibition*, piteusement vendue à l'encan, la pauvre! pour payer les créanciers.

BECKMESSERISME

M. Camille Bellaigue a acquis quelque notoriété par ses attaques saugrenues contre Richard Wagner. Nous avons cité, parfois, les plaisantes campagnes de ce Malbrough-Nibelung. Sa dernière équipée est plus burlesque que les précédentes, car la colère du critique s'échauffe et s'exaspère au sujet de représentations... qui n'ont pas encore eu lieu. On demande des moulins à vent. Il en faut à M. Bellaigue.

C'est le théâtre qu'espèrent un jour bâtir les adhérents de l'*Association pour la propagation du Drame lyrique* qui exerce sur lui l'effet que produit une *muleta* écarlate sur les taureaux d'Espagne.

Dans un récent *Figaro*, il s'escrime et frappe à droite, à gauche, sans s'apercevoir, le malheureux, qu'il est entouré d'eau...

Voici quelques fleurs cueillies dans le parterre qu'il offre à ses lecteurs :

« De Gluck à nos jours, a-t-on jamais songé à la nécessité d'un théâtre spécial d'où on fît dépendre l'avenir ?

Dès que l'on ne verra pas clair dans une salle de spectacle, et que l'orchestre y sera dissimulé, dès qu'on n'y chantera plus des airs, des duos ou des ensembles, mais des monologues en forme de récitatif et de mélopée sur des sujets légendaires, le niveau de l'art montera tout à coup?

Ce n'est pas le cadre qui manque le plus souvent, c'est le tableau. Ah ! si l'on ne craignait de citer les œuvres et les hommes, que la démonstration serait facile ! En trouverait-on, de ces musiciens dont la fatuité voile mal l'impuissance, et qui cherchent la complication seulement pour dissimuler leur misère! Ils sont peut-être quinze ou vingt dans le parti avancé, qui rompent avec le passé de la musique comme les gens de la Commune rompaient avec le passé de l'histoire.

Je les ai entendus, quand ils tiennent leurs assises solennelles et obscures, soutenir avec gravité, parfois avec fureur, des paradoxes impies.

Vraiment, un souffle de pédantisme passe parfois sur nous. On se lasse des choses simples et éternelles, et on les débaptise pour se donner l'illusion de leur changement. Les nouvelles doctrines musicales et trop souvent les œuvres qu'elles patronnent font ainsi beaucoup de bruit pour peu de chose.

Peut-être surgira-t-il un jour celui qui, d'un revers de main, déblaiera les notes accumulées, l'amoncellement des harmonies et ravira le monde avec des chants à peine accompagnés.

Je voudrais ne pas avoir à craindre, sous couleur de réforme et de tendances nouvelles, la création d'un théâtre lyrique par et pour un petit cénacle qui garde déjà pieusement la tradition, jeune encore par bonheur, de la musique prétentieuse et ennuyeuse.

S'il s'agit d'un théâtre voué aux rites spéciaux de la foi qui se dit nouvelle, d'un théâtre de système et de combat ; s'il s'agit d'une chapelle consacrée à un schisme fanatique et intolérant, Dieu nous garde d'en voir poser la première pierre. »

PETITE CHRONIQUE

Aux aquarelles de MM. Uytterschaut, Stacquet, Lanneau, ont succédé, sur les murailles du Cercle, deux douzaines de toiles signées André Collin, Ernest Hoorickx, Rose Leigh.

Le premier, un débutant et un chercheur, flotte encore entre plusieurs personnalités. Telles de ses études : *Les Ruches*, *les Dindons*, évoquent le souvenir de Claus, avec leurs silhouettes durement découpées sur des horizons lumineux. D'autres : *les Sabotiers*, *Tête d'étude*, rappellent les Franz Charlet d'antan. Telle autre même : *l'Ecurie des Veaux*, les premiers Van Strydonck. Peut-être l'artiste se débrouillera-t-il de tous ces souvenirs, et nous le souhaitons : il paraît laborieux et sincère. Dans ses *Scènes d'hôpital*, dans son *Village d'Ochamps*, il note, à petits coups menus, les mélancolies de la vie et de la nature. Mais combien tout cela est encore loin de l'actuelle notion d'une œuvre d'art.

M. Hoorickx, se débat contre l'épaisseur des pâtes et ne sort guère de la tristesse des tons neutres, gris, brunâtres. Sa meilleure toile : *Au Bois*, montre, ou à peu près, de la vraie lumière. Ses sites de Campine dénotent un artiste épris de poésie, mais empêtré, pour l'exprimer, dans de lourdes et trop usuelles calligraphies.

Quelques toiles d'une élève de M. Verstraeten, d'Anvers, Mlle Leigh, complètent ce salonnet.

L'impression de l'*Anthologie des Prosateurs belges*, réunie par MM. Camille Lemonnier, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Georges Rodenbach, touche à son terme. C'est la maison Ve Monnom, à laquelle on doit, en ces dernières années, tant de publications bibliophiliques d'un goût parfait, qui s'est chargée du travail. Le volume, grand in-8° d'environ quatre cent cinquante pages, paraîtra vraisemblablement vers le 15 avril. Le tirage se fait à douze cents exemplaires. Des morceaux empruntés à cinquante-cinq écrivains, depuis 1795 jusque 1887, ont été triés avec la plus grande attention et ont nécessité le dépouillement d'environ cinq cents volumes. Chaque auteur est caractérisé en une courte étude. Une préface indique les principes qui ont été suivis dans le choix des écrivains et des morceaux. Comme on le voit, ce labeur considérable a été accompli avec promptitude, car il y a à peine quelques mois que s'est élevée l'étrange polémique dirigée, par des motifs de rancune trop visibles, par une partie de la presse contre cette œuvre vraiment nationale. Notre public sera assurément étonné en voyant le défilé de ses écrivains, parmi lesquels tant de personnalités qu'il ignore ou qu'il dédaigne. Ce livre le convaincra sans doute qu'il n'est pas absolument impossible que nous ayons quelque chose qui pourrait bien être, avec de la bonne volonté, l'embryon d'une littérature nationale.

Mardi dernier, les membres du jury d'admission du dernier Salon triennal des Beaux-Arts ont offert un banquet chez Sapin à leur président M. Buls. A deux exceptions près, le jury était au complet. M. de Moreau, ministre des Beaux-Arts, assistait à la réunion. Beaucoup de cordialité, de simplicité et de bonne humeur. Dans leurs toasts, MM. Buls et de Moreau, ont, au grand applaudissement des convives, développé cette idée : « Foin de la politique qui divise ! Vive l'art qui réunit ! Dans son domaine, pas l'abomination du clérico-libéral, au moins jusqu'à présent. Là, on trouve en communion des hommes qui se mangeraient s'il s'agissait de politique. Là, on ne sent que des sympathies au lieu des misérables querelles qui empoisonnent ailleurs les relations entre les esprits les plus distingués. Dans l'art on peut s'aimer, dans la politique on ne fait que se haïr. Dans l'art on s'estime, dans la politique on se calomnie ! » Bref, de très heureuses pensées, répondant au sentiment intime, car l'explosion approbative a été immédiate, unanime et chaleureuse. Vraiment c'est à croire qu'on est las des malentendus que des frénétiques ont suscités et qu'ils entretiennent. Courtoisie ! courtoisie ! en resterait-il quelque chose chez nous ?

M. Fétis, devant l'évidence lamentable de la « morose trivialité » de l'exposition de l'*Essor*, a très sincèrement et avec beaucoup de fermeté mis le public en garde contre les comptes-rendus élogieux, stupéfiants de cynisme ou d'aveuglement, que la presse des frères, amis et camarades, a déclaqué depuis huit jours, à la grande stupéfaction de la majorité des visiteurs, disons-le à l'honneur de ceux-ci. Cette leçon d'un critique absolument en dehors des querelles qui enlèvent toute autorité aux appréciations de ceux qui sont en pleine bataille, a singulièrement défrisé et irrité les mystificateurs qui s'imaginent qu'il suffit de s'entendre à plusieurs pour faire l'opinion avec l'aide des gazettes. Aussi commence-t-on à l'égard de M. Fétis l'aimable boycottage par lequel ces messieurs essaient de terminer leurs querelles quand on les laisse faire. Les menaces et les injures vont leur train. Mais cette tactique est désormais percée à jour et ne nuit plus qu'aux petits qui l'emploient.

La quinzième Exposition de l'*Union artistique des Jeunes* : « *Als ik kan* », sera ouverte à la Salle Verlat, à Anvers, du 25 au 30 mars 1888, de 10 à 5 heures.

Nous avons, dès le 15 janvier, annoncé l'arrivée à Bruxelles de la troupe du duc de Saxe-Meiningen, célèbre dans toute l'Allemagne pour ses parfaites interprétations des tragédies de Shakespeare, de Schiller, de Goethe. La scène du Théâtre de la Ville, où devaient avoir lieu les représentations, ayant été reconnue trop petite, c'est au théâtre de la Monnaie que les « Meininger » éliront domicile. Le contrat qui leur accorde la salle pour un mois — du 15 mai au 15 juin — est signé ou sur le point de l'être, et parmi les pièces qui seront représentées nous pouvons citer déjà *Winter tale* de Shakespeare et *Egmont* de Goethe.

Ce ne sera pas la seule attraction qu'offrira le théâtre de la Monnaie après la clôture de la campagne d'hiver. M. Emile Mathieu compte y faire représenter sa *Richilde*. Une souscription ouverte parmi les amis du compositeur permet au jeune maître de se passer de tout subside et de réaliser néanmoins une exécution artistique en rapport avec les exigences de l'œuvre.

De leur côté, MM. Dupont et Lapissida méditent un vaste projet « d'été » de nature à intéresser vivement le public, mais au sujet duquel la discrétion nous commande de ne pas donner actuellement de renseignements précis.

M. Georges Eekhoud met en ce moment la dernière main à un roman intitulé *la Nouvelle Carthage*, qui paraîtra en mai chez Kistemaekers. Il est occupé, en outre, en collaboration avec M. Albert Giraud, à écrire un drame tiré de *Kees Doorik*, pour lequel Jan Blockx écrit de la musique de scène et des entr'actes.

Après *la Nouvelle Carthage*, M. Eekhoud achèvera un roman, déjà très poussé, sur les mœurs pénitentiaires, œuvre de révolte, d'analyse très subtile, d'une observation cruelle et d'une humanité passionnante. Il sera intitulé *Schrabadans*, nom bizarre, argotique, du héros principal.

Enfin, du même auteur, paraîtront sous peu une nouvelle, *les Frères Mitsu*, consacrée à la population des pêcheurs d'Ostende, et, chez Jouaust, une traduction de *la Duchesse de Malfi*, de Webster, avec une étude sur les contemporains de Shakespeare.

Ajoutons que l'éditeur Deman prépare une édition de luxe, grand format, à tirage restreint, de *Kees Doorik*.

Avec une ténacité qui appelle les comparaisons désobligeantes, M. Destrée s'attache à « son cas ». Il épanche, en deuxième édition, ses doléances dans *la Jeune Belgique*. C'est une façon comme une autre d'acquérir quelque notoriété et il serait cruel d'en faire un grief au jeune avocat.

M. Waller essaie de prendre la défense de son collaborateur, en racontant, avec l'exactitude d'un supplément de Larousse, le mince incident qui chagrine ce dernier.

M. Maus se borne à lui rappeler QU'IL L'A AUTORISÉ A PASSER AU NOM DE M. DESTRÉE LA CARTE PERMANENTE ADRESSÉE A LA DIRECTION DE LA JEUNE BELGIQUE.

Si M. Waller a jugé à propos de la garder pour son usage c'est à lui, et non au secrétaire des *XX*, que le jeune saule-pleureur de Marcinelle doit s'en prendre.

La séance intime que Mlle Jeanne Douste devait donner le 20 courant dans les salons Pleyel ayant pris plus d'importance, la bénéficiaire s'est décidé à la donner à la salle Marugg, le lundi 26, à 8 heures, avec le concours de MM. Agniez et Jacobs. Les billets déjà distribués serviront pour cette séance, et l'on peut s'en procurer 67, rue Royale, et chez les marchands de musique.

Le neuvième des *Concerts d'hiver*, sous la direction de M. Franz Servais, aura lieu, par exception, le vendredi-saint, 30 courant, dans la salle de l'Eden-Théâtre, à 8 1/4 heures précises du soir, sous la dénomination de *Concert-Spirituel*.

CABINET GOLDSCHMIDT

VENTE PUBLIQUE

DE

Porcelaines, Faïences, Objets d'art, Meubles artistiques

Galerie St-Luc, 12, rue des Finances

Mardi 27 et mercredi 28 mars, à 2 heures precises.

Direction de M. JULES DE BRAUWERE, expert.

EXPOSITION : 26 mars, de 12 à 5 heures.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

Vente J. Hollander

(PREMIÈRE PARTIE)

TABLEAUX DES ÉCOLES ANCIENNES

N. Berchem, F. Bol, R. Brakenburg, S. Coëllo, A. Cuyp, J. Dow, F. Hals, B. Van der Helst, J. Jordaens, N. Maes, J. Mabuse, J.Van der Meer de Delft, M. Mierevelt, A. Moro, A. Palamèdes, R. Ruisch, D. Teniers, G. Terburg, S. De Vos, etc.

GALERIE ST-LUC, 12, rue des Finances

le 10, 11 et 12 avril, à 2 heures

M. Louis de Ruydts, notaire.
MM. V. Le Roy et J. de Brauwere, experts.

Exposition : 8 et 9 avril, de 12 à 5 heures.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Nouvelles publications :

ÉDITION POPULAIRE

CZERNY, KARL, ouvrages didactiques pour le piano. Publiés et soigneusement doigtés par Anton Krause.

N° 811/14.	École de la Vélocité. 40 études. Op. 299. 4 cahiers à	—.65
» 901.	Le volume complet.	1.90
» 790.	L'étude élémentaire du piano. (100 récréations).	1.25
» 807/10.	100 exercices. Op. 139. 4 cahiers à.	—.65
» 900.	Le volume complet	1.90
» 815.	Exercices préparatoires à l'art de délier les doigts. Op. 636	1.25
» 816/21.	L'art de délier les doigts. 50 études. Op. 740. 6 cahiers à	—.95
» 902.	Le volume complet.	3.75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES
FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ
GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : Bureaux de la Revue, 14, rue Halévy, Paris.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 14. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 1er AVRIL 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

DU SILENCE, par Georges Rodenbach. — LES PEINTRES DE LA VIE, par Camille Lemonnier. — LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE A UN DE SES AMIS. — NEUVIÈME CONCERT D'HIVER. — LA CINQUIÈME SOIRÉE DU THÉATRE LIBRE. — LE DRAGON DE LA REINE. — LA TACTIQUE DE « L'ART MODERNE ». — A VERVIERS. — LES ARGENTERIES ANCIENNES. — PETITE CHRONIQUE.

DU SILENCE

par GEORGES RODENBACH. — Paris, Lemerre.

Dans *la Jeunesse blanche*, ce qui séduisit spécialement les critiques impartiaux au poète Georges Rodenbach, ce furent les *Soirs de province*. Si spécialement, qu'on manifesta le regret que cette partie du livre ne fît un volumiculet à part.

Et voici ce regret biffé : *Du Silence* sort évidemment de la même veine que les *Soirs de province* et existe.

Comme toute poésie d'aujourd'hui, il témoigne d'une mélancolie artiste. Au milieu du bruit lassant des choses, des foules rauques de s'insulter, des déboires de désirs, des débâcles de projets, des trahisons de volonté, des cassements intimes de l'espoir, l'idée triste et douce vient au poète de vivre à jamais silencieusement dans un décor d'effacement et de résignation, en des maisons de quiétude, en des chambres d'apaisement, en des villes stagnantes, mornes, immobiles depuis des siècles et qui s'usent. Et le pays natal de Flandre lui revient au cœur ; Audenarde et Malines, noms d'un nostalgique passé endimanché, d'une musique blanche et bleue fanée, avec des processions à travers et des cloches et des rivières. C'est le même décor, mais bien plus montré et senti que dans *Soirs de province*.

O cette fois-ci toute rudesse d'émotion, toute bravoure de rythme et de phrase, toute flamme lyrique vers l'action sont scrupuleusement bannies. L'orgueil est descendu de son beffroi, guerrièrement dressé sur la cité, avec les boucliers d'or de ses cadrans et qui semblait encore dans *la Jeunesse blanche* se dresser vers le poète. Les tocsins et les ballées de fer, là-haut, parmi les pierres tarasquées des tours ; les tocsins : morts, les ballées : mortes. M. Rodenbach a compris que même s'il lui était permis, grâce à son talent ou grâce au hasard, de réussir telle pièce vigoureuse et claironnante parfois, sa nature vraie l'assignait cependant aux sourdines des harmonies et aux demi-teintes des pensées. Le présent volume tout entier se maintient dans cette atmosphère de paix, de tranquillité. Heureusement.

Et d'abord l'unité s'accentue. Ensuite, si certaine monotonie est à craindre, encore est-il que pour tels lecteurs il est nécessaire à leur communiquer la lassitude douce des choses que le poète a dû éprouver lui-même et qu'il a essayé de dire. C'est une vieille rengaine de crier à tout propos à l'ennui. Une œuvre d'art ne doit pas amuser ; elle a un but plus haut : elle doit réaliser du beau.

De tous les livres signés G. Rodenbach, celui-ci est le plus nettement d'un artiste. Plus aucun sacrifice au goût de tout le monde; plus aucune babiole gentille et pimpante accrochée entre les rimes pour attirer des regards banals. *Du Silence* est pensé, écrit, travaillé avec la moindre préoccupation de succès.

Et voici comment l'âme du livre nous apparaît.

Elle est faite avec la nostalgie du bonheur irrémédiablement et éternellement inatteignable et, par conséquent, avec du renoncement raisonné, mais non encore consenti. Au poète désabusé de la réalité de la joie, il reste des souvenirs, et ce sont ces souvenirs épurés de souffrance qui lui sont un dernier réconfort. Et pour les goûter, il s'est condamné au seul à seul, à l'évocation des choses lointaines, mais avec des précautions telles qu'il ne veut pas même entendre leur pas trop brusque marcher vers lui et que la consigne est de ne se mouvoir que silencieusement. Ces souvenirs, il les voit dans ses meubles, dans une glace, dans une eau de lac ou d'étang, il les entend frôler son âme dans la neige qui tombe douce et dans les cloches qui pleurent, lasses. Et tous les vers tissent leur traîne frêle pour les recueillir et les bercer comme en des mousselines suspendues aux clous d'or de la rime.

Tel est ce livre, dont nous détachons :

A l'heure délicate où comme de l'encens
Le jour se décompose en molles vapeurs bleues,
Va dans l'abandon noir des quartiers finissants,
Va donc, ô toi dont l'âme est la sœur des banlieues,
Toi dont l'âme est morose et souffre au moindre bruit
A travers le faubourg, comme au hasard construit,
Le faubourg où la ville agonise et s'achève
Dans du brouillard, dans de l'eau morte et dans du rêve...
Et vois! tout au lointain parmi des fonds aigris
S'allumer droitement la ligne des lanternes
Mettant leur ganse jaune au long des chemins gris
Oh! lanternes debout sur les horizons ternes!
Survivance de la lumière dans le soir,
Survivance de la jeunesse dans la vie!
Ces lueurs devant toi, sur la route suivie
— Calices d'or s'ouvrant en dépit du vent noir —
Vois! c'est tout ce qui reste, en ce doux crépuscule,
Du soleil mort, de ta jeunesse qui recule :
Quelques vagues espoirs de gloires et d'amours,
Quelques vagues clartés dans la pâleur des verres
Que l'avenir, pareil à ces mornes faubourgs,
Te garde en ses mélancoliques réverbères!

LES PEINTRES DE LA VIE

par CAMILLE LEMONNIER. — Paris, Savine, éditeur.

Certes, parmi les nombreux et juvéniles jugements de ce livre d'aujourd'hui, bourré d'articles et de notes d'antan, il faut faire la part du diable et du bon Dieu. Il serait même injuste d'insister. Au contraire, n'est-il pas d'une belle bravoure, de reprendre audacieusement au temps de maturité et de force, les lignes qu'on écrivit à ses débuts et de les produire au grand jour, tête haute? Qu'importe leur valeur; c'est leur esprit qu'il faut juger, c'est leur allure, leur entrain, leur âme. Ceux-ci sont superbes.

Ce livre, ce qui le domine, c'est l'enthousiasme d'art qu'il déploie!

Campé allègrement aux avant-postes, c'est d'un clairon toujours éclatant que Lemonnier annonçait les batailles esthétiques. Il ne sonnait guère pour les victorieux, il sonnait pour les fiers, les énergiques, les rudes. Aux heures d'injustice et de haine, quand étaient niés les Courbet, les Millet, les Stevens, les Manet, lui les montrait déjà glorieux. On eût dit qu'il se fortifiait de leur exemple dans ses luttes, et qu'il mettait à les défendre comme une prévision. C'était chez eux qu'il rencontrait l'art, qu'après eux, il devait instaurer en littérature, lui, le matériel comme Courbet, le rustique comme Millet, le flamand comme Stevens, le moderne comme Manet. Il avait conscience de son avenir de labeur pour l'affranchissement des lettres et comme eux nettoyaient la place là-bas, il le voulait faire, lui, en Belgique. Tâche accomplie.

Si l'on descend dans les différents chapitres du livre, les professions de foi qu'il arbore sont : la sincérité et la vérité prouvées dans une forme puissante. Une critique d'artiste a toujours ceci de spécial : elle analyse autrui mais aussi confesse l'auteur. Elle indique, par son inévitable et — pourquoi ne pas le dire — équitable partialité, ses idées et ses tendances et ses préférences et ses théories et ses convictions, si bien qu'un roman ou qu'un poème d'un écrivain se comprend souvent par un article d'art du même signataire. Quand on est vrai et sans détour, c'est soi-même qu'on juge le mieux et l'on se juge toujours un peu en jugeant les autres.

Donc, d'après le présent volume, *les Peintres de la vie*, qui ne parle point de ses livres, on devine cependant *le Mâle*, *le Mort*, *l'Hystérique*, *Happe-Chair*. Il leur sert de préface et même, pourquoi ne point avouer, les sources artistiques de ces drames, sont peut-être tel tableau du maître de Barbizon étudiées un soir dans le musée de la mémoire, longtemps, ardemment, pendant ces heures heureuses où les tableaux se racontent et deviennent des synthèses de livres. Cette phrase de Millet « caractériser fortement le type » ne pourrait-elle s'inscrire en épigraphe aux premières pages aussi du *Mâle* et surtout du *Mort*?

Le procédé de critique adopté par Lemonnier s'accentue, soit par le parallèle à établir entre deux peintres, soit par la mise en axiomes de quelques considérations générales sur tel genre, trouvant leur pratique en telles ou telles œuvres. Ainsi, pour le portrait, l'auteur le définit et l'explique ainsi :

« Je ne me figure pas autrement le portraitiste que comme un juge et un confesseur. L'âme se met à l'aise devant lui, dans sa nudité comme une femme timide qu'il faut violenter un peu. Il la fait causer, la rassure, mêle son âme à cette âme et communie dans l'art... L'artiste formule le dedans par le dehors et ce qui ne se voit pas par une expression qui le rend visible. Si la figure qu'il peint n'a pas de fenêtres sur la rue, son affaire est de les y mettre. Le portrait aura toujours du style, si le portraitiste a saisi la vie intérieure; car un portrait ne vit pas par l'extérieur, il vit par le sentiment et la pensée. Un portrait qui ne sent rien et qui ne dit rien, ne vaut rien. Le style ou ce qu'on appelle ainsi, n'est pas autre chose dans le portrait que le groupement et la caractérisation des qualités distinctives du modèle. Le jet d'une draperie, quelque majestueux qu'il soit, la ligne châtiée de la silhouette et la noblesse des attitudes vont à l'encontre du style, dès l'instant où ils ne sont pas de situation. En outre, l'assiette

pesante, la solidité massive des poses et la gaucherie du costume, transportés de la réalité dans l'art et *vus* d'une certaine manière, peuvent devenir le sublime du style. Il faut donc que l'artiste voie, qu'il voie de ses yeux et qu'il voie la vérité. Le style consiste à restituer dans sa vérité ce qu'il a vu, en le caractérisant dans le sens de la réalité, non du dehors, mais du dedans ».

Voilà, certes, une page de complète et haute pensée. Ainsi compris, le portrait justifie cette phrase : « Je ne connais pas de plus grande manifestation de la personnalité humaine que le portrait », et cette autre : « Le jour où les dieux disparus auront fait place à l'homme, le portrait sera le roi du monde ».

Et tout aussi belle est la page sur le nu dans l'art et sur la femme. Ces très délicats et importants problèmes sont tournés et retournés, résolus toujours au point de vue des vérités esthétiques modernes, mais tenus en deçà des routines et des bourgeoisismes, proclamés et définis superbement, enfin.

L'unité scelle les jugements importants, les thèses, dirai-je, si je ne craignais de voir attribuer à ce mot un sens faux. S'il y a erreur ci et là, c'est sur les artistes qu'elle porte. Quand Lemonnier affirme que Courbet est un peintre dont la complexité rend l'analyse difficile, il étonne ; d'autant, que lui-même le définit plus loin un peintre essentiellement matériel et le virtuose de la bestialité. De pareils tempéraments n'ont rien de complexe.

Il en est de même pour ses notes sur Stevens où, bien des fois, il fouille à vide un art qui n'a pas un fond aussi profond.

Tels quels *les Peintres de la vie*, rassemblant des articles disséminés, des brochures introuvables, des tirés à part épuisés, assignent à Lemonnier la plus belle place parmi les critiques belges.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE

à un de ses amis (1)

XXXI

Coblentz [juillet 1883].

MON CHER ***,

Je viens de recevoir votre lettre. — Enchanté que vous soyez à Paris. J'irai tout de suite rue B***. Merci du *salon!!* Un ami qui loge à Montmartre m'a trouvé quelque chose du côté de la rue Drouot.

Je devais partir d'ici le 11, mais sous prétexte que je veux (2) me figurer que l'Exposition des cent chefs-d'œuvre (3) ferme le 10. Je vais intriguer pour partir d'ici le 9 et j'espère réussir (4).

(1) Reproduction interdite. Voir nos numéros 49, 50, 51 et 52, 1887, 1, 3, 5, 8, 12 et 13, 1888.

(2) « veux » est ajouté.

(3) C'étaient, exposés Galerie Georges Petit, à Paris, et provenant des collections parisiennes, cent tableaux de Corot, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, J. Dupré, Fromentin, Fortuny, Garbet, Géricault, Isabey, Marilhat, Meissonier, Millet, Rousseau, Ary Scheffer, Troyon, Antonello, Boucher, Greuze, Frans Hals, Hobbema, Metzu, Pieter de Hoog, Raibolini, Rembrandt, Teniers, Terburg, Van de Velde.

(4) « Que je vous dise d'abord que j'ai quitté Coblentz le 10 août, que j'ai passé une semaine en Belgique, puis une semaine à Paris ». (Lettre de Laforgue à M. Klinger, 15 septembre 1883).

Etes-vous souvent chez vous? Guère, je crois, à part le soir, car ne vous tentent ni le cirque ni le théâtre.

J'ai maintenant fermé mes 40 complaintes (préface en vers) et aussi franchement que j'en trouvais d'abord quelques-unes très-intéressantes, une dizaine au moins, aussi franchement je déclare que maintenant le tout me paraît petit et éphémère. Ce qui n'est pas éternel est court, et ce qui n'enferme (1) pas tout est bien étroit, mais c'est ce que j'ai fait de mieux. Quant à ma pièce qui n'est point un drame ni une comédie, mais une pièce, un acte, franchement, elle me paraît maintenant un *exercice* dans ce genre avec une bonne volonté de faire autre chose que ce qu'on fait ordinairement, pas plus.

Vous savez que j'ai été faire le Salon de Berlin, que j'ai visité Dresde, Munich, Cologne. L'an prochain je referai de semblables visites. Et un jour ou l'autre j'essaierai un volume sur l'art contemporain (2) ou plutôt germanique.

L'illustre Klinger qui vous plairait beaucoup est à Paris maintenant (3). Je vais tâcher à savoir son adresse.

Je crois que la *Gazette* lui a demandé un cuivre pour mon article.

Avez-vous lu l'*Art moderne* de Huysmans.

Bourget commence un roman l'*Irréparable* dans la Nouvelle Revue.

Nous aurons beaucoup à bavarder dans votre salon que vous me permettrez d'inspecter avec ma pipe, n'est-ce pas?

Au revoir.

JULES LAFORGUE

(1) « n'enferme » surcharge « ne contient ».

(2) Après « contemporain », Laforgue avait d'abord écrit « en Allemagne ».

(3) En juin 1883, Laforgue écrivait de Coblentz à M. Max Klinger :

« Vous allez à Paris, j'en suis bien heureux pour vous. Quel bien cela vous fera! Tâchez de connaître Renouard, Lançon, Guérard (veuf de Mme Eva Gonzalès), et Chiflart aussi. J'ai un frère qui a quitté l'École des Beaux-Arts, il y a 4 ans, mais il n'est pas à Paris en ce moment. Vous arriverez trop tard pour voir le Salon, et ce qui est plus irréparable, l'exposition de Sisley.

« Vous verrez les beaux paysages de la Seine, Notre-Dame au Soleil couchant, etc.

« Si vous arrivez avant la fin de la saison, allez aux cafés-concerts des Champs-Elysées, et du moins aux Folies-Bergère.

« Vous verrez comme les habits noirs (les fracs) sont sublimes à Paris. Et les chapeaux de femmes! Allez passer des après-midi dans la foule aux magasins du Louvre et du Bon-Marché.

« J'oubliais, tâchez de connaître le graveur en pointe-sèche Desboutin et l'extraordinaire Braquemont. Feuilletez les albums de Jacquemart.

« Votre pessimisme deviendra plus noir encore dans les tristesses et les splendeurs de la *Ville-Monstre*, vous lirez beaucoup. Votre pointe sera plus *libre*, plus *grasse*, votre œil plus enveloppant et plus aigu, — et avec votre imagination, alors, vous ferez sensation à Paris.

« Vous verrez comme la presse parisienne est admirable quand elle a découvert un véritable et original artiste ».

Et, le 15 septembre 1883, de Tarbes :

« Le Luxembourg a été une déception pour vous. Revenez-y. Regardez *Ribot*, *Cazin*, *Daubigny*, GUILLEMET, et d'autres.

« Le *Salon triennal* est ouvert. Nous le visiterons sans doute ensemble.

« Aimez Paris et surtout ses paysages de la *banlieue* et la Bièvre. Du courage, travaillez et Paris vous fera fête ».

Neuvième Concert d'hiver

L'ouverture de Beethoven *Zur Weihe des Hauses* (pour la Bénédiction de la Maison) était de rigueur, puisqu'il s'agissait d'arracher momentanément aux griffes des divinités familières de l'Eden, — ces divinités auréolées d'or et si blanches sous le talc — leur autel préféré. La maison bénie et purifiée, ne gardant de son usuelle destination que les trapèzes et les cordages qui raient la salle de barres incohérentes, on a procédé à l'exécution du concert spirituel.

Hum? Spirituel? C'est beaucoup dire. Imaginez que le concert n'eût pas été donné le Vendredi-Saint. Comme par enchantement, et sans qu'un numéro du programme dût être modifié, ce concert fût devenu profane. La *Suite en ré* de Bach, dont un morceau fait partie du répertoire des concerts du Waux-Hall, n'a rien de spécialement religieux : une gavotte, une bourrée, une gigue la composent, et vive Dieu! les rythmes en sont assez enjoués pour divertir les auditeurs des pensées trop graves que pourrait leur suggérer la solennité du jour saint. De même, la belle ardeur d'Elisabeth, au deuxième acte de *Tannhaüser*, ne sent pas trop son carême, pas plus que la scène du *Vaisseau-Fantôme* qu'interpréta M. Blauwaert. Et l'on peut ajouter que ni lui ni Mme Cornélis-Servais, qui chanta avec talent l'air d'Elisabeth, n'ont évoqué, physiquement ou moralement, l'impression d'un jour maigre...

Ainsi en est-il encore des autres morceaux du programme. Mais à quoi bon chicaner M. Servais sur le titre choisi? Il est un fait certain : c'est qu'en convoquant ses amis pour une date où tous les théâtres chôment et où la soirée est généralement lugubre, en leur offrant le régal de deux heures de bonne et sérieuse musique, il a incontestablement fait preuve d'esprit : en ce sens surtout, on peut dire du concert d'avant-hier qu'il était spirituel.

La scène du troisième acte de *Parsifal* : « C'est l'enchantement du Vendredi-Saint; les larmes des pécheurs sont une rosée féconde qui fait fleurir le val et la montagne » était trop de circonstance pour que M. Servais négligeât de la faire jouer : et le public, qui connaît cette page admirable pour l'avoir entendue aux Concerts populaires, en a été si ravi qu'il eût volontiers exigé qu'on la recommençât. Mais les orchestres ont un maximum de forces qu'il convient de ne pas dépasser. Soyez certains que les abonnés se rattraperont en inscrivant tous « le charme du Vendredi-Saint » sur le programme électif du dixième concert.

Le monologue dramatique de M. Franz Servais sur le sonnet de Baudelaire : *Recueillement*, est, comme toutes les œuvres de M. Servais, très distingué et très bien écrit. Peut-être la poésie, l'une des plus intenses des *Fleurs de Mal*, eût-elle pu inspirer au musicien un chant plus large encore : tel vers, retentissant et glorieux, perd de son éclat dans l'adaptation mélodique qu'il a reçue. Mme Cornélis a chanté *Recueillement* avec beaucoup d'expression.

Pour finir, le *Chasseur maudit* de César Franck a sonné du cor et précipité par les landes sa chevauchée. Très bien joué par l'orchestre, qui y a mis l'entrain nécessaire, cette œuvre pittoresque, qu'on entendait, pensons-nous, pour la première fois à Bruxelles, est la transcription de la légende de Bürger : le comte du Rhin est maudit pour avoir lancé ses meutes à travers les blés un saint jour, tandis que retentissait le son des cloches, mêlé aux chants pieux de la foule; et désormais, entouré de flammes, il est poursuivi la nuit, le jour, éternellement, par les démons.

On devine ce que le maître, avec sa conception musicale élevée et noble, avec sa connaissance des timbres, a pu faire de cette ballade. Le thème de la chasse est indiqué au début, confondu dans le chœur des fidèles; il est développé ensuite et acquiert une puissance d'expression extraordinaire; à la fin, après la menace dramatique de la Voix, il grandit encore, malgré le mouvement vertigineux qui l'entraîne. Toute une évocation de flammes claires surgit, et c'est, jusqu'à l'accord final, un éblouissement d'accords étranges, de modulations imprévues, d'accouplements inusités d'instruments, menant l'auditeur bride abattue et haletant à la suite du Prince damné.

C'est irrésistiblement entraînant et d'un extrême raffinement d'art.

Il est vraisemblable que Franck et son *Chasseur maudit* seront, quand paraîtront ces lignes, généralement éreintés. Le compositeur appartient, en effet, au groupe des privilégiés qui échappent aux banales compréhensions et aux faciles applaudissements. Sa musique ne s'adresse qu'à une élite. Tant mieux pour ceux qui font partie de celle-ci. Et c'est le bonheur que je vous souhaite, ainsi qu'il convient en ce temps pascal.

LA Ve SOIRÉE DU THÉATRE LIBRE

(*Correspondance particulière de l'*ART MODERNE).

Paris, 23 mars 1888.

La Pelote, pièce en trois actes, en prose, de MM. Paul Bonnetain et Lucien Descaves, d'après le roman de M. Descaves : *Une vieille Rate*. — **Pierrot assassin de sa Femme**, pantomime en un acte, de M. Paul Margueritte. — **Les Quarts d'heure** (*Au mois de mai*, *Entre frères*), de MM. Gustave Guiches et Henri Lavedan.

M. Lormeau, vieux bourgeois cossu et célibataire, s'est acoquiné avec sa gouvernante Elodie Fiquet. Bien que peu aventureux, il appareille parfois vers des chairs moins fanées, et, quand il revient, Elodie, en brossant sur sa redingote les traces de la poudre de riz, le semonce aigrement, lui reproche son ingratitude, le menace de rendre son tablier. Elle sent bien que son influence périclite; aussi elle avisera. Elle persuade donc à son maître qu'elle ne peut plus, seule, supporter toutes les fatigues du ménage, et Marthe, nièce d'Elodie s'installe dans la maison. Désormais, le vieux penard, très amorcé par la petite paysanne qui perdra vite son air nigaud, reste au logis, où bientôt arrivent la mère et le neveu d'Elodie. Tous ces Fiquet grouillent autour de M. Lormeau, le grugent et éliminent de sa vie, par des calomnies astucieuses, Zuzanne et Jeanne, sa nièce et sa petite-nièce. Au nouvel an, Suzanne et sa fille sont venues voir leur oncle; devant elles les Fiquet montrent tant d'impudence que, brusquement révolté, il les jette dehors; ce soir là, il dîne avec Suzanne et la fillette, et leur présence affable lui fait sentir la vilenie de ses accointances avec les Fiquet; mais elles ont l'imprudence de retourner chez elles, le laissant seul. Seul, il est sans force; la solitude l'étonne et l'effraie, et il suffira que Marthe frappe et crie : « c'est moi! » pour qu'il ouvre la porte à l'affreuse famille. Les Fiquet reprennent possession du vieillard

et du logis, et, cette fois, ils ne s'en iront plus. Lormeau est irrémédiablement asservi. Les Fiquet le tolèrent, lui font la charité d'un coin, loin du feu, pour mourir. Après de sinistres années, il meurt en effet laissant aux Fiquet son argent et ses maisons.

Quelques invraisemblances vers la fin (la conversation de la mère Fiquet et de la mère Clément surprise par Lormeau...), certaines exagérations (la brutalité d'Elodie, le cynisme des Fiquet quand Lormeau les expulse, le désintéressement et la maladresse de Suzanne, etc.), des plaisanteries mal épinglées (le gâte-sauce retardé par les manifestations politiques, la lecture de la « Grande Marinière » par Marthe, les boniments du sieur Elisée Rock, etc.), n'altèrent pas la netteté de ce drame très complet, très émouvant, où les mots ont le son du vrai, où les détails curieux foisonnent, jamais parasites.

M. Paul Margueritte joua ensuite la plus connue de ses nombreuses pantomimes, *Pierrot assassin de sa femme*. D'inopportunes musiques de M. Paul Vidal l'accompagnaient. Puis MM. Guiches et Lavedan présentèrent deux nouvelles à la main machinées en tableaux vivants.

Telle fut la soirée dite « des protestataires ».

Il semble que le public du Théâtre Libre ait une tendance à ne plus écouter les pièces : bientôt ce public ira rue de la Gaîté expressément pour acclamer M. Antoine.

FÉLIX FÉNÉON.

LE DRAGON DE LA REINE

Opéra-comique inédit en 3 actes de MM. P. DECOURCELLE et F. BEAUVALLET. — Musique de M. WENZEL.

Sedaine, avant d'écrire *le Diable à quatre*, *le Philosophe sans le savoir* et une trentaine d'autres ouvrages dramatiques, taillait des pierres et remuait des moëllons. Du moins l'histoire le dit, et *le Dragon de la Reine* l'affirme.

Ce *Dragon*, — qui n'en est pas précisément un de vertu, — complique le cas de Sedaine d'amours nécessairement contrariées, d'un enrôlement surpris par ruse, et de quelques autres menus épisodes dont l'utilité est de composer un agréable spectacle en trois actes, permettant à la très gracieuse Mme Simon-Girard de porter une demi-douzaine de travertissements différents.

Autour de l'écrivain en herbe se meuvent des personnages moins historiques : une comtesse de Bellardoise extrêmement capiteuse, un vicomte Pamphile idiot à la fleur de l'âge, un vicomte de Cornensac qui a, pour la liquéfaction cérébrale dont il est affligé, l'excuse des années, un capitaine Montauciel entreprenant comme doivent l'être les capitaines d'opérette, une aimable et blonde Rose qui sert à Sedaine de muse inspiratrice. Et voici le fil qui met en mouvement tous ces pupazzi : le capitaine aime la comtesse, laquelle aime Sedaine, lequel aime Rose, laquelle est aimée de Pamphile, lequel..... c'est tout, et cela suffit pour nouer l'intrigue et la mener tambour battant, à travers trois décors charmants, dont le premier surtout, qui montre un hôtel seigneurial du siècle dernier en construction, a une profondeur et une vérité rares.

Inutile d'ailleurs de compléter cette succincte analyse par l'indication d'un dénouement prévu, et qu'il eût été, au surplus, cruel et exorbitant de ne pas donner à la pièce : Sedaine, après mille péripéties, après avoir failli être fusillé par les ordres du mélodramatique capitaine, tombe dans les bras de la désirable Rose.

Mais ce n'est pas le capitaine qui triomphe de la peu farouche vertu de la comtesse : ce bonheur échoit à un stupéfiant major, sorti de terre tout exprès au moment opportun.

Et Cornensac, toujours transi, en est pour ses frais de pigeons, d'agneaux, de lapins et de serins qu'il offre, par couples symboliques, durant les trois actes, à sa cruelle amie.

Sur ce scénario peu méchant, M. Wenzel a écrit un nombre considérable de couplets, de duos, de trios, de romances et de sérénades dont l'aimable banalité a été extrêmement goûtée du public, friand de ces *P'tit bleu* divers. Cela coule de source, et cela pourrait couler ainsi, interminablement, si, à un moment donné, le rideau ne mettait pas intempestivement fin à la fête. Il n'y à aucune raison pour cette brusque clôture, pas plus, il est vrai, qu'il n'y en avait, en se plaçant au seul point de vue de l'art, pour que cela commençat.....

Mais *le Dragon de la Reine* n'est pas, malgré cela, ennuyeux à regarder : les costumes pimpants qui défilent, le petit ballet qui y est intercalé, le luxe et le goût avec lesquels M. Oppenheim a mis le tout en scène suffisent à amuser les yeux et à distraire l'esprit.

Sans compter que Mme Simon-Girard, la plus espiègle et la plus pétillante des reines d'opérette, MMlles Lydie Borel et Blanche Ollivier, MM. Dechesne, Simon-Max, Hurbain, etc., animent les inspirations de M. Wenzel d'une gaieté et d'un entrain qu'on ne rencontre pas toujours parmi les troupes chargées d'interpréter des œuvrettes de ce genre.

LA TACTIQUE DE *L'ART MODERNE*

On a pu lire, dès lundi dernier, dans un journal qui a l'habileté de prendre à ses gages et d'induire en indélébiles palinodies, quand l'occasion s'en présente, ceux qui se piquaient en d'autres temps de le traiter avec mépris :

« *L'Art moderne*, fidèle à ses traditions, publie, à propos de M. Camille Lemonnier et du prix quinquennal de littérature, un article que l'auteur de *la Belgique* ne lira pas sans étonnement.

« On y voit ces lignes aimables : « Cet apporteur de neuf, cet « esprit méprisant le banal, cet anti-académique, cet insurgé qui « n'a cessé ses rébellions contre les formes reçues et les trivia- « lités chères à la critique gazettière, adulatrice de tout ce qui « plaît au plus grand nombre, était traité comme mérite de « l'être, dans l'appréciation bourgeoise de l'art, quiconque « n'adore pas le convenu ».

« Et la conclusion! C'est que c'est *l'Art moderne* qui a décerné le prix quinquennal à M. Camille Lemonnier.

« *L'Art moderne* a la mémoire courte. A l'époque où *la Jeune Belgique* lança l'idée du banquet de protestation, la presse bruxelloise tout entière, à une exception près, se montra sympathique à l'idée de la fête et à son héros. Seul un journal d'art protesta, disant qu'il ne fallait pas de manifestation, que M. Lemonnier était plus honoré par le refus du jury qu'il ne l'eût été par son suffrage. Et ce journal d'art?

« C'était *l'Art moderne!*

« Aujourd'hui la girouette a tourné. Et l'on vient, l'injure à la

bouche, chercher une réclame personnelle dans le succès remporté par M. Lemonnier.

« La tactique est vieille. Elle fait sourire. Et elle est fort désobligeante pour l'écrivain, dont on se sert en le desservant. »

Que notre article de dimanche dernier sur Camille Lemonnier soit dénaturé par un résumé perfide dans les parties qu'on ne reproduit pas, inutile de le dire. C'est l'usage.

Qu'il en soit de même de notre attitude lors du banquet, auquel nous assistions tous, où nous avons parlé (1) et auquel nous avons consacré un numéro spécial, nul n'en doutera.

Ce sont là les mœurs de certains journalistes.

On ose dire qu'un seul journal, *l'Art moderne*, protesta, disant qu'il ne fallait pas de manifestation. Or, voici ce que l'audacieux auteur de ce mensonge pouvait lire page 144 de notre année 1883, le 6 mai, trois semaines avant le banquet : « Quant à la manifestation Lemonnier, avons-nous besoin de dire que de tout cœur nous nous y associons ».

Ce qui est vrai, c'est que nous avons ajouté que nous manifesterions en son honneur, non point parce qu'il n'avait pas obtenu le prix quinquennal, mais parce que nous pensions qu'il ne l'aurait jamais.

Quant à notre tactique, elle fut toujours la même : dédaigner l'opinion des plumitifs qui, sous prétexte de critique, ne font que de la camaraderie et empoisonnent le goût public de leurs félicitations aussi bien que de leurs haines.

Chercher une réclame personnelle! Depuis que nous existons nous n'avons eu d'autre rôle, par l'impitoyable franchise de nos jugements, que de faire hurler contre nous tout ce qui dispense la réclame. Les chiennes d'enfer en savent quelque chose.

Voilà notre tactique. Elle est rude à soutenir, nous en convenons, et le nombre des désertions, avec passage à l'ennemi, en témoigne. Mais elle est salutaire, malgré les efforts enragés qui voudraient nous en dégoûter.

Rien ne nous la fera abandonner. *L'Art moderne* n'a pas d'autre raison d'être au milieu de l'universel compagnonnage des frères et amis. Nos lecteurs paraissent goûter sa manière, et sa voix qui trouble la fête des hosannah sempiternels, est agréable à ceux que trop de courtisanerie mutuelle écœure.

Il importe de le rappeler de temps à autre pour interrompre la prescription et empêcher que nous ne tombions tous sous la tyrannie déprimante de la presse de complaisance. Le public s'accoutume peu à peu à la destituer de toute autorité et à juger par lui-même. Voilà qui est vraiment assainissant, et en y contribuant nous sommes payés de nos peines et des injures qu'on effeuille sur nous.

(1) Exemple. Voici comment était apprécié, d'une façon assurément plus lyrique qu'exacte (mais il faut beaucoup pardonner à l'enthousiasme de l'extrême jeunesse) le discours auquel nous venons de faire allusion, page 255, tome II de *la Jeune Belgique*, 1882-1883 :

« Lorsque le silence se rétablit, E.. .. P... . se leva, et ici que dirai-je? une émotion immense étreignit la salle tout entière. Au nom de la génération de Camille Lemonnier, au nom du maître que vient de prendre la tombe (Octave Pirmez), P...,. s'éleva avec des gestes superbes jusqu'aux sommets les plus hautains de l'éloquence. Les mots n'ont point été conservés exacts de ce discours, mais l'écho en reste en nous grondant comme un tonnerre..... Après cette superbe page d'éloquence », etc.

A VERVIERS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

L'hiver s'était presque écoulé sans que nous eussions entendu une note de musique. Nous ne pouvons parler que pour mémoire du concert de l'Harmonie, très beau à cause de l'exécution de la dernière symphonie de Raway, mais qui a cruellement souffert pourtant de la désorganisation de l'orchestre. Quant à nos Concerts populaires, dont nous étions si fiers, ils n'existent plus. L'hostilité de quelques hommes de chevaux les a tués. Entre un clown et un violoniste, entre une « haute-école » et une symphonie, il y a des gens qui n'hésitent pas.

Aussi, c'était une bonne fortune que ce concert organisé par Dyna Beumer, accompagnée de Mlle Zélie Moriamé, de Jules de Swert et de Louis Kéfer.

Un des grands succès de la soirée a été le *Trio* de Louis Kéfer. C'est une œuvre que l'élite des dilettanti bruxellois a, du reste, appréciée et applaudie lorsqu'elle fut exécutée, l'an dernier, à l'une des matinées des *XX*. Elle a le mérite d'être avant tout très consciencieuse et très personnelle. Kefer a puisé en lui-même une inspiration pure et élevée, des idées aux allures originales et aux développements imagés, une forme musicale enfin qui, savante en réalité, se dégage pourtant de la convention et de l'école.

Le *Trio* était joué par L. Kéfer (violon), J. de Swert (violoncelle) et Mlle Moriamé (piano). Les interprètes ont été à la hauteur de l'œuvre. Il était à regretter seulement que le local fût si grand : on a beau dire, mais ce qui s'appelle « musique de chambre » est bien nommé et ne doit pas se transformer en « musique de salle ». A changer les conditions normales d'audition, il y a toujours quelques risques.

Dyna Beumer, Mlle Moriamé et J. de Swert ont rempli le surplus du programme. Dyna Beumer et de Swert sont pour nous d'anciennes connaissances que nous avons toujours un plaisir extrême à réentendre : la voix de Mlle Beumer reste et restera une des plus sympathiques et des plus charmeresses; l'archet de M. de Swert conserve sa puissance et sa sveltesse.

Mlle Moriamé faisait sa première apparition parmi nous. Elle nous a beaucoup plu. Il suffit de connaître les difficultés qui encombrent les rhapsodies de Liszt, la paraphrase de Saint-Saëns sur l'*Alceste* de Gluck, etc., pour juger du talent de la jeune artiste qui, de tout cela, se tire avec une distinction et une facilité qui ont été fort applaudies..

LES ARGENTERIES ANCIENNES

Depuis quelque temps les vieilles argenteries, naguère si rares, encombrent les étalages de certains marchands d'antiquités.

Amateurs, gare à vous!

Quantité de pièces fausses circulent. Ce sont d'excellents Allemands, virtuoses en imitation de marques et tromperies sur la chose vendue, qui s'en donnent à bourse-joie.

C'est une invasion germanique d'une nouvelle espèce, comme le dit le *Guide de l'amateur d'œuvres d'art*, journal spécial très bien fait, rédigé à Paris sous la direction de M. Henri Garnier (1).

Le quartier général de ces barbares est à Hanovre.

1) Troisième année; bureaux, rue Mogador, 4; un an 8 francs pour l'étranger.

Les orfèvres de Paris ont organisé des battues contre ces fauves, et cinq d'entre eux ont été forcés, en la personne de leurs collaborateurs, brocanteurs et revendeurs. La justice française vient de les condamner, savoir : Rosenau et Max Lévy, chacun à 3,000 francs d'amende; Lang et Heft, chacun à 2,000 francs; femme Colonne à 1,000 francs. Plusieurs noms sémites, on le voit, c'est dans l'ordre.

Ces braves Hanovriens poussent la délicatesse jusqu'à imiter le vieux poinçon de Paris sur leurs fabricats. Ou bien encore, ils achètent des argenteries anciennes de rebut et soudent le poinçon ancien à des pièces modernes, en dissimulant les soudures sous des retouches habilement ciselées.

O pays des mœurs patriarcales, de la probité native et de la loyauté immarcessible!

Amateurs de Bruxelles vous êtes dans le champ d'opérations de ces incorruptibles Teutons.

Encore une fois, gare à vous! Pas d'achat sans consultation d'experts.

Petite chronique

Les journaux d'Espagne nous apportent des nouvelles de deux jeunes artistes qui ont laissé de sympathiques souvenirs à Bruxelles : MM. Isaac Alveniz et Fernandez Arbos. Ce dernier s'est fait entendre récemment à la séance de musique espagnole donnée par les *XX*, mais le premier est retourné en Espagne depuis cinq ou six ans, après avoir remporté le 1er prix au Conservatoire, et n'a plus reparu chez nous.

Tous deux viennent de jouer avec beaucoup de succès à Madrid, à l'un des concerts symphoniques que dirige le maestro Breton, lequel donne au théâtre du Prince Alphonse des séances musicales très appréciées de la société madrilène. C'est en interprétant l'une des danses de Brahms transcrites par Joachim pour violon et piano, la *Habanera* et le *Zapateado* de Sarasate que les deux virtuoses ont, paraît-il, émerveillé leur auditoire.

A l'*Essor*, jeudi, M. Gustave Kéfer a fait entendre deux séries nouvelles de mélodies inédites dont l'inspiration élevée et la facture habile classent très avantageusement le jeune compositeur. A citer particulièrement la *Chanson des Olives*, du poème de Jean Aicard *Miette* et *Noré*; la *Dernière feuille*, sur une poésie de Théophile Gautier; *Recueillement* et *Soir religieux*, ces deux dernières sur des poésies de Baudelaire et d'Emile Verhaeren. Avec un scrupuleux respect de la pensée du poète, le musicien a trouvé, pour chacune de ces pièces, l'accent juste et le rythme qui convenait. On a énergiquement applaudi M. Kéfer et son excellent interprète, M. Engel.

Le compositeur a remporté, en outre, un vif succès de pianiste en exécutant, seul, diverses pièces, parmi lesquelles une des *Danses norwégiennes* de Grieg, écrite pour piano à quatre mains et réduite par M. Kéfer, l'étude de Schumann d'après Paganini, etc., et, avec M. Lerminiaux, la dernière sonate pour piano et violon de Grieg.

Cette composition, moins homogène que la première sonate (op. 8), qui est devenue populaire dans le monde musical, renferme de belles et intéressantes parties : on y retrouve la recherche d'harmonies neuves et la couleur pittoresque qui donnent à la musique du maître norwégien une si piquante saveur.

Mlle Martini — pour nous faire regretter son prochain départ — a chanté avec un grand charme une page très bien écrite de M. Léon Soubre : *Marguerite à la Mater dolorosa*, et, pour clôturer ce programme intéressant, quoiqu'un peu chargé, la *Mort d'Yseult*, de Wagner.

Mentionnons, faute de place pour en parler plus longuement, la très intéressante audition musicale donnée lundi dernier, à la salle Marugg, devant un public des plus élégants, par Mlle Jeanne Douste, une toute mignonne pianiste qui est déjà une artiste remarquable. Dans le programme de la jeune fille, signalons : la *Fantaisie chromatique* de Bach, le trio en *si bémol* de Rubinstein, pour l'exécution duquel MM. Agniez et Jacobs prêtaient leur concours, une étude et une valse de Chopin : cette dernière transformée en étude, bourrée de complications, semée de gammes à la tierce, etc., par un M. L. E. Bach, qui aurait mieux fait de n'y pas toucher. Les valses de Strauss avaient subi Carl Tausig : va-t-on imposer une adaptation du même genre au pauvre Chopin? Gare aux représailles, au jour de la Résurrection...

Le quatrième concert de l'*Association des Artistes musiciens* aura lieu le samedi 14 avril, à 8 heures du soir, à la Grande-Harmonie.

M. Engel et Mme Landouzy, du théâtre royal de la Monnaie, prêteront leur concours à l'Association, ainsi que l'excellent violoniste Eugène Ysaye, et M. Paderewski, un pianiste polonais dont on fait le plus grand éloge.

Viennent de paraître, à l'Office Publicité, *Patience et longueur de temps* et *Monsieur le Pres lent*, comédies par Emile Engogis.

Décidément l'art progressif fait son chemin. Nous recevons les premières livraisons d'une revue de quinzaine portugaise, *O Atheneu* (Sciences, Beaux-Arts et Lettres), consacrée à la défense des idées nouvelles. A signaler dans le numéro du 1er mars un article bibliographique sur *les Cygnes* de M. Vielé-Griffin, la traduction d'une nouvelle de Guy de Maupassant, une étude sur les romantiques portugais et leur corrélation avec les romantiques français, etc.

Quelques œuvres de M. Gabriel Pierné ont remporté au premier concert du Conservatoire de Gand un vif succès. L'auteur a fait entendre un *Concerto* pour piano et orchestre et plusieurs petites pièces : *Chanson d'autrefois*, *Valse* (2me) et *Impromptu-caprice*. La *Sérénade*, pour instruments à cordes a été, comme de coutume, bissée.

La septième symphonie de Beethoven, un *andante* pour orchestre de M. Adolphe Samuel et l'ouverture d'*Athalie* complétaient le programme.

Vente d'une importante collection

DE

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

provenant des bibliothèques de

M. POSWICK, *membre de la Société des Bibliophiles belges et de deux autres Bibliophiles bruxellois*

sous la direction et au domicile de M. E. Deman, libraire-éditeur, 14, rue d'Arenberg, Bruxelles,

du 4 au 7 avril 1888

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

MAISON

Félix CALLEWAERT père

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Vve MONNOM Successeur

IMPRIMERIE

TYPO-, LITHO- & CHROMO LITHOGRAPHIQUE

26, RUE DE L'INDUSTRIE

BRUXELLES

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Nouvelles publications :

ÉDITION POPULAIRE

CZERNY, KARL, ouvrages didactiques pour le piano. Publiés et soigneusement doigtés par ANTON KRAUSE.

N° 811/14.	École de la Vélocité. 40 études. Op. 299. 4 cahiers à	—.65
» 901.	Le volume complet.	1.90
» 790.	L'étude élémentaire du piano. (100 récréations). .	1.25
» 807 10.	100 exercices. Op. 139. 4 cahiers à.	—.65
» 900.	Le volume complet.	1.90
» 815.	Exercices préparatoires à l'art de delier les doigts. Op. 636	1.25
» 816/21.	L'art de délier les doigts. 50 études. Op. 740. 6 cahiers à	—.95
» 902.	Le volume complet.	3.75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 15. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 8 Avril 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Le cas Van Beers. — La Bible et le Coran. — A Cœur perdu, par J. Péladan. — Les « Meininger » a Anvers. — Polémique carthaginoise. — La Passion selon Saint-Mathieu a Cologne. — Nul n'est prophète en son pays. — Chronique judiciaire des arts. — Petite chronique.

LE CAS VAN BEERS

Une usine fonctionnait à Paris, comme une simple distillerie clandestine, s'il faut en croire les journaux, et les hasards d'une audience correctionnelle l'ont fait découvrir.

Les dépositions des ouvriers... pardon, des peintres qu'avait embauchés l'industriel sont étourdissantes et l'on est tenté de croire, à les lire, qu'il s'agit de quelque vaste mystification à laquelle la date du 1er avril a servi de prétexte :

M. Eisman Semenowsky, peintre à Paris. — J'ai travaillé plusieurs années dans l'atelier de Van Beers et aussi chez moi, pour son compte. Il exploitait mon talent à son profit. Je faisais des copies de ses tableaux et aussi parfois des originaux que Van Beers signait et mettait dans le commerce. Quelquefois Van Beers retouchait mes œuvres, mais pas toujours.

Je reconnais ma main dans les quatre tableaux saisis. Van Beers les a-t-il retouchés ? Je ne puis l'affirmer, mais je n'y ai pas apposé la signature Van Beers. Quand des tableaux n'étaient pas très réussis, Van Beers les faisait signer de son nom par un autre et même par son domestique. Van Beers faisait cela pour pouvoir les désavouer au besoin.

J'ai fait des centaines de tableaux pour Van Beers. Je lui livrais tous ces tableaux non signés.

M. Paul Dewit, peintre à Paris. — J'ai travaillé pour Van Beers. Il y a huit à neuf ans, il s'est formé à Paris une association sous la direction de Van Beers, dont le but était de fabriquer des Van Beers. Quand Van Beers avait achevé un original, il nous chargeait d'en faire des copies ; nous étions là une demi-douzaine de peintres pour cette besogne. Quelquefois Van Beers retouchait, mais pas toujours. Quelquefois aussi, il faisait signer les copies.

Ces deux dépositions ont été jugées suffisantes pour l'édification du tribunal. Celui-ci s'est empressé d'acquitter le marchand de tableaux que le directeur de l'usine avait eu l'idée, assurément originale, de faire poursuivre pour avoir livré aux consommateurs quelques produits portant la marque Van Beers et qu'il prétendait abusive.

Le substitut du procureur du roi a même terminé son réquisitoire par une apostrophe assez dure pour le commerçant en toiles peintes.

Et tout d'une clameur, les gazettes, et les amateurs, et le public ont répercuté cette indignation.

A notre avis, le ministère public brugeois a montré

une candeur excessive, et les gazettes, et les amateurs, et le public. Et voici sur quels arguments nous nous permettons d'appuyer ce paradoxe.

Van Beers, autrefois, dans sa première jeunesse, fut peintre. Il eut la nostalgie de l'art. Il eut la fougue, l'entrain, et même le talent. Il brossa d'une main virile *Van Artevelde*, *la Vachère*, *Charles-Quint*, *la Sorcière*. Mais quand il s'aperçut que la moindre petite horizontale culbutée sur une peau de léopard, et montrant dans le fouillis des batistes et des dentelles quelques pouces de chair avait le don d'affriander le public bien autrement que ses essais de peinture sérieuse, et que la critique, peu bienveillante quand douloureusement il tâcheronnait pour l'Art, le proclamait désormais artiste d'esprit, il vira de bord, résolûment, et s'amusa à côtoyer les récifs vers lesquels la Mélusine moderne l'attirait de sa voix caressante.

Avec quel mépris de ses contemporains, c'est ce que nul ne saura : cœur d'artiste ne choit pas ainsi sans d'abominables meurtrissures.

Un jour, il eut la notion exacte de l'ignorance et de la sottise des gens qui le prônaient quand il vit une petite toile d'un Semenowski quelconque sur laquelle il avait, en manière de plaisanterie, mis sa signature, cotée au même prix que ses propres œuvres.

Est-ce bien là le fait qui le dégoûta à tout jamais de l'art et lui donna de ceux qui prétendent l'aimer un clair et définitif aperçu? Peut-être. A moins que ce ne soit quelque autre incident.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans son bon sens de Flamand rusé, il comprit instantanément le parti qu'il y avait à tirer de sa découverte.

Ah! vous ne démêlez pas le subalterne barbouilleur de l'artiste! Ah! l'étiquette seule vous préoccupe! C'est pour la signature que vous achetez une œuvre, et non pour ce que le peintre y a mis de son cœur, de son sang et de sa chair! Attendez donc. Je vous infligerai la honte d'accrocher aux murs de vos salons, dans des cadres de peluche bordés d'or, des carrés de toile que je ferai couvrir par le premir gâcheur de couleurs venu, et que mon valet de chambre signera!

Et voici que la figure de cet industriel grandit singulièrement, et devient sardonique et ricanante. Ce n'est plus le commerçant que dépeint le jugement de Bruges, couché sur un livre de comptabilité et donnant des ordres, par téléphone, aux commis employés à la fabrication, au classement, à la vente des produits manufacturés et jetés sur le marché de Paris, de Londres, de Bruxelles, sous l'unique raison sociale : « Jan Van Beers ». C'est la silhouette vengeresse de l'Art révolté contre la bêtise au front d'airain. C'est le Satan triomphant qui prend sa revanche de la déchéance qui le frappe, ainsi que l'a magistralement montré Félicien Rops dans une de ses maîtresses œuvres, semant l'ivraie sous forme de triviales enluminures devant lesquelles s'agenouillent les bourgeois.

On ne nous croira peut-être pas : à notre avis, Van Beers sort singulièrement grandi de cette aventure. Il a infligé aux êtres dénués de sens artiste qui nous assomment de leurs prétentions la plus cruelle humiliation qu'ils pussent subir. Jamais fessée ne fut plus violemment administrée. Désormais tous les faux amateurs cacheront dans des coins, comme des hontes, les Cogaert, les Dewit, les Semenowski et autres vessies qu'ils prenaient pour des lanternes.

Et rien ne les garantira, ces possesseurs d'œuvres soi-disant de maîtres, qu'un autre scandale n'éclate quelque part et n'anéantisse, du même coup, leurs illusions au sujet d'une autre série de tableaux. Il n'y aura plus qu'une manière de collectionner : et celle-là n'est heureusement pas à la portée de tout le monde. Il faudra avoir du goût et des aptitudes; il faudra savoir discerner, sans regarder aux signatures, un « Alfred » d'un « Agapit » et un Redon d'un De Bièvre.

Les artistes qui auront simplement du talent, et que la clique gazettière n'aura pas fait mousser, vendront comme les autres. Les œuvres seules, et non la signature, compteront dans l'appréciation des hommes.

Ah! si cela était, quel service aurait rendu à l'Art l'usine Van Beers, et qu'il faudrait remercier, applaudir et décorer son directeur!

LA BIBLE ET LE CORAN

Dans notre numéro du 6 février de l'an dernier, nous signalions l'apparition du premier volume de la traduction de la Bible par M. E. Ledrain, et récemment, le 19 février, nous annoncions la publication de deux nouveaux volumes.

Cette œuvre remarquable s'affirme, nous l'avons écrit avec preuves à l'appui, par une sincérité bourrue qui remet à son plan le peuple juif antique si bizarrement travesti et agrandi par les traductions antérieures, en lesquelles des auteurs fort chrétiens, et partant aryens, s'étaient crus obligés, par dévotion, à présenter sous les aspects les plus flatteurs, les faits et gestes des Sémites hébraïsants à qui ils rattachaient, par une étonnante erreur historique, la tradition du mouvement historique, religieux et social, inauguré par le Christ.

Vraiment, quand on parcourt, comme nous eûmes la bonne fortune de le faire récemment, un pays où les Sémites, juifs ou arabes, sont encore en quelque sorte à l'état natif, on est saisi, violemment, par l'exactitude de la traduction de M. Ledrain, et, avec ébahissement, on voit se reproduire au long de la route, toute la vie biblique, non pas avec la beauté calme et grandiose que

ce mot exprime d'après les préjugés des déformateurs, mais sous les aspects fervents, sauvages, cruels, que le nouvel écrivain, impitoyable en sa franchise, restitue à cette œuvre si longtemps travestie.

Voyageur, nous nous souvenions de l'impression que nous avait laissée cette lecture. Nous nous souvenions des discussions amicales que nous eûmes à son sujet dans des cercles de lettrés, résolus, par habitude, à ne pas admettre d'autre Ancien Testament que celui qu'avait si éloquemment accommodé Le Maistre de Sacy. Et devant la multiplicité des scènes que la vie mauresque, aux champs et dans les villes, déroulait sans cesse, nous nous disions qu'un tel spectacle convaincrait les plus routiniers. C'était Abraham, c'était Rachel, c'était Absalon, c'était Saül que nous voyions, non pas les personnages légendaires que la religion chrétienne et son art ont sublimisés, mais les êtres nouveaux et brutalement sincères qui apparaissent dans la version littérale des récits populaires que M. Ledrain vient de restituer.

Déjà cette vérité s'était imposée à nous quand nous parlâmes de la traduction du *Cantique des Cantiques* (cet autre malentendu), par Jean La Hor (1) (docteur Cazalis). De génération aryenne en génération aryenne n'avait-on pas gratifié Salomon de cette poésie, charmante du reste, de gardeur de moutons à gardeuse de chèvres?

Mais dans notre esprit attentif à l'observation et livré aux méditations de toutes sortes durant ce long cheminement en pays maure, en pays hors commerce, où pas une strie d'européanisme ne raie la surface unie d'une civilisation sémitique pure, aussi conforme à elle-même qu'il y a trois mille ans, avec ses préférences inéluctables pour la vie dévote et nomade, d'autres réflexions se sont imposées, elles aussi rectificatrices d'opinions reçues.

D'où vient qu'on a prolongé l'Ancien Testament dans le Nouveau, comme si celui-ci était le développement normal de celui-là, sa naturelle efflorescence? Rien n'est plus arbitraire. Aux époques où l'ethnographie étant encore en enfance, on ne démêlait guère les différences de races et leur influence irrésistible sur les civilisations, où l'unité de l'humanité fondée sur la fable d'Adam était admise en dogme, il pouvait sembler naturel et utile de souder ensemble, en s'appuyant sur cette autre légende : la venue du Messie prophétisée dans les vieux écrits, — deux choses aussi disparates que l'esprit sémite des Hébreux, et l'esprit aryen du Christ. Mais assurément aujourd'hui cette conception enfantine de l'histoire n'est plus admissible, et ce qui apparaît entre l'Ancien et le Nouveau Testament, ce n'est plus un rapport de continuité traditionnelle, mais un abîme profond, comme l'est toujours celui qui sépare les races.

L'Ancien Testament, à de rares exceptions près provenant d'infiltrations inévitables par le mélange historique des peuples, a sur toutes choses les vues étroites et cruelles, les conceptions simples et barbares, l'absence d'élans désintéressés et chevaleresques qui ont caractérisé le sémitisme antique. Le Nouveau Testament est, lui, d'un bout à l'autre, le code de la charité et de la fraternité, de la douceur, de l'oubli de soi-même. Pas une idée, pas un sentiment n'a sa correspondance dans l'œuvre précédente.

La doctrine entière du Christ est une protestation contre le courant de sentiments qui submergea la Judée depuis l'origine de ses livres sacrés. Aussi visait-il à une révolution sinon dans la forme gouvernementale au moins dans les mœurs et les rapports sociaux. Aryen, né en Judée par un hasard explicable dans cette région si constamment en rapport avec l'Inde et la Perse, il a prêché sa doctrine au milieu de Sémites qui se sont empressés de le crucifier, et ont répudié sa religion avec une horreur colère. Pour se répandre, il a fallu qu'elle passât la mer au delà laquelle elle a trouvé les nations indo-européennes à l'intelligence plus élevée et plus tendre.

En Asie, sur la terre de Sem, en Afrique sur la terre de Cham, elle n'a jamais pu s'acclimater. Mais de quelle rapidité foudroyante, au contraire, l'islamisme s'y est répandu. A peine éclos en Arabie, contrée proche de la Palestine et sans cesse en rapport avec elle, le Coran se projette à l'Ouest et à l'Est avec l'expansion d'un gaz. C'est qu'il était en équation avec ces Sémites, débris des races Tyriennes, puniques, numides qu'aucune domination n'avait supprimées et dont le groupe israélite n'est qu'une fraction à habitudes spéciales imposées par la haine et le dégoût dont la superstition religieuse les a longtemps poursuivis. Le Coran reprend la tradition de l'Ancien Testament, sa conception théologique élémentaire et féroce parfaitement adaptée à des cerveaux bornés, sa limitation de la pensée, de la vie, de l'idéal. Il en est la suite véritable. Il est conçu dans le même esprit, ou plus exactement dans le même sentiment autoritaire et violent. Il en est le vrai Nouveau Testament.

Comment ne pas être frappé de la ligne séparative qui subsiste, malgré des guerres acharnées et atroces, entre l'Aryen et le Sémite, l'interpénétration ne s'étant jamais faite que sur les franges et les deux religions demeurant toujours aussi nettes que les deux races? Ce n'est pas affaire de conquête cela? Non, mais de lois insurmontables correspondant aux différences de nature. L'Aryen est rejeté d'Asie et d'Afrique, malgré les croisades, comme le Sémite est rejeté d'Europe, malgré les plus brillants kâlifats d'Espagne, de la presqu'île des Balkans, malgré les sultans les plus puissants. Et ce

(1) *L'Art Moderne*, 1886, nº 11.

parquage se fait en même temps que celui des religions : le Christ ici, Mahomet là-bas.

La netteté de ces phénomènes historiques est convaincante, et comment admettre dès lors ce chassé-croisé qui, au lieu de laisser l'Ancien Testament aux Sémites, l'isolant du Coran, son naturel successeur, l'a fait passer aux Aryens et l'a rattaché par des liens si forts à leur livre saint véritable, au Nouveau Testament? Ce dernier est le point de départ, très accentué de sentiments nouveaux, ou plutôt, comme l'a fait remarquer M. Marius Fontanes, il trouve ses origines particulières dans les mœurs et les poésies aryennes.

La cause de ce malentendu séculaire a été cet accident : la naissance du Christ en Judée. Imaginons qu'il ait surgi en Grèce ou en Italie, et jamais la Bible ancienne n'aurait, pour les chrétiens, eu l'importance qu'on lui a depuis invariablement maintenue. Elle serait demeurée un recueil de traditions sémitiques, inspiratrice du Coran, et l'union entre ces deux livres religieux fut apparu, sans doute, en toute son évidence.

Il nous est impossible de donner ici à ce problème tout son développement. En l'indiquant nous avons non seulement voulu le soumettre aux réflexions de nos lecteurs, mais encore montrer à ceux-ci comme il est vrai qu'un voyage est une leçon d'histoire, et par le déroulement muet des choses vues influe sur les opinions qui semblaient le plus profondément ancrées dans l'intelligence.

A CŒUR PERDU

par J. Péladan. — 1 vol. Paris, Edinger.

Dans son récent livre *A Cœur perdu*, M. J. Péladan continue à disserter sur le platonisme et l'occultisme. En *Curieuse* et l'*Initiation sentimentale*, c'étaient les périples de Paule de Riazan et de Nebo autour du monde parisien. Ils s'étaient ensemble éprouvés au feu des vices et des crimes étudiés ensemble; on les pouvait croire à l'avenir indemnes. Seulement en défense vis-à-vis du monde, ils avaient négligé de se méfier d'eux-mêmes et les voici se désirant, se convoitant, se livrant. De vierges ils descendent au stade d'amants. C'est le livre.

Assurément n'est-il point banal, leur amour. Ce n'est point Nebo qui s'y prouve impérieux, c'est Paule. Le platonicien se laisse conquérir; il capitule. Et l'emprise de la femme est une des parties du livre. Dans les premiers chapitres, l'entrevue de Merodack et de Nebo prépare à la chute. On la prévoit aux paroles du mage et déjà l'on devine comment tout va se déranger pour s'arranger ensuite.

Les trois protagonistes de l'œuvre s'étagent ainsi : Au rez-de-chaussée Paule de Riazan, la femme, être secondaire, fatalement amoindri par ses sens; forte, uniquement d'une force reflexe, celle que Nebo le platonicien lui maintient; inférieure, tentatrice, pécheresse.

Au dessus d'elle, Nebo, l'être de volonté, celui qui détermine et règne, qui serait le pur et le saint et l'artiste, s'il n'aimait Paule. Malheureusement, bien que lentement et comme avec fierté, le voici qui descend vers elle et vers la faute, et qui descend des empyrées de l'âme vers les sols charnels.

Plus haut Merodack, le mage, l'inébranlable, le faîte. On le sent présent dans l'œuvre entière comme un Dieu volontaire énormément, que rien n'ébranlera, ne salira. Il est fatalement vierge et haut. C'est lui qui pourra, sans se tacher les mains, retirer vers la lumière le pécheur Nebo et restaurer une vie.

Le plan du roman est donc chose essentiellement simple et apparaît comme une théorie qu'on expose avec quantité — trop ! — de dissertations. Le premier baiser et le premier accouplement apparaissant comme des arrêts dans la marche du livre, l'auteur nous y amène par de savants chemins, par de longues avenues où l'on peut voir de loin le point d'arrivée. Et tout en cheminant, pour faire passer la longueur du trajet, il didactise, il enseigne, il intéresse non sans oublier les paradoxes. Malgré tout l'esprit et le savoir de M. J. Péladan, la route paraît longue, parfois.

Ce qui manque à *A Cœur perdu*, c'est l'illusion de vérité que toute œuvre d'observation directe doit donner. Certes, ce n'est point parce que les personnages d'un livre sont exceptionnels, ni parce qu'ils sont d'une humanité haute et fière, qu'on les doit nier. Au contraire. Les Paule de Riazan, les Nebo, les Merodack sont excellents types d'observation, même superbes. Le malheur ? que dans l'œuvre ils n'apparaissent point doués de leur vie spéciale et agissent trop décorativement, toujours. Ce sont de belles statues avec ressorts habilement machinés et qui bougent.

Telles pages d'*A cœur perdu*, celle, par exemple, où Paule, une première fois, éblouit Nebo de sa poitrine au clair, sont d'un puissant et artiste écrivain. La langue de M. Péladan est particulière, pleine de néologismes, nécessités par le désir d'être exact, logicien et bref.

LES « MEININGER » A ANVERS

(*Correspondance particulière de* L'Art moderne).

La troupe du duc de Saxe-Meiningen a inauguré ses représentations à Anvers par le *Jules César* de Shakespeare. On sait que le soin de la mise en scène, le souci de la fidélité archéologique des costumes, des accessoires et des décors sont l'une des préoccupations du directeur de cette troupe modèle. Nulle pièce ne pouvait peut-être autant que celle-là permettre d'apprécier les résultats que peut donner une mise en scène scrupuleusement fidèle, car Shakespeare, ce divin fantaisiste, a suivi cette fois pas à pas le récit de Plutarque; aussi la représentation vaut-elle un cours d'archéologie : les deux vues du Forum restitué, la chambre dans la maison de César, la salle de Pompée avec la statue colossale de ce dernier, une rue de la Rome antique ont un tel cachet de vérité qu'on se sent, en les contemplant, transporté dans le monde antique.

Mais ce mérite sera-t-il apprécié chez nous comme il l'est dans la docte Allemagne? Il faut une certaine préparation scientifique pour être saisi par l'intérêt que présentent ces restaurations de

l'antiquité, et une délicatesse d'artiste pour sentir la jouissance que donne l'absence de tout anachronisme de mauvais goût.

La troupe des *Meininger* ne renferme pas d'étoiles, mais le fait ajoute encore à l'impression d'ensemble qu'elle produit : chaque personnage tient exactement la place qui lui convient et ne distrait pas l'attention au détriment des autres artistes.

Ainsi César, qui dissimule sa calvitie historique sous une couronne de lauriers, a l'autorité d'un dictateur confiant dans son ascendant; le maigre Cassius a l'âpreté d'un conspirateur attaché à sa proie; Brutus, qui subit son ascendant, a les hésitations d'une nature timorée; Marc Antoine a la fougue et l'habileté rusée d'un homme qui sait comment arriver à ses fins.

Deux scènes ont fait une profonde impression sur le public anversois : le Meurtre de César et le discours d'Antoine, au Forum, devant le corps de César.

On sait que Shakespeare a suivi très fidèlement le récit de la mort du divin Jules; la mise en scène reproduit scrupuleusement tous les incidents de l'événement; le théâtre représente la salle de Pompée avec la statue du rival de César; c'est à ses pieds que le dictateur va rouler quand, apercevant Brutus parmi ses assassins, il se couvre la tête en lançant le fameux : *Tu quoque, Brute!*

L'acteur chargé du rôle de Marc Antoine a très bien rendu toutes les nuances du discours insidieux à l'aide duquel il fait insensiblement passer la foule stupide de l'admiration à l'exécration des assassins de César.

Les artistes, les lettrés, les raffinés trouveront une jouissance infinie à ces belles représentations. En sera-t-il de même du gros public qui fait les recettes? Nous l'espérons pour l'honneur de nos concitoyens.

POLÉMIQUE CARTHAGINOISE

Dans l'*Etoile belge* (« ce journal qui a l'habileté de prendre à ses gages et d'induire en indélébiles palinodies ceux qui se piquaient en d'autres temps de le traiter avec mépris »; combien cette définition nous plaît!), on a pu lire mardi dernier une réjouissante explosion de fureur du Monsieur que nous avions épousseté de la plume à l'occasion de ses... imaginations sur le banquet Lemonnier. Avons-nous dû toucher juste, car il crie comme un chien battu!

Nous avions écrit : « On ose dire qu'un seul journal, l'*Art moderne*, a protesté contre la manifestation Lemonnier. C'est un mensonge ». Le personnage punique à qui nous avons affaire répond en citant un article, publié par nous en 1883, par lequel nous montrions que Lemonnier n'avait pas à s'affecter du dédain qu'on avait montré pour son œuvre. Il le cite en le tronquant comme on devait s'y attendre.

Il imprime : « Se figure-t-on l'auteur du *Mâle*, du *Mort*, de ces œuvres horripilantes pour la bourgeoisie, véritable dynamite littéraire ennemie de tous les poncifs, de toutes les rengaines, de toutes les conventions, devenant écrivain public, poète officiel, lauréat académique? Ce n'eût pas été la gloire, c'eût été de l'empaillement!... Seulement, nous faisons nos réserves, nous n'entendons pas protester contre la décision du jury, nous voulons montrer notre estime et notre affection à l'écrivain, à l'artiste qui glorifie les lettres belges. Et nous manifesterons en son honneur, non point parce qu'il n'a pas obtenu le prix quinquennal, mais parce qu'il ne l'aura jamais! »

Remarquez, lecteur, après le mot « empaillement » quelques points de suspension, qui sont là n'ayant l'air de rien? Le citateur, qui devait prouver « *que nous avions protesté contre le banquet Lemonnier* », a passé quelque chose. Or, ce quelque chose le voici : **Quant à la manifestation Lemonnier, avons-nous besoin de dire que de tout cœur nous nous y associons 1)?**

Rien que cela! !!

Quand la polémique atteint ce degré... d'habileté, on lui quitte la partie.

Nous n'ajoutons qu'une réflexion.

Le particulier dont question trouve amer qu'on emploie à son égard, et à celui de ses congénères, un style cinglant. Il est plaisant de voir les initiateurs des phrases coups-de-couteau, se plaindre des phrases coups-de-canne. Ils ressentent douloureusement les effets de la loi du talion en ce qui concerne le charmant régime qu'ils ont inauguré. Tant pis pour leur petite vanité. Ils peuvent être assurés que le jour où ils se tiendront tranquilles, nul ne songera plus à s'occuper d'eux. Mais quand un roquet vous mord aux jambes..... La suite, on la connait.

LA PASSION SELON SAINT MATHIEU, A COLOGNE

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE).

Le 30 mars dernier, jour du Vendredi-Saint, l'oratorio de J.-S. Bach la *Grande Passion*, d'après saint Mathieu, a été exécuté à Cologne sous la direction de M. Ed. Mertke, chef de la musique du roi.

Le local choisi pour cette solennité musicale était la salle spacieuse et élégante de la Société de lecture. Ce choix n'eût pu être meilleur : l'acoustique en est incomparable.

Les chœurs, composés du *Städtischer Gesangverein* d'Ehrenfeld, auquel s'étaient adjoints bon nombre d'amateurs de Cologne, et des enfants des écoles primaires d'Ehrenfeld, ont interprété l'œuvre gigantesque de Bach avec une précision, un ensemble et un sentiment des nuances au dessus de tout éloge.

Malheureusement, à l'exception de M. Fischer, de Breslau, qui a mis dans le rôle du Christ une ampleur remarquable et une onction touchante, les solistes n'étaient pas à la hauteur de leur tâche. L'orchestre aussi n'a pas eu toute la cohésion que l'on eût pu désirer.

Néanmoins, malgré ces légères défaillances, l'exécution de la *Passion* nous a causé une impression profonde.

Ce n'est décidément qu'en Allemagne qu'il est possible d'entendre la musique du vieux maître d'Eisenach interprétée avec la foi qui convient et l'absolu respect des traditions.

Et nous ne pouvions nous défendre d'une tristesse, en songeant que toutes les grandes sociétés chorales de l'Allemagne possèdent en même temps à leur répertoire des œuvres telles que la *Passion* et l'oratorio de *Noël* de Bach, le *Requiem* de Brahms, les oratorios de Hændel et de Schumann, et qu'il leur suffit de quelques répétitions pour les mettre au point, tandis que chez nous...

(1) *L'Art moderne*, 1883, p. 144, lignes 5 et 6.

NUL N'EST PROPHÈTE EN SON PAYS.

Pour les choses littéraires et scientifiques, ce vieux proverbe n'est plus guère vrai qu'en Belgique. La France, l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne, savent désormais rendre justice à leurs écrivains. Chez nous les antipathies de clocher persistent et s'exaspèrent facilement en haines.

Ce qui est plus drôle et plus affligeant, c'est que les livres qui passent chez nous inaperçus sont lus à l'étranger, et que si quelque pirate d'une autre nationalité les pille, il arrive que nos excellents concitoyens citent avec éloge le voleur, sans se douter que leurs félicitations vont indirectement à l'un des nôtres, ce qui les ferait taire assurément s'ils le savaient.

Exemple de ce beau patriotisme : M. Houzeau, l'ancien et très savant directeur de notre Observatoire, dont on ne fait pas plus de cas en Belgique que de son prédécesseur Quetelet dont on se moquait de son vivant, alors qu'il était hors frontières déjà illustre, a adressé ces jours derniers à un journal la curieuse lettre que voici :

« Bruxelles, 1er avril 1888.

« Monsieur,

« Il est vraiment humiliant pour les auteurs belges de voir des extraits de leurs ouvrages, passés sous silence en Belgique quand ils ont paru, reproduits par notre presse sous des noms d'autrui, lorsqu'ils ont été copiés ou plagiés dans des publications de Paris. Ce fait se présente sans cesse. Les exemples d'intelligence des animaux que *la Réforme* donne ce matin d'après madame Clémence Royer, sont tous les deux empruntés, avec tous leurs détails, à mes *Etudes sur les facultés mentales des animaux*, parues en 1872, tome II, pages 205 et 208. La semaine dernière, l'*Etoile belge* répétait de Paris des emprunts faits à un article récent que j'avais donné à *Ciel et Terre*, reproduction où, bien entendu, l'auteur français ne m'avait pas nommé.

« Nul n'est prophète en son pays.

« Recevez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

« J.-C. Houzeau ».

Le journal a répondu :

« Ma foi, nous avouons notre crime, mais nous invoquons les circonstances atténuantes. Si les écrivains français mettent en pratique le mot « la propriété c'est le vol », et si, devenus contrefacteurs — chaque son tour, comme on dit à Alost — ils prennent leur bien où ils le trouvent, nous ne pouvons pas toujours éventer ces reproductions. Du reste, ces plagiats sont tout à l'honneur de M. Houzeau : on n'emprunte qu'aux riches ».

Aveu, comme on le voit, accompagné d'un compliment banal et d'une moquerie pour toute une catégorie de nos concitoyens, les Alostois. Mais il ne s'agit pas de cela. La question est de savoir pourquoi le reporter lit Mme Royer et ne lit pas M. Houzeau?

Parce que celui-ci n'est que Belge, parbleu. Absolument comme nos cercles dits artistiques et littéraires font venir pour leurs conférences des médiocrités exotiques au lieu de nos nationaux. Absolument comme notre public encombre la salle quand c'est un étranger qui y vient bafouiller, et la laisse vide, ou à peu près, quand c'est un Belge qui y parle.

Il va sans dire que nos intelligents journaux favorisent ce mouvement de tout le pouvoir de leur critique éclairée.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le rapport de M. Cattreux à la Société des auteurs, dont nous avons publié une analyse (1), signalait la difficulté que rencontrent à Gand les compositeurs de musique pour faire reconnaître leurs droits. Ceux-ci ont pris le parti d'agir judiciairement, et c'est ainsi que retentissait, dernièrement, devant le juge de paix du deuxième canton de Gand, le nom de Charles Gounod, que ses démêlés avec Mme Weldon n'ont pas amené jusqu'ici devant une juridiction aussi « inférieure ». C'est en son nom que la Société avait assigné le président et le secrétaire de l'*Union* pour entendre condamner celle-ci à se plier aux exigences de la nouvelle loi sur le droit d'auteur, en payant sa redevance lorsqu'on exécuterait dans son local quelque fragment de *Faust*, de *Roméo et Juliette*, de *Mireille* ou de *Philémon et Baucis*.

L'*Union*, mécontente de comparaître en justice de paix, proteste. Pourquoi n'a-t-on pas assigné aussi la *Société des Chœurs*, les *Mélomanes*, le *Willemsgenootschap*? Les conseils de la Société des auteurs, MMes de Borchgrave et Begerem, déclarent que les mêmes démarches ont été faites auprès de ces associations, mais que celles-ci ont traité, sans qu'il fût besoin de les « attraire ». Cette déclaration décida l'*Union* à faire de même. Elle se résigna à payer 25 francs par concert à la Société des auteurs, et moyennant ce léger sacrifice, l'affaire est rayée du rôle.

PETITE CHRONIQUE

La campagne d'été de M. Bahier au théâtre du Parc, que nous avons annoncée précédemment, promet d'offrir un réel intérêt artistique. La troupe est presque entièrement formée et les répétitions de *Cachaprès*, le drame en quatre actes que Camille Lemonnier vient de tirer de son roman *Un mâle*, vont commencer sous peu. L'ouvrage passera vers le 15 mai. Le rôle de Cachaprès sera tenu par l'excellent artiste Chelles, engagé spécialement pour créer le personnage dramatique et superbe du braconnier. Mlle Sylviac jouera celui de Germaine. Mmes Dorchy et Regnier sont chargées respectivement des rôles de la Cougnole et de Gadelette, qui ont une grande importance dans la pièce; Mme Besnier, du rôle de Célina. M. Lortheur incarnera le fermier Hayot; M. Murray, le garde-chasse Bastogne; M. Chomé, Warnant, le fils du fermier Hulotte; M. Crommelinck, Grigol.

Le premier acte se passe au cabaret du « Soleil », un jour de ducasse, dans la salle voisine de la salle de danse. Le deuxième, à la ferme des Hayot. Le troisième, dans une clairière, aux environs de la hutte où habite la Cougnole. Le quatrième acte ramène le spectateur chez Hayot, où se déroule l'émouvant dénouement du drame.

Le prochain spectacle du Théâtre Libre sera composé de *Matapan*, comédie politique en trois actes, en vers, de M. Emile Moreau, et du *Pain du Péché* de Théodore Aubanel.

Viendra subséquemment *Hélène Brunet*, comédie en huit tableaux, de MM. Leo Trezenik et Henry Morel.

(1) V. *l'Art moderne*, 1888, p. 77.

MM. Dupont et Lapissida ayant promis à M. Emile Mathieu de monter *Richilde* dans le courant de la saison prochaine, le compositeur a renoncé au projet qu'il avait conçu de monter son drame à ses frais après la clôture de la présente campagne théâtrale. Félicitons les directeurs de la Monnaie de leur initiative intelligente et artiste. Prêter leur salle et leurs décors, c'était peu de chose étant donné le mérite reconnu de l'auteur du *Hoyoux* et de *Freyr*. En montant la première grande œuvre dramatique de notre compatriote, ils font œuvre méritoire, dont le public leur tiendra compte.

Un concours international de projets de médailles destinées au Grand Concours des sciences et de l'industrie est ouvert à Bruxelles. Une prime de 1,500 francs sera attribuée à l'auteur du projet choisi par le jury. Délai d'envoi : 1er mai 1888. S'adresser pour les renseignements, rue des Palais, 22.

Documents a conserver. — Dans un compte-rendu de l'*Essor* publié par un journal « artistique », on peut lire ce qui suit :

« On a cru devoir parler d'Odilon Redon à propos de De Bièvre : je ne sais qui l'a appelé l'Odilon de Cureghem. La chose est plaisante! D'abord la plupart des dessins dont il s'agit ici sont anciens, et bien antérieurs, en tous cas, à l'époque où d'aimables farceurs mirent en vedette l'Odilon de Charenton en présentant ses œuvres (?) au public dans des *Zwans-exhibitions* fameuses. Ensuite, il n'y a aucune analogie, pas le moindre air de famille, entre les beaux cartons de De Bièvre et les absurdes bafouillages du Casteleyn de la lithographie ».

Pour paraître prochainement chez E. Deman, libraire, à Bruxelles : *la Tentation de Saint-Antoine*, album lithographique de dix planches in-fol, dessins de M. Odilon Redon.

Le prix de la souscription est de 40 francs. — A partir du jour de la mise en vente (15 avril), les exemplaires qui resteraient seront portés à : 50 francs. — Tirage unique à 60 exemplaires (pierres barrées). Cette œuvre continue la série des admirables albums, la plupart dès à présent introuvables, classés chez les amateurs raffinés : *Dans le Rêve*, — *Hommage à Goya*, *La Nuit*, etc. etc.

Avis aux Wagnériens. — Un groupe de Bruxellois se propose d'assister demain lundi, 9 courant, à la deuxième représentation de *Lohengrin*, donnée, avec la traduction nouvelle de M. Victor Wilder, au Théâtre royal de Gand. Si le nombre d'adhésions est suffisant, il sera organisé un train spécial de Bruxelles pour Gand avec retour à Bruxelles le soir même.

On s'inscrit pour ce train et pour les places à la Maison Schott frères, Montagne de la Cour, et chez MM. Breitkopff et Hærtel.

Le dixième et dernier des Concerts d'hiver, sous la direction de M. F. Servais aura lieu aujourd'hui, 8 avril, dans la salle de l'Eden-Théâtre, à 2 heures précises.

Le programme de la partie symphonique a été choisi par les patrons et abonnés. Il se compose de la *Suite en ré majeur* de J.-S. Bach, qui a été si goûtée au Concert spirituel, de l'ouverture de Mendelssohn *la Grotte de Fingal*, des deux mélodies élégiaques de Grieg (*Souffrance* et *Printemps*) pour instruments à cordes exécutées au septième concert, et de deux œuvres importantes de Wagner : une scène de *Parsifal* (*Le charme du Vendredi-Saint*) et l'ouverture du *Vaisseau-fantôme*.

Le pianiste Joseph Wieniawski prêtera son concours à ce remarquable concert. Il interprètera le concerto en *ut mineur* de Beethoven et divers *soli* de Moniuzko, Moschelès et Wieniawski.

Ce programme, très attrayant, promet une clôture vraiment artistique à la première saison des Concerts d'hiver.

Complétons ces renseignements par l'indication de l'ordre dans lequel se présentent les œuvres exécutées, selon les préférences du public. C'est la scène de *Parsifal* qui a réuni le plus grand nombre de suffrages (60 voix). Après elle vient la suite de Bach (52), puis l'ouverture du *Vaisseau fantôme* (48). La marche funèbre de l'*Apollonide* a obtenu 36 suffrages, mais pour les raisons données précédemment, M. Servais n'a pas cru devoir la faire exécuter et l'a remplacée par l'ouverture de la *Grotte de Fingal*, qui a eu 29 voix. Les mélodies de Grieg ont eu 27 voix ; l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, celle de *Léonore* et la symphonie de Brahms, chacune 26 ; le *Prométhée* de Liszt, 23 ; la *Malédiction du chanteur* de Bulow, 21 ; l'ouverture d'*Egmont*, 18 ; les *Noces de Figaro*, la *Pastorale* et l'ouverture tragique de Brahms, chacune 16 ; *Euryanthe*, 12 ; les *Eolides*, 12 ; les fragments symphoniques de la *Damnation de Faust*, 10.

Le quatrième concert de l'Association des artistes musiciens, fixé au 14 avril prochain, et que nous avons annoncé dans notre dernier numéro, promet de clôturer brillamment la saison des fêtes musicales. Rappelons que les solistes sont Mme Landouzy, l'excellente cantatrice de la Monnaie, M. E. Ysaye, le violoniste dont l'éloge n'est plus à faire et M. Paderewski, pianiste, qui obtient, en ce moment, d'éclatants succès à Paris.

L'orchestre, sous la direction de M. L. Jehin, exécutera : 1° l'*Ouverture de concert* de Lassen ; 2° *Villanelle* et *le Furet*, *scherzino*, des scènes champêtres de Edouard de Hartog (première exécution) et le *Divertissement macabre* (dédié à Saint-Saëns), de J. Bordier.

A l'occasion de la distribution des prix aux lauréats des concours de 1887, M. Louis Kéfer, directeur de l'Ecole de musique de Verviers, prépare un concert remarquable. Indépendamment de la *Symphonie héroïque* et du concerto de violon de Beethoven, il fera exécuter, pour la première fois à Verviers, l'Entrée des dieux dans le Walhall (*Rheingold*), le Chœur des Fileuses, la scène qui suit celui-ci et la ballade (*Vaisseau fantôme*), les Adieux de Wotan et la Conjuration du feu (*Walkyrie*), enfin la *Kaisermarsch*.

Ce concert, le plus progressif et le plus beau de tous ceux qu'a organisés à Verviers l'excellent musicien que l'Ecole de musique a la chance d'avoir à sa tête, aura lieu jeudi prochain, 12 courant, à 7 1/2 heures. Il sera donné avec le concours de Mme Cornélis-Servais, de M. S. Byrom et de M. Crickboom.

Les arts vulgarisateurs : la gravure et tous ses dérivés n'avaient pas, jusqu'ici, d'organe spécial. Voici qu'une revue vient de leur être spécialement consacrée. La *Chronik für vervielfältigende Kunst* paraît tous les deux mois, à Vienne, en livraisons de douze pages *in-folio*, ornées de gravures, avec plusieurs suppléments.

Le prix d'abonnement est de 4 marks par an. S'adresser à la Société des arts vulgarisateurs (Gesellschaft für vervielfältigende Kunst), Luftbadgasse, 17, à Vienne, VI.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

Journal des Tribunaux

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Nouvelles publications :

ÉDITION POPULAIRE

CZERNY, KARL, ouvrages didactiques pour le piano.

Publiés et soigneusement doigtés par ANTON KRAUSE.

N° 811/14.	École de la Vélocité. 40 études. Op. 299. 4 cahiers à	—.65
» 901.	Le volume complet.	1.90
» 790.	L'étude élémentaire du piano. (100 récréations).	1.25
» 807/10.	100 exercices. Op. 139. 4 cahiers à.	—.65
» 900.	Le volume complet.	1.90
» 815.	Exercices préparatoires à l'art de délier les doigts. Op. 636	1.25
» 816/21.	L'art de délier les doigts. 50 études. Op. 740. 6 cahiers à	—.95
» 902.	Le volume complet.	3 75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 16. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 15 AVRIL 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

LE NÉO-IMPRESSIONNISME. — J.-H. ROSNY. — CLÔTURE DES CONCERTS D'HIVER. — CHRONIQUE THÉATRALE. — LOHENGRIN A GAND. — CONSERVATOIRE ROYAL DE LIÉGE. — PETITE CHRONIQUE.

LE NÉO-IMPRESSIONNISME

A LA IVe EXPOSITION DES ARTISTES INDÉPENDANTS.

(Pavillon de la Ville de Paris. — 22 mars-3 mai 1888).

La « Société des Artistes Indépendants » prospère. Des sept cents toiles qu'elle catalogue, beaucoup ne sont point inférieures à celles dont se targuera le Salon dans deux mois. Mais les années sont rares où s'append au Palais de l'Industrie quelque spécimen de l'impressionnisme périmé, un Forain, un Zandomeneghi, un Renoir, tandis que le Pavillon de la Ville de Paris s'orne avec emphase du néo-impressionnisme en sa fleur.

Au groupe initial de MM. Seurat, Camille et Lucien Pissarro, Dubois-Pillet et Signac, accru, en 1887, de MM. Luce et Angrand, plusieurs jeunes peintres se rallient cette année : les piperies du vieil impressionnisme ne lui recrutent plus d'adhérents. C'est aux néo-impressionnistes que va désormais l'attention. Parmi eux, il en est deux ou trois dont la vision est non moins délicate et artiste que celle des Morisot, des Monet, des Gauguin ; or, les qualités de leur vision, ils ne les embourbent pas sur la palette : elles sont mises en pleine valeur par une technique définie et raisonnée. On sait quel surcroît de puissance expressive cette technique apporte à l'œuvre récente de M. Camille Pissarro. Cependant les vieux routiers de l'impressionnisme, sauf ce Pissarro — le mieux doué d'entre eux certes, — s'obstinent à exercer au hasard leur bravoure maniaque, à lancer des onomatopées qui ne s'agglutineront jamais en phrases. Leurs improvisations documentent glorieusement la transition de la peinture opaque à la peinture lucide : mais le temps est venu des œuvres complètes et décisives.

M. MAXIMILIEN LUCE.

De Montmartre et houleusement sur des kilomètres s'étend le panorama de Paris sans que pour marquer le recul des plans M. Luce ait recours au naïf subterfuge de tours et de dômes échelonnant leurs hauteurs décroissantes ; à travers les nuages amoncelés qu'elle polychrome, une nappe de soleil tombe oblique et fait poudroyer les lointains de la ville. D'autres fois, c'est, dans un quartier excentrique et neuf, la longue et unique façade d'une rue élevant ses étages devant un rectangle de terrain dont les palissades enferment des vaches l'été et se blasonnent d'écriteaux porteurs d'une adresse de notaire et d'une évaluation de surface. Le *Chauffeur* enfonçant son ringard dans la houille incandescente et les *Chiffonniers* au repos sont d'authentiques effigies. Et, de nouveau, sous des ciels pathétiques et vastes, maint aspect de Paris surgit réel. Au recul, l'agressif bariolage de ces toiles se lénifie en larges harmonies violettes. Si l'on songe à l'enchantement symphonique qu'épand l'œuvre de M. Signac ou de M. Seurat, tous deux admi-

rablement normaux aujourd'hui, l'art de M. Luce paraîtra mal équilibré, ultra-nerveux. C'est par l'inquiète et autonome personnalité qui s'y empreint que tout tableau de ce peintre requerra l'examen à l'égal d'œuvres plus parfaites.

M. Charles Angrand.

Trois numéros seulement : *les Meules*, un de ses plus atmosphériques paysages; *le Dîner*, villageois normands, chat, chien, broc, porte ouverte sur le verger, et l'or du cadre qui exaspère follement des violets d'un naturel déjà hardi; *la Seine*, où file un petit océan dont la voile s'accuse par un ton sans justesse, — seul délit.

M. Lucien Pissarro, fils de Camille.

D'une observation sincère et sans soulignage, études à quatre crayons de spectateurs et de buveurs à la terrasse de cabarets élégants, au café-concert, à la brasserie, chez le marchand de vins, puis des paysans normands en chemin de fer ou à la foire, et un très exact Camille Pissarro en blouse et béret, à sa table d'aquafortiste. Que M. Lucien Pissarro est un sapide illustrateur, chaque numéro de la *Vie franco-russe* corrobore cette opinion. Outre ces dessins, deux peintures : un *Intérieur d'Atelier* et un *Eventail* où une petite fille dans le goût de Charles Perrault se hâte, sur une colline, au déclin du jour.

M. Léo Gausson.

Complètement assimilée la grammaire du contraste et de l'harmonie, — il fournira aux expositions prochaines son contingent d'œuvres curieuses, ses prés et ses jardins que sillonne un ruisseau l'indiquent assez. Quelques autres néophytes, — parmi lesquels M. Gustave Perrot qui choisit habilement ses sites (*Paris vu du Plateau de Villejuif*, *Environs de Villejuif*) — pointillent infatigablement : ne troublons pas leurs exercices.

M. Albert Dubois-Pillet.

Ses tableaux ne s'orchestrent pas avec autant d'ampleur et de complexité que tels tableaux voisins : l'essor des complémentaires y est timide; la modification des tons locaux par la lumière solaire y prime les autres recherches, et ces tons auront entre eux des affinités électives, s'agenceront pour un mouvement mélodique. Un détail imprévu, une disposition bizarre singulariseront ses sujets : en cela, un goût fantasque un peu, toujours exquis, le sens de l'arrangement ornemental, une façon de voir individuelle. Il exhibe dix numéros, dont la moitié débutèrent aux *XX*. Les *Baraques de fête* sont installées parmi les arbres d'une promenade : la fête est finie et, triste comme un histrion, un cheval dételé erre. Son magique ciel lilas des *Bords de la Seine à Alfortville* s'anime de nues voyageuses. Ses mandarines, ses roses-thé et roses mousseuses projetées sur le grossier papier gris à dessins bistre et bleu du mur, ses pommes rouges et pommes vertes qui très majestueusement s'accroupissent autour d'un pot, sont mieux que de fermes « études » et se haussent aisément au rôle de tableaux. *Le Talus* donne bien l'émouvante physionomie des fortifications parisiennes. L'*Ile Lacroix à Rouen* vaut l'eau-forte de Camille Pissarro sur le même thème. M. Dubois-Pillet a su exprimer les mélancolies industrielles, la poésie de la grue et de la cheminée, avec sa *Corne à vapeur* qui pêche à la ligne dans la Seine devant les arches d'un pont, à côté des rails du tram, sous le ciel net et haut, et avec ses *Forges d'Ivry* qui haleinent à l'horizon en fumées qui s'écharpillent. *Sous la Lampe* : l'abat-jour à historiages japonais concentre la clarté sur un tapis vert à bande multicolore; au mur, une marine impressionniste devinée. La toile s'entoure d'un cadre en couronne où circuitent de franches variations violettes. Le cadre sort de sa neutralité, prend une existence propre. Est-il peint pour la mise en valeur du tableau ou vice-versa ? Question en quoi réside l'inconvénient de cette polychromie renouvelée des tentatives moins systématiques et déjà anciennes de Gauguin et de Mary Cassatt. L'essai de M. Seurat est plus licite, sauf réserves.

M. Georges Seurat.

Les avantages du cadre blanc sont bien évidents. Aussi M. Seurat, loin d'adopter le cadre *en couleur*, note simplement sur son cadre blanc les réactions des couleurs voisines. S'il s'arrête, c'est fort bien. Mais parfois, ce cadre influencé par le tableau et qui jusque là reste philosophiquement *blanc* et *abstrait*, il l'imagine circonscrivant *dans la réalité* le paysage et, selon la logique de cette inutile hypothèse, il le ponctue d'orangé ou de bleu suivant que le soleil est derrière ou devant le spectateur, suivant, donc, que le cadre est dans la lumière ou dans l'ombre : et le cadre, tout en restant blanc, acquiert, comme dans le système de M. Dubois-Pillet, une réalité absurde.

M. Seurat n'expose que deux peintures : une *Parade de Cirque*, intéressante en tant qu'application à un nocturne d'une méthode qui ne s'évertua guère qu'à des effets de plein jour, et un vaste tableau d'une sérénité souriante et suprême, les *Poseuses*, qui apparaît comme le plus ambitieux effort de l'art nouveau. Nues, dessinées par la couleur et par la lumière selon un style pur ineffablement, les jeunes femmes se distribuent ainsi : l'une est debout sur un carré de linge parsemé de pétales, les bras allongés et les mains unies, les yeux un peu contractés par la fatigue et l'extase de la pose; à droite et de profil, enfantine et fine, toute de courbes allègres au dos, au ventre, à la nuque, l'autre enfile ses bas; l'autre, à gauche, vue de dos, les coudes aux hanches, est assise sur un coussin. Pour fond le mur gris et la moitié du tableau de « la Grande Jatte » actionnés par les chairs et les étoffes et par l'éclairage de l'atelier. A terre et sur les tabourets, chapeaux à plumes, bottines, éventail, corsets, oranges, fleurs. Par une fantaisie pseudo-scientifique, l'ombrelle rouge, l'ombrelle paille et le bas vert s'orientent selon la direction qu'ont le rouge, le jaune et le vert sur le cercle chromatique d'Henry. La houle d'un rythme glorieux et calme vivifie formes et colorations, et cette œuvre humilie dans le souvenir les nus des galeries et des légendes.

Huit fusains formulent par des ondulations du blanc au noir, jamais par un tracé descriptif, une chanteuse du Divan japonais la pointe du pied vers le globe de gaz, des chanteuses du Concert Européen et de la Gaîté Rochechouart, un Dîneur sa serviette autour du cou, une femme près d'une fenêtre, un Balayeur, etc.

M. Paul Signac.

De menues particularités prouvent sa foi en son œuvre, son souci d'absolu dans la réalisation de son projet artistique. Tandis que les autres salles des Indépendants sont tendues de rouge, celle où il expose se revêt toute de papier gris; mais M. Signac estime insuffisante cette précaution : il enlève donc, les jugeant une cause de trouble, les index de carton que la main des organisateurs insère entre la toile et le cadre; sa signature affecte la teinte dominante de la région où il la place; et, comme M. Alma Tadema, il numérote au pinceau chacune de ses toiles (Alma

Tadema en chiffres romains, Signac en chiffres arabes). Celles qu'il accroche ici sont les Op. 156 et 157 et les Op. de 160 à 167 : elles figuraient aux *XX*. Soit : deux Clichy (avril-mai 1887), files d'arbres grillagés, ciels délicats et la pâle Seine du printemps, quatre paysages du Cantal (juin-juillet 1887), aux monts que l'éloignement fluidifie, aux turbulents feuillages, quatre marines de Collioure (août-septembre-octobre 1887), effets perspectifs enfonçant en angle aigu la mer dans la plage, maisons revêches comme des forteresses, nulle verdure, un calme définitif, une blondeur générale infiniment douce, — car le Midi des tableaux de M. Signac n'est point apocryphe : c'est un Midi où l'orangé solaire partout répercuté apâlit le ciel, anémie les qualités locales, affaiblit la force réactive des couleurs, clarifie l'ombre. Plus superbement que jamais M. Signac manifeste ses vertus d'observation et d'harmonie.

FÉLIX FÉNÉON.

J.-H. ROSNY

Certes, voici quelqu'un. Emmailloté de l'inévitable naturalisme où tous les jeunes prosateurs de ce temps se sont oubliés, lentement il se dégage. Il comprend combien bornée, étroite, morne, cette théorie d'art ; combien nul, le fait traité uniquement comme fait et vu uniquement en façade sans le perforer jusqu'en ses intimités, mystérieuses souvent, spirituelles toujours. Des alignements de détails à qui cherche les ensembles et la synthèse ; l'accidentel multiplié sans qu'aucune généralité en surgisse ; non.

Ce que le naturalisme apporte excellemment à l'art, c'est la précision, l'investigation, l'expérimentation. Qu'on n'écrive que ce que l'on sait et que ce que l'on voit. Parfait.

Plus toutefois : qu'on écrive aussi ce que l'on rêve et que l'on rêve sur ce que l'on voit et sur ce que l'on sait.

Ainsi, du reste, se vérifie cette passion moderne : être à la fois très mathématicien et très poète. On se sert de toute l'acuité de ses sens pour s'assurer de l'illusion des choses et l'on se sert de toute son imagination pour les définir et les supernaturaliser.

M. J.-H. Rosny semble toujours cacher un secret et une énigme derrière ce qu'il écrit ; on a, le lisant, la sensation d'une explication non tout à fait donnée, d'un *x* resté quelque part en route et que l'auteur, malgré qu'il fasse, ne dégage point. Néanmoins, tout semble palpable, visible, éprouvable : rien qui ne soit désigné, étudié, même approfondi. Le sujet s'étale, se noue, se répartit. L'œuvre, franche d'observation et de réalité, se laisse goûter presque de tous.

Extraordinaires et comme soudainement visionnaires pourtant, éclatent : telles descriptions de ciel, tels prodiges de lumière, tels jours subits comme de surnaturelles interventions. Si bien, qu'une heureuse défiance du matérialisme de l'auteur saisit instantanément.

Encore, au fur et à mesure qu'on avance dans la lecture de l'œuvre, des personnages troublés de mysticités, aiguisés de perceptions curieuses, exceptionalisés par des facultés rares, réelles et miraculeuses en même temps, interrogent autant qu'ils se laissent interroger. De cette pâle figure, Miss Nell Horn, jusqu'au type récent de l'oncle Hayolles, la marche est sûre. M. Rosny professe une philosophie positive, qui se devine derrière ses œuvres, mais, comme par un mauvais désir, il la pousse souvent hors de ses gonds et se fait un trou vers d'autres doctrines.

Enfin, au rebours de ses confrères, il ne se défend pas un instant, de s'apitoyer et de mêler son âme à son récit. L'impassibilité, il ne l'observe guère. S'il ne s'étend point en phrases banales et morales, son style et ses mots réfléchissent tous les états de ses commisérations graduelles. Il présente ses protagonistes avec émotion ; on les sent non pas décrits, ni voulus par lui, mais sentis un peu avec son cœur.

Un tel art est déjà loin de celui des impersonnels ou de ceux qui le prétendent être.

Il faudrait maintenir cependant, que s'il en est loin aujourd'hui, il a dû souvent se le fixer comme but. L'influence de l'auteur des Rougon-Macquart, qu'on est tenté d'injustement amoindrir, a soufflé largement. C'est elle qui a profondément baigné dans l'étude des mœurs modernes l'observation littéraire et l'a maintenue, malgré les criailleries prud'hommesques, dans sa franche et brutale nudité hygiénique. En outre lui doit-on une langue audacieuse, forte, bourrue un peu, mais admirablement faite pour traduire les vices d'une société matérielle et américanisée, qui n'a inventé que quelques mastocs vocables pour définir ses besoins : une langue à la grosse, bien en rapport avec la chose à exprimer, bien prosaïque et bien épaisse. Certes rien de moins subtilement artiste que cette langue, mais convenable pourtant aux études de masses et de foules.

Les écrivains en prose ont utilisé cette double conquête et d'autres encore.

La langue de M. Rosny est de métal et d'électricité. On la dirait une chimie. Elle est hérissée de mots scientifiques, barrée de mots locaux, angulaire de termes mathématiques et géométriques. Elle a, de reste, bonne clarté et solide architecture. Elle est fourbie aux coins, coupée d'équerre souvent — et personnelle!

Jusqu'à cette heure, ce n'est point d'un vaste ensemble que font partie les livres de M. Rosny ; ils ne forment point série et ne se complètent, ni ne s'entreinfluencent point. On dirait que c'est sa curiosité seule qui l'a sollicité a écrire. Un fait assez rare, un type légèrement extravagant, une scène un peu invraisemblable le conquièrent. S'il le pouvait, il n'écrirait que sur des miracles, qu'il tâcherait ensuite d'expliquer naturellement.

D'où, tandis que d'autres s'attachent au courant large de la vie et le suivent et l'étudient, lui, c'est à l'exception : fleur ou ortie. Il y a tendance à détruire des préjugés, à brutaliser d'anciennes vérités pas très sûres d'elles-mêmes et à les remiser entre deux vieilles lunes.

Cette étude de l'exception est caractéristique en tant que réaction contre le quotidien naturaliste. Il y a quelque dix ans, un personnage d'une nature quelque peu subtile et haute ne pouvait tenir devant certaine critique. On avait pris une commune mesure pour jauger tous les sentiments : l'amour, la colère, la haine, l'affection. L'intérêt immédiat, l'égoïsme à son premier degré de dévotion de soi, s'enracinait en toute étude littéraire, comme raison unique et comme mobile. Un type tel que Nell Horn eût été traité de fable et d'idéalité. Il demeure pourtant et nous le jugeons : vivant.

Et maintenant ce qui résume le talent tout entier de M. Rosny et ce qui le vivifie, c'est son indépendance de toute idée préconçue, c'est sa sincérité entière, c'est son audace sage d'innovation basée sur l'acuité de sa manière de regarder et de sentir.

CLOTURE DES CONCERTS D'HIVER

Les abonnés avaient choisi le programme symphonique du dernier concert de la saison, et on leur avait fait la gracieuseté d'engager, pour en rehausser l'intérêt, un soliste justement renommé, M. Joseph Wieniawski, pianiste et compositeur, dont on a trop rarement l'occasion d'apprécier le talent sérieux et solide. A part les deux concerts qu'il donna à la Grande Harmonie le mois dernier, M. Wieniawski ne s'est pas fait entendre à Bruxelles depuis la saison dernière. Autrefois, lorsqu'il habitait l'étranger, il était moins parcimonieux de son art : depuis qu'il est fixé en Belgique, c'est-à-dire depuis six ou sept ans, il n'a paru ni au Conservatoire, ni aux Concerts populaires, ni au Cercle artistique. En serions-nous réduits, pour désirer l'entendre, à souhaiter qu'il repartît pour les Pologne lointaines?

Au concert de dimanche, M. Wieniawski a donné une bonne exécution, colorée et vivante, du concerto en *ut mineur* de Beethoven, et l'orchestre de M. Servais l'a accompagné avec une discrétion qu'il convient de louer. Nous approuvons moins le choix des morceaux de piano seul par lesquels l'artiste a complété sa « performance », comme disent les Anglais : morceaux de salon à effet, dont le caractère n'a pas paru en parfaite harmonie avec la ligne générale des programmes Servais. Rappelé néanmoins, et bissé, le pianiste a ajouté au programme la valse de Chopin en *la bémol* majeur (op. 42), très brillamment exécutée.

La partie symphonique du concert ayant été entendue précédemment, nous n'avons plus à en parler. Notons néanmoins l'excellente exécution de l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme* et aussi l'expression que les artistes ont donnée aux deux romances de Grieg : *Souffrance* et *Printemps*.

Après le concert, l'orchestre a fait, avec la collaboration de quelques abonnés, une petite manifestation en l'honneur de M. Servais, qu'on a fleuri et couronné. Des étudiants, habitués fidèles des Concerts d'hiver, ont envoyé au jeune directeur une palme avec l'inscription : *Vivat! Floreat! Crescat!* Tout cela s'est passé en famille, au local des répétitions : on avait eu le bon goût de renoncer à une ovation publique, qui eût nécessairement revêtu un caractère départemental.

CHRONIQUE THÉATRALE

Le Roi l'a dit! Unanimité d'éloges. Succès venu aisément de la scène à la salle, rendant superflue la mise en train des claqueurs attitrés secouant d'ordinaire la torpeur d'un public ennuyé, de leurs mains réveillantes; succès justifiant le relèvement automatique du rideau qui, trop souvent à la Monnaie, ne semble tomber que pour remonter au plus léger prétexte d'applaudissement. Succès, le premier sincère et complet de cet an. Eclos trop tard, hélas! en la campagne théâtrale mourante, à l'improviste, et qui va apparemment porter en beaux fruits des recettes, alors que ses prédécesseurs à prétentions : *Gioconda* et *Jocelyn* ont si scandaleusement fait banqueroute aux espérances de la Direction.

Et par application de la puissance des ténèbres aux caprices de la foule, une pièce faite de peu de chose, de rien presque, de colifichets tout au plus, mais charmante comme la coquetterie d'une femme gracieuse. Un livret fabriqué avec trois sottises : une perruche de cour retrouvée, un vieux vaniteux reçu à Versailles, un rustre grimé en grand seigneur. Mais sur ces bouts rimés, l'alerte et joyeuse fantaisie de l'imagination légère de Gondinet s'amusant à égayer les épisodes, s'y amusant tellement qu'elle s'attarde, et qu'après un premier acte qui avait mis tout le monde en belle et bruyante humeur, on a moins allègrement fourni les étapes deuxième et troisième. La pièce a besoin d'être quelque peu tronçonnée pour rester d'un bout à l'autre, sémillante de ce comique élégant dont le quadrille des filles du sire de Moncontour, évoluant en robes pareilles et sériclles de soie rose et crême, de cotonette bleue et blanche, de satin mauve et vert, font sonner le carillon.

Exécution charmante d'entrain et d'ensemble. Fondu, liant, justesse. Un régal. Une musiquette raffinée d'un maître-queue qui ne manque pas une sauce. On l'a fait comparaître à la fin du banquet : il se faisait tirer, le malin, par Mme Landouzy qui avait merveilleusement gargarisé ses mélodies. Heureux Léo Delibes qui réussit toujours avec ses bouquets de petits airs orchidéens étranges et odorants.

C'est à voir et à entendre. Sans restriction, lecteurs, nous vous y poussons. On revient la cervelle singulièrement rafraîchie par une vaporisation d'agréables essences.

Le Carrosse du Saint-Sacrement! Nous entendîmes dimanche dernier, au théâtre Molière, ce chef d'œuvre, sinon inconnu, au moins rare. Nous pouvons, en qualité de revenant, reparler de cette pièce déjà ici chroniquée, et demander : Est-il vrai qu'on ne l'a jouée que deux fois, et que la cause, c'est l'effarouchement du soi-disant Tout-Bruxelles qui pourrait bien n'être que le Tout-Sottise? Effarouchement à la scène du chapelet-relique que la Périchole longuement retire d'entre ses seins bien mis au point par un audacieux décolletage, et qu'elle fait baiser dévotieusement par l'Etat et par l'Eglise, effrontée en son galant et sacrilège symbolisme?

Pareille pudibonderie est, en effet, en accord avec la manière de notre monde bourgeois, qui pourtant en fait bien d'autres dans ses coulisses. Mais son crime est moins sa pruderie hypocrite que la si rare apparition d'une piécette aussi artistiquement parfaite, donnant la comédie humaine de l'amour en un mélange étonnamment habile de réalité cruelle mordant aux secrets de nos âmes, et de fantaisie enveloppant cette friandise aphrodisienne comme des œufs à la neige, comme des dentelles en nuage. C'est à mettre au même plan que les joyeusetés de Shakespeare, si vraies, si pénétrantes et si amusantes. La verve raclant le cœur à vif fond et faisant sourire les opérés. L'âpre jouissance du lépreux qui gratte sa dartre, frémissant à sentir sa démangeaison qu'il tracasse de ses ongles, et que pourtant il s'arrache la peau.

Ici encore exécution charmante d'entrain et d'ensemble. Mlle Sylviac, âprement séductrice, allant, venant, cambrée, la gorge nue crûment, s'estompant d'ombres voluptueuses, se rosant de boutons entrevus, comme il convient à la gorge-châsse où Mérimée glisse le chapelet que doivent goulument baiser et l'Eglise et l'Etat, en fin d'acte. Comme sans gêne et fièrement la capiteuse héroïne porte, étale, arbore tout au long de la pièce cette double gloire d'ivoire sur laquelle, on le sent, vont, viennent, se posent, voudraient languir tous les désirs, toutes les convoitises des vice-rois de Lirna, des prélats, des toréadors, des capitaines et même des simples secrétaires qui tirent la langue pour elle. Ils sont là, ces

deux fermes démons, comme le vrai Saint-Sacrement. On sent que, dans la salle aussi, les envies une à une, entrent dans la sarabande et qu'il suffirait d'un geste de la Périchole, pour qu'à la suite du prince et de l'évêque, les messieurs de l'orchestre et des loges, se présentassent, gourmands d'accoler la patène de cet étrange chapelet, encore chaud de son reliquaire.

Sœur Philomène! Le même jour au même lieu. Violente leçon de théâtre moderne, de théâtre du prochain avenir. Un morceau coupé dans la vie, presque sans avant et sans après, comme tout ce que nous faisons, tout ce qui nous arrive. Trop de liens encore, quoique faibles, avec les antécédents et les subséquents. Pas assez de détachement de ce qui fut et de ce qui sera ; ce mensonge, la continuité logique de la vie, maintenu alors qu'elle devrait disparaître dans l'effrayant mystère de la désordonnée destinée. Il y a, en embryon, une exposition, un nœud et un dénouement. C'est factice, cela, c'est l'apparence des choses arrangées par l'homme, cette dupe « avec son besoin d'évolution normale et son ignorance de la puissance des ténèbres », du fluide dérangeur des événements et artisan des fatalités.

C'est Antoine, l'employé du gaz devenu acteur « par la puissance des ténèbres », qui jouait à Paris le rôle du carabin que le chef de service charge d'opérer du cancer son ancienne maîtresse. Criait-il autant que M. Alhaiza dans les scènes d'hôpital du second acte? Non, n'est-ce pas? On ne déclame pas aussi théâtriquement des tirades dans le théâtre nouveau, quand elles ont pour lieu des salles d'hôpital où souffrent des grabataires. C'est le Conservatoire qui persuade aux innocents que plus on « gueule » plus on fait d'effet, et qu'il faut gueuler dans les situations terribles. Que M. Alhaiza essaie de dire tout à demi-voix comme le commande la situation, et il verra si l'auditoire n'en sera pas plus remué. Sauf cela, un spectacle qui vous fait courir à la peau des anguillettes froides, et un souvenir persistant d'incidents tragiques réellement vus. Vrai, l'émotion, si fuyante du théâtre, l'émotion retrouvée!

Les Surprises du divorce! Une bonne farce ceci, ou plutôt des bonnes farces. Beaucoup, trop. On se fatigue à rire, on a les muscles de la nuque fatigués, douloureux à la sortie. Hennequin ressuscité, réincarné dans Buisson, sans autant de jeux de portes et d'armoires, mais une dose de grosse plaisanterie en plus. Une pièce joyeux compère. Une sorte de Rabelaiserie, mais non copromorphique. Le rire aussi large et aussi épais, mais la matière qui le suscite est autre. Le phénomène est très curieux et malaisé à démêler. M. Lortheur qui concentre le foyer des éléments où a flambé le succès de cette vaudevillo-turlupinade, symbolise très bien par son jeu cet art spécial où il faut que le comédien empiète sur le pître. Il a une façon compliquée et désopilante d'exprimer par des coups de pied et des bourrades en blanc ses sentiments à l'égard de la plus tracassante belle-mère qu'imagination de gendre en colère ait enfantée. Cette chorégraphie résume la pièce, comme le cancan les bals de barrière.

LOHENGRIN A GAND

Par train spécial, un lot de wagnéristes s'en est allé, avant-hier, pélerinер à Gand autour de *Lohengrin*.

Ah! la joyeuse équipée et la folle partie! On eût dit qu'il s'agissait d'assister à une première à sensation, tant on mettait à ce voyage d'empressement et de gaieté. Et pourtant *Lohengrin*..... et *Lohengrin* à Gand! Mais on prend ce qu'on peut. Le thermomètre wagnérien des directeurs de la Monnaie étant, cette année, descendu aux environs de zéro, il a fallu chercher un climat moins rigoureux. Et le soleil de Gand, qui fait épanouir les orchidées et les glorieuses azalées, fit reluire tout à coup la cuirasse d'argent du Chevalier au Cygne. Alors, vite à la gare, et tchouk! tchouk! *go ahead* pour Gand.

Il y a des gens, d'un caractère évidemment difficile, dont *Lakmé* et même *Gioconda* ne satisfont pas les aspirations. On leur a donné *Jocelyn* et ils ont eu l'impertinence de réclamer *les Maîtres-Chanteurs*. Patience. *Les Maîtres-Chanteurs* répètent leurs rôles... pour l'année prochaine! Le *Manana* des Espagnols, le *Si chas* des Russes, c'est-à-dire : Qui sait? Peut-être? Un jour? Ou jamais. Un renversement du dicton populaire ironiquement inscrit sur l'enseigne des cabarets de village et qu'il faut, dans l'occurence, ainsi interprêter : Aujourd'hui, à crédit; demain, comptant.

Qu'on ne suppose pas, toutefois, que le petit voyage wagnérien pût être considéré comme une ténébreuse conspiration contre l'italianisme de la Monnaie. M. Lapissida en était, du voyage, et ces affreux wagnéristes, qui ne sont pas rancuniers, n'ont pas songé un instant à le précipiter sous les roues de la locomotive.

Nous soupçonnons M. Lapissida d'avoir été ébloui par cette mention des grandes affiches rouges placardées à Bruxelles par les soins du directeur gantois : *Mise en scène conforme à celle de l'opéra impérial de Vienne.*

L'opéra impérial de Vienne, si la mention ci-dessus est véridique, ce dont nous ne voulons pas douter, nous semble un peu en retard dans l'art du décorateur et du costumier. On fait, à Vienne, de singulières et réjouissantes confusions de styles et des arlequinades de costumes tout à fait imprévues.

C'est ainsi que le roi Henri, dans *Lohengrin*, apparaît revêtu de la superbe tunique noir et or de *Robert le Diable*, tandis que la farouche Ortrude se montre dans le galant accoutrement de *la Favorite* et les gardes du roi sous les imposantes armures qui ont terrifié nos ancêtres au temps de la domination espagnole. Un joli château de l'époque de la Renaissance mire dans l'Escaut ses tourelles et ses pignons, tandis qu'à côté du gynecée de style roman d'où sortent des escouades de gardes du corps casqués et cuirassés, ce qui donne lieu à de malicieuses suppositions sur la vertu des dames de la cour, s'élève une massive façade Louis XIV, laquelle fait vis-à-vis au portail flamboyant d'une cathédrale gothique... C'est, enfin, dans un appartement byzantin qu'Elsa et Lohengrin échangent les doux serments que la curiosité féminine, ainsi que l'exige la légende, vient malheureusement interrompre. Et dans ce décor qui évoque le souvenir de Théodora, une authentique croisée du plus pur XIX^e^ siècle ramène la pensée à la notion exacte des époques...

Ce n'est décidément pas de la mise en scène de Vienne que M. Lapissida devra s'inspirer pour faire concorder les architectures et réaliser la vérité historique des costumes.

Les héros gantois ne donnaient, il est vrai, aucunement l'illusion des personnages légendaires que la touchante aventure d'Elsa rassemble sous le chêne de justice et dans les appartements du palais.

M^me^ Laville-Ferminet a une opulence de formes qui fait douter de la sincérité des extases d'Elsa, et M. Merritt, s'il justifie, en accourant à la défense de la princesse calomniée, le proverbe: Qui se ressemble s'assemble, n'a, il faut le reconnaître,

aucune des qualités plastiques qu'on prête généralement au fils du roi Parsifal. « Mon pauvre cygne! » lui fait dire M. Victor Wilder, qui a cru nécessaire, on le sait, de faire une traduction nouvelle de *Lohengrin*. Cette compassion paraît justifiée par la charge inusitée que la corpulence du ténor inflige à la nacelle... L'un et l'autre font d'ailleurs, pour exprimer avec âme la musique divine qu'ils ont à chanter, des efforts louables dont il faut leur tenir compte. Ils arrivent, parfois, à donner à leur chant une réelle émotion: les adieux de Lohengrin, par exemple, pour lesquels la traduction de M. Nuitter a été utilisée, ont fait une impression profonde.

Le roi, c'est M. Bourgeois, ancien pensionnaire de la Monnaie, dont la voix timbrée, mais insuffisamment assise, a été appréciée à Bruxelles.

Les rôles de Frédéric et d'Ortrude sont tenus par M. Soum et par Mme Rouvière et celui du héraut, qui est peut-être le plus heureusement réparti, est échu en partage à un grand beau garçon nommé M. Geoffray.

Telle quelle, malgré les indécisions de l'orchestre, malgré la mise en scène baroque, malgré l'interprétation cahotante d'un théâtre de province, et bien que les chœurs chantassent imperturbablement faux (au corps de ballet est confiée l'épithalame du deuxième acte), cette représentation nous a fait un vif plaisir, à nous et à tous ceux, croyons-nous, qui ont eu la fantaisie d'accomplir ce pèlerinage musical. *Lohengrin* a triompé de tout, et telle scène, l'arrivée du cygne, par exemple, ce frisson de foule que Wagner a noté de merveilleuse façon, nous a ému comme si nous y assistions pour la première fois. Il faut que cette exquise partition dégage un charme inouï pour produire, dans ces conditions, pareil effet. Et si M. Lapissida n'a pas rapporté de Gand d'idées nouvelles sur la mise en scène de l'œuvre, du moins le voyage aura-t-il pu lui inspirer cette réflexion, qui est venue à l'esprit de tous : c'est qu'une reprise de *Lohengrin* à la Monnaie, au début de la saison prochaine, serait triomphalement accueillie.

Conservatoire royal de Liége.

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE).

Le Conservatoire de Liége a donné samedi son dernier concert de l'année. Au programme : la grande Messe des Morts de Berlioz, et Joachim. Comme plats de résistance, s'entend ; à côté de cela, il y avait des hors-d'œuvre : la Valse des sylphes de *la Damnation de Faust* et la Marche pour la présentation des drapeaux, du même Berlioz. Ceci surchargeait le menu, inutilement.

L'assistance — des plus brillantes — n'a pas fait à la messe de Berlioz l'accueil qu'elle méritait. Est-ce l'influence du milieu? Et, malgré les trompettes du « Tuba mirum », se représentait-on mal la Vallée de Josaphat et le Jugement dernier, dans ce milieu mondain. Est-ce manque de foi? Je ne sais. Mais cette œuvre admirable, exécutée de façon très artistique, n'a soulevé que de maigres applaudissements; tellement maigres que M. Radoux n'a pas pu les considérer comme un rappel, pourtant mérité plutôt deux fois qu'une. Que ceci ne le décourage pas! Il nous doit une seconde audition de cette messe. Il ne faut pas que quatre mois de travail, pour les artistes, se réduisent, pour le public, à une seule exécution.

Il y avait, du reste, une raison toute spéciale pour faire fête samedi dernier à M. Radoux : c'est la façon à peu près parfaite dont il avait organisé les concerts du Conservatoire cet hiver. Outre les grands concerts, où nous avons entendu Ysaye, d'Albert, il a créé des auditions réservées aux professeurs et aux élèves du Conservatoire. Presque tous les professeurs et les meilleurs élèves ont apparu au public, comme exécutants ou comme chefs d'orchestre. Avec la plus grande modestie, M. Radoux s'est effacé devant ses auxiliaires. Il a été utile ainsi, à la fois, au public, aux professeurs et aux élèves. On n'aurait pas dû l'oublier samedi.

A l'encontre de M. Radoux, Joachim a été l'objet de manifestations d'un enthousiasme... tarasconais. Il a joué le concerto de Beethoven, avec un sentiment exquis. Il a trouvé des nuances — et il les a fait saisir! — là où un autre n'aurait rien vu du tout. Son jeu a été tout le temps d'une pureté merveilleuse; mais pourquoi gâter tout cela par l'exécution d'une « cadence » n'ayant rien de musical, au sens propre du mot, constituant une suite non pas de sons mais de bruits? A ce moment — on aurait pu le croire, — le talent du violoniste consistait à faire, avec son violon, son archet et ses dix doigts, le plus de notes possible, en un temps déterminé. Si c'est ça de l'art?... Après tout, peut-être sommes-nous, à Liége, trop « province » pour comprendre.

Joachim a joué en outre une *Chaconne*, une *Sarabande* et une *Bourrée* de J.-S. Bach. Il paraît qu'il y a là dedans toute une philosophie. Eh bien! franchement, nous ne l'y avons pas trouvée. — C'est si difficile à saisir, même en prose — la philosophie!

Nous avons fort admiré le jeu impeccable de Joachim, mais de sensation intime, de « froid dans le dos », nous n'en avons pas éprouvé (1). Province?... ou manque d'initiation?...

Peut-être l'un et l'autre.

Petite chronique

Les représentations du théâtre de Bayreuth auront lieu cette année du 22 juillet au 19 août inclusivement, les dimanche, lundi, mercredi et jeudi de chaque semaine. Elles commenceront, comme précédemment, à 4 heures pour finir vers 10 heures. On jouera *Parsifal* le dimanche et le mercredi, *les Maîtres-Chanteurs* le lundi et le jeudi. C'est M. Levi qui dirigera l'orchestre pour *Parsifal* et M. Mottl pour *les Maîtres-Chanteurs*. Les chanteurs seront, entre autres, Mmes Materna, Malten et Sucher, MM. Gudehus, Van Dyck et Winckelman. Le prix des places est, comme d'habitude, fixé à 25 francs. S'adresser pour les billets et pour les logements au Comité, à Bayreuth.

Le succès des « Meininger » à Anvers est énorme : succès d'artistes et succès d'argent. C'est le 1er juin que commenceront les représentations à Bruxelles. Elles comprendront douze œuvres, jouées chacune trois jours consécutifs. En voici l'énumération :

SCHILLER : *La Pucelle d'Orléans; Guillaume Tell; Marie Stuart; le Camp de Wallenstein; les Piccolomini; la Mort de Wallenstein.*

(1) *L'Art moderne* respecte mais ne partage pas les opinions de son correspondant spécial au sujet de J.-S. Bach.

SHAKESPEARE : *Jules César*; *Winter Tale*; *le Marchand de Venise*; *Comme il vous plaira.*

MOLIÈRE : *Le Malade imaginaire.*

GRILLPARZER : *Esther.*

M. Hector Van Doorslaer, dont les chroniques humoristiques de *la Paix* sont fort goûtées, vient de publier en plaquette le récit d'une *Excursion de chasse en Zélande* dans lequel il raconte, d'une plume alerte, les joies d'une semaine passée dans l'intimité des culs-blancs, des sarcelles et des courlies : « Connaissez-vous le charme de se laisser dériver avec le jusant et une bonne brise arrière, par beau fixe, à la poursuite du gibier d'eau? L'Escaut miroite sous le chaud soleil de Fructidor. L'air pur, saturé d'ozone, gonfle et dilate les poumons. C'est de la vie qui entre en vous : il fait bon vivre ainsi, loin des odieuses poussières et misères urbaines. La voile se tend au vent, la chaloupe incline ses flancs avec grâce, sensible à ce coup d'éperon, les milles succèdent aux milles, et tandis que le niveau du fleuve baisse, les atterrissements vaseux des rives émergent luisants. Au loin surgissent des dos de bancs de sable, immenses cétacés échoués... Attention! OEil au guet, crosse à l'épaule, doigt à la détente! Là-bas remuent des taches blanches et noires au bord de l'eau. Le cap dessus. Les taches sont nos sauvages oiseaux qui battent le sol humide de leurs pieds palmés pour en faire sortir les vers, vite happés par de longs becs friands. On approche. *Pan! Pan!...* La bande s'envole en désordre; mais quelque malheureuse bête, plusieurs parfois, gisent pantelantes sous la décharge. »

Le yachtman apparaît à chaque ligne et gaiement s'en va la narration, à travers les péripéties et les menus épisodes d'une échappée d'écolier en vacances.

Une nouvelle œuvre de M. Jean Van den Eeden, *En Mer*, description symphonique avec soli et chœur, sera exécutée pour la première fois à Mons le 4 juin prochain au concert annuel du Conservatoire de cette ville.

On cite, parmi les engagements nouveaux faits par les directeurs de la Monnaie, celui de Mlle Eaures, chanteuse falcon, élève de Mme Marchesi et de Mlle Pauline Rocher, contralto. Ni Mlle Litvinne, ni Mlle Martini ne sont réengagées jusqu'ici. Il est inexact que cette dernière ait accepté un engagement à Anvers. La position de forte chanteuse au théâtre de cette ville lui a été offerte, mais l'artiste a décliné la proposition.

Mme Melba, qui avait signé un contrat de deux ans, nous reste. Mme Caron sera, selon toutes vraisemblances, réengagée en représentations.

Quant aux artistes masculins, M. Engel reste à Bruxelles. M. Seguin sera réengagé également, du moins c'est le vœu de tous les habitués du théâtre et les directeurs y auront sans doute égard. MM. Renaud, Gandubert, Duzas, Isnardon, etc., ont renouvelé leurs engagements.

Le 65e festival rhénan aura lieu cette année à Aix-la-Chapelle les 20, 21 et 22 mai, sous la direction de MM. Hans Richter et Eberhard Schwickerath, et avec le concours de Mme Fanny Moran-Olden, de Leipzig, soprano; de Mlle Hermine Spies, de Wiesbaden, contralto; de MM. Max Mickorey, de Munich, ténor; Carl Ferron, de Leipzig, basse; Joachim, violoniste, et Haussmann, violoncelliste.

En voici le programme :

PREMIÈRE JOURNÉE. Ouverture *Zur Weihe des Hauses*, Beethoven; *Le Messie*, oratorio, Haendel.

DEUXIÈME JOURNÉE. Ouverture d'*Euryanthe*, Weber;

Cantate : *Gottes Zeit ist die allerbeste Zeit*, J.-S. Bach;

Ouverture de *Genoveva*, Schumann.

Psaume 114, Mendelssohn;

Scène finale du *Crépuscule des Dieux*, Wagner.

Neuvième symphonie, Beethoven.

TROISIÈME JOURNÉE. *Les préludes*, poème symphonique, Liszt;

Concerto pour violon et violoncelle, avec accompagnement d'orchestre, J. Brahms;

Schön-Ellen, M. Bruch;

Ouverture de *Benvenuto Cellini*, Berlioz;

Kaisermarsch, Wagner.

Il faut ajouter à ce troisième programme divers soli dont le choix n'est pas encore définitivement arrêté.

Le prix d'entrée aux trois concerts est de 21 marks (fr. 26-25). S'adresser à *M. H. B. Quadflieg, Theaterplatz*, 7, *Aix-la-Chapelle.*

Dans quarante-quatre villes allemandes, 641 représentations d'œuvres de Wagner ont eu lieu pendant l'année 1887. Leipzig occupe la tête de la liste avec 57 représentations; Dresde vient ensuite avec 53, Berlin avec 42, Munich et Hambourg, chacune 35. *Lohengrin* a été joué 152 fois, *Tannhäuser* 131, *Walküre* 103, *le Vaisseau* 86, *Siegfried* 37, *Rienzi* 33, *Rheingold* 31, *Meistersinger* 26, *Götterdämmerung* 21 et *Tristan* 14 fois.

Que pensent de tout cela les éminents critiques dont les prédictions annonçaient la fin du théâtre de Wagner? M. Albert Wolff, entre autres, qui, le 25 août 1876, écrivait de Nuremberg au *Figaro* : « Demain ce théâtre de Bayreuth sera probablement un cirque, une salle de bal ou un tir national ». (*Guide musical*).

Le comité de l'Exposition des maîtres français de la *Caricature au XIXe siècle* s'est réuni vendredi matin, sous la présidence de M. Antonin Proust. La date d'ouverture de cette exposition très originale est fixée au jeudi 19 avril, à l'Ecole des Beaux-Arts.

La salle du rez-de-chaussée de l'Ecole, où figureront les bustes de Daumier et de Gavarni, commandés par la direction des Beaux-Arts à MM. Injalbert et Alfred Lenoir, sera transformée en un salon de lecture où l'on pourra feuilleter d'intéressants albums, gracieusement prêtés par des collectionneurs.

Le premier étage, divisé en cinq salles, renfermera environ 650 peintures, aquarelles, dessins, lithographies, choisis avec le plus grand soin parmi les œuvres des caricaturistes et des peintres de mœurs du siècle, depuis Boilly, Isabey, Karl Vernet, Bosio, etc., jusqu'à Cham et Gill.

Les clous de cette exposition seront les peintures et les dessins de Daumier, les aquarelles de Garvani, les compositions de Henry Monnier et la collection de portraits-charges d'Eugène Giraud, mis par M. Nieuwerkerke à la disposition du comité : véritables documents historiques où figurent les remarquables portraits, tous très ressemblants, avec autographes, de Musset, Sainte-Beuve, Flaubert, Meissonier, Alexandre Dumas (père et fils), Maxime Du Camp, Cabanel, Eugène Guillaume, Arsène Houssaye, Carpeaux, etc. (*Monit. des Arts.*)

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 73, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Nouvelles publications :

ÉDITION POPULAIRE

CZERNY, KARL, ouvrages didactiques pour le piano.

Publiés et soigneusement doigtés par ANTON KRAUSE.

N° 811/14.	École de la Vélocité. 40 études. Op. 299. 4 cahiers à	—.65
» 901.	Le volume complet.	1.90
» 790.	L'étude élémentaire du piano. (100 récréations)	1.25
» 807/10.	100 exercices. Op. 139 4 cahiers à.	—.65
» 900.	Le volume complet	1.90
» 815.	Exercices préparatoires à l'art de délier les doigts. Op. 636	1.25
» 816/21.	L'art de délier les doigts. 50 études. Op. 740. 6 cahiers à	—.95
» 902.	Le volume complet.	3.75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 17. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 22 Avril 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Hérédité. Postérité. — La Bible et le Coran. — L'exposition du Cercle artistique. — L'Union des Arts décoratifs. — Association des Artistes musiciens. — A Verviers. — Cachaprès. — Chronique judiciaire des arts. *L'affaire Van Beers*. — Petite chronique.

HÉRÉDITÉ — POSTÉRITÉ

L'homme, l'artiste est un centre, un nœud où se rencontrent le passé et l'avenir. Tantôt celui-là est un résidu, celui-ci est un germe ; — tantôt celui-là est une réalisation épanouie, celui-ci un embryon microscopique, presque insaisissable. C'est le masque de Janus regardant en arrière, regardant en avant. Du lointain consommé par la mort, viennent les forces dès longtemps grandissantes qui battent leur plein,—ou les forces diminuantes qui terminent leur épuisement. Pour le lointain qui sera la matière des jours futurs, des points, des stries, des lueurs, des presque rien d'où sortiront les œuvres expressions définitives des arts nouveaux, — ou des éblouissements qui iront s'éteignant, mourant dans les générations descendantes. Sur cette échelle indéfinie des temps, où chaque vivant est passagèrement le point central, une succession et une régression dont les pointes, inversement dirigées, se touchent, faisant jaillir le foyer présent, doublement alimenté par ce qui achève et par ce qui commence, par l'Hérédité dont, depuis Darwin, l'action est définitivement reconnue, — par cet autre élément, jusqu'ici oublié : le pressentiment des événements futurs, la prévision instinctive de ce qui doit arriver, l'anticipation vague sur l'inconnu qu'on rejoindra, et qu'à défaut d'autre mot adaptable à un si étrange phénomène, nous nommons ici tant bien que mal : la Postérité.

Atavisme, Népotisme, nul n'y échappe, ailleurs, et surtout dans l'Art. Chacun continue et chacun anticipe. Et il vaut la peine de le dire, non seulement pour compléter la théorie des causes qui influent sur les évolutions, mais aussi pour mieux diriger une critique encline, en son aveuglement, à ne pas comprendre et à condamner, en ce qu'elles ont d'informe, les invincibles tentatives de ceux qui, déjà portant en eux la graine de ce qui sera plus tard un art épanoui, d'instinct s'y essaient avec l'opiniâtreté de l'inévitable, et qu'on traite comme si, dans l'homme, cette résultante de facteurs préexistants, il y avait pour les actions un choix et une volonté libres.

Quand a surgi, en ce siècle, la doctrine des influences psychologiques héréditaires et que leur troublante fatalité fut affirmée, le dédain spiritualiste des sectateurs de la liberté humaine fut sans bornes en ses mépris. Et

pourtant, toutes les résistances, et parmi elles la plus puissante, celle de nos désirs et de nos orgueils d'êtres pensants habitués à se croire maîtres au moins de leur âme, sont désormais écrasées. On se sait pris dans les liens des choses finies qui, de l'abîme où elles se sont englouties, dominent et dirigent encore les vivants, les maintenant aux sillons ou aux ornières dont les bouts d'origine se perdent dans les noirs passés. Avec inquiétude pour la mémoire des morts chers dont nous sortons, quand s'éveillent en nous des idées bizarres, des tendances funestes, des projets que notre conscience réprouve, nous nous demandons s'ils ne furent pas pensés, peut-être réalisés, par les aïeux? Avec effroi, quand approchent les âges auxquels, pour nos ascendants, se sont produites des révolutions psychiques, nous nous demandons si des transformations analogues ne vont pas se faire en nous, et si, dans l'obscurité de nos ténèbres intimes, un nouvel homme ne va pas se dresser, apparition fantomatique d'ancêtres disparus?

Mais ce lot d'appréhensions sortant du passé qui grèvent notre nature esclave, prisonnière de ce qui l'a précédée et de ce qui l'entoure, n'est qu'une moitié de la réalité dominatrice qui l'enlise. Il y faut ajouter l'avenir, et nous posons cette question neuve, encore plus chargée de craintes parce qu'elle embrasse non le connu des faits historiques, mais l'inconnu des évolutions futures : dans quelle mesure tout être est-il influencé par ce qui doit arriver à ses descendants? Puisqu'il a en lui les restes de ce qui fut, au même titre il a en lui les germes de ce qui sera. Et si ces restes sont des facteurs de son sort présent, comment ces germes ne le seraient-ils pas? Dans le creuset de sa vie, où ces deux courants aboutissent, bouillonne une alchimie à laquelle travaillent les uns et les autres.

Et, en effet, pourquoi tel instinctif espoir ou entraînement, telle instinctive appréhension ou terreur, ne seraient-ils pas, dans certains cas l'appel obscur d'un bonheur ou d'une catastrophe futurs, plutôt que la dernière résonance d'un événement passé? Pourquoi l'animal, même le plus inférieur, a-t-il peur de la mort? Si ceux qui l'ont précédé l'ont soufferte, ils n'ont rien pu transmettre à leur descendance des horreurs entrevues de cette rentrée dans les ténèbres. Point d'engendrement postérieur au trépas. Mais tous mourront, et c'est par régression sans doute de la fatalité inscrite en lui que le taureau qu'on pousse à l'abattoir tremble des quatre membres et refuse d'aller plus avant.

Effet de l'hérédité « successif ». Effet de la postérité « régressif ». Double pression, en un point passager, de l'entièreté de l'universelle existence, ce mystère qui n'a ni commencement ni fin, qui, malgré la variété de ses divers états dans le temps, apparaît au penseur un et immobile, comme il l'est dans l'espace, à un moment donné, malgré cette même variété. Toutes ces parties agissent et rétroagissent l'une sur l'autre, solidairement. C'est un seul tout dans l'éternité de la vie. L'indépendance à laquelle font croire le changement et le mouvement n'est qu'une illusion. Ils ne rompent pas l'indivisible connexité de l'ensemble et n'abolissent pas les influences d'après ou d'avant qui entrecroisent leurs fluides.

De quelle lumière ces brèves réflexions éclairent l'histoire des arts, les jugements à formuler par tout homme de pensée, et les devoirs de la critique. Combien ils sont en dehors des réalités, ceux qui, par une application imprévue de l'art d'accommoder les restes, prétendent maintenir debout les édifices écroulés des écoles éteintes et rebâtir avec des débris. Mais combien ils sont plus injustes encore, ceux qui vilipendent les précurseurs, ne voyant dans les commencements que l'informité inévitable, ignorants à l'égal de qui ne saurait point dans le fœtus, encore petit monstre, découvrir l'être qui s'épanouira.

Ah! qu'il faut être attentif à ces poussées insolites, à ces élans étranges qui tourmentent tant d'artistes et malgré les frénétiques colères des foules, les font persister à l'appel des voix intérieures qui sont l'écho anticipé de l'art à venir! Avec quelle justesse spontanée et quel touchant et opportun entêtement se laissent attirer par ces sirènes baignées dans les brouillards du plus tard, les avisés et les plus purement de race! Certes pour quiconque veut éviter, s'il est artiste, le regret de s'être attardé dans la décadence des idées usées, — s'il est critique, la mortification d'avoir mal prophétisé et d'avoir outragé les gloires marquées par le destin, il importe de tenir compte, autant que des lois d'hérédité, de celles que nous venons d'esquisser : les lois de POSTÉRITÉ.

LA BIBLE ET LE CORAN

CORRESPONDANCE

Nous recevons, à propos des idées que nous avons esquissées dans notre compte-rendu des 2e et 3e volumes de la très remarquable, très originale, très sincère traduction de la BIBLE, par Ledrain, que publie la maison Lemerre, de Paris, la lettre et l'étude suivantes, auxquelles nous donnons volontiers l'hospitalité. Elles discutent le problème historique et littéraire que nous avons soulevé. En tant que celui-ci touche à la question du SÉMITISME, devenue partout si brûlante par l'importance financière grandissante des israélites et leur tendance à s'emparer des forces vives des nations aryennes, il a un intérêt indiscutable. L'auteur de l'article se réserve d'examiner dans notre prochain numéro les objections de notre correspondant.

Pallanza, 17 avril 1888.

Monsieur le Directeur de *l'Art Moderne*,

Je lis dans *l'Art Moderne* du 8 courant un article sur la

Bible et le Coran que vous recommandez à la réflexion de vos lecteurs. Permettez à l'un de ceux-ci de vous soumettre quelques observations en contradiction avec vos idées. Malgré cela je ne doute pas un instant que vous ne les accueilliez avec l'impartialité et la courtoisie que l'on est habitué à rencontrer chez vous.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

FRANZ PHILIPPSON.

Dans votre article « la Bible et le Coran » paru dans le numéro du 8 courant, vous exposez plusieurs thèses que vous nous permettrez de relever. Vous dites que Jésus est « Aryen, né en Judée par un hasard explicable dans cette région si constamment en rapport avec l'Inde et la Perse ». Cette allégation est absolument contraire à tout ce que dit à cet égard le Nouveau Testament, pour lequel vous avez cependant une admiration si grande. Nous nous demandons : d'abord pourquoi un Jésus est-il né précisément dans ce petit pays de Judée et non pas dans ces contrées immenses des Aryens situées entre le Gange et l'Atlantique? Ensuite, le lieu de sa naissance, l'éducation, l'instruction, n'ont-ils donc aucune influence sur l'esprit de l'homme? De plus, Jésus lui-même s'annonce constamment comme étant Juif. N'a-t-il pas affirmé d'après Mathieu, 5, 17 : « Ne croyez pas que je sois venu pour révoquer la loi et les prophètes! » N'a-t-il pas observé strictement le Sabbat et les Pâques juives, fête d'origine et d'alliance israélites? Mais nous posons encore en fait que les véritables disciples, commentateurs et propagateurs de la doctrine de Jésus, ont été des Juifs. Ou bien les Mathieu, Paul, Luc, Jean, Jacques, Pierre et les autres apôtres étaient-ils, comme vous le dites de Jésus, des descendants de peuples Aryens nés tous par accident en Judée?

Le second point que nous désirerions discuter concerne votre allégation qu'aucun rapport n'existe entre l'ancienne et la nouvelle doctrine. Vous niez que le Nouveau Testament s'appuie sur l'Ancien et vous prétendez que ceux qui partagent cette opinion versent dans une erreur profonde sous l'influence d'un vieux préjugé.

Mais il est aisé de constater par les textes mêmes, que non seulement les livres du Nouveau Testament s'appuient sur ceux de l'Ancien, mais encore seraient souvent incompréhensibles sans l'aide des précédents. Les auteurs du Nouveau Testament empruntent des expressions nombreuses à ceux de l'Ancien et en tirent de fréquentes citations. Par exemple, dans les premières pages de Mathieu : Isaïe, 7, 14. 40,3. Moïse, V, 8, 3. 6,16. 13. Isaïe, 8,23. 9, 1, etc. Paul, dans ses lettres, ne manque pas de reproduire mot à mot des passages de l'Ancien Testament. Les églises et temples chrétiens ne retentissent-ils pas chaque jour des psaumes tirés de l'Ancien Testament, les sermons qu'on y entend et les traités de religion qu'on y enseigne ne contiennent-ils pas de nombreuses citations des livres sacrés des Juifs? Comment pouvez-vous alors séparer le christianisme de l'Ancien Testament en rejetant celui-ci?

Vous dites de plus : « L'Ancien Testament, à de rares exceptions près provenant d'infiltration inévitable par le mélange historique des peuples, a sur toutes choses les vues étroites et cruelles, les conceptions simples et barbares, l'absence d'élan désintéressé et chevaleresque qui ont caractérisé le sémitisme antique. Le Nouveau Testament est, lui, d'un bout à l'autre, le code de la charité et de la fraternité, de la douceur, de l'oubli de soi-même. Pas une idée, pas un sentiment n'a sa correspondance dans l'œuvre précédente. » Où donc est inscrit pour la première fois le monothéisme dans toute sa pureté? Où se trouve la conception d'une divinité une, indivisible, incorporelle, créatrice de l'univers, réunissant en elle toutes les perfections? D'où émane le Décalogue? Qui a enseigné le premier les lois de miséricorde, de charité, de fraternité envers ses semblables, le respect de la femme et de la famille, qui a commandé la bonté envers tous, même envers les animaux? Qui a fait entrevoir l'époque messianique toute de paix et de justice? Ouvrez l'Ancien Testament ou permettez-nous plutôt de vous indiquer des citations à l'appui de ce que nous venons d'avancer :

« Dieu est bon, miséricordieux et longanime et d'une bienveillance infinie, il pardonne le méfait, le péché et l'erreur. (Moïse, II, 34, 6.) « Aime Dieu de tout ton cœur, toute ton âme et toutes tes facultés. » (Moïse, V, 6, 5.) Ensuite : « Tu te sanctifieras par le droit et l'amour » ce qu'explique le 19e chapitre du IIIe livre de Moïse. Ensuite : « Aime ton prochain comme toi-même, aime l'étranger comme toi-même. » (Moïse, III, 19,18, 34.) « N'avons-nous pas tous un seul père, un Dieu ne nous a-t-il pas tous créés, pourquoi agirions-nous traîtreusement l'un contre l'autre? » (Maleachi, 2, 10.) Moïse dit : « Ne hais pas ton frère dans ton cœur, tu peux lui faire des remontrances, mais n'aie point de colère envers lui, et ne te venge pas sur lui. » (Moïse, III, 19, 18.) Il n'y a pas de législature où existent tant de prescriptions pour la charité d'une façon ainsi positive et qui se terminent dans le Ve livre de Moïse par une règle générale dans le 15e chapitre, 7 : « N'endurcis pas ton cœur, et ne ferme pas la main en présence d'un frère nécessiteux, mais au contraire donne-lui pour qu'il suffise à ses besoins et en lui donnant que ton cœur ne regrette pas la charité. » Et en envisageant l'avenir, les prophètes de l'Ancien Testament se complaisent dans une époque idéale de l'humanité : « Un jour arrivera où l'adoration du Dieu unique existera sur toute la terre! (Sécharjah, 14, 9), (Isaïe, chap. 2), (Micha, 4), appuient cette prophétie : « Les peuples transformeront alors leurs glaives en faulx, leurs lances en socs de charrue, aucun peuple ne lèvera plus des armes contre un autre et n'apprendra plus la guerre ». On pourrait citer les chapitres 40 à 66 d'Isaïe qui traitent des paroles élevées de la conception idéale de l'humanité qui consiste en une harmonie parfaite de tous les peuples par le droit et la paix. On pourrait encore amplifier ces citations en exposant la législation sur la propriété, le retour des patrimoines à leur propriétaire originaire après sept ans, etc., etc.

Sont-ce là tous des préceptes d'égoïsme féroce? Evidemment, les livres de l'Ancien Testament contiennent en dehors des doctrines et des enseignements religieux les récits plus ou moins historiques de faits cruels, de guerres sanglantes qui ne sont, certes, pas à l'honneur de ceux qui les ont commis. Sous ce rapport les Israélites n'ont souvent été ni meilleurs ni pires que les autres peuples de ces époques reculées. Mais n'y a-t-il pas dans l'histoire de tous les peuples anciens et modernes des pages qu'on voudrait pouvoir arracher pour l'honneur de l'humanité?

Nous ne nous étendrons pas sur ce que vous dites du Coran et de ses rapports avec l'Ancien Testament. En ce qui concerne la répugnance que les peuples aryens auraient éprouvée à adopter l'Islam, permettez uniquement de faire ressortir que le peuple aryen des Perses est mahométan de la secte la plus fanatique, et que l'Islam possède parmi les Indiens aryens plus de soixante millions d'adeptes.

L'exposition du Cercle artistique

Nous pensons que si la *Grande-Harmonie* conviait ceux de ses membres que tourmente l'innocente manie de couvrir d'eau colorée des pages de Whatman et d'étendre sur de la toile vierge quelques couches de couleur à l'huile, à réunir en une exposition le produit de leurs matinées de loisirs, elle arriverait à peu près à l'ensemble qu'offre aux regards la présente exposition du *Cercle artistique et littéraire*.

Peut-être trouverait-on, dans les essais des grands-harmonistes, quelque tendance nouvelle, quelque effort personnel, quelque trouvaille heureuse que nous avons vainement cherchée, et minutieusement, parmi les tableaux accrochés aux parois des trois salles du Cercle. En revanche, la vue ne serait vraisemblablement pas égayée par les stupéfiantes images qui, à tel angle, sur tel panneau, déconcertent la critique.

Il n'y a vraiment rien à dire de ce Salon d'amateurs et d'artistes qui répètent une formule apprise par cœur et dont le public a plein les oreilles. Rien que ce qui a été dit mille fois, et que nous sommes las de répéter. Parce qu'on n'y trouve pas trace d'un impressionnisme, ancien ou nouveau? Eh! que non. Faut-il rappeler encore que nous ne nous sommes jamais fait l'organe d'une école déterminée, mais que nous avons toujours défendu les novateurs, les audacieux, tous ceux qui apportent à l'art une note originale, et ne se traînent pas dans les ornières du déjà vu ou du déjà dit.

Et c'est parce que rien ne décèle, en cette annuelle exhibition de choses ternes et tristes, un désir quelconque de s'affranchir de l'effroyable banalité dans laquelle est tombé l'art depuis qu'il est aux mains des médiocres et des impuissants, que nous croyons inutile d'infliger à nos typographes la composition de quelques clichés sur la « finesse de ton » de M. un tel et sur la « facture virile » de Mlle Trois-Étoiles.

On trouvera le procédé imprudent au point de vue des renouvellements d'abonnements, les expositions étant, pour certains journaux, le moyen infaillible de consolider ceux-ci, de décider les hésitants et de repêcher les lâcheurs. Par une singularité qui n'a nullement déplu, s'il faut en juger par la persistance de nos souscriptions, nous avons toujours négligé ces misères. Nos abonnés nous font l'honneur de nous lire quand même, qu'il soit question d'eux dans notre journal ou non. Ils comprennent que nous avons toujours poursuivi un but plus élevé que celui de distribuer, en menus morceaux, le sucre et le caramel des éloges savamment mesurés. Voici tantôt huit ans que durent nos relations avec eux, et ces relations ne paraissent pas près de se rompre. Nous prendrons donc la liberté de suivre notre ligne de conduite habituelle : parler beaucoup de l'art, ne parler des œuvres que lorsqu'il en peut résulter quelque enseignement utile.

Et comme aucune observation nouvelle ne peut jaillir d'un examen des toiles, aquarelles et morceaux de sculpture que renferment présentement les galeries du *Cercle*, nous nous contenterons de donner rendez-vous à nos lecteurs à une autre occasion.

Que ceci n'empêche pas les visiteurs de faire le tour de l'exposition. Ils y verront un portrait au pastel par M. Jacques de Lalaing, un portrait de Gustave Kéfer par M. Verheyden (un Kéfer très adouci, Gustave, oui ! Kéfer, non), un dessin de M. Frédéric, qui tranchent sur la médiocrité ambiante. Mais ni M. de Lalaing, ni M. Verheyden, ni M. Frédéric, artistes désormais classés, ne se sont élevés, en ces œuvres, plus haut qu'en leurs précédents envois. Au point de vue spécial où nous entendons nous placer, il n'y a donc rien à en dire, pas plus qu'en ce qui concerne les divers Stacquet, Uytterschaut, Binjé, Heymans, Cassiers, Wytsman, Rosseels, Courtens, Hagemans, Abry, Crabeels et autres, qui modulent souvent avec bonheur, leurs motifs favoris. Il convient néanmoins de signaler, au moins par galanterie, deux artistes amateurs dont les œuvres sont remarquées : parmi les peintres, Mme Philippson et parmi les sculpteurs, Mlle Sylvie Vander Kindere.

L'UNION DES ARTS DÉCORATIFS

Les membres de l'*Union des arts décoratifs* ont ouvert, avec quelques artistes invités, dans les salles de l'ancien Musée de peinture, une première exposition qui promet une série intéressante et sur laquelle il convient d'attirer l'attention. Les arts décoratifs ont été trop négligés en Belgique jusqu'ici pour qu'on n'applaudisse pas à toute tentative faite en vue de les mettre en lumière. Quelque rudimentaire que soit l'essai de la jeune société, quelque commercialité qui l'entache, comme ces réclames de magasins auxquels il ne manque que le prix coûtant, qui offusquent les regards dès l'entrée, félicitons les organisateurs et souhaitons un plein succès à leur entreprise. La Belgique est riche en décorateurs de talent et de goût. Un choix plus judicieux aura vite écarté ce qui, dans la présente exposition, trahit la hâte et l'indécision des débuts et nous aurons bientôt, chaque année, une sélection d'œuvres variées qui contribueront à la diffusion du sentiment artistique.

Bornons-nous, cette année, à quelques indications sommaires. On remarquera le *Charles-Quint*, peint sur cuivre, de M. Charle Albert, et ses projets de décoration pour le château de Gaesbeek, fort intéressants et habilement dessinés ; les applications décoratives du Sylvain-décor, de M. Charles De Witte; les projets de verrières d'église et d'appartement, de M. F.-G. Driesen; l'*Histoire de l'habitation en Belgique*, par M. Paul Saintenoy; les panneaux de salle à manger et les dessus de portes de M. Verdeyen, qu'on a eu fréquemment l'occasion d'apprécier comme aquarelliste et comme peintre; les intérieurs de salle à manger Louis XIII et de chambres à coucher exécutés par M. Van Kerckhoven; la frise décorative de M. Middeleer; les esquisses de décors, à l'aquarelle, et les croquis à l'eau-forte, de MM. Armand Lynen et Devis, parmi lesquels les décors des *Templiers*, d'*Obéron*, d'*Hérodiade*, etc., modifiés malheureusement lors de leur exécution; le projet d'une chaire de vérité et le dessin perspectif de la tour en bois de MM. Hennebique et Nève, par M. Léon Govaerts; le projet de décoration d'une loge, par M. Joseph Govaerts, etc., etc.

ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS

QUATRIÈME CONCERT

L'Association des Artistes musiciens, pour clôturer la saison concertante, a présenté à son fidèle public, exceptionnellement nombreux, le pianiste Paderewski, dont les journaux de Paris ont célébré la gloire naissante. Les éloges distribués avec une

prodigalité rare au virtuose n'ont rien d'exagéré : M. Paderewski est l'un des plus grands pianistes de l'époque. C'est indiscutable. Il a le style, et l'âme, et la parfaite compréhension des maîtres qu'il interprète. Quant au mécanisme, nous n'en parlons même pas : l'artiste triomphe avec une telle aisance des difficultés techniques de l'instrument que celles-ci paraisssent ne pas exister pour lui.

Le concerto en *ut mineur* de Saint-Saëns exécuté par le prodigieux virtuose a ébloui, fasciné, presque affolé le public. Impression analogue après les soli : du Chopin, du Liszt, du Paderewski et du re-Chopin en manière de *bis*.

« Un pareil talent frise le ridicule », eût dit un maréchal célèbre.

Avec M. Paderewski se sont fait entendre M. Ysaye, l'impeccable violoniste, et Mme Landouzy, l'aimable et charmante « Javotte » de la Monnaie. Le premier a donné beaucoup de charme artistique au concerto de Spohr. La *Berceuse* de Gabriel Fauré et le *Rondo capricioso* de Saint-Saëns ont complété très heureusement son programme. La seconde a le plus agréablement du monde, de sa voix cristalline, fusé les vocalises de *la Perle du Brésil* et des *Noces de Figaro*.

Pour la partie symphonique, dirigée par M. Jehin, on a entendu trois œuvres nouvelles : une *Vilanelle* et un *Scherzo*, de M. de Hartog, et un fragment de l'*Anneau de fer*, légende mise en musique par M. Jules Bordier, le directeur très estimé des Concerts populaires d'Angers, auprès duquel nombre de nos compatriotes ont trouvé un accueil des plus hospitaliers. Le nom de M. Bordier est populaire parmi les musiciens : et c'est avec joie qu'ils ont, samedi, fêté son succès.

A VERVIERS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE).

Il y a quelque soixante ans, s'il faut en croire les historiens du temps, les préoccupations industrielles et commerciales absorbaient à Verviers toutes les intelligences : point d'espoir de les voir s'ouvrir aux jouissances artistiques.

Richepin a peut-être raison. De ce qu'il nomme, naissent les roses. Il en est quelques-unes qui font notre orgueil et notre joie, c'est Vieuxtemps, c'est Bouhy, c'est Dupont, trois enfants de notre sol fécond. Et aujourd'hui, c'est l'art pur, le grand art qui, sous le souffle vivifiant de l'énergique et consciencieux Louis Kéfer, affirme ses droits, les revendique et les impose.

Accoupler et paralléliser Beethoven et Wagner en une même soirée, l'un par son *Héroïque*, l'autre par son entrée des Dieux dans le Walhalla, le génie de Vienne dans son concerto de violon, le maître de Bayreuth dans ses scènes les plus touchantes du *Vaisseau-Fantôme*, n'est-ce pas là une idée originale, puissante, et qui atteste l'effort d'un caractère ?... Que de persévérance, de courage, de probité artistique ne faut-il point pour oser tenter semblable entreprise et de quelle joie intime et profonde a dû frissonner celui qui l'a vue couronnée du succès le plus franc et le plus sincère ?

Tous s'y étaient mis à l'envi. L'orchestre est arrivé à un point élevé de pénétration et de nervosité ; les cent vingt jeunes filles des classes de solfège et de chant donnaient de tout cœur ; enfin les solistes : Crickboom, le violoniste, Shakespeare Byrom, le chanteur, et votre concitoyenne, Mme Ida Cornélis-Servais, avaient, eux aussi, subi la contagion du fiévreux enthousiasme de leur chef.

Crickboom — un élève de notre école de musique — possède à un haut degré les qualités de terroir, pour ainsi dire, qui sont incarnées en tous ceux qui, dans notre région, manient l'archet : il a pour lui la justesse, la couleur et une merveilleuse habileté.

Shakespeare Byrom est un de ces barytons dont l'organe large et sonore fait vibrer les fibres intimes de qui l'écoute. Admirablement accompagné dans la scène du Feu de *la Walkyrie*, il a donné au rôle de Wotan une incomparable grandeur.

Tout talent de médiocre envergure échouerait dans ce que Mme Cornélis a si admirablement réussi. Incarner successivement la tendre Adélaïde, la sombre et brumeuse Senta, l'éclatante Elisabeth, exige une souplesse peu commune de ressources, une nature richement douée. Il faut de la voix, du style, de l'émotion. L'excellente cantatrice a tout cela et nous y ajoutons une excellente méthode, une diction nette, une rare pureté. Qu'elle ait été applaudie et admirée, vous n'en doutez pas.

Belle soirée, en somme, et qui s'est complétée pour Louis Kéfer par la splendide manifestation dont il a été l'objet. Dilettanti de Verviers et de Liége, Commission de l'école de musique, Concerts populaires, orchestre, élèves de l'école, tous lui ont offert des bouquets, des couronnes, et, en outre, un superbe groupe de Debourg représentant le Travail.

CACHAPRÈS

Nous avons assisté lundi dernier au foyer du théâtre du Parc, à la lecture, quasi intime, du drame que MM. Bahier et Dubois ont tiré du *Mâle* de Camille Lemonnier, en qui nos concitoyens daignent consentir à voir enfin un grand écrivain.

« Grand succès de lecture, dit avec raison *la Réforme*. La séance a duré près de trois heures. Les deux premiers actes, avec leur note claire et joyeuse ; le troisième, avec sa sauvagerie ; le quatrième, poignant, terrible, ont tenu les auditeurs sous le charme. Le drame se déroule au pays wallon. Tous les personnages sont des paysans qui parlent leur langue si pittoresque et si imagée. Mlle Sylviac, qui assistait à la lecture avec ses nouveaux camarades, créera le rôle de Germaine, d'une psychologie très fouillée. M. Chelles incarnera Cachaprès, le mâle. Retenu à Paris, il a pris connaissance du manuscrit. Voici son impression : « ... Avant tout, laissez-moi vous dire que je suis absolument enthousiasmé par la lecture de la pièce de M. Camille Lemonnier. C'est splendide et admirable. Germaine et Cachaprès sont deux types *bien amusants* à faire, — et sous l'œil du maître qui les a composés, je suis sûr qu'on en peut tirer de merveilleux effets. » Les répétitions sont commencées sous la direction de M. Bahier, l'un des auteurs. La pièce passera vers la mi-mai. »

Nous pouvons ajouter que M. Bahier a été un lecteur parfait pour deux des actes, Camille Lemonnier ayant interprété les deux autres, et qu'on ne peut se rendre compte de la vive et pénétrante impression que nous a donnée, à nous Belges, cette œuvre où tout est de notre pays, pour la première fois, après tant d'années d'importations parisiennes, — où tout est sincère après tant de faux drames bourgeois et de fausses comédies mondaines. Lemonnier aura été l'initiateur de cette nouvelle expression de la littéra-

ture nationale, et il a trouvé dans MM. Bahier et Dubois de très habiles adaptateurs. Tout ce qui était nécessaire pour mettre en plein relief les personnages, les lieux et les mœurs, a été adroitement et fortement extrait du roman, condensé et scéniquement présenté. Il est à espérer qu'un grand succès sera fait à cette virile et hardie tentative et que d'autres efforts aussi énergiques suivront par nos jeunes écrivains. Quelques essais récents et méritoires en donnent la légitime espérance et l'on peut compter beaucoup aussi sur le drame que Georges Eekhoud et Albert Giraud tirent de *Kees Doorik*.

Pour compléter les renseignements que nous avons donnés il y a quinze jours sur la distribution, voici la liste complète des rôles et de leurs titulaires :

Cachaprès, M. Chelles, *premier sujet de l'Odeon;* Hulotte, M. René Robert; Hubert, M. Chomé; Bastogne, M. Murray; Warnant, M. Devenne; Hayot, M. Charvet; Grigol, M. Crommelynck; Triboulois, M. Roy; Bricart, M. Paul Léon ; Labusette, M. Maurice; Germaine, Mlle Sylviac; Gadelette, Mme Hélène Réyé; Célina, Mme Besnier; Cougnole, Mme Herdies; Caïotte, Mme R. Fleury; Phrasie, Mme Florent; Delphine, Mme Tournier; Poret, Mme Elisa.

Chronique judiciaire des arts

L'affaire Van Beers.

Ce n'est plus d'une poursuite du chef de faux tableaux qu'il s'agit. Avant les débats de l'affaire de Bruges, Van Beers, racontent les journaux français, s'était entendu avec M. Sedelmeyer, le marchand de tableaux de la rue de La Rochefoucauld, pour faire dans sa galerie une exposition de ses œuvres.

M. Sedelmeyer avait pris l'engagement de mettre à la disposition du peintre belge sa galerie, du 12 avril au 12 mai, moyennant le prix de 4,000 francs. Les tableaux étaient arrivés, d'immenses affiches figurant une boule noire sur fond jaune couvraient les murs, annonçant l'exposition de « trois cents paysages et de cent vingt-cinq tableaux », par Jan Van Beers, lorsque l'incident de Bruges est survenu.

M. Sedelmeyer, en présence des critiques que ce fait a soulevées dans la presse, n'a pas cru devoir persister dans l'engagement qu'il avait pris de livrer sa galerie à M. Van Beers pour le 12 avril, et lui en a donné les raisons dans la lettre qu'il lui a écrite le 4 courant :

« Beaucoup de mes amis, à qui j'ai parlé de cette question hier soir et aujourd'hui, m'engagent à ne pas autoriser l'exposition dans ma galerie, parce qu'il arriverait forcément que mon nom se trouverait mêlé à cette affaire qui émeut très défavorablement l'opinion publique.

« Malgré que je ne sois pour rien dans ces faits, j'aurais toujours l'air de patronner votre exposition et de prendre parti pour la démonstration que vous voulez faire et dont le résultat final est très incertain.

« Hier soir, à ma fête, les personnes qui regardaient vos tableaux, disaient en plaisantant : « Est-ce que ce sont de vrais Van Beers, ou de faux Van Beers provenant de la fabrique?

« Lorsque j'ai consenti à vous louer ma galerie, j'ai supposé naturellement qu'il s'agissait d'y organiser une véritable exposition d'artiste, qui ne provoquerait que des critiques sérieuses. Mais, si après l'incident survenu depuis, je dois craindre que votre exposition soit l'occasion de plaisanteries et de scandales, la face des choses se trouve changée et je me considérerai comme dégagé de ma promesse, à moins que vous n'ayez réfuté victorieusement, d'ici peu de jours, toutes les accusations portées contre vous dans les journaux. »

M. Van Beers, dont toutes les dispositions étaient prises en vue de l'exposition annoncée, a répondu à cette lettre en assignant M. Sedelmeyer en référé; il demandait à être mis en possession de la galerie promise et, au besoin, avec l'assistance du commissaire de police.

Après avoir entendu Mes Herbert et Gouget, avoués des parties, le président a déclaré n'y avoir lieu en référé, la question soulevée par l'inexécution du contrat étant de la compétence du tribunal civil devant lequel il a renvoyé MM. Van Beers et Sedelmeyer à se pourvoir au principal.

Nous apprenons qu'à la suite de cette ordonnance, M. Van Beers s'est entendu avec M. Durand-Ruel, dans les galeries duquel aura lieu l'exposition annoncée.

Petite chronique

Dans notre numéro du 8 janvier dernier nous avons rendu compte des Moralités légendaires, par Jules Laforgue, publiées à Paris à la librairie de la *Revue Indépendante*. Notre mission étant de signaler à nos lecteurs les livres à lire et à mettre en rayon, nous insistons particulièrement sur celui-ci. Pour les lettrés que préoccupe le mouvement vers le neuf, nous répétons que cette œuvre nous paraît la plus remarquable que nous ayons lue depuis longtemps. Elle marque avec une netteté non atteinte jusqu'ici les tendances de cette littérature tant discutée, tant louée, tant vilipendée. C'est un faisceau d'écrits courts, d'une intensité absolue, d'un imprévu inouï. Le style abonde en trouvailles et par lui-même, sans autre plaidoyer, convertira, croyons-nous, nombre d'incrédules. L'épreuve est à tenter par tout esprit de goût, qui souffre du blasement ennuiversel des choses toujours les mêmes.

Les trente-trois peintres et sculpteurs qui ont, récemment, ouvert une exposition chez Georges Petit, à Paris, viennent de signer avec ce dernier un contrat de trois ans aux termes duquel ils disposeront chaque année, durant le mois de janvier, des galeries de la rue de Sèze pour y installer leur exposition. En même temps ils ont constitué définitivement l'association et remplacé les démissionnaires que les tendances modernistes du jeune Cercle avaient effarouchés (comme c'est partout et toujours la même marche !).

Voici la liste complète et définitive des Trente-trois, pratiquant ce qu'à Bruxelles on ne manquerait pas de dénommer le « Trente-troisisme » :

MM. Agache, Angrand ; Mme Ayrton ; M. Barau ; Mme Besnard ; MM. Billotte, Jacques Blanche ; Mlle Breslau ; MM. Brunet-Richard, Carrière, Cazin, Charlier, Dauphin, Friand, Walter Gay, de Gomez, Fernand Khnopff, Laurent-Desrousseaux, Lauzet, Lebourg, Leroy-Saint-Aubert, Lobre, Malherme, Moreau-Nélaton, Ochoa, Odilon Redon, Ary Renan; Mme Roth; MM. Skredsvig, Uhde, Van Strydonck, Théodore Verstraete, Vollon. Ont été élus : président, M. Moreau-Nélaton; vice-président, M. Jacques Blanche; secrétaire, M. Ary Renan; trésorier, M. Dauphin.

Nous avons, dans notre dernier numéro, donné les noms de quelques-uns des artistes engagés à Bayreuth pour les représentations qui auront lieu, cette année, du 22 juillet au 19 août. En voici la liste complète avec la distribution des rôles :

PARSIFAL. — Kundry, Mmes Materna, Malten et Sucher.
Parsifal, MM. Gudehus, Winkelmann et Van Dyck.
Amfortas, MM. Reichmann et Scheidemantel.
Gurnemanz, MM. Wiegand et Gillmeister.
Klingsor, MM. Plank et Scheidemantel.
LES MAITRES-CHANTEURS. — Eva, Mmes Malten, Sucher et Bettaque.
Madeleine, Mme Staudigl.
Walter, MM. Gudehus, Winckelmann et Van Dyck.
Hans Sachs, MM. Reichmann, Gura et Plank.
Pogner, MM. Wiegand et Gillmeister.
Beckmesser, MM. Friedichs et Kürner.
David, MM. Schröder et Hofmüller.
Kothner, MM. Plank et Hettstadt.

Aujourd'hui, dimanche 22 avril, à 2 heures, au Conservatoire, quatrième et dernière matinée musicale, organisée par MM. les professeurs Dumon, Guidé, Poncelet, Neumans, Merck et De Greef. On y entendra un quintette de Rubinstein et un octuor de Mozart, pour instruments à vent et piano. M. De Greef exécutera une composition de Schumann. Deux artistes aimés du public prêteront leur précieux concours à cette charmante matinée : Mme Lemmens-Sherrington et M. Eugel chanteront des œuvres de Beethoven et Schubert.

Le quatrième et dernier concert populaire de la saison aura lieu, sous la direction de M. Joseph Dupont, le 10 mai (lendemain de la fermeture du théâtre), à 8 heures du soir. La seconde partie sera consacrée exclusivement à l'audition d'œuvres de Wagner : introduction du 3e acte, monologue de Sachs et scène avec Walther des *Maîtres-Chanteurs* (solistes : MM. Seguin et Engel); prélude de *Parsifal;* scène de l'oiseau au 2e acte de *Siegfried* (solistes : M. Engel et Mme Landouzy); scène des Filles du Rhin, au 2e acte du *Crépuscule des Dieux*; marche funèbre de Siegfried; final de l'*Or du Rhin* (Entrée des dieux dans le Walhall).

La première partie de ce magnifique concert se compose de la symphonie *Antar*, de Rimsky-Korsakoff.

M. Ernest Van Dyck vient de signer un engagement de cinq ans à l'Opéra impérial de Vienne. Son répertoire se composera de Gluck, Weber et Wagner. Nous félicitons l'artiste, mais un engagement à l'étranger, alors qu'il était si aisé de retenir le ténor à Bruxelles, ne manquera pas d'exciter de cuisants regrets.

Un concours est ouvert entre les artistes belges: peintres, dessinateurs, architectes, graveurs, etc., pour le croquis d'un modèle de plaque destinée à l'ornementation par la dorure du dos et du plat d'un livre, destiné à être exposé par le *Cercle de la Librairie et de L'imprimerie.*

Le croquis devra reproduire les attributs et allégories représentant les arts graphiques : imprimerie typo- et lithographique, gravure, fonderie de caractères, fabrication du papier, reliure, etc., etc., en un mot ce qui pourra rehausser la valeur artistique du volume. Celui-ci contenant des spécimens et des épreuves d'impressions de tous les genres, de tous les styles, se rattachant à toutes les écoles, la plus entière liberté sera laissée à l'artiste en ce qui concerne sa composition. Le format du Livre belge est de $0^m,35 \times 0^m,25$. Le dos aura $0^m,35$ de hauteur sur $0^m,06$ de largeur. Un prix de 200 francs sera attribué au croquis qui sera jugé remplir les conditions requises. Ce croquis devra être livré au net dix jours après son approbation par le jury.

Les croquis devront être adressés franco, avant le 1er mai, à M. Hubert Van Dijk, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

Connaissez-vous *le Découpage pour tous*? Cette revue « artistique et littéraire » en est, ne vous déplaise, à sa vingtième année d'existence. Elle a pour objet, non pas, comme on pourrait le supposer, de découper les journaux en tranches menues, ainsi qu'on le fait dans certaines agences, mais de fournir des modèles et des renseignements aux spécialistes qui s'appliquent à découper, au moyen d'une scie minuscule, des planchettes de sapin et de cèdre pour en faire des porte-montres, des boîtes à gants et des corbeilles à ouvrage. La revue est mensuelle et coûte 4 francs par an. S'adresser à M. Lorin, 2, impasse de Châlon, Paris. La couverture renseigne toute une série de publications originales, ayant toutes un passé respectable, et parmi lesquelles nous en choisissons, à titre de curiosité, quelques-unes : L'*Industrie laitière*, fondée en 1876; *la Poupée modèle; le Conciliateur* (hebdomadaire, 39e année); *le Biographe; le Sylphe; la Revue des sapeurs-pompiers; la Gazette sténographique*; *la Volière; la Claque* « journal théâtral, bizarre et fantaisiste »; *le Feu-follet; le Journal du Ciel; le Stylet*; *le Panthéon du mérite*, revue biographique et littéraire illustrée; *l'Alouette*, revue littéraire et artistique, etc.

Mme Clara Schumann, la veuve du poétique compositeur, vient de reparaître aux Concerts populaires de Londres. Malgré ses soixante-dix ans, elle a su jouer de façon à se faire acclamer. La force commence à manquer, mais le goût, le style, la pureté exquise du jeu, qui en font une incomparable virtuose, n'ont point faibli en elle et les œuvres délicates de son illustre mari ne sauraient trouver meilleur interprète. (*Art musical.*)

Nous recevons le catalogue de la 27e exposition annuelle des Beaux-Arts de Glascow. Il comprend 1,073 œuvres de peinture et de sculpture. Presque toutes sont dues à des artistes anglais. Les étrangers sont, cette année, en infime minorité. Quelques Hollandais seulement : MM. Mesdag, Gabriel, Israëls; très peu de Français : MM. Eugène Girardet, Pierre Vauthier, Mme F. Fleury, et, pour la Belgique : M., Mme et Mlle Ronner, seuls fidèles à l'exposition écossaise.

Sommaire de *la Société Nouvelle*, no 39, mars 1888 :

Ximénès Doudan. Etude de physiologie politique et sociale, E. Reclus. — La femme dans la société actuelle. Le mariage et ses obstacles, A. Bebel. — La démocratie et l'art, Max Sulzber, ger. — La nationalisation du sol, A. De Potter. — Chronique musicale. Autour de *Jocelyn*, Henry Maubel. — Chronique artistique. Exposition de l'*Essor*, Eug. Demolder. — Bulletin du mouvement social, C. De Paepe. — Le mois. Les communaux en Ardenne, Paul Gille. — Bulletin de la libre-pensée. — Chronique de l'art et des lettres. — Livres et revues.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Edouard E. BLITZ

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ART DU CHEF D'ORCHESTRE

(Ouvrage approuvé par l'Académie littéraire et musicale de France)

Beau volume de 96 pages, grand in-8°

Prix : 3 francs.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 18. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 29 AVRIL 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

LA BIBLE ET LE CORAN. — SALON DES PASTELLISTES — LE RETOUR DE L'ARTISTE. — HAMLET. — MUSICOLOGIE — MUSIQUE DE CHAMBRE AU CONSERVATOIRE. — LES VENTES. — PETITE CHRONIQUE.

LA BIBLE ET LE CORAN

A Monsieur Franz Philippson.

J'ai lu, Monsieur, avec un vif intérêt votre lettre parue dans le dernier numéro de *l'Art moderne*. Par l'importance du problème qu'elle aborde, par les objections que vous faites elle retient fortement l'attention.

Il s'agit donc de rechercher si le Coran ne continue pas l'Ancien Testament à bien plus juste titre que ne le fait le Nouveau Testament. C'est à cette thèse que j'ai émise, après la lecture de la récente traduction de la Bible par M. Ledrain, combinée avec les impressions du voyage au Maroc qui m'a mis en présence de la civilisation sémitique pure, que se rattache l'opinion que j'ai exprimée sur ces autres questions : le sémitisme antique ne se caractérise-t-il point par des vues étroites et cruelles, par des conceptions simples et barbares? Jésus-Christ, ce type de charité, de fraternité, de douceur, d'oubli de soi-même, n'est-il pas un Aryen et non un Sémite?

C'est qu'en effet, Monsieur, on ne ment pas à sa race. Etant donnée l'essence de celle-ci, à de rares exceptions près ayant la valeur de phénomènes, la vie psychique et physique y sera fatalement conforme. L'ethnologie a fait trop de progrès pour qu'on puisse encore croire que par l'éducation et les habitudes on peut, se transformant, passer d'une race dans l'autre. Cela n'est vrai ni pour le corps ni pour l'âme. Les modifications ne sont qu'à la surface et toujours avec des allures plus ou moins contraintes. Les traits fondamentaux persistent. Il n'y a d'altération possible que par des croisements persistants. Les races demeurent identiques à elles-mêmes, et cela est très visible pour celles dont l'aspect physique et l'allure psychique sont brutalement distincts, comme les Aryens, les Sémites, les Nègres pour n'en pas citer d'autres. Ce sont là des espèces aussi nettement séparées que celles des animalités proprement dites. Cela apparaît surtout quand on a eu l'occasion, comme ce fut mon cas récemment, de faire un plongeon d'une civilisation dans une autre et de trouver celle-ci à l'état presque vierge, situation du sémitisme au Maroc qu'il s'agisse de la branche maure ou de la branche juive. L'opposition s'affirme alors avec violence, et la démonstration prend le caractère irrésistible de l'évidence. Avec nos habitudes de voyages en Europe, de pays aryens à pays aryens, que nous croyons divers et qui, en réalité, ne varient que par les détails, nous ne pouvons, en général, nous rendre compte de l'effet étourdissant de cette chute dans une autre planète qui est bien l'impression qu'on subit lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de la Maugrabie, à Mequinez ou à Fez, par exemple.

Or, à mon avis, ce sont ces différences saisissantes et inéluctables dont il faut avant tout tenir compte lorsqu'il s'agit de vider la difficulté de savoir à quelle race doit être rattachée une indivi-

dualité ou une œuvre humaine. Question de méthode scientifique, sur laquelle nous différons, car je vois dès le début de votre intéressante lettre, que, pour discerner si Jésus était Aryen ou Sémite, vous vous attachez uniquement au lieu de sa naissance, à certaines paroles qu'on lui a prêtées, ou à quelques habitudes quotidiennes. Faut-il insister beaucoup pour démontrer que le lieu où l'on naît n'a que des rapports fragiles avec la race dont on sort, spécialement dans un pays comme la Judée, alors en rapports constants, et depuis des siècles, avec les contrées aryennes, soit par les guerres, soit par le commerce indo-méditerranéen auquel les ports de la Syrie servaient de traits-d'union? Que Jésus, élevé au milieu des Hébreux, ait, dans ses discours, rappelé des traditions hébraïques, quoi d'étonnant? Qu'il ait pour la même raison observé des rites juifs, ce n'est pas plus extraordinaire. C'est le contraire qui serait merveilleux.

Mais quand, laissant ces détails, on considère l'ensemble de sa vie et de sa doctrine, le doute est-il possible sur les différences radicales qui les séparent des mœurs sémitiques? C'est ici que les révélations qui résultent de la traduction de la Bible par M. Ledrain sont de première importance : je le répète, des vues étroites et cruelles, des conceptions simples et barbares, l'absence d'élan désintéressé et chevaleresque, voilà ce qui apparaît comme la caractéristique du sémitisme antique, tandis que la charité, la fraternité, la douceur, l'oubli de soi-même, voilà ce qui caractérise Jésus. Et j'en tire cette conséquence : Jésus est le contraire d'un Sémite. J'ajoutais, non sans quelque intention malicieuse : Aussi les Juifs se sont-ils empressés de le crucifier, comme un personnage antipathique et dangereux. J'ajoutais encore par une réflexion de plus de portée : les Sémites n'ont jamais voulu de sa religion; il a fallu qu'elle passât la mer pour aller trouver les Aryens répandus en Europe.

Ces raisons me semblent, je le confesse, autrement sérieuses que la citation de quelques fragments d'où l'on peut conclure que le Christ, très peu ethnographe au surplus, se serait cru et dit Juif. Administrativement, oui. Ethnographiquement, non. D'un bout à l'autre de sa vie il a protesté contre les tendances juives de son temps et c'est précisément en raison de cette prédication qu'il fut traité en révolutionnaire et mis à mort comme un vulgaire anarchiste. On ne sait quel bon sens instinctif lui a généralement attribué un type aryen : barbe blonde, cheveux châtains, yeux bleus, visage ovale, et non pas la figure au teint bistré, au poil noir, à physionomie expressive dans le farouche, qui est celle des fils de Sem, au moins dans le plus grand nombre des cas.

Il est exact, comme vous le rappelez, que l'enseignement chrétien est basé en grande partie sur les légendes de l'Ancien Testament et que les sermons et les psaumes y prennent volontiers leur aliment. Mais ceci est précisément l'effet de cette tradition, d'après moi très erronée, qui relie la religion du Christ à la religion hébraïque. C'est le problème même que nous discutons et que, au point de vue d'un tel argument, vous résolvez par une pétition de principes. Il y a à cet égard bien mieux que des sermons et des psaumes : il y a la théologie entière et les plus autorisés docteurs qui vous appuient à grand renfort de citations. Mais ma thèse, nouvelle, au moins je le pense, consiste précisément à opposer à ce maniement des textes, les raisons, d'après moi dominantes, fournies par les caractères et les différences des races.

Abondamment, quand il s'agit de rechercher si le Nouveau Testament continue l'Ancien, ou si ce n'est pas plus exactement le Coran qu'il continue, vous citez des passages de la vieille Bible qui montrent qu'elle n'a pas été absolument étrangère aux sentiments plus généreux et plus élevés qui sont l'apanage de l'Aryanisme. « Où donc, dites-vous, est inscrit pour la première fois le monothéisme dans toute sa pureté? Où se trouve la conception d'une divinité une, indivisible, incorporelle, créatrice de l'univers, réunissant en elle toutes les perfections? D'où émane le Décalogue? Qui a enseigné le premier les lois de miséricorde, de charité, de fraternité envers ses semblables, le respect de la femme et de la famille, qui a commandé la bonté envers tous, même envers les animaux? Qui a fait entrevoir l'époque messianique toute de paix et de justice? »

Certes, Monsieur, on rencontre parfois dans la Bible des phrases généreuses. Mais comme elles sont rares, eu égard à l'étendue énorme de l'œuvre! Est-ce par ces conceptions qu'il faut juger celle-ci? Non, assurément, mais par l'impression dominante, irrésistible qu'elle laisse. Or, ici également, je renvoie à la traduction sans fard de M. Ledrain et je pose en fait que quiconque la lira sera édifié sur les tendances vraies de l'existence hébraïque à ces époques lointaines. C'est brutal, c'est cruel, c'est barbare, c'est féroce. Puisque la Bible, on le sait aujourd'hui, est une accumulation de récits et de légendes populaires, elle peint le peuple dont elle émane, absolument comme le Rig-Véda aryen, avec ses tendances générales poétiques, généreuses et tendres peint les Aryens, quoiqu'on y trouve parfois des passages inhumains.

Quelques belles phrases ne font pas les mœurs d'une race. Ces mœurs, on peut les voir à l'état natif chez une nation fermée comme les Marocains. Les Sémites s'y manifestent sans entraves à leur double point de vue arabe et israélite. Ne considérant que l'élément juif, on y peut voir comment la plus effroyable usure y comprend la fraternité; on y peut voir ce que c'est que le respect pour la femme dans les mariages de petites filles, dès l'âge de six ans, ouvertement pratiqués et pas pour rire, je vous le garantis, sans compter la polygamie : un rabbin de Fez a trois femmes. Quant à l'hospitalité envers les étrangers, on ne la pratique gratuitement que lorsque les amabilités qu'on fait sont l'equivalent d'un argent qu'on place. Mais je réserve des détails édifiants sur ces sujets pour le livre où je raconterai mon voyage. Et quant au monothéisme dont un préjugé singulier fait une supériorité, il y a longtemps qu'on a fait cette remarque que, si le juif préférait son Jahvé, il ne contestait nullement l'existence des dieux voisins, Moloch ou Baal; il était polythéiste au point de vue international, monothéïste en tant qu'indigène. C'est ici que le Coran a visiblement continué l'Ancien Testament en perfectionnant l'idée de l'unité divine, en niant les dieux exotiques, tandis que la religion chrétienne, reprenant le polythéisme aryen, si expressivement réalisé dans la mythologie, imaginait le Dieu familial et le ménage divin complet, tenant au ciel cour souveraine en compagnie de tous les saints.

Ce qui frappe et convainc mieux que des lambeaux où brillent quelques déclarations d'un sentiment élevé, rapportées peut-être des captivités légendaires, ou introduites par des voyageurs ou des marchands arrivés de l'Inde, c'est ce fait historique éloquent que les Sémites qui, sans exception, ont repoussé violemment l'Evangile, se sont si aisément pliés au Coran, tandis que les Aryens qui ont accueilli l'Evangile d'un si pathétique élan ont, durant des siècles, versé leur sang pour ne pas subir la religion

musulmane. Cette prodigieuse division, en équation parfaite avec celle des deux races, n'en dit-elle pas plus que tous les raisonnements ?

Vous objectez : « En ce qui concerne la répugnance que les peuples aryens auraient éprouvée à adopter l'Islam, permettez-moi de faire ressortir que le peuple aryen des Perses est mahométan de la secte la plus fanatique, et que l'Islam possède parmi les Indiens aryens plus de soixante millions d'adeptes. » — Ce sont là des affirmations contestables. Dans la population, restreinte, du reste, de la Perse, il y a beaucoup de chrétiens, beaucoup de Touraniens, beaucoup de Sémites. Et quant aux populations des Indes, extrêmement mélangées, Marius Fontanes, dans son beau livre sur le Rig-Véda, démontre que déjà au temps des exodes aryens, il y avait des peuples de race jaune inférieure, avec lesquels ils étaient en guerre constante. Ce sont ceux-là apparemment que l'Islamisme n'eut pas de peine à convertir, comme les Malais et les Turcomans, comme aujourd'hui encore les nègres africains partout où l'Arabe les touche, tandis que les missionnaires chrétiens n'arrivent qu'à des résultats dérisoires. Mais jamais, jamais il n'a pu remonter en Europe et s'emparer des Aryens.

Je regrette, comme vous sans doute, Monsieur, que le peu d'espace qui nous est dispensé et la nécessité de ne pas obséder les lecteurs de *l'Art moderne*, nous contraignent à écourter nos démonstrations réciproques. Les questions que nous discutons sont trop hautes et trop difficiles pour espérer convaincre tout de suite. Mais il suffit d'avoir jeté les germes de telles réflexions et de telles études. D'elle-même la maturation s'opère et la vérité s'épanouit. Que j'aie tort ou raison je n'ai pas eu d'autre prétention et ne fais pas d'autre souhait.

EDMOND PICARD.

SALON DES PASTELLISTES

C'est Puvis de Chavannes qui, violemment, tire de la banalité l'Exposition des pastellistes français. A part lui, les meilleurs étageurs de toiles ne dépassent point une bonne tenue, quelques-uns une excellente. Mlle Lemaire n'intéresse guère, ni Dubuffe fils, dont les envois, tous de chic, ne méritent point examen, ni Emile Levy. Roll et Gervex font un art d'habileté digitale; aussi Nozal et Marchard.

C'est par une plus sérieuse application de facultés, au reste, superficiellement artistes, que MM. Helleu et Blanche retiennent. Pastels plus que gentiment mondains, essayant et réussissant des plastiques modernes et des allures prises sur le vif. Aussi une bonne volonté à surprendre certaines expressions de physionomie et à faire des harmonies de ton en rapport avec la psychologie dégagée des modèles : enfants doux d'innocence, fillettes où va poindre la jeune fille, dames pensivement engrisaillées de rêves, femmes en toilette, d'une couleur fardée, avec la mouche sur la joue et l'œil dur pour les luttes de coquetterie parisienne.

Au centre du salon un groupe superbe. Une femme assise, le bras allongé sur le roc, la tête douloureusement inclinée tandis qu'une autre femme, penchée, semble synthétiser la consolation et apporter un viatique. Signature? Puvis de Chavannes.

Et autour, quelques autres merveilleux pastels, de sujets divers; plus : la *Seine* et le *Rhône*, réductions des deux grands panneaux exposés jadis au Salon.

L'art de Puvis de Chavannes se spécialise par ceci : contrairement aux autres maîtres qui réalisent l'expression artistique par une souveraine entente à traiter la physionomie et surtout les yeux et la bouche qui deviennent les traducteurs directs du sentiment à susciter, si bien que tels regards, dépouillés de toute matérialité semblent au sens net du mot, spirituels — lui, incarne en les seules attitudes l'âme de ses personnages. Ses figures, en effet, sont comme taillées à plans sommaires, le nez en angle franc, le front grec, le menton presque toujours le même. Toute l'importance est réservée au maintien, aux bras, aux jambes, aux accroupissements, aux allures, aux groupes, aux ensembles. Mais aussi avec quelle grave et indubitable maîtrise ! Telles images presque toujours reposées, éveillent en souvenir les plus hauts et les plus illustres rapprochements. Et comme tout art complexe, si par son ensemble et par sa manière même de comprendre l'humanité agissante, Puvis de Chavannes s'est évidemment inspiré des mélancolies primitives et des douceurs chrétiennes, du moins par sa volonté de négliger la physionomie comme expression principale de l'âme, il a suivi la tradition classique et païenne. C'est, en effet, au moyen-âge que l'art doit les plus angéliques et les plus démoniques figures, fleuries ou braséantes d'yeux, mais c'est à l'antiquité ou à la renaissance qu'il doit les plus suprêmes et magnifiques plastiques. Qu'on se rappelle *Le bois sacré*, *Doux pays*, *Ludus pro patria*.

Les autres pastellistes disparaissent et s'effacent après un tel nom cité.

LE RETOUR DE L'ARTISTE

Camille Lemonnier a été chargé par le Gouvernement de faire l'an dernier un voyage artistique en Allemagne. Un premier volume rendant compte de cette mission vient de paraître à Paris, à la Librairie illustrée, rue du Croissant, petit in-8° de 323 pages, sous le titre : EN ALLEMAGNE, *Sensations d'un Passant*. Il donne en un style admirable les impressions de l'artiste à Cologne, Mayence, Wurtzbourg, Nuremberg, Munich, Ratisbonne. Ce beau livre tranche sur les récits de voyage habituels, par sa vie ardente et l'originalité des vues. Il est un des beaux fruits du verger fécond dans lequel ont mûri déjà tant de belles œuvres. Voici le début superbe et ému, inspiré à notre cher compatriote par le retour au pays, dans sa tranquille et reposante retraite de La Hulpe :

J'écris sous mes pommiers, très matin, dans le froid bleu de la terre. Sur la côte, en face de moi, par delà la baie, les brouillards se lèvent, lointains et pourtant tout proches, couleur de soleil lavé d'aurore, comme des soies humides, tissées de rosées, des soies faites exprès pour les alcôves d'ombre où désommeillent à peine les bois. Dans le silence doux pleut une lumière, une eau de clartés jeunes et fraîches, cristallisées d'un peu du givreux éclat des derniers diamants stellaires, là-bas balayés sur les pentes du jour. Et un vent qui charrie les florales senteurs, les pépiements des couvées, le zon des abeilles tôt levées, les chipettes des diligentes arondes à tire-d'aile fendant les feuilles, un vent léger et lent comme le doigt d'une source sur de la chair nue me lave les prunelles, nocturnes encore. Éternel vagabond des patries, peut-être il m'arrive et des fleuves, et des monts, et des villes, de ces lointains traversés par mon pas de songeur, mon pas

roulé à l'oubli avec les poussières du chemin et qui ne retentit plus qu'en moi, étouffé, semblable au bruit de quelqu'un qui marcherait dans les ténèbres de la maison. Comme sur les eaux et les cimes et dans la bataille des cités, il m'apportait les aromes laissés en arrière, les mystiques aromes du jardin de l'âme, enclos aux murs de la vie coutumière; ici il dit les paroles rêvées ailleurs, les nostalgiques réveils en de passagères hôtelleries, les vignes vendangées en courant et les vins bus dans les buires royales et les gros verres mal taillés, les froids exils chez les races incompatissantes aux raffinés tourments, les fumeux horizons dépassés par les locomotives et les dampschiffs, la gloire des suprêmes ouvriers dans les marbres et les ors des palais, la cruelle volupté de manger de l'étranger à pleines bouchées, et la petite ombre furtive qu'au long des quais, sur les pullulants trottoirs, au dos des vagues et parmi les tourbillons de l'air et de la rue, traîna notre errante curiosité. Et diminué par la distance, si divers du moi qui, sous la clarté plus haute et le vent déjà plus chaude écris et songe, je vois s'agiter, marcher parmi les chemins d'hier, un passant des paysages et des carrefours, attentif, inquiet, mobile — comme un autre connu en voyage et qui s'en serait allé avec votre geste et qui, finalement, vous serait revenu et en qui vous reconnaîtriez le compagnon inséparable et final.

J'ouvre mes carnets, je fouille ces hâtives écritures de la route, demi effacées, d'un gris de mine de plomb frotté par les doigts, par place s'écrasant en un brouillard où suggestivement il faut recouvrer la sensation. Les feuillets poudreux, mâchurés de charbon, griffés par le bois du crayon quand la mine est à bout, ont le désordre de la vie en voyage, bousculée par les départs et les arrivées à travers des gares encombrées, des sifflements de locomotives, des galopées de foule garulant en de rauques et innombrables idiomes. Une main pressée de passant a jeté là des mots, plutôt des signes, des voix, des épiphonèmes, comme les sons de la musique intérieure, vagues souvent, notés sur d'illusoires portées et dont la clef ne se récupère plus tard qu'après de laborieux calculs. C'est le hallier touffu où, comme un vol de papillons, passe, vogue et vire, avec la lointaine et fragile poussière de ses ailes, l'éphémère impression équivalente au bruit des choses qu'elle répercute, frisson de l'air passagèrement retenti dans l'âme et qui s'écourte en cette télégraphie des doigts faisant le geste d'arrêter un peu de rumeur et de songe. Pourquoi notre manie d'éterniser le court délice de la sensation perçue, la décevante et brève minute où battit en nous le petit mécanisme, nous instigue-t-elle à dénaturer, par une forme concrète, la diffuse, mobile, vibratile, fantasque et d'autant plus exquise volupté de nos nerfs pincés par l'aiguë souffrance de jouir intellectuellement? Les grasses encres du typographe agglutinent en un lourd laitier de forge littéraire les gaz subtils et les volantes flammes attisées au creuset intérieur par la circonstance. Je rêverais pour le carnet du voyageur impressif, éveillé au sens de ce qui passe et bouge, notant le rêve de la vie en sons et en couleurs, la rare fortune d'être cliché photographiquement avec ses sténographies résumées, incurieuses de la belle main et de la belle écriture, ses griffonnages en travers des feuilles hachurées, toutes salies d'écrasis de poussières et de tatouages de doigts. — ici humides de pluie, là recroquevillées de soleil, — ses pointillés électriques de papier sans fin où pique l'aiguille sous la poussée du caprice, ses gauches croquades suppléant aux bouts de lignes qui ne s'achèvent pas, et la grosse éclaboussure d'un potage absorbé en épinglant un détail, et la dépense d'hôtel chiffrée au revers d'une page pour déjouer la fallace d'un insidieux aubergiste, et des vocables qui éclatent tout seuls, abrégeant une aventure, remémorant une rencontre, inintelligibles excepté pour un, et tout l'au jour le jour des surprises de l'esprit, des découvertes de l'œil, de la chasse aux prestiges et de la vie qui s'égrène par les chemins.

HAMLET

En grand *tralala* on a repris *Hamlet* à la Monnaie. On s'est arraché les places comme s'il se fût agi d'une première, et M. Ambroise Thomas a été « champalisé » comme un simple Godard. Foule dans les loges, aux fauteuils, aux balcons; foule dans les couloirs, foule partout. Ovations et rappels. Artistes complimentés par la Reine. Et aussi, paraît-il, effusions dans les coulisses à la chute du rideau.

La musique d'*Hamlet* est apparue telle qu'on l'a généralement jugée : non pas vieille, mais surannée. Non pas émouvante, mais emphatique. Et ce qu'il y a de terrible, c'est le souvenir de la musique de Shakespeare qui gronde dans la tragédie et qui fait paraître incolore et vide celle dont M. Thomas a accompagné le livret de M. Barbier.

Au surplus, l'interprétation seule était en cause : c'est elle, et non la partition, qu'on entendait apprécier. Or, l'attente n'a pas été trompée, certes; mais il y a eu une surprise.

Hamlet a toujours servi de prétexte à l'exhibition de quelque artiste fameux : ce fut alternativement pour faire valoir la voix de M. Faure et celle de Mme Nilsson qu'on représenta l'ouvrage.

Cette fois, c'est Mme Melba qui, dans le vaporeux personnage d'Ophélie, devait rajeunir et vivifier l'œuvre.

Par un phénomène inattendu, c'est M. Seguin, chargé du rôle d'Hamlet, qui a attiré à lui la grosse part des applaudissements. Si bien qu'on eût dit que c'était le baryton, et non la chanteuse, qui était en représentations. Son succès a été éclatant et mérité: M. Seguin donne au prince de Danemark une superbe allure et, d'un bout à l'autre, il chante le rôle avec une rare autorité. La voix, cette voix pleine et timbrée, qu'on a tant applaudie dans les *Maîtres-Chanteurs*, dans la *Valkyrie*, s'est largement épanouie en cette soirée mémorable qui classe définitivement l'excellent baryton parmi les premiers chanteurs de l'époque.

Mme Melba, au contraire, est restée effacée durant les premiers actes: Son jeu nul et le peu de flamme qu'elle a mis dans la scène d'amour ont déconcerté ses plus fervents admirateurs. A l'acte de la folie, sa jolie voix, souple et aisée, a été appréciée comme il convient. Cette scène, impatiemment attendue, n'a malheureusement donné au public d'autre impression que celle d'un aimable concert intercalé dans la partition. La langue italienne dans laquelle Mme Melba chantait le rôle a contribué à l'illusion, et c'est avec raison qu'on a vivement critiqué cette tolérance de la direction.

Voici comment, dans *l'Indépendance* d'hier, M. Fétis apprécie cet étrange procédé de théâtre de province. Ce n'est qu'un extrait; presque tout l'article est consacré à la question, et s'exprime en des termes qui font grand honneur à l'intelligence et à la liberté d'allures du Critique, si rares dans notre presse en matière artistique, et pourtant si nécessaires. M. Fétis, ainsi que nous le

disons à l'occasion de la bonne façon dont *l'Indépendance* a jugé la triste exposition du *Cercle artistique*, donne là un très salutaire exemple qui contribuera à nous débarrasser du sans-gêne des uns et de la médiocrité des autres :

« A Paris, on rirait au nez de qui proposerait de faire chanter sur une des scènes lyriques un rôle dans une autre langue que la langue française. En revanche, jamais un chanteur français ne s'est servi de sa langue maternelle sur une scène italienne. Pourquoi serait-on à Bruxelles plus accommodant, lorsqu'il s'agit d'une dérogation absolue au principe de l'illusion qui est la base essentielle de l'art dramatique, qui est le but même du théâtre? Et cela dans un temps où tous les efforts des auteurs et des directeurs de spectacles tendent à produire cette illusion, dans un temps où l'on vise au réalisme jusque dans les moindres détails de la mise en scène! S'il y a une cascade, on veut qu'elle soit d'eau naturelle, et l'on accepterait le mensonge de la pluralité des langues? L'unité de la langue est si bien la première condition de la vraisemblance et de l'illusion au théâtre, qu'on n'a même pas jugé nécessaire de la mentionner à l'époque où l'on imagina d'inscrire les autres unités dans le code des règles de l'art dramatique. Richard Wagner, qui n'était pas un classique, mais qui attachait un grand prix, on le sait, à tout ce qui pouvait contribuer à créer l'illusion scénique, aurait jeté de beaux cris, si on lui avait proposé de faire remplir les rôles de ses drames lyriques par des chanteurs s'exprimant dans des idiômes différents! Nous nous étonnons que M. Ambroise Thomas ait autorisé cette combinaison ridicule. »

Mlle Litvinne a consciencieusement chanté le rôle de la reine, avec des intentions dramatiques parfois récompensées. M. Vinche a personnifié un roi bizarrement accoutré, et M. Gandubert un Laërte un peu troubadour. Ces rôles sont d'ailleurs si épisodiques dans le pâle décalque de M. Barbier qu'à peine est-il nécessaire d'en faire mention.

Musicologie

Les musiciens néerlandais en Espagne du XIIe au XVIIIe siècle. — Etudes et documents, par Edmond Van der Straeten. — Tome II. Bruxelles, Schott frères, 1888.

M. Edmond Van der Straeten, le savant musicographe auquel nous devons les plus consciencieux et les plus importants travaux de restitution qui aient été faits sur l'art musical, vient d'achever l'étude qu'il a consacrée à l'influence des musiciens néerlandais en Espagne. Nous avons déjà, lors de l'apparition du premier volume, signalé l'intérêt de cette publication et la somme de travail, de recherches patientes, de déplacements, de soins absorbants qu'elle a nécessités (1).

Le deuxième volume, qui contient près de six cents pages, complète l'œuvre. Il respire le même enthousiasme patriotique que le premier. Pour M. Van der Straeten, le but à atteindre est moins un classement méthodique de documents qu'une preuve irréfutable à fournir du rôle glorieux rempli au moyen-âge par nos compositeurs, nos virtuoses et nos luthiers.

L'influence des musiciens néerlandais en Espagne est connue. Il suffit de citer les *Flamencos*, ces chants admirables importés dans la Péninsule par les ménestrels et que la tradition a perpétués jusqu'à nos jours, pour convaincre les incrédules. Mais de quand date cette influence? Quels sont les artistes qui y ont contribué? Par quels moyens? Jusqu'à quelle époque? Autant de points restés obscurs, et que, le premier, M. Vander Straeten a résolus.

En s'appuyant sur des documents authentiques, minutieusement dépouillés, il reconstitue la célèbre chapelle flamande de Philippe II à Madrid, où le génie des chanteurs et des organistes néerlandais était hautement apprécié. C'est là qu'on enrôlait comme simples chanteurs les maîtres de chant des cathédrales, afin d'arriver à une perfection d'exécution presque absolue. Telle était la renommée de nos ménestrels et la supériorité de leur art, qu'aux grandes joûtes musicales, à la *Jornada* de Monzon, par exemple, ils triomphaient des chantres aragonnais, castillans et portugais.

Même succès pour les fabricants d'instruments. Ce sont des artistes flamands qui furent chargés de construire les orgues monumentales de l'Escurial et aussi celles de la cathédrale de Tolède. Le cabinet instrumental de Philippe II tout entier était composé d'instruments fabriqués par des luthiers néerlandais : flûtes, fifres, théorbes, cromornes, saquebutes, douçaines, cornemuses, cornets à bouquins sortaient d'ateliers flamands. Plus tard, les carillons donnèrent joyeusement la volée aux mélodies flamandes dans les tours d'Aranjuez, de la Granja et du couvent de Mafra.

Puis encore ce furent, sous Philippe III, des bandes d'instrumentistes s'installant en Andalousie, et vulgarisant les inspirations des maîtres de la Néerlande : Pierre de Manchicourt, Georges de la Hèle, Philippe Rogier, Damiens de Goes et vingt autres se chargent de démontrer en quelle estime furent tenus nos compositeurs dans les royaumes d'Espagne.

Le livre de M. Vander Straeten, bourré de faits et de documents, orné de nombreuses illustrations et de fac-simile, élucide une foule de points contestés : il démontre notamment (et irréfutablement, semble-t-il) que le procédé usité à la Sixtine pour former des soprani n'a jamais été employé dans les chapelles royales où l'on embrigadait les *ninos* flamands.

Et c'est avec sérénité et confiance que l'auteur a pu, en manière de conclusion, formuler cette pensée : « Laissons ces études et ces documents apporter leur contingent de lumière, obtenu à l'aide d'une patience et d'une énergie que peuvent seuls apprécier ceux qui, pour une autre branche d'histoire artistique, ont parcouru les mêmes chemins et subi les mêmes épreuves. Vouons le peu d'années qui nous restent à étendre et à affermir ces résultats, au lieu de les consacrer à de mesquins débats personnels, toujours passionnés et injustes au moment même où ils surgissent, et laissons à nos successeurs le soin d'apprécier, avec le calme et la raison nécessaires, la part d'efforts réalisés qui nous revient ».

Souvenirs artistiques. — Documents pour servir à l'histoire de la musique, par Edouard-G.-J. Grégoir. — En deux volumes. Bruxelles. Schott frères, 1888.

M. Van der Straeten limite son champ d'observations à une époque, à un pays M. Grégoir, au contraire, pique, au hasard des lectures, comme des papillons, tous les menus faits qui se rattachent à l'histoire musicale. Anecdotes, documents, pro-

(1) V. *l'Art moderne*, 1885, p. 223.

grammes de concerts, notices nécrologiques, poésies, au moulin Grégoir tout fait bonne farine, et le farinier paraît se soucier fort peu de trier l'orge du froment. Une préface explique le plan, ou plutôt l'absence de plan du livre : les dictionnaires de musique ne donnent en général que peu ou point de détails sur le mérite des pièces, et un grand nombre d'opéras ont été omis par les auteurs; de plus, la lecture des dictionnaires offre peu d'attraits. Il s'agit donc d'imaginer un ouvrage qui, sans avoir la sécheresse d'un dictionnaire, contienne une somme raisonnable de documents historiques et autres pouvant servir à l'enseignement de la jeunesse.

Cet ouvrage, M. Grégoir croit l'avoir écrit. Peut-être se fait-il quelque illusion. Il y a sans doute des renseignements intéressants dans ses *Souvenirs artistiques*, qui se rapportent surtout aux événements musicaux de la fin du siècle dernier et du commencement du XIXe Mais à côté de ces pages friandes, combien de choses nulles ou inutiles !

L'auteur paraît surtout occupé de dénicher des compositions ou des ouvrages qui ont échappé à l'attention de M. Fétis lorsqu'il confectionna son *Dictionnaire des musiciens*. Chaque trouvaille de ce genre est saluée par un petit « cocorico » sonore, et c'est avec une joie extrême que M. Grégoir présente à ses lecteurs quelque musicien non renseigné dans le fameux dictionnaire, M. Fasquel, par exemple, qui fut, au siècle dernier, professeur de solfège au Conservatoire de Paris, ou le harpiste Casimir, ou Mme Zoé de la Rue, compositeur, ou ce mécanicien de la Cour de Stuttgard, nommé Schoelt, qui inventa, paraît-il, la harpe éolienne (que M. Grégoir appelle, à deux reprises, *l'harpe* éolienne, sans doute à cause de l'extrême douceur de l'instrument).

Même satisfaction quand il découvre, sur un poudreux rayon de bibliothèque, quelque ouvrage non renseigné dans les dictionnaires spéciaux, comme cette « méthode musicale harmonieuse, propre à établir l'unité du langage musical par l'emploi des nouvelles clés de sol ».

On aimerait de voir l'esprit investigateur de M. Grégoir se concentrer sur un point de l'histoire musicale au lieu d'avoir à galoper à sa suite parmi le fatras de renseignements qu'il aligne, en coqs à l'âne, durant ses deux volumes, forcément incomplets et superficiels. Il est vrai que la modestie de son sous-titre commande l'indulgence : il ne s'agit que d'une collection de documents pour servir à l'histoire de la musique. Cette histoire est à faire.

Musique de chambre au Conservatoire.

L'Association des professeurs a donné dimanche au Conservatoire son quatrième et dernier concert. Des solistes connus : Mme Lemmens-Sherrington et M. Engel prêtaient leur concours à cette séance dont le programme manquait un peu d'unité.

Mentionnons, pour les solistes, un grand succès après l'exécution d'une mélodie de Schubert et du poème : *A la bien-aimée absente* de Beethoven (M. Kéfer accompagnait M. Engel, délicatement).

Les professeurs ont eu leur part d'applaudissements pour l'interprétation de fragments de Rubinstein et de la sérénade en *mi bémol* de Mozart (l'*adagio* surtout a été correctement rendu).

Mentionnons un succès tout spécial pour M. De Greef, qui a joué pittoresquement *les Papillons* de Schumann.

Les Ventes

La vente des tableaux provenant de la collection Albert Spencer, à New-York, a produit 1,420,025 francs. La collection comprenait soixante-huit tableaux modernes.

L'enchère la plus importante a été obtenue par un tableau de Troyon, *Animaux fuyant l'orage*, qui a été adjugé 130,000 francs. Le même tableau avait été payé 63,000 francs à la vente Paturle qui eut lieu à l'hôtel Drouot le 28 février 1872. Le tableau *le Soir*, de Jules Breton, a été vendu 102,500 francs.

Ensuite viennent : *le Charmeur de serpents*, de Gérôme, qui avait coûté 75,000 francs à M. Spencer et qui a été vendu 97,500 francs; *le Christ au tombeau*, par Delacroix, 53,000 francs; *les Glaneuses*, un petit tableau par J.-F. Millet, 52,000 francs. Deux tableaux par Meissonier ont été adjugés, *un Porte-drapeau de la garde civique flamande*, 46,000 francs, et *un Musicien*, 44,000 francs. Un petit tableau, *Gardeuse de moutons*, par J.-F. Millet, 37,500 francs; *Coucher de soleil*, par Th. Rousseau, 36,500 francs; *Assomption de la Vierge*, étude par Diaz, 13,250 francs; *Effet de soleil*, par Daubigny, 43,250 francs; *une Après-midi d'été*, du même, 25,000 francs; *une Ferme dans le Berri*, par Th. Rousseau, 26,000 francs; *le Matin*, par Corot, 42,000 francs; *une Ferme à l'Isle-Adam*, par Jules Dupré, 15,250 francs; *une Après-midi d'automne*, par Th. Rousseau, 30,500 francs; *Tigre se désaltérant*, par Delacroix, 30,500 francs; *Après l'orage*, par Diaz, 20,500 francs; *Ferme à Coubon*, par Corot, 35,000 francs; *Fauconier arabe*, par Fromentin, 32,500 francs; *une Fête à l'hôtel Rambouillet*, par Isabey, 23,000 francs; *une Clairière dans la forêt de Fontainebleau*, par Diaz 23,500 francs.

A citer encore : Théodore Rousseau, les Gorges d'Apremont, 21,500 fr. — Diaz, Effet d'orage, 20,500 fr. — Fromentin, Chasse au sanglier, 19,000 fr. — Millet, Paysanne et son enfant, 17,500 fr. — Decamps, Etal de boucher turc, 17,500 fr. — Troyon, Effet d'orage, 16,500 fr. — Jules Dupré, Chaumière à l'Isle-Adam, 15,250 fr. — Jules Dupré, Coucher de soleil en automne, 15,000 fr. — Diaz, Scène du Décaméron, 14,125 fr. — Diaz, Assomption de la Vierge, 13,250 fr. — Fromentin, Cavalier dans le désert, 12,500 fr. — Millet, Diane au repos, 12,500 fr. — Millet, Femme endormie, fr. 12,500. — Diaz, Effet de soleil sous bois, 11,250 fr. — Diaz, Vénus et l'Amour, 10,000 fr. — Troyon, le Vieux chêne, matinée d'automne, 9,500 fr. — Théodore Rousseau, la Plaine à Barbizon, 9,250 fr. — Diaz, Paysage sous bois, 8,750 fr. — Diaz, Page et chiens, 6,500 fr. — Théodore Rousseau, Solitude en automne, 6,000 fr. — Diaz, Après la pluie, 5,500 fr. — Jules Dupré, Bateau de pêche pendant la tempête, 5,375 fr. — Diaz, la Sieste, 5,000 fr. — Fromentin, l'Incendie, 5,250 fr. — Diaz, Au dessus des nuages, 4,750 fr. — Diaz, Bouquet de fleurs, 4,500 fr. — Diaz, la Leçon de l'amour, 4,500 fr. — Jules Dupré, Etude d'arbre, 3,000 fr. — Diaz, le Chien favori, 2,550 fr. — Barye, Tigre jouant, 2,500 fr. — Millet, Après le bain, 2,500 fr. — Barye, Daim et Biche, 2,125 fr. — Alfred Stevens, Le matin un jour d'élections, 2,000 fr. — Diaz, Fleurs, 1,625 fr.

Petite chronique

MM. Agniez, De Greef, Dumon et Jacobs partent la semaine prochaine pour l'Italie, invités par le comité de l'Exposition

internationale de Bologne. Ils donneront dans cette ville, les 8, 10 et 12 mai, trois auditions musicales pour lesquelles ils se serviront des instruments du musée du Conservatoire, qui a été envoyé tout entier à l'Exposition. M. Agniez jouera de la viole d'amour, M. Jacobs de la viole de gambe, M. Dumon de la flûte traversière, et M. De Greef du clavecin. Il est question aussi de concerts à donner à Florence.

Mlle Elly Warnots est du voyage. Elle complètera le programme de ces excellents instrumentistes par l'audition de quelques mélodies du XVIe et du XVIIe siècles qu'elle chante à ravir.

Nous souhaitons à nos compatriotes bon voyage et plein succès.

L'excellent paysagiste et portraitiste Isidore Verheyden ouvrira le 2 mai prochain une exposition de ses œuvres au foyer de l'Alhambra, Boulevard de la Senne.

La commission des monuments a, depuis quelques jours, dit l'*Indépendance*, approuvé les cartons du peintre Xavier Mellery pour la décoration de l'escalier du Musée archéologique (porte de Hal). Les treize statues dont se compose cette décoration sont déjà commandées à divers artistes.

M. Mellery est occupé à tracer le plan général de décoration de la façade du palais des Beaux-Arts donnant sur la rue de Ruysbroeck. Cette décoration comprendra dix statues, symbolisant les écoles d'art des diverses nations : Egypte, Assyrie, Grèce, Rome, Renaissance italienne, France, Allemagne, Espagne, écoles flamande et hollandaise.

La 4e session des Congrès d'histoire et d'archéologie de Belgique se tiendra à Charleroi les 5, 6, 7 et 8 août prochain, sous la direction de la Société archéologique de cette ville, qui célébrera en même temps le XXVe anniversaire de sa fondation.

Le Congrès de Charleroi durera quatre jours, qui seront consacrés aux séances, à l'étude des collections du Musée archéologique et aux diverses excursions organisées dans la vallée de la Sambre.

Parmi les questions qui seront examinées au Congrès de Charleroi, signalons entre autres, comme intéressant spécialement l'art, les questions suivantes, au sujet desquelles des mémoires imprimés, pourvus de conclusions à discuter et à voter, seront distribués prochainement à tous les membres du Congrès :

Les poteries ante-romaines. — Histoire de la parure en Belgique pendant les premiers siècles de notre ère. — Caractères de l'architecture romane dans les diverses contrées de la Belgique ; l'église de Lobbes. — Faut-il encourager et dans quelle mesure la polychromie dans les édifices religieux? — L'architecture gothique en Belgique ; l'abbaye d'Aulne. — De la conservation des monuments et des objets d'art.

La souscription est de cinq francs pour les membres des Sociétés d'archéologie fédérées et de dix francs pour les autres souscripteurs.

Adresser les adhésions à M. Victor Tahon, secrétaire général du Congrès, à Couillet près Charleroi, qui recevra également toutes les demandes de renseignements.

M. Antoine, directeur du Théâtre-Libre, vient de recevoir *Pierrot candidat*, une fantaisie en un acte, en vers, avec prologue, de MM. P. Bataille et Maxime Guy. Cette pièce figure au programme d'une des premières soirées de la prochaine saison.

Seul, croyons-nous, dans la presse de profession, le critique de *l'Indépendance belge*, ose dire sur l'exposition du *Cercle artistique* la dure vérité, et ses appréciations sincères jettent une note sévère dans le concert d'éloges à outrance que la camaraderie fait retentir en éclats de trompette et en coups de caisse.

Voici le début de l'article qu'il a publié dans le numéro du 23 avril :

« L'exposition de cette année est des plus pauvres. Si ce n'était un peu dur pour les auteurs de quelques morceaux, en bien petit nombre, qui s'élèvent au dessus du niveau de la médiocrité générale, nous dirions qu'on aurait pu s'en tenir au compte rendu de la séance d'ouverture, celle où l'on ne voyait rien à cause de l'encombrement des salles par la foule des invités. Aucune trace d'effort sérieux dans cette exposition, rien qui attire à la première vue ou qui retienne si l'on cherche, avec le désir de les rencontrer, des œuvres qui pourraient gagner à être analysées. Nous ne parlons pas de la peinture qui était jadis qualifiée de grande et dont l'absence est signalée à chaque exposition, sans causer de vifs regrets aux amis de la modernité. Admettons que le genre héroïque qui fait prime en musique soit démodé en peinture et contentons-nous du genre familier; mais notre bonne volonté à cet égard ne sera pas récompensée à l'exhibition du Cercle où il n'y a pas un tableau offrant quelque intérêt au point de vue de la représentation d'une action quelconque, rétrospective ou contemporaine. Pas de sujet, pas de composition, pas de figures éprouvant ou exprimant quoi que ce soit; ni invention, ni observation, voilà ce que l'on constate à regret en visitant le Salon annuel du Cercle où la stérilité d'idées n'a pas même pour compensation la virtuosité du pinceau dans des œuvres devant lesquelles la foule passe indifférente. »

A la bonne heure! Si nous avions seulement quatre critiques de cette sincérité nous serions promptement débarrassés et des faux artistes qui encombrent l'art de leurs ridicules et navrantes médiocrités, et des reporters qui empestent la critique de leurs complaisances.

Une exposition de *l'Art français sous Louis XIV et sous Louis XV* s'est ouverte jeudi à Paris, à l'ancien hôtel de Chimay, devenu une annexe de l'Ecole des Beaux-Arts. L'exposition, des plus remarquables, est faite au bénéfice de l'œuvre de l'hospitalité de nuit. On y remarque notamment les Saxe de l'ancienne collection Double, une statuette qui représente Mme Dubarry en naïade, les portraits de toutes les favorites de Louis XIV, divers tableaux de Mignard, Lancret, Boucher, etc., et un grand nombre d'objets historiques curieux tels que le jeu d'échecs de Louis XV, le bureau de Louis XVI, — celui même sur lequel il écrivit, au Temple, son testament, — la tabatière volée à Louis XVI dans la journée du 10 août, des éventails, des bonbonnières, des miniatures, etc.

GALERIE St-LUC, 12, rue des Finances, Bruxelles

SUCCESSION LOUIS ROBBE

VENTE PUBLIQUE, 8 & 9 MAI, A 2 HEURES

TABLEAUX & ÉTUDES

ŒUVRES DE FEU

Louis ROBBE, artiste peintre

EXPOSITION : 5, 6 & 7 MAI, DE 12 A 5 HEURES

Victor LEROY et Jules DE BRAUWERE, experts

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Victor LEROY, 18, rue des Chevaliers.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Edouard E. BLITZ

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ART DU CHEF D'ORCHESTRE

(Ouvrage approuvé par l'Academie littéraire et musicale de France)

Beau volume de 96 pages, grand in-8°

Prix : 3 francs.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 19. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 6 Mai 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Le sens artiste. — Deux volumes de vers. — L'exposition Verheyden. — L'art japonais. — Droit d'auteur. — Théatre Molière. — Chronique judiciaire des arts. — Le prix du roi. — Petite chronique.

LE SENS ARTISTE

Il y a cinq sens, dit le bon sens. Ou plutôt, la science vulgaire, étroite, établissant ses aphorismes de moyenne, d'après le *quod plerumque fit*.

Science se taisant aussi par pudeur, à l'occasion, car plus d'un parmi les cyniques de belle santé, trouvant du glorieux dans ce que les dégoûtés ou les épuisés nomment les bas instincts de notre nature humaine, Brillat-Savarin entre autres, qui eut la rare chance d'être un estomac en même temps qu'un cerveau, ne s'est pas gêné pour proclamer très indécemment qu'aux cinq sens classiques il fallait en ajouter un sixième, et de premier ordre : le sens génésique!

Qui, dans l'intimité de sa conscience et de ses jouissances, le contredira?

Et, en effet, si à première réflexion, on est enclin à dire que ce n'est là qu'une application du toucher, « le contact de deux épidermes », risquait Chamfort, l'erreur apparaît vite alors qu'analysant, on constate que tous nos sens procèdent par le toucher comme moyen mécanique de les mettre en action : le goût, c'est le mets fondant sur les papilles linguales; l'odorat, les imperceptibles atomes parfumés effleurant les narines; l'ouïe, les ondes atmosphériques battant le tympan; la vue, les vibrations éthérées fouettant la rétine. C'est le résultat interne qu'il faut considérer pour marquer les différences. Or, quel rapport entre celui des yeux, du nez, des oreilles, de la langue, de la peau, de l'organe confidentiel auquel nous faisons allusion?

Le conseiller à la Cour de cassation gastronome avait donc raison, scientifiquement. Il a rétabli en sa dignité le roi de nos sens qu'une pudibonderie excessive, qui n'est plus de mode assurément en ces jours de hardiesses érotiques, avait longtemps méconnu.

En cela, il a montré que l'énumération usuelle réclame revision. Aussi, par une réforme analogue, proposons-nous d'ajouter à la série : le sens artiste.

Qu'est-ce? Précisons-le par ses effets d'abord. Nous rechercherons ensuite quel est son organe.

Les sens sont des moyens de nous mettre en rapport avec le monde ambiant. Ce sont des fenêtres ouvertes sur les milieux où nous flottons, ce sont des prolongements de notre personnalité, des tentacules s'allongeant pour tâter et nous faire connaître le dehors. Supprimez l'un d'eux, tout un ordre de faits et de sensations est

aboli. Nous n'apercevons la nature que dans la mesure où ces truchements nous la communiquent. On a fait observer très ingénieusement que les choses sont peut-être beaucoup plus compliquées qu'elles ne nous semblent, et qu'il suffirait de l'éclosion d'un sens nouveau sur la machine humaine pour nous révéler des phénomènes qui présentement sont pour nous inexistants. Le nombre des sens est en rapport parfait avec les catégories d'impressions que nous subissons, et de sensations qui viennent de ces impressions.

Or, la sensation causée par le sens artiste a un caractère bien déterminé. Difficile à définir de manière à la faire comprendre par qui ne l'a pas eue, mais que ne mettra en doute aucun de ceux qui l'ont éprouvée. Sans compter que des malentendus innombrables en obscurcissent la notion, étant humiliante, et partant difficile à faire, la confession qu'on est à cet égard infirme à l'égal du sourd pour le son, de l'aveugle pour les tons.

Le sens artiste est celui qui démêle, dans l'ambiance où nous baignons, des rapports subtiles, insaisissables pour le vulgaire, ne se rattachant pas à des règles, s'affirmant comme des imprévus et des originalités, ayant le caractère de raffinements impressionnants ou séducteurs, saisis d'instinct, irréductibles par le raisonnement, s'offrant d'eux-mêmes, sinon demeurant invisibles, déconcertant en général les idées banales de discipline, d'ordre, de proportion, de juste mesure, de propreté, d'alignement, de symétrie et autres formules grandiloques par quoi la foule résume le sentiment spécial qu'elle a du beau, équivalent hélas! aux sentiments divers exprimés par ce mot horrible : l'Uni.

Quand le sens artiste a trouvé matière à s'exercer, quand il est atteint par un des phénomènes extérieurs pour la perception desquels il est organisé, l'effet est aussi prompt et aussi net dans la sensation particulière qu'il provoque, que la clarté sur la vue ou que le parfum sur l'odorat. Et dans les deux directions opposées de l'agrément et du dégoût, selon les cas. C'est une jouissance d'une délicatesse infinie, un épanouissement psychique avec des irradiations idéales, une douceur berçante, ou un élan inspiré, ou un agrandissement, un départ pour les sphères héroïques, une flamme, un allègement, une poussée d'ailes. Ou bien, *vice versa*, la crispation, le visage détourné, l'irritation, la colère des nerfs friselés par l'archet des antipathies irrémissibles.

L'analyse de ces palpitations d'âme a été peu faite. L'artiste se contente d'ordinaire de sentir et dédaigne s'anatomiser. Les nuances sont donc malaisées à rendre par le langage. On en est réduit à des approximations, à des rapprochements, à des délinéaments de langage, symboliques, légers, fragiles. Suffisants néanmoins pour faire entrevoir le phénomène à travers la nébuleuse.

Où est l'organe percepteur? Est-il visible comme ceux des autres sens, y compris celui qui doit sa réhabilitation à Brillat-Savarin?

Non. Pas jusqu'ici du moins. Jusqu'ici, disons-nous, car, certes, il a sa représentation matérielle dans quelque circonvolution bien locale de notre cerveau. L'artiste, le vrai, gratifié du sens artiste ci-dessus, doit avoir dans sa matière cérébrale une case qui, un jour, sera aussi connue et aussi visible qu'un nez, un œil, une oreille, les papilles de la langue, les houppes nerveuses de la peau. Et l'on pourra, pour ce sens plus rare que les autres, savoir quels sont les doués et quels sont les infirmes aussi bien qu'on connaît aujourd'hui les gens atteints de surdité ou de cécité.

Vraiment alors les conditions de l'Art et de la Critique changeront de façon heureuse. Car les confusions et les luttes présentes proviennent surtout du nombre prodigieux de braves gens qui se croient artistes sans l'être et, dépourvus en réalité du sens artiste, parlent de l'art comme un aveugle des couleurs, ou en font comme un sourd de naissance ferait de la musique. C'est une des misères de notre vie contemporaine que d'avoir affaire constamment à ces disgraciés sans le savoir, qui encombrent les sentiers artistiques : peintres, sculpteurs, écrivains, musiciens, professeurs, critiques, amateurs, remplaçant leur impuissance native, ignorée d'eux, par les règles et les formules d'écoles, proclamées et pratiquées avec l'aplomb et l'orgueil de la sottise.

Ah! vienne le temps où l'on comprendra que l'art réduit en théorèmes et envié par les médiocres salit la vie sociale au lieu de l'embellir. Qui nous délivrera des infortunés, très vaniteux, qui croient que l'art s'apprend? des amateurs, mâles et femelles, qui s'imaginent que l'art supporte les à peu près et que l'observation des préceptes académiques est la mesure du mérite dans un domaine, ou rien ne vaut que la personnalité, l'originalité et l'abandon à l'instinct dont le sens artiste est la condition essentielle? Inimaginable est la jouissance reposante et sereine qu'on ressent dans un pays, le Maroc, par exemple, où l'art n'est pas devenu affaire scolaire, où, sous prétexte de le répandre, on n'inocule pas aux débiles la manie de s'y adonner. Là, jamais la nausée de la statue piteuse sur les places publiques, jamais le dégoût de la croûte peinte entrevue, ces supplices qui martyrisent, en notre civilisation, ceux qui ont le sens artiste, à l'égal des souffrances infligées aux oreilles par les plus grinçants discords. Par milliers, autour de nous, les infirmes adoptent des procédés soi-disant artistiques comme les gandins adoptent des modes : moyen commode de paraître quelque chose quand on n'est rien, et de se donner la valeur courante du premier venu quand on ne saurait être quelqu'un. Car c'est bien là le secret de ces franc-maçonneries ridicules : établir, adopter, défendre certaines règles

comme l'expression du beau parce qu'il est à la portée de tout le monde de se les approprier; conspuer, décrier, vilipender quiconque les dédaigne pour suivre héroïquement sa nature, parce que avoir une nature, avoir LE SENS ARTISTE est la rareté précieuse qui, seule, donne la grandeur et la force et fait pardonner cette audace extrême : s'occuper d'art.

DEUX VOLUMES DE VERS

Parmi la grêle de volumes de vers que la lune rousse nous envoya ces jours : *Emphases, Fleurs de Ruines, Révoltes*, deux recueils marquent : *Amour* de Paul Verlaine, *Episodes* de Henri de Regnier.

Amour forme un ensemble de bric et de brac mais qui tient debout néanmoins, grâce à quelques pièces d'une maîtrise nette. Pourtant, si l'on réfléchit à ce que doit être un livre, on ne se peut défendre d'un jugement total défavorable. L'ordination, le plan, la somme n'existent point dans *Amour*. Et ce défaut résulte du talent même de l'auteur, talent de prime-saut, de vagabonde inspiration et de bonne aventure, quelquefois de mauvaise. De même que Paul Verlaine rime au petit bonheur, il compose ses livres. Non tous, car les *Fêtes Galantes* sont d'une noueuse unité.

Le présent volume est pénétré de piété et d'intimité. C'est une confession éparse en des tristesses et des pardons et des résignations. Paul Verlaine, sincèrement et fièrement, nous met au courant de ses déboires et l'on songe à Villon mêlant ceux par qui il a souffert et ceux qu'il aima, à ses nombreuses et franches mises à nu d'âme. Telles pièces dévoilent l'émotion crue de l'existence; on y surprend les bonnes intentions mal interprétées, les colères mal comprises, les tendresses barrées de fatales et injustes mésintelligences. Bon enfant, oh! combien le poète se montre bel et charmant et bénin, et pourtant altier. Une primitivité exquise, une bonté sincère et loyale, une charité aussi. Et comme ce livre explique l'homme foncièrement humain, foncièrement lui, sans ambages, sans compromis et par cela même impossible en une société de convention, d'hypocrisie et de mensonge. Marcher nu dans la vie, qui donc le peut faire impunément? Et dire que chacun devrait le faire si point par vertu, au moins par orgueil.

Paul Verlaine est catholique et mystique par douceur. Il trouve en la simplesse des vrais croyants un idéal, et la foi populaire est ce qu'il aime par dessus tout, lui qui a l'âme facile du peuple et ses instincts. Si bien qu'il est sollicité par ses fondamentales vertus de même qu'il cède à ses vices. La patrie et l'autel ne sont guère choses usées ou à terre pour lui. Au drapeau tricolore, il attache les franges de ses rimes et gaiement encore.

Qu'on ne se méprenne point sur ceci. Il reste vrai et profond poète. A part quelques pièces qui semblent pieusement extraites du *Petit Paroissien* et quelques autres dont le lyrisme chauvin détonne, son vers est merveilleusement pensé et écrit. Ses rythmes ont belle sonnance : tel le sonnet *au Roi de Bavière*, telle aussi la ballade *à Louise Michel*

Voici : *Un veuf parle* :

Je vois un groupe sur la mer
Quelle mer! celle de mes larmes.
Mes yeux mouillés du vent amer
Dans cette nuit d'ombre et d'alarmes
Sont deux bons anges sur la mer.

C'est une toute jeune femme
Et son enfant déjà tout grand,
Dans une barque où nul ne rame
Sans mât ni voile, en plein courant...
Un jeune garçon, une femme!

En plein courant dans l'ouragan!
L'enfant se cramponne à sa mère
Qui ne sait plus où, non plus qu'en...
Ni plus rien et qui, folle, espère
En le courant, en l'ouragan.

Espérez en Dieu, pauvre folle,
Crois-en notre père, petit
La tempête qui vous désole
Mon cœur de là haut vous prédit
Qu'elle va cesser, petit, folle.

Et paix au groupe sur la mer
Sur cette mer de bonnes larmes!
Mes yeux joyeux dans le ciel clair
Par cette nuit sans plus d'alarmes
Sont deux bons anges sur la mer!

N'est-ce pas qu'à travers des vers médiocres ci et là, l'impression est grande?

Henri de Regnier, lui, a fait un livre; il a réalisé une unité d'art; ses poèmes se tiennent et leur ensemble fait comme une vie. Un être intellectuel est créé.

Le titre est une modestie mise en vedette : *Episodes*. Quelqu'autre eût évidemment arboré : *Légendes*.

La vision du poète se meut en un décor merveilleux de plages lointaines, de grottes coruscantes, de paysages méridiens, de soirs marins et de caps et de promontoires. Décor vague, illuminé de rêve et de mirages, hors des dates.

Le héros? Au net, c'est le poète lui-même. Seulement, il se dore en symboles et les choses qui l'entourent, elles aussi. Ses désirs vers la chair, combattus par des appels mystiques lui évoquent un Parsifal; son ennui solitaire et qui pourtant se serait brisé en charité, suscite en ses vers le Sphinx immémorial. Et tantôt voici Lohengrin, dont on voit s'argenter la silhouette, et tantôt c'est Hercule qui bosselle sa force sur un fond de sang et de travaux massifs et encore c'est tel berger de la fable ou tel nautonnier des mythologies.

Certes, c'est à l'immense influence littéraire de Wagner et de Mallarmé que les modernes doivent de se surprendre et de s'expliquer ainsi, eux, leurs rêves et leurs désirs, en des synthèses et des évocations. Le poème se mire de plus en plus en songe de vie. Jusqu'à ce jour c'est en des types admis qu'on s'est peint, chacun les modifiant d'après sa propre âme. Bientôt surgiront les types nouveaux et peut-être n'est-ce que la brutale et immédiate difficulté de trouver un nom, une étiquette, qui a arrêté jusqu'ici des rimeurs comme Laforgue de faire surgir une moderne incarnation soit de notre ennui, soit de notre doute, soit de notre science, baptisée et indélébile.

Les poèmes de M. de Regnier sont tous précédés de sonnets qui font songer à des préludes ou plutôt, — puisque la plupart sont plastiques et secondairement musicaux, — rappellent ces

figures peintes sur les volets fermés des triptyques gothiques et que les peintres destinaient à être examinées préliminairement.

Ces sonnets évoquent ceux de José de Heredia de même que certains vers, par exemple :

De la mer propagée en lueurs de miroirs.

imposent aux yeux certains alexandrins de Mallarmé.

Toutefois, la valeur poétique de *Epísodes* est indiscutable. Cela est vu merveilleusement par un artiste de race. Les images sont grandes et glorieuses ; les musiques du vers hautaines et solennelles ; les strophes — quelques-unes — admirablement enveloppées dans le geste rythmique qui sied.

Voici un extrait de *la Galère* :

Les princesses ayant foulé les blondes grèves,
S'en vinrent en cortège à travers les jardins,
Avec des fous, des courtisans, des baladins
Et des enfants portant des oiseaux et des glaives.

Et, pris d'un grand amour et tout émerveillés,
De sentir une honte enfantine en nos âmes,
A nous voir si chétifs devant ces belles dames
Et vêtus de la laine seule des béliers,

A leurs mains maniant des éventails de plumes
Prises à l'aile en feu des oiseaux d'outre-mer,
A leurs pieds qui courbaient les patins d'argent clair.
A leurs cheveux nattés de perles, nous voulûmes,

Emus d'un grand émoi suprême et puéril,
Forts du timide amour qui rêve des revanches,
Nouer les nœuds de guirlandes de roses blanches
Que le sang de nos doigts pourprerait d'un avril.

Mais... les princesses fabuleuses aux yeux doux
Fuirent avec leurs fous et leurs bouffons hilares
Aux nefs de parade qui larguaient leurs amarres
D'un or fin et tressé comme des cheveux roux.

L'EXPOSITION VERHEYDEN

A l'Alhambra, dans deux salles à front du boulevard, le peintre Isidore Verheyden expose, en gerbe, la moisson de l'année : portraits, paysages, marines. On connaît de longue date l'art robuste du jeune maître, arrivé aujourd'hui à l'épanouissement. Il est de la race des peintres de belle santé et de belle humeur toujours par les chemins, la boîte au dos, scrutant l'ombre verte des bois, campant au milieu des blés, sous le fauve soleil d'août, l'hiver chaussant des sabots pour aller, à travers la bise, surprendre le réveil des villages endormis sous la neige. C'est le poète des rusticités, de la bonne mère nature ; il décrit les coins de verger que la sève fait vivre, les champs où traînent, en gazes transparentes, les brumes matinales, les mystérieux sous-bois, et aussi la vague qui déferle, ou qui lentement s'étale, en lacs bleus, sur le sable d'argent.

Tel nous l'avons connu, naguère, à Hoeylaert, dans la retraite où, durant des années, il accumula des études, des tableaux, des panneaux, enlevés de verve. Tel nous le retrouvons, dans la plénitude de la vie et la maturité du talent.

A côté de l'artiste rustique est apparu, depuis lors, un portraitiste remarquable, qui a la rare chance d'être apprécié des artistes tout en étant recherché du public. Ses portraits sont ressemblants, naturels et sobrement peints. Parmi ceux qu'il expose à l'Alhambra, les portraits du bourgmestre de Louvain, M. Van der Kelen, et celui du Dr Hiernaux sont à citer spécialement. Dans le portrait du bourgmestre, l'artiste a habilement esquivé la difficulté qu'il y avait de traiter l'uniforme officiel sans tomber dans l'imagerie. Tous deux sont très vivants et très intéressants.

Certes, les préoccupations d'art neuf qui ont révolutionné ces dernières années n'ont guère ému, jusqu'ici, M. Verheyden, qui perpétue la tradition des artistes d'il y a vingt-cinq ans : les Boulenger, les Dubois, les Baron.

Ce n'est donc pas au point de vue des recherches actuelles qu'il faut examiner son œuvre : arrivé à la fin d'une époque désormais close, à l'aurore d'une ère nouvelle qui n'est pas encore épanouie, il est demeuré hésitant entre les deux périodes, rattaché à l'une par son éducation et par un passé déjà notable, poussé vers l'autre, peut-être, par son instinct d'artiste.

L'ART JAPONAIS

Un critique anglais recherche dans la *Nine-teenth Century Review* les causes de la décadence de l'art japonais contemporain. Son étude renferme quelques observations intéressantes : Les Japonais, dit-il, ont hérité en peinture des traditions chinoises, et ils ont suivi ces traditions avec une servilité qui les a empêchés d'égaler leurs maîtres. Prenez, dans la collection du British Museum, le dessin représentant deux oies, attribué à Houi-Sou et datant du XIIe siècle. A première vue, l'idée ne viendrait à personne d'attribuer ce lavis à un Chinois, car il possède une qualité qu'on croit en général éminemment japonaise, celle d'une fidélité rigoureuse à la nature : le dessin des oies, celui des roseaux et du gazon même sont d'une exactitude faite pour donner des doutes à l'Européen sur la véritable date de cette œuvre, quand il se rappelle que l'Occident a passé six siècles de plus sans songer seulement à regarder la nature. Cependant, cette date est certaine, et il est incontestable que trois cents ans avant cette date, la Chine pouvait déjà montrer des œuvres d'égale excellence. La période qui s'étend du IXe au XIIe siècle passe pour la plus brillante de la peinture orientale. En réalité, il est assez malaisé de se prononcer à cet égard ; car un autre dessin de la même collection, les *Mille carpes*, exécuté par Ina Gouki, au cours du siècle présent, est assurément une œuvre aussi parfaite qu'aucune autre. Au fond, la décadence n'est guère visible et marquée que depuis une trentaine d'années.

Pour se rendre compte des causes qui l'ont produite, il importe de se rappeler les usages tout spéciaux de ces peintures japonaises. On peut les diviser en quatre classes : 1° les *kakimonos ;* 2° les *makimonos ;* 3° les *orihons*, et 4° les *gakou*.

Le kakimono ou « tenture » est un dessin sur soie, monté sur papier quadrillé et pouvant se rouler sur un cylindre. Tout salon de dimensions suffisantes possède ou possédait un cabinet spécial, où *tokonoma*, où sont déposés les kakimonos, en nombre et qualités variables, selon les fortunes. Dans les maisons riches, il y en avait naguère en nombre suffisant pour que la décoration changeât avec les saisons. En outre, des kakimonos spéciaux étaient peints à l'occasion des fêtes de famille, des mariages, des morts, etc... Il y avait là un champ de travail très vaste pour des artistes nombreux.

Un makimono, « ou chose qui se roule », est plus long et plus étroit que le kakimono. C'est une forme appropriée aux longues processions militaires ou religieuses, aux histoires contées en plusieurs tableaux. Cela ne se suspendait pas aux murs et ne se déroulait que pour être exhibé.

L'oribon ou album est un makimono plié en feuilles et réservé soit aux esquisses d'artiste ou de collectionneur, soit aux figures techniques et aux images d'histoire naturelle.

Les gakou, beaucoup plus rares, sont des tableaux encadrés; on ne les trouvait guère que dans les temples, à titre d'*ex voto*.

Outre ces genres divers, on devrait encore noter le *karakami* ou boiserie décorée de peintures, le *tsuitati* ou écran, le *bioubou* ou paravent, et l'éventail, qui servait d'insigne au généralissime, au noble, à la femme de cour, au lettré, ou que portait le marchand même et le plus humble portefaix.

Ajoutez, dans un ordre différent, les peintures céramiques, les émaux, les laques, les bronzes, tout le bric-à-brac charmant où les artistes japonais étaient passés maîtres.

Tant que la politique des Shoguns a régné au Japon, c'est-à-dire aussi longtemps que l'empire du Soleil-Levant a été fermé aux étrangers, tous ces ouvrages étaient exclusivement exécutés pour les grands de l'Etat, pour les nobles et pour les temples. Chaque artiste était dans sa spécialité l'héritier d'une longue suite d'ancêtres qui avaient suivi la même profession et qui lui en avaient transmis les secrets. Il travaillait pour un maître qui désirait seulement le voir apporter tout le soin possible à son œuvre, et débarrassé de tout souci matériel, il arrivait naturellement à la perfection.

Avec la révolution japonaise, les conditions de la production artistique ont complètement changé. D'une part, les étrangers ont été admis dans le pays; ils y ont apporté leurs mœurs, leurs habitudes, leur outillage, leur mobilier et leur costume, que le Japon s'est empressé d'adopter ou d'imiter. D'autre part, la vieille aristocratie a perdu toute fortune et toute influence; la religion nationale elle-même s'est effacée devant les cultes venus du dehors. Enfin, le client habituel du peintre ou du laqueur japonais n'a plus été le connaisseur de vieille roche, l'amateur et le patron des anciens jours, au goût délicat et raffiné, mais le *globe trotter*, le Yankee et le marchand de Birmingham. Conséquence naturelle : l'art japonais est devenu presque sans transition un art industriel, un art d'imitation et de trompe-l'œil, fait à l'emporte-pièce, de poncifs et de reproductions hâtives. La condition de l'ouvrier y a gagné, sans nul doute. Mais on ne saurait en dire autant de ses œuvres, et, pour que l'art japonais remonte au niveau qu'il avait atteint naguère, il ne suffira pas de quelques efforts isolés; peut-être ne faudrait-il rien moins qu'une révolution nouvelle, en sens inverse de l'autre.

DROIT D'AUTEUR

La guerre est déclarée entre les « Mélomanes » et l'*Association des auteurs et compositeurs de musique*. « Payer des droits d'auteur? disent les premiers. Jamais. — Pas d'argent, pas de... musique, réplique la seconde. — Nos exécutions ne sont pas des auditions publiques. La loi dit expressément (art. 16) : « Aucune œuvre musicale ne peut être *publiquement* exécutée ou représentée, en tout ou en partie, sans le consentement de l'auteur ». — Vous appelez auditions privées des réunions de mille à quinze cents personnes! Mais ce sont de véritables entreprises de concerts! — Il n'importe. Nous ne paierons pas. Et si vous continuez à nous ennuyer, nous décommanderons le grand concours international de sociétés chorales qui devait faire affluer à Gand l'élite des musiciens des deux mondes. Et nous dirons que c'est de votre faute, na! — Ah! c'est comme ça! Eh bien, nous allons, nous, faire signer par tous les compositeurs et auteurs lyriques de Belgique une déclaration par laquelle ceux-ci se refuseront désormais à prêter leur concours aux sociétés qui n'auront pas reconnu les droits d'auteur ou qui ne pourraient justifier d'un accord avec l'Association des auteurs... »

La guerre est déclarée! On tire à droite, on tire à gauche, et la pauvre Harmonie a brisé sa lyre.

La vérité est que l'art. 16, dont question, est l'un de ceux qui ont soulevé les discussions les plus longues et les plus embrouillées, lors du vote de la loi, à la Chambre et au Sénat.

Ce qui en ressort, c'est que, dans l'esprit des législateurs, la question de savoir quand une audition a un caractère public dépend exclusivement des circonstances et doit être laissée à l'appréciation des tribunaux. A la Chambre, M. de Caraman, ministre des affaires étrangères, a dit (3 février 1886) : « Du moment que le local d'une société est considéré comme un *local particulier*, il est positif qu'une exécution musicale, une représentation dramatique donnée dans ce cercle *pour ses seuls membres* constitue ce qu'on entend par une exécution privée. Qu'il s'y glisse quelques personnes, c'est là l'interprétation large de la disposition proposée ».

Mais est-il possible de considérer comme telles les exécutions des « Mélomanes »? C'est ce que le tribunal aura vraisemblablement à apprécier prochainement.

Théâtre Molière.

Le *Colonel Chabert*, précédé d'une piécette de M. Clovis Hugues, dont le sujet minime est empapillotté de vers hugoniens, a été joué plusieurs soirs au théâtre Molière.

Et convenablement interprété par M. Alhaiza, trop prolixe de gestes mais très saisissant à la dernière scène, et M. Belval. Mme Candé-Sureau nous laisse indifférent.

La pièce est bonne, elle est sobre, elle dresse le héros de pied en cap, réel, debout. Pas de trucs presque.

Au second acte, le caractère de Chabert est superbement montré : impatience, violence, colère, amour, folie. Cela cingle le sujet à coups d'éclairs, cela est humain et héroïque, cela vit.

M. Alhaiza, décidément, nous a donné cette année quelques pièces d'avant-garde, courageusement et avec succès.

Un grossier vaudeville, *Vingt marches de trop* (oh! oui, de trop!) accompagne, sur les affiches, *le Colonel Chabert*. Et l'affiche ajoute : « du Théâtre indépendant », d'où naît dans l'esprit de certains auditeurs une confusion plaisante. Le théâtre indépendant? C'est le théâtre libre, sans doute. Comment cette farce a-t-elle pu être jouée sur une scène qui a la prétention de ne s'ouvrir qu'aux œuvres écrites et pensées?

M. Antoine, qui assistait hier à la représentation, a dû subir la méprise d'un monsieur, son voisin de stalle (le hasard est malicieux), qui très sérieusement lui a dit : « Et cela vient du Théâtre libre! — Du Théâtre indépendant, voulez-vous dire. — Théâtre indépendant, théâtre libre, tout cela c'est la même chose! »

Chronique judiciaire des arts

Marat dans sa baignoire.

Le tribunal civil de la Seine a rendu le 20 avril dernier son jugement dans l'intéressant procès intenté par M. David-Chassagnole et repris dans ces derniers temps par sa veuve au sujet du tableau de David exposé aux Portraits du siècle. Nous avons relaté les phases successives de cette longue et curieuse instance (1). Voici le texte de la décision, qui n'est qu'une étape nouvelle de la procédure et fait présager encore des débats piquants :

Attendu que David-Chassagnole, se prétendant propriétaire du tableau original de David : *Marat dans sa baignoire*, avait introduit une demande contre Terme et contre le marquis de Mortemart à l'effet de faire ordonner que le catalogue de l'exposition des Portraits du siècle et l'inscription placée au bas du tableau appartenant à Terme et représentant également Marat dans sa baignoire, seraient modifiés en ce sens que le tableau de Terme serait désigné comme étant une copie et non un original de David;

Qu'il demandait en outre la condamnation de Terme à 1,000 francs de dommages-intérêts;

Attendu que Terme, tout en résistant à cette demande et en soutenant que son tableau n'est pas une copie de l'œuvre de David, mais bien une répétition ou une réplique due à la main même du maître, a appelé en garantie Durand-Ruel, à l'effet de prendre son fait et cause, se réservant de réclamer ultérieurement la résolution de la vente pour le cas où il serait reconnu que le tableau qui lui a été vendu par Durand-Ruel ne serait qu'une copie;

Attendu que Durand-Ruel, de son côté, a appelé dans l'instance Brame comme ayant vendu le tableau à Terme, concurremment avec lui-même;

Mais, attendu qu'il est justifié que, par suite de règlements intervenus entre Brame et Durand-Ruel, après l'acquisition de la collection du prince Napoléon, le tableau dont il s'agit est devenu la propriété exclusive de Durand-Ruel, qui l'a vendu ensuite à Terme en son nom personnel;

Que Brame réclame donc à juste titre sa mise hors de cause;

Attendu que David-Chassagnolle étant décédé, sa veuve a repris l'instance et qu'elle demande au tribunal de déclarer que le tableau de Terme n'est qu'une copie de l'œuvre originale de David et que le défendeur ne pourra exposer ou désigner son tableau comme étant un original; qu'elle demande en outre la condamnation de Terme et de la Société philanthropique à des dommages-intérêts;

En ce qui concerne la Société philanthropique :

Attendu que le marquis de Mortemart étant décédé, le prince d'Arenberg, aujourd'hui président de la société, conclut à ce qu'elle soit mise purement et simplement hors de cause;

Attendu que le catalogue de l'exposition des Portraits du siècle avait été rédigé sur les indications des exposants et qu'un avis placé en tête du catalogue portait que le comité d'organisation n'était pas garant des attributions et des noms indiqués par les propriétaires des tableaux;

Que la responsabilité de la société ne saurait donc être engagée et que, l'exposition des Portraits du siècle étant terminée depuis longtemps, sa mise en cause se trouve aujourd'hui sans objet;

Attendu, d'autre part, qu'on ne justifie d'aucune faute ni d'aucun préjudice qui lui soit imputable; qu'il y a lieu dès lors de la mettre hors de cause;

En ce qui concerne Terme :

Attendu que le tribunal n'a pas les éléments nécessaires pour trancher la question qui lui est soumise; qu'il convient dès lors de recourir à une expertise ainsi que Terme le demande dans ses conclusions subsidiaires.

Par ces motifs,

Donne acte à la veuve David-Chassagnolle de sa reprise d'instance, la déclare mal fondée en sa demande contre la Société philanthropique, met Brame et la Société philanthropique hors de cause, commet, avant faire droit, Lafenestre, Cabanel et Haro, experts, lesquels, serment préalablement prêté, examineront le tableau de Terme, à l'effet de rechercher s'il est une œuvre originale de David, soit l'œuvre primitive, soit une réplique, ou s'il est seulement une copie; dit qu'ils exprimeront leur avis en un rapport qui sera déposé au greffe, pour être ensuite requis et statué ce qu'il appartiendra, tous droits et moyens des parties réservés;

Condamne Durand-Ruel aux dépens envers Brame;

Condamne la veuve David-Chassagnolle aux dépens envers la Société philanthropique, réserve le surplus des dépens.

(1) V. *l'Art moderne*, 1885, pp. 158 et 194; 1887, p. 23; 1888, p. 93.

LE PRIX DU ROI

Sont nommés membres du jury chargé de juger le concours de 1888 (exclusivement belge), prix 25,000 fr., attribué **au meilleur ouvrage sur l'enseignement des arts plastiques en Belgique et sur le moyen de développer l'art en Belgique et de le porter à un niveau de plus en plus élevé :**

MM. Balat, A., architecte, membre de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique;
Fétis, Ed., conservateur en chef de la Bibliothèque royale, membre de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique;
Hymans, H., conservateur à la Bibliothèque royale, membre de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique;
Pauli, Ad., architecte, membre de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique;
Rousseau, J., inspecteur général des beaux-arts, membre de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique;
Stallaert, J., artiste peintre, membre de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique;
Vinçotte, Thomas, artiste statuaire, membre de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique.

Petite chronique

Une importante nouvelle théâtrale : M. Antoine viendra, dans la seconde quinzaine de ce mois, donner à Bruxelles, avec toute la troupe du Théâtre libre, une série de représentations composées des œuvres qu'il a jouées cet hiver à Paris, parmi lesquelles,

en première ligne, *le Pain du péché*, le drame d'Aubanel, traduit par M. Paul Arène, qui vient d'obtenir un éclatant succès.

Le Pain du péché sera joué par Mme Marie Defresnes, que nous avons eu récemment l'occasion d'applaudir dans *la Femme de Tabarin* de Catulle Mendès, et par MM. Antoine et Raymond.

Après *le Pain du péché* seront représentés *Esther Brandès* de Léon Hennique, *la Nuit bergamasque* d'Emile Bergerat, *la Pelote* de Paul Bonnetain, *les Quarts d'heure* de MM. Guiches et Lavedan, *En Famille* de M. Méténier. Au total : dix représentations formant cinq spectacles différents.

Ces soirées de haute attraction promettent, avec les représentations d'*Un Mâle* et celles des « Meininger », une fin de saison tout à fait exceptionnelle.

L'Art moderne a ouvert une campagne, on s'en souvient, pour obtenir que les publications belges eussent une plus large part dans les livres distribués en prix aux élèves des écoles de l'Etat (1). Le rapport qui vient d'être présenté à l'assemblée générale du *Cercle de la librairie et de l'imprimerie* nous donne au sujet de cette question, si importante pour nos éditeurs, des nouvelles favorables :

« On avait reconnu la nécessité de grouper en un seul catalogue toutes les collections d'ouvrages belges que l'on jugeait convenables pour les distributions de prix. Diverses circonstances et l'impossibilité matérielle d'être prêt en temps utile empêchèrent de donner suite à ce projet.

Cette année, dix éditeurs spéciaux se sont entendus pour réaliser exactement le programme qui avait dû être abandonné l'an dernier.

Par leurs soins un catalogue dans lequel ne figurent que des ouvrages belges, écrits par des Belges, a été distribué à toutes les administrations publiques, avec une circulaire exposant les raisons qui militent en faveur des publications nationales.

L'intervention de plusieurs membres de la Chambre, choisis dans les deux partis politiques, a été sollicitée et obtenue. Une interpellation sera adressée au Ministre de l'instruction publique lors de la discussion de son budget, et nous nous plaisons à croire que satisfaction nous sera donnée.

Nous avons la conviction, Messieurs et chers Confrères, que cette propagande, si elle est appuyée par des démarches personnelles, exercera une influence considérable sur l'avenir de l'imprimerie et de la librairie en Belgique.

Si une entente générale des éditeurs est nécessaire en ce qui concerne les livres de prix, elle est désirable également pour les livres classiques. Un second syndicat est en projet ; la réunion des deux pourrait être considérée, selon nous, comme une solution provisoire à la question des remises ».

Le drame tiré du roman de Camille Lemonnier et que M. Bahier s'apprête à représenter au théâtre du Parc, ne s'appellera pas *Cachaprès*. Il prendra sur l'affiche le titre de : *Un mâle*.

Rappelons que le quatrième et dernier Concert populaire aura lieu jeudi prochain, à 8 heures du soir, avec le concours de Mme Landouzy, Mlles Falize et Van Besten, et de MM. Engel et Seguin. Programme : Première partie : *Antar*, symphonie pour orchestre, d'après un conte arabe de Sennkowsky (V. Rimski Korsakoff). — Deuxième partie, consacrée à l'audition d'œuvres de Richard Wagner : Introduction 2e et 3e scènes du 3e acte des *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*, Walther de Stolzing : M. Engel ; Hans Sachs : M. Seguin ; Prélude (*Parsifal*) ; Scène de la Forêt (*Siegfried*), Siegfried : M. Engel ; l'Oiseau : Mme Landouzy ; Chant des filles du Rhin (*le Crépuscule des Dieux*), Woglinde : Mme Landouzy ; Flosshilde : Mlle Falize ; Welgunde : Mlle Van Besten ; Marche funèbre pour la mort de Siegfried (*le Crépuscule des Dieux*) ; Entrée des Dieux dans le Walhalla (*Rheingold*).

La répétition générale de ce superbe concert aura lieu mercredi, à 2 1/2 heures précises, à la Grande Harmonie.

La *Société royale des Aquarellistes*, dont le salon ne s'ouvrait d'habitude à Pâques, est en retard cette année. Il alignera à partir du 16 juin, dans les galeries du *Cercle artistique*, son contingent de Whatman colorés.

Voici l'amusant et très légitimement mordant début du Salon de Paris, par Edmond Haraucourt, *numéro du 30 avril de l'Indépendance belge* :

« Le Salon de 1888 fait profession de ressembler à tous les autres : c'est un devoir et il le remplit, lui cent-sixième, après cent cinq précédents.

« Il remplit encore trente-sept salles, dont les murs sont couverts de 2,586 toiles, petit total auquel il convient d'ajouter un millier de dessins, cartons et aquarelles, un millier de plâtres, marbres, bronzes et autres matières difficilement transportables : en tout cinq mille cinq cent vingt-cinq, ce qui constitue un chiffre infiniment plus respectable que leur mérite.

« Il se produit donc cinq mille cinq cent vingt-cinq chefs-d'œuvre en une année ! — Oh ! le beau, le noble pays, aimé des Muses, qui dans le cycle des quatre saisons, jette au grand jour cinq milliers d'œuvres d'art, et dix milliers de livres imprimés ! Terre des arts !

« Par malheur, les chefs-d'œuvre méritent d'être discutés, ou du moins le demandent et le méritent peu. Ils sont assez rares, en somme. Et je crois que si le nombre des acceptations eût été plus restreint, il y aurait peu de mal et grand bien. Le public ignorant de l'art qui va, comme chaque année, se presser dans la poussière chaude et l'atmosphère balnéaire du Palais de l'Industrie, risquerait moins d'égarer son goût sur les mauvaises choses, comme il fait d'ordinaire avec une préférence très marquée ; le public éclairé y trouverait aussi plus de jouissance et moins de fatigue. Mais que diraient les jeunes filles dont la tante reçoit à dîner trois membres du jury ? Que diraient les adolescents à longue chevelure qui n'ont encore, à défaut de talent, que l'orgueil de leur avenir ? Que dirait le syndicat des encadreurs, si l'on décourageait l'audace des dix mille tentatives qui nous donnent cinq mille exhibitions à contempler ?

« Les fabricants de pianos y gagneraient seuls, car, osant moins de peinture, on se vengerait en faisant plus de musique.

« Il y a pourtant là des choses remarquables : il faut seulement les découvrir. Il y a de grands noms et de grandes œuvres, de beaux noms sur des toiles médiocres, et des noms peu connus sur des toiles meilleures. »

Vient de paraître : *la Revue belge*, journal littéraire et artistique illustré, bi-mensuel. Directeur-fondateur, M. Charles Tilman. Rédaction et administration, rue de Bériot, 42, à Louvain. Abonnement, 4 francs par an.

(1) Voir *l'Art moderne* 1887, p. 99.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Edouard E. BLITZ

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ART DU CHEF D'ORCHESTRE

(Ouvrage approuvé par l'Académie littéraire et musicale de France)

Beau volume de 96 pages, grand in-8°

Prix : 3 francs.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 20. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 13 MAI 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

LE SALON DE PARIS. — THÉATRE DE LA MONNAIE. *Clôture de la saison* — QUELQUES LIVRES. — LE SENS ARTISTE. *Correspondance*. — NOS PAYSAGES. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DE PARIS

Est-il vraiment bien utile d'en parler? Et la morose trivialité de ces deux mille cinq cents toiles, alignées à la rampe comme aux *Grands Magasins du Louvre* les nouveautés du printemps, ne s'accommoderait-elle pas mieux d'un dédaigneux silence? Il est loin le temps où, chaque année, au moment précis où s'ouvrent aux caresses de mai les bourgeons des Champs-Elysées, un renouveau d'art faisait fleurir le Palais de l'Industrie. C'est, désormais, la toujours identique revue des mêmes œuvres, dont le titre seul varie en raison de l'actualité à la mode. Tandis qu'autour du Salon l'art évolue, que des courants irrésistibles le poussent vers d'inexplorées contrées, il s'ancre irrémédiablement parmi les Cabanel, les Lefebvre, les Jérôme, les Bouguereau, les Henner, doctrinaires impassibles, immuables comme l'éternité. Les rares artistes indépendants qui consentaient à se mêler à la cohue bourdonnante des Salons parisiens se sont retirés, peu à peu, et l'on n'a même plus la consolation de découvrir, reléguées dans les hauteurs inaccessibles ou dans des coins obscurs, quelques morceaux friands, de belle âpreté. Tout est uniformément banal et vide et vainement l'œil irrité par le papillonnement des tons faux qui dansent dans des cadres d'or cherche un repos réconfortant.

Devant ce prodigieux assemblage de choses agaçantes, ou burlesques, ou bêtes à faire pleurer, la critique est désarmée. Nous entendons : la libre critique qui répugne à ressasser les clichés d'usage et prétend ne parler que lorsqu'elle a une observation nouvelle à faire, une théorie à défendre, un progrès à signaler.

Ingénieusement, toutefois, les salonnistes les plus invétérés trouvent des légendes pour rafraîchir les rossignols que depuis vingt ans et plus ils écoulent à leurs clients. Telle l'histoire que débitait, hier, très sérieusement, un Monsieur décoré, ami de l'artiste, devant un tableau d'Henner. Tout le monde sait que ce peintre, l'un de ceux qui excite l'admiration la plus intense du public, ne peint, n'a jamais peint qu'avec trois couleurs : le blanc, le bleu, le bistre. La figure qu'il expose a naturellement un corsage bleu et des cheveux roux, — le corsage bleu, du bleu qui, invariablement, apparaît dans la source où se mire l'inévitable nymphe, les cheveux roux, du roux dont se colore immanquablement

la futaie qui sert à cette source d'encadrement. « C'est prodigieux! disait le Monsieur, cette belle fille que vous voyez, a couru tout Paris pour trouver du velours de cette nuance. Elle n'en voulait pas d'autre. Et elle s'est fait teindre les cheveux pour harmoniser ses belles boucles soyeuses avec la couleur de son corsage. Henner lui-même me l'a raconté. Il voulait la peindre telle qu'elle est venue se présenter chez lui, mais elle a exigé de l'artiste qu'il la représentât comme vous la voyez. Et il a cédé à son caprice »

N'est-ce pas vraiment ingénieux?

D'autres salonnistes sont tombés tellement bas que leurs admirateurs les plus convaincus n'ont plus le courage de les défendre. Le *Tub*, de Gervex, par exemple, est au dessous de toute critique sérieuse ; comme couleur, comme forme, comme composition, comme modelé, c'est inexistant.

Quant aux portraits de Bonnat — celui de Mgr Lavigerie et celui de Jules Ferry — on connaît de longue date notre opinion sur ces œuvres à la suie, qui ont l'air d'être peintes au fond d'une cave. Mais la ressemblance? Ah! il ne leur manquerait plus que de n'être pas ressemblants! Le portrait de Ferry est, cette année, particulièrement curieux. C'est une salade de bitume, de laques et de jus de tabac dont il est impossible de se figurer la bizarre mixture.

Les deux portraits de Mlle Louise Breslau, — celui d'un gentleman en bleu et celui d'une artiste, toute à des manipulations d'aquarelliste, — se distinguent un peu de l'universelle trivialité ambiante. Ils sont éclairés par une lumière naturelle, ils sont peints avec des couleurs sincères, ils sont sains et exécutés sans trucs par une artiste qui dédaigne les mesquineries. On voudrait toutefois voir Mlle Breslau abandonner plus résolument les formules et aborder, sans timidité, les problèmes de l'art nouveau, pour lequel elle paraît heureusement douée.

Un autre portrait, l'un des rares portraits qui retiennent, mérite un examen attentif, car il est d'un artiste de valeur qui a toujours fait entendre, dans le grand concert, une note personnelle C'est celui d'Edmond de Goncourt, par Raffaëlli. L'écrivain est représenté debout, appuyé sur une vasque japonaise, dans un salon tendu de rouge, qu'égaient quelques bibelots rappelant les dilections de l'artiste. Peut-être pourra-t-on reprocher à l'œuvre ses dimensions : les accessoires, et notamment un fauteuil Louis XV, placé à l'avant-plan, attirent l'œil si violemment, qu'ils détournent l'attention de l'objectif principal. Mais l'ensemble est vraiment intéressant. La physionomie fière et ouverte d'Edmond de Goncourt est supérieurement exprimée, dans la gamme de tons malheureusement noire qu'affectionne Raffaëlli. A ce point de vue, et si l'on songe aux tendances modernistes, il y a des réserves à faire. Mais l'œuvre n'en est pas moins artistique et belle, vivant d'une vie propre et d'un intense rayonnement d'art.

Le portrait d'Edmond de Goncourt est très discuté, ce qui indique une supériorité : c'est, avec ses qualités de dessin précis et mordant et ses défauts de couleur, l'une des très rares œuvres qui aient cet honneur. Le portrait de M Carnot, par M. Yvon, pas plus que tel général Boulanger ou telle femme du monde en grande toilette, ne sortent assez des coutumières peintures, « ressemblance garantie », pour qu'il puisse en être question ici.

Restent, pour épuiser la série : un retour offensif de Carolus Duran (*Portrait de ma fille, portrait de Louis François*) qui ne témoigne de rien autre, à notre sens, que d'une curieuse virtuosité de brosse, exercée au détriment des laques, des lie-de-vins, des jus-de-pruneau, de tout ce que le peintre a trouvé sous la main de violet, de cerise, de rosâtre; puis encore une femme en noir sur fond rouge, le tout passé au cognac, par M. Orchardson, peintre anglais, retiré des Salons parisiens depuis longtemps et qui a éprouvé le besoin de faire replacer à la rampe les échantillons de son art juteux et antipathique De la correction dans le dessin, une certaine aristocratie d'allures distinguent d'ailleurs les œuvres de l'artiste, très célèbre en Angleterre, l'un des actuels piliers de la R. A.

Enfin, un portrait d'homme en pardessus, une rose à la boutonnière, le chapeau sur la tête, de M. Jacques Blanche, dont les tendances vers un art raffiné se précisent (l'Exposition des Pastellistes le démontre), et une figure curieuse de jeune femme, assemblage harmonieux de peluches vert d'eau et mastic, de velours bouton d'or, le tout signé Ary Renan.

De l'avalanche de faits divers historiques ou imaginaires qui défilent gauchement devant le visiteur ébahi, il y a peu de chose à retenir. Il vous importe peu, n'est-ce pas, que cette année la paysanne de Jules Breton, vous savez, celle dont la silhouette se découpe sur l'inévitable soleil couchant, porte sur la tête un sac, au lieu d'une gerbe? Ou que telles nymphes, au lieu de sècher sur la rive, plongent cette année, jusqu'à mi-corps, leurs chairs d'albâtre?

Les tableaux militaires sont abondants. On se massacre avec entrain entre Prussiens et Français, et depuis la grande page patriotique de Detaille, achetée par l'Etat, qui montre des visions de victoire flotter sur le sommeil des brav' pioupious endormis, jusqu'au plus mince épisode de l'année terrible, c'est, du haut en bas des murailles du Palais de l'Industrie, une débauche inusitée de blessés, de morts et d'agonisants. Il y en a autant, et plus même, que d'odalisques et de jeunes femmes exclusivement vêtues de leurs charmes, endormies au bord d'un ruisseau, ou caressant de la main un cygne au regard égrillard. Et vous savez que c'est cet

article qui, chaque année, domine dans la grande foire des Champs-Elysées. La production a été cette fois si encombrante qu'il y a des panneaux où il a été impossible de les séparer, et l'on voit, dans la même salle, de longues enfilées d'odaliques qui vous regardent de leurs grands yeux bêtes, et des alignements de croupes rebondies et de hanches démesurées, devant lesquelles les misses qu'on conduit voir les peintures de M. Cabanel (*Very Nice, indeed! First rate picture!*) ont de petits sursauts de pudeur.

Un beau Cazin, dans la note grise qu'il affectionne, deux compositions de Fantin-Latour, une page émue de M. Ernest Laurent : *Hyménée*, qui montre Aphrodite et l'Amour conduisant vers l'époux une jeune femme d'une grâce exquise; enfin quelques calmes scènes de la vie hollandaise (*Dimanche*, de Gary Melchers ; *A l'orgue* et *les Joueurs*, de Kuehl ; le *Benedicite*, de Walter Gay) tranchent, par une certaine impression de vie reposante et par une sincérité d'œil, sur les huiles multicolores environnantes. Et aussi une très amusante immense toile de Pelez qui représente une Parade de cirque forain, avec son clown, clamant un appel à la foule, ses musiciens soufflant dans de bosselés trombones, ses écuyères en maillot chair. Ces personnages se profilent tout au long de la baraque, qui n'en finit pas. Ce n'est pas un tableau, c'est une toile panoramique qui a l'air de se dérouler tandis qu'on passe devant elle. C'est plus original que beau; cela ne tient pas ensemble, mais c'est réjouissant à l'œil et observé par un esprit curieux et chercheur.

M. Roll obtient un vif succès. Il expose deux toiles : une blonde et une noire. La blonde représente une vache accostée d'une laitière, la noire un gamin lancé au galop sur un poney, à travers une sapinière. Dans cette dernière, le petit cheval a l'air d'avoir fourré ses quatre jambes dans un encrier et d'en avoir éclaboussé toute la composition. Celle-ci est d'ailleurs jolie. Mais quelle couleur désagréable! Quelle absence totale d'atmosphère et quelle lourdeur d'exécution ! La toile blonde est plus agréable à regarder, et n'était ce perpétuel empâtement qui noie les formes et donne à l'ensemble un aspect matériel et gauche, l'œuvre serait séduisante.

Terminons notre promenade au Salon par la revue des peintres belges, moins nombreux que de coutume; de ceux du moins que nous avons remarqués. En voici la courte énumération : Baertsoen, un canal écoulant ses eaux paresseuses sous un ciel gris; Mlle Art, un *Atelier de montage*; Hubert Vos, un médiocre portrait d'homme; Van Beers, le portrait de Sarah Bernhardt, coiffée d'un Gainsborough en peluche verte ; Van Aise, une robe de mariée jaunâtre, avec, vaguement, l'apparence d'une jeune femme dans la robe; Nicolas Van den Eeden, un stupéfiant portrait de M. Gustave Frédérix, qui a l'air d'être en pénitence, dans un cachot, et furieux d'y être ; Verstraete, des *Fragments* placés au dessus d'une dame qui se mire, poitrine découverte, dans une psyché, et relégués, les pauvres! si haut qu'il faut, pour les découvrir, des yeux de lynx; Le Mayeur, deux marines, accrochées au deuxième rang, mais assez bien en vue, tandis qu'à côté un paysage de Lamorinière (nous le supposions mort) se prélasse à la rampe; à la rampe aussi deux Courtens, un berger assis à la lisière d'un bois et un Steamer qui rentre au port, — ou qui en sort, — d'une facture maçonnée et d'une tonalité terne.

Enfin, un quatuor de jeunes filles, de Mlle Alix d'Anethan, qui, partie d'Alfred Stevens, va droit vers M. Coomans et ses pompéïennes imageries. Ses tons deviennent si vaporeux qu'ils ont des transparences d'opale. Le groupe est joli, sans doute, et l'ensemble harmonieux. Mais les chairs sont diaphanes et les poses s'alanguissent de plus en plus. C'est de la peinture « poitrinaire », inquiétante à voir et contre l'envahissement de laquelle la jeune artiste fera bien de réagir.

Le tableau de Mlle d'Anethan est admirablement placé et obtient, cela va de soi, un vif succès, ce qui n'est pas un motif pour le croire parfait.

C'est là, pensons-nous, avec un paysage de Den Duyts, tout le contingent que la Belgique a fourni au Salon de peinture.

Il nous reste à faire le tour des jardins où se dresse la menaçante armée des bustes et des figures de marbre, de plâtre et de bronze. Si nous y rencontrons quelque œuvre intéressante, nous aurons soin de la signaler, et avec quelle joie! dans un prochain numéro.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Clôture de la saison.

La saison théâtrale qui a été clôturée mercredi dernier à la Monnaie, au milieu des ovations aussi départementales qu'horticoles faites au personnel, s'est caractérisée par les triomphes, où la sympathie a eu autant de part que l'admiration, décernés à quelques virtuoses, que l'Europe nous envie, a-t-on écrit, mais que jusqu'ici elle n'a guère retenus ou attirés. La Direction s'est laissée entraîner à favoriser cette tendance d'un public qui, sous les administrations antérieures, commençait à se corriger de la vulgaire manie de s'affoler pour quelques personnalités brillantes en négligeant les œuvres.

Nous en sommes revenus au beau temps des étoiles. Cette dépravation du goût passe même du théâtre aux concerts. Il était pénible, jeudi dernier, à la dernière séance des Concerts populaires, de voir moins applaudir les morceaux de Wagner vierges de chanteurs, que les morceaux où ceux-ci s'étaient produits, médiocrement, en gens fatigués de leur hiver et blasés de musique, et pour les morceaux avec chant, de voir rappeler un baryton, en général excellent, et à qui nous ne marchandons pas les éloges,

mais qui ce soir-là a défiguré, par ses larmoyantes mélopées, les *Maîtres-Chanteurs*, un ténor charmant souvent et sentimental, mais à voix singulièrement affaiblie, et une prima-dona admirable dans l'opéra-comique mais à qui le Wagner convient comme un casque à Mme de Pompadour.

Tant pis. C'est un retour en arrière déplorable. Et ce qu'il y a de grave c'est qu'on proclame que l'an prochain on maintiendra et on développera le système. Mmes Caron, Melba et Landouzy sont les cariatides, très séduisantes, nous le confessons, qui sont appelées à soutenir les destinées du théâtre de la Monnaie.

C'est, croyons-nous, un jeu dangereux. Quelques charmes qu'aient les belles artistes, l'engouement est rarement durable, particulièrement quand les rivalités s'en mêlent, et comment éviter les rivalités entre trois déesses : « Sur le mont Ida trois déesses, trois déesses se querellaient ! » Mais, en outre, ce régime fait surtout sentir de désastreuses conséquences lorsque ces dames prônées, adulées, exaltées, adorées, ont pris au sérieux ce merveilleux fanatisme et dictent les conditions pécuniaires exorbitantes auxquelles elles taxent leurs talents. Il faut alors ou les perdre, enlevées qu'elles sont par la concurrence, et le théâtre apparaît défloré, vide, morose comme si la mort y avait passé, ou payer à prix d'or ces voix qualifiées voix d'or et grever terriblement le budget, sans compter les caprices et les incartades préjudiciables de ces princesses très capricieuses dès qu'elles sont très applaudies.

Nous nous demandons ce que chacune doit penser de sa personne et de son gosier à la suite du grand cotillon des représentations d'adieux où des cavaliers servants innombrables ont rivalisé dans le choix des colifichets de tous genres qu'ils leur apportaient à chaque tour de cet étrange rigodon. Jamais, aux autels les plus dévotement fréquentés, la Reine des Cieux n'a eu pareil mois de mai. Vraiment, c'est un emploi inférieur que celui de Vierge sainte. Et des imaginations baroquement délirantes comme celle de ce rossignol offert en cage avec, à la patte, une banderole sur laquelle écrit : « Daignez m'apprendre à chanter ! »

Nous convenons qu'au milieu des difficultés de deux saisons consécutives peu fructueuses, la Direction cherche comment rétablir ses affaires et voyant le public mené par des coteries, se prendre d'engouement pour certains artistes, pousse à son tour de ce côté. Mais ce n'est qu'une excuse et non une justification. La vraie tactique, nous l'avons dit souvent, serait de montrer franchement l'impossibilité, dans la situation actuelle de l'art et des engagements, de se tirer d'affaire en maintenant le théâtre de la Monnaie à la hauteur désirée. Nous avons conseillé aux directeurs et à l'administration communale de publier, après chaque exercice, les comptes de l'exploitation pour établir que, malgré les efforts les plus énergiques, un déficit subsiste et qu'il faudrait augmenter les subsides de cent mille francs (1). A quoi bon réunir les actionnaires pour les mettre au courant des pertes, leur offrir éventuellement une démission, puis convenir qu'on cachera tout cela, qu'on proclamera, au contraire, que tout va bien, et continuer ainsi à donner le change. Un secret confié à une trentaine de personnes transpire toujours et les nigauds seuls sont trompés. Nous n'hésitons pas à croire que si les budgets des deux premières années de la direction actuelle étaient révélés et si l'on voyait que, malgré beaucoup de talent et de bonne volonté, on n'aboutit, pour se maintenir, qu'à fourvoyer l'art dans une pitoyable renaissance de musique démodée et dans une fâcheuse campagne de virtuosité, il se produirait un mouvement d'opinion qui contraindrait l'Etat ou la ville à intervenir efficacement.

Nous avons démontré jadis que si MM. Stoumon et Calabrési ont eu une entreprise pour eux fructueuse, c'est que les conditions étaient très différentes (1) et que s'ils avaient subi les mêmes charges, il est douteux qu'ils eussent fait des bénéfices, malgré de très heureuses chances dont le hasard les avait gratifiés.

Il est nécessaire que notre grande scène d'opéra soit libre dans ses allures. Qu'elle n'ait pas à compter avec les déficits toujours menaçants qui inquiètent les directeurs et leur suggèrent des résolutions contraires aux intérêts artistiques. Il convient qu'ils ne soient pas réduits à battre la caisse au profit des oiseaux de passage qui songent moins à faire valoir les belles œuvres qu'à trouver des œuvres en rapport avec leurs moyens de succès personnels presque toujours limités. Le théâtre de la Monnaie doit suivre la marche progressive de la musique, y initier notre population, lui en donner le goût, l'élever ainsi, et non pas exciter en elle l'engouement pour les baladins, marque évidente de décadence et de perversion. On en est déjà arrivé, cet hiver en témoigne, à l'égarer au point que les représentations de pieces nouvelles meurent promptement dans l'*indifférence générale*, et à ne l'attirer que par l'annonce d'opéras vieillis, que l'on fait chanter par l'une des étoiles scintillant au firmament des affiches. On peut, sans se targuer de prophétie, annoncer que si l'hiver prochain le même système prédomine, non seulement toutes les pièces nouvelles rateront, mais qu'à la fin de la saison, quand Mmes Caron, Melba et Landouzy nous seront enlevées, le théâtre de la Monnaie finira dans le marasme, à moins qu'il ne se ruine à conserver ces dames, coûte que coûte.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1885, pp. 381, 388, 397 et 405; 1886, pp. 4, 11, 45, 121, 147, 148, 156 et 157.

Quelques livres

Les lauriers sont coupés, par Ed. Dujardin.

Certes, M. Dujardin n'a dû se cacher combien il était facile de plaisanter le genre d'analyse qu'il adoptait en son livre. Les banals mots drôles et les parodies à un sou ! On en eût pu faire autant que le besoin de certains chroniqueurs d'être spirituels l'exigeait.

M. Dujardin ne s'en est guère soucié et, pour cela même, son livre aujourd'hui paru : *Les lauriers sont coupés*, témoigne d'une conception au moins curieuse. L'auteur s'est plu à disséquer, à diviser en infinitésimales, la somme de n'importe quel désir ou de n'importe quel vouloir. Sitôt conçus, désir et vouloir sont examinés en leurs doutes, en leurs audaces, en leurs reculées, en leurs poussées, minimement, par cheveux tranchés en dix, en cent, en mille, par miettes. Est observé tout acte, soit négatif, soit positif. Et non pas des actes importants ou décisifs, mais les moindres, les journaliers. Ce que chacun de nous combine, réfléchit, propose, détruit et bâtit; ce que les simples décisions « aller ou ne pas aller à tel restaurant »; « saluer ou ne pas saluer telle personne » comportent d'activité sensationnelle ou intellectuelle, le voici pesé et timbré.

(1) Voir les articles cités plus haut.

M. Dujardin suppose quelqu'un de naïf qui pense tout haut et note scrupuleusement tout ce qu'il pense en un livre, et tout ce qu'il pourrait penser aussi, et tout ce qu'il a été sur le point de penser encore. Nous assistons cette fois à une minutieuse mise à nu de caractère, et sans honte, et sans aucune réticence.

Un amour parisien et quotidien pour une femme : Léa, voilà le sujet. Pas de péripétie, pas de drame. Le livre puise sa force dans sa sincérité seule.

Un extrait?

« Poulet; c'est une aile; pas trop dure aujourd'hui; du pain; ce poulet est mangeable; on peut dîner ici; la prochaine fois qu'avec Léa je dînerai chez elle, je commanderai le dîner rue Croix-des-Petits-Champs ; c'est moins cher que dans les bons restaurants, et c'est meilleur. Ici seulement le vin n'est pas remarquable; il faut aller dans les grands restaurants pour avoir du vin. Le vin, le jeu — le vin, le jeu, les belles — voilà, voilà... Quel rapport entre le vin et le jeu, entre le jeu et les belles? »

Et ainsi de suite. N'est-ce pas d'une réalité totale notée et la première fois que cela s'est pratiqué et osé?

Notes d'un frileux. — Bruxelles, 1888.

« Inutile de consulter la carte; suivons les hirondelles quand elles fuient à tire-d'ailes nos ciels brumeux et nos champs dépouillés. »

Celui qui pousse ainsi aux migrations vers les pays du soleil, c'est le peintre Jean Robie, l'amant des roses, des azalées, des lilas, de toute la nature triomphante, épanouie aux caresses de la lumière.

« Je connais à Jaffa une délicieuse oasis qui semble défier le désert par ses masses profondes d'orangers, de citronniers et de limoniers séculaires, qui se couvrent de fleurs et fléchissent sous le poids de leurs fruits quand nous pataugeons ici dans la neige et dans la boue.

« Lorsque j'y allai pour la première fois, cet éden embaumé s'épanouissait dans une température de serre chaude. C'était au mois de janvier, par un soleil splendide. Des esclaves nubiens, aussi noirs que des merles, et gais comme des pinsons, faisaient la cueillette des fruits d'or, et improvisaient des mélopées d'un rythme simple et naïf, qui s'exhalaient, comme des chansons d'enfants, sous la feuillée odorante. Et sur la tête crépue de ces bons moricauds, la brise de mer répandait les pétales des fleurs d'oranger qui voltigeaient dans l'atmosphère émaillée de flocons blancs : c'est ainsi que je comprends la neige. Le sol en était parsemé et le pied glissait sur les fleurs, dont les effluves enivrants se mêlaient aux parfums de tous les beaux fruits de la Syrie ».

Partons pour Jaffa, mes frères. Et vengeons-nous du bonhomme Hiver qui nous poursuit, nous tourmente, nous fait souffrir jusqu'aux beaux jours de mai, en allant éparpiller dans l'air les blancs flocons des fleurs d'oranger.

A moins que vous ne préfériez Venise, où vous conduira sans secousse l'aimable artiste qui, de temps à autre, retourne son fin pinceau de martre et attache une plume au bout...

Notes d'un frileux: notes d'hiver, rapides et pittoresques — vingt-neuf pages — tout juste de quoi nous faire maudire, une fois de plus, le climat dont nous « jouissons » en Belgique.

Types et costumes, par Albert Dubois. — Bruxelles, J. Lebègue et Cᵉ.

Une série de gravures sur bois typant les personnages en vue de la révolution des Pays-Bas, les serfs, les bourgeois, les membres des corporations, sert de prétexte à M. Dubois pour condenser en un petit volume de 137 pages un cours d'histoire en miniature. Et très modestement l'auteur présente ainsi son volume au lecteur : « Je n'ai d'autre but que de donner une idée de maints costumes adoptés en Belgique à diverses époques et de certains types qui les ont revêtus. »

Vient de paraître aussi *la Foire de Sorotchinetz*, la remarquable traduction de M. Eugène Hins, d'après Nicolas Gogol, qu'on a pu lire récemment dans *la Société nouvelle.*

Fritz Ell débute par cette comédie : *Une Réparation.* Gentil arrangement, bonne manœuvre passionnelle : le tout vivement écrit.

Parmi les jeunes, voici M. G. Rosmel qui s'annonce. *Histoires estudiantines* sont des croquis, des notes et de petites études, aiguisées d'esprit et ci et là touchées de verve. « Miss Dispute » nous paraît la meilleure nouvelle.

L'annuaire du *Caveau verviétois* (8ᵉ année, 1885-87) vient de paraître. Il contient, outre la liste des membres et le rapport annuel, une cinquantaine de pièces françaises, prose et vers, et trente-cinq pièces wallonnes en vers qui attestent la vitalité de l'excellente société et les efforts qu'elle fait pour propager le goût des littératures.

L'éditeur Lemerre continue son Anthologie des poètes français du XIXᵉ siècle. Voici le tour de Coppée, né en 1842. Sa biographie, par Aug. Dorchain, étale :

« Les grands poètes romantiques s'étaient nourris d'idées et de sentiments généraux; ils les avaient exaltés en des rythmes généraux aux larges ailes, mais à l'essor souvent trop vague. En vertu de l'universelle loi de réaction, après eux devait naître une poésie aux qualités et aux défauts contraires, moins large et plus précise. La poésie de détail, voilà ce que représente excellemment M. Coppée. Il est venu après Victor Hugo, comme Teniers après Rubens.... »

M. Peladan, repoussé comme critique d'art, par les journaux où fleurissent les Wolff et les Lafenestre, a publié ses réflexions sur le Salon de 1888 chez Dalou. Examen, somme toute, assez banal; certes, grands coups de griffe à droite, à gauche, mais cela ne suffit guère. Pourtant le point de vue auquel M. Peladan se place en affirmant : L'artiste? celui qui, dépassant la technie, produit une impression idéale, est le bon.

Ils sont rarissimes au Salon, tels artistes.

Fils adoptif, par L.-P. de Brinn'Gaubast. — Librairie Illustrée, rue du Croissant, Paris.

Sous ce titre, un jeune lance aujourd'hui son premier livre. C'est, sous une forme nouvelle, l'attendrissante histoire d'un enfant malheureux dans un milieu provincial. L'œuvre est précédée d'une préface fort intéressante où M. de Brinn'Gaubast

expose son esthétique personnelle et combat tour à tour, au nom du roman *vériste*, les théories de MM. Zola, Maupassant et des *décadents*. Le roman? il est dédié à Alphonse Daudet, et fort justement : car cette faculté d'observation cruelle, que le maître a appliquée à son Midi, M. de Brinn'Gaubast, à son tour, l'applique, d'une manière saisissante, aux races du Nord, à la population lilloise.

LE SENS ARTISTE

CORRESPONDANCE

Monsieur le Rédacteur de L'ART MODERNE,

J'ai lu avec un vif intérêt votre article sur le *Sens artiste*. Après la lecture de cet essai « d'anatomie de l'âme dans ses moments de jouissances esthétiques », il m'est venu quelques réflexions que je prends la liberté de vous communiquer.

D'après vous, nous aurions un sens spécial, bien caractérisé, et dont le siège, dans les lobes cérébraux, serait un jour aussi bien connu que celui de l'ouïe ou de la parole : Vous l'appelez le *sens artiste*.

Ne serait-il pas plus exact de dire que l'impression artistique faite par les choses sur notre personne, n'est qu'une *modalité* spéciale de nos sensations ordinaires.

Voici ce qui semble justifier ce dire.

Dans ce que nous percevons artistiquement, il n'y a aucun élément fondamental différent de ceux perçus par les sens vulgaires : ce sont des lignes, des couleurs, des sons, des formes. Après tout, l'artiste ne perçoit que certaines catégories de formes, certains arrangements de sons, certaines combinaisons de couleurs. Il les perçoit par les mêmes sens que le vulgaire, mais ses sens, doués d'une acuité, d'une qualité spéciale, perçoivent autrement, sous une autre *modalité*.

D'autre part, l'artiste, l'esthète comme vous l'appelez si bien, n'est-il pas esthète dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il perçoit. C'est une disposition générale de l'organisme et de l'esprit chez lui. En toutes choses il recherchera l'art, comme l'économiste se demande à propos de tout le prix de revient, et le moraliste, les rapports que les choses pourraient avoir avec le bien et l'honnête. Dans de belles pages que vous-même avez écrites sur le Droit, n'avez-vous pas donné à votre *Oncle le jurisconsulte*, une tournure d'esprit juridique qui lui faisait voir partout des contrats et des relations juridiques?

Il en est de même de l'art, me semble-t-il. Il pénètre la vie, il s'infuse dans tout ce qu'on fait, dans tout ce qu'on perçoit, dans tout ce qu'on pense. C'est une modalité qui affecte toute votre activité, bien plus que la mise en vigueur d'un sens particulier, fonctionnant à ses heures et laissant agir les autres prosaïquement, bourgeoisement, quand il sommeille, lui.

Modalité! Ce n'est là qu'un mot. Comment l'expliquer avec une apparence au moins scientifique. Je vais l'essayer.

Toutes nos idées, artistiques ou anti-artistiques, — nous sommes d'accord sur ce point, — ont leur source première dans la sensation, c'est-à-dire, dans les nerfs et les lobes du cerveau.

Ces « fenêtres ouvertes sur les milieux où nous flottons », comme vous les appelez, ne perçoivent aucun objet tel qu'il existe dans la réalité. Les nerfs perçoivent des atomes en mouvement; et, sur ces données, s'élaborent en nous des images. Ce sont celles-ci qu'ensuite nous projetons sur les choses, et que nous finissons par prendre pour leur adéquate représentation. De la qualité de nos nerfs, du caractère plus ou moins grand d'acuité et d'irritabilité de nos organes sensitifs, résultera donc la variation des images et des rapports perçus de préférence.

On conçoit que, grâce à une excessive délicatesse du nerf optique, celui-ci puisse faire voir dans les choses des rapports qui échappent à cet autre. Bien plus, chez le même individu, les autres sens agiront. Sa nature, cependant, ne lui permet jamais d'avoir conscience de plus d'une sensation ou d'une idée à la fois. Il se fera donc un combat entre ces sensations, combat où les sens les plus faibles le céderont au plus fort et lui permettront d'occuper le plus fréquemment l'attention du sujet en question. A partir de ce moment, le *point de vue spécial* sous lequel apparaîtront les choses à cet individu ira en s'accentuant; et dans l'hypothèse d'un développement particulier de la rétine, nous nous rendrons compte désormais comment a pu naître un coloriste.

Montons d'un degré et demandons-nous comment nous pourrions expliquer l'esthète complet, non plus celui qui n'aperçoit qu'un seul côté artiste des choses, la couleur ou les sons, mais l'homme qui sait jouir indistinctement de tout le beau, de tout l'art universellement répandu autour de lui. Que trouvons-nous chez cet esthète?

Certaines dispositions nerveuses, dues à l'hérédité, au milieu ou au développement personnel, ont fait prédominer certaines idées. Ces idées réagissant l'une sur l'autre et combattent à leur tour pour l'hégémonie, comme tantôt les sensations ont fini par former certain état d'âme déterminé, résultante de cette lutte; et cet état d'âme (tempérament d'artiste) est devenu la lentille au travers de laquelle les choses ambiantes viendront se décomposer sous un certain angle: c'est ce que l'on est convenu d'appeler le point de vue esthétique.

Donc pas de sens particulier, mais une modalité spéciale. Les mêmes nerfs, les mêmes lobes cérébraux percevant les mêmes éléments objectifs dans la perception vulgaire des choses et dans la perception artistique, mais une qualité, une modalité différente dans cette perception.

Excusez, Monsieur le Rédacteur, le long développement donné à ma pensée, et aussi les points où mes idées ne se concilient plus avec les vôtres. C'est parce que je sais vos colonnes ouvertes aux avis contradictoires que j'ai pris la liberté de vous envoyer ces lignes.

UN DE VOS ABONNÉS.

Nous accueillons le plus volontiers du monde cette intéressante étude. Nous nous proposons de revenir dans notre prochain n° sur la question du SEPTIÈME SENS.

NOS PAYSAGES

En des promenades récentes aux environs de Bruxelles, nous avons pu constater de nouveau le vandalisme bête de l'administration des domaines, et nous attirons sur elle l'attention du ministre, qui peut lui commander de cesser des sauvageries contre lesquelles notre ami Camille Van Camp, à différentes reprises a fait campagne, se posant à bon droit en défenseur des arbres et en champion de nos paysages. On vient d'émonder d'une façon barbare et sans autre utilité qu'un mince profit, les peupliers du Canada qui ornaient superbement la route du hameau de la Chasse à Auderghem. Ils sont devenus grotesque-

ment hideux. Toujours le système de bûcheronner pour faire des arbres de rapport. Cela ne devrait être permis que là où il ne s'agit pas de promenades fréquentées. D'autre part, nous avons vainement essayé de retrouver l'admirable et romantique quinconce du bois des Capucins, entre Tervueren et Ysseche. Il est stupidement rasé et remplacé par des buissonnailles qui ne poussent guère. Il y avait là, entre autres, un des plus beaux chênes du Brabant, montant droit à une quarantaine de mètres, juste au centre de l'étoile que formaient les chemins, sans une branche à son tronc et couronné d'une tête triomphale. Un ancêtre, datant probablement d'Albert et d'Isabelle. On l'a coupé comme le reste. C'est abominable. On a commis une razzia analogue à Ravenstein, où il y avait aussi un quinconce célèbre chez les promeneurs amoureux de la forêt de Soignes, composé de hêtres tous de la plus noble venue et formant un véritable monument d'architecture forestière. On oublie trop que Bruxelles, capitale et hivernage pour les étrangers, doit conserver des environs dignes d'elle et il devrait être admis qu'il y a plus d'avantage à laisser vieillir sur pied des futaies aussi magnifiques qu'à les vendre aux marchands de bois ravageurs. Le paysan n'a déjà que trop de tendances à désombrager partout les chemins sous prétexte que les branches et les racines nuisent à l'agriculture.

Petite chronique

L'administration du théâtre du Parc (direction de M. Bahier), par l'entremise de son contrôleur M. E. Jourdan, vient d'informer les amateurs inscrits que la première représentation du Mâle (ci-devant Cachaprès) de Camille Lemonnier, aura lieu samedi prochain 19 courant et que les coupons de place peuvent être retirés. De nombreux hommes de lettres parisiens y assisteront : Francisque Sarcey, Catulle Mendès, Octave Uzanne, Armand Silvestre, Paul Bergerat, etc., etc., etc. Les répétitions sont menées fièvreusement. Quelques-uns des interprètes sont, assure-t-on, très remarquables. Il est à souhaiter que cette tentative d'art dramatique national, la plus importante, assurément, que nous ayons eue, soit accueillie par notre public, avec le très grand intérêt qu'elle mérite.

Nos journaux se sont aperçus ces jours derniers que nous avions en M. le vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul quelqu'un qui pourrait bien être une gloire pour notre pays. Chez nous, à part quelques articles, en général parcimonieux en leurs éloges, l'auteur des étonnantes recherches sur la bibliographie de Balzac et de Gautier, le préparateur d'études analogues sur George Sand, passait pour un original, voire un maniaque. Nous avons déjà signalé l'injuste oubli dans lequel le laissaient ses compatriotes. (V. notamment *l'Art moderne* du 15 mai 1886 et du 18 décembre 1887.) Habitude nationale incurable. Mais voici qu'en France l'Académie couronne cet étranger pour ses deux beaux livres. Immédiatement on le salue partout dans notre presse, sans signaler bien entendu le peu de cas qu'on en avait fait jusqu'ici.

Les occasions de vanter l'art oratoire de notre temps sont rares. La prédominance des préoccupations d'affaires a singulièrement déshonoré la parole. Le discours prononcé au Trocadéro par M. Siegfried sur les rapports de la France et de l'Allemagne fait exception. Celui-là a dû aller droit au réservoir profond des émotions puissantes et en remuer les secrètes ondes. C'est de la très haute éloquence et vraiment héroïque. Quelques fragments de cette noble harangue ont été reproduits par nos journaux.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons la Nouvelle Carthage, par Georges Eekhoud, l'auteur de *Kees Doorik*, — des *Kermesses*, — des *Nouvelles Kermesses*, — et des *Milices de Saint-François*. Petit in-8° de 326 pages, Bruxelles, 1888. Henry Kistemaekers. Nous rendrons compte, prochainement, de cette nouvelle œuvre d'un de nos écrivains les plus franchement nationaux. Bornons-nous à dire, pour montrer l'intérêt du livre, que la Nouvelle Carthage c'est Anvers.

Nous avons reçu, également au dernier moment, Yaga, par Marguerite Poradowska. Petit in-8° de 307 pages, Paris, Paul Ollendorff, 1888.

Les *Poèmes en prose* de Jules Destrée, sont sous presse. Editeur : Edmond Deman, de Bruxelles, qui décidément se pose en Lemerre belge, au grand applaudissement de quiconque croit en notre littérature. Les *Poèmes en prose* auront un frontispice d'Odilon Redon et des illustrations de Lemmen.

L'*Anthologie des Prosateurs belges* est achevée. La maison Ve Monnom a tiré les dernières feuilles la semaine dernière. L'ouvrage sera vraisemblablement mis en vente samedi prochain. Nous avons donné des détails sur sa composition dans notre numéro du 25 mars dernier.

Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg. — Numéro du 15 mars :

Juana, par George de Peyrebrune. — Les larmes de Sainte-Beuve, par Arsène Houssaye. — Le dessous des cartes, par Jean Lorrain. — Philosophes du siècle, par Jean-Paul Clarens. — Sortilège, par Armand Silvestre. — Félix Arvers, par Philibert Audebrand. — Henri Lasserre et la Congrégation de l'Index, par Mgr X... — Le service de trois ans, par X... — Les rossignols, par Stanoff. — La naissance des Etoiles, par le comte Nigra. — Paroles d'outre-tombe, par Clesinger. — Quelques définitions, par Paul Hennequin. — Parterre de beauté, par Violette. — Philosophie de l'Art, par Edouard Lhôte. — Au Lido, par Henri de Braine. — Poésies, par Claudius Popelin, Emile Goudeau, Rodenbach, Léopold Stapleaux, de Montferrier. — Les bêtes à bon Dieu, par Alphonse Karr. — Ballade du dédaigné, par X... Chronique politique, par Alikoff. — Théâtres et livres, par Alceste. — Causerie musicale, par Henri Maréchal. — Paris au jour le jour, par Saint-Jean. — La vie russe, par Yvan Rienko.

On s'abonne aux bureaux de la *Revue*, 14, rue Halévy, Paris. — Pour la France : 30 francs par an ; pour l'étranger : 35 francs ; papier de Hollande, 100 francs.

Sommaire de *la Société Nouvelle* (numéro 39, 4e année). — Ximénès Doudan. Etude de physiologie politique et sociale, E. Reclus. — La femme dans la société actuelle. Le mariage et ses obstacles, A. Bebel. — La démocratie et l'art, Max Sulzberger. — La nationalisation du sol, Agathon De Potter. — Chronique musicale, Henry Maubel. — Chronique artistique, Eug. Demolder. — Bulletin du mouvement social, C. De Paepe. — Le mois. — Les communaux en Ardenne, par Paul Gille. — Bulletin de la Libre Pensée. — Chronique de l'Art et des Lettres. — Livres et revues

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an.. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Edouard E. BLITZ

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ART DU CHEF D'ORCHESTRE

(Ouvrage approuvé par l'Académie littéraire et musicale de France)

Beau volume de 96 pages, grand in-8°

Prix : 3 francs.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 21. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 MAI 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

LE SEPTIÈME SENS. — LE ROI D'YS. — QUELQUES LIVRES. — THÉATRE MOLIÈRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS — VENTES DE TABLEAUX. — — PETITE CHRONIQUE.

LE SEPTIÈME SENS

Les lecteurs de *l'Art moderne* ont connaissance de la lettre d'un des leurs, parue dans notre dernier numéro, s'occupant de la question de ce septième sens, LE SENS ARTISTE, dont la mise à l'ordre du jour est rendue necessaire par ceux qui ne l'ont pas, c'est-à-dire, la multitude croissante et inquiétante des faux artistes dont on a contrarié à ce point la nature qu'ils sont devenus peintres, sculpteurs, écrivains, musiciens, et surtout de ces terriblement envahissant amateurs, particulièrement les dames et damoiselles, puisqu'il a été décidé par le beau monde que l'Art serait tenu pour un Sport très chic, et qu'après avoir joué, en ces dernières années, à la bachelière, on allait jouer à la peintresse, à la sculptrice, à la femme de lettres et à la virtuose. De telle sorte que les hôtels du bel air n'ont plus seulement des salles d'hydrothérapie, ce qui était légitime, des cabinets de travail, ce qu'on passait aux bas bleus, des salles d'escrime pour les deux sexes, ce qui commençait à agacer, mais des ateliers, ce qui a fini par crisper. C'est que malheureusement ces persécuteurs et ces persécutrices ne gardent pas leurs petites productions pour l'admiration de leurs courtisans intimes ; ils les sortent et les exposent, font de l'œil à la critique et obtiennent les faveurs du complaisant reportage dont notre belle presse nous fait jouir. Et et constamment gagnant sur la main, non seulement ils inspirent aux rares vrais artistes le dégoût de l'opinion, mais rendent les salons d'expositions vraiment insalubres et imparcourables.

Ajoutez à cela le contingent formidable des peinturlureurs et des sculptureurs de profession, qui sont faits pour l'art comme une langouste pour pincer de la cithare, et vous comprendrez l'abominable chose qu'est, par exemple, le présent Salon de Paris, en lequel vainement on cherche une œuvre qui suscite la sensation artistique. Nous sommes submergés par les médiocrités et, dans les arts comme dans la politique, ce sont les demi-castors qui occupent toutes les places et encombrent toutes les avenues.

Il était naturel de se demander, dans cette situation lamentable, si l'artiste ne se pouvait reconnaître à quelque signe, afin de corriger, peut-être, ces infirmes de leur manie, et leur faire honte de ces prétentions et de ce ridicule, comme on ferait honte à un aveugle

de naissance de dogmatiser sur les couleurs, à un sourd de naissance de jouer du violon. Le problème du septième sens a surgi, préparé par les découvertes galantes de Brillat-Savarin sur le sixième, en attendant, (le progrès ne s'arrête jamais, Monsieur !) qu'on en trouve un huitième.

Nous écrivions dernièrement, et c'est ce qui nous a valu la courtoise contradiction de notre correspondant, que le septième sens, le sens artiste, devait avoir son organe, moins visible que le nez, les yeux, les oreilles, la langue, mais résidant quelque part, apparemment dans un lobe, une protubérance de la matière cérébrale, à découvrir par l'anatomie attentive des cerveaux d'artistes décédés et l'analyse des anomalies qu'ils présentent, eu égard aux cervelles des braves gens de l'ordinaire et plus spécialement des amateurs fourvoyés dans le domaine de l'art.

Notre correspondant nous a objecté : « Ne serait-il pas plus exact de dire que l'impression artistique faite par les choses sur notre personne, n'est qu'UNE MODALITÉ spéciale de nos sensations ordinaires? » Et il précisait en ces termes, très bien trouvés : Dans ce que nous percevons artistiquement, il n'y a aucun élément fondamental différent de ceux perçus par les sens vulgaires : ce sont des lignes, des couleurs, des sons, des formes. Après tout, l'artiste ne perçoit que certaines catégories de formes, certains arrangements de sons, certaines combinaisons de couleurs. Il les perçoit par les mêmes sens que le vulgaire, mais ses sens, doués d'une acuité, d'une qualité spéciale, perçoivent autrement, sous une autre *modalité.* »

Cela revient à dire : Mieux voir par les yeux, mieux entendre par les oreilles, mieux odorer par le nez, mieux sentir par la peau, mieux goûter par la langue, mieux..... par..... (mais ici silence! Brillat-Savarin seul eut eu le droit d'aborder le sujet), voilà ce qui fait les artistes, chacun selon son espèce. L'artiste, au lieu du coupe-choux donné par la nature au commun des hommes, serait gratifié d'une épée, souple, forte, affilée ; mais il n'aurait pas d'arme spéciale, à lui, étrange, originale, suprême.

Ce débat est bien près d'apparaître comme une question de mots. Qu'importe, dès que la différence existe, dès que la spécialité s'affirme, d'où elle résulte? Mais en réalité il a une importance énorme quand on réfléchit qu'il s'agit surtout de mettre un terme aux entreprises des infortunés vaniteux qui s'imaginent avoir le sens artiste, et qui, dès lors, peuvent aisément, montrant les appendices divers, souvent de la plus belle qualité, de leurs sens ordinaires, vous demander pourquoi ils ne s'en serviraient pas aussi bien qu'un autre, pourquoi surtout ces organes existants ne seraient pas susceptibles d'amélioration grâce à l'enseignement de messieurs les professeurs d'esthétique, spécialement de messieurs les professeurs d'académies? Et, en effet, toute la théorie imposante de l'éducation artistique, qui est pour la grosse part dans la situation dont nous souffrons, est posée là dessus et s'y carre. On vous prend un enfant, mâle ou femelle, on lui fait faire ses classes où on lui donne des maîtres, et voici qu'au bout de la filière on le présente comme artiste, en disant : Pourquoi pas?

La doctrine de notre correspondant est donc périlleuse, et commande, avant de s'y résigner, un attentif examen.

« Pas de sens particulier, dit-il, mais une modalité spéciale. Les mêmes nerfs, les mêmes lobes cérébraux percevant les mêmes éléments objectifs dans la perception vulgaire des choses et dans la perception artistique, mais une qualité, une modalité différente dans cette perception ». — Voyons ça.

Si la sensation est autre, ne devons-nous pas présumer fortement que le sens qui la donne est autre aussi? Nous ne nous trompons pas sur la différence qu'il y a entre un son, une couleur, une odeur, sauf les rappels qu'une de ces impressions peut faire des autres, question de souvenir ou d'habitude. De même pour la sensation du sixième sens : impossible de la confondre avec de la clarté, du bruit ou des parfums. Et bien, nous le demandons à quiconque a ressenti cette jouissance ou cette horreur spéciales que suscite le beau ou le laid (dans la signification non académique, mais artistique de ces gros mots), avec celles qui nous viennent des autres sens. Question d'acuité, mais non : avoir l'ouïe plus aiguë, c'est être apte à percevoir des sons plus faibles, comme ce personnage mythologique qui entendait pousser l'herbe; avoir l'odorat plus fin, c'est sentir (avantage ou inconvénient) ce que d'autres ne sentent pas; avoir la vue plus perçante, c'est, comme certain gascon, voir la mouche qui trottine sur le nez du génie qui danse au haut de la colonne de Juillet.

Non, il y a ici autre chose. Une secousse intérieure particulière, provenant d'une perception qui échappe au grand nombre. Il ne s'agit pas uniquement de voir des lignes, des couleurs, des sons, des formes dans certains arrangements et certaines combinaisons. Il s'agit de percevoir l'émanation artistique des choses et, la percevant, de savoir l'infuser dans une production qui la rend plus intense. L'ÉMANATION ARTISTIQUE, mal définie et dégagée jusqu'ici, et pour laquelle, dès lors, les mots manquent; ils viendront, mais provisoirement il faut bien, par pauvreté, parler par comparaison, dire qu'elle est analogue à un parfum, à un son, qu'elle a son fluide, son effet sur l'ambiant, qu'elle suscite des chocs en nous et qu'elle est alors perçue dans la sensation inconfondable avec d'autres qu'elle provoque. Certes, elle est amenée par la combinaison des éléments premiers qui forment tout. Rien n'échappe à

cela. Mais la combinaison étant produite soit par la nature, soit par l'artiste, un phénomène nouveau surgit; ce n'est pas un bruit comme lorsque des atomes s'entrechoquent ou vibrent, ce n'est pas une senteur comme lorsque des atomes odorants s'échappent en leur fumée mystérieuse. C'est la sensation artistique, parfaitement reconnaissable, *sui generis*, et provoquant une jouissance ou une souffrance propres que tous ceux qui l'ont subie discernent sans hésiter, et qu'ils recherchent ensuite et pour jamais avidement.

Il est vrai, comme le dit notre correspondant, qu'alors « l'artiste, l'esthète, est esthète dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il perçoit. Que c'est une disposition générale de l'organisme et de l'esprit chez lui. Qu'en toutes choses il recherchera l'art, comme l'économiste se demande à propos de tout le prix de revient, et le moraliste, les rapports que les choses pourraient avoir avec le bien et l'honnête ». Mais c'est précisément parce qu'il a son sens spécial et qu'il en connaît l'adorable aptitude. « L'art pénètre la vie, il s'infuse dans tout ce qu'on fait, dans tout ce qu'on perçoit, dans tout ce qu'on pense. Il affecte toute activité ». Il amène ces allures, ces pensées, ces sentiments en dehors des barrières prosaïques qui mettent en fureur l'homme dit « pratique », lequel, n'ayant pas ce sens, n'a pas même la notion du phénomène qu'il apporte à l'âme, ne s'apercevant pas non plus des forces qu'il donne, étonnamment puissantes d'harmonie et d'émotion, quand quelqu'un (espèce rare) est doué à la fois de l'esprit pratique et du sens artistique, celui-ci aidant et grandissant celui-là. C'est alors le génie. On a parlé, avec raison, de l'admirable bon sens des artistes de génie. Le prosaïsme, chez eux, était vivifié par l'art, pour composer un ensemble invincible.

Un phénomène! Peut-on le résumer ainsi, comme le fait notre correspondant : « Certaines dispositions nerveuses, dues à l'hérédité, au milieu ou au développement personnel, qui ont fait prédominer certaines idées. Ces idées réagissant l'une sur l'autre et combattant à leur tour pour l'hégémonie, comme les sensations, ont fini par former certain état d'âme déterminé, résultante de cette lutte. Cet état d'âme (tempérament d'artiste) est devenu la lentille au travers de laquelle les choses ambiantes viendront se décomposer sous un certain angle : c'est ce que l'on est convenu d'appeler le point de vue esthétique? » Oui et non. Ces phrases expriment assez bien les circonstances qui peuvent, dans une série de générations progressives, amener peu à peu la formation en plein cerveau, de l'organe du sens artistique. Il est certain qu'il doit, comme les autres sens, faire partie du système nerveux. Mais quand notre ingénieux contradicteur parle d'un « état d'âme, résultant de la lutte d'idées » n'envisage-t-il pas le résultat de l'organe du sens artistique en action plutôt que ce sens lui-même ! Sa manière de parler est exacte, mais omet un des termes de l'opération cérébrale.

Et maintenant (puisqu'on ne saurait ici tout dire), revenant à l'utilité pratique de la thèse, engageons les hordes qui nous envahissent sous prétexte d'art, à se consulter dans l'intimité de leur conscience. Si ceux qui les composent se sentent châtrés de ce sens spécial, et ne voient dans l'art que des combinaisons de lignes, de couleurs et de sons avec lesquelles on peut se familiariser dans les écoles, qu'ils nous laissent en repos et ne cultivent plus que chez eux, et pour souhaiter la fête à leurs proches, leur art d'agrément. Que ceux seulement qui auront senti remuer au profond de leur être le démon de sensations originales continuent à chevaucher l'hippogriffe. Seuls ils ont les dons qui les maintiendront en selle et leur feront dompter le coursier divin.

LE ROI D'YS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

La modestie de M. Edouard Lalo, sa probité de musicien soucieux d'écriture artiste, la persévérance avec laquelle il lutta toute sa vie contre la banalité et la vulgarité, lui ont créé, dans la Jeune France musicale, de vives et ardentes sympathies. Aussi est-ce avec une joie réelle qu'on a assisté la semaine dernière au succès du *Roi d'Ys*, la dernière partition du maître : succès éclatant et définitif, confirmé, sans restrictions, par les quatre représentations qui ont eu lieu depuis cette mémorable soirée.

La légende bretonne du Roi d'Ys a inspiré des poètes et des peintres. Elle n'avait pas été, jusqu'ici, pensons-nous, mise en musique. Et la voici, du premier coup, tout à fait populaire. Il est évident, en effet, que la partition de M. Lalo va faire le tour des scènes où l'on a le respect de la musique. Nous eussions pu en avoir l'étrenne au théâtre de la Monnaie, auquel le compositeur l'avait offerte, mais Dieu et les combinaisons directoriales en décidèrent autrement, et c'est M. Paravey, directeur de l'Opéra-Comique de Paris, qui en a récolté la gloire, — et le profit.

Voici comment M. Emile Blau a adapté aux nécessités ou plutôt aux conventions scéniques la vieille légende armoricaine. Les deux filles du roi d'Ys, Margared et Rozenn, aiment en secret le prince Mylio, parti pour une expédition lointaine. On le croit mort dans les batailles, et, désespérée, Margared consent à s'unir au prince Carnac, l'ancien et farouche ennemi du roi, pour mettre fin, par cette alliance, à la guerre implacable que s'étaient déclarée les deux chefs. Au moment de se rendre à l'église, Margared apprend, de la bouche de sa sœur, que Mylio vit, qu'il est de retour. Le sacrifice est au dessus de ses forces : elle refuse de suivre Carnac et celui-ci, furieux, reprend avec rage sa campagne contre le roi d'Ys. Mais Mylio s'est mis à la tête des troupes royales. Carnac est défait, son armée est anéantie, lorsqu'en errant, la nuit, dans la campagne, il rencontre Margared qui s'est enfuie du palais à la suite du mariage de sa sœur avec Mylio. Le malheur et la soif de vengeance les rapprochent. Dans une scène qui rappelle un peu celle d'Ortrude et de Frédéric, au début du

deuxième acte de *Lohengrin*, Margared révèle à Carnac un secret terrible : elle sait comment submerger toute la ville en levant les écluses qui retiennent les eaux grondantes de la mer. Au moment où les deux misérables vont accomplir l'abominable action, la statue de pierre de saint Corentin, devant laquelle Carnac et Margared complotent la destruction d'Ys, s'anime, et la menace du châtiment, lancée comme un anathème par le saint, fait hésiter les coupables. Mais Carnac passe outre. Et bientôt, affolée, la population s'échappe avec épouvante de la ville envahie par les eaux. La mer est déchaînée, le flot monte, il va tout engloutir, lorsqu'apparaît Margared qui, d'un ton prophétique, rappelle aux malheureux que, suivant une ancienne tradition du pays, il faut une victime pour apaiser la mer. C'est elle-même, Margared, qui a causé la catastrophe : c'est elle qui s'offrira en expiation. Et du haut des rochers elle se précipite dans les vagues tumultueuses, tandis que saint Corentin, du milieu des nuages, calme la mer et la force à se retirer.

On le voit, ce n'est pas d'un opéra comique qu'il s'agit : L'élément dramatique y a une part prépondérante et les affiches ont même arboré l'étiquette : drame lyrique. « Sans mon assentiment, nous dit modestement l'auteur du *Roi d'Ys*. Je trouve ambitieux d'adopter cette désignation après le colosse de Bayreuth. Je n'ai eu d'autre but que de mettre de mon mieux en musique la légende mouvementée écrite par M. Blau. C'est un opéra que j'ai voulu faire, et rien autre. Ai-je réussi? Ma musique exprime-t-elle les sentiments qu'éprouvent les héros de cette simple et terrible histoire? C'est ce que le public appréciera ».

Nous avons dit déjà quel avait été le jugement des auditeurs. Il peut se résumer en ces termes : « *Le Roi d'Ys* est l'une des partitions les plus remarquables, — la plus remarquable peut-être — qui ait été écrite en France depuis dix ans ». Elle révèle, d'un bout à l'autre, une élévation de pensée et une richesse de forme qui placent son auteur au premier rang des compositeurs contemporains. L'inspiration est constamment soutenue par un savoir non superficiel des ressources de l'orchestre. Depuis l'ouverture, qui résume les principales phases du drame (on l'a exécutée récemment à Bruxelles, aux *Artistes Musiciens*, sous la direction de Léon Jehin) jusqu'à la symphonie qui peint le déchaînement de la mer, l'œuvre est d'un artiste sûr de lui-même, habile à manier les masses chorales et l'orchestre comme à donner aux dessins mélodiques et aux récits la grâce et le sentiment. On ira — on a été déjà — plus loin que M. Lalo dans la suppression des conventions théâtrales, dans une psychologie dégagée des formules, et à cet égard le *Roi d'Ys* demeure une œuvre de transition. Mais on a rarement mis plus de bonne foi, de sincérité et de talent dans l'expression des sensations éprouvées par les personnages et dans la peinture des situations à décrire. Le rôle de Margared est superbe de passion et de grandeur farouche. Il forme avec celui de Rozenn, fait de grâce et de tendresse, un contraste souligné, à chaque scène où les deux femmes sont en présence, avec un art d'écrire de premier ordre.

C'est dans le troisième acte que M. Lalo a été, selon nous, le plus heureusement inspiré. Il y a là un chœur dialogué sur une entrée de ballet tout à fait charmant, puis un motif de vieille chanson française redit alternativement par les jeunes époux, Mylio et Rozenn, sur de délicieux accompagnements de flûtes, de clarinettes et de violons qui se passent le thème, et jasent, et bavardent, et répliquent, avec l'air d'être tout heureux de l'amour auquel ils font discrètement cortège. C'est dans cet acte aussi que se place la grande scène entre Margared et Carnac à laquelle nous avons fait allusion plus haut, et qui forme une opposition violente avec les chants pieux et les mystiques accords d'orgue exhalés par l'église proche où le mariage est célébré, tandis que sur la scène la mort plane, et le meurtre, et la destruction. Cet acte est conduit avec un très grand talent et, musicalement, on ne le souhaiterait pas plus parfait.

Nous en avons dit assez pour signaler à nos lecteurs la valeur du *Roi d'Ys*. Ajoutons que l'interprétation en est bonne et que l'auteur s'en montre extrêmement satisfait. C'est Mme Blanche Deschamps qui joue le rôle de Margared, et sa superbe voix, sa plastique dramatique, son jeu enflammé, ont laissé à Bruxelles des souvenirs qui justifient la faveur qui l'a accueillie à Paris. Mlle Simonnet chante d'une voix très pure, servie par une diction excellente, le rôle de Rozenn. M. Talazac se livre à de grands efforts pour atteindre les notes élevées du personnage de Mylio, mais il n'y arrive pas toujours. M. Bouvet fait un Carnac trop théâtral et emphatique, mais suffisant, et la voix timbrée de M. Cobalet donne au rôle du Roi la majesté voulue. Tout cela n'est pas absolument parfait, certes, mais l'ensemble est satisfaisant. L'orchestre et les chœurs sont bien disciplinés et donnent à la partition de M. Lalo sinon toute la poésie désirable, du moins la précision de contours et l'allure décidée qui conviennent. C'est pour M. Paravey comme pour les auteurs un sérieux et légitime succès.

Quelques livres

Être, par Paul Adam. — Paris, Librairie illustrée.

En un roman soudain contre lequel ni *Soi* ni le *Thé chez Miranda* ne nous avaient prémuni, Paul Adam se révèle intelligent et fervent solliciteur du magisme. Il y va, décisivement, et pour se faire bien accueillir par les Eloim, voici qu'il semble leur dédier, certes, le meilleur livre qu'il ait œuvré. En une composition, qui rappelle le faire du Flaubert d'Hérodias, une magicienne est étudiée. Elle — et l'époque où elle a vécu, et le pays où elle se déploie, volontaire, et ceux qui l'approchent : son époux qui la possède et son père qui l'a faite, et ses serviteurs et ses g ns et son habitacle et tout. Elle se magnifie : énergie merveilleuse, cause des autres et cause des choses. C'est elle, dans ses intimités de femme extraordinaire, de féodale, mais plus encore de sorcière. L'écrivain s'acharne à nous forer à travers les sensualitées des trous jusqu'à l'âme, si bien que tout le roman brûle au feu de ce cerveau superbe.

Certes, il a dû venir à l'idée et au cœur de plus d'un — oh ! ce nocturne et éclatant moyen âge, que Michelet, sur fond noir zebré de soufre, dramatisa dans la *Sorcière* — de l'incarner en une figure synthétique et d'imposer celle-ci dominante, à un ensemble de faits historiquement vraisemblables. Nos passions d'à travers tout, notre hystérie d'esprit, nos rêves lunescents, notre art à ténèbres indiquaient fatidiquement aux méditations modernes, cette nuit d'époque là. C'est Paul Adam qui arrive premier.

D'autres, ces derniers temps, se sont occupés de magie; ils en ont fait leur philosophie et leur art. Seulement, ce qui distance d'eux l'écrivain dont nous analysons l'œuvre, c'est qu'il ne voit l'occultisme que dans le passé; il l'étudie comme une psychologie

historique. M. Péladan traite l'occultisme en science moderne, en code de morale contemporaine. Il en anime des personnages actuellement vivants, pensants, agissants. Ce sont des Parisiens légèrement improbables, mais adeptes quand même. Le monde de M. Péladan se rapetisse dans ce décor de boulevard et de salons et de rues nommées de leurs appellations municipales; celui de Paul Adam, se grandit de tout l'éloignement magnifique des siècles.

Impressions et sensations, par Arnold Goffin. — Paris, Vanier.

M. Goffin nous a habitué à une douceur pessimiste, à des réflexions et à des notes cursivement prises après une heure ou une journée d'ennui, de mécontentement, de froissements intimes, de gens nuls coudoyés, d'hostiles visages soufferts. Son nouveau livre nous continue la même impression d'art. Ni accentuée, ni atténuée. Et des essais et des débuts. Puis, avec lenteur, la manière se dessine et la personnalité morose et réfléchie se crée elle-même d'elle-même.

Pourtant, il nous tarde, après les trois volumes préparatoires de M. Goffin, de le voir se risquer littérairement dans la lutte, avec une œuvre d'un caractère plus entier, plus profond, plus décisif. Ces souffrances presque neutres supportées jusqu'à cette heure, on les voudrait voir analysées avec moins de monotonie et définies avec quelques-uns de ces mots inévitables et qui demeurent.

Ceci, nous l'avons déjà dit, est l'espoir de tous ceux qui ont salué en M. Goffin un sensitif et un artiste.

Raca, par Léon Cladel. — Paris, Dentu.

Quand parurent les *Va-Nu-Pieds*, en 1872, Gambetta s'écria : « Il n'y avait que *Lui*, cet irréconciliable du Quercy, pour écrire un tel livre; ce sont les *vrais misérables*. » Toute l'œuvre de Cladel devrait porter ce titre qui la résume à merveille. Fidèle à la cause que tant d'autres ont désertée, son amour à lui, c'est la plèbe; ses héros sont les déshérités et les vaincus, les tristes, les oubliés, les parias, tous les damnés de l'enfer social; il les relève, les magnifie et les venge. Et pour le jeter au visage des fourbes et des transfuges, il ramasse ce mot d'outrage et de malédiction : *Raca!...*»

Telle est l'annonce du livre. Et de vrai et peut-être pour la première fois l'annonce ne ment point. Elle n'est ni outrecuidante, ni boursouflée. Elle ne sonne point de la trompette autour des murailles d'un Jéricho de carton qu'on prétend renverser, ni ne bat la charge pour une œuvre de style veule qui a toute la peine de marcher au pas.

Nous signalons en ce récent volume du maître : *Un revenant*, *l'Ancêtre* et *Væ victis*. C'est du Cladel superbe et indigné, lui, qui, si la *Marseillaise* était à refaire, la rugirait avec une autre voix et l'écrirait avec un autre style, plus rouge, plus implacable, plus revendicatoire, et surtout plus sinistre!

Cyniques, par G. Beaume. — Paris, Piaget.

Georges Beaume? Un débutant, croyons-nous. Son premier volume : *Cyniques* s'accentue en étude de mœurs provinciales, au cours des pages. Un hobereau s'aimante à la chair d'une de ses serves et finit par la prendre. Les parents, oh! laissent si volontiers faire. Et ce sont paysans madrés, femmes colères et mauvaises, gars rudes et balourds et tout le décor rustique, torride d'été et le village et la plaine. Non pas une vision neuve toutefois. On les sait de tels vices campagnards et tels ils ont été sous le même angle observés. M. G. Beaume, toutefois, en rape la trop saillante rudesse et la vie qui s'en éploie apparaît sinon plus vraie au moins plus réelle.

Les Paradis, par Georges Van Or. — Paris, *Librairie de la Revue indépendante*.

Voici un sonnet tiré de ce livre de vers bien édité et bien écrit :

Contre la forêt sombre où les chênes en deuil
Érigent vers les cieux leurs cimes centenaires,
Tu surgis, dédaigneux du fracas des tonnerres,
Manoir seigneurial de mon funèbre orgueil.

Comme un long voile descendrait du dôme au seuil,
Ta façade, suggère une douleur austère;
Et ton armorial blason héréditaire
S'allume à ton fronton comme sur un cercueil.

Dans des caveaux parés de dorures illustres,
Au funéraire éclat des cierges et des lustres.
Dorment des morts anciens sur leurs tombeaux sculptés.

Hélas! ce sont les formes vaines de mes Rêves,
Mais c'est pour vous les vouer aux perpétuités,
Habitacle de mon Orgueil, que tu t'élèves!

Théâtre Molière

A chaussons épais, certes, furtivement, a dû circuler le brave colleur d'affiches du Théâtre Molière, hier, 19 mai, et c'est aussi en des coins vagues, sur des murs illusoires qu'il a dû placarder l'annonce de la représentation de *Pain du Péché*.

Pas un chat dans la salle, le soir, et les rares personnages avertis à temps, qui se sont rendus à Ixelles, en habit, sont ceux qui savent tout, même les faits divers. Le public? il n'était point dans le secret? Malheureusement.

On a réapplaudi le *Baiser* de Banville que M. Antoine joue avec joie, naïveté, poésie, enfance, prononçant les vers sans les chanter, mais avec une voix sonore et pleine, lentement, fraîchement.

Puis, *le Pain du Péché*, drame d'Aubanel, mis en vers par Arène, dont l'exposition brutale et maladroitement emmanchée, ne fait guère espérer le troisième acte serré et fort. La pièce est bâtie sur une superstition provençale : Les enfants qui mangeront le pain et qui boiront le vin du repas où leur mère ou leur père se seront donnés à un ou une autre, mourront dans l'année. Et le mari trompé, Malandran, qui a surpris Fanette, sa femme, avec Véranet, le galant, emporte la nappe rabattue sur leur festin et s'en court chez lui le faire achever par ses fils. Une scène de jalousie soupçonneuse et méchante s'accentue en présence d'un vieux serviteur, que l'aveuglement de Malandran finit par accuser. Sa femme coupable une fois, l'a été toujours et ce sont des rages et des billevesées qui lament sa raison entre leurs étreintes. Cette scène est grande.

Pourtant le meilleur a été réservé pour la fin : *En Famille*.

Non que cet acte unique soit scénique ou dramatique. Simplement, c'est une peinture pittoresque de mœurs d'un ménage de receleurs parisiens, qui fête la mère. « Une tapette », une cocotte et un filou sont les enfants. Le père — oh! quelle tête! — et

la mère sont ceux qui représentent la dignité et l'ordre. Auguste, pendant le dîner, raconte une exécution ; Alexis murmure la *Chanson des blés d'or* et le père, imbibé de vin, s'endort au dessert.

Un argot un peu vieillot enloque le dialogue.

La pièce est curieuse, faite avec de l'observation crue et pour bien des spectateurs elle a été une amusette. En réalité, elle est plus.

M. Antoine en ses trois rôles : Pierrot, Veranet et Père Paradis a été superbe. Il a été secondé irréprochablement par Raymond et Mayer.

Les rôles de femmes sont très convenablement tenus : Mmes Defrenes et Barny.

Chronique judiciaire des arts

La succession de Paul Baudry a donné lieu à des difficultés qui ne sont pas encore terminées.

Mme veuve Baudry demandait, tant en son nom personnel que comme tutrice de ses deux enfants mineurs, à être mise en possession de certaines copies de Raphaël, exécutées par Paul Baudry et prêtées par lui à l'Ecole des Beaux-Arts.

Il s'agit des copies réduites des sept cartons de Raphaël, dont ces originaux, après avoir été à Hampton-Court, se trouvent aujourd'hui au South-Kensington Museum.

En 1868, Paul Baudry, déjà chargé de la décoration du foyer de l'Opéra, pour se préparer à ce travail gigantesque, avait jugé bon de se livrer à ces études sévères au sujet desquelles il écrivait :

« Je ne saurais vous répéter combien je m'amuse à faire mes copies ; c'est un délicieux plaisir, si parfait qu'il me fait passer sur tout l'ennui de Londres, de la vie que je mène, de l'absence de Français, de tout enfin. »

Après tout un été passé dans ce rude labeur, il avait rapporté ces copies, caressées avec la prédilection qu'il avait toujours montrée pour le Sanzio.

Plus tard, Baudry en avait fait hommage à M. Thiers : mais, celui-ci, ne les trouvant pas suffisamment finies, ne semble pas en avoir fait le cas qu'elles méritaient, et l'artiste, grâce à l'intervention d'amis communs, était rentré en possession de ces ouvrages, auxquels il attachait un grand prix.

C'est alors que, sur la demande de l'administration, Baudry avait prêté ces copies à l'Ecole des Beaux-Arts, où elles sont encore actuellement exposées dans la salle de Melpomène, à côté de son autre fameuse copie de la *Jurisprudence* de Raphaël, envoyée de Rome en 1854.

Ces copies, représentent *la Pêche miraculeuse*, *la Vocation de saint Pierre*, *la Guérison du paralytique*, *la Mort d'Ananie*, *Elyman frappé de cécité*, *saint Paul et saint Barnabé à Lystrie* et *Saint Paul prêchant devant l'Aréopage d'Athènes*, ce qui reste des onze cartons peints par Raphaël pour les tapisseries de la chapelle Sixtine, sur les ordres du pape Léon X.

Mme Paul Baudry s'était adressée à l'administration des Beaux-Arts pour pouvoir retirer ces copies.

La direction des Beaux-Arts lui répondit que des intérêts de mineurs se trouvant en jeu, il ne pouvait restituer les cartons que sur le vu de la main-levée de l'opposition faite par un des exécuteurs testamentaires du peintre, M. Ambroise Baudry, son frère.

C'est dans ces conditions que Mme veuve Baudry assigna en référé M. Antoine Baudry pour être autorisée à reprendre les copies en question.

Mais, sur l'intervention à l'audience d'un autre exécuteur testamentaire, M. Charles Ephrussi, se prétendant coutteur en vertu du testament de Paul Baudry, et qui déclara que Mme veuve Baudry ne pouvait introduire un référé sans son assentiment, M. le Président a décidé qu'il n'y avait lieu à référé, et a renvoyé les parties au principal sur les questions relatives à la qualité prétendue par M. Charles Ephrussi.

Le tribunal de la Seine est, en effet, saisi actuellement d'un procès en nullité du testament de Paul Baudry.

(*Moniteur des Arts.*)

VENTES DE TABLEAUX

Vente Bonvin.

Voici les principaux prix obtenus par quelques-uns des trente-deux tableaux de François Bonvin vendus à l'hôtel Drouot : *Moines au travail*, 4,400 francs ; *l'Ecureuse*, 4,400 francs ; *l'Ecole des frères*, 2,600 francs ; *Nature morte*, 2,250 francs ; *la Musique*, 1,450 francs ; *le Couvreur tombé*, 1,400 francs ; *Ecoliers se rendant à l'école*, 1,220 francs ; *l'Ouvroir*, 1,000 francs ; *l'Apprenti cordonnier*, 1,670 francs ; *l'Ecolier en retenue*, 1,080 francs. Dans la même vente, on a adjugé 3,600 francs *le Coup de l'étrier*, étude de Meissonier ; 3,000 francs, *Chaumières dans la campagne*, petit tableau par Jules Dupré ; 1,150 francs un *Chêne dans la forêt de Fontainebleau*, de Diaz ; 1,500 francs *Flirtation*, de Toulmouche ; 820 francs une étude de J Dupré, *Falaises au bord de la mer*.

Total de la vacation : 53,086 francs.

Vente Charles Leroux.

Prix intéressants :

Boldini, le Bouffon, 1,155 fr. — Boldini, Seigneur sous Louis XIII, 1,000 fr. — Bonvin, le Tambour, 1,150 fr. — Decamps, Environs de Paris, 14,650 fr. — Diaz, les Dénicheurs d'oiseaux, 2,250 fr. — Diaz, Intérieur turc, 1,800 fr. — Jules Dupré, les Bords de l'Oise, 2,700 fr. — De Nittis, Vue de Naples, 400 fr. — Alfred Stevens, le Modèle endormi, 540 fr. — Vollon, Nature morte, 1,100 fr.

Total de la vente : 81,369 francs.

Tableaux modernes.

Daubigny, Bords de l'Oise, 2,500 fr. — Jules Dupré, Marine, 2,000 fr. — Charles Jacque, Troupeau de moutons, 3,075 fr. — Charles Jacque, Troupeau de moutons, 2,650 fr. — Roybet, le Fou, 3,000 fr. — Alfred Stevens, la Lecture, 1,000 fr. — Vollon, la Bouillabaisse, 1,055 fr. — Vollon, Fruits, 500 fr. — Vollon, Objets d'orfèvrerie, 1,005 fr. — Ziem, Venise, 4,000 fr. — Boldini, Jeune fille en buste, 510 fr. — Corot, le Sentier, 3,500 fr. — Corot, Soleil couchant, 2,550 fr. — Courbet, les Braconniers, 3,300 fr. — Daubigny, Bords de l'Oise, 1,560 fr. — Daubigny, le Pont de Mantes, 13,000 fr. — Jules Dupré, l'Abreuvoir, 4,900 fr. — Jules Dupré, Marine au soleil couchant, 1,200 fr. — Millet, la Tonte des moutons (esquisse), 13,100 fr. — Millet, la Gardeuse d'oies (pastel), 5,000 fr. — Roybet, le Chanteur ambulant, 890 fr. — Troyon, la Chaumière, 1,600 fr.

Total de la vente : 115,920 francs.

Petite chronique

Nous mettons sous presse au moment où commence la représentation du *Mâle* de Camille Lemonnier, au théâtre du Parc, à Bruxelles. Les préparatifs de cet événement littéraire ont tenu notre public en haleine durant toute la semaine. Nous regrettons de ne pouvoir dès aujourd'hui en entretenir nos lecteurs.

La traduction des poèmes d'Edgard Poë par Stéphane Mallarmé est à paraître, très prochainement, chez l'éditeur Edmond Deman, 14, rue d'Arenberg, à Bruxelles.

Le prix des exemplaires, immédiatement majoré le jour de la mise en vente, est fixé par souscription à :

L'exemplaire sur Hollande : 8 francs.

Id. sur Japon impérial : 25 francs.

Le tirage total est de 850 exemplaires numérotés dont 75 hors commerce.

Les illustrations ? de Manet.

A paraître également le 2 juin prochain, chez le même éditeur, *la Tentation de Saint-Antoine* (texte de Gustave Flaubert), par Odilon Redon.

Album lithographique de dix planches in-folio avec couverture illustrée.

Tirage : 60 exemplaires.

Les pierres sont barrées.

Nous apprécierons ultérieurement, dans un article spécial, l'interprétation que M. Redon a faite de l'œuvre philosophique de Gustave Flaubert.

Une exposition de dessins de M. Eugène Coopman sera ouverte à partir de lundi 21 courant, de 10 à 4 heures, à la Salle Marugg, rue du Bois-Sauvage, 15, à Bruxelles.

M. Zénon Étienne donnera la première audition de *la Noël du petit joueur de violon*, poème symphonique en deux parties (d'après la nouvelle de M. Camille Lemonnier), le mercredi 23 de ce mois, à 3 heures, dans le local de l'Exposition de peinture de M. Isidore Verheyden, à l'Alhambra, boulevard de la Senne.

Union littéraire belge. — Matinée littéraire, le lundi 21 mai 1888, à 3 heures de relevée, dans la salle des conférences de l'ancien musée, avec le concours de M. Bahier, du Théâtre royal du Parc. — Programme :

1. *Odyssée d'une bécasse*, Mme Caroline Popp.
2. *En Espagne : l'art et le peuple.* (Extrait de *l'Art espagnol.*) M. Lucien Solvay.
3. *Croquis bruxellois* (1. Bruxelles au quatrième étage. — 2. La vieille horloge.), Mme Clémentine Louant.
4. *L'Union fait la force*, à-propos en un acte, M. Edmond Cattier.
5. *Duquesnoy*, pièce en un acte et en vers, Mme Deros.

Cette pièce sera lue par M. Bahier, du Théâtre royal du Parc.

Mme Louant, MM. Solvay et Cattier donneront eux-mêmes lecture de leurs œuvres.

Il vient de s'ouvrir à Londres, au Burlington Club, une intéressante exposition qui présente un résumé méthodique de l'histoire de la gravure au Japon.

L'organisateur de cette exposition, le professeur Anderson, est parvenu à remonter aux premiers essais de la xylographie dans l'empire du Soleil Levant.

Il montre cet art à ses débuts et met sous les yeux des spécimens qui en reculent l'origine à des temps beaucoup plus anciens qu'on ne l'admettait généralement. Il expose notamment, dit *la Chronique des arts*, deux xylographies bouddhiques des XIIIe et XIVe siècles, monuments uniques en Europe et de la plus haute curiosité. Le créateur de l'imagerie populaire à la fin du XVIIe siècle, Hishikava Moronobou, est représenté par des ouvrages de la plus rare beauté. Itschio, Schiounsbo, Outamaro, Keisaï Kitao, Hokousaï, sont représentés par un choix d'œuvres caractéristiques.

Nous lisons dans la *Lanterne* :

Trois premières dans la même soirée et au même théâtre ! C'est au coquet petit théâtre des Batignolles que seront données, samedi 19, les trois pièces inédites qui occuperont certainement la critique dramatique qui va être convoquée au grand complet :

Le *Coq Rouge*, drame en cinq actes de Louise Michel ;

La *Lettre anonyme*, comédie en deux actes, de M. Le Bourguignon ;

La *Sapho des Batignolles*, pièce en un acte, de M. Lemonnier.

M. Le Bourguignon est Belge et habite Anvers. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des appréciations de la presse parisienne.

Quelques nouvelles, prises dans les journaux de Marseille, sur un artiste qui n'est pas encore remplacé à Bruxelles :

La représentation de la *Juive*, qu'on nous annonçait depuis quelques jours, avait attiré hier soir un public très nombreux à la salle Beauveau. L'attrait de cette soirée était surtout dans l'interprétation du beau rôle d'Eléazar par M. Cossira. Le sympathique fort ténor a eu un véritable succès du premier au quatrième acte. Il nous faudrait citer tous les morceaux du chef d'œuvre d'Halévy pour donner une idée des applaudissements qu'a recueillis le chanteur.

— Hier, les artistes du grand opéra ont défilé dans les *Huguenots*, aux côtés de ce brillant et charmant ténor qui se nomme M. Cossira et pour lequel la soirée a été un triomphe continu. M. Cossira nous a fait la délicate surprise de terminer le spectacle par le grand air de « Jean », dans *Hérodiade* (scène de la prison). Impossible d'interpréter cette belle et touchante inspiration de Massenet avec une voix plus pure, une tendresse plus émue, un style plus magistral. Marseille n'oubliera pas ce délicieux artiste qui, souhaitons-le, sera nôtre quelque jour.

M. Cossira commence à Lyon, sous la direction Campo-Casso, la seconde et dernière année de son engagement.

France et Russie ! Plus que jamais le courant de l'opinion tend à rapprocher ces deux grandes nations. Arsène Houssaye l'a bien compris lorsqu'il a créé avec la collaboration d'Armand Silvestre *la Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*. Aussi le succès a-t-il promptement couronné sa tentative. On s'abonne à Paris, 14, rue Halévy. — Un an : 30 francs ; Etranger : 35 francs.

ERRATUM

Trois erreurs typographiques à notifier dans notre article sur *le Salon de Paris*, paru dans notre dernier numéro. Ce sont des *Traqueurs*, et non des « Fragments », comme on nous l'a fait dire, qu'expose M. Verstraete. Le portrait de Carolus-Duran est celui du peintre *Français* et non de M. François. Enfin, le tableau de Mlle Art est intitulé : *Atelier de moulage* et non de *montage*.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles.*

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles.* *Rue Lafayette*, 123, *Paris.*

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Edouard E. BLITZ

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ART DU CHEF D'ORCHESTRE

(Ouvrage approuvé par l'Académie littéraire et musicale de France)

Beau volume de 96 pages, grand in-8°

Prix : 3 francs.

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an . . . . . 30 francs.
ÉTRANGER . . . . . 35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger . 100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 22. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 27 Mai 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Première représentation de « Un Male ». — La sculpture au Salon de Paris. — Les Hydrophiles. — L'éducation artistique de la femme. — Nos paysages. — Livres. — Memento des expositions. — Petite chronique.

Première représentation de « Un Mâle »

Le monde du bel-air s'est vivement et légitimement offensé de l'inconvenance qu'il y avait à lui donner dans un des théâtres dont il se croit titulaire exclusif, au moins pour les premières, une pièce aussi insolemment populaire que « Un Male ». Vraiment on ne saura bientôt plus où aller pour être en bonne compagnie et se maintenir en bonne posture. Car il ne suffit pas de rencontrer les gens de son monde dans la salle, il faut encore, si l'on veut éviter de désagréables impressions, les voir sur la scène. D'illustres auteurs, Alexandre Dumas le fils, Octave Feuillet, Emile Augier ont admirablement compris ce devoir élémentaire des dramaturges à l'égard du high-life pour lequel ils ont été créés. Non seulement tous leurs personnages appartiennent à la vie élégante et s'y meuvent, mais ils cachent les écarts qu'on ne saurait éviter quand on a une grande fortune ou une grande situation, sous le voile délicat d'hypocrisie qui est un des charmes de la région privilégiée où évoluent, en leurs manœuvres vicieuses, la haute finance, le sport et la phalange select. Aux représentations de leurs ouvrages, on se sent à l'aise comme dans un salon aristocratique. On est vraiment chez soi, avec les siens. Rien de choquant, dans les paroles et les actes extérieurs, ce qui suffit, n'est-ce pas ? Point de relent peuple, pas de trivialité; à peine de ci, de là une audace pour pimenter et faire fermenter le secret et si agréable levain de corruption qui est au fond de toute existence dorée et qui la garde de l'affreux ennui du blasement.

Mais voici qu'à Bruxelles, oui, Madame, à Bruxelles ! on se livre à une série de tentatives scandaleuses. Sous prétexte de théâtre libre, sous prétexte de neuf, sous prétexte plus impertinent encore que l'humanité ne se compose pas uniquement de la belle société, des directeurs, des auteurs et des comédiens ont osé introduire sur la scène les mauvaises façons et donner en spectacle aux yeux délicats, aux oreilles distinguées et aux narines raffinées des morceaux de la vie populaire, vrais certes, mais par cela même intolérables. Nous avons eu *Sœur Philomène*, avec une salle d'hôpital, *En Famille*, avec une mansarde de recéleur, *La Puissance des ténèbres*, avec ce que les stewards pudibonds des transatlantiques anglais, dans les cabines de pre-

mière classe, nomment à demi-voix et symboliquement les Dobbelliou-Ci. Dès les premières de ces horreurs certains représentants autorisés des belles manières ont quitté leurs loges avant la fin et on a bien vu qu'ils n'étaient pas contents.

Voici maintenant *Un Mâle*, avec un cabaret. Vraiment il ne manquait plus que cela. « Il y a là dedans, ma chère, un ivrogne tellement vrai, que c'est à se sauver. Il y a des servantes, ma chère, à qui les consommateurs prennent indécemment... la taille. Et puis des jurons, ma chère, comme si les maîtres n'étaient pas présents. Et des vilains propos contre les maîtres, et des encouragements pour les braconniers, ma chère. Il y a encore des pauvres, ma chère, de ceux vous savez qu'on n'aime pas à rencontrer et à qui la police défend de se montrer dans nos promenades élégantes. N'allez pas voir cela, ma chère, non, n'y allez pas ».

C'est à des considérations de cette amplitude que la très forte et très hardie tentative de M. Camille Lemonnier est en pature. La presse, qui obéit ouvertement ou servilement à l'influence du Monde où l'on se gobe, a, par ces raisons dédaigneuses, ou d'autres en lesquelles la sympathie pour l'auteur dissimule à peine la répulsion foncière, constaté certes le succès du premier soir, mais préparé l'indifférence qui, la saison aidant, a fait si promptement le vide autour d'une œuvre qui, indiscutablement, demeurera la première production marquante du théâtre belge contemporain à si lente et si difficile éclosion.

Ce qu'on a produit, à cette occasion, d'amplifications dignes de normalistes, sur la question de savoir si l'on peut tirer une pièce d'un roman, ou faire un roman d'une pièce, est inimaginable. Admirable matière à mettre en tartines journalistiques! Que valent ces dissertations quand on est d'avis que l'art est surtout dans la forme, et que son triomphe est précisément de vaincre les prétendues impossibilités des règles codifiées par l'impuissance, béquilles qui soutiennent les infirmes, entraves qui gênent les tempéraments de race. Les procédés changent suivant la forme et dès lors l'impression aussi. Quelle réflexion drôle que de dire, après avoir entendu le drame : « Ce n'est plus le roman ». Mais naturellement et heureusement. Il n'y a à plaindre, en pareille conjoncture, que ceux dont l'âme n'est pas assez souple pour rester ouverte à cette transformation et reste, quand même, cantonnée dans sa sensation première.

Deux choses surtout manquent, disent ces critiques exclusifs : l'ampleur sensuelle des amours de Cachaprès et de Germaine, l'ampleur panthéiste de la forêt qui en est le décor. Telles sont, assurément, les dominantes du roman. Mais il y a déplacement dans la pièce. Celle-ci apparaît comme une peinture de la vie au village en pays wallon. Les amours et la forêt ne sont plus que des facteurs de cette belle fresque. Ils y ont pris leur plan, très exactement, sans écraser ces autres facteurs essentiels : le cabaret, la ferme, le fermier, le domestique, le mendiant, les bêtes. Peut-être les adaptateurs, MM. Bahier et Dubois, et M. Lemonnier lui-même, ont-ils obéi trop à la préoccupation de mettre en bloc le roman à la scène; des détails superflus comme le personnage de la Gadelette, le font présumer. Mais la force des choses a imposé une dénaturation de l'œuvre primitive et un glissement vers un spectacle nouveau, très en rapport avec la conception actuelle du théâtre qui essaie de représenter la vie dans l'ensemble de ses actions multiples et fait rentrer la saillie qu'on y a si longtemps donnée aux actes, aux épisodes, aux drames individuels. Le titre primitif *Cachaprès*, le titre définitif *Un Mâle* semblent l'attester aussi. Il eût été plus exact de dire : Au pays wallon.

Dans la mise en scène, la tendance à décrire, mal dégagée, s'est affirmée puissamment au premier acte. Jamais nous n'avons vu un milieu plus sincèrement et plus adroitement rendu jusqu'aux moindres détails : les affiches, le joueur d'orgue, les servantes, la musique et le piétinement de la salle de danse à la cantonnade, le crépitement du tir aux chandelles, les allées et venues des buveurs, les galopades des danseurs. C'est de la wallonie villageoise, tout cela, avec une intensité qui écarte le reproche fait à cet acte d'être un peu long. Oui, pour ceux qui ne veulent voir dans l'œuvre que l'histoire tragique du braconnier et de sa maîtresse, non pour ceux qui cherchent la peinture saisissante de la vie rustique en Hainaut.

Mêmes réflexions pour le deuxième. C'est à qui dira que l'événement capital, la séduction de Germaine, se passe dans l'entr'acte et que cette aventure s'efface devant le merveilleux marchandage de la vache. Mais ce marchandage fait plus que toutes les amourettes pour dépeindre le milieu spécial où l'œuvre nous transporte. Il est tellement suggestif et caractéristique qu'il pourrait être joué seul, comme *En Famille*. Mais il ne donne qu'une facette de ce tout éminemment divers : les mœurs d'une population champêtre. Combien la description en sort plus forte quand on se reporte au cabaret, quand on songe au personnage saisissant de la mendiante.

A ce point de vue les deux derniers actes sont les moins réussis. La question : « drame individuel » y reprend le dessus. Les éléments descriptifs du pays et des mœurs y deviennent rares. La grande originalité qui transsudait abondamment jusque-là fait place à des complications empreintes de quelque banalité. La tendance si âprement savoureuse du théâtre nouveau dégénère en épisodes du théâtre ancien. Ne serait-ce pas à revoir, à reprendre, pour maintenir l'allure qui d'instinct avait été prise d'abord ?

Chose singulière, dans l'interprétation, le même partage s'est produit avec les mêmes conséquences. Tout ce qui sert à la description de l'existence wallonne aux champs a été supérieurement rendu. Tout ce qui tient aux amours de Germaine et de Cachaprès est resté médiocre malgré le très grand mérite de M. Chelles et de Mlle Sylviac.

Assurément, la nature très parisienne de ces deux artistes leur a causé des méprises sur ce que sont un braconnier et une demoiselle-fermière des environs de Fosses ou de Chimay. Mais supposez Cachaprès moins faubourien et Germaine moins étudiante, imaginez-les s'aimant mieux à la paysanne, qu'encore ils ne surgiront pas, dans le mouvement général de la pièce, avec la valeur de la Gougnole, l'épique pauvresse, mi-maraudeuse, mi-sorcière, mi-entremetteuse; avec celle de cette adorable Célina si naïvement amoureuse, si ingénûment villageoise; ils diront moins que Bricard, le pochard, que Grignol, le valet, que Hayot, le fermier. Supprimez ces prétendus comparses, la pièce n'existe plus. Ils sont tellement dans la vérité et la nécessité que chacun de leurs interprètes y est apparu comédien parfait et que c'est à eux que, sans réserves, sans discords, sont allés tous les éloges.

Comprise, comme nous venons de l'exposer, la pièce de M. Camille Lemonnier, apparaît, croyons-nous, avec ce qu'elle a d'évidemment très beau, et ce qu'elle a de fléchissant. On a écrit souvent, en ces temps derniers, que le théâtre devait donner des tranches de la vie sociale, sans commencement ni fin bien nets, rien ne commençant ni ne finissant dans la vie, et tout traînant avec soi, en un emmêlement inextricable, des filaments du passé et des pousses pour l'avenir. *Un Mâle* n'a pas suffisamment dégagé cette optique nouvelle. Il a le mérite de la réaliser en certaines de ses parties. Il a aussi le mérite de justice artistique d'avoir, plus exactement que *Germinal* de Zola, mis en scène un fragment des mœurs populaires et rompu ainsi avec le désormais insupportable théâtre dit des gens chics et des habits noirs.

La Sculpture au Salon de Paris.

Du moins, dans le jardin aux plâtres et aux marbres il y a de l'air, et quelque fraîcheur. Le gravier craque et grince sous les pieds, la verdure des corbeilles apaise la prunelle irritée, et de la verrière multicolore tombent des rayons gais, qui colorent en bleu ou en rouge, parfois, drôlement, tel nez de général arrêté devant son buste, ou la gorge, dressée en bataille, de telle nymphe plantée sur un socle. Le buffet, au fond, fait des clins d'œil aux passants. Et autour des poufs, le long de l'interminable chapelet de bustes alignés autour des massifs comme des lampions un soir d'illumination, les groupes se forment. Et l'on potine, et l'on jase, et l'on flirte.

S'il n'y avait pas de statues à regarder, cela serait tout à fait bien, et les vendredis du Salon auraient sans doute plus de succès encore qu'ils n'en obtiennent actuellement. On pourrait se livrer sans arrière-pensée (il y a des gens que d'étranges scrupules retiennent) à la contemplation des toilettes nouvelles que lancent les visiteuses, et au déshabillage moral (moral paraît ironique) de celles qui les portent.

Pour ceux qui ont la naïveté de regarder les œuvres qui servent de prétexte aux nonchalantes causeries des après-dînées salonnières, le tour est vite fait, et, plus encore que dans les salles de peinture, on se retrouve en pays connu, en pays si bien exploré que nulle surprise ne trouble la quiétude des promeneurs. Il semble que rien n'ait bougé, d'une année à l'autre, dans la vaste nature morte de marbre et de bronze rangée parmi les plantes vertes. Et l'illusion est d'autant plus complète que MM. les sculpteurs ont pris, depuis quelque temps, l'habitude de montrer sous leurs divers avatars : plâtre, bronze, marbre, les fruits divers de leur génie. Ainsi, l'on revoit pour la troisième fois, présentement en marbre blanc, la *Nymphe chasseresse* de M. Falguière, et la commission de placement a le bon goût de l'exhiber tous les ans au même endroit, quelle que soit la matière dans laquelle elle se montre. Cela évite les pas inutiles, simplifie les recherches et facilite la tâche des critiques. On peut se diriger les yeux fermés parmi l'avalanche des Jeanne d'Arc, des Diane, des Sources et des Amours maternels. Un coup d'œil suffit pour remettre en mémoire le morceau analysé, et l'étude à faire se restreint en un renvoi au précédent Salon.

L'Aveugle et le paralytique de M. Turcan reparaît à son tour, en marbre cette fois. *Les duellistes* de M. Mayer, ancien élève de l'atelier Vander Stappen, en sont à l'âge du bronze, de même que *l'Egalitaire*, de M. Captier et le *Roi Midas*, de M. Zacharie Astruc, en attendant qu'ils repassent insidieusement les tourniquets en montrant patte de marbre blanc, ainsi que l'a fait cette année *la Danse*, de M. Delaplanche.

Et ce sont là les gros morceaux du présent Salon. Il faut y joindre un tombeau de médiocre allure, par M. A. Mercié, loin, bien loin! des œuvres de jadis : le tombeau d'un banquier turc, M. Zarifi, représenté en fez et en redingote, étendu sur un divan, un livre à la main. Les Campi Santi d'Italie sont bourrés de semblables postures, qui puisent dans la ressemblance du modèle et dans la fidélité des plis de la redingote un succès non contesté. Puis encore une assez lourde *Renommée* en bronze, par M. Injalbert, deux figures décoratives commandées à M. Barrias pour l'escalier

des fêtes de l'Hôtel de ville, *le Chant* et *la Musique instrumentale;* enfin un *Président Carnot* glacial et deux grandes laides figures, *les frères Galigniani*, destinés à la ville de Corbeil, par M. Chapu.

Parmi ces froides images, reproduisant matériellement le modèle, espèces d'immenses photographies en ronde bosse, on cherche vainement une œuvre caressée et mûrie, une œuvre qui dénote plus que l'habileté du praticien à modeler des formes et à simuler des ressemblances.

Au dessus de toutes ces productions banales s'élève un bronze puissant et vraiment beau de notre compatriote Constantin Meunier : un torse de crucifié pantelant de souffrance, et d'une intensité d'expression tout à fait remarquable. C'est là une des rares œuvres d'art du Salon : la seule, peut-être, qui se détache de l'universelle médiocrité et donne la sensation d'une conception supérieure au métier. Un buste de femme en marbre blanc, coupé d'une façon originale, et d'une extrême douceur de traits, montre la souplesse de talent du grand sculpteur Rodin, et l'on s'étonne de voir la grâce et le charme qu'a donnés à ce fin visage l'artiste robuste qui sait déchaîner en des enlacements tourmentés la tempête des passions. Un autre buste de femme, exécuté par Mme Besnard, révèle une main habile à exprimer les aristocraties de la pensée.

Reste à signaler, pour compléter cette rapide énumération, les médaillons en bronze, d'une exécution matérielle en ses minuties, de M. A. Léonard, et la curieuse série de médailles par lesquelles M. Alexandre Charpentier type les auteurs joués au Théâtre-Libre : Catulle Mendès, Théodore de Banville, Léon Hennique, Henry Céard, Paul Bonnetain, etc., etc. Ce cadre artistique est amusant, et les figures, presque toutes, heureusement exprimées.

LES HYDROPHILES

Les *Hydrophiles* ont ouvert samedi leur cinquième exposition annuelle et se sont fendus, tout comme les *XX*, d'un catalogue illustré, avec titres autographiés (c'est devenu à la mode). L'exposition, plus nombreuse que de coutume, renferme, parmi des choses médiocres ou mauvaises, quelques œuvres d'artistes. En première ligne, un dessin de vieille femme offert à M. Popp par Félicien Rops, le très beau dessin de Toorop : *Mauvais salaire*, qui fut exposé au dernier Salon des *XX*, et une série d'aquarelles gouachées, par Guillaume Vogels, neiges fondantes en des bois rouillés, crépuscules descendus sur une orée flamboyante, paix dormante des mares dans les prés, sous la clarté argentée de la lune. Il y a aussi des roses délicatement peintes, des vues d'Ostende brouillées de pluie, toute une restitution de nature mélancolique d'une subtile impression et d'une harmonie de tons raffinée.

Un garde qui chemine, l'hiver, parmi les ornières reflétant les lueurs d'ambre du soir, nous semble digne de remarque. L'œuvrette est signée Hagemans. C'est, de tout son envoi, la meilleure page, la plus sentie, la moins « va je te pousse ».

Et nous prisons beaucoup un nouveau venu, M. Boulvin, qui a su trouver, sur le thème usé du petit moulin et du chemin creux, des modulations imprévues. Il y a dans ses aquarelles, fraîchement lavées, beaucoup de prime-saut et de goût. Un *Intérieur d'église*, avec la débâcle de ses chaises rangées sous la lumière vive qui tombe de la rosace à vitrail de couleur, rachète la nullité de telle page avec laquelle il voisine. Un *Hiver* aussi est habilement et artistement exprimé.

MM. Cassiers, Elle, Combaz, Crabbe, Ecrevisse, Mundeleer, Crabeels, Gileman, Mme Dupré et quelques autres, complètent, avec M. Heins, l'ingénieux illustrateur, ce salonnet, que dépare étrangement M. G. Delsaux. L'aberration dans laquelle est tombé ce jeune artiste, qui avait heureusement débuté, est à peine compréhensible. Les fusains et pastels qu'il expose ne sont intéressants à aucun point de vue : on n'imagine rien de plus mal dessiné ni de plus maladroit. Ses deux femmes nues, vues de dos, défient la critique la plus indulgente. Cela n'est ni original, ni audacieux : c'est simplement laid, et c'est abominablement peint.

Son voisin, O. Dierickx, sait construire ses figures. Mais quelle utilité de montrer au public des bouts de croquis d'académie, rognures d'ateliers qui devraient être relégués dans les portefeuilles?

Telle est, en ses inégalités, la petite exposition des *Hydrophiles*, qui arrive bien tard, la pauvre! pour espérer attirer l'attention.

Regarder des coquelicots fanés sur une petite table et des soucis dans un pot, quand dehors, dans la splendeur du printemps, éclate le concert des lilas et des glycines, et que les marronniers dressent comme des cierges dans la jeune verdure de mai leurs pyramides triomphales!.....

L'éducation artistique de la femme.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu sur cette intéressante question les observations que voici; nous les apprécierons dans un prochain numéro.

22 mai 1888.

Je vous préviens, Monsieur, que je serai complètement indiscrète. Non seulement il faut que vous m'accordiez quelques minutes d'attention, mais je tiens aussi à une réponse. Je vous ai tant de fois lu, si attentivement lu, que vous me devez, à titre de confraternité aujourd'hui où je prends la plume, un peu d'indulgence et... de patience.

Voici : depuis longtemps, dans *l'Art moderne* et dans votre dernier article tout particulièrement, vous ne cessez de dauber sur les pauvres femmes peintresses, sculpteuses, etc., qui infestent nos expositions, et vous allez si loin dans votre croisade contre la femme moderne savante, artiste, bas bleu, sportswoman, que vous en arrivez à incriminer presque ses nouveaux systèmes d'ablutions. Voulez-vous que nous retournions au moyen âge?

Je ne défends personne, Monsieur, donnant raison à votre sévérité contre le soi-disant Art qui émane de nos salons; seule-

ment, et j'arrive ici au but de ma lettre, dites-moi bien sérieusement, quelle occupation donnez-vous et permettez-vous à la femme que son intelligence élève au dessus des intérêts extrêmement terre à terre que lui offre la société : — Le ménage et le tricot? — Ils ont leur utilité grande, mais ne suffisent pas, hélas!

Il y a là et je ne sais si votre esprit a daigné s'y arrêter quelquefois, un problème très sérieux à résoudre. Placée entre le ridicule, la médiocrité de ses tentatives et l'inaction, la situation de la femme intelligente, de cette intelligence qui vaudrait la vôtre, Messieurs... les supérieurs (je ne parle pas de couvent), si au lieu d'être basée sur la subtilité et la sensibilité elle empruntait de la force au jugement et à une énergie morale que l'essence de sa vie même ne lui permet pas, cette situation vous dis-je, est terriblement pénible et difficile. Admettez un instant qu'un caprice de la nature vous ait créé femme, et femme avec votre valeur intellectuelle. Croyez-vous alors que le pot-au-feu, les cancans et la toilette vous eussent suffi? Je vous vois un formidable bas bleu excitant l'ire des femmes qui vous seraient inférieures et celle des hommes qui ne pourraient vous dominer.

La femme a donc trouvé l'Art, la Science dans lesquels elle a essayé de s'acclimater, de déverser un peu de cette agitation, de cet Idéal qui l'énervent.

De la peinture, de la musique en chambre, soit! me direz-vous, mais par pitié que ces dames nous fassent grâce de leurs élucubrations.

Hé, Monsieur, n'ai-je pas parlé d'Idéal?

Après des essais devant des amis généreux et intéressés, l'ambition élargit ses ailes ou veut faire grand, on croit atteindre le rêve d'être quelqu'un et les voilà, les malheureuses, lancées dans les expositions, dans les concerts pour le plus grand désespoir des rédacteurs de *l'Art moderne*.

Un philosophe m'eût déjà arrêtée par un grand mot. Êtes-vous de son avis, Monsieur, et pensez-vous que l'amour seul doive remplir notre vie? Dans ces temps de positivisme, de réalisme et de parade, l'homme qui doit être le rêve et la vie d'une femme me semble difficile à rencontrer. En avez-vous beaucoup vu dans nos salons de héros dignes de ce rôle?

Après cette sortie aussi banale que sincère, permettez-moi de concentrer votre attention sur la question que je serais grandement désireuse de vous voir résoudre. A quoi une femme au dessus de la moyenne, voire même supérieure, doit elle occuper cette force qui, si elle reste inactive, doit fatalement la pousser à un extrême quelconque?

Ne me dites pas, Monsieur, que votre journal est incompétent, ne s'occupant que des choses de l'Art. Ici, il s'agit non de choses, mais d'une personne qui tient étroitement à l'Art : de la femme. Dans l'antiquité elle l'inspira par ses formes, dans la modernité... plus vêtue, elle peut l'affiner, le diriger par son influence dans la société.

Je vous assure qu'un article qui prendrait pour titre : « l'Education artistique de la femme » écrit avec votre talent, aurait un singulier attrait.

Merci, Monsieur, de votre attention et croyez bien que si vous daignez me répondre, je ne serai pas la seule à m'en réjouir.

Avant de clore ma lettre, laissez-moi vous faire savoir que je ne peinturlure, ne sculpture, ne musique, ni n'écrivasse. J'ai droit à toutes vos sympathies.

Mme X.

NOS PAYSAGES

A l'une des dernières séances de la Chambre des représentants, il a été question des massacres que l'on continue à commettre, malgré l'exaspération du pays, parmi les arbres des forêts et les rochers des vallées. M. Carlier, député de Mons, a très justement défendu nos paysages contre les vandales qui, pour construire un chemin de fer ou une route, ravagent sans pitié les sites les plus pittoresques de la Belgique. C'est pour Anseremme qu'il a demandé grâce, — Anseremme, l'une des plus charmantes de nos stations d'été, et un nid de peintres, illustré par quelques-uns de nos paysagistes: Boulenger, Fontaine, Hagemans.

« J'ai demandé, l'année dernière déjà, a dit M. Carlier, qu'on ne saccageât pas l'admirable paysage d'Anseremme par les travaux du chemin de fer projeté; je me permets de revenir à la charge. Je sais qu'il existe au banc des ministres quelques admirateurs éclairés des beautés de la nature. On les comprend et on les interprète si bien autour d'eux qu'ils seraient, du reste, impardonnables de n'en pas comprendre les séductions.

« Je ne crois donc pas pouvoir mieux m'adresser qu'à eux pour demander qu'on ne laisse point porter sur la vallée de la Lesse une main sacrilège.

« Le sort cruel de la vallée de la Molignée est bien fait pour m'inspirer des craintes.

« Que l'on n'épargne aucun effort pour laisser à Anseremme son caractère si pittoresque, il n'y aura qu'une voix dans le pays pour en remercier le gouvernement.

« Il serait vraiment inouï qu'on songeât à ne pas respecter Anseremme, l'un de points les plus jolis et les plus aimés de la vallée de la Meuse. »

M. Beernaert, ministre des finances, a fait aussitôt une déclaration peu rassurante :

« Je tiens, en effet, autant que personne à nos beaux paysages; j'y tiens comme aux vieux monuments, comme aux vieux quartiers de nos villes, comme à tout ce qui rappelle la vie d'autrefois et peut mettre un peu de poésie dans la nôtre. Mais, hélas! les travaux publics, et plus particulièrement les chemins de fer, sont d'impitoyables destructeurs de paysages, et, dans le cours de ma carrière ministérielle, j'ai dû me rendre complice de plus d'un crime de ce genre, tout comme, à Anvers, j'ai dû faire tomber le quartier si pittoresque qui a fait place aux nouvelles installations de l'Escaut. Qu'y faire? Les considérations de sentiment doivent malheureusement céder devant des considérations d'utilité pratique.

M. Carlier. — Vous êtes cependant un ministre conservateur. (Rires.)

— M. Beernaert. — Mes sentiments de conservation ne vont pas jusque-là. La conservation n'est pas l'immobilité. Quoi qu'il en soit, la Lesse se trouvera mal du chemin de fer, comme l'a fait déjà sa voisine, la Molignée, et je ne puis que souhaiter, avec l'honorable M. Carlier, qu'Anseremme ne soit pas trop sacrifié. »

LIVRES

Lisons! fragments choisis de littérature française contemporaine, par Jean Chalon. — Namur, A. Bister-Bois d'Enghien, 1888; 1 vol. in-4° de 580 pages.

« J'ai choisi dans mes écrivains favoris les pages qui m'ont le

plus charmé, qui m'ont mis hors de moi. Les choses et les gens ennuyeux nous laissent en nous-mêmes. Pour chaque auteur on trouvera une brève notice biographique, et après chaque texte quelques notes absolument sans prétention... Autant que possible, les pièces de *Lisons!* ne figureront dans aucune autre collection... Il va de soi que le volume pourra être laissé entre les mains des très jeunes filles; et cependant des auteurs réputés dangereux et subversifs s'y trouvent richement représentés — par des pages absolument anodines... A quoi bon un livre de lecture? me demanderont les indifférents. Mais j'y vois un moyen de vulgarisation, tout simplement; ceux qui auront ici savouré le passage de tel auteur, prendront goût à l'œuvre et la liront en entier... »

Par ces considérations, M. Jean Chalon, professeur de sciences naturelles, justifie et commente l'anthologie nouvelle (à la centième nous ferons une croix) qu'il présente au lecteur. Les écrivains contemporains seuls y sont admis, et parmi ceux-ci une soixantaine de Français, une douzaine de Belges : MM. J. Becker, A. Clesse, Ch. De Coster, L. Dommartin, A. Dubois, G. Eekhoud, Goblet d'Alviella, Camille Lemonnier, A. Mathieu, Vandrunen et Verhaeren.

Memento des Expositions

ANVERS. — Salon triennal. Du 15 juillet au 15 octobre. Délais : demandes d'admission, 1er juin; envoi des œuvres, 20 juin. S'adresser à la *Société directrice de l'exposition des beaux-arts*. Gratuité du transport sur le territoire belge (grande vitesse tarif 2) pour les ouvrages admis.

BRUXELLES. — Exposition rétrospective d'art industriel. — 34 classes :

1. Epoque belgo-romaine; 2. Epoque franque; 3. Orfèvrerie et émaillerie religieuses; 3. Orfèvrerie et émaillerie civiles; 5. Bijoux, montres et miniatures; 6. Médailles; 7. Cuivres; 8. Etains; 9. Ferrures; 10. Coffrets; 11. Armes et armures; 12. Ivoires; 13. Marbres et albâtres; 14. Bois sculptés; 15. Meubles; 16. Horloges et pendules; 17. Cuirs et reliures; 18. Verres; 19. Vitraux; 20. Grès; 21. Terres vernissées; 22. Faïences; 23. Porcelaines; 24. Terres cuites artistiques; 25. Tissus; 26. Tapisseries; 27. Broderies; 28. Dentelles; 29. Vêtements sacerdotaux; 30. Costumes civils; 31. Eventails; 32. Manuscrits enluminés; 33. Instruments de musique; 34. Gildes et corporations.

Frais d'assurance, d'installation, de garde, d'expédition et de réexpédition, à la charge du gouvernement.

Renseignements : *place de Louvain*, 11, *Bruxelles*. Bureaux ouverts de 10 à 12 heures.

DOUAI. — Exposition internationale de la Société des Amis des Arts. 18 juillet-1er août. Envois du 25 juin au 4 juillet.

NEW-YORK. — Concours pour le monument du général Grant. Devis approximatif : 500,000 dollars (2,500,000 francs). Granit ou granit et bronze. Projets : de deux à quatre dessins (élévation géométrique, plan de chaque étage, coupes verticales, motif principal et vue perspective), tracés *au crayon et à l'encre de Chine* et accompagnés d'une *description* et d'un *devis détaillé*. Envois jusqu'au 1er novembre 1888, *franco* à l'Office de la *Grant monument association*, New-York City.

Primes : 1,500, 1,000, 500, 300 et 200 dollars (7,500, 5,000 2,500, 1,500 et 1,000 francs). Renseignements : *Richard T. Greener, secrétaire*, 146, *Broadway, New-York*.

PARIS. — Exposition internationale de 1889. Du 5 mai au 3 octobre. Maximum d'envoi par artiste : 10 œuvres, exécutées depuis le 1er mai 1878. Délai d'envoi : notices, 15 mai-1er juin 1888; œuvres, 15-20 mars 1889. Les artistes qui n'auraient pas reçu avis de leur admission d'office, à la date du 15 juillet 1888, devront faire le dépôt des œuvres indiquées dans leurs notices du 5 au 20 janvier 1889, au palais du Champ-de-Mars, n° 1, pour que ces œuvres soient examinées par le jury.

PARIS. — Exposition internationale de Blanc et Noir. 1er octobre-15 novembre (Pavillon de la Ville de Paris).

Six sections : 1. Dessins; 2. Art ornemental et décoratif; 3. Fusains; 4. Gravures; 5. Aquarelles et pastels; 6. Dessin industriel et d'enseignement. — Limite : Deux œuvres de chaque catégorie par artiste.

ROTTERDAM. — Exposition triennale internationale. 27 mai-8 juillet. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Commission directrice de l'Exposition, Académie des Beaux-Arts, Coolvest, Rotterdam*.

SPA. — Exposition annuelle. 1er juillet-15 septembre. Délai d'envoi : du 30 mai au 24 juin. Renseignements : *M. Louis Gosset, secrétaire de la commission directrice de l'exposition des Beaux-Arts, Spa*.

Petite chronique

M. Antoine et la troupe du Théâtre-Libre ont donné dimanche et lundi deux dernières représentations composées du spectacle dont nous avons rendu compte la semaine passée : *le Pain du péché* d'Aubanel et Paul Arène, et *En famille* d'Oscar Méténier, avec, comme lever de rideau, l'exquise fantaisie de Banville qu'on ne se lasse pas de réentendre : *Le Baiser*. Ces pièces étaient jouées par les artistes qui les ont créées à Paris : Mme Marie Defresnes, qui a de très beaux cris de passion et un caractère dramatique soutenu dans *le Pain du péché*; M. Raymond, interprète consciencieux et intelligent du rôle de Malandran; M. Mayer, qu'on a surtout applaudi dans le rôle de Gugusse d'*En famille*, auquel il donne une physionomie inoubliable; M. Bertin, Mlles Barny, De Neuilly et Colas et surtout M. Antoine lui-même, l'artiste souple et charmant, tour à tour, dans la même soirée, gracieux dans *le Baiser*, passionné dans *le Pain du péché* et d'un cynisme stupéfiant dans le personnage du père Paradis, l'usurier-recéleur dont M. Méténier à fait le héros de son amusante comédie.

Il est bien fâcheux que les soirées tièdes de mai aient éloigné des salles de spectacles le public, pour le pousser vers les ombrages du Waux-Hall et du Bois. Mais devant les demi-salles de vrais amateurs qu'avait formées l'attrait du spectacle exceptionnel annoncé, M. Antoine a cette fois, comme aux belles soirées de *la Puisssance des ténèbres* et de *la Femme de Tabarin*, remporté un vrai triomphe. Il a été acclamé et rappelé après chaque acte, et nous comptons bien que ses représentations, trop tôt interrompues, seront reprises au début de l'hiver. Les occasions d'entendre des œuvres littéraires jouées avec le respect des auteurs sont trop rares pour que nous ne souhaitions de tout cœur voir l'œuvre artistique de M. Antoine récompensée comme elle le mérite.

Par un froid sibérien, l'Hippodrome a ouvert ses portes hier. On s'attendait à voir présenter des ours blancs en liberté. Au lieu de ces animaux polaires, on a vu défiler des chevaux, beaucoup de chevaux, des chevaux sauteurs, des chevaux valseurs, des chevaux savants, et, pour une représentation de début, le spectacle n'a pas mal marché. L'arène est vaste. Elle occupe tout l'hémicycle des pavillons de l'Exposition de 1880, actuellement voués au Grand Concours. Par le beau temps, cette attraction nouvelle sera très goûtée.

Le *clou* de la représentation d'hier devait être l'apparition de Mlle Von Walberg, une écuyère dont on vante à l'envi l'intrépidité et la grâce. Nous ignorons si le programme a été suivi jusqu'au bout. Le froid était tel que les spectateurs ont abandonné tous l'estrade après la première partie et, ma foi, nous avons suivi leur exemple. Bon nombre d'entre eux ont été chercher des consolations dans l'atmosphère réconfortante du *Grill-Room*. C'était moins équestre, mais plus chaud.

Quoi qu'il en soit, l'Hippodrome est ouvert et fonctionne tous les jours, à 3 heures. Les jeux olympiques, les courses de chevaux, les sauts de barrières, remplissent le programme, à la grande joie des amateurs d'équitation.

Qu'on se le dise.

M. Henri Deschamps donnera ce soir et demain, au théâtre Molière, deux représentations de : *les Domestiques*, par MM. Grangé et Deslandes.

C'est le 2 juin qu'aura lieu, au théatre de la Monnaie, la première des représentations que donnera la troupe du duc de Saxe-Meiningen. Le spectacle se composera de *Jules César*, qui a fait à Anvers, ainsi que nous l'avons dit, une profonde impression. Les représentations se succéderont tous les soirs jusqu'au 1er juillet. Chacune des œuvres dont nous avons publié la nomenclature sera jouée trois fois. Ce seront des soirées de haute attraction et d'un intérêt artistique exceptionnel.

Nous avons assisté récemment, à Paris, à deux concerts de musique de chambre donnés, l'un à la salle Pleyel, l'autre au Cercle Saint-Simon, et consacrés à l'école française contemporaine. On y a entendu et vivement applaudi le *trio* de Vincent d'Indy, exécuté cet hiver au Salon des *XX*, et *la mort de Wallenstein*, l'une des trois ouvertures pour la trilogie de Schiller composées par le jeune maître. Des œuvres diverses de MM. Chausson, Ch. Bordes, G. Fauré, J. Tiersot, H. Duparc, etc., témoignent de la valeur des musiciens qui, élevés à l'école de César Franck, ont le souci d'un art raffiné et neuf. Des mélodies populaires françaises, harmonisées par M. Tiersot, ont été particulièrement goûtées.

Une œuvre nouvelle de César Franck a été produite à l'une de ces intéressantes séances : un *prélude, aria* et *finale* pour piano, d'une ampleur et d'une profondeur admirables.

Parmi les exécutants nous avons retrouvé M. C. Liégeois, notre compatriote, qui est arrivé à conquérir à Paris l'une des premières places parmi les solistes.

Tati l'Perriqui a été joué à Paris la semaine dernière et y a obtenu un vif succès. Voici en quels termes *Gil Blas* apprécie cette tentative originale :

« L'idée vint un jour à M. Raskin, le président du cercle de Liége, de donner à Paris des représentations de *Tati*. Cette tentative devait réussir, car si tous les Belges sont amis de la France, les Wallons sont pour nous de véritables Pylades.

Aussitôt conçu, le projet fut mis à exécution et le Cercle d'Agrément débarqua il y a cinq jours à Paris. La salle du Château-d'Eau était libre, on s'en empara, des invitations furent lancées, et voilà comment nous nous trouvions réunis hier soir à la colonie belge de Paris. Toute la soirée n'a été qu'un long éclat de rire.

Les Français eux-mêmes, qui ne comprenaient que peu ou point la langue, entraînés par des situations d'un comique irrésistible partageaient l'hilarité générale.

Quelques jolies Wallonnes se voilaient la face aux passages risqués.

Ah ! c'est qu'elle est raide dans ses expressions, la langue wallonne, et c'est qu'on y appelle un chat par son nom.

Les interprètes amateurs en remontreraient à bien des comédiens, ils ont recueilli leur large part de bravos.

Par une délicate attention l'orchestre a commencé la soirée en jouant *la Brabançonne* et *la Marseillaise*. »

La *Vie pour rire*, dont le premier numéro a été distribué samedi (Dentu, éditeur, 3, place de Valois, Paris), annonce en ces termes sa naissance : « La joie et l'idéale grâce, la fantaisie bouffonne, le charme, le généreux paradoxe — ces sourires du génie français — se nomment aujourd'hui Théodore de Banville, Emile Bergerat, Grosclaude, Catulle Mendès, Armand Silvestre.

Il nous a semblé que le groupement, chaque semaine, de ces cinq écrivains, de ces cinq poètes, dans un élégant livre-journal très joli et vendu à très bon marché, serait agréable au public français qui veut résister à l'envahissement des tristesses politiques et chez qui la bonne humeur est une espèce de patriotisme. »

La *Vie pour rire* est vendue 30 centimes le numéro. Abonnements : Paris, 16 francs par an ; étranger, 24 francs.

On a vendu à Paris la collection Goldschmidt. La première vacation, qui comprenait 53 tableaux, a produit 797,570 francs.

Voici les prix atteints par quelques-uns des tableaux vendus le plus cher :

La Vallée de la Toucque, de Troyon, 175,000 fr. Une Barrière, du même, 101,000 fr. ; l'Abreuvoir, 35,000 fr. ; Chèvres e roses, 16,000 fr. De Delacroix : Côtes du Maroc, 50,000 fr. ; les Bergers, 25,000 fr. ; l'Enlèvement de Rebecca, 29,000 fr. Un Duprez, Moulin à vent, 20,000 fr. Un Th. Rousseau, la Rivière, 25,000 fr. Un Decamps, une Cour de ferme, 32,400 fr. Un Meissonier, 17,000 fr. Un Ziem, 26,000 fr.

La Revue contemporaine, organe officieux de la Société des Agriculteurs de France, dont la première livraison a paru le 15 avril, publie tous les samedis un roman, une ou deux nouvelles de récits de voyages, des poésies, des portraits littéraires, des articles de critique, d'agronomie, d'économie rurale ou politique, une chronique théâtrale, littéraire, financière, etc. Abonnements : France, 25 francs par an ; Union postale, 30 francs. Edition sur papier de Hollande, 60 francs. S'adresser à l'éditeur, A. Bœswilwald, rue de Rennes, 167, à Paris.

Le dernier numéro de *Caprice-Revue* contient un portrait d'Erasme Raway, — au crayon et à la plume.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — Pour une voix de femme (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa . . . . . fr.	1 25
2	Chant d'amour d'Elsa	0 75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — Pour une voix d'homme (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — Pour une voix d'homme (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES
FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ
GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 23. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 3 Juin 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

La Nouvelle Carthage. — L'art et les élections. — L'éducation des femmes. — Les dessins de Victor Hugo. — Un Male. — Un théatre libre. — Petite chronique.

LA NOUVELLE CARTHAGE

Délaissant la compagnie de rustres et de marauds que si bellement il fit passer dans le décor des *Kermesses* et de *Kees Doorik*, Georges Eekhoud s'attaque, en son récent volume, à la puissante et arrogante bourgeoisie, qu'il déshabille à grands coups de plume et de bec, qu'il cingle sans pitié de coups d'étrivières.

C'est Anvers qui tend la croupe, Anvers, la Nouvelle Carthage, à laquelle il prête, en traits vigoureux, les appétits sensuels, le féroce égoïsme, l'âpreté au gain, et aussi les hypocrisies, les mœurs avilies, les ambitions mesquines, les hontes secrètes, les vices enfouis au fond des luxueux hôtels.

Crânemnet, l'artiste fait pleuvoir les coups de cravache. Son récit, — un récit quelconque de jeune fille riche, mariée sans amour à un homme de sa caste, dont le débarrasse, pour lui permettre d'être heureuse, un étrange bohême qui apparaît, dans cette société pourrie, comme le Vengeur, — n'est qu'un prétexte aux allusions directes, aux observations méprisantes, à la grêle de paroles sifflantes et coupantes qui tombe sur les vrais acteurs du drame.

En ces termes sont présentés les hommes qui com posent la « haute société » anversoise, telle que Georges Eekhoud le comprend :

« Tous sont savants dans les arcanes du commerce, dans les complications et les escamotages qui font passer l'argent des autres dans leurs propres coffres, comme en vertu de ces phénomènes d'endosmose constatés par les physiciens; tous pratiquent la duperie et le vol légal; tous sont experts en finasseries; en accommodements avec le droit strict, en l'art d'éluder les codes. Riches, mais insatiables, ils voudraient être plus riches encore. Les plus jeunes, leurs héritiers, ont déjà l'air fatigué par des soirées et des veilles précoces. Ils ont des fronts vieillots et sérieux de viveurs mornes, excédés de calculs autant que de plaisirs. Quoiqu'ils soient dans le monde, leurs regards s'escriment, comme s'il s'agissait de jouer au plus fin et de « mettre l'autre dedans ». La pratique du mensonge et du commandement, l'habitude de tout déprécier, de tout marchander, l'instinct cupide et cauteleux enveloppe leur personne d'une température de fièvre; ils réfrènent à peine leur brusquerie sous des démonstrations de politesse; leur bienséance est convulsive : leur poignée de main semble tâter le pouls à votre fortune, et leurs doigts

ont des flexions douces, sournoises d'étrangleurs placides qui tordent le col à des volailles grasses. Et chez les tout jeunes, les blancs-becs, les jolis jeunets, on sent la timidité et l'humiliation de novices beaucoup plus ennuyés de ne pas encore gagner d'argent que de ne pas en dépenser à leur guise. »

D'un bout à l'autre de ce roman d'observation aiguë et de description à coups de stylet, c'est une charge à fond contre la dépravation bourgeoise. En tel chapitre, le livre touche au pamphlet. En tel autre, l'écrivain-peintre des polders se ressaisit, s'oublie presque, et s'attarde en de savoureux morceaux qui sortent du cadre, mais donnent à l'œuvre une valeur spéciale. L'épisode du steamer qu'on met à l'eau, l'émeute, un jour d'élections, réprimée par la garde-civique à cheval, le Riet-Dijk sont des tableaux de choix, brillamment peints, en tons riches et harmonieux, et se rattachent plus directement que les épisodes imaginaires du roman à l'art analytique de Georges Eekhoud.

C'est surtout un naturaliste que cet amant des plaines où serpente l'Escaut. Un naturiste plutôt, selon la terminologie adoptée. Rarement, par échappées, sa vision agrandie pénètre les symboles que dégage la nature. Mais bientôt le détail le reprend et le captive. Ce sont, aussitôt, de minutieux coups d'œil sur la réalité ambiante que patiemment il restitue en nets dessins, rehaussés d'expressions techniques non pédantes. Et les épisodes se succèdent, en motifs d'illustration fouillés et étudiés, la pénétration des caractères laissée au second plan.

C'est là la caractéristique de l'œuvre, son mérite à la fois et sa partie faible : le côté descriptif est attachant et tracé de main ferme, l'humanité est absente, presque, et peu logiquement s'enchaînent les actions des personnages.

Paridael aime Régina, vaguement, c'est vrai, et ne fait rien pour se hausser à cet amour qu'il juge hors de sa portée. Et sans motif apparent, alors que, ballotté par la vie, il a roulé dans les bouges à matelots, brusquement il se reconquiert pour tuer le mari de celle qui plane dans ses souvenirs et la jeter dans les bras du peintre Marbol.

Les allusions, ici, à un procès célèbre, sont peu voilées, et tendent à transformer en roman à clef, une œuvre en quelques-unes de ses pages forte et vibrante.

Le personnage de Paridael, certes, est neuf. Mais il est peut être insuffisamment construit. Telles figures épisodiques : Tilbak, le matelot devenu trafiquant, Marbol, le peintre jadis conspué par Anvers, et reçu, et loué, et vanté depuis qu'il gagne de l'argent, depuis qu'il fait, selon la pittoresque et hardie expression de l'écrivain, de l'or avec de la m...., sont plus gaillardement campés et tiennent mieux debout que le fuyant et inconsistant héros du livre.

Au surplus, c'est incontestablement le milieu plus que les acteurs qui ont intéressé l'écrivain, et le titre adopté confirme cette appréciation. Souhaitons que le tableau soit poussé au noir. Souhaitons que *la Nouvelle Carthage* passe pour une satire plutôt que pour une étude de mœurs. Souhaitons-le, sans trop l'espérer. Car il y a, au travers des pages, de vivants frissons de vie et de terribles notations de réalité.

L'ART ET LES ÉLECTIONS

Il va de soi que dans les innombrables articles, polémiques, tartines, lettres ouvertes ou fermées, pamphlets, réunions, conciliabules, séances, meetings, qui ont eu lieu à l'occasion des élections législatives bruxelloises qui se préparent, il n'a jamais été question de l'art et des artistes, de la nécessité de donner à cette brillante force sociale sa représentation et ses défenseurs, de lui assurer des garanties au moins égales à celles qu'on concède au canton de Hal ou à Saint-Josse-ten-Noode. Non, on ne les a pas même injuriés. On les a passés sous silence. Mieux vaut pourtant, en rhétorique et dans la vie, l'invective qui la prétérition.

On assure que des artistes, peintres, écrivains, musiciens, sculpteurs, architectes, se sont émus de ce sans gêne et ont résolu de forcer sinon nos politiciens, myopes en tout sauf en ce qui concerne leurs ambitions, au moins le public, à restituer aux intérêts élevés qu'ils représentent, l'attention à laquelle ceux-ci ont droit.

Comment! on aura, entre autres, dressé une liste dite des Larbins eu égard à la domestication et à la soumission qu'on espère de ceux qu'on y a inscrits. On aura fait un potage dans lequel toutes les herbes de la Saint-Jean politique sont à mijoter. On aura, avec des prudences d'apothicaire combinant un clystère émollient, dépuratif et calmant, réuni des drogues assurant la complaisance des groupes les plus saugrenus! Liste à laquelle on peut appliquer ces paroles de César dans la tragédie jouée hier soir : « Je veux avoir près de moi des hommes gras, légers de cervelle et qui dorment la nuit. Ce Cassius a un aspect de maigreur et un air décharné : il pense trop. Ces hommes sont dangereux ». Et alors que les mesquineries, les convoitises, les calculs reçoivent ainsi un morceau de la tarte électorale, on ne pensera même pas à ce qui fait l'ornement du pays et lui maintient, non sans peine, la gloire que ces vulgaires préoccupations et ces tripotages compromettent?

Les artistes ont raison de se gendarmer et de réclamer leur place à la Chambre. Il y a parmi eux d'autres hommes et d'autres forces que celles du bataillon scolaire qu'on propose aux électeurs et pour lequel on a recruté tant de petits. Tel peintre, tel écrivain ferait autrement figure que les médiocrités dont la marée envahit tous les pouvoirs publics.

Aussi applaudissons-nous à ce mouvement de protestation et d'indignation. Alors même qu'il ne devrait pas réussir dans une élection où dès aujourd'hui chacun a reçu ses ordres et exécutera sa consigne, il dégagera ce qu'il faudra faire à l'avenir. L'Art vaut bien le Notariat. Et puisqu'on prend des gens variés pour les besognes d'obéissance, il convient qu'il y ait des artistes pour les œuvres d'indépendance.

L'ÉDUCATION DES FEMMES

A MADAME X...

Cette lettre, que *l'Art moderne* publie dans son dernier numéro, est-elle bien de vous, Madame l'Inconnue, c'est-à-dire d'une femme? On trompe si souvent l'écrivain quand on signe X... On prend le sexe et l'âge qu'on veut. On se déguise à sa guise. Défiants nous sommes. Mais que faire? Le plus sage est de traiter la fiction possible comme la réalité, et de s'y mettre de tout cœur, en supposant la jeunesse, la beauté, et tout, et tout! Cela a au moins pour effet de mettre en train, et je m'y mets, qui que vous soyez.

Mes idées sur l'éducation de la femme. Il me vient comme réponse: Que chacun élève la sienne à sa manière. La sienne: car la vraie éducation, commence avec la possession première et l'amour. Celle qu'une femme se donne, ou qu'on lui donne, avant ce professorat suprême, ne compte pas.

Mais on m'accuserait de me tirer d'affaire par une cabriole, et mieux vaut m'exécuter comme je pourrai.

J'ai déjà traité ce sujet dans *l'Art moderne*, il y a du temps. Et dans l'Almanach des Etudiants de Liége, il y a du temps aussi. Je m'y étais appliqué alors, et les circonstances étaient alors pour moi favorables, le hasard m'ayant fourni de très notables sujets d'études. En telle matière, il est malaisé de penser de deux manières, et d'écrire aussi.

Comment on élève une femme. Non, pas une femme. Mais la femme artiste, n'est-ce pas? la non-première venue, celle, au contraire, où l'on se retrouve et qu'on voudrait sienne, passagèrement ou pour plus longtemps. Vous, Madame, ou cette autre, et cette autre encore, et une quatrième... Qui, valant quelque chose, n'est point Barbe-Bleue intellectuellement, et n'a pas au moins sept femmes pendues en sa mémoire, armoire plus mystérieuse que celle à la clef inlavable.

Les femmes artistes! Pour qui les connaît, pour qui les fréquente, pour qui les aime, et pourtant les juge, que de réflexions faites, reprises, refaites, et finalement que de doutes et d'obscurités! Le sujet en vaut la peine par ce temps où, suivant un mot récent, femmes et filles songent plus à devenir *bâchelières*, qu'à rester *bâchelettes* comme aux belles époques de vraie supériorité féminine, où elles se contentaient de charmer l'autre sexe sans penser à raisonner avec lui et à l'épater par leur érudition et par leur virtuosité en ce sport nouveau qui consiste à conquérir des diplômes; car leur puissance vient de l'admiration qu'on a pour elles, et l'admiration masculine s'alimente beaucoup plus de beauté que de science.

Le fort en thème femelle est encore plus déplaisant que le fort en thème mâle. Grâce aux lycées de jeunes filles, nos contemporaines sont en train de remanier le mythe de l'Amour et de Psyché. Les Psychés d'aujourd'hui savent tout et ont leur diplôme. La charmante ignorance de leur candide ancêtre leur est odieuse; loin de recevoir des leçons de qui les adore, elles sont prêtes à lui en donner; gare à l'amoureux qui n'est pas ferré sur toutes les matières inscrites aux programmes des cours supérieurs pour dames.

Dans l'art aussi elles se poussent tant qu'elles peuvent, avec des réussites diverses. Un méchant, ce terrible Emile Verhaeren (gare aux représailles, imprudent ami; ignorez-vous tout ce que vous risquez de perdre?), a écrit à leur sujet : *Elles font de la peinture pour être dispensées de faire de la tapisserie.*

Ne nous plaignons pas trop, alors qu'il en est qui s'insinuent déjà dans la politique, et que toutes suivront tôt ou tard, n'en doutez pas. Jouissons de notre reste, et subissons cette première invasion d'amazones en attendant les autres.

Entre nous, toutefois, il est bien permis de dire que ces prétentions de divinités sont sujettes à caution, et de rechercher dans quelle mesure sont aptes à cet ensemble de fonctions nouvelles dont notre fragilité, chaque fois qu'il s'agit de leur résister, les laisse s'emparer. Sans songer à leur crier, comme font certains brutaux, avec injustice et fausse hardiesse : « Laissez tout cela tranquille, ce n'est pas votre affaire; vos prétentions intellectuelles n'ont servi qu'à developper chez vous la gastrite et les migraines; la femme la plus intelligente n'est qu'un homme médiocre », risquons quelques timides observations de nature peut-être à assainir la situation et à montrer à ces gracieuses et envahissantes personnes jusqu'où peuvent aller légitimement leurs conquêtes et leur gloire.

Qu'une femme ne soit pas un homme est une vérité que trop d'adorables manifestations de l'ordre matériel sont chargées d'établir pour qu'on la puisse contester. Remercions-en le destin.

Mais qu'intellectuellement la femme soit capable de faire ce que fait l'homme, voilà le champ de la controverse. Que n'avons-nous ici des témoignages extérieurs aussi évidents, aussi palpables que dans le premier cas. Hélas, nous en sommes réduits à des constatations d'un ordre purement moral et de là vient la confusion.

Quelle différence y avait-il entre la cervelle d'Adam et la cervelle d'Ève? Quelles modifications le cours des âges a-t-il apporté à ces deux encéphales originaires? Mes savantes lectrices, toutes brevetées autant qu'on peut l'être, j'en suis certain, puisque c'est la mode, savent ce que c'est que l'encéphale.

Des modifications, il y en a eu, à n'en pas douter. Une très curieuse observation le prouve. Quand on a déplacé à Paris le cimetière des Innocents où le moyen-âge avait entassé des morts par centaines, un ethnologiste (encore un mot très à la portée de mon public en jupons) eut l'idée de mesurer, en grand nombre, les boîtes crâniennes (la vilaine expression, mais très scientifique), d'hommes et de femmes. Les premières étaient toutes d'une capacité plus grande que les secondes, ce qui n'avait rien d'extraordinaire étant donné que ces dames sont forcées de reconnaître que même actuellement, même en prenant leurs plus éminents sujets, nous avons l'avantage de posséder *les plus vastes fronts;* mais le savant et indiscret quidam, ayant établi l'étendue moyenne de cet écart, s'avisa de la comparer à l'écart entre les mêmes boîtes au temps actuel, et constata, non sans stupéfaction, car c'était un partisan déclaré de l'équation des aptitudes artistiques et autres entre les deux sexes, *qu'il avait augmenté !!!*

La conséquence qui semblait s'imposer était donc, s'il est vrai qu'entre êtres de la même espèce, l'intelligence est en général en rapport avec les dimensions du crâne, que loin de marcher, depuis le moyen-âge, au parallélisme de l'égalité, les spécimens barbus et les spécimens non barbus, de notre pauvre humanité, suivaient des lignes divergentes.

On connaît le fameux argument, considéré comme irréductible, invoqué par nos aimables adversaires à l'appui de leurs revendications et qui, dépassant le but, du reste, tend à démontrer non seulement qu'elles nous valent, mais qu'elles nous *dament* (bien

placé ce mot-là), à savoir : Les petites bourgeoises, épouses des commerçants en détail à Paris, font tout, mènent tout, portent les culottes, du matin au soir (car la nuit il y a trêve, heureusement pour elle et pour mesdames leurs maris). Evidente supériorité de la femme, s'écrie-t-on.

Certes oui, mais pourquoi? Pour les petits faits dont se compose cette vente au comptoir, pour les menues nécessités de ce négoce fait de subtilités, de politesses, d'ingéniosités, de ménagements, de tout ce délicat manège. A quoi sert pour tout cela le coup d'œil masculin qui, par delà cette première zone, trop rapprochée pour qu'il y voie autrement que trouble, ne distingue les rapports les plus élevés, les vues les plus généralisées.

La femme est une myope qui voit tout ce qui est près. L'homme est un presbyte qui ne voit que ce qui est à distance.

Un autre très clair symbole de cette différence essentielle, c'est un nœud à défaire. OEuvre toute de minutie, de patience, de tact agile. A qui s'adresser de préférence? A une femme, parbleu! Combien lourd, gauche, lent, impuissant, maladroit est toujours en pareil cas un homme.

Mari, amant, ami, qui, vivant avec une compagne intime, n'a pas, en nombre d'occasions, été frappé de l'à-propos de ses conseils, de sa perspicacité, de l'instinct pénétrant de ses remarques, et ne s'est dit : « Voilà à quoi je n'aurais jamais pensé », concluant *illico* à son infériorité personnelle? C'est qu'il s'agissait de ce domaine des particularités prochaines où vraiment la femme est reine et se meut avec une suprême aisance. Que les mâles qui me lisent, observent à l'avenir, je leur prédis qu'ils seront frappés de la justesse de la remarque.

Conclusion, moralité : Pour les petites choses, suivons l'avis de nos épouses, de nos maîtresses, de nos amies. Pour les grandes, gardons-nous de les écouter. Schopenhauer, votre favori, chères belles, a dit, oui, s'est permis de dire que ce qui caractérise les femmes, c'est qu'elles ont les cheveux longs et les idées courtes. Et un malotru a ajouté qu'aujourd'hui même les cheveux sont courts.

Mais venons aux matières artistiques. Il est un art dans lequel la femme excelle : c'est celui des choses qui n'exigent ni pensée profonde, ni grand sentiment, ni large virtuosité. Des fleurs, des natures mortes, des objets élégants, des scènes de genre paisibles, des paysages doux, des portraits d'enfants, des animaux gentils, et ainsi de suite. Celles qui s'appliqueront sérieusement et opiniâtrement à ces catégories, y réussiront, nous n'en doutons pas. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité, a écrit Joseph De Maistre; elles peuvent prétendre au sublime, mais au sublime féminin. Le tort de la plupart, c'est de vouloir en sortir, de prétendre traiter les sujets réservés aux mâles, avec les procédés, les allures des mâles. Alors apparaissent les œuvres que ces dames nous exhibent trop souvent et qui nous rendraient sévères pour elles, si leur sourire, que nous voyons ou que nous supposons, ne nous désarmait pas toujours. Elles sont en peinture ce qu'elles voudraient être en politique. Elles rêvent la même gloire comme elles réclament les mêmes droits.

Erreurs, belles concurrentes. Nos pensées sont de qualité et de projection différentes. Il est en peinture comme en politique, des régions ou vous serez malhabiles quoi que vous fassiez. Contentez-vous de votre parc réservé. Exigez-le pour vous seules. Chassez-nous en. Montrez que vous y êtes plus fortes que nous. En Angleterre, on vous admet à voter... pour l'élection des comités chargés de surveiller les nourrices et les jardins d'enfants. En France, au siècle dernier, Brunetière le rappelle, réunies chez le curé, c'étaient vos émules qui procédaient à la nomination des sages-femmes en titre du village. C'est parfait. On vous refuse d'être électrices pour les Chambres. Parfait encore. Voilà une sage distribution des rôles. Eh bien, pour les productions artistiques, c'est analogue. Prenez votre lot, et ne vous laissez pas entraîner à l'aveugle et vaniteuse sottise de vouloir prendre le nôtre.

Mais, objecterez-vous avec la vivacité de répartie qui est une de vos forces, il en est parmi nous qui, aussi bien que vous, ont accompli des œuvres viriles.

C'est vrai. Mais tantôt j'ai voulu parler des femmes qui sont nettement et sincèrement de leur sexe. Je crois, au contraire, que vous faites allusion à ces êtres qui, inscrits à l'état-civil comme filles, et en possédant les insignes, au fond ne le sont pas autant qu'on le pense, et le démontrent à l'occasion.

Voyons, je vais préciser. Le sujet est parfois scabreux. Mais je n'oublie pas que vous êtes de la génération nouvelle qui peut tout entendre, parce qu'on lui a tout appris, qui, au surplus, prétend qu'elle a le droit de tout lire, et en use. De plus, si vraiment votre éducation, selon les méthodes les plus récentes, a été complète, la physiologie, cette très peu pudique et très risquée science vous est familière. J'accomplis donc mon devoir sans remords, et même avec plaisir, comme disait une jeune épousée.

Je conviens que lorsque ces... dames (il faut bien leur donner ce titre, puisqu'elles étaient en mesure d'en justifier) se sont mêlées de politique ou d'art, elles sont parvenues, les unes plus, les autres moins, à égaler, sous certains rapports, les plus chevelus d'entre nous. Les culottes qu'elles portaient étaient de solides culottes.

Mais n'est-ce point par une sorte d'abus de confiance, ou par un tort de la nature envers elles, qu'elles étaient filles pour le monde?

Oui, il est des individualités du sexe intéressant (on n'ose plus dire faible) qui ont rivalisé avec nous sous de nombreux rapports, les plus hardis disent même sous tous les rapports.

Chaque siècle a eu les siennes. Je cite les plus connues : Sémiramis, Sapho, Jeanne d'Arc, Elisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie, Madame de Staël, George Sand,... ne parlons pas des vivantes. L'histoire, très frappée de leurs allures insolites, nous a laissé des renseignements précis sur leurs personnes. Signes caractéristiques : la lèvre supérieure légèrement ombrée, la voix barytonnante et la manie de s'habiller en homme. En outre, une propension au juron, à porter la canne ou la cravache... parfois... souvent même, une tendresse mal définie pour les sujets de leur sexe, dégénérant, l'occasion aidant, en ...irrégularités graves.

N'apparaissent-elles pas comme des mots à double sens, comme des formules amphibologiques, bref (je me risque), comme des exemplaires d'un hermaphroditisme spécial, où l'esprit est l'organe mâle et le corps l'organe femelle? Hommasses, dit la langue, par un mot bien français; viragos, dit-elle encore, par un mot emprunté à l'étranger.

Eh! oui, absolument comme en sens opposé, on dit femmelette.

Ces exemples historiques ne prouvent donc rien. Ils sont plutôt l'exception qui confirme la règle. Ils portent sur des contrefaçons. Au surplus, je le concède : si on m'amène une de ces

belles et énigmatiques créatures, je suis prêt à lui dire sans restriction : « Salut, confrère ! faites comme nous, en tout et pour tout, vous en êtes bien capable ».

Mais quant aux autres et à leur éducation, est-il difficile de prévoir comment je la comprends. Qu'elle soit en rapport avec la nature féminine telle qu'elle a été dégagée ci-dessus. Point d'études ni d'efforts ayant pour but d'imiter l'homme. Cette fausse tendance produit les bas-bleus, ces hermaphrodites intellectuels dont un homme d'esprit ne veut connaître que les bas. Pour ce qui est du domaine masculin, que les femmes se bornent à regarder et à écouter, à mêler à nos œuvres leur gentil babillage et la grâce de leur présence. Qu'elles restent inspiratrices de ce que nous tentons, car c'est là un de leurs dons, dérivant de la manie très moderne qui nous tient de faire d'elles des prétextes à idéal. Nous leur prêtons si aisément des richesses de corps ou de sentiment qu'elles n'ont pas toujours, et alors, avec elles en croupe, nous chevauchons la chimère. Dans le troisième volume de leurs mémoires, récemment paru, les de Goncourt relèvent ce phénomène, avec amertume, car ce sont des gastralgiques : « L'amour moderne, ce n'est plus l'amour sain, presque hygiénique du bon temps. Nous avons bâti sur la femme comme un idéal de toutes nos aspirations. Elle est pour nous le nid et l'autel de toutes sortes de sensations douloureuses, aiguës, poignantes, délirantes ; en elle et par elle, nous voulons satisfaire l'insatiable et l'effréné qui est en nous. Nous ne savons plus tout bêtement et simplement être heureux avec une femme ».

L'art de nous charmer, l'art de nous inspirer, voilà l'art de la femme. Il faut l'élever pour ça et elle n'a pas besoin d'autre étude. Or, à qui est jamais venue la pensée saugrenue qu'en exposant des tableaux, statues, livres, et autres produits imités des nôtres, la femme nous charme. Mais c'est le contraire, mes belles amies, et ceux même qui vous vantent alors, au lieu de penser encore à votre sexe qui est votre force, ne pensent plus qu'à vos prétentions, qui nous agacent.

J'ai fini. Ai-je démontré, Madame ? Je crois que j'ai plutôt bavardé. Mais avec les femmes raisonner est si bête, causer est si charmant. Prenez tout cela rien que pour l'expression de mon désir d'être aimable. C'est toute la portée de cette courte fantaisie.

Ed. P.

LES DESSINS DE VICTOR HUGO

Bien que tardivement, voici quelques notes sur l'exposition des dessins de Victor Hugo, dont on a bien fait d'étaler le superbe romantisme, rue de Sèze, chez Georges Petit. C'est en trois salles, aménagées avec luxe et goût.

Dans la première, des sculptures polychromées : meubles, étagères, dessins de cheminées. Avec un couteau à bonne lame, violemment naïf en sa promenade dans la planche de bois, Hugo s'est distrait à tailler des profils de monstres et de fleurs : ici, tel simulacre fait songer aux dessins étrusques, là, une fantaisie magote chinoise ou le bestiaire chimérique japonais. Rouges, verts, bleus, les tons éclatent. Mais pourquoi, en ce contourné panneau, qui surmonte une cheminée, l'intrusion de faïences européennes, si dépaysées, si pauvres en leur sobriété ornementale peut-être italienne, soit française.

Dans la salle suivante, voici quelques dessins, mais surtout, sous des vitres protectrices, les manuscrits : *Lucrèce Borgia*, *Hernani*, *Marion*, d'une écriture libre et rapide, amusée de la merveilleusement courante inspiration qui la griffe sur papier, presque sans ratures. L'écriture au pinceau, avec laquelle furent peintes les dernières œuvres, n'existe pas encore. Celle-là vient des doigts, celle-ci — et l'on en peut étudier des spécimens dans la salle suivante — sort de la poigne. Quelques dessins, barrés de la titanique signature, universellement populaire et qui semble faite pour n'apostiller que des *Châtiments* et des *Légendes des siècles*, n'existe que par elle, violente, tragique, pareille à des menaces divines, inscrite sur des murs, sa farouche volée d'encre grandit d'elle seule certains lavis jusqu'à leur imposer un drame graphique. On rêve devant ces dix lettres comme devant la nuit.

La troisième salle est presqu'exclusivement vouée à émerveiller le visiteur par l'antithèse — blanc et noir — de superbes taches mystérieuses où de vagues formes de châteaux, de roches, et d'échafauds de pierre caractérisent l'imagination hugonienne. Ce sont des décors à drames, à tempêtes, à sorcelleries, à rixes, à mystères sanglantes.

Cela est fait avec plus de nuit que de lumière, généralement. Les collectionneurs des lithographies et des eaux-fortes de Célestin Nanteuil, c'est-à-dire les déjà nombreux admirateurs du *faire* si pittoresque quoique si irréel des petits maîtres romantiques, auront souci désormais de recueillir également en leurs cartons tout ce qu'il est possible de réunir de l'œuvre plastique de Victor Hugo. Si l'art de Nanteuil plus expert séduit par ses étonnantes qualités de coloration et d'arrangement, d'autant plus celui-ci d'allure emportée : un art farouche qui a le mors aux dents.

Les titres des dessins échappent. Notons : un *pendu*, effroyable de terreur nocturne ; une *tête dans le vide*, mystérieuse évocation qui suggère une vision redonnienne ; une *ruine héraldique* sur un roc avec au bout de la plaine, là-bas, une allée d'arbres indéfiniment, un *échafaudage* de tour en bois et des barres et des diagonales et des parallèles inextricables de poutres. Rarement la figure humaine.

Les manuscrits, eux aussi, sont illustrés : le voyageur aux bords du Rhin, dans les vallées de la Belgique, plus tard, l'exilé à Hauteville-House, conservent avec le projet de les décrire minutieusement en style impérissable, telles surprises de site rencontrées et telles gloires de pierres et de moellons trouvées en des villes, abolies depuis.

Les principaux dessins de Hugo devraient être acquis par l'Etat et honorer de leur improvisation d'art les murs si peu artistiques des musées modernes.

Le Mâle

Les représentations du *Mâle* ont conquis un public spécial d'amateurs devant lequel la pièce est jouée chaque soir avec des rappels après chaque acte. Public peu nombreux, mais très sûr, très attentif, très flatteur pour l'œuvre, celui qui est assidu chaque fois qu'il s'agit d'une tentative qui, le temps aidant, aboutit à un succès définitif. Ce n'est pas la foule, fragile en ses jugements, passagère en ses admirations. C'est le petit groupe des esprits à prévision.

Les gens du bel air, au contraire, persistent à trouver en opposition avec toutes les convenances cette pièce à jurons, à chopes et à pieds nus, car ce sont ces détails si peu d'accord avec les belles

manières, qui les offusquent particulièrement. On a songé à recourir à l'autorité municipale pour imposer au brave Grigol l'usage des bas. D'autre part, voici une curieuse lettre, nous adressée, signée « *un lecteur* » mais dont l'écriture est visiblement d' « *une lectrice* » :

« Monsieur le Directeur,

« Je n'appartiens à aucune coterie. Je travaille le jour, et le soir je cherche au théâtre une distraction ou une émotion.

« *Le Mâle* me l'a-t-il procurée? Non.

« Ai-je trouvé qu'il méritât d'être classé dans ce qu'un chroniqueur un peu dur appelle le théâtre cochon? Pas même.

« Je n'ai ressenti que de l'ennui.

« Des ducasses, j'en ai vu de vraies; ce n'était guère intéressant, et voilà que *le Mâle* m'y ramène!

« Quelle reproduction fidèle, s'exclament les vestons de couleur!

« Eh! bien, et puis?

« Une observation pourtant à ce point de vue de l'exactitude; le cas de cette fille de fermier riche qui s'en laisse conter brutalement par un braconnier, payât-il du champagne, est, je pense, absolument anormal, sinon invraisemblable. L'hystérie n'est pas fréquente aux champs.

« Et le marché pour la Noire, est-ce de l'observation bien neuve et bien attrayante?

« Mieux vaut aller au marché du mercredi à Wavre; c'est plus vivant et plus vécu.

« M'objecterez-vous que ce sont des tranches de la vie sociale? Soit, mais qu'elles sont indigestes!

« Que dire des deux derniers actes?

« Simples tentatives de meurtre, avortées par des circonstances indépendantes de la volonté de leur auteur.

« Cette différence d'avec celles prévues par le code pénal ne suffit pas à les rendre émouvantes.

« De l'ennui, de l'ennui telle est l'impression.

« Aussi, je me permets de demander si c'est bien l'occasion de faire procès à ceux qui l'ont endurée et de leur dénier le septième sens?

« Qu'ils le possèdent ou non, plaignez-les, mais n'exercez pas contre eux votre sévérité artistique et veuillez me croire

« Votre lecteur assidu.

« Ce 31 mai 1888. »

Chacun ses opinions, et l'Art évolue quand même.

Les acteurs jouent avec plus d'ensemble et de sûreté et la pièce en prend une force, une clarté, un liant remarquables. Gare toutefois aux exagérations. Il y a lieu notamment de recommander à Bricard, le pochard, de se modérer. Son succès du premier soir l'a grisé pour de bon et il tourne à la charge. C'est très dangereux. A Anvers notamment il pourrait, par cet excès, faire chavirer la pièce du coup.

M. Chelles est devenu plus belge. Mme Herdies est toujours l'inoubliable mendiante et Mlle Besnier l'adorable jeune fermière, ingénuement amoureuse. On n'imagine pas ces rôles mieux joués.

Un Théâtre Libre.

Il y avait, en cette étrange soirée de jeudi dernier, au Musée du Nord, annoncée comme devant ouvrir l'ère des rénovations théâtrales, une pièce sérieuse, *le Missionnaire*, et une pièce gaie, *le Signalement*. Par malheur, les spectateurs ont pris gaiement la pièce sérieuse, et ne se sont guère déridés aux intentions comiques de l'autre.

Il y avait aussi une troisième pièce, qui n'était ni gaie ni triste : qui était inexistante. Cela s'appelait *En rupture de banc* (avec calembour) et cela s'est évanoui dans l'air comme une petite bulle de savon.

On a nommé les auteurs, néanmoins. Les trois auteurs. Et le public a eu l'urbanité de sourire, et même d'applaudir. Il aurait pu se fâcher. Il a eu le bon goût de trouver la mystification amusante, et d'en prendre son parti.

C'est égal, on se demande par quelle aberration M. Raphaël Adam, un artiste d'expérience et de quelque talent, a pu se compromettre en cette bizarre aventure. Le phénomène est extrêmement curieux, et si l'on n'était certain de la bonne foi du jeune directeur et de ceux qui l'ont soutenu, on croirait à quelque mystification destinée à faire revivre les inoubliables « zwanzes » des Agathopèdes.

Petite chronique

M. Antoine et Mlle Deneuilly, les créateurs du *Baiser*, au Théâtre-Libre, viennent de recevoir chacun un exemplaire de cette exquise comédie, orné des dédicaces suivantes de la main de Théodore de Banville :

A André Antoine.

Ce n'est pas seulement l'habit qui fait le moine,
Vous aviez l'habit et le reste, cher Antoine,
Amoureux fou, pareil aux jeunes étalons,
Et vous étiez Pierrot de la nuque aux talons.

A Mademoiselle Deneuilly.

Quand notre Pierrot, comme une fleur a cueilli
Le magique baiser sous la brise qui passe,
Urgèle, ce jour-là, se nommait : Deneuilly,
Vous lui prêtiez le charme ailé de votre grâce.

Le Soleil de minuit. A cette époque de l'année, la Norwège offre ce curieux phénomène d'une suite de journées sans nuit, où le soleil éclaire durant les vingt-quatre heures du jour les sites les plus pittoresques qui soient au monde. Ce spectacle émouvant et grandiose qui tient du surnaturel est actuellement dans toute sa splendeur.

C'est ce moment que *l'Excursion* choisit pour organiser une série de voyages en Suède, en Norwège et au Cap Nord, dont les premiers départs auront lieu le 14 juin. On visitera les plus belles parties de ces merveilleuses contrées, si peu connues des touristes belges, et les voyageurs pourront à leur gré prolonger leur excursion de 15 à 45 jours.

L'occasion est excellente et nombre de nos compatriotes tiendront à en profiter.

Les prospectus détaillés seront envoyés gratuitement à toutes

les personnes qui en feront la demande à M. Parmentier, directeur de *l'Excursion*, 109, boulevard Anspach, à Bruxelles.

Vendredi, dans les galeries de M. Georges Petit, rue de Sèze, a eu lieu l'ouverture de l'exposition Bretonne-Angevine.

L'exposition comprend un peu plus de quatre cents envois de Mme Cazin, de MM. Delaunay, Lansyer, Zacharie Astruc, Luc-Olivier Merson, Guillou, de Bellée, Leroux, Meslé, Aubert, Tancrède Abraham, Lesénéchal de Kerdroiret, Luminais, Toulmouche, Clermont Gallerande, Amaury-Duval, Yan, Dargont, Beauquesne, Alliaumé, Denecheau, Bonnemère, etc.

L'exposition sera ouverte jusqu'au 26 juin.

Une femme du monde, doublée d'un écrivain de mérite, nous prie de recommander à nos abonnés une publication nouvelle, *la Jeune Fille* dont le premier numéro vient de paraître (librairie Mucquardt, rue des Paroissiens).

« *La Jeune Fille*, nous écrit-on, n'a que deux choses qu'elle exclut absolument de son programme : la religion et la politique. Le champ est donc vaste et ouvre une carrière à toute la littérature belge et française. Je crois sincèrement ce journal appelé à un énorme succès. La comtesse de Flandre, qui s'y intéresse presqu'aussi passionnément que moi, ce qui n'est pas peu dire, a demandé à y collaborer en envoyant des eaux-fortes, comme sa belle-sœur, la reine de Roumanie y écrira, et comme y écrit dona Paz (une princesse du sang).

« Merci d'avance pour ce que vous pourrez faire pour cette enfant, qui cherche sa voie et croyez, mon cher monsieur, etc. »

M. Bahier ayant contracté, à partir de la semaine prochaine, des engagements en province, la dernière représentation de *Un Mâle*, au théâtre du Parc, aura lieu aujourd'hui dimanche. Demain, représentation au bénéfice de Mlle Sylviac. On jouera *Tartufe*, avec M. Chelles, et *le Carrosse du Saint-Sacrement*, de Prosper Mérimée, que Mlle Sylviac interprète avec un art parfait. Le spectacle sera complété par un intermède.

Mardi, l'excellente troupe de M. Bahier jouera *Un Mâle* à Anvers, au théâtre royal; mercredi, à Verviers; jeudi, à Liége ; vendredi, à Louvain.

Une souscription vient d'être ouverte à Philadelphie pour l'érection, dans cette ville, d'un monument à la gloire de Beethoven.

Dix grandes solennités musicales seront données dans l'espace de deux années, à l'effet de venir en aide à la caisse de souscription. La neuvième symphonie et *Fidelio* font partie du programme de ces fêtes.

La Conférence des avocats du barreau de Paris a discuté dernièrement la question suivante : « Un artiste peut-il, en dehors de toute intention diffamatoire, reproduire, sans autorisation, dans un tableau ou dans un dessin, les traits d'un tiers? » La Conférence a adopté la négative.

Une exposition de tableaux par MM. Caillebotte, Boudin, John-Lewis Brown, Lépine, Mme Berthe Morizot, MM. Pissarro, Renoir, Sisley et Whistler est ouverte en ce moment à Paris, Galerie Durand-Ruel, rue Le Peletier, 11.

MM. Hubert, Mignon et De Witte ont ouvert, dimanche, à Liége, dans la grande salle de l'Emulation, une exposition de quelques-unes de leurs œuvres.

Une correspondance adressée au *Journal de Bruxelles* nous annonce le succès des concerts donnés à Bologne par nos compatriotes :

« Ces concerts étaient attendus par les doctes musiciens du Conservatoire de Bologne avec le plus vif intérêt, et j'ose dire que l'attente n'a pas été trompée. Le premier concert a eu lieu le 8 mai, en présence de la reine d'Italie. Tout ce que Bologne a de plus distingué et une foule d'étrangers y assistaient. La salle, qui contient plus de trois mille personnes, était littéralement bondée. MM. Jacobs, Agniez, De Greef, Dumon, Mlle Warnots furent très appréciés et très applaudis. Ils exécutèrent avec un art exquis de la musique classique avec des instruments anciens et méritèrent justement les éloges de leurs collègues bolonais et de tous les connaisseurs. Le succès des professeurs belges fut des plus brillants. »

Trois autres concerts, consacrés à la musique moderne, ont eu, de même, un plein succès. Nos artistes se sont fait entendre ensuite à Milan et sont rentrés à Bruxelles la semaine dernière, après une excursion à Florence et à Venise.

La ville de Cracovie va élever un monument à la mémoire du célèbre poète polonais Mickiewicz.

La somme affectée à cette œuvre est de 400,000 francs, recueillis par une souscription nationale.

Ce monument sera le plus grand de ce genre en Europe : il n'aura pas moins de 15 mètres de hauteur.

C'est le sculpteur Godebski, auteur du monument de Théophile Gautier au cimetière Montmartre, qui en a obtenu au concours l'exécution.

Le bloc se compose de deux parties : la base ayant à ses angles quatre figures allégoriques, représente les principaux personnages de l'œuvre du poète; un bas-relief le représente dans sa chaire au Collège de France, entouré de ses auditeurs : Quinet, Michelet, etc., etc.

Ce soubassement est surmonté d'un autre piédestal, en style Renaissance, ayant en haut-relief Apollon sur Pégase, tendant une palme au poète assis au faîte du monument et couronné par la Patrie.

La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg (15 mai 1888). Sommaire : L'Amour en exil, Georges Rodenbach. — Salon de 1888, Armand Silvestre. — Le Boulangisme à l'étranger, Georges Thiébaud. — Emile Deschamps, Robert de la Sizeranne. — Bethléem et Memphis, Jean Revel. — Les Portraitistes : I. Holbein, Arsène Houssaye. — La multiplicité des officiers, ***. — Le Journal des Goncourt, Edmond de Goncourt. — Maman, Léon Cladel. — Evocation, Emile Tardieu. — Le Menestrel, Le comte de la Roche. — Le dîner XVe siècle de Pierre Loti, Pierre Delix. — Figurines : Madame Adam, Maurice Guilemot. — L'Atelier d'Antokolski, J. De Nemethy. — Le Curé de Rauzas, Auguste Blondel. — Poésies, Gabriel Vicaire; Armand Silvestre; Henry de Braisne; O. De Parisis; De Hérédia. — Les Bêtes à Bon Dieu, Alphonse Karr. — Chronique politique, Alikoff. — Les théâtres, Ch. Joly. — La Vie russe, Ywan Rienko. — Actrices anoblies, Jean Alesson. — Paris littéraire au jour le jour, Alceste.

On s'abonne aux bureaux de la *Revue*, 14, rue Halévy. Pour la France, 30 francs par an; pour l'étranger, 35 francs; papier de Hollande, 100 francs.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — **Pour une voix de femme** (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa . . . . . fr.	1 25
2	Chant d'amour d'Elsa	0 75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — **Pour une voix d'homme** (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — **Pour une voix d'homme** (baryton .

9	Air du Roi Henri	0 75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES
FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ
GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 24. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 10 Juin 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Les Meininger.— L'art et les élections.— Exposition Copman. — Livres. — Un poète inconnu. — Au Conservatoire de Mons. — Bibliographie musicale. — Chronique judiciaire des arts. — Petite chronique.

LES MEININGER

Ceux de nos compatriotes qui étendent, en matière de théâtre, le domaine de leur attention au delà des récents succès du Vaudeville et de la dernière création de M. Coquelin, avaient ouï parler de cette compagnie d'élite, réunie par la fantaisie magnifique d'un prince, et qui, là-bas, dans la petite ville ducale, isolée comme en un sanctuaire d'art, garde fidèlement, au milieu de la débâcle universelle du théâtre, le culte de la Tragédie. Ils en avaient ouï parler par des voyageurs revenus émerveillés, par ceux qui, lassés de l'écœurante banalité des spectacles quotidiens, subissent l'impérieuse nécessité de se retremper, de temps en temps, aux sources vives des grandes émotions artistiques et s'en vont, en pieux pèlerinage, écouter Wagner à Bayreuth, Shakespeare au Lyceum-Theatre et Schiller à Meiningen. Mais jusqu'ici, ces jouissances étaient demeurées l'apanage exclusif de quelques élus. Le théâtre de Meiningen n'est jamais sorti du territoire germanique; Irving se garde, avec un souci jaloux, à ses compatriotes, et l'interprétation honorable des *Maîtres-Chanteurs* et de *la Walkyrie* sur la scène de la Monnaie n'a pas fait soupçonner l'admirable ensemble auquel sont arrivés, en ces dernières années, les artistes de Bayreuth.

Voici la troupe de Meiningen à Bruxelles, et pour tous ceux que n'aveugle pas un parti-pris étroit ou le plus détestable esprit de dénigrement, les impressions ressenties en ces premières soirées sont ineffaçables. C'est la première fois qu'on assiste, en Belgique, à l'interprétation intégrale, respectueuse, minutieusement artistique du théâtre de Shakespeare et de Schiller, mis en scène non pour faire valoir le mérite de tel tragédien ou de telle actrice, mais dans le seul but de représenter l'œuvre, ainsi qu'elle a été conçue, en exprimant scrupuleusement, fervemment, les moindres intentions du poète.

Nul d'entre nous n'a perdu le souvenir des prodigieuses soirées où Rossi, et plus tard Salvini, avec un art d'une pénétration rare, ont évoqué les figures légendaires d'Hamlet, d'Othello, de Macbeth, du Roi Lear. Mais c'était Rossi, c'était Salvini dont la voix et le

geste emplissaient la scène, tandis que les autres acteurs du drame, comme des comparses, s'effaçaient aux arrière-plans. Ces représentations émouvantes déplaçaient l'intérêt, par un phénomène analogue à celui que produit l'interprétation d'une œuvre lyrique par quelque chanteur fameux. C'est l'artiste, et non la partition qu'involontairement on applaudit. Et pour mieux encore se mettre en relief, le tragédien ainsi en vedette a-t-il coutume de composer savamment le remplissage destiné à lui servir de toile de fond. Qu'on se rappelle les troupes qui, d'ordinaire, accompagnent dans leurs tournées les étoiles de première grandeur (inutile de les citer; leurs noms viennent tout naturellement à l'esprit), ces troupes qui font dire aux naïfs : « Quel dommage que les rôles accessoires ne soient pas à la hauteur du personnage principal! » Rossi lui-même, qui incarnait le génie de l'acteur tragique, n'a pas échappé à la faiblesse de s'entourer de médiocres.

A Meiningen, dans une pensée artistique qu'on ne saurait assez louer, on s'inspire d'un principe diamétralement opposé. Les rôles épisodiques sont tenus avec autant de soin que les rôles de premier plan, par des acteurs de mérite égal. Ou plutôt il n'y a plus de distinction entre les rôles épisodiques et les autres : tous les personnages mis en scène, tous, jusqu'au dernier figurant, contribuent à l'impression d'ensemble, et récitent ou miment leurs rôles avec la même conviction que s'ils étaient le pivot de l'action, avec la même ardeur, avec le même souci de donner aux spectateurs une illusion absolue.

Le meurtre de César, l'agitation de la foule, secouée par les discours contradictoires de Brutus et d'Antoine au Forum, l'entrée de Jeanne d'Arc et de Charles VII dans la cathédrale de Reims sont, pour ne citer que les spectacles auxquels nous avons assisté jusqu'ici, des exemples de ce qu'on peut obtenir d'artistes pénétrés de la mission artistique qui leur est confiée. Les rumeurs grondantes du peuple romain, son attention à suivre les paroles des orateurs à la tribune, la mobilité de ses impressions, ont été exprimées à miracle.

Ce n'était plus un accompagnement quelconque destiné à soutenir et à faire ressortir l'acteur en scène, ainsi que dans les opéras l'orchestre plaque sur les roucoulements du ténor quelques accords de guitare : c'était, comme l'a voulu Shakespeare, un acteur nouveau, farouche, formidable, jaillissant violemment au premier plan, — la foule, telle qu'on la voit, en ses colères ou en ses manifestations triomphales, quand l'excite quelque passion intense.

A la voix de Brutus, au discours cauteleux d'Antoine, la symphonie éclatait, bruyante et terrible, et les acteurs s'effaçaient, se fondaient, disparaissaient dans le chœur gigantesque qui portait tout à coup la tragédie à des hauteurs inattendues. Quiconque a pris part à quelque réunion publique où la voix d'un tribun populaire remue et soulève les masses a dû être frappé, en assistant à la scène du Forum, de la vérité de ce tableau, dont l'illusion est complète.

De même, dans *la Pucelle d'Orléans*, ce ne sont pas toujours les héros du drame, Charles VII, Dunois, Jeanne d'Arc qui dominent : telle irruption d'un personnage de second plan, telle entrée de la populace, telles sonneries de cloches prennent par instants l'importance capitale et détournent l'attention des rôles que, sur les scènes françaises, les artistes chargés de les remplir ont toujours grand soin de maintenir en pleine lumière.

C'est là, pensons-nous, la véritable originalité de ces Meininger, qui sacrifient sans hésiter leur intérêt personnel à l'impression d'ensemble qu'ils s'efforcent de provoquer. Mérite rare, et qui seul suffirait à leur conquérir toutes sympathies. A peine songe-t-on à s'enquérir du nom des interprètes : ils sont, pour ainsi parler, *choses fongibles*, et nul ne s'étonne de voir une Jeanne d'Arc applaudie marcher modestement le hennin sur la tête, au lendemain de son triomphe, parmi les figurants de la suite du roi, ou perdue dans les rangs de la foule. Où trouver, ailleurs que dans cette troupe vraiment démocratique, dont toute hiérarchie est bannie, pareil renoncement? Et lequel de nos artistes fêtés consentirait, après avoir tenu les premiers rôles, à se charger de ce qu'en argot théâtral on appelle une « panne »? La susceptibilité inquiète de nos comédiens reçoit de ces Allemands une rude leçon. Déjà l'on a signalé et loué, pour les représentations de Bayreuth, l'empressement des premiers artistes de l'Allemagne à se charger des petits rôles. Aucun d'eux ne croit déchoir en faisant sa partie dans le grand concert, sans ambitionner le titre de soliste-virtuose qu'il serait digne de porter. La même émulation existe à Meiningen : c'est ce qui donne aux représentations que nous avons la chance de pouvoir suivre en ce moment une si parfaite cohésion.

Nous prisons plus ces qualités d'artiste que la fidélité, tant vantée, qu'apportent dans la restitution des époques les costumiers et les décorateurs de Meiningen. C'est là un côté très curieux de leur entreprise, mais un côté secondaire. Les anachronismes flagrants dont nous sommes quotidiennement abreuvés sont évités : tant mieux. Ils devraient l'être toujours, et ce n'est pas un très grand mérite que d'échapper à une lourde bévue. Les costumes de *Jules César* et de *la Pucelle d'Orléans* sont fort beaux et, paraît-il, rigoureusement exacts, ce qu'il est assez difficile pour les spectateurs, à défaut d'une érudition spéciale, de contrôler. Des professeurs ont sans doute compulsé tous les documents utiles : il n'est pas une garde d'épée, pas un bras de fauteuil, pas une sandale qui n'ait fait l'objet de recher-

ches attentives. C'est une quiétude pour l'esprit, mais ce dont se préoccupe partout le public, c'est de l'effet que produisent sur ses prunelles ces choses exactes, lorsqu'elles sont réunies sous le manteau d'Arlequin. A cet égard, on peut louer sans réserves certains tableaux, artistiquement composés et dans lesquels l'influence des peintres de Dusseldorf et de Munich ne se fait pas trop sentir : telles la scène de l'assassinat de César, au pied de la statue de Pompée; celle du Forum; le jardin de Brutus, la nuit qui précède le meurtre, avec son merveilleux clair de lune; l'entrée du cortège royal dans la cathédrale de Reims, au fracas des fanfares, au bruit des cloches, aux longs frémissements de l'orgue sous les voûtes de l'édifice; la scène finale de *la Pucelle d'Orléans*, dans laquelle on voit les soldats envelopper de leurs étendards, dans le silence de l'armée atterrée, le corps de la vierge guerrière.

Pris isolément, les costumes sont tous intéressants et artistement dessinés. Ils n'ont pas cet aspect de défroques théâtrales, taillées dans des lustrines et des serges, que les opéras nous ont rendu odieux. On peut croire qu'ils ont été portés, tant les couleurs sont sobres et harmonieuses. C'est pour cela, plus encore que pour leur exactitude historique, que nous les aimons. De ce côté, nos costumiers ont beaucoup à apprendre, et nos metteurs en scène ne feront pas mal non plus de prier les hôtes momentanés du théâtre de la Monnaie de leur enseigner la recette qu'ils emploient pour confectionner les levers et les couchers de soleil, les clairs de lune, les crépuscules, les incendies, les orages où l'on voit de vrais éclairs, où l'on entend de vrais roulements de tonnerre, et où l'on *voit tomber* la pluie! Cela nous dédommagera des phénomènes météorologiques bizarres en honneur au théâtre.

L'attitude méfiante des gens du bel air et la mauvaise humeur non déguisée de certains critiques a, une fois de plus, montré nettement l'abîme qui sépare ceux qui sentent et qui pensent de certains personnages incapables de s'ouvrir aux impressions nouvelles d'un art sur lequel il n'existe pas encore d'opinion reçue. Les choses se sont passées dans toutes les règles : beaucoup d'ahurissement le premier soir, de l'enthousiasme carrément déclaré chez les artistes; et chez les autres la recherche inquiète d'un mot d'ordre, la poursuite, dans les couloirs, d'un avis à adopter. Depuis lors, comme jadis aux représentations de Rossi, comme naguère aux soirées du *Mâle*, comme à toutes les tentatives théâtrales qui s'élèvent au dessus de la banalité, la salle clairsemée; une désertion des habitués; en revanche, un groupe d'amateurs, toujours le même, ardent à applaudir, satisfait des jouissances qu'il ressent, et ne se gênant pas pour en témoigner.

Il est extrêmement heureux, pour la plupart de nos concitoyens, que les tragédies de Shakespeare et de Schiller soient représentées en allemand : l'ignorance de cette langue est une ingénieuse excuse pour échapper à quelques soirées de littérature.

L'ART ET LES ÉLECTIONS

La manifestation d'artistes belges, que nous annoncions dans notre dernier numéro, s'est réalisée par la circulaire suivante, envoyée hier soir aux artistes de l'agglomération bruxelloise. Elle est signée de plus de quarante personnalités qui, en art comme en politique, ont les opinions les plus diverses. Elle se place donc au dessus des partis et de leurs querelles. Elle ne vise qu'un but, vraiment élevé : l'intérêt de l'Art. Le nom qu'elle signale n'est qu'une occasion d'affirmer un principe. L'honorable M. Slingeneyer sera le premier, nous n'en doutons pas, à le reconnaître et à l'admettre. Elle pose une assise pour l'avenir. Elle est le premier acte d'une évolution sociale nécessaire exprimée par ces mots qui la commencent et qui la terminent : **Les arts doivent avoir leurs représentants dans les Chambres.**

« Bruxelles, le 9 juin 1888.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« Parmi les grands intérêts qui ont droit à être représentés dans le parlement d'un peuple libre, les arts occupent une des premières places.

« Ils sont l'ornement le plus noble de la nation. Sans eux, elle descend presque toujours à la vulgarité. Ils relèvent et affinent ses sentiments et ses aspirations. Si son territoire est restreint, ils peuvent la rendre, en dignité, l'égale des plus puissantes. Ils corrigent ce qu'il y a de périlleux dans la recherche exclusive des richesses matérielles. L'artiste fait acte de citoyen quand il produit une belle œuvre, car il donne un essor nouveau à l'âme collective de la patrie.

« Beaucoup de nos concitoyens professent ces idées. Mais l'initiative et les sympathies privées ne suffisent pas. Il ne suffit même pas de l'intervention administrative. Il importe que dans la représentation nationale les artistes et les arts aient des défenseurs prenant publiquement et librement la parole chaque fois que les circonstances le commandent.

« Jusqu'ici, ce n'est que par une résolution personnelle et spontanée que des députés ont assumé ce rôle. Il faut que désormais on tienne directement compte de ces vœux légitimes, et que, parmi tant d'hommes élus pour leur spécialité, il en soit qu'on choisisse pour leur spécialité artistique.

« Pareille question est absolument dégagée de politique.

« L'art est au dessus des dissentiments qu'elle suscite. Sur son terrain de neutralité et de paix, les hommes d'opinions les plus diverses peuvent fraternellement s'unir. Ceux qui signent cet appel au public en donnent le salutaire exemple.

« Sur les listes de candidats formés pour la prochaine élection à Bruxelles, il n'y a qu'un artiste et il représente ces principes. C'est M. ERNEST SLINGENEYER. A-t-il durant son mandat défendu, sans afficher d'autres préoccupations, l'art et les artistes? A-t-il, avec discernement, dévouement et à-propos, dans le domaine de

l'art, soulevé les questions, soutenu les hommes, lutté pour les principes?

« Quiconque a suivi sans parti-pris sa vie parlementaire de quatre années, répondra affirmativement.

« Les artistes soussignés, peintres, musiciens, sculpteurs, architectes, hommes de lettres, recommandent sa candidature non seulement aux artistes, mais aux hommes impartiaux de toutes les opinions. Voter pour lui, c'est donner aux arts un témoignage de sympathie et de haute équité. C'est consacrer cette nécessité sociale des pays parlementaires : *Les arts doivent avoir leurs représentants dans les Chambres.*

« Artan, L. — Baron, Th. — Bourlard. — Cogen, Félix. — Coosemans. — De Bièvre, E. — De Contini, L. De Munck. — Devigne, Paul. — Devriendt, A. — Devriendt, Juliaan. — Fisscher. — Florence, Balthazar, — Hambresin. — Khnopff, Fernand. — Khnopff, Georges. — Lemonnier, Camille. — Maus, Octave. — Markelbach, Alex. — Meunier, Constantin. — Mellery, Xavier. — Mignon. — Namur. — Nautet, Francis. — Picard, Edmond. — Pollard, J. — Riga, Fr. — Rodenbach, Georges. — Schadde. — Servais, Franz. — Stobbaerts, Jan. — Valkenaere, L. Van Camp, Camille. — Van Damme-Sylva. — Van Leemputten, C. — Van Leemputten, Fr. — Van Ryn, A. — Van Rysselberghe, Théo. — Van Synghel. — Verheyden, Is. — Vinçotte, Thomas. — Wytsman. »

Nous doutons que cette circulaire ait sur les élections de mardi une influence sensible. Ces élections se présentent, en effet, avec un caractère spécial qu'on peut résumer par ces mots : « SOUMISSION, OBÉISSANCE, CLÉRICO-LIBÉRALISME ». Chacun a pris le mot d'ordre et se prépare à exécuter docilement une consigne. Dans cette mêlée acharnée d'intérêts mesquins, de candidats et d'électeurs domestiques, les divinités artistiques apparaîtront comme des vierges jetées aux bêtes féroces du cirque. Avant même que cette circulaire digne, simple et juste eût paru, la presse qui travaille sur commande avait commencé ses aboiements. Elle va continuer apparemment, et l'on sait ce que peut, une fois qu'on les a découplées sur une piste et qu'on leur crie : Taiaut, taiaut, les Chiennes d'enfer!

C'est M. Slingeneyer qui est le gibier auquel on donnera la chasse.

Que lui importe à lui et aux hommes qui, dédaigneux de ces abominations, ne considèrent que les intérêts de l'Art et leur défense si négligemment traités jusqu'à présent par des politiciens qui ne sont que d'un seul parti, le parti-pris. Il y aura bien quelques esprits, encore libres de leurs résolutions et ayant l'horreur des servitudes, qui, ne fût-ce que par le mépris de tant de calculs, de manœuvres et de transactions, trouveront réconfortant de voter pour un nom sur lequel on pose un principe. Un principe! il n'y en avait plus un seul engagé dans cette bousculade en laquelle la cohue des trottins et des larbins, écartant ou écrasant quiconque a du mérite, donne un exemple qui restera fameux de cet aphorisme : *Le régime parlementaire est le régime des médiocrités.* Il ne déplaira pas d'allonger un coup de pied, n'importe comment, dans cette fourmilière. Cela peut soulager.

Pour nous, tel est le sens de cette manifestation inopinée. Elle est faite d'indignation et de mépris. L'Art bien compris habitue l'esprit à la dignité et au désintéressement. Il y contraint par la multiplicité des iniquités sociales. L'artiste, si souvent sacrifié, aime à jeter parfois son sarcasme dans la curée et à croire que, pour arriver peut-être à une organisation meilleure, il a le droit de crier aux affamés d'ambition et aux dévorants des biens de la terre : Au large! Place à nous!

Dans cela, la politique n'a rien à voir, Messieurs les tacticiens de la polémique qui dénature les idées ou qui déshonore les adversaires. Il n'y avait qu'un seul artiste sur les listes en présence ; on l'a pris, sans autre préoccupation que ceci : c'est un artiste. Il a, du reste, rempli son devoir d'artiste durant son mandat, et ne s'est occupé que de son devoir d'artiste. Il ne s'agit pas de son art, mais de son caractère. Comme peintre il ne représente pas nos préférences. Ce qu'on lui a demandé, ce qu'on lui demande encore, c'est l'attachement aux idées artistiques, l'enthousiasme à les soutenir, la conviction de leur importance, la bienveillance pour tous ceux qui s'y sont voués, la volonté de ne pas cantonner ses encouragements et son appui dans le champ étroit d'une école déterminée. M. Slingeneyer a ces qualités viriles et cet esprit de justice. Il a ce sentiment de dignité et d'équité dont tel plumitif qui se moque de lui comme peintre n'a jamais eu la moindre notion. Il est plus facile d'être un gouailleur que d'avoir un caractère.

On l'a préféré à M. de Borchgrave qui, lui aussi, avait vaillamment défendu les Arts. Mais, chez celui-ci le côté politique domine. C'est pourquoi il n'a pas été choisi. Cela a été dit dans la réunion où fut arrêtée la circulaire, avec des témoignages de sympathie et de reconnaissance pour le député à qui on doit la loi sur le Droit d'auteur. Il importe de le lui répéter pour lui rendre justice et éviter aux promoteurs de ce salutaire mouvement le reproche d'oubli et d'ingratitude.

Maintenant que le premier coup de pioche a été donné, la brèche sera bientôt faite. Les invectives qui vont tomber en mitraille donneront à cette réforme le baptême du feu. Il faut la guerre pour surexciter les amitiés et les haines. Il faut aux idées des adorateurs et des persécuteurs, des persécuteurs surtout, pour grandir et s'imposer. La trempe de la haine est la plus solide. Les timidités, les concessions, les hésitations n'ont jamais servi les justes causes. Il est de l'essence de celles-ci de se dresser fièrement et de marcher droit à l'ennemi. Rarement elles sont victorieuses dès la première bataille. Mais, incompressibles, elles se relèvent toujours, et il est de leur destinée de finir par triompher.

EXPOSITION COPMAN

Une douzaine de dessins exposés la semaine dernière à la salle Marugg ont révélé un artiste singulièrement consciencieux et d'une habileté de main qu'aucune difficulté ne rebute. M. Eugène Copman, l'auteur de ces dessins, est Brugeois. Il a remporté le prix de Rome, mais depuis lors, et voici déjà des années, il s'est consacré exclusivement à la gravure et au dessin.

Ses portraits au crayon noir, qui rappellent par leur faire minutieux les gothiques, sont étudiés et fouillés dans leurs plus petits détails. Rien n'est laissé au hasard. L'exécution dénote une implacable volonté et une ténacité extraordinaire.

L'art de M. Copman est aux antipodes des recherches synthétiques modernes : il est néanmoins attirant. D'après lui, tout

a, dans la nature, une importance égale et concourt à donner aux figures leur caractère propre : tel bout de dentelle, telle cassure d'étoffe, telle parure de jais est exprimée par lui avec autant de précision que le visage et les mains du modèle.

Mais ce n'est là qu'un tour de force réalisé par la patience et la volonté. Ce qu'il faut admirer dans l'œuvre de M. Copman, et ce qui lui donne sa valeur, c'est l'art avec lequel, par les seules ressources du blanc et du noir, il modèle ses figures et en indique, avec la plus rigoureuse exactitude, les différents plans. A cet égard, ses derniers portraits, ceux de Mme V. D. M. et de M. P. H. par exemple, l'emportent sur les précédents : l'exécution est plus libre, plus sûre d'elle-même et l'expression plus profonde.

Certes, M. Copman est réaliste. Et son ambition ne va guère au delà d'une représentation adéquate de la réalité. Faire un choix dans la nature, peindre ce qui paraît beau et le rendre tel qu'on le sent : telle est sa ligne de conduite. On cherche autre chose aujourd'hui, et l'on va plus loin. M. Copman n'en demeure pas moins une figure originale et un artiste d'un mérite très spécial dans l'avalanche de nos peintres et de nos dessinateurs. Il était utile qu'il sortît de Bruges, où il était enveloppé de silence et de solitude. Le voici connu, tout au moins des artistes, et classé au bon rang.

LIVRES

Poètes modernes de l'Angleterre, par GABRIEL SARRAZIN. — Paris, Ollendorf, éditeur.

Une intéressante galerie de portraits — Gabriel Sarrazin pinxit :

WALDOR SAVAYE LANDOR, hautain, énergique, aristocrate, égoïste, patriote et militant, que Leigh Hunt comparait à « un pin orageux des montagnes qui eût produit des lilas ». Une autre comparaison, encore du même, synthétise l'irrité nostalgique : « Après s'être livré à toutes les partialités de ses amitiés et de ses inimitiés, après avoir écrasé rois et ministres, voilà qu'il se calme soudain comme un Spartiate adorant un rayon de lune. »

SHELLEY, le Beethoven de la poésie, utopiste et sublime, étudié dans cette œuvre paroxiste : le drame des Cenci, qu'angélise, un peu, seule, Béatrix, de neige et de soupirs. Et c'est en elle, le frêle et sensitif poète, tout en âme, et cuirassé lumineusement, d'inflexible courage.

JOHN KEATS, néo-grec, païen mystique, vie de souffrance évaporée. « La Beauté est la Vérité, la Vérité est la Beauté, c'est tout ce que vous savez sur terre et tout ce que vous avez besoin de savoir. » — Ainsi dit-il, mystique et douloureux. Et cette phrase, exquise, aussi : « Je sens les marguerites croître sur moi, » et, enfin, pour la mort : « Ci-gît un, dont le nom était écrit dans l'eau. »

Fraîcheur d'aube, scintillances inviolées.

De lui ce petit groupe, en un lever de vierge soleil : « A la vue s'élevait un temple — de marbre délicatement veiné, vers lequel une troupe — de nymphes s'avançait, noblement, sur le gazon : — l'une, adorable, étend la main droite vers — l'éblouissant lever de soleil : deux suaves sœurs — penchent leurs gracieuses formes au dessus des gambades d'un petit enfant : — d'autres écoutent, avidement, *la sauvage liquidité du chalumeau trempé de rosée.....* »

ELISABETH BARRET BROWNING, brûlée de Foi, d'Enthousiasme et d'Amour — missionnaire un peu, et « bas-bleuisme » aussi « Aurora Leigh ».

GABRIEL DANTE ROSSETTI, « un effacement serein dans une plus grande clarté, au delà; impression d'air lointain, de moiteur chaste, de fraîcheur mélancolique et odorante, là-bas ». (Lire « la Maison de vie », *l'Art moderne*, n° 29, 25 septembre 1887.)

ALGERNON CHARLES SWINBURNE, l'Anglo-Saxon primitif, sombre, farouche, passionné cynique, assoiffé sanguinaire, enthousiasme haineux; l'étonnant plastique issu de Rome décadente ou de Grèce lumineuse. (Lire *Revue indépendante*, mai 1888. *Laus Veneris*, traduction Griffin, et *Société nouvelle*, traduction Georges Destrée.)

UN POÈTE INCONNU

Il y a quinze jours, quelques parents et quelques amis se réunissaient, à Anvers, à la gare de l'Est, pour recevoir la dépouille d'un poète, Albert Boucquillon, mort à 37 ans, loin de sa patrie, qui l'ignorait.

Boucquillon avait cependant fait des choses exquises ; témoin ce sonnet :

MARCHE NUPTIALE

Par ung sentier fleury, le plus doulx que l'on voye,
Viennent ioyeulsement les jeunes épousez,
De roses couronnez, vestus d'or et de soye,
De moult gentils amis noblement escortez.

Es mains des menestrels, le monocorde envoye
Au ciel l'épithalame en rythmes cadencez,
Et de loin, lentement, plus sobres en leur joye,
Suivent les vieux parents songeant aux iours passez.

Ores, voyons l'ydée au fond obscur des choses.
Ce couple souriant, au chief chargé de roses,
N'est-ce pas la Ieunesse et n'est-ce pas l'Amour,

Marchant, le cœux ioyeulx, au milieu des fanfares,
Sans songer aux Soulcis, aux Deuils, aux Soins avares,
Qui, d'un pas lent, mais sûr, les suivent nuict et jour?

Cette pièce fait partie d'un recueil de poésies, orné de deux eaux-fortes de Jan Anthony, qui a paru à Anvers chez H. Sermon, en 1880. Sur ce volume, tiré à vingt-cinq exemplaires seulement, l'auteur n'a pas daigné mettre son nom. Lorsqu'on lui en demandait la raison, il répondait, avec une fière modestie, que la chose n'en valait pas la peine. Au fond, ce primitif était un raffiné. Sa grande timidité cachait un immense dédain. A l'instar des artistes du moyen-âge, il produisait des œuvres en cachant son nom à la foule, qu'il méprisait profondément.

La foule, qui ne pardonne pas cela, le lui a bien rendu. Pas un mot n'a été prononcé sur sa tombe. Ses funérailles ont reflété sa vie. Ses cendres n'ont fait qu'effleurer le sol de la ville natale, pour aller silencieusement, à travers le retentissement banal d'une élection et le fracas brutal d'une kermesse, reposer sous le gazon fleuri d'un cimetière de village.

C. D.

AU CONSERVATOIRE DE MONS

Le concert annuel du Conservatoire de Mons, dirigé par M. Jean Van den Eeden, a eu un succès que toute la presse locale constate sans restrictions. Le programme était fort bien composé et réunissait des œuvres de styles divers : la *Kaisermarsch* de Wagner, un *Menuet* de Grieg, l'ouverture de *Freischütz*. Comme solistes : M. Dongrie, qui a exécuté un concerto pour violon de sa composition, et Mlle Olga Demarez, qui a chanté *un air* de *Marie-Stuart* de François Fétis, et l'air des bijoux de *Faust*. Tous deux sont appréciés très favorablement par les journaux de Mons. Mais l'intérêt principal du concert résidait dans la première audition d'une œuvre nouvelle de M. Van den Eeden, *En Mer*, qui a recueilli les suffrages les plus flatteurs.

Voici ce qu'en dit le *Journal de Mons* :

« Le clou du concert était, pas n'est besoin de le dire, l'œuvre magistrale, si impatiemment attendue, de l'éminent directeur de notre Conservatoire. Cette symphonie descriptive est toute de couleur, de finesse et de style. Elle a des effets étranges et saisissants. M. Van den Eeden se distingue par ces rythmes élégants qui font de ses compositions des œuvres absolument personnelles, que l'on ne se lasse pas de réentendre. Malgré le grand travail de l'orchestration et des chœurs, le drame se comprend sans efforts et la mélodie est toujours triomphante. Par cette œuvre grandiose, M. Van den Eeden prouve une fois de plus qu'il est au rang des meilleurs symphonistes belges. Nous souhaitons d'ouïr *En Mer* avec tous les éléments nécessaires pour en avoir une interprétation hors ligne et dans une salle aux plus vastes proportions. »

Le Hainaut n'est pas moins élogieux :

« Il est des plus saisissants l'effet produit par cette musique à la fois simple et grandiose, gémissant comme la brise qui court dans les mâts et les cordages et frôle les vagues, puis, tout à coup, grondant comme la tempête déchaînée qui secoue le navire et soulève les flots furieux. L'interprétation a été très bonne. Dans les *soli*, M. Huet, professeur de chant au Conservatoire, s'est signalé d'une façon remarquable et a été très écouté. Trop faible la voix de M. Friart. Enfin, il y a, à certains moments, de tels éclats dans la musique de M. Van den Eeden, — interprétée par deux cents choristes soutenus par un orchestre très bien fourni — que la salle du théâtre n'est pas assez vaste.

« Exécutée sur une plage, par une belle soirée d'été, en face de l'immense océan, la nouvelle œuvre de M. Van den Eeden serait d'un effet magistral. »

Et *la Tribune* ajoute :

« Le succès a été splendide, magnifique. La dernière note n'était pas éteinte que ce n'a été qu'un seul cri d'admiration par toute la salle et les applaudissements ont éclaté, frénétiques.

« Certes, M. Van den Eeden a été bien inspiré lorsqu'il a écrit *En Mer*, car il a réussi on ne peut mieux à produire ce qu'on pourrait appeler une peinture de la mer : l'océan avec son horizon vaste, lointain, ses ondes agitées doucement par la brise qui tout à coup peuvent devenir troublées, furieuses, menaçantes. »

C'est sur une poésie du poète flamand Julius Vuylsteke que M. Van den Eeden a écrit sa symphonie descriptive. Cette œuvre avait été déjà mise en musique par M. Maurice Gevers et exécutée en 1886 à Anvers. (V. l'*Art Moderne*, 1886, p. 339.)

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

Les musiciens et amateurs qui ont le culte de Chopin trouveront dans le *Catalogue thématique* de l'œuvre gravé de ce compositeur, publié par la maison Breitkopff et Härtel, de précieux renseignements et un guide utile. Avec beaucoup de soin et en adoptant d'ingénieux procédés de classement, l'auteur a catalogué non seulement les compositions de Chopin, — en accompagnant la mention de chacune d'elles des premières mesures de l'œuvre, de l'énumération des arrangements qui en ont été faits, de l'indication des éditeurs, du prix de vente, etc, — mais encore les livres qui lui ont été consacrés, les portraits, bustes, médaillons qu'il a inspirés, etc.

Les œuvres sont rangées par ordre chronologique, puis selon les instruments pour lesquels elles ont été écrites, puis encore d'après leur tonalité et leur modalité, et même en raison des difficultés d'exécution qu'elles présentent. On trouvera aussi, dans le même volume, la liste de toutes les personnes auxquelles Chopin a dédié ses œuvres, des poètes dont il a mis les vers en musique, des éditeurs qui l'ont publié, etc. C'est un travail absolument complet, curieux et instructif, auquel on a fait une toilette coquette. Le volume est mis en vente à 6 marks (fr. 7-50).

MM. Breitkopff et Härtel viennent de publier, en neuf livraisons, les principaux morceaux lyriques pour une voix seule de *Lohengrin* (traduction nouvelle de Victor Wilder). On trouvera dans ce très intéressant recueil le *Rêve d'Elsa*, le *Chant d'amour d'Elsa*, le *Récit de Lohengrin*, les *Adieux au cygne*, etc. Chaque livraison est vendue séparément.

Enfin, l'excellente édition populaire des mêmes éditeurs vient de s'enrichir de quelques numéros : un recueil d'œuvres pour piano de Niels W. Gade, ce médiocre Mendelssohn dont les *Novelettes* et la *Fille du roi des Aulnes* font à peine pardonner les filandreuses compositions ; trois *Mélodies hébraïques* inspirées à Joachim par la lecture des poèmes de Byron et notées par lui pour alto et piano ; enfin, un *Album de sonatines* publié par M. Antoine Krause, qui réunit en un volume d'une centaine de pages, un choix de sonatines de Clementi, de Reinecke, de Kulhau, de Dussek, de Haydn, de Mozart, de Beethoven et de Scarlatti, soigneusement doigtées et annotées.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Sculpture artistique ou industrielle ?

Les bas-reliefs en cuivre repoussé, destinés à l'ornementation des appartements et tirés mécaniquement à un grand nombre d'exemplaires, sont-ils des œuvres d'art protégés par la législation sur le droit d'auteur?

Telle est la question qui vient d'être soulevée devant les tribunaux français.

Quatre de ces tableaux : *Tout à la joie* — *Au cabaret* — *Au corps de garde* — *Dispute de reîtres*, furent saisis comme étant la reproduction, obtenue par surmoulage, d'œuvres originales exécutées par M. Raphael Lagneau, et le détenteur des clichés, M. Lambert, assigna en dommages-intérêts les contrefacteurs, MM. Thuillard et Léon.

Ceux-ci soutinrent que les œuvrettes en question constituaient des articles de sculpture industrielle et devaient être, comme tels, assimilés aux modèles de fabrique, sur lesquels la propriété ne s'exerce qu'en suite d'un dépôt légal.

Le tribunal correctionnel de la Seine accueillit cette défense, mais la Cour d'appel a réformé le jugement, le 25 février dernier, en décidant que les tableaux en question présentent par leur nature, leur destination et leur originalité, et quel que soit le plus ou moins de perfection des exemplaires mis en vente, le caractère d'une œuvre essentiellement artistique dont la propriété est conservée à son auteur en dehors de tout dépôt.

En conséquence, les contrefacteurs sont condamnés solidairement à 100 francs d'amende et à 400 francs de dommages-intérêts. La Cour ordonne en outre la confiscation des objets saisis, ainsi que celle des planches, moules et matrices.

Petite chronique

On nous prie d'insérer l'avis suivant :

« Pour assurer la réception et le placement en temps utile d'un grand nombre d'œuvres actuellement exposées à Paris et à Vienne, l'ouverture du Salon triennal d'Anvers est reculée au dimanche 29 juillet prochain.

Ce retard permet de reporter, en faveur de tous les artistes, au 27 juin la date extrême pour la remise de leurs œuvres à Anvers. »

Raoût charmant et fraternel chez Bertrand, après la première du *Mâle* à Anvers. Une vraie première où tout l'Anvers qui s'intéresse à la littérature et aux arts était présent. Nombre d'artistes, d'écrivains, d'avocats, de magistrats. On a fait fête aux auteurs et à leurs interprètes. Comme à Bruxelles, d'ailleurs, tous les mots à détente soulignés par des bravos; et le plus vif succès surtout pour Mmes Herdies, Besnier, Sylviac, celle-ci très en veine. M. Chelles, de son côté, a eu des élans de grande puissance dramatique.

Au raoût, ensuite, une affluence choisie, beaucoup de visages entrevus déjà dans la salle, les vaillants artistes de *l'Art indépendant*, instigateurs de cette joyeuse et cordiale réunion. C'est M. Max Elskamp, secrétaire de *l'Art indépendant*, qui a ouvert le feu en toastant au *Mâle* et à Camille Lemonnier. Puis Peter Benoit, pressé par tous, s'est mis au piano, a fait entendre le finale de son poème symphonique *le Rhin*. Un intermède littéraire improvisé par MM. Chomé, Crommelynck, Murray, Robert, — au milieu des tournées de champagne, des bravi-brava et de la gaieté générale, — durait encore que déjà le matin glissait par les fenêtres ses filtrées vertes.

Quelques heures plus tard, M. Bahier et sa troupe se mettaient en route pour Verviers.

La Jeune France, fondée par M. Albert Allenet et qui, depuis tout juste dix ans, lutte pour les idées indépendantes, commence sa seconde série sous ce titre nouveau : *La Revue libre*. (Directeur : Paul Demeny; secrétaire de la rédaction : Emile Michelet. — Bureaux: rue Saint-Georges, 52, Paris. — Abonnements : France, fr. 12.50 par an; étranger, fr. 15.50. Edition de luxe, sur Chine, 25 francs.) Le programme :

« La liberté et l'émancipation pour toutes les opinions et dans toutes les branches de l'activité intellectuelle, tel est notre programme.

« Pour le réaliser, nous allons commencer par paraître toutes les semaines, dans un format plus commode, plus portatif. Nous voulons être *la Revue-Journal* et, sans négliger les études consciencieuses, écrites à tête reposée, nous nous lancerons dans la lutte, nous dirons, tous les huit jours, dans un article de tête vibrant et mordant, notre opinion sur la question actuelle, à quelque domaine qu'elle appartienne.

« Nous ne ferons pas de politique, la politique étant la chose qui nous divise le plus, mais nous resterons toujours dans la note libérale, qui est la vraie note française.

« Nous attirerons ainsi à nous le public intelligent et patriote, qui aime les artistes, les poètes, les savants hardis et négligés de parti pris, le public qui est pour les entreprises larges et audacieuses et qui demande avant tout la sincérité de convictions et la liberté d'allures. »

Par ces lignes, la *Revue libre* signale son entrée dans le monde. La tendance est bonne et nous y applaudissons sincèrement.

M. Antoine, directeur du Théâtre-Libre, annonce, par circulaires, que des pourparlers sont engagés pour que les représentations qu'il donnera l'hiver prochain aient lieu dans un grand théâtre du centre de Paris. Le programme comportera des œuvres de MM. Théodore de Banville, Edmond et Jules de Goncourt, Catulle Mendès, Emile Bergerat, Villiers de l'Isle-Adam, Hennique, Céard, Paul Alexis, Léon Cladel, Jean Richepin, Arsène Houssaye, etc. Une large part sera, comme cette année, réservée aux jeunes et aux inconnus. L'abonnement à titre de membre honoraire, qui est de cent francs, aura droit à un fauteuil d'orchestre ou de balcon pour les huit représentations de la saison. L'abonnement à une loge ou baignoire sera de cinq cents francs. Les soirées devant conserver leur caractère privé, le nombre des membres honoraires restera, comme cette année, limité proportionnellement aux dépenses des représentations.

M. Mortimer Menpes, un jeune peintre australien, élève de Whistler, expose en ce moment à Londres, chez Dowdeswell, une série de tableaux et d'études qu'il vient de rapporter du Japon. *The Magazine of art* en donne, dans son numéro de juin, des reproductions fort intéressantes.

La Jeune fille, journal hebdomadaire, dirigé par des femmes du monde. Bruxelles, Librairie Européenne, C. Muquardt. Abonnement : Belgique, 10 francs; étranger, fr. 12-50. Sommaire du n° 1 : *La jeunesse*, Dona Paz. — *Un combat judiciaire au IXe siècle*, Mme de W. G. — *La bonté*, Adèle d'Orval. — *La légende de l'horloge*, Kyra. — *La dentelle*, Mme L. — *A propos d'aquarelles*, J. du Jardin. — *Economie domestique*, Mme E. H. *Chansons du printemps*, Dona Paz. — Jeux d'esprit, ouvrages manuels, romans, boîte aux lettres, concours etc.

Signalons, parmi les journaux littéraires qui mènent à Paris la campagne contre la routine et le bourgeoisisme : *La cravache parisienne*, qui paraît tous les samedis. Rédacteur en chef : Georges Lecomte. Bureaux : Cour des Miracles, 9, Paris. Abonnements : Paris, 7 francs. Etranger, 10 francs. Les derniers numéros contiennent des articles de Georges Vanor, Jules Christophe, Georges Lecomte, Félix Fénéon, Jules Desclozeaux, Henri Welsch, Edmond Cousturier et une complainte inédite de Jules Laforgue.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles.*

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles.* / *Rue Lafayette*, 123, *Paris.*

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — Pour une voix de femme (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa . . . . . fr.	1 25
2	Chant d'amour d'Elsa	0 75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — Pour une voix d'homme (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — Pour une voix d'homme (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

M^on PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES
FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ
GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1^er prix. — Sidney, seuls 1^er et 2^e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 25. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 17 JUIN 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

LE GANACHISME. — LES MEININGER. — IMPRESSIONS D'ARTISTE. — LIVRES. — AVIS CHARITABLE. — LA VENTE GOLDSCHMIDT. — PETITE CHRONIQUE.

LE GANACHISME

Les grands hommes, dans leur intimité, ont des mots brutaux et terribles pour qualifier, bousculer, et parfois abattre, les misères et les ridicules humains. Flaubert a nommé MUFFLISME la badauderie méchante et ignarde de la sottise bourgeoise contemporaine « au front de Taureau ». Les Goncourt, dans leur journal, ont inventé GANACHISME.

Ganachisme ! La domination des invalides, des vieillis, des usés qui prétendent rester quand même où ils sont, et toujours veulent faire « le Jeune homme ». L'entêtement à se croire quelque chose quand on n'est plus rien, à régir le présent avec les idées de jadis, à faire attendre à la porte deux, trois générations nouvelles, à ne céder que devant la mort, et à ne laisser en conséquence la place ouverte qu'à ceux qui sont à leur tour devenus des ganaches, en espérant.

C'est très grave, étant donné qu'il est difficile de trouver dans notre bourgeoisie pourrie de bien-être des gens ayant la cinquantaine chez qui des symptômes nets de ramollissement ne se révèlent. Or, en général, tout cinquantenaire qui se soigne bien en a pour vingt-cinq ans au moins à circuler encore, à s'accrocher au poste qu'il occupe, même à monter plus haut, à se croire une autorité, à pontifier, à tracasser les idées nouvelles, à opprimer les arrivants, à jouer l'office d'universel gêneur, dédaignant, contrariant, obstruant à l'égal d'un vieux marron avalé de travers.

Dans l'Art, notamment, cette situation est chez nous intolérable. Ils sont rares ceux qui s'effacent, disant à leurs cadets : Passez devant. Pareil bon sens abnégatoire blesse trop les vanités et le besoin d'être au dessus des autres. Il faut avoir une âme très haut située pour se mettre soi-même à la retraite et à n'être plus qu'un spectateur bienveillant dans la pièce où l'on fut acteur applaudi. La caractéristique de la ganache artistique, comme de la vieille coquette, c'est de ne pas se résigner à vieillir. Dix ans, vingt ans après l'âge des succès et des amours, l'une et l'autre persisteront à se produire et à tenir pour insolent quiconque ne leur rend plus hommage.

C'est très grave et dernièrement un journal, appliquant, à la politique sans le savoir, la théorie du Ganachisme, faisait observer que grâce aux progrès de la médecine et de l'hygiène, grâce aussi aux soins parti-

culiers qu'ils prennent d'éviter tout péril, les souverains en pays dits civilisés atteignent des durées de règne invraisemblables. Entre autres, Victoria d'Angleterre, qui n'en finit pas, Guillaume Ier de Prusse, qui n'en finissait pas. De telle sorte que, lorsque leurs enfants sont appelés au trône, ils sont eux aussi des vieillards, apportant avec eux les idées, les goûts, les préférences de leur jeunesse, des anachronismes, et essayent de les appliquer, au grand dommage du progrès et de l'évolution moderne.

Le gouvernement artistique subit les mêmes vicissitudes. Le dorlotage du confortable contemporain y produit des longévités extraordinaires. Autrefois, la moyenne de la vie était autrement courte partout. Les princes couraient les aventures, payant de leur personne et mourant en général de mort violente au bel âge. Les artistes disparaissaient prématurément ou embarrassaient peu les transformations artistiques, qui étaient lentes. Mais aujourd'hui tout est changé. En même temps que tout change avec une accélération stupéfiante, les vieilles barbes deviennent plus nombreuses. De telle sorte que de deux côtés il y a des facteurs qui agissent pour empirer le caractère anormal de la situation

Exemple. Voici pour la France les étapes de la littérature, prose et poésie, en ce dernier demi-siècle, procédant par tronçons de deux à trois lustres : Balzac, Flaubert, Goncourt, Zola, Péladan, — Hugo, Musset, Baudelaire, Mallarmé, Laforgue. Voici celle de la peinture, plus rapide encore : Delacroix, Millet, Courbet, Manet, Monet. Et en musique : Auber, Thomas, Gounod, Massenet, d'Indy. Remarquez l'essentielle différence de chacune de ces époques, eu égard à l'antécédente et à la suivante. Par rapport au chef de file, le serre-file apparaît empreint, sinon de ganachisme, au moins d'archaïsme.

Or, c'est là l'important quand on met ce vieillissement en parallèle avec l'influence que les distancés conservent par l'autorité dont on les investit, par les places dans lesquelles ils se bloquent, indémontables. Un artiste, au beau temps de sa gloire et de la faveur du public, peut prétendre représenter les idées communes et avoir le droit de les diriger. Mais cette actualité et cette faveur s'évanouissent vite. Si vite, présentement, qu'on peut dire d'un artiste ce que les grandes modistes et les grands couturiers de Paris disent d'eux-mêmes : « Nous durons dix ans! » Tenir la corde deux lustres, paraître deux lustres un novateur, intéresser et être admiré deux lustres, est certes déjà exceptionnel. D'ordinaire après ce laps, si l'on a encore des fervents, c'est à titre d'ancien, mais on n'est plus dans le mouvement, dans la poussée des marées montantes. On marche avec les troupes fatiguées, non pas avec les troupes fraîches.

Et voici le mal où apparaît l'odieux Ganachisme : c'est à ces généraux démodés, partisans des vieilles tactiques et des systèmes de guerre déclassés, qu'on confie la direction des forces artistiques gouvernementales On les trouve dans les Académies, soit, ce sont les musées des antiques; mais dans les Ecoles, les Conservatoires, les Universités. Ce sont ceux qui enseignent, avec leur amour des routines, leur exaspération contre le neuf, leur manie de protester, contre ce qui commence, à la gloire de ce qui est fini. Et pendant des années et des années, alors que tout se transforme, les idées allant, allant comme une rivière que rien n'arrête, les écoles remplaçant les écoles, les systèmes faisant place aux systèmes, ils sont à se délecter, immuables, autour des bassins d'eau stagnante qu'ils ont détournée de l'intarissable courant principal et qu'ils prennent pour la mer.

Ganachisme! Ganachisme! Ganachisme! Dans nos hôpitaux on congédie après vingt-cinq ans au plus les médecins, par le motif que la science progresse, qu'en vain un esprit d'autrefois tente de se tenir au niveau des découvertes, qu'il demeure, malgré tout, imprégné des manières de voir de son temps, et qu'il est dangereux dès lors de se confier à lui. Et en art, s'il vous plaît? En musique, en peinture, en littérature, les mêmes inconvénients n'existent-ils pas? Est-ce qu'un monsieur, brillant jadis, s'y transformera plus aisément, de manière à ne pas devenir un arriéré? Ne va-t-il pas, lui aussi, rester le *laudator temporis acti*, empêtré dans les théories et les goûts de sa jeunesse, ennemi des tentatives, nourrissant la rage sourde et méchante de ce qui n'est plus à l'égard de ce qui devient? Et puisque tous les dix ans une nouvelle couche couvre de ses alluvions la couche antérieure, ne sera-t-il pas, au bout de la durée habituelle de ses interminables fonctions, en retard de plusieurs générations d'idées artistiques? Et quand il démissionnera de force, étant donné qu'on suit la filière, ne sera-t-il pas remplacé par d'autres arriérés, ceux qui sont sur ses talons?

Nous souffrons beaucoup en Belgique de ce règne des ganaches. On les rencontre partout. Comme elles ont les places et l'autorité, on les flatte, et pour les flatter on les imite. De là les difficultés inouïes pour l'art neuf de se faire accepter. Il a contre lui les ganaches et leurs adulateurs. Contre lui, c'est la coalition des vieux et des médiocres, se soutenant les uns les autres et ayant pour eux le public, le vulgaire fait aux formules et haïssant tout ce qui dérange ses idées coutumières. C'est le mufflisme conspirant avec le ganachisme, et édifiant la tour de Babel de la sottise, non par la diversité des langues, car pour eux tous « une seule lèvre et les mêmes mots », mais par la hauteur, car ils peuvent s'écrier : « Nous bâtissons une ville et une tour dont le sommet atteint les cieux ».

Ganachopolis! Capitale du monde! Ah! « si Jahvé descendait pour confondre leur langage de telle sorte que personne n'entende plus le discours de son compagnon! »

LES MEININGER

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je n'ai pas la prétention d'empiéter sur un domaine qui n'est pas de ma compétence ou d'ajouter quelque chose à l'article si juste que votre journal a consacré aux Meininger. Mais la représentation, devant des salles à peu près vides, de chefs-d'œuvre tels que *Jules César*, *la Pucelle d'Orléans*, *Wallenstein*, interprétés avec tant de perfection, inspire certaines réflexions que je vous demande la permission de vous soumettre.

On est, en effet, attristé de cette nouvelle preuve de la décadence du goût à Bruxelles : voici des artistes qui ont parcouru l'Europe, attiré la foule non seulement en Allemagne et en Autriche, mais à Londres et à Saint-Pétersbourg, excité partout l'admiration, et ils viennent échouer ici devant l'indifférence du public et la froideur de la presse.

C'est la faute de la chaleur, dit-on. Mais le soir, les cafés sont pleins et le bois est désert. C'est la faute de la langue. Mais les Anglais et les Russes ont-ils reculé? Et d'ailleurs en lisant d'avance le drame en français rien n'est plus facile, avec cette admirable mise en scène, que de suivre pas à pas les acteurs.

Il y a donc autre chose; nous sommes atteints d'une sorte d'anémie morale et nous ne savons plus faire les efforts nécessaires pour nous élever au dessus d'un certain niveau.

Nous sommes mal nourris : l'on nous donne trop de *Cabinet Piperlin*, de *Surprises du divorce*, de *Conseil judiciaire* et autres friandises du même genre. Le titre d'ailleurs ne fait rien à l'affaire; le sujet reste toujours le même : maris bernés, femmes infidèles, amants favorisés, belles-mères acariâtres, notaires en bonne fortune, se livrant toute la soirée à des courses échevelées, se cachant dans des armoires, se trompant de porte ou d'étage et entremêlant leurs cabrioles de grivoiseries. Et ce sont là nos solennités littéraires! Et il y a des journaux pour citer ceux qui y assistent! Et tout Bruxelles d'abord, et toute la province, après tout Bruxelles, vient se repaître pendant de longues semaines de ces plaisanteries si peu variées!

Seulement, après quelques années d'un pareil régime on est... où nous en sommes. Nous sommes incapables de goûter la joie profonde que procurent les plus nobles manifestations de l'art, nous sommes complètement ahuris et désorientés quand le souffle puissant du génie passe au dessus de nos têtes.

Nous venons de voir se dérouler devant nous trois mémorables époques de l'histoire : la Rome politique du temps de César, la France mystique de la fin du moyen-âge, l'Allemagne militaire de la guerre de Trente-Ans. Reconstitution savante et vivante à la fois d'un réalisme intense, chaud, coloré, qui nous montre les hommes, les mœurs et les choses, et où l'on sent vibrer les grandes passions qui ont agité l'humanité, les grandes âmes qui l'ont dominée, les grandes foules qui l'ont traversée. Cela émeut, cela fait songer et l'on se dit que le monde n'est vraiment pas aussi mesquin et aussi vide qu'il le paraît quand on lit les accidents, méfaits et sinistres de l'existence quotidienne.

Et puis étudier Shakespeare et Schiller pour ainsi dire sur le vif. Quel régal! Les Meininger sont des professeurs, a-t-on écrit. Ah! certes! Ils nous enseignent comment le tragique anglais a réalisé le récit de Plutarque, comment Schiller a renouvelé la tragédie grecque et la conception du Destin en faisant intervenir dans le drame chrétien de *Jeanne d'Arc* le miracle, et dans le drame romantique de *Wallenstein*, l'astrologie. Cette leçon ne manque peut-être pas d'un certain intérêt et cet enseignement intuitif pourrait bien avoir sa profondeur.

Eh! bien, non. Je me trompe. Shakespeare, Schiller, déchirements de Marc-Antoine, revirements de la foule, destinée de Jeanne d'Arc, indécisions de Wallenstein, palpitations tangibles des masses, splendeurs artistiques de la mise en scène, frissons de haine ou d'amour, d'ambition ou de patriotisme qui ont fait tressaillir les hommes, tout cela n'est rien! Ces gens ne déclament pas comme nous avons l'habitude d'entendre déclamer; il nous faut des gestes connus, des accents connus, des acteurs connus dont les journaux s'occupent, des acteurs dignes d'alimenter la fièvre du potinage, des acteurs qui aient des duels, qui nourrissent des panthères, qui soient candidats à la présidence de la République. L'acteur n'est pas l'esclave de la pensée du maître, il doit apparaître sur la scène en triomphateur et en conquérant, dominant de haut le malheureux écrivain qui n'a eu que le don créateur; il faut que l'on puisse l'acclamer avant qu'il n'ait ouvert la bouche et que la population entière, pâmée d'admiration, se roule à ses pieds en s'écriant d'une seule voix : C'est lui! le voilà, le grand docteur! quel génie! quel dentiste!

Pour moi, je ne saurais assez protester contre cet exclusivisme et ce parti pris, et je pense qu'il y a tout profit à étudier et à comprendre un art si différent du nôtre.

Que penser d'un citadin sédentaire emporté soudain sur la cime des Alpes et se prenant à regretter le dessin de ses meubles et de ses tentures et les objets d'art rangés sur ses bahuts?

Que penser d'un amateur de tableaux réservant ses faveurs aux Stevens et se détournant des Rubens et des Van Dyck, sous prétexte qu'ils n'ont ni le chic, ni le raffinement, ni l'élégance de son peintre préféré?

Il est si facile de prendre les choses par leur mauvais côté. Les sociétaires de la Comédie-Française nous ont donné cette année *l'Ami Fritz* et *Francillon*; on payait 15 francs la place et la salle était bondée. Il n'y a pas moyen de jouer avec plus d'aisance et de naturel, j'en conviens. Mais un critique exclusif et partial aurait beau jeu s'il voulait démolir ces deux comédies, l'une où l'on mange de si bonnes choses, où l'on boit de si bon vin; l'autre, où l'on fait tant d'esprit, où le salon d'une dame ressemble d'une façon si frappante au salon d'une fille, sans qu'il y ait ni dans l'une, ni dans l'autre la moindre étude de caractère, le moindre élan de passion virile, le moindre mot qui nous élève ou nous fasse penser.

Tel n'est pas le but de *l'Ami Fritz* ou de *Francillon*. Soit! laissons donc chaque chose à sa place; ne mesurons pas tout à la même aune. Admirons l'art sans arrière-pensée partout où il apparaît; nous n'avons pas déjà tant d'occasions d'admirer.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

AD. PRINS.

12 juin 1888.

IMPRESSIONS D'ARTISTE

A Dario de Regoyos.

Nous cherchions une diligence et à tout prix et avec des mulets vicieux et prêts à se jeter dans des gouffres et à casser les harnais et à tuer, à coups de ruades, le *mayoral*. Le paysage imposait ce désir à notre furie d'artiste et, d'avance, nous acceptions tout ce que le hasard nous réservait : les soupes rouges, les plats de poissons noirs, les fromages pierreux et la *posada* perforée d'insectes, puante d'outres, crasseuse, oh ! bien crasseuse. Pour nous, le voyage ? le contraire de ce que tout Anglais souhaite qu'il soit. Des aises, du confort, une table servie à heure fixe, proprement, avec les mains blanches d'une servante à tablier blanc ! Non pas. Mal logé, mal nourri, qu'importe ? puisqu'on a le grand air, la mer, la montagne, l'ombre, le soleil, la vie ! Ah ! les tas de notaires et de dentistes et de fabricants de biberons et de seringues, dont le derrière exige des coussins dodus et la gueule des soles normandes ! Eux et les chemins de fer, ils ont banalisé cette passion : le voyage ; désormais, chose de luxe qu'on se paie ; qu'on promet à sa femme et à ses enfants, quand ils sont sages. Du rêve splendide d'inconnu et de bonne aventure, on a fait une distraction méthodique, ponderée, précise, comme un compte de mémoire.

— Ça coûte ? Et voilà la seule question qu'on se pose en faisant ses malles.

Bædecker ? le plus maussade compagnon de route que je sache. Joanne ? un pédant géographe dont on devrait condamner les livres aux bibliothèques de province. Court-on le monde pour moissonner des statistiques, savoir les hôtels bien tenus, se ferrer sur l'histoire ?

Nous cherchions donc une diligence, la plus cahotante, la plus grinçante, la plus caisse de contrebasse qui fût. Cela devait se rencontrer, là-bas, dans ce pays à la diable, avec des villages figés en gifles contre des montagnes et des routes perpendiculaires où un danseur de corde ne se serait aventuré sans un balancier. Réalisé, notre souhait. Non certes plus la diligence de Gautier avec son bariolage de *zagals* et d'*escopeteros*, charmante, peut-être, mais décidément profanée par l'opéra-comique. Autre chose : une armoire jaune et noire, véhiculée par des chevaux, des mules, et des bœufs, le tout suant, trimant, se bousculant sous un vipérin fouet, qui se manœuvrait avec des jurons spéciaux, les uns pour les bœufs, d'autres pour les mulets et les juments. Et des *aida ! aida !* et des *arrayua ! arrayua !* et toute une pantomime de *mayoral* épinglé sur son siège, et des galopées avec la musique des roues et des colliers en accompagnement et des cinglements de branches trop basses dans l'œil d'un voyageur de l'impériale, et des arrêts soudains, personne ne sait pourquoi, excepté le *mayoral* auquel la veille, un ami à tel coin de route a promis un bonjour et la diligence entière attend — et des entrées fringantes et claquantes et volantes par les villes en un concassement de bruits de fer et de pavé si fort, qu'on s'étonne de ne point voir se casser des vitres au passage. Une vieille avait pris place, la dernière, sur le siège — oh ! ces vieilles d'Espagne, qui toutes semblent avoir assisté le Christ à l'agonie — et soudain s'était mise à chanter un air très lointain, très vague et qui tremblait de folie. Les mains en bois jaune de la vieille, pendant toute la durée de la complainte, ne firent pas un mouvement, là, posées sur ses genoux. Elle paraissait raconter quelque chose de très triste, dont, seule au monde, elle était à se ressouvenir.

On traversait des paysages où des rivières, reflétant de grandes collines vertes, dressaient devant la mémoire des tableaux de Courbet ; des coins de falaises, avec les monstruosités dragonesques de certains rocs, les marines de Monet ; puis c'était un Rousseau, puis un Corot, qui sollicitaient. Mais par dessus tout, on songeait à telle chose non encore rendue, au tableau que chacun porte, original et fatal, en soi et dont une vallée traversée, une route de village parcourue vous indiquent des fragments.

On peut affirmer que presque tous les stades lumineux du jour ont été fixés sur des toiles : Rousseau, Diaz, Dupré ont étudié le soir, Corot le matin, les impressionnistes le midi et le soleil. Restent la nuit et sa lumière obscure ou plutôt son obscurité lumineuse, alors qu'un nouveau foyer éclairant, la lune, semble, en apparence, au moins, changer toute la gamme des lois de la vision et des couleurs. Que de choses à révéler et à peindre en l'honneur de Notre-Dame la Lune ! Et que peu de peintres en ont même eu le souci !

Les villes défilaient : rues dont les toits en face les uns des autres se donnent des coups de gouttières, comme deux béliers des coups de corne ; balcons oblongs s'avançant jusque vers le milieu de la voie, avec la fête des linges séchés en drapeaux ; portes à clous et à heurtoirs qui font songer à des parois barbares, écussons formidables édifiés au dessus, que barre en signe de deuil un lambeau d'étoffe noire comme une balafre un visage ; grilles aux fenêtres, jolies comme des jardins de fer, aménagés pour fleurs de lys et feuilles de lierre et mordue de siècles et de sel marin et de torride soleil, couleur de poivre de Cayenne ou de pierre-ponce ; là-bas, près de la mer : l'église.

En avons-nous vu de ces églises : une entre autres, descendue d'un antique et tragique passé, s'était comme mutilée elle-même. Elle avait bouché ses rosaces, vidées de leur verrière, avec des pierres quelconques, laissant à peine une lucarne apparaître, comme un tablier couleur de jour, pour lui déverser de la clarté. Son portail, elle l'avait humilié jusqu'à pratiquer dans l'immense vantail une toute petite porte ; son transept supprimé et ses bas-côtés abolis. Il y faisait noir comme dans une mine. Des martyres habillées comme des poupées, on les devinait sur les autels, et, seule, devant un saint Antoine, marionnette sinistre, brûlait une veilleuse rouge. Les colonnes montaient, montaient ; les ogives s'entrecroisaient là haut ; les soubassements monstrueux de la tour effrayaient ; et, toute cette force aboutissant à cette petitesse de culte aminci, rapiécé et pauvre, sensationnait, très spécialement. A l'extérieur apparaissaient deux cloches de cuivre vert, qui se mirent à battre leur musique d'angelus. Sur un contre-fort, dont les pierres étaient trouées comme des éponges, un petit lézard en éclair se glissa et disparut.

Ces petites villes des côtes sont toutes glorieuses de saleté et d'abandon. Dans les rues on peigne les jeunes filles, — oh ! les interminables cheveux noirs ! — on donne à téter aux enfants, et des chats croquent sur des tas nacrés et coruscants, des têtes de merluches et de dorades.

Mais cette saleté il la faut excuser, quitte à se boucher le nez, puisque, grâce à la paresse et à l'incurie qui la produisent, on ne songe guère en Espagne ni à abattre les vieilles bicoques, ni à moderniser, ni à restaurer ce qui tombe, et qu'ainsi la mélancolique poésie des tourelles tronquées, des murailles lézardées, des dalles usées et des gonds fendus y règne encore.

Et plus encore, dans les campagnes et les villages. Certaines fermes sont d'une dislocation phénoménale. Rien ne semble tenir, ni toits, ni fenêtres, ni seuils, ni hangars. Fichues à la diable, toutes ces petites maisons claires à pannes rouges, pareilles à une poule blanche que couvre un coq écarlate. Et ces inénarrables chars à roues pleines, que tire un accouplement fauve de grands bœufs et dont les essieux chantent pour se héler et se faire des signaux d'arrivée ou de départ, sur les chemins en échine d'ânes de la montagne. Nous en avons vu dévaler plusieurs de ces attelages : les cornes liées au joug et le frontail couvert de floches sanglantes; les deux bêtes n'en semblaient former qu'une seule, et, formidable, la tête s'avançait; on ne voyait qu'elle, comme une dépouille sauvage de guerre et de meurtre, descendre.

Dans les champs, des sarcleuses en jupe rose et à grand chapeau de soleil — et des hommes du plus pur type basque : pommettes peu saillantes, nez en bec d'aigle, menton proéminent, à gestes de bras discrets, mais en revanche très subtils en gestes de mains et de doigts. Le béret jamais ne quitte leur tête. Quelques-uns ont la peau brune et dure comme du linoleum, des yeux en éclats de verre, le torse buissonnant de poils.

En un *pueblo* renversé en jeu de quilles au flanc d'une montagne, dans une chapelle — la toute délabrée petite chapelle — l'office pour une morte se célébrait. Placés sur les pierres tombales, devant chaque priante chrétienne et chaque dévotieux chrétien, un tas de minuscules cierges, — honneur dernier rendu par les assistants à la défunte — brûlaient, éclairant, d'en bas, tous les visages. Vêtements noirs, et, surtout, de larges failles de ténèbres sur les épaules, comme des monceaux de deuil prostrés. Le sol disparaissait sous les agenouillements. Et les cierges de leur lumière crue détaillaient sur la face des inclinés, les rides incrustées, les fronts cireux, d'où tombaient des mèches grises, les mains jointes avec la corde à nœuds des chapelets. C'était d'une dévotion sinistre et inquisitoriale. Un Christ osseux, avec un jupon noir au bas des côtes, un macabre pantin, parmi les mille languettes des chandelles de l'autel, tordait sa maigreur. Inoubliable, le chant barbare et froid, qui tombait du jubé. Pas d'orgue. Et cela dura, des heures, des heures; toujours des supplications monotones, gutturales, lourdes, la voix du prêtre officiant, plus morne encore que celle des chantres. L'office fini, chacun éteignit ses luminaires en pinçant la flamme avec des doigts mouillés — et le cortège, d'abord des hommes, puis des femmes, mortuairement, comme si on réenterrait la morte, coula, par les sentes pierreuses, jusqu'aux maisons près de la mer.

Nous allâmes voir au cimetière. Deux grands ifs, comme des chandeliers noirs, s'érigeaient. Le terrain caillouteux, ci et là piqué d'une croix basse. Une touffe de roses dans un coin. Mais là, près de la porte, des planches de cercueil, garnies encore de clous et même de loques de drap. Deux petites bières d'enfant à nu; l'une vide. Puis sous le hangar qui se trouve en tout cimetière espagnol, un panier où pêle-mêle un vieux chapeau défoncé et des os. Les morts de ce *pueblo*, certes, n'étaient pas traités avec des égards fort désirables, et la pelle du fossoyeur, qu'on apercevait là-bas, en biais sur un tertre, devait faire sa besogne à la diable.

Dans la plupart des *campos-santos*, on enfouit les morts en des niches. On les y laisse deux ou trois ans, puis on les remplace. Si le mort n'a pas, après ce temps, pourri de bonne grâce, on le retire à l'état de charogne et c'est dans la fosse commune, jamais bien fermée, qu'on le jette.

La mort doit se faire ici du « bon sang ». On la célèbre plus que n'importe quelle sainte dans les églises, et aux cimetières on la gave comme une goule.

Livres

Quillebœuf, vieillerie en bleu et noir, par James Vandrunen. — Un vol. in-8° de 116 pages. — Sans date sans nom d'éditeur.

Malicieusement, le très artiste écrivain de *Flemm-Oso*, d'*Elles* et de *Forêts*, se plaît à intriguer de temps en temps quelques personnes (oh! très peu: le tirage restreint, vanté par *l'Art moderne*, est, chez lui, de principe) par l'apparition imprévue d'un petit volume bizarre, tombé en aérolithe, que nul nom d'éditeur ou d'imprimeur, nulle mention d'origine ni même de date ne désignent.

Quillebœuf, vieillerie en bleu et noir : et c'est tout. Un récit en un seul chapitre, gardé de bleu, enveloppé de simili toile grise, avec deux mots d'introduction précédés de cette suggestive épigraphe: *Rêver !...* Débrouillez-vous.

Le volume ouvert, c'est, en un style archaïque, ciselé et guilloché ainsi qu'une fine orfèvrerie, l'évocation d'un quinzième siècle seigneurial mêlé de féerie; la patiente restitution de l'architecture militaire, du mobilier féodal, de l'accoutrement guerrier et des vêtements somptueux d'une époque disparue, entrevue par rapides échappées sur les verrières des cathédrales et parmi les miniatures des missels; c'est aussi, sertie en de précieuses joailleries qui font songer aux étincelants décors dans lesquels Gustave Moreau meut le symbole de ses créatures de rêve, quelque fabuleuse légende où les rivières sont reines couronnées de fleurs, installant des cours féeriques dans des vallées peuplées de lutins qui chevauchent des rais de lune, font des cabrioles et se grisent de jus d'orvale arrosé d'eau de vie. « J'ai voulu écrire cette apparition d'un temps mort, réveillé un instant sous la mélancolie des rayons éteints du passé. Ce serait une grande histoire à bibelots, une scène de légende, candide et diabolique, enchâssant ce que j'ai admiré en cette région, meubles et joyaux rares et anciennes coutumes; et cela, décrit et dessiné avec des mots patients, fouillant le détail, avec des manies de collectionneur et des minuties qui retournent et soupèsent. C'est un travail de tapisserie littéraire, lentement accompli avec l'amour des plus menues choses et la poursuite passionnée de la nuance. Je voudrais encore coudre ces découpures, ces bribes d'étoffes et ces morceaux de legendes au moyen d'un style particulier, d'un tour simple, qui, sans prétendre à la forme du langage de jadis, conservât cependant quelque chose de la lecture des paperasses d'alors... »

Ce projet, M. Vandrunen l'a réalisé avec une volonté qui ne faiblit pas un instant. Il promène le lecteur ébloui dans le châtoiement de ses vitraux capricieux, mêlant constamment la fidélité du détail à la fantaisie la plus folle. Et son mérite est d'être demeuré personnel dans ce travail de mosaïque, fait de menues gemmes, rassemblées avec une minutie déconcertante.

A titre d'exemple, cet extrait : « Yvette, prenant courage, et cordialement rassurée par ses deux compagnes, se remet et voit, dans le fond, devant elle, dans une grotte de pierreries bleues et

roses, sur un siège de quartz étincelant, veiné de rouge, la reine, étendue au milieu de sa cour. Cette reine, c'est Sequana, que les hommes appellent : la Seine. Ses yeux sont de cristal bleu, ses oreilles ressemblent à des coquillages, et, de ses cheveux à reflets d'or, l'eau tombe lentement dans les plis de sa longue robe. Sur sa tête est posé un diadème d'étoiles qui dégagent des vapeurs lumineuses. Cette souveraine des eaux normandes s'appuie sur une buire de cristal, et de sa longue main douce, aux ongles rosés d'un filet de sang, elle remue des perles dans un écrin. Son trône est entouré d'un groupement de filles pâles, étendues indolemment, couchées ou assises sur des bancs, sur des formes en ivoire et sur des escabelles en bois bleu de Pandion. Leurs têtes portent des couronnes de violettes : leurs tresses sont mêlées de mousses humides. Elles sont revêtues de manteaux en duvets d'oiseau ou de chlamydes de feuilles de pampre avec des écharpes vermeilles. Les unes nouent sur leur tête leurs bras purs comme la neige des montagnes et qui pourraient le disputer pour la caressante blancheur à ceux d'Héré, sœur de Jupiter; d'autres, jolies comme des fleurs, se tiennent avec autant de douceur qu'un papillon sur une marguerite. Un parfum de cinnamone fume dans une vasque de porphyre; un mignon sotret (que les gens de Liège appellent : sottais), tout habillé d'étoffe de satin cendré de fabrication sicilienne, répand de la poudre d'azur sur le sable blanc et sur le marbre qui entoure la grotte; et des mouches d'or aux ailes rouges volent comme des feuilles de roses qui planeraient ».

Il y a cent tableaux comme celui-ci, courts, jolis, à les vouloir tous encadrer. Et, de façon très amusante, aux étincellements de ces scènes exquises succède, en manière de conclusion, le sec document d'un procès-verbal d'académie, daté du 15 mai 1779, et qui décerne un prix à l'auteur d'un mémoire sur « les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques sans employer aucun épuisement ».

Le lien entre la légende et le mémoire, le voici. Le prix avait été offert pour la meilleure réponse à la question suivante : « On demande de receper sous l'eau, dont il est toujours recouvert, un rocher qui interrompt la navigation de la Seine auprès de Quillebœuf. Le rocher reste submergé d'environ un pied dans les plus basses eaux, etc. ».

Le rocher de Quillebœuf, c'est celui qui écrasa miraculeusement messire Satanas et toute sa suite, jadis, alors qu'Yvette, la fille du seigneur de Bourrepierre, allait être atteinte par l'abominable ravisseur. Yvette fut sauvée par l'aimable Sequana, ci-dessus décrite, et devint une jolie rivière qui coule à petit bruit dans la forêt de Rambouillet.

De l'aride document à la nouvelle de M. Vandrunen, il y a toute la distance, nettement précisée par ce trait final, qui sépare la vérité aride de la fantaisie ailée.

* * *

Du même auteur, VIENNOISERIES, brefs et un peu superficiels croquis fixés en deux traits de plume au coin du Graben, devant le portail de Saint-Etienne, sur l'avenue du Prater, dans la cour du Burg. Défilent en cet album de voyage, déjà exposé dans *la Société nouvelle*, nourrices, pioupious, cocottes et cochers de fiacres, épinglés au hasard des rencontres dans la « Ville Impériale. »

Avis charitable

Aux représentations du MALE de Camille Lemonnier, à Anvers, à Louvain et à Verviers, avec très grand succès, du reste, s'est produit un phénomène curieux. Presque pas de dames! Et après la représentation, aux compliments prodigués aux auteurs se mêlaient des naïvetés de ce genre: Ah! Monsieur, si j'avais su, j'aurais amené ma femme; mais il n'y a rien d'obscène dans cette belle pièce, tout le monde peut l'entendre!

On comprend ce qui s'était passé. La province avait lu les appréciations de nos bons journaux sur « L'ART COCHON », suivant l'aimable expression sortie de leur critique éclairée et impartiale, et le bruit courait que l'œuvre de MM. Lemonnier, Bahier et Dubois était un appendice au célèbre *Théâtre érotique*, qui débute par la réjouissante mais très inconvenante fantaisie d'Henri Monnier : *l'Etudiant et l'Etudiante*, représentée pour la première fois à la salle de la rue de la Santé, à Paris. Dès lors, tout ce qui était bel air, bonne posture, monde distingué, a affecté l'horreur pour *le Mâle*, et les petits qui se patronnent sur autrui, ont suivi. Les hommes sont allés, mais les dames se sont abstenues

Qu'il nous soit permis de donner à ces braves gens cet avis :

Gardez-vous de régler vos opinions artistiques, et autres, sur les journaux de Bruxelles, journaux de profession. Votre confiance en eux vous rend ridicules. Ils sont désormais destitués de toute autorité. On les lit pour leurs informations, mais on les dédaigne absolument pour leurs appréciations. Si vous voulez connaître l'étiage en ce qui les concerne, vous pouvez en trouver une manifestation dans certaine interruption de la dernière séance de l'Association libérale de Bruxelles. A de rares exceptions près, il n'y a, chez la plupart d'entre eux, que de la critique de complaisance et des jugements dictés par la rancune ou par la camaraderie.

Ici tout le monde sait cela et se conduit en conséquence. Un auteur disait récemment: Moi, envoyer des exemplaires de mes œuvres à la presse? Jamais de la vie. Ça n'aboutit qu'à retrouver ses livres vendus à des bouquinistes et à n'avoir que des comptes-rendus de pacotille.

La presse, malheureusement, est fréquemment, chez nous, non pas une association d'écrivains maîtres de leur pensée, mais un instrument de parti ou un instrument de guerre entre les mains de financiers. Elle est alors subalternisée et reçoit des ordres. Elle n'est pas libre, mais DOMESTIQUÉE, suivant l'expression d'un manieur d'argent célèbre.

La vente Goldschmidt

Nous avons publié les prix atteints par les œuvres les plus importantes de la collection Goldschmidt, vendue chez M. Georges Petit. Voici, pour compléter ces renseignements, les enchères des toiles qui ont obtenu les plus hauts prix après ceux que nous avons indiqués.

Indépendamment de *la Cour de ferme*, vendue 32,400 francs à M. Blumenthal, Decamps était représenté par vingt-quatre tableaux et dessins. Ont obtenu : *la Porchère*, 19,200 francs; *Paysan italien allumant sa pipe*, adjugé à M. Herz, 12,000 fr.; *la Chasse au miroir*, à M. Paulme, 8,360 fr.; *le Chat*, *le Lapin*

et la Belette, à M. Montaigne, 10,000 fr.; *la Chasse au renard*, à M. Paulme, 12,000 fr.; *Bouledogue* et *terrier écossais*, 16,600 fr., à l'Etat pour le Musée du Louvre; *Repos de la sainte famille*, qui avait été acheté 3,800 francs en 1861, 9,000 fr.; *les Petits mendiants*, 5,000 fr.; *Ruine, paysage italien*, 5,100 fr.; *Diogène*, 5,600 fr. à M. Augotin.

Outre les trois Delacroix que nous avons cités, *les Côtes du Maroc*, vendu 50,000 fr.; *les Bergers*, 25,400 fr. et *Rebecca*, 29,100 fr., on a vendu, du même peintre, un *Choc de cavaliers arabes*, 7,600 fr.; *les Joueurs d'échecs*, 12,200 fr.; un *Cavalier grec*, 9,900 fr.; *Christ en croix*, 15,600 fr.

Le Cerf sous bois, de Th. Rousseau, a atteint 10,700 fr.; *le Château de Fontainebleau*, par Corot, 6,000 fr.; un Géricault, 8,500 francs.

L'adjudication comprenait au total 53 tableaux. La moyenne de chacun a dépassé 15,000 francs. Beaucoup d'exagération, d'engouement et de coups de bourse pour la plupart des toiles qui n'étaient que des œuvres de second ordre.

Petite chronique

La lettre de M. Adolphe Prins, que nous publions ci-dessus, nous dispense de revenir, comme nous en avions l'intention, sur les représentations artistiques et vraiment superbes qui se succèdent à la Monnaie. La trilogie de *Wallenstein*, qui a suivi *Jules César* et *la Pucelle d'Orléans*, a été interprétée avec un soin et un talent tout à fait remarquables. Nous nous bornons à constater le très grand succès qui en a accueilli les deux soirées: *le Camp — les Piccolomini* et *la Mort*. Comme mise en scène, le tableau du Camp a dépassé tout ce qui avait été fait précédemment : impossible d'imaginer plus d'harmonie, plus de variété et de mouvement. Les reitres, pandours et soudards du XVII^e^ siècle n'ont jamais été exprimés avec une aussi saisissante vérité. La scène des généraux réunis pour entendre les accusations de l'envoyé de Vienne, le banquet offert par le comte Terzky, l'entrée des cuirassiers de Pappenheim venant réclamer leur colonel qu'ils croient prisonnier du duc de Friedland, autant de tableaux admirables donnant une impression d'art complète. Comme interprètes, on a distingué particulièrement M^lle^ Lindner (Théela), MM. Barthel (Max) et Knorr (Wallenstein). Tous, d'ailleurs, remplissent leurs rôles avec une conviction, une dignité et un respect dignes de tout éloge.

La *Société royale belge des Aquarellistes* ouvrira samedi prochain, 23 juin, à 2 heures, son exposition annuelle dans les salons du Cercle artistique et littéraire.

Le samedi, 23 juin prochain, aura lieu, à deux heures de l'après-midi, l'ouverture de la seconde exposition de peinture du cercle *Voorwaarts*, au local de l'ancien musée, place du Musée.

Un nouvel album de six planches par Odilon Redon, pour interpréter la *Tentation de Saint-Antoine* de Gustave Flaubert, paraîtra prochainement.

Il complètera le magnifique album lithographique de dix planches, tiré à 60 exemplaires, actuellement en vente chez l'éditeur E. Deman. Une planche du même artiste, pour illustrer *A rebours* de J.-K. Huysmans, vient de paraître chez le même éditeur.

Les concours du Conservatoire de Bruxelles auront lieu dans l'ordre suivant :

Lundi 18 juin, à 9 heures, instruments à embouchure; mardi 19, à 2 h., instruments à anche et flûte; jeudi 21, à 9 1/2 h., contrebasse et alto; à 2 h., violoncelle; samedi 23, à 9 1/2 h., musique de chambre (archets); mardi 26, à 3 h., orgue; jeudi 28, à 9 h., musique de chambre avec piano (cours inf.); à 2 h., idem (cours sup.); samedi 30, à 2 h., piano (hommes); lundi 2 juillet, à 2 h., piano (demoiselles), prix Laure Van Cutsem : mardi 3, à 2 h., violon; vendredi 6, à 10 h. et à 2 h., chant théâtral (demoiselles); samedi 7, à 2 h., chant théâtral (hommes), chant italien, duos de chambre; samedi 14, à 2 h., tragédie et comédie (hommes).

C'est, comme nous l'avons annoncé déjà, le dimanche 22 juillet que commenceront, à Bayreuth, les représentations modèles de *Parsifal* et des *Maîtres-Chanteurs*. *Parsifal* sera joué neuf fois (le dimanche et le mercredi), les *Maîtres-Chanteurs* huit fois (le lundi et le jeudi). La dernière représentation est fixée au dimanche 19 août. Comme précédemment, les représentations auront lieu à 4 heures de l'après-midi et finiront vers 10 heures du soir. Le prix des places est de 20 marks (25 francs) la stalle numérotée. S'adresser au *Verwaltungsrath der Bühnenfestspiele*, à Bayreuth. Le *Wohnungs-Comité* se charge gratuitement de retenir des appartements pour ceux qui lui en feront la demande. Un tarif établi d'après la dimension et la situation des chambres données en location (le prix varie habituellement de 2 à 5 marks par jour) empêche toute exploitation.

A partir du 1^er^ septembre prochain, les représentations du Théâtre-Libre auront lieu une fois par mois au théâtre des Menus-Plaisirs. MM. Derenbourg et de Lagoanère mettent gracieusement à la disposition de M. Antoine leur coquette salle du boulevard de Strasbourg.

Un « Théâtre-Libre » très curieux est ouvert rue Vivienne, et l'on y a joué, la semaine passée, *les Oiseaux* d'Aristophane, avec, comme lever de rideau, un intermède *inédit* de Cervantès : *le Gardien vigilant*. Grâce à l'initiative de quelques jeunes hommes de lettres, musiciens et peintres, parmi lesquels Maurice Bouchor, Félix Rabbe, Signoret, Pigeon, etc., un public raffiné, très restreint, peut assister, au Petit-Théâtre, à la restitution fidèle d'un théâtre inconnu. L'originalité de l'entreprise consiste à remplacer les acteurs par... des marionnettes! Ce sont des marionnettes, et de fort artistiques marionnettes, qui évoluent sur la scène minuscule de la rue Vivienne, et ces fantoches s'acquittent à merveille de leur mission. « Je leur sais un gré infini, dit M. Anatole France dans *le Temps*, de remplacer les acteurs vivants. S'il faut dire toute ma pensée, les acteurs me gâtent la comédie. J'entends les bons acteurs. Je m'accommoderais encore des autres. Mais ce sont les artistes excellents, comme il s'en trouve à la Comédie-Française, que décidément je ne puis souffrir; leur talent est trop grand, il couvre tout. Il n'y a qu'eux. Leur personne efface l'œuvre qu'ils représentent. Ils sont considérables. Je voudrais qu'un acteur ne fût considérable que quand il a du génie. »

C'est dans ce sens que les promoteurs de l'entreprise s'expliquent, non sans esprit, sur l'innovation qu'ils ont introduite : « Les drames ou comédies de Bavabhoûki, Kalidasa, Eschyle, Sophocle, Aristophane, Shakespeare, Gozzi, Machiavel et de bien d'autres, sont demeurés aussi beaux, aussi émouvants qu'au premier jour. La joie qu'éprouvent les lettrés qui s'aventurent à lire les œuvres de cet immense répertoire, nous avions l'ambition de la faire partager à qui voudrait. L'insurmontable difficulté de trouver des acteurs, une scène, nous eût arrêtés pour toujours dans notre dessein. Aussi avons-nous confié à des marionnettes le soin de gesticuler et de mimer les rôles lus dans la coulisse.

« Nous ne pensons pas qu'aucun de nos interprètes accapare l'attention du public au détriment de l'œuvre elle-même. Ce qu'ils pourront avoir d'insuffisant sera racheté par l'intérêt des pièces, par la beauté de chefs-d'œuvre consacrés par la longue admiration des siècles. »

La municipalité de la ville de Reims vient de décider l'érection sur la place de la Cathédrale d'une statue à Jeanne d'Arc.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — Pour une voix de femme (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa . . . . . fr.	1 25
2	Chant d'amour d'Elsa	0 75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — Pour une voix d'homme (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — Pour une voix d'homme (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES
FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ
GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 26. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 24 JUIN 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

LES MEININGER. *Marie Stuart. Le Marchand de Venise.* — EXPOSITION CLAUDE MONET. — LIVRES. — UN IVOIRE JAPONAIS. — AU SALON. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

LES MEININGER

Marie-Stuart. — Le marchand de Venise.

Les Meininger ont joué cette semaine deux œuvres aussi éloignées de sentiment et d'esprit que le sont les milieux et les époques dans lesquels elles se déroulent. A la solennité un peu pompeuse de Schiller a succédé l'étourdissante fantaisie de Shakespeare, au puritanisme de l'Angleterre du XVI^e^ siècle, la Venise amoureuse de la Renaissance. Dans *Marie-Stuart*, comme dans *le Marchand de Venise*, c'a été, de la part de ces étonnants et consciencieux artistes, transformés, avec une aisance déconcertante, d'acteurs tragiques en comédiens enjoués et pleins de verve, une fidèle et scrupuleuse restitution.

Et non pas seulement une restitution du costume et du décor, côté secondaire, qui seul a paru digne de remarque à quelques esprits obtus. Ce qui frappe, c'est, chez les Meininger, l'art parfait avec lequel ils expriment la physionomie d'une époque dans l'ensemble de ses éléments caractéristiques : cérémonial des Cours, attitude des personnages, manière de marcher, de saluer, de parler, et quant au vêtement, l'illusion réside autant dans l'art avec lequel les acteurs le portent que dans sa coupe et sa couleur.

Il suffit, pour apprécier ces nuances, de comparer le tableau de la cour d'Elisabeth, dans *Marie Stuart*, à celui de la cour de Charles VII, dans *la Pucelle d'Orléans*. Le faste d'une époque plus raffinée, la corruption plus grande d'une société que les campagnes guerrières n'ont pas trempée, la dissimulation d'une nation restée barbare sous des dehors policés, éclatent au regard. Et il n'est pas jusqu'aux différences qui séparent, comme silhouettes, démarche et visages, les seigneurs envoyés de France des courtisans anglais, qui ne soient nettement accusées.

Il faut avoir double rang d'écailles d'huîtres sur les yeux pour ne voir dans cette mise en scène artistique et saisissante qu'une savante puérilité.

De toutes les œuvres dont le cortège magnifique traverse, depuis trois semaines, pour la plus grande joie de quelques amateurs, toujours à leur poste, la scène de la Monnaie, il n'en est aucune qui ait été représentée avec plus de soin, avec plus d'émotion et de vérité que *Marie-Stuart*. L'observation a son importance : car

elle classe définitivement les Meininger, et au premier rang des troupes de drame de l'Europe. Dans *Jules César*, dans *la Pucelle d'Orléans*, dans *Wallenstein* même, les ensembles, les foules, l'animation des comparses avaient une importance telle qu'on pouvait leur attribuer la grande part de l'intérêt. Et aussi les orages, les pluies battantes, les couchers du soleil, les clairs de lune. Dans *Marie-Stuart*, les artistes sont privés de tout élément extrinsèque à leur personnalité : ils sont réduits à n'avoir que du talent. Pas de subterfuge : il faut payer comptant. Et loin de soutenir les acteurs, la richesse de la mise en scène, les splendeurs du costume rendent le spectateur plus difficile sur le jeu des acteurs. Le moindre disparate est remarqué.

Les Meininger sont sortis triomphants de cette épreuve. Vainement on imaginerait une compagnie qui réunît une Elisabeth plus hautaine et plus cruelle, une Marie-Stuart plus touchante, un Burleigh plus dur, quoique dégagé de tout mélodrame, un Leicester plus fuyant et plus lâche sous de grandes allures de gentilhomme, un Mortimer plus ardent et plus résolu. Et jusqu'aux rôles épisodiques, jusqu'à Melvil, jusqu'à sir Pawlet, jusqu'aux pleureuses dont le groupe endeuille de façon si émouvante le supplice de la reine d'Ecosse, quel scrupuleux respect des indications du poète, quelle dignité et quel merveilleux ensemble ! Il n'est pas un de ces remarquables artistes qui cherche à agripper l'attention au détriment de ses camarades. Tous sont à leur place, paraissent en pleine lumière et s'effacent quand il le faut, selon le sens de l'œuvre et les nécessités de l'action, et ne répugnant pas (ô les susceptibilités de nos artistes français !) aux rôles secondaires. Dans *Marie-Stuart*, n'avons-nous pas reconnu, parmi les suivantes éplorées de la reine d'Ecosse, la belle M^lle^ Lindner, la triomphante Jeanne d'Arc, et sous les traits du secrétaire Davison, l'ex-Charles VII de *la Pucelle d'Orléans?*

De tels artistes méritent admiration et respect. Et l'on demeure stupéfait en lisant certaines appréciations que l'ignorance de la langue allemande, le parti-pris et d'indéracinables préjugés peuvent seuls provoquer, celle, par exemple, d'un critique jadis suivi par le public, mais dont les jugements étroits et convenus ont fini par lasser définitivement l'attention : « Les personnages, tout magnifiquement habillés qu'ils soient, *on ne les voit pas* (?), les grandes scènes, celle du troisième acte, celle du cinquième acte, *on n'en a qu'une indication mécanique, sans passion, sans réalité, sans aucun intérêt de diction ou de jeu* (?). Et les longueurs de la pièce, car Schiller a la conscience allemande dans les développements de ses scènes, se font cruellement sentir, avec *cette interprétation où aucun cri de fierté vraie ne vous secoue, où aucun accent douloureux ne vous a paru sincère* (?).

« On dirait d'un poème, publié avec un commentaire détaillé, érudit, surchargé de notes explicatives, et *dont les vers seraient boiteux*, — et *toute l'émotion altérée* (?). On aspire, après des représentations comme celle-là, de luxe si industrieux, d'exactitude si prétentieuse, de science si abondante dans les dessous et les fonds de théâtre, et *de si chétifs mérites dans tout ce qui est sa vraie force et sa vie propre* (?), on aspire à un art dramatique sans aucune mise en scène, on aspire aux écriteaux de Shakespeare, à l'unique décor vague, où se jouaient de belles œuvres, que de grands artistes, pleins de passion, suffisaient à rendre réelles, saisissantes, de la plus impérieuse et de la plus évidente illusion. »

Oh ! les écailles, les écailles !

Il nous est avis, au contraire, que Rossi risque une partie dangereuse en venant, comme il en est question, jouer à Bruxelles après les *Meininger*. On applaudira en lui l'incomparable artiste dont le souvenir est demeuré vivant parmi nous. On fera fête au tragédien. Mais les œuvres? Mais le cadre? Mais l'impression artistique de l'ensemble?

Tout l'art de Rossi n'arrivera qu'à mettre en relief, d'une façon saisissante, le personnage qu'il interprétera, et à reculer dans les lointains les autres figures du drame. Est-ce là le rêve du poète? Et est-ce uniquement pour Shylock, par exemple, que Shakespeare a écrit *le Marchand de Venise?* Mais le titre seul de l'œuvre indique le contraire. De ce qu'un acteur de grand talent a tiré d'un rôle un parti merveilleux, faut-il conclure que la pièce n'existe que pour lui? Et si le poète, en raison de l'époque où il a vécu, des ressources dont il disposait, n'a pu réaliser la mise en scène dans laquelle il a imaginé ses héros, peut-on soutenir que c'est lui faire tort que de remplacer par des décors artistiques ses paravents et ses écriteaux? Pourquoi ne pas jouer devant des chandelles, alors, et supprimer la rampe? Préjugé que tout cela, et routine invétérée, si invétérée que l'éducation faussée du public a dénaturé même le sens de l'œuvre, en l'appelant *le Juif de Venise*, comme si c'était l'épisode de Shylock, et non les aventures d'Antonio, qui formaient le sujet de la comédie fantastique de Shakespeare.

Les Meininger ont joué *le Marchand de Venise*, et non *le Juif de Venise*. Ils l'ont joué avec fantaisie, avec gaieté, avec esprit, c'est-à-dire ainsi que Shakespeare a dû le souhaiter. Pour la première fois, nous avons vu les légendaires figures exprimées telles qu'on les conçoit, à la lecture de l'œuvre déconcertante qui n'avait servi, jusqu'ici, qu'au triomphe de tel acteur ou, plus rarement, de telle comédienne : cabotinage de grand style, mais cabotinage.

Sans parler du décor des rues de Venise traversées par la farandole des masques, animée par le glissement

des gondoles, décor prestigieux, qui console, enfin! des Venise de pacotille cent fois servies à nos yeux lassés, sans parler des costumes, qui sont, comme toujours, d'une fraîcheur et d'une vérité historique rares, ce qui donne à l'interprétation des Meininger sa haute valeur artistique, c'est qu'ils se sont pénétrés de l'essence même de la conception shakespearienne. Leur entrain n'est pas gourmé, leur facétie se développe librement, avec des envolées folles, comme de clairs éclats de rire. Tels personnages : le prince marocain, le prince d'Aragon, frisent l'opérette, audacieusement. Nulle crainte de paraître, aux yeux des pédants, compromettre le génie de Shakespeare ne les arrête dans la réalisation scrupuleuse de ses intentions les plus secrètes. On demeure étourdi de la pétulance de Lancelot, de la crânerie de Portia déguisée en clerc de basoche, du caractère comique donné à la scène des trois coffrets, toute cette fantaisie bouffonne faisant contraste avec l'épisode tragique de l'usurier rapace, avec la poésie des amours de Portia, avec la tendresse plus lourde de sa suivante, saupoudrée de mots égrillards, qui détonnent brusquement à travers le dialogue. Et, en voyant, en entendant, en réfléchissant, on se persuade que c'est bien là l'esprit de l'œuvre exquise de fantaisie, de féerie, de joie et de rêve, telle que le poète l'a conçue, en des heures où il lâchait la bride à son imagination, avec ce besoin de cabrioles, de coups de poing, de pieds de nez et de culbutes qui hante, parfois, les esprits bandés par les plus hautes préoccupations.

EXPOSITION CLAUDE MONET

L'exposition organisée par M. Van Gogh dans l'entresol du boulevard Montmartre où ont défilé depuis quelques mois tant d'œuvres curieuses, cette exposition est toute privée. Mais ceux qui recherchent les originales manifestations individuelles sauront bien trouver le chemin et franchir le seuil. Les deux salons où sont montrés ces dix tableaux sont petits, éclairés sans artifices de lumières, les murs ne sont pas drapés de peluche ni les corniches reluisantes d'or. Mais on ne songe guère au décor mondain absent, et l'on n'éprouve pas le besoin des caquets des visiteuses, dès que l'on a pénétré dans cette atmosphère de chefs-d'œuvre et dans l'intimité de ce talent évocateur.

C'est à Antibes et autour d'Antibes que Claude Monet a accompli sa dernière campagne, de février à mai, à l'époque de la belle et claire lumière, pendant le printemps intermédiaire qui va de l'hiver finissant à l'été qui commence. Là-bas, aux jours où nous avons encore ici du grésil à nos fenêtres et du vent dans nos rues, la terre travaille et produit des fleurs, les arbres balancent leurs fraîches ombrelles de verdures, la neige des montagnes fond dans l'or du soleil et l'azur du ciel, la mer est frissonnante et joyeuse, ondule et bruit aux creux des rivages.

C'est le charme et l'éclat de cette éclosion subite que le peintre impressionniste a observés, ressentis, et fixés sur ces dix toiles avec une extraordinaire certitude. La force de la végétation et la douceur de l'air, les nettes découpures des montagnes et le mouvement sur place de la Méditerranée, tout ce que la contrée a de caractéristique et tout ce que la saison a de délicieux, il l'a exprimé par la justesse de son dessin apte à donner l'idée de l'enveloppe des objets et l'idée de l'espace, et par les procédés de sa secrète alchimie de coloriste.

Antibes, d'abord, avec ses groupes de maisons et ses deux tours, resplendit de toutes ses pierres allumées de soleil. Ce sont des feux clairs, des feux roses, toute une féerie précieuse et calcinée qui se multiplie en reflets sur la mer. Les montagnes ont dans le lointain les mêmes facettes de lueurs, plus légères, plus sereines. La base des massifs rocheux, au dessus des rives, apparaît comme transparente et toute fumeuse de vapeurs bleues. — Antibes, autrement vue, davantage abritée par la colline, se profile moins sur la mer, perd sa nudité simple, s'agrémente de quelques arbrisseaux, d'un arbre et d'une verdure claire qui croît sur le sol rose. — Antibes, toujours, dans la pâleur dorée de l'aurore, s'éveille aux premiers scintillements du soleil, pendant qu'au premier plan, au tournant du rivage, un grand arbre épand ses branches encore bleuies et obscures, des branches indistinctes et éplorées qui versent et secouent de la nuit dans la clarté du jour levant.

Voici, maintenant, un arbre à tête ronde, tout seul sur le rivage rose, et là-bas, très éloignées, les montagnes au sommet lumineux de neige. — Un autre arbre, penché, surgit du sol comme une sinueuse et vigoureuse fusée de feu d'artifice, et s'épanouit en un bouquet de branches et de feuilles. — Un groupe d'arbres penchés au dessus d'une laiteuse échancrure de mer, près d'une haie verte, est alangui déjà sous la chaleur visible, qui descend du ciel en raies transversales. — Un groupe de pins, d'un vert noir, au bord d'une mer gonflée et vaporeuse, espace ses hauts troncs dans une terre rouge comme le sang. Le dessous du feuillage est aussi rougeoyant, zébré par les réverbérations du sol et par les projettements du soleil couché. Dans le ciel, se mêlent et se séparent les remous verts et roses d'avant le crépuscule. — Les mêmes pins, sur la même terre rouge, à une autre heure, portent des feuillages d'un vert plus clair, la mer est plus visible, de vagues plus accentuées.

Enfin, deux vues de mer différentes. — L'une de ces mers, fâchée, toute rebroussée par le mistral, est du bleu profond d'une sombre pierre précieuse. Sur les vagues méchantes, dont les crêtes se brisent en écumes, des bateaux à voiles blanches courent en traînant l'aile. Un pan de terre rocheuse descend en pente douce dans l'eau, et sertit de ses lignes dures ce paysage remuant. — L'autre espace de mer, au devant des Alpes lointaines, n'est troué que par un îlot à fleur de vague. L'étendue est immense, sillonnée par des lumières douces, moirée d'ombres claires, verte prairie marine fleurie de violettes.

Couleurs changeantes de la mer, verte, bleue, grise, presque blanche, énormité des montagnes irisées, nuageuses, neigeuses, — verdure d'argent pâle des oliviers, verdure noire des pins, — rouge éblouissement de la terre, — silhouette de ville rosée, dorée, pénétrée de soleil, c'est là, quelle que soit l'imperfection des mots inhabiles à montrer cet art de loyauté et de prestige, le résumé de ces aspects si différents d'un pays raconté par son atmosphère, par ses lueurs, par les vibrations de sa lumière, on pourrait presque dire par son arome, tant ces paysages font songer à des bouquets de couleurs, à des essences de parfums.

Après les collines de Normandie, les bords de rivière, les falaises de la Manche, les côtes granitiques de la Bretagne, Claude Monet se fait, en ces œuvres nouvelles, le poète et l'historien du Midi de la France. Faudra-t-il que nous voyons se passer pour lui les mêmes choses qui se sont passées pour Millet et pour Corot, et l'Etat, qui se reconnaît une mission artistique, va-t-il laisser emporter ces magnifiques pages par les trafiquants américains?

GUSTAVE GEFFROY. (*La Justice.*)

LIVRES

Un Mâle, par CAMILLE LEMONNIER, édition définitive. — Paris, Savine, 1 vol. in-8° de 316 pages.

La nouvelle et définitive édition de l'admirable roman de Camille Lemonnier *Un Mâle*, auquel les représentations récentes de la pièce qui en a été tirée a donné une si vive actualité, vient de paraître à Paris chez l'éditeur Savine, avec un dessin de Xavier Mellery, fort beau comme on devait s'y attendre. C'est Rosny, l'auteur de *Marc Fane*, dont nous rendrons prochainement compte, et du *Bilatéral*, qui en a fait la préface. La voici, dans sa simplicité et dans son énergique enthousiasme.

« Une préface au *Mâle?* Une analyse froide au seuil du beau livre, un fantôme ennuyeux alors que la réalité est si charmante? Non, n'est-ce pas? Laissez-moi répéter seulement, après tant d'autres, en quelques mots, que *le Mâle* est un des chefs-d'œuvre de l'époque, qu'un bonheur merveilleux d'inspiration et de poésie, la sincérité, la patience et la vigueur de l'observation, le charme de la fable, des silhouettes d'êtres mystiques admirablement vivantes et mouvantes, le pathétique dans le primitif des sensations, l'amour rendu en nuances émues, tout ensemble rude et attendrissant, sont les qualités qui éclatent partout; que dès le début, alors que le braconnier Cachaprès guette la jeune fermière Germaine et « qu'une bête s'éveille en lui, féroce et douce », une magie parfume les pages, une large senteur de nature et de volupté; que les amours de la belle fille et du demi-sauvage, les dialogues nets et précis, les naïvetés et les ruses de l'homme, la chute de Germaine captent, enchaînent et dominent l'âme; que les scènes de transition, la ducasse, la chasse nocturne, les forestiers, la vente de la vache, la terrible bataille des Hulotte et des Hayot sont superbes dans le détail comme dans l'ensemble et que la fatalité de la fin, les péripéties de la rupture, la grande battue finale où le braconnier succombe, c'est parmi les plus tragiques et les plus belles choses qu'on peut lire!

Et quant aux êtres que le roman évoque, et qui ne sont pas étrangers en dépit de la frontière, quant à ces Gaulois, fils de la langue d'oïl, aux finesses d'attitude et de parole, aux impétuosités de tempérament, à la légèreté celtique, *le Mâle* est le premier livre qui les ait analytiquement décrits, le premier qui les ait révélés dans leur originalité, et vraiment, depuis la vieille mendiante jusqu'au bon Hulotte, tous dans leur simplicité et leur complicité rustiques, dans les cris de leurs passions et de leurs astuces, résument une race entière évoquée par un grand et noble artiste. »

Chants des jours lointains, par MAURICE DES OMBIAUX. — Bruxelles, imprimerie Veuve Monnom, in-8° de 107 pages.

Assez exactement, mais en termes un peu énigmatiques pour l'ordinaire des lecteurs, un ami, fort artiste, nous écrivait à propos de ce livre :

« Strophes prisées de lyrisme, cabotinant, un peu, d'un âtre romantique, vers la duchesse, d'accoutumé symbole, sise en fauteuil roux; quelques fumées de prescience inquiète et de contemporaine rancœur; vers une toile de fond, fanfares, clavecins « nuzactiana », tocsins de beffrois en carton — et quelques épigraphes d'érudition mensongère et facile, pour la typographie. L'on rêve, ci et là, sur le blanc paginal, chevaliers en mantel, mandolines et guitares, et tout le long d'une terrasse à créneaux, en blanche promenade, la lune — Deveria, Nanteuil, Tony Johannot —, protégeant les pages, la reliure « cathédrale », et comme liseur, dans une chambre à vitraux, celui dont les vignettes, jadis, coiffure à la poire, endolori. »

Ces quelques lignes, par leur vague même, indiquent bien les évocations qui flottent dans l'esprit à la lecture de cette œuvre fort artiste. Ce sont des poèmes en prose, genre, on le sait, fort à la mode dans la littérature de la dernière heure et dont assurément de grandes ressources sont à tirer pour le rajeunissement littéraire. Grande et constante préoccupation de la forme, trouvailles heureuses : les *Chants des jours lointains* ont été remarqués par les esthètes et le méritent. Peut-être les trouvera-t-on trop imbus de cette maladie intellectuelle qui désolait le monde des lettres au temps d'Alfred de Musset et dont l'épidémie reparaît : la désespérance. La dédicace suivante montre la gravité du cas chez le jeune auteur : « A Jules Destrée, à l'artiste écrivain des *Chimères*, au cher ami, ce livre de nostalgies, sangloté dans la haine du présent plein de désespérances et de rancœurs. » Invinciblement, à cette lecture, chante dans notre esprit de cinquantenaire, ou approchant, ce quatrain usuel au temps de notre prime-jeunesse :

Adieu, trop confiante terre
Fléaux humains, soleil glacé!
Comme un fantôme solitaire.
Inaperçu j'aurai passé.

Voor de Jeugd — Een tweede bundeltje *Fabels* door L. LEEFSON. Brussel, J. Lebègue et Cᵉ, petit in-8° de 64 pages et titre.

Dans *l'Art moderne* du 25 juillet 1886, nous avons rendu compte du premier volume de ces Fables flamandes, composées par un homme de travail dans ses moments de loisir. Comme Hans Sachs, comme Antoine Clesse, comme Jean Reboul, M. Leefson est un artisan-poète. Il y a toujours quelque chose de touchant, et la marque d'un esprit élevé, dans ce retour à l'art après le quotidien labeur. Les poésies de M. Leefson sont simples et bien tournées. Elles s'adaptent bien au but qu'il s'est proposé : insérer dans une parabole pittoresque et naïve quelques-unes des règles directrices de la vie humaine.

Lettres d'un Chien errant sur la protection des animaux, mises au net par LOUIS MOYNIER. — Lettre-préface de LÉON CLADEL. — Poème inédit de JEAN RICHEPIN. — Un vol. grand in-8° colombier, illustré de 53 dessins originaux. — Paris, Dentu, 1888. — Prix : 10 francs. Tirage sur Japon (à 25 ex.): 40 francs.

La protection des animaux est intimement liée aux progrès de la civilisation et ce n'est pas sans motif sérieux que l'homme a de tous temps été conduit à se les attacher par la domestication; malheureusement, il oublie trop souvent ses engagements envers eux.

L'auteur a osé proclamer une vérité qu'admettent tous les gens intelligents sans cependant avoir le courage de l'avouer, par respect humain; c'est que les hommes et les animaux ne sont séparés que par des préjugés. Aimer les bêtes avec l'élévation d'idées, avec le sens pratique qui forment le fond de ces lettres, c'est aimer l'humanité tout entière.

Le confident du Chien errant, dont les impressions font l'objet du livre curieux que vient d'éditer M. Dentu, a évité de tomber dans la sentimentalité toujours funeste en pareille matière ; il a traité la question au point de vue de la justice, des intérêts et de l'adoucissement des mœurs.

M. Moynier, qui est en même temps un paysagiste très personnel, a profité de ses relations avec les artistes les plus considérables de ce temps, pour réunir 53 dessins originaux dont la plupart sont de véritables tableaux; ce n'est donc pas l'illustration banale et courante du livre ordinaire, mais bien un véritable album dont le moindre attrait est l'éclectisme le plus absolu.

Les *Lettres d'un Chien errant* sont précédées d'une Lettre-Préface de Léon Cladel, le puissant auteur des *Va-Nu-Pieds*, de *Héros et Pantins*, de l'*Homme de la Croix-aux-Bœufs*, et d'un grand poème de Jean Richepin, le célèbre poète de la *Mer* et de la *Chanson des Gueux*, l'auteur de *Madame André* et des *Braves Gens*.

Deux écrivains de cette trempe devaient se rencontrer en communion d'idées sur les principes qui les ont toujours inspirés : la défense des faibles et la pitié envers les déshérités.

Viennent de paraître : *Madame Lupar*, par Camille Lemonnier (Paris, Charpentier); *Nouvelles chansons et poésies*, par Antoine Clesse (Mons, Manceaux); *Causeries et entretiens sur l'art du théâtre et sur la profession du comédien*, par Eugène Monrose (Bruxelles, Rozez). Nous en parlerons prochainement.

UN IVOIRE JAPONAIS

La femme, qui n'est organiquement qu'une réceptivité nerveuse et subjective, le *sexus sequion* des anciens, finit toujours, aux époques du paroxisme, par asservir l'homme, que la nature a cependant doué d'une puissance cérébrale et d'une force objective bien supérieures. Les Japonais, comme tous les peuples civilisés à outrance, n'ont pas échappé à cette destinée et ont été obsédés par l' « éternel féminin », cette fleur d'amour fatale au cœur, dont parle Eschyle.

Une courtisane japonaise a laissé, à cet égard, un souvenir légendaire bien significatif dans les annales du Nippon. La belle Gigokoo exerça sur ses contemporains la funeste fascination de ses charmes. Cette charmeuse, comme toutes ses émules, faisait litière des prodigalités de ses adorateurs. Elle mérita le surnom de Dame des Enfers, parce qu'elle portait des scènes de l'enfer boudhique sur ses « kirimons » de soie et de brocart. On la représente un fouet à la main, l'air altier, promenant autour d'elle son regard froid et dédaigneux.

Les Japonais, spontanés et réfléchis, sensitifs et expressifs, ont le génie du fantastique, non pas à la manière didactique de Holbein, mais à la façon psychologique d'Albert Durer.

Je connais un manche de poignard japonais en ivoire, exécuté dans ce dernier sentiment, avec une virtuosité si habile et une intensité si pathétique, que ce chef-d'œuvre de torentique élephantique éveille les émotions les plus mordantes et les plus secrètes de l'âme.

La facture — je n'ai pas besoin d'y insister — est d'une morbidesse palpitante et d'une finesse exquise, mais je dois particulièrement signaler la composition, qui me paraît si philosophique, que je la considère comme un argument décisif envers et contre les détracteurs à idées préconçues qui contestent gratuitement aux artistes du Nippon les qualités géniales et généralisatrices du grand art.

Nous possédons déjà assez de spécimens artistiques du Japon pour en conclure que les Japonais ne sont pas seulement des décorateurs et des ornemanistes impeccables, mais aussi des penseurs complexes, des poètes ailés, doués d'une sensibilité poussée jusqu'à la sublimation et qui restent profondément harmoniés, même dans les plus subtiles combinaisons d'un art très raffiné.

Le sujet qui décore le manche du poignard dont il est question représente une mouche en écaille blonde et un papillon en méta émaillé, niellé d'or et d'argent, incrustés dans l'ivoire. Ces insectes voltigent en jetant leur note joyeuse dans un site que hantent les spectres.

Un squelette debout, — celui d'une femme, comme l'indique l'ampleur du bassin, — s'attife coquettement d'une feuille de lotus, qui s'enroule autour de sa tête avec l'élégance d'une mantille. Elle a conservé au delà du tombeau le sourire énigmatique de la Joconde; la fatalité féline persiste en elle avec l'opiniâtreté caractéristique de ce sexe insidieux et vain, qui se croit tout permis, comme les singes de Bénarès.

Le second squelette, — celui d'un homme, — rampe à ses genoux et l'implore dans une attitude d'adoration véhémente et acharnée. L'homme pousse la prosternation jusqu'au délire stupéfiant de la prostration, et la femme n'a naturellement cure de l'infortuné qui compromet à ses pieds la dignité humaine.

Cette œuvre, d'une psychologie amère, démontre que l'amour d'obédience est, chez l'homme, emporté par l'hydre des sens, la suprême servitude et la pire abjection.

Ce drame-spectacle, concentré comme un alcaloïde, a l'acuité pénétrante d'un rêve d'opium ou de haschisch, et s'impose avec la majesté terrifiante d'une révélation. Tout concourt à la beauté de l'ensemble : la grandeur des lignes, leur harmonie sévère et la saillie si rigoureusement juste du relief. Je ne sache dans aucun art, ni chez les anciens ni chez les modernes, œuvre d'une éloquence plus passionnée et plus tragique, exécutée avec autant d'autorité et de sobriété (1).

Ces spectres affirment les inexorables rancœurs de la vie au sein des impassibles sérénités de la nature avec l'austérité d'un symbole et d'un stigmate; ils proclament surtout l'apothéose insolente de la femme et l'asservissement de l'homme.

Ce scandale n'existe pas parmi les peuples robustes, chez lesquels l'homme a conservé la suprématie virile dans la communauté familiale. Chez les peuples pondérés, la femme, honorée selon ses mérites réels, ne compromet pas en revendications interlopes les vertus et les grâces qui forment l'apanage de ce

(1) La curieuse pièce en question, que nous avons vue ces jours derniers, et qui est en effet très belle, est actuellement exposée au Grand Concours, dans la section de l'Art rétrospectif.

sexe presque divin, tant qu'il reste dans la sphère sidérale où l'a placé la galanterie des cycles chevaleresques. Le scandale est flagrant et lamentable chez les énervés des civilisations sublimes, voués aux promiscuités morbides, qui sont l'agonie sans dignité des sociétés décadentes.

LE BLANC DU VERNET.

AU SALON

Scamp, le nouveau chroniqueur de *Gil Blas*, imagine des dialogues assez divertissants, échangés au Salon de peinture, entre visiteurs :

LE GROS B... — Il me faut des tableaux gais !... ma galerie ne l'est pas !... elle est même sombre !... Oui... elle n'était pas destinée à devenir une galerie... C'est un passage que j'avais fait construire pour aller dans mes bureaux... je l'utilise autrement... vous comprenez que, dans ma situation de fortune, je ne peux plus garder mes bureaux dans mon hôtel...

LE GRINCHEUX. — Oh !... si c'est pour moi, vous savez, ne vous gênez pas !...

LE GROS B..., *suivant son idée.* — Donc, il me faut des tableaux gais !... Pas de fleurs, par exemple !... les fleurs, c'est bébête !... pas de natures mortes, ça manque de mouvement... pas de nudités..., ma femme et moi nous recevons des gens très collet monté... pas de tableaux d'histoire... ces choses que personne ne sait n'intéressent personne !... pas de paysages non plus !... Si un paysage représente un endroit que je connais, je ne le trouve jamais assez ressemblant... si, au contraire, il représente un endroit que je ne connais pas, je n'ai nul intérêt à avoir le portrait de cet endroit dans mon salon !... bien entendu, je ne veux pas de morts, pas de batailles, pas de crimes... rien de religieux !... moi, ça m'est égal, la religion, vous savez, mais il y a des gens que ça tarabuste... D'ailleurs, je mets aussi de côté le... la..., enfin la chose où on voit des dieux et des déesses qui rigolent sur des nuages... vous savez bien ce que je veux dire ?...

LE PEINTRE. — La mythologie ?...

LE GROS B... — Justement !... c'est le nom que je cherchais... eh bien, pas de mythologie... ça n'est pas comme il faut, la mythologie !...

. . . . . .

LA PETITE Mme Z..., *arrêtée devant un petit tableau horrible représentant une botte de radis et un couteau.* — Est-ce que ce tableau a une valeur quelconque ?

LE PEINTRE. — En enlevant la toile, le cadre vaut peut-être bien six francs...

LA PETITE Mme Z... — Ah !... la peinture est mauvaise, alors ?

LE PEINTRE. — A faire grincer !

LE MONSIEUR « QUI N'Y CONNAIT RIEN ». — Monsieur, si ce tableau est mauvais, pourquoi le reçoit-on ?...

LE PEINTRE. — Eh ! mon Dieu, pour mille raisons !... d'abord, les trois quarts du temps, ce genre de tableau est dû au pinceau d'une femme... (*Il se penche et regarde la botte de radis.*) Tenez... qu'est-ce que je disais ?... « *Céleste Verluchon* »... les trois quarts du temps aussi, cette femme est l'élève d'un membre du jury où d'un de ses amis... ou recommandée par un homme politique qui peut faire avoir des commandes officielles ; ou encore, protégée par un journaliste... Enfin, pour une raison ou pour une autre, quand cette petite horreur est présentée au jury, une voix suppliante s'élève : « Messieurs... un bon mouvement ?... C'est une jeune fille... une jeune fille charmante !... très intéressante.... son vieux père, qui est aveugle, ne se consolera pas de ne pas voir le tableau de sa fille au Salon... » Ou encore : « C'est si petit !... Ça tient si peu de place !... et ça fera la joie d'une famille ?... » Alors, que voulez-vous ?... On reçoit la petite horreur !...

Concours du Conservatoire.

Instruments à embouchure.

Cornet à pistons. Professeur, M. DUHEM. 1er prix, MM. Minsart, par 53 points ; Vilez, par 52 ; 2e prix, M. Dewever.

Trompette. Même professeur. 2e prix, par 42 points, MM. Hendrickx et Keyaerts.

Cor. Professeur, M. MERCK. 1er prix, MM. Ruelle, par 54 points ; Lemal, par 51 ; Drouard, par 50 ; 2e prix : MM. Lelièvre et Mahy, par 41 points ; rappel du 2e prix avec distinction, M. T'Kint ; accessit, M. Geeraerts.

Trombone. Professeur, M. SEHA. 2e prix, MM. Hettenberg, par 42 points ; Nakaerts et Deroy, par 40 ; accessit, MM. Segers et Ghessy, par 35 points.

Saxophone. Professeur, M. BEECKMAN. 2e prix, par 42 points, MM. Fayt, Meuret et Joppart ; par 40 points, M. Dufrasne.

Instruments à anche et flûte.

Clarinette. Professeur, M. PONCELET. 1er prix, par 52 points, M. Robert ; par 51 points, MM. Sergysels et Morenier : 2e prix, avec distinction, M. Waelpot ; 2e prix, par 43 points, M. De Permentier ; par 40 points, M. Hannon ; accessit, par 37 points, M. Otten ; par 36, M. Bouteca.

Basson. Professeur, M. NEUMANS. 1er prix, M. Lenom ; accessit, M. Pièltain.

Hautbois. Professeur, M. GUIDÉ. 1er prix, avec distinction, M. Nahon ; 2e prix, M. Wouters ; accessit, M. Gorin.

Flûte. Professeur, M. DUMON. 1er prix, avec distinction, M. Jean Aerts ; 1er prix, M. Massay ; 2e prix : MM. Carlier et Verboom, tous deux par 43 points ; accessit, M. Broeckaert.

Instruments à cordes.

Contrebasse. Professeur, M. VANDERHEYDEN. 1er prix, M. Jodot ; 2e prix, avec distinction, M. Aerts ; 2e prix, M. Mondalt.

Alto. Professeur, M. FIRKET. 1er prix, M. Vandeputte ; rappel du 2e prix, avec distinction, M. Van Huffel.

Le concours de violoncelle est remis au mercredi 4 juillet.

PETITE CHRONIQUE

Deux expositions de peinture sont ouvertes depuis hier à Bruxelles : le Salon des aquarellistes, au *Cercle artistique*, et celui du cercle *Voorwaarts*, à l'ancien Musée. Nous en parlerons dimanche prochain.

Les Meininger joueront ce soir, pour la dernière fois, *le Marchand de Venise*. Demain, première représentation de *Guillaume Tell*, tragédie en 5 actes de Schiller.

On annonce que Rossi, le grand tragédien italien, va entreprendre une dernière tournée artistique, dans laquelle il fera ses adieux au public des grandes villes d'Europe. Il viendra en Belgique en octobre et novembre prochain, et donnera, soit à la Monnaie, soit à l'Alhambra, une série de représentations.

Après Bruxelles, Rossi ira à Anvers, Gand et Liége.

On a protesté, dans la presse, et à bon droit, contre le loyer élevé que l'administration communale de Bruxelles réclame des artistes musiciens qui donnent, au Waux-Hall, des concerts d'été. Les recettes sont maigres et la Ville, franchement, pourrait se montrer généreuse.

Il importe que l'orchestre de la Monnaie ne se désagrège pas, dit avec raison le *Guide musical*. Il est clair qu'on ne peut exiger des artistes qu'ils jouent tout l'été au Waux-Hall à des prix dérisoires, alors qu'il leur serait aisé de gagner le double de leurs appointements ordinaires dans les orchestres des villes de bains. Si la ville insiste sur le paiement de la redevance qu'elle exige, l'orchestre du Waux-Hall, qui se trouve déjà en déficit, préférera, sans aucun doute, fermer boutique plutôt que de continuer dans des conditions inacceptables. Bruxelles, qui n'est déjà pas une ville gaie en été, se trouvera privé d'un de ses rares plaisirs artistiques. Encore si l'on pouvait reprocher aux artistes du Waux-Hall de se négliger; mais, au contraire, ils se donnent beaucoup de mal pour rehausser l'intérêt de leurs concerts. Ce serait donc un acte de très mauvaise administration que de les forcer à renoncer à leur entreprise en exigeant d'eux une redevance qu'ils paieraient s'ils le pouvaient, mais trop forte pour eux en ce moment.

Ce qui serait logique, c'est que la Ville encourageât l'entreprise par un subside, comme elle le fait pour les concerts que ces mêmes musiciens donnent l'hiver (toute révérence gardée) sous le nom de Concerts populaires. On ne voit pas, en effet, pourquoi le taux de la musique varie selon la saison. Mais si elle ne veut pas aller jusque-là, qu'elle leur accorde, du moins, gratuitement la concession du Waux-Hall. Ce sera une mesure équitable, dont on lui saura gré.

A propos du Waux-Hall, signalons le beau concert qui sera donné, ce soir, par l'excellent orchestre de la Monnaie. Programme éclectique fort bien composé : du Schumann, du Bizet, du Delibes, etc. Demain, concert consacré en majeure partie aux œuvres de Richard Wagner.

M. Albert Grubicy, de Milan, qui a organisé le compartiment des Beaux-Arts à l'exposition d'Anvers, vient d'ouvrir une exposition à Londres. Elle comprend des œuvres (peintures à l'huile, pastels, aquarelles, dessins, etc.) de Cremona, Segantini, Morbelli, Tominetti, Giani, etc. Le catalogue, luxueusement imprimé, et orné d'une cinquantaine de planches phototypiques, contient sur chacun de ces peintres une notice biographique, accompagnée du portrait de l'artiste. Il s'ouvre par une préface qui défend le principe des expositions restreintes.

La Société verviétoise *les Soirées populaires* organise, pour le mois de septembre, une excursion de 20 jours à Rome et Naples, en passant par Lucerne et le Saint-Gothard. Les voyageurs verront le Vésuve, Pompéï, l'île de Capri, le cap Misène, les musées, les palais et les églises de Rome, Gênc, Pise, Milan, etc.

Le prix de ce beau voyage est de 540 francs en deuxième classe express, tous frais compris, sauf la boisson.

Adresser les demandes de programmes à M. Karl Grün, conseiller provincial à Verviers, qui se met à la disposition des amateurs pour leur donner tous les renseignements désirables.

M. Francis Hueffer, le critique musical du *Times*, a entrepris la traduction de la *Correspondance entre Wagner et Liszt*, ce livre qui a eu, lors de son apparition en Allemagne, un si grand retentissement.

On y retrouve les pages émues que Wagner écrivait à Liszt, en 1849, pour lui demander des secours :

« ... Que quelqu'un, disait-il, m'achète mon *Lohengrin*, avec tous les droits... Prenez tout en considération, mon cher Liszt, et avant tout essayez de m'envoyer vite quelque argent. J'ai besoin de bois et d'un pardessus chaud, parce que ma femme ne m'a pas envoyé mon vieux qui est trop rapé. Pensez donc! »

Et Liszt lui répondait :

« Cher ami,

« Votre *Lohengrin* est une œuvre sublime d'un bout à l'autre. A plus d'un endroit les larmes me sont venues du cœur. L'opéra entier étant une merveille indivisible, je ne puis m'arrêter à noter un passage particulier, une combinaison ou un effet. Jadis, un pieux ecclésiastique souligna mot par mot toute l'*Imitation de Jésus-Christ;* de la même façon, je devrais souligner votre *Lohengrin* note par note... »

Vient de paraître : *Notes sur l'histoire de Bouvignes*, recueillies et coordonnées par Alfred Henri. Un vol. petit in-8° elzév. de 308 pages, papier teinté, titre rouge et noir, orné de cinq planches en phototypie et zincographie. Prix par souscription : fr. 3-50; en librairie : 4 francs. Editeur : Jacques Godenne, à Namur.

Sommaire de *la Revue indépendante*. — Juin 1888, n° 20 (tome VII) :

Un exposant : Le Salon de 1888. — Paul Adam : La Mésaventure. — Charles Henry : Harmonies de couleurs. — Stendhal : Une fête chez Ariane, documents inédits. — George Moore : Confessions, roman (quatrième partie). — Gustave Kahn : Chronique de la littérature et de l'art. — Octave Maus : Chronique bruxelloise. — Félix Fénéon : Calendrier (livres, théâtres, musique, peinture).

La Société nouvelle (Mai 1888). — Sommaire : Etudes sur la propriété. Le collectivisme, par Ag. De Potter. — Physiologie du boulangisme, par A. Fournière. — La peine de mort, par A. Monségur. — Littérature norvégienne : Joyeuse Noël, traduction de G. Rahlenbeck, par Alex.-L. Kielland. — Chronique artistique, par E. Demolder. — Chronique musicale, par Henry Maubel. — Chronique des livres : Les poètes, par G. Rodenbach; Prose, par F. Brouez. — Etude littéraire : Le théâtre social. Le Mâle, par A. James. — Bulletin du mouvement social : Angleterre, France, Hollande, Allemagne, Suisse, Italie, par C. De Paepe. — Le mois. — Le Mensonge électoral, par Max Nordau. — Le Théâtre libre. — Toute la Lyre. — Livres et Revues.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — **Pour une voix de femme** (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa	fr. 25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — **Pour une voix d'homme** (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — **Pour une voix d'homme** (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES
FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ
GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 27. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 1er JUILLET 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

LE « BELGICA MORBUS ». — L'EXPOSITION DES AQUARELLISTES. — L'EXPOSITION VOORWAERTS. — THÉATRE LIBRE. *Dernière soirée de la saison* 1887-1888. — A. SARCEY. — LIVRES. — FÉLICIEN ROPS ET LE JOURNAL DES GONGOURT. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE « BELGICA-MORBUS »

Nous disons Belgica-Morbus comme on dit Choléra-Morbus. Une maladie, une épidémie, avec ce caractère que ceux qui la communiquent n'en meurent pas, au contraire. Elle est universelle, mais florit surtout chez nous, pays de médiocrités, et de bien-être pour les médiocrités. C'est une sorte d'empoisonnement lent par le dédain, l'injustice, la méconnaissance, développant chez les artistes de talent le dégoût, le découragement, avec la misère brochant sur le reste. L'action est lente, mais sûre. Une phthisie morale, développant dans l'âme les granulations du doute et les cavernes du désespoir.

Une plaquette récemment parue a ramené notre attention sur l'abominable mal. Intitulée : EUGÈNE DUBOIS, *sa vie et ses œuvres*, par L.-A. De Mulder, vingt pages, sans plus, éditée à Mons chez Dequesne-Masquillier. C'est l'histoire d'un poète belge qui mourut du Belgica-Morbus. Et tout de suite nos souvenirs, tristes, allèrent vers son homonyme, Louis Dubois, peintre, qui mourut aussi du Belgica-Morbus. Et d'autres... et d'autres!...

Dans la matinée du 5 mai 1870, on trouva le corps d'Eugène Dubois dans l'étang du nouveau parc d'Anvers. Il s'y était précipité, du haut du pont, au milieu de la nuit, après s'être dépouillé d'une partie de ses vêtements.

Il est vraisemblable qu'encore aujourd'hui l'immense majorité des bons Belges, si atrocement cruels dans leur indifférence artistique ou leurs partis pris bêtes, ignorent ce qu'écrivit Eugène Dubois. Ses œuvres ont été, il y a longtemps déjà, publiées en deux volumes, par son ami Gustave Lagye. La brochure de M. De Mulder tente un nouvel effort pour les populariser. Autant, apparemment, en emportera le vent. Les gens qui donnent le Belgica-Morbus ne pleurent pas leurs victimes.

Puis, un poète! Qu'est-ce qu'un poète a à faire chez nous? Et celui-ci, qui pire est, habitait Anvers! Qu'est-ce qu'un poète a à faire à Anvers? Georges Rodenbach ne vient-il pas de fuir à l'étranger n'ayant rencontré de la part de ses compatriotes qu'hostilité et marchandage?

Le travail de M. De Mulder contient beaucoup d'observations typiques sur ce thème. Il n'est pas utile de

les résumer, mais il est consolant de le faire. On se soulage à se plaindre, même quand on se plaint dans le désert.

Dubois, dit-il, n'a guères recueilli, dans sa ville natale, que la méconnaissance et l'injustice. Même parmi ses meilleurs amis, son mérite a trouvé des sceptiques. Le vide se faisait autour de lui, quelques efforts qu'il tentât pour se rapprocher de la foule. C'était comme si on lui en avait voulu d'être si exceptionnellement doué. Hélas! c'est le sort de presque tous les artistes, mais surtout de ceux qui se consacrent à la littérature, de ne rencontrer chez les leurs que la défiance. Alphonse Karr a mis le doigt sur la plaie : le vulgaire pardonne au peintre de talent et au grand musicien. Vis-à-vis d'eux, son amour-propre ne souffre pas trop; il n'a pas appris la peinture, il n'a pas pris des leçons de musique : — sans cela — qui sait? — Rien ne prouve qu'il n'aurait pas été, lui aussi, un grand musicien ou un grand peintre. Mais l'écrivain! on a appris à écrire; il faut donc admettre chez lui une supériorité morale et la lui faire payer cher.

Notre petit pays compte plus d'une illustration littéraire; malheureusement une apathie, un manque de goût, et surtout, très peu d'encouragements font que nombre d'écrivains belges restent inconnus, alors que, s'ils étaient nés en France, leurs noms seraient dans toutes les bouches, la jeunesse les redirait avec enthousiasme et le peuple avec admiration.

Que voyons-nous? Une indifférence, un laisser-aller qui se manifeste même dans les couches supérieures de la société, qui devraient, elles, au moins se soucier de l'avenir littéraire.

Le gouvernement, absorbé par les questions politiques, abandonne les Lettres et, quand çà et là, un talent littéraire vient à éclore, il fait l'étonné et semble dire : Tiens! on a le courage d'écrire en Belgique! On va plus loin encore. Si l'écrivain est fonctionnaire et, ma foi, le cas se présente assez souvent, vite on va scruter la besogne de ce dernier.

Si ce fonctionnaire allait prendre, pour écrire, le temps consacré à sa besogne de bureau!

Faites ce que vous voulez, mais écrire, mais publier! Allons donc! Et, fragilité humaine, on publie quand même, on écrit toujours, au milieu de l'indifférence générale... Non, j'allais être injuste bien involontairement; quelquefois, du fond d'une province, d'une ville, d'un village perdu, un ami des Lettres, un poète écrit pour vous féliciter.

Que voulez-vous, il y a chez ces pendards d'écrivains une puissance d'attraction; ils se recherchent entre eux, ils se comprennent et souvent, sans se connaître, ils finissent par s'aimer.

Si de cette indifférence en matière littéraire nous passions à la critique? Les critiques ne se donnent pas la peine de lire l'ouvrage qu'on leur envoie, ils le jugent par fragments alors que souvent il n'a de valeur que dans son ensemble. Et quelle critique? Tantôt c'est un éloge dithyrambique que l'amitié ou des raisons de convenance seules ont dicté, tantôt, c'est un éreintement en règle, motivé par des divergences d'opinion, quelquefois même par une rancune inavouable et, dans la plupart des cas, motivé par le manque d'expérience, d'impartialité, de savoir.

Il importe que le public sache que nous possédons une littérature franchement belge, sortie des entrailles de notre pays, chantant nos mœurs, retraçant notre passé, évoquant nos revers, rappelant sans cesse notre patriotisme; inspirée par notre cœur.

Qu'on s'attache partout à initier la jeunesse aux secrets et aux beautés de notre littérature nationale. La moisson est abondante.

Que dans l'enseignement, à tous les degrés, athénées, écoles moyennes, écoles primaires, on s'efforce de donner aux jeunes gens, avec une rapide biographie, un recueil des meilleures pièces de nos littérateurs et de nos poètes. Qu'aux universités même, on intercale dans l'histoire de la Littérature Française une partie exclusivement belge, comme dans l'histoire moderne on initie la jeunesse à l'histoire politique de la Belgique. La littérature d'un pays, c'est l'histoire des idées.

Cette initiation sera douce au cœur de la jeunesse; elle sera un précieux encouragement et une grande récompense pour les hommes qui ne vivent que pour penser.

Alors on ne verra plus autant de cas de Belgica-Morbus.

L'EXPOSITION DES AQUARELLISTES

Un salon du Cercle artistique Au centre, sur chevalets, une aquarelle de feu Gallait: *La prise d'Antioche*, fait vis à vis à une aquarelle de feu Madou : *L'arrestation*. Le jour de l'ouverture, à sept heures du soir. La foule babillarde s'est retirée. Les robes claires ont disparu dans la baie de la porte. Tous les visiteurs sont allés dîner. Solitude. Silence.

LA PRISE D'ANTIOCHE, *soupirant*. Ah!...

L'ARRESTATION, *même jeu*. Ah!...

LA PRISE D'ANTIOCHE. Ils sont partis?

L'ARRESTATION. Ils sont partis.

LA PRISE D'ANTIOCHE. Vous ont-ils regardée, au moins?

L'ARRESTATION. Hélas! je n'ose vous dire ce que j'ai entendu.

LA PRISE D'ANTIOCHE. Le respect s'en va!...

L'ARRESTATION. L'impressionisme a tout gâté!...

LA PRISE D'ANTIOCHE. Et dire qu'il n'y a pas plus de vingt-cinq ans, nous eussions été, vous et moi, les lionnes du Salon. Sa Majesté nous eût longuement admirées toutes deux. Elle eût daigné complimenter ce brave homme de Madou et ce grand homme de Gallait. Et nous eussions vu avec orgueil sourire leurs cra-

vates blanches. Et la Reine elle-même nous eût fait respirer le parfum de son bouquet d'orchidées. Aujourd'hui, ils laissent faire l'ouverture par les manants.

L'ARRESTATION. Dites donc, les manants s'y connaissent bien autant que les gens de la Cour !

LA PRISE D'ANTIOCHE. Cela vous plaît à dire, vous qui n'avez que des rustres, des gardes-champêtres, des riens du tout dans votre famille !

L'ARRESTATION. Mes rustres valent bien vos figurants d'opéra, vos ténors, vos troubadours, vos muscadins. Ils sont vivants, du moins, mes parents.

LA PRISE D'ANTIOCHE. Ta ta ta ! Ils sont aussi empaillés que les miens. La seule chose qui m'étonne et qui me blesse, c'est que personne ne nous fait plus la cour. Avec leurs idées nouvelles, et leur démocratie, et leur progressisme, et leur vingtisme, et toutes leurs horreurs, les hommes sont devenus bêtes à faire peur !

L'ARRESTATION. Voulez-vous que je vous explique ? Mais vous ne vous fâcherez pas ? Eh bien, ma chère, nous sommes « passées ».

LA PRISE D'ANTIOCHE. Parlez pour vous.

L'ARRESTATION. Non, non ! Je parle pour vous et pour moi. Et pour toutes nos contemporaines. Mirez-vous dans la glace de votre cadre, si vous en avez le courage. Vos cheveux ont blanchi, ma chère Et vous avez une patte d'oie au coin de l'œil.

LA PRISE D'ANTIOCHE. Qu'est-ce que cela prouve ? J'ai toujours ma belle taille. Et mes allures aristocratiques, et ma distinction.

L'ARRESTATION. Oui ! mais le vent a tourné et le goût a changé. Vos allures aristocratiques, et votre distinction, et toutes vos manières apprises, on n'en veut plus. Et on ne veut pas davantage de ma rondeur bonne enfant, et de mes façons de soubrette, qui plaisaient tant quand on chantait Béranger et qu'on applaudissait *le Maçon*. Le tort que nous avons, c'est d'aller encore dans le monde et de vouloir faire les jeunes, au lieu de laisser vivre le souvenir, vous de votre suprême élégance, moi de mes turlutaines. Croyez-moi, laissons la place à d'autres.

LA PRISE D'ANTIOCHE. Vous ne me ferez jamais admettre que toutes les petites mijaurées d'aquarelles qui nous entourent valent mieux que nous.

L'ARRESTATION. Elles ne valent pas mieux, mais elles sont jeunes. Voilà leur supériorité. Et dans vingt-cinq ans, ce sera leur tour de dételer.

LA PRISE D'ANTIOCHE. Vous croyez ? Cette perspective me console un peu.

L'ARRESTATION. Voyez vous même. Il y en a déjà qui vont un train ! On s'était toqué, il y a quelques années, de ces étrangères prétentieuses, attiffées avec un luxe tapageur, couvertes de bijoux de mauvais goût : des Italiennes, des Françaises. Les Italiennes surtout. Aujourd'hui elles font tapisserie. Et ce sont cependant toujours les mêmes noms qu'on crie à leur entrée : Simoni, Cipriani, Joris, Navone, Coleman, Da Pozzo, Bucciarelli, Carlandi, Vianelli, Bianchi, Bignami, que sais-je ? Elles étaient entourées, fêtées, complimentées, adorées jadis. Aujourd'hui qui s'occupe d'elles, si ce n'est quelques vieillards dont elles allument la convoitise ? Et les Françaises, les demoiselles Vibert, Lami, sont-elles assez finies ? Et même les Hollandaises, qui en étaient arrivées, par leur maintien réservé, leur modestie, leur apparente sincérité, à battre toutes les autres, il me semble qu'on commence à les délaisser un peu.

LA PRISE D'ANTIOCHE. Vous me faites un bien !

L'ARRESTATION. Quant à nos rivales belges, ou à celles qu'un long séjour à Bruxelles a naturalisées, je ne vous citerai pas celles qui « marquent ». Vous les connaissez comme moi.

LA PRISE D'ANTIOCHE, *avec vivacité*. Oh ! oui. Par exemple...

L'ARRESTATION. Chut ! A quoi bon les chagriner ? Parlons plutôt de celles qui ont encore du succès. Tenez, les jumelles Oyens par exemple. Toujours fraîches, appétissantes, bien portantes.

LA PRISE D'ANTIOCHE. Un peu trop bien portantes.

L'ARRESTATION. Ce n'est pas un tort. Et là bas, au piano, la fille de Van Camp, très gracieuse. Et les filles d'Eugène Smits, au profil élégant. On les dirait descendues d'un Véronèse.

LA PRISE D'ANTIOCHE. Il y en a une qui a cent six ans !

L'ARRESTATION. Mais non. C'est un homme. Lisez le catalogue. Et le groupe pimpant, toujours jeune, des demoiselles Stacquet, Uytterschaut, Binjé, dans lequel la petite Titz cherche à se faufiler.

LA PRISE D'ANTIOCHE. Il me semble qu'elle n'est pas encore assez dégourdie pour cela.

L'ARRESTATION. Elle a cependant une espièglerie et une adresse amusantes. Mais il y a là deux Anversoises qui me paraissent très entourées : on les nomme Abry et Hagemans.

LA PRISE D'ANTIOCHE. La première aime trop les militaires.

L'ARRESTATION. Elle a bien le droit d'aimer qui elle veut.

LA PRISE D'ANTIOCHE. La seconde est bien roturière : elle ne parle que de son marché, de sa cuisine et des paysans, dont elle raffole.

L'ARRESTATION. Mais elle en parle si bien, avec tant d'émotion et de cœur ! Et puis je vous ai déjà dit...

LA PRISE D'ANTIOCHE. Oui, je sais, la vérité, la nature, le réalisme, vous avez maintenant là-dessus des théories qui vous auraient joliment dégoûtées, dans le temps. Ainsi vous seriez capable de trouver bien cette charbonnière en pantalon d'homme, là-bas, dans le coin. Fi l'horreur ! Et elle s'appelle Meunier, avec cela.

L'ARRESTATION. Ma chère amie, je ne perdrais pas mon temps à essayer de vous faire comprendre que cette charbonnière est l'une des plus belles filles du Salon. Il y a aussi des Markenoises nommées Mellery, serrées dans leurs étranges vêtements, et si graves, si recueillies, si plastiques. Les avez-vous remarquées ?

LA PRISE D'ANTIOCHE. Vous savez que je déteste les paysannes. Je vous concède cependant que celles-ci ont un charme mystérieux qui m'attire malgré tout, et qui me fait excuser bien des choses, même la suie dont elles ont oublié de se débarbouiller.

L'ARRESTATION. Vous aimez les aquarelles bien lavées ? Voyez les deux sœurs Vos, en violet, au fond de la salle. Elles sont jolies toutes deux, et leur regard expressif, leur énigmatique sourire est obsédant. Mais nous bavardons, nous bavardons, et il est l'heure de dormir.

LA PRISE D'ANTIOCHE. Dormons. Et tâchons de rêver que nous avons encore vingt ans.

L'ARRESTATION. Hélas !...

L'EXPOSITION VOORWAARTS

Voorwaarts ! En avant ! Un beau nom pour un cercle de jeunes peintres. Malheureusement c'est le nom seul qui claironne la marche. Les artistes marquent le pas. Autour de Jan Stobbaerts,

le robuste et sanguin maître flamand, se sont groupés quelques jeunes gens dont l'ambition ne paraît guère dépasser le désir de refaire sagement et honnêtement la route parcourue avant eux. Leur exposition a l'air d'une antichambre de *l'Essor*. De la peinture modérée, prudente, qui ne heurtera jamais personne et enthousiasmera encore moins. Des études en quantité, des bouts d'étude à piquer au mur d'un atelier, au retour des promenades champêtres, mais à y laisser, en attendant l'éclosion. De ci, de là, un portrait, un tableau, marquent plus de bonne volonté et d'application que de tempérament.

Les meilleures parmi ces recrues nouvelles de l'innombrable armée? Middeleer, qui cherche sa voie, tâtonne, peine et finira peut-être par trouver. Jules du Jardin, qui s'essaie à la figure en plein air, bravement, poursuit le caractère, mais n'a découvert jusqu'ici que celui des tableaux de M. Léon Frédéric. Hoorickx, qui montre, avec quelques toiles nouvelles, toutes celles qu'il exposa naguère au Cercle artistique, et dont nous avons parlé alors. Pieter Stobbaerts, un paysagiste amoureux des transparences de l'eau, des clairs filtrées de soleil à travers les branches feuillues : talent à dégager des influences ambiantes.

Une marine de Verstraete et une avalanche de toiles signées Bernard M. Koldeweij, d'un aspect triste et terne, complètent ce salonnet, dont l'uniformité de vision et de facture décourage. Un peu d'initiative personnelle, voyons, que diable! Et de l'entrain, et autre chose que ces choses moroses, fumeuses, glacées, dont on est saturé!

Il y a, pour faire valoir l'exposition, un inquiétant déballage de hallebardes, de tapis d'Orient, de vases du Japon et de peluches diverses, parmi lesquels, hier, un chat ronronnait, un joli chat gris clair, seul visiteur, hélas! de ce tardif Salon, ouvert après que tout le monde a pris son vol vers les grandes expositions de marines et de paysages que le soleil illumine...

Théâtre-Libre

Dernière soirée de la saison 1887-1888.

La Prose, comédie en trois actes, par M. Gaston Salandri. — *Monsieur Lamblin*, comédie en un acte, par M. Georges Ancey. — *La Fin de Lucie Pellegrin*, pièce en un acte, par M. Paul Alexis.

La dernière soirée de M. Antoine a soulevé une tempête dans la critique parisienne : on s'en est pris surtout à *la Fin de Lucie Pellegrin*, une pièce que M. Paul Alexis a tirée de sa nouvelle. Quelques critiques se sont pudiquement voilé la face; d'autres ont mis un point à la ligne après le compte-rendu de *Monsieur Lamblin*, craignant de se compromettre en citant même le titre de cette horreur. Après les « soireux », les chroniqueurs hebdomadaires se sont successivement emparés de la pauvre Pellegrin, les uns pour en assommer Médan, et le naturalisme, et par ricochet le Théâtre-Libre, les autres pour déclarer tout net que l'œuvre de M. Alexis est la réalisation la plus complète et la plus belle du théâtre qui entend sortir des conventions et faire passer sur la scène un frisson de vie. Nous choisissons, parmi ces fragments contradictoires, celui d'un journal voué aux idées progressives, *la Cravache parisienne*, qui donne de l'œuvre une analyse détaillée qu'on chercherait en vain dans la plupart des autres. Ainsi on pourra se rendre compte de cette pièce à scandale, qui vient de soulever à nouveau les bondes de la bêtise et de la méchanceté. L'article est signé Georges Lecomte. Il est consacré en partie aux deux premières œuvres jouées, que l'auteur apprécie avec éloges, et se termine par le résumé que voici de *Lucie Pellegrin*.

En quelques scènes d'un réalisme rigoureux, et d'une poignante intensité dramatique, l'auteur synthétise l'enfance, la chute, la vie, les joies, les douleurs et la mort de la fille publique. Il nous la montre agonisante dans son cadre vrai, dénuée de tout, abandonnée de tous, soignée par une turpide mégère, qui ayant vécu de ses débauches passées, la retape pour les noces futures. Au chevet misérable de la mourante, dans sa chambre où rien ne reste du produit de ses étreintes passées, l'auteur a réuni les compagnes habituelles de sa vie d'antan. On cause et peu à peu se dégagent en pleine lumière tout le décor, tout le cadre d'une telle existence. Les habitudes, la façon d'être et de parler loin de l'homme, entre femmes, la vie triste de l'après-midi, entre la nuit laborieuse de la veille et la toilette pour les courses du soir, tout cela s'illumine. L'importance rare de la chienne aimée, l'amour des papotages avec les concierges, la foi mystique dans la cartomancie, le besoin de petits ragots quotidiens, le mioche né d'une précaution mal prise, devenu gênant et relégué dans une sale banlieue, les lichades gourmandes avec les bonnes amies sans corsets et en peignoirs lâches et la faiblesse de toutes ces existences féminines qui explique si bien le besoin d'une protection mâle : n'est-ce pas leur vie condensée, synthétisée?

Toutes ces notations scrupuleuses ont pour but la peinture des heures passées dans le repos, dans la pénombre des ruelles, au coin du feu, entre amies, en attendant le moment de l'action. C'est l'existence de la fille termite.

L'existence du trottoir, dans le flamboiement des devantures et du gaz, sous le regard allumé de l'homme, est encore plus grandiosement éclairée. Le monologue de la noce que débite avec fièvre la fille fouettée par le relent des plaisirs d'autrefois nous en retrace toutes les joies et toutes les nécessités : le dîner, le théâtre, le bal, le souper dans la tiédeur provocante du cabinet particulier, la chasse à l'homme riche, à l'or, aux bijoux.

Ce beau temps n'est plus : ils sont loin, loin, les succès et les hommes qui paient, et les plaisirs rares, et la belle vie endiablée! Elle use, cette vie furieusement brûlante. Ce sont maintenant des arrachements de toux qui sonnent le glas dans la pauvre poitrine décharnée. Mais elles sont là, toutes les amies : on va boire, rire, s'amuser. Ah! qu'elles sont gentilles, gentilles d'être venues les amies! Elle a de la force encore, la Pellegrin, si vaillante pour la belle débauche. N'entendez-vous pas les flonflons de l'orchestre Dufour, à l'Elysée-Montmartre? Il appelle les jolies filles. Ah! quelle fête, les amies, quand on verra la Pellegrin! Allons, vite, peignez-la, habillez-la. Ecoutez la *Valse des Roses!* Ah... ah... ah... et la toux déchirante la secoue. Ses gants!... Ses gants ?... vite ses gants?... Comme ils sont grands, comme elle est décharnée, malade, mourante!...

L'Elysée! mais il a été le centre de toutes ses équipées amoureuses. Ses joies les plus vraies, c'est là qu'elle les a éprouvées, et c'est tout proche aussi que la misère l'accable, que la souffrance la mine, que la phthisie la dessèche. C'est autour de lui que toute sa vie s'est déroulée, et toute cette vie, M. Paul Alexis nous l'a restituée.

Mais l'amour aussi y a sa place. A l'amour de l'Homme ont succédé la haine et le mépris de l'Homme, responsable de la

chute, de la prostitution et de l'avachissement, de l'Homme dont la fréquentation n'est plus un plaisir, mais une abjecte et répugnante nécessité. Et alors on s'est aimé entre femmes : Chochotte survint ; la liaison avec elle fut riche en jours bienheureux. Pour une vétille, la brouille a tout gâché, et au moment où la mort rôde autour de ce corps meurtri, Chochotte réapparaît qui rappelle les joies et les hontes d'antan. Puis elle s'enfuit, toutes les amies s'enfuient.

Et, dans un râle suprême, abandonnée de tous, le cœur pitoyablement meurtri, la malheureuse s'éteint ! Ces gants étaient trop larges pour sa main décharnée ! Ces gants ! Cet infime détail de toilette n'est-ce pas un monde dans la vie d'une fille ?

Il faut être d'un évident parti pris pour ne voir en cet acte qu'une agonie banale et qu'un amas de détails répugnants. Si M. Alexis s'était uniquement proposé de nous « *épater*, » comme dit la haute critique, sa tentative eût été pour nous de nul intérêt. Mais s'élevant bien au dessus du fait matériel, du détail vrai, il s'est efforcé de les condenser pour l'énergique et synthétique représentation d'une existence. Avec beaucoup d'art il y est parvenu. Nous l'en félicitons sans nous arrêter au reproche d'immoralité qu'ont formulé des plumes menaçantes. D'abord, cette préoccupation d'ordre moral n'est pas du tout d'ordre artistique. Un auteur écrit pour l'art, non pour les petites filles. Les considérations mondaines ou autres ne doivent aucunement influer sur son œuvre. En second lieu, nous croyons que la représentation du mal et du vice fait aimer le bien et la vertu, comme la vue d'un terrifiant cadavre vous rattache énergiquement à la vie, et les enguirlandages d'une sentimentalité vague nous semblent mille fois plus dangereux pour la vertu des demoiselles que l'exacte peinture des réalités. D'ailleurs qu'importe ? Nulle pensionnaire n'a été convoquée à la représentation du Théâtre-Libre et les femmes présentes ont su, espérons-le, faire abstraction de l'objet capable de chiffonner un peu leur pudeur, j'en conviens, pour ne considérer que l'art immanent et si elles ont été incapables de cette abstraction, tant pis, qu'elles se tiennent à l'écart ! A elles Sand, Ohnet, etc., le domaine est vaste.

Les hurlements de la critique ou son silence sont d'autant plus injustifiés que, dans la peinture de ces mœurs brutales et cyniques, M. Alexis s'est distingué par une écriture sobre et nette, strictement vierge d'expressions malséantes et crues.

A SARCEY

Très jolie lettre de M. Antoine, directeur du Théâtre-Libre, à M. Francisque Sarcey, qui avait « éreinté » sa dernière soirée, et surtout *la Fin de Lucie Pellegrin*, la pièce de Paul Alexis, dont nous publions ci-dessus une analyse :

« CHER MAÎTRE,

« Vous pensez bien que je ne viens pas discuter ce qu'il vous a paru bon de dire sur la dernière représentation du Théâtre-Libre. Ces questions littéraires ne me regardent point. L'auteur joué est seul responsable devant ses juges. Lorsque vous avez la bonté et l'indulgence de trouver l'interprétation suffisante, la mise en scène passable, j'atteins mon but et l'honneur de la maison est sauf.

« Or, c'est pour la maison que je dois présenter quelques réflexions et vous dites : « M. Antoine sait aussi bien que moi qu'il n'y a pas d'art dans *Lucie Pellegrin* ».

« *Lucie Pellegrin* est une nouvelle publiée depuis deux ans. Elle passe communément pour une façon de chef-d'œuvre, vous le savez ; on la cite, et tous les lettrés la connaissent. Lorsque Alexis m'a dit : « Je vous donnerai *Lucie Pellegrin* », avais-je le droit et le devoir de refuser ? Alexis est du groupe de Médan, qui, à tort ou à raison, prétend apporter sur la scène et dans le théâtre contemporain l'évolution qu'il a imposée au livre. Les directeurs lui ferment leurs portes. J'étais donc tout à fait dans mon programme en ouvrant les miennes toutes grandes. Alexis s'est-il trompé ? Ce n'est pas mon affaire. Vous avez bien voulu dire que la pièce était suffisante ; ma tâche est donc remplie.

« Si nous représentions ces spectacles publiquement et que j'eusse la responsabilité de les donner à des spectateurs venus sans défiance avec leurs filles et leurs femmes, vous auriez raison. Mais rien de pareil, convenez-en. Tout le monde savait, vendredi dernier, ce qui se passerait le rideau levé. Vous aviez tous, dans la salle, lu la nouvelle. Nous savions donc tous où nous allions, ce que nous faisions. J'ai donc là fait strictement mon devoir, et le Théâtre-Libre a atteint son but qui est, en représentant des œuvres de jeunes débutants, de se prêter aux tentatives des auteurs plus connus, impossibles sur une autre scène.

« Je suis au dessus du soupçon d'avoir battu monnaie sur un scandale. Notez que j'ai donné ce morceau dangereux au risque de me faire casser les reins, au moment même de constituer les ressources nécessaires pour la saison prochaine.

« On n'a pas joué que des naturalistes. Souvenez-vous de *l'Evasion*, de *la Femme de Tabarin*, du *Baiser*, du *Pain du péché*, de *Matapan*, de *la Nuit bergamasque*. Ça ne venait pas de Médan.

« On disait que M. Emile Zola présidait les soirées de Montparnasse. J'ai consacré tout un spectacle à Bonnetain, à Descaves, à Guiches et à Paul Margueritte.

« Maintenant, pour finir, pensez-vous sérieusement que nous soyons des fumistes ? Croyez-vous que Jullien, que Salandri, Ancey et tous les autres travaillent dans l'unique but de se payer la tête des Parisiens, comme on dit ? — Et mes camarades ? Se sont-ils imposé le labeur féroce que vous pouvez vous imaginer, uniquement pour se moquer des gens ? — Mais non, soyez-en certain, tout ce monde-là est enragé de conviction et travaille de tout cœur. On se trompe, on tâtonne, on va, on vient, mais on adore le théâtre. Vous le sentez parfaitement, vous qui l'aimez autant que nous et qui êtes toujours le premier arrivé là-bas.

« Voilà ce que j'avais à cœur de vous dire. Je ne m'occupe pas du reste. On commence à me traiter d'escroc, de pornographe, de chevalier d'industrie... Mais ce sont des gentillesses qui me laissent fort calme. Je suis plus navré lorsque vous me dites que ma pièce a été insuffisamment jouée au Théâtre-Libre, que de me voir accusé de gagner 300,000 francs par an à battre monnaie avec le Théâtre-Libre.

« Votre bien dévoué,

« A. ANTOINE. »

Livres

Petites Ignorances historiques et littéraires, par Charles Rozan. — Un volume grand in-8° de 550 pages. Paris, Maison Quantin.

Ce livre est la continuation, le complément, en quelque sorte, d'un ouvrage du même auteur, *Petites Ignorances de la conversation*, qui en est à sa onzième édition. Dans son premier travail, M. Rozan avait recueilli, en expliquant leur origine et leur signification, en leur demandant leurs actes de naissance, les dictons populaires, les locutions proverbiales, les phrases toutes faites, c'est-à-dire la partie imagée et pittoresque du vocabulaire français.

Dans l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui, l'auteur s'est proposé de faire, en s'inspirant du même esprit, des excursions dans le domaine historique. Mais ici le champ, sans être moins vaste, est beaucoup plus intéressant. Il s'agit de savoir, en effet, d'un côté, ce que signifient les principaux sobriquets de notre histoire; de l'autre, ce qu'il faut croire de ces phrases, les unes piquantes, les autres pompeuses, qui ont cours dans les livres comme dans la conversation. Sans remonter aux temps mérovingiens, M. Rozan reprend un à un les mots historiques les plus accrédités, soit pour les placer tels quels dans les circonstances où ils ont été dits, soit pour leur rendre leur paternité ou leur véritable caractère. Il y en a ainsi par centaines, et ils défilent successivement sous les yeux du lecteur, dans l'ordre chronologique, escortés de motifs, de preuves ou de jolies anecdotes, sans lasser un instant l'attention. Ils forment comme autant de points de repère lumineux de l'histoire, qui frappent par eux-même et qui parfois réveillent des souvenirs piquants.

Une mesure pour rien, un acte par M. Henry Maubel (Bruxelles, veuve Monnom, 1888; in-8° de 51 p.), joué au théâtre Molière le 15 mars 1888 et dont nous avons publié le compte rendu (1).

Litanies, six pièces pour chant et piano, par Edouard Dujardin. (Paris, librairie de la *Revue indépendante* et veuve Girod, 1888; 25 p. — 105 ex. sur Japon).

Freya, poème lyrique par E. Harroy et L. Ronvaux (Namur, 1887; petit in-4° de 77 p.).

Nous avons donné, l'an dernier, l'analyse détaillée de ce poème sur lequel Erasme Raway compose actuellement un drame lyrique (2).

De cette œuvre se dégage une vibrante impression des anciens temps, du culte des forêts murmurantes, des sources et des pierres, de l'héroïsme de l'Eburonie défendant pas à pas avec son courage, son inexpérience et ses vertus, un sol libre et indompté à l'empire romain envahissant.

Lisez... et méditez la grande page ouverte,

dit le poète de *Freya*.

Ne cherchons point toutefois dans le livret la note didactique ou l'enseignement social qui ressort de toutes les périodes de l'histoire.

C'est au point de vue artistique que s'est placé exclusivement l'écrivain, pour dramatiser toute une époque et provoquer à la fois les émotions de l'amour, l'enthousiasme d'une guerre de héros et la poésie infinie et berçante du christianisme naissant.

(1) V. *l'Art moderne*, 1888, p. 93.
(2) *Id.* 1887, p. 131.

FÉLICIEN ROPS ET LE JOURNAL DES GONCOURT

En 1866. Il y a vingt-deux ans. Félicien Rops arrive à Paris, que depuis il n'a plus quitté, où il est désormais classé parmi les artistes célèbres. Il abandonne cette Belgique, si réfractaire au neuf, au moins dans sa classe bourgeoise-mondaine, si ennemie de quiconque abomine le préjugé et entend marcher libre et original, cette Belgique qui, encore aujourd'hui, n'a que deux de ses œuvres dans ses collections de gravures et d'estampes (1). Il est encore presqu'un inconnu là-bas, mais déjà il a accès auprès des novateurs qui reconnaissent en lui, par une intuition fraternelle, un des leurs. Et voici comment ils en parlent, lui donnant une place dans ces souvenirs qui ne comportent que les circonstances essentielles de leur vie, celles qu'avec leur coup d'œil sûr d'observateurs pénétrants, ils ont jugées dignes d'être épinglées.

5 décembre 1866. — Nous avons la visite de Rops, qui doit illustrer la Lorette. Un bonhomme brun, les cheveux rebroussés et un peu crépus, de petites moustaches noires en forme de pinceaux, un foulard de soie blanche autour du cou, une tête où il y a du duelliste de Henri II et de l'Espagnol des Flandres. Une parole vive, ardente, précipitée, où l'accent flamand a mis un *ra* vibrant.

Il nous parle de cet ahurissement que produisit sur lui, sortant de son pays, le harnachement, le travestissement, l'habillement presque fantastique de la Parisienne, qui lui apparut comme une femme d'une autre planète. Il nous parle longuement du moderne qu'il veut faire d'après nature, du caractère sinistre qu'il y trouve, de l'aspect presque macabre qu'il a rencontré chez une cocotte, du nom de Clara Blume, à un lever de jour à la suite d'une nuit de pelotage et de jeu : — un tableau qu'il veut peindre, et pour lequel il a fait quatre-vingts études d'après des filles.

6 mars 1868. — Rops, qui nous a envoyé le dessin d'une fille du plus artistique style macabre portant cette dédicace : A MM. Edmond et Jules de Goncourt, après Manette Salomon, vient nous voir. Un étrange, intéressant et sympathique garçon. Il nous parle spirituellement de l'aveuglement des peintres à ce qui est devant leurs yeux, et qui ne voient absolument que les choses qu'on les a habitués à voir : une opposition de couleur par exemple, mais rien du moral de la chair moderne.

Et Rops est vraiment éloquent, en peignant la cruauté d'aspect de la femme contemporaine, son regard d'acier, et son mauvais vouloir contre l'homme, non caché, non dissimulé, mais montré ostensiblement sur toute sa personne.

Concours du Conservatoire (2)

Musique de chambre pour archets. — Professeur : M. Alexandre Cornélis. 1er prix avec distinction, M. Hans; 1er prix, MM. Fiévez et Van de Putte; 2e prix par 42 points, Mlle M. Schmidt; par 40 points, M. Carnier.

Orgue. — Professeur : M. Alphonse Mailly. 1er prix avec distinction par 56 points, M. Andlauer; 2e prix par 42 points, MM. Smets et Donneels; accessit par 32 points, M. Deneufbourg.

Musique de chambre avec piano (Cours inférieur). — Profes-

(1) Voir *l'Art moderne*, 1887, p. 117.
(2) Suite. Voir notre dernier numéro.

seur : Mme Zarembska. 1er prix avec distinction par 58 points, Mlle Schoenmakers ; 1er prix, Mlle Demont ; 2e prix, avec distinction, Mlle Preuveneers ; 2e prix, Mlles Robyt et Raemakers ; 1er accessit, Mlle Hancq.

Musique de chambre avec piano (Cours supérieur). — Professeur : M. Aug. Dupont. 2e prix avec distinction, Mlles Roman et Lecomte ; 2e prix par 44 points, Mlle Hoffmann ; accessit par 39 points, Mlles Milbrath et Parcus.

Memento des Expositions

Anvers. — Salon triennal. Du 29 juillet au 15 octobre. Délai d'envoi expiré.

Douai. — Exposition internationale de la Société des Amis des Arts. 18 juillet-1er août. Envois du 25 juin au 4 juillet.

New-York. — Concours pour le monument du général Grant. Devis approximatif : 500,000 dollars (2,500,000 francs). Granit ou granit et bronze. Projets : de deux à quatre dessins (élévation géométrique, plan de chaque étage, coupes verticales, motif principal et vue perspective), tracés *au crayon et à l'encre de Chine* et accompagnés d'une *description* et d'un *devis détaillé*. Envois jusqu'au 1er novembre 1888, *franco* à l'Office de la *Grant monument association*, New-York City.

Primes : 1,500, 1,000, 500, 300 et 200 dollars (7,500, 5,000 2,500, 1,500 et 1,000 francs). Renseignements : *Richard T. Greener, secrétaire, 146, Broadway, New-York.*

Paris. — Exposition internationale de 1889. Du 5 mai au 3 octobre. Maximum d'envoi par artiste : 10 œuvres, exécutées depuis le 1er mai 1878. Délai d'envoi : 15-20 mars 1889. Les artistes qui n'auraient pas reçu avis de leur admission d'office, à la date du 15 juillet 1888, devront faire le dépôt des œuvres indiquées dans leurs notices du 5 au 20 janvier 1889, au palais du Champ-de-Mars, no 1, pour que ces œuvres soient examinées par le jury.

Paris. — Exposition internationale de Blanc et Noir. 1er octobre-15 novembre (Pavillon de la Ville de Paris).

Envois du 1er au 5 septembre 1888. S'adresser à M. E. Bernard, rue de la Condamine 71, Paris.

Rouen. — XXXIe exposition municipale (internationale). 1er octobre-30 novembre 1888. — Délai d'envoi : 21 août. Dimension maximum des œuvres : 2m,50, cadre compris. Renseignements : *M. Lebon, maire de Rouen.*

Spa. — Exposition annuelle. 1er juillet-15 septembre. Délai d'envoi expiré.

Petite chronique

Les Meininger joueront ce soir *le Conte d'hiver* et demain *la Veille des trois rois* ou *Ce que vous voudrez*, qui porte aussi le titre de : *La douzième nuit.* Ce sont les deux dernières représentations des excellents artistes qui laisseront au cœur des vrais amateurs de si profond souvenirs. Après deux mois de congé, ils s'embarqueront pour l'Amérique, où ils iront déployer leur luxueux cortège de tragédies, de drames et de comédies.

La semaine dernière a été consacrée aux représentations de *Guillaume Tell* et du *Conte d'hiver*. Dans l'une et l'autre de ces œuvres, si diverses, les artistes du duc de Saxe-Meiningen ont prouvé, une fois de plus, la souplesse de leur talent. Le *Conte d'hiver* a été joué avec l'esprit, le charme et l'entrain qui avaient été loués dans *le Marchand de Venise*, et le succès des interprètes a été aussi complet que celui de la mise en scène ingénieuse et nouvelle qui leur a servi de cadre. Nous nous réservons de faire sur celle-ci une étude détaillée, car il importe que les réformes introduites par les Meininger, qui sont aussi celles du théâtre de Wagner, soient précisées et désormais adoptées par toutes les scènes. Bornons-nous aujourd'hui à adresser à nos hôtes un adieu sympathique et reconnaissant.

Au concert d'aujourd'hui, 1er juillet, les artistes du Waux-Hall exécuteront pour la première fois une œuvre inédite, intitulée *Scène champêtre* de Joseph Jacob, l'excellent violoncelle-solo de la Monnaie. Ce morceau sera interprété par M. Guidé, professeur de hautbois au Conservatoire. Le même soir on jouera les *Scènes alsaciennes* de Massenet.

La première section de la commission des auditions musicales à l'Exposition de 1889 vient d'adopter le projet de l'exposition musicale, qui devra, comme l'exposition de peinture, représenter le mouvement artistique de ces dix dernières années.

Si l'administration supérieure adopte le projet, il sera donné dans la salle du Trocadéro, pendant le cours de l'Exposition, huit grands concerts par les cinq grands orchestres de Paris (Société des concerts, Opéra, Opéra-Comique, concert Lamoureux et concert Colonne). Chaque exécution comptera deux cents instrumentistes et des chœurs. Le programme sera composé uniquement d'œuvres déjà exécutées de compositeurs français, vivants ou morts.

La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg, numéro du 15 juin 1888). Sommaire :

Madame Aubierge, Edmond Lepelletier. — Salon de 1888, Armand Silvestre. — Les grands hommes en jupons, Arsène Houssaye. — Les mémoires de M. Thiers, Paul Dhormoys. — 1814, Francisque Sarcey. — Les artistes mystérieux (Jules Barbey d'Aurevilly), Charles Buet. — L'art de se faire aimer par sa femme, Théo-Critt. — Questions militaires, Un soldat. — Jeunes gloires, comtesse de Molènes. — Psychologie des violettes, Edmond Deschaumes. — Watteau-Willette, Jean Lorrain. — Un nourrisson, G. de Cherville. — Les petits romans, Daniel de Cerny. — Curiosités italiennes, H. Mereu. — Les Bêtes à bon Dieu, Alphonse Karr. — Caricaturistes célèbres, Mary-Lafon. — Poésies, Emile Goudeau, Charles Cros, Jacques Madeleine, A. Rogier. — Chronique politique, Alikoff. — La vie russe, Ywan Rienko. — Histoire littéraire au jour le jour, Alceste. — Les théâtres, Ch. Joly. — Carnet parisien, Francillon.

FÊTES THÉATRALES DE BAYREUTH

DU DIMANCHE 22 JUILLET AU DIMANCHE 19 AOUT

Parsifal (Dimanche et Mercredi)
Les Maîtres-Chanteurs (Lundi et Jeudi)

Prix des places : 20 marks (25 francs). S'adresser au *Verwaltungsrath der Bühnenfestspiele*, à Bayreuth. Adresse télégraphique : *Festspiel Bayreuth.* Pour les logements, s'adresser au *Wohnungs Comité*, à Bayreuth. Adresse télégraphique : *Wohnung Bayreuth.*

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles.*

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles.*
Rue Lafayette, 123, *Paris.*

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — Pour une voix de femme (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa . . . . . fr.	25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — Pour une voix d'homme (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — Pour une voix d'homme (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES
FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ
GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 28. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 8 JUILLET 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

SILHOUETTES D'ÉCRIVAINS BELGES. — LES RESTAURATIONS D'ŒUVRES D'ART. — IMPRESSIONS D'ARTISTE. — CHRONIQUE JUDICIAIRD DES ARTS. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

Silhouettes d'écrivains belges.

Elles sont extraites de *l'Anthologie des Prosateurs belges*, par MM. C. Lemonnier, E. Picard, G. Rodenbach et E. Verhaeren qui demain sera mise en vente (1). Elles précèdent les extraits de leurs œuvres. Brèves, mais concentrées, elles participent du coup de crayon, du coup d'aile et du coup de griffe. Voici le groupe de la Presse.

VICTOR JOLY.

Celui-là, un artiste de la plume, dans un temps où la plume servait à grossoyer de courantes écritures et ne s'affinait pas d'une pénétration d'art. En lui les lettres tout à coup s'éveillent à une forme curieuse et déjà subtile. Dans le journal comme dans le livre, il eut l'alacrité de l'esprit, l'image en relief, une chaleur et une grâce de coloris. Franc du collier, cynique, a-t-on dit, mais cynique peut-être plus par nécessité que par vocation, maniant en maître l'épigramme et la satire, il fut Figaro et fut Sancho, le Sancho en lequel surtout il s'incarna et qui laisse le souvenir de vingt ans de verve frondeuse, d'aiguës malices et de pis. Redouté, de peur de mourir de son talent, il avait imaginé d'en vivre, et il en vécut, fier et gueux, portant le mépris bourgeois comme il eût porté la considération publique. Don César de Bazan du dimanche, sa livrée d'impudeur cachait le pourpoint et la rapière, celle du gentilhomme et celle du condottière ; et, venu au beau temps du romantisme, il en gardait les allures et n'en dédaignait pas la matamorante rhétorique. Prodigue de style, il monnaya en d'innombrables articles de journal un tempérament littéraire qu'ailleurs peut-être il eût pu tout entier réserver au labeur sévère du livre. Mais telle était, telle est encore, en notre pays peu miséricordieux aux lettres, la misère des gens de plume, qu'il lui fallut négliger ce labeur pour les hâtives et plus rémunératives besognes de la presse.

Critique d'art instinctif, conteur de vif caprice, peintre-écrivain que le commerce des maîtres du pinceau inclinait à une écriture plastique, un jour il révéla toute sa mesure dans un livre inspiré, de lyrique imagination et de parfaite discipline, — *les Ardennes*. C'était là, à travers une langue expressive et hardie, très française et par instants gauloise, un peu de cette

(1) Imprimée et éditée par la maison veuve Monnom.

renaissance de la peinture qui, vers le même temps, suscitait, après l'école classique des Ottevaere, des Paelinck et des Navez, le libre groupe des coloristes du paysage et du tableau d'histoire. Une bravoure de bel entrain à chaque page s'irrécusait, avec le nerf de la phrase, l'abondance de l'image, le rythme de la période, la richesse de l'épithète, le goût du vocable rare.

Victor Joly fut un des initiateurs de cette littérature qui chercha la vie dans la couleur et s'ingénia aux mécanismes compliqués de la forme. C'est pourquoi nous révérons cette mémoire trop injustement honnie et la saluons ici avec la piété de cadets pour un frère malheureux et qui ne méritait pas tant d'outrages.

COOMANS

Pour le public, M. Coomans n'est qu'un ou plutôt est un « représentant ». On le connaît pour un diseur de bons mots et ses adversaires le jugent un *Scarbo* de la Chambre.

Certes, les calembours du député ne portent plus, mais sa bonhomie et sa gaie humeur au Parlement confirment sa nature littéraire essentiellement heureuse et joyeusement bien portante.

M. Coomans n'eût-il jamais écrit, qu'on aurait pu prédire ses auteurs préférés : les Lesage, les Cervantès, les Cazotte, les Stern. On se l'imagine au coin du feu, narquois, le *Diable boîteux* à la main.

L'Académie de fous et *la Bourse de Fortunatus* le rangent littérairement dans la famille des conteurs et des humoristes. Il a leur verve, leur phrase claire, nette, régulière et calme. Le trait, il ne le recherche point. Il répand son esprit au long du récit et ne le cristallise. Au reste, c'est plutôt le bon sens amusant et libre qu'il rencontre.

Ses romans historiques, *Richilde* et *Baudouin-Bras-de-Fer*, certes, ne valent plus que ceux de Guenot ou d'Aveline.

EDOUARD FÉTIS

Auteur d'un grand nombre de notices et de mémoires sur les beaux-arts. La plupart de ses études ont paru dans *l'Indépendance belge* où il exerce la critique avec une invariable sincérité depuis plus de cinquante ans. Réunies, elles ont obtenu, en 1873, le prix quinquennal de littérature française. Un membre du jury a caractérisé la bienveillance coutumière de l'auteur en ces mots : « Une plume qui ne crache pas ». C'est que la dominante de l'écrivain comme de l'homme est la politesse, une politesse exempte de malices.

Vis-à-vis des Lettres aussi, il s'est borné à des relations de politesse, comme avec les personnes qu'on n'a pas le temps de visiter plus souvent, sans jamais pénétrer complètement dans leur intimité.

LOUIS HYMANS

M. Louis Hymans est, certes, un homme de lettres important en Belgique. Le *currente calamo* et le style coulant naturels à certains tempéraments laborieux, lui ont fait entasser volumes sur volumes. Son œuvre anecdotique où le journaliste qu'il était, dépensait une verve et plus souvent une faconde remarquables, balance en valeur son œuvre historique, archéologique et parlementaire. Ce sont deux moitiés presque égales.

Les débuts de M. Louis Hymans se firent dans la presse. Il devint expéditif et abatteur de copie. Cherchant à dire la pensée de tout le monde pour tout le monde.

La main, habituée aux besognes, manquait de délicatesse et de souplesse ; l'œil, toujours en arrêt devant les colonnes massives du journal, oubliait de percevoir les ornementations des bas-reliefs et des frises ; l'esprit, vitre de faits divers et menus, jamais ne s'étala en miroir pour refléter le grandiose et le définitif. D'où les relations de voyages, les types et silhouettes d'hommes rencontrés, les souvenirs bruxellois, les chroniques et les anas qu'il nous a laissés. Le tout clairement dit, vitement raconté, régulièrement rassemblé, honnêtement présenté.

M. Louis Hymans est un homme de plume qui, tous les jours, faisait un devoir.

Il n'a pas su dominer la foule, il en faisait partie.

JEAN ROUSSEAU

Journaliste, critique d'art, nouvelliste.

De nombreuses études d'art et deux livres. En ceux-ci des croquades lestes et pimpantes, ne visant qu'à silhouetter le geste de la vie du temps, des scènes de la vie de plaisir et de misère, des échappées du Paris de l'Empire avec les vapeurs du ruisseau et l'odeur des boudoirs. M. Jean Rousseau alors chroniquait au *Figaro ;* il y était maître dans cet art d'épingler sur le canevas de l'au jour le jour le fait à sensation, l'historiette piquante et jolie, l'écho mondain d'une société épicurienne. C'était l'ère de Rochefort, de Vallès, de Jouvin, de Daudet, de Claretie. L'écrivain, toutefois, ne fut qu'un passant de cette littérature brillante et légère. Attiré par de plus sévères études, déjà à cette époque il alternait avec les Salons de peinture ses notoires passes d'armes de journaliste. Un voyage en Italie fortifia en lui le penchant à s'absorber dans la contemplation des maîtres.

Repatrié, M. Jean Rousseau s'adonna tout entier à cette définitive passion de sa vie. Pendant longtemps il rédigea le feuilleton d'art à *l'Echo du Parlement ;* et ce feuilleton, où, en style nerveux, d'une sobre élégance, il défendait les aspirations modernes, faisait autorité. En acceptant le poste de directeur des Beaux-

Arts, M. Jean Rousseau n'a fait que pénétrer plus activement dans un domaine qui lui était familier.

PROSPER DE HAULLEVILLE

M. de Haulleville est un de nos publicistes les plus actifs. Directeur du *Journal de Bruxelles*, fondateur de la *Revue générale*, il a publié une foule d'écrits sur la politique belge, les nationalités, l'art, et publié des travaux d'histoire et de philosophie qui témoignent de la vastitude de ses connaissances. Son *Histoire des communes lombardes* lui valut le prix quinquennal des sciences morales et politiques.

Dans sa jeunesse il eut deux grandes impressions : Lacordaire et Rachel. L'un ouvrit son esprit aux idées de tolérance, de liberté, de progrès en accord avec les principes catholiques qu'il a toujours défendus; l'autre lui mit au cœur la passion de l'art et la religion du Beau. Car chez lui le souci des choses morales s'allie toujours à des préoccupations esthétiques, avec une curiosité pour les incessantes évolutions de l'art et une sympathie méritoire pour les plus nouvelles.

Ainsi se fleurit en chapiteaux cet esprit distingué qui a une base d'études solides.

Dans tous ses livres et ses écrits, rédigés en une langue élégante et précise, il apparaît comme le bon citoyen, dans le sens noble des Latins, moins préoccupé de soi et de sa gloire personnelle que de travailler à la gloire ou à la paix de la patrie.

GUSTAVE FRÉDERIX.

Un des rares en ce pays, M. Frédérix a conservé dans le journalisme des préoccupations d'écrivain. Depuis longtemps en possession d'un feuilleton à *l'Indépendance belge*, de ce rez-de-chaussée, il a regardé passer les œuvres et les hommes, pas d'aussi près peut-être qu'il l'aurait fallu pour en noter les traits caractéristiques : il s'est attaché surtout à la critique des productions françaises, traçant des portraits de Balzac, Gautier, Guizot, Taine — avec une nuance de dédain pour les livres et le milieu belges. « Ecrire en artiste, dit-il, écrire en manœuvre, pour notre public c'est une même chose ».

Lui n'a pas écrit en manœuvre. Mais peut-être lui manque-t-il un peu de cet enthousiasme et de cette couleur que Sainte-Beuve devait à son commerce avec la poésie et les poètes.

M. Frédérix y supplée par la courtoisie, le bel air de ses critiques, une ingéniosité à piquer des anecdotes, parfois par un trait malicieux et mordant, avec une préoccupation plutôt de dire spirituellement que de dire juste.

Sans avoir toujours une manière de style, son style a des manières.

VICTOR ARNOULD

Un écrivain de race et un penseur dont la plume solide ne s'est pas éraillée dans les escarmouches des routinières polémiques.

Souvent il s'est évadé en de hautaines études : *l'Histoire sociale de l'Eglise*, *le Pessimisme*, où l'on sent l'allure d'un esprit fortifié et assoupli par l'exercice coutumier de la philosophie. Philosophie toute positive, qui aboutit à une sorte de physiologie de l'histoire.

L'histoire devient humaine et vivante pour l'écrivain, qui la considère comme un organisme, avec ses conditions d'atmosphère et d'hérédité, ses évolutions fatales, ses états alternatifs de crises et de santé.

M. Arnould établit de préférence le diagnostic des époques troubles et des civilisations de décadence. Telles ses études sur Juvénal, remarquées naguère.

Ailleurs, quand il trace ses portraits si en relief des grands hommes politiques modernes : Bismarck, Gambetta, il les montre obéissant à une force au dessus d'eux-mêmes, soumis à la logique des événements et à une sorte de fatalité qui les grandit, comme en ces drames de Wagner où le Destin soumet tout, — même les dieux.

Voilà pour le fond. Quant à la forme, le style est carré, sanguin, plein de moelle, de mots artistement triés, d'images qui s'irradient, — un style qui satisfait les plus lettrés et place M. Victor Arnould au premier rang de nos prosateurs.

LÉON DOMMARTIN

M. Léon Dommartin émiette son talent à faire de la chronique. Souvent la politique seule est sa raison d'écrire. Mais en voyage, ici, là, quand sa plume oublie à quelle opinion elle appartient, il note des aspects de ville, des coins de pays, des mœurs de peuples, des inattendus d'événements, avec esprit.

L'esprit de M. Léon Dommartin : vivement et railleusement physionomiser les choses, les calquer en des attitudes pittoresques, les résumer avec clarté toujours, simplicité quelquefois.

Le seul, il rehausse d'une pointe d'art l'article de journal.

JULES WILMART

Jules Wilmart est mort, laissant la réputation d'un écrivain. Autour de lui, dans les fatalités sociales et les misères éternelles, il puisa ses rouges convictions de polémiste et ses rages écarlates de pamphlétaire. Vers la fin de sa vie, le journalisme l'avait mordu et ne le lâcha plus. Sa verve et sa virulence, son excessivité et son intransigeance l'avaient, au jugement de plusieurs, discrédité.

A tort cependant; car ce qu'il fallait admettre alors et maintenant, ce qu'il fallait accepter et, mieux que cela, reconnaître et louer, c'était son intelligence vaste, profondément cultivée et bellement ornée, c'était son don, à l'emporte-pièce, de penser et d'écrire sa colère; c'était d'être un homme de plume et de littérature, toujours.

Le talent, où qu'il soit, doit seul être consigné ici. Et ce nous a été bonne fortune de rencontrer, parmi les écrits de Wilmart, mainte page calme et vraie, mainte émotion paisible et reposée. Aussi des thèses et des études menées à bien jadis, en pleine jeunesse.

LUCIEN SOLVAY

Poète, nouvelliste, critique d'art, auteur dramatique, journaliste, son éclectisme en tous sens révéla des dons heureux. Ecrivain facile et égal, de langue souple, courante, spirituelle, peut-être il dut à la métrique des vers, qui d'abord surtout le sollicita, les littéraires qualités de sa prose.

L'art principalement semble avoir requis M. Lucien Solvay. Avec un sens exercé de la beauté esthétique à travers les âges, il a écrit sur les maîtres des pages où son style, pour s'égaler à l'œuvre décrite, se nerve d'une inhabituelle plastique.

Alors dans l'artiste s'avère un onctueux et aimable coloriste.

GEORGES EEKHOUD

Si, d'après la tradition biblique, l'homme a été fait de terre, M. Georges Eekhoud doit être composé de pure terre polderienne. Personne plus que lui ne fait un avec le coin de patrie qu'il aime et qu'il étudie. Il est celui de son village; il s'en assimile telles particularités : vigueur, primitivité, rusticité, mais aussi, — si excessif son amour, — telles autres : sauvagerie, implacabilité, haine. Tout, les préjugés, les croyances, les superstitions, les colères, les égoïsmes, les craintes, les attirances, il les fait siens, les cultive en lui, en tire orgueil.

Son art leur doit sa rugueuse personnalité et son caractère : il tient à la terre, à sa terre, des pieds, du cœur et du cerveau. Aussi est-ce logiquement que, ne pouvant ou ne voulant écrire en flamand, M. Eekhoud s'est forgé une langue qui en restitue la sensation — âpre, gutturale, forte, noueuse, tordue, septentrionale, compliquée par des mots de terroir, et qu'il martèle en des phrases non inharmoniques, mais d'un rythme tourmenté.

Ainsi apparaît-il et grandit-il son talent volontaire et profond.

Il le conduit avec autorité, le maintenant robuste bien qu'il l'adoucisse en des émotions simples et douces quelquefois. Un des seuls parmi les récents écrivains, M. Eekhoud a l'émotion sans déclamation — naturelle, intime, faite d'enfance soudain revenue.

FRANCIS NAUTET

M. Francis Nautet débuta à Verviers où il soutint, un des premiers en province, le bon combat littéraire dans un vaillant périodique, le *Do-Mi-Sol*, qu'il avait créé. Ensuite, à Paris, il fit quelque journalisme. Aujourd'hui il occupe, avec autorité, le feuilleton littéraire du *Journal de Bruxelles*. Au reste, dès l'origine, ses goûts l'avaient porté vers la critique, avec une tendance à ne pas envisager seulement les œuvres comme les manifestations de la personnalité, mais, par delà l'exclusif point de vue littéraire, à surtout considérer les grands mouvements d'idées sociales et religieuses. Entendue de cette façon, la critique littéraire se hausse au ton de l'histoire et les livres deviennent des documents où l'humanité elle-même se raconte.

M. Nautet continue d'analyser ainsi son temps à travers la littérature contemporaine. Si les questions de style et d'écriture l'induisent parfois en des erreurs, il apporte dans l'analyse des idées une optique spéciale et une sagacité toujours ingénieuse.

C'est un critique qui aide l'écrivain à voir en lui-même.

LES RESTAURATIONS D'OEUVRES D'ART

MONSIEUR,

Je rentre de Bruges fort étonné... J'y suis allé expressément pour voir les Memling à l'hôpital Saint-Jean. Le concierge vous conduit à travers des couloirs moyen-âge et l'intérieur étrange, caractéristique de l'hôpital, vous dispose religieusement à admirer les merveilles du grand artiste! Déception... Du reliquaire de sainte Ursule, placé sur pivot, au milieu de la salle, les huit panneaux sont presque tous repeints, rafraîchis (la tête de la sainte Ursule est retouchée d'une façon flagrante). Parmi des portraits, la Sibylle est presque intacte, mais les deux autres portraits, placés auprès d'elle, ont la bouche et les yeux repeints, rafraîchis. Ces nettoyages (véritables sacrilèges) ne datent pas, selon moi, d'hier : ils datent peut-être d'un siècle. Sommes-nous plus respectueux aujourd'hui envers les chefs-d'œuvre? Non.

A l'église Saint-Sauveur, un triptyque, que le suisse me disait être un Pourbus. L'œuvre — superbe, et peu importe le nom de l'auteur, — est complètement abîmée par le nettoyage, et le nettoyage *date d'hier*. Les volets sont moins abîmés, mais l'intérieur crie vengeance!!

Il me semble qu'avant de confier des œuvres de valeur aux mains d'un restaurateur, on devrait prendre des précautions et consulter un artiste consciencieux.

Je me rappelle qu'il y a une vingtaine d'années, sans l'intervention de l'honorable M. Scholten, la ville de Haarlem faisait rafraîchir, nettoyer, achever les œuvres de Frans Hals par un peintre de la ville.

Ces faits ne sont pas nouveaux, mais je ne résiste pas à les signaler au monde artistique, à la commission des beaux-arts, à ceux qui peuvent veiller, empêcher de pareils désastres.

J'ai vu, par hasard, à Aix-la-Chapelle, un triptyque non signé et encore inconnu, véritable merveille de l'art gothique... j'ose à peine le signaler, tant je crains que le clergé ou une fabrique d'église quelconque ne mette le grappin dessus.

J'espère, Monsieur, ne pas m'adresser vainement à vous et vous prie d'agréer l'assurance de ma considération distinguée.

JAKOB SMITS.

Knocke, près Heyst.

IMPRESSIONS D'ARTISTE[1]

A DARIO DE REGOYOS.

Comme nous entrions, fouet claquant, là-bas, dans une ville très ancienne et chevaleresquement restée debout sur son roc, loin de tout chemin de fer, les cloches tintèrent, violemment — et sur le trottoir étroit de la grand'rue, au milieu du grouillement noir d'une foule, des tons clairs de robes, du bleu, du blanc, du rose, le tout dansant et ballant, apparut. Et l'église, à notre gauche, avec la statue de son patron au dessus du portail, nous la vîmes pavoisée : on avait mis une auréole de lanternes autour du saint et des fleurs en de grands vases. Le saint? c'était San-Juan, le plus fêté, le plus supplié, le plus adoré qui soit, en Guipuscoa. La statue? elle était faite par quelque sculpteur de village, un de ces terribles croyants, qui, tout hagards de supplices à infliger, torturaient naïvement jusqu'à la pierre de leurs christs et de leurs madones. On voit ici des Nazaréens en croix et des Marie-aux-Sept-Douleurs dont l'effroyable tristesse tout à coup jaillie d'une armoire noire d'autel, sous l'oblique éclat d'un cierge ou d'une veilleuse, restent dans la mémoire comme de sauvages chefs-d'œuvre de douleur tordue. Le Saint-Jean que l'on avait orné, au dessus du portique, était en granit peint. Couleurs hurlant leurs crudités aux délicates oreilles des fleurs qui les entouraient; bloc de pierre violenté avec un ciseau tragique : la face du Précurseur trouée de maigreur, son torse vidé d'austérités, tout son corps éreinté, fourbu, et ses yeux comme agrandis par les apparitions féroces de son désert.

Le grouillement de foule que nous avions aperçu à l'arrivée se rapprocha. Les notes claires entrevues? c'était une bande d'enfants, tantôt un petit homme, tantôt une petite dame, que des mouchoirs, tendus de main en main, unissaient et qui s'avançaient dansant, ou plutôt promenant dans les rues un *baile* basque très ancien, le *lauresco*. Seul celui qui conduit la colonne danse, ou plutôt saute, entrecroisant des pas difficiles et battant des entrechats. On s'arrêtait devant la maison de l'alcade ou devant tel hôtel de vieux noble, dont le blason, les panneaux déployés, s'écartèle contre le mur. Là, une flûte à bec et un tambour long comme un tuyau d'orgue, attaquent un air d'une mesure claudicante qui s'emboîte et se déboîte sans cesse. Les deux instruments semblent se prendre de querelle, se siffler et se battre, sans toutefois se brouiller tout à fait. Et c'est en l'honneur de leur dispute que se danse le *lauresco*. Le petit homme sur qui reposait toute la responsabilité de la chose, celui qui menait les autres, sautait sérieusement, posément, presque avec mélancolie. Dans cette vieille ville noire de ses palais tombés, branlante, presque morte, il était la petite flamme vivante encore qui danse seule au fond des églises mortuaires.

Le *baile* fini, on servit à dîner à tout ce petit monde en plein air, sur les remparts. Pyramides de fruits, guadarramas de sorbets, fontaines de limonades. Et à voir la fête, là-haut, sur ces murailles mordues de siècles, oh! le tas de folles fleurs parmi la ruine, qu'on rêvait.

Le soir on alluma de grands feux sur les montagnes. San-Juan, en pays basque, veut, paraît-il, être honoré par ces simulacres d'incendie. Vues de la vallée, on eût dit de grandes chevelures, et avec un peu d'imagination on aurait pu prendre les étoiles qui brillaient autour pour les superbes épingles de cette coiffure dénouée.

Mais tout ceci n'était qu'une préparation à la fête du lendemain.

Nous résolûmes d'y assister.

Oh! ces cloches, ces toujours mêmes martelants marteaux de cloches, nous ont-ils tapé au travers de la tête toute cette matinée de dimanche, avec leurs sons durs et claquants, ces cloches, ces toujours mêmes martelants marteaux de cloches!

La procession eut lieu. Nous eûmes l'œil aimanté immédiatement vers les statues d'église, sorties toutes, cette fois, j'oserais dire, de leur caverne. C'est qu'en effet, c'est un art latronesque, souterrain, barbare, celui qui les tailla. Disproportionnées, bancales, modelées à la diable, certes; néanmoins, superbes. Du paroxysme maladroit, de l'expression gauche, mais si pénétrantes! Un tête-à-tête, en prières, avec de telles images, doit ou bien faire rire, ou dompter, hanter, halluciner. D'où leur farouche magnétisme exercé au fond de ténébreuses chapelles?

Malheureusement voici déjà que les fades et confites sculptures modernes, ci et là, rares encore, apparaissaient. Et comme si tout s'attirait mystérieusement, c'étaient de vieux Basques à ceinture rouge qui portaient les vieilles et des jeunes gens, habillés à la française, qui promenaient les nouvelles. Des confréries et des congrégations et des joueurs de trompettes; puis les prêtres; puis l'hostie en un minuscule ostensoir comme un ostensoir de poche; puis les notables; puis l'alcade. Enfin, deux alguazils et deux massiers, en costume du XVII^e^ siècle, les premiers tout en noir, avec des rabats en dentelles, les autres en dalmatique incarnadine, la masse blasonnée sur l'épaule droite.

Le cortège marchait d'un pas preste; parfois on lui tirait du canon. Oh! ces incroyables petits canons en forme de tuyaux d'égout — et quelques soldats à béret rouge le saluaient d'une triple salve pétaradée à son passage par les marchés et les casernes.

Et pendant toute cette heure de manifestation religieuse, ces cloches, et toujours ces mêmes cloches, plus nombreuses, plus tapantes, toutes, cette fois, les vieilles, les alertes, les grandes, les petites, toutes ameutant leur chaudronnerie et cassant leur débandade de fers entrechoqués contre les vitres et les façades, avec de la colère à froid. Pas un seul bourdon, pas une sonnance de bronze profonde et large; non, du concassement continu, du martellement lyrique, de la discipline cacophonique infligée à coups de glas dans le tympan.

L'après-midi, d'église en église, l'alcade et ses conseillers, accompagnés de prêtres, tricornés large et haut, s'en vont prier. On leur fait cortège : des jeunes gens tout en blanc, avec ceinture

(1) Suite. — Voir l'*Art Moderne* du 17 juin.

et béret rouges, leur improvisent un baldaquin de bâtons et de piques entrecroisés, ou bien, à des moments d'arrêt, dansent devant eux le *zortzico* : autre *baile* national avec des pas et des pirouettes plus compliqués que le *lauresco*.

Et les cloches se remettent à taper.

La foule suit et lentement se dirige vers la *plaza de la Constitution*, où se prépare une *Corrida de novillos*.

Vous décrire une course de taureaux, jamais. C'est devenu un lieu commun. Mais une course de veaux?

En Espagne, toute ville pas assez huppée pour se payer un amphithéâtre et des *spadas* et des *torros*, se contente, le jour de la fête patronale, de disposer en arène la *plaza de la Constitution*. Elle fait accord avec un berger de la montagne, qui fournit de jeunes taureaux, ou bien des vaches, et devient ainsi un entrepreneur de *Corrida de novillos*. Les balcons de la *plaza*, on les loue; aux deux extrémités sont dressées des estrades à places numérotées et les rues aboutissantes se ferment, une fois la foule casée, par des charrettes ou d'énormes barrières en bois. Le sous-sol de l'hôtel de ville est transformé en *toril*.

La course des veaux est la caricature de celle des taureaux. Tout le monde peut descendre dans l'arène; d'ordinaire c'est un boucher de la ville, un colosse, qu'on choisit pour toréador. Des jeunes amateurs de courses s'y exercent, mais ce qui domine, c'est la farce. On agace le taurillon avec de vieux tapis, on promène devant la vache, assez flegmatique, de vieux éventails rouges, on la tire par la queue, on lui allonge des coups de canne.

Certes, comme dans les *corridas* sérieuses, une fanfare, pour imiter la *cuadrilla*, a fait le tour de l'arène et l'alguazil vient demander à l'alcade la clef du toril. Mais sitôt le veau lancé à travers l'arène, plus aucune formalité ne s'observe.

Quelques *novillos* sont courageux : souvent colères. Des gens culbutés, jambes en l'air, des châles et des manteaux piétinés, et des barrières franchies. Sans les boules qu'on visse à ses cornes, tel jeune taureau éventrerait facilement son homme. Et c'est alors une joie qui fait crier, clamer, hurler tout ce peuple et s'agiter les foules aux balcons, et les mouchoirs voler et les mains se tendre et envoyer des baisers à l'animal.

Charmante alors la *plaza de la Constitution*, même de la plus petite ville des petites villes d'Espagne. Une agitation claire sur des balcons noirs, sous les visières énormes de toits antiques, une agitation qui déborde des rampes en fer, se penche et se jeterait, tête en bas, dans l'arène si le taurillon continuait ses prouesses.

Les Espagnoles ont la gaieté soudaine, violente, rapidement née et éteinte. Des accalmies mornes succèdent à des mousses de joie, tout à coup. Quand les applaudissements partent, c'est comme un envol de fusées, mais sitôt calme, gravité; on s'étonne en regardant tel visage qu'il ait pu rire.

On tue d'ordinaire un veau par course. L'improvisé toreador, habitué à ses besognes d'abattoir, trousse ses manches, saisit l'épée comme un couteau et fait sa besogne au petit bonheur. On n'analyse point les coups, de même qu'on ne critique point son costume.

Les prêtres assistent avec l'alcade à la *corrida de novillos* et le suivent quand il s'en va présider les danses au crépuscule. Leurs grands tricornes, imminant leur visage d'amadou et leurs manteaux enveloppant leur pose toujours la même: une pose d'oiseaux au repos, font songer à ces rangées d'aigles noirs, immobilisés au fond des cages. L'alcade porte un énorme chapeau rond.

Et tout cela maintient le caractère mortuaire que l'on découvre en toute vraie fête espagnole, non frelatée de modernité française.

Nous prîmes le train pour rentrer chez nous. O le voyage inouï! La foule compacte — l'administration *del ferro carril del Norte*, toujours superbement négligeante, n'ayant pas augmenté le nombre des wagons — s'entassa pêle-mêle. Dans les voitures, chaque voyageur offrit ses genoux à une dame, et l'on se mit en route à travers des tunnels. Les marche-pieds étaient encombrés; tout le long du train des grappes humaines pendaient, s'accrochant aux barres de fer extérieures. Et l'on criait, et l'on sifflait, et tout un tintamarre de bruit en retard partit; et nul accident, et l'on arriva à destination avec deux heures de retard. Le contrôle? on s'en fichait; des paysans avaient investi des coupés de 1re classe et les bourgeois et les bourgeoises, on les avait fourrés à l'arrière-train, parmi les colis. Habitués à plus d'ordre, nous avions conservé nos tickets pour les présenter au sortir de la gare — mais le préposé à les recevoir les déchira aussitôt avec colère, comme s'il nous en eût voulu d'avoir été assez naïfs pour observer le règlement.

L'administration espagnole, c'est de la bohême galonnée, et Schaunard et Colline, s'ils vivaient encore, y seraient nommés, je crois, inspecteurs ou chefs de station.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Salons illustrés.

Les publications illustrées sur le Salon de Paris, d'année en année plus nombreuses, ont donné lieu à un procès intéressant entre l'éditeur Ludovic Baschet et la maison Boussod, Valadon et Cie.

Depuis 1883 jusqu'en 1887, ces deux maisons d'édition publièrent, en compte à-demi, un recueil intitulé *le Salon*, reproduisant les principales œuvres exposées. La participation cessa l'année dernière, sur le désir de MM Boussod, Valadon et Cie, et ceux-ci annoncèrent qu'ils feraient paraître, sans le concours d'aucune autre maison, un *Salon illustré de* 1888, faisant suite aux Salons antérieurs.

M. Baschet vit dans ce fait un acte de concurrence déloyale et assigna les éditeurs du *Salon de* 1888 en dommages-intérêts.

De leur côté, MM. Boussod, Valadon et Cie soutinrent que M. Baschet n'avait pas le droit d'indiquer sur la couverture du *Salon* qu'il allait publier la mention *neuvième année*, quoiqu'il eût commencé, seul, la série des *Salons* en 1880, cette série ayant été interrompue en 1883 et remplacée par la publication faite en collaboration par les deux maisons concurrentes.

De part et d'autre, on se reprocha naturellement ses annonces, réclames et circulaires lancées dans le public.

Et après des débats intéressants, le tribunal de la Seine a renvoyé, les deux parties dos à dos.

La bonne foi est admise, de part et d'autre. MM. Boussod, Valadon et Cie n'ont causé aucun préjudice à M. Baschet en annonçant une chose vraie : qu'ils continuaient seuls une publication entreprise précédemment en collaboration avec leur adversaire. Celui-ci n'est pas autorisé à annoncer que son volume

est le neuvième de la collection, puisque c'est une autre série qu'il commence. Il lui est interdit de se servir de la vignette allégorique qui servait à distinguer la collection éditée en participation, mais cette prohibition ne s'étend ni à la couleur de la reliure, ni aux caractères distinctifs ayant pu être, antérieurement à la participation, déposés par l'une ou l'autre des parties en cause. La même interdiction est faite à MM. Boussod, Valadon et Cie et les frais seront supportés par moitié par chacun des deux plaideurs.

Concours du Conservatoire (1)

Piano (hommes), professeur : M. De Greef. — 1er prix, par 53 points, M. Jonas; rappel avec distinction du 2e, par 49 points, M. Henusse; 2e prix, par 43 points, M. Stevens; id., par 41 points, M. Pallemaerts.

Id. (jeunes filles), professeur M. Auguste Dupont. — 1er prix, Mlle Lecomte; rappel du 2e prix avec distinction, par 49 points, Mlle Roman; 2e prix, avec distinction, Mlle Hoffmann; accessit, Mlle Le Maire, par 38 points; Mlle Parcus, par 36 points.

Prix Laure van Cutsem : A l'unanimité, Mlle Hélène Schmidt.

Violon, professeur M. Ysaye. — 1er prix avec la plus grande distinction, M. Crickboom; rappel du 2e prix avec distinction, M. Collin; 2e prix, par 40 points, M. Duesberg; accessit, par 39 points, MM. Verbrugghen et Bosard; accessit, par un nombre de points inférieur : MM. Bosquet, Dupont, Soetens, Pirard.

Chant théâtral (jeunes filles), professeurs : Mme Lemmens, MM. Cornélis et Warnots. — 1er prix avec distinction, par 57 points, Mlle Falize; par 55 points, Mlle Bauveroy; 1er prix, par 54 points, Mlle Nachtsheim; par 53 points, Mlles Wolfs, Milcamps et Lepage. Rappel du 2e prix avec distinction, Mlles Slypsteen, Pluys et Burlion; 2e prix avec distinction, Mlle Dewulf; 2e prix, par 43 points, Mlles Brohez et Lovensohn.

CORRESPONDANCE

Bruxelles, le 1er juillet 1888.

Monsieur le Rédacteur,

Tous les ans, à pareille époque, les Bruxellois et leur presse s'émeuvent des palpitants concours du Conservatoire. Ce sont, à chaque décision du jury, des appréciations sévères sinon justes, les journalistes et le public ne voulant pas admettre que le travail de l'élève entre pour une large part dans la distinction accordée. Cette cuisine conservatoirienne, par cela même qu'elle n'est pas comprise, ne manque pas de provoquer fort souvent de bruyantes manifestations à l'adresse de tel ou tel sacrifié. Ne vous semble-t-il pas qu'une réforme s'impose?

L'Art moderne, grand faiseur de révolutions artistiques, veut-il permettre à un abonné de lui soumettre à ce propos une idée de rénovation? La voici en toute sa simplicité :

Pourquoi ne ferait-on pas au Conservatoire ce qui se pratique à l'exposition de la race chevaline?

Le jury opère tout d'abord et décerne des prix; puis, en cérémonie officielle, on exhibe les lauréats.

Ce serait là, selon moi, un exemple à suivre, et certes le palliatif d'un usage suranné. Les jeunes Rubinstein et les futurs Joachim, envisageant les résultats de la méthode nouvelle, ne vous en voudraient pas trop d'avoir été assimilés (toute révérence gardée) au « plus noble des animaux »; les malheureux busés seraient enchantés de leur incognito; les parents et amis n'auraient plus qu'à applaudir et les journalistes se verraient dispensés de faire de colossales gaffes. Quel âge d'or pour le conservatoirisme!

Je vous livre mon projet pour ce qu'il vaut; puisse votre approbation lui être acquise!

Veuillez croire, etc.

Petite chronique

Les recettes du Salon de Paris ont été, cette année, de 330,675 fr. Elles s'étaient élevées, l'an dernier, à 340,834 fr., soit une différence de 10,159 francs. La plus forte journée, au point de vue de l'affluence du public, a été le dimanche 13 mai : les entrées payantes ont été, dans la matinée, de 5,291 et les entrées gratuites, l'après-midi, ont atteint le chiffre de 37,785, soit au total 43,076 visiteurs pour cette seule journée.

Le mois de mai a donné, comme recette, 213,825 francs tandis que le mois de juin n'a rapporté que 116,850 francs.

Enfin, détail curieux, on a pointé, à la porte du Palais de l'Industrie, 50,800 voitures de place amenant les visiteurs. Le mois de mai donne, dans cette statistique, 30,300 voitures contre 20,500 en juin.

M. Louis-Oscar Roty vient d'être nommé membre de l'Institut de France (section de gravure de l'Académie des beaux-arts). Il a été élu au premier tour de scrutin par 21 voix sur 35 votants. Succès d'autant plus flatteur que les concurrents étaient plus nombreux et plus distingués. Citons parmi les candidats les aquafortistes Waltner, Flameng et Didier.

Une vente d'œuvres de Manet et de Pertuiset a eu lieu à l'Hôtel Drouot et a produit 14,500 francs.

OEuvres de Manet : *la Bonne pipe*, 1,550 francs; *le Combat de taureaux*, 1,200 francs; *le Melon*, 705 francs; *le Jambon*, 1,300 francs; *Bouquet de roses et de lilas*, 790 francs; *Pêches*, 700 francs; *Prunes*, 410 francs; *Lilas*, 520 francs; *Poire*, 180 francs.

Les œuvres de Pertuiset se sont vendues entre 200 et 500 francs.

Les ouvriers sont occupés, en ce moment, au jardin du Luxembourg, à jeter les fondations du monument d'Eugène Delacroix. On sait que ce monument est élevé à l'aide d'une souscription publique et on n'a pas oublié la magnifique exposition faite à ce sujet à l'Ecole des Beaux-Arts. La statue se trouvera à gauche de l'allée des Tilleuls qui longe le jardin réservé du président du Sénat, derrière le Musée du Luxembourg.

La Wallonie, 3e année, no 5, 31 mai 1888. — George Keller : *Les Résignés*. — Charles Delchevalerie : *L'Abîme*. — Georges Garner : *Gloire d'Amour*. — Achille Delaroche : *Le Bonheur* (poème), par Sully Prudhomme. — Mario Varvara : De l'Album parisien. — Auguste Vierset : Concert. — Albert Mockel : *L'Antithèse*. — L. Hemma : *En Allemagne*, par Camille Lemonnier. *Du Silence*, par Georges Rodenbach. — *Episodes*, par Henri de Régnier. — Aug. Hemma : De la peinture. — X. : La Symphonie libre.

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche,

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — **Pour une voix de femme** (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa . . . . . fr.	25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — **Pour une voix d'homme** (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — **Pour une voix d'homme** (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES
FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ
GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 29. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 15 Juillet 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

J.-Ch. Houzeau. — El Mogreb al Aksa. — Livres. — Lettres inédites de Jules Laforgue. — Les artistes aux affaires. — Nach Bayreuth. — Correspondance. — Concours du Conservatoire. — Petite chronique.

J.-CH. HOUZEAU

Voici comment l'Anthologie des Prosateurs belges concentrait la nature littéraire de l'homme remarquable dont on célèbrera aujourd'hui les funérailles :

« Un de nos premiers savants, qui a écrit un grand nombre d'ouvrages à travers une vie accidentée : voyages en Amérique, au Texas, à la Jamaïque ; participation à la guerre de Sécession ; fondation du premier journal nègre à la Nouvelle-Orléans.

« Cela lui a permis d'accumuler les observations dont l'acuité fait la valeur de ses livres et d'aboutir ainsi à une vaste psychologie comparée ou plutôt à une philosophie scientifique.

« Sans sécheresse pourtant, car son enquête des faits s'échauffe à la flamme d'un esprit vraiment artiste. étonnamment pourvu de souvenirs et de citations littéraires, si bien que ses ouvrages d'astronomie et d'ethnographie présentent le charme des œuvres d'imagination et de style.

« On peut dire qu'il est le poète de la science ».

Et nous ajoutons : Voici que de toutes parts on fait l'éloge du mort. C'était un grand astronome ! C'était un grand citoyen ! C'est un grand homme ! Quel malheur qu'on n'ait pas davantage utilisé ses qualités brillantes ! On l'a laissé végéter presque obscur. L'Université eût pu s'illustrer en lui confiant un cours. L'Etat eût pu faire plus que de lui confier sur le tard et pour peu de temps la direction de l'Observatoire. Ses concitoyens l'ont beaucoup trop laissé dans son coin. Etc., etc., etc., etc. Les bons journalistes s'en donnent abondamment, agrémentant de compliments et de regrets les articles nécrologiques tout prêts qu'ils ont dans leurs cartons absolument comme les marchands de monuments funéraires ont dans leurs magasins des pierres tombales et des croix.

Houzeau s'est chargé de répondre à ces doléances de crocodile qui accompagnent chez nous le départ pour le grand inconnu des hommes de valeur à qui on a préféré sans vergogne, tout au long de leur vie, les médiocrités. Il a montré le cas qu'il faisait de l'opinion de ce joli monde en quittant son pays, en quittant l'Observatoire, en refusant la croix de l'Ordre de Léopold qu'on lui offrait (tant que ça !), et en écrivant

dans son testament, le 10 avril dernier : « Je veux être enterré dans la fosse commune ».

Lui aussi a subi les atteintes du BELGICA-MORBUS, tout comme son prédécesseur, du reste, Quetelet, à qui on a dressé une statue quand on était assuré qu'il était mort et bien mort, et qui, de son vivant, n'était apprécié chez nous que par ce quatrain-quolibet que nous entendions dire et redire dès notre petite enfance :

Dans son humilité profonde
Notre modeste Quetelet
Se défend d'avoir fait le monde
Assurant qu'il l'aurait mieux fait.

EL MOGREB AL AKSA

(Une ambassade belge au Maroc)

Extraits du livre de M. Edmond Picard, actuellement sous presse et qui paraîtra en décembre.

Tanger, lundi, 12 décembre 1887.

Le sort a-t-il voulu me dédommager aujourd'hui de l'ennui d'hier, de l'ennui européen? De l'intérieur, vomie, est venue une bouffée de vraie vie marocaine. J'ai vu les Aïsaouas, ces fanatiques que Delacroix a peints sous cette dénomination accessible, dans le Salon de Paris, aux boulevardiers et aux reporters : les Convulsionnaires de Tanger.

A l'hôtel on a averti les voyageurs. Ne leur doit-on pas des spectacles? Et nous sommes allés au Soko avec toute la table d'hôte.

Rien encore. Ils sont à prier à l'intérieur d'une mosquée sans minaret qui fait pendant, aux entours du marché, à une révoltante chapelle évangélique, toiturée de zinc, que le bigotisme anglican a plantée là. Tout est calme et nous attendons.

La foule amène ses alluvions. Des centaines de jaunâtres djillabas s'accumulent. Sur les terrasses, aux fenêtres, des vestons, des casaquins, des ombrelles. Enfants de Sem, enfants de Japhet. Le soleil, ce soleil qui darde depuis notre arrivée, darde.

Une musique lointaine, dans la ville, approchante, en marche turque, barbare ; des hautbois glapissant, des tambourins ronronnant. Et bientôt, hors la porte crénelée, avec un bruit soudain grandissant, un cortège empanaché de drapeaux rouges, violets, verts, très fanés. Il monte à travers le Soko vers la mosquée sans minaret, les flûtes flûtant des airs aigres et tracassés, les tambours scandant des sons de gongs, précipités et ronflants. Cela passe en une rumeur grossissant et s'éloigne en une rumeur s'affaiblissant, rinforzando, diminuendo, et disparaît résorbé par la mosquée sans minaret. De nouveau tout est calme, et nous attendons.

Revoici qu'on tambourine et qu'on fifre. Revoici les bannières décolorées. Et un très lent mouvement, glissant plutôt qu'elle ne marche, approche une confusion.

C'est une masse remuée en sursauts, les têtes se haussant et s'abaissant comme dans un bal. Pas de cris, mais l'orchestre piaillant, piaulant, soutenu par la basse des tambours allongés frappés dessus, frappés dessous. Quelques vieillards, des Abraham, des Melchisédech, à barbes bibliques, en tête, pacifiant, rythmant, par gestes pontificaux, la cohue : femmes, hommes, enfants, blancs, noirs, jaunes, se dégingandant en contorsions bestiales, en saltations disloquées, saccadées, genoux ployés, coudes au corps, mains ballantes. Ils arrivent de Méquinez, dit-on, où est le sanctuaire du marabout qui fonda leur secte en un lointain jadis, ils en arrivent en dansant une danse frénétique, suant, éreintés, exténués, comme à Echternach, en pays chrétien, oui, en pays chrétien, deux pas en avant, un pas en arrière.

Tiens, un Berbère qui accourt de ses jambes maigres, nues, avec un mouton sur les épaules, tête pendante, pattes ramenées en avant ; tel le bon pasteur. Qu'est-ce? Ah! la pauvre bête, il la jette dans le tas d'où sort un rugissement. Et tout de suite, en l'air, volent des flocons de laine, partent projetés des morceaux de chair saignante, des pattes cassées, des côtes arrachées, tandis que dessous il y a un emmêlement sauvage d'êtres se battant comme des chiens, et comme des chiens aboyant, mordant, hurlant. L'esprit du marabout fondateur est descendu en eux. Ils sont en proie au délire sacré, et pour l'heure vraiment respectables. Roumi, Nazrani, que Dieu confonde! n'approchez pas. L'initié que la fureur céleste anime est irresponsable. S'il se rue sur vous Européens en chacal, en sloughi enragé, et vous déchire, qu'y faire? N'approchez pas, n'approchez pas!

La troupe est devenue cahotique. Le sang a mis des renoncules rouges sur le teint des nègres, marbre les mains et les Abraham, les Melchisédech toujours impassibles, continuent leurs gestes rythmeurs et pacificateurs. La musique précipite ses sons picotants, de flûtes, et sourds, de tambours. Encore un Berbère avec un mouton. Encore le jaillissement en cratère de lambeaux déchiquetés par ces carnassiers. Et hors du groupe, l'un, l'autre se détachant, et seul, se trémoussant, gesticulant, les yeux fous, dévorant quelque horrible morceau.

Vers la ville ils descendent, sans hâter en avant leur furieux piétinement qui gigotte dans les détritus du Soko. Voici que le cortège s'engage sous le porche des remparts : on croirait une gueule mordant un reptile à la tête. Et tout s'y absorbe avec lenteur, dans la curiosité des visages qui du haut des murs se penchent. Ils vont vers la grande mosquée, à minaret celle-ci caparaçonné de faïences glauques, où ils dormiront cette nuit, vénérés ainsi que méritent de l'être ceux qu'a visités et tourmentés l'esprit du Seigneur. Que Dieu leur accorde de longs jours!

Oui, de l'intérieur, vomie, est venue une bouffée de vraie vie marocaine.

Mardi, 13 décembre.

Ce matin, à l'éveil du jour, tard, vers six heures, car c'est l'hiver (il faut effort pour se le rappeler en ce climat doux qui, aux septentrionaux, suggère cette erreur : le printemps), j'ouvre la fenêtre et par delà la baie faiblement animée de la moirure et du murmure de la marée, au dessus des monts de Ceuta et de Tétouan, je regarde venir le grand reflet du soleil encore caché, nimbant l'horizon d'une clarté grandissante.

La transparence de la pénombre matinière est miraculeuse. A la base du roc où perche l'Hôtel Continental, sur le rudimentaire quai de la marine, les marchandises débarquées m'apparaissent en une netteté de contours qui fait penser aux minutieuses délinéations de Mieris. Des briques en tas : je puis les compter. Un Maure rampe hors d'une niche en bois accolée aux remparts : je

puis compter les plis de sa djillaba. Plus loin, des embarcations dorment, dodelinant sur les remous : je puis compter leurs agrès. Et ce comptage qui confirme le miracle de cette transparence, quoique puéril en son arithmétique machinale, avive la sensation de pureté divine dont me caresse l'atmosphère.

Pas une buée ternissant l'immense et clair miroir que tend devant mes yeux ravis le vide aérien. Le jour est épanoui maintenant, et le pourtour entier de la baie, mollement en ligne courbe jusqu'au lointain promontoire qui l'achève avec, comme borne, une tour blanche, livre tous les détails de son rivage et des collines sans arbres en lesquelles il se renfle en bord d'assiette. Une rivière sans rives coulant sa veine dans le sable de la plage, un amoncellement de ruines, une vieille batterie, des blocs rocheux lavés par les eaux. Est-ce près ? Est-ce loin ? Très près disent mes habitudes d'œil formées en pays où les brumes clôturent à courte portée la vue. Très loin me dit ce cheminement de chameaux, petits comme des puces, si lentement progressant qu'il n'arrivera jamais.

O lumière incomparable ! Atmosphère sans souillures ! Qu'est-ce qui vous purifie à ce point que dans les raies de soleil on ne voit pas danser les atomes du monde mystérieux des poussières ? Humidité des eaux atlantiques, fraîcheur des neigeux sommets de l'Atlas, éclat du soleil africain, les faut-il pour douer de cette beauté spéciale la terre marocaine ? Ce n'est point la lumière, aussi vive ailleurs, en Algérie, en Egypte, c'est la transparence ! telle qu'elle est ici, unique ! C'est la vue à travers le vide. Et dans les ombres mêmes, pas d'obscurité, rien qu'une coloration adoucie, les lignes, les points visibles comme en un plein jour de chez nous.

Même date.

A côté de l'hôtel, il y a une maison à un étage, d'aspect européen, qui, chez nous, serait suspecte : fenêtres à persiennes toujours baissées, vertes, porte toujours ouverte ; entrent, sortent des hommes, Maures pour la plupart, des trois teintes : blancs, noirs, bruns, et toutes les nuances de ce tricolore, du gris au jaune, du violet au bleu, de l'ocre au bitume. Une musique passe ; elle s'arrête et sérénade. Passe-t-il des cavaliers, ils tirent en l'air, des coups de fusil. Parfois on aperçoit, dans la pénombre du vestibule bas, un mulâtre énorme, assis sur une chaise, lourdement se carrant, magotique.

Que fait à l'entrée ce dogue humain ? Que surveille-t-il ? A quel emploi équivoque et brutal est-il préposé ?

C'est le Shérif de Ouazan'. Personnage célèbre. Ami de la France, cajolé par elle et même naturalisé.

Shérif, qu'est-ce ? Un descendant de Mahomet, direct, véhiculant en ses artères le sang sacré du Prophète. Et le plus rapproché, en degrés génératifs, du grand défunt, est le plus sacré, le plus vénérable. Dans cette race de polygames, les Shérifs abondent, et, parmi eux, des métis, le Sémite dilectionnant la négresse, par un instinctif glissement de sensualité vers la race inférieure. Leur origine admise, ils portent le vert, un vert clair, que nous, voyageurs, avons nommé vert-shérif. On en voit de tout petits verdoyant ainsi, et d'autres, jeunes gens ou vieillards, blasonnés de même, orgueilleusement, comme les prélats de rouge cardinalice.

Le Shérif de Ouazan' est, de par la tradition, le Maugrabin le plus proche de Mohachmed, lieutenant d'Allah sur la terre. Le Sultan lui-même ne vient qu'après lui. Ouazan' est la cité sainte qui lui obéit, non loin d'ici, au Sud-Est. Mais, compétiteur possible au trône du Maroc, il a eu peur des peurs de son Maître, il s'est établi à Tanger, sous l'ondulation protectrice des bannières consulaires. Les légations caressent ce puissant dont les Maures, au long des chemins, baisent dévotement le selam et qui, pour eux, a des vertus miraculeuses. A ce frottement du monde diplomatique, il a pris des goûts européens, grossièrement accommodés à sa nature africaine. Il a convoité et épousé une femme de chambre anglaise qui fut toute glorieuse de s'accoupler à ce noir étalon. Elle joue à la Shérifa, à la princesse, l'accompagnant dans les voyages pieux durant lesquels il collecte les offrandes des croyants, et, vêtue alors en Mauresse, stationne aux portes des villes, quêtant sur un tapis. Présentement, il y a brouille dans cet étrange ménage : il l'accuse d'avoir trop longtemps visité sur des vaisseaux en rade les officiers de la marine de Sa Majesté Britannique. Ils vivent séparés : lui dans la maison aux persiennes vertes, tendrement familier avec quelques adolescents, elle dans une villa, hors des murs, au lieu dit Marshan.

Sicsù nous a menés en visite chez le Shérif. Etrange ! Nous traversons le vestibule obscur, antichambre peuplée de serviteurs accroupis, garde d'honneur domestique. Nous grimpons l'escalier étroit et raide de ce palais de pacotille et nous voici dans la salle d'audience, oblongue, basse, petite, deux fenêtres vers la rue. Sur le plancher une natte quelconque. Tout autour, des patères en S à dix sous. Le long d'un des murs, des sièges viennois. Le long d'un autre, en face, quelques fauteuils d'Andrinople flétri, épaves d'une vente après décès ou après faillite. Une girandole, deux mauvais miroirs marocains. Et, dans un coin, un lit en fer sans matelas, surmonté d'une couronne en zinc doré à laquelle pend un lustre de Venise : c'est, paraît-il, un objet de curiosité et de luxe. Telle cette installation princière !

Entre le personnage : mulâtre athlétique, visage épais, saisissant, de grand fauve ; teint loupe de noyer ; chevelure, barbe à poils rares ; moustaches hérissées. Othello, mais l'Othello cruel du dernier acte, qui, de ses pattes énormes, étrangle Desdémone. Il est vêtu d'un pantalon rouge à la zouave et d'une vareuse noire d'officier français. Il s'assied dans un fauteuil qui craque. Il cause avec Sicsù, calme, à voix basse, mais l'œil défiant, toujours prêt à devenir féroce ; attitude digne, mais embarrassée, peut-être de nous apparaître en son déguisement si peu européen et si peu maure tout à la fois. Il est celui qui déserte sa race et qui n'est pas encore acclimaté à l'autre. Type violent qui caractérise bien Tanger, la ville bâtarde.

On dit qu'il boit, le saint homme, qu'il boit les boissons proscrites, nos vins, nos liqueurs. Et des musulmans fidèles protestent. Mais d'autres affirment que tout, en passant par son gosier, se change en lait et que l'orthodoxie est sauve.

LIVRES

La Tête de fer, par Mme CAROLINE POPP. Plaquette grand in-4° de 24 pages, illustrée de 13 dessins originaux, par Alfred ROLLER. — Bruxelles, Lebègue et Ce, 1888.

Une de ces nouvelles courtes, simples, comme celles qui ont rendu populaire la doyenne respectée de la Littérature et du Journalisme belges.

Le sujet est national, comme toujours, à notre joie, et brugeois, ville préférée et ville de séjour de Mme Caroline Popp.

Elle s'explique dans ces lignes du préambule :

« Bruges, dans son ensemble, est un vrai musée d'archéologie, depuis ses hautes et fières tours, qui font que le ciel, pas plus que la terre, ne peut oublier combien fut élevée la place qu'elle occupa dans le monde des arts et de l'industrie, jusqu'aux antiques maisons aux pignons élancés, aux monuments civils et religieux, aux collections particulières si riches en trésors artistiques, et aux vieux ponts, avec leurs arches élégantes, que recouvrent des guirlandes de saxifrages.

« Mais cette physionomie archaïque ne suffisait pas aux admirateurs des siècles écoulés et de l'art ancien. Ils se sont réunis et, avec le zèle qui distingue les chercheurs, les collectionneurs, ils se sont mis à rassembler tous les débris intéressants qu'ils rencontraient pour en former, il y a une quinzaine d'années, un musée. La ville leur prêta une salle des Halles, qui bientôt se trouva trop petite pour y étaler ce dépôt, que des dons généreux et des achats intelligents venaient sans cesse grossir.

« Aujourd'hui, ce musée est devenu une des attractions d'une ville qui en possède tant, et, les collections augmentant encore, celles-ci iront bientôt occuper un des édifices les plus beaux et les mieux conservés de Bruges, la maison Gruuthuuse, achetée pour cette destination, et qui rappelle, par son élégante construction, l'hôtel de Cluny. C'est dire assez que le contenant sera digne du contenu.

« En attendant, les étrangers qui viennent admirer le chef-lieu de la West-Flandre ne manquent pas de visiter le Musée archéologique. Après en avoir examiné les curiosités, tous s'arrêtent devant une boule en fer, percée de trous, qui affecte la forme d'une tête d'homme. Cet objet évoquant chez chacun l'énigme historique et insoluble du Masque de fer, l'on se demande si un cerveau humain a jamais habité ce crâne métallique et si, sous cette singulière effigie, ne s'est pas cachée, jadis, une existence malheureuse et royale comme celle de l'infortuné qui vécut dans l'obscurité, bien qu'il fût, à ce que d'aucuns assurent, le frère jumeau du Roi-Soleil. »

La Nouvelle de Mme Popp a été illustrée par Alfred Ronner de façon charmante. Et, chose rare chez nous jusqu'ici, la reproduction des dessins est très réussie. L'ensemble de la plaquette en fait un livre de bibliophile.

Pourquoi n'a-t-on pas indiqué le nombre du tirage, qui a été très restreint, on nous l'assure? C'est un détail auquel les amateurs tiennent désormais beaucoup.

Telle qu'elle se présente, la Tête de Fer couronne dignement la longue carrière d'honneur et d'art de notre chère compatriote et fait grand honneur à la Maison Lebègue et Cie qui l'a si bellement édité, afin d'en faire sa contribution à l'exposition de la libraire et de la typographie belges.

Bruxelles et ses environs, guide historique et description des monuments, par Eugène Nève, architecte. Un vol. in-12 de 191 pages, orné d'une eau-forte et de nombreuses vignettes et plans intercalés dans le texte; Bruges, Desclée, De Brouwer et Cie; prix : 3 francs (relié).

M. Eugène Nève, l'un des auteurs du projet de tour en bois dont nous avons parlé, vient de publier un excellent petit guide de Bruxelles, pratique et clair comme doivent l'être ces volumes nécessairement rouges (pourquoi?), et en même temps intéressant à lire, plein de renseignements historiques utiles, ce qu'on ne trouve pas aussi fréquemment que la reliure écarlate en question. Érudit, M. Nève l'est, mais sans pédanterie. Et la description qu'il fait de nos monuments civils et religieux s'éclaire d'observations critiques qui dénotent un esprit chercheur, fureteur et observateur.

Bruxelles et ses environs forme le quatrième volume de la collection de Guides belges, éditée par la maison Desclée. Il a reçu, comme ses aînés, une toilette élégante et soignée.

La Tentation de Saint-Antoine, féerie à grand spectacle en 2 actes et 40 tableaux, par Henri Rivière, musique nouvelle et arrangée de MM. Albert Tinchant et Georges Fragerolle. — Paris, E. Plon, Nourrit et Cie.

En un très artiste album, édité avec luxe par MM. Plon et Nourrit, et superbement tiré, ma foi, en clairs tons d'aquarelles, défilent les tableaux qui, durant le dernier hiver (est-il fini?), ont égayé les habitués du *Chat-Noir*. M. Henri Rivière, dont le profil d'oiseau cocasse se silhouette en maintes pages de l'amusante gazette illustrée de Montmartre, est l'un des dessinateurs les plus personnels et les plus spirituels du groupe. Sa *Tentation de Saint-Antoine* eut même succès que l'*Epopée* de Caran d'Ache, et Dieu sait le nombre de bocks à 5 francs que l'une et l'autre firent vider, pour la plus grande joie du malicieux Salis. MM. Albert Tinchant, chef « d'orchestre » ordinaire et extraordinaire du théâtre de la rue Victor Massé, et Georges Fragerolle ont adapté au texte de Flaubert, traduit en images, de la musique de circonstance, dans laquelle fraternisent Offenbach, Strauss, Wagner, Tinchant, Gounod, Fragerolle, Desormes et Schumann.

On voit que le naïf

Rendez-moi mon cochon, s'il vous plaît!

qui, jadis, était l'unique *leitmotif* du grand saint, a été singulièrement perfectionné au *Chat Noir*. Il ne pouvait d'ailleurs rester au dessous de la libre fantaisie des dessins, qui montrent, parmi les sables de la Thébaïde, ou au royaume de Saba, les imprévues silhouettes de M. Zola, de Napoléon et du général Boulanger, dans la tricolore apothéose, celui-ci, d'un 14 juillet.

***

Nous parlerons dimanche prochain de quelques publications musicales qui nous sont parvenues récemment : *Saint-François*, oratorio par M. E. Tinel; *Mélancolies*, mélodies de M. Georges Weiler, etc.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE

Voici encore quelques lettres de l'admirable artiste, du styliste novateur, Jules Laforgue, l'auteur de ce chef d'œuvre : *les Moralités légendaires*, qui marqueront comme une des plus décisives étapes de la littérature et lui donnent, dans la série évolutive de l'art d'écrire en ce siècle, une place aussi haute que les Goncourt.

Ces lettres sont adressées à une femme et seront peut-être, pour ce détail, mieux comprises que ne l'ont été celles qu'il adressait à un ami, et que nous avons interrompues, à contre-cœur, parce que leur sens profond et leur portée artistique n'étaient pas compris de beaucoup de nos lecteurs et que (faut-il le dire?) des réclamations nous avaient été faites. C'est le sort

de ce qui est trop nouveau et trop en opposition avec les préjugés, ces terribles ennemis, ces fauteurs d'erreurs et d'injustices.

Qu'on nous permette cette tentative. Notre mission est d'éclairer nos lecteurs, de les renseigner sur les transformations de l'art, d'attirer leur attention sur les premières pousses de la littérature de demain. Qu'ils soient donc attentifs et patients, et si tous ne comprennent pas, qu'ils réservent leur opinion et attendent. Tout va vite de notre temps, et on se prépare des regrets, et parfois des humiliations, en condamnant prématurément.

1

Berlin, 23 janvier 1882.

MON CHER POÈTE.

Je ne vous cacherai pas la belle peur que j'avais que cette affaire des sonnets, si outrecuidamment corrigés par moi, n'eût jeté, comme on dit, un froid dans nos relations à peine encore ébauchées. Mais me voilà trop rassuré par la charmante poignée de main que vous m'envoyez, mais, je me trompe, c'est « l'expression de vos meilleurs sentiments » que vous m'envoyez. Que veut dire « meilleurs sentiments » ? Simple formule, sans doute. C'est au mieux.

Je n'avais pas osé toucher aux autres sonnets, mais puisque vous le voulez, je les achèverai de mon mieux, comme les précédents.

Comme vous le dites, vous seule savez l'âme de vos pièces, et vous comprenez admirablement que tout ce que je pouvais faire se bornait à essayer d'en serrer un peu la trame en éliminant les expressions neutres et en les remplaçant par des virtuosités de plume. — Lisez-vous, cher poète, Baudelaire, Bourget, Charles Cros?

Venir à Pâques, je l'espère bien, quoique ce soit l'époque où nous allons à Bade. Enfin j'espère revoir Paris en avril, quand les arbres du Luxembourg ont des feuilles tendres et transparentes au soleil; et que même les manuscrits de la Bibliothèque nationale sentent le printemps. — Tous les dimanches, cher poète, à la tombée du soir, j'ai des spleens lancinants à songer à Paris à cette heure, à notre quartier, rues Denfert, Gay-Lussac, Berthollet, M. le Prince, etc. — Ces rues existent-elles toujours?

Ici, je suis dans une rue tout en palais et monuments, c'est vous dire qu'on n'y entend jamais les sanglots d'automne des orgues de Barbarie. Les orgues, mes bons amis de Paris. Ici, je n'en ai entendu qu'au Bois, si déplacé que cela puisse vous paraître. Et il me tarde bien d'entendre celui qui est toujours vers cinq heures à la porte du Luxembourg. La rue d'Enfer n'étant pas loin de là, j'irai vous voir, dites? Dans votre salon intime et obscur aux meubles sévères. J'ai toujours dans l'âme la chanson de l'averse du soir, de ce dernier soir où je vous vis, moi le cœur serré à songer à mon départ, vous souriant en causant, tandis que vos yeux pleuraient encore cette espèce de chien enlevé dans des circonstances si mystérieuses dans la journée du 27 novembre 1881.

J'aime beaucoup Bellanger, qui a fait d'excellentes choses très coloristes, très nerveuses dans *Nana*, *l'Assommoir* et *le Ventre de Paris*. Conseillez-lui, cher poète, et ordonnez-lui d'illustrer à lui seul *Thérèse Raquin*, ou un autre livre bien moderne.

Je n'ai vu qu'une fois Henry Cros.

Ici, je tâche à ne pas trop oublier. Je vois des journalistes, des musiciens. Mais je suis très occupé; de mémoire de lecteur, l'impératrice n'avait jamais lu aussi assidûment. Je n'ose mettre cela sur le compte de mes attraits multiples, mais je suis très occupé.

JULES LAFORGUE.

P. S. Je vais vous dire ce que je dis à tous ceux à qui j'écris. Mon domestique fait collection de timbres. Demandez-en de ma part à Henry et si vous en avez vous-même que vous devez jeter, envoyez. Je vous remercie d'avance.

2

Coblentz, lundi.

CHÈRE MADAME, CHER POÈTE, CHÈRE OUBLIEUSE, ETC., ETC.

Je ne vous confierai pas que je m'ennuie prodigieusement, ici comme partout. — Cela va de soi. — Je loge près de la chapelle anglaise du château et passe mes dimanches, comme hier, à travailler, rideaux tirés, en écoutant les éternelles et très lamentables litanies accompagnées par l'orgue; cela dure deux heures, pendant lesquelles je suis accablé de tristesse, je renais ma vie, ma triste vie, je songe aux cloîtres. — Puis les voix se taisent, je me mets à la fenêtre et je vois sortir toute la colonie anglaise de Coblentz, entr'autres un pensionnat de *jung ladies* en toilettes exquises, tout plissés et bouillonnés, adorablement maigres et plates, et je me prends à rêver de flirtation sur des plages mondaines, le long de la mer retentissante.

Puis je m'ennuie, je m'ennuie. Mais j'adore Coblentz; autant j'abhorre Bade. Le décor dans lequel la Moselle se jette dans le Rhin est une chose unique pour les yeux tristes. Un chef-d'œuvre qui attend un Guillemet. Mais il n'y a pas de Guillemet en Allemagne.

A propos d'art, et à propos d'un mauvais article dans la *Gazette des B.-A.*, il faut que j'envoie à cette revue une correspondance tous les mois sur l'art en Allemagne. Cela ira comme cela ira.

Et vous, que faites-vous? En attendant votre volume, pourquoi n'écrivez-vous pas un roman, une nouvelle? Les lauriers de M. Gréville, de Mme Rentzon, Chaudenaux, Craven ou Caro, ou Ainda, ne vous ont-ils jamais empêché de dormir? Et ceux de La Gennevraye?

En ce moment je suis dans un état considérablement lamentable. Je ne vois que le côté plat, sale de la vie. Et tout ce que j'écris s'en ressent, en est imbibé, comme le poumon du fumeur s'imbibe de nicotine.

Et voilà. Je n'ai déclaré d'amour à aucune femme, car ç'eût été mentir.

Vous parlez toujours de vos mystérieuses souffrances. Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse? Vous avez un charmant nid dans un quartier tranquille, vous faites des vers, vous aimez les roses, Courbet vous intéresse, vous chantez, etc. — Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse? ô Muse, ô *prima-donna !*

— Et vos petits chiens?

Votre JULES LAFORGUE.

3

Toujours Coblentz, mardi.

MADAME QUI ÊTES MON AMIE,

Votre pièce de vers est très bien, sauf les réserves. Elle est bien parce qu'elle n'a ni commencement, ni milieu, ni fin.

Je rêve de la poésie qui ne dise rien, mais soit des bouts de rêverie sans suite. Quand on veut dire, exposer, démontrer quelque chose, il y a la prose.

Avez-vous lu les *Aveux* de Bourget? Un livre de génie.

Votre pièce a un joli rythme :

Quand l'automne viendra détacher le pétale
Des roses du Bengale.

Pourquoi n'avez-vous pas mis : *les pétales?*

Ne craignez jamais de faire rimer un mot pluriel avec un mot sans *s*. Moi, il y a longtemps que je ne me gêne plus. La rime est surtout, et exclusivement pour l'oreille.

Mais vous avez des vers adorables et tout à fait à vous, neufs.

Son corps, croissant d'argent de mes nuits d'insomnie.

C'est là une trouvaille.

C'est grâce à de pareils vers qu'on vous pardonne presque de faire rimer *horizon* et *rayon*, et ce vers rococo classique :

Et j'entremêlerai dans un hardi mélange.

Maintenant

... et de ce lambeau d'améthyste
Lui faire un regard triste.

est une trouvaille charmante.

Mais pourquoi, mille fois pourquoi, quand vous êtes poète, parlez-vous de sirène, et de Circé, etc. Parlez donc d'hommes?

Si j'étais femme, j'écrirais des vers d'amour, des variations sur le *Cantique des Cantiques* qui affoleraient Paris.

Sur ce, au revoir, écrivez-moi, je suis très pressé. Ne m'oubliez pas, et envoyez-moi la photographie de la nommée Landa Mahali. J'espère que vous ne serez pas jalouse d'elle pour cette demande.

JULES LAFORGUE.

LES ARTISTES AUX AFFAIRES

M. Edouard De Linge, l'un des plus anciens avocats à la Cour d'appel de Bruxelles, qui s'est toujours occupé de littérature et a notamment publié une charmante traduction des poésies champêtres d'*Horace*, a fait paraître récemment, dans le *Journal des Tribunaux*, une traduction de la satire III du livre Ier, qu'il résume par le sous-titre : *Indulgence réciproque. Equité et modération dans les peines. Intolérance et orgueil des stoïciens.* Cette pièce, très élégamment rimée, dans le style classique et pur, est dédiée à son confrère, M. Jules Lejeune, avocat à la Cour de cassation, actuellement ministre de la justice. Voici cette dédicace qui paraîtra de circonstance à l'égard de l'homme d'Etat, à qui, stupidement, le vulgaire fait le reproche d'être artiste, comme si l'artiste, quand il s'occupe des grands intérêts publics et des affaires, n'y apportait pas cette indiscutable et puissante supériorité d'y mettre l'harmonie, la juste mesure et le goût qui font défaut aux natures médiocres, ce qui explique et les sottises et les inopportunités qu'elles commettent, et leur défaut de pénétration :

A mon Cher et Eminent Confrère du Barreau de Bruxelles,

Me JULES LEJEUNE,

Ministre de la Justice.

Vous rappelez-vous, lorsque naguère, au Palais, je vous ai dit que je ne savais comment témoigner ma reconnaissance pour votre obligeante intervention dans un différend qui me concernait, vous rappelez-vous l'aimable réponse que vous m'avez faite? — Dédiez-moi de vos vers, et je serai trop récompensé.

Flatteur, certes, vous l'étiez alors auprès de moi, pour les humbles essais dont plus d'une fois vous avez si complaisamment accueilli la confidence.

Flatteur! passerai-je pour l'être auprès de vous, aujourd'hui que le sympathique confrère de notre Barreau s'est élevé au rang des puissants dont on recherche la bienveillance pour les faveurs dont ils disposent?

Eh bien! j'en veux courir le risque, car l'œuvre de l'ami du favori d'Auguste, dont je vous dédie la traduction, conseille, avec la justice, une équitable et indulgente modération dans les peines qu'on inflige aux coupables.

L'équité et l'indulgence ne mènent-elles pas à la grâce? Et si, en passant par ma plume, les vers de notre Horace ont néanmoins gardé assez de leur force persuasive pour vous inspirer la clémence en faveur des malheureux, à mon tour je serai trop récompensé.

Pour finir comme il convient à un traducteur, par une citation, laissez-moi vous redire le mot si touchant du bon La Fontaine, sollicitant la grâce d'un prisonnier dont il plaignait l'infortune :

..... C'est être innocent que d'être malheureux.

EDOUARD DE LINGE.

Nach Bayreuth

Nous croyons être utile à bon nombre de nos lecteurs en leur donnant quelques renseignements pratiques sur l'itinéraire à suivre pour se rendre à Bayreuth où commenceront, dimanche prochain, les représentations modèles de *Parsifal* et des *Maîtres-Chanteurs*. Aux personnes qui redoutent les longs trajets en chemin de fer, nous conseillons de partir de Bruxelles à 10 h. 5 du matin et de passer la nuit à Mayence, où l'on arrive à 9 heures du soir. Elles repartiront de Mayence le lendemain matin à 6 heures pour arriver à Bayreuth à 3 h. 45 de l'après-midi. Une autre combinaison consiste à prendre à Bruxelles le train de 6 h. 5 du matin et d'aller coucher à Wurzbourg, où l'on arrive à 8 h. 20, ou à Bamberg (11 h. 40). On quitte Wurzbourg le lendemain matin à 10 h. 2 pour arriver à Bayreuth à 3 h. 45. De Bamberg, on peut, en partant à 10 h. 7, être rendu à Bayreuth à 1 h. 31. C'est, de ces diverses combinaisons, la plus pratique, puisqu'elle permet aux voyageurs d'arriver à temps pour la représentation en quittant Bruxelles la veille.

Enfin on peut faire le trajet directement en partant le soir, soit à 5 h. 50, soit à 11 h. 10. On arrive à Bayreuth le lendemain à 3 h. 45 de l'après-midi ou à 9 h. 45 du soir.

Nous recommandons l'emploi des *billets circulaires combinés au gré du voyageur*, qui assurent à celui-ci un bénéfice de 30 p. % sur le prix du trajet. La demande doit en être faite au moins 48 heures d'avance au bureau de renseignements de la gare du Nord. Voici l'itinéraire le plus simple et le moins coûteux : Bruxelles, — Herbesthal, — Aix-la-Chapelle, — Cologne, — Coblence, — Bingen, — Darmstadt, — Aschaffenbourg, — Wurzbourg, — Schweinfurt, — Bamberg, — Lichtenfels, — Bayreuth, — Nuremberg, — Wurzbourg, — Aschaffenbourg, — Francfort, — Bingen, — Rüdesheim, — Ehrenbreitstein, — Beuel, — Deutz, — Aix-la-Chapelle, — Herbesthal, — Bruxelles.

Le prix de ce billet est, pour la première classe, de fr. 132-25; pour la seconde classe, de fr. 98-50, tandis que le voyage (aller et retour) coûte fr. 188-40 ou fr. 136-60 si l'on ne fait pas usage des billets combinés.

Les répétitions ont été très brillantes, d'après les nouvelles qui nous parviennent.

Il est décidé que MM. Winkelmann et Gudehus chanteront le rôle de *Parsifal* aux premières représentations. M. Van Dyck fera ses débuts à la troisième ou à la quatrième soirée. C'est M. Hans Richter qui dirigera *les Maîtres-Chanteurs*, M. Félix Mottl *Parsifal*. Les chœurs sont exercés par M. Jules Kniese. Quant à l'orchestre, il se compose, comme les années précédentes, de 32 violons (premiers pupitres: MM. Halir et Fleischer), 12 altos, 12 violoncelles, 8 contrebasses, 5 flûtes, 5 clarinettes, 5 hautbois, 4 bassons, 1 contre-basson, 7 cors, 3 trompettes, 4 trombones, 1 tuba, 4 harpes, 2 timbales, soit en tout 106 musiciens. Les chœurs comprennent 44 soprani, 28 ténors et 24 basses.

Rappelons, pour finir, que *Parsifal* sera joué, du 22 juillet au 19 août, les dimanches et mercredis; *les Maîtres-Chanteurs*, les lundis et jeudis. Soit en tout neuf représentations de *Parsifal* et huit des *Maîtres-Chanteurs*.

Pour les places, s'adresser au *Verwaltungsrath der Bühnenfestspiele*, à Bayreuth.

Correspondance

La Hulpe, le 14 juillet.

Mon cher Directeur,

Un journal a annoncé que j'avais reçu 25,000 francs pour l'*Anthologie des prosateurs belges*. C'est faux! Heureusement qu'un autre m'a rendu déjà partiellement justice en portant le chiffre à 225,000 francs. Je pourrais espérer que de rectification en rectification on arriverait à la vérité. Mais je préfère la dire tout de suite : **C'est 1,225,000 francs!** Au prix plantureux auquel sont cotées chez nous les œuvres des écrivains belges, j'aurais été bien sot de me contenter à moins.

En sortant, muni de la somme, j'ai donné comme pourboire l'appoint de 25,000 francs à l'huissier. Il m'a fait une figure de : Peuh!.. J'ignore les usages de la maison.

Dans ces circonstances, vous ne vous étonnerez pas si je quitte ma chaumière de La Hulpe. J'ai acquis l'hôtel au coin du boulevard et de la rue Montoyer, tout comme si j'avais fait une banale conversion financière.

Vous m'obligeriez, mon cher Directeur, en publiant dans l'*Art moderne* de dimanche prochain le premier alinéa de cette lettre.

Bien à vous, Camille Lemonnier.

Mais comment donc! La lettre tout entière! Seulement ne se trompe-t-elle pas d'adresse? Plus à propos fut-elle allée à l'honorable M. Cattier, critique d'art de *la Gazette*.

Sur les brillants subsides obtenus par l'*Anthologie*, voir l'*Art moderne* des 26 juin et 10 juillet 1887 où ont été indiqués les chiffres.

Ils confirment pleinement la lettre de M. Camille Lemonnier, qui est vraiment en passe de s'enrichir, car pas plus tard qu'hier nous affirmait un journaliste qui ne se trompe que souvent, M. Lemonnier a encaissé à la Banque de Bruxelles, caissière de M. Babier, la somme de 187,000 francs pour sa part dans les droits d'auteur des représentations du Mâle.

Concours du Conservatoire (1)

Chant italien, professeur : Mme Lemmens-Sherrington. — 2e prix avec distinction, Mlle Duclos; 2e prix, Mlles David et Petyt.

Chant français (hommes), professeurs : MM. Cornélis et Warnots. — 1er prix, MM. Suy et Dutreux; 2e prix avec distinction, M. Dony; 2e prix, M. Pruym.

Duos de chambre. — Le prix a été décerné à Mlles Falize et Wolf.

Mimique théâtrale, professeur M. Vermandele. — 1er prix, Mlles Nachtsheim et Wolf, et MM. Vennekens et Dutrieux; 2e prix, Mlle David et MM. Sage, Fierens et Bilquin; 1er accessit : Mlles Loevensohn, Polspoel, Vliex, Bauvais et Huybrechts.

Petite chronique

L'ère des revues n'est pas close. En voici deux nouvelles, nées simultanément, l'une à Bruxelles, l'autre à Paris. La première est spéciale et son titre en détermine l'objet : *L'Art de l'imprimerie et de toutes les professions qui s'y rattachent*, revue mensuelle (typographie, lithographie, papeterie, fonderie typographique, stéréotypie, construction de machines, etc.), paraissant le 1er du mois en 12, 16, 20 ou 24 pages. Directeur : B. Knoetig; bureaux : rue Verte, 70, Bruxelles; prix d'abonnement : 6 fr. par an pour la Belgique, 7 fr. pour l'étranger.

La seconde est littéraire et artistique : *Revue universelle illustrée*, paraissant le 1er de chaque mois, en coquettes livraisons in-4° de 128 pages, ornées d'un grand nombre de planches et de gravures dans le texte. C'est la librairie de l'Art, 29, cité d'Antin, à Paris, qui commence cette intéressante publication. Le prix d'abonnement est, pour la France, de 12 francs, pour l'étranger le port en sus. La première livraison (juillet) vient de paraître. Le texte en est très varié et signé : Sacher-Masoch, F. Naquet, E. Müntz, E. Lefranc, E. Garnier, A. Jullien, I. Tourgueneff, etc. Elle contient six rondes populaires bretonnes notées pour solo et chœur et harmonisées par Julien Tiersot, l'un des musiciens de la Jeune France dont nous avons eu déjà l'occasion de parler.

Le Cercle *Le Progrès*, à Namur, ouvrira aujourd'hui dimanche, à midi, son troisième Salon de peinture.

Le onzième congrès de l'*Association littéraire et artistique internationale* tiendra sa session fin septembre prochain, à Venise. Un comité est constitué sous le patronage du comte Serego Alighieri, syndic de Venise, et sous la présidence du commandeur Jambri, président de l'Athénée. Disons, en outre, que l'*Association littéraire et artistique internationale* prépare un congrès à Paris, pendant l'année 1889.

Une livraison récemment parue des *Ecrits pour l'art* réunit des vers et des proses de MM. A. Delaroche, René Ghil, Stuart Merrill, Albert Mockel, A. Saint-Paul, Mario Varvara, Emile Verhaeren, précédés du programme adopté par le groupe philosophique-instrumentiste.

La *Gazette musicale* annonce qu'on a découvert à Salzbourg un volume entier de compositions autographes de Haydn. On en compte trente absolument inconnues et qui ont été écrites de 1777 à 1779. Est-ce bien de Joseph Haydn ou de son frère, compositeur estimable, mais sans notoriété?

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — Pour une voix de femme (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa . . . . . fr.	25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — Pour une voix d'homme (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — Pour une voix d'homme (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

LA

Revue de Paris et de St-Petersbourg

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

On s'abonne : BUREAUX DE LA REVUE, 14, RUE HALÉVY, PARIS.

FRANCE, un an	30 francs.
ÉTRANGER	35 »
Sur papier de Hollande, France et Étranger .	100 »

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 30. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 22 JUILLET 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

L'EXPOSITION D'ART MONUMENTAL. — IMPRESSIONS D'ARTISTE. — ENCOURAGEMENT A LA LITTÉRATURE NATIONALE. — MUSIQUE. — LES SALONS DE PEINTURE. — LA FILLE DE MADAME ANGOT. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

L'EXPOSITION D'ART MONUMENTAL

L'idée de représenter « soit par des œuvres originales empruntées aux édifices eux-mêmes, soit par des cartons ou maquettes grandeur d'exécution, soit par des esquisses, études, photographies, les travaux de peinture ou de sculpture qui ont été exécutés depuis le commencement du siècle aux principaux monuments publics de l'Europe », ainsi que l'annoncent les organisateurs, est vraiment heureuse, et sa réalisation dépasse toutes les espérances.

C'est la première fois, pensons-nous, qu'on met sous les yeux du public, en une exposition de choix, les œuvres décoratives inspirées aux artistes contemporains et, toutes, exécutées en quelque ville d'Europe. L'architecture, la sculpture, la peinture, le dessin, étroitement unis, donnent ici, en un magnifique ensemble, une forte et pénétrante impression. C'est une généralisation d'art vraiment salutaire qui se dégage des documents rassemblés par le gouvernement, quelque incomplets soient-ils. Il ne s'agit plus du cadre restreint de telle fraction d'artistes acharnés à la poursuite d'un idéal déterminé, ou de ces médiocres hangars où s'alignent en d'interminables chapelets les blanches effigies, en kilométriques panoramas les papillonnantes images dont on ne se figure pas même l'usage. Ici, méthodiquement et clairement exposés (et le triage et le classement, si l'Exposition devient Musée, ce que vivement nous souhaitons, seront perfectionnés sans doute) les panneaux décoratifs sont accostés, pour la plupart, d'une photographie ou d'un dessin qui en marque l'emplacement; aux statues sont joints les plans des architectures dans lesquelles elles sont encastrées ; des planches indiquent l'ensemble de telle salle dont le plafond, les frises, sont exposés. Et gaiement défilent aux regards charmés les œuvres célèbres que Baedeker catalogue, et qu'on visite à son aise, sans subir le supplice du Wagon ou la question de l'Eau de mer.

De toutes les écoles d'art décoratif dont il a été parlé, ne serait-ce pas la plus utile? Aux artistes de goût, elle montre, à côté des maîtres dont il est bon de s'inspirer, les Puvis, les Rodin, les Besnard, ceux dont il est prudent de fuir l'influence : les Cornelius, les Kaulbach, les Schnorr. Car il y a de tout, en cette très curieuse exhibition dont le secrétaire, M. Van Brée,

nous fit, hier, avec beaucoup d'amabilité, les honneurs.

Les professeurs allemands ont donné avec abondance : et c'est tout un morceau d'Allemagne qui s'est détaché pour animer, de ses compositions naïves ou terribles, les parois du « pavillon de gauche ». Professeur Knille, professeur Hess, professeur Schobelt, professeur Berger, professeur Irmann, professeur Laufberger, professeur Griepenkerl, professeur Siermering, professeur Diez, professeur Begas, ils sont innombrables ceux qui de Munich, de Dresde, de Berlin et de Vienne ont expédié des vitrines d'aquarelles et de dessins, ou de solides morceaux de sculpture, d'un art spécial, insoupçonné de nos compatriotes dont tous les regards sont tournés vers la France.

Que nous aimions les lourdes compositions qui décorent la Glyptothèque de Munich et l'Arsenal de Berlin d'allégories bizarres et de rébus quintessenciés, on ne le supposera pas, certes. Il y a surtout, de M. Geselschap, le carton de *la Guerre* qui orne la salle d'honneur dudit arsenal, et la photographie du *Triomphe*, vaste frise circulaire, avec quelques compositions secondaires, qui donnent le *la* de la symphonie hurlante et triviale que chantent, passé le Rhin, les monuments publics, les Rathhaüser, les Musées, les Palais. Du même M. Geselschap une « composition allégorique ayant servi à la décoration de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin le 22 mars 1887, à l'occasion de la fête de l'empereur », montre aux yeux ébahis le vieux Guillaume en peplum, bras et jambes nus, coiffé d'un casque gigantesque, et à ses côtés la calvitie laurée de Bismarck et l'étonnant facies d'augure, non moins lauré, du feld-maréchal de Moltke. Tout ce que peuvent inspirer la frénésie de l'ivresse militaire et la courtisanerie burlesque est là. Tout autres, faut-il le dire? sont les compositions minutieusement exactes, et désormais historiques, d'Anton Von Werner, dont la postérité gardera les précieux documents qu'il a légués de la guerre de 1870.

La très jolie fontaine du *Voleur d'oies*, qui décore une place publique de Dresde, par Diez, la statue d'*Alexandre de Humboldt*, par Begas, le *Bismarck* équestre de Siermering, le *Frédéric-le-Grand* de Rauch, le *Persée* de Ströbl, montrent qu'il existe en Allemagne des sculpteurs de valeur.

Et le contraste est piquant de ces figures massives avec les élégances grêles de Delaplanche et de Mercié, qui exposent, l'un, une *Psyché*, l'autre le *Tombeau du peintre Cot*. Pour compléter la scupture française, on a réuni quelques figures et groupes : *la Suisse accueillant la France*, dessus de pendule sentimental, à reproduire en zinc doré, de Falguière, le très beau *Tombeau de Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie*, par Mercié, déjà nommé, la maquette du *Monument de Gambetta*, tout d'actualité, celui-là, par MM. Boileau et Aubé, les maquettes des deux groupes qui ornent l'arc de l'Etoile, *la Résistance* et *la Paix*, par M. Etex, autre actualité, funèbre celle-ci : l'artiste est mort quelques jours après l'ouverture de l'exposition. Enfin, et dominant hautainement tout le reste, *le Bourgeois de Calais* de M. Rodin.

L'art décoratif français est d'ailleurs superbement représenté par le premier de ses maîtres, Puvis de Chavannes, dont les radieux et paisibles cartons : *Ludus pro patria*, *l'Histoire de Sainte-Geneviève*, illuminent la galerie d'un doux éclat. L'exposition de Puvis de Chavannes est importante. Indépendamment des deux œuvres citées, on voit les reproductions de quelques-unes de ses toiles principales : *Le Bois sacré cher aux Arts et aux Muses*, *Vision antique*, *Inspiration chrétienne*, *Marseille colonie grecque*, *Marseille porte de l'Orient*, *le Travail*, *Concordia*, etc., et un fort beau et très exact portrait du peintre, exécuté par lui-même pour le musée de Florence.

Ces œuvres limpides reposent les yeux du tapageur voisinage des études de M. J.-P. Laurens, d'un odieux plafond de M. Carolus-Duran, représentant la *Gloire de Marie de Médicis*, et d'une froide et sèche composition, pour plafond également, de M. Tony-Robert Fleury.

Il faudrait citer encore les artistes hongrois, architectes, peintres, sculpteurs, dont l'envoi est nombreux et intéressant : il y a notamment un groupe en bronze, de grandeur colossale, qui fait partie du *Monument des treize Martyrs*, que vient de terminer, pour la ville d'Arad, le sculpteur Zala. Mais notre article glisse en un catalogue : il est temps de tourner bride.

Constatons, en terminant, que nos artistes du crû font bonne figure dans l'ensemble et soutiennent vaillamment le voisinage. On remarquera particulièrement les sculpteurs : Van der Stappen, qui produit une réduction de sa statue du *Taciturne*, destinée au Petit-Sablon; De Groote, dont deux bustes en bronze, *le Travail* et *Mercure* ont une belle allure; De Vigne, dont on admire le *Monument de Breydel et de Coninck*, inauguré l'an dernier à Bruges; Jules Pécher, etc. Puis encore les peintres décorateurs : Capronnier, Cardon, Stallaert, Guffens, et aussi l'admirable Leys, dont de bonnes photographies évoquent l'œuvre superbe.

Enfin, une grande toile de M. Hennebicq, placée depuis hier, mérite une mention spéciale, car c'est la première fois qu'elle est exposée. Il s'agit d'un bourgmestre de Louvain assassiné en 1379 et ramené dans sa ville natale au milieu de la consternation de la foule. L'œuvre est destinée à l'hôtel de ville de Louvain, où elle fera, pensons-nous, un excellent effet. Sans doute n'y a-t-il, dans cette vaste et consciencieuse composition, rien qui trahisse la préoccupation de faire œuvre neuve. La

couleur est sombre, les attitudes sont agencées selon la formule, les visages sont quelconques. Mais l'œuvre est sincère et d'un artiste qui ne ment ni à son éducation, ni à son tempérament. Il s'en dégage, malgré tout, quelque émotion, et ce n'est pas déjà chose si commune qu'il faille la dédaigner.

IMPRESSIONS D'ARTISTE [1]

A Dario de Regoyos.

En Espagne, la mort bouche l'avenue de chaque pensée. Au nerveux et au sensitif, aussitôt le désir s'impose de voir un défunt tout à coup; il semble qu'ici il sera plus roide, plus verdâtre, plus effrayant qu'ailleurs. Une curiosité cinglante cravache vers les cimetières, les pourrissoirs et les tombeaux — et, pour un rien qu'on soit raffiné, on visite le marchand de cercueils. Boutique ouverte, entrée libre. Le marchand de cercueils fabrique aussi des meubles et des coffres. Les funèbres boîtes s'alignent : celle-ci, dont la forme suit toutes les lignes et les reliefs du corps, est recouverte d'un drap noir, clouté d'argent; elle sert aux époux et à leurs femmes; celle-là, vêtue de blanc avec des ornements bleus, destinée aux vierges; une autre, en métal bronzé ou aluminiumé, aux riches; en voici une, recouverte de papier quadrillé, pour les pauvres; cette armoire à couvercle, que l'on ferme et dont les parents, après la cérémonie funèbre, emportent la clef dans leur poche, attend un enfant; il y en a en sapin fruste, sans croix, pour les mendiants. Assortiment complet, sur mesure, quelquefois au rabais. Les prix sont affichés.

En outre, on fournit des habilleurs et des habilleuses de cadavres; sous verre, on étage des couronnes pour jeunes filles, des guirlandes à mettre sur les épaules des nouveaux-nés; des croix de lilas à déposer sur leur poitrine. Et tel, le marchand de cercueils, grâce au goût et à la mode funéraires qui dominent en Espagne, représente *une industrie nationale*. Son négoce a une enseigne spéciale qui ne trouve son équivalent nulle part; il se titre : la Funeraria. Et ce mot emphatique et noir est inscrit sur sa porte et pour peu qu'on se le répète, ce mot, voici qu'il acquiert une signification extraordinaire et qu'il danse devant l'esprit avec la flamme des flambeaux et qu'il se déploie avec des panaches et des voiles, et que même on finit par se le chanter, par se le clamer comme une menace de *Dies iræ*, toujours, toujours!

Il faut avoir vraiment un morceau de monocle rose devant l'œil pour voir l'Espagne en clair et en joie. L'Espagne est un pays mortuaire, essentiellement. Son drapeau devrait être larmé d'argent. Ceux qui l'ont décrite — presque tous — n'ont écouté que ses *jotas*, n'ont vu que les couleurs de la toilette de ses femmes, ne se sont intéressés qu'à l'effervescence et qu'à l'hystérie de ses courses de taureaux.

Pour peu qu'on regarde, oh! la catacombale mélancolie qu'aiguise encore toute cette passagère gaieté d'une heure de fête! En réalité, ces *jotas* se chantent d'une voix traînarde, ces toilettes blanches sont démenties par la pâleur et le sérieux des visages, ces courses, mais c'est le sang et la mort qui les règlent et les ordonnent. Les *torreros*, avant de descendre dans le cirque, s'en vont dans une chapelle s'agenouiller comme s'ils allaient mourir et, pendant qu'ils combattent, leurs femmes et leurs enfants allument des cierges et disent des prières ambiguës où il est question des vivants autant que des trépassés. Quant à leur confesseur, il attend.

La mort s'installe en Espagne dans la vie aussi bien que dans le rêve : les chansons d'amour en sont superbement noires. L'amant ne parle à l'amante que de la manière dont il l'aimera dans le tombeau, il ne l'interroge que sur la façon dont elle gardera sa mémoire. Parfois il lui décrit d'avance les douleurs et les affres de la séparation, pour jurer que l'horreur de la maladie ni ses pourritures ne diminueront le nombre de ses baisers. Ils se parlent du cercueil comme du lit nuptial et de la nuit moisie des cimetières comme de la décisive et suprême nuit de noces. Il voudrait être, lui, tantôt le linceul pour la serrer, elle, toute l'éternité, entre ses bras; tantôt, le ver qui lui trouera le cœur pour constater si vraiment ils se sont aimés. La mort est un décor superbe où l'imagination espagnole, baptisée de catholicisme, allume des torches et dresse des croix rouges. Sa violence s'y complaît, sa terrible et magnifique vision d'idéal, son funèbre, profond et inquisitorial mysticisme.

Ceux qui ont passé la nuit, en certaine ville de Guipuscoa, à cinq heures du matin entendent taper à la porte de leur chambre.

— Le prêtre vous attend.

— Je n'en ai point demandé; je ne viens pas pour me confesser.

— Il faut vous confesser. Il est l'heure.

Ce n'est qu'avec peine qu'on échappe à la pieuse formalité. Les habitants d'Aspeitia ne peuvent s'imaginer qu'on vienne en leur ville pour un autre soin ou un autre dessein. Ils vous sauvent malgré vous et, si vous résistez, vous sentez immédiatement qu'il n'y a plus qu'une ressource : déguerpir. On vous refuserait le boire et le manger et, assurément, l'hôtesse ne vous louerait plus un lit.

Violents en piété, violents en amour, cela se tient; seulement la piété a déteint sur l'amour jusqu'à lui donner, pour génie suprême, la mort. Et non seulement sur l'amour sexuel, mais sur l'amour familial lui-même.

En certaines villes d'Andalousie, quand meurent des enfants très jeunes, on danse autour du cercueil. Celui qui part n'est-il pas un ange là-haut, et les parents ne doivent-ils pas se réjouir et afficher leur foi?

Au reste, tout comme en poésie, tout comme dans les mœurs et la vie, voici la mort qui règne au Musée de Madrid, aussi royalement que Velasquez. Elle se tord dans Ribeira, et le vieux Berreguete la proclame en ses auto-da-fés, en ses supplices, en ses extases, en ses martyres; sur des fonds d'or bruni, il émaille ses personnages terribles, figeant des clous énormes parmi leur chair, loquetant leur crâne d'épines, vrillant de plaies triomphales leur torse. C'est une rage de sectaire catholique et romain qui crispe sa main d'artiste, de grand artiste, et l'on croirait qu'il peint avec des pinceaux en forme de dents, avec des fioles à couleurs en forme de ces godets où l'on versait de la poix. Il a la foi féroce, rouge, hérissée; son modèle? saint Dominique; il lui a dédié sa pensée, ses doigts, ses yeux; il ne se sert d'eux que pour raconter le fanatisme, la hargne, les grincements; il sort des caves inquisitoriales, des prisons et des tribunaux, heureux,

(1) Suite. — Voir nos nos des 17 juin et 8 juillet.

la tête exaltée de visions tragiques et, tel, il se met au travail. Des émules, il n'en a point. Les autres gothiques se laissent influencer soit par les Flamands, comme Gallegos, soit par les Italiens, comme Correa, lui, il reste de sa race, puissant de haine, mystique et sec. Tout en ferveur hostile, certains de ses tableaux vont au delà de son temps, jusqu'au siècle de Philippe II.

Et suivant sa trace à travers Moralès, à travers Juanès, on explique certes Zurbaran, Rizi, Coëllo, Pantacha de la Cruz, mais non pas Velasquez qui semble avoir fait dérailler le grinçant génie espagnol de la rigidité, de la piété et de la cruauté vers un idéal décoratif de grandesse et de parade. Combien ces vieux nous semblent autrement attirants que leur éclatant et aristocratique successeur! Et combien plus ils expliquent les grands cerveaux espagnols : les Charles V et les Philippe II!

Ceux-ci, tout comme leurs peintres, comprenaient le génie mortuaire et terrible de la race; l'un allait se mûrir à Saint-Juste, l'autre incarnait son pays comme jamais roi ne l'a fait.

Un grand artiste, ce dernier, qui a réussi comme personne à donner l'expression adéquate de son âme en un monument et en un site. Choisir le paysage de l'Escurial, tortionné, hurlant, sans cesse martyrisé de rocs croulés et sans cesse lamentable de vent et de nuages, pour y symboliser en un cloître nu, aride, glacial, sa pensée tyrannique et immobile au milieu des débâcles et des tourmentes de son siècle!

Inoubliables, ce crépuscule de sang et cette nuit de fer stellaire que nous passâmes dans cette vallée. Le monastère? Consultez les guides.

Mais le paysage?

Même après avoir traversé le bas Arragon et Tudèle et Taragone où la sècheresse crève une terre rouge et cisèle des montagnes comme des temples indous, avec des illusions de monstres accroupis, d'éléphants alignés comme des cariatides colossales et, ci et là, pilier un tout en arabesques et en bas reliefs, on reste béant devant les gorges du Guadarrama. Le soir surtout.

Des blocs entassés, par trois ou quatre, simulent des tombeaux barbares. On ne peut croire que ce soit le hasard qui les a disposés ainsi. Ce sont, soit des boules énormes, soit d'immenses tables de granit. On cherche des épitaphes. Rien. C'est de la mort immense mais anonyme. Quelques chênes et des sapins : feuillages noirs, troncs désespérés, comme des bras violentés. Et des herbes violettes et jaunes entre les pierres. Au loin les sierras, plaquées des plaies du soleil et plus loin encore, uniformes, longitudinales, à n'en pas finir, des chaînes et des chaînes d'un bleu profond et mortuaire. Des nuages effrayants par au dessus, des nuages de cuivre et de plomb, immobiles, malgré le vent qui stride, méchant, implacable, comme le vent que feraient des haches agitées autour des têtes. Et le crépuscule se fonce et les veilleuses des étoiles, lentement, tout en changeant les tons, ne changent en rien l'impression profonde et funèbre.

Les roches se lament de métal; la montagne se découpe en catafalque; le vent? il continue. Alors le monastère apparaît vraiment comme un songe de fer et d'argent, comme une évocation nette et froide de l'esprit de Philippe II et dès qu'on s'en approche voici les moines qu'on entend psalmodier d'interminables choses en latin, dans l'église fermée, dont seule la grande fenêtre du fond, comme une plaque de fer rouge, resplendit.

ENCOURAGEMENTS A LA LITTÉRATURE NATIONALE

Documents, oui, pour servir à l'histoire des Lettres en Belgique.

Il existe au département de l'instruction publique un Conseil des Dix, inquisitorial et ténébreux, un conseil d'hommes congrus, dénommé Conseil de perfectionnement. Comprenez : pour la propagation des œuvres de saine littérature à donner en prix aux établissements d'instruction du premier et du second degré. Là, sur d'identiques et roussâtres basanes — couleur d'us et coutumes — quelques fois le mois vaquent en de compendieuses supputations du mérite des auteurs, de dignes messieurs, déteints généralement sous la cinquantaine et onérés qui plus qui moins d'emplois publics, de grades académiques et autres particularités minimement intellectuelles qui, passé le quinquagénat, font l'épaule concave et le ventre convexe. Entr'eux, c'est — avec l'obligatoire président et l'usuel secrétaire (un peu d'eau et beaucoup de sucre, s. v. p.) — de tautologiques confabulations où, à tour de rôle, sur de menues et caduques balances A. G. D. G., on dose, à un dragme près, la quotité et la qualité de littérature recommandable pour demoiselles et jeunes gens.

Or, récemment fut dévolu à ce collège, rouage indispensable, le jugement à porter sur un livre qu'un autre jugement, oh! unanime! avait tant soit peu mis au dessus des assortiments littéraires du fonds Mame, de Tours. L'éditeur et l'auteur, paraît-il, avaient pensé qu'il y avait (comme on dit) quelque chose à faire du côté des écoles. Au fait, un livre quinquennalisé, un livre déclaré par un jury *ad hoc*, l'unique élucubration quincanalisable depuis dix ans, pouvait bien suggérer cette illusion. Bref, il s'agissait de *la Belgique* de vous savez qui. Eh! bien, ça n'alla pas comme sur des roulettes. D'abord il y eut, parmi les honorables — à cet âge on ne se refait pas — quelque pénible effondrement, comme d'un schisme qui tendrait à s'immiscer dans la pure doctrine, comme d'un intrus pas très convenable et qui ferait le Jésus-Christ, celui de Zola, dans la bonne compagnie. Puis de l'impatience, des oscillations de crânes en billes de billard, une épaule qui dit : — Ah ça! qu'est-ce qu'il nous veut, celui-là? — et une autre qui répond : — Qu'on nous fiche la paix avec cette littérature! — Puis c'est le polygraphe copieux — une illustration — qui, après s'être tortillé une mèche, la seule, fait claquer sa langue et déclare :

— Enfin, Messieurs, nous ne pouvons cependant pas proposer ce genre de littérature trop... hum! hum! pas assez... hou! hou! — Vous me comprenez — une littérature, enfin, dont la tare radicale...

— Et incurable, melliflue un pharmacien.

— Oui, incurable... Est de *surexciter les facultés imaginatives chez l'enfant (sic)*.

— Très bien! Très bien! son clou est rivé! Qu'il aille se moucher!

Non, vous ne pouvez croire comme entre soi, toutes portes closes, ce petit monde a de la gaieté.

Il fut donc écrit à qui de droit un mot, un seul, — raide comme balle. « J'ai l'honneur de vous faire savoir que le Conseil de..., etc., a décidé qu'il n'y avait pas lieu..., etc. ».

Et nunc erudimini. Un livre, par un tri (sur le volet) de gendelettres avouables et spéciaux est dénoncé bien, bien, pas mal, enfin satisfaisant aux conditions de l'institution. Le même

livre, ensuite, par un autre tri, où l'élément littéraire (non, non, pas trop de littérateurs) figure comme quantité négligeable, est incriminé délétère, oiseux, inoculatif de la pire littérature *morbus*. Un clou chasse un clou. Et qui a tort? Qui a raison?

Mais, cher monsieur, — ceci à l'auteur, — qu'alliez-vous faire dans cette galère? N'est-il pas redhibitoire et quotidien que pour juger des livres, on fasse élection de cordonniers en l'espèce, d'indélébiles ronds-de-cuir et d'imperméables peaux de chamois (les cuirs, ça me regarde!). Prétentieux auteur — ah! toujours jeune, si jeune! — vous vous êtes imaginé, n'est-ce pas, qu'en toute logique, plus on accoutumait les jeunes imaginations à de la littérature, de l'écriture d'écrivain et d'artiste, plus on façonnait le petit homme moderne, affiné, intuitif, sensible au subtil et si différent du vieil homme que, tout petits, furent ces pédagogues, ces mangeurs de racines grecques, ces ramasseurs de fruits trop mûrs pourrissant aux espaliers classiques?

Mais, cachez ça, cachez donc ça : — De l'art dans la littérature, c'est comme le phallus aux statues.

Et encore une fois, qui a tort? qui a raison? Mélancolie.

(Note justificative pour MM. les membres du jury pour le prix quinquennal). Un périodique parisien publiait récemment :

« *La Belgique*, par Camille Lemonnier, est l'un des plus grands succès de la librairie Hachette. Cette maison vient d'écouler le premier mille de ce grand ouvrage, qui pourtant n'est pas dans les prix doux, et cela dans un espace de sept mois à peine.

« Il n'est pas sans intérêt de constater que, cette fois, un jury, même belge, a eu la main heureuse en octroyant un prix national, puisque, dans l'occurence, le public à l'unanimité ratifie l'unanimité du jugement rendu. »

Musique

Franciscus, oratorio pour soli, chœurs, orgue et orchestre, texte de L. Dekoninck, traduction allemande de Mme E. Alberdingk Thijm, traduction française de Mme E. Tinel, par Edgar Tinel. — Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

Ainsi il y a encore de braves garçons, musiciens de talent et de goût, qui ont le courage d'écrire des oratorios, ces œuvres ni chair ni poisson, dans lesquelles on voit un saint François chanter sérieusement, du haut d'une cravate blanche, le renoncement aux richesses de ce monde, et des chœurs de Franciscains ou de Clarisses figurés par de jeunes messieurs qui ont des favoris corrects, une raie au milieu de la tête, et par des jeunes personnes pavoisées de rubans bleus (côté Cour; soprani) ou de rubans roses (côté Jardin ; contralti).

M. Edgar Tinel nous objectera qu'on peut *jouer* son *Saint-François*. Nous l'en défions bien : l'œuvre est un récit qui touche à la complainte et n'a pas le moindre intérêt dramatique ; et par ce mot nous n'entendons pas parler de la banale action requise par les adeptes de l' « opéra », mais d'un intérêt plus élevé, qui fait l'objet des modernes recherches artistiques : le développement psychologique des caractères.

La légende de saint François d'Assise, si belle et qui eût pu, semble-t-il, inspirer un drame superbe, est réduite, dans la conception de M. L. Dekoninck, à trois tableaux ajoutés bout à bout : La vie de saint François dans le monde et son renoncement. — La vie religieuse du saint. — Sa mort et sa glorification.

La vie de saint François, c'est son apparition dans une fête, où, prié de chanter « un chant de fier aloi », il récite la ballade de la Pauvreté :

Captive au fond d'un vieux castel,
De tout le monde abandonnée,
La Pauvreté, seule et navrée,
Pleurait sur son cruel destin.
. . . . . .
Un jeune, noble et beau seigneur
S'émut du sort de l'étrangère;
Sauver la pauvre prisonnière
Devint le rêve de son cœur.

Une voix du ciel lui révèle sa destinée, et François, transporté, s'écrie :

O Dieu tout puissant, à ta voix qui m'appelle
J'accours ébloui par ta gloire éternelle.
A toi, Christ, ma vie! A toi tout mon cœur,
Mon âme renonce à tout bien, tout honneur, etc.

Sa vie religieuse, c'est, après un colloque (dont l'opportunité demeure inexpliquée) entre les esprits infernaux, les génies de l'Espérance, de l'Amour, de la Haine, de la Paix et de la Guerre, une nouvelle « chanson de la Pauvreté », chantée par saint François, puis un « cantique du Soleil », qui ne se justifie que parce qu'il fut, dit-on, composé par le saint lui-même, et enfin un « chant de l'Amour », qui clôt inopinément la deuxième partie.

Le poète, on le voit, néglige volontairement les épisodes les plus caractéristiques de la vie de saint François : son voyage en Syrie, sa visite aux croisés du camp de Damiette et l'étonnante audace avec laquelle il pénétra chez les Infidèles, sa vision du mont Alverne, sa retraite à Sainte-Marie-des-Anges.

La mort de saint François se compose d'un *Angelus*, suivi de ce récit :

Brisé par la souffrance, hélas!
François approche du trépas,

d'un court adieu du saint à la vie et de chœurs où les voix angéliques, célébrant le triomphe de l'Élu, se mêlent aux regrets des Franciscains, des Clarisses, des jeunes filles, pleurant sa fin et menant son deuil.

Sur cette composition dont l'extrême naïveté ne sauve pas le caractère baroque, M. Edgar Tinel a écrit une partition remarquable, d'une grande unité, dégagée de toute banalité et qui s'élève, par instants, à des hauteurs d'inspiration peu communes. Le jeune maître, dont c'est, pensons-nous, la première œuvre importante, a une écriture musicale intéressante et soignée. Sans efforts apparents, sans recherche, il arrive à une saisissante intensité d'expression. La figure du saint est dessinée avec art et avec goût : la silhouette est semi-mystique, semi-mondaine, incarnation complexe qui est certes voulue et lui donne un caractère spécial. A peine, dans les finales, pourrait-on critiquer certaines formules employées en vue d'un effet à produire sur les masses. Presque toujours, l'artiste se concentre dans le cadre nettement tracé par le prélude : le sacrifice exalté et magnifié en triomphants accords, la religiosité fervente soutenue par les théories célestes. Par un procédé analogue à celui dont usa Liszt lorsqu'il écrivit la symphonie du *Tasse*, dans laquelle le chant funèbre du début se transforme, à l'heure des réparations, en un hymne triomphal, M. Tinel se sert, pour exprimer le renoncement de

saint François et la glorification qui en est la récompense, d'un même thème, dont la transposition du mode mineur au mode majeur amène la transfiguration radicale. L'idée est ingénieuse. Elle donne à la partition de l'unité et indique la préoccupation artiste qui a guidé l'auteur.

On citera, comme les morceaux les plus heureusement venus : les deux danses chantées de la première partie, la ballade, au rythme plaintif, l'épisode du veilleur de nuit qui, malgré le redoutable écueil, ne rappelle pas celui des *Maîtres-Chanteurs*. Dans la deuxième partie : le chant de la Pauvreté, basé sur le thème initial dont nous venons de parler, le cantique du Soleil, d'une belle inspiration mélodique, le chant de l'Amour, où le compositeur marque sa particulière *dilection pour l'expression* des tendresses affectueuses. Dans le troisième : le convoi funèbre et le double chœur qui peint simultanément, avec beaucoup de délicatesse, l'affliction recueillie de la Terre et l'allégresse du Ciel.

Mais ce qu'il convient d'ajouter, c'est qu'aucun de ces fragments ne se détache de l'œuvre ; ils se fondent en elle et s'harmonisent habilement avec les récits (invariablement, ceux-ci, confiés aux chœurs) et les intermèdes symphoniques.

Peut être l'œuvre eût-elle gagné à être plus franchement mystique dans la deuxième partie, plus résolument mondaine dans la première. L'auteur eût évité ainsi le reproche de monotonie qu'on pourra lui adresser. Mais c'est là un procès de tendance, et la faute en est plutôt, croyons-nous, au poète qu'au musicien.

Nous jugeons *Saint-François* d'après la partition pour piano et chant, qui seule a paru, réservant notre appréciation définitive pour le jour de l'exécution publique. Il est difficile, en effet, de préjuger l'impression que fera l'oratorio de M. Tinel quand les voix de l'orchestre et de l'orgue lui donneront l'accent et la couleur.

Ce qui est, dès à présent, établi, c'est qu'il y a, en Belgique, un compositeur qui prend rang et affirme sa personnalité.

LES SALONS DE PEINTURE

Pris au *Figaro*, signature Lucien Descaves ; gifflant Paris, mais dont on peut aussi giffler Bruxelles :

Tous les journaux et toutes les revues ont payé leur tribut de copie au Peintre, en ce Mai fleuri où les sites, les sous-bois et les clairières peuplés de nymphes éclatent comme une imposture dans le décrochez-moi-ça du Palais de l'Industrie, — de toutes les industries. Mille plumes, déjà, sondèrent les bonbonnes qui, cette année, ont servi à assaisonner le cresson des paysages et le navet des figures nues. Et ce n'est point fini, les expositions particulières, en boutique et en chambre, rêvant d'étendre la nappe d'huile de l'inéluctable Salon !

Mon Dieu ! cette réclame monstrueuse me serait indifférente si elle s'épandait en 4e page, se bornait à une nomenclature succincte, entre les petites Annonces et la Bourse. Mais la mode est venue de recruter parmi les écrivains les commissaires-priseurs de ces ventes, de demander l'aide des hommes de lettres de talent, pour cette liquidation inférieure — et alors je m'insurge, je blâme la littérature de ne point rester chez soi, de s'abaisser à ce rôle de crieur du Peintre. Elle a mieux à faire que de montrer cette marchandise au rabais, cette toile à 9.95 le mètre et ce papier peint à 1.25 le rouleau.

Quel enseignement compensera cette perte de dignité ? Que gagne-t-on à revoir des sujets centenaires, adroitement recrépis ; à scruter la *manière* des Hors-Concours, un vieux truc dont ils s'autorisent pour nous soumettre leur art durant, — et il est éternel ! — la même antiquité rétamée, les mêmes scènes de genre où s'épanouit l'esprit de peintre, la même vie figée en yeux de bouillon, les mêmes extraordinaires portraits de femmes mûres, d'hommes graves et de mioches empaillés, n'osant se nommer, tant ils sont laids, et livrant au catalogue une timide initiale où l'X honteux d'une pudeur surprise.

Sans doute, comme tous les ans, il y a cohue les premiers jours, affluence ensuite, parce qu'il faut bien que la foule aille quelque part, à l'heure transitoire où les théâtres suspendent leurs matinées et où la nature pose son décor... On va au Salon comme on irait visiter des ruines, ou telle exhibition qui fait courir tout Paris. Avant de s'abandonner à la villégiature dominicale, on prend l'apéritif à l'Assommoir artistique, la détestable absinthe de mastroquet servie sur la cimaise par un bonhomme qui vous chevrote des romances connues : les *Blés d'or* ou les *Peupliers*.

Mais, encore un coup, il serait bon que la glorification de ces Illustres fût laissée aux journaux illustrés et je ne comprends pas ce rapetissement de la littérature devant le Peintre. Elle sait pourtant ce qu'elle doit attendre de lui, quand la critique n'est pas agenouillée et la louange hyperbolique au gré de sa vanité roturière : mépris, dédain, négation de son aptitude à juger la cuisine à l'huile, infériorité proclamée de l'écrivain, qui descend au rang de plumitif quand il n'admire pas humblement.

LA FILLE DE Mme ANGOT

De la mère Angot
J'suis la fille (*bis*)
Et la fille Angot
Tient d'famille ! (*bis*).

Du coup, voici ressuscitée, au Théâtre de la Bourse, la gaieté qui illumina, jadis, il y a quelque quinze ans, feu l'Alcazar, *Humberto regnante*. Vivent les joyeux fantoches qui nous reviennent après avoir fait le tour du monde, et pas trop fatigués du voyage : les conspirateurs, et Larivaudière, et Pitou, et Pomponnet, et l'inénarrable T'énitz. En costumes frais, certes, et pimpants. Ils ont même ramené de leur lointaine excursion un ballet, un joli ballet tout blanc, élégant et gai, que les Bruxellois ravis ont lorgné avec rage, de même qu'ils avaient dévoré des yeux, au deuxième acte, le bal du Directoire : les modes du temps, scrupuleusement observées dans les toilettes féminines, ont décidé du sort de cette reprise. Grâce aux robes fendues et au ballet tout blanc, *la Fille de Mme Angot* a pu se passer, ou à peu près, de Judic ou de Théo, qui furent, on le sait, la « raison d'être » de sa réapparition à Paris, et, indirectement, celle de sa mise en scène au théâtre de la Bourse, puisque nous ne pouvons nous empêcher, par un simiesque besoin d'imitation dont la cause demeure inexpliquée par les savants, suivre Paris jusque dans les reprises de ses opérettes.

Les deux divettes ont été quelque peu regrettées, on l'admettra sans peine. Et même les artistes du début : Desclauzas, Luigini, Mario Widmer, que la bonne volonté des interprètes actuels ne fait pas oublier. L'artiste chargée du rôle de Clairette,

Mlle Weyns, qui l'a joué, assure-t-on, deux cent cinquante fois dans de lointaines républiques américaines, y met un réalisme excessif : elle est vraiment trop dame de la Halle, et pas assez Clairette. M. Favart, qui personnifie le chansonnier Pitou, a de la voix, mais il manque d'entrain et de jeunesse. M. Lortheur apporte au personnage de Larivaudière ses qualités d'amusant comique. Très lourds Pomponnet et Trénitz. Il y a heureusement, pour sauver cette interprétation cahotante, une fort jolie femme, Mlle Blanche Joly, qui joue en artiste le rôle de Mlle Lange. C'est à elle qu'est allé le succès de la première soirée, succès mérité par un jeu naturel, élégant, et par une diction parfaite. Un léger enrouement n'a pas permis d'apprécier entièrement Mlle Joly comme chanteuse : elle paraît avoir un contralto bien timbré. Le superbe costume qu'elle porte au deuxième acte dénote, au surplus, une femme de goût.

Concours du Conservatoire (1)

Déclamation (hommes), professeur : M. Monrose. — 1er prix : M. Vennekens ; 2e prix : MM. Henrion et Bajart.

Petite chronique

M. Henri Bauer consacre au théâtre de Bayreuth, dont les représentations commencent aujourd'hui, un « premier *Gil Blas* » des plus élogieux.

« Il est impossible, dit-il, d'atteindre une perfection égale à celle des solennités de Bayreuth. Où rencontrer un théâtre, conception idéale d'un homme de génie, magnifique réalisation de ses plus hautes espérances, édifié d'après ses plans, approprié à une destination unique, la divulgation de ses ouvrages ? Ce n'est point assez ; les plus fameux artistes de l'Allemagne se font un honneur de concourir à cette révélation d'un art sublime qui est aussi une fête nationale. Ainsi j'ai pu, en 1886, admirer la réunion de trois tragédiennes lyriques comme nous n'en entendons plus à Paris : la Materna de Vienne, la Malten de Dresde, la Sucher de Hambourg ; à côté d'elles des partenaires tels que MM. Vogl, Winkelmann et Gudehus. Ces artistes parurent tour à tour dans les rôles d'Yseult et de Kundry, de Tristan et de Parsifal, ce qui ajoutait à la puissance du sujet la variété de l'interprétation. Assurément le cabotinage et les sottes vanités sont bannies de ce lieu sacré où des virtuoses à la réputation assise consentent à se succéder en un même emploi. Jusqu'aux plus petites parties, aux places de coryphée, de choriste, sont tenues par des artistes connus. L'orchestre composé d'instrumentistes réputés est soumis à l'intelligente discipline de deux musiciens d'élite, MM. Lévy et Mottl. Enfin tous les théâtres de l'Allemagne avec leurs orchestres prêtent aux représentations modèles leurs meilleurs sujets et coopèrent à ce merveilleux et incomparable ensemble. »

Vives louanges, aussi, pour notre compatriote Ernest Van Dyck, chargé, avec MM. Gudehus et Winkelmann, du rôle de *Parsifal*, mais que M. Bauer considère, à tort, comme Français.

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

Pour finir, ces lignes de tardive justice :

« Les époques héroïques pour les littératures et les arts comme pour les peuples sont les périodes de combat ; l'injustice et l'ignorance des foules, les préjugés stupides contre un art inconnu ou incompris suscitent par réaction l'admiration, le dévouement et le prosélytisme. Avant vingt ans, personne ne reprochera plus à Wagner d'avoir, étant Allemand, pensé et parlé sur certains points comme un Allemand, et tout le monde conviendra qu'il fut un des plus rares génies dont l'humanité puisse s'honorer. Alors, les inventeurs du drame-chant au vingtième siècle traiteront dédaigneusement les admirateurs de la première heure et se moqueront de leur timidité et de leur réserve. »

On nous écrit de Namur : M. Jean Rosel-Woitrin, président du Cercle *Le Progrès*, a eu l'heureuse idée d'organiser des expositions spéciales ouvertes aux jeunes artistes namurois. L'ouverture officielle du troisième Salon a eu lieu dimanche dernier, à midi, dans une des salles de l'hôtel-de-ville. Etaient présents : MM. de Montpellier, gouverneur de la province ; baron Falon, député permanent ; Mélot, représentant ; Cuvelier, bourgmestre, et le conseil communal au complet.

« Nous plaçant à côté des institutions nées avant nous, a dit le président dans son discours d'ouverture, nous nous sommes donné la tâche de tendre une main amie aux jeunes artistes et particulièrement aux jeunes peintres.

« Nous connaissons l'action lente mais sûre de cette sorte d'empoisonnement par le dédain, l'injustice, la méconnaissance, développant chez les artistes, chez les jeunes surtout, le dégoût et le découragement. Combien souvent les déboires des débuts ont empêché l'éclosion du talent !

« C'est pour réagir contre ce mal, appelé *Belgica morbus* par un de nos meilleurs écrivains dans une récente publication, que nous avons organisé nos expositions spéciales ouvertes aux jeunes.

« Grâce à vous, Messieurs, notre œuvre est viable, et notre but sera atteint si elle sauve du doute et du désespoir, çà et là, quelques artistes dont le talent est prêt à s'affirmer. »

M. le gouverneur a répondu en félicitant M. Rosel de tout ce qu'il faisait dans l'intérêt de l'art à Namur. « C'est un honneur, a-t-il dit, pour la ville de Namur, de posséder un Cercle comme *Le Progrès*, qui s'attache à faire progresser toutes les branches de l'art ». Il a promis ensuite de s'entendre avec le Ministre des Beaux-Arts, pour qu'il soit accordé aux artistes les plus méritants des bourses de voyage.

Après une allocution du bourgmestre, a commencé la visite du Salon, plus fourni que les précédents et qui renferme des œuvres de mérite.

M. Antoine se propose de faire jouer au Théâtre-Libre, l'hiver prochain, les ouvrages suivants : *La Patrie en danger* d'Edmond et Jules de Goncourt ; *Riquet à la Houppe* de Théodore de Banville ; *la Mort du duc d'Enghien* de M. Léon Hennique ; *les Résignés* de M. Henry Céard ; *le Sycomore* de MM. Paul Alexis et Georges Moore ; *le Roi Lear*, de MM. Paul Adam, Viélé-Griffin et Gustave Kahn ; *Yantis* de M. Jean Lorrain ; *Guite* de M. Jean Ajalbert ; *l'Amante du Christ* de M. Darzens ; *les Revenants* d'Emile Ibsen ; et peut-être l'*Ompdrailles* de Léon Cladel, *le Capitaine Fracasse* ou *Enguerrande* de M. Emile Bergerat.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — **Pour une voix de femme** (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa . . . . . fr.	25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — **Pour une voix d'homme** (*ténor*).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — **Pour une voix d'homme** (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume grand in-8° de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 31. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 29 JUILLET 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

HENRI DE BRAEKELEER. — EL MOGREB AL AKSA. — LES MEININGER ET LE THÉATRE LIBRE. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

HENRI DE BRAEKELEER

La mort a pris l'un de nos plus beaux peintres. Inconnu ou méconnu de la foule, il laisse, dans le cœur des artistes, le souvenir d'un art savoureux et riche, d'une merveilleuse intimité, et dont l'harmonie, si chaude en ses colorations ambrées, égale les plus belles pages des maîtres d'autrefois. Il y a deux ans, les Vingtistes, ces faiseurs de révolutions, invitaient Henri De Braekeleer à exposer parmi eux, affirmant ainsi, une fois de plus, leur admiration sympathique pour toutes les manifestations d'un art personnel et libre (1). Le triomphe de l'artiste, en cette exposition, est trop récent pour qu'il soit nécessaire de le rappeler. Nous nous bornerons à citer l'élogieuse et si juste appréciation que fit de l'artiste notre collaborateur Camille Lemonnier, dans son *Histoire des Beaux-Arts en Belgique*.

Henri De Braekeleer, qui apparaît en 1862, clôture la tradition de Leys, en l'élargissant dans une formule rationnelle et définitive; elle ne peut plus, après lui, que s'amoindrir, et, en effet, les peintres qui ont tenté de la perpétuer dans son mode archaïque, Cleynkens, Neuhuys, etc., n'ont abouti qu'à exagérer les exagérations originelles, sans les renouveler par le sentiment de la vie. Il l'épure, au contraire, de son vice fondamental : la rigidité cadavérique des personnages calqués sur les missels gothiques, la convention du style et du caractère substituée à l'impression directe de la nature, l'élément contingent, accessoires, costumes et ordonnances, prédominant sur l'élément humain proprement dit, enfin la réalité permanente, la sensation profonde des êtres et des choses, le milieu social actuel oblitérés au profit d'une fabrication curieusement artificielle.

Tandis que le maître s'applique à refléter les primitifs, l'élève part de son imitation pour refléter certaines particularités de l'existence anversoise.

Il ne représentera pas le large courant des rues avoisinant le port, le cahotement lourd des haquets au pas lent des énormes chevaux de la Frise, le mouvement

(1) Henri De Braekeleer exposa aux *XX* : *Les Potiers* et l'*Homme à la chaise*, à M. Eugène Marlier; *le Broyeur*, à M. Delefortrie; *la Blanchisserie*, à Mme Van Cutsem; *la Salle des brasseurs*, à M Vergifosse; *le Dévideur* et *les Roses*, à M. le Dr Lequime; *Une vue d'Austruweel* et *Accessoires de cuisine*, à M. Clarembaux; *Portrait*.

des bassins et leur activité rythmée, les solides armatures des corps trapus et déployés dans de grands gestes réguliers : cette grosse dépense de sève ne va pas à ses instincts de contemplation. Il préfère la songerie dans la solitude des rues verdoyantes, le spectacle tranquille des toits baignés de lumière, par dessus un horizon de clochetons, de tourelles et d'aiguilles, l'étude recueillie d'un corridor empli de pénombres, d'un bout de cour envahi par les pariétaires, d'une chambre tendue de vieux cuirs de Cordoue, avec le tourbillonnement de leurs antiques poussières pareilles à la cendre des jours révolus ; et fidèle à ses prédilections, il peint les actions peu compliquées, l'appesantissement du sang chez les vieillards, la monotonie sommeillante et le végètement de la vie dans les ménages de province, puis encore la calme régularité des professions solitaires, le travail du cordonnier et du tailleur en chambre, la silhouette ployée d'un liseur et d'un géographe prodigieusement attentifs à déchiffrer les lignes d'une mappemonde et les caractères d'un vieux livre, la rêverie immobile d'un bonhomme pétrifié dans le coup de soleil d'un grand ciel pâle, et, d'autre part encore, la végétation fourmillante d'un jardin, les sombres intérieurs du petit peuple éclaboussés des clartés rares tombant à travers les carreaux quadrillés des fenêtres, l'humidité froide des vieilles églises silencieuses ; enfin, la concordance de l'habitation et de l'habitant, exprimée au moyen d'une humanité gourde et rabougrie, les épaules et le buste tassés, les jambes hydropiques, les chairs molles, comme gangrenées par le vice des ancêtres.

Comme toutes les villes qui ont un passé, Anvers se partage en deux cités nettement tranchées : l'une, qui est faite des agglomérations nouvelles, larges artères filant droit et bordées d'édifices symétriques, d'une architecture souvent surchargée, avec des saillies de balcons, des reliefs d'ornementation, un style décoratif pompeux et cossu, ainsi qu'il sied pour loger de récentes fortunes largement gagnées dans le négoce et la finance ; l'autre, qui a conservé l'originalité primitive, l'usure du temps, le frottement des existences antérieures, enroulée, celle-là, dans un écheveau de ruelles noires emplies par la fumée des cheminées, avec des files inégales de maisons bâties à briques et à bois, aux profils rechignés, ici des auvents vermoulus et ourlés de moisissures, là des cages vitrées losangées de carreaux vert bouteille et demi-croulantes sur le passant, puis encore des toits projetés, des pignons dentelant un pan de ciel entrevu d'en bas, des murailles lézardées comme des visages de patriarche, des portes massives, trouées de judas guillochés et garnies de serrureries compliquées ; des échappées de cours semblables à des puits, avec la silhouette étrange d'une pompe hérissée de ferrailles. Dans ce milieu vit un peuple lent, assoupi, attaché aux coutumes surannées, d'un aspect maladif et débile, l'œil glauque, la face blême, la tête pesante entraînant le corps, race à part dans la transformation incessante et le tumultueux mouvement de l'autre population, celle qui brasse l'or, trafique avec les Indes et habite des palais.

Un peintre nourri à l'école de Leys et porté en raison de ses aptitudes de coloriste à refléter la magnificence des maîtres hollandais, comme l'était Henri De Braekeleer, devait être séduit extraordinairement par le tassement de ces petits êtres rabougris dans les demeures noires rayées de coups de lumière obliques et sombrement reluisantes d'éclairs furtifs, de rampes polies, de cuivres soigneusement entretenus, de fers éclatants comme des miroirs. Ajoutez que, dans cette atmosphère sourde et moite, la moindre tache de couleur, robe, meuble, tenture, carnation des mains et des têtes, prend une patine particulière, à base de noir, un large chatoiement obscur, une sorte de vibration éteinte de tons appuyés dans le milieu et pâlissant sur les bords, à l'opposé des colorations finement grises, que la lumière ample des grandes fenêtres répand dans les maisons bourgeoises, comme une poussière argentine.

Celui qui, à Bruges, à Malines, à Anvers, à Amsterdam, à Haarlem, à Cologne, a vu le contraste de la vie au soleil, dans de vastes appartements ouverts, et des mystérieuses existences enfoncées dans des chambres closes, éclairées de baies étroites, où l'humidité met des rougeoiements de rouille, des verdissements de mousses, une floraison vague de lèpre, n'aura pas de peine à comprendre le charme de ce délabrement pour les yeux d'un peintre ; et du même coup, il saisira la signification de l'art de Henri De Braekeleer.

Il faut voir en lui l'accord des aspirations et de la réalisation, le beau métier de l'artiste en conformité avec les instincts de l'homme, lui-même lent, un peu lourd, porté aux songeries plus qu'à l'action, et, en vertu des lois d'assimilation, se complaisant parmi les créatures sommeillantes et les maisons muettes ; d'autre part, l'élargissement de la tradition de Leys dans un genre qui, du moins, laissera après lui une émotion et perpétuera un des aspects de la ville maternelle, en même temps que la touchante image des vieilles gens fidèles au passé, les mains tremblantes encore, dirait-on, du bercement des berceaux d'où nous sommes sortis.

Mais l'enseignement qu'il reçut du maître anversois n'expliquerait qu'imparfaitement cette originalité, l'une des plus hautes qu'ait produites l'école, et celle-là, indubitablement avec trois ou quatre autres, que l'avenir retiendra, si l'on ne tenait compte d'une parenté venue de Hollande à ce beau peintre minutieux et large, dont le coloris, par moments, semble attisé avec de la braise.

Van der Meer de Delft, ce Titien du Nord, laissa

en effet, dans ses prunelles, l'éblouissement de ses prodigieux ors roux; à son exemple, il rechercha les spirales enflammées des poussières montant dans un rayon, les jaunes effets de lumière projetés dans le fauve des atmosphères, les tons mordorés des vieux cuirs constellés de floraisons, la tache sang de bœuf des toits flamands, tournant à la pourpre sous le soleil de midi, la perspective envermeillée d'un escalier plongeant dans des pénombres graduellement illuminées, et ailleurs, la filtrée d'un éclair sous les joints d'une porte ou d'un contre-vent, puis crevant sur les parquets, les murs, les tentures et noyant tout dans ses pâleurs chaudes.

L'*Atlas* du Musée de Bruxelles, l'*Imprimeur* et l'*Homme à la fenêtre*, du peintre d'Anvers, peuvent lutter avec les compositions du magicien de Delft : tous deux ont leur fournaise qu'ils alimentent avec le feu des colorations, presque également prestigieux dans l'exécution, avec un souci considérable des plis de la peau, des cassures d'un vêtement, des fibres d'un tissu, des déchiquetures d'un parchemin, des égratignures d'une tapisserie, de tout le détail, mais subordonné à l'ensemble. On peut leur reprocher la prédominance d'un ton favori, le rouge chez le vieux peintre, tourné chez le jeune au rose vif, et parfois la lourdeur des pâtes, conséquence d'un labeur excessif; mais l'un et l'autre peignent selon leur tempérament, massifs tous deux, travaillant la pâte comme les sculpteurs travaillent la terre, amoureux des reliefs solides, des formes accusées, des valeurs puissantes, et ayant un outil robuste au service d'un œil étonnamment attentif.

EL MOGREB AL AKSA

(Une ambassade belge au Maroc)

Extraits du livre de M. Edmond Picard, actuellement sous presse et qui paraîtra en décembre (1).

Jeudi, 22 décembre 1887, de Tanger au Cap Spartel.

Dans la paix d'une après-midi sereine, soulagés par ce départ qui nous sort de notre longue pause à Tanger, botte à botte nous chevauchons. L'étape sera courte : onze kilomètres jusqu'au Phare où nous passons la nuit. Rien qu'une mise en train, une affirmation que nous sommes en route.

Nous gravissons la montagne, entre les jardins des villas européennes, humides encore des averses d'hier. Sur le chemin, des débris de végétation charriés par les eaux cascadantes, des amas de sable, des cailloux déchaussés, des fanges aussi aux lieux bas, un pont écroulé. Et dans l'atmosphère la senteur fraîche et saine des choses récemment lavées. Désopprimés de nos ennuis, apaisés, presque silencieux tant notre causerie monosyllabise nos sensations rêveuses, nous allons d'une allure berçante, toutes pensées se projetant en faisceau vers cet inconnu prochain maintenant : Méquinez?

(1) Suite. Voir notre numéro du 15 juillet.

Nous atteignons les plateaux aux buissons de lentisques en dômes surbaissés. Plus d'arbres. A droite, dans les grandes échancrures de la côte, la mer encore émue des rafales que la nuit a calmées. Devant, et à gauche, de longues ondulations désertes, monotones, grandioses, avec des crêtes de rochers surgissantes inclinant vers le rivage leurs palissades.

Un bain de douceur. La large pacification d'une nature tranquille et forte. Rien de petit, rien de joli, rien de court. Des lignes simples se prolongeant d'un contour aisé et noble en de profonds lointains. Des teintes en grandes masses, posées en belles couches solides. Un paysage immense, se livrant d'un coup-d'œil, fait de ces simplicités : des monts, la mer, le ciel. Un ensemble épique et reposé où rien ne bouge, parce que tout détail y disparaît. Nous sentons que, sur la route où nous progressons, dans cet horizon de lieues et de lieues, nous apparaissons ainsi que des cirons dans l'herbe.

Des montées et des descentes en pente douce, toujours au pas, en voyageurs raisonnables, qui commencent un long trajet et ménagent leur monture. Le Phare reste invisible, mais la route des puissances, clairement tracée, nous y mène de son fil sûr. La solitude augmente : plus d'habitations; le vide, tel qu'il dort sur nos plateaux des Ardennes.

Au contournement d'un ravin, tout à coup un portique de feuillage : de très vieux oliviers, et entre leurs rameaux une baie lumineuse en laquelle apparaît enfin, encadré sur le fond rouge du couchant, le Phare, dressant son fût solitaire, sur un palier du Cap dont les lourdes roches le dominent et le portent à leur flanc comme un jouet. Maintenant on entend bêler les flots. Le soir tombe.

Nous approchons. Une bâtisse carrée, massive, symétriquement crevée de meurtrières, piédestal de la tour coiffée de sa lanterne. Un aspect de château fort. Un phare bastionné.

Personne. Du pommeau de nos cravaches nous heurtons les bois lourds de la porte qui fait brèche en fer-à-cheval dans le mur. A l'intérieur, le bruit de babouches traînant leur glissement sur les dalles, et dans le bâillement des battants qui s'ouvrent, un personnage : longue silhouette de vieillard maigre, accoutré à l'européenne, tête nue, à lunettes, cascatelle de blancs cheveux bouclés, type de violoncelliste fatigué. C'est apparemment le gardien, le vieux Gumper, Autrichien échoué ici en épave, sur l'antique Ampelusium, la montagne aux vignes, dont souventes fois on nous a parlé à Tanger, veuf, entomologiste, polyglotte, collectionneur de monnaies, joueur d'accordéon, à la nuit grimpant là haut déclore l'œil énorme qui, depuis vingt ans, darde les rayons de sa prunelle étoilée à trente milles sur l'Océan.

Peut-il nous loger? — Oui, par terre; il y a deux lits, mais les inspecteurs ne prétendent pas qu'ils deviennent lits d'auberge. — Peut-on manger? — Oui, mais peu de chose; du pain, des œufs, du thé, des sardines, du fromage. Et aussi de la bière de Vienne, de la bonne bière de Vienne!

Un maure souffreteux emmène nos chevaux, et nous entrons. Le bâtiment est du modèle arabe. Un patio, et, au milieu, une fontaine chevrotante. Autour, sous la galerie quadrangulaire, des pièces s'ouvrant. Dans une, Gumper nous introduit.

C'est une cellule, un cachot très propre, dallé, crépi, peu meublé. Ici nous souperons sur la table, puis sous la table nous dormirons. Une femme, de l'âge auquel la jeune fille se fane en vieille fille, grande, sèche, à visage de religieuse. — Est-ce à vous, M. Gumper? — Oui. — Polyglotte, elle aussi, comme si

les navires de toutes nations qui passent au large lui enseignaient par signaux leurs langues. Coup sur coup, tâtant quels nous pouvons être, elle a, de sa voix contraltante, modulé de l'allemand, de l'espagnol, de l'anglais, du français. Et son père ajoute : Elle parle l'arabe.

Sortons pendant que la fille prépare le repas frugal et que le père monte là-haut allumer la lampe marine à prismatiques persiennes de cristal. L'ombre envahit le site sévère et désert. Tout près de nous, au pied des falaises, la mer continue ses bêlements, en un bruit et un arrière-bruit de douloureuse misère. Murailles noires crêtées d'une ligne admirable, tantôt à déchiquetures, tantôt à souples contours, les rochers dévalent du haut du Cap vers la plage. Au dessus, des nues fuient par le ciel clair, effrayées ou importunées de ce bruit et de cet arrière-bruit de douloureuse misère qui ne cesse pas, qui ne cesse pas ! Le Phare a lui doucement, d'une lumière malade, ouvrant mal sa paupière : puis, dans l'obscurité nocturne plus intense, est devenu brillant, est devenu ardent. Aux détours de notre flânerie, il disparaît et reparaît, nous guettant de haut, de loin, cyclope jaloux de sa montagne. Nous nous attardons au milieu des harmonies sublimes où même les choses silencieuses résonnent dans l'universel concert. Voici que la lune vient regarder à son tour et verse sur les monts et les flots l'inondation de sa clarté polaire. Dans les taillis des cris doux d'oiseaux que nos pas inquiètent, dans les airs des cris perçants et tristes d'oiseaux migrateurs. Et cette pensée planant sur tout comme un souvenir et comme une aspiration, que là-bas, là-bas, au loin, derrière cette uniformité liquide arrondissant sa calotte sur la sphère, il y a l'Amérique !

Tard nous rentrons. Depuis longtemps dans la cellule propre est prêt le repas frugal. Le vieux Gumper nous tient compagnie, bavardant, la langue déliée, mais un peu dur d'oreille. Il étale des monnaies grecques, carthaginoises, romaines, marocaines, ramassées dans les rochers et dont il a pleins de petits sacs : Ma fortune, dit-il. Puis c'est une collection de libellules destinées à notre compatriote M. de Sélys. Il parle de « son Phare » où il n'a vu qu'un naufrage. Il disserte sur le commerce, la diplomatie, la navigation, la politique, d'une voix discrète, flegmatique et raisonneur. Et finit par jouer sur son accordéon, auquel manquent plusieurs notes, des airs germaniques mélancoliquement valseurs, qu'à demi somnolents nous écoutons avec des souvenances vagues d'enfants s'endormant aux chants des nourrices.

Vendredi, 23 décembre, du Cap Spartel au Tahaddart.

Les nues fuyardes qui traversaient hier soir le ciel se sont cette nuit soulagées d'amples ondées, et ce matin, quand nous nous levons, avant le jour, les buissons s'égouttent de cette grande mouillure.

Nous voici en route à la brisure de l'aube, invigorés par des ablutions à la fontaine du patio sous laquelle nous nous sommes mis nus. Le maure souffreteux qui a soigné les chevaux marche devant. Il nous conduit aux grottes d'Hercule, ici près.

Hercule ! les grottes d'Hercule ! Cette côte est hantée des souvenirs de l'athlète demi dieu : derrière nous, les Colonnes, devant, à Larache, le jardin des Hespérides et son dragon.

Le chemin ruisselant d'eau, encombré de rocailles jaunes, dévide sur le versant ses sinuosités. Bientôt le Phare disparaît. C'est fini maintenant de l'Europe, bien fini. Nous sommes hors commerce.

A pas hésitants, nos chevaux descendent à travers les rocailles croulantes, glissantes. Les grottes confinent au rivage, ce sont les marées qui, du coup de gueule de leurs vagues, en ont rongé les excavations. On y pénètre par en haut. Une salle souterraine baignée de clair obscur ou plutôt d'obscur clair, avec, sur la mer, un porche éblouissant de plein air, qu'assiègent brutalement les flots sonores jaillissant en gerbes, et que des vols d'oiseaux raient d'une strie fugitive. Une salle d'assemblée pour des héros scandinaves. Quelques Arabes y taillent grossièrement dans le calcaire les petites meules que les femmes du pays font tourner à la main et qui laissent dans la farine les grains sablonneux de leur matière friable. Ils se sont arrêtés à notre venue, debout, au fond, immobiles dans leurs djillabas, en un groupe de morts surgis de leurs tombeaux.

Le guide nous quitte, et botte à botte nous chevauchons sur la plage, marbrée de lagunes, de la grande Atlantique, étrange de solitude et de silence humain. Il a pluviné d'abord, mais le vent tourne au nord et l'atmosphère a reconquis sa transparence divine. L'horizon se décore royalement d'un arc-en-ciel mutilé. A notre gauche des dunes enverdurées d'une végétation basse, à droite l'incessante retombée en volutes fumantes des vagues accourant du large avec leurs crinières blanches, bondissantes : les cavales de Neptune ! C'est là qu'a navigué Hannon en son périple, et Vasco de Gama. Nos âmes se fondent en d'inexprimables sensations de liberté et de virilité. Oh ! si loin de tout le souci social ! Oh ! si dégagé de l'habituel petit de la vie !

Ainsi toute la matinée. Vers midi nous sommes au fleuve, au Tahaddart. Dans un vaste estuaire de sable, il barre la plage de son cours limoneux et rapide, ruban miroitant et défilant, large d'une centaine de mètres.

Personne. Des traces de pas profondes et emmêlées dans le mouvant terrain d'alluvion, nous ont menés à la rive. Tout près pourrit la charogne d'un mulet A l'autre bord deux barques attachées. C'est le passage d'eau. Nous hélons. Des paquets gris remuent et se dressent : les bateliers en djillabas qui, étendus sur le sable, avec lui se confondaient. Ils arrivent en ramant, sordides. Faut-il se confier à ces sauvages à figures de bandits, qui nous regardent curieusement, d'une misère à leur faire convoiter jusqu'aux boutons de nos culottes ? Et ce bateau plat, qui fait eau, plus mal charpenté qu'une pirogue d'anthropophages ? Et ces lieux solitaires, tristement sinistres : un grand navire a fait naufrage ; sur le rivage, à demi enfouis, les débris de sa mâture et de sa carène.

Le chef de l'équipe parle et gesticule. Nous devinons qu'il faut descendre de cheval. Et nos bêtes ? Il explique qu'on les prendra à la traîne. Allons, embarquons. A l'arrière un homme tire par la bride nos montures dessellées. Elles prennent le courant sans résister et nagent, le col tendu, renaclant.

Nous sautons à terre. Nos chevaux grimpent la berge et d'un grand tressaillement vaporisent autour d'eux en poussière l'eau qui les glaçait d'une cuirasse luisante. Un cavalier en burnous blanc arrive, criant : Baschadour ! Baschadour ! C'est un chef, un caïd, sorti nous ne savons d'où. Il a appris que le ministre approche et veut lui faire honneur. Il se pose en vedette, encapuchonné, superbe, le long fusil en travers sur l'arçon de sa selle rouge.

Cependant sur la route que nous avons suivie, pointent des figurines cheminantes, à la file, espacées : c'est notre caravane qui a quitté Tanger cette nuit. Successivement les voici au bord

du fleuve, s'agglomérant, et le passage s'organise. On débâte les mulets et les ânes, on empile les colis. Les deux barcasses commencent un va-et-vient qui durera jusqu'au soir, bruyant, tumultueux et que nous regardons assis sur une épave. Les bêtes tantôt remorquées, tantôt livrées à elles-mêmes, et alors zigzaguant dans le courant à plaisir, marsouinant.

Le vent s'est fixé au nord. Le soleil descend dans l'Atlantique sans l'écran d'un seul nuage. Le froid pince. Tout ce qui a passé s'achemine à travers les dunes vers le campement. Remuons-nous. Réchauffons-nous. Suivons la bande qui s'égrène et se perd dans la nuit qui prélude, à travers le velours émeraude des thuyas.

Le camp! Nous entrevoyons la mêlée que font ceux qui le plantent et entendons leur rumeur. Des tentes blanchissent l'herbe rase de pyramides coniques; on fixe leurs piquets à coups de maillet mats dans la terre molle. Les bêtes broutent, entravées aux paturons, sur une ligne. Le cuisinier, au visage glabre d'eunuque, enturbanné de blanc, a allumé des réchauds qui donnent à son abri un air de forge, et il trousse un poulet avec des doigts chargés de bagues. Des appels et des réponds cinglent l'air. Bastiano va, vient, court, saute, en sergent de bataille. Il veut que tout soit au port d'arme quand le ministre arrivera.

Il arrive à la nuit faite. Sicsù et nos deux ingénieurs forment son état-major. Il y a aussi un pharmacien de Tanger qui droguera l'ambassade s'il y a nécessité. Ils sont en route depuis dix heures du matin. Quelques chefs de légations leur ont donné la conduite au départ. Ils ont fait halte au Cap Spartel et sont en grand appétit. Tant mieux! Allons! au Comédor! la grande tente ovale, blanche et bleue, qui sera notre salle à manger. La table est dressée et le service ne se fait pas attendre. On mange, on boit, on bavarde, on rit, on toaste. L'appareillage est bon, car c'est un vent de belle humeur qui souffle.

Vers minuit, bonsoir! Chacun cherche son gîte. Des chiens errants venus des douars du voisinage détalent. On heurte des maures empaquetés dans leurs djillabas, dormant au clair de lune, serrés en troupeau ou comme des sacs là jetés. Les bêtes aussi, debout, couchées, ne bougent plus. Un grand silence, un universel sommeil que berce de son ronron traînant, ainsi qu'une bonne mère, l'Atlantique résignée à l'insomnie de ses marées.

LES MEININGER ET LE THÉATRE-LIBRE

Les représentations des Meininger, qui ont passionné les artistes et que la solennelle bêtise du public, encouragée par les journalistes du Bel-Air, a laissé passer sans y rien comprendre, ont eu du retentissement à Paris. Une polémique assez vive et très intéressante vient de s'engager. Nous croyons utile de publier l'un des documents de cette polémique, une lettre écrite à M. Sarcey par M. Antoine, directeur du Théâtre-Libre, qui a fait le voyage de Bruxelles pour suivre les représentations allemandes, aussitôt que la clôture de sa campagne théâtrale lui en a donné le loisir. Il apprécie les Meininger en homme de théâtre, et sa lettre contient une foule d'observations judicieuses.

Cher maître,

Votre dernier feuilleton est venu me trouver et me troubler dans le petit coin où je suis au vert. Il faut vous dire que je reviens précisément de Bruxelles, où j'avais passé une quinzaine à suivre cette troupe allemande. Vous savez que je vais donner cet hiver la *Patrie en danger* et je rêvais à ce propos une expérience intéressante sur les foules. Aller voir les Meininger était donc tout indiqué.

J'ai dit : *troublé*, parce que vous revenez à ce propos avec fermeté sur des théories qui vous sont chères et que M. Claretie semble confirmer par ses critiques. Quel dommage que vous ne soyez pas venu là-bas; nous aurions eu votre impression toute crue, tandis que vous n'avez vu et senti qu'à travers un autre.

Je suis, depuis que je vais au théâtre, embêté de ce que nous faisons avec nos figurants. Si j'en excepte, en effet, *la Haine* et le cirque de *Théodora*, je n'ai jamais rien vu qui m'ait donné la sensation de la multitude.

Eh bien! je l'ai vu chez les Meininger! Je vous cherchais des yeux à la Monnaie certains soirs, où j'aurais été bien heureux de causer avec vous, là, sur le terrain. Ils nous montraient des choses tout à fait neuves et fort instructives. M. Claretie peut avoir raison pour *Jules César*, que je n'ai pas vu malheureusement; mais *Guillaume Tell* ne m'a point fait du tout penser à l'Eden, et je souhaiterais que la cour d'*Hamlet* ressemblât à celle de Léontès du *Conte d'hiver*.

Savez-vous d'où vient la différence?

C'est que leur figuration n'est pas comme la nôtre composée d'éléments ramassés au hasard, d'ouvriers embauchés pour les répétitions générales, mal habillés et peu exercés à porter des costumes bizarres ou gênants, surtout lorsqu'ils sont exacts. L'*immobilité* est recommandée presque toujours au personnel de nos théâtres, tandis que là-bas, les comparses des Meininger doivent jouer et mimer leur personnage. N'entendez pas par là qu'ils forcent la note et que l'attention est détournée des protagonistes; non, le tableau reste complet et, de quelque côté que se porte le regard, il s'accroche toujours à un détail dans la situation ou le caractère. C'est d'une puissance incomparable à certains instants.

La troupe des Meininger compte environ soixante-dix artistes des deux sexes. Tous ceux qui ne jouent pas un rôle sont tenus de figurer dans la pièce et ceci tous les soirs. S'il y a vingt comédiens occupés, les cinquante autres, sans aucune exception même pour les chefs d'emploi, paraissent en scène aux tableaux d'ensemble et chacun est le chef, le caporal d'un groupe de figurants proprement dits, qu'il dirige et qu'il surveille tant que l'on est sous l'œil du public. Cette obligation est telle que la femme de Hans de Bulow, l'une des étoiles des Meininger, ayant refusé ce service, qu'elle trouvait au dessous de son talent, fut congédiée, bien que son mari eût le titre et les fonctions de maître de chapelle du duc de Saxe. Il quitta, lui aussi, la cour ducale à la suite des incidents que provoqua ce conflit.

Ils obtiennent ainsi des groupements d'une vérité extraordinaire. Mais allez donc appliquer ceci sur nos théâtres et exiger même d'un comédien de cinquième ordre qu'il meuble le salon de la princesse de Bouillon! Et l'on est contraint de nous servir de braves gens qui ne savent guère ce qu'ils font là ni pourquoi ils y sont. Je connais ça; je figurais dans le temps aux Français avec Mévisto; nous allions ainsi voir de plus près les comédiens qui nous enthousiasmaient de la salle.

Eh bien! les Meininger s'y plient! Mlle Lindner, leur étoile, jouant la scène du Temps dans *Un Conte d'hiver*, figurait au tableau du lit de justice et mimait une femme du peuple avec autant de conscience et de soin qu'elle en apportait le lendemain

soir à interpréter le rôle capital d'Hermione dans la même pièce.

Voilà le secret de leurs foules qui sont absolument supérieures aux nôtres. Et je crois bien que, si vous aviez vu l'arrestation de Guillaume Tell et la scène de la pomme, vous auriez été ravi comme moi.

Il y avait dans ce *Guillaume Tell* une autre chose superbe : le meurtre de Gessler, arrêté sur un praticable étroit, formant chemin creux, à huit mètres au moins de la rampe, par une mendiante et ses deux enfants qui jouaient de dos une longue scène de supplication, barrant la route de leur corps, pendant que Tell visait Gessler. Vous auriez convenu là qu'un dos montré à propos donne bien au public la sensation qu'on ne s'occupe pas de lui et que c'est arrivé.

Pourquoi ces choses neuves, logiques et pas du tout coûteuses ne viendraient-elles pas remplacer ces insupportables conventions que tout le monde subit chez nous sans savoir pourquoi?

Le mot de *mécanique* dont s'est servi M. Claretie ne me semble pas très juste. Est-ce qu'à la Comédie, où certaines œuvres se répètent des mois entiers, tout n'est pas réglé mécaniquement? La mécanique des figurations est supérieurement perfectionnée dans les foules des Meininger, voilà tout.

La seule et sincère objection que je trouve à leur faire est celle-ci : c'est que dans ce même *Guillaume Tell*, par exemple, Schiller ayant écrit un rôle pour la foule, tous les figurants criaient la même phrase et *en mesure*. C'est lourd et faux. Mais ne pourrait-on résoudre les répliques de cette foule en une rumeur savamment combinée?

Si nous lui faisions crier : « Vive Gambetta! » par exemple, savez-vous ce que je ferais?

Je diviserais mes deux cents comparses en une dizaine de groupes, si vous voulez : des femmes, des enfants, des bourgeois, etc. Je ferais partir ces bourgeois *Vi...*, les femmes accélérant le rythme, commenceraient lorsque les autres attaquent *gam*, et je ferais traîner les gamins cinq secondes après tout le monde. C'est, en somme, un chœur à régler. Je suis bien sûr que la salle entendrait, dans une grande rumeur, *Vive Gambetta!* et si, comme le font les Meininger, les attitudes, les gestes, les groupements étaient diversifiés et variés avec le même soin, nul doute que l'effet *général* et *vrai* ne se produisît.

Dans les tableaux d'ensemble, le protagoniste tenant la scène peut rendre les silences vrais par un geste, un cri, un mouvement. Et si la foule écoute et voit l'acteur, au lieu de regarder dans la salle, ou, comme à la Comédie-Française, de contempler les sociétaires avec une muette, mais visible déférence, on trouvera naturel qu'elle écoute et que deux cents personnes se taisent ensemble, dominées, pour entendre un personnage qui intéresse chacun.

Je ne connais rien en musique ; mais on m'a dit que Wagner avait, dans certains opéras, des chœurs à multiples parties et que chaque série de choristes personnifiait un élément distinct de la foule, se fondait dans un ensemble parfait. Pourquoi, dans le théâtre parlé, ne ferions-nous pas ça? M. Emile Zola le voulait pour *Germinal* et ne l'a pas pu pour des motifs budgétaires que faisaient valoir les directeurs. Son dessein était de faire *répéter longtemps* les ensembles sous la conduite de comédiens figurants. Vous voyez, c'était le procédé des Meininger.

Notez que je ne suis pas du tout emballé, comme on dit, par eux. Leurs décors très criards, mais curieusement plantés, sont infiniment moins bien peints que les nôtres. Ils abusent des praticables et en fourrent partout. Les costumes splendides, lorsqu'ils sont purement *historiques*, et d'une richesse bête d'ailleurs, sont presque toujours d'un goût choquant, lorsque les documents n'existent pas, lorsqu'il faut faire œuvre d'imagination et de fantaisie.

Leurs effets de lumière, très réussis, sont le plus souvent réglés avec une naïveté épique. Ainsi, un fort beau rayon de soleil couchant, venant éclairer une très belle tête de vieillard mort dans son fauteuil, passait tout à coup au travers d'un vitrail, sans gradations, au moment précis où le bonhomme venait d'expirer, uniquement pour faire tableau.

Ainsi encore, après une pluie torrentielle extraordinaire, obtenue par des projections électriques, j'ai eu le chagrin de voir l'eau s'arrêter brusquement, sans transition.

C'était plein de choses de ce genre. Le même tapis de scène servant pour tous les actes ; les roches de la Suisse posées sur les costières ; ça sonnait le plancher dans les montagnes...

Les comédiens sont convenables et rien de plus ; plusieurs portent mal le costume ; tous les montagnards avaient les mains blanches et des jarrets aussi nets, aussi propres qu'à l'Opéra-Comique.

On me paraît, dans le recrutement des artistes, avoir surtout souci des voix fortes et des épaules larges, propres à draper magnifiquement les étoffes merveilleuses que le duc achète lui-même et pour lesquelles il fait de véritables folies. Il a, dit-on, dépensé 75,000 thalers pour la *Marie Stuart* de Schiller.

Les artistes n'ont pour la plupart qu'une fort mince éducation préparatoire. On cite les deux ou trois qui ont étudié à Vienne. Mlle Lindner, dont je parlais tout à l'heure, était danseuse il n'y a pas longtemps et ne se doutait pas qu'elle serait appelée, comme ils disent, *la véritable pucelle d'Orléans*. Presque tous, la bonne moitié au bas mot, débutent sans autre éducation scénique qu'une année ou deux employées à figurer et à jouer de petits rôles.

Je les attendais beaucoup, naturellement, au *Malade imaginaire*, qu'ils avaient affiché et qu'ils n'ont pas donné. Dans la *Douzième nuit* et le *Conte d'hiver*, ils nous ont montré trois comiques, dont l'un, Carl Görner, est de premier ordre.

Leur répertoire est fort varié. Ils ont même joué, à Meiningen, les *Revenants* d'Enrik Ibsen, dont j'ai une traduction. Leur duc avait eu l'idée, *très théâtre-libre*, de faire représenter ce drame à huis-clos, devant l'auteur et les critiques de la presse allemande invités. La pièce n'a pu être jouée publiquement, car elle est fort subversive, et je crois bien qu'au mois d'octobre elle vous étonnera un peu vous-même.

Un autre détail fort caractéristique, c'est la défense formelle faite aux comédiens et aux comparses de dépasser le cadre proprement dit de la scène. Personne ne se risque sur le proscénium. Et je n'en ai pas vu un seul, en une douzaine de soirées, avancer le pied à deux mètres du souffleur. Défense aussi de regarder dans la salle, d'ailleurs obscure. Presque toutes les scènes principales se jouent au troisième plan ; les comparses tournant le dos et fixant les acteurs occupés au fond de la scène.

Vous sentez bien que dans tout cela il y a des innovations intéressantes. Pourquoi ne chercherions-nous pas à nous approprier ce qu'il y a de bon?

Ça ne ressemblerait en rien à ce que nous voyons à Paris, et j'aurais aimé que vous fissiez le voyage. Vous nous auriez rapporté, sur ces questions techniques, des réflexions personnelles

utiles pour les gens du bâtiment, curieuses pour les autres. On m'a dit à Bruxelles que M. Porel était venu. Les grands directeurs auraient bien dû en faire autant, avec leurs metteurs en scène. Chacun y aurait trouvé son compte.

Bien entendu, cher maître, cette lettre est tout à fait entre nous. J'ai seulement voulu vous montrer, en mauvais français, selon mon habitude, que je ne perds pas mon temps et que je tâte sérieusement avant de risquer quelque chose. Je vais mettre un peu de ce que j'ai vu là-bas dans le drame de Goncourt et dans la *Mort du duc d'Enghien* d'Hennique. J'espère que cela vous intéressera, si j'arrive à faire ce que je voudrais.

Votre tout dévoué et très reconnaissant,

ANTOINE.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Mélancolies, douze mélodies pour chant et piano, par GEORGES WEILER. — Bruxelles, Schott frères.

Sœur cadette d'un recueil de mélodies qui parut il y a trois ans, l'œuvrette que voici a mêmes qualités d'écriture facile et d'exacte appropriation aux ressources de la voix. Elle a aussi, hélas! même banalité. Romances de salon, sentimentalité, de la mélancolie enrubannée, de la tristesse élégante, un deuil en crêpe... de Chine : art factice et superficiel qui ne laisse rien après soi qu'un vague parfum de musique plus ingénieuse qu'émue.

M. Weiler n'a aucune des maladresses du débutant et de l'amateur, quoiqu'il réunisse, pensons-nous, ces deux qualités.

Il « trousse » sa mélodie sans effort, il connaît la recette de l'accompagnement, il note habilement et rythme les paroles de façon congrue. Presque toutes ses mélodies, surtout celles qui sont d'un certain M. Trois Etoiles, que nous soupçonnons un peu être le musicien lui-même, sont d'une intelligente prosodie musicale. Mais, sans qu'on puisse précisément ressusciter, à propos de telle phrase, un motif déterminé, l'ensemble est lointainement de Massenet, ou de Godard, ou de Gounod. *Mélancolies*, c'est un nouveau *Poème des Souvenirs*, plus ferme d'écriture toutefois, et plus mûri.

Il nous paraît que la plume de M. Weiler pourrait faire mieux que de languissantes romances où se mêlent les inévitables « Dors, enfant! » les « Mon triste cœur » et les « Pourquoi dire non? » Et puis, la musique étiolée, les pâleurs mélodiques, les saules pleureurs harmoniques nous paraissent avoir suffisamment argenté les pianos. Les ténors en raffolent, de ce ruissellement de langueurs, et même quelques jeunes femmes au visage ovale, qui sont coiffées en bandeaux et portent des shalls sur leurs corsages montants. Mais ces choses sonnent faux à notre époque. Laissons-les aux *Keespsake* et au *Journal des Dames et des Demoiselles*, à défaut d'autre *Almanach des Muses*.

PETITE CHRONIQUE

Les premières correspondances envoyées de Bayreuth constatent unanimement l'excellence de l'interprétation de *Parsifal* et des *Maîtres-Chanteurs*. On cite en première ligne notre compatriote Ernest Van Dyck, qui a, paraît-il, admirablement chanté et joué le rôle de Parsifal. M. Scheidemantel, le merveilleux Kurwenal de 1886, a été superbe dans le rôle d'Amfortas. Jamais le chœur des Blumenmädchen n'avait été rendu avec autant de délicatesse et de charme.

Quant aux *Maîtres-Chanteurs*, qu'on jouait pour la première fois à Bayreuth, l'impression a été, nous écrit-on, colossale. Une triple acclamation a suivi la chute du rideau et l'on a appelé à grands cris sur la scène le chef d'orchestre, Hans Richter, qui n'a pas voulu paraître, conformément aux traditions wagnériennes.

Voici, pour ceux de nos lecteurs qui se préparent à faire le voyage, la distribution arrêtée pour les représentations du 1er et du 2 août. Celle des représentations suivantes n'est pas encore fixée :

PARSIFAL. — Parsifal, Van Dyck; Kundry, Mme Materna; Gurnemanz, Gillmeister; Amfortas, Scheidemantel; Klingsor, Planck.

LES MAITRES-CHANTEURS. — Walther, Gudehus; Eva, Mme Sucher; Pogner, Wiegand; Sachs, Reichmann; Beckmesser, Friedrichs; David, Hoffmüller.

Nous avons signalé, l'an dernier, l'audition d'élèves qui a clos la première année des cours de piano donnés par Mlle Louise Derscheid. Un exercice analogue a eu lieu jeudi dernier, dans la salle Günther. Les invités du jeune professeur ont constaté avec satisfaction les excellents résultats produits par son enseignement méthodique et consciencieux. Une demi-douzaine de jeunes filles, parmi lesquelles deux pianistes déjà sûres de leur mécanisme, Mlles Van Mierlo et Coppée, ont exécuté diverses compositions de Clementi, de Mozart, de Dussek, de Mendelssohn et de Bach : programme sérieux, on le voit, affirmant les traditions classiques et le caractère vraiment artistique du petit conservatoire de piano que dirige Mlle Derscheid.

Une école du même genre sera ouverte prochainement pour la musique vocale. C'est également une jeune fille qui en prend la direction, Mlle Marie Bouré, élève de Faure, qui s'est fait applaudir comme chanteuse et qui est déjà, comme professeur, très avantageusement connue. Les cours commenceront le 1er septembre et seront donnés dans la salle Berden, rue Keyenveld. Les prix sont à la portée des bourses d'artistes : pour 15 francs par mois, les jeunes filles pourront suivre concurremment le cours de chant et celui de chant d'ensemble. Moyennant un supplément de 5 francs, les commençantes recevront en outre des leçons de solfège qui seront données par un professeur spécialiste. Il serait à souhaiter qu'à l'exemple des administrations communales de Schaerbeek et de Saint-Josse-ten-Noode, les administrations d'Ixelles et de Saint-Gilles prissent cette nouvelle école de chant sous leur patronage : l'initiative de Mlle Bouré aura des conséquences utiles et mérite d'être encouragée.

L'ouverture solennelle du Salon triennal d'Anvers aura lieu aujourd'hui, 29 juillet, à 1 heure. Les souscripteurs et les porteurs de cartes permanentes y auront seuls accès : les portes s'ouvriront à 11 1/2 heures. Du 30 juillet au 15 octobre, le Salon sera ouvert au public tous les jours dès 10 heures du matin. Jusqu'au 10 septembre, les portes seront fermées chaque soir à 5 heures, à 6 heures les dimanches; après cette date, à 4 heures en semaine, à 5 heures les dimanches.

Le catalogue général des œuvres exposées sera édité en langue flamande et en langue française : il sera vendu un franc l'exemplaire. Un catalogue spécial sera consacré aux salles réservées aux œuvres de NICAISE DE KEYSER et à celles de LOUIS GALLAIT; il sera vendu au prix de 50 centimes au profit de la *Caisse centrale des artistes belges*.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — Pour une voix de femme (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa . . . . . fr.	25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — Pour une voix d'homme (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — Pour une voix d'homme (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume grand in-8° de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

MIROITERIE ET ENCADREMENTS D'ART

Mon PUTTEMANS-BONNEFOY

Boulevard Anspach, 24, Bruxelles

GLACES ENCADRÉES DE TOUS STYLES

FANTAISIES. HAUTE NOUVEAUTÉ

GLACES DE VENISE

Décoration nouvelle des glaces. — Brevet d'invention.

Fabrique, rue Liverpool. — Exportation.

PRIX MODÉRÉS.

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 32. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 5 AOUT 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

L'ART ANCIEN AU GRAND CONCOURS. — IMPRESSIONS D'ARTISTE. — LIVRES. — INCIDENT MARGUERITE VANDEWIELE. — PAYSAGES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

L'ART ANCIEN AU GRAND CONCOURS

Que l'Exposition de l'art ancien soit une merveille et recueille en une de ces splendides corbeilles en porcelaine qui s'y trouvent étalées, tous les suffrages, qui donc en doute? Les arrangeurs de cette section sont des hommes de goût et de science, incontestablement.

Aussi nous plaît-il de constater combien parmi nous la passion du bibelot s'accentue. A part certains envois parisiens, les plus méritants sont venus du pays. Les noms belges abondent.

On se peut demander le pourquoi de cette rage de rassembler des objets rares, qu'aucune époque n'a connue aussi véhémentement que la nôtre. Champfleury l'a analysée en un livre célèbre. Il nous a montré Dalègre et Gardilane, bons bourgeois en somme, très édulcorés d'habitudes et de mœurs paisibles, devenir tout à coup des sauvages et des toqués autour de la possession d'un bibelot. Un vice, un tout nouveau, s'analyse en ce livre, avec minutie. Une nouvelle passion humaine s'y constate, passion de décadence certes, mais passion. Tous les intéressés connaissent le *Violon de faïence*.

Toutefois la psychologie profonde de la collectiomanie reste à faire. Pour nous ce travers a sa source dans le besoin que nous avons tous de sortir de notre milieu bête et confortable, de notre ameublement pratique mais lourd, de nous-mêmes enfin Le passé s'offre à notre curiosité et à nos enthousiasmes, il s'offre à nous avec ses chefs-d'œuvre conservés par négligence souvent, par miracle parfois. Et comme tout ce que l'on admire, on désire se l'approprier, les galeries se fondent, naturellement.

Quelques-uns encore sont séduits par des préoccupations purement d'art : épurer l'industrialisme moderne de ses trop monstrueuses platitudes; faire adopter de nouveaux procédés renouvelés si pas des Grecs au moins des barbares du moyen-âge; instaurer au lieu du toc et de la camelotte allemande ou anglaise, de l'authentique splendeur matérielle.

C'est, certes, ce dernier mobile qui a guidé les décorateurs des divers salons et appartements où le public date son admiration du bahut gothique et du retable et de la crédence pour la grandir jusqu'aux somptuosités du Louis XIV et du Louis XV. Et aussi les étaleurs de toutes ces merveilles : vases, buires, aiguières, couteaux, fourchettes, tapisseries, montres, bannières,

draps d'or, velours frappés, bonbonnières, cristaux, ivoires, vaisselles, flambeaux, pendules.

Quelques collections de choix, en ces sélections d'art précieusement recueillies, saillent. Dans de larges vitrines, dès l'entrée, se dresse la basse-cour multicolore des céramiques bruxelloises : coqs diaprés comme des tulipes, dindons faisant la roue, pigeons au plumage d'émail, et si drôles, et si naïfs. Plus loin, des couvées de poussins, et de grimaçantes hures de sangliers, voisinant avec de fantastiques dorades et des barbeaux revêches. Tout ce petit monde lâché parmi la débandade des assiettées de figues, de radis, de noix, d'amandes, et des bottes d'asperges, et des platées d'œufs durs, évoquant des souvenirs de grosses farces animant le repas, jadis, dans les salles à manger flamandes aux lambris de chêne, de rires soudains aux méprises de l'hôte.

Plus loin, les services de vieux Tournai sollicitent les visiteurs, la polychromie de leur décor rayonnant irradié en feux d'artifice étincelants. Et les Sept-Fontaines, bijoux de pâte délicate, bustes, figurines, médaillons, et la joyeuse ronde des bergers en biscuit, des pastourelles et des pâtres se poursuivant dans les feuillages menus de paysages en guipures. Et les Sèvres, et les Saxe, et les Delft, mêlant l'élégance et l'afféterie du siècle passé aux formes pansues et balourdes des conceptions hollandaises. O les inoubliables Delft à fond noir, d'où se détachent des fusées éblouissantes!

Non loin des faïences et des porcelaines aux colorations violentes luisent, dans leur éclat évocatif de tables aristocratiques, d'intérieurs somptueux, les argenteries : plats, légumiers, soupières, candélabres, façonnés en rinceaux, en coquilles, chiffrés, armoriés, ciselés, agrémentés de sculptures, décorés de devises, et aussi les ustensiles de bouche en étain, merveilleux de proportions harmonieuses, et rappelant, à côté des richesses voisines, le luxe cossu et sans morgue de la bourgeoisie d'autrefois.

Voici les éventails, finement enluminés, les vêtements brodés de soie, les tabatières, les instruments de musique, les miniatures, et jusqu'aux dentelles, qui semblent regretter les corsages qu'elles enguirlandaient.

Encore : ces étonnants chefs-d'œuvre religieux : lutrins héraldisés d'aigles et châsses en forme de cercueils. Celle, particulièrement, appartenant à M. de Beaufort dont le travail — y a-t-il eu des restaurations? — indique une habileté de main et une entente ornementale prestigieuses. Les vieux siècles dont les cathédrales semblent les tombeaux, ressuscitent entiers en de pareilles orfèvreries. Et plus loin, quand derrière les glaces énormes des armoires, qui sont comme un rêve transparent posées entre le spectateur et les objets, apparaissent les chasubles vieilles de siècles et d'abandon, l'illusion de sentir se lever les autrefois catholiques est complète.

Ainsi cette admirable exposition d'art ancien instruit et sur les mœurs domestiques et sur la vie publique et religieuse des ancêtres. Mieux que la moderne exhibition où toutes les banalités européennes élèvent des pagodes de bobines, des arcs de triomphe en chocolat et des édifices de savon et de chandelles, elle initie à l'âme disparue des générations, tandis que l'autre ne sert qu'à montrer comment les marchands se battent entre eux à coups de réclame.

IMPRESSIONS D'ARTISTE [1]

A Dario de Regoyos.

Nous l'avions rencontré, en un wagon de 3e classe, sur la route de Pampelune. Il s'était affalé sur un banc, bouche ouverte, avec un grand mouvement brusque et simiesque. Il se tordit une cigarette et longtemps fuma, l'esprit absent, là-bas. Une chevelure à gros accroche-cœurs lui couvrait la tête, trouée d'yeux aigus, piquée des épingles de la petite vérole et, dans le bas, une barre de coup de couteau. Pommettes, comme des poings. Menton, comme un coude. Mains, avec des poils, comme des pattes. Superbe! de laideur rude et forte. Et cette peau, tannée par les vents en plein air, grillée au soleil, couleur de brique : non pas une peau, mais une écorce!

A un arrêt de pueblo navarrais le box se vida de monde ; avec son même mouvement de singe il s'emboîta dans un coin, et sortant de dessous le banc une guitare rouge, incomplète de deux cordes et rabotée à la diable, très doucement, en *mineur*, comme s'il suppliait quelqu'un, très loin, derrière les montagnes, si doucement, si mélancoliquement, si imploramment, que l'émotion d'un seul coup nous tordit la gorge, il chanta, ou plutôt nasilla quelque mortuaire *Malaguena*, dont les mots tous de sang, de mort et d'amour, sonnèrent immensément tristes et un instant vibrèrent, puis moururent dans le soir. Il chanta pour lui seul, rêveur, aussi indifférent à ceux qui l'entouraient qu'une pierre aux ronces d'un chemin. Sa face sauvage prenait des expressions d'infinie douleur, ses yeux se fermaient; parfois, quand les notes étaient hautes, son cou se tendait comme tiré par une torture, puis se gonflait, cordé de grosses veines, dès qu'une longue et interminable phrase à débiter d'une haleine lignait la chanson. On applaudit, bêtement. *Nada, nada*, interrompit-il, — et crachant, et comme fâché, il remit sa rouge guitare sous la banquette.

Nous ne le quittions pas d'un regard ; le paysage énorme avec ses catafalques de rochers blancs, quoique superbe, ne nous sollicita. Ce farouche bohème, que ne lui disions-nous, en une exclamation profonde et unique, toute l'admiration violente qui bondissait de nous vers lui; nous aurions voulu nouer notre voyage au sien, tout à coup; sa vie canaille, vaguante, allante et venue qui sait d'où, pourquoi ne la point connaître, la fouiller, l'aimer, la vivre?

A la gare suivante, il descendit. Nous causâmes de lui long-

(1) Voir nos nos des 17 juin, 8 et 22 juillet.

temps. Je me fis traduire les vers du chant; quelques-uns étaient profonds et admirables; ceux-ci :

Quand je serai déjà mourant,
N'appelle pas mon confesseur.
Les choses que tu m'as faites,
Que seul les sache Dieu!

Deux jours après, nous le revîmes aux courses de taureaux. Il était accompagné d'une gitana superbe, noire comme une grappe de sureau, les yeux larges, le pied pincé dans un brodequin fauve. Un châle très long la couvrait, des bagues ornaient sa main havane. Nonchalante, elle prit place près de la barrière; il la suivit comme un chien.

Ce fut avec une fureur de poings, avec une mimique exaltée, qu'il apostropha le président, trop impatient à faire planter les banderilles au taureau farouche, qui se rua dans le cirque éventrant coup sur coup trois chevaux et soudain apparaissant blessé de coups de lance, mais les cornes enguirlandées de rouges entrailles, arrachées fumantes au ventre d'un cheval mort. Les mots les plus cinglants lui sautaient de la bouche, il proposait de traîner le *señor presidente* par les cheveux en pleine arène et de le mettre nu comme ver sous les pieds de l'animal. Il lui jetait des pelures d'orange, des morceaux de bois et s'acharnait à démolir les banquettes. Sa montre, il la tira tout à coup de sa poche et d'un grand geste, sans qu'on eut pu s'opposer à sa folie, la lança vers la loge. Elle alla se casser contre le fauteuil.

Mais sa rage se tourna soudain en joie claire : Ostion venait de placer avec une dextérité merveilleuse sa paire de banderilles. Le taureau beuglait, ruait de douleur, ballait de la tête à droite, à gauche, fou de ne pouvoir déraciner de son corps les deux flèches roses. Le sang lui coulait des épaules comme une draperie de fête. Il se rua vers la barrière et la franchit. Le public entier se leva. Lui, notre homme, comme l'animal passait entre les cloisons, saisit une banderille au passage et l'arracha cruellement. La plaie élargie tout à coup et saignante d'un sang plus frais, tortura la bête d'une nouvelle douleur. Il s'applaudit.

La foule, le spectacle clos, nous sépara de lui, mais nous le retrouvâmes à la boucherie, devant la charrette où des chevaux morts s'empilaient, les pattes en l'air, la tête pendante, la langue violette entre les dents blanches. Avec sa gitana, il était là, se repaissant de ce merveilleux et lamentable tableau de boue et de plaies, regardant, lui aussi, les yeux suppliants des animaux crevés où la mort imprimait déjà sa taie de pourriture. Puis ils disparurent, là-bas, vers les rues embalconnées.

Le soir, il nous apparut une dernière fois.

Pendant qu'on tirait le feu d'artifice sur la *plaza Mayor*—là-bas, vers les remparts, nous vaguions, aux écoutes des bruits de fête, si mélancoliques, par les loins. Les rumeurs se fondaient, tantôt croissantes, tantôt subitement aiguisées; un moulin à eau ronflait, non loin. Dans cette chaude nuit sèche, qui descendait, des pointes d'étoiles dures et méchantes semblaient des étincelles collées à la voûte d'un four. On entendait crier de jeunes aigles du côté des montagnes.

Alors, subitement, un air très douloureux nous arriva de derrière les talus, un air gémi, avec le simple accompagnement des mains battantes. En hâte, nous rentrâmes, par une des seules portes restées ouvertes, dans la ville. C'était à gauche, au fond d'une plaine, barrée de poteaux et de solives pour la prochaine foire aux mulets. Le chant venait de dessous un groupe d'arbres où une tente éclairée d'une lampe de terre, protégeait de vieux bohémiens vautrés et des mères allaitant leurs petits. Des visages mouillés, de grands yeux comme des écailles blanches dans du sable roux. Des mains avec des ongles éclatants, qui se grattaient la tignasse. De superbes fillettes presque nues, en chemise, disséquant des peaux de poisson salé, à dents lentes, les gestes orientalisés déjà.

En dehors de la tente, notre homme dansait entouré de soldats andalous, réunis pour se donner une illusion de chez soi, boudant la fête, une fête navarraise et par conséquent pour eux, sans aucun charme. En ce coin de nocturne silence, ils se retrouvaient, tous ceux de Séville, de Cordoue, tous ceux de là-bas, les si artistes et les si poètes, ils s'en venaient parmi les errants et les grand'routiers d'Espagne causer de leur âme commune. On leur entendait dire :

— Que nous fichent-ils avec leurs fifres et leurs tambours ces gales de Navarrais, qui ne connaissent d'autre musique que la chanson frite des cigales?

— Et sont-elles laides, leurs femmes? aussi laides qu'un singe qui mangerait un citron.

— Et leurs fêtes; on ne sait pas même y tuer proprement des taureaux. Angel Pastor et Carancha ont manœuvré comme des bouchers.

— L'Andalousie et la Navarre n'ont rien à faire ensemble. Qu'on nous sépare, qu'on nous décolle de ces balourds de septentrionaux.

Et les mots acerbes défilaient clouant en notre tête : que rien n'est moins assis que l'unité nationale en Espagne, que les races ne s'y sont point fusionnées, qu'elles sont hostiles ou tout au moins étrangères l'une à l'autre.

On se remit à battre des mains et à chanter. Un petit soldat, presqu'un enfant, accroupi à l'arabe, tirait de sa gorge des phrases interminables, qui se nouaient, se dénouaient, puis brusquement se renouaient encore en une suprême poussée de souffle. Et notre homme dansait.

Sur un petit espace, celui d'un carreau, il exécutait des pas étranges et difficiles, cambrant son pied, le plaçant à droite, à gauche, vertical ou oblique, puis tout à coup se mettant à piaffer, les talons sonnants, le corps rigide, les coudes serrés, pendant que le rythme s'accélérait, s'étourdissait, s'affolait et, net, se cassait comme une canne. Ses bras moulinaient autour de son corps, avec des gestes de mains précieux. Il semblait donner le vol à des choses légères, à des papillons, des fleurs et des baisers. Sa caractéristique laideur s'était atténuée; on avait devant soi un corps svelte, souple, élégant. Parfois une cambrure arquait ses reins et, comme un croissant noir, il se détachait sur un fond de clarté rouge. Un claquement de doigts incessant, sec et bref, soulignait sa mimique.

Des *olé! olé!* enthousiastes partaient du groupe des militaires. Quand le martellement du sol par les talons s'accentuait en vibrations étourdissantes, comme une rage d'enthousiasme sévissait. On se passait des gourdes de vin, on s'offrait des cigarettes, on s'excitait à boire, à boire encore.

Notre homme buvait vite et peu; il refusait le tabac.

Tout entier à sa danse, fatigué, tout en eau, il recommençait néanmoins, toujours, à chaque invite. Et si l'on avait le malheur d'applaudir, alors que lui-même jugeait son pas incorrect ou malhabile, tout comme dans le train, il criait *nada, nada*, et apostrophait son complimenteur avec des injures.

Il dansa, dansa, et des *Jaleos*, et des *Sévillanes*. Ces dernières, une femme, sortie de dessous la tente, les dansa avec lui. Elle était Arabe bien plus qu'Espagnole ; ses ongles étaient peints. Une lascivité douloureuse coulait dans son corps merveilleux et contractait ses traits. Elle avait de beaux mouvements de serpent qui se redresse après une courbe vers le sol.

Minuit sonnait.

Nous avions rencontré le premier type de gitano authentique en ce voyage où tant de bohémes devaient nous solliciter. Celui-ci était sans doute marchand de mulets ou de poneys, mais avant tout il était le vaguant, l'errant infatigable, le coureur de lune, le tanné de la vie de misère, l'irrégulier obstiné, venu des lointains du rêve et ne pouvant s'acclimater en les villes immobiles. Aussi le poète. Car il n'est pas rare de rencontrer ici des gens du peuple, des inclassés et des inclassables au courant des règles les plus subtiles du vers et même inventeurs de rythmes nouveaux et rimeurs de chansons inédites.

Notre homme, nous le rêvions tel aussi. Il nous empoignait la sympathie et c'était bien le moins qu'en imagination nous le sacrions poète et artiste. C'est qu'il était vraiment superbe de conviction et d'enthousiasme d'art, et puis, c'était bien en ce milieu de pauvreté étalée, parmi ce campement pouilleux, ces loques éclatantes, ces femmes animales, ces enfants comme des loups, cet éclairage aux chandelles et à l'huile, cette nuit de silence sec et dur, sous firmament d'ébène, qu'il le fallait voir!

Livres

Les poèmes d'Edgar Poë, traduits par Stéph. Mallarmé. — Un vol., Bruxelles, Edmond Deman, éditeur.

A présent que les voici traduits les si purs poèmes d'Edgar Poë, ceux qui, tout en conservant pour sa personnalité géniale l'exaltée admiration nécessaire et juste, niaient cependant certains de ces contes, peuvent s'exprimer, sans danger : les poèmes se dressant aussi hauts que n'importe quelle poésie. Avant, il ne séait, crainte de malentendu, d'écrire toute notre pensée.

Nous croyons donc que la grande partie des histoires extraordinaires ne valent guère : l'impression d'horreur, de crainte, d'angoisse, de vertige, n'étant produite que par des moyens secondaires et quelquefois par de mélodramatiques et puérils effets. Un lecteur quelque peu expérimenté devine immédiatement la surprise de la fin du conte ; sa crédulité enfantinement sollicitée se rebiffe et, certes, l'art de l'écrivain a souvent les ailes trop étroites pour nous emporter dans l'absurde, éperdument, à travers tout. Il en résulte une prompte fatigue et plus jamais une relecture. Exception toutefois pour la *Chute de la Maison Usher*, pour *Bérénice*, *Morella Ligeia* et le *Cœur révélateur*. Quant aux *Aventures de Gordon Pym?* Une littérature de feuilleton.

Les poèmes, eux, sont comme d'un autre homme. Ici, rien pour les faits, pour l'histoire, pour l'anecdote, pour le calcul, pour l'ingéniosité, pour l'exactitude ou la possibilité ou la vraisemblance. Pas de dates, point de lieu d'action, guère d'indication de milieu. Nous sommes en pays lointain de rêves et de chimères, c'est-à-dire en dedans de nous, tout près.

Cette première épuration du contingent et de l'accidentel faite, le poète trie également les impressions à communiquer. Certaines banalités même de pensée pure, certaines émotions généreuses, nobles, mais courantes, sont également évitées. Et le sentiment lui-même est distillé : on n'en conserve que l'essence.

Ainsi aboutit-on au rare et à l'intense et à la plus intime spiritualité atteignable. Des êtres immémoriaux de l'âge d'une chimère et d'un nom d'harmonie, parfois de légendaires personnages, mais si abstraits de leur siècle qu'ils n'apparaissent plus que comme des types et des merveilles, traversent par les chemins de rythmes sinueux le paradis de cette poésie. Ce sont plutôt des anges que des femmes, et l'impression gardée d'eux est celle d'une flamme triste, d'une aile fragile, d'un chant qui durerait dans l'air. Ils n'ont qu'une figuration de corps, — tout juste de quoi fournir le prétexte au poète de parler des dons exquis de leur âme. Ils se meuvent impalpables, vêtus de mots transparents et de phrases comme des plumes. La tristesse et la douleur, ainsi que des blasons spirituels, les titrent. Ils sont de la race des mélancoliques, la seule qui soit de vraie souche, la seule authentique.

Le volume est divisé en poèmes, romances et vers d'album ; les scolies suivent.

Les *romances*, d'une venue moins solennelle et vêtues parfois de grâce et de préciosité, se caractérisent par leur courtesse et leur géométrie de strophes précises.

Les *scolies* sont les complémentaires obligés du livre.

On se pouvait demander si les *poèmes* de Poë étaient traduisibles. Les histoires avec leurs phrases, la plupart sans au delà, nettes, s'acharnant même aux détails de la description et de la narration, se décalquaient étonnamment en français. Baudelaire les avait transposées d'idiome, avec un tel bonheur qu'il nous est arrivé d'entendre affirmer par des polyglottes que la transposition excellait sur l'original. Un léger doute, malgré tout, nous est resté. *A priori*, et même au rebours de toute affirmation, quel qu'en soit l'impartialité, nous regimbons d'admettre un tel miracle. D'autant que ce compliment aurait déplu sans doute à Baudelaire lui-même.

Il fallait toute la délicatesse de langue, toute la souplesse d'expression, toute l'expérience d'art de Mallarmé pour oser essayer de s'en prendre aux *Poèmes*. Certes, c'est moins la secondaire préoccupation de vulgariser, parmi les lecteurs parisiens, l'art de Poë, que l'affirmation d'un solennel hommage. L'écrivain a prétendu honorer un maître assurément le plus admiré, parce que le plus immédiatement moderne. Puis des théories littéraires communes, des idées identiques, surtout une esthétique fraternelle.

Alors, avec des soins infinis, des patiences de pur lettré, des pénétrations d'adepte, des labeurs et des enthousiasmes de fervent, pièce par pièce, vers par vers, la transmutation s'est opérée. Ç'a été un long et non interrompu travail. Et un succès!

Ce qui attire et émerveille avant tout, c'est la spiritualité et la philosophie encloses en toutes ces pages. Le terme à la fois le plus poétique et le plus profond a été élu pour chaque âme de strophe ou d'alinéa à traduire. On s'en aperçoit aisément si l'on compare les présentes versions à celles des mêmes poèmes données soit par Blémont, soit par Baudelaire. A comparer celles des *Cloches* et du *Corbeau*, par exemple.

Puis une étonnante fidélité au rythme, à la tournure, à la marche mélodieuse des phrases. Encore le vocable unique, le seul, découvert presque toujours et si bien qu'il s'en dégage non pas une vie de reflet, mais une vie nouvelle et comme personnelle.

Ainsi s'impose le présent livre, définitif aussi quant à son existence matérielle en une superbe et très réussie édition.

Encore faut-il admirer le liminaire sonnet qui sera impérissablement gravé dans la pierre des mémoires futures :

LE TOMBEAU D'EDGAR POË

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change
Le poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange

Eux, comme un vil sursaut d'hydre, oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange

Du sol et de la nue hostiles ô grief!
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poë éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur
Que ce granit du moins montre à jamais la borne
Aux noirs vols du blasphème épars dans le futur.

Madame Lupar, par CAMILLE LEMONNIER. — Paris, G. Charpentier et Cᵉ, éditeurs.

Un nouveau volume issu de cette plume brillante autant qu'infatigable. C'est un roman, cette fois, un roman de mœurs, de tristes et effroyables mœurs, il est vrai, mais, les mauvaises mœurs étant dans la nature autant que les bonnes, Camille Lemonnier, en traçant de ses robustes pinceaux le portrait de Mᵐᵉ Lupar, n'a pas dérogé au naturalisme.

Le roman contemporain, ayant la vérité pour lui, est nécessairement affreux. Il apparaît comme une sorte de museum anatomique où s'étalent les hontes, les vices, les lèpres de la bourgeoisie souveraine, hélas! bien malade, comme toutes les souverainetés. Les souverains d'antan avaient un don : guérir les scrofules; la souveraine d'aujourd'hui a un autre don, elle les monopolise; le monopole, d'ailleurs, est sa maladie, dont quelque jour elle crèvera.

Mᵐᵉ Lupar n'est qu'une bourgeoise, bien qu'en son nom il y ait de la louve, mais une belle femme, diable! d'une beauté capiteuse et attirante, prunelles noires nageant dans la sclérotique bleuâtre, cheveux bruns et lourds, interminables, charnure superbe, avec cette matité de peau qui fait comme un mariage de Flandre et d'Italie. Une femme, enfin, portant à la peau et traînant les cœurs quinquagénaires dans le balancement de ses jupes.

Cette royale créature est en puissance d'un petit bureaucrate, chétif et malingre, paperassant et rond-de-cuirisant, bêtement honnête ou honnêtement bête, fier de son épouse et malheureux de sa tiédeur, lorsqu'avec une calme dignité elle réfrène les accès d'une satyriasis bureaucratique et dominicale.

Mᵐᵉ Lupar n'a ni sens, ni nerfs, mais, vraie bourgeoise, elle est assoiffée, pour elle et pour son mari, de considération sociale qu'elle attache, par une appréciation exacte des sentiments de son petit monde, à une certaine fastuosité d'ameublement, de toilettes et de réceptions.

Douée d'un sens arithmétique très puissant, elle s'est rapidement convaincue que les appointements de son mari représentaient, tout au plus, la mesquine habitation dans un faubourg lointain, la pomme de terre quotidienne et la jouissance dominicale d'une promenade en famille arrosée de lambic. Dans son estime fort modérée des talents et de l'initiative de son marmiteux époux, elle s'est résolue à prendre en mains le bonheur et la gloire du ménage et à lui faire un avenir de velours et d'acajou. Un regard au miroir lui a révélé qu'elle avait en elle la force nécessaire pour accomplir cette métamorphose d'une vie presque pauvre en une existence cossue et enviée.

De là une vie externe et mystérieuse dont l'imperturbable niaiserie de Lupar ne pénètre l'obscurité qu'après que des incidents répétés l'ont changée en lumière éblouissante.

Et alors, après une passagère phase de douleur et de révolte, l'honnête Lupar, lui-même, finit par consentir, sa femme lui ayant démontré, par l'irrésistible éloquence du chiffre, qu'il vaut mieux être cocu que pauvre, et que la honte de l'adultère consenti n'est rien près de celle qui résulte d'un vêtement rapé, d'un chapeau luisant ou du pourchas de dettes criardes. Le malheureux succombe et plie sous la nécessité de l'estime publique qu'il peut conserver au prix de quelque hypocrisie, mais qu'il perdrait inévitablement s'il ne payait pas son tailleur ni son propriétaire. Sa femme n'est plus une infidèle, c'est une dévouée, presque une martyre; c'est par affection pour lui qu'elle se livre, dans une maison entremetteuse, à de libertineux et riches vieillards. Il la plaint et ce n'est plus que par pitié pour elle qu'il répugne à lui permettre la continuation de son holocauste.

Voilà le roman, enchaînement de situations plaisantes sur un fond navrant de tristesse, car la débauche de cette malheureuse femme et la passivité consentante de ce misérable homme sont des signes de la profonde misère morale où est tombée la société bourgeoise, dont les sentiments sordides et la vaniteuse sottise ont amené cette horrible confusion de l'argent et de l'honneur : il n'y a plus aujourd'hui de misère honorable et fière; le pauvre est rejeté comme une souillure et comme un danger; il est en état de défense contre la société et s'il glisse aux choses déshonnêtes, il a souvent pour excuse la nécessité. Ce sentiment est celui qui a inspiré l'écrivain de ce roman, scène de la triste comédie humaine, et il faut qu'il l'ait bien heureusement traduit, car en fermant le livre, le lecteur se sent peu d'indignation contre la gourgandine ménagère et peu de colère contre son légitime Alphonse, les torts sociaux effaçant les responsabilités individuelles.

L'INCIDENT MARGUERITE VAN DE WIELE

Quelques mots sur cet incident qui, malgré les vacances commençantes, préoccupe vivement notre petit monde littéraire, surtout en raison d'un procédé inusité et de douteuse correction auquel s'est permis de recourir, dans cette bataille de dames, une des duellistes, quelque chose comme la parade de la main gauche.

Voici les péripéties de cette petite tempête.

Une étrangère, une Hollandaise, Mᵐᵉ Catherine Alberdinck-Thym, personne fort distinguée et écrivain non sans mérite, a fondé, à Bruxelles, un journal de bonne tenue mondaine et familiale : *la Jeune fille*. Elle s'est adressée à la partie féminine de notre bataillon littéraire pour recruter des collaboratrices et, tout d'abord, naturellement, à Mˡˡᵉ Marguerite Van de Wiele.

Les rapports entre ces dames étaient alors excellents et pleins de cajoleries et de compliments. C'était charmant.

Mlle Van de Wiele avait publié *in illo tempore*, en 1881, dans *l'Etoile belge*, un roman-feuilleton qui depuis parut en volume chez Charpentier sous le titre nouveau : *Maison flamande*. Elle l'avait remanié, augmenté ici et diminué ailleurs. Parmi les suppressions se trouvait un chapitre que l'écrivain réserva, non pas comme dépourvu de valeur, mais comme faisant quelque peu hors-d'œuvre. Quand sa collaboration fut sollicitée, elle le reprit, le transforma, lui donna une forme très différente, mieux en rapport avec les transformations littéraires contemporaines et l'envoya à la Direction de *la Jeune Fille* qui le publia avec empressement.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un troisième jupon, avec l'habituelle charité féminine, dénonce l'article comme une reproduction et le persuade à Mme Alberdingk. Grande irritation de celle-ci, reproches à Mlle Van de Wiele, qui répond qu'elle avait le droit et de se reproduire elle-même et surtout de transformer son écrit, querelle, propos acérés, coups d'aiguille, coups d'épingle, brouille à mort, refus de payer l'auteur, menace d'un procès.

Alors intervention d'un avocat, homme de lettres, qui reçoit les deux dames accourues chacune de son côté pour lui confier la défense de ses droits, les écoute avec le plus grand plaisir, car il les trouve l'une et l'autre spirituelles et charmantes, et parvient sinon à les réconcilier, au moins à les concilier.

Ainsi le crut-il, l'innocent. A son intervention Mlle Van de Wiele reçut le légitime et modeste honoraire de sa nouvelle.

Mais ne voilà-t-il pas que quelques jours après, paraît une longue pancarte mettant en regard l'article ancien et l'article nouveau, avec un titre vinaigré de quelque perfidie, disant que Mlle Van de Wiele avait présenté son travail comme de l'INÉDIT, et, chose plus grave, inconsciente assurément, laissant supposer, par la façon maladroite dont les choses sont présentées, que le récit imité n'est pas d'elle. Explosion, légitime il en faut convenir, de la part de notre jeune romancière.

Nous est-il permis de dire qu'en cette affaire elle nous semble avoir tout à fait raison. Un auteur a certes le droit de reprendre ses œuvres, et s'il les transforme c'est de l'*inédit* dans le sens vrai du mot. Sinon il n'y a plus d'inédit ni dans La Fontaine, ni dans Shakespeare, ni dans tous ces admirables adaptateurs de choses imaginées par d'autres. Ici c'est mieux : l'écrivain s'est repris lui-même. De notre temps où la forme littéraire a reconquis sa dignité et sa dominante importance, changer celle-ci c'est faire du neuf, qui en doutera?

Mais indépendamment de cette question trop claire en Belgique, sinon en Hollande, pour y insister, le procédé subséquent est, à notre avis, tout à fait condamnable et par trop vengeance de femme. Une affaire arrangée est finie et on n'en parle plus. Y revenir est d'un goût discutable. Y revenir par des publications est pire. Nous le disons à regret à la Direction de *la Jeune fille* à qui, en toute autre circonstance, iraient nos sympathiques hommages.

Et maintenant avons-nous bien fait d'intervenir? Question douteuse. « Ne vous mêlez jamais de querelles de femmes », nous disait un vieux beau, très chéri du sexe. « Je dois mes succès auprès d'elles à ma persistance à leur donner toujours raison à toutes. Quand ces dames ont tort, c'est à nous de nous excuser. Je pousse ces principes si loin que je refuse de battre les cartes parce qu'il y a des dames dans le jeu ».

Ah! le malin Lovelace qui ne va jamais qu'une fleur à la main. Nous, hélas! nous tenons une plume.

PAYSAGES

Le 17 juillet dernier, le conseil provincial du Brabant, à propos d'une vente d'arbres, a été amené à discuter à nouveau la question qui tient au cœur de tous les artistes belges, et de tous ceux qui aiment nos sites pittoresques : ne cessera-t-on pas bientôt les massacres qui déciment les forêts, dévastent les vallées, dénudent les routes?

En réponse aux observations soi-disant utilitaires présentées par des conseillers dont le sens artiste se réduit à un calcul d'intérêts, quelques membres ont présenté la défense de nos amis, sur lesquels s'accumulent les menaces de mort. Ils l'ont faite avec chaleur et conviction, ainsi qu'en témoignent les paroles suivantes :

« M. DELECOURT-WINCQZ. — Je vous avoue, Messieurs, que je professe un vrai culte pour les quelques rares arbres qui décorent encore nos paysages brabançons, jadis si admirablement boisés. Je voudrais donc que la Députation permanente se montrât très avare dans les autorisations qu'elle accordera dorénavant aux ennemis des beaux arbres qui bordent nos routes provinciales.

« D'ailleurs ces arbres, tant persécutés dans ces derniers temps, poussent au profit de la province, qui les vend avec bénéfices quand ils ont atteint leur maturité.

« Je sais bien que certains riverains se plaignent du préjudice que leur causent les frais ombrages pour lesquels je prends inopinément la parole. Mais, que diraient ces mêmes riverains si on supprimait les arbres dont ils se plaignent... et en même temps la route qui donne une si grande plus-value à leurs terres?

« J'espère donc être l'interprète de tous mes honorables collègues, en priant la Députation permanente du Brabant d'étudier ou de faire étudier la question des plantations provinciales, tant au point de vue artistique qu'au point de vue pratique. »

MM. Van Meenen et Bouvier-Parvillez ont, de même, réclamé le maintien des arbres pour border les routes.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

L'Illustration contre l'Illustration européenne.

La cour d'appel de Paris a statué, le 1er mai dernier, sur une question de propriété littéraire très intéressante. Il s'agit du procès intenté par M. Marc, directeur de *l'Illustration*, à M. Bogaerts, directeur de *l'Illustration européenne*, aux fins de voir faire défense à ce dernier d'introduire et de vendre son journal en France, en raison de la confusion que peut faire naître la similitude des titres dans l'esprit des acheteurs.

Un jugement du tribunal de commerce de la Seine, rendu le 19 novembre 1887, accueillit la demande. « Si le mot *illustration* appartient au langage usuel, dit ce jugement, il n'est cependant pas une expression générique pour désigner un journal. Ce nom, ainsi employé, est un titre de fantaisie, dont la propriété, assimilable à celle de l'enseigne d'un commerçant, appartient à celui qui justifie d'un droit privatif de propriété. Malgré la différence de format, de caractère et de prix, il peut y avoir confusion entre les deux publications en question, le mot *Illustration* formant la partie principale du titre adopté par M. Bogaerts, et ce titre appartient en propre à M. Marc, qui s'en est servi le premier ».

Devant la cour, M. Bogaerts rappela qu'en 1871 il avait été décidé qu'il avait le droit d'imprimer et de vendre en Belgique *l'Illustration européenne*, son entreprise ne constituant pas un acte de concurrence déloyale à l'égard de *l'Illustration française*. Mais la cour écarta cette fin de non recevoir, pour le motif que la demande actuellement soumise à la justice avait pour but de faire défense à M. Bogaerts d'importer son journal en France tandis que la première action avait pour objet de le faire condamner à en cesser la publication, ce qui était tout différent.

Adoptant les motifs des premiers juges, et considérant que M. Bogaerts a, dans le cours de ces dernières années, cherché à imiter d'une façon de jour en jour plus étroite le journal français, ce qui est de nature à enlever à celui-ci sa clientèle, la cour confirme le jugement. Il est désormais fait défense à M. Bogaerts de publier et d'importer en France le journal *l'Illustration européenne*, à peine de 1 franc par chaque numéro introduit et saisi. M. Marc est autorisé à faire procéder, dès leur arrivée en France, soit dans les gares de chemins de fer, soit dans les kiosques ou magasins de librairie, à la saisie des numéros du dit journal.

Nous avons rapporté une décision analogue rendue le 25 janvier 1882, en faveur du même journal, par le tribunal de commerce de la Seine, dans son procès contre *l'Illustration pour tous*. Ce jugement décida que le titre d'un journal qui n'est pas une dénomination générale nécessaire pour désigner une catégorie de publications périodiques peut être l'objet d'un droit privatif qui doit être sauvegardé contre toute atteinte directe ou indirecte (1).

Petite chronique

Notre collaborateur Octave Maus, qui se rend cette semaine à Bayreuth, nous enverra prochainement son appréciation sur les représentations de *Parsifal* et des *Maîtres-Chanteurs*.

M. Camille Lemonnier aura à comparaître devant la cour d'assises de la Seine pour avoir outragé les mœurs dans un conte publié il y a quelques semaines par *Gil Blas : le Fils du Crapaud*. C'est avec surprise qu'on a appris cette nouvelle dans le monde des lettres, où la probité artistique et la dignité de M. Lemonnier sont au dessus de tout soupçon.

C'est la tête haute qu'il se présentera devant le jury. Il sera défendu par son ami M. Edmond Picard.

A voir dans le *Journal de Liége* du 1er août, un cas remarquable de *delirium doctrinarens*. Trois colonnes du monumental journal ont été arrosées des déjections de l'infortuné qui en fut la proie. Son accès lui a pris à la lecture de *l'Anthologie des Prosateurs belges*. On a entendu des cris qui n'avaient plus rien d'humain : « MM. Landoy et Petrus ne sont-ils pas la gloire de la presse belge ! ! ! »

Heureusement que pareil malheur a ses compensations. Ces clameurs sont des réclames formidables. Nous imputons expressément à l'éditeur de *l'Anthologie*, Mme Monnom, d'avoir fait inoculer le virus au journaliste martyre actuellement en traitement chez M. Pasteur. Nous savons même combien elle a payé pour cette horrible action. Elle est capable d'en faire autant à tous les écrivains doctrinaires. Charitablement nous les avertissons. Ce qui incite cette femme perverse à ces méfaits, c'est qu'elle a reçu des lettres de félicitations et d'encouragement des quatre malfaiteurs de lettres qui ont nom Lemonnier, Picard, Rodenbach, Verhaeren, et que M. le chevalier de Moreau lui a promis la croix de l'ordre de Léopold. Canailles, va !

Les auditions musicales se succèdent au Grand Concours. L'orgue de la salle des fêtes et les pianos russes, français, belges éparpillent dans les halls leurs sonorités. La plus intéressante séance a été, jusqu'ici, celle donnée par MM. Pleyel, Wolff et Ce, — un vrai concert, que la personnalité de l'exécutante, Mme Zarembska, rendait particulièrement attrayante. L'artiste a fait valoir à merveille, devant un cercle d'auditeurs très attentifs, parmi lesquels la plupart des figures en vue du monde musical bruxellois, un excellent instrument au son moelleux et clair. Mme Zarembska a joué avec infiniment de charme et avec une réelle autorité du Schumann, du Saint-Saëns, du Moszkowski, du Rubinstein, du Chopin, sans négliger, dans ce programme de choix, le nom de son mari, dont une *Polonaise*, une *Barcarolle*, un *Menuet* ont évoqué le souvenir ému.

Le résultat des concours du Conservatoire de musique de Mons, que nous venons de recevoir, atteste la vitalité de l'excellente institution que dirige M. Jean Vanden Eeden. Un grand nombre de prix et de mentions ont été accordés, parmi lesquels nous ne citerons que les distinctions suivantes : *Solfège*, quatre prix d'excellence, dont l'un par acclamation, le deuxième avec distinction, les deux derniers à l'unanimité ; *instruments de cuivre*, deux prix d'excellence dont l'un avec distinction, à l'unanimité ; *contrebasse*, un prix d'excellence ; *instruments en bois*, deux prix d'excellence, à l'unanimité, avec distinction, etc.

Pour paraître dans la première quinzaine du mois de septembre : *Notes sur la littérature moderne* (2e série), par Francis Nautet. — Ces notes paraîtront en un volume in-18 de 350 pages qu'imprime en ce moment la maison Veuve Monnom, à Bruxelles.

Le mercredi 22 août, à deux heures, à Malines, aura lieu, sous les auspices de l'administration communale et sous la direction de l'auteur, la première exécution de l'oratorio *Saint-François*, de M. Edgard Tinel, sur un poème de L. De Koninck, dont nous avons publié l'analyse (1).

Le comité s'est assuré le concours de Mme Lemmens-Sherrington, de M. J. Rogmans, un ténor d'Amsterdam inconnu en Belgique, de M. P. Vandergoten, basse-chantante, de MM. L. et E. Van Hoof, et enfin de l'orchestre complet du théâtre royal de la Monnaie.

Les chœurs seront chantés par une soixantaine de dames-amateurs, par la société chorale *l'Aurore*, et par la *Société de Saint-Grégoire*. M. Ch. Anneessens, l'organier de Grammont, placera un orgue dans la Salle des fêtes tout spécialement pour l'exécution de *Saint-François*.

Adresser les demandes de cartes à M. Paul Ryckmans, secrétaire du Comité, rue de la Chaussée, 58, à Malines.

Prix des places : Réservées et numérotées, 10 francs ; premières, 5 francs ; secondes (galerie), 2 francs.

(1) V. *l'Art moderne*, 1882, p. 54.

(1) Voir notre no du 22 juillet,

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — Pour une voix de femme (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa	fr. 25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — Pour une voix d'homme (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin	1 00

III. — Pour une voix d'homme (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume grand in-8° de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 33. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 12 Aout 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

En Wallonie. — Lettres inedites de Jules Laforgue. — Livres. — Nouvelles œuvres de Leon Cladel. — Chronique judiciaire des arts. — Petite chronique.

EN WALLONIE

Par les campagnes où les avoines ondulent en vagues glauques, elle s'enfonce à perte de vue, la route wallonne, droite, solennelle, avec l'orgueil de la double rangée d'ormes qui la bordent. Les massifs pavés aux reflets d'agathe sur lesquels cahotaient naguère les coches ont porté, jadis, les bataillons de Grouchy, et les fers des escadrons prussiens en ont fait jaillir des étincelles. La route, immuablement, s'allonge, tandis que Grouchy, l'armée des Alliés et tous les héros des plaines de Mont-Saint-Jean sont entrés dans la Légende. Un tertre, à l'horizon, là-bas, au delà des bois, et si petit, aperçu de la route de Wavre, rappelle seul l'épisode sanglant, dont soixante-douze moissons ont effacé la trace.

Large, énorme, prolongeant par delà les coteaux l'implacable perspective rectiligne de ses accotements en terre sombre, de son interminable pavé qui luit sous une épaisse voûte de feuillage, elle barre le paysage brabançon, et l'on ressent, à la suivre, la mélancolie des gloires éteintes, le regret des destinées accomplies. Le cor des postillons, le tonnerre des diligences, le fouet des rouliers, toute la symphonie des grand'routes s'est tue, arrêtée net par le coup de siffiet de la locomotive. Et déjà l'herbe croît, envahissante, entre les pierres, qu'elle encadre comme des tombes.

Qui songe encore, en ce temps d'express, de rapides, de trains-éclair, dont nul ne vole assez vite au gré des voyageurs, emportés par le vertige des distances, qui songerait, si ce n'est ceux que la banalité exaspère même dans les modes de locomotion, à faire par étapes, au petit trot de deux chevaux attelés au breack de campagne, ce chemin du Luxembourg dont le railway a fait perdre jusqu'au souvenir?

Ah! l'adorable voyage que ce cheminement fantaisiste, avec l'imprévu des auberges, les montées de côtes à pied, — pour ménager les chevaux, mais surtout pour mieux jouir de la splendeur du paysage; avec ses haltes obligées, les repas improvisés tirés des caisses, et les joyeuses veillées dans les hôtelleries mises sens dessus dessous par l'arrivée inopinée de voyageurs qui n'exhibent point de marmottes et n'annoncent pas de représentation foraine, bien qu'une meute jappante de caniches, bassets, terriers, épagneuls, lévriers les accompagne.

L'an dernier, aux vacances naissantes, ce fut vers la

mer que nous guida le caprice, et fidèlement nous gardons le souvenir des journées sereines durant lesquelles nous roulâmes en Flandre, à travers un océan de blé et de lin. Nous fîmes école, paraît-il, et déjà se multiplient les voyages en voiture. Cette fois, les provinces wallonnes nous sollicitèrent, et, marquant sur la carte de Belgique, comme point d'arrivée, un vieux château perdu dans la solitude des Ardennes, dont la seigneuriale hospitalité devait nous abriter, nous nous mîmes en route, narguant l'horaire rigoureux des trains, débarrassés du souci des tickets, de l'enregistrement des bagages et de toutes les autres menues formalités, toujours identiques et toujours agaçantes, qui ont détruit le pittoresque des voyages.

Par la forêt de Soignes, lustrée d'ondées, et si belle ainsi, l'émeraude des mousses s'harmoniant en accords retentissants aux cadmiums des lits de feuilles, aux laques violacées des écorces, nous voici arrivés aux confins de la région flamande, à cette frontière de Wallonie nettement indiquée par le brusque changement des enseignes de cabaret, dont la nomenclature pittoresque égaie la route et défraie la causerie : *Aux Trois Mousquetaires, Au Renard fidèle, A la Neige-Dame, Aux « Champs » des Oiseaux*. Les villages se succèdent, riants malgré les horizons brouillés, éparpillés dans les cultures morcelées qui étendent sur la plaine une tunique d'arlequin où le vert tendre et le jaune vif dominent : La Hulpe, Rosières-Saint-André, Champles. Puis la petite ville de Wavre, d'où saille le clocher trapu de l'église, strié de cordons de pierre blanche, percé d'ogives, décoré d'un énorme cadran de cuivre.

La Dyle franchie, la route, la majestueuse route wallonne, inflexiblement droite, mène à Gembloux, la cité agricole, l'école des cultures raisonnées et méthodiques, dont les maisons se groupent autour du célèbre Institut, assis sur la colline dans une enceinte de murailles flanquées de tours, semblable à l'acropole paisible de cette Athènes du labour.

En cette province de Namur, dont Gembloux est la première étape, l'aspect du paysage se modifie. A l'austérité de la route brabançonne succède le macadam des avenues, bordé de prairies, de vergers qu'anime une soudaine galopade de poulains. Derrière des rideaux d'arbres, les fermes, solidement bâties en pierre bleue, coiffées d'ardoises, montrent leurs énormes portes charretières, et l'appareil de leurs tours carrées, de leurs murs percés de meurtrières qui les font ressembler à des châteaux-forts. Puis, c'est la contrée des hobereaux dont les domaines couvrent de vastes étendues. Au milieu de jardins soigneusement entretenus s'élève une construction baroque, prétentieusement ornée de pignons, de clochetons, de toitures compliquées. Parfois, un castel ancien, épargné, dont l'architecture a résisté au mauvais goût des bourgeois qui l'occupent.

Par le « Beau Vallon », dont un ruisseau bavard avive la fraîcheur, on atteint Saint-Servais, faubourg de Namur, bâti au pied de la colline triangulaire d'Hastedon, où nos pères, jadis, tentèrent de résister à l'invasion de César. C'est là que gîte, en une rustique habitation que l'Art a transformée en un refuge exquis, le paysagiste Baron, dont le cordial et affectueux accueil fut l'épisode le plus charmant de cette flânerie en Wallonie.

Au delà de Namur, du haut de la montagne de Sainte-Barbe, la vue embrasse, en un panorama inoubliable, l'ensemble de la petite ville accoupie au pied de la citadelle, toute hérissée de clochers dans lesquels le poète vit un jeu de quilles dont la coupole de Saint-Aubin serait la boule; et par delà la Meuse qui déroule un soyeux ruban dans la vallée, les rochers de Marche-les-Dames découpent sur les horizons bleus leur blanche silhouette.

Mais bientôt le site change. Car c'est une merveille de voir, en notre petite Belgique, l'infinie variété qu'offre aux yeux le paysage, en un mouvant tableau. Tandis qu'on traverse les bois du territoire de Maillen, qui se développent jusqu'à ce fond de Lustin bien connu des touristes de la Meuse, les approches de l'Ardenne se font pressentir. Une maison en pisé apparaît à la sortie du viaduc sur lequel roulent les trains du chemin de fer. Le schiste se montre, ci et là, aux éraflures du sol. A Assesse, le premier sorbier entre en scène, et le corail de ses baies alterne, sur la route, avec le feuillage clair du marronnier d'Inde, un marronnier petit, malingre, auquel le sol, déjà plus avare, ne donnera pas le suc nécessaire à son entière croissance.

A droite, au haut d'un talus qui masque le pays, la gare. C'est vers elle que vont les maisons neuves d'Assesse, maisons en pierres aux toits d'ardoises, évocatives d'existences paisibles, aisées, tandis qu'à l'extrémité du village, en un vallon étranglé, à l'abri des flammèches de la locomotive, se perdent les chaumines, dans leur délabrement pittoresque. Et quand le soir descend, que la silhouette grêle du clocher se détache sur des ors mourants, que les fumées montent toutes droites dans la paix de l'atmosphère, une sérénité telle s'élève de la silencieuse vallée qu'on se prend à envier le sort des campagnards qui vivent là, loin, très loin, dans le recueillement de la nature.

Un moulin bruyant, un bief qui s'ébroue en cascatelles d'argent annonce le village de Natoye, enfoui dans les prés que marbrent de petites vaches maigres. Des haies vives limitent les héritages, dessinant sur les croupes des géométries incohérentes, des grecques capricieuses. L'horizon recule. Les collines, au loin, sont couronnées de bois dont la crête se découpe sur la transparence du ciel. Les hameaux exhalent des odeurs de tourbe brûlée. Déjà, dans les fillettes qui passent,

leur tricot aux doigts, poussant une chèvre, une vache, un agneau, on reconnaît l'Ardennaise. Enfin, dans les jachères, le genêt fait sonner sa note sombre.

L'étape, cette fois, est à Emblinne, une auberge isolée à la croisière de deux routes, sur un plateau que le vent, l'hiver, doit balayer sans cesse. Des Bohémiens, lorsque nous l'atteignîmes, étaient campés devant la maison, et la flamme de leur feu d'écorces faisait danser des ombres sur les chariots bariolés qui les avaient amenés.

La route descend vers Hemptinnes, franchit le ruisseau du Bouc, contourne un parc où sommeille un grand château triste, puis remonte le versant et traverse les hauts plateaux de la Famenne, mélancoliques, superbes, semés de rares villages dont les habitants regardent avec surprise le breack égaré en ces parages : Pessoux, Sinsin, Hogne. C'est, ensuite, Marche, qui a énergiquement réagi contre la tristesse du pays en multipliant les promenades, les avenues, en élevant des villas coquettes, en soignant ses jardinets. L'avenue du Monument à l'extrémité de laquelle s'érigeait jadis un ermitage, devenu aujourd'hui, par la destinée fatale des choses, un cabaret, fait songer à quelque ville d'eau, dont les bancs attendraient perpétuellement les hôtes.

Marche est à quelques kilomètres de cette Ardenne fameuse, dernier refuge contre le poison des Casinos, le supplice de la Digue, la question du Kursaal. Proche s'étend la forêt de Saint-Hubert, le vert désert que n'ont point souillé les balivernes des journaux, les misères de la politique, les cancans des parlottes mondaines. A Mochamps, à Champlon, à Baconfoy, à La Neuville-au-Bois, à La Vacherie, dans toute cette région de bruyères, de bouleaux et de genêts où le *Five o'clock* est inconnu et dans laquelle ne pénètrent point les chroniques théâtrales de M. Frédérix, ni les « interviews » de M. Champal, on peut vivre, enfin! d'une vie calme et heureuse, n'entendre aucun orchestre que celui des bois frissonnants, n'ouvrir nulle exposition de tableaux, si ce n'est celle que le soleil vient d'inaugurer, dans des vallées où bruissent, parmi les valérianes, les campanules, les héraclées géantes et les digitales pourprées, de rapides ruisselets, et sur ces moutonnements de collines qui portent jusqu'aux limites de l'horizon d'agrestes étendues de prairies et de sapins.

Telle est, en ses lignes principales, esquissée à larges traits, l'excursion par laquelle quelques-uns des rédacteurs de *l'Art moderne* préludèrent, cette année, aux villégiatures accoutumées. En la relatant, nous n'avons eu d'autre but que d'attirer l'attention de ceux qui aiment la patrie sur les sites variés qu'elle nous offre, et de rappeler aux artistes, une fois de plus, que rien ne sert pour eux d'aller au loin chercher des inspirations que la nature leur fournira, mieux que partout ailleurs, en Belgique. Faut-il rappeler encore qu'il faut, pour comprendre une contrée, s'en être pénétré, l'avoir contemplée longuement, amoureusement, et que les rapides tournées des peintres à l'étranger ne servent qu'à les détourner de l'objet de leurs études? Ce sont là vérités trop connues pour qu'il soit nécessaire d'insister. Mais nous tenions, après avoir, il y a tout juste un an, décrit une promenade pittoresque dans le *Beau pays de Flandre*, à vanter le charme de la *Wallonie*, qui ne le cède, pour la grandeur des sites et l'imprévu des paysages, à aucune partie du pays.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE (1)

Jeudi.

CHÈRE MADAME,

J'ai reçu votre lettre si courte. Je vous vois chantant, roucoulant, avec vos toilettes et vos bouquets, chantant de la musique de *Jeune*. (Qu'entendez-vous par un *jeune?* moi, je suis un très vieux vieillard).....

Moi, je m'ennuie horriblement; je vais descendre peu à peu à l'état végétatif du corail. On vient de m'offrir quinze jours de congé, je n'ai pas eu la force d'en profiter; puis, Berlin est à 150 marks de Paris, et je suis plus pauvre que le jeune homme d'Octave Feuillet. Ajoutez à cela que je suis obligé de lire de l'H. Gréville et du M. Augustus Craven. Aussi, je me lance dans la théorie des couleurs, la botanique et l'eau-forte.

Puis nul ne m'écrit, ni vous, ni H***, ni personne. Une jeune fille qui m'a pas mal fait souffrir et qui s'était enfin laissé arracher quelques lettres froides, ne me donne plus signe de vie. Hélas! Hélas!

Et voilà que, comme l'an dernier à pareille époque, je recommence à avoir à la mourance du jour, mes petits accès de nausée universelle.

Pour le moment, je voudrais me rouler dans des fleurs, ou aller en hirondelle à Saint-Cloud, vers huit heures du matin, ou... etc.

Je m'ennuie, je m'ennuie. Et comme il n'y a pas de raison pour qu'une lettre se termine avec de pareilles litanies, je ferme celle-ci et je vous l'envoie.

J'irai à Paris, où je passerai tout le mois d'août ou tout le mois de septembre.

Le titre de votre volume est bien; gardez-le. A moins que vous ne l'intituliez *Confidences*, comme c'était, si je me souviens bien, votre intention première.

Et votre photographie? Si je ne la reçois pas dans une semaine, je ne vous revois de ma vie, qui d'ailleurs ne sera pas bien longue, car je me meurs de spleen, de spleen. Il fait un temps magnifique, qui fait sortir les amoureux de partout, les cloches de Pâques carillonnent et font se souvenir. Dieu, Dieu que je m'ennuie.

Et que faire?

Adieu. JULES LAFORGUE.

(1) Reproduction interdite. Voir notre nº 29. Voir aussi nos nos 49, 50, 51 et 52 de 1887 et 1, 3, 5, 8, 12, 13, 14 de 1888.

5

Babelsperg, samedi.

MON CHER AMI,

Je ne suis plus à Coblentz depuis un mois. Je suis au château de Babelsperg, à un quart d'heure de Potsdam, qui est à 40 minutes de Berlin. Je loge au bord de la Hafel, au bord d'une espèce de gros lac, avec en bas des lentilles d'eau, des grenouilles. Mon plaisir est de regarder les martins-pêcheurs bleus pêcher des poissonnets d'argent. Je médite sur le *struggle for life*. Ma maisonnette est perdue au milieu d'un vaste parc, dans lequel je me suis déjà égaré plus d'une fois. Il y a aussi à ma disposition (moi et mes amies) un petit vapeur minuscule et une barque avec rames. Je jette du pain aux cygnes qui passent. Il est très tard maintenant, j'écoute les grenouilles, les reinettes (ou rainettes?) — Des gens passent en barque et chantent la *Wacht am Rhein*.

Je versifie quelque peu. J'ai un sujet de roman assez fécond, avec un clou! un clou!! (mais motus). — Puis trois nouvelles qui sont commencées. — Puis une étude sur Paul Bourget, un travail impossible. — Puis une grande pièce : *Pierrot fumiste*, qui me donne des convulsions, la première scène se passe sur l'escalier de la Madeleine, la sortie du mariage de Pierrot.

Et puis j'ai le spleen. Et puis je fume des cigarettes. Et puis je marmotte des versets de Spinoza. Et puis je songe à vous; je songe que vous ne songez pas que je songe à vous, et que c'est là un très fallacieux prétexte pour ne pas songer à moi, qui songe à vous.

Qu'allez-vous donc faire en Auvergne? L'Auvergne est un pays où se passe une nouvelle publiée par Bourget en 1874 dans la *Revue des Deux-Mondes* et intitulée : *Céline Lacoste*.

Avez-vous lu *les Aveux* de Bourget?

O nuit, ô douce nuit d'été qui viens à nous,
Parmi les foins coupés et sous la lune rose.

Il y a dans ce volume un sonnet intitulé : *Spleen*.

Les cloches qui tintaient.....

Savourez-le. Je vous le dis sincèrement, Baudelaire n'a rien de plus beau.

J'ai oublié de vous dire qu'ayant quitté Coblentz le 25 juillet, nous avons passé quinze jours au château de Homburg, une ville pleine d'Anglais, une ville adorable, où j'ai commencé une nouvelle l'ayant pour décor — l'histoire d'une petite Russe épileptique.

Je serai sûrement à Paris dans une semaine, et je n'y resterai pas plus d'une semaine. J'irai à Tarbes, dans les Pyrénées. Il me tarde de voir vos soirées. Vous m'offrez des amis mais pas de femmes. Pas de femmes, soit, oh! j'aime mieux, mais alors, pas d'amis non plus. Donnant, donnant.

Qu'allez-vous donc lire *Roméo et Juliette* à Riom. C'est de l'insensésisme! de l'ataraxie locomotrice! c'est d'un Bouvard et Pécuchet inimaginable.

Etes-vous toujours la même. Je me méfie. N'est-ce pas dans un pays auvergnat qu'il y a des sources pétrifiantes.

Et votre volume, ô mésange en robe rouge?

J'ai pris le parti de ne plus composer que des poèmes d'un vers. En voici quelques-uns :

I

Elle avait un cœur d'or, mais était un peu dinde.

II

Les œillets panachés qu'elle m'avait donnés... (bis!)

III

Mon cœur ouaté de nuit ne bat plus que d'une aile.

IV

Dans la paix d'or des soirs
Elle chantait des choses

Qu'en dites-vous?
Combien gantez-vous?
Votre

JULES LAFORGUE.

LIVRES

Projet d'un catalogue idéologique (*realcatalog*) **des périodiques, revues et publications des sociétés savantes,** par F. NIZET. — Bruxelles, Vanbuggenhoudt, in-8° de 30 pages.

Nous résumons cet intéressant travail dont l'idée fondamentale est excellente.

Le Livre est un véhicule de l'idée, puissant, mais un peu lourd. Sa mission semble se résumer à constater l'état passé de la science plutôt que son état actuel. Or, qu'est-ce qui intéresse principalement la génération présente? Connaître le milieu dans lequel elle se meut.

La Brochure est proche parente du livre. Comme lui, elle a ses destinées, ses revers et ses succès. Une légère et vaillante brochure produit quelquefois des résultats plus décisifs qu'un gros volume. Elle tient aussi de la Revue, en ce qu'elle saisit le moment précis où il faut lancer l'idée. C'est une question de tactique.

Comme organe d'information et de propagande, le Journal est une force à laquelle rien ne peut faire contrepoids. C'est le veilleur vigilant. Il trompe souvent, diffame, sert les rancunes, les intérêts inavouables, est rédigé par des incapables, mais on ne peut s'en passer.

Quant aux Manuscrits, c'est le passé endormi que l'écrivain interroge, cendres éteintes que parfois le génie rallume.

Mais à côté, et peut-être désormais au dessus de tout cela, se place la *Revue*, ou *Recueil périodique* : c'est un livre sans fin. Elle embrasse toute matière accessible à la pensée humaine. Son œil perçant voit tout, son oreille attentive perçoit les moindres bruits. Elle répond à toutes les aspirations de l'époque. Elle se contrôle elle-même, se corrige, se complète, dirige ou reflète la civilisation.

Le dépouillement des revues, à commencer par les plus importantes et les plus recherchées, serait d'une utilité capitale et c'est là le but du catalogue idéologique de M. F. Nizet.

Il arrive que les travailleurs demandent communication de ce qu'ils croient être un ouvrage en forme et qui n'est en définitive qu'un article de revue qu'ils se rappellent vaguement. Le bibliothécaire répondra ou que l'ouvrage n'existe pas, ou que la bibliothèque ne le possède pas, ou se réservera de faire des recherches ultérieures. Il est incontestable que ces recueils renferment souvent des trésors sans prix. Les bulletins de renseignements les mettraient à la disposition de tous.

On ne prend plus guère le temps d'écrire des livres; la vie est trop courte; on écrit des articles instantanés. Un livre est suranné en dix ans. Aussi les revues pullulent-elles.

Ceux que leur position ou leur inaction naturelle tient à l'écart

de ce mouvement merveilleux ne peuvent se faire une idée de ce qui se publie dans toutes les sphères intellectuelles. On resterait en dessous de la vérité en affirmant que les périodiques européens font paraître, par mois, au moins 40,000 articles, études, notices.

Déjà en 1867 et 1868, les rédacteurs de la *Revue des Questions historiques* se plaignaient de la difficulté qu'éprouvent les penseurs à trouver les sources.

Il est pénible de voir des hommes, chargés d'étudier dans les assemblées délibérantes ou dans leurs publications des questions sociales, économiques, scientifiques, parler et discuter absolument comme s'ils n'avaient pas lu les études parues.

Combien de fois des publicistes, des conférenciers, ayant à livrer, coûte que coûte, un article ou une conférence, n'ont-ils pas eu recours au dictionnaire Larousse! S'ils avaient pu consulter un catalogue idéologique, ils auraient été plus richement servis.

Voyons la mise en pratique!

On explorera chaque périodique depuis son premier article jusqu'à la date présente. Chaque étude, chaque notice, sera relevée et désignée sur un bulletin par le vocable qui précise le plus exactement son sujet. Tous ces vocables prendront rang dans l'ordre alphabétique général.

Toute idée, ainsi évoquée, apparaîtra avec l'indication des périodiques qui la contiennent, des auteurs qui l'ont traitée, des années, des mois, des pages. Un exemple, celui que donne M. Victor Chauvin dans le *Central-blatt* de Leipzig :

Bismarck (Étude sur), par Ch. Loiret, *Revue des cours littéraires*, t. 13.
— 1870-71, par G. Nieter, *Rev. générale*, février 1879.
— et les Polonais, par Valbert, *Rev. des Deux-Mondes*, mars 1886.

Un seul homme, un seul Etat, peut-il exécuter ce prodigieux répertoire? Evidemment non!

Que le gouvernement de chaque Etat crée un service spécial pour le dépouillement des périodiques paraissant sur son territoire; qu'il alloue, pour faire marcher ce service, un budget proportionné au rang de la nation et au nombre des périodiques qu'elle fait paraître.

Il y aurait donc pour l'Allemagne, l'Amérique, l'Angleterre, l'Espagne, la France, l'Italie, la Russie et les autres pays, des comités locaux élaborant par fiches libres les répertoires de périodiques nationaux.

« Si j'en juge par ce qu'il m'a été possible de faire en douze ans, dans mon isolement, écrit M. Nizet, j'estime qu'il ne faudrait pas dix ans dans ce système de comités nationaux pour mettre à jour tous les périodiques parus et en cours de publication, depuis la première livraison jusqu'à la dernière, si considérable que puisse être le nombre des articles. »

Des suppléments annuels seraient préparés pour tenir le public au courant et tous les dix ans ces suppléments seraient réunis en un corps d'ouvrage pour faire suite à la première grande publication.

Le catalogue idéologique serait-il monoglotte ou polyglotte?

Il convient qu'il soit polyglotte. Toutes les nationalités sont appelées à contribuer à l'œuvre et il n'est que juste qu'elles s'y trouvent chez elles. Mais les vocables d'une langue renverront aux vocables des autres langues, désignant les mêmes matières. Ainsi du mot *travail* on renverra aux mots *arbeit*, *arbeid*, *werk*, *labour*, *lavoro*, *travaglio* et vice-versa.

« Je prie les personnes qui liront ces lignes, ajoute l'auteur, de considérer que ce n'est pas une idée purement théorique émise aventureusement, mais bien un plan pratique dont déjà les hommes d'étude ont pu apprécier tous les avantages et dont je connais toutes les difficultés pour l'avoir mis à exécution, pendant douze ans, relevant et classant toutes les matières traitées, non seulement dans les livres, mais dans vingt revues et recueils périodiques, entre autres *la Revue des Deux-Mondes*, *la Nouvelle Revue*, *le Correspondant*, *la Revue des Questions historiques*, les *Cours littéraires et scientifiques*, *le Tour du Monde*, etc., etc. »

L'Art moderne du 19 juin 1887 disait :

« Ce catalogue IDÉOLOGIQUE est un précieux instrument de recherches pour les travailleurs. Et nous devons en féliciter ceux qui l'ont entrepris, en espérant, comme M. Nizet le demande, qu'on étendra aussi aux *Périodiques* et aux *Revues* ce système de catalogue général, car les Tables des matières sont souvent trop nombreuses et trop compliquées à consulter. Et cependant chaque année il s'y entasse des trésors de recherches et de savoir dont il convient de garder la trace pour les écrivains à venir. »

Tel est le résumé de la curieuse brochure que vient de publier M. F. Nizet, comme suite et complément à celle que nous avons appréciée en 1887, p. 198.

NOUVELLES ŒUVRES DE LÉON CLADEL

La nouvelle et définitive édition de *Kerkadec* par Léon Cladel vient d'être publiée par Alphonse Lemerre dans la petite Bibliothèque blanche, ce Panthéon des œuvres les plus marquantes de la littérature contemporaine. D'autre part, Dentu publiera prochainement une œuvre du grand romancier démocrate, SEIZE MORCEAUX DE LITTÉRATURE. Voici, à titre de primeur, une de ces pièces :

SOIGNE-BÉTAIL

Le sang qui coula dans ses veines, voici tantôt un demi-siècle, voyage aujourd'hui dans les miennes. S'il n'eut pas, lui, de même que son puîné, Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas, dont j'ai raconté la vie ailleurs, un amour immodéré pour la terre natale, il en chérit les habitants et plus encore ceux à quatre pattes que les autres, ses congénères, les bipèdes-bimanes. Aussi, toujours fidèle à ses goûts, dès son bas-âge, en la métairie de Villemade où leurs parents résidaient chaque année du commencement du printemps à la fin de l'automne, s'occupait-il, lui, l'aîné, tandis que le plus jeune labourait avec des grils ou des pelles à feu liés à la queue d'un chien ou d'un chat, l'argile et l'arène, à renouer une patte à quelque souris prise au piège ou bien les ailes aux oisillons tombés du nid. Et tous deux s'employaient avec une égale ardeur à leurs besognes diverses, surveillés de très près par leur sœur Jenny, si mignonne fillette alors et maintenant imposante octogénaire, qui leur a survécu, non moins éprise de fleurs à présent, en sa verte vieillesse, qu'elle ne le fut jadis en sa rose et blanche enfance. Il n'y a guère plus d'une couple de mois que, laissant inachevées sur mon bureau de travail les dernières pages d'un roman assez ardu, je fermai mon ermitage et m'en allai là-bas, tout là-bas, au pied des Pyrénées, en ce pays de soleil, embrasser ma vénérable consanguine qui, plus sage que moi, son unique

neveu, ne l'avait déserté jamais. Avec quelle douce et contagieuse émotion m'entretint-elle de ses frères défunts et de leurs marottes respectives que j'ai, paraît-il, héritées de l'un et de l'autre, puisque j'aime les champs autant que les bêtes ! « Oui, mon enfant, oui, disait-elle, en branlant sa tête chenue, au 15 juin, anniversaire de la naissance de ton aïeule, et le 1er mars, jour où ton aïeul vint au monde, ils se levaient à l'aurore, ces petits polissons, sortaient sur la pointe des orteils et, vers midi, quelques minutes avant de se mettre à table, rentraient tous ensemble, vêtus de leurs plus beaux habits des dimanches, apportant, celui-ci, ton père, une gerbe de blé, des tiges de maïs, un rameau de hêtre ou d'ormeau, tout cela germé, fleuri dans le val où mon grand-père, ton bisaïeul, avait poussé lui-même sous Louis XV ainsi que tous ses devanciers, à partir du règne de Henri IV; et celui-là, ton oncle, un mulot, des belettes, une pie, un lézard, un hérisson ou quelque écureuil. Ils offraient le tout, pêle-mêle, à maman ou à papa par moi déjà couronnés de lilas ou d'églantines et de fruits aussi, cerises, fraises ou raisins. Oh! quand je songe à ces fêtes... » Ce pendant que ma bien-aimée tante me peignait en souriant, ces tableaux de la vie familiale où ses frérots juvéniles, comme elle alors si blonde, la mangeaient de baisers, je me rappelais force gestes aperçus et beaucoup de paroles ouïes par moi, blanc-bec, aux vacances, le soir, à la campagne, sous les chênes séculaires chargés de glands ou de gui dont était environnée la chartreuse, et, parfois, à la ville, autour de l'âtre où flambaient des sarments bien secs ou des branches mortes. Il était là question, naturellement, de ce Soigne-Bétail qui, lui, de même que son cadet Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas, le jovial et rude compagnon du Devoir, n'avait pas eu la chance de faire son tour de France et qui, sur le point de se marier à la plus charmante grisette de Montauriol-en-Quercy, s'étant précipité tout en sueur dans les eaux quasi gelées d'une mare pour en arracher, non pas une femme, pas même un homme, mais deux dogues nouveaux-nés, s'y *sang-glaça*. Certain jour que j'avais demandé la définition de cette expression locale qui signifie : prendre froid, mes père et mère, en même temps se posèrent, chacun d'eux, l'index sur la bouche et, d'un clin d'œil, m'avertirent de ne pas insister là-dessus ; mais grand-maman avait entendu mon interrogatoire et, tout de suite, après avoir exhalé de profonds soupirs : « Son fils, le premier de ses fils aussi bon que le pain et doux comme l'or, l'avait quittée, elle, dans la fleur de la jeunesse et, chose incompréhensible, elle ne s'était pas... envolée avec lui ». Naïve et belle vieille, elle est encore et toujours là devant moi qu'elle gâtait avec délices ; si j'étais peintre, quel portrait je ferais d'elle ici rien que de souvenir. Exquise, ayant quoique plébéienne, des révérences et des fredons de marquise, puis des bandeaux à la vierge, on prétendait même qu'elle ressemblait à la Marie du Ciel que personne n'a jamais envisagée, avec sa chevelure ensoleillée, ses yeux d'azur et son nez si gracieux à l'arête duquel luisait une mouche, oh! mais une mouche aussi noire et non moins brillante qu'une lentille de jais, une mouche comme il n'y en a point et qui, lui prêtant on ne sait quoi de malicieux, la rendait, elle, si jolie, oh! jolie à croquer! Ah! telle quelle, son image m'apparaît çà et là, surtout quand je régale d'un conte ou d'une lecture mes quatre gamines et mon unique gamin qu'elle eût été si heureuse de voir avant d'aller rejoindre là-haut celui qui l'avait engendrée et celle qui l'avait conçue, et son mari, le vétéran si balafré des guerres de la République et de l'Empire, qui l'avait précédée dans la tombe et son garçon, le blondin, aussi tendre, aussi beau que Jésus et qui, lui aussi, pécaïre, s'était sacrifié pour le salut d'autrui. Non, certes, non il n'avait pas volé son surnom, mon oncle Jean-de-Dieu, surnommé par tous et toutes : Soigne-Bétail...

LÉON CLADEL.

Sèvres, 7 mai 1888.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

L'Artiste et la Grande revue.

La *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* vient d'être condamnée à changer de titre, ou tout au moins à supprimer de celui-ci les mots *Revue de Paris*, que revendique comme sa propriété exclusive M. Alboize, directeur de *l'Artiste*, auquel M. Arsène Houssaye a vendu cette rubrique en 1881.

L'Artiste porte en effet, comme sous-titre, la mention *Revue de Paris*, et la vente consentie par Arsène Houssaye a porté sur l'ensemble de la publication : titre et sous-titre compris.

Le raisonnement est irréfutable. Vainement la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* soutient que son format est tout différent de celui de *l'Artiste*, que ses articles sont d'un autre genre. Vainement elle invoque cette circonstance que le titre *Revue de Paris* appartenait à une publication fondée en 1829 par le docteur Véron, qui l'a cédée en 1834 à la *Revue des Deux-Mondes* ; qu'après une éclipse de quelques années, cette *Revue de Paris* a reparu, en 1852, sous la direction d'Arsène Houssaye « auquel, dit le jugement, ce titre a toujours été particulièrement cher » ; que c'est donc à tort que M. Alboize se prétend seul propriétaire de la mention disputée. Le tribunal de commerce de la Seine repousse tous ces arguments et décide en droit que la différence de format ne suffit pas pour empêcher une confusion qui ne peut manquer de résulter de l'analogie des titres et de l'indication ; comme directeur de la nouvelle revue, d'Arsène Houssaye, qui avait dirigé l'ancienne; et, en fait, que les deux publications, bien que légèrement différentes quant à la nature des articles, s'adressent à la même classe de lecteurs ; que l'adjonction des mots « et de Saint-Pétersbourg », qui disparaissent d'ailleurs soigneusement sous la bande des numéros, pour ne laisser en vue que les mots « Revue de Paris » ne sont qu'un subterfuge imaginé pour pouvoir prétexter d'une différence de titre ; que la critique littéraire n'a salué la nouvelle revue que sous le nom de *Revue de Paris*, etc.

D'où : ordonnance de supprimer, à peine de 500 francs d'indemnité par tirage contrevenant, le nom de *Revue de Paris* du titre de la publication attaquée ; ordonnance de supprimer, à peine de 50 francs par jour de retard, les mots « Revue de Paris » de l'enseigne de ses bureaux ; et condamnation à 1000 francs de dommages-intérêts, plus les dépens.

La *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* s'est exécutée galamment en s'intitulant, dans sa dernière livraison, *la Grande revue*. Et de fait, le titre kilométrique adopté d'abord ne nous avait jamais paru bien heureux. Et comme tendance, on peut être tout aussi russophile dans *la Grande revue* que dans « celle » *de Paris et de Saint-Pétersbourg*.

Engagement théâtral. — Interprétation.

Lorsqu'un engagement théâtral porte qu'un artiste dont l'emploi est désigné comme *jeune première des jeunes premiers*

rôles, doit « accepter et jouer tous autres rôles, même hors d'emploi, et tous les rôles de complaisance que le directeur lui attribuerait », cette clause suppose nécessairement que le rôle ainsi confié rentre dans le genre auquel l'artiste s'est consacrée, et est conforme à ses habitudes. L'artiste est donc fondée à refuser de paraître dans un rôle qui ne remplirait pas ces conditions mais elle n'est pas en droit de demander pour ce fait la résiliation de son contrat.

C'est ce qu'a décidé, le 14 mars dernier, la cour d'appel de Rouen, confirmant un jugement rendu le 30 janvier par le tribunal de la même ville. Il s'agissait d'une demande introduite par M. Rey, directeur du Théâtre-Français, contre sa pensionnaire, Mlle Schoeffer, qui avait refusé de jouer un bout de rôle dans les *Pilules du Diable*. Celle-ci avait riposté par une action en résiliation.

On voit que le règlement des Meininger, qui oblige tout artiste engagé à paraître en scène chaque fois qu'il en est requis, même pour la figuration, n'a pas encore grande chance d'être adopté sur les théâtres de langue latine.

Petite chronique

Un inexplicable silence s'est déjà fait autour de la mort de Henri de Braekeleer. Préoccupé à Anvers des toujours mêmes expositions triennales, dont un nouveau mais identique spécimen vient d'être montré, on n'a guère souci, soit d'ouvrir une exposition des œuvres du grand peintre mort, soit de lui faire un tombeau digne. L'initiative de ces deux manifestations ne pourrait-elle partir de Bruxelles qui affirmerait ainsi, de façon décisive que les questions de clocher sont définitivement reléguées au loin parmi les vieilles lunes?

Mardi, 9 août, a eu lieu, à la Section française du Grand Concours International, une audition musicale donnée par Mme Bordes-Pène. — Pianos de la maison Pleyel-Wolff.

Au programme figuraient : Schumann, Mendelssohn, Beethoven et Chopin, que la pianiste a interprétés avec le talent que nous avons loué déjà à plusieurs reprises.

Une deuxième audition de Mme Bordes-Pène, consacrée aux auteurs français modernes, a eu lieu hier samedi.

Le *Caveau Verviétois* organise un huitième Concours littéraire, ouvert à tous les littérateurs français habitant la Belgique, et aux auteurs wallons se servant d'un des dialectes de la province de Liége. Il est institué cinq catégories : poésie française, une nouvelle en prose française, une chanson française, une chanson wallonne, prix Emile Lefèvre. Ce prix est décerné à l'auteur de la meilleure traduction de douze poèmes dus aux littératures étrangères, aux conditions suivantes :

A. — Le choix des pièces est libre.

B. — Le traducteur devra viser à la beauté et à l'élévation de l'idée, à la richesse et à la grâce de l'expression, à l'originalité et à la moralité du sujet.

C. — A mérite égal, la préférence sera accordée à la traduction en vers.

D. — L'exactitude est de toute rigueur, un mot ne pouvant être traduit par une périphrase. La phraséologie ne devra pas être défigurée, sans quoi le génie de la langue ne serait plus visible dans la traduction.

E. — Le traducteur devra faire figurer le poème original sur le verso du feuillet, la traduction sur le recto, ligne à ligne.

F. — Une note biographique de quelques lignes sur chaque auteur étranger devra aussi être jointe.

Les pièces doivent être adressées, avant le 15 avril 1889, à M. O. Cerf, président du *Caveau Verviétois*, à Verviers.

L'éditeur Franz Hanfstængl, dont les reproductions photographiques sont universellement connues, fait paraître, à l'occasion de l'Exposition jubilaire des Beaux-Arts de Munich, une publication de luxe contenant, en 14 livraisons, 84 planches hors texte et 56 illustrations dans le texte, d'après les œuvres les plus remarquables figurant au Salon, le tout tiré en photogravure, avec commentaire par M. L. Pietsch. Le prix est de 12 marks (15 francs) la livraison sur Japon, tirage à 50 exemplaires numérotés, et de 6 marks (fr. 7-50) la livraison ordinaire, ce qui porte le prix total de l'ouvrage à 210 et 105 francs. Adresser les souscriptions à MM. Dietrich et Ce, rue Royale, 23*a*, à Bruxelles.

Le Conseil général de l'Exposition universelle de Barcelone organise pour le 15 octobre un grand concours de musiques d'harmonie militaires et civiles.

Les sociétés qui voudront y prendre part devront se faire inscrire avant le 15 août.

Il sera accordé les récompenses suivantes : 1er prix 10,000 fr., 2e, 7,500 francs, 3e, 3,000 francs, 4e, 2,000 francs. Les prix seront accompagnés d'une médaille en bronze et d'un diplôme pareil à celui qu'on donne aux exposants.

Pour prendre part au concours, chaque Société devra exécuter : 1° Un grand morceau de concert qui sera désigné par le jury dès qu'il sera constitué; 2° Un morceau de lecture à première vue, écrit par un professeur nommé par le jury; 3° Un morceau au choix des exécutants.

Les musiques d'harmonie qui auront obtenu des prix devront prendre part gratuitement à deux grands concerts organisés par le Conseil général de l'Exposition.

C'en est fait, dit *Gil Blas*, de la maison de Jean-François Millet!

On sait qu'un comité s'est formé pour racheter la maison du peintre de l'*Angelus*, à Barbizon, et pour la conserver à sa veuve. Ce comité vient de renoncer à la tâche pieuse qu'il avait entreprise.

Des ordres ont été donnés récemment pour qu'à la saison prochaine cette modeste habitation fût rasée, le mur de clôture d'une propriété seigneuriale devant s'élever à sa place.

Ainsi va disparaître cette demeure historique, où vécut à peu près toute sa vie l'un des plus grands peintres de notre école, et qui était devenue un but de pèlerinage pour les visiteurs de la forêt de Fontainebleau!

D'autre part, une plaque commémorative portant l'inscription suivante va être placée sur la maison portant le n° 56 de la rue Paradis-Poissonnière :

LE PEINTRE COROT
NÉ A PARIS
LE 29 JUILLET 1796
EST MORT DANS CETTE MAISON
LE 22 FÉVRIER 1875.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — **Pour une voix de femme** (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa	fr. 25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — **Pour une voix d'homme** (tenor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin	1 00

III. — **Pour une voix d'homme** baryton.

9	Air du Roi Henri	0 75

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume grand in-8° de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 34. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 19 Aout 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Les représentations de Bayreuth — Livres. — Des peintres. — La Lyre comique. — Chronique judiciaire des arts. — Petite chronique.

LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH

Aux émotions du présent se mêlent, si chers à notre cœur, les souvenirs, sur ce chemin de Bayreuth pour la sixième fois suivi, et là-bas, dans la petite cité silencieuse que les fanfares du Théâtre ont éveillée, c'est, après un long voyage, comme un retour dans la patrie de l'Art, la nôtre, la seule qui ne trompe pas nos espérances et nos désirs.

Décidément elle mène loin, la route wallonne que dimanche dernier nous décrivions, inexorablement droite, dans la gloire solitaire de sa double rangée d'ormes. Sans changer de nom, elle traverse Luxembourg, elle entend les rouliers jargonner l'allemand, elle s'allonge parmi les pommiers et les vignes de la Moselle et ne s'arrête qu'à Trèves, la ville épiscopale qui garde intacte la mémoire du paganisme des Empereurs.

Puis, quelques points de repère sur la route de Bayreuth : Coblence et la vallée du Rhin, médiocre panorama pour Anglais ; Mayence; Aschaffenbourg, où sommeillent, rarement visités, quelques chefs-d'œuvre du vieux Grunewald, précieusement enfermés en cet étonnant château de granit rouge dont les quatre tours se mirent dans les eaux paresseuses du Mein; Wurtzbourg et sa résidence, dont les jardins regrettent les fastueuses promenades des princes-évêques; Bamberg, enfin, la plus curieuse des antiques cités allemandes, dont les grands christs de pierre, aux carrefours, transforment les rues en un chemin de la croix aboutissant, dans un perpétuel martèlement de cloches, à ce calvaire gigantesque, la cathédrale, où deux chœurs, l'un roman, l'autre gothique, semblent se défier à travers leurs grillages de fer.

Un dernier voyage à travers les plaines de la Bavière qu'animent les mouchoirs écarlates des femmes aux champs, et voici, dans l'illumination du couchant qui paillette les vitraux, le couvent des *Vierzehn-Heiligen*, pèlerinage fameux, dressé sur une colline, non loin de ce vieux château de Banz, où parfois les pèlerins de Bayreuth vont demander l'hospitalité avant d'entrer dans la Ville-Sainte. Voici Lichtenfels, Neuenmarkt. Quelques tours de roue encore, et le Théâtre apparaît, sur la droite, élevant par dessus les arbres son architecture de briques rouges et de charpentes, conforme au mode de construction du pays. Deux minutes après, le train entre à grand bruit dans la gare. Ah! les

bonnes poignées de mains, les souhaits, les cordiales paroles aux hôtes accoutumés, les rapides interrogations, les nouvelles demandées et données, et les rencontres inopinées d'amis venus de France, d'Angleterre, de Hollande, de Belgique, et qui toujours se retrouvent, quand sonne la fanfare, dans la même communion d'art.

Jamais, jusqu'ici, la foule n'avait été aussi compacte à Bayreuth. Depuis les premières représentations jusqu'à celles auxquelles nous assistons, et qui clôturent la série, l'administration du Théâtre a fait constamment le maximum : 35,000 marks par soirée, et nous avons vu refuser l'entrée à bon nombre de visiteurs déçus. Dans la foule cosmopolite qui remplit la salle, les Français sont nombreux. Aux dernières représentations assistaient, entre autres : MM. Vincent d'Indy, Tiersot, Lassalle, Jean et Edouard de Reszké, Lascou, le magistrat-dilettante, etc. Et aussi M^mes^ Nilsson, Adini, Bernardacki. La comtesse de Chambrun a loué, pour toute la durée des représentations, la Fantaisie, propriété du prince Alexandre de Wurtemberg, et y donne des réceptions qui alternent avec celles de la villa Wahnfried. Dans toute la ville, il y a un mouvement, un va-et-vient, un entrain que nous n'avions jamais constaté à pareil degré les années précédentes. A citer parmi les spectateurs les plus enthousiastes, un excellent homme venu de Paris sans savoir un mot d'allemand, sans avoir jamais voyagé, et qui devait le voyage de Bayreuth à la générosité d'un de ses..... paroissiens : car ce Wagnériste néophyte n'était autre qu'un curé, le desservant d'une des communes suburbaines de Paris! Halévy devra ajouter une scène à *l'Abbé Constantin*.

Si la foule des spectateurs est innombrable, il faut reconnaître que rarement les représentations ont été plus parfaites. Pour la première fois, un artiste réalisant complètement le caractère de Parsifal est monté sur la scène de Bayreuth, et cet artiste, nous sommes fiers de le citer en tête de tous ceux qui contribuent à la gloire de l'œuvre wagnérienne, c'est notre compatriote M. Ernest Van Dyck. On connaissait sa voix au timbre chaud, sa diction irréprochable, sa méthode excellente, mais ce que personne ne pouvait prévoir, c'est que le brillant chanteur de concerts, en abordant la scène, deviendrait, dès son début, un artiste lyrique accompli, unissant la noblesse du geste et la beauté plastique des attitudes à l'accent dramatique et à l'interprétation la plus scrupuleuse de son rôle. Dès les premières répétitions, il n'y a eu, parmi les musiciens réunis à Bayreuth, qu'un seul cri : Enfin, voici Parsifal! Et certes, cette adorable figure que ni M. Vogl, ni M. Gudehus, ni même M. Winkelmann, ni surtout M. Jaeger n'étaient parvenus à créer, elle existe désormais, telle que Wagner l'avait rêvée, dans sa suprême douceur, sa candeur, sa mystique ferveur et son héroïque fierté. « Si mon père vous avait vu, quelle joie il aurait éprouvée! » disait à M. Van Dyck le jeune Siegfried, les larmes aux yeux. Et c'est le regret de tous ceux qui ont, comme nous, le culte du Maître.

L'artiste a, d'emblée, conquis la première place parmi les chanteurs de Bayreuth, qui comptent parmi eux les illustrations de l'Allemagne. Son autorité est un miracle pour ceux qui l'ont vu débuter, il y a quelques années, si timide encore, si peu sûr de la carrière qu'il embrasserait, que son nom ne figura même pas sur l'affiche. C'est, on s'en souvient peut-être, sous le nom de M. X..... qu'il chanta pour la première fois en public, aux Concerts populaires, et plutôt par complaisance que dans l'intention de consacrer sa vie à l'art du chant. Il faut l'avoir vu, au deuxième acte de *Parsifal*, repousser avec une assurance tranquille les caresses des Fleurs enchantées, puis résister aux artifices de Kundry, la redoutable séductrice ; il faut l'avoir entendu chanter, de sa voix égale et harmonieuse, souple et aisée, et avec quel sentiment! la scène du Vendredi-Saint, pour apprécier l'art merveilleux auquel M. Van Dyck s'est haussé. On ne peut d'ailleurs lui faire d'éloge plus flatteur que celui qui lui fut décerné ici, dès son début : c'est Parsifal, et désormais on n'imagine plus le rôle autrement joué, ni mieux chanté. Aussi, après une infructueuse tentative de M. Jaeger, M. Van Dyck a-t-il été chargé du rôle « en chef et sans partage ».

M^me^ Thérèse Malten, l'excellente cantatrice du théâtre de Dresde, qui, dans le rôle d'Yseult, atteignit, il y a deux ans, les hauts sommets de l'art lyrique, donne au personnage de Kundry un relief saisissant. Elle a alterné, dans ce rôle, avec M^me^ Materna, que nulle chanteuse n'a dépassée jusqu'ici. Celle-ci est retournée à Vienne, et M^lle^ Malten, comme si elle eût pris à cœur de faire oublier sa rivale, a joué, dimanche dernier, avec une passion sauvage, une beauté de gestes, un abandon, des inflexions de voix tantôt douloureuses, tantôt caressantes, qu'on n'avait pas soupçonnés chez elle jusqu'alors et qui lui ont valu un succès prodigieux. Aucune représentation n'avait été, paraît-il, aussi admirable que celle de dimanche : l'orchestre de M. Mottl, les chœurs, les artistes ont donné tout ce qu'ils pouvaient, et l'on sait ce qu'à Bayreuth cela veut dire.

Quelques voix, malheureusement, laissent à désirer. MM. Wiegand et Gillmeister, qui se succèdent dans le rôle de Gurnemanz, sont insuffisants. Leur façon d'attaquer la note en dessous du ton au lieu de poser la voix du coup, défaut qui est presque général en Allemagne, est souverainement désagréable pour nos oreilles, accoutumées aux méthodes française et italienne. Le personnage exige d'ailleurs une ampleur d'organe que M. Blauwaert, seul, peut-être, pourrait

fournir. M. Edouard de Reszké est, paraît-il, fort épris du rôle : ce serait aussi, pour le théâtre de Bayreuth, une bonne fortune que de s'attacher ce remarquable chanteur. M. Reichmann, le baryton favori des Viennoises, fait un très bel Amfortas au teint pâle, à la barbe soyeuse; mais quelques intonations fausses, une certaine mollesse, compromettent l'interprétation du rôle que seul jusqu'ici M. Scheidemantel, l'excellent Kurwenal de 1886, a rempli d'une façon irréprochable. Il joue indifféremment, avec une égale autorité, les rôles d'Amfortas et de Klingsor.

Dans l'exécution des *Maîtres-Chanteurs*, où les rôles d'hommes sont nombreux, l'insuffisance de ceux-ci est plus frappante encore. La scène des Maîtres, au premier acte, est manquée et ne fait pas l'effet qu'elle produisait à Bruxelles, quand M. Renaud entonnait de sa voix puissante l'exposé des canons de la Tablature. M. Gudehus lui-même n'est guère séduisant, il faut l'avouer, dans le personnage de Walter de Stolzing, et fait tout ce qu'il peut pour ressembler à un ténor de province. Ses costumes surtout sont d'une coupe et d'une harmonie de couleurs déconcertantes. Habillé comme un valet de trèfle au premier et au deuxième actes, il ne quitte son malheureux vêtement vert-bouteille, au troisième acte, que pour reparaître en roi de carreau, un parfait roi de carreau qui aurait laissé au vestiaire la couronne, le globe et le sceptre traditionnels.

Qu'on ne s'imagine pas, néanmoins, que les fragments des *Maîtres-Chanteurs* qu'on nous servit naguère à la Monnaie puissent être comparés aux *Meistersinger von Nürnberg* que merveilleusement vient de restituer le théâtre de Bayreuth. Après avoir vu une vingtaine de fois à Bruxelles la pièce de M. Wilder, nous nous imaginions naïvement connaître l'ouvrage. A Bayreuth, les *Maîtres-Chanteurs* ont été pour nous une révélation, quelque chose comme une partition nouvelle, dont l'autre aurait été une confuse réduction. Tout ce qui là-bas était étranglé, obscur gauchement rajusté, s'épanouit ici, s'agrandit. On sent l'air circuler dans l'œuvre et la clarté, pour la première fois, s'est faite dans notre esprit au sujet de la fameuse bagarre du deuxième acte, qu'on a joliment bien fait de siffler à Bruxelles, et qu'on n'a pas sifflée assez.

Disciplinés à miracle, les chœurs font ressortir chaque partie, et l'oreille peut suivre, dans l'inextricable enchevêtrement du contre-point, les narquois motifs de la sérénade et de la bastonnade, légèrement et gaiement lancés à travers les chœurs, zigzaguer des basses aux soprani aigus, pour se fondre et se perdre dans l'universelle clameur que provoque la rauque sonnerie de trompe du Veilleur, tandis que lentement monte dans la sérénité du ciel la lune. — Une lune superbe, qui a coûté 500 marks, prodigalité que semble perpétuellement regretter l'un des administrateurs du théâtre.....

Une autre scène que la Monnaie ne nous avait même pas fait soupçonner, c'est le finale, outrageusement mutilé à Bruxelles, et qui prend ici un caractère indicible de majesté. L'entrée du cortège des Corporations, la solennelle et lente apparition du drapeau de soie blanche des Maîtres-Chanteurs sur les prairies que baigne la Pegnitz et d'où l'on embrasse, dans un rayon de soleil, tout le panorama de Nuremberg avec ses tours, sa chevauchée de pignons et les églises de Saint-Laurent et de Saint-Sébald qui dressent dans la pureté de l'air leurs tours jumelles; puis encore le formidable choral par lequel la foule, massée en habits de fête au pied de l'estrade, chapeaux et mouchoirs agités en signe d'allégresse, salue la venue de Sachs ; l'admirable allocution de celui-ci, le concours de chant, l'ironie de la populace, la fureur de Beckmesser, le triomphe de Walter, tout cela, interprété avec une perfection dont il n'est guère possible de se faire une idée, produit une impression tellement puissante qu'il faudrait avoir un cœur de roche pour n'être pas ému et ne pas sentir une larme trembler au bord des cils.

La comédie lyrique, si légère en sa fantaisie capricieuse, atteint, dans ce dernier tableau, une incomparable grandeur que les choristes, l'orchestre, conduit par Hans Richter, les chanteurs et les figurants de Bayreuth expriment à miracle. On retrouve, dans cette interprétation de choix, la mise en scène animée, variée, si vraie et si impressionnante, des artistes de Meiningen dans les tragédies de Shakespeare, leurs mouvements de foule, leur précision de gestes, leur scrupuleuse exactitude de costumes. Mais ici, la musique de Wagner décuple l'effet. Les décors sont, de même, fort heureux. Les vues de Nuremberg, spécialement, et le décor du dernier tableau sont peints avec beaucoup de goût et font illusion. Il est à remarquer que les peintres allemands réussissent beaucoup mieux les vues de ville et les intérieurs d'appartement que les paysages : nous l'avons constaté récemment encore à propos des représentations des Meininger. Leurs verts sont durs et sombres, leurs horizons manquent de profondeur. Tant qu'on n'appliquera pas à la décoration le principe des complémentaires de la théorie adoptée par les néo-impressionnistes, on restera d'ailleurs dans les à peu près. Pour le décor, plus encore que pour le tableau, la réforme s'impose.

Parmi les interprètes, il faut citer, comme hors de pair un très grand artiste, M. Friedrichs, qui a fait du personnage de Sixtus Beckmesser une création inoubliable Le côté comique du rôle avait seul frappé M. Soulacroix, qui n'a vu dans le greffier qu'un fantoche, moitié clown, moitié pierrot, amusant à voir rosser, au demeurant sans portée et de nul symbole.

M. Friedrichs, tout au contraire, fait ressortir le caractère cruel, astucieux, implacable de cette sorte d'hommes que vous savez, rebelles à toute tentative généreuse, fermés aux idées nouvelles, l'immuable routine vissée dans leur obtuse cervelle, et qui deviennent terribles comme des bêtes de proie quand il s'agit de défendre, à coups de bec, à coups de griffes, l'accès de l'arbre sur lequel ils se sont juchés, du roc dans lequel ils sont blottis. L'incarnation du doctrinarisme dans le Sixtus Beckmesser de M. Friedrichs est effrayante. Ainsi compris, le rôle vole par delà l'épisode, atteint une grandeur sinistre, synthétise définitivement le personnage. Et s'expliquent de cette façon les rossées qu'il subit, et qu'on voudrait aider à administrer, à violents coups de matraque, et le mépris de Sachs pour le misérable, et l'innocente ruse de l'honnête homme pour amener la défaite du fourbe.

MM. Reichmann, Scheidemantel et Plank remplissent alternativement le rôle de Sachs. Ils ont plus de liberté et d'aisance que n'en avait à Bruxelles, M. Seguin, trop poète et pas assez cordonnier. David est personnifié par M. Hofmüller, qui met dans ce rôle charmant beaucoup d'espièglerie et de gaieté. Enfin, le rôle d'Eva est joué successivement par Mmes Bettaque, Malten et Sucher, celui de Madeleine appartient à Mme Staudigl, l'excellente Brangaene d'il y a deux ans; indisposée à la dernière représentation, l'artiste a été remplacée, au pied levé, par Mlle Wahler.

Telles sont, sur l'interprétation d'œuvres au sujet desquelles nous n'avons plus à formuler d'appréciation, les observations que nous avons faites. Mais ce qu'il est impossible d'exprimer, ce qu'on ne saurait comprendre si l'on n'a pas assisté aux représentations de Bayreuth, c'est la jouissance intime et profonde, la sensation exquise d'art et de paix qu'on ressent, au sortir d'un de ces spectacles de saveur intense et rare, après que Parsifal, par exemple, debout sur l'autel, a religieusement offert le sang divin à la piété agenouillée des chevaliers du Graal, tandis que les plus merveilleuses mélodies planent et s'éteignent en dégradations infinies dans les hauteurs de la coupole, ou encore lorsqu'on a vu tout un peuple acclamer, avec des accents d'une majesté incomparable, son héros, Hans Sachs, et que l'immense vaisseau du théâtre retentit à son tour des bravos, des applaudissements, des hourras de la foule qui décerne au Maître lui même, à Richard Wagner, la couronne de lauriers enfin conquise.

Les hautes sensations d'art qui nous pénètrent guérissent les infirmités de notre douloureuse hérédité. Les divisions, les dissentiments, les haines, semblent expirer sur le seuil de la Maison. Oui, la bienfaisante influence d'une puérile communion est indéniable. On sort de ce bain de poésie meilleur qu'on n'y était entré, et les idées de pardon, de charité, de réconciliation, que la Religion inspire aux croyants, l'Art ainsi exprimé, ainsi compris, les fait germer dans le cœur de ses fidèles.

Livres

Marc Fane, par J.-H. Rosny. — Paris, Librairie moderne.

Ce qui frappe en les études que M. Rosny titre romans, c'est la toujours préoccupation de ne montrer l'homme qu'en regard de l'espèce entière et d'appliquer à ses actes les lois générales sociales. Si bien que *Marc Fane* paraît être une histoire ou plutôt un fait multiple où les théories darwiniennes trouvent leur application rigoureuse. On y peut étudier et vérifier l'atavisme, l'influence du milieu, le *struggle for life*, obstinément mis en relief et commentés. Certes, M. Zola dans ses *Rougon-Macquart* prétendait obéir aux mêmes préoccupations savantes, mais soit maladresse, soit volonté, il n'a réussi, à l'égal de M. Rosny à les faire saillir, d'un beau relief, à travers ses récits, dans *Marc Fane*, sans qu'on subisse ni agacement, ni ennui, sans même qu'on soit heurté par la possible pédanterie de l'auteur à faire étalage de science, les théories modernes sont imposées à l'attention constante et à la curiosité docte.

Et n'imaginez point que le livre soit d'un primitif, qu'il s'agisse de scènes lointaines, voisines des origines humaines, où les différents instincts s'indiquent en leur rudesse, facilement. Non. L'histoire se noue en plein fourmillant Paris contemporain, dans le Paris révolutionnaire, ameuté, crispé. Elle dit la bataille des clubistes, rouge. C'est un heurt d'idées et de rêves entre eux, des collectivistes, des praticabilistes, des possibilistes, des blanquistes, que sais-je? C'est la bataille de la part de quelques-uns: franche, ardente, nette; de la part des autres: sournoise, rusée, tapie; c'est la haine sans cesse, l'orgueil, la vanité, parfois le dévouement, la grande pitié, la bonté; c'est toute la fermentation humaine bouillonnante à la surface du livre comme un liquide corrosif et fatal.

Les protagonistes? deux mystiques. Marc Fane et son oncle Honoré Fane. L'un? le plus jeune, tout fouetté encore d'illusions, le cœur neuf, ignorant presque, le cerveau en formation, butera certes, quitte à se relever. L'autre? plus sage, le mentor, celui dont l'enthousiasme s'est attiédi, mais dont le feu si on enlevait la cendre, d'un coup, soulèverait sa flamme, comme un déploiement de drapeau. Ce sera lui qui, Marc Fane tombé, le mettra sur pattes et lui réinsoufflera la foi. Ces deux caractères sont merveilleusement montrés, analysés et fouillés, au cours du livre.

Autour d'eux gravite la famille d'Honoré. Gilberte, sa femme, et ses trois enfants. Aussi, M. Rosny peut-il étudier les deux hommes des clubs dans l'intimité et c'est merveille de les voir, eux, qui tous les jours montent et descendent les montagnes du rêve, se tapir en la bonne entente, en la joie douce des bonheurs simples. Tous les deux sont comme des enfants avec les enfants. Et ceux-ci, jeunes plantes d'humanité, avec quel soin l'auteur les analyse, voyant en chacun d'eux, à travers les complicités héréditaires, la race et l'origine. Certaines pages de tendresse font songer à Michelet.

En outre, à l'encontre des romanciers timbrés naturalistes, M. Rosny, plutôt que de montrer ses personnages dans leurs gestes, leur allure, leur attitude, leur physionomie, nous fait

assister à la vie de leur cerveau. Tel événement se produit : la maladie de Rite, la petite fille d'Honoré, tel autre : la rupture de Marc et d'Adrienne, tel autre : l'expulsion de Marc du meeting socialiste, aussitôt voici le moi lui-même des protagonistes qui nous est dévoilé et pendant des pages et des pages ce sont des analyses purement psychologiques, patientes, serrées, avec des remarques brusques, des sautes d'observations et des halètements de notes cursives. Toute l'étude est transportée de l'extérieur à l'intérieur et c'est ce qui caractérise surtout la tendance contemporaine de ce roman, réaliste, quant au procédé, spiritualiste, en le sens moderne du mot, quant au fond. Et, bien que M. Rosny transparaisse peu dans ses œuvres, il est facile néanmoins de constater en lui l'homme qui souffre de la vie, le rêveur pitoyable aux misères, le vague chercheur parmi les forêts enchantées des probabilités et des utopies. Une étude sèchement et positivement terre à terre, une étude où l'on montre et où l'on désigne froidement les choses et les événements sans y compatir, lui serait impossible. Ses tableaux et ses drames, il y met autre chose que de l'encre impersonnelle, il y met ses propres angoisses et parfois même ses larmes.

Le P'tit, par A. Ajalbert.

C'est un amour — un amour? — de p'tit, Pierre Lancin avec Laura Erlandi.

Lui, fils de boutiquière active, bourgeoise, bonne femme, l'adorant parce que studieux, tranquille, timide. Sa vie mesquine se passe à sécher sur des livres et à être la vanité de sa mère qui entoure de respects la future science et gloire de son p'tit.

Elle, élève du Conservatoire, d'une famille de bohêmes et de cabots, la tête volontaire et méchante, le corps hystérique, les yeux durs. Du p'tit elle joue, le matant, le vidant : une goule sèche et nette.

On assiste non pas à une lutte de femme à homme, mais à une exploitation, à une traite. Pierre Lancin, frêle, naïf d'amour, toujours content, est une victime.

Un jour Laura Erlandi disparaît. Point de traces. Et les parents Erlandi, eux aussi, s'en vont et le p'tit revient au point d'où il est parti : la vie commune, dans la boutique, avec sa mère.

Donc, rien de plus simple, de plus possible, de plus arrivé que cette histoire. Aucun incident arrangé en surprise, aucun fait inventé ni combiné pour poivrer l'intérêt. Et néanmoins la nouvelle, ne cherchant qu'en elle-même sa force, tient.

M. Ajalbert s'est évertué d'être très moderne, non pas même moderne du jour, mais de l'heure. Et ses descriptions sont mises en pages, originalement. Les touches sont vraies et rappellent ou font voir. Un impressionnisme curieux le sollicite. Son Paris, il l'étudie et le montre, comme certains peintres, en ses aspects mornes et industriels mais par cela même nouveaux. Car le temps est loin où les gares, les usines, les banlieues, les cheminées, les chantiers et les hangars étaient démontrés inesthétiques et rejetés du livre et du tableau.

Les Manuscrits de Léonard.

Le troisième volume des manuscrits de *Léonard de Vinci* que vient de publier M. Ch. Ravaisson-Mollien avec transcription littérale, traduction française, avant-propos et table méthodique (Paris, Quantin, 1888), contient : 1° le plus grand de la collection de l'Institut, marqué *C*, dont Trichet Dufresne fit des extraits ; 2° le manuscrit in-8° *E*, remarquable par ses croquis ; 3° le petit livret *K*, sorte de carnet de poche de Léonard ; en tout 460 fac-similés.

L'impression qui ressort de ce volume encore plus fortement motivée que des précédents est que Léonard doit être considéré comme le véritable initiateur de la méthode scientifique moderne : expérience et calcul. Les textes sont décisifs à cet égard. Les sujets traités se rapportent plus spécialement à l'optique, l'hydraulique, l'art militaire, la théorie des couleurs, l'arithmétique, l'algèbre, l'anatomie, la pneumatique ; ils embrassent presque en entier le vaste champ des sciences appliquées.

Le savant éditeur s'est acquitté de sa tâche difficile avec cette scrupuleuse exactitude que la critique s'est plu à distinguer dans les premiers volumes : dans le nouveau a-t-il eu, en outre, la fortune de réduire au minimum le nombre des passages incertains ou douteux. Le succès scientifique et pratique de cette belle publication est assuré.

DES PEINTRES

Elle ne ment pas à son titre, la *Cravache parisienne*. Voici le cinglant et fouaillant article que publie, dans un de ses derniers numéros, J.-K. Huysmans.

« Etre riche, très riche! — et fonder à Paris, en face de la triomphale ambulance du Luxembourg, un musée public de la peinture contemporaine.

Réunir des œuvres d'art, enfin! — Acheter et exposer, chaque jour, sans redevance, dans des salles claires : les Salomé, l'Hélène, la Galathée, l'Hydre de Lerne, le David de Gustave Moreau ; l'Olympia, de Manet ; des Danseuses et des femmes nues, de Degas ; les portraits de « ma mère », de Carlyle, quelques-uns des nocturnes et des harmonies de James Whistler ; des marines de Claude Monet de la collection Durand-Ruel ; *les Sentes du chou*, de Pissarro ; *le Café* et *la Femme à la fenêtre*, de Caillebotte, un des premiers Gauguin, soigneusement choisi, les premières Folies-Bergère et certains intérieurs de J.-L. Forain ; des portraits féminins de l'ancien Renoir ; une ou deux natures mortes de Cézanne ; *la Plaine de Gennevilliers*, *la Seine en hiver*, de Raffaëlli ; *la Récréation* et *le Furet*, de Bartholomé ; quelques Sisley, triés dans son œuvre.

Puis, dans la salle de blanc et noir, des fusains de Redon, au besoin, si on veut, un Lhermitte ; les admirables eaux-fortes de Whistler ; les bonnes pierres du pauvre Bresdin ; les anciens Legros ; les *Sataniques*, de Rops ; des Chéret ; enfin avec le *Battant de porte* et la superbe interprétation du David de Moreau par Bracquemond, les scènes intimes de Bonvin qui furent exposées en octobre 1887, chez Georges Petit et qui décèlent chez ce faux et lent Hollandais, chez ce vulgaire et pénible peintre, un talent d'aqua-fortiste, noir en chair, décidé, presque bizarre.

Mais quel est celui des Rothschild, des Camondo, des Judas, des Hirsch, qui songerait même à atténuer par une telle donation, par une telle œuvre, le permanent outrage que sa scandaleuse fortune nous impose?

Inutile de le dire, aucun de ces détenteurs n'y a pensé.

Il est vrai que le propre de l'argent est de parfaire le mauvais goût originel des gens qu'il gorge ; aussi la richesse va-t-elle, en

peinture, là où son groin la mène, aux Meissonier et aux Jacquet, aux Munkacsy et aux Henner, aux Bouguereau et aux Detaille !

Mieux que le juif encore, l'Américain l'atteste ; à la mort d'un archimillionnaire nommé Stewart qui s'était enrichi dans la vente des soies et des jupes, une vente de tableaux eut lieu.

Les toiles récoltées par ce haut muffle et logées par lui dans un palais de marbre à New-York, ne le cédaient en rien aux panneaux recueillis par un sieur Morgan, un autre galope-chopine promu nabab, et dont la collection composée de Vibert, de Jules Breton, d'un tas d'autres chanteurs, se vendit l'exorbitante somme de 4,427,500 francs.

Aussi, tous les potentats des puits à pétrole, tous les caciques du cochon salé accoururent à la vente Stewart et après dix vacations, enlevèrent au prix que l'on va lire :

Le Retour de la moisson, par Bouguereau . . fr.	40,500
L'Agneau nouveau-né, du même	25,000
Le Pâturage, par Troyon	55,000
L'Enfant prodigue, de Dubufe	15,200
Une collaboration, par Gérome.	50,500
Un Soir sur une terrasse, de B. Constant . . .	20,000
Le Repos pendant la manœuvre, de Detaille. . .	18,000

Trois œuvres atteignirent :

Le Marché aux chevaux, de Rosa Bonheur . . .	280,000
L'Assemblée d'enfants, de Knausse	106,500
Et enfin le *1807*, de Meissonier	330,000

Ce dernier tableau fut acquis par un sieur Henri Hilton qui me semble bien ladre, si je le compare à un autre Américain, à un marchand de chaussettes, à un certain John Wanamaker, qui ne craignit pas d'acheter, quelques semaines auparavant, 600,000 francs *le Christ devant Pilate*, cet indigent décor brossé par le Brésilien de la Piété, par le rastaquouère de la peinture, par Munkacsy.

Les supplices joyeusement délibérés par les anciens despotes avaient leur utilité peut-être. Ils satisfaisaient, au moins, dans certains cas, le besoin de justice qui est en nous. En songeant à la prodigieuse imbécillité de ces dollars et à la rare infamie de ces toiles, je rêve volontiers devant la vieille planche des *Martyrs* de Jan Luyken. Elle contient, en effet, quelques tortures qu'en imagination j'appliquerais avec une certaine aise, je crois, à la plupart de ces Yankees et de ces juifs.

Celles-ci peut-être : les attacher nus, sur une roue qui, emmanchée d'une manivelle, tourne et pose le corps, alors qu'il descend et atteint la terre, sur une rangée aiguë de très longs clous — ou bien asseoir ces suppliciés sur des chaises rouges et les coiffer délicatement de casques chauffés à blanc — les attacher encore par un seul poing à un poteau, après leur avoir liés préalablement les jambes et leur enfoncer difficilement, presque à tâtons, à cause du va-et-vient du corps qui se recule et cherche à fuir, la spirale ébrêchée d'un vilebrequin énorme.

Mais quoi ! ces nécessaires représailles nous lasseraient aussi ! Et puis les chevalets, les bassines à poix, les tenailles et les pinces, les doloires et les scies s'useraient à tourmenter la multitude des acheteurs et des peintres.

On enrichirait ainsi les manufacturiers de l'acier médical et du fer et comme eux aussi ils acheteraient des Gérome et des Bouguereau, ce serait une chaîne non interrompue de supplices que prolongeraient, dans les siècles à venir, les générations issues de leur misérable commerce avec des femmes elles-mêmes enfantées, un soir, dans les oublis de négociants véreux et repus.

LA LYRE COMIQUE

BALLADE DU GRAND DÉPART POUR BRUXELLES.

Trouvé dans le Supplément littéraire du *Figaro* cette amusante boutade :

A Camille Lemonnier.

Emule d'Emile, ô Camille
Et Balzac des belges vallons,
Triple les bancs sous ta charmille,
Car au Brabant nous dévalons.
Pour savoir ce que nous valons
En cet art où tu préexcelles,
Paris s'en réfère aux Wallons
Tous les poètes à Bruxelles !

Dans la ville où Sarcey sémille,
Doux Collines (lisez Wallons),
Il faut nous nourrir en famille
Des crapauds que nous avalons.
Oh ! les succès qu'on rêva longs !
Oh ! les palmes !... C'est du luxe ! Elles
Sont pour les chauves ! Trève ! Allons,
Tous les poètes à Bruxelles !

On en est à la camomille !
Dujarriers d'amers Beauvallons
Dans un struggle life où fourmille
La fraude nous nous ravalons.
Qui n'y meurt pas, achève à Lons-
Le-Saulnier ou Mons-en-Pucelles
Un sort qui dérive à valons !...
Tous les poètes à Bruxelles !

ENVOI

Prince, à nous railways et ballons,
Puisqu'on vous coupe et vous luxe, ailes !
Comme ces dames aux salons,
Tous les poètes à Bruxelles !

ARIEL.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit d'auteur. — Articles de journaux. — Anonymat. — Editeur.

Chevalier Marescq c. *Noblet.*

Une question qui ne nous paraît guère prêter à la discussion a été plaidée ces jours derniers à Paris. Il s'agit de savoir si on a le droit de reproduire les articles non signés qui paraissent dans les journaux. En Belgique, la loi du 22 mars 1886 l'interdit formellement. Mais en France ?

Gil-Blas relate ainsi les faits :

MM. Chevalier Marescq, éditeurs et propriétaires d'un journal judiciaire, poursuivaient un sieur Noblet qui, s'appropriant

maintes chroniques publiées dans leur journal, les avait reproduites dans différents agendas populaires.

— C'est mon droit, répliquait Noblet. En effet, vous, journal, vous n'êtes pas, à défaut d'une cession régulière intervenue entre les auteurs et vous, vous n'êtes pas propriétaires des articles anonymes publiés par vous et vous avez épuisé tout votre droit par le fait même de la publication que vous en avez faite. Seuls les auteurs de ces chroniques auraient pu me poursuivre, mais l'anonymat qu'il leur a plu garder prouve surabondamment qu'ils n'ont point voulu conserver leur propriété sur leur œuvre.

En dépit du talent avec lequel Me Adrien Huard a présenté cette thèse, le tribunal et la cour l'ont successivement repoussée, et ils ont décidé, conformément aux observations de Me Pouillet :

« Qu'un article de journal constitue une propriété; — que l'absence de signature au bas de l'article n'empêche pas cette propriété d'exister; que si la personnalité de l'auteur demeure incertaine, l'éditeur du journal est connu; — et qu'aussi longtemps que l'auteur ne s'est pas déclaré, l'éditeur a qualité pour exercer les droits de la propriété, sans avoir à produire de justification autre que la publication même qu'il en a faite. »

La Loi jaune.

Une opérette due à une main féminine, Mlle Pauline Thys, aujourd'hui Mme Mayne du Coin, a fait quelque peu parler d'elle au Palais : tout autant, et peut-être plus que si elle avait été représentée sur un autre théâtre.

Mme Ugalde, directrice des Bouffes, avait reçu *la Loi jaune* le 16 décembre 1885 et s'était engagée à monter la pièce endéans les quinze mois, c'est-à-dire avant le 16 mars 1887.

Mais ni a cette date, qui correspondait à l'époque des Pâques, ni même à la Trinité, Mlle Pauline Thys, aujourd'hui Mme Mayne du Coin, ne vit apparaître les affiches impatiemment attendues, et dont la couleur, en raison du titre de l'ouvrage, devait nécessairement frapper l'attention.

Aussi Mme Ugalde reçut-elle la visite d'un huissier, et dut-elle se faire représenter devant le tribunal de commerce de la Seine. D'après elle, la faute du retard était imputable à la demanderesse, qui avait promis de faire subir à sa pièce certains remaniements, qu'elle n'exécuta pas. Mais le tribunal n'accueillit pas cette defense et condamna Mme Ugalde à payer à l'auteur de *la Loi jaune* les 2,500 francs de dommages-intérêts fixés par l'article 16 de la convention qui lie la directrice des Bouffes à la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, plus 200 francs ré lames *additionnellement* par Mme Mayne du Coin, du bon coin cette fois.

La Tour Eiffel en justice.

Nous avons rendu compte du procès intenté à la Tour Eiffel par sa voisine Mme Bournet-Aubertot, qui a acquis, en 1883, des terrains en bordure sur l'ancien parc de l'Exposition de 1878 et prétend avoir acquis, en même temps, le droit de vue sur le dit parc (1). D'après elle, la ville de Paris n'avait pas le droit d'autoriser la construction de la Tour Eiffel sur l'emplacement où elle l'élève : elle demandait que le tribunal ordonnât purement et simplement sa démolition.

Mais la carcasse de fer résista à cet assaut. « La servitude *non ædificandi* ne pouvant être établie que par titre, aux termes de l'art. 619 du Code civil, on ne peut prétendre qu'un droit aussi important résulte implicitement de l'ensemble d'un contrat, alors surtout que les servitudes actives et passives y font l'objet d'un chapitre spécial sans que celle-là y ait été mentionnée.

Tel fut l'avis du tribunal, et telle fut aussi la décision de la Cour, qui confirma, le 6 juin dernier, le jugement de première instance par adoption de motifs.

1) Voir *l'Art moderne*, 1887, p. 166.

Petite chronique

Il est institué une commission chargée d'organiser l'exposition théâtrale de l'Exposition universelle de 1889.

Cette commission est composée de la manière suivante :

MM. Ed. Lockroy, Gustave Larroumet, Ch. Garnier, Lenepveu, Heuzey, Claretie, Petit de Julleville, Auguste Vitu, Philippe Gille, des Chapelles, Ritt, Nuitter, Monval, Rubé, Lavastre.

Dans *le Pierrot*, dont les deux premiers numéros sont en vente (Paris, rue Bleue, 7; 16 francs par an), Willette prodigue sa verve étincelante, qu'accompagne un texte fantaisiste d'Emile Goudeau.

Voici la statistique des recettes effectuées par les théâtres de Paris pendant l'exercice 87-88 (du 1er mars au 29 février).

Le total des recettes s'est élevé à la somme de 17,454,684 fr. L'année dernière, cette somme a été de 19,234,798 francs. On voit donc que les recettes de cette année ont diminué sensiblement — en chiffres exacts, de 1,780,114 francs.

Les droits d'auteurs, qui, pour 1886-1887, s'étaient élevés à 1,990,763 francs, ne sont arrivés pour 1887-1888 qu'à 1,795,508.

Des quatre théâtres subventionnés, trois : l'Opéra, le Théâtre-Français et l'Opéra-Comique ont fait *moins* que l'année précédente. Un, l'Odéon, a fait *plus*.

Les recettes de l'Opéra ont baissé de 239,426 francs; celles du Théâtre-Français de 133,735; celles de l'Opéra-Comique de 351,190. Celles de l'Odéon ont monté de 115,164 francs.

Voici, d'ailleurs, le total des recettes des principaux théâtres :

Opéra. . . . . fr.	2,904,070
Théâtre-Français	1,744,888
Opéra-Comique	1,222,374
Variétés	1,066,242
Châtelet	950,973
Porte-Saint-Martin	950,608
Palais-Royal.	903,197
Gymnase.	855,155
Eden-Théâtre	828,050
Gaîté	770,707
Vaudeville	664,412
Odéon	603,647
Folies-Dramatiques.	478,035
Ambigu	472,232
Folies-Bergère	462,014
Nouveautés	456,568
Bouffes-Parisiens	408,462
Menus-Plaisirs	401,869
Renaissance.	385,125

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles.*

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles.* *Rue Lafayette*, 123, *Paris.*

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — Pour une voix de femme (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa . . . . . fr.	25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — Pour une voix d'homme ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — Pour une voix d'homme baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume grand in-8° de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 35. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 26 AOUT 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

L'IMMORTEL, par Alphonse Daudet. — EL MOGHREB AL AKSA. — GAZETTE DE BAYREUTH — LES PRIX DE ROME. — MEMENTO DES EXPOSITIONS ET CONCOURS. — PETITE CHRONIQUE.

L'IMMORTEL

PAR ALPHONSE DAUDET

Ce curieux livre a été apprécié par la critique (cette pintade, a dit Léon Bloy) non pas au point de vue artistique, mais en tant que pamphlet contre cette vieille Académie française des quarante invalides, si vraiment un hôpital de médiocrités, mais si vraiment aussi un hôpital aristocratique, de telle sorte qu'il n'est guère de gens de lettres qui, par vanité, gloriole, vague désir de paraître du high-life artistique, manie basse et ridicule analogue à celle de la décoration, qui ne souhaite en être. Parmi les imbéciles toquades de l'humanité bourgeoise contemporaine en est-il de plus répandue que l'envie de paraître et de se jucher au dessus d'autrui?

Ceci explique la pérennité de ce congrès de cacochymes : il se conserve par l'espoir maladif des multitudes qui comptent y entrer. Ceci explique aussi les attaques renouvelées dont on le tourmente : il subit les fureurs des multitudes qui doivent se résigner à n'y entrer jamais.

Très rarement un bel imprudent (sauf à changer d'avis vers la cinquantaine, ce retour d'âge auquel commence en général le gâtisme sous les crânes doctrinaires), se risque à lui tomber dessus sans autre raison que l'irrésistible conscience du grotesque de l'institution telle qu'elle est pratiquée, conscience qui s'impose chaque fois qu'on pratique cette petite expérience : lire les noms des quarante et se demander soit qui l'on connaît là dedans, soit ce que vaut littérairement parlant chacun des personnages, la plupart esprits tempérés et précieux qui se défient de la magnificence et redoutent l'originalité, dont l'idéal esthétique ne crève pas la voûte du ciel, qui donnent à peu près le niveau intellectuel de ce qu'on est convenu d'appeler la bonne compagnie, types de ces médiocrités prétentieuses qui mènent aujourd'hui l'opinion en sens inverse de toute grandeur, aréopage de la pudeur artistique bête et des mœurs littéraires irréprochables, occupant non des fauteuils mais des banquettes, faisant commerce de minauderies relatives à l'art d'écrire, êtres de clair obscur et de frigidité, plantant leurs choux sous la coupole Mazarine. Cette imprudence d'attaquer ces immortels, Alphonse Daudet vient de la commettre crânement.

Un pamphlet, oui. Les vrais artistes n'ont guère

trouvé beaucoup d'art jusqu'ici dans les écrits du populaire rival de Zola. Il n'a pas même, comme ce dernier, le mérite d'avoir consacré une nouvelle forme de ce genre épuisé : le Roman. Tout au plus peut-on dire qu'il a, dans une certaine mesure, rajeuni le feuilleton. On connaît son système de tire-lire dans laquelle il glisse les anecdotes courantes du reportage, et qu'il casse lorsqu'il commence un nouveau livre, y intercalant par un rapiéçage adroit ce qu'il trouve de mieux dans sa petite épargne. C'est assez piteux, mais aboutit à créer le succès auprès des lecteurs vulgaires, heureux de revoir, ainsi enchassées, les petites histoires qui les ont intéressés.

Il n'y a pas d'art dans *l'Immortel*. C'est écrit au grattement ininterrompu de la plume, d'une façon que nous nommerons expéditionnaire, d'une belle écriture certes, mais bâtarde, sans aucune préoccupation, sans aucune idée de l'évolution contemporaine de la littérature. C'est à peine si de ci de là une expression rare, une trouvaille, révèle que l'auteur vit dans le milieu français où se prépare la transformation.

La critique (cette pintade) a donc eu raison de ne pas apprécier *l'Immortel* au point de vue artistique, mais en tant que pamphlet.

A ce dernier point de vue l'œuvre est très pertinente, si pertinente et efficace que Zola, ce rival naturel de Daudet (ils chassent sur des terres voisines et ont des haines avouées ou latentes de voisins de chasse) n'a cru pouvoir mieux faire, dans son besoin de protestation contre un pareil succès, que de se poser en candidat à cette pauvre Académie si indécemment turlupinée. Cela était plus sanglant que tous les articles critiques, et disait avec une éloquence imprévue : « A mon avis, ce livre ne vaut rien ». Entre camarades, on se doit ça, et peut-être que la Vieille aura en temps et lieu la reconnaissance du cataplasme émollient ainsi appliqué sur son échine endolorie d'une si rude volée.

Ce qui est vraiment curieux, c'est l'insouciance de ces agents. Assurément rien dans Zola ne révèle qu'il se doute de ce qu'il a fait. Il parle de ses livres comme d'œuvres purement littéraires. Il n'aperçoit pas leur portée sociale terrible. Si on lui disait : mais c'est du Proudhon sous forme de roman, il hausserait les épaules. Il n'a jamais mesuré la proportion pour laquelle *Nana*, *Pot-Bouille*, *Germinal* sont dans la haine des classes populaires et dans le dégoût que les classes bourgeoises ont pour elles-mêmes, dégoût qui les pousse plus avant dans la démoralisation et qui leur enlève toute confiance.

De même Daudet n'a guère le sentiment de l'amoindrissement qu'il cause non pas seulement à cette Académie, intérêt secondaire, mais à tout ce monde de fantoches, d'imbéciles et de corrompus qu'il a dépeint à propos de l'Académie. Il ne l'a pas eu davantage en écrivant *les Rois en exil* et *Numa Roumestan*. Pourtant qui doutera, à la moindre réflexion, que le mépris qui règne en France pour les familles détrônées, et le mépris pour les prétendus hommes d'Etat, opportunistes et autres qui s'occupent de ses affaires, n'aient eu ces œuvres pour source jusqu'à un certain point, ou ne se soit mieux reconnu, ne se soit trouvé mieux justifié après leur lecture en apparence simplement distractive ?

Certes, *l'Immortel* a cette portée. Ses coups sont moins rudes, moins écrasants, que les coups zolistes, assénés par un Samson de lettres. Des zololithes, avons-nous dit jadis. N'ayant pas la nature titanique de son rival, il aurait fallu peut-être, pour y mettre toute l'âpreté voulue, qu'il eût reçu une de ces grandes giffles qui rendent un gazetier rancunier pour la vie et lui inspirent l'intarissable venin de haine qui lui fait trouver les mots empoisonnés et les injustices ignobles. Il lui faudrait être (c'est du Léon Bloy) « un de ces grands gifflés qui fleurissent d'une oreille rouge l'âpre chemin du reportage ». Mais l'avantage est douteux, car s'il suscite les ressources de la haine, et du même coup la force, il déshonore à jamais vis-à-vis des autres et, qui pis est, vis-à-vis de soi-même. De telle sorte qu'être giffle est un amoindrissement lamentable en même temps qu'une excitation infâme. Mieux vaut, en somme, quand on y pense, rester *integri status* dans la bonne moyenne des antipathies où Daudet a couru les bordées de son *Immortel*.

Immortelle, plus que les immortels qu'elle fait, elle n'en mourra pas. Elle est comme l'Aphrodite de l'Iliade, blessée par ce brutal de Diomède quoique déesse, dont le sang coule et qui souffre, mais qui doit guérir parce qu'elle ne peut mourir.

Mais si elle peut impunément subir pareil assaut après tant d'autres, et rester invincible, avec l'espoir, toute coquette surannée qu'elle est, de voir ce peu galant porteur de plume venir un jour lui baiser les mains et lui déclarer sa flamme, il est une autre manière de juger la question qu'il n'est pas sans intérêt de mettre en lumière.

Déjà, à propos de *Pot-Bouille* et de *Germinal* nous faisions cette remarque que Zola, sans s'en douter, accomplit une mission destructive de la bourgeoisie que nous appellerions providentielle si nous étions socialiste, anarchiste, possibiliste, praticabiliste (1). Il l'a discréditée par la description de ses mœurs abominables, de sa corruption incurable, bien mieux que ne l'ont fait les plus violents écrits de Proudhon. Il l'a traitée en prostituée et la malheureuse l'a si bien senti qu'il lui a fallu, pour se remettre un peu de ces accablantes engueulades, des histoires calmantes comme celle de *l'Abbé Constantin*, caraméleux mensonge qui la per-

(1) Voir *l'Art moderne* du 14 mai 1882 et du 12 avril 1885.

suade qu'elle n'est pas aussi ignoble qu'on ose le lui dire.

Daudet, dans des généralités moins hardies, accomplit la même œuvre dévastatrice, et son *Immortel* en est un échantillon. Bourgeois de naissance, d'éducation et de relations, il diffame les institutions bourgeoises et aide pour sa part au grand œuvre de démolition qui marque la fin de ce siècle et aboutira vraisemblablement à un escarbotage général de cette classe, qui n'a plus qu'un but : jouir, et un moyen : s'enrichir.

La situation devient très grave quand ce n'est plus seulement la classe sacrifiée qui rugit et se prépare, mais quand dans la classe attaquée elle-même des ennemis surgissent et que les sacrifiés trouvent des auxiliaires. On a fait souvent cette remarque que, durant des siècles, avant la Révolution de 89, le peuple était demeuré asservi et écrasé, mais qu'il avait fallu au dix-huitième siècle un temps relativement court, pour amener la catastrophe quand les philosophes bourgeois commencèrent à combattre pour lui. Présentement ce sont les romanciers bourgeois. Gare au dénouement!

EL MOGHREB AL AKSA

UNE MISSION BELGE AU MAROC (1)

Suite. — Voir *l'Art Moderne* des 15 et 29 juillet 1888.

El Araïsh, lundi, 26 décembre.

El Araïsh! Larache la rouge! Ville de côte comme Tanger, comme Arzila. Mais combien différente en sa sauvagerie de la civilisée Tanger, parée de sa coquetterie bruyante de demi-aryenne. Combien aussi, en sa coloration farouche, de la tranquille et pâle Arzila.

En étages sur des roches formant la mâchoire sud du fleuve, ses bâtisses inégales échelonnées en dents de scie, en dents de requins. Et pour gencives, nicotinées tant brunes elles sont, des murailles à créneaux, la ceinturant, la comprimant. Un aspect général et menaçant, de ratelier hors d'usage, culotté, ranci, fétide, ébréché, rongé par la carie, plein de chicots. Là dedans les fissures des ruelles en rampes raides, suintantes de sanie purulente, sanguinolente, avec, dans les alvéoles vides et les écartements, des immondices entassés, restes de repas dans une bouche d'ogre mal soignée. Un pittoresque insolent, effrayant, mêlant tous les niveaux, brisant tous les alignements, désordonné, cahotique, ayant la boue pour parure, et les pestilences pour parfum. Le dédain épique de la propreté et de son emblême : le blanc. Un universel badigeonnage mystérieusement accompli en des jours sans nombre de soleil cuisant, en des nuits sans nombre de tempêtes trayant les pis gonflés des nues vagabondes, ragoût satanique de tons, palette infernale sur laquelle on aurait étendu et brouillé toutes les teintes fécales, toutes les nuances fienteuses. Des mares d'ocres, des coulées de verts, des stries de gommes et de laques jaunes. Partout le délabrement marocain, scarifiant, rongeant pareil à une immense syphilis architecturale, déchirant à nu les bétons, esquillant les bois, déchaussant les fondations, décharnant les édifices. De larges lampées fauves lèchant les pans de murs en coups de flamme. Un air de ville incendiée de la veille, de ville emportée d'assaut, salie de sang, salie d'orgies, à peine libérée d'un tremblement de terre qui aurait fait chevaucher ses maisons les unes sur les autres. Un type de la vieille ville côtière occupée par les Arabes, prise par les Portugais, par les Espagnols, reprise par les Arabes, saccagée, reconstruite, se raccommodant à la diable, faite de pièces et de morceaux, superbe dans son débraillé de femme forcée qui s'est rajustée comme elle a pu, rouge encore de la lutte et du viol.

Nous la parcourons, Théo et moi, sans nous lasser de son horrible et attirant pittoresque, nous soûlant de ces merveilles qui font horreur, en dedans, en dehors des murs, nous arrêtant à tout coup, bayant aux perspectives fantastiques et tragiques, grotesques ou terribles, belles toujours de ce beau à rebours qui est le faisandage du beau, dont a besoin l'âme humaine, ondoyante en ses sensations, quand elle a la fatigue du correct et de l'idéal.

Même date.

Sur le Soko extérieur où notre camp est installé, on a militairement requis et essayé cette après-midi les chameaux qui doivent transporter les grosses pièces. Il faut bien que notre chemin de fer entier arrive à Méquinez.

C'est Sicsù qui a dirigé les opérations, habilement, impitoyablement, à la marocaine. Les autorités de la ville étaient là, pour la forme, n'osant contredire, mais passives. Sous la pluie qui pluvine, accroupis sur des carreaux de tapis, abrités dans la guérite affaissée de leurs selams à capuchons, taciturnes, ils sont là une demi-douzaine, Kaïds, Amin's, de rang imperceptible pour nous, se remémorant sans doute, avec amertume, ce verset du Coran : « Combattez les idolâtres dans tous les mois, de même qu'ils vous combattent dans tous les temps, et sachez que Dieu est avec ceux qui le craignent ».

Sur l'aire du Soko, par groupes, proche les tentes, basses comme des tanières, de leurs chameliers, des chameaux roux couchés sur leurs jambes reployées, rayonnant croupes et bosses pelées en dehors, longs cous au centre, autour d'une jonchée de mauvaise paille d'emballage qu'ils broient lentement, levant de dessus ce mets leurs têtes plates allongées en sabots, les portant à droite, à gauche, avec des balancements d'oiseaux défiants. A certains moments, au choc de quelque plus vive inquiétude, tous les longs cous d'un coup dressés, comme des reptiles au dessus du bord d'un nid, suggérant l'envie de les nouer tous, en bouquet, par un jet sifflant et tournoyant de lasso.

Ils arrivent de l'intérieur ; ils allaient à Tanger. Leurs charges sont là entassées. Les chameliers comptaient partir à l'aube, après avoir prié, tournés vers la Mecque, eux et leurs animaux associés à leurs dévotions. Mais ordre a été intimé hier soir de ne pas bouger. Il faut assurer le service du Sultan. Son absolu pouvoir prime tout commerce. Résignés, ils ont attendu, depuis ce matin accroupis, se demandant : Quoi?

De massives civières ont été amenées et sur elles on pose les grosses pièces. Il s'agit d'en faire accepter le fardeau inusité aux chameaux, un devant, un derrière, entre les brancards prolongés,

(1) Extraits de la relation du voyage de M. Edmond Picard au Maroc en 1887-1888, actuellement sous presse, qui paraîtra chez Ferdinand Larcier, en 200 exemplaires de luxe, grand in-4° d'environ 400 pages, avec illustrations par Théo Van Rysselberghe.

marchant en porteurs de palanquins. Sicsù en désigne deux et ordonne de commencer l'attelage. Leurs maîtres, maigres berbères farouches, se consultent de leurs regards en éclats de vitre et demeurent immobiles, ramassés par terre, paquetés dans leurs djillàb's mouillées. Il y a résistance. Sicsù l'a compris. Il se tourne vers les Amin's et dit, interrogeant : En prison? — Oui, font-ils d'un geste lent. Des poivrons empoignent les récalcitrants par le capuchon, les mettent brusquement debout et les emmènent ainsi que chez nous des délinquants pris au collet.

Sommaire exécution nécessaire. Sicsù, flegmatique, en désigne deux autres. Les chameliers se lèvent et nasillardent des explications, des réclamations avec des yeux de colère. Pour toute réponse, une menace. Larmoyants et dolents ils saisissent la corde qui, par un bout, enlace en brodequin la tête de leurs bêtes et objurguent celles-ci. Laborieusement, grognant, dégobillant bruyamment au dehors un gésier gonflé d'air, vessie bleue, et le ravalant, elles se lèvent sur trois pieds, le quatrième replié par une entrave, et dirigés à coups de bâton doux, vont clopin-clopant, voûtant leur bosse, qui leur prête un air d'être chargées sans l'être. Avec les mêmes bruits, les mêmes allures de mauvaise humeur, elles se couchent entre les brancards qu'aussitôt on fixe à leurs bâts.

Maintenant il faut démarrer. Une foule fait cercle. Les juifs dominent, en noir, couleur de malédiction, couleur de malheur. Doublement réjouis, dirait-on : un des leurs commande; des maures, leurs maîtres, doivent obéir. Les coups de bâton doux recommencent, et les grognements, et les dégobillages. Les entraves ont été larguées. Les dromadaires s'enlèvent, la civière monte entre eux. En avant! Ils hésitent, se balancent sur leurs jambes calleuses, posent et retirent leurs larges pieds concaves qui moulent d'empreintes convexes la terre molle du Soko. Ils dressent, surpris, et abaissent leurs museaux emmanchés à leurs cols recourbés, avec des mouvements de bras de pompe, les heurtant au bois de l'appareil, et alors mugissant. Partiront-ils? Autour d'eux agitation, cris, excitations, tapages. Leurs grands yeux en olives s'effarent. Ils lancent de côté des ruades de vache. Celui de devant veut s'élancer. Celui de derrière veut reculer prenant la civière pour un obstacle. Ils tiraillent, ils piétinent tandis que sans interruption les coups doux aux naseaux, aux jarrets, aux épaules, aux fesses leur parlent un symbolique langage. Tout à coup, par hasard, il y a coïncidence d'efforts; ils font un pas en avant, l'enchantement est détruit et les voilà en route, actifs, libérés de leur effroi, tournant autour du Soko, pour exercice, la multitude suivant et glapissant.

Ainsi fut-il pour les autres civières. En quelques heures le choix est fait. Demain ils se mettront en route pour Méquinez et après-demain sans doute nous les suivrons.

Pour nous c'est chose décidée. Pour les chameliers pas encore. Nous avions dîné dans le Comédor : des plats envoyés par le drogman de M. Clarembaux, Mosés Esayag, un juif, empressé de se faire bien venir, selon la coutume; un repas complet, apporté tout cuit, en cortège, sous des couvre-plats coniques en osier. Vers onze heures, en sortant de la tente, nous heurtons une bête morte. Ici les lanternes! C'est un mouton égorgé! Sacrifié par les chameliers au Ministre et laissé là pour le fléchir! « Que Dieu clément et miséricordieux inspire au Bashadour de ne pas persister à imposer aux pauvres Maures d'interrompre leur voyage pour retourner à Méquinez! »

Mardi, 27 décembre.

Le Ministre a la fièvre. Est-ce que les chameliers, maintenant, par les voies, lui ont jeté un mauvais sort? On se pose ces questions ici. Il y a de la superstition flottante. Ça se gagne. Ces mains rouges, bleues, vertes, partout hérissant leurs doigts morts sur les murs, hypnotisent et leur bêtise vous hante. Se déprime-t-on à vivre en ce moyen-âgeux milieu? Il y a eu une bourrasque cette nuit et des tentes ont été renversées. Mauvais présage!

Théo et moi avons été occupés de la barre toute la matinée.

Surprenant phénomène de mouvement et de coloris. C'est le Oued Kous qui l'a faite, charriant les limons de sa vallée et les diluvions hivernales des versants entre lesquels il chemine, serpentant sa serpentine, tant sinueusement ici à l'embouchure qu'il a suggéré le mythe du dragon gardant le jardin des Hespérides. Des hauteurs d'où nous regardons, oui, le voilà bien, éployant ses anneaux sur les prés marécageux, la queue au loin contournant le noir mont Lixus, la gueule s'ouvrant à la mer, écumant cette barre grondante qu'il faut franchir, qu'il faut dompter, pour aller jusqu'aux orangers légendaires qui touffent en amont leurs rameaux d'émeraude chargés des fruits d'or.

Barre! Qu'il est juste et fort, ce mot! Synonyme du mot arabe qui dit Mer. Ici le fleuve coulant des flots lourds de terre diluée. Là-bas l'océan étalant sa grande dalle azurée. Entre les deux un mouvant rempart touchant l'estuaire aux deux bords, surgissant, mystérieusement imprévu, sur la surface paisible, par une poussée de fond, en deux, trois, quatre contrescarpes liquides, qui retombent, volutant, avec un bruit sourd de décharge suivi d'un grésillement, et ainsi résolues, glissent rapides jusqu'à la côte où elles déferlent entre les roches avec un subit regain de jaillissements et de blancheurs moussantes.

Incessant travail! Le vent s'élève et la scène grandit. Une fureur sourde, une rage, en ces arrivées de flots, de ne jamais parvenir plus loin. Des lignes de cavalerie, chargeant et rechargeant sans relâche, les escadrons s'effondrant sur des régiments imaginaires, remplacés par d'autres escadrons, inépuisablement.

Et en ces bruits, en ces agitations, une agitation de luminosité et vraiment aussi un bruit de couleurs, sonore en l'œil comme l'autre en l'oreille. Les bleus, les verts, les rouges, les jaunes, prismatiques, s'écaillant en mosaïques rutilantes, fractionnant leurs teintes en dégradations infinies, saisissables en leur fugitive splendeur, mais innombrables, les nuances divinement raffinées des robes de fées.

« Jamais en défaut... Sans un instant de défaillance... Moutonnement à perte de vue d'innombrables écumes si blanches, s'allumant, s'éteignant, se rallumant, comme un innombrable troupeau de brebis qui nagent, et se noient, et reparaissent, et jamais n'arrivent, et se laisseront surprendre par la nuit... Oh! qu'un rayon de soleil passe et c'est sur le dos des vagues la caresse d'un arc-en-ciel comme une riche dorade qui a monté un instant et aussitôt replonge, stupidement méfiante. »

GAZETTE DE BAYREUTH

Les chandelles sont éteintes. Qu'on nous pardonne cette expression évidemment impropre, le théâtre de Bayreuth étant éclairé à l'aide de lampes électriques. Mais il est des clichés dont les modernes inventions ne parviendront pas à détruire l'usage, et

la figure « éteindre les chandelles » survivra dans l'argot du théâtre, malgré Edison, Swan, Siemens et Halske et Jablochkoff, de même qu'on persistera, longtemps encore, à dire : « J'ai manqué le coche », bien que cette antique et modeste voiture soit reléguée désormais, hélas! parmi les choses d'avant le déluge, en compagnie de l'arche de Noé, qui n'était, elle aussi, la pauvre! qu'un coche d'eau.

Donc, les chandelles sont éteintes. Une acclamation formidable, une explosion de bravos, un tonnerre de trépignements et d'applaudissements a suivi le baisser du rideau sur le dernier acte des *Maîtres-Chanteurs*. On a appelé à grands cris, durant tout un quart d'heure, le chef d'orchestre, Hans Richter, qui a eu le bon goût de ne pas sortir de son abîme mystique. Deux jours plus tard, même enthousiasme après *Parsifal*, et rappels analogues pour Félix Mottl, qui a naturellement imité la modestie de son éminent collègue et s'est dérobé à l'ovation. C'est de tradition, d'ailleurs, on le sait, au théâtre de Bayreuth : les artistes, les décorateurs, les metteurs en scène, les musiciens de l'orchestre et leur chef sont des unités qui concourent à l'impression d'ensemble et dont aucun ne doit l'emporter sur les autres. Wagner rêvait, pour l'interprétation de ses drames, l'anonymat général, ce qui eût été admirable. Mais l'esprit de cabotinage habituel des acteurs ne devait pas permettre, même à Bayreuth, un pareil renoncement. « Nous sommes tout disposés, mes camarades et moi, à supprimer notre nom de l'affiche, dit au compositeur M. Vogl, si vous voulez bien commencer, Maître, par supprimer le vôtre. » Cette boutade du ténor favori de Richard Wagner coupa court à toute discussion : le dévouement de M. Vogl à la cause wagnérienne était si absolu que le Maître ne voulut pas insister et lui donna satisfaction.

L'ovation qui vient d'être faite aux deux chefs d'orchestre rappelle celle qu'on décerna, en 1876, à l'auteur du *Ring*, et bien des spectateurs de dimanche dernier se remémoraient avec attendrissement le tapage que nous fîmes, à l'issue des représentations de la première série, pour forcer Wagner à monter sur la scène. Il résista longtemps, très longtemps, puis enfin on vit apparaître, parmi les poutres effondrées, les murailles abattues du palais de Gunther, que vaguement coloraient de rouge les dernières flammes de Bengale, la redingote marron et le légendaire feutre gris. Le Maître aurait peut-être tout aussi bien fait de rester dans la coulisse : on se rappelle que son allocution déchaîna contre lui une nouvelle tempête. Mais c'est égal, ce fut un moment bigrement émouvant que celui où l'on vit s'agiter le rideau et le petit homme découvrir tout à coup son front énorme et promener froidement sur le délire de la foule son regard d'acier.

« Nous vous avons montré ce que nous pouvions. A vous de vouloir, et nous aurons désormais un art national. »

Ces quatre paroles, pas tendres et d'un orgueil que seul Wagner pouvait afficher, font aujourd'hui l'effet d'une prophétie. Il est loin le temps des hésitations, des peut-être? des qui sait? Noyée, la spirituelle plaisanterie de « la musique de l'avenir » qui, durant vingt ans, a défrayé la chronique des journaux.

Eteint, le feu d'artifice. Finie, la blague. Où donc se cachent tous les Beckmesser d'antan? Eh! parbleu, ils sont tous devenus les amis de Walter de Stolzing, ils chantent ses louanges, ils affirment n'avoir jamais cru qu'en lui. Le plus malin est ce vieux bonze qui, à Bayreuth, en 1876, disait à un ami qu'on voyait, après chaque acte, lever des poings irrités : « Prenez garde, mon cher! vous ne savez pas ce que vous attaquez. Faites comme moi, dissimulez. Qui sait si un jour nous ne serons pas forcés d'admettre ces choses-là? »

Ces choses-là, on a vu le succès qu'elles viennent une fois de plus de remporter. Très sérieusement on agite la question de savoir si l'on ne jouera pas à Bayreuth dès l'an prochain, au lieu d'attendre, comme de coutume, que deux années soient écoulées. Les avis sont partagés. Au sujet de la composition du spectacle, il y a, de même, discussion. Mme Wagner désire faire monter *Tannhäuser* tel que le Maître l'écrivit pour la scène de Paris, c'est-à-dire avec la Bacchanale, et en lui donnant un cadre extrêmement riche. Les artistes préfèreraient qu'on reprît *l'Anneau du Niebelung*.

Pour trancher ces différends et pour assurer la stabilité de l'entreprise, ne ferait-on pas bien de constituer le théâtre de Bayreuth en société, sur le plan, par exemple, de la Société des Artistes du Théâtre-Français? Tous ceux qui aiment la scène modèle de Wagner et souhaitent sa prospérité, applaudiraient à cette idée. Ce serait le moyen de s'attacher irrévocablement le noyau d'artistes qui ont donné au théâtre tant d'éclat : les Materna, les Malten, les Reichmann, les Van Dyck, et les piquer d'honneur pour les engager à maintenir la scène wagnérienne au rang que nul ne lui conteste, — le premier.

Ce qui paraît établi, c'est que nos directeurs bruxellois, MM. Dupont et Lapissida, ont senti l'impossibilité qu'il y avait pour eux de se tenir en dehors du répertoire wagnérien, comme ils l'ont fait l'hiver dernier, en se contentant d'une vague reprise de *la Valkyrie* et en réservant tous leurs soins à cette prodigieuse *Gioconda* et à ce non moins étonnant *Jocelyn*, qui leur ont coûté, l'une 32,000, l'autre 17,000 francs, pour aboutir à un simple désastre. Le vent ne souffle décidément pas de ce côté : il vient de Bayreuth, c'est indéniable, et les directeurs, en exploitants habiles, ont consciencieusement fait le voyage de Bavière pour le prendre, ce dont il faut leur savoir gré. Mais que sortira-t-il de leurs méditations? On a souri, à Bayreuth, de l'assurance sereine avec laquelle ils sont venus demander l'autorisation de jouer *Parsifal* à Bruxelles. Nos directeurs sont-ils donc si étrangers aux choses wagnériennes qu'ils ignorent que *Parsifal*, conformément au désir du Maître, ne sera pas représenté ailleurs qu'à Bayreuth, pendant toute la durée du droit d'auteur? Ne savent-ils pas qu'on a refusé le droit de représentation à des directeurs anglais, américains, autrichiens, allemands? La nouvelle, tambourinée à l'avance par tous les journaux, a paru si extraordinaire, qu'on s'est demandé si elle ne cachait pas quelque stratagème : le projet méphistophélique de pouvoir jeter le refus, prévu à l'avance, au nez des wagnéristes trop pressants et de leur dire, après quelque nouveau *Jocelyn* :

« Ce n'est pas notre faute, si nous ne jouons pas du Wagner. Nous avons voulu monter *Parsifal*. On ne nous y a pas autorisés! » Mais ce sont là méchants propos que nous croyons à peine nécessaire de contredire. Nous supposons les directeurs du théâtre de la Monnaie trop désireux de sortir de l'ornière dans laquelle ils se sont engagés, et trop intéressés à triompher des difficultés financières que leur a suscitées la malheureuse campagne de l'an dernier, pour avoir fait ce faux calcul. Ils annoncent depuis deux ans l'intention de monter *Siegfried*. Qu'ils se décident à entreprendre l'étude de cet ouvrage, et nul ne prêtera plus l'oreille aux propos que nous relatons ci-dessus. Et si *Siegfried* leur paraît au dessus de leurs forces, n'ont-ils pas *Lohengrin*,

Tannhäuser, *les Maîtres-Chanteurs*, *le Vaisseau fantôme* même, dont de bonnes reprises intéresseraient le public et calmeraient les impatiences?

Ce qui est fâcheux pour nous, c'est qu'ils aient laissé échapper l'occasion de s'attacher M. Ernest Van Dyck, actuellement engagé à Vienne, et pour cinq ans. Les rôles? Les appointements? Les nécessités du répertoire? L'artiste se fût certainement accommodé de la situation faite aux artistes en représentations, et par exemple à Mme Caron. Avec lui on aurait pu aborder ce répertoire des grandes œuvres lyriques : Wagner, Gluck, Weber, qu'il chantera exclusivement à Vienne, en y ajoutant, peut-être, certaines partitions de Mozart. Mais le mal est irréparable, et rien ne servirait de récriminer.

Le succès de notre compatriote à Bayreuth a été, comme nous l'avons dit, prodigieux, et le père du jeune artiste, qui a assisté aux premières représentations, a eu la joie de voir son fils exciter partout la plus sympathique admiration. A le voir passer, son bras fièrement passé sous le bras du chanteur, on avait fini par le connaître, lui aussi, et un peu de la renommée du fils rejaillissait sur le père, *der Vater von Parsifal!* M. Van Dyck dut même s'opposer à ce qu'on vendît certaine photographie qui les représentait tous deux, en souvenir de ce séjour de Bayreuth, et qu'indiscrètement l'industriel malin avait mise dans le commerce.

Oh! l'acharnement des gens à se jeter sur tout ce qui, de près ou de loin, rappelle le théâtre de Wagner, à dévaliser les magasins d'images, les librairies, les échoppes de photographes! Chez Giessel, c'était, chaque matin, une bagarre autour des piles de cartes postales timbrées, concurremment avec le sacramentel *Gruss aus Bayreuth*, de quelque Parsifal repoussant la câline tendresse des Filles-Fleurs, ou d'un Hans Sachs en méditation sur de volumineux in-folio. On s'arrachait les photographies des acteurs, les portraits de Wagner, les bustes de Liszt en biscuit. Jadis, brillaient aux étalages les *Nibelungen-Mützen*, les flacons casqués d'or de Rhin mousseux étiqueté *Rheingold*, les fourneaux de pipes décorés d'un Siegfried sonnant du cor au milieu des flammes. Aujourd'hui ce sont les pantoufles-Parsifal qui sollicitent, les villas-Wahnfried en carton colorié, les tabliers d'Eva, et le Champagne allemand s'est transformé, par un prestige auquel le maléfique Klingsor ne doit pas être étranger, en un *Zaubertrank*. Tous les rossignols que douze ans ont lentement revêtus d'une patine de poussière font exulter les Anglais qui ont, hélas! noté Bayreuth sur leurs itinéraires, et qui vont voir *Parsifal*, en veston de lawn-tennis, en pantalon de flanelle, du même regard noyé et morne avec lequel ils contemplent la cascade du Giesbach ou la Cour des Lions. De monstrueux couples investis de cache-poussière gris, rencontrés, de plus en plus nombreux, à mesure qu'on approche de Bayreuth, font souhaiter, déjà, un autre Bayreuth, interdit aux Anglais, celui-ci, et aux touristes allemands, non moins redoutables. On aspire, dans cette nausée que le cortège de l'humanité voyageuse fait monter aux lèvres, à cette suprême jouissance que s'offrait parfois ce roi de Bavière dont la fin demeure enveloppée de mystère, et qui toujours plane, dans la mémoire de ceux qui savent se souvenir, sur les représentations du *Festspielhaus* : entendre seul, dans une salle strictement close, un drame de Wagner, et s'enfermer ensuite dans le mutisme d'une méditation promenée sous les arbres de quelque Ermitage, ou, dans une barque traînée par des cygnes, sur un lac argenté de lune.

Au lieu de cela, avoir au retour, devant soi, dans le wagon, à portée de claques qui doivent se contenir, un poussif bourgeois, épais, rougeaud, une chevalière voyante à l'index, qui anhèle et transpire, et s'éponge, et finit par s'écrouler en d'abominables ronflements; ou encore ce couple macabre : lui, avec sa tête de vieux Guillaume et son ventre énorme, ramolli, éteint, les yeux clos derrière des lunettes épaisses comme des verres de scaphandre et éclairant l'orbite d'un reflet bleu; elle, poudrée, fardée, la perruque en coup de vent, et minaudant encore du bout de son ratelier déclenché, lit à haute voix des tranches de Baedeker : « Nous longeons la rivière, *mein Schatz;* là il y a un *Burg* en ruines; ici un *Weinberg*, un *wunderschœn Weinberg* »; et elle s'extasie, tandis que le mâle tend l'oreille aux bredouillements tirés du crispant livre rouge, sur la beauté de ce *Weinberg*, une vilaine colline pelée dont on a chassé toute la poésie en y vissant des ceps.....

Pourtant, le moyen de ressentir les émotions des *Bühnenfestspiele* sans passer par ces exaspérations? Et le jour où nous n'irons plus à Bayreuth disparaîtra, avec la joie infinie des représentations, le charme d'un séjour curieux, l'imprévu du campement, le plaisir des rencontres inattendues, et aussi la douceur des mœurs patriarcales et primitives. Est-il revenu de sa surprise, notre ami S..., que vainement nous attendîmes tout un matin, après un rendez-vous pris pour dix heures, et que nous rencontrâmes ensuite par les rues, remorquant une jeune Bayreuthoise aux yeux candides, qui le promena, jusqu'au soir durant, de Wahnfried au tombeau de Liszt, de l'Ermitage à la Fantaisie? C'était la fille de son propriétaire. Dès son arrivée, elle lui fut donnée comme cicerone, et malgré les protestations de l'hôte, de gré ou de force, elle l'accompagna partout. Touché de cette insistance, l'excellent S... mena sa petite compagne dans un magasin où il l'invita à choisir un présent. Elle se contenta d'un pigeon du Saint-Graal délicatement ciselé en ivoire et monté en broche.....

Et nous-même, au moment du départ, nous reçûmes la visite inopinée de notre digne *Hausfrau*, Mme veuve Stahlmann, qui, cérémonieusement, vint nous offrir une part de gâteau et un verre de vin : « Vous goûterez bien à mon gâteau de fête, n'est-ce pas, Monsieur? J'ai aujourd'hui soixante dix-neuf ans. Voulez-vous me faire l'honneur de venir voir mes cadeaux? » Et, dans la chambre à coucher où elle nous pria d'entrer, rangés symétriquement sur une table, s'épanouissaient des bouquets de fleurs, s'alignaient des présents : le gâteau, glacé de sucre, incrusté de fruits confits; puis, de menus objets brodés par de petites mains féminines; puis encore, un jambonneau, étalant sa viande rose sur un lit de persil; enfin, cadeau suprême, triomphalement exhibé, la photographie de l'empereur dans un cadre de cuivre poli.....

Nous nous retrouvions en plein Nuremberg, dans la maison de Sachs, au début du troisième acte des *Maîtres-Chanteurs*. Et ceci est l'intérêt de ce pèlerinage d'art, que rien ne remplacera jamais : les mœurs locales complètent l'impression, font mieux comprendre les œuvres représentées, en dégagent la subtile essence. Et certaines naïvetés, qui à Bruxelles ou à Paris, paraîtraient excessives, s'éclairent, là-bas, du reflet des usages nationaux et apparaissent telles qu'elles doivent être, dans leur charme ingénu.

Les prix de Rome.

La *Réforme* de lundi dernier, rendant compte du très intéressant cortège de maraîchers, boueux, laitiers et laitières, charrettes à chiens, etc., qui a inauguré les fêtes de la kermesse, dit, plaisamment, qu'on a surtout remarqué un attelage à plusieurs chiens, venu de Saint-Genois, et que, s'il emporte une prime, les habitants de ce village iront le recevoir aux confins de la commune avec toutes sortes d'honneurs.

Ces braves paysans ont sans doute été mis en goût par les invraisemblables et grotesques festivités qui ont eu lieu récemment à propos des prix de Rome, et vraiment leur inconsciente protestation serait opportune.

Souvent déjà nous avons dit notre sentiment sur ces ridicules manifestations (1), mais jamais elles n'avaient atteint le degré de folie de fanfaro-belge et de zwanze qu'elles ont eu récemment.

Comment, voilà un malheureux débutant, qui réussit une de ces œuvres approximatives comme celles des concours et obtient d'un jury jugeant ces travaux d'écoliers une distinction qui ne signifie que ceci : « Ce n'est pas mal. Il y a de l'avenir là dedans. Prenez cette bourse et allez étudier davantage ». De plus on sait que dans la cohue des prix de Rome ainsi distribués, c'est à peine si de loin en loin un artiste a justifié ces pronostics douteux. Et voilà qu'on traite ces apprentis comme jamais grand homme, à la fin de sa carrière, n'a été honoré !

C'est qu'apparemment ces novices n'inspirent aucune inquiétude aux rivalités, tandis qu'une gloire définitivement acquise est insupportable pour elles.

Un reporter « pullulant et ubiquitaire » qui a élevé le reportage, cette « pouillerie », à la hauteur d'un majordomat chargé de clystériser d'eau de vanité tous les médiocres, a intitulé son article : « Un Sculpteur-Roi ». Rien que ça ! Il est vrai qu'il a corrigé cette courtisanerie monstrueuse en donnant de cette Majesté un de ces portraits qui, réclames absolument grotesques, doublent l'éloge d'une abominable grimace.

Dans tous les cas nous sommes heureux de voir qu'on met le triomphe d'un attelage de chiens au même rang que le prix de Rome.

Memento des Expositions et Concours

Anvers. — Salon triennal. Du 29 juillet au 15 octobre.

Buda-Pesth. — Exposition internationale de la Société hongroise des Beaux-Arts. 1er octobre-10 décembre 1888. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Administration des Beaux-Arts, 3, rue de l'Orangerie, Bruxelles.*

Milan. — Exposition annuelle des Beaux-Arts (internationale). 27 août-30 septembre. Renseignements : *M. G. Carotti, secrétaire, palais de Brera, Milan.*

Paris. — Exposition internationale de 1889. Du 5 mai au 3 octobre. Maximum d'envoi par artiste : 10 œuvres, exécutées depuis le 1er mai 1878. Délai d'envoi : 15-20 mars 1889. Les artistes qui n'auraient pas reçu avis de leur admission d'office, à la date du 15 juillet 1888, devront faire le dépôt des œuvres indiquées dans leurs notices du 5 au 20 janvier 1889, au palais du Champ-de-Mars, n° 1, pour que ces œuvres soient examinées par le jury.

(1) Voir *l'Art moderne* : 1886, pp. 308 et 372, et 1887, p. 301.

Paris. — Exposition internationale de Blanc et Noir. 1er octobre-15 novembre (Pavillon de la Ville de Paris). Envois du 1er au 5 septembre 1888. S'adresser à M. E. Bernard, rue de la Condamine 71, Paris.

Rouen. — XXXIe exposition municipale (internationale). 1er octobre-30 novembre 1888. — Délai d'envoi expiré. — Dimension maximum des œuvres : 2m,50, cadre compris. Renseignements : *M. Lebon, maire de Rouen.*

New-York. — Concours pour le monument du général Grant. Devis approximatif : 500,000 dollars (2,500,000 francs). Granit ou granit et bronze. Projets : de deux à quatre dessins (élévation géométrique, plan de chaque étage, coupes verticales, motif principal et vue perspective), tracés *au crayon et à l'encre de Chine* et accompagnés d'une *description* et d'un *devis détaillé*. Envois jusqu'au 1er novembre 1888, *franco* à l'Office de la *Grant monument association*, New-York City.

Primes : 1,500, 1,000, 500, 300 et 200 dollars (7,500, 5,000 2,500, 1,500 et 1,000 francs). Renseignements : *Richard T. Greener, secrétaire, 146, Broadway, New-York.*

Petite chronique

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre numéro du 15 juillet, le onzième Congrès de l'*Association littéraire et artistique internationale* aura lieu cette année à Venise du 15 au 22 septembre.

Le Congrès siègera au Palais des Doges (salle du Sénat).

Le programme des travaux comprend :

L'étude de la loi sur la propriété littéraire aux Etats-Unis ; les améliorations à introduire dans la convention internationale de Berne ; de la propriété des lettres missives ; du droit de traduction, etc., etc.

Le programme des fêtes qui seront offertes aux membres du Congrès comporte : une grande fête de nuit dans le bassin de Saint-Marc ; des excursions à Tonello, à Padoue, à la Villa royale de la Stra, etc., etc.

Les membres belges de l'Association, ou les personnes qui désirent assister au Congrès, peuvent s'adresser à M. Louis Cattreux, Secrétaire de l'Association, rue des Riches-Claires, 1, à Bruxelles.

Le comité central des associations wagnériennes, domicilié à Munich, ayant proposé le transfert du siège social de ce comité à Berlin, toutes ont accepté, à l'unanimité, cette proposition.

La solennité musicale qui vient d'avoir lieu devant la tombe du grand compositeur, a produit une profonde émotion sur les nombreux assistants.

La musique du régiment des hussards de la garde a d'abord exécuté un choral ; tous s'étaient découverts.

Puis, les musiciens se sont rendus devant la villa Wahnfried, demeure de la veuve et des enfants de Wagner, où ils ont exécuté une marche composée par Frédéric-le-Grand, une fantaisie sur le *Ring der Nibelungen*, une sonate de Gabrielli et enfin, à la requête de Mme Wagner, la *Marche triomphale*, à la mémoire du roi Louis II de Bavière. (*Gil Blas.*)

ERRATUM

Dans notre dernier numéro, p. 268, 1re col. *ad finem*, lire, au lieu de : puérile communion, *pareille* communion.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — Pour une voix de femme (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa . . . . . fr.	25
2	Chant d amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude.	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — Pour une voix d'homme (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin.	1 00

III. — Pour une voix d'homme (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume grand in-8° de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 36. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 2 SEPTEMBRE 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

AU SALON D'ANVERS. — LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE. — L'ÉDUCATION INDUSTRIELLE BELGE. — LA THÉORIE DES NÉO-IMPRESSIONNISTES EN 1834. — LIVRES. — PREMIÈRE EXÉCUTION DE « FRANCISCUS » A MALINES. — CABOTINAGE. — PETITE CHRONIQUE.

Une transposition d'imprimeur a rendu quelque peu obscur l'article de fond sur l'*Immortel* paru dans notre dernier numéro. Les cinq derniers alinéas devaient être intercalés avant celui commençant par ces mots : « Ce qui est vraiment curieux..... »

AU SALON D'ANVERS

Et c'est ainsi depuis des années : à Anvers l'influence de l'Académie combat celle de M. Henri De Braekeleer. Celui-ci mort, il est à craindre que l'autre exclusivement ne s'impose. Déjà, le présent Salon semble l'attester. Henri De Braekeleer sorti de l'atelier de Leys était resté nettement fidèle à la peinture autochtone. Il possédait les qualités de nos anciens maîtres : rajeunies, transformées. Toute sa vie d'artiste avait été une ascension vers un art étonnamment parfait et intime — et sa dernière manière, qu'on a si idiotement niée, était, au point de vue peintre, sa plus heureuse évolution. De sa palette il avait fait disparaître peu à peu les terres et les bitumes, et des rutilences merveilleuses, presque toutes obtenues par des tons francs et purs, feu-d'artificiaient sur ses toiles. Une étonnante maîtrise s'en dégageait à travers une audace soudaine, une sans cesse préoccupation d'artiste à se renouveler d'après les tendances de son temps (1). Les soi-disant raffinés d'anciennes harmonies banales, certes, poussaient des cris et tranchaient : De Braekeleer est fini. — Les sereins imbéciles!

Lui ne s'en souciait. Il s'engageait toujours plus avant, hostile aux atténuations, comme tous les forts. Et son tableau : *le Repas*, le seul qui soit exposé, prouve combien il avait raison.

Vers De Braekeleer, peu de jeunes marchent. Au présent Salon, je n'en compte que deux. Les autres sont tous plus ou moins baptisés par l'Académie. Et ceux qui hésitaient entre les deux et qui hésitent encore, finiront, certes, par suivre l'Académie. Alors l'école dite d'Anvers sera aussi morne, aussi quelconque, aussi bourgeoise que celle de n'importe quelle Béotie allemande. L'Académie seule leur seringuera ses idées et ses préceptes. Ils seront ballonnés de germanisme — et plus personne, hélas! pour leur piquer n'importe où

(1) Voir notre article nécrologique dans l'*Art Moderne* du 29 juillet.

la douloureuse mais salutaire épingle qui dégonfle. Les cuisinages aux sauces et aux jus les plus gras, seront pratiquées d'après les recettes des cuisiniers de la peinture dusseldorfienne ou munichoise et seuls certains marchands de goudron, de bitume et de guano, seront les dilettantes choisis pour les goûter.

Déjà M. Brunin, qui jadis nous avait intéressé, se livre cette année, tout entier, à ces pratiques. Ses toiles vitreuses, frottées et cirées, ne ressemblent plus que de très loin à des peintures. On rêve à quelqu'industrie nouvelle, est-ce de l'émaillerie ou de la corroyerie de luxe? En quel bain préparatoire cette plaque de couleur : *L'alchimiste* a-t-elle plongé? M. Brunin, que certains Anversois ont de la peine à ne pas considérer comme un génie, n'est, somme toute, qu'un artiste habile, dévoué à ses erreurs et qui les prêche. Il aime les tons soi-disant puissants et forts, avec des luisances et des polissages, ce qui jamais ne manque de taper à l'œil et de séduire le goût provincial de propreté cossue.

M. Struys, dont on a parlé avec ardeur, nous laisse indifférent. Son tableau : le *Gagne-pain* indique moins l'artiste qu'une scène de misère émeut et qui la sent et qui la peint sans autre but que de faire une œuvre, que l'humanitaire qui veut apitoyer sur un malheur. Et le titre que M. Struys a choisi dévoile clairement cette intention. Ensuite, quelle immense toile pour un sujet si douloureusement intime. Il y a là un défaut évident de raisonnement.

Les deux seuls noms qui nous aient séduit parmi les exposants anversois sont MM. Mertens et Desmeth. Certes, faudrait-il hérisser nos louanges de maintes restrictions, si le milieu si désespérément médiocre dans lequel ils exposent leurs œuvres, ne servait de repoussoir. Eux, du moins, semblent s'orienter vers un art moins banal et moins dégradé. Et De Braekeleer, franchement et non bâtardement comme en celles de M. Brunin, transparaît en leurs toiles. Ils sont ce qu'il y a de plus jeune à Anvers, à part toutefois les peintres groupés sous la dénomination d'*Indépendants* dont l'exposition a nettement affirmé la tendance impressionniste, voici deux ans.

M. Verlat expose toute une série d'animaleries : lions, chameaux, singes. Ils défilent en des cadres de dimensions variées et ne s'y trouvent pas mal. C'est le milieu ornemental qui leur convient; comme les cadres sont en faux or, eux sont en fausse chair ; ce sont des lions qui ont mis des pelisses et des chameaux qui ont revêtu des descentes de lit. Et les Anversois se font gloire de l'art de M. Verlat, tout comme de celui de feu De Keyser.

Qu'on l'examine, celui-ci, dans la salle d'honneur. La platitude et la banalité la plus veule le marquent. Il est pendu là et c'est, croyons-nous, par châtiment. Oh! les misérables et piteuses toiles avec des espagnoles de tambourin et des toreros d'éventail! Oh! toutes ces imageries d'étalage qui ne peuvent même servir pour affiches de *corridas*. Rien, pas un ton, pas un trait de pinceau qui soit d'un artiste. Cela devrait être enlevé des murs dont cela gâte l'innocente nudité et le vierge badigeonnage. Au reste, l'Exposition triennale des Beaux-Arts à Anvers est nulle, tout entière. Les horreurs teutones y voisinent avec les banalités françaises. C'est du néant catalogué. Seuls les artistes hollandais, les Tholen, les Swartze et les Maris prouvent une habileté de facture étonnante et une vision harmonieusement sombre de couleurs.

Et l'on s'en va, et l'on s'enfuit, ennuyé d'avoir perdu deux ou trois heures, quand le port, là-bas, énorme et toujours merveilleux de mâts pavoisés, gratuitement, devant les yeux du promeneur, évoque le monde.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE (1)

XXXII

Mardi soir [Berlin, janvier 1884].

MON CHER ***,

J'ai reçu les billets ce matin. Votre lettre l'autre jour, puis une carte. Et ce soir la cire ! !

Des nouvelles de Heise rien n'a été traduit sauf il y a un an ou deux quelque chose dans la *Revue des Deux-Mondes*. Je saurai demain si la lettre de D'Alembert est publiable. Demain aussi je montrerai la cire à son futur propriétaire. J'arriverai très-tard en soirée et j'entrerai dans le salon, la cire sous le bras! Elle est tout simplement délicieuse. L'expression est d'une finesse et saisie dans un moment irrespirable! Ah! le joli petit sphinx! la plume, le cordonnet alterné d'or du chapeau, le collet strié d'or, et les dentelles retombant flasques sont d'un chiffonné exquis et discret. Je ne l'ai encore vue qu'aux lumières cet enfant. Je viens de la recevoir, il est 8 h. Le fond en changera-t-il au jour? Il est aux lumières très-fin, très-fin et *à souhait*. Aussi simplement que je vous dis cela, je dirai (2) aussi que — aux lumières seulement peut-être? — le châle me paraît du ton de la cire ordinaire brun-rouge ou terre-de-Sienne. J'en aurais rêvé un d'un autre ton plus rare, qu'il prendra peut-être demain au jour? et (qu'en pensez-vous?) un châle écossais à carreaux blancs et noirs n'aurait-il pas été là à se pâmer? Enfin c'est une petite merveille et M.... pour ceux qui ne seront pas amoureux de cette petite!

J'ai reçu la *Revue libérale* mais un dilettante me l'a aussitôt empruntée avant que j'eusse eu le temps de la couper. Elle va me revenir.

Et votre santé?

Irez-vous voir les Manet (3)?

(1) Reproduction interdite. Voir nos nos 49, 50, 51 et 52 de 1887 et 1, 3, 5, 8, 12, 13, 14, 29 et 33 de 1888.

(2) « dirai » surcharge « vous ».

(3) Les cent-soixante-dix neuf toiles, aquarelles, pastels, eaux-fortes, lithographies et dessins de Manet exposés à l'Ecole des Beaux-Arts.

Avez-vous reçu mes *Complaintes?* Voulez-vous, quand vous aurez un instant, vous en occuper, *à votre gré?* Je paierai. Mais que ça paraisse vite et qu'on n'en parle plus. Ça peut-il paraître en avril?

Ma lecture m'attend (un proverbe d'Octave Feuillet dans la *Revue*). Je vous serre à la hâte la main. Je vous récrirai un de ces jours.

A propos dites à Cros que nous allons exposer chez Gurlitt à côté, le Goupil de Berlin, ces deux cires.

Au revoir, au revoir.

Votre

JULES LAFORGUE

XXXIII

Dimanche [Berlin, janvier 1884].

MON CHER ***,

Je viens de recevoir vos trois lettres en une.

D'abord la cire. Son châle est pommade carmin, et le fond peluche bronze, tout est pour le mieux dans le plus coquet des mondes possibles. J'ai fait mon entrée dans ce salon comme je vous avais dit, toutes deux ont eu un vrai succès. La dame du monsieur trouve la Parisienne adorable, le monsieur l'aime beaucoup aussi, mais il préfère de beaucoup la mienne et la guigne et la prendrait volontiers à la place de l'autre Bref, nous en avons causé, ce qu'on en peut causer dans un salon, et ce matin il me les renvoie toutes deux par son domestique, sans un mot. Je le verrai mardi et saurai à quoi m'en tenir. De toutes façons, s'il ne la veut pas, par dépit de n'avoir pas la mienne, après cependant l'avoir commandée et bien qu'il soit l'homme le plus artiste de Berlin (il a une 12e d'impressionnistes, un Diaz, etc...) et un des plus riches, eh bien, si (1) Cros le veut, je la garderai pour ma bonne jouissance et la lui paierai quand je pourrai.

Quant à mon pauvre bouquin, je trouve sa note effrayante. Figurez-vous que par suite d'un tas d'ennuis, je vis en ce moment sur mon trimestre avril-juillet et que par suite d'etc..., etc... je ne pourrai donner 700 fr. à un imprimeur qu'au premier janvier prochain, sans à-compte possible que 300 fr. en juillet. — Mais trouveriez-vous donc bien une machine riche en papier vergé? Ne vaut-il pas mieux s'adresser à cet idéal Léon Vanier sur le quai avant d'arriver à Notre-Dame, Léon Vanier qui imprime sur un divin papier d'épicerie des vers de Verlaine, Valade, etc... On lui commanderait une édition, le moins d'exemplaires possible (2), de 3e classe (comme aux pompes funèbres) et on lui donnerait 300 fr. en juillet. — Ce L*** me semble grisé par le succès des illustrations en couleurs de ses livres d'étrennes, pour traiter si « familionairement » un rimeur considérablement modeste! — Merci pour ces tracas.

Je vous récrirai demain au sujet de la lettre de d'Alembert.

Bonjour et poignées de main à C***.

Maintenant je vais répondre à l'autre.

Vous êtes tout de même heureux de voir les Manet. Et si j'avais le sou, je demanderais bien quinze jours. Au revoir.

Votre

JULES LAFORGUE

(1) « si » surcharge « je ».
(2) Ces cinq mots sont ajoutés.

L'ÉDUCATION INDUSTRIELLE BELGE

JUGÉE PAR UN ALLEMAND.

Die Gewerbliche Erziehung durch Schulen, Lehrwerkstätten, Museen und Vereine im Königreich Belgien. — L'éducation industrielle dans les écoles, les ateliers d'apprentissage, les métiers et les corporations dans le royaume de Belgique, par CARL GENAUCK, ingénieur, professeur à l'Ecole industrielle de l'Etat à Reichenberg. — Reichenberg, J. Fritsche, 1886 et 1887, 2 volumes in-8° de 500 pages environ.

Cet ouvrage est une étude complète et consciencieuse de l'éducation industrielle dans notre pays. L'auteur, qui a séjourné quelque temps parmi nous, a réuni sur l'enseignement de l'art industriel et sur l'instruction technique des notes abondantes et curieuses. Se plaçant exclusivement sur le terrain impartial de la science, il a, dans ses recherches, ses visites et voyages à travers la Belgique, fait des critiques détaillées de tout ce qu'il a vu, lu ou entendu. Ces observations d'un homme du métier méritent d'être examinées de près. En destinant son livre au progrès et au développement intellectuel de son pays, l'auteur nous rend également service à nous, Belges, qui, vivant toujours dans le même milieu, ne voyons pas nos défauts et nos erreurs. Signaler nos travers, nous montrer quelles sont leurs conséquences, c'est nous aider à les éviter et à nous en corriger.

Nous ne pouvons malheureusement, dans l'espace que comporte une bibliographie, rendre compte exactement de tout ce que renferme l'ouvrage de M. Genauck. Le résumer serait, d'ailleurs, lui enlever une partie de son caractère, car il est un tout dans lequel chaque idée est longuement discutée et vient à sa place dans un enchaînement rationnel.

En indiquer les principales lignes, les questions générales qui y sont traitées, telles sont les limites dans lesquelles nous devons nous restreindre et nous ne pourrions mieux faire pour cela que de traduire une partie de l'Introduction du livre.

« Lorsque j'eus l'honneur de recevoir du Ministère de l'instruction la mission d'étudier, durant les dernières vacances, la méthode d'instruction industrielle en Belgique, j'entrevis combien considérable et difficile était ma tâche. Je partis néanmoins convaincu de l'importance de ma mission, je me mis à l'œuvre avec passion et enthousiasme, et il m'était permis d'avoir la certitude que je trouverais dans ce pays industriel par excellence une foule de sensations et d'impulsions qui pourraient être utilement appliquées aux efforts constants de ma patrie dans cette voie.

« Il y a quelques années, lorsque j'eus à étudier l'éducation industrielle des états allemands du sud et que je reconnus à l'évidence que le grand et encore trop peu compris économiste Steinbeis était parvenu à placer le petit pays de Wurtemberg au premier rang des Etats de l'Europe centrale au point de vue des progrès industriels, à cette époque déjà toute mon attention avait été attirée vers cette Belgique sans cesse en progrès.

« Steinbeis n'a-t-il pas, précisément dans cet heureux pays, fait ses études les plus fructueuses, n'a-t-il pas puisé sur le sol belge ce courage, cette patience, cette abnégation qui devaient lui permettre d'incarner ses idées d'organisation?

« Steinbeis avait certainement pressenti la vérité, mais en Belgique il a vu ses idées déjà réalisées et avec cela sa volonté, désormais inébranlable d'exécution, s'est fortifiée.

« Celui qui travaille pour la civilisation et l'élévation du bien-

être d'un peuple travaille pour l'éternité; ses idées, sans s'éteindre, se développent de pays à pays, prennent racine et portent des fruits.

« En partant de là, la Belgique peut être envisagée comme la mère de certaines écoles industrielles, et il est alors tout naturel que je sois entré dans ce pays avec intérêt et curiosité.

« L'Exposition devait nécessairement guider ma marche et, si je devais résumer en une phrase la série des sensations que j'y éprouvai, je dirais : La production belge est grande eu égard à la technique, petite eu égard à l'ennoblissement de ses produits pour l'art.

« C'est ainsi qu'un examen attentif des diverses expositions scolaires qui avaient lieu en même temps, me fit reconnaître que les enseignements spéciaux dans toutes les sphères manquent ou totalement ou à certains degrés. Néanmoins, cette opinion ne se fixa pas définitivement chez moi et, dans le but de la modifier, je parcourus le pays en tous sens; ce fut en vain; cette première impression ne fit que se renforcer jusqu'à devenir une certitude, et cela malgré les cent quatre académies et écoles de dessin que possède ce pays.

« Si je fais abstraction des universités, je ne trouve qu'une catégorie d'établissements industriels, les écoles industrielles, qui aient suivi la méthode technique d'une manière satisfaisante.

. . . . . .

« Ce que nous appelons *Fachschulen* (écoles de métiers), *Staatsgewerbschulen* (ateliers d'apprentissage de l'Etat), *Kunstgewerbliche museen* (musée d'art industriel), *Kunstgewerbeschulen* (écoles d'art industriel), manque presque totalement en Belgique, et si la masse des industries influe quelque peu sur cet état de choses, cependant il est établi que les idées conservatrices invétérées de cette noble nation mènent à quelques inconséquences sur le terrain des progrès de l'éducation industrielle qui s'insurgeraient si l'on ne progressait pas dans le sens d'organisations futures et certaines et si l'on n'était excusé par les nécessités de son époque.

« Je crois d'ailleurs, par là, n'avoir rien affirmé de neuf, car la Belgique possède un grand nombre d'hommes qui ont déjà examiné toutes ces questions que nous traitons et qui ne marchandent ni leur influence ni leurs efforts pour apporter les modifications nécessaires. C'est précisément cet état de choses qui me permit de réunir des matériaux et des observations très intéressants et instructifs et qui peuvent être certainement suivis de mise en pratique... »

L'auteur divise son ouvrage en deux parties :

I. L'art industriel.

II. La technique industrielle.

Il passe en revue les établissements d'instruction : Enseignement primaire, enseignement moyen, enseignement supérieur.

Comparant la Belgique au Wurtemberg, il dit que sous le rapport de l'instruction industrielle le Wurtemberg est supérieur à notre pays : l'élève a surpassé le maître. La Belgique est prospère par ses industries nombreuses, par les soins du gouvernement, par la justice, l'institution du crédit, par les relations diplomatiques, par ses grands capitaux, par les préoccupations de la couronne à s'intéresser à toute question économique; cependant on ne fait pas encore assez pour l'éducation industrielle.

Ce pays, à ce point de vue, se trouve néanmoins dans une situation de beaucoup supérieure à celle d'autres États européens, et notamment de ma patrie, ajoute M. Genauck. Suit alors l'examen des diverses questions spéciales qui sont traitées dans le premier volume :

A. Les académies et écoles de dessin. — Règlement de l'académie des beaux-arts d'Anvers. — Les autres académies et écoles de peinture, sculpture, dessin, architecture, gravure. — Programme d'une académie ou école de dessin. — Admission et distribution des prix. — Concours de Rome. — Bourses d'études. — Concours généraux. — Exposition. — Distribution des prix à Bruxelles. — Conseil de perfectionnement des arts et du dessin. — Professorat. — Budget. — Extrait du budget du ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics. — Considérations générales. — Avis des hommes compétents en Belgique.

B. Sur la question des écoles d'art industriel et des musées. — La commission instituée pour la fondation d'une école des arts décoratifs en Belgique. — Discussions. — Classification des arts décoratifs. — Observations finales.

Le deuxième volume est consacré à la technique industrielle. On y trouve des renseignements complets et précis sur tout ce qui concerne l'instruction en Belgique, avec tableaux statistiques minutieusement dressés, etc. Ceci sort du cadre de *l'Art moderne*, et nous n'avons pas à nous en occuper.

Nous n'avons pas voulu laisser ignorer à nos lecteurs un ouvrage curieux et documentaire, dans lequel ils trouveront, sur l'enseignement malheureusement si négligé des arts industriels, des réflexions pratiques et de bonnes idées.

LA THÉORIE DES NÉO-IMPRESSIONNISTES EN 1834

On lira avec intérêt le curieux article par lequel *le Magasin pittoresque* résume, en 1834 (p. 90), les leçons données aux Gobelins, par M. Chevreul, sur la théorie des couleurs complémentaires, et qu'il a développée plus tard dans son ouvrage. Les découvertes qui passionnent aujourd'hui un groupe important d'artistes étaient, dès cette époque lointaine, bien avant le livre de l'Américain Rood à qui il est usuel d'en reporter tout l'honneur, divulguées par le célèbre Français. Il a fallu tout juste un demi-siècle pour qu'on les tirât de l'indifférence et de l'oubli. Ceci dit, voici l'article :

Il est une expérience curieuse, que chacun peut essayer; la voici : fixez pendant quelques instants un carré rouge placé sur du papier blanc, vous ne tarderez pas à le voir bordé d'une bande de vert faible; et si, après avoir continué longtemps de le fixer, vous portez les yeux sur un nouveau fond blanc placé à quelque distance, vous apercevrez un carré de même dimension que le rouge, mais d'un vert faible.

Ainsi l'œil, qui vient d'éprouver la sensation du rouge, apprécie d'une façon particulière les objets colorés qui lui sont présentés, et leur superpose une teinte verte; réciproquement, s'il a d'abord fixé du vert, il superposera une teinte rouge. Ces deux couleurs sont dites complémentaires l'une de l'autre.

Cette propriété n'est pas seulement vraie pour le rouge et le vert; par des expériences très précises, on a formé le tableau suivant :

Vert azur . .	Complémentaire :	Rouge.
Violet . . .	—	Jaune, légèrement verdâtre.
Bleu	—	Orange.
Indigo . . .	—	Jaune, légèrement orangé.

Deux couleurs complémentaires jouissent aussi de la propriété de reformer le blanc par le mélange. C'est-à-dire que la lumière blanche étant composée de rayons diversément colorés, lorsqu'elle tombe sur un corps, une certaine partie de ces rayons est absorbée, les autres sont refléchis, et le corps paraît coloré par les derniers. Or, ces rayons absorbés et ces rayons réfléchis, réunis de nouveau entre eux, reproduiraient la lumière blanche dont ils étaient les éléments. Leur nom de complémentaires leur vient de cette propriété.

Passons maintenant aux phénomènes qui ont reçu de M. Chevreul le nom de contrastes simultanés.

Si vous regardez à la fois (simultanément) deux bandes d'étoffe ou de papier différemment colorées et placées l'une à côté de l'autre, vous reconnaîtrez, dans les tons et les nuances, des modifications qui seront plus ou moins sensibles selon la délicatesse de l'œil qui les appréciera, et selon la nature même des couleurs.

Toutes les modifications dépendent de cette loi, due à M. Chevreul, que l'œil étant impressionné simultanément par deux couleurs qui se touchent, il les voit le plus dissemblables possible.

Voyons maintenant ce qui arrivera si nous mettons ensemble de l'orangé et du violet, du vert et du violet, etc. ?

Rappelons-nous ici ce principe précédemment énoncé : l'œil étant impressionné simultanément par des couleurs qui se touchent, il les voit le plus dissemblables possible, et tâchons de prévoir ce qui doit se présenter; mais pour débarrasser les explications de la forme scientifique, empruntons le langage des peintres, qui admettent, dans la pratique, trois couleurs simples, le rouge, le jaune et le bleu, avec lesquelles ils composent les autres; c'est-à-dire qu'ils font l'orangé, de rouge et de jaune; le vert, de jaune et de bleu; l'indigo et le violet, de bleu et de rouge en différentes proportions.

Soient deux bandes juxtaposées, l'une de vert, l'autre de violet. Le vert se compose de bleu et de jaune, le violet de rouge et de bleu. Il y a un élément commun, le bleu; et il est clair que la dissemblance entre le vert et le violet s'accroîtra par l'affaiblissement de cet élément : c'est ce qui a lieu en effet : le vert perd de son bleu et paraît plus jaune, le violet perd de son bleu et paraît plus rouge.

On observera des effets semblables dans tous les groupes de couleurs composées, qui ont une couleur simple pour élément commun. Ainsi l'orangé et le vert étant juxtaposés, l'orangé paraît plus rouge et le vert plus bleu, chacun perd de son jaune.

Soient maintenant du rouge et du violet. Le violet perdra de son rouge; cela se devine facilement d'après ce qui précède; mais le rouge prendra du jaune; et ceci demande une explication. Rappelons-nous que le violet a le jaune pour couleur complémentaire; or, deux couleurs complémentaires n'ont aucun élément commun et sont à l'état le plus dissemblable possible; ainsi, dans le cas qui nous occupe, le rouge prendra du jaune pour accroître sa dissemblance avec le violet.

On observera des effets semblables en juxtaposant une couleur composée et une couleur simple qui se trouve dans cette couleur composée. Ainsi pour l'orangé et le rouge, l'orangé devient plus jaune et le rouge prend du bleu complémentaire de l'orangé; de même pour le violet foncé et le bleu, le violet perd du bleu et paraît plus rouge, le bleu prend du jaune complémentaire du violet. Ce dernier assortiment est désagréable et les nuances que prennent les deux couleurs par leur juxtaposition, sont celles de couleurs qui auraient été portées au soleil.

Les exemples qui précèdent suffisent pour faire comprendre la loi des contrastes simultanés.

Livres

Ancaeus, par M. Viellé-Griffin.

Comme un grand nombre de poètes anglais, ses compatriotes, M. Viellé-Griffin est attiré par les mythologies latines et grecques. Comme eux, il choisit le mythe, quitte à donner à sa vision légendaire une teinte spéciale qu'un Français, certes, ne chercherait pas. De même en peinture, les fables venues d'Athènes ou de Rome sont comme métamorphosées dès qu'un artiste anglo-saxon s'en empare. Cette remarque vient à l'esprit, naturellement, en lisant *Ancaeus* : poème dramatique écrit en français.

Ce n'est pas une beauté de lignes, une sculpture; ce n'est pas une pureté de forme, ni même une simplicité de sentiments faciles et doux qui ressortent du poème. Une antiquité dans sa grâce, sa clarté, sa fraîcheur marmoréenne? non pas. L'imagination septentrionale de l'auteur élit autre chose. Hecate, dont le nom retentit au dernier vers, le guide aux drames fatals, inexorables, nocturnes. Voici :

Mœander, roi d'Ionie, célèbre les fiançailles de sa fille Samia, promise au roi de Samos, Ancaeus, timonier des Argonautes. Le drame est divisé en trois parties : L'attente; le festin; la chambre nuptiale.

D'abord, nous voici dans un paysage pastoral, illuminé par une fin de jour.

Les vendanges! Et ce sont des sites empourprés, des horizons où des tyrses feuillus se grappent de caillots rouges, et des chœurs de satyres, là-bas, et des chansons.

Un incident. Au repas, on apprend qu'un sanglier survenu dévaste les vignes de Mœander. Ancaeus, le héros, part le tuer.

Il revient apportant la hure, mais il revient blessé à mort, un ceinturon lui comprimant la plaie. Samia ne se doute de rien. Confiante, elle boit un philtre qu'il lui présente. Elle en meurt, tandis que lui, desserrant sa blessure, tombe dans son sang tout à coup s'épuisant.

Ce qui nous a frappé le plus à la lecture de ce poème, c'est de voir comment ce dénouement noir est préparé. La fatalité obscure, froide, indétournable, le malheur à point nommé auquel on s'attend, le poète le fait présager habilement au fur et à mesure que l'action avance. Il y a, certes, là, toujours derrière les rideaux des strophes, une main qu'on ne voit pas et qui pourtant agit. On la sent. Et le dernier mot du poème apparaît comme un flambeau, tout à coup, dans un grand paysage d'ébène.

Les vers de M. Viellé-Griffin ont quelque allure nouvelle. Mais l'œuvre tient surtout par un heureux plan et par son indéniable valeur poétique.

Strophes artificielles, par R. Darzens.

Si nous comprenons bien le sens de la préface que M. Darzens met en vedette dans son livre, les *Strophes artificielles* ne sont que des annotations pour ses vers futurs. Aucuns prennent des notes en style télégraphique, M. Darzens s'évertue à les doter

d'art. Il y réussit. Aussi bien, Baudelaire ne lui en avait-il pas donné l'exemple : tel poème en prose n'étant que le correspondant de telle pièce rythmée et rimée.

M. Darzens a, certes, subi les doubles influences de MM. de Banville et Mendès. Néanmoins, s'est-il défendu d'eux en restant original : telle pièce a plus que la mièvrerie de bout des doigts de M. Mendès ; telle autre plus que l'esprit de M. de Banville.

Il y a dans les *Strophes artificielles* moins de cette habitude lassante de faire bien toujours, comme une mécanique qui ne se trompe et ne rate jamais.

A lire les maîtres de M. Darzens, on sait que le voyage du regard à travers le livre ne sera heurté par rien d'accidentel : ce seront beaux chemins alignés, charmants carrefours fleuris, statues interrogatives au coin des bosquets — et toujours la même facilement belle littérature !

Ici, précisément à cause de la jeunesse même de l'écrivain ou — si l'on y tient — du futur écrivain, il y a art plus simple et très souvent plus surprenant.

Le Quartier latin, par Maurice Barrès. — Plaquette illustrée. Paris, Dalou.

M. Maurice Barrès, l'auteur du roman *Sous l'œil des Barbares*, publie chez l'éditeur Dalou une série de brochures, dont la première : *Le Quartier latin*, vient de paraître. Étude sur l'amour à vingt ans, sur le succès des brasseries, enquête d'artiste sur le caractère de la nouvelle génération. Trente-deux croquis, pris sur le vif, accompagnent joyeusement le texte de M. Maurice Barrès.

La première exécution de « Franciscus » à Malines.

Le 22 août a eu lieu dans la salle des fêtes de la ville, sous le patronage de l'administration communale et des notabilités artistiques, ecclésiastiques et mondaines, la première exécution de l'oratorio *Franciscus*.

Nous avons fait de l'œuvre, dans notre numéro du 22 juillet dernier, une analyse qui nous dispense d'y revenir aujourd'hui. Aussi nous bornerons-nous à quelques notes relatives à l'exécution.

Cette exécution, à laquelle participaient l'orchestre du théâtre de la Monnaie et 145 chanteuses et chanteurs, avait revêtu le caractère d'une véritable solennité. Des ministres, des cardinaux et des évêques ; des musiciens, des littérateurs étaient confondus dans la nombreuse assistance qui formait l'auditoire brillant et recueilli.

L'arrivée de M. Edgar Tinel au pupitre, est saluée par d'unanimes acclamations.

Dès les premières mesures de l'introduction l'on sent, à la direction nerveuse de l'auteur que, dans l'étude de l'œuvre, rien n'a été négligé ; toutes les nuances sont indiquées par lui et observées par l'orchestre d'une manière parfaite.

L'œuvre est chantée en flamand. Les chœurs pour voix de femmes seules, et notamment les unissons sont faibles, les voix sont peu affermies. En revanche, lorsque les voix d'hommes entrent, les ensembles sont bons.

Les solistes : Mme Lemmens-Sherrington (la Voix du Ciel) ; MM. J. Rogmans (Franciscus), L. Van Hoof (le Génie de la Paix et le Génie de la Victoire), E. Van Hoof (l'Hôte et le Génie de la Guerre) et P. Van der Goten (un Veilleur de nuit et le Génie de la Haine) ont fait preuve, les uns de talent, les autres de beaucoup de bonne volonté.

Mme Lemmens, dont la voix est fatiguée sensiblement, a phrasé ses rôles d'une manière irréprochable ; M. Rogmans, qui a une jolie voix de ténor ne semblait pas avoir, à en juger par certaines défaillances, suffisamment étudié sa partie ; il convient toutefois de louer sa prononciation du flamand, de beaucoup supérieure à celle des autres solistes ; MM. L. et E. Van Hoof ont été satisfaisants. Quant à M. Van der Goten, il a dit le rôle du Veilleur de nuit de façon à mériter tous les éloges ; le chant est large, la voix bien posée et son air de la première partie a contribué pour beaucoup au succès de la journée.

Quelques faiblesses dans l'exécution, notamment : dans le quatuor entre les Génies de l'Amour, de la Haine, de la Paix et de la Guerre et dans le chœur des Esprits célestes de la deuxième partie.

Par contre, il faut louer sans réserve l'exécution des danses de la première partie, celle de l'Hymne au soleil — les chœurs aussi bien que les couplets de Franciscus où ici la belle voix de M. Rogmans a fait merveille — et celle du petit chœur des Voix célestes qui clôt la deuxième partie.

C'est dans les ensembles de la troisième partie que les chœurs et l'orchestre ont trouvé à se montrer le mieux ; l'Angelus, le cortège funèbre et le chœur final ont été exécutés à la perfection. Aussi les nombreux assistants ne leur ont-ils pas ménagé leurs applaudissements.

Avant de clôturer ces courtes notes qu'il nous soit permis de faire une remarque : Pourquoi ne pas confier à un Récitant — au lieu de les faire chanter par les chœurs — les nombreux récits de *Franciscus ?* L'œuvre a une teinte de monotonie à laquelle les innombrables chœurs contribuent pour beaucoup.

Et maintenant rendons hommage à tous ceux qui ont contribué à l'organisation et à l'exécution de l'œuvre de M. Edgar Tinel. Tous ont donné vaillamment et il y a lieu de les féliciter d'avoir réalisé dans une petite ville une audition qui, au point de vue du nombre des exécutants ne le doit céder en rien à celles des soi-disant grands centres.

CABOTINAGE

A méditer à Bruxelles aussi bien qu'à Paris, et bien vraie sous sa forme humoristique, cette amusante boutade d'Henry Rochefort, récemment parue dans *Gil Blas :*

Moins les anciens théâtres font d'argent, plus il s'en crée de nouveaux. Théâtre d'Application, Théâtre de Préparation, Théâtre Indépendant, Théâtre Libre, Théâtre des Jeunes, Théâtre Antique, Théâtre Moyen âge, lequel vient d'ouvrir rue Condorcet, et où on parle comme au temps du roi Louis XI. Si bien que l'autre soir j'ai entendu deux spectateurs dont une spectatrice, qui en sortaient, se disputer en ces termes archéologiques :

— Vous êtes une ribaude et une femme folle de votre corps,

— Vous, un truand et un mauvais garçon.

Ce débordement de cabotinage devient tout à fait intolérable. Nous avons des salles qui contiennent dix-huit cents spectateurs, comme celle de l'Opéra, et d'autres qui n'en peuvent renfermer qu'une quinzaine; mais l'intention est la même. La manie de monter sur les planches a gagné, comme celle de voler des dentelles au magasin du Louvre, jusqu'à des femmes du monde. Quand vous allez louer un appartement de cinq pièces, le concierge vous introduit au troisième étage, dans un parc où les arbres sont figurés par des toiles largement brossées, et vous explique que la personne à laquelle vous allez succéder donnait chez elle la comédie deux fois par semaine. Il ajoute que le propriétaire a dû lui donner congé parce qu'elle menaçait de transformer ce modeste logement en cirque d'été et s'apprêtait à creuser une piscine dans le plancher de son cabinet de toilette.

D'autres personnes de la meilleure société ont ressuscité les tableaux vivants. Elles ont encore des maillots pour représenter la Vénus pudique, la Vénus victrix ou la Vénus accroupie; mais peut-être renonceront-elles, un de ces jours, à ce costume, qui nuit à la couleur locale. Quand il s'agit d'une œuvre de bienfaisance, on ne saurait trop multiplier les éléments de curiosité. Aussi ne faut-il pas désespérer de lire dans les journaux mondains quelque prospectus dans ce genre :

Au profit des jeunes coloristes abandonnées.

Mme LA COMTESSE DE L..., DONNERA, DANS SON NOUVEAU THÉATRE DES NUDITÉS PARISIENNES, UNE REPRÉSENTATION DE POSES PLASTIQUES.

Mlle de B..., avec un dévouement presque sans limites a consenti à exhiber sa gorge et Mme la baronne de C..., dont la charité est inépuisable, produira en public une chute de reins à faire tressaillir Praxitèle dans sa tombe. Le prix du billet est de cinquante francs.

On comprend la vanité de quelques comédiens de talent quand on constate combien de gens qui n'en ont pas cherchent à les imiter. Et par dessus le marché nous nous voyons souvent par courtoisie, nous autres qui entrons à l'œil dans les vrais théâtres, obligés d'assister à ces séances où des femmes de sous-préfets croient nous intéresser vivement en jouant *Francillon* après Mlle Bartet. Et il se trouve des invités pour faire insérer dans les feuilles ces notes de complaisance :

« La charmante Mme de H... a donné l'autre soir, dans son nouvel hôtel du boulevard Malesherbes, une représentation de *Phèdre*, où elle jouait le rôle qui fut autrefois la gloire de Rachel. De l'avis de plusieurs académiciens qui assistaient à la soirée, Mme de H... a fait oublier sa devancière. »

J'apprends quotidiennement que Mme de F... chante mieux que Mlle Krauss, que Lassalle est de la gnognotte auprès de M. de K..., un gentleman baryton que les salons se disputent, et que la jolie vicomtesse de V... a dansé chez sa tante, la douairière de Saint-Polycarpe, le pas de la *Korrigane* avec un brio dont Mlle Mauri serait certainement incapable.

Eh bien! ne fut-ce qu'afin d'enrayer ce mouvement qui entraîne de l'autre côté de la rampe tout un peuple qui cependant a bien d'autres chiens à fouetter, nous nous faisons un pénible devoir de le déclarer à Mme de H..., à la vicomtesse de V... et même à la douairière de Saint-Polycarpe : elles chantent comme des clysopompes et elles jouent la comédie comme des savates. Il est évident que les messieurs à qui elles ont fait servir pendant toute une soirée d'excellents petits fours et de succulentes tasses de café glacé sont bien décidés à avaler aussi les grands airs ou les tirades de la maîtresse de la maison. Vous figurez-vous un convive sifflant outrageusement son amphitryonne et demandant la toile à grands cris?

Par malheur ces encouragements à embêter le public ont porté leurs fruits amers. Après nous avoir agacés chez eux, voilà que les amateurs louent ou font construire des salles de spectacle avec contrôleur pour recevoir les billets et régisseur parlant au public. Nous devons signaler cet abus. Après le roman chez la portière, le théâtre chez la concierge, c'est trop.

Petite chronique

Voici le tableau du personnel du théâtre de la Monnaie pour l'année 1888-1889.

CHEFS DE SERVICE. — MM. Joseph Dupont, directeur de l'orchestre; Léon Jehin et Ph. Flon, chefs d'orchestre; Lapissida, directeur de la scène; Nerval, régisseur général parlant au public; Léon Herbaut, régisseur; Saracco, maître de ballet; Duchamps, régisseur du ballet; Louis Maes, Triaille et Detender, pianistes-accompagnateurs; Devries, souffleur; Fiévet, bibliothécaire; Bullens, chef de la comptabilité; Charles Lombaerts, machiniste en chef; Feignaert, costumier; Bardin, coiffeur; Colle, armurier; Jean Cloetens, préposé à la location, contrôleur en chef; Maillard fils, percepteur de l'abonnement; Lynen et Devis, peintres-décorateurs.

ARTISTES DU CHANT. — *Ténors :* MM. Engel, Chevallier, Mauras, Gandubert, Nerval et Boon.

Barytons : MM. Séguin, Renaud et Rouyer.

Basses : MM. Vinche, Gardoni, Isnardon, Chappuis et Potter.

Chanteuses : Mmes Caron et Melba (en représentation pendant toute la saison), Landouzi, Cagniard, Rocher, Ruelle, Angèle Legault, Gandubert, Walter et L. Maes.

Coryphés : Mmes Vléminckx-Colard, Baets; MM. Sonnet, Léonard, Vande Zande, Krier, Deltombe, Vanderlinden, Simonis, Roulet et Vandeyneide.

ARTISTES DE LA DANSE. — *Danseurs :* MM. Saracco, Duchamp, Desmet et De Ridder.

Danseuses : Mmes Sarcy, Terèsa Magliani, Julia Longhi, Galvani et Zuccoli.

8 coryphées, 32 danseuses et 12 danseurs.

Les chœurs, sous la direction de M. Flon, ont un effectif de 82 chanteurs; l'orchestre comprend 81 musiciens, sans compter la musique de scène, confiée à 1 chef et à 20 musiciens.

Enfin, il y a 20 machinistes, 20 employés placeurs et ouvreuses, 30 habilleurs et habilleuses.

Nous apprécierons prochainement le mérite des pensionnaires nouveaux de MM. Dupont et Lapissida. La plupart des artistes composant la troupe sont connus et aimés du public. Ils donnent au sujet de la campagne qui va s'ouvrir les espérances les plus sérieuses. Félicitons nos directeurs de s'être assuré leur concours, et notamment d'avoir réuni parmi les interprètes féminins, trois étoiles telles que Mmes Caron, Melba et Landouzi.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — **Pour une voix de femme** (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa	fr. 25
2	Chant d amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — **Pour une voix d'homme** (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin	1 00

III. — **Pour une voix d'homme** (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume grand in-8° de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 37. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 9 SEPTEMBRE 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

PAYSAGES ARDENNAIS. — EL MOGHREB AL AKSA. — LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE. — LES FEMMES PEINTRES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

PAYSAGES ARDENNAIS

Il est question d'établir au confluent des deux Ourthes un barrage et d'amener l'eau à Bruxelles et jusqu'à Ostende. Déjà le projet est en voie d'exécution, ou tout au moins dans la période des essais : une brigade d'ouvriers maçonne la rivière, là-bas, dans la merveilleuse vallée où, rapide et glacée, l'Ourthe, comme un serpent noir, se déroule sur un lit de roches. Il s'agit de tâter le niveau des eaux à l'époque des crues et d'apprécier l'importance des travaux à entreprendre. Tandis que les ingénieurs mesurent et chiffrent, flânons sur les rives. C'est en artistes, en touristes amoureux des sites qui élèvent et émeuvent, en citoyens épris des pittoresques beautés de la patrie que nous examinons cette vallée d'Ardenne, l'une des plus fameuses de cette terre de choix qui réunit, en un si étroit territoire, tout ce qui fait le charme et la poésie des campagnes : l'eau, les prés, les bois, les bruyères.

Quand on vient des hauts plateaux et qu'à perte de vue s'étendent, sous la fauve lumière de septembre, les horizons, silhouettés en profils harmonieux sur la sérénité du ciel, la descente dans la sauvage vallée ardennaise fait l'effet d'une soudaine irruption dans un monde souterrain, dans quelque crevasse profonde et désolée rarement visitée par le soleil, et dont seul le vol tournoyant des oiseaux de proie trouble la solitude. A travers les genêts qui cinglent la figure, à travers les broussailles, par les ronces, les buissons d'églantiers, de framboisiers sauvages, de prunelles et d'épines vinettes qui gardent la vallée, on se laisse péniblement dégringoler sur le flanc de la colline à pic. Au fond du gouffre, la rivière glisse et roule et rebondit, ici frangée d'écume, savonneuse, fouettée en meringue, là profonde et sournoise, coulant lentement entre ses berges encaissées, toute palpitante de moires bleuâtres traversées de rapides filets de pourpre, avec des luisances d'acier. Vis-à-vis, un mur de verdure, une épaisse paroi couverte de frondaisons touffues, impénétrables, d'où saille, parfois, un roc farouche, comme ce rocher du Hérou qui s'avance en promontoire, menaçant, et force la rivière à décrire autour de lui une boucle immense.

Oubliés, et si lointains déjà, les panoramas que l'œil découvrait naguère des plateaux : les cultures lentement conquises sur les sarts, les prairies coupées de canaux d'irrigation et drapant de velours les coteaux

dont la croupe ondule, et moutonne, et se renfle, les trèfles dont l'odeur exquise s'évague dans le vent, les fumerolles tirebouchonnant dans la pureté de l'atmosphère, et dans le vêtement diapré et bariolé qui habille les champs, épinglé de bouquets de sapins, les larges morceaux de terre en friche, bruyères, fougères et genêts, tachant de rapiéçages disparates, comme cousus par la main d'une ménagère économe, la toilette de la terre. Disparus aussi les villages tapis dans un pli de terrain où les joyeux éparpillements de maisonnettes parmi les arbres fruitiers, sous lesquels bruit le vol affairé des abeilles, Champlon, Erneuville, Ortho, Nisramont.

Ici, rien ne trouble l'austère vision. A peine, de loin en loin, tandis que l'œil s'égare parmi les roches et les touffes de verdure, apparaissent, sur les hauteurs, de pauvres hameaux, assis au bord d'un filet d'eau qui ruisselle, en un vallon couleur de malachite, vers la rivière. Et l'on va, le pied mal affermi sur les pierres trébuchantes de la berge, accroché aux buissons dont la racine trempe dans l'onde, par un sentier de chèvres qui escalade les blocs de rochers, s'accroche aux versants, descend au bord du flot, remonte par les bois, redescend, et parfois s'arrête net devant la nappe d'argent qui scintille au soleil. C'est alors la fraîcheur du passage à gué, la fluide caresse du flot à la nudité des jambes, tandis que rapidement passe le courant, si exactement défini « le chemin qui marche », et que non sans un léger vertige on regarde à la dérobée, tandis que, les yeux fixés sur la rive opposée, on piète les pierres gluantes et tranchantes, avec l'intense désir de fouler la prairie d'émeraude qui, moelleuse, s'étend sur l'autre bord.

Puis, le charme réconfortant de la halte sur l'herbe drue étoilée de pâles colchiques, et le frugal repas tiré des sacoches, au babillage de la rivière, sous l'inquiète curiosité des libellules dont l'éclair de sinople et d'azur déchire brusquement les ténèbres violacées accumulées sur les criques, au pied des murailles de schiste dont l'écran intercepte les rayons du soleil.

Et bientôt recommence la flânerie vagabonde sous bois, et le labeur de la marche interrompue à chaque pas par d'inopinées rencontres de ruisseaux dont la lente stillation détrempe le terrain, par l'ironie d'un roc énorme, barrière infranchissable qu'il faut contourner, au prix de quelles fatigues! et que perpétue les sans cesse renaissants caprices de la rivière, qui s'attarde en lacets, en boucles, en méandres; qui va, revient sur ses pas, tourne à l'Orient, s'égare vers l'Occident, toujours superbe et irrésistiblement attirante, soit qu'elle roule à l'ombre des noisetiers et des hêtres des eaux couleur d'absinthe, soit qu'elle se brise, sur des fonds pierreux, en remous, en rapides, en cascatelles arc-en-ciellées, soit qu'elle réfléchisse, en des miroirs qui paraissent immobiles, l'azur profond du ciel et la solennelle cavalcade des grands nuages roux d'une automnale après-midi.

Quelle paix, en cette étroite vallée où durant tout un jour on chemine sans rencontrer un être vivant, alors que si près de là pullule, entassée autour des tables d'hôtes, dans une effrayante promiscuité, l'engeance touristique qui peuple de papiers maculés de graisse les alentours de la localité infortunée à laquelle elle impose sa villégiature, dont le grotesque accoutrement étoffe d'une caricature les plus jolis coins de nature, et qui, après quelques pensions à quatre francs par jour, prise d'une fringale inassouvie d'existence agreste, souille le pittoresque des sites par d'abominables chalets, par des cottages baroques et prétentieux dont l'horreur anéantit à jamais l'harmonie du paysage.

Le château de La Roche, de ses grands yeux noirs braqués sur le pont sous lequel l'Ourthe précipite ses eaux, pleure le rythme aboli des maisonnettes capuchonnées d'ardoises dont le cortège pimpant naguère égayait les rives. Le carillon est détraqué. Des notes exécrablement fausses éclatent : villas en briques rouges, cubes géométriques de maçonnerie grossière, poivrières, clochetons et pignons aigus clamant un paroxysme de vanité bourgeoise, et d'année en année les accords dissonants déchirent avec plus d'intensité l'oreille. Par lambeaux s'en sont allés les motifs charmants qui faisaient la joie des artistes. Rien ne demeure de la plus jolie ville des Ardennes que la mélancolie des souvenirs à demi effacés. Bientôt les habitants de La Roche sauront tous l'anglais, et la Worcestershire sauce brunira la rivière.

Le grand lac que M. Dusart projette de créer dans la vallée de l'Ourthe, tel celui de la Gileppe, modifiera plus complètement encore le pays. Aussi nous a-t-il paru intéressant d'en fixer, avant le grand bouleversement, et pour les artistes, la physionomie en ses traits caractéristiques.

EL MOGHREB AL AKSA

UNE MISSION BELGE AU MAROC (1)

Suite. — Voir *l'Art Moderne* des 15 et 29 juillet et 26 août 1888.

El Araïsh, lundi, 2 janvier.

Donc Sicsù nous avait dit : Deux fils du Sultan arriveront.

Ils sont arrivés aujourd'hui. Le soleil a lui pour eux : c'était son devoir.

Dès l'aube, des claironnades. De vraies claironnades de clairon. Il y a à la Cour chérifale un officier anglais, le caïd

(1) Extraits de la relation du voyage de M. Edmond Picard au Maroc en 1887-1888, actuellement sous presse, qui paraîtra chez Ferdinand Larcier, en 200 exemplaires de luxe, grand in-4° d'environ 400 pages, avec illustrations par Théo Van Rysselberghe.

Maclean, qui en a pourvu l'infanterie, en même temps que de la *red-jacket* britannique, et il s'en est égaré un à Larache ; nous l'avons vu porté par son instrumentiste, bossué « comme si on l'avait jeté du haut de tous les minarets du Maroc », a dit Théo. Bref ce matin il claironne ferme, et de même :

> Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
> Et sur les murs Thébains en ordre se rangeaient

à ces sons clairs de clairons claironnant, la population larachite se range sur le Soko extérieur, sur les parapets qui le bordent et sur les terrasses qui bordent les parapets. Des terrasses à mauresses, grises. Des terrasses à juives, versicolores. Les mauresses invisibles sous leurs linceuls. Les juives, courtes, grasses, pâles, soufflées, flasques, à visages réguliers mais inexpressifs ; un air de tenancières. Le tout en pleine baignade de soleil.

Des groupes défilent, bannières fanées en tête, musique en queue, la musique qu'on sait, hautbois, *gaita*, et tambourin, *t'bel*, duo d'aboiements, levrette jappante et dogue grondant. Ils vont au devant du cortège sur la route de Méquinez et s'atténuent dans l'éloignement.

Nous escaladons les remparts. Nous voici en pleine cohue de femmes debout, couchées, accroupies, s'éborgnant de leurs haïcks, l'autre œil visible par la lucarne que forment les plis, noir, froid, clair, comme un ver luisant sous l'herbe. Beaucoup portent un marmot sur le dos, caché, dormant sous l'étoffe, faisant bosse, proéminent en grossesse post-utérine. Pieds nus glissés à moitié dans des babouches rouges. C'est aux talons frais et rosâtres, qu'on discerne les jeunes. Fixe-t-on avec persistance l'œil miroitant dans sa cachette et qu'il n'y ait pas de musulman proche, la main qui retient le haïck en masque bouge, tombe, et se montre le visage. Rarement beau.

Attente prolongée. Dans les échancrures des maisons, la mer, d'un orangé doux, avec des clapotis, et quand le soleil se voile, la répercussion d'une ombre bleue énorme glissant à la surface, comme si le nuage passant traînait une robe à traîne.

Des coups de fusil. La fantasia qui fonctionne pour solenniser entrée. Cela débute par des mulets chargés de bagages et, par dessus, les conducteurs. Sur d'autres, de petits nègres, éveillés, gentils. Pour jouer avec les petits princes, pensons-nous ingénument. Ah ! bien, oui ! Plus tard nous sûmes. Nous sûmes aussi qu'il y a des tribus qui se vantent de remonter à la destruction de Sodome et Gomorrhe.

Des cavaliers berbères à fusils longs comme des lances. Ce sont les fantasiants se lançant bride abattue, par trois, par quatre, par dix, dressés sur les étriers, clamant des invectives, brandissant leur canardières à bassin et, lâchant des coups de feu, et les ratant souvent. Ils bousculent et foulent une femme et le nourisson qu'elle porte, paqueté sur les reins. On crie. Quoi ? — Que c'est bien fait, — me dit Fatmi, venu là ne sais comment. On ne dérange pas une fantasia.

Or, voici que les deux petites couleuvrines timides du bastion à proue tranchante de cuirassé crachent leur volée : pétarade craquante de pièces qui se dérouillent. Et aussitôt, sur les terrasses, sur les chemins, dans les fourrés d'aloës et de cactus, en haut, en bas, devant, derrière, perçant les airs, partent des i-ou, i-ou, i-ou, i-ou, comme si toutes les femmes avaient reçu un grain de la décharge. Les Sultanets sont là ! Ces aigres cris vrillant leur font fête.

En longues rangées, les Maures partis ce matin, tirant à intervalles des feux de peloton et rechargeant lentement. Toutes les gaytas, tous les t'bels ensemble ratatouillant une symphonie barbaro-grotesque. Les bannières en un seul bouquet de grandes fleurs déteintes. Puis un quadrilatère de fantassins écarlates, les *red-jackets* du Caïd Maclean apparemment. En dedans, sur des chevaux de parade énormes, conduits par des nègres tout de blanc vêtus, deux gaminets enveloppés dans leurs selams, en petits malades, pris jusqu'à la poitrine dans les arçons de hautes selles arabes tatouées de broderies d'or, au teint couleur de cire, ravissants de beauté enfantine inconsciente, impassibles, comme des idoles.

I-ou, i-ou ! trillent les mères. I-ou, i-ou ! trillent les jeunes filles. I-ou, i-ou ! trillent les petites filles. I-ou, i-ou ! encore. I-ou, i-ou ! Sont-elles garulantes, ces cigales. Ainsi les hirondelles s'appelant pour le départ.

Besoin de les voir de plus près. Nous dégringolons, nous courons à la porte urbaine. La tête du cortège s'y engage, écrasée, triturée, allongée par l'étroitesse du passage. Pêle-mêle, tohu-bohu, mouvements déréglés, déhanchés, débauche de couleurs. Barbarie, sauvagerie, carnaval. Des nègres, des mulâtres, des Birâbres, des Arabes. De nobles visages de chanceliers, de guerriers, d'évêques, de héros ; des faces patibulaires, ruffians, chenapans, bandits, rastaquouères. D'horribles oripeaux et de riches costumes. Des chevaux et des rosses. Sur des mules deux eunuques noirs replets comme du bétail gras, les lèvres monstrueuses, s'ouvrant en vulve d'hippopotame. Une matrone, une nourrice, noire aussi, masque d'ogresse, formidable. Les piétons pétris entre les montures, les montures tassant, enchassant encolures et croupes. Des clameurs ! Une bousculade, une bourrasque, jaillissant, tourbillonnant, s'étalant, en liquide qui saute du goulot, sur le Soko intérieur, place oblongue, cloîtrée d'arcades blanches, peuplées de curieux en djillàb's, suscitant l'impression d'un couvent de prémontrés désertant l'office pour assister, consternés, à ce défilé démoniaque violant la paix du monastère. Et toute la bande, au pas accéléré par le rythme voluble et précipité des tambours enragés et des hautbois intarissables, s'engouffrant désordonnée, pompeuse et charlatanesque, sous la voûte en fer à cheval de la Kasbah où, depuis un mois, on accommode par des blanchiments à la détrempe et des peinturages de guinguette, une grande maison rustique qui sera le palais des petits princes.

Telle, synthétique, symbolique et révélatrice en ses facteurs variés, une entrée impériale triomphale en Maugrabie.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE (1)

XXXIV

[Berlin] 1884.

MON CHER ***,

Sur le point de t'écrire une longue lettre (style filial et carotteur), je ne t'écris qu'un billet.....

(1) Reproduction interdite. Voir nos nos 49, 50, 51 et 52 de 1887 et 1, 3, 5, 8, 12, 13, 14, 29 33, et 36de 1888.

Son secrétaire [de l'impératrice] avait déjà lu cette plaquette sur *Frédéric II* que tu m'avais donnée il y a trois ans (1).

A la hâte. Santé, salutations, et à bientôt une lettre.

Ton

LAFORGUE

XXXV

Berlin, jeudi [avril 1884].

MON CHER ***,

Toujours malade, donc? N'auriez-vous pas sur la conscience des plaisanteries imprimées sur les marchands de flanelle? Deux jours de soleil (qui arrive, il arrive!) en auront raison.

Merci pour tous les ennuis du volume (qui commence à me sembler niais et faux à distance, mais je m'en f...). Je viens d'écrire au Vanier qui doit être intelligent ayant publié le *Paris moderne* avec du Verlaine (d'après la crise). Je lui réponds manuscrit définitif. Je verserai les 200 fr. en juillet prochain, etc., et je demande des détails sur ce format, exemplaires à part (et qu'on m'envoie les épreuves à moi, c'est bien assez).

J'ai envoyé à la *Gazette* un article qui me tenait à cœur mais qu'ils ne voudront peut-être pas publier.

Je traduis pour la *Gazette* une brochure d'ici sur la polychromie en plastique (2). Je la ferai précéder de quelques lignes sur l'état de la question chez nous, avec Cros entre autres citations.

Celui qui n'a pas voulu de la petite cire n'a fait ainsi que parce qu'il voulait la mienne. C'est un tort, mais il n'a rien de cuistre, au contraire. Il est très-artiste, et il aura à tout prix une cire de Cros.

J'attends, n'est-ce pas, les détails sur la tête de cire.

Cros recevra vers mai la visite de deux types qui ont (3) bien admiré ses (4) deux cires, — le plus habile peintre de l'Allemagne, Skarbina (5) (croate, hongrois et non allemand) — et son inséparable, le Dr Dumont, dentiste de l'impératrice, adorable bruxellois, artiste, collectionneur, bon comme un belge, qui a des souvenirs (entre autres d'avoir connu Poe à Washington et l'avoir ramassé sur les trottoirs des tavernes) et qui lui achètera quelque chose. Mon cher prêchez Cros. Cros gagnerait des sommes et des sommes sans déroger s'il se mettait à regarder les rues modernes et à faire des cires, des cires, des cires! des grues, bustes ou en pied, des garçons de café, des pioupious, des bébés, et des jockeys! et des danseuses! et du paysage bas-relief (6), des chiffonniers, des tas et des tas de jolies choses que j'entrevois et dont je n'ai jamais compris qu'il ne fût pas tenté. Allez! qu'il s'y mette à la fin des fins! Je vous assure que je suis très-fort en propagande. Je porte même à domicile. Je fais l'article. *Et ici j'ai la foi.* Prêchez-le (il faut croire peut-être que son esthétique de primitif (1) répugne à ces sujets?). Non, sans doute.

Ecrivez-moi donc un peu.

Votre

LAFORGUE

XXXVI

Bade, vendredi [juin 1884].

MON CHER AMI,

J'avais réservé ces 5 minutes pour aller rendre visite au Max. Au Camp qu'on a entrevu hier ici. Je vous écris.

Avez-vous lu — ce qu'il y avait à peu près à lire cet hiver — la *Joie de vivre*, *Chérie*, les *Blasphèmes*, *Sapho* même?

Je voudrais traduire quelque chose de Kraszewski, que cet énorme procès vient de mettre à la mode (à moins qu'avec votre habitude de ne jamais lire un journal à la maison vous ne sachiez encore ce que c'est que le procès Kraszewski).

Vous vous êtes donc constitué l'ange gardien de mes *Complaintes*. Je recevrai donc les épreuves ici.

Pourvu que le Vanier ne l'oublie pas dans les délices de la campagne.

Ce serait une bonne action que donner une édition des Verlains.

J'ai vu des pièces de son prochain volume *Amour*. C'est au dessus de tout.

Villiers et Mallarmé devraient bien publier ce qu'assurément ils ont de vers dans leurs papiers.

Il fait très-chaud ici — on fait quatre repas par jour, ce qui nous force à fumer quatre pipes et huit cigarettes — et alors on est gâteux et l'on souffle comme un phoque.

Dans deux mois mes vacances.

Je recommence mon (2) manège, fermer les yeux pour revoir des endroits de Paris, les magasins du Panthéon, la station d'omnibus à l'Odéon, etc. Je vais me mettre à faire de sérieuses économies pour pouvoir, toutes dettes payées, aller à Paris, sans fugue économique à Tarbes, et n'y ravoir pas les ennuis de la fois passée.

Si je peux prolonger jusqu'en novembre (à moins que je ne sois hors de l'Allemagne définitivement), nous serons avec K*** de Chanaan, ça sera corsé. Mais le pauvre, il va retomber dans les femmes à passions et à noces noctambules.

Il faudrait lui faire attraper un c....., ça le tiendrait deux mois en repos — ci un volume.

Portez-vous bien.

Votre

LAFORGUE

(1) *Deux pages inédites | de | la vie | de | Frédéric le Grand.* Extrait de la *Nouvelle Revue* du 15 avril 1881. Paris, 1881, libraire de J. Baur, éditeur. Il s'agit dans le second inédit d'une entrevue avec Gellert; on y note cette phrase :

« LE ROI : Comment voulez-vous qu'il y ait un Auguste pour toute l'Allemagne? » page 10.)

(2) Probablement le « Sollen wir unsere Statuen bemalen? » du docteur Treu. Rien de tel ne parut dans la *Gazette des Beaux-Arts* ni dans la *Chronique des Arts et de la Curiosité.*

(3) « ont » surcharge la syllabe « ad ».

(4) « ses » surcharge « les ».

(5) M. Franz Skarbina a fait à Berlin deux portraits de Laforgue : une aquarelle inédite (buste), et, étude pour un de ses tableaux, un crayon, très documentaire sur le port de tête et de parapluie de notre ami, qui a été inséré, réduit et sans signature, dans le texte de la biographie de Laforgue par M. Gustave Kahn (*Hommes d'Aujourd'hui*, nº 298).

(6) Les dix mots qui précèdent sont ajoutés.

LES FEMMES PEINTRES

Voici, pour compléter nos observations sur l'éducation artistique de la femme (3), une très intéressante étude publiée dans le supplément littéraire du *Figaro*, par le peintre J.-F. Raffaëlli, que les *XX* ont fait connaître à Bruxelles. L'artiste traite la ques-

(1) « de primitif » est ajouté.

(2) « non » surcharge « à».

(3) V. nos numéros de 27 mai et 3 juin 1888.

tion avec humour, dans le style imagé et pittoresque qui lui est propre : on sait que le peintre « caractériste » est doublé d'un écrivain à la plume mordante, et ce n'est pas la première fois que nos lecteurs ont l'occasion de l'apprécier comme littérateur (1).

Voilà tantôt vingt ans que les femmes de France et de l'étranger se sont trouvé tout d'un coup la passion de la peinture, qui semblait leur avoir manqué jusque-là.

Les plus avancées d'entre elles, des artistes à tapage, se sont étendues jusqu'à la sculpture, tout comme, cinquante ans auparavant, elles eussent joué de la harpe, les modes Empire laissant voir les bras; — et c'est ainsi que pour la femme les modes changent sans que change le but de tous ses exercices : tenter, par des grâces nouvelles, de faire mourir les hommes de ces passions violentes qu'il est dans son rôle de leur inspirer.

Je n'ai pas besoin de dire que, comme peintre tout au moins, ces suiveuses de modes, ces *modistes*, ne m'intéressent que médiocrement, et que j'eusse très certainement préféré pour elles la harpe, malgré qu'on ne soit jamais parvenu à faire sortir autre chose de cet instrument que des arpèges prétentieux, arrivant mal en mesure, ce que dédaignent même les harpistes sérieux, les vrais maîtres sur cet instrument, qui se contentent très bien, dans nos grands concerts populaires, de rentrer noblement, précédés de leurs instruments, au milieu d'un « Ah! » de satisfaction générale, d'accorder ces instruments pendant une bonne demi-heure, de casser deux ou trois cordes, et de se retirer ensuite sans avoir rien joué du tout.

Non, il convient de le dire : les femmes ne se sont mises en masse à la peinture que lorsque cet art n'a plus été fréquenté seulement, comme dans le passé, par des bohêmes d'artistes, que dis-je, d'artisans, comme bien des maîtres anciens, mais alors seulement que des femmes du monde, comme dit encore Arsène Houssaye, y ont trouvé des ressources comme *posture* ou distraction nouvelle; que des princesses et des baronnes en ont donné le ton, et qu'il fut bien de pratiquer cet art dans des *halls* somptueux, prêtant à des toilettes de grande coupe, et à des conversations plus libres et plus détaillées. C'est ainsi que la mode transfigure tout, voire l'idée que nous nous faisons des mœurs et des choses du passé, puisqu'il n'est pas jusqu'à la sorte de cave où travaillait Rembrandt qui ne nous apparaisse maintenant, à travers la pluche à outrance de notre époque, comme quelque coin du temple de Salomon.

Mais cependant, dans toute cette foule bruyante, il est des femmes et des artistes véritables, très ferventes, qui apportent, ou sont capables d'apporter un accent personnel dans notre art, et c'est à celles-ci, sans plus d'humour, que j'adresse cette courte étude.

Parmi les besognes de la peinture qui n'ont jamais été tentées et pour lesquelles l'homme doit se sentir parfaitement inapte, il en est une particulièrement captivante, dont je veux parler ici, et dont la pratique reviendra par la nature même du sentiment qui devra l'inspirer, à la femme : je veux dire le faire naïf, sincère et profond de la *caricature de la femme*.

Le grand tort de la femme peintre que nous avons autour de nous est qu'elle semble croire, à en juger par ce qu'elle fait, qu'elle est empêchée par état d'apporter rien d'elle-même à la fortune artistique, et qu'elle est condamnée à demeurer fatalement et indéfiniment dans le cercle exploité par nous, les hommes, avec une médiocrité, du reste, souvent fort prononcée.

Elle semble croire que nous possédons toutes les passions et toutes les haines, alors vraiment qu'elle possède en propre, elle, la femme, l'amour raffiné et particulièrement délicat de son intérieur; l'amour excessif des enfants; l'amour des malades et des faibles, en même temps que l'intelligence de leurs maux; enfin, et surtout, la haine, la colère et le mépris des femmes, leurs compagnes et leurs rivales d'enfance, de puberté, et de tous les jours.

Je n'ai pas besoin d'affirmer que les hommes ne partagent pas du tout ces derniers sentiments.

Eh bien! — puisque ces sentiments particuliers à la femme n'ont jamais été mis en doute, pourquoi donc n'emploierait-elle pas, dans l'art, ces passions qu'elle seule, d'elles et de nous, possède autant développées? — Car, c'est aux passions, aux sentiments, aux jugements, aux colères, et à tout ce qui relève de l'âme, du cœur, et de l'esprit, qu'il faudra en revenir en art, même parmi les hommes, qui, pour la plupart aujourd'hui, semblent avoir oublié cette grande voie pour s'occuper à pratiquer seulement le métier de l'art, enchaînés qu'ils sont dans le lien des spécialités, par intérêt, et le respect des maîtres modernes, qui ont réduit, pour la plupart, l'art aux proportions et à la poétique d'un jeu d'échecs. — Et c'est de cette façon que chacun a sa boutique, — et qu'aussi l'art se casse le cou dans un pays.

Non, il ne faut pas que les femmes suivent en peinture la voie dans laquelle nous sommes, nous, engagés en plein. Non, l'art de la peinture n'est pas un art banal; et il est bon d'affirmer que les femmes ont quelque chose d'autre, et de différent, à dire, que ce que nous disons, nous, les hommes, au milieu de l'anarchie qui règne autour de nous.

Pourquoi, d'ailleurs, s'engageraient-elles à notre suite? Possèdent-elles notre force, notre hardiesse, notre génie de l'inconnu, et la liberté que nous devons à notre corps exempt d'infirmités et de servitudes, servitudes délicieuses et magnifiques, comme cette maternité dont elles ont, du reste, avec l'éducation d'hommes que nous leur donnons, de plus en plus peur aujourd'hui? — Qu'elles restent donc dans leurs sentiments et conservent les passions qui leur sont particulières. Tous auraient à perdre à cette dépravation singulière qui les pousse à vouloir échapper à leur sexe.

Un exemple de femme devrait suffire pour montrer ce que les autres doivent éviter de devenir, mais on aime tant, au milieu de la perversion du goût qui nous entoure ce qui n'est pas comme il doit être, qu'on a trouvé bien que celle-ci, hier célèbre, peigne comme un homme : je veux parler de Rosa Bonheur.

Oh! je n'ai pas l'idée de critiquer beaucoup une femme âgée, décorée, et qui fait aimer l'art français en Angleterre, mais comment ne pas la prendre comme exemple contraire à l'idée que je soutiens ici?

Eh bien! donc, nous vîmes Rosa Bonheur, tout d'abord, et avant pour ainsi dire de toucher un pinceau et comme pour bien marquer dans quelle voie elle allait s'engager, se faire couper les cheveux, s'habiller en homme, puis fumer la pipe et s'apprêter à rester vieux garçon; enfin peindre, de grandeur naturelle, des chevaux entiers.

En quoi resta-t-elle femme et que put bien nous faire un faux homme peintre de plus?

Ah! je n'en veux pas aux femmes d'enfiler nos culottes si elles trouvent celles-ci plus commodes, mais il faut qu'elles se gar-

(1) *Le Beau caractériste* (1885, p. 28). — *Une Bibliothèque des dessins* (id., p. 43). — *Le Laid dans l'art* (id., pp. 50 et 67).

dent de penser qu'en nous volant ce vêtement elles s'emparent du même coup du secret de notre virilité; ce qu'elles semblent croire vraiment.

Qu'en advint-il de cette mascarade pour Mlle Bonheur? — Il en advint qu'elle s'employa aux plus gros travaux de peinture : elle peignit des bœufs au labour, des bêtes féroces, des chevaux énormes; — et négligea tout ce qui pouvait faire d'elle une *femme artiste*. Elle négligea en un mot les sentiments délicieux et les grâces délicates des femmes, pour ne nous donner que des tableaux grossis démesurément, où les prétentions à la force sont seules visibles.

Autre exemple :

De ces demoiselles aussi semblent vouloir se mettre au *nu*.

Dernièrement, je pus visiter en Angleterre, à Londres, des ateliers divers, et je pus voir, à *University college*, des jeunes filles et des jeunes hommes étudier le nu dans le même atelier.

Les convenances et le règlement avaient commandé au grand gaillard, qui posait là dans un grand geste, à se vêtir d'un caleçon de bain.

Eh bien! qu'arrivait-il vraiment, et quel sentiment devaient éprouver *nos* jeunes *misses* en face de cet imbécile en caleçon de bain? — Il arrivait certainement que, en face de ce spectacle barbare, elles ne pouvaient éprouver un seul instant cette émotion magnifique que ressentent les artistes en face d'un corps tout nu, et qu'elles en devaient être réduites à peindre dès lors, non plus la splendeur du corps humain, splendeur qui ne leur était plus montrée ni inspirée en liberté, mais bien un grand diable d'Italien ridicule qui, les bras en l'air, dans un geste godiche de Saint-Sébastien de bas étage, semblait un baigneur prétentieux se disposant à piquer une tête dans l'Ancien-Testament.

Le nu, c'est le nu; on l'a dit : il porte avec lui sa chasteté; si votre pudeur bourgeoise commande des voiles, c'est que l'être n'est pas passionné d'art chez vous et qu'il sent et accepte des délicatesses qui doivent vous commander non pas de voiler cette nudité, mais de vous abstenir tout simplement de son étude. — D'ailleurs, l'étude du nu n'est pas indispensable à une bonne éducation artistique. Ce sont ceux qui le pratiquent de neuf heures à cinq heures qui l'ont prétendu à tort. C'est à cette étude qu'à notre école des Beaux-Arts et à celle de Rome ensuite, on tient de grands dadais jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, âge où tant de grands maîtres étaient déjà morts, laissant derrière eux un œuvre considérable. — C'est même donner de la sorte, disons-le en passant, par ces agissements officiels, une importance folle au métier, puisque l'Etat demande ainsi à ces jeunes hommes la moitié de leur existence pour le leur enseigner. — L'anatomie, la perspective, l'histoire du vêtement, voire même le dessin d'après la bosse, tout cela fait partie d'un bagage imbécile qu'on grossit constamment. Tout ce système d'éducation est absurde, et l'on ne fait ainsi que des hommes qui cherchent seulement des prétextes, plus tard, à montrer tout ce qu'ils savent, ou croient savoir. Les primitifs en savaient bien moins et ils ont laissé dans leurs œuvres les plus merveilleuses substances de l'art. — Nos jeunes gens des écoles d'art savent tout, excepté ce que c'est qu'aimer, rire, souffrir, pleurer, sentir, admirer : et le dire. — Ils ont le langage, la forme, et connaissent la syntaxe : ils n'ont plus de cœur, plus d'âme, ni plus d'esprit; car l'existence d'élève et de pensionnaire tue tout cela. Je ne sais quel maître a dit : on sait son métier tout de suite ou on ne le saura jamais.

Que la femme ne s'emballe donc pas à notre suite dans la seule recherche d'une science qui ne s'acquiert qu'avec le temps et la pratique. Qu'elle se méfie de ces originalités de *facture* qui sont si nombreuses et si banales parmi les hommes, et qu'elle s'occupe de l'esprit des choses et de ses sentiments particuliers. C'est d'hier que date l'invention de cet art de métier qui ne veut rien dire : on peint aujourd'hui pour montrer qu'on sait peindre; on chante pour faire entendre qu'on sait chanter; on tape sur un piano pour prouver qu'on est musicien; les gaillards qui allongent d'une touche onctueuse un empâtement sur la partie éclairée et frottent légèrement les morceaux dans l'ombre sont appelés des maîtres, et l'on tombe ceux qui veulent peindre l'état de leur âme en les appelant poètes et littérateurs; comme on se moque de ceux qui s'acharnent à décrire des caractères en les traitant d'apôtres du laid! — J'estime que l'idée de notre art de la peinture est totalement faussée aujourd'hui.

La femme nous suivra-t-elle dans ce gâchis? — Il faut tenter de l'en empêcher, — lors même qu'on désespérerait d'atteindre jamais ce résultat.

Mais j'en reviens à mon idée : *les hommes n'ont pas le sens comique de la femme*. — Voyez tous nos caricaturistes : pas un de nous a donné des caricatures gaies ou haineuses des femmes : ce sont toujours chez eux des admirations diverses. Gavarni nous a présenté des lorettes, des noceuses vieillies, mais je ne me souviens pas dans son œuvre de types de femmes bien marqués; la raison en est que la femme ne se livre jamais à nous, nous cache tout, ses qualités vraies et ses vices, et pose pour le sphinx; ou plutôt nous ne pouvons et ne savons les voir qu'en amoureux. Nous nous interrogeons pour savoir ce qu'elles rêvent à quinze ans, ce qu'elles pensent à trente et jugent à quarante; d'aucuns disent qu'elles ne pensent pas, d'autres qu'elles ont une subtilité de tout, un instinct supérieur, mais c'est la bouteille à l'encre : toutes les caricatures que nous en avons faites sont approximatives, et La Rochefoucauld, aussi bien que Montaigne, nous entretient d'elle le moins possible. Et puis la grosse question pour nous dans la femme est son sexe, lequel nous prend et nous attire d'une façon si vive qu'il n'y a pas de maritorne qui, levant le bas de sa cotte, ne nous mette dans des états d'ambitions certainement très fugaces; allez donc avec ce sentiment dire tout ce que vous pensez de cet être qui, d'un rien, nous met en un si singulier état? Non, nous sommes à sa dévotion; et je puis ajouter : si pas un de nous peut caricaturer la femme, pas un non plus ne la peut peindre aussi belle qu'elle nous paraît être.

De femme à femme, c'est autre chose : il y a entre elles des colères et des férocités, des ironies, des mépris que nous sommes incapables de partager de même façon : ce sont ces sentiments qu'il serait curieux de voir se faire jour dans l'art si vivant de la caricature, et que je souhaite de voir éclater dans notre art. Cette recherche a été poursuivie dans la littérature, pourquoi ne le serait-elle pas dans la peinture?

— Mais l'art de la peinture est un art décoratif!

— Il l'a été et l'est souvent encore, on peut dire même que tout tableau de cinquante centimètres *doit être* décoratif plus ou moins, rien que parce qu'il doit occuper une place assez grande sur nos murs; mais la miniature nous permet tout, le dessin aussi, et les nouveaux moyens mécaniques de leur gravure sont intéressants; c'est dans ce sens qu'il faudrait marcher, car le temps va venir où, par cette dernière forme du dessin gravé, nous pourrons nous aussi, les procédés devenant de moins en moins coûteux, *écrire des livres*, de vrais livres, qui iront dans

des bibliothèques, et dont l'art n'aura plus, d'aucune façon, à être décoratif et pourra dès lors, en toute liberté, se faire critique.

Oh! dans les quelques grands talents que nous comptons aujourd'hui parmi les femmes, Miss Cassatt, Kate Greeneway et Mlle Breslau exceptées, qui, avec Mme Berthe Morizot et Mme Marie Cazin, dont l'art est plutôt décoratif, s'occupent particulièrement de la femme, et avec un sentiment fort rare et hautement délicat, nous n'en sommes pas encore là; et je doute même que ce mouvement, — s'il y a des mouvements en art autres que celui qui consiste à démarquer sur une plus ou moins large échelle quelques talents originaux, — je doute, dis-je, que ce mouvement nous vienne par nos femmes françaises, mais il y a là une voie tellement captivante qu'elle tentera certainement, à un moment donné, quelque Américaine ou quelque Anglaise, femmes fort indépendantes avant ou en dehors du mariage, qui savent nous retenir par un jugement auquel nos femmes françaises ne nous ont pas habitués, — jugement qui pourrait leur permettre la satire, et par conséquent l'entrée dans la caricature, art fort rare et délicat, qui renferme dans ses flancs tout le raffinement de la cruauté la plus précieuse.

J.-F. Raffaëlli.

Chronique judiciaire des Arts

Une Bravour-Sängerin en péril.

I. Le fait qu'un directeur de théâtre a contracté l'engagement avec une artiste qui lui a caché son nom et sa qualité de femme mariée est sans relevance lorsque le nom de la demanderesse et sa qualité de femme mariée ou de jeune fille n'ont pas été les conditions déterminantes de l'engagement et que celui-ci a été ratifié en fait.

II. Lorsque le directeur ne reproche aucune faute à sa pensionnaire et ne conteste pas ses qualités d'artiste, le fait de paraître en scène revêtue d'un costume de chevalier et de chanter une chanson accueillie par des manifestations hostiles et bruyantes du public ne constitue pas une faute dans le chef de l'artiste, alors que celle-ci avait été engagée en qualité de « Bravour Sängerin », et qu'il n'est pas allégué que cette chanson n'entrait pas dans le répertoire d'une chanteuse de bravoure.

III. Lorsqu'en vertu des conventions, l'engagement ne peut s'annuler que moyennant un dédit, le mot annuler *doit s'entendre dans le sens de* résilier.

Lorsque le défendeur a exécuté son obligation pour moitié, le dédit peut être modifié par le juge.

Les appointements qui se rapportent à la partie exécutée de l'engagement ne font pas double emploi avec le dédit.

Ces différentes solutions, fort intéressantes en droit, ont été données le 26 mars dernier par le tribunal de commerce d'Anvers à propos d'une contestation survenue entre le directeur de la Scala et l'une de ses pensionnaires, Mme Buttner-Merckel, qui portait au théâtre le nom plus euphonique de Valérie Nancy.

C'est sous ce dernier nom, et sans faire mention de sa qualité d'épouse légitime, que la chanteuse se présenta et qu'elle fut engagée pour un mois, moyennant mille francs d'appointements.

Son costume de chevalier allemand, et les chansons patriotiques qui composaient son répertoire, déplurent considérablement aux habitués de l'établissement. Mais à qui la faute? Au directeur, évidemment, qui connaissait, lors du contrat, la nationalité, le répertoire et le costume de sa pensionnaire. C'est à bon droit que l'artiste, pour résilier, exige le montant du dédit, puisqu'elle a exactement rempli ses obligations. Telle fut la décision du tribunal. On trouvera le texte complet du jugement dans le *Journal des Tribunaux*, 1888, p. 700.

Qu'est-ce qu'un « dédit »?

La Cour d'appel de Liége, dans son audience du 8 juin dernier, a résolu, en matière d'engagements de théâtre, un point de droit intéressant. Il s'agissait de l'action intentée par Mme Chasseriaux, première chanteuse au théâtre de Liége, contre les curateurs à la faillite de l'ancien directeur, M. Verellen, pour être admise au passif de la faillite du chef de ses appointements non réglés et pour qu'il lui soit payé, en outre, le montant du dédit stipulé en cas de résiliation, soit 10,000 francs.

La Cour n'a pas admis la thèse de l'artiste. Elle décide que le mot *dédit* employé dans un engagement théâtral indique l'hypothèse où l'une ou l'autre des parties voudrait rétracter, *sans motifs valables*, les obligations auxquelles elle s'est soumise; que la clause dont s'agit n'est pas applicable au cas où l'inexécution procède d'une cause légitime, ou lorsqu'elle est due à des circonstances indépendantes de la volonté des intéressés. Quand le directeur tombe en état de cessation de paiements, et se trouve ainsi dans l'impossibilité absolue de remplir ses engagements, on ne saurait soutenir que l'inexécution constitue un acte volontaire de sa part, ni, par conséquent, qu'il aurait encouru le dédit prévu.

Petite chronique

Nous apprenons avec plaisir qu'un jeune quatuor composé d'élèves-lauréats de l'Ecole de musique de Verviers vient de remporter au concours de la ville de Cette (France, Hérault), le 1er prix de quatuor à l'unanimité et avec les félicitations du jury.

Le programme du concours portait :

1° Un quatuor au choix ;

2° Un quatuor imposé, remis aux concurrents quinze jours avant le concours ;

3° Un morceau de lecture à première vue.

Ce dernier numéro a été enlevé avec un tel brio qu'il a été bissé.

Voici les noms des jeunes gens qui composent ce quatuor :

1er *violon*, O. Grisard ;

2e *violon*, Jean Kefer, fils de l'excellent directeur de l'Ecole de musique de Verviers ;

Alto, F. Dubaudringhien ;

Violoncelle, H. Gillet.

L'Association littéraire et artistique internationale prévient ses membres et les personnes désireuses d'assister au Congrès de Venise que les chemins de fer français et italiens accordent 50 p. % de réduction sur le prix du transport de Paris à Venise, ce qui constitue le tarif suivant :

	1re classe.	2e classe.
De Paris à Modane (et retour) . . . fr.	85.40	64.00
De Modane à Venise id.	56.60	39.75
Total. . . fr.	142.00	103.75

On est prié de s'inscrire immédiatement à l'agence de l'Association, 17, rue du Faubourg Montmartre, à Paris. Le prix de la pension est, à Venise, de 9 francs par jour à l'*Hôtel d'Angleterre* et à l'*Hôtel Victoria*.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — **Pour une voix de femme** (soprano).

		fr.
N° 1	Rêve d'Elsa	25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — **Pour une voix d'homme** (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin	1 00

III. — **Pour une voix d'homme** (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume *grand in-8°* de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 38. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 16 Septembre 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Une des caractéristiques de Balzac. — Impressions d'artiste. — Le procès de Camille Lemonnier. — L'émotion au théâtre. — Le Salon d'Anvers. — Memento des expositions. — Petite chronique.

Une des caractéristiques de Balzac.

En ces vacances, palier où l'on échappe passagèrement à l'engrenage du terrible fonctionnement social qui, en ce siècle, entraîne vers le neuf perpétuel d'un si accéléré mouvement, on relit parfois les anciens livres chers trouvés en une bibliothèque de campagne restée stationnaire par fortune.

Ainsi nous venons de faire pour ce Balzac déjà classé, comme Homère, parmi les génies qu'on admire sans désormais y aller voir, et nous avons savouré la jouissance de retrouver des œuvres chères rafraîchies par une longue séparation. Ah ! la folie du besoin de se tenir au courant et d'aller aux nouveaux spectacles si souvent nourris de médiocrité ! Combien rare un beau livre, que de temps perdu à déguster les vins frelatés et quelle joie de revenir aux vieux crus pleins de corps et à fumet indestructible !

On juge mieux après les absences prolongées, et notamment ce problème du classement et de la hiérarchie littéraires des grands romanciers contemporains : Balzac, Flaubert, Zola, pour ne citer que quelques-uns des maréchaux de cette armée, apparaît en une clarté plus vive quand on reprend avec le calme de la solitude la lecture des œuvres lointaines dont le passé a assourdi les résonances.

Y a-t-il une filiation réelle entre le génie des trois écrivains que nous venons de citer ? Est-il exact que les derniers se sont à bon droit réclamés de leur illustre prédécesseur ? Peut-on établir entre eux un rapport de succession ? Ne forment-ils que le développement organique d'un même phénomène artistique ?

Rien ne nous paraît plus douteux. Et nous inclinons à croire que chacun, comme il arrive en général aux génies, clot un stade littéraire au lieu de le commencer ; qu'ils constituent chacun une originalité résumant en une concentration splendide ce qui les a précédés, procurant ainsi aux médiocres qui les ont suivis des occasions d'imitation et de pastiche, mais n'ayant pas entre eux de liens et ne réalisant pas ce phénomène, inconnu du reste dans l'Art, de trois grands hommes reprenant pour la compléter la tâche artistique de l'ancêtre immédiat.

Il serait difficile, à moins d'une étude approfondie, de signaler toutes les différences qui font de Flaubert un génie absolument distinct de Balzac, et de Zola un

cerveau sans rapport avec celui de Flaubert. Nous ne voulons, pour l'heure, que mettre en relief une observation qui nous a vivement frappé au cours de notre lecture récente.

Dans Flaubert, dans Zola, l'œuvre est purement descriptive. Elle expose le décor et l'action, avec une prédilection pour l'action psychologique. En cela il y a communauté avec Balzac, et c'est sans doute en ne considérant que ce point de vue, que de nombreux critiques, et les deux écrivains eux-mêmes, ont pu revendiquer la parenté littéraire du groupe. Mais il faut avouer que ce sont là des éléments tellement nécessaires qu'il est peu raisonnable d'en faire des caractéristiques. Décor et action, comment s'en passer? Tout au plus peut-on dire que l'importance donnée à la description du décor longtemps négligée est un facteur nouveau. De même, pour l'action, l'analyse psychologique prenant place à côté des faits extérieurs, prenant même quelquefois toute la place, est chose sinon trouvée de notre temps, au moins puissamment rénovée.

Mais outre cette partie descriptive en laquelle le génie si différent des trois grands artistes s'est manifesté à ne pouvoir jamais être confondu, il y a chez Balzac un don de pensée profonde se manifestant sans cesse en maximes saisissantes qui vraiment n'appartient qu'à lui et dont les deux autres semblent avoir été absolument privés. Assurément, on peut objecter à pareille affirmation que ce fut chez eux chose voulue par le parti-pris de laisser le lecteur faire lui-même ces réflexions sentenciaires ; que ce ne fut qu'une des expressions de l'impersonnalisme dans l'art. Mais outre qu'il est difficile d'admettre qu'une aussi belle faculté ait été sacrifiée, il importe peu de s'arrêter à cette explication puisque nous jugeons les œuvres et non les hommes.

Balzac, peu confiant sans doute dans l'aptitude des lecteurs à descendre eux-mêmes dans les abîmes de la pensée, se fait penseur pour eux en des formules dont chacune produit sur l'esprit un choc et lui apparaît comme un imprévu. Nous croyons pouvoir dire que le charme de ses livres, et sa grandeur, proviennent en une large part de ce procédé où la haute philosophie de cet esprit supérieur se révèle avec une abondance, une originalité, une ingéniosité, une pénétration étonnantes. A la lecture on subit cette déduction sans se rendre d'abord compte de ses causes. A l'analyse, on est frappé de la constance et du merveilleux de ces réflexions intarissables qu'on voudrait retenir tant elles semblent le résumé vrai des complications de la vie, tant on a le sentiment qu'elles sont d'une application incessante, comme un résumé de la sagesse et de l'expérience.

On peut se rendre aisément compte de l'exactitude de ces considérations. A part quelques œuvres de début, tous les écrits de Balzac en témoignent. Dans les plus célèbres, ces manifestations de ses incomparables dons de penseur se multiplient de façon stupéfiante. Il ne fait plus un pas sans accoler la réflexion à la description.

Donnons-en un exemple tiré des premières pages du Cousin Pons. Voici la série de ces formules, de ces sentences, de ces maximes, de ces réflexions, de ces axiomes, humoristiques, philosophiques qu'on ne trouve jamais dans Flaubert ou Zola et dont l'introduction donne au style de Balzac un pittoresque de pensée surprenant. Il décrit son héros, le parent pauvre, burlesquement attardé dans les modes de l'Empire, collectionneur tenace, parasite, étrange. Et aux traits du dessin et du coloris, il ajoute ces accents singuliers, qui les renforcent, qui les avivent et donnent à l'ensemble du tableau une ampleur d'un ragoût de grand maître.

— A Paris, la plus grande expression connue de la satisfaction personnelle est celle du négociant qui vient de conclure une excellente affaire ou du garçon content de lui-même au sortir d'un boudoir. — Le sourire particulier aux gens de Paris qui dit tant de choses ironiques ou compatissantes, mais qui pour animer le visage du Parisien blasé exige de hautes curiosités vivantes. — Il se rencontre dans le million d'acteurs qui composent la grande troupe de Paris des gens qui, sans le savoir, gardent sur eux tous les ridicules d'un temps. — Le Français se tait devant ce malheur qui lui paraît le plus cruel de tous les malheurs : ne pouvoir plaire aux femmes. — Il y a des pauvres de bonne compagnie à qui les riches essaient souvent de ressembler. — Il y a des petits rentiers dont toutes les dépenses sont si nettement déterminées par la médiocrité du revenu, qu'une vitre cassée, un habit déchiré, ou la peste philanthropique d'une quête, suppriment leurs menus plaisirs pendant un mois. — Elle est triste et froide l'expression habituelle de tous ceux qui luttent obscurément pour obtenir les triviales nécessités de l'existence. — Paris est la seule ville du monde où vous rencontriez des spectacles qui font de ses boulevards un drame continu joué gratis par les Français au profit de l'art. — Jamais aucun effort administratif ou scolaire ne remplacera les miracles du hasard auxquels on doit les grands hommes. — Que penseriez-vous des Egyptiens qui inventèrent les fours pour faire éclore des poulets, s'ils ne leur avaient pas immédiatement donné la becquée? Ainsi se comporte cependant la France, qui tâche de produire des artistes par la serre chaude des concours. — O l'insouciance de l'artiste qui, pour vivre, compte sur son talent comme les filles de joie sur leur beauté! — Les choses de la vie sont toujours au dessous du type idéal qu'on s'en est créé et il faut prendre son parti sur cette discordance entre le

son de l'âme et les réalités. — Il n'est pas de pays où l'on soit aussi sévère qu'en France pour les grandes choses et si dédaigneusement indulgent pour les petites. — Le génie de l'admiration, de la compréhension est la seule faculté par laquelle un homme ordinaire devient le frère d'un grand artiste. — Le plaisir d'acheter des curiosités n'est que le second, le premier c'est de les brocanter. — En même temps que l'amour de l'art il faut avoir la haine de ces illustres riches qui se font des cabinets pour faire une habile concurrence aux marchands. — Les âmes créées pour admirer les grandes œuvres ont la faculté sublime des vrais amants. — Aucun ennui, aucun spleen ne résiste au moxa qu'on se pose à l'âme en se donnant une manie; une manie c'est le plaisir passé à l'état d'idée. — Sous l'Empire on eut bien plus que de nos jours un culte pour les gens célèbres, peut-être à cause de leur petit nombre et de leur peu de prétentions politiques. — On est arrivé jusqu'à chercher des plaies sociales pour constituer les guérisseurs en société. — La volupté, tapie dans tous les plis du cœur, y parle en souveraine : elle bat en brèche la volonté, l'honneur, elle veut à tout prix sa satisfaction. — La Table est à Paris l'émule de la courtisane; c'est la Recette dont celle-ci est la Dépense.

Etc., etc. Et le portrait de Pons n'est pas achevé. Quel bréviaire de vie en quelques pages! Si l'on procédait à de semblables extraits pour l'œuvre entier du Maître, on aurait probablement un des plus complets recueils de philosophie pratique puisé par la sonde du génie aux plus profonds abîmes de l'existence. A noter que ces réflexions sont enchassées dans le style de manière à perdre toute allure pédantesque; qu'elles y entrent en glissant, parfaitement huilées, sans frottement criard et s'harmonisant admirablement avec l'ensemble. Rien de tel chez Flaubert, rien de tel chez Zola. Et vraiment quand on considère l'importance et la portée d'une telle faculté, il est permis de dire que là est la différence essentielle qui sépare les seconds du premier.

IMPRESSIONS D'ARTISTE

Me voici à Aix, en Savoie. Et les lointains souvenirs d'une lecture, jadis ardemment faite, à l'insu des maîtres au collège, derrière un bastion de dictionnaires protecteurs, suscitent en moi les figures légèrement voilées d'oubli, de Lamartine et de la créole Julie de ***. Je suis dans le pays des mélancoliques rêveurs français. Hier, j'ai passé par Coppet; demain, j'irai aux Charmettes; aujourd'hui? Voici ce translucide lac du Bourget, d'une teinte minéralement verte, comme une énorme émeraude fondue. Des barques avec de molles voiles blanches, gonflées comme des joues, voguent, les unes vers Haute-Combe, les autres vers Châtillon. Le bois de châtaigniers que le poète a sacré, il est à ma gauche et plus haut, le clocher de Tréserves et le château de Bon-Port.

Je suis descendu dans le plus vieil hôtel de la ville. L'hôtelier, un vieux sec, œil aigu, cheveux blancs coupés ras, m'a appris, tout en m'offrant un verre de vin clairet, que Lamartine, vingt ans durant, est venu avec sa mère, sa femme et sa fille, occuper le premier étage. Il vivait en seigneur, invitant à sa table « un peu tout le monde ». Un soir, il donna un bal dans l'énorme salle, là-bas, où j'ai passé la nuit. Et le vieux brave homme m'a montré un portrait du poète avec une dédicace.

Peu à peu ma mémoire s'éclaircit; je me souviens d'une phrase de Lamartine : « On ne peut bien comprendre un sentiment que dans le lieu où il a été conçu ». Je m'avoue : si j'étais venu ici en ma prime jeunesse, quand *les Méditations* et *les Harmonies* m'étaient des bibles littéraires, avec quels autres regards dévotieux j'aurais contemplé et adoré cette nature! Avec quelle touchante naïveté j'aurais pèleriné sur le lac, ici, vers le château de Bordeau, là, vers cette blanche maisonnette de pêcheur où l'on recueillit Elvire évanouie. Avec quelle foi j'aurais cherché parmi ces pierres du rivage, celle où « elle venait s'asseoir ». Et mélancoliquement et presque avec des larmes je songe que rien de mon exaltée admiration d'autrefois ne subsiste, que l'évolution qui s'est faite en mon esprit a broyé comme une roue les extases anciennes et que tout l'encens s'en est allé.

Telle est la rapidité de notre poussée en avant qu'un poète ne persiste qu'à peine une vingtaine d'années. D'autres manières de sentir nous naissent si vite que des vers, significatifs autrefois, s'abolissent, et que telle poésie vivifiante se classe soudain dans le catalogue des archéologies esthétiques.

Et pourtant?

J'ai relu *Raphaël* et mon sentiment s'est modifié. La phrase citée plus haut, je voudrais la changer et dire : « On ne peut bien comprendre un livre que dans le lieu où il a été vécu ».

C'est vrai surtout pour l'œuvre lamartinienne, bréviaire des amants insensuels qui n'admettent que la possession intérieure et mêlent la seule spiritualité de leur être. Les dialogues de Julie et de Raphaël sur la philosophie et sur Dieu, si absurdes et invraisemblables à prime vue et pour certains si démodés et inutiles, acquièrent ici leur authenticité par les sens, et l'esprit qui les pénètre, les comprend aussitôt comme la résultante même des sites clairs et frais d'infini qu'il regarde. Ils sont les immatériels reflets de ces merveilleusement doux et lucides miroirs de flots et de rochers. L'air est immensément frêle et calme : on sent je ne sais quelle divinité panthéistique et bienveillante passer et se prouver en souffles bienfaisants, en caresses familières. La sensation gagne d'un prisme fait sol, fait eau, fait ciel. Et la douceur d'une vie heureuse qui comprendrait et adorerait un Dieu.

Au reste, quelque chose de divin a influencé les mœurs patriarcales et bénévoles des habitants. Une affabilité universelle règne; une mutuelle tranquillité et bonté. Dans les fermes, les gens ont plaisir à conter, à rendre service; on ne maltraite pas les bêtes; les chiens de garde eux-mêmes sont aimables. La religion, sans aucun fanatisme, est pratiquée universellement.

Et je me souviens d'une promenade faite hier au soleil déclinant. Les Alpes, je les voyais, là-bas, monter dans une sérénité bleue; les crêtes du Chat et du Renard, plus près de moi et vêtues d'ombres violettes, s'illuminaient au sommet de feux auréolaires. Les villages blancs, parmi les vignes déjà ensanglantées d'automne, dardaient les pointes ardoisées de leurs clochers.

Blanches aussi, quelques antiques gentilhommières à mi-côte.

Et lentement les bruits des vallées se taisant, tandis que le monde cosmopolite et bourgeois rentrait à Aix. Une solitude entière, plane comme les eaux du lac, à cette heure si céruléennement diaphanes, s'élargissait. Et cet envahissant silence et cette paix d'argent! Ni même un bruit de rame, au loin. Seules, les cloches.

Alors, je me mis à rêver comment personnifier cette nature, et naturellement, me vint en pensée la mélancolique Julie de ***. Le type que Lamartine avait créé, je le sentais émaner de ces monts, de ses collines et de ce lac. Il était fait de cette pâle tristesse d'horizon, de cette grâce de lignes et de couleurs, de cette spiritualité de lumière, de cette ineffable tranquillité d'eaux et de verdures. Comme lui, le paysage avait une volupté languide et délicate, une indolence de songe et de pensée. Je les comprenais tous deux, se complétant, s'influençant, s'expliquant. Le livre, il était là, désormais ouvert devant moi, je le relisais par l'étendue. Ces sites, eux aussi, étaient divins, ils tendaient vers le rêve leur infini palpable, visible et comme écoutable en le silence immense. Ce qui vous envahissait : « C'était un sentiment désintéressé, pur, calme, immatériel, le repos d'avoir enfin trouvé l'objet toujours cherché, jamais rencontré de cette adoration souffrante faute d'idole, de ce culte vague et inquiet faute de divinité à qui le rendre.... »

Cette phrase? la définition même de l'amour de Lamartine pour Julie. Cette phrase? l'impression aussi, ce soir, de seul à seul, dans la vallée d'Aix.

Une conviction encore, qui domine l'esprit, c'est que le style lent, égal et comme déplié du livre était le seul digne. Il a, ce style, même quand il flambe de tendresse et d'adoration, une lueur paisible et blanche, quand il décrit le contour mol des bords de ce lac; en lui se réverbèrent les hautes pensées comme en ces dallages d'eau les très hautes montagnes. L'œuvre tient entière, non extravagante, ni extrahumaine, ni impossible. Elle plonge si pas en pleine réalité charnelle, au moins — et ceci vaut mieux — en pleine réalité intellectuelle et sentimentale. Elle est pure comme les grandes sources du dévouement, de la prière et de la contemplation.

Cette lecture et cette totale contemplation de *Raphaël*, en les lieux mêmes où il a été écrit m'incite à renouveler ces littéraires expériences. Je combine une série de voyages, dont le but unique serait de lire, en leur décor, certains livres. On irait en Souabe lire *Werther;* à Cobourg, *René*; à Coppet, *Corine;* à Chambery, les *Confessions*; à Ischia, *Graziella;* en Normandie, *Madame Bovary*. Ce serait un itinéraire qui sauverait enfin des guides banals de Bœdeker et de Joanne. Et les artistes seraient seuls à les suivre. A moins qu'ils ne préfèrent, pour chaque œuvre, se faire un milieu de rêve, ce qui, somme toute, vaut mieux encore.

LE PROCÈS DE CAMILLE LEMONNIER

Le procès que fait à Camille Lemonnier le parquet de Paris sera plaidé devant la Cour d'assises de la Seine le 9 novembre prochain. Voici en quels termes l' « accusé » raconte dans *Gil Blas* la visite qu'il reçut des gendarmes, porteurs de l'assignation, dans sa paisible retraite de La Hulpe. Avec beaucoup de modération et de dignité, il répond, en outre, au reproche qui lui est adressé :

Dans le matin pluvieux — c'était il y a un mois — la grille cria sur ses gonds, et de loin, interpellant la domestique en train de jeter la grenaille aux volatiles de la basse-cour, une voix rude ponctua :

— Hé, la fille, dites à vot' maître qu'il y a des gens pour lui parler.

Entre les seringas et les ébéniers, des fourragères lavées à l'eau de chaux jaillirent sur un bleu sombre d'uniformes — fleurs imprévues en ce jardin de paix et de silence où, sous les bleuâtres réseaux de la guilée, à peine (car l'heure était matinale) se déclosaient les somnifères pavots, les vermeils énotaires et les songeuses marguerites. Puis dans la largeur du chemin, pardessus les chardons et les asclépiades de la pelouse, — ils n'avaient pas de bottes! — deux épaisses moustaches sous le frétillement d'un gland de bonnet de police décorèrent la silhouette d'une paire de bons gendarmes.

— Jésus, mon Dieu! cria l'honnête mercenaire, tandis que d'un pas égal, une main à la bretelle du mousquet en sautoir, ils arpentaient le raidillon. — C'est i qu'y a un malheur dessus la maison?

Parmi l'effarement des poules, l'épars coin-coin des canards, — aux abois du chien tirant sur sa chaîne — le plus portenteux alors, — bombant son plastron, réitéra son commandement. Mais les stores descendus pardessus les rideaux, dans la coîte alcôve que l'humide lumière extérieure tardait à investir, la lassitude d'un nocturne labeur aux bougies, — ah! la page rétive où par delà le minuit, on dilue ses moelles! — encore retenait sans vie et sans pensées le maître du logis entre les draps. C'était une consigne obéie — grâce à l'inflexible vouloir d'une compagne affectueuse — que la maison demeurât close à tout accès avant que s'ouvrît, derrière ses franges de capucines et de volubilis, la porte du petit balcon où huit heures tintant, l'apparition d'un certain veston rouge sonnait l'officiel réveil de l'habitation.

— Ah bien! ah bien! s'exclama la ponctuelle ménagère, si c'est que vous avez quequ'chose à lui dire, à monsieu, montez-y vous-même : V'là qu'i dort encore, et j'irais pas, moi, quand même vous joueriez de la clarinette avec vos fusils.

Certes oui, c'étaient de bons gendarmes. Car — mais ils n'avaient pas leurs bottes, ils n'avaient pas non plus leurs bonnets à poils! — sans plus de mots qu'il n'en faut pour promettre de repasser, tous deux simultanément virèrent sur leurs talons, et derrière le cri mélancolique de la grille se perdit le cliquetis de leurs molettes — une deux, une deux, — pendant que dans le pourpris pacifié décroissaient l'apeurement des gallinacées et le tenace grondement du canin fidèle.

Peut-être l'avisée créature songea-t-elle à la possibilité d'une fuite rapide pour le dormeur qui là haut persévérait mal à propos en son sommeil. D'abord un grattement discret, puis un cognement plus décidé insinuèrent à ses paresseuses oreilles enfin la présence de quelqu'un derrière la porte. Mais comme il ne se pressait pas :

— Monsieu! monsieu! cria la domestique, les gendarmes!

L'écrivain — c'était moi, — jouissait d'une conscience tranquille. En bourgeois régulier, il s'était acquitté de ses impositions, respectait le bien d'autrui, vivait considéré, même par ceux qui n'aimaient pas sa littérature. Et pourquoi le taire? on le prenait généralement pour un brave homme. Le terrifiant vocable glissa donc sur cette paix d'âme sans plus l'altérer que la légère libellule rasant le miroir des eaux. Déjà, dans son esprit délivré,

tentaient à se rythmer les musiques familières quand — par les fenestrures du mouvant rideau, fleurissant les ajours du balcon, — à son tour il vit se profiler, sur le chemin, la haute taille des deux militaires dont l'ingression, une heure plus tôt, avait mis en rumeur la pacifique tribu des gallinacées.

Oh! ce fut un bref, mais, en somme, courtois colloque.

— Monsieu, vous êtes bien?...

Ici mon nom.

— Parfaitement!

Celui que ses galons de laine ornaient à mes yeux d'un prestige hiérarchique — le brigadier! — rapidement fouilla dans le carnet qui lui pendait à la ceinture et en extirpa un papier qu'il déplia. Non vraiment, il ne manquait pas d'une quasi allure esthétique, le si moderne annonciateur des impératifs décrets justiciers — ainsi piété sur le seuil, jambes écartées, et le ténébreux factum, éployé devant lui, « me considérant, mais sans malveillance », de dessous ses houleux et chevelus sourcils.

— Il s'agit, môssieu, d'un article paru dans *Gil Blas* et intitulé L'Enfant du Crapaud.

Sans doute l'incoercible vanité qui, au fond de tout auteur, chatouille la joie toujours neuve d'un applaudissement me fit espérer — même par le canal inattendu de Pandore — quelque discrète louange, car une satisfaction sereine se peignit dans le sourire dont j'accueillis ce liminaire propos. L'honnête suppôt — après un dernier, et cette fois, — je me le rappelai plus tard, — ironique regard coulé en douceur, vers mon attitude expectante — frappa du plat de la paume sur le papier et continua :

— *Puisque vous êtes, môssieu, l'auteur* de l'article — (cet homme avait sondé l'âme humaine) — je suis chargé de vous faire assavoir que le parquet de Paris a jugé le dit article...

L'index à travers les lignes — peut-être ne désirait-il pas assumer pour son compte cette ingérence en l'exclusif domaine littéraire — le brigadier cherchait le mot, d'ailleurs visiblement réfractaire à ses penchants conciliateurs.

— Obscène, môssieu! énonça-t-il, quand il l'eut trouvé, et attentatoire aux bonnes mœurs!! En conséquence, le parquet a décidé des poursuites.

Suivirent quelques indispensables questions sur l'âge, la nationalité, la profession du délinquant. Et je ne pouvais me décider au remords, tandis que — manœuvré d'une main un peu gourde — le crayon consignait mes réponses au verso de la feuille incriminatrice.

Je dois déclarer que la maréchaussée fut correcte jusqu'au bout Les talons brusquement ramenés sur un même plan, avec un geste circonflexe du bras, elle porta les cinq doigts — la paume en dehors — au liséré bleu du bonnet de police dont les petits glands, d'un frétillement légèrement narquois toutefois, s'agitèrent. L'estime des deux bons gendarmes, — j'ose le croire, — me demeura. Je leur sais gré de ne pas m'avoir pris pour un vulgaire escarpe.

C'est ainsi que, dans le paisible village wallon, où depuis tantôt six ans, — ignorant souvent le bruit que font mes livres au dehors et ne m'en souciant pas, — j'écris selon ma conscience et mes forces, se répercuta le foudroyant écho des vertueuses indignations soulevées par un récit qui ne visait pas à tant de tapage. Sans doute, pour solenniser la decision du parquet français, les magistrats belges avaient jugé à propos de déployer un appareil inaccoutumé. Un gendarme, pour nous autres gens de labeur « à huis-clos » qui nous enorgueillissons médiocrement de l'apparat extérieur, eût déjà paru bien suffisant. On m'en expédia deux. Ce cérémonial plus congru atteste une considération particulière pour l'espèce de malfaiteur que nous sommes quelquefois et, à bien prendre les choses, rehausse de quelque lustre décoratif notre profession. Ma foncière ambition, si l'inclémence des hommes doit encore s'exercer à mon sujet, désormais ne pensera pas démériter de toute la brigade.

Les « bonnets à poils » — encore qu'ils eussent décliné cet apanage de leur sacro-sainte mission, — là-bas remontés sur leurs grands chevaux et dérivant en de fiers caracolements dans les lointains du paysage, expiatoirement je m'infligeai la lecture de ce terrible *Enfant* jailli de ma veine quelque vingt jours avant et dont ma mémoire ne se retraçait plus qu'imparfaitement les linéaments.

A l'évidence se dénoncèrent à ma judiciaire, — tandis que, pesant les syllabes et métrant les rythmes, de phrase en phrase se déroulait l'épisode, nombre de blâmables atteintes à l'inflexible et hautaine religion que je révère. Tel mot, abusif et détonant, tout à coup, en mon désabusement, perdait la valeur de relation que j'y croyais avoir incluse. Puis, c'était ici de trop brusques tournants où s'étranglait la narration, là tel détail exagéré et dont l'oiseuse crudité atténuait les véhémences meilleures, ou bien l'altération d'un trait de caractère et des jeux d'ombre et de lumière insuffisamment réglés. Jamais magistrature littéraire — oh! je le jure sincèrement — n'aurait pu sévir à l'égard de ces indigences par moi-même constatées, plus rigoureusement que le mélancolique auteur s'affligeant de son imparfait métier. Un baume toutefois lénifiait le cuisant aveu d'une tâche inégalement accomplie : si des pailles obstruaient le lingot — et à mes yeux elles s'avéraient volumineuses comme des poutres — la plébéienne et épique nouvelle (quel esprit sans parti-pris ne la pourrait trouver épique?) me parut descendue d'une coulée, du cerveau aux doigts. Vous le savez, oh! vous, mes pairs! artisans des intellectuelles forges, où, à votre exemple, en peinant et en geignant, je m'efforce de ductiliser le rétif métal. Aucun zèle ne prévaut sur la secourable et auxiliatrice nature qui, aux heures propices, nous charrie par les veines les diligents phospores sans lesquels toujours le labeur nous déçoit. C'est vainement que le meilleur lexicographe fouit l'âpre tuf intérieur et en extirpe les vocables si les providences, en lui départissant le nerf, ne l'aident à parfaire son œuvre avec alacrité et rondeur. Or — dût-on me lapider pour ma franchise! — l'*Enfant*, à l'examen, en dépit de ses tares et de ses verrues, m'attesta le jet et ce qu'un peu barbarement nous appelons la « venue tout d'une pièce ». Sans boiter ni tortiller, le gaillard d'une enjambée courait à l'exode. Et cet exode, imprévu, différé, tenu en suspens comme la pierre dans la fronde, et en qui inopinément éclatait à la finale détente un furieux héroïsme populacier, n'était pas sans me causer quelque fierté. Selon l'art — et toute morale n'est-elle pas incluse en l'art? — ici l'ouvrier littéraire triomphait. Languissant peut-être ailleurs, il se ramassait en cette dernière péripétie et frappait avec énergie le coup décisif. A l'instant où cette autre Théroigne — la pudeur de l'histoire s'en est-elle offensée? — se suppliciait sur son calvaire, — et non moins prodigieuse en sa démence de charité diabolique, — le récit soudain, dans une horreur de sang et de boue, secouait comme de rouges flammes de torche et atteignait sa définitive intensité.

Mais voyez comme il est difficile de se comprendre. Toute volition humaine reculée à ses ultimes limites, par delà les accepta-

tions consenties, confine au sublime. L'exclusif artiste que je nourris en mes moelles et dont nul, à travers ma carrière déjà nombreuse, ne met en doute la probité, avait, en combinant les matériaux de cette douloureuse et sombre histoire de peuple, tendu son opiniâtre effort à dégager l'effroyable grandeur impliquée en un volontaire et tragique sacrifice. Sans se départir du Vrai exceptionnel et néanmoins plausible, il avait conclu à la démencielle mais évangélique abdication de la perverse protagoniste, — d'autant plus superbe qu'elle s'assujettissait à plus d'ignominie. Le grand amour pitoyable aux races opprimées desquelles elle-même est issue remue en cette âme orageuse et profonde l'unique possibilité de dévouement compatible avec sa bassesse originelle et les ferments d'animalité mêlés à son âcre sang de prolétaire. En se dévouant, elle déchoit à l'abjection, mais se redresse expiée, — si chargée de souillures, que ces souillures même la sauvent aux regards des consciences qui dans le fait discernent l'intention. Fangeuse mais secourable, elle s'égale à quelque orgiaque prêtresse de mansuétude et de pitié.

Or, c'est bien cette « messe noire », l'offre de cette chair et de ce ventre qu'à travers mon incorruptible peinture de misères et d'opprobres on incrimine comme vexatoire et licencieuse. Mais le délit — s'il se confirme — vise alors l'essentielle vertu de notre art même, je veux dire l'absolue indépendance avec laquelle les écrivains de ce temps, plus haut que les moyennes bienséances, plus loin que les routinières casuistiques, vont jusqu'au giron et au cœur même de l'humanité, sans peur et sans reproche, la tête haute et les mains impollues, chercher la rare et précieuse pépite enfermée en la gangue du réel. Moralité, immoralité! des mots s'ils ne déterminent pas le degré de l'art, la relative valeur de l'écrivain et sa puissance quantitative à dompter le Verbe. Quelle page de littérature, si affranchie soit-elle de toute pusillanime réticence et si avant que l'auteur y ait foui dans les turpitudes sociales, le soc de la satire, pourrait être taxée de molester les esprits? Et quelle autre, dénuée de la discipline littéraire, ne mérite pas la générale et réparatrice exécration. Ah! j'aurais lieu de pâlir si, par des traits voluptueux et qui irritent en mon semblable la fibre sensuelle, j'avais dénaturé jusqu'à la rendre aimable et titillante l'amère et importune folie de cette tourbe ruée en son stupre. Mais alors, bien plus encore que je n'aurais contaminé la morale j'aurais transgressé l'austère loi de l'art et le peccable auteur à la fois eut justement encouru les sociales censures et le reproche de ses confrères — ses juges naturels.

Je ne récrimine d'ailleurs ni ne m'excuse; je m'explique. Sur la même sellette où j'irai m'asseoir, des maîtres révérés avant moi ont pris place et que leur condamnation a grandis! Une fois encore, le conflit de l'art et de la morale, en ce permanent duel de l'écrivain et du légiste, va mettre aux prises les surannées prohibitions et notre art impérissable. J'ai pour me défendre contre le soupçon d'immoralité, l'intégrité de ma conscience et la dignité d'une vie sans compromis. Si je crains, c'est seulement pour ma littérature, et qu'elle me défende moins bien que les principes auxquels je n'ai point failli.

CAMILLE LEMONNIER.

L'émotion au théâtre [1].

M. William Archer, le critique anglais de *Lingman's Magazine*, a ouvert parmi les artistes français, dans la *Revue d'Art dramatique*, une enquête sur le paradoxe de Diderot. Elle a été déjà faite par lui en Angleterre, et elle a donné sur l'art du comédien les renseignements les plus curieux et les plus intéressants. Il espère arriver en France au même résultat.

Les questions posées par M. William Archer ont été insérées dans la *Revue d'Art dramatique* du 1er juin. Il demande si, dans les situations émouvantes, les larmes viennent aux yeux de l'acteur, s'il les appelle et les refoule à volonté. Dans les tirades pathétiques, la voix de l'acteur se brise-t-elle malgré lui ou simule-t-il de propos délibéré une voix brisée? Dans laquelle de ces deux occasions pense-t-il produire le plus d'effet sur son auditoire?

Dans les scènes provoquant le rire, s'amuse-t-il pour son compte ou bien sa gaieté est-elle affectée? Est-il arrivé à un artiste de rougir involontairement en représentant la modestie, la timidité ou la honte? etc., etc. En résumé, faut-il au théâtre éprouver les émotions de son rôle ou conserver son sangfroid?

On a beaucoup écrit sur ce sujet et la matière est inépuisable. Nous connaissons l'opinion de Talma, de Regnier, de Coquelin, de Got, de Delaunay, qui sont d'avis qu'au théâtre, il faut livrer son cœur et garder sa tête. « Le comédien doit toujours rester maître de lui-même », dit Regnier. « On n'est grand acteur, dit Coquelin, qu'à la condition de vouloir se gouverner absolument et de pouvoir exprimer à volonté des sentiments qu'on n'éprouve pas, qu'on n'éprouvera jamais, que selon sa propre nature on ne pourrait pas éprouver ».

Albert Lambert, au contraire, dit qu'il faut en scène de l'émotion, c'est aussi, je crois, l'avis de Mounet-Sully qui, en artiste consciencieux et tout à fait épris de son art, cherche à s'assimiler les sentiments même du personnage qu'il représente. Il se croit volontiers Ruy-Blas, Hamlet, OEdipe.

Lafontaine vit ses rôles avant de les jouer, il fait abstraction de lui-même. Quand il étudiait le colonel du *Fils de famille*, il fréquentait les casernes et le mess et rien ne le rendait plus heureux que de s'entendre appeler : mon colonel.

L'enquête ouverte par M. William Archer dans la *Revue d'Art dramatique* promet d'être des plus intéressantes et nous souhaitons qu'elle aboutisse.

MONTFLEURY (*l'Intransigeant*).

LE SALON D'ANVERS

Notre excellent peintre Jan Stobbaerts nous prie de reproduire la lettre suivante, qu'il a adressée à MM. les membres de la Commission directrice de l'exposition des Beaux-Arts d'Anvers.

Bruxelles, 22 août 1888.

MESSIEURS,

Je tiens, avant de parler du présent, à faire un retour vers le passé, afin de faire connaître les agissements de la commission dont vous faites partie et qui a présidé au classement des œuvres d'art aux expositions d'Anvers.

(1) Cons. sur cette question *l'Art moderne*, 1887, p. 203.

Je tiens à rappeler qu'en 1885, la direction de l'exposition avait relégué dans des coins : 1° ma *Boucherie d'Anvers ;* 2° *La première charrette de foin ;* et 3° ma *Sortie de l'étable*, appartenant au Musée d'Anvers. Elle avait refusé aussi mon *Etable de Zuremberg*, ainsi que l'*Etable de la ferme seigneuriale de Cruyninghen*, propriété du Musée de Bruxelles, en alléguant le trop grand nombre de tableaux envoyés par moi à l'exposition d'Anvers.

Ce prétexte était assurément bizarre et hasardé, puisque deux membres de cette commission exposaient l'un dix et l'autre douze œuvres.

Aujourd'hui encore, pour continuer le même système de dénigrement, la commission de l'exposition, dans laquelle figurent les mêmes membres qui la composaient en 1885, a fait placer au second rang les deux tableaux que je lui ai fait parvenir.

On disait bien dans le public, en 1885, que la commission avait eu pour but, en sacrifiant beaucoup de mes confrères, et des plus méritants, soit par le refus pur et simple de leurs œuvres, soit par le placement de leurs tableaux dans les combles ou dans les coins, *de faire ressortir les œuvres du clan anversois au détriment du groupe bruxellois, et cela afin d'obtenir toutes les récompenses par l'écrasement de tous les concurrents sérieux.* Je dois avouer, dût ma naïveté sauter à tous les yeux, *que je ne croyais pas à un tel esprit de méchanceté, à une astuce aussi profonde.*

Je me disais qu'une exposition *créée* avec l'argent de tous, doit être une arène ouverte à tous, et que la commission investie d'un pouvoir souverain, devait avoir pour objectif de répartir les récompenses entre les plus méritants, avec toute l'équité dont l'humanité, nonobstant ses faiblesses, est capable. Je ne croyais pas que l'argent des contribuables dût être dépensé uniquement pour aider au triomphe de quelques hommes toujours les mêmes, et qui pratiquent entre eux l'admiration mutuelle. C'était ma croyance en 1885.

Je suis forcé de reconnaître aujourd'hui que ceux-là qui pensaient et s'exprimaient de la sorte avaient pour eux la raison et le jugement sain des choses. Ils avaient raison parce qu'ils avaient compris qu'exposer à Anvers constituait un leurre, que la commission d'Anvers, qui se prétend la seule dépositaire de la haute peinture flamande, n'avait qu'un but : abattre les peintres étrangers à cette ville, élever quand même ceux qui continuaient à s'abriter sous des formules perdues et dont l'univers entier ne veut plus. Voulez-vous la preuve de ce que j'avance, je la trouve dans ce fait personnel et qui est à la connaissance de tous.

Est-il vrai que mes deux tableaux, après avoir été placés à la cimaise suivant l'avis de la commission, en ont été déplacés dans la suite à l'insu des membres délégués de Bruxelles? Est-il vrai que la constatation de ce déplacement illégal et irrégulier a été la cause du refus de ces délégués de signer le procès-verbal! Est-il vrai encore qu'en réponse aux observations de ce membre, vous autres, membres de la commission d'Anvers, vous lui avez lancé cette phrase malheureuse : *Vous refusez de signer pour avoir le droit de rapporter comment se sont passées les séances du jury, vous voulez dégager votre responsabilité, mais à vos divulgations nous répondrons par le démenti le plus formel?*

Si cela est vrai, — et rien ne me permet de douter de la parole de ce membre, — je suis forcé de dire à vous et à tous, que la commission directrice n'a pas rempli sa mission et qu'elle n'a eu qu'un seul but : au lieu de veiller, ainsi que le dit son programme, aux bons soins des œuvres qui lui sont confiées, mystifier les artistes bruxellois et moi-même en particulier. Et dire que tout cela se passe dans ma bonne ville natale!!!

En conséquence, je viens vous demander de me renvoyer le plus tôt possible mes deux tableaux, à moins que vous ne décidiez de leur donner une place aussi convenable que celle que j'ai obtenue en 1879 et 1882. Si cependant, vous ne vous décidiez pas à m'accorder ce changement, je me verrais forcé de prendre des mesures plus énergiques.

Recevez, Messieurs, l'assurance de ma haute considération,

JAN STOBBAERTS.

Memento des Expositions

BUDA-PESTH. — Exposition internationale de la Société hongroise des Beaux-Arts. 1er octobre-10 décembre 1888. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Administration des Beaux-Arts, 3, rue de l'Orangerie, Bruxelles.*

PARIS. — Exposition internationale de 1889. Du 5 mai au 3 octobre. Maximum d'envoi par artiste : 10 œuvres, exécutées depuis le 1er mai 1878. Délai d'envoi : 15-20 mars 1889. Les artistes qui n'auraient pas reçu avis de leur admission d'office, à la date du 15 juillet 1888, devront faire le dépôt des œuvres indiquées dans leurs notices du 5 au 20 janvier 1889, au palais du Champ-de-Mars, n° 1, pour que ces œuvres soient examinées par le jury.

PARIS. — Exposition internationale de Blanc et Noir. 1er octobre-15 novembre (Pavillon de la Ville de Paris). Délai d'envoi expiré. S'adresser à M. E. Bernard, rue de la Condamine 71, Paris.

ROUEN. — XXXIe exposition municipale (internationale). 1er octobre-30 novembre 1888. — Délai d'envoi expiré. — Dimension maximum des œuvres : 2m,50, cadre compris. Renseignements : *M. Lebon, maire de Rouen.*

Petite chronique

La seizième exposition de *l'Union artistique des jeunes* « *Als ik kan* » s'ouvre aujourd'hui à la salle Verlat à Anvers. Elle restera ouverte jusqu'au 21 septembre, tous les jours de 10 à 5 heures.

A son tour, *la Réforme* soutient la campagne que nous avons ouverte contre les profanations du paysage et la destruction des sites pittoresques de la Belgique. On lit dans un de ses derniers numéros: « La destruction des rochers si pittoresques des vallées du pays wallon est chose presque parachevée. Les derniers amas de blocs fantastiques ou imposants dans la vallée de la Meuse font place en ce moment aux trous béants s'ouvrant sur des talus de débris que laissent les exploitants de carrières et de fours à chaux là où ils ont passé. Ainsi, près de Namur, les célèbres rochers dits des Grands-Malades n'existent déjà plus qu'à l'état de souvenir; leur propriétaire a fait fortune en les transformant en chaux et n'a laissé qu'un vaste cratère béant à la place où ils firent si longtemps l'admiration des touristes.

« Ne pourrait-on, comme le demandait Jean d'Ardenne, instituer, à l'instar de la commission pour la conservation des vieux monuments, une commission pour la conservation de la *façade* au moins des vieux rochers, sauf à laisser les propriétaires vandales creuser à leur aise derrière cette façade? Le pays a droit aussi à la conservation de sa physionomie, qui est d'ailleurs une source de richesses pour beaucoup et de jouissances pour tous et qu'il ne devrait pas appartenir à un propriétaire de changer à sa fantaisie.

« De tous les rochers qui faisaient des bords de la Meuse belge une des plus belles vallées de l'Europe, il ne restera bientôt plus que ceux de Marche-les-Dames, qui appartiennent aux d'Arenberg. »

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — **Pour une voix de femme** (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa	fr. 25
2	Chant d amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — **Pour une voix d'homme** (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin	1 00

III. — **Pour une voix d'homme** (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume grand in-8° de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 39. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 23 SEPTEMBRE 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

LES SAINTS. — LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE. — LES LIVRES. — THÉATRES DU VAUDEVILLE ET DE LA BOURSE. — WAGNER ET BEAUMARCHAIS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LES SAINTS

A son retour de Bayreuth, quelqu'un de nos amis nous affirma :

— Dans dix ans, pour les Anglais, Wagner ! — ce sera un saint.

Nous voulons, sans hésiter, croire notre ami. Sa remarque, aussi bien, fortifie ce que nous croyons de M. Renan, qui, lui aussi, quelqu'étrange que cela paraisse, sera, après sa mort, proclamé bienheureux.

Autrefois, le culte proféré pour les grands hommes se limitait à certaines pratiques anodines : on couvrait de fleurs leur tombeau ; on leur promettait l'immortalité terrestre. Souvent on s'acharnait après leurs reliques : leurs meubles étaient acquis par les musées ou bien encore les saules qui verdissaient sur leur tertre, sitôt verts, se voyaient, avant l'automne, pieusement dépouillés de leurs feuilles. C'était non pas une idolâtrie, mais une dévotion. Aujourd'hui?

Au fur et à mesure que l'inébranlabilité dogmatique a cédée aux poussées scientifiques, à côté des religions, en face plutôt, les esprits clairs de ce temps en ont défini une autre : l'art. Les hérédités mystiques, depuis des siècles transmises, ont dérivé vers cette foi nouvelle, peut-être aussi absurde que l'autre, mais plus en rapport avec nos goûts, plus subtile et plus rare. Combien, parmi les jeunes, trouverait-on de joyeux martyrs et d'ardents confesseurs. L'art, jamais, n'a été aussi brandi en drapeau, aussi imposé en croyance. Il est ce qu'il y a de plus haut et de plus sacré sur terre ; il a ses sectes et ses églises, ses maîtres et ses papes ; pourquoi n'aurait-il point ses saints ?

Pourtant, ce qu'il y a de spécial en le cas de M. Renan et de Wagner, c'est qu'ils seront encore des saints selon l'ancienne formule, des saints religieux autant qu'artistiques et qu'ils réaliseront ainsi la transition entre la sainteté gothique et la moderne. Ils ont, au reste, tous les deux, ce qui est indispensable à cette fin : leur légende.

Wagner ? — on le voit, après ses grands écrits musicaux publiés, se construire lui-même son temple, là-bas, au loin, à Bayreuth. La chose est mystérieusement faite et miraculeusement. Jamais aucun musicien n'a eu pareille idée grande. On la traite de chimère ; des

ennemis s'acharnent; des innombrables impossibilités sont vaincues. Un matin, Bayreuth resplendit devant l'extase des pèlerins.

Une association nouvelle, une église, se fonde. On la combat, on la nie. Avec patience, mais combien ardemment : elle fait sa propagande. Rares d'abord, les fidèles se multiplient.

Chaque an, à même époque, les uns royalement pour soutenir l'œuvre de leur or, les autres péniblement, en se privant, certes, de tout superflu, mais aussi quelquefois du nécessaire, partent entendre l'âme du maître lui parler à travers les pierres tombales. Le rassemblement revêt un caractère non pas national mais universel. Les voyageurs ne se connaissent point mais se sentent frères. Il y a communion. Ils viennent, comme vers Jérusalem ou la Mecque. Ils reviennent purifiés d'esprit, dans le plus haut sens du mot. Et cela se fait déjà depuis des années.

En outre, ce qu'on leur étale, c'est le plus magnifique drame religieux qui soit : *Parsifal*. Eux, les mystiques, y sentent un christianisme nouveau : la Passion rajeunie; tous les enseignements du Dieu évangélique remis à neuf; une humanité sanctifiée et rachetée. Alors, pour peu qu'ils soient dogmatiques et innovateurs, le drame se dresse devant eux comme une manifestation de volonté divine et tel qui l'a conçu comme un prophète, un mage ou comme un saint. Et leur orthodoxie s'accommode à merveille de cette imprévue croyance.

M. Renan procède autrement que Wagner. C'est un doux et non pas un solennel. Il n'exerce sa mission que sur certains. Il a dit lui-même :

« Non, mon œuvre n'est pas mauvaise, non, je n'ai rien renié. J'ai appris à faire des plaisanteries que je ne goûte guère. Mais je garde tout mon amour pour la flèche légère de cette église (l'église de Perros). Quand on croyait que j'ébranlais, je l'ai secourue. Elle peut l'ignorer. Moi qui fus dans ce siècle son meilleur fils, son soldat plus utile que les Lacordaire et tant de zouaves, elle n'a pu me récompenser. Je ne serai pas enterré dans le cloître. O mes maîtres, mes amis, êtes-vous donc morts sans une lueur de la fidélité que je vous gardais, sans soupçonner que moi, l'un des vôtres dans le camp ennemi, j'étais le vaincu qui prend insensiblement la direction de ses vainqueurs.

« Voyez ceux que je vous amenai : France, Bourget, Fouquier, Lemaître, pour citer quelques noms profanes qui vous sont peut-être parvenus. Ils respectent vos caractères, ils aiment vos rêves, ils serviront votre mémoire. Par moi, des jeunes gens pleurent le soir en pesant votre destinée. Et combien, derrière eux, qui n'ont pas ce vain talent de mettre leurs pensées dans des mots, mais qui ont reçu de mes mains des âmes dont le parfum vous serait agréable. »

Cette confession indique admirablement l'esprit de M. Renan et le juge. Il sera en ces prochains jours de transformation inévitable de l'Église, le biais qu'elle suivra pour aboutir aux mystiques de demain. Ce lénitif prêcheur, ce très calme et subtil et ironique penseur, sorti de ses séminaires sans en fermer définitivement les portes, elle le rappellera peut-être, en tout cas le laissera-t-elle revenir — et comme à celui qu'on retrouve elle lui fera fête. M. Renan mort, *la Vie de Jésus*, *Saint-Paul* et *les Apôtres*, apparaîtront différents. Ils deviendront livres extraordinaires et peut-être effleurés d'inspiration divine. Celui qui les aura écrits sera celui de Bretagne, le solitaire de Perros-Guirec, l'homme aux mains de prêtre, comme saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori. Et les aspects des phrases et des idées changeront — et telle si intime et si consolante vision sera la seule qui éclatera parmi les pages entr'ouvertes de l'œuvre entière. Et puis, ce qu'il y aura de meilleur en M. Renan, ce sera non pas le philosophe, assez vague, non pas l'artiste, assez secondaire — mais précisément : le saint.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE (1)

XXXVII

Coblentz, samedi [juin 1884].

MON CHER ***,

Les deux cires sont toujours exposées au musée de Dresde. Le directeur m'a écrit qu'elles faisaient *furore*, et m'enverra des journaux.

En outre, d'après des arrangements, où j'ai cru agir le plus rapacement possible pour notre ami, dès que le directeur pourra disposer de 500 francs (pas plus, hélas!) sur son budget qui est ridicule, m'écrit-il, il les mettra à une cire de C***.

J'avais envoyé à la Gazette un gros article sur Menzel (2). Je reçois un mot du directeur, le nommé Gonse, qui (3), le retrouvant « trop raffiné » pour ses abonnés, me demande l' (4) autorisation de l'arranger un peu. J'ai répondu : soit, mais *envoyez-moi les épreuves*. C'était sec. J'aurais dû refuser; mais je voulais voir.

(1) Reproduction interdite. Voir nos nos 49, 50, 51 et 52 de 1887 et 1, 3, 5, 8, 12, 13, 14, 29, 33, 36 et 37 de 1888.

(2) Il parut dans le numéro de juillet 1884 de la *Gazette des Beaux-Arts*, sous ce titre : *Correspondance de Berlin. Exposition de M. Ad. Menzel à la National-Galerie.* — Lisant les articles de la *Gazette* et de la *Chronique des Arts et de la Curiosité*, signés Jules Laforgue, oublier qu'ils sont dus à la collaboration de Laforgue avec l'administration de ces périodiques serait s'exposer à des mécomptes. Les opinions de Laforgue sont consignées dans ses notes, sur des marges de catalogues, à travers ses lettres.

(3) « qui » est ajouté.

(4) « me demande l' » surcharge « m'a demandé de ».

XXXVIII

A la hâte. Coblentz, vendredi [juillet 1884].

MON CHER ***,

J'ai reçu votre lettre (d'aîné).

Mais, vraiment, *vous me ferez plaisir en ne lisant pas le Menzel.*

Il n'est pas de moi. Vous n'imaginez pas (1) le français, la psychologie, l'esprit et même les affirmations de faits que me prête ce monsieur.

Tout cela est d'ailleurs passé et l'incident est des plus clos.

J'ai été passer trois jours à Cassel. J'ai vu 20 Rembrandt, des Hals, des Rubens, des Van Dyck. Tout un trésor. Je rapporte quelques photo.

Le Vannier (2) a raison d'attendre, et puis je pourrai revoir la chose et supprimer des grossièretés qu'une vulgaire conception de la force en littérature (l'éloquence! tords-lui le cou (3), comme dit Verlaine) m'avait induit à y laisser.

Je serai à Paris le 10 août, comme l'an dernier.

J'ai écrit pour Heise (qui vit encore) et Spielhagen. A bientôt réponse.

Poignée de main et au revoir à C***.

Votre

LAFORGUE

XXXIX

Ile de la Maïnau (4) [juillet 1884].

MON CHER ***,

Je suis dans une île; je mange dans de la vaiselle (5) royale les élucubrations de deux cuisiniers français, je n'ai rien à faire, je reçois mes trois journaux par jour et je passe *täglich* quatre heures sur le lac, seul, en canot (il y a même deux gondoles ici). Je rame, je rame, je vais fumer des pipes en regardant les pêcheurs jeter leurs filets, je m'amuse à poursuivre des branches qui flottent. Je me couche tôt, éreinté. Je vais parfois à la ville (Constance).

Je crois que nous serons vendredi ou samedi à Hombourg (près Francfort). Nous quittons Hombourg le 10 août et, voilà le *hic*, j'ai peur d'avoir à passer encore, avant mon congé, une ou deux semaines au Babelsperg ou Potsdam, c'est-à-dire Berlin.

Avez-vous déjà quitté Paris?

(J'attends un petit mot de, ou de la part de Cros, pour répondre à M. Treu) (6).

Vous me dites si je vais à *Spa*. Pourquoi irais-je à Spa? J'irai directement à Paris; j'ai les *Rimes de joie* parmi mes bouquins. Je m'étais longtemps proposé d'aller cette fois-ci à Londres. Mais « faulte de monnoie! »

(1) « pas » est ajouté.

(2) Nous conservons toujours aux noms propres l'orthographe de Laforgue.

(3) Prends l'éloquence et tords-lui son cou.
(JADIS ET NAGUERE).

(4) « Ile de la Maïnau » est joint d'un trait de plume à un monogramme imprimé en rouge au haut de la feuille de papier et où s'enchevêtrent les cinq lettres de *Maïnau*.

(5) Ici, comme dans la complainte... Laforgue écrit « vaiselle » pour « vaisselle ».

(6) Voir la première note de la lettre XXXV.

Nous y irons un jour ensemble plutôt.

Il est une heure, je ne suis encore ni lavé, ni habillé. J'irai à Constance dans une demi-heure. Au fond, je continue à mener la même vie vide. Il serait temps que je fisse autre chose. Je vous trouve heureux et complet, vous, d'être installé dans une existence. Je vais encore à l'état de colis. J'aurais pu et j'aurais dû faire en ces trois ans des économies qui me permissent de quitter cet ici, de rentrer à Paris et d'y flâner un an en attendant quelque chose. Voilà, je vis au sein de l'Inconscient; il aura soin de moi.

Je me bats les flancs pour mettre des lignes sur ce papier, sous le préjugé que c'est du papier à lettre et qu'il faut que sa destinée s'accomplisse.

Au revoir.

J'espère encore n'aller pas au Babelsperg et palper les mains de votre silhouette dès le 10 août.

Votre

JULES LAFORGUE

XL

Coblentz, dimanche [30 novembre 1884].

MON CHER ***,

Nous partons demain matin pour Berlin (toujours la même adresse, Prinzessinen-Palais). Figure-toi que j'ai été malade tout ce temps-ci : palpitations, point de côté, etc., et absolument veule. Je me remets et commence à dormir.

J'espère que tu n'as pas été dans le même cas, de quelque côté que ce soit?

*** comprendra pourquoi j'ai fait traîner en longueur l'adaptation de la Fille des Neiges que voici enfin.

C'est ce soir que je lis à l'impératrice les lettres de d'Alembert.

Nous partons demain matin à 9 heures, et arrivons à 11 1/2 heures du soir. De la neige partout.

Heureux homme, à Paris, un Choubersky, chez soi, et des besognes. Je crois que tu ne me tiendras au courant de rien. Il faut tant de courage pour écrire un bout de lettre.

Et K***? — Il m'écrivait de Tunisie. — Et de Paris maintenant point. Je vais lui écrire un de ces jours, en adressant chez toi.

Au revoir.

T'ai-je dit que j'avais reçu la pipe? Merci. — Reçu aussi l'article dans le *XIX^e Siècle* — la phrase de conclusion est une trouvaille solide comme le *XIX^e Siècle* n'en imprime pas souvent, même quand il fait de la philosophie de l'histoire.

Ai-je laissé un dict. anglais chez toi? Dis-le moi pour me rassurer seulement quand tu m'enverras un mot, mais ne l'envoie pas en tout cas.

Je te serre la main.

LAFORGUE

XLI

[Berlin] 1^er janvier [1885].

MON CHER ***,

J'ai reçu par mon libraire le livre de Verlaine. Je trouve absolument nulles toutes les pièces longues, sans musique ni art de *Naguère*. Mais j'adore *Kaléidoscope*, *Vers pour être calomnié*, *Pantoum négligé* et *Madrigal*. Mais que de camelotte à part ça —

du Coppée — de (1) vieux vers oubliés des Poèmes Saturniens (descriptifs).

As-tu tenu le volume? A propos, je serais bien heureux si G***-V*** (à qui bonjour) te rendant (2) mes poèmes maudits (3), tu(4) me les envoyais pour que j'en féconde ici mon pianiste.

Parole d'honneur, je t'enverrai bientôt une bonne longue causette ainsi qu'à K***.

En attendant, bonjour à tous, surveille les alentours de tes pectoraux.

Ton

JULES LAFORGUE

XLII

Jeudi [janvier 1885].

MON CHER AMI,

Merci pour les *Poètes maudits*.

Fait-il beau à Paris? Ici j'ai dans les yeux en ce moment les *Linden* dans un joli brin de soleil d'hiver. Je songe à la place de Médicis par ce temps là et je me sens rudement exilé.

Je ne fais rien depuis le 1er décembre, c.-à-d. mon arrivée ici. J'ai le cœur vide de tout le vide de la province, et alors, comme tu sais, c'est la question féminine qui s'installe, plus insoluble que la question d'Orient. Je ne puis la résoudre ici et en à comptes sur l'infini que par 2 ou 3 contemplations platoniques, et de hasardeux dérivatifs physiologiques. Tout cela pour dire que je m'embête inexprimablement. Je ne lis rien, je fume des pipes. J'entends du piano. (K*** connaît-il les sonates du vieux, c.-à-d. de Beethoven?) Je me couche à 3 h.

Mais je ne te dis pas tout cela d'une façon assez intéressante.

Et toi? Quels papiers? Quels rêves? Quels Vincis [préhistoriques? A quand les lignes et le roman?

Cros, à qui j'ai écrit pour l'Exposition d'ici, ne me donne pas signe de vie. Dis lui, si tu le vois, qu'il s'agit (5) presque de faire honneur à des engagements et qu'il a tous avantages de donner un coup de collier à cette occasion.

Dis-moi aussi, entre nous, ce que fait K***, où en sont ses vers, sa prose et son indépendance.

Après le Maître de forges d'Ohnet
Hohé!
Après Théodora
Holà!

Au revoir. A quand?

JULES LAFORGUE

XLIII

Mercredi [mars 1885].

MON CHER AMI,

Je ne te réponds qu'après avoir envoyé à Vanier ta figure que je lui conseille et qui ira bien; d'autant plus que s'il remet la publication de mon malheureux volume au jour où je lui aurai livré ses *armes parlantes* par un artiste d'ici, ce n'est plus la peine d'en parler. Je quitte Berlin dès le 15 avril, et de plus les personnes qui auraient acheté mon volume ne seront plus là dès le 1er mai.

Enfin toutes les plaintes sont superflues. Que sa volonté soit faite et non la mienne.

Que penses-tu de L***?

Il n'est certes pas riche au premier abord. Mais peu à peu on voit qu'il sait pas mal de choses, d'expérience, et d'intéressantes. Il meuble bien, comme verve, dans un cercle de camarades, en fumant.

K*** me doit une lettre.

Je m'intéresse pour le moment à un volume de nouvelles.

Et toi?

Rien ne me serait plus facile que de revenir un peu le 1er mai pour le *Salon* mais *dennaro*.

Au revoir en août seulement.

Je te serre la main.

JULES LAFORGUE

Merci toujours pour tes corvées chez Vanier.

XLIV

Mercredi [mars 1885].

MON CHER AMI,

Merci pour tes bonnes et intéressantes quatre pages. Tu ne me gâtes pas. C'est la lettre d'un homme qui se porte bien. Je te (1) félicite.

Je crois que nous passerons avec K*** un été à s'en lécher les doigts. Je vais m'y préparer dignement. A nous l'esthétique!

Je commence sincèrement à m'effrayer de tes vues sur moi.

Je t'enverrai des pages de poétique, je serai comblé d'être ton sujet dans la *Revue indépendante*, après nous le déluge. Je finirai par y croire. Je vais m'y mettre.

Je n'ai rien reçu à propos d'H*** et c'est toi qui m'apprends — je croyais, par K***, que ce n'était que quelques mots dits en l'air chez M*** ou dans la boutique de Vanier — c'est toi qui m'apprends que (2) c'est plus grave et que la stigmatisation dans le *Lutèce* a été jugée nécessaire (3). Pour un pauvre livre qui n'a pas encore paru, c'est raide! Mais là où il n'y a nulle illusion d'importance publique ces attaques perdent leurs droits. Vannier ne m'a pas envoyé le journal. J'espère que tu seras assez gentil pour me l'envoyer. Je meurs d'envie de voir ça. Ne me fais pas languir; j'en perds l'appétit.

Je ne voudrais pas t'embêter avec le dictionnaire anglais. J'en ai bien un ici pour lire à la bibliothèque, mais c'est que le 25 avril nous partons pour Bade, où j'aurai les revues anglaises, mais point de dictionnaire.

(1) « de » surcharge « du ».
(2) « rendant » surcharge « rendait ».
(3) Laforgue veut parler du livre de M. Verlaine : *Les Poètes maudits*..
(4) « tu » surcharge « pour ».
(5) « agit » surcharge « agira ».

(1) « te » surcharge « t'en ».
(2) « que » surcharge « qu'il ».
(3) Le nº 163 (8-15 mars 1885) de *Lutèce*, avait publié de Laforgue la *Complainte propitiatoire à l'Inconscient* et la *Complainte-placet de Faust fils*. Au numéro suivant, deux poètes exprimèrent leur indignation, M. Georges Trouillot, avocat, par une lettre datée de Lons-le-Saulier, 9 mars, et M. Edmond Haraucourt, par un fragment de lettre enclavé dans un article anonyme, intitulé : *Où ils vont*.

Je te demande en grâce de (1) t'opposer *absolument* à la *petite figure* de Vannier, plutôt rien (2).

Au revoir.

Quand changes-tu d'adresse?

Ton

LAFORGUE

LIVRES

Sous l'œil des Barbares, par MAURICE BARRÈS.

Le titre n'est point, comme on pourrait le croire, une allusion aux profanateurs de Paris, bien que M. Barrès, dans la *Revue indépendante*, se soit démasqué patriote et boulangiste. Les barbares? M. Barrès les marque ainsi : « Qu'on le classe vulgaire ou d'élite, chacun, hors moi, n'est que barbare ».

Cette remarque produite, le titre arrive à sa spéciale signification, fort heureusement.

Sitôt, également, le livre s'éclaire de son vrai jour.

Le mépris contenu dans ce mot « barbare », nous induit à penser qu'il s'agit éventuellement d'un personnage souffrant à cause des autres, mis à la torture par son ambiance et qui, ou bien se révolte, ou bien se plaint, ou bien, uniquement, se constate. M. Barrès essaie de ces trois dérivatifs, pour finalement aboutir à la prière, bras et désirs tendus.

« O maître, dissipe la torpeur douloureuse, pour que je me livre avec confiance à la recherche de mon absolu. Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes ».

Somme toute, une telle conclusion vers le sauveur attendu, peut se rapprocher du cri suprême de Musset : « Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ».

L'œuvre de M. Barrès n'est ni un roman, ni une mise ensemble de dissertations. Elle tient des deux et réalise ainsi presque une nouveauté. Des personnages fictifs, résumeurs d'idées ou de passions, tournent autour du protagoniste et déterminent des analyses de cœur et de pensées. La double vie, celle de l'esprit dans les livres, celle du corps dans Paris, est étudiée. M. Barrès la dessine avec ses ombres noires sur les pages blanches du volume.

La vie des livres, ardemment menée, jusqu'à se brûler le sang à la flamme terrible des lampes d'étude nocturne et n'aboutissant, — depuis combien de siècles, — qu'à des intermittences de lumière et de doute. M. Barrès a l'air de croire au temple scientifique, bâti là-bas, très haut et très loin, en dehors de notre atmosphère et — consolation! — après bien des efforts, accessible.

La vie de Paris, celle des contingences minimes, au milieu des gens qu'on voudrait fuir, parmi les intrigues, les vanités, les orgueils. Oh! la bonne journée de seul à seul, dans la chambre solitaire, M. Barrès la connaît.

De cette double vie, M. Barrès se torture donc, mais pas rop. Il lui reste au bout et l'espoir d'un absolu et la possibilité d'une solitude. Que d'autres, n'ont point ni en leur esprit, ni en leur cœur, ces deux remèdes. Ils vont, roulés vers l'absurdité évidente, irrémédiablement, eux qui jamais n'auront le courage ou la naïveté d'implorer un sauveur ni un maître.

Sous l'œil des Barbares est écrit avec science et avec art, en un style immatérialisé en expressions telles : « Le soleil chassait les langueurs de l'horizon », ou grandi en telles superbes phrases : « En vain crut-il entendre la jeune fille qui soupirait derrière lui, c'était la plainte des lampes électriques se dévorant dans le soir, entre Paris et les étoiles.

M. Mestrallet a rassemblé plusieurs séries de poésies sous le titre de *Poèmes vécus : Une Année*, *Jours Mauvais*, *Petits*, *Drames*, etc... Il y a trop. Citons un morceau de ballade pas mal :

La lune est un trou blanc qui trouble tout mon être.
J'aimerais par ce trou d'éclatante largeur
Passer la tête et voir comme d'une fenêtre
L'autre côté, le vrai, que cherche l'œil songeur.

Et cet envers du monde où, vague voyageur,
J'erre, et trouve partout l'homme qui m'importune
En proie au mal de vivre énervant et rongeur
Je voudrais m'évader par ce trou de la lune.

O terre aride et vieille où ma bizarre humeur
A trouvé maints sujets d'injure et de rancune
Loin de l'ombre où vagit ton humaine rumeur
Je voudrais m'évader par ce trou de la lune.

---

(1) « de » surcharge « absol ».

(2) Aucune vignette éditoriale ne s'imprima sur la couverture des COMPLAINTES. Laforgue réprouvait la marque habituelle de la maison Vanier : une Folie s'écartelant sur un livre ouvert. Il écrit à son éditeur :

« Maintenant pour votre *ex-libris*, enlevez la petite baladeuse, certes. Par quoi la remplacer? Vous dessiner des armes parlantes, j'en serais fort incapable. Si c'est un *ex-libris* pour vos Complaintes particulières et non pour vos éditions en général, j'aimerais qu'*** vous mît dans votre « livre ouvert » une figure géométrique (symbole de fatalisme), par exemple celle du théorème : *la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits* (formule qui se trouve dans une de ces complaintes d'ailleurs), tout en conservant vos *L. V.*, ou bien un *alpha* et un *oméga*, α ω (symbole également), ou bien ne laissez que le livre ouvert avec vos initiales tout simplement. »

Au même :

« Berlin, dimanche.

« M. K*** insistant pour un ex-libris quelconque, je vous envoie, puisqu'il faut en passer par là, vos initiales gothiques sur enseigne terminées en gousses de pavot. (Pavot ne fait pas allusion à vos livres en général, mais simplement au mien.) »

Enfin :

Mardi.

« La « petite baladeuse » (ce nom n'est pas de moi) est fort gentille, mais serait déplacée dans le cas présent.

« Je connais des peintres ici, mais aucun du nom de Wagner! Je tâcherai de vous faire dessiner les *armes parlantes* en question par un vignettiste qui n'est pas à Berlin en ce moment. Il faudrait attendre peut-être deux mois. En attendant, le mieux, ou du moins le plus expéditif, est, je crois, de mettre mes pavots pour mes Complaintes. C'est à peu près propre et tout en traits simples. Ça ne tire pas l'œil. Il me tarde bien que tout cela soit arrangé. Mettez-moi donc mes pavots pour moi, je vous aurai votre vannier poétique pour vos autres titres. C'est dit. »

Vaudeville et Bourse

Au Vaudeville : *Rue Pigalle* 115 ; à la Bourse : *Fleur de thé*, prétendent mettre de la joie en nos déjà longues soirées d'automne. *Rue Pigalle* 115 y réussit ; *Fleur de thé?* non pas. *Rue Pigalle* est d'un imbroglio excessif, mais d'une cocasserie méritoire, pareil à tant d'inénarrables et abracadabrantes saynettes qui ne se cristallisent pas — même leurs titres — en la mémoire. Au reste, à quoi bon les retenir? Elles n'ont d'autre but que, pendant une couple d'heures, exciter le ressort du rire à tel point qu'aucune tristesse, aucune migraine ne leur résiste. C'est là leur incontestable et hygiénique raison d'être. *Rue Pigalle* 115 est saupoudré d'excellent protoxyde d'azote et opère.

Les acteurs y sont, particulièrement et inévitablement Vilano, excellents.

Au même Vaudeville on a donné vendredi soir *le Train de plaisir*, une reprise. On n'a pu s'empêcher d'applaudir, à son entrée, Vilano, métamorphosé en un chef de sûreté italien, très cocasse et d'une fantaisie réussie au possible. La pièce est, de reste, une quasi comédie, où ne manquent guère l'observation ni la verve. C'est une des meilleures en ce genre d'abracadabrant comique, un comique à travers tout, par portes et fenêtres, par sauts et plongeons, éperdument, quand même.

Nous tâcherons de caractériser un jour le talent si irrésistiblement comique de Vilano.

Fleur de thé est trop gnian-gnian. Et la musique, oh! combien de fois entendue : plus une note inédite.

WAGNER ET BEAUMARCHAIS

N'est-il pas curieux que déjà Beaumarchais ait pressenti l'art de Wagner? En quelques lignes l'auteur du *Mariage de Figaro* indique nettement le vice de l'art dramatique de son temps, et le remède à y apporter, il préconise le principe de la mélodie continue qui devait plus tard soulever tant de discussions :

« Notre musique dramatique, dit-il, ressemble trop encore à notre musique chansonnière pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. Il faudra commencer à l'employer sérieusement au théâtre quand on sentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler; quand nos musiciens se rapprocheront de la nature, et surtout cesseront de s'imposer l'absurde loi de toujours revenir à la première partie d'un air après en avoir dit la seconde. Est-ce qu'il y a des reprises et des rondeaux dans un drame? Ce cruel radotage est la mort de l'intérêt et dénote un vide insupportable dans les idées.

Moi qui toujours ai chéri la musique sans inconstance et même sans infidélité, souvent, aux pièces qui m'attachent le plus, je me surprends à pousser de l'épaule, à dire tout bas avec humeur : Et va donc, musique! Pourquoi toujours répéter? N'es-tu pas assez lente? Au lieu de narrer vivement, tu rabaches! Au lieu de peindre la passion, tu t'accroches aux mots! Le poète se tue à serrer l'événement, et toi tu le déloges! Que lui sert de rendre son style énergique et pressé si tu l'ensevelis sous d'inutiles fredons? Avec ta stérile abondance, reste, reste aux chansons pour toute nourriture, jusqu'à ce que tu connaisses le langage sublime et tumultueux des passions.

En effet, si la déclamation est déjà un abus de la narration au théâtre, le chant, qui est un abus de la déclamation, n'est donc, comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phrases, et voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croissant, l'intérêt marche à sens contraire; l'action s'alanguit : quelque chose me manque ; je deviens distrait ; l'ennui me gagne; et si je cherche alors à deviner ce que je voudrais, il m'arrive souvent à trouver que je voudrais la fin du spectacle. »

(Beaumarchais. — Lettre modérée sur la chute et la critique du *Barbier de Séville*.)

Memento des Expositions

Buda-Pesth. — Exposition internationale de la Société hongroise des Beaux-Arts. 1er octobre-10 décembre 1888. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Administration des Beaux-Arts*, 3, *rue de l'Orangerie*, *Bruxelles*.

Nancy. — Exposition des *Amis des Arts*. — Peinture, sculpture, dessin, photographie; objets d'art industriel. — Délai d'envoi : 10 octobre. — Notices avant le 1er octobre. — Adresser les envois à M. le président de la société lorraine des *Amis des Arts*, salle Poirel, à Nancy.

Paris. — Exposition internationale de 1889. Du 5 mai au 3 octobre. Maximum d'envoi par artiste : 10 œuvres, exécutées depuis le 1er mai 1878. Délai d'envoi : 15-20 mars 1889. Les artistes qui n'auraient pas reçu avis de leur admission d'office, à la date du 15 juillet 1888, devront faire le dépôt des œuvres indiquées dans leurs notices du 5 au 20 janvier 1889, au palais du Champ-de-Mars, nº 1, pour que ces œuvres soient examinées par le jury.

Paris. — Exposition internationale de Blanc et Noir. 1er octobre-15 novembre (Pavillon de la Ville de Paris). Délai d'envoi expiré. S'adresser à M. E. Bernard, rue de la Condamine 71, Paris.

Rouen. — XXXIe exposition municipale (internationale). 1er octobre-30 novembre 1888. — Délai d'envoi expiré. — Dimension maximum des œuvres : 2m,50, cadre compris. Renseignements : *M. Lebon*, *maire de Rouen*.

New-York. — Concours pour le monument du général Grant. Devis approximatif : 500,000 dollars (2,500,000 francs). Granit ou granit et bronze. Projets : de deux à quatre dessins (élévation géométrique, plan de chaque étage, coupes verticales, motif principal et vue perspective), tracés *au crayon et à l'encre de Chine* et accompagnés d'une *description* et d'un *devis détaillé*. Envois jusqu'au 1er novembre 1888, *franco* à l'Office de la *Grant monument association*, New-York City.

Primes : 1,500, 1,000, 500, 300 et 200 dollars (7,500, 5,000 2,500, 1,500 et 1,000 francs). Renseignements : *Richard T. Greener*, *secrétaire*, 146, *Broadway*, *New-York*.

Petite chronique

La vente de la collection de tableaux modernes ayant appartenu au comte Salm Reifferscheid, qui vient d'avoir lieu à Munich, a produit 410,000 francs.

Une petite toile représentant une vache, par Troyon, et provenant de la vente après décès de l'artiste, a été vendue 28,375 fr.

Elle a été acquise par le musée de Francfort.

Ont été vendus, outre le tableau de Troyon, plusieurs autres tableaux de l'école française. Signalons une étude par Diaz, le *Repos de la Nymphe*, 6,375 francs; la *Mare*, par Jules Dupré, 10,750 francs; *l'Abreuvoir*, par Emile Van Marcke, 13,000 francs, acheté par Mac Lean, de Londres; paysage par Léon Richet, 2,750 francs; *Vache noire*, esquisse par Troyon, 9,400 francs; paysage, la *Vanne*, par Troyon, 4,000 francs; une petite toile, *Venise*, pochade par Ziem, 1,675 francs.

Outre ces tableaux, études pour la plupart, cette vente comprenait plusieurs toiles importantes de l'école allemande. Signalons le *Torrent*, par Achembach, 33,875 francs; *Château sur le Rhin*, par le même, 16,250 francs; *Soleil couchant*, par Hildebrandt, 12,500 francs; *Jérusalem*, par le même, 8,500 francs. Le musée de Zurich a soutenu le prix des œuvres de Calame; deux tableaux de ce maître ont été adjugés, le premier, *Vue prise en Suisse*, 14,125 francs; le second, la *Cascade*, 9,500 francs.

La Société nouvelle. — Sommaire du n° 44 (août 1888). — Les bases scientifiques de l'anarchie, Pierre Kropotkine. — Strophes en prose, Emile Verhaeren. — Coin de route, James Vandrunen. — Considérations sur le langage à propos du Dictionnaire béarnais de M. V. Lespy, Frédéric Borde. — Littérature norvégienne. Joyeuse Noël, traduction de G. Rahlenbeck, Alex.-L. Kielland. — Chronique artistique : le Salon d'Anvers, Eug. Demolder. — Chronique littéraire, F. Brouez. — Bulletin du mouvement social : France, Algérie, Angleterre, Hollande, Allemagne, Etats scandinaves, Autriche, Roumanie, Turquie, Italie, Suisse, Espagne, Cuba, Etats-Unis d'Amérique, César De Paepe. — Le mois. — Le Café, Ernest Cœurderay. — Le chant du Travailleur anglais. — Livres et revues.

La Revue générale. — Sommaire de la livraison de septembre 1888. — Faust, par M. C. Verbrugghen. — La Fée du Val Marie, nouvelle, par la vicomtesse de Blistain. — M. Depretis (suite), par le comte Joseph Grabinski. — El Moghreb al Aksa, par Edmond Picard. — La reproduction artificielle des roches volcaniques, par le docteur A. Renard. — Les rapports du droit canonique et du droit civil. — Parabole, par Georges Rodenbach.

La Grande Revue. — Sommaire du numéro du mois de septembre. — Nouvelles découvertes dans le Ciel, Camille Flammarion. — La Féerie des Paysans, Fourcaud. — Madame Duquesnoy, Jean de Bourgogne. — Le futur Pape, Maurice Guillemot. — Les Curiosités de l'Histoire, Arsène Houssaye. — La Marine française, allemande et anglaise, Pène-Siéfert. — Les suites d'un Vaudeville, H. de Chennevières. — Les grandes Figures de France, Maurice Barrès. — Le peignoir rose de Madame Bonaparte, Mary Summer. — Ghisel, Bernard Lazare. — Arahnâ, Marquise de Boishébert. — Dernière étape, B. de Rivière. — Le Théâtre en Russie, P. de Corvin (Nevsky. — La Tragédie et la Guillotine, Léon Tyssandier. — Le curé Jousse, Ph. de Montlovier. — Poésies : Jean Rameau, Alexandre Dumas, Emile Michelet, Victor d'Auriac, Edmond Haraucourt. — Portraits et souvenirs, Armand Silvestre. — La Cigale, Auguste Chauvigné. — Chronique politique, Alikoff. — La Vie russe, Ywan Rienko. — Histoire littéraire au jour le jour, Alceste. — Les livres, Henry Olivier. — A nos lecteurs, la Direction.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de RICHARD WAGNER. Arrangement de l'auteur.

I. — Pour une voix de femme (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa	fr. 25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — Pour une voix d'homme (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin	1 00

III. — Pour une voix d'homme (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume grand in-8° de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles.*

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles.* *Rue Lafayette*, 123, *Paris.*

L'ART MODERNE

HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document LE PLUS COMPLET et le recueil LE PLUS FACILE A CONSULTER.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des sept premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE,** rue de l'Industrie, 26, au prix de **30 francs** chacun.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 40. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 30 SEPTEMBRE 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

L'ÉGLISE D'AVIOTH. — EL MOGHREB AL AKSA. — L'INCIDENT STOBBAERTS. — CONSEILS AUX ÉGARÉS. — LA CONTREFAÇON DES ŒUVRES D'ART AUX ÉTATS-UNIS. — PETITE CHRONIQUE.

L'ÉGLISE D'AVIOTH

A l'église d'Avioth s'attachent pour nous d'anciens et chers souvenirs : les excursions périodiques qu'au temps des vacances, par les coteaux boisés du Luxembourg, sous la lumière apaisée de septembre, nous faisions, enfant, allongeant dans le hérissement des chaumes, pour couper au court, nos jambes de dix ans, et que plus tard, repris par la poésie de cette floraison de pierre, épanouie comme par miracle au bord de la route, dans un village ignoré, nous renouvelâmes régulièrement, en un pèlerinage d'art que chaque année, presque au même jour, ramena.

Des brumes s'étendaient, en voiles de gaze lamés d'argent, sur la vallée de la Chevratte, quand sonna, dans un très frais matin, le macadam de la grand'route sous le sabot des chevaux. Des villages à peine éveillés. Le glapissement des oies dérangées dans leur toilette. Des perspectives d'arbres filant en cortèges fantasques dans le brouillard. Et puis la fraîcheur des prés, et le lointain tonnerre d'un train de chemin de fer matinal mêlant aux gazes de la rivière une écharpe de fumée laiteuse.

Voici la frontière, certifiée par la brusque apparition d'un uniforme bleu émergeant d'une cahutte en planches. « Vous n'avez rien à déclarer, Messieurs? — Rien. Nous allons à Avioth. Nous repasserons à midi ».

Au détour du chemin, quand se met à grincer, dans la descente, le frein de la voiture, l'église apparaît, en sa silhouette harmonieuse, avec ses deux chapelles formant les bras de la croix latine, avec ses tours jumelles, avec son chœur élevé, appuyé sur des arcs boutants, avec ses grandes fenêtres ogivales à réseaux, avec ses balustrades ajourées, ses rosaces, ses gargouilles, ses niches peuplées de statues.

Et à mesure que l'œil perçoit plus distinctement le détail de ce joyau de pierre, ciselé à l'égal de quelque orfèvrerie, l'esprit s'étonne de la constance et du goût de ces artisans du XV^e^ siècle, élevant là, dans la solitude du village, et avec quelle ferveur! la maison de Dieu, et la faisant belle, merveilleusement belle, pour la seule joie de la voir telle, après avoir calculé si exactement les proportions des baies, des portails, des piliers, des voûtes, que l'on ne peut y relever la plus légère erreur d'harmonie.

Le temps, qui a emporté jusqu'au nom des architectes de l'église d'Avioth, a respecté l'œuvre, et c'est

une joie pour les yeux que de contempler la patine dont il l'a lustrée, tandis qu'à l'intérieur de l'édifice le badigeon sévit, l'horrible badigeon au lait de chaux qui efface les moulures, noie les arêtes, détruit la précision des lignes, efface la délicatesse des ornements, abolit la chaude harmonie des colorations. Le badigeon, et aussi la grossière enluminure qu'instaura un curé imbécile pour frapper plus vivement l'imagination sensuelle de ses paroissiens : tel vieux saint de pierre, naïf et expressif, a pris, sous la brosse trempée dans les vermillons, les outremers et les chromes, des airs matamorants et godiches, pommettes écarlates, barbe noire, moustaches en crocs. Et le travail de destruction que la sottise d'un curé a commencé, le zèle maladroit d'un autre curé l'a achevé. A menus coups de hachette, ce brave homme s'est mis à casser le crépi qui avait miraculeusement, à travers les âges, sauvé d'adorables peintures murales faisant fleurir aux parois des Christs à la Colonne, des Madeleines, des Crucifiements. En même temps qu'elle faisait tomber les plâtras, la hachette malencontreuse attaquait les épisodes de la légende sacrée, et à peine, désormais, distingue-t-on, indécis et voilés, de vagues et rêveurs tableaux que la sagacité des archéologues n'arrive pas à reconstituer.

Défense ne devrait-elle pas être intimée à qui que ce fût de porter la main sur les édifices du passé? C'est aux artistes, c'est au public, qu'appartiennent les œuvres d'art. Des peines sévères devraient être édictées contre quiconque se permet d'y toucher, même sous l'insidieux prétexte de les restaurer ou de les embellir. Des architectes en renom n'ont-ils pas eux-mêmes, dans une intention d'ailleurs excellente, fait aux monuments des ravages irréparables?

L'extérieur de l'édifice, sur lequel ont eu seules prise les intempéries des saisons, est intact. Les angles des contreforts ont une netteté parfaite. Sous les baies ouvragées du chœur règne un larmier dont les arêtes vives n'ont pas une brêche. Largement, grassement construite en pierres du pays dont les cubes sont habilement superposés, l'église a résisté, depuis trois cents ans, aux hivers. Et si quelques statuettes brisées, des vitraux détruits à coups de pierres, quelque moulure disparue n'attestaient l'ancienneté du monument, on le croirait fraîchement jailli d'un cerveau de génie.

Deux portails peuplés de figures, d'une élégance suprême, et dont l'un élève jusqu'à la rose épanouie entre les tours un tabernacle où trône le Christ, tandis que l'autre porte, dans le tympan supérieur, sous un fleuron délicatement ciselé, l'adoration de deux anges prosternés devant la Vierge, constituent le morceau de haute saveur de l'église d'Avioth. Et aussi, élevée non loin du portrait méridional, la Recevresse, une chapelle destinée à recevoir les offrandes des pèlerins, et qui est un miracle de légèreté, de grâce et d'harmonie.

Mais les pèlerins ont déserté l'église, et la piété des fidèles s'en est allée. Ils sont si peu nombreux, ceux qui assistent aux offices, en ce pauvre village perdu à l'extrémité de la France, qu'on a isolé, par desc hâssis de toile, pour y célébrer la messe, une chapelle de la vaste église. Et c'est là, dans ce coin de sanctuaire qu'un seigneur du lieu, jadis, orna, on se demande pourquoi, d'un portail Renaissance, que s'est réfugiée toute la vie de l'antique cathédrale. Tandis que s'agenouillent devant l'autel de la minuscule chapelle les femmes et quelques vieillards d'Avioth, l'église est délaissée, et les courants d'air sifflent entre les piliers.

Aux gloires de la triomphante architecture se mêle la tristesse des choses mortes, des règnes abolis, des grandeurs déchues, et plus belle, et plus tragique, et plus poignante ainsi nous semble, en sa mélancolie solitaire, la vieille église gothique qui pleure, au bord de la grand'route, sa destinée accomplie.

EL MOGHREB AL AKSA

UNE MISSION BELGE AU MAROC

Suite. — Voir *l'Art Moderne* des 15 et 29 juillet, 26 août et 9 septembre 1888

Méquinez, 25 janvier 1888.

Sur la terrasse, au soleil couchant. Face éblouissante de géant qui s'étale sur les coussins rouges des nuages amoncelés en divan. Sultan couchant. Et de cette face formidable et patriarcale émane sur la ville en projection rayonnante l'universelle dorure des surfaces avec les rehauts merveilleux de l'outre-mer des ombres. Les faïences émeraude des minarets ruissellent, leurs pyramides de boules dorées dardent des feux de fanal. A l'occident le revers empénombré des monts est sablé de poudre d'or. A l'orient les pentes s'enveloppent de gaze rosissante. Les arêtes des tours servent de perchoirs aux palombes mauves, aux faucons fauves baignant dans la tiédeur des derniers rayons. Sur les terrasses des Arabes gesticulent lentement la prière du soir. Des femmes regardent au septentrion vers le *Djebel Zerhoum*, cette montagne large, lourdement assise, où sont les cinq petites villes mystérieuses qui attirent et qui absorbent. L'astre impérial les plaque de clarté ; sur le versant qu'elles tachent, on dirait des morceaux de planète tombés là une nuit de cataclysme, des pierres de lune, hier étoiles filantes brûlées au frottement du passage dans l'atmosphère, maintenant aplaties par la chute claquante et refroidies. Djebel Zerhoum, montagne de Pharaon! Mystère du nom étrange s'ajoutant au mystère du lointain, de l'*inapprochable*, du *silence*, de l'*immobilité morte* en lesquels elles m'apparaissent, elles apparaissent à ces femmes qui les regardent au septentrion.

Soir arabe! Quelle paix sur cette ville, sans la rumeur des roues *indéfiniment* roulantes, et se relayant dans leur roulement, qui monte et plane sur nos cités. Avec l'*affaissement* des toits plats. Avec la gravité des lignes droites. Sans autre relèvement que le jet passionné des minarets religieux. O le pacifique et noblement mélancolique déclin où le jour s'éloigne à reculons

pareil à un chevalier triste dans une cuirasse d'or! La fin d'un beau jour, la fin d'une vie blessée du coup de flèche des illusions perdues.

Le visage à l'une des meurtrières, je rêve, je rêve ainsi. Sur une terrasse, tout près, une mauresse a vu mon visage qu'encadre l'échancrure. Ah! quel geste! Quel geste escarbotant mes rêveries! Le coude droit sur la main gauche, elle baisse et relève l'avant-bras, le poing fermé, noueux et glandé, en un simulacre obscène, et achève sa mimique en redressant l'index qu'elle remue en titillant. Le tout à mon adresse avec une figure de colère injurieuse. Et un petit garçon, à côté d'elle, relevant sa djillàb' et tendant le ventre, dans ma direction, en un jet raide et insolent, pisse.

. . . . . .

Vendredi, 3 février.

Trois askars nègres qui aidaient activement, au chemin de fer, notre monteur Pierre, sont des eunuques. En fait-on au Maroc, ou arrivent-ils tout faits du Soudan, je n'ai pu le savoir. Ils ont hier, jeudi, pour le congé hebdomadaire de la famille impériale, allumé la machine et fait rouler les femmes et les enfants. C'est pour cette malice qu'on nous les avait donnés en auxiliaires. Inauguration anticipée. L'officielle aura lieu dimanche.

En cavalcade à la *Kasbah Tsargan'*, cette kasbah assise sur un promontoire, près laquelle nous campâmes la dernière nuit avant notre entrée dans la sainte Mèknès, par des paysages romantiques. Tout le grand et simple que la déesse Nature, magicienne aidée par le Temps harmonisateur, peut faire avec des terres jaunes ou rouges, des ruines calcinées, des bois d'oliviers, des vols tournoyants de corbeaux, des ravins, baignés dans le silence, consacrés par la sérénité pacifique d'un beau jour. Avec l'arrière-goût pourtant de cruauté barbare qu'ici laisse à l'âme toute sensation, saveur amère de la race. A l'horizon, dans le giron du Djebel Zerhoum, les cinq petites villes cuisant mortes au soleil, plates ainsi que des pains déposés là en offrande pour un mystérieux sacrifice. — Askar, nomme-les nous. — Je les ignore. — Qui les peuple? — Des saints. — Peut-on y aller? — Non. — Et il nous devance, ne voulant rien dire. Je les regarde encore, grises, étalées, si vraiment coulées à fond dans une silencieuse immobilité. Toujours y prie-t-on, toujours?

Champs de fèves en fleur irradiant la fine odeur des champs de chez nous, douce, douce de la douceur des souvenances.

Nous gravissons la pente du promontoire, raide. En haut, nous regardant venir, la Kasbah jaune, lourdement quadrangulaire, ouvrant l'œil unique, l'œil de cyclope de sa porte énorme dans le front large du rempart à pic. Autour de cette paupière, sortant des lézardes en rides, ou voletant aux lèvres des brèches, mouches tourmentantes, des faucons et des corneilles. Sur la crête se hérissant en mèches de cheveux grisonnants, les cigognes.

Brusquement nous débouchons sur l'étroit plateau devant la forteresse. Au pied du grand mur chauffé, debout en espaliers blancs, ou accroupis sous la cloche mate des djillàb's, une culture de Maures dans la brouissure du soleil. Sur un amas d'immondices, accumulés en épaulement devant l'entrée, des enfants jouant, que notre apparition pétrifie, puis qui se sauvent à l'intérieur d'une envolée bruissante. Et bientôt, sortie d'une foule sordide, curieuse, inquiète, femmes non voilées, le visage, le cou, les poignets, les chevilles décorés de l'artificielle verroterie d'un tatouage bleu, hommes le crâne cerclé de la corde berbère, en troupeau avec devant des chiens se ramassant hostiles. En tête, un monstrueux personnage, le chef sans doute, le Kaïd de la Kasbah : court, le visage énorme, yeux, nez, lèvres, oreilles démesurés, face d'idole grossière taillée à coups de hache dans une souche de têtard par des anthropophages, mains velues et formidables d'orang-outang, suscitant le songe d'accouplements étranges entre les troglodytes et les animaux primitifs.

Il interroge nos askars. — Bashadours! Bashadours! — Il se souvient : ils ont campé récemment derrière sa citadelle. Ils sont les hôtes du Sultan. Salam alek! Salam aleïkoum! Il nous tend sa patte en nageoire qui me donne la sensation, quand elle se referme, de ma main prise dans la gueule d'un pachyderme. Et il nous introduit dans son repaire.

Un enclos en rectangle, puissant. Des murs longs de trois cents pieds, hauts de quarante. Du Mouley-Ismaël à n'en pas douter, s'en allant majestueusement en ruines. Certes, cette Kasbah d'impériale misère peut, de son promontoire regarder en sœur, par dessus la vallée, les fortifications de Mèknès la sainte. Certes, au soleil couchant, les pourpres de leurs courtines chantent à l'unisson la splendeur des soirs.

Sur l'aire de la cour gigantesque emprisonnée par les remparts, un village, rien qu'en huttes de roseaux plâtrées de bouse de bœuf, dressées au hasard, entassées, dessinant un labyrinthe de venelles, fourmillantes de gueusaille, bastionnées de détritus, sans une feuille, sans un poil d'herbe. Agglomération, entassement brun chromatique, inouï dans la gamme de ses nuances. Une Cour des Miracles exhalant vers l'éther une symphonie de pestilences. A tous les tournants des chiens en fureur. Le pululement marocain des poules.

Le monstrueux Kaïd nous conduit solennellement au parc infect, fange de fumier, où, la nuit, on réfugie les troupeaux. Il explique que sa fantastique Kasbah est un établissement agricole du Sultan; que la tribu vermineuse qui grouille dans son enceinte, ce sont les paysans impériaux; que lui est l'agronome, qu'il est fournisseur de la Cour. Et montrant le friable béton des murs croulants, il dit avec orgueil : A l'épreuve du canon!

. . . . . .

Dimanche, 5 février.

Tout s'arrange! Enfin, après dix-huit jours, on inaugure ce matin, à neuf heures, notre petit chemin de fer.

Le Meshouar mulâtre à face ronde, imberbe (y a-t-il de l'eunuque là-dessous), jovial mais digne, irréprochablement enturbanné, vient nous quérir. Nous sommes en costume, moi la robe d'avocat. Cortège par les ruelles, par les cours palatines. Devant la porte par laquelle le Sultan sortira, dans le préau vaste, tels que figurants attendent l'entrée en scène, des askars rouges, le fusil par terre à plat, des cavaliers mantelés de blanc avec le bouton pourpre du poivron, les musiciens et leurs cuivres; et sous les arcades, en multitude, des fonctionnaires invariablement blancs, congrès de cuisiniers et de blanchisseurs. Accroupissement universel et silence. Nous passons, nous sortons : au moment où les battants sont ouverts, une nuée de populace qui attendait là, fuit les pieds nus battant le sol, les djillàb's secouées comme des ailes, volatiles dans un nuage de poussière et une odeur de misère.

Nous entrons dans l'Akdal. La locomotive mignonne, avec l'air fier de sa poitrine bombée sous le col bien porté de sa cheminée qui fume, est attachée au wagonnet à rideaux saumon aigretté de

drapeaux marocains rouge uni griffé d'un croissant vert. Musique lointaine. Le Sultan se met en marche. Attente pendant qu'en sourdine la musique dure. La porte du jardin privé qui donne sur l'Akdal s'ouvre : un peloton blanc; seul à cheval, Mouley-Hassan' en tête, flanqué de ses chasse-mouches. Profondes courbettes, clameurs longues, de respect.

En souverain qui passe une revue, il se poste. Colloque avec le baron Whetnall à pied, tête découverte. Il commande le départ : la machinette s'empanache de vapeur et la voilà roulant sur sa voie étroite; on entend les battements de son hoquet précipité, oh! combien évocatif pour nous des lointains délaissés! Diminuante elle s'éloigne, tourne la boucle terminale, et la voici qui revient ronflante, avec vraiment bon air pour un joujou.

Correcte, elle s'arrête devant Mouley-Hassan', souriant de son sourire de complimenteur triste et parlant à demi-voix. Il fait signe à sa suite, des courtisans garnissent le wagonnet. La machine repart, moins alerte, car la charge de ces replets personnages est lourde.

Entretemps arrive un frère du Sultan, avec une vingtaine de chérifs, ses cousins. Procession muette, lente, solennelle. Tous en blanc, quelques agréments du vert réglementaire à peine visibles entre les longs plis, des chapelets, des Corans dans des sachets de cuir. Figures fanatiques et farouches, mulâtres et blancs, deux ou trois grelés de terrible façon. Silencieux, paresseux, impassibles, ils s'accroupissent sur des carreaux de tapis, quelques-uns sur des bois gisants. Pareils à des Cormorans s'arrangeant pour la nuit.

Le Sultan est entré dans le kiosque de guinguette; le vitrage de serre est masqué par des étoffes. Il fait appeler le Ministre. Ils confèrent. La petite machine souffle, va, vient, crache sa vapeur, charriant par lots les chériffs toujours muets, imperturbables, sans étonnement, sans admiration.

Le Ministre revient. L'entretien a duré une heure. Mouley-Hassan' avait pour trône un vieux fauteuil Louis XV doré. Il était accroupi dessus, pieds nus dans les babouches. Pour le Bashadour, une mauvaise chaise empaillée, un barreau du dossier cassé. Le drogman debout. Derrière le Sultan un mur mal frotté de peinture. Les étoffes du vitrage simples pans de toile à blouses bleues. Pas de mobilier, sauf une horloge de voyage valant cinq louis et un coffre en maroquin rouge caboché de clous en cuivre. Toujours le luxe oriental!

Vers midi, il n'y a plus de charbon de bois : la machinette a tout mangé. Les trois nègres eunuques qui chauffaient sont éreintés des trois heures de travail. Les chérifs, les gens de la suite ont tous roulé. Le Sultan part. Courbettes et cris. Nous aussi. Et voilà le premier chemin de fer au Maroc inauguré!

Qu'en pensent les Maures?

On ne saurait dire. Qu'y a-t-il derrière le rideau de leurs compliments traînants, derrière le masque de leurs figures impassibles? Admiration diplomatiquement contenue, dédain, indifférence par l'impuissance à comprendre? Notre *Bapour* ira-t-il rejoindre, dans le magasin aux accessoires, les innombrables présents oubliés des Bashadours antérieurs! Apparemment. Race stagnante, hostile aux changements, défiante, heureuse en son sémitisme étroit et sobre, préférant d'instinct sa vie satisfaite d'une simplicité de troupeau où, quand il y a souffrance, les corps seuls pâtissent, à la nôtre où ce sont les âmes insatiables.

. . . . . .

L'INCIDENT STOBBAERTS [1]

M. Stobbaerts nous fait parvenir la lettre qu'il a envoyée le 18 courant en réponse à celle de la commission directrice de l'Exposition des beaux-arts d'Anvers, parue dans *l'Opinion* (d'Anvers), nos 252 et 253.

Bruxelles, le 18 septembre 1888.

Messieurs les membres de la commission directrice de la Société royale pour l'encouragement des beaux-arts, d'Anvers.

J'ai lu, dans le journal *l'Opinion* (d'Anvers), nos 252 et 253, votre réponse à ma lettre du 22 août dernier. Cette réponse ne m'est pas parvenue. Je suis donc en droit de supposer que ce mode de correspondance étrange, irrégulier, fait partie des procédés enseignés à l'académie d'Anvers, et j'ai la conviction que tous ceux pour qui elle est étrangère, trouveront ce procédé peu académique. Il n'est nullement exact que ma lettre a paru dans les journaux avant que vous ayez pu la communiquer aux membres de la commission; elle vous avait été adressée le 22 août, et si, à cette même date, je vous ai priés d'attendre une nouvelle autorisation de ma part pour la rendre publique, vous auriez dû comprendre que cette demande de délai était dictée par un sentiment d'indulgence vis-à-vis de vous-mêmes. D'ailleurs, je devais croire que, nonobstant cette demande, ma lettre aurait été communiquée sans retard aux intéressés, comme j'avais la certitude aussi que, sans le secours de la publicité, vous l'auriez laissée sans réponse.

En ce qui concerne l'accusation que vous dirigez contre moi, que mon attaque était *délibérée depuis longtemps*, je n'ai nulle honte de convenir qu'elle était décidée le jour où a eu lieu entre un des hommes les plus éminents de votre commission et moi, le petit échange de mots dont voici la relation exacte :

— On m'a bien traité cette fois!

« Vous l'avez bien traitée aussi, répartit-il, » et il s'esquiva.

Que dites-vous de ce colloque? N'indique-t-il pas suffisamment la préméditation d'une vengeance, la partialité consciente celle-là, *délibérée depuis longtemps*, dont votre commission a donné tant de preuves? Je comprends cependant que vous ayez préféré, venant de ma part, une lettre « *coup de foudre* ». Je n'ai eu garde de vous fournir ce motif de joie et je vous confesse que ce grief, au lieu de m'abaisser, m'élève dans ma dignité d'homme intelligent; qu'il est la démonstration que, loin de céder aux mouvements réflexes, je parviens à me réfléchir sur moi-même et à n'agir que lorsque, après avoir senti et su que j'ai senti, je veux et je sais ce que je veux. Je ne vous remercie pas moins pour ce témoignage public que vous me donnez concernant mon état de conscience. Je ne saurais, malgré toute ma bonne volonté, vous accorder la même satisfaction. Votre réponse n'est ni claire, ni *simple* — qualités dont vous vous targuez! De plus elle n'est ni raisonnée, ni consciente.

Je démontre.

Comment, Messieurs, osez-vous avouer, — pour esquisser un motif d'excuse probablement — que, depuis nombre d'années, à la demande même des artistes, la commission directrice est, pour le placement des tableaux, remplacée par une commission spéciale, *qu'elle ne nomme même pas*, et qui, par suite, est seule compétente pour répondre aux réclamations de M. Stobbaerts!

(1) Voir *l'Art moderne* du 16 septembre 1888.

tandis que *l'article* 5 de votre règlement s'exprime ainsi : « Le jury d'admission est composé des membres de la commission administrative de la société directrice, de cinq membres résidants de cette société, et de neuf membres à élire par les artistes belges ou domiciliés en Belgique »; *et l'article* 6 : « que le jury de placement est composé de neuf membres élus par le jury d'admission et choisi dans son sein ».

Voilà certes un beau rebus, et je mets au défi tous les mandarins de la Chine et de la Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts d'Anvers de m'en fournir une solution satisfaisante. Peut-être pourront-ils, par l'inspection de ces rouages compliqués, saisir le mécanisme d'après lequel la commission directrice devient, suivant les cas, tantôt un être vivant, tantôt un automate. Ils nous diront peut-être, qu'elle n'a pas d'activité propre, qu'elle est simplement décorative, neutre, émasculée, qu'elle élude sa responsabilité quand elle sent l'attaque et qu'elle nie son existence le jour ou on veut tâter sa vitalité! Pour moi, qui ne suis pas un mandarin, je me contente de faire observer que les membres de la commission directrice qui, par suite de leur majorité dans le jury de placement, avaient connaissance des manœuvres déloyales y ayant cours, auraient dû les déjouer ou les briser au lieu de les subir, pour ne pas dire, de les favoriser; c'est ici qu'on voit poindre leur culpabilité.

Vous avancez aussi, dans une autre partie de votre réponse, que tous les membres du jury ont signé le procès-verbal, et vous ajoutez : « *M. Stobbaerts le sait.* » Je serais en droit de vous demander comment vous pouvez être aussi positifs à cet égard; mais je me borne à accentuer que je persiste à croire à la réalité et à l'exactitude des faits et paroles que j'ai relatés concernant vos agissements au sein du jury de placement. Vous aurez beau provoquer des réunions nouvelles et, comme dans *le Songe d'une Nuit d'été*, crier à tue-tête : « *Le cerf a bramé, le feuillage a frissonné* » vous n'empêcherez pas mon rapport de faire autorité parce qu'il repose sur le récit verbal d'un témoin en même temps que d'un juge, et que tous ceux-là y ajouteront foi qui, me connaissant, n'admettront pas qu'un homme de mon caractère, ardent dans la recherche de la vérité, ait pu forger des accusations aussi précises.

Vous-mêmes seriez bien crédules si vous admettiez encore aujourd'hui, que la statue du silence préside vos séances, que le secret le plus absolu y est observé car celui qui vous écrit a les mains pleines de preuves et, s'il les ouvrait, il en ferait sortir des lettres, des cartes-correspondance, voire même des télégrammes indéniables.

Le rôle que vous aviez à remplir consistait à rechercher les canalisations par lesquelles vos soi-disant secrets s'en viennent agiter l'opinion artistique. Mais vous n'en ferez rien, étant, pour la plupart, coutumiers de ces divulgations. Il fallait, et depuis longtemps, recourir à des mesures héroïques et brûler au fer rouge la gangrène qui s'étend et ronge votre commission. — Ce parti, vous n'avez pas su le prendre car il réclamait des actes d'une virilité dont vous avez perdu les caractères.

N'hésitons pas à le proclamer bien haut; la commission d'Anvers — l'unanimité des journaux parlent en faveur de mon opinion — est malade et bien malade. Nous chercherons et trouverons le remède adapté à son cas. Dans ce but, comme dans les *Animaux malades de la peste* — nous appellerons à la barre tous les coupables afin de découvrir la source du mal subtil, envahisseur dont souffre la malheureuse. L'interrogatoire est commencé; à l'heure présente, le Lion — traduisons la commission directrice — a bégayé sa réponse; attendons la défense de l'âne.

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de ma haute considération.

JAN STOBBAERTS.

CONSEILS AUX ÉGARÉS

De notre temps, et de tous les temps, la doctrinaire prudence des ganaches s'est tendue pour empêcher les audaces des novateurs, et quand elle ne réussit pas à les arrêter, s'est ruée sur eux avec les coups de dents et les coups de griffe de ses diffamations. Aujourd'hui elle est aidée en cela par l'association anonyme en laquelle les médiocrités mettent en commun leurs rancunes et leurs haines, grande taverne où se réunissent ceux qui ont transformé la critique en reportage (cette pouillerie) et qui a pour enseigne : « ICI ON ASSASSINE LES HOMMES DE TALENT ».

Il est bon, pour rassurer parfois les hardis aventuriers de l'Art, qui, malgré tout, poussent en avant, de leur répéter qu'en osant ce qu'ils osent ils sont dans le grand chemin, sinon de la fortune au moins de la vraie gloire. On est seul presque toujours pour risquer l'inconnu, et il y a des heures de doute et d'affaissement. Une voix, un exemple qui encouragent et relèvent sont alors le cordial viatique du téméraire qui se sent faiblir. Ils font plus pour pousser de rechef en avant, que les doucereux conseils ou les injures ne savent faire pour intimider ou induire au recul.

Ernest Hello, le grand et peu connu écrivain dont *l'Art moderne* a signalé les œuvres avec insistance (1) a, dans un de ses livres : *les Plateaux de la Balance*, traité cette question à propos de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, et, dans la lettre imaginaire qu'on va lire, a mis en puissant relief le prodigieux ridicule des doctrinaires de l'époque qui tenaient son projet pour irréalisable; tous savants, bien entendu, gens en place, personnages importants, professeurs infaillibles, se croyant en possession de toute raison et donnés en exemple aux jeunes générations. Le morceau est typique et, en changeant les termes, s'applique admirablement aux tentatives artistiques. Certes, ce langage a dû être tenu par quelque membre de l'Ecole des Beaux-Arts à Millet et à Rousseau; tous les jours on le tient chez nous aux indomptés qui ruent entre les brancards du fiacre académique. On peut même ajouter que chez nous les brancards ayant été déjà cassés plusieurs fois avec ruades et pétarades en plein nez des vénérables automédons à carrick qui voulaient conduire l'animal qu'on leur avait confié sur les boulevards du banal et du convenu, les doucereux conseils se sont transformés dans ces bouches d'ordinaire si rigoureuses observatrices du decorum bourgeois, en orages d'imprécations à la cochère. Mais appliqué au merveilleux inventeur du nouveau monde, les homélies de l'espèce sont d'un si monstrueux comique que vraiment la lettre d'Ernest Hello en prend une force symbolique et peut rester comme le type et le proverbe dans cet ordre de faits. La voici :

LETTRE QU'UN DOCTEUR, HOMME TRÈS SÉRIEUX, DUT ÉCRIRE A CHRISTOPHE COLOMB AU MOMENT OÙ CELUI-CI S'EMBARQUAIT POUR L'AMÉRIQUE.

« J'apprends, mon jeune ami, que vous avez le projet de découvrir un nouveau monde, et je vous dirai sans détour

(1) Voir *l'Art moderne*, année 1886, p. 107.

que je ne vous en félicite pas. Votre projet me remplit d'alarme. Il dénote, je ne crains pas de vous le dire, un orgueil inconcevable. Comment! Ne trouvez-vous pas la terre assez grande? Voyez les hommes des temps passés. Ont-ils jamais songé à découvrir un continent nouveau? Et vous, vous jeune homme, sans expérience, sans autorité, vous avez nourri cette folle ambition. Comment! ni les conseils de tous vos vrais amis, ni les menaces de la destinée qui vous devient contraire, rien ne peut vous décider à vivre tranquillement en Europe, comme chacun de nous. Vous vous croyez donc bien au dessus des autres hommes puisque ce qui leur suffit ne vous suffit pas? Tous les gens éclairés vous le diront, mon jeune ami, votre orgueil vous perdra.

« Je suis d'autant plus chagriné de votre fâcheux entêtement que j'ai toujours eu pour vous une affection véritable. Tout enfant, vous me plaisiez. J'aimais la finesse et la promptitude de vos saillies. Jeune homme vous aviez une imagination qui me séduisait. Car j'aime l'imagination chez un jeune homme pourvu qu'il n'en ait pas trop. Vous me disiez quelquefois : j'aime l'Océan! et je vous engageais, mon enfant, à faire sur l'Océan quelques vers latins, pour vous exercer. Pouvais-je me douter que vous alliez prendre au sérieux la poésie? Si vous aviez, du reste, un goût si prononcé pour la navigation, je ne vous aurais pas dissuadé de faire de temps à autre quelques petits voyages : les voyages forment la jeunesse. Mais, mon jeune ami, permettez-moi de vous le demander : n'est-ce pas aller un peu loin que d'aller chercher un nouveau monde?

« Et pourquoi donc ne pas vous contenter de l'ancien, puisque nous, nous savons nous en contenter? Pourquoi ne pas entrer tout simplement dans une de ces carrières libérales auxquelles votre éducation vous donne droit de prétendre? Pourquoi cette folle et ridicule ambition? Ah! quand vous aurez mon âge!

« Je sais par cœur toutes vos grandes phrases. Vous pensez, n'est-ce pas? que quand vous aurez traversé l'Océan qui essaye de séparer les mondes, vous planterez la croix sur la terre nouvelle.

« Ce sont là, mon enfant, des paroles creuses : permettez à un homme plus âgé que vous, de vous le faire observer. Vous savez que j'aime les arts, mais je n'aime pas les hommes de génie : ils vont trop loin, ils exagèrent continuellement. L'Europe en a déjà fourni assez et même trop; ils ne sont bons qu'à agiter le monde. Quelle folie d'aller là-bas, au risque de vous casser le cou, grossir le nombre des rêveurs! Prenez garde, mon enfant, vous allez devenir ridicule. Croyez à la sincère affection qui me dicte les paroles que je vous adresse. Je ne puis vous cacher le regret que j'éprouve quand je vois perdu, dans les songes creux d'un orgueil insensé, un jeune homme pour qui je me plaisais à rêver un meilleur avenir.

« Oui, mon enfant, j'ai le cœur navré. Qu'avez vous fait de votre dignité? L'honneur de votre famille a été sans tache jusqu'à ce jour. N'avez-vous plus d'amour-propre?

« L'amour-propre, mon enfant, c'est le gardien de la dignité, et pour un homme bien né, la dignité est ce qu'il y a de plus précieux. Sans doute (car je ne veux rien exagérer), il ne faut pas avoir trop d'amour-propre, l'excès en tout est un défaut, mais il faut en avoir un peu, et, si vous continuez, vous me ferez croire que vous n'en avez plus; prenez, parmi nous, quelques-unes de ces fonctions honorables que votre jeune intelligence vous rendrait capable de bien remplir : ainsi vous ne contristerez plus vos amis. Autour de vous nous serons tous d'accord; nous encouragerons vos essais, et nous tuerons le veau gras, en voyant revenir l'enfant prodigue. »

LA CONTREFAÇON DES OEUVRES D'ART

AUX ÉTATS-UNIS

Il vient de se former à Paris, dit *le Moniteur des Arts*, un comité pour la défense de la propriété artistique aux Etats-Unis. Cette question intéresse à la fois les peintres, les graveurs, les auteurs dramatiques, les écrivains et tous ceux qui s'occupent d'art. Aux Etats-Unis, chose extraordinaire, la propriété artistique étrangère n'est protégée par aucune loi. Le droit d'auteur n'existe que lorsqu'il s'agit d'une œuvre produite par un artiste américain et appartenant à un citoyen ou à un résidant américain.

C'est ce qui a inspiré à M. R. Valadon une brochure dans laquelle il réclame énergiquement une loi protégeant les artistes français contre la contrefaçon américaine.

Le même journal en donne en ces termes l'analyse :

Tout Américain peut impunément reproduire, contrefaire et prendre pour sienne toute œuvre artistique et littéraire produite par un étranger. Les Etats-Unis reconnaissent la propriété artistique et la protège en ce qui concerne leurs nationaux, ainsi que le prouve l'extrait suivant de leurs statuts revisés en 1870 :

[Paragraphe 4952] « Tout citoyen des Etats-Unis ou résidant qui sera l'auteur, l'inventeur, le dessinateur ou le propriétaire d'un livre, d'une carte de géographie, d'une carte marine, d'une composition musicale ou dramatique, d'une gravure, d'un bois gravé, d'une photographie ou d'un cliché, d'un tableau, d'un dessin, d'un chromo, d'une statue ou de modèles de dessin destinés à être transformés en œuvres d'art, aura seul le droit de l'imprimer, de le réimprimer, de le publier, de le compléter, de le copier, de l'exécuter, de le finir et de le vendre ».

Mais à la suite de ce paragraphe s'en trouve un autre, le paragraphe 4971, qui ajoute que « rien de ce qui est dit au paragraphe 4952 ne pourra être interprété comme pouvant empêcher le tirage, la publication, l'importation ou la vente d'un livre, d'une carte de géographie, d'une carte marine, d'une composition musicale ou dramatique, d'une impression, d'une gravure sur bois, d'une gravure ou d'une photographie, écrite, composée ou faite *par quiconque n'est ni citoyen américain ni résidant.* »

Comme nous venons de le montrer, c'est sciemment, que la contrefaçon est autorisée par les Etats-Unis. Il en résulte pour les artistes et le commerce d'art européens, et, en particulier, pour le commerce français et anglais, un préjudice que nous croyons pouvoir estimer à plusieurs millions par an.

La contrefaçon, aux Etats-Unis, existe depuis longtemps; on peut dire qu'elle a toujours existé; mais, tant que les procédés de reproduction étaient dans leur enfance, cette industrie, en ce qui concerne les gravures, par exemple, se trouvait forcément très limitée, tandis que, dans ces dernières années, les procédés de reproduction sont arrivés à une perfection telle, que des maisons importantes se sont fondées aux Etats-Unis pour le commerce des contrefaçons. Toutes ces maisons publient des catalogues, illustrés et non illustrés, où s'étalent impudemment les reproductions de toutes les plus belles gravures publiées par les éditeurs européens.

Voici ce que dit l'un des catalogues des contrefaçons : « Ces belles gravures sont les fac-similes exacts des gravures et eaux-fortes les plus rares et les plus chères, d'après les maîtres anciens, ainsi que des plus belles publications modernes faites en Europe. Elles sont tirées sur le même papier, avec la même encre que les originaux. »

Entre autres contrefaçons, nous citerons *l'Angelus* de Millet; *le Christ devant Pilate* de Munkacsy; *la Ronde de nuit* de Rembrandt. Ces trois planches ont été gravées à l'eau-forte par M. Waltner. Or, une maison de Boston offre au public ces contrefaçons au prix de cinq francs. Veut-on un exemple? *la Ronde de nuit* a été éditée par la maison Goupil et Cᵉ à un nombre limité d'épreuves, mais d'un prix très élevé (certains états se vendent 2,500 francs). La planche, qui a coûté 100,000 francs, a été publiée en mars 1887. Au mois de mai suivant, les contrefaçons de cette planche étaient vendues un dollar en Amérique!

Ainsi, voilà une planche qui a coûté 100,000 francs à l'éditeur, avec laquelle il est en droit d'espérer retrouver au moins la somme qu'elle a coûté, et dont la vente se trouve arrêtée aux Etats-Unis parce qu'il a plu à une maison peu scrupuleuse de faire de cette œuvre d'art une contrefaçon qui ne lui coûte, à elle, qu'une somme infime, et de la vendre à vil prix à ceux qui auraient pu être tentés d'acquérir une reproduction du chef-d'œuvre de Rembrandt. Et cela se passe sous l'œil bienveillant de la police américaine!

La contrefaçon américaine procède de même pour les livres.

La situation faite aux auteurs étrangers par la législation américaine est des plus mauvaises.

Les progrès que la science a fait faire à l'industrie sont tels qu'un grand nombre d'éditeurs américains ont, en ce moment, des machines et un outillage assez perfectionnés pour qu'un ouvrage publié à l'étranger puisse être imprimé dans les vingt-quatre heures qui suivent son arrivée à New-York.

Voici, à ce sujet, un exemple :

Il y a quelques années, un des plus grands éditeurs anglais, M. L..., achetait, pour la somme de 10,000 livres sterling, le manuscrit d'*Endymion* de lord Beaconsfield. C'était un joli prix, mais l'éditeur comptait sur une vente importante, non seulement en Angleterre, mais aussi en Amérique, car les œuvres du premier ministre anglais excitaient un vif intérêt dans ces deux pays. M. L... préparait donc son édition, et, comme elle était considérable, son exécution demandait un certain temps. Or, un éditeur américain avait eu vent de l'affaire, et voici, nous a-t-il été raconté, le moyen qu'il employa pour s'assurer la vente de ce roman en Amérique. Il soudoya, chez M. L..., un ouvrier qui réussit à se procurer les bonnes feuilles du livre. Un steamer attendait avec une équipe de compositeurs : les épreuves leur furent remises et, pendant la traversée, les formes furent composées, de façon que, à l'arrivée, il n'y eut plus qu'à faire rouler les machines, et l'industriel américain publia, en même temps que l'éditeur anglais et à un prix bien inférieur, le roman de Disraëli, ce qui lui rapporta une fortune.

M. René Valadon termine sa brochure en demandant une loi protégeant la propriété artistique et littéraire. Cette loi est réclamée en même temps par toutes les grandes maisons d'édition américaines qui voudraient également entreprendre de grandes et belles éditions, ce qui leur est interdit tant que la contrefaçon les exposera à voir les dépenses faites par elles dans ce sens devenir une source de pertes au lieu d'une source de profits.

M. Valadon croit qu'il suffirait que les faits qu'il signale fussent révélés au public américain pour obliger le gouvernement à y mettre un terme; il demande en terminant que tous, peintres, graveurs, auteurs, etc., adressent leurs plaintes aux Chambres françaises pour que cette question soit traitée diplomatiquement.

Petite chronique

Dans la liste des récompenses accordées aux exposants du Salon internationl de Munich, nous relevons les noms suivants d'artistes belges: Médaille de 1re classe, Franz Courtens; médailles de 2me classe, Léon Frédéric, Franz Van Leemputten, Henri Luyten, Julien Dillens et Léon Mignon.

Une exposition d'œuvres de M. Dubois-Pillet est ouverte en ce moment dans les bureaux de la *Revue indépendante*, à Paris.

Le père du regretté Louis Brassin, M. Gérard Brassin, vient de mourir à Brühl. Il acquit une grande réputation, jadis, comme artiste lyrique, et chanta sur les premières scènes de l'Allemagne et de la Hollande, spécialement les opéras de Mozart.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

MONTAGNE DE LA COUR, 41, BRUXELLES

Morceaux lyriques pour une voix seule, tirés de *Lohengrin* de Richard Wagner. Arrangement de l'auteur.

I. — Pour une voix de femme (soprano).

N° 1	Rêve d'Elsa	fr. 25
2	Chant d'amour d'Elsa	75
3	Confidence d'Elsa à Ortrude	1 00
4	Chœur des fiançailles	1 00

II. — Pour une voix d'homme (ténor).

5	Reproche de Lohengrin à Elsa	1 00
6	Exhortation de Lohengrin à Elsa	1 25
7	Récit de Lohengrin	1 25
8	Adieu de Lohengrin	1 00

III. — Pour une voix d'homme (baryton).

9	Air du Roi Henri	0 75

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 73, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

L'ART MODERNE

HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document LE PLUS COMPLET et le recueil LE PLUS FACILE A CONSULTER.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** »

Quelques exemplaires des sept premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE,** rue de l'Industrie, 26, au prix de **30 francs** chacun.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 41. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 7 Octobre 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Paysage d'octobre. — Le « Ten O'Clock ». — Nouvel incident au Salon d'Anvers. — La Vénus moderne. — Deux lettres. — Le théatre Molière. — Memento des expositions. — Petite chronique.

PAYSAGE D'OCTOBRE

Les premières gelées ont roussi les feuilles, et déjà s'arrondissent, sous la fine lumière automnale, des coupoles d'or bruni. A perte de vue, devant nous, en ce gris matin durant lequel nous errons dans la forêt, moutonnent des croupes boisées par dessus lesquelles le ciel tend un velum opalin. Et de longs frissons font palpiter les gazes lactescentes dont la nuit a enveloppé le silence des fourrés.

A l'avant-plan, dans une coupe ensanglantée par la digitale pourprée et qu'étoile la pâle épilobe, de grêles bouleaux s'évaguent en silhouettes tristes, et l'argent vierge de leur écorce se détache à peine sur l'ivoire du ciel. Un sorbier, ça et là, accroche une parure de corail à la ténuité des ramilles. Par delà les arbres rabougris, clamant l'Ardenne de leur voix frêle, le terrain s'exhausse, et c'est la forêt, la mystérieuse forêt, infinie comme la mer, dont la houle roule et gronde, en vagues vertes, jusqu'aux plus lointains horizons.

Elle épuise, en ses dégradations subtiles, toute la gamme des émeraudes, des Véronèse et des cinabres. Mais dans le concert smaragdin des hêtres, des trembles, des chênes et des sombres épicéas éclate la note vive d'une pointe de chrome, d'une cime brûlée par le gel, premières et discrètes fusées du feu d'artifice qui, d'ici à la Toussaint, incendiera les bois de pétarades multicolores.

A gauche, la haute futaie tapisse d'une fourrure épaisse le flanc du coteau au pied duquel, en un étroit ravin, se précipite un ruisseau bavard. Et l'on se figure, sur ces velours et ces peluches qu'Octobre dore et satine, la ronde des divinités familières de la forêt glisser d'un pied soyeux et s'égayer au frémissement mélodique de la brise à travers les ramures.

A droite, c'est un enchevêtrement inextricable de taillis courts, de ronces, de broussailles et de graminées, tout un monde végétal dans lequel luisent, sous la courbe dentelée des fougères, les mûres sauvages et les myrtilles, en globes minuscules, perles noires brodées sur le drap olive des mousses et des lichens. Par places, dans les endroits dénudés que parsèment des éclats de schiste, la bruyère étend une nappe rose-fané, jonchée de genêts plantés en faisceaux de glaives.

En face, dans les frondaisons éclatantes, tout au milieu des bois, et loin, si loin! des routes, au cœur de cette forêt ardennaise à l'orée de laquelle expire le

monde, s'élève une maison de garde, silencieuse et paisible. Un petit étang bordé de joncs reflète, à ses pieds, un coin d'azur. Les pourpres de la vigne vierge rougissent les murs. Et la route qui y mène est plantée de sapins rangés en bataille, dont les sommets, dressés par dessus ses feuillages des courts taillis et des broussailles, paraissent les noirs cimiers des chevaliers gardant la solitude farouche de la cabane.

Au delà, fermant l'horizon, ondulent les couronnes des chênes et des hêtres. Pas un bruit, pas un son, pas un cri d'oiseau ne rompt la solennité du silence. Distincte s'élève, chantée par le vent qui frôle les branches comme les cordes d'une harpe gigantesque, la mélodie infinie de la forêt, tandis que lentement se fraie un passage dans le désordre des nuées peu à peu dispersées, le soleil, lustrant l'admirable paysage et l'illuminant soudain, aux yeux éblouis du promeneur contemplatif, d'un éclat de féerie.

Alors, des feuilles transparentes tombent des ocellations d'or neuf; la jonchée de feuilles mortes s'avive de carmin, de vermillon, de lueurs incarnadines; de soudaines filtrées de jour font trembler au bout d'une tige d'argent vert l'étincelle d'un rubis, et par toute la forêt sonore passe un frémissement de lumière.

Au loin la maison du garde faiblement réfléchit, de son toit d'ardoises, comme un pâle sourire, les rayons triomphants.

LE TEN O'CLOCK

DE M. WHISTLER (1).

James Mac Neill Whistler, que les *XX* ont fait connaître à Bruxelles, a, dans des conférences à tapage faites à Londres, à Cambridge et à Oxford, exprimé des idées intéressantes et distribué des coups de griffe énergiques. M. Stéphane Mallarmé s'est chargé de traduire en français la très curieuse et très cinglante étude du maître. Le *Ten O'Clock* (ainsi nommé, tout simplement, parce que la conférence avait lieu à dix heures du soir) est donc doublement précieux. Les « compliments » que l'illustre artiste adresse aux Anglais peuvent être appliqués, avec non moins de justesse à nos compatriotes. A tous égards l'œuvre mérite une place spéciale parmi les documents que nous devons aux peintres-écrivains.

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est avec une grande hésitation, et pas mal de crainte, que je parais devant vous, dans le rôle de prédicateur.

Si la timidité a quelque rapport avec la vertu de modestie, et me peut valoir votre faveur, je vous prie, au nom de cette vertu, de m'accorder toute indulgence.

(1) Publié dans l'original par Chatts and Windus, Piccadilly, à Londres, et en français par la librairie de la *Revue indépendante*, 11, chaussée d'Antin, Paris. (Droits de traduction et de reproduction réservés.)

Je plaiderais mon manque d'habitude, s'il n'était d'abord invraisemblable, à en juger par les précédents, qu'on pût s'attendre à rien d'autre qu'à l'effronterie la plus manifeste, en raison de mon sujet — car je ne veux pas vous cacher que je me propose de vous parler sur l'Art. Oui, l'Art — qui depuis peu est devenu, au moins autant que la discussion ou les écrits aient pu en faire cela, une sorte de lieu commun pour l'heure du thé.

L'Art court la rue! — un galant de passage lui prend le menton — le maître de maison l'attire à franchir son seuil — on le presse de se joindre à la compagnie, en gage de culture et de raffinement.

Si la familiarité peut engendrer le mépris, l'Art certainement — ou ce qu'on prend couramment pour lui — en est arrivé à son degré le plus bas d'intimité avec tous.

Les gens, on les a harassés de l'Art sous toutes les formes, on les a contraints par tous les moyens de le supporter. On leur a dit, *comment ils le doivent aimer*, vivre avec. Ils ont vu leurs logis envahis, leurs murs hantés de papier, jusqu'à leurs vêtements pris à parti — au point que, hors de soi enfin, effarés et remplis de ces doutes et des malaises que cause une suggestion sans motif, ils se vengent d'une pareille intrusion et renvoient les faux prophètes qui ont couvert de discrédit le nom même du Beau; eux, de ridicule.

Hélas! Mesdames et Messieurs, on a diffamé l'Art, qui n'a rien de commun avec de telles pratiques. C'est une divinité d'essence délicate, toute en retrait, elle hait se mettre en avant et ne se propose en aucune manière pour améliorer autrui.

Divinité, au dedans de soi, égoïstement occupée de sa personne seule, n'ayant aucun désir d'enseigner, cherchant et trouvant le beau dans toutes conditions, et tous les temps, comme le fit son grand prêtre Rembrandt, quand il vit une grandeur pittoresque et une noble dignité dans le quartier des Juifs d'Amsterdam, et ne déplora pas que ses habitants ne fussent pas des Grecs.

Comme firent Tintoret et Paul Véronèse, entre les Vénitiens, qui ne s'arrêtèrent pas à changer les brocarts de soie pour les draperies classiques d'Athènes.

Comme fit à la cour de Philippe, Vélasquez, dont les infantes bouffant de jupes inesthétiques, sont, en tant qu'œuvres d'art, de même qualité que les marbres d'Elgine.

Ces grands hommes n'étaient pas des réformateurs — ni soucieux de porter un perfectionnement à l'état d'autrui! Pas d'autre préoccupation chez eux que leurs produits, et, pleins de la poésie de leur savoir, ils ne souhaitaient pas de modifier leur milieu — car, forts de la révélation des lois de leur Art, ils virent dans le développement de leur œuvre cette beauté réelle qui, pour eux, était matière de certitude et de triomphe autant que, pour l'astronome, l'est la vérification d'un résultat prévu selon la lumière qui n'est qu'à lui. Ce faisant, leur monde était complètement séparé d'aucun de ceux de leurs semblables confondant le sentiment et la poésie, et pour qui il n'est pas d'œuvre parfaite que n'explique un avantage à soi conféré.

L'Humanité prend la place de l'Art, et les créations de Dieu s'excusent par l'utile. La Beauté se confond avec la vertu, et, devant une œuvre d'art, on demande : — « Quel bien cela fera-t-il? »

Il suit de là que la noblesse de l'action, dans cette vie, se lie désespérément au mérite de l'œuvre qui la dépeint; et qu'ainsi les gens ont acquis une habitude de regarder, comme qui dirait,

non une peinture, mais, *au travers*, quelque fait humain qui doit ou ne doit pas, à un point de vue de société, améliorer leur état mental et moral. Aussi nous en sommes venus à entendre parler d'une peinture qui élève, et du devoir du peintre — de telle peinture qui est pleine de pensée; et de tel panneau, purement décoratif.

Une croyance favorite, à ceux qui enseignent chère, est que certaines périodes ont été spécialement artistiques, et que des peuples, qu'on est prêt à nommer, furent notamment amants de l'Art.

Ainsi l'on nous dit que les Grecs furent, en tant que nation, les adorateurs du beau, et qu'au xv^e^ siècle l'Art s'imprégna dans la multitude.

Que les grands maîtres vivaient sur un pied d'intelligence commune avec leurs patrons — que les Italiens des premiers temps étaient artistes — tous — et que c'est la demande de la chose belle qui la fit se produire.

Que nous, ceux d'aujourd'hui, par un contraste grossier avec cette pureté arcadienne, appelons le laid et trouvons le gauche.

Que, pussions-nous changer d'habitude et de climat, désirions-nous errer en des bosquets — pût la lumière nous rôtir jusqu'à dépouiller notre drap — fussions-nous sur le point de ne pas nous presser, et de voyager sans vitesse, nous aurions besoin tout à coup de la cuiller à la reine Anne et piquerions nos pois de la fourchette à deux dents. Et voilà, pour les ouailles, des hameaux d'art surgir près Hammersmith, et qu'on méprise le cheval à vapeur.

Inutile! et sans l'ombre d'espoir, et faux est cet effort! — bâti avec de la fable et tout cela parce que « un homme sage a proféré une chose vaine et rempli son ventre du vent d'est ».

Ecoutez! il n'y a jamais eu de période artistique.

Il n'y a jamais eu un peuple amant de l'Art.

Au commencement, l'homme sortait chaque jour — celui-ci pour la bataille, celui-là à la chasse; l'autre encore pour piocher et bêcher aux champs; — à seule fin de gagner, et de vivre, ou de perdre et mourir, jusqu'à ce qu'un se trouva parmi eux, différant d'avec le reste, dont les travaux ne l'attiraient pas, et il resta près des tentes, entre les femmes, et traçait d'étranges dessins avec un bois brûlé sur une gourde.

Cet homme, qui ne prenait pas de joie aux occupations de ses frères — qui n'avait souci de la conquête, et se rongeait dans le champ — ce dessinateur de bizarres modèles — cet inventeur du beau — qui percevait, dans la nature à l'entour, de curieuses courbes — comme on voit dans le feu des figures — ce rêveur à part — fut le premier artiste.

Et quand, du champ et d'au loin, s'en revinrent les travailleurs, ils prirent la gourde — et ils y burent.

Et voici que vers cet homme en vint un autre — et, avec le temps, d'autres — de pareille nature, choisis par les dieux — et ils travaillèrent ensemble, — et ils façonnèrent bientôt, avec la terre humectée, des formes ressemblantes à la gourde; et selon un pouvoir de création, patrimoine de l'artiste, voici qu'ils dépassèrent la suggestion paresseuse de la nature, et que naquit le premier vase, beau dans sa proportion.

Et les gens de labeur, peinaient, et eurent soif; et les héros revinrent de fraîches victoires pour se réjouir et festoyer; et tous burent également aux gobelets des artistes, façonnés adroitement, ne prenant pas garde cependant à l'orgueil de l'artisan, et ne comprenant pas la gloire mise en son ouvrage; buvant à la coupe, pas par choix, pas par la conscience qu'elle était belle : parce que, ma foi, il n'y en avait pas d'autre!

Et le temps, en un état supérieur, apporta plus de capacité pour le luxe, et il devint bien que les hommes habitassent dans de grandes maisons, de reposer sur des couches et de manger à des tables; sur quoi l'artiste, avec ses aides, bâtit des palais et les remplit de meubles, beaux dans leurs proportions et charmants à regarder.

Et le peuple vécut dans les merveilles de l'Art — et mangea et but dans des chefs-d'œuvre — car il n'y avait rien d'autre dans quoi boire et manger, et pas de construction laide pour demeurer; pas d'article d'usage quotidien, de luxe ou de nécessité qui ne fût point sorti du dessin du maître, et fait par ses ouvriers.

Et le peuple ne s'enquérait pas, *et n'avait rien à dire en cette affaire.*

Ainsi la Grèce fut dans sa splendeur et suprême régna l'Art — par la force du fait, non par choix — et il n'y avait intrusion de ceux du dehors. Le puissant guerrier ne se serait pas plus aventuré à offrir un projet pour le temple de Pallas Athéné que le poète sacré n'aurait présenté un plan pour la construction de catapultes.

Et l'Amateur était inconnu — et le Dilettante irrêvé!

Et l'histoire alla s'écrivant, et la conquête accompagna la civilisation, et l'Art s'épandit ou plutôt ses produits que portaient aux vaincus les vainqueurs, d'une contrée à l'autre. Et la culture spirituelle avec ses usages couvrit la face de la terre, de façon que tous les peuples continuèrent à se servir de ce que *l'artiste tout seul produisait.*

Et les siècles se passèrent en ces coutumes, et le monde fut inondé de tout ce qui était beau, jusqu'à ce que se leva une classe nouvelle qui découvrit le bon marché et prévit la fortune dans la fabrication du faux.

Alors jaillirent à l'existence le clinquant, le commun, la *camelotte.*

Le goût du commerçant supplanta la science de l'artiste, et ce qui était né de mille et mille leur retourna, et les charma, car c'était d'après leur propre cœur; et les grands et les petits, l'homme d'état et l'esclave, prirent pour eux l'abomination offerte et la préférèrent — et ont vécu avec, toujours, depuis lors!

Et l'occupation de l'artiste s'en allait, et le manufacturier et le détaillant prirent sa place.

Et hors des cruches les héros versèrent et burent aux coupes — avec connaissance de cause — notant l'éclat du neuf objet de parade et mettant un orgueil en sa valeur.

Et le peuple — maintenant — eut beaucoup à dire en cette affaire et chacun fut satisfait. Et Birmingham et Manchester se levèrent en leur puissance — et l'Art fut relégué dans la boutique de bric-à-brac.

La nature contient les éléments, en couleur et forme, de toute peinture, comme le clavier contient les notes de toute musique.

Mais l'artiste est né pour en sortir, et choisir, et grouper avec science, les éléments, afin que le résultat en soit beau — comme le musicien assemble ses notes et forme des accords — jusqu'à ce qu'il éveille du chaos la glorieuse harmonie.

Dire au peintre qu'il faut prendre la nature comme elle est, vaut de dire au virtuose qu'il peut s'asseoir sur le piano.

« La nature a toujours raison » est une assertion artistiquement aussi controuvée, que la vérité en est universellement prise pour argent comptant. La nature a très rarement raison, à tel point même, qu'on pourrait presque dire que la nature a habituellement tort : que l'état de choses nécessaire pour grouper une perfection d'harmonie digne d'une peinture est rare; ou, pas commun du tout.

Cela va sembler, même aux plus intelligents, une doctrine presque blasphématoire. Si incorporé avec notre éducation est devenu l'aphorisme en question, que la croyance à sa véracité passe pour faire partie de notre être moral et les mots eux-mêmes ont à notre oreille, un son de religion. Pourtant la nature réussit rarement à produire un tableau.

Le soleil resplendit, le vent souffle d'est, le ciel est vide de nuages, et, au dehors, tout est en fer. Les vitres du Palais de Cristal s'aperçoivent de tous les points de Londres. Le promeneur du dimanche se réjouit d'une journée glorieuse, et le peintre se détourne pour fermer les yeux.

Combien peu l'on perçoit cela, et avec quelle obéissance le quelconque dans la nature s'accepte pour du sublime, on le peut conclure de l'admiration illimitée produite quotidiennement par le plus niais coucher de soleil.

La dignité des montagnes coiffées de neige se perd en trop de netteté, mais la joie du touriste est de reconnaître les voyageurs à leur sommet. Le désir de voir, pour le fait de voir, est, quant à la masse, le seul à satisfaire : de là sa jouissance du détail.

Et quand la brume du soir vêt de poésie un bord de rivière, ainsi que d'un voile et que les pauvres constructions se perdent dans le firmament sombre, et que les cheminées hautes se font campaniles, et que les magasins sont, dans la nuit, des palais et que la cité entière est comme suspendue aux cieux — et qu'une contrée féerique gît devant nous — le passant se hâte vers le logis, travailleur et celui qui pense; le sage et l'homme de plaisir cessent de comprendre comme ils ont cessé de voir, et la nature qui, pour une fois, a chanté juste, chante un chant exquis pour le seul artiste, son fils et son maître — son fils en ce qu'il l'aime, son maître en cela qu'il la connaît.

A lui son secret se déploie, à lui ses leçons graduellement se sont faites claires. Il regarde sa fleur non pas dans les verres grossissants afin de recueillir des faits pour la botanique, mais avec la lumière de qui voit, en la variété choisie de tons brillants et de délicates nuances, des suggestions pour des harmonies futures.

Il ne se borne pas à copier oiseusement, et sans pensée, chaque brin d'herbe, comme l'en avisent des inconséquents; mais, dans la courbe longue d'une feuille étroite, corrigée par le jet élancé de sa tige, il apprend comment la grâce se marie à la dignité, comment la douceur se rehausse de force, pour que résulte l'élégance.

Avec l'aile couleur citron du papillon pâle, ses fines taches couleur orange, il voit devant lui les pompeux palais d'or clair, non sans leurs fluets piliers safrannés; il lui est enseigné *comment* de délicats dessins haut sur les murs se traceront en tons tendres d'orpin, et se répéteront à la base par des notes de teinte plus grave.

Il trouve dans ce qui est subtil et gracieux des insinuations pour ses propres combinaisons, et c'est *ainsi* que la nature demeure sa ressource et est toujours à son service; à lui, rien de refusé.

A travers son cerveau comme à travers l'alambic, se distille l'essence très pure de cette pensée qui commença aux dieux, et qu'ils lui laissent à effectuer.

Mis par eux à part pour compléter leur ouvrage, il produit cette chose merveilleuse appelée le chef-d'œuvre qui dépasse en perfection tout ce qu'ils ont essayé en ce qu'on appelle nature; et les dieux regardent faire et s'étonnent et perçoivent combien de tout un monde est plus belle la Vénus de Milo que ne l'était leur Ève à eux.

(*A continuer*).

NOUVEL INCIDENT AU SALON D'ANVERS

Bruxelles, 1er octobre 1888.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'ai envoyé à l'Exposition d'Anvers — que je n'ai pas vue — trois aquarelles, inscrites *toutes trois* au catalogue.

Un amateur, désirant un pendant à une de mes œuvres, se rend au Salon anversois. Il cherche en vain celle de mes aquarelles que je lui avais spécialement signalée, et ne la trouvant pas, s'adresse au bureau.

Trois messieurs, aussi graves qu'embarrassés, après conciliabule, donnent des explications embrouillées.

Mis au courant de ce fait et peu rassuré sur le sort de mon aquarelle, j'en écris à la Commission, qui me répond par la lettre suivante :

SOCIÉTÉ ROYALE D'ENCOURAGEMENT DES BEAUX-ARTS A ANVERS.

Anvers, le 27 septembre 1888.

MONSIEUR,

Nous avons reçu votre lettre du 25 courant et fait faire les recherches nécessaires au sujet de votre réclamation.

Il en résulte que dans sa toute dernière séance, le jury d'admission, après avoir accepté deux de vos œuvres, n'a pas admis la troisième, qui se trouve à votre disposition à notre dépôt. Nous nous étonnons que vous n'ayez pas reçu à cet égard l'avis qui a été envoyé à tous les artistes dont les œuvres ont été refusées par le jury; *cela doit provenir d'une erreur de la poste ou de cette circonstance que c'est au tout dernier moment que le jury a pris sa décision en ce qui concerne vos œuvres.*

Agréez, etc.

Pour la Commission :
Le Secrétaire,
(Signé) ALFRED DONNET.

Cet avis, *provoqué par ma réclamation*, ne m'arrive, remarquez-le bien, que deux mois après l'ouverture du Salon, et avec quelles excuses !!

Recevez, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

MAURICE HAGEMANS.

LA VÉNUS MODERNE

d'après ALGERNON CHARLES SWINBURNE

Avec Walter Savage LANDORE, Percy Byssche SHELLEY, John KEATS, Elisabeth Barrett BROWNING, Dante Gabriel ROSSETTI, Algernon Charles SWINBURNE forme le groupe des grands poètes anglais de ce siècle.

M. Gabriel Sarrazin a consacré à cette pléiade un livre remarquable dont nous avons rendu compte dans notre numéro du 10 juin dernier.

Tous se sont occupés de la femme. Swinburne l'a symbolisée dans *Marie Stuart*. M. Sarrazin résume en ces termes cette partie curieuse de l'œuvre du poète.

J'arrive à la figure qui écrase toutes les autres, à Mary Stuart. Si je voulais allonger mon Essai, je pourrais commencer par donner la Marie Stuart historique. J'ouvrirais G. Chalmer ou M. Mignet. M. Mignet, surtout, me semble avoir exposé le vrai portrait, le portrait historique de la célèbre reine d'Ecosse. Il a jugé sa vie publique et privée du haut de cette impartialité absolue, que, seul peut-être de tous les historiens français du siècle, il possède. Son appréciation est un résumé de documents, et on peut s'y tenir. En voici quelques lignes.

« Sortant d'une cour brillante et raffinée, elle revenait, pleine de regrets et de dégoûts, au milieu des montagnes sauvages et des habitants incultes de l'Écosse. Plus aimable qu'habile, très ardente et nullement circonspecte, elle y revenait avec une grâce déplacée, une beauté dangereuse, une intelligence vive, mais mobile, une âme généreuse, mais emportée, le goût des arts, l'amour des aventures, toutes les passions d'une femme jointes à l'extrême liberté d'une veuve. Bien qu'elle eût un grand courage, elle ne s'en servit que pour précipiter ses malheurs, et elle employa son esprit à mieux faire les fautes vers lesquelles l'entraînaient sa situation et son caractère. »

Sera-ce là la Marie Stuart de M. Swinburne? Non vraiment, à beaucoup près. Bien qu'il connaisse les travaux historiques et que sa trilogie soit, pour les détails, découpée dedans, nous savons que le poète transforme, d'instinct, tout ce qu'il touche.

Étrange, cette Marie Stuart-ci. On la comprend peut-être mieux, si l'on est hanté de deux autres figures artistiques. L'une est une tête de Vénus antique, récemment découverte, et qu'on m'a signalée, l'an dernier, à Londres, au British Museum : une tête élégante et large, aux lèvres d'un contour amer, tourmenté, cruel. L'autre est la *Venus Verticordia*, toile d'un des plus chers amis de M. Swinburne, du grand peintre et poète Dante Gabriel Rossetti. Au moment où vos yeux promènent leur volupté sur le buste nu de la déesse, sur la moelleuse opulence de ses seins tentateurs, d'une chair brune ombrée de rose, voici que soudain vous blesse obliquement de son expression louche, la flèche hagarde de l'œil.

Et maintenant, regardez, la voilà-t-il pas la même, royale et sans cœur, revenue au monde sous forme nouvelle, la reine de Paphos? N'est-ce pas Vénus dont la bouche décoche un ironique « Prends-toi garde » au cœur palpitant et déjà prisonnier qu'elle va broyer sous ses dents :

MARIE STUART

« Asseyez-vous, Monsieur, et causons. Voyez, cette agrafe de corsage est du nouveau : — c'est le roi de France qui me l'a envoyée.

CHASTELARD

Une belle chose : — mais quelle devise? le sens en est difficile à pénétrer. —

MARIE STUART

Une Vénus couronnée qui mange le cœur des hommes : — au dessous d'elle vole un Amour aux ailes de chauve-souris; — il tresse les cheveux des adorateurs, pour en lier — des pattes d'oiseaux vivants. Voyez quel petit travail fin : — le nom de l'orfèvre est Gian Crisostomo da quoi? — Pouvez-vous lire cela? La mer écume sous les pieds de Vénus; — elle se tient debout sur la mer, et celle-ci frise — en douces petites ondulations qui courent ensemble sous le vent. — Mais ses cheveux ne s'éparpillent pas, c'est une faute; — ils tombent en pointes et languettes courtes, — point comme des cheveux secoués par des souffles. La légende est écrite en menus caractères : cependant on déchiffre ce mot : *Cave*, regardez-bien. —

CHASTELARD

Je vois très bien la Vénus, Dieu m'en est témoin, — mais rien de la légende. »

Il la verra pourtant, il faudra que de ses yeux, il la voie et la lise, *jusqu'à la mort*, la fatale légende d'Amour; et alors qu'emprisonné et condamné au billot, il attendra, pour la contempler une dernière fois, l'amante royale qui ne l'aime point, alors il attestera de sa plainte ardente, l'infortuné Chastelard, que la mort seule peut le garer à toujours de Vénus :

« Malgré toute l'œuvre du Christ, cette Vénus n'est pas apaisée; — sa bouche est rouge du sang des hommes; — elle suce entre ses petites dents la sève des veines, — barbouillant de mort ses tendres petites lèvres, — beauté amère, bouche vénéneuse et emperlée. — Je ne suis pas apte à vivre seulement par amour : — il vaut donc mieux que je meure. Ah! bel amour, — belle Vénus redoutable faite d'écume mortelle, — je vous échapperai bien par ma mort; — j'échapperai à votre splendide et souple corps, à votre bouche de feu, — avec son haleine de Paphos qui mord les lèvres de sa chaleur. »

« La belle Vénus redoutable », c'est ici Marie Stuart. Elle est la Vénus antique, ressuscitée, couronnée, dérobant sous les plis amples du brocart sa nudité glorieuse. Si enivrante et si parée, oh! si belle, qu'on oublie qu'elle est sans cœur et qu'on l'adore pour sa seule beauté physique. Elle est l'Idéal plastique : elle est la Sirène. Elle est une Force Esthétique qui blesse et tue. Elle vit d'amour, mais de l'amour des autres : elle dévore de l'amour. Pas une seconde elle ne s'inquiète si elle aime, mais si on l'aime. L'homme a-t-il l'air de lui échapper, c'est pour elle une oppression. Elle ne reprend haleine qu'en retrouvant à ses yeux leur pouvoir habituel. « Il me semble que mon visage peut encore inspirer foi aux hommes, et briser leur cerveau de sa beauté : par un mot, un appel de paupière, un tour d'œil, les attacher fort, et faire que leurs âmes s'accrochent à moi. » « Il y a une heure, je pensais que j'étais plus oubliée de l'amour des hommes que les visages des femmes mortes ne le sont des amoureux d'après..... Je pensais qu'il était passé, le temps ou les hommes viendraient danser à la mort comme à une musique, et se coucheraient dans la tombe, en prenant leurs funérailles pour leurs fêtes, *rien que pour obtenir un baiser de moi*. Mais j'ai encore quelque force... » Puissance et Beauté, telle Elle passe. Et quand, dans la dernière partie de la trilogie, elle résume l'œuvre de sa vie, voici sa conclusion : « Vois, il n'y a ni Écos-

sais, ni Anglais, qui pour avoir pris sa part du service de ma douleur, n'ait également partagé la douleur de mon service ; un par un, comme on l'a dit, ils meurent de moi : oui, fussé-je une épée envoyée sur terre, une peste engendrée de quelque poison aérien, je ne saurais être, où je frappe sans le vouloir, plus mortelle, moi qui ne peux frapper où je voudrais : Percy est mort de sa main, Howard a été exécuté, ces jeunes gens mis à mort dans d'affreux tourments... Et avant eux, qui ai-je aimé *qui ne soit mort de mon amour?* qui ai-je pu délivrer de ceux que je voulais sauver, de ceux que j'avais une fois regardés d'un œil aimant, à qui j'avais jury amitié ! »

A la Puissance et à la Beauté, la Vénus d'Écosse joint l'esprit et toutes les ressources de l'esprit. Seulement, elle les emploie au Mal, ou du moins à ce que nous nommons de ce nom. Elle déploie une coquetterie si intelligente, si raffinée, si implacable, qu'elle en est aussi intéressante qu'odieuse. Soit avec Chastelard, soit avec Murray et Darnley, pour ensorceler l'un et jouer les autres, elle passe avec aisance de l'égoïsme à l'astuce, à l'hypocrisie, à la perfidie. Elle joue de l'ironie, de l'indifférence, de l'affection, de la pitié, des pleurs, de la charité chrétienne, de la crainte de Dieu. Cependant, quoi qu'elle fasse, la dominante de son caractère, la cruauté, perce sous ces divers masques : et Darnley la découvre aussi bien que nous :

DARNLEY

« Je dis qu'avec ce visage—personne ne vous croira sainte ; vous parlez, — vous avez le pardon dans la bouche, vous mangez de la sainteté, — mettez Dieu sur votre langue et vous nourrissez du ciel...; — et, malgré tout, vous avez l'air de regarder tuer les hommes — comme si c'était pour vous un jeu et une moquerie ; tenez, vos yeux — menacent jusqu'au sang. Comment vous y prendrez-vous — pour faire que les hommes vous croient? pitoyables? — vous êtes pitoyable comme celui qu'on salarie pour le meurtre — et qui aime peut-être mieux le meurtre que le salaire. »

La voilà maintenant complète, la Vénus moderne : peu à peu, la statue s'est polie sous le ciseau : elle s'est achevée et le lecteur peut maintenant en examiner l'ensemble. « Adorable et détestable » figure, type idéal, exagéré, presque introuvable dans la vie réelle, modèle unique dont abondent, par contre, les pâles copies décolorées. Il fait froid au cœur, dans son grandiose. On sent qu'il est plus qu'une Forme, qu'il est une Idée, une Loi vivante, ce type extraordinaire ; on sent qu'il est une des lois de l'Humanité, la loi de la Souffrance, sinon de la Mort, par l'Amour. Et là-dessus, on remonte le cours de réflexions cruelles. On se souvient du rôle si souvent fatal qu'a joué la Femme dans l'Histoire. On se remémore les apostrophes éloquentes dont la flagellèrent les grands poètes, les invectives ou les reproches qu'elle s'attira d'Euripide, de Milton, de Shakespeare même. Le poète a remis le doigt sur la blessure béante, saignante de nos cœurs, du cœur éternel de l'Humanité. Qui ne les connaît, les ravages de la Vénus Verticordia? Qui ne l'a vue à l'œuvre, la Dévastatrice, dans l'Histoire et dans la Vie, saccageant et piétinant les destinées? Misér*i*cordieuse, à coup sûr, lorsqu'elle ne fait que vous courber sous la douleur, et digne du nom de bienfaitrice, si elle a pu vous inspirer à jamais le Désamour écœuré!

DEUX LETTRES

Voici deux lettres, l'une de M. Signac, nous dépeignant un étrange type d'artiste parisien, l'autre de M. Dubois-Pillet, mettant les critiques en garde contre la peinture d'un homonyme.

Les deux lettres ont paru dans *la Cravache*, journal très jeune, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler.

Portrieux-en-Saint-Quay (Côtes-du-Nord).
Mercredi, 19 septembre.

Cher Monsieur,

Dans le petit port breton où j'exerce, me rejoint le dernier numéro de *la Cravache*. Tous mes remercîments, s'il vous plaît à la « Thérèse » inconnue pour l'aimable note sur l'affiche du Cercle chromatique.

A la troisième page, je lis une correspondance au sujet d'un pastel signé « Wagner » et figurant à la première exposition des Indépendants.

Des détails, si vous voulez :

Ledit pastel était une aquarelle : « le Cirque Molier ». Un jour, chez Huijsmans, il fut question de cette aquarelle. Huijsmans et feu Hennequin l'admiraient fort. A leur dire, combien malade et maigriot, combien névrosé et des Esseintes devait être l'auteur de cette œuvre troublante.

Or le Wagner (Théo) était un musculeux athlète, compagnon de trapèze du duc de La Rochefoucauld. Ensemble ils faisaient un numéro au concert de la rue de Lyon (Théo Wagner s'y cassa une jambe). Tous deux travaillent maintenant chez Molier. (En un numéro de *la Vie parisienne*, à propos d'une représentation au cirque Molier, la charge de Théo Wagner, peintre impressionniste (??).

Théo Wagner était élève de l'Ecole des Beaux-Arts, ainsi que le duc acrobate. Seurat les y a connus. Théo, peu fortuné, posait le nu — superbe — une semaine, et la semaine suivante, dans le même atelier, peignait consciencieusement le modèle qui l'avait remplacé. — Entre temps vendait des boutons de manchette sous les portes et, en compagnie de Salis et autres, se promenait nu dans la forêt de Fontainebleau. Fut un assidu du premier *Chat noir*.

Vers 1880 il exposait au Salon une nature morte selon la formule : chevreuil et potiron. Il peignit l'énorme chevreuil d'après un cordon de sonnette fait d'une patte d'un de ces animaux, et l'énorme potiron d'après un pauvre petit melon de vingt centimes. Le tout, reçu au Salon, fut acheté par la famille du duc.

Au moment du chevreuil, Théo Wagner habitait, 5 rue Turgot. L'atelier où il fit l'aquarelle « le Cirque Molier » était situé 13, rue Ravignan.

Je vous serre la main bien cordialement.

PAUL SIGNAC.

***

Paris, le 18 septembre 1888.

Mon cher Christophe,

Et d'abord, laissez-moi vous remercier bien cordialement des lignes que vous m'avez consacrées dans *la Cravache* de dimanche ; puis permettez-moi de rectifier quelques petits détails biographiques. — A l'époque lointaine où mes œuvres s'accrochaient au Salon de l'Industrie, plus voisines du velum que de la cimaise, exposait également un autre Dubois Albert, né à Saint-Lô, une année élève de François, l'an suivant se recommandant de Jean-

nin ; c'est avec lui que vous m'avez confondu et il ne doit pas en être flatté, s'il s'en est aperçu. Je suis inscrit au livret de 1877 sous le nº 745 (*Coin de table*) et en 1879 sous le nº 1057 (*Chrysanthèmes*), les deux fois avec mes nom et prénoms, Dubois (Louis-Auguste-Albert), mon lieu de naissance exact, Paris, sans désignation de maître, par cette raison que n'étant élève de personne, il ne convenait pas à mon caractère de m'en attribuer un de fantaisie. — Quant à *l'Enfant mort*, la paternité seule du tableau m'appartient.

Et maintenant j'ajouterai que votre article m'a fait du bien; vous êtes du petit nombre de ceux qui nous comprennent et dont la sympathie raffermit notre courage dans la lutte que nous soutenons contre la routine, le parti pris et l'intérêt.

Merci donc, mon cher Christophe, et bien à vous.

DUBOIS-PILLET.

Le Théâtre Molière.

Le Théâtre Molière s'est ouvert il y a huit jours. *Les Fourchambault*, affiche au vent! On connaît la comédie. Bourgeoise foncièrement : morale courante, banale, polie, faite avec toute la ferblanterie des préjugés et de l'honneur admis. De grands mots; quelques dues professions prudhommesques; des sabretaches brandies au bras tendu de phrases fatales.

Les Fourchambault ont dix ans d'âge et déjà, comme le père Fourchambault lui-même, ont des cheveux gris. Nous ne nions pas les qualités de cette comédie. Les scènes sont bien menées, habilement présentées, ci et là, fortes. L'intérêt — ce précieux intérêt cher aux critiques bon teint — est sans cesse ravivé par des incidents et des surprises. Le caractère (?) ne devie point trop; quelques déraillements sans importance, pas de catastrophes. Et voilà.

Raconter la pièce? On la connaît.

Quant à l'interprétation? Bonne. Mlle Diska et M. Charvet? Connus et appréciés. Un excellent début: M. Mary. Il est entré fort heureusement dans le mannequin roide que M. Augier a façonné et qu'il a étiqueté : M. Bernard, dans le musée de ses œuvres.

Memento des Expositions

NANCY. — Exposition des *Amis des Arts*. — Peinture, sculpture, dessin, photographie; objets d'art industriel. — Délai d'envoi : 10 octobre. — Adresser les envois à M. le président de la société lorraine des *Amis des Arts*, salle Poirel, à Nancy.

PARIS. — Exposition internationale de 1889. Du 5 mai au 3 octobre. Maximum d'envoi par artiste : 10 œuvres, exécutées depuis le 1er mai 1878. Délai d'envoi : 15-20 mars 1889. Les artistes qui n'auraient pas reçu avis de leur admission d'office, à la date du 15 juillet 1888, devront faire le dépôt des œuvres indiquées dans leurs notices du 5 au 20 janvier 1889, au palais du Champ-de-Mars, nº 1, pour que ces œuvres soient examinées par le jury.

NEW-YORK. — Concours pour le monument du général Grant. Devis approximatif : 500,000 dollars (2,500,000 francs). Granit ou granit et bronze. Projets : de deux à quatre dessins (élévation géométrique, plan de chaque étage, coupes verticales, motif principal et vue perspective), tracés *au crayon et à l'encre de Chine* et accompagnés d'une *description* et d'un *devis détaillé*. Envois jusqu'au 1er novembre 1888, *franco* à l'Office de la *Grant monument association*, New-York City.

Primes : 1,500, 1,000, 500, 300 et 200 dollars (7,500, 5,000 2,500, 1,500 et 1,000 francs). Renseignements : *Richard T. Greener, secrétaire*, 146, *Broadway*, *New-York*.

PETITE CHRONIQUE

MM. Guillaume Van Strydonck, peintre, et Paul Dubois, sculpteur, deux artistes qui se sont fait un nom, viennent d'ouvrir un atelier de peinture et de sculpture pour dames et jeunes filles, rue Vilain XIIII, 24 (Quartier Louise). Les cours sont donnés tous les jours et comprennent l'ensemble d'une éducation artistique.

Aujourd'hui 7 octobre aura lieu, à 4 heures, un grand concert vocal et instrumental, donné par le *Männergesang-Verein*, de Cologne « Kölner Liederkranz », composé de 120 chanteurs, dans la salle des fêtes, du Grand Concours. L'orchestre et les chœurs, sous la direction de M. S. Schwartz, interprèteront diverses œuvres de Heintze, Kremser, Schumann, Abt, etc. M. G. Hollaender, violoniste, se fera entendre dans l'*Adagio* du deuxième concerto de Max Bruch. M. Wieniawski jouera une polonaise de M. J. Hollaender. Ce concert est le premier d'une série de quatre séances qui seront données dans le courant du mois.

Le premier concert de l'*Association des Artistes musiciens* aura lieu le 27 octobre, avec le concours de Mme Melba. On y entendra entre autres les *Scènes de ballet* de M. Fernand Leborne.

On se souvient des trois séances musicales de haut intérêt organisées l'an dernier par la Maison Schott et dans lesquelles on entendit successivement Eugène d'Albert, Franz Rummel et Joachim. Trois séances du même genre auront lieu cette année.

La première aura lieu dans la seconde quinzaine d'octobre, les autres suivront à quinze jours d'intervalle. On y entendra probablement Mlle Clothilde Kleeberg, la jeune pianiste française qui a eu de si éclatants succès l'année dernière à Londres, à Paris et dans toute l'Allemagne; Mlle Marie Soldat, une jeune violoniste dont le talent exceptionnel fait sensation en Allemagne; le pianiste Paderewsky, le violoncelliste Delsart; enfin, *last not least*, M. Hans de Bülow. Le célèbre maître donnera un « piano-recital » exclusivement consacré à l'œuvre de Beethoven.

Voilà qui intéressera certainement les amateurs de musique.

La réouverture des cours de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. Henry Warnots, a eu lieu le 1er octobre. Le programme d'enseignement comprend le solfège élémentaire, le solfège approfondi, l'harmonie, le chant individuel et le chant d'ensemble. Tous les cours sont gratuits. L'inscription des élèves a lieu dans les locaux de l'Ecole, savoir : Pour les jeunes filles, le jeudi après-midi et le dimanche matin, rue Royale Sainte-Marie, 152, à Schaerbeek. Pour les jeunes garçons, le lundi, le mercredi et le vendredi, à 6 heures du soir, rue Traversière, 11, à Saint-Josse-ten-Noode. Pour les adultes (hommes), le lundi et le jeudi, à 8 heures, du soir, rue Traversière, 11.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano)

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume grand in-8° de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 42. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 14 OCTOBRE 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

EDOUARD DE LINGE. — LE « TEN O'CLOCK » de M. Whistler. — CONTES POUR L'AIMÉE, par Maurice Siville. — A CHENONCEAUX. — THÉATRE DE LA MONNAIE. — THÉATRE MOLIÈRE. — PETITE CHRONIQUE.

ÉDOUARD DE LINGE

Quand après 1830 la Belgique voyait s'ouvrir devant elle le Far-West de la littérature, et que l'immense majorité de nos très peu lettrés concitoyens se contentaient de regarder de loin cette contrée inconnue, considérant comme des téméraires, et même des détraqués, ceux qui, en unités isolées, s'y engageaient, Edouard De Linge, résorbé ces jours-ci par la mort, y fit des incursions intéressantes. Et périlleuses, étant donnée sa qualité d'avocat, car en ces temps primitifs de naïve bêtise un avocat qui faisait de la littérature apparaissait comme un poète qui aurait fait de la danse.

Incompressible besoin d'expansion des natures artistes, il se compromit en ces scabreuses escapades, scandalisant ses confrères et les magistrats de l'époque, et éveillant la commisération. « Quel malheur que cette brillante intelligence se laissât aller à de telles frivolités ! Ah ! sans cela certes on lui aurait confié des procès. Mais faire de la littérature ! Est-ce permis ? »

Il en fit malgré tout, mais avec les tâtonnements d'un esprit livré à lui-même et nullement encouragé, avec la tardivité aussi de ceux qui doivent tout recommencer par eux-mêmes. Ce ne fut donc pas l'en-avant hardi auquel se risquent aujourd'hui ceux qu'on applaudit, alors qu'autrefois on les conspuait. Mais du goût, de la grâce, un sentiment délicat des proportions et des harmonies, l'accord des notes fines que trouve aisément l'artiste et qu'il se réjouit d'exprimer.

Son œuvre capitale fut la traduction en vers des poésies champêtres d'Horace à une époque où traduire Horace n'était pas encore considéré comme une manie de vieillard épicurien. Il en fut publié trois éditions, et vraiment quelques-unes des pièces étaient rendues avec un rare bonheur de rythme et de cadence. Georges Janson, le très littérairement doué frère du grand Paul, en 1865 (long intervalle pour l'humaine vie) dans *la Liberté*, cette rajeunissante vieille, alors courtisée par les barbons d'aujourd'hui combien fringants en ce lointain jadis, en fit une appréciation curieuse que *le Journal des Tribunaux* de ce matin reproduit.

Par deux exemples, montrons le faire de l'avocat-poète. Voici sa version du célèbre éloge de la vie champêtre, toujours doux et sonore aux intellectuels travailleurs des villes :

Heureux qui, sans affaire, et loin de toute usure,
Ainsi que les premiers mortels,
Avec des bœufs à lui, dressés à la culture,
Laboure ses champs paternels !
Il n'est point réveillé par le clairon sonore,
Ne craint ni le flot ni l'écueil,
Évite le Forum, et des grands qu'on implore,
N'assiège point le noble seuil.

En son clos, il marie à la vigne débile
La tige altière des ormeaux,
Ou, la serpe à la main, émonde un bois stérile
Et greffe de meilleurs rameaux.
Il voit de son bétail la troupe mugissante
Errer dans un étroit vallon;
Il recueille un miel pur dans l'amphore luisante,
Aux brebis ravit leur toison.

« Quand la riante automne à l'horizon champêtre
Lève son front orné de fruits,
Quel bonheur de cueillir la poire qu'il vit naître,
La grappe au brillant coloris,
Et de t'en faire offrande à toi son dieu rustique,
Priape, gardien des guérets!
Veut-il se délasser au pied d'un chêne antique,
Sur le gazon s'étendre au frais,
Le ruisseau qui s'écoule en ses rives profondes,
Dans le bois le chant des oiseaux,
La source qui murmure en épanchant ses ondes,
Tout l'invite au plus doux repos.
Mais dès qu'au gré du maître à la dextre tonnante
L'hiver ramène les frimas,
Il pousse environné d'une meute vaillante
L'ardent sanglier dans ses lacs;
Sur de légers appuis il dresse au tourde avide
Le piège d'un mince filet,
Et la grue étrangère et le lièvre timide,
Il les guette et prend au lacet.

« Parmi de tels travaux qui n'oublirait sans peine
Les tourments où jette l'amour?
Que si la chaste femme à qui Junon l'enchaîne.
Active, l'assiste à son tour;
Si, comme une Sabine ou la brune compagne
De quelque agile Apulien,
Elle veille en l'asile où l'honneur l'accompagne
Sur les doux fruits de leur hymen;
Si l'âtre par ses soins de branches pétillantes
S'emplit pour l'époux harassé;
Sur le joyeux troupeau si ses mains prévoyantes
Ferment l'osier entrelacé;
Qu'aux fécondes brebis elle-même à l'étable
Dérobe un lait fumant et gras;
Que d'un vin de l'année enrichissant la table,
Sans frais, elle dresse un repas :
Non, l'huître du Lucrin ne pourrait mieux me plaire.
Ni les sargets, ni les turbots,
Ces poissons tant vantés, que Neptune en colère
Pousse du Levant vers nos flots;
Non, le faisan doré, ni l'oiseau de Libye.
Délices d'un riche festin,
Ne me séduiraient mieux que l'olive cueillie
Sur les rameaux de mon jardin;
Que la mauve ou l'oseille, amante des prairies,
Ces mets au malade si doux.
Ou l'agneau qu'on immole en nos Terminalies,
Ou le chevreau sauvé des loups.

« Quel plaisir plus parfait, quand ce repas arrive,
Que de voir le taureau lassé,
Qui d'un col languissant, en sa marche tardive,
Traîne le coutre renversé;
Que de voir les moutons qu'à l'étable un vieux pâtre,
Ramène hâtifs et bêlants,
Et les servants joyeux se groupant devant l'âtre,
Près des lares étincelants! »

D'Alfius l'usurier tel était le langage.
Aux Ides, résolu d'aller vivre au village,
Il fit entrer tout son argent;
Mais dès les Calendes, sur gage,
Il en chercha bien vite un autre placement.

Un peu d'amoroso maintenant, tel que le conçoivent les gens d'étude, avec des préliminaires graves, de hautes préoccupations éclairées tout à coup du regard d'une jolie fille qui fait fondre les neiges sur les cimes chauves, la grâce féminine pénétrant dans le travail et le dosant de gaieté et de jeunesse :

L'homme intègre en sa vie et pur de tout méfait
N'a besoin ni de l'arc, ni des flèches du Maure,
Ni d'un pesant carquois où d'un suc qui dévore
Est imbu chaque trait.

Il s'en passe, qu'il vogue aux Syrtes bouillonnantes,
Qu'il gagne le Caucase et ses rocs sourcilleux,
Ou les bords qu'embellit de ses eaux étonnantes
L'Hydaspe merveilleux.

Ainsi moi-même un jour, dans la forêt Sabine,
Chantant ma Lalagé, tout seul je m'égarai;
J'étais sans arme; un loup qu'au loin je rencontrai,
S'enfuit à la sourdine.

C'était un monstre tel que n'en créa jamais
La Daunie où s'abrite une race guerrière,
La terre de Juba, des lions désormais
L'aride nourricière.

Placez-moi dans ces champs que le froid engourdit,
Où nul souffle d'été ne se joue en l'ombrage.
Ce monde nébuleux à jamais, d'âge en âge,
De Jupiter maudit;

Placez-moi sous un ciel où toute vie expire,
Où le char du Soleil trop proche vient rouler,
J'aimerai Lalagé, la belle au doux sourire,
La belle au doux parler.

LE TEN O'CLOCK

DE M. WHISTLER (1)

Traduction de M. Stéphane Mallarmé.

Voici quelque temps, l'écrivain sans attaches au beau s'est fait intermédiaire en cette chose de l'art, et son influence élargissant l'abîme entre le public et le peintre a amené le malentendu le plus complet, relativement à l'objet de la peinture.

Pour lui une peinture est plus ou moins l'hiéroglyphe ou le symbole d'une histoire. Dans le peu de termes techniques qu'il

(1) Suite et fin (voir notre dernier numéro). Le *Ten O'Clock* a été publié dans l'original par Chatto and Windus, Piccadilly, à Londres, et en français par la librairie de *la Revue indépendante*, 11, chaussée d'Antin, à Paris. (Droits de traduction et de reproduction réservés.)

rouve l'occasion d'étaler, l'œuvre est par lui considérée absolument d'un point de vue littéraire; en vérité, de quel autre le peut-il considérer? Et dans ses critiques, il se comporte avec, comme vis-à-vis d'un roman — d'une histoire — ou d'une anecdote. Il manque entièrement et tout naturellement d'en voir l'excellence — ou le démérite — artistiques, et dégrade ainsi l'Art en y voyant une méthode pour aboutir à un effet littéraire.

L'Art entre ses mains, devient donc un moyen de perpétrer quelque chose au delà et sa mission se fait secondaire, juste comme un moyen est inférieur au but.

Les pensées qu'il accentua, nobles ou autres, se rattachent inévitablement à l'incident, et deviennent plus ou moins nobles, en raison de l'éloquence ou de la qualité mentale de l'écrivain qui regarde, pendant ce temps, avec dédain, ce qu'il juge de « pure exécution » — quelque chose qui tient — il le croit — à l'entraînement des écoles et reste la récompense d'une assiduité. Si bien que, tandis qu'il poursuit sa traduction de la toile sur le papier, l'œuvre devient la sienne. Il trouve de la poésie là où il en sentirait si lui-même transcrivait l'événement, de l'invention dans les complexités de la mise en scène, une noble philosophie dans quelque détail philanthropique; le courage, la modestie ou la vertu, à lui suggérés par la circonstance.

Tout ceci pourrait très bien lui être fourni et l'appel fait à son imagination par une très pauvre peinture — vraiment je pourrais dire avec sécurité, que c'est généralement ce qui est.

La poésie *du peintre lui-même*, cependant, est tout à fait perdue pour cet homme — la surprenante invention qui aura fondu couleur et forme dans une si parfaite harmonie, ce que le résultat a d'exquis, il demeure sans les comprendre — la noblesse de pensée, qu'aura donnée au tout la dignité de l'artiste, ne lui dit absolument rien.

Si bien qu'on publie ses louanges, au nom de vertus que nous rougirions de posséder. — Tandis que les grandes qualités qui distinguent l'œuvre unique du millier, qui font du chef-d'œuvre la chose belle que c'est — on n'en a rien vu du tout.

Qu'il en soit ainsi, nous pouvons nous en assurer, en revoyant de vieilles revues sur les expositions passées et en lisant les flatteries prodiguées à des hommes qui depuis ont été tout à fait oubliés — mais sur les œuvres de qui s'épuisa le langage, en rhapsodies — et qui n'ont rien laissé pour le « National Gallery ».

Un point curieux, quant à son influence sur le jugement de ces messieurs, c'est le vocabulaire accepté de symbolisme poétique, qui leur vient en aide, à force d'usage, quand ils s'occupent de la nature : une montagne pour eux, est synonyme de hauteur — un lac de profondeur — l'océan de vastitude — le soleil de gloire.

Si bien qu'un tableau avec une montagne, un lac ou l'océan — quel qu'en soit la peinture — est inévitablement « sublime », « vaste », « infini » et « glorieux » — sur le papier.

Il y a aussi ceux, au maintien sombre, et sages de la sagesse des livres, qui fréquentent les musées, et se terrent dans les cryptes : colligeant — comparant — compilant — classifiant — contredisant.

Des experts que ceux-ci — pour qui une date est un mérite — l'étiquette d'une salle le succès!

Soigneux dans l'examen, ils le sont, et de jugement consciencieux — établissant, tout bien pesé, des réputations sans importance — découvrant la peinture à la marque qui est derrière, — affirmant le torse d'après la jambe qui manque — remplissant les in-folios de doutes sur la position de ce membre — chicaniers et dictatoriaux en ce qui concerne le lieu de naissance de personnages inférieurs — spéculant, en de nombreux écrits, sur la grande valeur d'ouvrages mauvais.

Commis avérés de la collection, ils mélangent les mémorandums et l'ambition, et, réduisant l'Art à la statistique, ils « mettent en liasse » le xv^e^ siècle et rangent par casiers l'antiquité.

Alors le Prédicateur — « breveté »!

Il se tient sur les grandes places — harangue et pérore.

Le sage des universités — le savant en maintes matières, et de large expérience en tout, excepté son sujet.

Exhortant — dénonçant — dirigeant.

Plein de rage et de sérieux.

Employant tous les pouvoirs de persuasion et les finesses de style, à prouver — rien!

Ravagé par trop d'enseignement — sans avoir rien dont faire part.

De grand effet — et importance, — creux.

Arrogant — inquiet — désespérant.

Proclamant, se coupant — pendant que les dieux n'entendent pas.

Doux prêtre du Philistin, enfin, le voici qui encore s'écarte agréablement du point, et, au travers de maints volumes, esquivant l'assertion scientifique — « babille des prés verts ».

Ainsi s'est follement confondu l'Art avec l'éducation — pour que tout le monde fût sur le même pied.

Or, si le poli, l'affinement, la culture, et les manières, ne sont en rien des arguments en faveur d'un résultat artistique, on ne peut d'autres parts reprocher à l'érudit le plus accompli ou au plus parfait homme du monde le fait d'être absolument sans yeux pour la peinture, sans oreille pour la musique — de préférer dans son cœur l'estampe populaire imprimée, à l'égratignure de la pointe d'un Rembrandt, ou les chants des salles publiques à la symphonie « en ut mineur » de Beethoven.

Qu'il ait seulement l'esprit de le dire, et de n'en pas juger l'aveu comme une preuve d'infériorité.

L'Art a lieu par hasard — aucun bouge n'en est à l'abri, aucun prince ne peut compter dessus, la plus vaste intelligence ne le peut produire, et le chétif effort à le rendre universel tourne en farce ou préciosité.

Il en est de cela comme il doit être et toutes les tentatives pour faire autrement sont dues à l'éloquence des ignorants, et au zèle des infatués.

La délimitation est claire — loin de moi le dessein d'y lancer un pont — pour installer les gens que cela assomme. Non, je leur voudrais épargner une nouvelle fatigue, je voudrais venir à leur secours et soulever de leurs épaules cet incube de l'Art.

Pourquoi, après des siècles de liberté et d'indifférence, leur serait-il maintenant sur le dos jeté par les aveugles — jusqu'à ce que, lassés et démontés, ils ne sachent plus comment ils doivent manger ou boire — rester assis ou debout — ni avec quoi ils doivent s'habiller — sans affliger l'Art.

Mais, attention! on discourt fort au dehors!

Triomphalement on crie « Prenez garde! la chose nous concerne en vérité. Nous avons aussi notre participation à tout vrai Art! — en effet, rappelez-vous la « touche unique de nature » qui « rend parent le monde entier ».

Oui, certes : mais que l'inconsidéré ne suppose plus légèrement que Shakespeare ici lui tend un passe-port pour le paradis,

et lui accorde d'élever la voix entre les élus. Apprenez plutôt que, du fait même de cette parole, il est condamné à rester dehors — et à continuer avec le commun.

Cette unique corde qui avec tous vibre — cette « touche unique de nature » qui réclame un écho de chacun — qui explique la popularité du « taureau » de Paul Potter — qui excuse le prix de la « Conception » de Murillo — cette unique sympathie tacite qui pénètre l'humanité, est — la Vulgarité!

La Vulgarité — sous l'influence fascinante de qui la « masse » a coudoyé « l'élite » et la sphère exquise de l'Art fourmille de la cohue ivre des médiocrités, dont les meneurs jasent et conseillent, haussent le ton, là où les dieux autrefois chuchottaient pour parler.

Et voici que s'avance de leur milieu le Dilettante à fières enjambées. L'amateur est lâché. La voix de l'esthète s'entend par la terre, et la catastrophe plane.

L'intrusion appelle la vengeance des dieux, et le ridicule menace les belles filles de ce pays.

Et voici de curieuses converties à un fatidique culte, en lequel tout l'instinct d'attrait — l'étincelle et la fraîcheur — tout le souriant de la femme — va le céder à une étrange vocation pour le déplaisant, — et cela même au nom des Grâces.

Est-ce que ce mélange chagrin, mal à l'aise, gêné, et tout confus de mauvaise honte et d'affirmation infatuée, peut s'appeler artistique et prétendre à un cousinage avec l'Art — qui se délecte dans la claire, friande, vive, gaîté de la beauté?

Non! — mille fois non! cela est sans rapport avec nous.

Nous ne voulons avoir rien à faire avec.

Forcés au sérieux, afin de cacher leur vide, ils n'osent sourire.

Tandis que l'artiste, dans sa plénitude de tête et de cœur, est heureux, et rit haut, et se complaît dans sa force, et se réjouit de la pompeuse prétention — de la solennelle sottise qui l'entoure.

Car l'Art et la joie vont de pair, le hardi visage ouvert, tête haute, la main prête — ne craignant rien et ne redoutant pas l'éclat.

Sachez donc, vous, toutes les belles femmes, que nous sommes avec vous. N'accordez d'attention, nous vous en prions, à ces hauts cris poussés par le messéant — à cette suprême défense du commun.

— Cela ne vous concerne pas.

Votre instinct même est proche de la vérité — votre esprit à vous, un guide bien plus sûr, que les insinuantes hardiesses d'Apollons à talons lourds.

Quoi! vous leverez-vous à suivre le premier joueur de flûte qui vous mène le long de la Sente du Cotillon, un jour dominical, ramasser, pour les porter la semaine, entre les mornes haillons des siècles, de quoi vous parer? et que, sous la gaucherie du travestissement, nous ayons peine à trouver vos vraies délicates personnes! Oh! fi! Est-ce que le monde est donc épuisé! et faut-il nous en retourner parce que le pitre donne un coup de pouce dans le sens opposé.

Se costumer n'est pas s'habiller.

Et ceux qui mettent la garde-robe peuvent ne pas être des docteurs en goût.

Car, de quelle autorité seront-ils ces jolis maîtres! regardez bien, et qu'ils n'ont rien inventé — rien agencé en vue du charme.

A tout hasard, de leurs épaules tombent les vêtements du marchand à la toilette — combinant dans leur personne la diaprure de genres nombreux avec la bariolée armoire aux mascarades.

Placés comme un avertissement et un poteau indicateur du danger, ils montrent l'effet désastreux de l'Art sur les classes moyennes.

Pourquoi ces sourcils levés en déprécation du présent — ce pathos par rapport au passé? Si l'art est rare aujourd'hui, il n'eut jusque maintenant lieu que par intervalles. C'est faux d'enseigner qu'il y a décadence.

Le maître demeure hors de toute relation avec le moment où il se hasarde — un moment de solitude qui induit à la tristesse, n'ayant pas de part aux progrès des hommes ses semblables.

Il n'est, aussi, pas plus le produit de la civilisation, que ne dépend la vérité scientifique affirmée, de la sagesse d'une époque. Cette affirmation requiert *l'homme* pour la faire. La vérité fut dès le commencement.

Ainsi l'art se limite à l'infini, et y commençant ne peut progresser.

Une tacite indication de son indépendance chagrine rejetant toute avance étrangère, est dans sa condition d'absolue immutabilité et son mode d'accomplissement depuis le commencement du monde.

Le peintre n'a que le même crayon, le sculpteur le ciseau des siècles.

Les couleurs ne sont pas en progrès depuis que fut tiré pour la première fois le lourd rideau de la nuit, et que se révéla l'adorabilité de la lumière.

Ni chimiste ni ingénieur ne peuvent fournir de nouveaux éléments du chef-d'œuvre.

Fausse encore, cette fable d'un lien entre la grandeur de l'Art et les vertus de l'Etat, car l'Art ne vit pas des nations, et les peuples peuvent s'effacer de la face de la terre, mais l'Art est.

Il est grand temps en vérité que devant l'Art nous rejetions le poids de la responsabilité et de l'association et sachions que d'aucune manière nos vertus ne s'emploient à sa fortune, nos vices d'aucune manière ne mettent empêchement à son triomphe.

Qu'elle est fastidieuse, sans espoir et surhumaine, la tâche à soi inspirée par la nation; et sublimement vaine la croyance que celle-ci doit noblement vivre, ou l'art périr!

Rassurons-nous, notre vertu reste l'objet de notre choix. Nous n'influençons pas l'Art.

Mobile divinité, capricieuse, un sens chez elle puissant de la joie ne tolère rien de morne; et ne vivions-nous jamais si immaculés, elle peut nous tourner le dos,

Comme de temps immémoriaux elle a agi avec les Suisses, dans leurs montagnes.

Quel peuple plus digne! lui dont chaque cavité alpestre baille la tradition, regorge de noble histoire et pourtant tout erreur et mépris, il n'en a souci, et les fils des patriotes en restent à l'horloge qui fait tourner le moulin, ou subit au coucou, refermant sa boîte.

C'est pour ceci que Tell fut un héros, pour ceci que mourut Gessler.

L'Art, coquine cruelle, n'en a souci, et s'endurcit le cœur, et fuit à l'Orient, trouver, chez les mangeurs d'opium de Nankin, un favori près de qui avec passion aimé, elle s'attarde, caressant

sa porcelaine bleue, peignant la modestie de ses vierges, et marquant ses assiettes des six marques de choix — indifférente, dans sa camaraderie avec lui, à tout excepté sa vertu d'affinement.

Tel celui qui l'invite, celui qui la retient.

La revoici dans l'Ouest, pour que son autre amant enfante la galerie à Madrid, et apprenne au monde comme quoi le Maître domine par dessus tout; et dans leur intimité, ils jubilent, elle et lui, de ce savoir; lui connaît le bonheur goûté pour nul mortel.

Elle est fière de son compagnon, et promet que dans les ans futurs d'autres iront par le chemin et comprendront.

Ainsi de tout temps cette superbe personne se tourne-t-elle vers l'homme digne de son amour, et l'Art recherche l'artiste seul.

Où il est, elle apparaît et demeure avec lui, fertile et aimante, ne l'abandonnant pas aux moments d'espoir différé — ou d'insulte — ou de vil malentendu; et quand il meurt, tristement elle prend son vol, tout en s'arrêtant encore à la contrée, par un reste de chère association, mais refusant qu'on la console (1).

Avec l'homme donc, et pas avec la multitude, sont ses privautés; et, au livre de sa vie, rares, les noms inscrits — certes, sobre la liste de ceux-là qui aidèrent à écrire son histoire de beauté et d'amour.

De la matinée de soleil où, avec son Grec glorieux, attendrie, elle concéda le secret de la ligne balancée, quand, la main dans la sienne, ils marquaient ensemble dans le marbre le rythme lu d'un membre charmant et de draperies coulant à l'unisson; jusqu'au jour où elle trempa le pinceau de l'Espagnol dans l'air et la lumière et vit le peuple entier dans ses cadres vivre, et *tenir sur ses jambes* pour que toutes noble grâce, tendresse, et magnificence leur appartinssent de droit : des siècles avaient passé et peu avaient fixé son choix.

Innombrable, en effet, la horde des prétendants. Mais elle ne les connut pas. Masse grossie, bouillonnante, active dont la vertu a été le labeur; ce labeur, le vice.

Leurs noms vont remplir le catalogue de collections, chez eux, de galeries, à l'étranger, pour la délectation du promeneur de bagages et du critique.

Aussi avons-nous motif d'être joyeux! et de rejeter tout souci — résolus à savoir que tout est bien — comme ce le fut toujours — et qu'il ne convient pas qu'on nous crie, et qu'on nous presse d'agir en sorte.

Avons-nous assez enduré de tristesse! Nous sommes certainement las de pleurer et les larmes nous ont été soutirées faussement, car elles ont évoqué le deuil! quand il n'y avait pas de chagrin; hélas! et quand tout est beau.

Nous n'avons donc qu'à attendre — jusqu'à ce que, sur lui le signe des dieux, revienne parmi nous l'élu — qui continuera ce qui a eu lieu avant. Satisfaits que, jamais ne dût-il même apparaître, l'histoire du Beau soit complète déjà — taillée dans les marbres du Parthénon — et brodée, avec des oiseaux, sur l'éventail d'Hokusaï — au pied du Fusi-yama.

(1) Et c'est ainsi que l'on a l'influence éphémère de la mémoire du Maître — l'éclat dernier, qui réchauffe pour un temps l'ouvrier et le disciple.

CONTES POUR L'AIMÉE

par Maurice Siville. — Un vol. in-8° Jésus, illustré par Emile Berchmans. Liége Aug. Bénard.

Depuis qu'un mouvement alerte et vif s'est porté vers les lettres en Belgique, le Bruxelles littéraire s'est créé deux succursales : Liége et Gand. Nous employons le mot succursale, faute d'un autre et rien de railleur n'y est contenu. Nous voulons signaler seulement qu'en ces deux villes, spontanément et aussi extraordinairement qu'une floraison soudaine en hiver, des groupes de poètes et d'écrivains se sont formés et se développent. Aussi fièrement que parmi nous, l'art pur, à l'encontre de toute idée de succès et de toute immixtion bourgeoise, est arboré, là bas. On sait le milieu hostile, hérissé de vouloirs contraires et de bêtises pertinaces. Qu'importe! Plutôt que de remâcher le fade orviétan de la seule littérature tolérée en pays belge : la littérature de revue sérieuse et de discours du trône, on se résigne à parler pour certains, en de vagues périodiques, ignorés des gens bien, mais par cela même très précieux aux yeux et aux mains de quelques rares artistes. Et ainsi tels vers ou telles proses annoncent parfois, — sonnerie de fanfare dans une salle délaissée et trop petite — la belle venue d'un talent neuf, vierge et d'avenir.

Nous avons reçu, voici quelques jours, un volume d'une toilette soignée, d'un format choisi, d'une impression et d'une illustration très convenables : *Contes pour l'aimée*. Celui qui le signe, M. Maurice Siville, inaugure par ce livre son entrée dans les lettres. M. Siville est un des fondateurs de la *Wallonie*. Il a eu comme ses amis Mahaim, Mockel et Olin, le vouloir vainqueur de soutenir un combat d'art en pays ennemi. Son livre, il l'a lentement préparé et achevé entre deux articles écrits pour la bataille avec le seul souci de faire pour le mieux. Il a réussi.

Les *Contes pour l'aimée* sont d'un art tranquille, sans pétarades de phrases, sans recherches compliquées; ils n'indiquent certes pas encore la personnalité de l'auteur, — qui a pour lui la superbe excuse de la jeunesse — mais attirent par leurs reposantes et souvent mélancoliques données. Cela est frais, doux et candide parfois. On a l'impression de descendre en un jardin d'ombre, parmi les plantes accueillantes et bonnes et de se distraire à voir naturellement, sans effort ni inquiétude les choses s'épanouir.

A CHENONCEAUX

La première partie de la collection du château de Chenonceaux a été mise en vente les 27 et 28 septembre. Elle se composait de soixante-huit tableaux anciens et modernes, tableaux donnés en garantie, il y a plus d'un an, à un marchand de vins de Saumur, M. Bouvet, auquel Mme Pelouze devait 100,000 francs.

La première vacation, qui comprenait quarante-cinq numéros, a produit 15,015 francs.

L'enchère la plus importante a été obtenue par le n° 1 du catalogue, *Portrait de Catherine de Médicis*, donné comme une œuvre de François Clouet dit Johannet. Offert à 5,000 francs, il a été adjugé 1,700 francs. A titre de curiosité, signalons encore le n° 51, *Massacre des Innocents*, par Salvator Rosa, 1,600 fr.; le n° 13, *Louis XVI à cheval*, d'Antoine Van der Meulen, 725 francs; n° 18, *Jeux d'enfants*, attribué à Poussin, 1,500 francs; n° 2, *Portrait de Gabrielle d'Estrées*, attribué à

Clouet, 590 francs ; n° 44, *Paysage* attribué à Jacques Ruysdael, 330 francs ; *Intérieur d'atelier*, par David Teniers, 710 francs.

Dix-sept tableaux ont été vendus à des prix variant entre 370 et 100 francs ; les treize autres ont été adjugés à des enchères de 75 à 10 francs.

Une tapisserie des Gobelins au petit point, représentant le *Chancelier d'Aguesseau*, en buste et mesurant 60 centimètres en hauteur sur 54 centimètres en largeur, a été vendue 1,005 francs. Signalons enfin le n° 70, écritoire de Louise de Vaudemont, portant son chiffre, 520 francs.

La deuxième vacation n'a pas donné de meilleurs résultats ; les deux vacations ont produit 27,720 francs.

Le résultat de cette vente a été désastreux : un miroir garni de pierreries en argent doré, les colonnettes en lapis-lazuli, avec chimères ciselées par Tannières, qui avait coûté 25,000 francs à Mme Pelouze, a été péniblement adjugé 2,500 francs à M. Girard ; un reliquaire italien du XVe siècle, émaux, peintures sur verre et cristal de roche avec statuettes, n'a été vendu que 800 francs ; une paire de flambeaux Renaissance, cristal de roche et émaux, 370 francs ; un couvre-pieds satin rose piqué Louis XIII, 200 francs ; un coffret italien, chêne, camées, lapis-lazuli garniture vieil argent, avec miniature, 400 francs.

Les tableaux surtout se sont mal vendus dans cette seconde journée : le *Départ pour la chasse*, attribué à Cuyp et provenant de la collection Wilson, a été adjugé 500 francs. C'est l'enchère la plus importante obtenue par les tableaux. Un tableau-paysage, *Pan et Syrinx*, que le catalogue donnait comme une œuvre de Claude Gelée, dit le Lorrain, toile mesurant 1m,15 en largeur sur 0m,85 en hauteur, a été payé 405 francs. Les autres tableaux ont été adjugés à des prix variant entre 150 et 20 francs.

A lire le catalogue où s'étalent les noms les plus illustres de l'école française : Clouet, Claude Gelée, Largillière, Mignard, Poussin ; les noms les plus justement réputés parmi les peintres des écoles étrangères : Murillo, Ribera, Jordaens, Rubens, Teniers, Cuyp, Ruysdael, etc., on a pu croire qu'il s'agissait de chefs-d'œuvre ; les prix obtenus montrent ce qui en était en réalité.

Les prix extraordinairement bas obtenus par les tableaux de cette vente n'ont rien qui doive étonner. La plupart, d'une authenticité relative, étaient des portraits qui ne pouvaient avoir de l'intérêt que pour l'acquéreur du château de Chenonceaux. C'est par l'adjudication de ces derniers objets qu'aurait dû finir cette liquidation. (*Moniteur des Arts*).

Théâtre de la Monnaie

Mme Melba a renoué avant-hier le fil — interrompu par les vacances — des gazouillantes vocalises de *Lakmé*, et le public a paru goûter une satisfaction sereine au flirtage du beau Gerald avec la fille du farouche brahmane. M. Mauras a fait valoir le spencer bleu des hussards de la Reine, M. Renaud a joué du couteau avec dextérité, M. Isnardon a rempli en conscience son rôle du « compère » de revue, les petits fifres ont joyeusement fifré la fameuse retraite, et tout a été pour le mieux dans la plus fantaisiste des Indes.

La reprise des *Maîtres-Chanteurs* est annoncée pour mercredi prochain. Les répétitions, dit *le Guide musical*, ont été plus longues qu'on n'avait pensé ; l'orchestre et les chœurs ayant subi depuis 1884 de nombreux changements, il a fallu remettre l'œuvre sur pied comme s'il s'agissait d'une nouveauté. Voici la distribution : Hans Sachs, M. Seguin ; Walther, M. Engel ; Pogner, M. Gardoni ; Beckmesser, M. Renaud ; David, M. Gandubert ; Kothner, M. Rouyer ; Eva, Mlle Cagniard ; Madeleine, Mlle Rocher.

Aussitôt que les *Maîtres-Chanteurs* auront passé, MM. Joseph Dupont et Lapissida remettront à l'étude *Lohengrin*, qu'ils comptent faire passer en décembre. Mme Caron chantera pour la première fois le rôle d'Elsa. Lohengrin, ce sera M. Engel ; le Roi, M. Gardoni ; Telramund, M. Seguin ; Ortrude, Mlle Pauline Rocher.

Siegfried sera mis en répétition à la fin du mois de janvier pour passer en février ou en mars. Comme il n'y a pas de chœurs, l'œuvre est assez facile à monter, abstraction faite, bien entendu, de la partie orchestrale, à laquelle M. Joseph Dupont consacrera tous ses soins.

Voilà, pour le répertoire wagnérien, les dispositions prises. Sauf l'imprévu, MM. Dupont et Lapissida suivront leur programme, qui comprend encore, comme nouveautés : la *Richilde* de M. E. Mathieu, le *Roi d'Ys* de Lalo et le *Fidelio* de Beethoven. M. Gevaert vient de mettre la dernière main aux récitatifs qu'il a écrits pour le drame de Beethoven. C'est très probablement en janvier que *Fidelio* pourra passer.

Pour *Richilde*, les chœurs répètent, les rôles sont distribués et les ensembles vont bientôt pouvoir commencer. L'œuvre sera montée avec un grand luxe de costumes et de décors. Annonçons, à ce propos, que l'œuvre de M. Mathieu sera donnée, cet hiver, au Théâtre néerlandais d'Amsterdam, aussitôt après avoir passé à Bruxelles. Quant au *Roi d'Ys*, il ne sera joué que dans la seconde partie de la saison.

L'autre nouveauté annoncée, *Milenka*, le ballet de Jan Blockx, dont la musique a eu, l'année dernière, un si vif succès aux Concerts populaires, est absolument prête et passera avec *Philémon et Baucis*. La partition de *Milenka* paraîtra chez Schott, la veille de la première.

Théâtre Molière

Le *Petit Jacques*, la première pièce de théâtre où l'on a employé en exclamation : N. d. D.! Au reste, la seule audace de la pièce. Mélodrame, ni plus ni moins vivant qu'un autre : ficelles, câbles, cordes à nœuds pour faire sauter toute la kyrielle des pantins à larmes : mère, fils, père, innocent condamné, scélérat prospère — et l'inévitable dénouement, qui prouve la justice. On supprimerait beaucoup d'inutilités et de longueurs en les mélos à faire de simples tableaux où l'on verrait rosser des enfants faibles, pleurer des femmes en noir, acclamer des assassins, etc., quitte à voir, au cinquième acte, un ange aux ailes gommées descendre au bout d'un fil, noyé en une douche de lumière électrique et venir déposer une couronne sur le héros ou le martyr sympathiques. On serait dispensé de dire une foule de phrases bêtes que d'ailleurs le public connaît par cœur et se récite mentalement, sur les banquettes.

Tout ceci soit dit sans nuire en rien à l'excellent acteur M. Mary. Il incarne le personnage de Pierre, avec puissance. La scène de l'interrogatoire et surtout celle de l'arrestation frissonne de vie. M. Torsigny bourre son jeu, de convention ; attitudes,

gestes, regards, tout est rappel et souvenir. Mlle Jeanne Debry étonne et se révèle déjà habile petite comédienne.

Le *Petit Jacques* fait les délices des familles tout comme un feuilleton anxieusement suivi.

Petite chronique

M. Joseph Wieniawski a ouvert la saison musicale en groupant intimement autour de son piano, de quinzaine en quinzaine, quelques amis, tous fervents d'art élevé. Ses auditions ont lieu le dimanche matin, à la salle Erard, et l'on jugera du caractère de ces intéressantes séances par le programme de la première, donnée dimanche dernier : 1. Sonate de Mendelssohn en *si bém. maj.* pour piano et violoncelle (MM. Wieniawski et Henri Merck.) — 2. Air des *Pêcheurs de perles* de Bizet (Mlle Rachel Neyt). — 3. Sonate de Beethoven en *ut min.* pour piano et violon (MM. Wieniawski et A. Marchot). — 4. *Mon séjour* de Schubert (M. E. J.). — 5. Concerto de Rubinstein en *ré min.*, 1re partie (M. L. Van Cromphout). — 6. Mélodies de Godard (Mlle Rachel Neyt). 7. a) *Sur l'Océan;* b) Valse-caprice en *la maj.*, de M. Wieniawski (l'Auteur).

Les trois soirées musicales de la maison Schott, que nous avons annoncées dans notre dernier numéro, sont fixées aux 3 novembre, 17 novembre et 1er décembre, à 8 heures du soir, à la Grande-Harmonie. Elles auront lieu avec le concours de Mlle Marie Soldat (violoniste), MM. Hans de Bülow (piano), Paderewski (piano), Gustave Kefer, Ed. Jacobs, le quatuor du Conservatoire de Cologne : MM. G. Holländer, J. Schwartz, Carl Körner, L. Hegyesi et de Mlle Blanche Deschamps. La séance de M. H. de Bülow sera consacrée exclusivement à Beethoven; les autres séances aux maîtres classiques, anciens et modernes.

Les demandes de places peuvent être adressées directement à MM. Schott frères, éditeurs, Montagne de la Cour, 82. Le prix de souscription aux trois séances est fixé à 20 francs pour les places numérotées, à 12 francs pour les places non numérotées, à 8 francs pour les galeries. Pour chaque concert séparé le prix est de 8 francs aux places numérotées, de 5 francs aux places non numérotées et de 3 francs aux galeries.

Trois séances analogues auront lieu à Anvers (dans la petite Salle de la Société royale l'Harmonie) les 5 et 19 novembre et 3 décembre, à 8 heures du soir.

Le *Cercle artistique* d'Anvers a inscrit au programme de sa deuxième séance, avec *le Déluge* de Saint-Saëns, *Daphnis et Chloé*, de notre compatriote M. Fernand Leborne. Cette œuvre sera donnée avec le concours de Mlle Blanche Deschamps. M. Jan Blockx dirigera l'orchestre, ce qui fait présumer une interprétation excellente.

Du même compositeur, la Messe en *la* sera exécutée à l'église de Sainte-Gudule, le jour de Noël.

Un concert très attrayant de musique scandinave sera donné samedi prochain, 20 octobre, à Anvers (petite salle de l'Harmonie), sous le patronage de S. E. le ministre du roi de Suède et de Norvège, du gouverneur de la province d'Anvers et du consul général de Suède et de Norvège à Anvers, au bénéfice des incendiés de Sundsvall et de Umea. Ce concert, dans lequel on entendra des œuvres choisies de Grieg, de Gade, de Kjerulf et de Svendsen, — notamment l'*Otetto* de ce dernier pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles, — sera donné avec le concours du Cercle Beethoven, de Bruges, sous la direction de M. Jules Goetinck.

La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique a procédé, dans sa séance du 11 de ce mois, au jugement de son concours annuel d'art appliqué. — Un prix de huit cents francs a été décerné à M. Désiré-Jacques Vanderhaegen, architecte à Gand, pour son projet de phare monumental. Devise : *Thalassa! Thalassa!* — Un prix de six cents francs a été décerné à M. Auguste Danse, professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Mons, pour sa gravure portant la devise : *Sans repos!* — Une mention particulièrement honorable a été accordée au projet portant la devise : *Phare Baudovin* dû à M. Victor Horta.

Les plans et gravures seront exposés dans la grande salle du Palais des Académies (1er étage), jusqu'au 20 de ce mois exclusivement, de 10 à 4 heures.

La représentation annuelle de bienfaisance du Cercle dramatique *Les Amis du Progrès* d'Ixelles, sous la présidence d'honneur de M. Raymond Blyckaerts, conseiller provincial, sera donnée au Théâtre Molière, vendredi prochain, au bénéfice des pauvres de la commune.

Le programme se compose de : *le Roman d'un Jeune homme pauvre*, comédie en 5 actes et 7 tableaux, par Octave Feuillet.

On peut se procurer des places réservées au local du Cercle, 52, chaussée d'Ixelles, et le jour de la représentation, au bureau de location du théâtre, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

La Commission directrice du Cercle artistique brugeois nous prie d'annoncer que le Salon d'hiver s'ouvrira dans les grandes salles des Halles, le 2 décembre prochain, pour se clôturer fin janvier 1889. Le Cercle dispose de subsides pour faire des acquisitions en faveur du Musée de la ville de Bruges et aussi en faveur de la province; de plus il sera organisé une tombola dont les premiers lots seront acquis par la Commission à l'aide de fonds spéciaux.

Ne seront pas admises les œuvres d'art ayant figuré déjà dans une exposition belge antérieure au Salon d'Anvers de 1888.

Les envois devront parvenir *franco* à Bruges, au plus tard le 10 novembre.

M. Antoine, directeur du *Théâtre Libre*, vient d'annoncer, par circulaires, une série de huit représentations qui seront composées, comme les précédentes, de spectacles entièrement inédits.

Le programme de cette campagne sera exceptionnellement intéressant. Il comprendra des œuvres de toutes les écoles littéraires et réunira sur la scène du *Théâtre Libre* les noms de MM. Théodore de Banville (*Riquet à la houppe*), Edmond et Jules de Goncourt (*la Patrie en danger*), Renan (*l'Abbesse de Jouarre*), Henry Céard, Catulle Mendès, Léon Cladel, Louis de Gramont, Léon Hennique, Rodolphe Darzens, Emile Bergerat, Paul Alexis, de Porto-Riche, Villiers de l'Isle-Adam, etc., etc., et une pièce du célèbre écrivain norvégien Ibsen. Comme l'an dernier, une part sera réservée aux jeunes et aux inconnus.

Les représentations auront lieu au théâtre des Menus-Plaisirs.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

EN VENTE :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ANTHOLOGIE

DES

PROSATEURS BELGES

PUBLIÉE AVEC L'APPUI DU GOUVERNEMENT

PAR

C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN

Un fort volume grand in-8o de 365 pages

impression de luxe en caractères elzéviriens, sur beau papier vélin

Prix : 5 Francs

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 43. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 21 Octobre 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Le Rêve, par Émile Zola. — La Tentation de Saint-Antoine, par Odilon Redon. — Les honnêtes femmes. — Le boisement du littoral belge. — Bibliographie musicale. — Chronique judiciaire des arts. — Correspondance. — Petite chronique.

LE RÊVE

par Emile Zola. — Paris, Charpentier et Ce, 1888, in-8° de 310 pages.

Une aile nouvelle ajoutée à l'édifice complexe des Rougon-Macquart, *histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire*. Le titre le dit. L'écrivain ne démord pas de l'organisme physiologique factice qu'il a esquissé, à la légère, dans l'arbre généalogique mis en tête d'un de ces romans à une époque, combien fuyante déjà ! où il était intéressant et neuf de croire à la grande névrose. Le lien qui rattache les uns aux autres les membres de la fantastique famille des Rougon-Macquart en un réseau arachnéen, devient de plus en plus ténu, se fend et se refend en des fils désormais presque invisibles, dont le tisserand lui-même ne fait plus guère de cas, n'en parlant qu'en passant, à la cavalière, par entêtement à ne pas lâcher son programme, mais rien que pour la forme désormais, rien que pour la forme. A la page 49, expliquant la mère de son héroïne, il dit d'un ton dégagé : « La gueuse tenait, rue Saint-Honoré, un commerce de fruits et d'huile de Provence, *à son arrivée de Plassans*, d'où ils débarquèrent, elle et son mari pour tenter fortune ». Plassans ! voilà le lien. C'est fait par ce seul mot, et on n'en parle plus.

Le Rêve est une de ces œuvres par lesquelles Zola, après quelque roman violent, brutal, bousculeur comme *la Terre*, semble avoir voulu obtenir ce double effet : apaiser le public scandalisé, se rafraîchir soi-même. On dirait qu'il offre un rince-bouche à ses lecteurs en même temps que lui-même s'évente. On pourrait dire qu'il est un romancier à travestissements, tantôt ignoble et épique comme son Jésus-Christ, l'homme de ventôse, maintenant idéal et mystique comme son Angélique, la vierge de floréal. Plat par terre hier, dans le ciel aujourd'hui. Se complaisant récemment en descriptions latrinatoires, voguant maintenant dans les régions éthérées. C'était, pour les mères, l'écrivain grossier, cynique et dangereux qu'il fallait prudemment éloigner des jeunes personnes. C'est tout à coup l'écrivain poétique, candide et consolateur qu'il faut recommander aux âmes pures. A son dernier livre on mettait comme enseigne : Pour lire au cabinet. Sur celui-ci on peut mettre : Pour lire au couvent.

Très fort, en somme, très divers et ondoyant, sinon dans ses procédés, au moins dans ses conceptions. Les procédés sont invariables : une langue dédaigneuse des recherches qui tourmentent la jeune littérature, abondante, claire, de couleurs harmoniques et vives, s'étalant sans heurts, sans trouvailles, sûre d'elle-même et contente d'un effet d'ensemble, puissant souvent, obtenu par l'agencement très personnel de clichés qui ne le sont pas du tout. Une complaisante manie de décrire tout et spécialement les choses techniques, quoique dans *le Rêve* on ne retrouve plus les immenses crinolines dont il encerclait ses épisodes dans *Une page d'amour*, par exemple. Les toilettes sont simplifiées et les jupes tombent en plis plus sobres. L'émotion obtenue fréquemment par des scènes bien mises en décors et jouées pathétiquement par des acteurs bien composés. Tout se mouvant à fleur de peau, dans les données de la vie superficielle des âmes, sans plongeons en ces profondeurs noires et troublantes dont Poë et Baudelaire ont ouvert les abîmes. Le dédain de ces ténèbres, l'opiniâtreté à maintenir l'action en pleine lumière méridienne, là où la vie fonctionne claire pour le commun des hommes. La mise en exercice des sentiments du plus grand nombre, des passions qui n'ont rien d'infernal, des rêves déjà faits sauf à les présenter autrement, avec plus d'ingéniosité, d'intérêt, de séduction. Un recommencement des épisodes, des légendes où l'art, en tous temps, a été prendre les blocs des terres plastiques dont il modèle ses productions, sans le désir de découvrir et d'ouvrir, en des coins ignorés, en des coins sombres et tristes, une carrière nouvelle, imprévue surtout.

Voyez la donnée du *Rêve*, combien connue : Une orpheline, ramassée sous un porche par un ménage de brodeurs, sans enfant, dont s'éprend un jeune marquis, riche à millions; le père noble contrarie cet amour, mais finit par céder; on les marie; la jeune fille meurt à la sortie de l'église.

Tel le sujet ramené aux proportions condensées des thèmes pour concours de prix de Rome. De banalité, de niaiserie, c'est écœurant. Histoire à dormir debout. Conte fadasse pour fillettes. Admirable matière... pour M. Ohnet. Et encore! M. Ohnet n'en voudrait probablement pas.

Et bien, lisez, et vous verrez le miracle. Certes, les empoisonnés de pessimisme passionnel n'y trouveront pas leur compte. Le récit débonnaire ne sacrifie pas les dessous compliqués et effrayants de notre nature. Il ne fait même pas une tentative pour y descendre. Mais les âmes qui n'ont point perdu la faculté de s'émouvoir aux sensations ordinaires de la vie seront fortement émues, quelquefois jusqu'à l'angoisse, et garderont du livre un souvenir très touchant. L'impression de tendresse douloureuse qu'on en emporte est analogue à celle que laissait cette *Page d'amour* plus haut rappelée. L'artiste sent les imperfections, discerne où l'écrivain s'embourgeoise, s'irrite parfois de lui voir manquer visiblement l'occasion de faire mieux, et pourtant s'étonne, et admire, et continue la lecture, et se laisse prendre comme aux discours sonores et simples d'un grand orateur populaire. Zola a le don, en caressant ainsi à la surface, d'exciter la grande émotion humaine, de banale mais forte fraternité.

C'est Angélique, le personnage central, qui concentre ces émotions sur elle. L'indigence des comparses est flagrante, notamment Félicien de Hautecœur, qui l'aime. Et ce qui fait la séduction d'Angélique, c'est son assimilation corporelle et psychique aux vierges frêles peintes aux tableaux des maîtres gothiques. Elle vit en la *Légende dorée*, lue par elle dans un vieil exemplaire illustré, et ses pensées comme sa vie sont à l'imitation de ces êtres mystiques et suaves. Elle les sent voltiger autour d'elle, elle entend leurs voix mystérieuses. Son existence est une extase. Elle désire leurs divines aventures. Elle assimile tout autour d'elle un monde poétique où les naïves légendes religieuses les ont mises. Et c'est là son RÊVE. La cathédrale de province à laquelle a été incrustée la petite maison de ses parents adoptifs, tressaillant de tous les bruits de l'église comme une nacelle aux flancs d'un trois-ponts. L'atelier moyen-âge où elle pique des chasubles d'après les procédés traditionnellement conservés des anciens brodeurs. Son corps mince de martyre, son visage aux sourcils presque effacés des triptyques, sa longue chevelure d'or qui la fait jumelle de sainte Agnès. Son jeune et chevaleresque amoureux qu'elle voit pareil à saint Georges. Son besoin de souffrance, de renoncement, d'abandon des joies terrestres pour la fuite en des joies idéalement célestes. Et ses visions de ce paradis peuplé de saintes, de toutes ces saintes : « Agnès, le col troué d'un glaive, Christine, les mamelles arrachées avec des tenailles, Geneviève, suivie de ses agneaux, Julienne, flagellée, Anastasie, brûlée, Marie l'Egyptienne, faisant pénitence au désert, Madeleine, portant le vase de parfums. D'autres, d'autres encore, défilant, une terreur, une pitié grandissant à chacune d'elles, comme une de ces histoires terribles et douces, qui serrent le cœur et mouillent les yeux de larmes ».

Livre étrange et séduisant. Etrange par l'inconscience de ce génie écrivant, disait-on, sans mesurer l'effet des coups qu'il frappe ou des secours qu'il apporte. A diverses reprises nous avons signalé dans *l'Art moderne* le destructeur effet de romans comme *Germinal*, comme *Nana*, comme *Pot-Bouille* sur la bourgeoisie repue et corrompue de notre époque, dont les vices, les pourritures, l'horrible décadence révélée à elle-même lui enlevait cette dernière force, la dignité apparente. Là, Zola marchait démolisseur des vieilles

choses à l'égal de Proudhon. On voit qu'en ce livre nouveau il restaure, au contraire, la superstition chrétienne avec une admirable souplesse, rendant à tant de croyances discréditées ou ridiculisées une fraîcheur poétique irrésistible. Quiconque, femme surtout, ayant en elle quelques restes de la dévotion ancienne, ou quelque inclination à ressaisir l'idéal religieux, lira un livre pareil, retrempera sans peine sa piété fléchissante et joyeuse, heureuse, retournera à ses illusions perdues. Au hasard de sa nature artiste va donc cet écrivain extraordinaire, et certes cela le grandit en le revêtant de la puissance de l'instinct, en le faisant apparaître comme une force naturelle accomplissant, avec des contradictions dont nous ne pénétrons pas le sens, sa destinée littéraire et sociale.

LA TENTATION DE SAINT-ANTOINE

par Odilon Redon.

Une nouvelle œuvre : *la Tentation de Saint-Antoine*, d'après Gustave Flaubert, vient d'être signée : Odilon Redon. Le cahier, comprend dix planches et une couverture illustrée. Il vient de paraître à Bruxelles, chez l'éditeur Edmond Deman. Ceux qui, voici trois ans, ont fait des gorges chaudes autour de la première exposition de M. Redon aux *XX*, auront peine à comprendre que, parmi nous, en dépit de nombreux articles ironiques ou ignares de notre presse, il ait pu trouver éditeur. On nous affirme, en outre, que M. Redon s'impose aux iconophiles et que, oui, ici, à Bruxelles même, fréquemment, ses lithographies s'achètent. C'est à se décourager d'être critique sérieux (?) ou spirituel (?)

Ce qui attire vers Odilon Redon, c'est précisément ce que les augures de nos organes quotidiens — l'exquis vocable! — blâment : le mystère et l'énigme. Et encore faut-il s'entendre. Dès qu'on applique ces mots au talent ou — tranchons le mot — au génie de Redon, le premier peut à la rigueur conserver le sens qu'il a dans Poë ou Baudelaire ou même dans Rembrandt, le second, évidemment, devient plus complexe. L'énigme ici résulte non de l'impénétrable, de l'intimement impénétrable, mais de la déroute des notions les plus exactes, du détraquement des axiomes et des règles. Redon suggère à la méditation les doutes les plus entiers. A voir l'effrayant de certaines de ses figures, le massif chaos de quelques-uns de ses décors, on songe à des renversements de vérités fondamentales, bases de tout raisonnement humain. Le cerveau — qu'on dit fait pour contenir le vrai — est comme secoué sur ses axes et l'on a la sensation d'une lézarde en soi. On met en suspicion de telles données : deux et deux font quatre ; deux parallèles ne se rencontreront jamais; et dans un autre ordre : la raison est faite pour comprendre; Dieu ordonne le bien et défend le mal, etc...

Le premier parmi les modernes — lui, l'artiste très raisonnable — il a été séduit par les charmes de l'absurde et du déséquilibre. Il a fait fleurir en son art les incroyables floraisons des tropiques spirituelles, où en des surchauffements de réflexion et d'étude, la tentation naît de se griser de démence et de folie. On en a conclu qu'il était fou. C'est dire : un tel raconte un meurtre, donc il est l'assassin. Ou bien : tel commentateur tâche d'expliquer le « divin marquis » de Sade, donc... De reste, c'est inévitable. Aux naturalistes on criait : vous êtes des « cochons »; aux modernes et aux impressionnistes : vous êtes des toqués. Quelqu'un fait *la Grande Jatte*. Puisqu'on n'y découvre aucun nu, aucun péché, on ne peut axiomer : c'est immoral, mais on dit : c'est charentonesque : celui-ci étudie l'éclairage d'une salle à manger où un paisible monsieur en bonnet grec s'attable devant une tasse, tandis que la domestique circule et dessert. Le sujet ne pouvant allumer, même chez les hystériques, la moindre velléité de chair, on condamne : c'est de la fumisterie. La bêtise, oh suave!

La poésie redonesque, appareillant vers les cataclysmes du grand rêve, est certes la plus intense que jusqu'à ce jour l'art ait affirmée. Le fantastique et le macabre n'y entrent qu'à doses secondaires et sont, en effet, de qualité inférieure. Redon s'est créé son monde certes au delà du temps, mais non pas tant en les vieilles contrées gothiques qu'en les lointains babyloniens et indoues. Ce sont des régions, là-bas, régions de marbres et d'or, mystérieux, lumineuses de nuits prodigieuses, que les anciens mages et les rois nocturnes ont fait jadis surgir du rien, pour l'effroi et la terreur de leurs ennuis. Ces pays, de très anciens sages les lunent parfois de leurs visages marmorifiés. Ce sont : des yeux de pierre, de petites mains de bois au menton, des fronts tiarés pour éternellement tristes. Aussi des chimères, mais étincelantes d'éclat noir. Des gueules mauvaises et féroces, des pattes onglées de haine, des croupes tordues et fouettantes à travers le vide. Et de long au loin, des mers mortes et plombées. Une éternité de silence et de fer, faite de vie cessée non pas, mais de vie transmuée et grandie en métaux, en ombre et en pierre.

Importante, certes, la légende et par elle-même significative. A se la répéter souvent, elle devient la barque stygienne, qui transportait d'un monde à l'autre les âmes païennes. On peut vivre en elle et par elle, de longues heures parmi des continents d'évocation et de prestige. Immensément lamentables, toutes sont comme une préparation au dessin. Elles le précèdent et le suivent et telle est leur équation avec l'œuvre que souvent

on ne peut plus se les imaginer autrement que plastiques. Telles : *et les prêtresses étaient en attente;* et encore : *le chercheur était à la recherche infinie*, etc.

Au reste, quelques cahiers — *la Nuit*, par exemple — apparaissent comme une œuvre aussi littéraire que graphique et ne sont que l'histoire ou que l'évolution d'un drame en un esprit mais sans tomber dans l'accidentel ni l'anecte. Une synthèse ou un symbole, toujours. Les Rêves? définitifs : ils n'expriment pas une heure, ils disent l'éternité. D'où leur force. Et jusqu'au décor lui-même semble doué de perpétuité au long des œuvres.

Dans la présente, M. Redon est resté fervent du texte de Flaubert. Il l'a pris mot à mot dans les passages (en petit caractère du livre) qui déterminent le mouvant tableau des tentations successives. Parfois seulement, intervertit-il le rang. Ainsi : la première planche donne simultanément et non dans l'ordre énoncé « une flaque d'eau, ensuite une prostituée, le coin d'un temple, une figure de soldat, un char avec deux chevaux qui se cabrent ».

Il est curieux de marquer ce qui dans Flaubert, si abondant en visions écrites, sollicita Redon. L'aimant divers des deux cerveaux s'analyse aisément à cette épreuve.

La deuxième planche sortie du deuxième chapitre est peut-être, l'excellente. La légende? — le diable, portant sous ses deux ailes les sept péchés capitaux, allège d'une comparaison très explicative le texte flaubertien qui porte « comme une chauve-souris gigantesque allaitant ses petits ». Et en effet, c'est l'énorme chauve-souris allaitant que Redon a dessinée, profitant de la vision écrite pour rendre en plastique les sept péchés capitaux, confusément, entre les bras du monstre aperçus, comme des avortons de pierre ou de bois.

Nous ne poursuivrons pas ce contrôle; il est trop facile à faire. Et quant à expliquer les estampes, jamais. L'art de Redon doit une part de sa force à sa soudaineté. Il vous saisit, vous domine, entre en vous comme en une ville conquise. Tel le comprend d'intuition et l'aime; les autres, ceux qui veulent l'apprendre, comme, jeunes, ils ont appris l'alphabet, feraient mieux de ne plus s'en occuper — mais de se taire. Car s'il est une honte, c'est de voir avec quelle scandaleuse impunité, au prix d'un franc payé à l'entrée, le plus nul des boursiers modernes peut venir insulter n'importe quelle œuvre vraiment d'art. L'injure s'adressant au cerveau même de l'artiste, à sa pensée, c'est-à-dire à ce qui doit être pour lui plus précieux que le conventionnel honneur déshonoré chaque jour par de plates comédies en ville et au théâtre, devrait être vengée à coups de pieds — pardon! — dans le cul. Il devrait y avoir un huissier de Salon choisi pour cette besogne, et, l'exposition terminée, on mettrait sous verre la botte, hélas! en quel état d'usure et de délabrement à force d'avoir dû servir!

LES HONNÊTES FEMMES

Il y a eu quelque surprise, ces jours-ci, parmi les spectateurs dont l'impatience avait devancé, au théâtre du Parc, l'heure précise — huit heures trois quarts — où le rideau se lève sur les éclats de rire de *Décoré*. Ces bonnes gens ont cherché à comprendre pourquoi la petite pièce qu'on leur jouait s'appelait *l'Autographe*, et ils n'y ont pas réussi. Rien, dans cet acte, que Mlle Roybet et une avenante ingénue, Mlle Thomassin, jouent spirituellement, rien, pas une phrase, pas un mot qui fît allusion, de près ou de loin, à quelque autographe. Les plus tenaces, croyant à une méprise de l'affiche, achetèrent un programme du spectacle. Mais tous les programmes, de même que les affiches et les journaux, annonçaient *l'Autographe*, et rien que *l'Autographe*.

Quel peut être le motif pour lequel la direction du théâtre du Parc a enveloppé d'un impénétrable mystère la première représentation des *Honnêtes Femmes* de M. Henry Becque? Nous l'ignorons et ne lui chercherons d'ailleurs pas querelle à ce sujet, en raison du plaisir délicat que nous a fait éprouver la représentation des *Honnêtes Femmes*, débarrassée du cadre habituel des « premières ». On a toujours un peu au fond de soi-même un roi de Bavière qui sommeille.

Les Honnêtes Femmes, c'est la menue monnaie de l'art actuel de M. Becque, le premier écrivain de théâtre que nous connaissions. OEuvre de début, sans doute, qui ne s'élève pas encore à l'acuité de *la Parisienne*, mais dans laquelle l'esprit et l'observation son distribués généreusement.

« Est-elle honnête ? c'est probable. Ne l'est-elle pas? c'est possible. » Ce monologue d'un Hamlet moderne, sceptique un peu, blasé pas trop, d'un Monsieur quelconque enfin, vous ou moi, — car M. Becque ne fabrique pas de types d'exception; il prend ses personnages dans la réalité et synthétise des catégories, — c'est M. Lambert, homme du monde, célibataire, étranger aux passions violentes et vraisemblablement dénué de vices, qui le prononce.

Et M. Becque se garde de trancher la question, pour la raison toute simple que le théâtre, dans sa conception, est un reflet de la vie, et que dans la vie les problèmes ne sont que bien rarement résolus.

Mme Chevalier est une honnête femme, certes, une très honnête femme, qui ourle des mouchoirs et brode des serviettes, qui aime son mari et adore ses enfants. Et pourtant qui pourrait affirmer que le refus catégorique qu'elle oppose aux pressantes instances de M. Lambert soit dicté par le sentiment de l'honneur, accepté comme une règle de vie et une intransgressible loi?

« C'est *lui*, se dit-elle, — et c'est la seule conclusion de la pièce, — c'est *lui* qui voulait me faire oublier mes devoirs? » Un geste, un haussement d'épaules, qui signifie : « Allons donc! » et c'est tout. On sent que ce miroir limpide dans lequel se réfléchit toute une existence paisible pourrait être terni au souffle d'une passion impétueuse, et l'amère réalité apparaît, redoutable et décevante.

Mollement, l'amoureux sans nerfs s'est laissé glisser de l'amour dans le mariage. Il cherchait une distraction, il trouve une occupation, et sans hésiter longtemps troque son rôle d'amant contre un emploi de mari. Une jeune fille, une amie de Mme Chevalier, rencontrée par hasard, a fait dériver le courant d'idées du célibataire blasé.

La jeune fille est riche, elle est honnête, elle se marie parce que toutes les jeunes filles doivent se marier et que, d'ailleurs, « un mari, cela tient si peu de place dans un ménage! Il sort, il va à ses affaires, on ne le voit presque jamais! »

En dix minutes, Mme Chevalier a décidé son ami. Combien paraît naturelle, dès lors, sa réflexion : « Et c'est *lui* qui voulait me faire oublier mes devoirs! »

Et résonne dans l'esprit, douloureusement, le soliloque du jeune homme : « Est-elle honnête? c'est probable. Ne l'est-elle pas? c'est possible! »

LE BOISEMENT DU LITTORAL BELGE

Il est sérieusement question de planter une forêt dans les dunes, entre Ostende et Blankenberghe. Ce projet, destiné à rendre la côte belge particulièrement séduisante et dont tous les artistes salueront avec joie la réalisation, est examiné de près par M. Louis Van der Swaelmen, architecte paysagiste, qui unit aux considérations artistiques l'étude pratique des meilleures conditions à remplir pour obtenir un résultat complet. Ses observations, il les a consignées dans un petit livre qui vient de paraître chez Th. Falk (1).

« A part la différence dans la largeur des dunes, dit-il, nos côtes présentent partout un aspect uniforme et assez monotone : nulle part des berges que l'onde a fouillées en falaises, aux formes capricieuses et fantastiques; nulle part des roches hérissées, aux ouvertures béantes, où se heurtent et s'engouffrent les flots. Ici, c'est la plage unie, de sable fin, où l'onde, en déferlant, ourle d'un mouvement continu sa frange d'écume blanche.

C'est, on le voit, cet incessant va-et-vient de la vague, cet éternel flux et reflux de la mer qui forment les dunes : les flots de la marée montante poussent et refoulent avec eux du sable qui se dépose sur l'estran, où viennent mourir les vagues; la mer, en se retirant, laisse à découvert une vaste plage de sable qui se dessèche à l'air et que le vent qui souffle de l'océan emporte et accumule sur le rivage, où ces sables accumulés forment comme des ondes pétrifiées.

Sur notre littoral, les sables se disposent en masses ondulées, qui sont, comme nous l'avons vu, de formes, de hauteur, d'étendue très variables. Ce sont de véritables petites collines isolées ou en chaînes, dont généralement les plus hautes se trouvent dans les abords immédiats de la mer.

C'est précisément dans ces parages que le gouvernement va faire exécuter le premier grand boisement, sous forme d'une promenade reliant Ostende à Blankenberghe, et que nous appelons « notre lisière de forêt sur la grève ».

Ce projet est très intéressant; il est d'une utilité incontestable et il nous réserve pour l'avenir une œuvre superbe.

(1) *Le boisement du littoral maritime belge. — Une lisière de forêt sur la grève d'Ostende*, par Louis Van der Swaelmen, avec 2 planches. Bruxelles, librairie Européenne, C. Muquardt, 1888.

Tout le monde connaît le bienfaisant résultat obtenu par le boisement dans le bassin d'Arcachon, où l'ingénieur Brémontier a exécuté ses remarquables travaux depuis Bayonne jusqu'à Bordeaux.

C'est grâce à ces plantations que l'on doit la conservation de toute une série de villages menacés par l'envahissement des sables; le terme fatal était calculé à 50 ans, la mer corrodait jusqu'à 20 mètres par an en amoncelant le sable devant elle. Aujourd'hui, les habitants de ces anciennes landes sont rassurés sur leur sort : les sables qui entouraient leurs humbles demeures sont convertis en plantations, en pâturages et en terres labourables.

La localité, par la présence de cette lisière de forêt, est devenue riche et industrieuse; et c'est surtout grâce à cette forêt de pinasters que la plage d'Arcachon est la plus pittoresque, la plus attrayante et une des plus en vogue de la France.

Les côtes boisées offrent toujours un obstacle infranchissable au fléau d'ensablement.

Les riverains des côtes non garnies de végétation sont exposés à subir de véritables désastres, comme cela s'est vu en Ecosse et en Hollande, où de grandes masses de sable ont recouvert, pendant la tempête, de grandes surfaces de terre fertile.

A Walcheren, on connaît le « Witte duin », cet amas énorme qui s'est formé en un jour par un ouragan de sable d'une turbulence inouïe et qui aurait envahi l'intérieur de l'île si le magnifique « bois d'Overduin » ne s'était opposé à son passage.

Tout le sable se déposa forcément sur le devant du bois et c'est ainsi que, de mémoire d'homme, on a vu apparaître en un seul moment ce mont fameux formé d'un sable fin micacé, aux reflets d'or, que l'on voit, par un temps clair, de la plage de Heyst, émerger distinctement de la chaîne de collines qui borde Walcheren.

Les côtes maritimes d'Ecosse ont eu aussi beaucoup à souffrir des sables. En certaines îles, le fléau a parfois dépossédé les habitants de leur territoire, les forçant de fuir devant l'ennemi en abandonnant leur village pour se réfugier dans les parties mieux abritées de l'intérieur. Il est vrai que, dans ces parages, les sables étaient alors encore vierges de toute végétation; comme dans un véritable désert, pas la moindre petite plante d'aucune espèce ne régnait dans ces lieux désolés. Et le mal alla toujours grandissant; il a fallu l'intervention de l'autorité publique pour arrêter, dans la mesure du possible, cet état de choses.

En 1695, à l'exemple de ce qui se pratiquait déjà sur certains points de la Hollande pour fixer le sable, le Parlement écossais pourvut par une loi à la conservation et à la propagation de l'*Arundo arenaria* (roseau des sables), que nous nommons *hoya*, en flamand *helm;* que les Français appellent *gourbet*, les Anglais *sea-bent*, les Allemands *sandschilf*. Par ce moyen, le mal s'est beaucoup atténué.

Chez nous aussi, le sable des dunes, enlevé par le vent, cause périodiquement aux prés et aux champs beaucoup de dégâts, et cependant l'hoya est propagé sur nos côtes avec un soin qui honore l'administration des ponts et chaussées. Mais toutes les dunes n'appartiennent pas à l'Etat, et pour que toute la surface de sable mobile fût fixée, il faudrait que cette plante fût universellement répandue à l'intérieur des dunes, de façon à s'étendre comme un manteau protecteur contre les vents et les flots.

Le roseau des sables rend parfaitement ce service à la surface qu'il couvre et aucune plante herbacée n'a, à cet effet, tant de

puissance ; ce végétal est comme la providence de ces régions arénacées, son sol naturel sont les bancs et les couches de sable sans cesse agités par le vent.

Mais une lisière boisée ferait encore bien mieux l'affaire, car les touffes d'hoya sont trop basses pour s'opposer au sable qui vole au-dessus d'elles, de l'estran jusque sur les cultures voisines.

L'illustre botaniste de Candolle, rendant compte, dans un mémoire, du voyage qu'il fit vers 1807, à pied, au cœur de nos dunes, depuis Dunkerque jusqu'à l'entrée de la Hollande, dit que le procédé qui consiste à garnir les dunes avancées d'*Arundo*, d'*Elymus*, de *Carex* et de *Salix arenaria*, ne donne que des résultats incomplets. Si ces végétaux réussissent parfaitement, on n'a fait que fixer le sable dans cette seule place qu'ils emblavent ; étant fort bas ils n'empêchent pas le vent d'aller exercer ses ravages sur les dunes les plus reculées et sur les champs qu'ils avoisinent.

Et pour obtenir tout le résultat voulu, le célèbre naturaliste français conclut au boisement. »

Chronique judiciaire des Arts

Les dix-huit membres du comité de la Société royale des Mélomanes, qui avaient été assignés en dommages-intérêts devant le tribunal civil de Gand par la Société des auteurs et compositeurs de musique, ont fait signifier à MM. Gounod, Paul Lacombe et Paladhile, compositeurs à Paris, et Gevaert et Steveniers, compositeurs à Bruxelles, un exploit par lequel ils réclament d'abord des trois premiers, à raison de leur qualité d'étrangers, une caution *judicatum solvi* de 5,000 francs, et ils contestent ensuite aux cinq compositeurs la validité de leur assignation. Ils prétendent que la Société ne peut agir en justice par l'intermédiaire de ses administrateurs, mais qu'elle aurait dû être assignée en la personne de chacun de ses membres. Au surplus, la composition des comités varie, et l'on ne pourrait rendre le comité de 1888 responsable des exécutions d'œuvres musicales faites en 1886 et 1887. Les Mélomanes continuent à prétendre que les exécutions faites dans les réunions de leur Société n'avaient aucun caractère de publicité. Ils offrent, en outre, de prouver que certaines œuvres ont été exécutées à la parfaite connaissance et du complet consentement de l'auteur. Enfin, les cinq auteurs désignés dans l'exploit n'ont pas été nommés dans la brochure livrée à la publicité et qui fait l'un des objets du procès principal. Considérant ce procès comme téméraire et vexatoire, les membres du comité des Mélomanes réclament reconventionnellement contre les cinq signifiés 1,800 francs de dommages-intérêts.

L'affaire est fixée au 20 novembre.

Bibliographie musicale

Les œuvres de Beethoven.

Pour la première fois, l'œuvre de Beethoven va être réuni en une édition complète, définitive et à bon marché : et c'est la maison Breitkopf et Härtel qui la publie, ce qui donne toute garantie au sujet de la fidélité des textes et de la clarté de l'impression. En vingt volumes : douze pour la musique vocale, les compositions symphoniques et les œuvres pour piano, huit pour la musique de chambre.

L'ouvrage paraît en livraisons à un mark (fr. 1-25). Le premier volume, actuellement en vente, est consacré aux chants populaires écossais, irlandais, gallois, anglais et italiens. M. Carl Reinecke s'est chargé de transcrire pour le piano l'accompagnement de ces *lieder*, qui n'existait jusqu'ici que pour trio. C'est le même compositeur qui a été prié de réduire pour le piano les grandes œuvres vocales du maître. Quant aux œuvres symphoniques, elles sont transcrites par MM. Julius O. Grimm et Carl Burchard ; les quatuors d'instruments à cordes, par M. Engelbert Röntgen.

On souscrit séparément, soit aux œuvres vocales et pour piano, soit à la musique de chambre. Chacune de ces divisions correspond à cent livraisons. Le prix de l'ouvrage complet est donc de 250 francs.

Correspondance.

M. G. Huberti, secrétaire-rapporteur délégué du jury de la classe X du Grand Concours nous prie de reproduire la protestation suivante :

« Une grande partie des décisions prises par le jury de la classe X (instruments de musique) du Grand Concours international des Sciences et de l'Industrie ont été modifiées par le jury de groupe de manière à dénaturer la signification d'ensemble de son jugement. Ces modifications ont été apportées en l'absence des représentants autorisés du jury de la classe X convoqués trop tard pour assister à la séance.

Malgré la protestation écrite du secrétaire-rapporteur délégué, ces modifications ont été maintenues par le jury supérieur.

Dans ces conditions nous déclarons *décliner toute responsabilité* dans la répartition des récompenses qui, telles qu'elles sont accordées, sont de nature à fausser l'opinion du public sur la valeur relative des produits exposés.

Victor Mahillon, conservateur du musée du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, président du jury.

Petersen, chef de la maison Becker, à Saint-Pétersbourg, vice-président du jury.

G. Lyon, chef de la maison Pleyel, à Paris, secrétaire-rapporteur du jury.

G. Huberti, professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles, secrétaire-rapporteur délégué du jury.

Balthazar-Florence, compositeur de musique, à Namur.

A. Ermel, pianiste-compositeur, à Bruxelles.

C. Gurickx, artiste pianiste, à Bruxelles.

Thibouville-Lamy, vice-président de la chambre syndicale des instruments de musique à Paris.

Petite chronique

Le *Gil-Blas*, dans un de ses derniers numéros, faisait appel aux littérateurs, aux journalistes, à tous les Parisiens soucieux d'art pour s'unir à ses collaborateurs dans un grand banquet qu'il voulait offrir à Camille Lemonnier, à l'occasion des poursuites dirigées contre lui par le parquet français.

Nous apprenons que l'écrivain a décliné cet honneur.

La date de cette manifestation et son caractère public lui donnaient, en effet, une allure de défi qui ne pouvait s'accorder avec la réserve et la dignité de l'artiste.

Si une réunion a lieu, non pas avant, mais après le procès, elle sera tout intime et ne se composera que de quelques-unes des illustrations littéraires de Paris, soucieuses de donner à Camille Lemonnier et aux deux défenseurs de la cause qu'il soutient, un fraternel témoignage de sympathie.

Les amis et confrères de Charles-Henri De Tombeur, ancien secrétaire de la rédaction de *la Réforme* et directeur de *la Basoche*, décédé le 11 octobre 1887, viennent d'ériger au cimetière de Schaerbeek un monument funéraire à sa mémoire.

Ce monument, œuvre de M. Armand Chainaye, se compose d'une colonne en marbre blanc portant le médaillon en bronze du défunt et autour de laquelle s'enroule une palme en fer forgé; il sera inauguré aujourd'hui dimanche.

Réunion à neuf heures et demie du matin à la *Taverne Fontaine*, chaussée de Haecht, 1 (coin de la rue Royale).

C'est demain, lundi, qu'aura lieu, au théâtre de la Monnaie, la reprise des *Maîtres-Chanteurs*, et cette reprise, préparée avec beaucoup de soin, aura l'importance d'une première représentation. La répétition générale, qui s'est terminée hier à l'heure de notre mise sous presse, a littéralement émerveillé les invités. Jamais jusqu'ici la Monnaie n'a réuni un ensemble de chanteurs aussi remarquables. Quant à l'orchestre, il est parfait. Aucune comparaison à faire avec l'exécution qu'on a donnée des *Maîtres-Chanteurs* il y a quatre ans. Ce sera pour tout le monde une surprise, et une révélation de l'œuvre.

Voici, quant à la mise en scène, les modifications adoptées, telles que les indique le *Guide musical*.

Au deuxième acte, le décor de la ruelle où a lieu la scène de pugilat a été avancé et resserré. Une sorte de véranda qui s'avance en relief a été ajoutée à la maison de Sachs, et c'est au pied de cette véranda qu'Eva viendra s'asseoir, pour essayer de savoir ce qui s'est passé dans la séance de la corporation des Maîtres.

On se rappelle l'intervention comique du veilleur de nuit à la fin de l'acte, sonnant dans sa trompe pour inviter au repos les paisibles habitants de Nuremberg et prévenir sans doute les malfaiteurs de sa présence. On avait beaucoup ri à Bayreuth de l'arrivée du veilleur armé d'une trompe énorme. Cet instrument avait été copié exactement sur le modèle qui se trouve au musée germanique de Nuremberg. MM. Dupont et Lapissida en ont fait venir un exemplaire, une corne superbe, qui donne un son rauque, un *fa* dièse étrange, d'un effet irrésistible.

La mise en scène a encore été modifiée en ce sens qu'un groupe de jeunes filles arrivera par bateau sur les eaux de la Pegnitz, ainsi que l'indique le livret.

Les costumes aussi ont subi quelques améliorations d'après les dessins de ceux de Bayreuth.

Enfin, cette fois, la jolie valse des filles de Nuremberg avec les apprentis ne sera pas dansée par les dames du corps de ballet en jupes courtes, comme le ballet de *Faust*. Conformément à la mise en scène nettement prescrite par Wagner, ce sera une danse villageoise et gauche comme l'indique, du reste, le caractère rythmique de la musique. Il est, en effet, à remarquer que ce morceau est d'une construction tout à fait anormale. Les quatre premières périodes de la valse se composent chacune de sept mesures, au lieu de huit, que comporte ordinairement la période symphonique de cette danse; elles sont suivies d'une période de neuf mesures (la phrase du violoncelle); puis la valse passe alternativement par des périodes de huit mesures et la répétition des périodes de sept, pour terminer finalement, quand la danse est générale, par la période normale à huit mesures.

Cette irrégularité de construction n'est pas arbitraire; elle est assurément voulue et nous aimons à croire qu'il aura été tenu compte, cette fois, de l'intention du compositeur. Dans le livret de mise en scène, Wagner l'explique : « Le côté caractéristique de cette danse doit consister en ceci que, tout en dansant, les apprentis aient l'air de vouloir conduire les jeunes filles à une place où elles puissent bien voir (le cortège). Lorsque les bourgeois veulent intervenir, chaque fois les apprentis enlèvent de nouveau leurs danseuses, et ainsi ils leur font décrire le cercle entier; ils doivent avoir l'air de chercher une bonne place tout en faisant durer le plaisir de ce jeu ». C'est d'après ces indications qu'avaient été réglés les pas à Munich, lors de la première, en 1868, mais les maîtres de ballet, à qui les indications de Wagner paraissaient peu conformes aux règles de la danse, mirent l'ordre bien vite à ce va-et-vient irrégulier. Il a fallu la mise en scène exacte de Bayreuth, cette année, pour rappeler l'attention sur ce petit détail qui n'en a pas moins son importance.

M. Ernest Van Dyck a débuté mercredi dernier à l'Opéra de Vienne. Le public lui a fait, ainsi que nous l'annonce une correspondance particulière, un succès triomphal. L'empereur d'Autriche qui assistait à la représentation, a félicité vivement le jeune ténor et lui a fait remettre un présent en souvenir du concert auquel il prit part lors de la visite de l'empereur d'Allemagne à la cour d'Autriche.

Le premier concert de l'Association des artistes-musiciens promet d'être des plus brillants. Comme nous l'avons annoncé, il aura lieu samedi prochain, 27 courant, à 8 heures du soir, au local de la Grande-Harmonie, avec le concours de M^me^ Melba, de M^lle^ Dratz, qui se fera entendre sur le nouvel instrument, le clavi-harpe, et de M. Antoine Bouman, violoncelliste.

L'orchestre, sous la direction de M. Léon Jehin, exécutera la *Deuxième suite d'orchestre* (scène de ballet) de F. Le Borne (première exécution à Bruxelles) et une *Aubade* pour petit orchestre de M. Ed. Lalo.

Le prix de l'abonnement reste fixé à 10 francs par place numérotée, pour les quatre concerts.

On peut souscrire chez les marchands de musique et au local de la Grande-Harmonie.

Les séances de musique de chambre pour instruments à vent et piano, au Conservatoire, reprendront cet hiver avec plus d'éclat que jamais.

Les organisateurs MM. Dumon, Guidé, Poncelet, Neumans, Merck et De Greef, préparent pour les quatre séances d'intéressants programmes.

Pour les abonnements s'adresser chez les éditeurs de musique et chez M. Florent, aile droite du Conservatoire.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VEGETAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

Vient de paraître :

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

LE THÉATRE DE BAYREUTH

PAR

OCTAVE MAUS

Plaquette artistique de luxe, illustrée par MM. H. DE GROUX et AM. LYNEN, tirée à 80 exemplaires sur beau papier vélin, à 5 francs et 10 exemplaires sur papier impérial du Japon, à 10 francs.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 44. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 28 Octobre 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Lettres d'Octave Pirmez. — Charles Cros. — Les Maitres-Chanteurs. — Théatre du Parc. — Un toast. — Chronique judiciaire des arts. — Petite chronique.

LETTRES D'OCTAVE PIRMEZ

Récemment a paru la *Vie et Correspondance d'Octave Pirmez*, par MM. Ad. Siret et José de Coppin. Il n'en a été tiré que cent exemplaires destinés à la famille et aux amis du grand écrivain. Nous espérons que sa vénérable mère s'empressera de faire paraître une seconde édition de ces Lettres et ne voudra pas dérober au public l'œuvre qui couronne le monument littéraire de son glorieux fils.

Le volume est orné d'un remarquable portrait à l'eau-forte par M. Karl Meunier : Octave Pirmez y apparaît tel qu'il vivra dans ses livres, avec sa sévère élégance, sa grâce rêveuse, sa mélancolie romantique. Tel notamment nous le retrouvons dans ses Lettres, dont quelques-unes ont déjà paru dans *l'Art moderne* en 1883.

La *Correspondance* d'Octave Pirmez renferme d'intéressants détails sur ses débuts littéraires. C'est, à cet égard, un très curieux document, que nous allons sommairement analyser.

« Dès mon enfance, écrit-il, j'ai eu le désir de me survivre par une œuvre d'art ou de littérature. » Lorsqu'on connut cette ambition de gloire, on éclata de rire. Tous les oisons trouvèrent ridicule qu'il prétendît voler plus haut que leur basse-cour. Armé de dédain, trouvant d'ailleurs sa consolation et sa félicité dans son art, il ne se laissa pas déconcerter par les railleries et y prit à peine garde. Parfois, cependant, agacé par quelque sot impertinent, il se contentait de le clouer d'un coup de plume sur son papier, comme un insecte importun : « Plusieurs industriels importants d'une ville voisine étaient réunis au café et parlaient de celui qui tient cette plume (griffonnante en ce moment). L'un d'eux, le plus important de tous, vociféra ceci : « Avec de la fortune il est facile d'écrire des livres. On dit qu'*Il* a payé à Bancel son premier ouvrage. Ce livre était bien écrit, mais depuis *Il* a, paraît-il, écrit des drôleries (*sic*). On ne comprend point comment sa mère, femme intelligente, ne l'empêche pas de se livrer au ridicule ; faute d'occupations sérieuses, son esprit s'est perdu dans les nuages ».

« Voilà, dans toute leur platitude, les paroles d'un homme qui règne sur des centaines d'ouvriers et qui est de l'étoffe dont se font les sénateurs. Il me fournit un bon modèle pour mes études philosophiques. S'il était

seul de son espèce, je n'en parlerais point; mais comme il représente tout l'esprit de ce canton, j'ai pris mon bec de plume et je vous l'ai piqué, comme une phalène, sur cette lettre. Je dis phalène, parce que c'est un lépidoptère de la famille des nocturnes. »

Entré dans la carrière littéraire, il en connut tout le déboire. Comme le *vulgum pecus* préfère brouter la littérature de M. Ohnet, les éditeurs en France et en Belgique rechignèrent à publier ses livres. A certain moment même, aucun d'eux ne consentant à mettre le nom de sa maison au bas de ses ouvrages, il projeta de prendre un pseudonyme à Genève. Relevons le passage suivant : « J'ai écrit à Paris à trois grands éditeurs pour rééditer les *Heures*. Voici mes propositions : tous les frais d'édition à *ma charge*; 1,200 exemplaires, dont 400 pour l'éditeur.

« Il ont refusé! Il croient donc que mon *cadeau* compromet leur renommée? Ils seraient humiliés de m'éditer. Je ne m'imaginais pas orgueil pareil. » Ces trois grands éditeurs, qui eussent sans doute accueilli avec empressement une œuvre moins originale, rappellent cet autre éditeur parisien qui refusait à Lamartine, encore inconnu, de publier les *Méditations*, parce qu' « elles ne ressemblaient à rien ».

D'autre part, Octave Pirmez reçut le plus méprisant accueil des coteries officielles : « Croiriez-vous, écrit-il, que sur cinquante littérateurs auxquels j'adresse mes livres, accompagnés parfois d'une lettre de présentation, la moitié ne remercie pas? Un quart envoient leur carte; quelques-uns me répondent par des injures pour n'avoir pas affranchi « jusqu'à domicile »! (c'est bien involontairement!). Dans leur sagacité, ils s'imaginent que l'auteur fait vers eux un pas de clerc, qu'il a besoin de leurs services, que lui-même, un rêveur, n'en peut rendre, que le plus expansif est toujours l'inférieur... Pauvres gens! leur procédé ne lui chauld guère. Que dis-je! l'auteur se réjouit d'avoir une occasion nouvelle d'étudier l'humanité. Les cailloux qui jonchent le sol doivent-ils arrêter le bras du semeur? » On pense bien que la politique plus encore que l'envie fut cause de ces sots dédains. Quelques doctrinaires de Lettres, trônant dans la littérature officielle, ne pouvaient pardonner à ce talent de haute et libre allure ses tendances religieuses. M. Van Bemmel qualifia son œuvre d'anachronisme et M. Potvin proclama que « son genre manquait de grandeur ». Il fut même ouvertement dit que si le fameux prix quinquennal de littérature ne lui fut pas accordé, c'est qu'il était un *calotin!*

Ainsi rebuté comme tout esprit supérieur qui déconcerte la sottise publique et inquiète les médiocres, Octave Pirmez trouva cependant un réconfort dans l'applaudissement de maîtres illustres, Sainte-Beuve, Jules Janin, Saint-René-Taillandier, etc.

Enfin, il eut la joie d'une réparation tardive en son pays : lorsqu'éclata, vers la fin de sa vie, notre jeune mouvement littéraire, il fut acclamé comme l'un de ses chefs, malgré des divergences de doctrines, et son œuvre, fut vengée de l'indifférence et du mépris. Mais ce fut surtout son art qui le consola de l'injustice subie pendant vingt ans. Comme il le dit dans les extraits que nous avons cités, le moraliste se plut à observer autour de lui les sots et les envieux, et à étudier ainsi l'âme humaine *in animâ vili*. De son cœur meurtri s'épancha sa philosophie, comme une précieuse essence des flancs de l'arbre blessé.

La *Correspondance* d'Octave Pirmez a, parmi ses autres œuvres, un charme neuf. Jusqu'ici, on ne connaissait qu'un grave penseur, dont les abeilles de Platon avaient touché les lèvres. Dans les Lettres, c'est tout l'homme qui se révèle : c'est d'elles surtout qu'il peut dire : « Non, aucun animal antédiluvien n'est aussi profondément incrusté dans le roc que mon âme dans mes phrases, — si phrases il y a ». Ce livre est, en effet, la confidence de son âme. Au hasard des impressions, on voit s'y dérouler toute sa vie intime : passion de la gloire, découragements, contemplations amoureuses de la nature, envolées à travers le rêve, la philosophie et la littérature; puis, sous les assauts du mal, le sentiment de sa fin prochaine envahit l'écrivain et, peu à peu, l'ombre de la mort qui s'avance se projette sur les pages. Plusieurs de ces lettres, par l'élévation de la pensée et l'éclat du style, marqueront parmi les plus nobles inspirations d'Octave Pirmez. On y remarquera combien ce fier esprit était sans étroitesse et sans envie. Bien qu'épris de pureté classique et rangé aux vérités de la tradition, il saluait avec sympathie des œuvres inspirées par une foi religieuse et littéraire différente de la sienne. On en trouvera l'éloquent témoignage, notamment dans sa critique de la *Forge Roussel* d'Edmond Picard et dans cette appréciation sur Camille Lemonnier : « Je trouve qu'on ne peut lui reprocher la profusion de ses images, ou de rouler ses flots à la façon des torrents accrus par un orage, puisque c'est la nature même de son génie. Il se diminuerait s'il voulait être l'eau tranquille et pure d'une carrière abandonnée, entourée de fiers rochers, où les étoiles viennent discrètement se mirer. On ne peut avoir le double visage du dieu Janus Bifrons. Qu'il soit heureux de la prodigalité de la nature envers lui; mais qu'il se dise aussi que la nature dévorera ce corps si puissant, que les générations des hommes s'écrouleront, et qu'il ne restera plus que Dieu au fond de son éternité, entouré de toutes les âmes qui l'aimèrent plus que la gloire ».

CHARLES CROS

Coïncidence : la publication des lettres de Nina de Villard, comtesse de Callias, et la mort récente du poète Charles Cros. Ces deux noms, alternatifs, signèrent jadis *les Dizains réalistes*, livriculet introuvable. Et l'on sait combien, au salon de la comtesse, Charles Cros était journellement fidèle. C'était, voici quinze ou vingt ans déjà. Les autres habitués? Villiers de l'Isle Adam, Sully Prud'homme, Dierx, Mendès et ce François Coppée dont *les Dizains réalistes* raillaient si finement la poésie bourgeoise. Dernier salon littéraire, on en devrait écrire l'histoire.

Charles Cros, certes, bien ignoré du gros public. Auteur de livres tirés à petit nombre, auteur peureux de bruit, mais combien prenant place dans le cœur à côté des Nerval et des Glatigny. Ses œuvres, elles sont là, dans le coin intime de non banales bibliothèques : on les lit, le soir, après journée rêveusement vécue parmi les pages non encore séchées de leur encre, on les lit et plus par amitié que par admiration. Ce sont *le Coffret de Santal*, *les Dizains* et *le Fleuve*.

De lui, nous nous souvenons. Sa caricature se vendait, deux sous, boulevard Saint-Michel, au temps des Hydropathes. Il chevauchait un hareng-saur et prenait des papillons au vol. Il chevauchait en un ciel noir : son teint rouge brique se découpait sur fond nocturne. Sa chevelure de nègre et son œil si intelligemment dardé vers la chimère!

Causeur, il faisait songer à une tressautante marionnette, à une mécanique tout en nerfs qui parlerait. Une étonnante électricité enveloppait l'auditoire. Et toujours cette main de bois qui jouait avec de la fumée de cigarette et la coupait d'un index démonstratif. Rollinat, alors dictateur, redoutait ce lunatique.

Plus savant que Pic de la Mirandole, il jonglait avec des chiffres et des rêves. Il inventa le phonographe, il essaya la photographie coloriée, il fit sortir du rien le monologue. Que de tunnels forés à travers le bloc épais du mystère!

Mort aujourd'hui, cassé comme une canne par le milieu : quarante ans ; lui, le toujours inquiet de cette utopie, qui devenait réalité, au jour le jour.

Le Coffret de Santal, édité chez Lemerre, est son maître volume. Des sonnets, des complaintes, de très inattendues rimes en agrafes d'or au coin des phrases et les ajustant. Au fond du livre, comme en une boîte précieuse, le portrait d'une femme rêvée, mais parmi des bijoux, des pierres et des chaînettes. Et le tout imprégné d'un parfum d'art, si pas très raffiné, au moins de bonne et frêle odeur. Connaissez-vous *l'Archet?* C'est une manière de complainte d'une mélancolie archaïque et d'une vraie et discrète bonne tristesse :

Elle avait de beaux cheveux blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Lui ne craignait pas de rival
Quand il parcourait mont ou val
En l'emportant sur son cheval.

Car pour tous ceux de la contrée,
Altière elle s'était montrée
Jusqu'au jour qu'il l'eût rencontrée.

L'amour la prit si fort au cœur
Que pour un sourire moqueur
Il lui vint un mal de langueur.

Et dans ses dernières caresses
« — Fais un archet avec mes tresses
Pour charmer tes autres maîtresses

Et dans un long baiser nerveux
Elle mourut. — Suivant ses vœux
Il fit l'archet de ses cheveux.

Comme un aveugle qui marmonne
Sur un violon de Crémone
Il jouait, demandant l'aumône.

Tous avaient d'enivrants frissons
A l'écouter, car dans ces sons
Vivaient la morte et ses chansons.

Le roi, charmé, fit sa fortune
Lui, sut plaire à la reine brune
Et l'emporter au clair de lune.

Mais chaque fois qu'il y jouait
Pour plaire à la reine, l'archet
Doucement le lui reprochait.

Aux sons du funèbre langage
Ils moururent à mi-voyage
Et la morte reprit son gage.

Elle reprit ses cheveux blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Les Dizains? En tête, une spéciale eau-forte de Cros que commente :

Il a tout fait, tous les métiers. Sa simple vie
Se passe loin du bruit, loin des cris de l'envie
Et des ambitions vaines du boulevard.
Pour ce jour attendu, qui s'annonce blafard,
Les savants ont prédit, avant l'heure où se couche
Le soleil, une éclipse. Et sa maîtresse accouche
Apportant un enfant parmi tant de soucis!
Il compte, pour dîner, sur ses verres noircis.
Carrières de Montmartre, en vos antres de gypse
Abritez le marchand de verres pour éclipse!

Et puis à la file, des dizains tous dans le même esprit de parodie coppéenne, méchants jamais, réussis presque tous. Antoine Cros le frère, et Nina de Villard et Germain Nouveau et même Maurice Rollinat ont collaboré au volumicule qui renferme, tout compte fait, cinquante piécettes. Il a été publié, Librairie de l'eau forte, chez Cadart, rue de Chateaudun.

Cette librairie, une des plus artistes qui soient nées et, fatalement, peu après mortes, donnait à ses publications l'extérieur le moins commercial possible. Elle avait horreur de la collection et du format type. Pour illustrateurs : Manet, Guérard, Regamey. Tous les tirages se faisaient numérotés.

L'aquafortiste des *Dizains* était, comme nous l'avons dit, Charles Cros lui-même, car, faire se devait, que cet universel essayeur manierait la pointe un jour et la manierait bien. La figure du noircisseur de verres pour éclipse, quoique malhabile et de gauche dessin, sollicite pourtant. L'effet lumineux y est, surtout, comme un vacillement et une mobilité de flamme qui donnent à l'estampe une très soudaine illusion de vie.

Le *Fleuve?* in-octavo mince et plat, un poème de vers hautains d'après Cros, de vers ratés d'après nous. Ce n'est pas grand ; ce n'est pas large. On n'y entend aucun rythme de clapotement,

ni de chute d'eau; aucune chanson fluide. En les passages, où les brutalités voulues du vers devraient donner la sensation du colossal commerce moderne, des mots sans couleur ou ridicules brisent toute ligne d'art. Le *Fleuve* est un poème hors de la portée littéraire de Charles Cros.

Si, après cette notice courante, il nous venait le désir de caractériser Charles Cros, nous développerions cette donnée : il a été, ce Parisien mort hier, un avorton de génie. Grâce à la vie bête des brasseries, son organisme, certes, particulièrement curieux et moderne, s'est faussé, s'est fêlé. En des temps plus normaux, des hommes de sa nature réalisent de grandes choses, parce qu'ils ont la volonté et le caractère. Les grands deviennent des Léonard. Lui, le pauvre bohême, s'en est allé à vau-l'eau, il s'est noyé, perdu. A peine quelques vers surnagent, à peine aussi quelques inventions douteuses.

Quant aux monologues, signés par Cros et commis-voyageurés par Coquelin Cadet, nous les avons entendus quelque part, mais nous les avons depuis longtemps oubliés, pour faire honneur au poète.

Les Maîtres-Chanteurs

Enfin, après combien d'années d'attente! voici *les Maîtres-Chanteurs*, l'exquise comédie lyrique, — et l'unique, — représentée à Bruxelles de façon honorable, digne d'elle. Le souvenir de la cahotante interprétation de jadis s'efface, et nous voici tout à la joie d'une œuvre qui a rencontré des artistes.

Le voyage des directeurs de la Monnaie et de leurs principaux pensionnaires à Bayreuth a été profitable. Orchestre, chœurs, chanteurs, décors, figuration, tout a subi l'influence des représentations modèles dont nous avons, ici même, cherché à rendre l'impression. Et cette influence a été telle qu'on a, en quelques semaines, accompli des prodiges. Nous avons brièvement relaté la sensation profonde qu'avait fait éprouver la répétition générale. La première représentation, donnée lundi dernier, a été un triomphe. Les interprètes ont été acclamés, rappelés, fêtés après chaque acte. Sans conteste, c'est la plus belle représentation qui, de mémoire d'habitué, ait été donnée au théâtre de la Monnaie.

Sans s'adjoindre d'éléments étrangers, mais en choisissant avec tact les artistes propres aux rôles à distribuer, — *the right man in the right place*, — les directeurs ont constitué un ensemble de chanteurs absolument remarquables et qui, chose rare, ont bien voulu oublier, ou à peu près, leurs traditions de chanteurs d'opéras pour « entrer dans la peau de leur personnage » et négliger, en faveur de l'intérêt artistique de l'entreprise, de se hausser sur la pointe des pieds pour roucouler un point d'orgue habilement intercalé dans la cadence...

Nous avons eu ainsi, en M. Engel un Walther d'excellente tenue, de diction nette, d'aristocratique allure, de voix agréable. Ce prix du chant que jamais ne mérita M. Jourdain, M. Engel le conquit, lundi, à l'unanimité des auditeurs présents.

M. Seguin, qui avait fait de Hans Sachs la création remarquable que nul n'a oubliée, a trouvé moyen de donner au cordonnier-poète plus de bonhomie encore et plus de caractère. Il a dépouillé toute solennité, accentué sa diction, et c'est, maintenant, un Hans Sachs absolument parfait qu'il représente. Quant à sa voix, on la connaît : on l'entendit résonner avec des sonorités d'orgue dans le Wotan de *la Walkyrie*. Dans *les Maîtres-Chanteurs*, elle s'épanouit, grave, admirablement timbrée, et si douce dans les passages de tendresse où vaguement traversent ses pensées d'amoureux regrets.

Mais le plus étonnant des interprètes est M. Renaud, qui s'est transformé, de l'excellent chanteur qu'on sait, en comédien de premier ordre. Il a donné au personnage du greffier Beckmesser sa physionomie définitive, telle que l'a voulu Wagner, — non pas clown et fantoche, ainsi que l'avait conçu M. Soulacroix, mais suprêmement égoïste, arrogant et fourbe. Nous avons déjà, dans nos remarques sur l'interprétation de Bayreuth, signalé le caractère spécial que donnait à la grimaçante figure du greffier M. Friedrichs, artiste accompli. M. Renaud a compris le rôle de la même façon : c'est le Doctrinaire implacable, encroûté dans la routine, haineux et traître, plat devant les puissants, méprisant et rogue devant les faibles, qu'il incarne, et pas un geste, pas une attitude, pas un hochement de tête, pas une intonation ne dépare cette surprenante évocation. Son prédécesseur s'était fait un succès de parterre : gestes simiesques, branlante démarche, nasillement et grimaces constituaient un personnage d'opéra-comique très drôle, ma foi! et qui fit rire tout Bruxelles. Mais combien peu admissible cette composition d'un personnage influent de Nuremberg, aspirant à la main de la belle Eva! Il y a un côté burlesque, assurément, dans le rôle : mais l'élément comique découle tout naturellement des situations, et du texte, et de la trame musicale qui merveilleusement s'adapte à celui-ci, sans qu'il soit besoin d'y ajouter des pantalonnades et des cabrioles. La création de Beckmesser est une date dans la carrière de M. Renaud : elle classe le chanteur parmi les premiers artistes lyriques.

Avec moins d'espièglerie que M. Delaquerrière, M. Gandubert personnifie un David gai, enjoué, de belle humeur, et chantant juste, d'une aimable voix de ténor léger, le très joli rôle de l'apprenti, haussé à la dignité de compagnon.

Le rôle d'Eva a été confié à une débutante, Mlle Cagniard, qu'on n'aperçut jusqu'ici sur la scène de la Monnaie que dans le rôle d'Hilda, de *Sigurd*. On n'eût pu trouver réunies plus d'ingénuité, de grâce et d'intelligence. Très exactement, Mlle Cagniard a compris le joli rôle de la jeune fille timide, un peu romanesque, que des cantatrices réputées — on se souvient de l'échec de Mme Caron, — n'avaient pu mettre sur pieds. C'est qu'il faut, dans ce frêle personnage, beaucoup de tendresse et de charme, et mimer le rôle autant que le chanter. Heureusement dénuée de traditions, — ce fléau des artistes lyriques, — Mlle Cagniard a trouvé du premier coup la physionomie et le geste. Musicienne jusqu'au bout des ongles, elle manie avec art une jolie petite voix pure, qui sonne comme du cristal dans le quintette du troisième acte, et merveilleusement s'harmonise avec le timbre grave de M. Seguin, dans la scène du deuxième.

Si la Madeleine était à la hauteur des autres interprètes, l'ensemble serait irréprochable, car les rôles accessoires mêmes sont brillamment tenus par M. Gardoni (Pogner), M. Rouyer (Kothner), et par M. Isnardon, qui a accepté par complaisance le bout de rôle du Veilleur de nuit, et qui y est excellent. Malheureusement, l'artiste qui le remplit le joue aussi maladroitement que possible. Elle prend au tragique un personnage qui ne demande que du naturel et de la bonhomie et fait des gestes de moulin à vent dans les scènes où elle n'a qu'à donner une réplique et à rester à son plan.

Nous avons dit, en sortant de la répétition générale, que l'orchestre était parfait. Les chœurs, de leur côté, ont fait des progrès considérables, et contribuent à constituer un ensemble des plus remarquables.

C'est pour la Monnaie, une victoire, et pour les directeurs un titre à la reconnaissance des Wagnéristes.

Théâtre du Parc.

Mlle RÉJANE

Avant de nous quitter, Mlle Réjane a tenu à se montrer dans une série de petits rôles qui lui sont exercices de virtuosité. *Lolotte* sert aux artistes de Concerto : il y a des points d'orgue qu'on allonge et qu'on raccourcit à volonté, au gré de l'exécutant. Tout le monde a entendu les « imitations » qu'y intercalait Mme Céline Chaumont, dans l'étourdissante leçon d'art dramatique donnée à une femme du monde par une divette. Les imitations de Mlle Réjane ont eu un succès de fou rire non moins grand, et la voix d'or de la Tosca voisinant avec le graillonnement de Bazoef a secoué toute la salle.

Pièce commode, d'ailleurs, pour de telles exhibitions, que *Lolotte*, dont on modifie suivant les besoins le plan et la distribution. Il nous souvient de l'avoir vu jouer naguère par cinq personnages. Au Parc, avant-hier, il n'y en avait que quatre. Le mari de la baronne est resté à la cantonnade.

Ce qui a fait de la spirituelle pochade de Meilhac et Halévy un spectacle de saveur rare, c'est l'interprétation colorée, animée, brillante, que lui ont donnée Mlle Réjane d'abord, l'artiste en représentations, et Mlle Roybet, que nous avons signalée déjà comme une comédienne très remarquable. Elle a joué en grande dame son rôle de grande dame, — une grande dame qui s'essaie à dire, pour imiter « la petite naturaliste » qu'elle a vu la veille: « Mince alors ! Si les billes de billard se mettent à moucharder la jeunesse !... »

Mlle Réjane a mis infiniment plus de discrétion, de finesse et de distinction que n'en avait, dans le même rôle, Mme Chaumont. Leurs talents sont de même famille, et par moments, chose étrange, Mlle Réjane ressemble, à s'y méprendre, à sa camarade. Mais elle se garde davantage, évite avec soin toute exagération de geste, de voix, d'attitude. Son art est fait de subtiles nuances qui échappent parfois à la foule mais qui charment étrangement les artistes.

Elle a eu autant de grâce et d'ingénuité dans *Mme Lili* que de gaieté dans *Lolotte*. En vers, s'il vous plaît, cette berquinade oubliée de Marc-Monnier, dans laquelle un jeune homme s'éprend d'une jeune fille parce qu'il la croit mariée, et l'épouse quand il apprend qu'elle ne l'est pas. Le tout dans un décor suisse, avec quelques mots drôles (déjà !) à l'adresse des kellners, des hôtels où l'on mange trop, des châlets plantés dans le paysage pour le plaisir des Anglais.

Charmante, en robe blanche, en grand chapeau rond, l'air vaporeux d'une figurine de Keepsake, Mlle Réjane a montré dans *Mme Lili* un art de dire le vers (très libre, le vers de Marc-Monnier, et parfois amusant) qui pourrait bien faire bifurquer la charmante artiste vers une autre scène que celle des Variétés.

Et dans *Allô ! Allô !* elle a mis toute l'étourderie, la linotterie qu'exige l'amusant personnage de Blanche. C'est la Réjane de *Décoré* que nous avons retrouvée là, et c'est peut-être, somme toute, la plus Réjane des trois.

M. Dieudonné a donné la réplique à sa camarade, en comédien sérieux qui sait s'effacer au besoin.

UN TOAST

Je bois à l'Art, Messieurs, à la Littérature, sœur de l'Art, à la Science, cousine de l'Art, à la Musique...

N'allez pas oublier, ô Prud'homme ! sa parente par alliage : la Réclame.

Elle a pris pied, de main de maître, comme vous diriez, Joseph, dans tous les domaines de l'Art.

Classés sont les temps où le *Morning-Post* demandait vingt têtes chauves pour y placer des annonces gravées sur le crâne, et où les noyés revenaient à flots du Mississipi une enseigne collée au ventre.

Le boniment est devenu littéraire.

Gaudissart est d'accord avec Sully-Prud'homme

> Qu'un héroïque appel sonne mieux dans la rime,
> Qu'il n'est pas de meilleur clairon qu'un vers nombreux.

Et dans des vers de quatorze pieds deux pouces (comptés sur les doigts !) la sérénissime *Crème Sofia* claironne, cymbalise, trompette-à-pistonne que les meilleurs produits sont le plus falsifiés ; le dernier héritier du secret livré à la bataille d'Austerlitz, par un zouave expirant, prophétise l'expulsion du tœnia, sans douleur, dans un quatrain qui vaut seul un *long* sonnet, rimerait... Boireau.

Il a été écrit que la réclame serait ainsi sauvée par les porte-lyres et par les guimbardiers. — On affiche sur l'Hélicon et la Muse s'oublie dans les arrière-boutiques.

Les rondeaux, les triolets rimés naguère pour Ismène, Philis, Amarante vont au Tamar Indien, au savon du Congo, aux pastilles du Sérail, Dieu sait où, « car, dit Caliban, je ne vois plus que les étoiles du ciel qui n'aient pas été géraudélisées ».

Apollon est le Tricoche patenté de Madame Eloa Cabestan qui tient pâte épilatoire, mariages de raison, leçons de guitare et tafetas pour les cors. (Voir Gavarni.)

L'invariable succès obtenu par la Revalenta Arabica en guérissant les dyspepsies, les gastrites, les gastralgies, met le Parnasse en fête.

Ho ! dites-moi qu'il existe quelque part une complainte à Madame Marie Joly (cure nº 49812) célébrant son jubilé de cinquante ans de claustration intestinale !

Les Goncourt ont eu l'idée, pour une nouvelle humoristique, d'un garçon n'ayant pour titre de noblesse que le nom de son grand-père dans l'état des malades traités sous les yeux et par la méthode d'un spécialiste en vogue, — état inséré dans le *Mercure de France* en 1767.

Quand les états de l'espèce ne formeront plus qu'un *grand livre* de poésies, odes, sonnets, madrigaux en l'honneur des Guéris, combien plus glorieux et blasonnés leurs titres !

> Les siècles passeront, Joly, sur ta poussière,
> Et tu vivras toujours !

A vrai dire, on ne fait pas qu'agiter ainsi « l'encensoir des strophes » et plus d'un industriel en tire-bottes hygiéniques et

cure-dents apéritifs se contente-t-il encore d'une page de prose, *genre* style épistolaire. — Un exemple?

Le secrétaire de l'Académie de médecine de Quimperlé : « De toutes les personnes qui ont fait usage des pastilles Miton-Mitaine, il n'en est pas une qui ne s'en loue. Votre bonbon, permettez-moi d'appeler ainsi vos pastilles... »

Mais comment donc?

Des lettres d'une aussi conquérante suavité enguirlandent à la quatrième page des journaux l'homme de Géraudel, déboutonné jusqu'aux moëlles, sous lequel souriantes Thérésa, Jeanne Granier, Sarah Bernhardt, avec l'effarement de rencontrer un Monsieur aussi prodigue de son anatomie.

Voici bien le Théâtre dans la Réclame en attendant la Réclame au Théâtre.

Non point dans la salle, avec ouvreuses sandwichs, lorgnettes, banquettes, rideaux arlequinés d'annonces, mais sur la scène, où Juliette, Marguerite, Mignon — étoiles géraudelisées enfin! — chanteront ainsi :

Ah! je ris de me voir si belle
En ce miroir.
Le thé Chambard a fait merveille,
J'en pris hier soir.

(*Marguerite lance des prospectus dans la salle*).

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?
Le savon du Congo, célèbre à l'étranger?...
C'est là!

(*Mignon donne l'adresse et reprend :*)

Oui, c'est là!

Tenez pour certain qu'un soir à venir des gens de théâtre loueront une case de rideau en même temps qu'un air d'opéra (avec supplément pour les *bis*). Les abonnés qui savent Scribe par cœur trouveront plaisir à la nouveauté, et ceux-là qui n'ont jamais débrouillé le libretto du *Trouvère* se flatteront d'avoir compris.

La musique restera la même — pas un laïtou pour un tralala.

Tout au plus si l'industrie sort du marasme, son domicile, demandera-t-on aux compositeurs d'ajouter un morceau de circonstance, un duo, par exemple, pour le vicomte Adhémar Iodure de Potassium et la prima donna Agnès de Magnésie.

Nikita — la fée du Niagara — chantera dans les salons « le Microbe de la pituite » (fragment d'opéra).

Harcelés par les implacables exigences de la réclame, les poètes, fournisseurs des cafés chantants, envelopperont dans leurs romances et chansonnettes la pharmacopée tout entière.

Après *les Pioupious d'Auvergne* et *le Père la Victoire*, *les Capsules d'huile d'Amadou*.

Une cure par couplet, et ce refrain (tant pis pour la rime):

Le mal partit
Comme un fusil.
Avec une capsule
Avec une capsû-û-û-le.

N'est-ce pas Barrière qui disait : la Littérature est une belle branche... pour se pendre.

La branche est là, potence si encombrée d'enseignes et d'annonces et d'affichettes et de placards, que le cherche-la-mort ne saurait plus où y serrer son nœud.

Peut-être alors, comme le philosophe Anaxore, mourra-t-il, simplement, d'un éclat de rire.

Qu'en pense Prud'homme?

« Je bois à l'Art, Messieurs, à la Réclame, sœur de l'Art! »

EMILIO.

Chronique judiciaire des Arts

Almanachs.

Le journal judiciaire *La Loi*, de Paris, a fait poursuivre en contrefaçon littéraire un M. Noblet, qui, depuis 1884, publie un *Almanach de la Police correctionnelle* dans lequel il reproduit, sans aucune autorisation, la plupart des chroniques judiciaires de notre confrère. Il paraît que ce genre d'Almanachs est très goûté, tout autant que le sont, chez nous, *le Double Armonaque de Liége*, *l'Almanach de Mathieu Laensberg* et autres, puisqu'en quelques années s'épanouirent successivement sur les quais, éclos dans les serres du même jardinier, *l'Almanach Comique*, *l'Almanach du Calembour*, *l'Almanach de Seine-et-Oise*, *l'Almanach de la République*, *l'Almanach Proverbial*, etc., — dont chacun renfermait de notables emprunts aux chroniques judiciaires de *La Loi*.

Devant le tribunal d'abord, devant la Cour ensuite, Noblet essaya de soutenir que l'éditeur de *La Loi*, M. Chevalier-Marescq, n'était pas recevable en ses poursuites, pour le motif que les articles n'étaient pas signés et que leurs auteurs restaient étrangers à l'instance. Mais la Cour, confirmant le jugement, a décidé, le 25 juillet dernier, qu'un article de journal constitue une propriété littéraire; que l'absence de signature au bas de l'article n'empêche pas cette propriété d'exister; que si la personnalité de l'auteur demeure incertaine, l'éditeur du journal est connu, et qu'aussi longtemps que l'auteur ne s'est pas déclaré, cet éditeur a qualité pour exercer le droit dérivant de la propriété, sans avoir à produire de justification autre que la publication qu'il a faite.

En conséquence, Noblet a été condamné à 50 francs d'amende, à 3,000 francs de dommages-intérêts et à dix insertions du jugement de l'arrêt, à ses frais, dans des journaux de Paris.

Petite chronique

Une Exposition organisée par un nouveau groupe artistique : *le Cercle des femmes peintres* (secrétaire Mlle Gasparoli), sera ouverte du 15 novembre au 15 décembre dans les locaux de l'ancien Musée où ont lieu les expositions des *XX*, de *l'Essor*, des *Hydrophiles*, etc.

La deuxième matinée musicale donnée par M. Joseph Wieniawski n'a pas été moins intéressante que la première; on en jugera par le programme, qui réunissait les noms suivants :

Reinecke, *L'Ondine*, sonate pour piano et flûte (MM. Wieniawski et J. Dumon); Pergolèse, air : *Tre giorni* (chanté par Mlle Marie Hasselmans); Grieg, sonate en *fa majeur*, pour piano et violon (MM. Wieniawski et O. Jockisch); Gounod, *Le Banc de pierre* (chanté par M. E. J.); Saint-Saëns, romance pour flûte (M. J. Dumon); Chaminade, deux mélodies (chantées par Mlle Marie Hasselmans); Chopin, *Scherzo dramatique* (M. Wieniawski).

Le *Cercle littéraire et musical* d'Ixelles donnera sa représentation annuelle de bienfaisance au bénéfice de la crèche école gardienne de la commune, le jeudi 15 novembre, au théâtre du Parc.

Programme : *La Joie de la Maison*, comédie en 3 actes de MM. Anicet Bourgeois et A. Decourcelle ; *le Roi Candaule*, comédie en 1 acte de MM. H. Meilhac et L. Halévy.

M. François-Etienne Musin, peintre de marines, chevalier de l'Ordre de Léopold, vient de mourir à Saint-Josse-ten-Noode, à l'âge de 68 ans, après une courte maladie. Ce nouveau deuil impressionnera vivement la famille artistique belge, où M. Musin ne comptait que des sympathies.

Une grande fête musicale sera donnée aujourd'hui dimanche, à 4 heures, dans la salle des fêtes du Grand Concours. On entendra notamment une cantate de M. Alfred Tilman, interprétée par neuf cents exécutants. Prix d'entrée : 1 franc. Places réservées : 5 et 3 francs.

Le succès de *Caprice-Revue*, à Liége, a fait éclore à Gand, *le Passant*, gazette d'art illustrée, qui paraît toutes les semaines, depuis un mois, avec un portrait en première page, des proses et des vers, des croquis, des dessins humoristiques, etc. Le journal est imprimé avec luxe sur papier fort, de grand format, et les signatures en vedette : Maurice Siville, Fritz Ell, etc., commencent à avoir un public. On s'abonne dans les bureaux du *Passant*, rue Courte du Jour, 19, à Gand. (Belgique, 7 francs ; étranger, 10 francs.)

La première séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano aura lieu dimanche 4 novembre, à 2 heures de relevée, au Conservatoire, avec le concours de Mme Ida Cornélis, qui chantera un air de Beethoven et des mélodies de Schubert. MM. les professeurs exécuteront l'ottetto en *ut mineur* de Mozart, un andante et scherzo de Sobeck et une sérénade de Dvorak.

La répétition générale se donnera la veille, à 3 heures de l'après-midi, en la petite salle d'auditions.

Paraîtra prochainement chez Mme veuve Monnom : *Entre Névropathes*, roman de mœurs, par M. Charles Van Beneden.

La cinquième année de l'*Almanach de l'Université de Gand*, publié sous les auspices de la *Société Générale des Etudiants*, paraîtra au mois de janvier prochain. L'annuaire sera dédié à la mémoire de M. Etienne Poirier, l'éminent professeur que la faculté de médecine a perdu cette année, et orné de son portrait. A côté d'une partie spéciale contenant les faits importants de l'année académique écoulée, l'almanach renfermera une partie littéraire à laquelle tous les étudiants belges et étrangers sont appelés à collaborer par l'envoi d'articles inédits traitant de questions historiques, politiques ou littéraires. Les manuscrits doivent être adressés, avant le 10 novembre, au secrétariat, rue Guinard, 18.

Le premier des trois concerts classiques, fixé à samedi prochain, à la Grande-Harmonie, sera intéressant et varié. On y entendra notamment le Trio de Schubert en *si bémol*, joué par Mlle Soldat, MM. Paderewski et Jacobs, la *Fantaisie* de Schumann, diverses compositions de Chopin et de Liszt par M. Paderewski, des œuvres de Vieuxtemps, Spohr et Zazucky par Mlle Soldat, etc.

La *Société Wallonne* vient de s'entendre avec le *Cercle Liégeois* de Liége, pour une représentation, mercredi 31 octobre (veille de la Toussaint), à 7 1 2 heures du soir, au théâtre Molière.

Programme : *Les Avinteures da Nanol*, comèdeie vaud'ville è 2 akes, da Alph. Tilkin ; *Vât mîx tärd qui mâie*, comèdeie vaud'ville è 1 ake, da Alph. Tilkin (pièce corronneie) ; *les Pèheux*, tavlai populaire corronné da J.-B. Meunier ; plus un intermède, avec le concours de M. Maurice Adam.

On annonce de Paris la mort du peintre Feyen-Perrin et du sculpteur Longepied, tous deux habitués fidèles des Salons et en possession d'une assez notable renommée.

M. Feyen-Perrin s'adonnait aux Cancalaises, invariablement. M. Longepied a décroché, il y a quelques années, le prix de Salon avec un *Pêcheur retrouvant dans ses filets la tête d'Orphée*. Son groupe l'*Immortalité* est au Luxembourg. Il est aussi l'auteur du monument de la ville de Provins et de la statue de Danton.

L'oratorio *Lucifer* de Peter Benoit (poème de M. Emmanuel Hiel) qui fut exécuté, on s'en souvient, au Trocadéro, grâce à la généreuse initiative de feu le duc de Camposelice, alias Reubsaet, sera interprété à Londres, le 18 janvier 1889, par la Société des chœurs de l'Albert Hall, sous le patronage de la reine d'Angleterre et la présidence du duc d'Edimbourg. La traduction anglaise est de Mme Butterfield-Wood. Les solistes seront Mme Lemmens-Sherrington, MM. Heusler, Emile Blauwaert, l'interprète habituel des œuvres de Benoit et Henri Fontaine, professeur à l'Ecole flamande de musique d'Anvers.

A ces renseignements, ajoutons l'annonce de l'exécution prochaine d'une nouvelle œuvre de l'auteur de *Lucifer*, projetée pour le mois de mai prochain à Anvers, à l'occasion du 25e anniversaire d'existence de la société de musique de cette ville, dont Peter Benoit est le chef depuis 23 ans.

La nouvelle œuvre est intitulée *de Rijn*, poème de Julius De Geyter.

L'Association artistique d'Angers, qui a commencé, le 14 octobre, sa douzième année et donné son 309e concert populaire, vient de faire connaître le programme de ses concerts de la saison. Tout en faisant réentendre les œuvres classiques consacrées qui font partie de son répertoire, elle a l'intention de s'appliquer surtout à l'interprétation des chefs-d'œuvre peu connus en France de la littérature symphonique : les symphonies de Schumann, la belle symphonie en *ut* de Schubert ; une symphonie de Weber, puis la symphonie en *mi* mineur de Hiller ; la quatrième symphonie de Svendsen. Elle fera entendre aussi la symphonie de Saint-Saëns (probablement sous la direction de l'auteur), la *Léonore* de Raff, la *Sérénade* de Brahms et quelques-uns des poèmes symphoniques de Liszt. Une partie de ses programmes sera consacrée à la musique russe, depuis Glinka jusqu'aux compositeurs contemporains.

Les compositeurs, les virtuoses et les chanteurs qui ont promis de faire, ou pour la plupart de refaire, le pèlerinage artistique d'Angers sont : MM. Bourgault-Ducoudray, Cahen, Chabrier, Th. Dubois, C. Franck, Benjamin Godard, d'Indy, Victorin Joncières, Lalo, J. Massenet, Fr. Thomé, Widor, Wormser ; Mmes Boidin-Puisais, Fleschelle (violoncelliste), Roger-Miclos, Steiger ; MM. Auguez, Hasselmans, Jenö Hubay, Mariotti, Marsick, Philipp, Ysaye frères, etc., etc.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 73, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : Rue des Minimes, 10, Bruxelles.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale, 15, Bruxelles.* *Rue Lafayette, 123, Paris.*

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano)

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

EN VENTE

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET A LA

MAISON SCHOTT, MONTAGNE DE LA COUR

LE THÉATRE DE BAYREUTH

PAR

OCTAVE MAUS

Plaquette artistique de luxe, illustrée par MM. H. DE GROUX et AM. LYNEN, tirée à 80 exemplaires sur beau papier vélin, à 5 francs et 10 exemplaires sur papier impérial du Japon, à 10 francs.

Vient de paraître :

Notes sur la Littérature moderne

(*deuxième série*)

Par FRANCIS NAUTET

Un vol. in-18 de 400 pages. — En vente chez Mme Ve Monnom, 26, rue de l'Industrie et dans les principales librairies.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 45. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 4 NOVEMBRE 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

A LA MÉMOIRE DE CHARLES-HENRI DE TOMBEUR. — LES MAITRES CHANTEURS. — UN ANNIVERSAIRE. — ASSOCIATION DES ARTISTES-MUSICIENS. *Premier concert.* — PREMIÈRE SÉANCE DE MUSIQUE HISTORIQUE. — « MADAME BOVARY » ET « LES FLEURS DU MAL ». — LA CRITIQUE THÉATRALE. JUGÉE PAR HENRY BECQUE. — LIVRES. — THÉATRE DU VAUDEVILLE. — PETITE CHRONIQUE.

A LA MÉMOIRE
DE
CHARLES-HENRI DE TOMBEUR

Il y a un an, nous annoncions la mort de Charles de Tombeur, volé à la vie à 23 ans, et nous disions combien cet esprit d'élite emportait d'espérances (1). Le douloureux anniversaire vient d'être célébré par un groupe d'amis qui savent se souvenir. Autour du monument funèbre que la pieuse sympathie des confrères de l'écrivain a fait ériger, se sont réunis, le 20 octobre, une centaine d'hommes de lettres, de journalistes, de personnages politiques, mêlant leurs regrets.

M. Louis Degueldre, ancien collaborateur de Charles de Tombeur, a rappelé la carrière littéraire de son ami. MM. Royer, président de la *Jeune Garde progressiste*, et Georges Lorand, rédacteur en chef de *la Réforme*, ont apprécié ensuite Charles de Tombeur au point de vue politique.

Voici celui de ces trois discours qui concerne l'homme de lettres :

MESSIEURS,

Lorsqu'après une longue vie consacrée aux travaux de l'Esprit, un homme de valeur, une haute intelligence disparaît, nous éprouvons une peine sincère de la perte de cet homme dont les œuvres ont mérité notre respect, — si pas notre admiration. Mais au moins celui-ci ne meurt que matériellement ; son œuvre reste pour perpétuer son souvenir et marquer la place qu'il occupait dans l'Humanité. Tandis que si la mort enlève, au début de la vie intellectuelle, un jeune homme plein de vaillance, d'enthousiasme et de talent, alors que ses facultés approchaient seulement de la puissance de la maturité, notre affliction est plus poignante par les regrets que nous éprouvons de voir de belles et nobles facultés anéanties, avant la production des œuvres qui devaient les signaler.

La mort de Charles de Tombeur nous a causé cette douleur. Nous l'avons pleuré non seulement comme ami ou comme camarade, parce que son cœur était bon, franc, loyal et généreux, son esprit pétillant de jeunesse, mais aussi parce que sa valeur était si évidente que tous nous lui avions assigné dans l'avenir une place marquante dans la carrière des lettres qu'il choisit sous l'incitation d'une impérieuse vocation.

Peu de jeunes hommes furent doués d'initiative et de faculté

(1) Voir *l'Art moderne*, 1887, p. 331.

créatrice comme l'était Charles de Tombeur, et peu d'écrivains eurent sa précoce maturité de style, — un style net, clair, sanguin, plein de relief, où déjà l'on pouvait distinguer une originalité, l'indice d'une personnalité future.

Dès son entrée à l'Université il avait acquis une popularité et une autorité rares parmi les étudiants. Il y était arrivé avec toutes les illusions des nouveaux venus et son besoin d'activité trouvait une satisfaction dans les assemblées et les cercles d'étudiants dont il suivait assidûment les séances, et où sa parole verveuse et entraînante était écoutée avec sympathie.

Il avait 19 ans lorsque, par la fondation de *l'Etudiant* — qu'il dirigea pendant près de deux années — il appela plus spécialement sur lui l'attention de ses condisciples. Et ce journal prit sous sa direction une allure littéraire si correcte et si nouvelle que bientôt il fut remarqué même en dehors de l'Université. De Tombeur s'y était attaché avec son absolu dévouement, veillant sur ce journal comme s'il eût été un organe de la plus haute importance. — Ses articles y sont nombreux, les uns purement littéraires, la plupart politiques, et dans ceux-ci, où quelquefois il se montre pamphlétaire vigoureux, éclate sa généreuse et sincère foi de jeune démocrate.

Un an après il réalisait sa plus chère espérance en fondant *la Basoche*. Ici, comme à *l'Etudiant* où il avait su assurer à son journal un texte toujours intéressant et souvent digne d'être relu, il fut entouré dès le début d'une pléïade d'écrivains qui mirent *la Basoche* en vedette parmi les revues assez nombreuses qui paraissaient en ce moment.

Ce qui distingua *la Basoche*, tout imprégnée du large esprit de Charles de Tombeur, c'est son éclectisme artistique; elle n'était pas confinée dans une formule d'art donnée, elle n'était l'organe d'aucune chapelle, mais toutes les tendances d'art y étaient reçues. C'est ainsi que l'école symboliste y trouva l'hospitalité, défendue par de Tombeur qui agissait non pas en croyant ou en prophète, mais en artiste compréhensif et respectueux. Sans vouloir prendre parti pour ou contre cette école dont les tentatives ont provoqué de si ardentes et de si âpres polémiques, il m'est permis d'invoquer, comme un témoignage de générosité de son intelligence artistique, cette protection impartiale que de Tombeur accorda à un art proscrit et raillé presque par tous.

Il me reste à vous rappeler ce que fut notre ami comme journaliste. Tandis qu'il dirigeait *l'Etudiant* et *la Basoche*, il écrivait déjà au *National belge* où il a laissé surtout des chroniques théâtrales. Il reprit ce rôle de chroniqueur, plus tard, à *la Réforme*, et ses chroniques, absolument originales par la tournure d'esprit et l'esthétique qu'il semble suivre, sont parmi les meilleures choses qu'il ait pu écrire. S'il est possible de contester à leur auteur une profonde science critique, il est incontestable qu'il juge droit et juste, grâce, sans doute, à un jugement d'intuition qui complétait ses étonnantes aptitudes littéraires.

A *la Réforme* il ne tarda pas à être appelé au poste honoré et difficile de secrétaire de la rédaction. Ici encore il se dévoua corps et âme, s'absorbant dans la terrible besogne qu'il avait assumée, ne ménageant ni ses peines ni ses forces, heureux de pouvoir exercer ses aptitudes de créateur dans un des grands organes de la presse, nouveau-né dont il pressentait l'importance future. Mais ses forces le trahirent; depuis longtemps il s'était surmené, s'adonnant à trop d'occupations diverses, et les fatigues excessives qu'il voulut subir pour se montrer digne de son nouveau poste durent contribuer à le livrer à la maladie dont les germes minaient depuis longtemps sa robuste santé, et qui l'emporta après quelques jours d'agonie.

Ainsi fut noblement remplie la trop courte carrière de Charles De Tombeur.

Ce que ses amis ont voulu honorer en lui, par l'érection de ce monument modeste, c'est le chef de file vaillant d'un groupe nombreux de jeunes qui vint grossir le bataillon littéraire, c'est sa vie toute consacrée aux luttes de la parole et de la plume pour l'art et les lettres, et aussi pour ses convictions de démocrate. Ce monument n'est pas une apothéose, c'est une pierre de souvenir, et notre souvenir est bien mérité par de Tombeur, qui mourut prématurément pour n'avoir pas suffisamment proportionné à ses forces les travaux trop nombreux auxquels le sollicitait sans trêve sa brillante intelligence, et qui semblait destiné à occuper un jour un rang distingué dans notre monde littéraire.

Les Maîtres-Chanteurs

Triomphalement s'allonge, sur la scène de la Monnaie, bannières au vent, le cortège des Maîtres-Chanteurs, aux acclamations du public. Sûrs d'eux-mêmes, aimantés au courant de sympathie qui, de la salle, passe par dessus la rampe, les interprètes affirment, de plus en plus, une réelle supériorité. Et la foule, attentive et charmée, témoigne aux artistes, par des ovations deux et trois fois répétées, qu'elle sait reconnaître le mérite d'une exécution artistique. Où sont les sifflets imbéciles d'antan? L'infinie poésie de l'œuvre, la grandeur de ses lignes, le pittoresque de son cadre et jusqu'à la finesse de son ironie, et jusqu'au symbolisme discret qui lui donne sa haute portée philosophique, paraissent compris d'un auditoire désormais ouvert aux concepts d'art et qui répugne aux infantiles manifestations de jadis.

C'est une joie et une récompense, enfin! pour ceux qui, depuis le jour où le soleil d'art nouveau a lui au théâtre, se sont réchauffés à ses rayons.

Une part importante de ce décisif triomphe revient aux musiciens de sérieuse valeur qui forment l'orchestre de la Monnaie. Il serait difficile d'obtenir ailleurs ce que M. Joseph Dupont a tiré d'eux pour cette œuvre que tous aiment d'enthousiasme : la fermeté et la précision, la douceur et la souplesse. On sent qu'une seule pensée anime ces quatre-vingts musiciens que la nécessité emprisonne trop souvent, de huit heures à minuit, en des rabâchages séniles qu'ils suivent d'un archet distrait. Du fond de la grande caisse d'harmonie où ils résident, ils sont la chair et le sang de ces *Maîtres-Chanteurs* merveilleusement restitués. L'adorable poésie de la nuit, au deuxième acte, cette trame tissée en dentelles de brouillards argentées de lune, dans laquelle, étroitement accouplés, les harpes, et les flûtes, et le hautbois, et les violoncelles soupirent d'ineffables vers d'amour, les très artistes musiciens de l'orchestre l'ont exprimée à miracle. Ce n'est plus une tentative, ce n'est plus un à peu près : c'est une réalisation complète, la plus haute réalisation d'art lyrique atteinte en Belgique.

Quelques détails de mise en scène à revoir, quelques jeux de scène à rectifier, et plus saisissante encore serait l'évocation des épisodes populaires dont la comédie de Wagner déroule le pittoresque tableau. Au troisième acte, par exemple, quand la foule

environne l'estrade sur laquelle prennent place les Maîtres-Chanteurs et entonne l'admirable choral à la gloire de Sachs, une disposition plus artistique des groupes s'impose. Au lieu de ranger symétriquement les gamins devant le peuple, pourquoi ne pas les distribuer parmi les choristes, ainsi que cela se faisait à Bayreuth, où l'œil était charmé par l'imprévu de la figuration? Des progrès sérieux ont été réalisés déjà à cet égard, et sans doute les représentations des Meininger n'ont-elles pas été sans influence sur le résultat atteint. Mais il y a encore beaucoup à faire, et l'on peut espérer que les directeurs de la Monnaie persévèreront dans leur actuel souci artistique.

Durant le choral, tous les hommes placés sur l'estrade, à l'exception de Sachs, doivent se lever et demeurer tête nue : ce détail, qui a échappé au metteur en scène, ajoute à la solennité de l'épisode. Il est spécialement indiqué dans la partition.

Le cortège des corporations est bien réglé, mais on pourrait donner aux choristes qui le composent plus de caractère et éviter, en disposant différemment les groupes, la monotonie de trois entrées successives presque semblables. A Bayreuth, par exemple, les tailleurs entraient en se tenant par le bras. L'un d'eux imitait une claudication. Chacun jouait un personnage, et le geste était en rapport avec le physique du bonhomme. Est-ce trop exiger des choristes et figurants bruxellois? Mais ne savons-nous pas qu'en quelques leçons les régisseurs des Meininger étaient arrivés à obtenir des petits soldats belges, dans *la Pucelle d'Orléans*, dans *Jules César*, presque tout ce qu'ils exigeaient de leurs propres figurants?

Au deuxième acte, durant la sérénade, le groupe de Walter et d'Eva n'est pas assez dissimulé. Peut-être la lumière, très atténuée, que projette sur eux la rampe est-elle trop vive encore. Il est inadmissible que Beckmesser ne s'aperçoive point de leur présence, et dès lors toute illusion est détruite. Le banc sur lequel ils prennent place pourrait être abrité par un buisson qui les dérobât aux regards.

L'entrée de la foule, à la fin du même acte, est trop calme. Le peuple doit arriver par petits détachements inquiets, affairés, et envahir peu à peu la scène pour prendre part à la grande bagarre.

Terminons ces notes sommaires par quelques indications aux artistes. Au premier acte, quand Walter paraît devant les maîtres, c'est à eux, et non au public qu'il doit s'adresser pour leur dire : « Au coin du feu, durant l'hiver... » M. Engel est assez artiste pour le comprendre.

Au deuxième acte, M. Renaud néglige un jeu de scène qui ne manquait jamais son effet à Bayreuth. Quand Beckmesser accorde sa guitare, l'orchestre fait entendre un trille ironique qui, brusquement, descend d'un demi-ton. M. Friedrichs, l'excellent interprète du rôle, abaissait aussitôt son instrument, et la simultanéité de ce mouvement avec la modification chromatique était vraiment plaisante.

L'artiste qui a remplacé M. Isnardon dans le rôle du Veilleur de nuit manque de bonhomie. Le costume du personnage était, à Bayreuth, beaucoup plus caractéristique. Il se composait, si nos souvenirs sont exacts, d'une houppelande et d'un bonnet de fourrure dont la seule apparition excitait à la gaieté. Le grimage était, lui aussi, tout différent. Le Veilleur, c'était, là-bas, un vieux bonhomme cassé infiniment comique, et non pas l'élégant « policeman » qui, à Bruxelles, chante d'une voix solennelle :

Bonnes gens, il est dix heures,
Enfermez-vous dans vos demeures.

Dernière observation : ne pourrait-on obtenir de Mlle Cagniart, l'intelligente interprète du rôle d'Eva, qu'au deuxième tableau du troisième acte elle s'intéressât un peu à ce que chante son fiancé, en ce suprême et décisif concours d'où va dépendre sa vie? Qu'elle imite son camarade Seguin, toujours en scène, toujours préoccupé de son rôle et qui trouve moyen, à chaque représentation, de creuser celui-ci davantage et de le restituer d'une façon plus vivante et plus complète.

UN ANNIVERSAIRE

En commémoration du premier ouvrage que publia Camille Lemonnier, voici vingt-cinq ans, douze artistes, — écrivains et peintres, — s'assirent dimanche dernier à la table de l'homme de lettres, en sa paisible retraite de La Hulpe, et cordialement fêtèrent, dans une intime communion d'idées et d'affections, ce glorieux anniversaire. Ils offrirent à Camille Lemonnier un album dont chaque page portait une œuvre signée du nom de l'un d'eux ou de quelque ami absent. Sur la couverture, l'inscription suivante fixait la signification de ce présent :

A CAMILLE LEMONNIER
EN SOUVENIR
DE
VINGT-CINQ ANNÉES DE COMBATS LITTÉRAIRES
ET DE VICTOIRES
1863-1888

L'un des assistants porta en ces termes la santé de l'écrivain :

« Cher ami Camille Lemonnier, il y a donc vingt-cinq ans que parut ton premier livre, bourgeon du bel arbre que devint ta vie littéraire.

« Et nous voici quelques-uns, très petit nombre, — pour dire, autant que le peuvent la pensée et la parole infirmes, ce qui apparaît dans l'âme obscure, regardée, les yeux fermés, par elle-même s'absorbant en des méditations de juge, lorsqu'elle s'efforce à symboliser, par une effigie et une devise de médaille, la résultante de si divers, si multipliés et si opiniâtres travaux.

« Il y a vingt-cinq ans! Sur nos champs littéraires belges, le brouillard dense de l'inconscience artistique, la grise et amorphe uniformité d'une écriture de banalité et de misère stratifiant ses couches insipides d'universel ennui. Une crainte douloureuse que cette nuit de brume durerait, durerait. Nulle clarté matinale surgissante atténuant l'étroit horizon morose. Le froid polaire sur un désert morne.

« C'est alors qu'imprévu, premier jet d'une boréale aurore, fusa l'écrit qui rompit la virginité de ton jeune génie, et qui éclata, et qui retomba en paillettes brillantes. Certes, qui fut attentif au météore par lequel fut ainsi déchirée l'opacité triste de notre atmosphère, put espérer qu'enfin c'était le jour et la délivrance!

« Mais à quel point par ta force et ton abondance, aucun ne l'aurait osé croire. Non, aucun à quel point la lumière fut répandue, et la vie épanchée en germes puissants. Ce fut le signal strident éveillant la multitude, l'arrachant à la torpeur de ses rêves lourds de vide et, par les coups de trompette que furent tes livres, l'excitant sans répit aux enthousiasmes littéraires.

« Oui, en cette patrie maussade, tu as été l'initiateur vrai. Par toi l'aptitude à aimer les œuvres de la plume s'est délivrée de sa chrysalide. Même ceux qui décidèrent de ne pas t'admirer, te durent la faculté d'admirer les autres. Tu donnas la parole aux muets, tu fis marcher les paralytiques. Même ceux qui ne se levèrent que pour marcher sur toi, même ceux qui ne parlèrent que pour te renier.

« A nous tes amis tu apparais,— à tous en la saison de justice tu apparaîtras, — comme le fondateur, l'instaurateur et le propagateur. Je le grave ici dans l'exergue de ta médaille. Et tu en as les qualités nobles : la Bonté, la Force, la Vaillance. Je l'exprime aussi sur cette médaille en y frappant ton profil de lion paisible.

« Vingt-cinq ans! et déjà tant de fruits hespéridiens adornant les ramures de l'opulence de leur poids lourd. Vingt-cinq ans! long intervalle dans la vie humaine si courte comme tout ce qui finit, mais qui pour toi a été l'avenue menant à l'édifice solide destiné à loger ta maturité, riche des armes d'Achille conquises et prêtes pour les décisifs combats.

« Car tu n'as point fini. Les héroïques n'achèvent que pour monter plus haut. Nous, tes Leudes, attendons les nouvelles entreprises. C'est pour ajouter la joie de te sentir aimé à ta joie de te sentir créateur que nous sommes en groupe au poteau qui marque le terme d'un stade glorieux de ta vie et le commencement d'un autre glorieux stade.

« Hymne et prière avant les batailles prochaines, que les paroles montant de nos cœurs à nos lèvres soient pour toi, le Chef, ce qui remercie et ce qui excite, le souffle frais qui repose et le breuvage réconfortant. Que dans ces verres tendus vers toi par les mains fraternelles de tes compagnons de mêlée, elles tombent, ces paroles ailées, comme les pétales de fleurs magiques changeant en philtre le vin que nous allons boire à ton passé qui se couche, à ton avenir qui se lève, double soleil sur ton large horizon.

« A La Hulpe, dimanche 28 octobre 1888. »

Et durant tout le repas, ce fut, dans l'affectueux épanchement des cœurs, l'incessante arrivée des télégrammes de félicitations apportant, parmi les fleurs qui fêtaient l'homme de lettres, l'écho d'admirations et d'amitiés ferventes.

Association des Artistes-Musiciens

PREMIER CONCERT

Deux parts, selon l'usage immémorial, en ce premier concert des *Artistes* : l'une abandonnée à la virtuosité, l'autre réservée à l'exécution d'œuvres symphoniques nouvelles.

Les vocalises, fusées, trilles et points d'orgue de Mme Melba ont été accueillies avec transport. Nécessairement rappelée après la valse de *Roméo et Juliette*, la cantatrice a ajouté au programme la chanson anglaise : *Home, sweet home*, saluée par de frénétiques applaudissements.

Un violoncelliste de talent, M. Antoon Bouman, et une aimable pianiste, Mlle Dratz, ont complété cette partie de la séance. C'est sur le clavi-harpe que s'est fait entendre la jeune artiste, le clavi-harpe : instrument nouveau, mi-harpe, mi-piano, appelé à rendre de réels services dans les orchestres, mais qui nous paraît, comme instrument de concert, d'utilité contestable. Ses grêles sonorités évoquent le souvenir du clavecin, dans les basses surtout : les notes élevées sont celles d'une harpe. Il en résulte, par moments, une impression étrange : on croit entendre, au lieu d'un instrument unique, deux instruments, une harpe et un piano médiocre, celui-ci servant d'accompagnement à celle-là. Qui donc a dit que de beaux bras nus de harpiste rendaient seuls la harpe supportable? Le clavi-harpe, à cet égard, a l'inconvénient de transformer en de monotones martèlements la suprême élégance des mouvements de jadis : inconvénient sérieux, qui suffirait à l'empêcher d'être adopté.

Accouplé à une harpe, le nouvel instrument remplit un rôle utile, et sa sonorité est agréable : on en a fait l'essai au théâtre de la Monnaie, notamment pour l'exécution des *Maîtres-Chanteurs*, et l'épreuve a été très satisfaisante.

Deux œuvres symphoniques sollicitaient l'attention des musiciens : une *Aubade* en deux parties, de pimpante allure, pour flûte, hautbois, clarinette, basson, cor et quatuor, par Edouard Lalo, et une *Suite* pour orchestre de Fernand Leborne.

M. Leborne, disciple de Massenet, puis élevé à l'école plus austère de César Franck, a une heureuse facilité d'écriture et une parfaite connaissance des timbres de l'orchestre : la *Suite* qu'il a fait entendre aux *Artistes-Musiciens* marque de sérieux progrès et dénote un artiste d'avenir. Elle est divisée en quatre parties, correspondant chacune à une scène de ballet : Entrée-Valse; danse de la bayadère; pas de la Séduction; final : révolte sauvage. Peu de développements, en ces courts tableaux. Une idée musicale exposée, habilement instrumentée, et un point à la ligne. La valse est bien rythmée, la danse de la bayadère d'une jolie couleur châtoyante. Le pas de la Séduction côtoie le ballet traditionnel. Des quatre parties, la dernière est la plus mouvementée et la plus originale. Mais, comme les précédentes, elle est d'inspiration courte. Nous attendons, pour juger complètement M. Leborne, une œuvre de plus longue haleine et de plus large envergure.

Première séance de musique historique.

M. Ernest Huysmans a ouvert mardi dernier, devant un auditoire nombreux et sympathique, la série de concerts historiques qui, l'an dernier, eut tant de succès. Consacrée aux néo-latins, la séance a présenté beaucoup d'intérêt, en sa première partie surtout, composée d'une fort belle sonate de Corelli pour violon, avec accompagnement de piano, violoncelle et contrebasse, d'un émouvant duo de Mario de Gagliano et de chansons diverses de Charles d'Orléans, de François Ier, de Clément Marot, de Clément Jannequin, etc.

Les exécutants : MM. Blauwaert et Huysmans et Mlle Hasselmans, ont donné à ces œuvres le caractère et le sentiment justes. Une ovation spéciale a été faite à M. Blauwaert pour son admirable interprétation de deux fragments de la *Damnation de Faust* : la « Chanson de la puce » et la « Sérénade ».

Mme Blauwaert-Staps et M. Lerminiaux ont eu leur part de succès, l'une comme pianiste de valeur, l'autre comme virtuose habile et musicien sérieux.

MADAME BOVARY et LES FLEURS DU MAL

Mercredi prochain sera jugée à Paris la poursuite dirigée contre Camille Lemonnier pour son œuvre : L'ENFANT DU CRAPAUD.

A ce sujet il est intéressant de reproduire les jugements prononcés il y a plus de trente-et-un ans dans les procès célèbres où Flaubert et Baudelaire ont comparu comme prévenus.

Aujourd'hui que *Madame Bovary* et *les Fleurs du Mal* sont devenus classiques, il est étrange de voir comment les appréciait la magistrature du second Empire.

Qu'y a-t-il de plus étrange et de plus sanglant que la leçon donnée par le temps à ces jugements désormais grotesques, à cette époque louée par la pudibonderie bourgeoise?

Chaque fois que la justice s'est attaquée à l'art, elle a semblé l'écraser sous les phrases grandiloquentes de ses arrêts. En réalité, c'est l'art qui l'écrasait sous le comique qu'il lui réservait dans l'avenir.

Mme Bovary. — Jugement d'acquittement.

7 *février* 1857.

« Attendu que Laurent-Pichat, Gustave Flaubert et Pillet sont inculpés d'avoir commis les délits d'outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs; le premier, comme auteur, en publiant dans le recueil périodique intitulé : *la Revue de Paris*, dont il est directeur-gérant, et dans les numéros des 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1856, un roman intitulé *Madame Bovary*, Gustave Flaubert et Pillet, comme complices, l'un en fournissant le manuscrit, et l'autre en imprimant le dit roman;

« Attendu que les passages particulièrement signalés du roman dont s'agit, lequel renferme près de 300 pages, sont contenus, aux termes de l'ordonnance de renvoi devant le tribunal correctionnel, dans les pages 73, 77 et 78 (no du 1er décembre), et 271, 272 et 273 (no du 15 décembre 1856);

« Attendu que les passages incriminés, envisagés abstractivement et isolément, présentent effectivement, soit des expressions, soit des images, soit des tableaux que le bon goût réprouve et qui sont de nature à porter atteinte à de légitimes et honorables susceptibilités;

« Attendu que les mêmes observations peuvent s'appliquer justement à d'autres passages non définis par l'ordonnance de renvoi et qui, au premier abord, semblent présenter l'exposition de théories qui ne seraient pas moins contraires aux bonnes mœurs, aux institutions qui sont la base de la société, qu'au respect dû aux cérémonies les plus augustes du culte;

« Attendu qu'à ces divers titres l'ouvrage déféré au tribunal mérite un blâme sévère, car la mission de la littérature doit être d'orner et de récréer l'esprit en élevant l'intelligence et en épurant les mœurs, plus encore que d'imprimer le dégoût du vice en offrant le tableau des désordres qui peuvent exister dans la société;

« Attendu que les prévenus, et en particulier Gustave Flaubert, repoussent énergiquement l'inculpation dirigée contre eux, en articulant que le roman soumis au jugement du tribunal a un but éminemment moral; que l'auteur a eu principalement en vue d'exposer les dangers qui résultent d'une éducation non appropriée au milieu dans lequel on doit vivre, et que poursuivant cette idée, il a montré la femme, personnage principal de son roman, aspirant vers un monde et une société pour lesquels elle n'était pas faite, malheureuse de la condition modeste dans laquelle le sort l'aurait placée, oubliant d'abord ses devoirs de mère, manquant ensuite à ses devoirs d'épouse, introduisant successivement dans sa maison l'adultère et la ruine, et finissant misérablement par le suicide, après avoir passé par tous les degrés de la dégradation la plus complète et être descendue jusqu'au vol;

« Attendu que cette donnée, morale sans doute dans son principe, aurait dû être complétée dans ses développements par une certaine sévérité de langage et par une réserve contenue, en ce qui touche particulièrement l'exposition des tableaux et des situations que le plan de l'auteur lui faisait placer sous les yeux du public;

« Attendu qu'il n'est pas permis, sous prétexte de peinture de caractère ou de couleur locale, de reproduire dans leurs écarts, les faits, dits et gestes des personnages qu'un écrivain s'est donné mission de peindre; qu'un pareil système, appliqué aux œuvres de l'esprit aussi bien qu'aux productions des beaux-arts, conduirait à un réalisme qui serait la négation du beau et du bon, et qui, enfantant des œuvres également offensantes pour les regards et pour l'esprit, commettrait de continuels outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs;

« Attendu qu'il y a des limites que la littérature, même la plus légère, ne doit pas dépasser, et dont Gustave Flaubert et co-inculpés paraissent ne s'être pas suffisamment rendu compte;

« Mais attendu que l'ouvrage dont Flaubert est l'auteur est une œuvre qui paraît avoir été longuement et sérieusement travaillée, au point de vue littéraire et de l'étude des caractères; que les passages relevés par l'ordonnance de renvoi, quelque répréhensibles qu'ils soient, sont peu nombreux si on les compare à l'étendue de l'ouvrage; que ces passages, soit dans les idées qu'ils exposent, soit dans les situations qu'ils représentent, rentrent dans l'ensemble des caractères que l'auteur a voulu peindre, tout en les exagérant et en les imprégnant d'un réalisme vulgaire et souvent choquant;

« Attendu que Gustave Flaubert proteste de son respect pour les bonnes mœurs, et tout ce qui se rattache à la morale religieuse; qu'il n'apparaît pas que son livre ait été, comme certaines œuvres, écrit dans le but unique de donner une satisfaction aux passions sensuelles, à l'esprit de licence et de débauche ou de ridiculiser des choses qui doivent être entourées du respect de tous;

« Qu'il a eu le tort seulement de perdre parfois de vue les règles que tout écrivain qui se respecte ne doit jamais franchir, et d'oublier que la littérature, comme l'art, pour accomplir le bien qu'elle est appelée à produire, ne doit pas seulement être chaste et pure dans sa forme et dans son expression;

« Dans ces circonstances, attendu qu'il n'est pas suffisamment établi que Pichat, Gustave Flaubert et Pillet se soient rendus coupables des délits qui leur sont imputés;

« Le tribunal les acquitte de la prévention portée contre eux et les renvoie sans dépens. »

Jugement condamnant les Fleurs du Mal.

20 *août* 1857.

En ce qui touche le délit d'offense à la morale religieuse, attendu que la prévention n'est pas établie, renvoie les prévenus des fins des poursuites;

En ce qui touche la prévention d'offense à la morale publique et aux bonnes mœurs :

Attendu que l'erreur du poète dans le but qu'il voulait atteindre et dans la route qu'il a suivie, quelque effort de style qu'il ait pu faire, quel que soit le blâme qui précède ou qui suit ses peintures, ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur, et qui, dans les pièces incriminées, conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur;

Attendu que Baudelaire, Poulet-Malassis et de Broise ont commis le délit d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs;

Savoir : Baudelaire en publiant, Poulet-Malassis et de Broise, en publiant, vendant et mettant en vente à Paris et à Alençon l'ouvrage intitulé : *Les Fleurs du Mal*, lequel contient des passages ou expressions obscènes ou immorales.

Que lesdits passages sont contenus dans les pièces portant les nos 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil;

Vu l'art. 8 de la loi du 17 mai 1819, l'art. 26 de la loi du 26 mai 1819;

Vu également l'art. 463 du Code pénal;

Condamne Baudelaire à 300 francs d'amende; Poulet-Malassis et de Broise chacun à 100 francs d'amende;

Ordonne la suppression des pièces portant les nos 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil (1);

Condamne les prévenus solidairement aux frais.

La critique théâtrale,

jugée par Henry Becque.

L'auteur de *la Parisienne* et des *Corbeaux* égratigne, dans la préface qu'il vient d'écrire pour le dernier volume des *Premières illustrées*, la chronique théâtrale parisienne. C'est sans doute dangereux au point de vue de la revanche que pourront prendre ces messieurs de la Critique sur le dos des *Polichinelles*, la future œuvre dramatique de M. Becque. Mais ses coups frappent au bon endroit. Et ce qu'il dit pour la France, on peut le redire pour la Belgique. Qu'on en juge :

« Je crois bien, écrit-il, que la chroniqne théâtrale, au lieu de gémir sur notre impuissance, pourrait s'employer plus utilement. Elle pourrait attaquer les directeurs, par exemple; surveiller l'Odéon, qui devient une société anglo-française; elle pourrait prendre en main des créations excellentes, comme le Théâtre-Libre; elle pourrait, je ne dis pas être favorable aux débutants, mais seulement les écouter.

Je viens de nommer le Théâtre-Libre de M. Antoine et je l'ai bien fait exprès. Voilà un directeur vraiment jeune, vraiment cultivé, avec une perception très fine de toutes les choses du théâtre; des auteurs convaincus et dont le désintéressement ne fait pas de doute; une troupe pleine d'ardeur qui possède deux qualités inestimables, la simplicité et le naturel; dès que cette maison d'art a été ouverte, tout le public lettré y est accouru et, il faut bien le dire, il n'y a eu de vie dramatique, l'hiver dernier, que chez elle. La chonique théâtrale a pris les choses autrement. Elle est entrée là, comme une matrone, comme un corps enseignant; à la première indécence, elle a fait mine de se retirer. Toutes ces tentatives si intéressantes, qui le seraient seulement par leur tournure d'esprit et le coin qu'elles découvrent, l'ont scandalisée. « Théâtre de l'Avenir », a-t-elle fait dédaigneusement, sans songer que du même coup elle atteignait l'avenir du théâtre. Entre temps on lui a donné la *Puissance des Ténèbres*, du grand Tolstoï. Peut-être est-ce la plus haute conception de la misère et du crime que nous ayons jusqu'ici. Bah! d'un trait de plume la *Puissance des ténèbres* a été rayée du registre dramatique et par qui, par les mêmes hommes qui regrettent Pixéricourt, commentent Gaboriau et nous apprennent les lois définitives du mélodrame.

Je sais tout ce qu'on peut dire de l'Ecole nouvelle. Elle tient pour la vie et la vie n'est pas toujours bien réjouissante. Elle aime la vérité qui a peut-être besoin de choix et de ménagements. En même temps elle voudrait substituer ses conventions aux conventions précédentes et nos raisonneurs ne peuvent pas se mettre ça dans la tête. Mais toutes les formes d'art ont leur prix et le droit de se manifester, celle-là surtout qui vient de renouveler le roman. Elle n'est que trop sincère et ne pense pas une minute à *épater* son monde. Elle n'est ni une mode ni une pose, encore bien moins une *fumisterie*. Elle est un état littéraire qui correspond bien certainement à un état social.

Je parle là de l'Ecole nouvelle en spectateur, en critique, et justement comme la chronique théâtrale devrait le faire. Je ne suis pas plus aveuglé qu'il ne faut. J'irai même plus loin. Si un poète inspiré surgissait tout à coup et nous donnait le *Cid* d'aujourd'hui, ce n'est pas moi qui m'en plaindrais. Mais il faut attendre qu'il vienne et que le grand art, pour reparaître, ait trouvé son expression. Jusque-là la chronique théâtrale pourra déplorer, soupirer, rougir même, elle n'obtiendra rien. Les brocanteurs de l'idéalisme ne compteront pas; les épiciers de l'imagination ne compteront pas; et cette pauvre Mme Adam elle-même, qui rêve maintenant sur le divin, c'est bien drôle, en sera pour ses succès d'apocalypse.

Lorsque l'on suit la critique et qu'on la juge à son tour, on reste stupéfait devant cet éternel rabâchage. L'histoire de l'art n'est qu'une lutte entre les talents originaux et les esprits routiniers. La critique le sait et elle recommence toujours. Les talents originaux ne relèvent que d'eux-mêmes; on les écrase mais on ne les soumet pas; quand ils se modifient par hasard, ils ne cèdent encore qu'à leur inspiration. La critique sait bien cela et elle recommence toujours. Enfin, si on ne peut pas demander à toutes les œuvres d'être humaines, ce serait trop beau, il est indispensable qu'elles portent la marque de leur époque; qu'elles soient une note et une date. La critique le sait bien encore, elle sait tout cela, elle l'a écrit elle-même bien des fois, et elle recommence toujours. Comment la chronique théâtrale ne comprend-elle pas qu'elle se retire le pain de la bouche, qu'elle met sa postérité sur la paille, en voulant enlever à une période d'art son caractère particulier, ce caractère qu'elle recherchera si laborieusement plus tard, qui sera pour elle une nouvelle source d'études, d'erreurs et de piquantes absurdités ».

(1) XX, Les bijoux : La très chère etait nue...; XXX, Le léthé : Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde.. ; XXXIX, A celle qui est trop gaie : Ta tête, ton geste, ton air Sont beaux comme un beau paysage...; LXXX, Lesbos : Mère des jeux latins et des voluptés grecques...; LXXXI, Femmes damnées : A la pâle clarté des lampes languissantes...; LXXXVII, Les métamorphoses du vampire : La femme cependant de sa bouche de fraise...

Livres

L'Illusion, par J. Lahor. — Paris, Lemerre, 1888.

Les vers que M. J. Lahor a titrés *l'Illusion* sont honnêtes, limpides, sans tare. M. J. Lahor célèbre en alexandrins des idées non excessives, qui sont de méditation courante parmi les gens de lettres et les philosophes. Chansons d'amour mélancoliques et qui seraient les chansons de la mort tout comme certaines chansons de la mort seraient celles de l'amour. Au cours de son livre M. J. Lahor les louange tous deux : la mort aussi bien que l'amour. M. J. Lahor est prolixe. Ses 273 pages d'in-12 bondées de vers ne sont qu'un recueil mais non un livre. Trop de pièces inutiles et mises là uniquement pour faire nombre.

Derniers songes, par F. Poictevin. — Paris, Lemerre, 1888.

Ce sont des notations aussi simples et aussi sincères que celles de *Paysages* qui font le charme des *Nouveaux Songes* de M. Poictevin. Ceux qui se plaignent de la monotonie de ses différents livres, sont les mal venus auprès des artistes pour qui jamais ce qui est subtil, aigu et vécu n'est de surabondance. M. Poictevin est un écrivain d'une originalité nette, plein d'éveil vers cette littérature sans rhétorique, sans drapeaux aux fenêtres ni cortèges vulgaires qui si longtemps, en dépit de toute logique de style, fut en honneur. Désormais la phrase terrera l'idée, adéquate, elle la moulera d'un justaucorps sans dessous truqués, ni remplissages décoratifs. Le premier, M. Poictevin sert de guide et s'engage dans cette voie.

Théâtre du Vaudeville

Coquard et Bicoquet.

Un très bizarre assassin qui se serait tué lui-même, une aubergiste sans cesse offrant sa vertu dont personne n'est friand, une jeune fille romanesque au point de ne vouloir d'un homme qu'à condition qu'il ait tué sa petite douzaine de semblables, un avocat conseillant à ses clients l'aveu pour leur faciliter une villégiature à la Nouvelle, des maris (évidemment !) trompés et se fichant les uns des autres et à travers toutes ces fantaisies de caractères et ces gestes et paroles de fantoches, une histoire qui en vaut une autre et qui jusqu'au troisième acte ne déraille pas, voilà, avec du rire multiple, ici, là, quelques mots drôles, d'autres lestes et, si pas lestes, plats, le passe-port de cet abracadabrant vaudeville vers le succès. Les acteurs, bien que leur chef à tous, Vilano, ne les seconde, s'acquittent gaiement et triomphalement de leurs rôles.

Petite chronique

Mme Clara Schumann, qu'on a eu fréquemment l'occasion d'apprécier à Bruxelles, a célébré la semaine dernière, à Francfort où elle réside, le soixantième anniversaire de son entrée dans la carrière musicale. Le premier concert du Museum, durant lequel on a fêté la jubilaire, était entièrement composé d'œuvres de Schumann : ouverture de *Geneviève*, *Symphonie n° 2*, six chœurs pour voix mixtes, concerto pour piano joué par Mme Schumann. L'apparition de la jubilaire sur l'estrade a été pour elle, dit *le Guide musical*, l'objet d'une ovation émouvante. Tout l'auditoire debout l'a acclamée longuement, tandis que deux dames du chœur lui remettaient une couronne de lauriers en or et argent, avec cette simple inscription : *Leipzig* 20 *octobre* 1828, *Francfort* 27 *octobre* 1888. Après l'exécution du concerto de Schumann, l'enthousiasme de l'assemblée s'est manifesté par de longs et interminables applaudissements. De toutes les parties de l'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Russie, de Belgique et de Hollande, l'artiste septuagénaire a reçu des télégrammes de félicitations, des lettres et des souvenirs.

M. Emile Sigogne donnera, à partir du 9 novembre, un cours, composé de dix leçons, sur Victor Hugo et son œuvre. Les leçons seront formées de l'analyse et de la critique des principales œuvres du grand poète, ainsi que de lectures tirées de ces mêmes œuvres. Le cours aura lieu tous les vendredis, à partir du 9 novembre, de 4 à 5 heures, dans la Salle Kevers, rue du Parchemin, 8.

Le prix du cours est de 20 francs pour les dix leçons, 3 francs pour une leçon. Moitié prix pour les pensionnats et les membres de l'enseignement. On s'inscrit dès maintenant chez M. Emile Sigogne, 74, rue de la Croix, à Ixelles.

La 17e Exposition organisée par l'*Als ik Kan*, s'ouvrira aujourd'hui dimanche à Anvers et durera jusqu'au 9 novembre.

Vers le 15 de novembre reparaîtront les *Ecrits pour l'Art*. Tous les anciens rédacteurs restent. La revue paraîtra à Paris, mensuelle. Peut-être son programme ne changeant pas, une allure plus militante sera jugée opportune. Les *Ecrits pour l'Art* seront envoyés aux quotidiens qui pourront, comme par le passé, commenter certains vers et les disposer en tremplin, pour l'essor de la bêtise journalistique. C'est toujours cela et le spectacle divertit.

M. Edmond Hippeau a découvert dans la collection d'autographes laissée par feu Dentu une bien amusante lettre du compositeur Hervé à un critique, — inutile de le nommer : il est suffisamment désigné, — qui avait fort malmené l'une de ses œuvres :

« Je vous pardonne votre article d'hier, à propos d'*Alice de Nevers* et de son auteur.

Je sais quel degré d'intérêt vous attache à l'un de mes illustres antagonistes : sentiments respectables de nationalité et de religion.

Mais bientôt votre haine pour moi se changera en douce affection, quand vous saurez que votre article m'a décidé à me faire naturaliser Prussien, comme vous, et à embrasser votre foi judaïque.

Pourtant, avant de faire ce dernier pas, il y a une petite formalité de baptême à remplir qui me rend rêveur, bien que je soupçonne qu'elle n'ait rien dû vous coûter.

Agréez à l'avance, cher Colonais, l'expression de mes sentiments fraternels.

Hervé. »

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

EN VENTE

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET A LA

MAISON SCHOTT, MONTAGNE DE LA COUR

LE THÉATRE DE BAYREUTH

PAR

OCTAVE MAUS

Plaquette artistique de luxe, illustrée par MM. H. DE GROUX et AM. LYNEN, tirée à 80 exemplaires sur beau papier vélin, à 5 francs et 10 exemplaires sur papier impérial du Japon, à 10 francs.

Vient de paraître :

Notes sur la Littérature moderne

(deuxième série)

Par FRANCIS NAUTET

Un vol. in-18 de 400 pages. — En vente chez Mme Ve Monnom, 26, rue de l'Industrie et dans les principales librairies.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 46. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 11 Novembre 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

La littérature anti-sémitique. — Milenka. — Lettres de Jules Laforgue a un de ses amis. — Premier concert classique. — Néo-impressionnisme. — Chronique judiciaire des arts. — Memento des expositions. — Petite chronique.

LA LITTÉRATURE ANTI-SÉMITIQUE

En même temps que dans tous les pays aryens, par un instinctif accord, certes bizarrement en opposition avec la générosité native de la race, s'établit un irrésistible mouvement anti-sémitique, il y surgit une littérature qui a pour résultat, voulu ou inconscient, de justifier ces antipathies et de les asseoir sur des fondements historiques ou sociaux. Ainsi s'affirme l'inévitable solidarité des ressorts humains pour attaquer ou se défendre. Et cette universalité du fonctionnement des organes est la marque la plus redoutable de la réalité et de la puissance de la révolution qui s'opère.

Rien ne prévaut contre la marée qui monte. Elle a commencé par des soulèvements sauvages faisant éruption dans les classes inférieures. Elle a gagné les régions lettrées moins promptes à se laisser entraîner par le sourd invisible. Il y a maintenant, pour prêcher cette croisade, des apôtres, des pamphlétaires, et, symptôme plus grave, des historiens. La vieille tradition qui, par le plus énorme et le plus stupéfiant malentendu dont il y ait exemple, rattachait le Christianisme, expression nouvelle de la mythologie aryenne, à la religion sémitique par excellence, l'Hébraïsme, est ébranlée. Elle n'a plus d'appui que dans les naïfs préjugés des dogmes catholiques. La monstrueuse erreur qui, durant dix-huit siècles, a fait croire qu'il était possible de souder les idées religieuses d'une race à celle d'une autre race, se dégage. Les études sur les théogonies de l'Inde primitive montrent que c'est dans le Rig-Véda et non dans l'Ancien Testament que sont les origines chrétiennes. La rupture entre des livres sacrés violemment en opposition s'opère et les membres si arbitrairement assemblés vont retrouver leurs vrais tronçons. Le Nouveau Testament retourne se joindre au Rig-Véda. L'Ancien Testament est relié au Coran. Abraham précède Mahomet. Le Christ continue les auteurs anonymes des hymnes védiques. Il ne reste des arbitraires mélanges antérieurs que les funestes effets de l'interpénétration de ces disparates, se manifestant dans le Christianisme aryen par la férocité de certaines institutions religieuses, l'Inquisition, entre autres, née, en effet, dans cette Espagne où longtemps domina le sémitisme et qui semble, arriérée et farouche malgré tous les efforts, irrémissiblement gâtée de sang asiatique et barbare.

Trois livres récents ont affirmé une fois de plus ces tendances, qui sont assurément un des phénomènes les

plus curieux de cette fin de siècle en laquelle se préparent tant d'échéances terribles qu'il faudra vraisemblablement payer au commencement de l'autre. L'*Histoire de la Littérature hindoue, de ses grands poèmes religieux et philosophiques*, par Jean Lahor, pseudonyme du docteur Cazalis, l'auteur de cette curieuse version qui a remis au point le *Cantique des Cantiques*, détruisant la légende d'un hymne d'amour de Salomon à la Reine de Saba, alors que c'est tout simplement un ensemble de chants populaires de berger à gardeuse de chèvres (1). *La Fin d'un monde*, par Drumond, l'impitoyable taon qui perce de son dard et fait rugir Israël. Enfin et surtout la nouvelle traduction de la Bible par E. Ledrain, dont le quatrième volume est mis en vente et dont nous avons plus d'une fois déjà entretenu nos lecteurs (2).

Ce nouveau volume est consacré à l'Hexateuque. Il donne le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, et Josué. Toujours la même méthode vraiment digne de la science moderne : le sens rigoureux, sans phrases; l'œuvre montrée telle qu'elle est, sans ménagements; la brutale vérité de ces écrits primitifs que la conspiration naïve de la foi et de l'art a dénaturés pendant tant de générations pour habiller à l'aryenne, et embellir, des récits et des législations barbares. Plus de travestissements poétiques. Plus de sentimentalité. L'Hébreu comme il fut, comme on le retrouve aux pays où, dans la stagnation du sémitisme, il ne subit point l'aimantation du milieu formé par une autre race.

L'histoire de Iehoschouä ben-Noun (Josué), ministre de Mosché (Moïse), qui passa le Iardèn (Jourdain) et conquit la terre de Canaan, promise aux Benê-Israël par Iahvé (Jéhovah), leur Elohim, racontée de la page 359 à la page 434, est vraiment un bel échantillon et de cette littérature si mal connue et des mœurs de ces sauvages. A elle seule elle suffit à remettre les choses au point et à démontrer le prodigieux glissement amené par les légendes chrétiennes qui l'ont étonnamment adoucie et embellie, la manipulant au point d'en faire le pathétique et glorieux récit dont nous tous, les anciens, aryens élevés dans des écoles où l'histoire sainte était encore la base de l'enseignement, avons conservé la merveilleuse mémoire.

Cela débute par une proclamation de ce Iahvé féroce, Moloch hébreu, qui attribue aux Benê-Israël les terres des tribus paisibles au delà du Iardèn. Iehoschouä la répète aux bandes qu'il commande : « Apprêtez les provisions, car dans trois jours vous franchirez cet Iardèn pour entrer en possession du pays qu'Iahvé, votre Elohim, vous octroie en propriété ».

Il fait partir en secret deux espions qui vont à Ieriho (Jéricho) et s'attardent dans la maison d'une prostituée du nom de Rahab. Les gens de Ieriho veulent les y saisir, mais elle les cache, leur faisant promettre qu'ils l'épargneront si les Benê-Israël prennent la ville. La ville est enlevée et, suivant une coutume qu'ils vont invariablement suivre, les Juifs « vouent au fil de l'épée tout ce qui s'y trouvait, hommes, femmes, enfants, vieillards, bœufs, brebis et ânes », à l'exception de la prostituée et de sa parenté. On abîme la cité dans les flammes.

Peu après, lors d'une tentative de pillage contre Aï, les Hébreux sont mis en fuite. Iahvé, interrogé par Iehoschouä, se plaint qu'on a détourné quelque chose de ce qui eût dû être voué lors du sac de Ieriho. C'était le fait de Akan, fils de Kami, fils de Zabdi bèn-Zérah, de la tribu d'Iehouda. On découvre le pauvre Arabe et tout Israël le lapide, et le brûle, lui, ses fils, ses filles, ses bœufs, ses ânes et son menu troupeau dans la vallée de Akor. « Là dessus la fureur d'Iahvé s'apaise » et on prend Aï. « Quand Israël eut achevé d'égorger tous les habitants soit dans la campagne, soit dans le désert, et qu'il les eut tous, jusqu'au dernier, exterminés par le glaive, il entra dans Aï où il fit tout passer au fil de l'épée. Ceux qui tombèrent ce jour-là furent au nombre de douze mille. Iehoschouä ne retira pas la main qu'il avait étendue avec le javelot, que tous les habitants du bourg ne fussent massacrés ». Seulement les Benê-Israël cette fois réservèrent les bêtes. Iehoschouä incendia Aï dont il fit un monceau de cendres. « Il pendit le roi du bourg à un arbre ».

Vient la légende du soleil arrêté. C'est très peu de chose dans le récit hébraïque que cet épisode célèbre. « Iehoschouä, le jour que celui-ci livra l'Emorite aux Bénê-Israël, cria en leur présence :

> O soleil, arrête-toi sur Guibeön,
> Et toi, lune, sur le val d'Ayyolon.
> Et le soleil s'arrêta,
> Et la lune se tint.

jusqu'à ce que le peuple fut vengé de ses ennemis ». C'est sur ce quatrain qu'a fonctionné tout l'art qui a grandi cette fable aux proportions colossales qui en ont fait une des plus merveilleuses histoires de la Bible.

Les Emorites sont frappés d'une défaite terrible et intégralement massacrés. Iahvé s'en mêle et « dans leur fuite, à la descente de Beth-Horon, des cieux, lance sur eux de grosses pierres, et ceux qui moururent sous la lapidation de cette grêle de pierres furent plus nombreux que ceux qu'égorgèrent les Benê-Israël. » Leurs cinq rois réfugiés dans une caverne sont pendus à cinq arbres. Iehoschouä achève cette belle journée en s'emparant du bourg de Maqqéda, « qu'il fit passer au fil de l'épée avec son roi; il les voua, ainsi que tout être vivant sans en rien épargner ».

(1) Voir *l'Art moderne* n° 11, année 1886.
(2) Voir *l'Art moderne* n° 6, 1887 et n° 8, 1888.

Et les exterminations vont alors leur train avec une verve incomparable.

« Iehoschouä et tout Israël se rendirent de Libna à Lakisch, devant laquelle ils s'installèrent pour lui donner l'assaut. Grâce à Iahvé, qui la lui livra, Israël prit cette ville le second jour d'attaque et la fit passer au fil de l'épée, égorgeant ce qui avait vie en elle, tout comme on avait fait à Libna.

« Sur ce, Oram, roi de Guézer, étant monté au secours de Lakisch, Iehoschouä le défit, lui et son peuple, jusqu'à la complète extermination.

« De Lakisch, Iehoschouä et tout Israël gagnèrent Eglon, en face de laquelle ils établirent leur camp. L'ayant attaquée, ils s'en emparèrent ce jour-là, y firent tout passer au fil de l'épée et en vouèrent le même jour tous les êtres vivants, traitant Eglon tout comme Lakisch.

« De Eglon, Iehoschouä et tout Israël montèrent à Hébron, contre laquelle ils entamèrent la lutte; ils la prirent, la frappèrent du glaive ainsi que son roi, tous ses bourgs, toutes ses bêtes, sans en rien épargner, comme ils avaient fait à Eglon. La ville fut vouée et tout ce qui, en elle, respirait.

« Retournant à Debir avec tout Israël, Iehoschouä en fit l'attaque; il s'en empara ainsi que de son roi, qu'il fit passer au fil de l'épée; il en voua toute âme vivante, sans en rien laisser. Comme il avait traité Hébron, Libna et leurs rois, ainsi traita-t-il Debir et son roi.

« Iehoschouä extermina toute la région élevée, ainsi que le Nédjeb, la Scheféla, les pentes des montagnes avec tous leurs rois, sans en épargner personne, vouant dans ces districts tout ce qui respirait, selon l'ordre d'Iahvé, l'Elohim d'Israël. Tout fut frappé, par Iehoschouä, de Quadesh-Barnéa jusqu'à Ghazza, tout le pays de Goschèn jusqu'à Guibeön. D'un seul coup Iehoschouä s'empara de ces terres et de leurs rois, car Iahvé, l'Elohim d'Israël, combattait pour celui-ci. »

Qu'en dites-vous, lecteur? En voulez-vous davantage? il suffit de poursuivre. A la page 397, le narrateur fait le total des massacres : trente-et-une bourgades, trente-et-un rois, des maires de villages apparemment. Chaque fois place absolument nette.

Voilà la conquête de la terre de Canaan, contrée idyllique. Après cela « Israël se reposa de toute guerre » et on fit le partage du produit de ces abominables rapines. Iahvé y préside.

Telle la base de la nation élue et le fondement de ses droits divins sur le territoire de la Judée. Tel l'aliment longtemps servi aux enfants dans les écoles comme exemple de la puissance divine et de la protection irrésistible qu'elle donne à ses favoris. Au fond, et en vérité, rien que les horreurs de pillards arabes, issus du désert où ils erraient depuis quarante ans, depuis la sortie d'Egypte, se jetant en forcénés sur des agglomérations paisibles.

MILENKA

Après avoir triomphé devant le public de musiciens et d'amateurs qui constitue l'auditoire des *Concerts populaires*, la très jolie, très turbulente, très neuve et très artiste partition de Jan Blockx a remporté une décisive victoire devant le grand public, celui du théâtre de la Monnaie. Succès de musiciens et succès de foule, rarement réunis, et pourtant compatibles, — *Milenka* l'a prouvé.

C'est avec une spontanéité à laquelle la méfiance de nos concitoyens à l'égard des œuvres du terroir ne nous a guère accoutumés qu'on a fêté le jeune maître. Blockx! Jan Blockx! Un nom belge! Un compositeur né à Anvers! Et qui a écrit des oratorios sur des textes flamands! Le voir accueilli sur la scène de la Monnaie, tout comme s'il s'appelait Godard ou Delibes, était déjà chose notable. Assister à son triomphe tient du miracle.

Un peu sorcière, d'ailleurs, sa Milenka, la tireuse de cartes : et ce n'est pas Wilhelm Meister seul qu'elle a fasciné.

Des rares partitions belges qui ont passé du bureau directorial entre les mains du chef d'orchestre et du metteur en scène, celle de Jan Blockx est certes la meilleure. Nous l'avons caractérisée, lors de son exécution aux Concerts populaires, alors qu'elle devait suppléer à l'illusion des décors, des costumes, des danses et de la pantomime : une grouillante et fourmillante kermesse de Teniers, haute en couleurs, pleine de ribotes, de bâfreries, de luxure. Telle elle nous apparut dans le cadre chatoyant d'une mise en scène minutieuse et pittoresque. Tout y est : le ménétrier, dont l'archet conduit du haut d'un tonneau la ronde rustique, les buveurs, les empoignades goulues des gars en rut, les brusques renversements des ribaudes, la gaieté lourde des danses en sabots, et la curiosité de la foule excitée par l'arrivée inopinée d'une troupe de Bohémiens. L'œil cherche instinctivement, dans un angle, le personnage mystérieux que jamais n'oublia le non pudibond pinceau de l'artiste. Peut-être le metteur en scène a-t-il poussé le réalisme jusqu'à investir un figurant de cette fonction caractéristique, dont Bruxelles ne pourrait se montrer choqué. Mais il y a, sur la place du vieil Anvers, tant de mouvement et d'entrain, qu'on ne l'aperçoit pas.

Cette joyeuse, cette endiablée kermesse, décrite par Jan Blockx avec une admirable richesse de coloris, c'est le fond sur lequel se déroulent les épisodes du livret, un livret pas méchant, pour lequel M. Paul Berlier n'a point dû se mettre le cerveau à la torture, mais qui a le mérite de fournir au compositeur le prétexte à des tableaux animés et variés.

L'amour de Wilhelm pour la belle Yolande, la sérénade qu'il lui décoche, son altercation avec le grotesque matamore qui tient lieu de Valentin à cette Marguerite flamande, sa soudaine passion pour l'irrésistible Zingara, dans le tohu-bohu de la kermesse, et le dénouement nécessairement heureux de l'idylle, sont exprimés avec infiniment d'esprit, de charme et de vérité. Rien du ballet banal que l'anémie des compositeurs a relégué au second plan des œuvres dramatiques. *Milenka* est une partition colorée et vivante, pleine de sève et de jeunesse, exubérante de belle santé.

Les thèmes caractéristiques qui lui servent de charpente sont logiquement développés et, par moments, dans un prestigieux final notamment, contrepointés avec une habileté remarquable. Certains passages saillants, déjà soulignés aux Concerts populaires : le chœur des rhétoriciens chantant la vieille et célèbre chanson par laquelle les étudiants, jadis, célébraient les vacances :

Ah ! ah ! ah ! Valete studia

le duo des bassons, l'entrée de l'âne qui porte le chef des Bohémiens, la sérénade, ont produit un effet considérable. A maintes reprises, le public a sans hésiter interrompu les danses par le vacarme de ses applaudissements.

Une bonne part de ceux-ci est allée aux interprètes, qui certes la méritaient : Mlle Sarcy a incarné d'une manière absolument remarquable l'héroïne de ce ballet-pantomime, dans lequel il ne suffit pas de danser avec grâce. Elle a mimé et joué son personnage avec feu et même avec émotion : et ses pirouettes, ses jetés-battus, ses pliés et ses tombés, d'une audace et d'une précision rares, ont littéralement émerveillé les spectateurs.

Très bien grimé, M. Saracco, qui a mis l'œuvre en scène avec beaucoup de goût, s'est montré, dans le rôle du Bohémien, excellent mime et danseur. Et sa sœur, Mlle Saracco, récemment engagée au théâtre, a créé un joli Wilhelm Meister élégant, distingué et discret.

C'est, pour la direction de la Monnaie, une série de recettes assurées, et pour l'école belge un succès qui aura de l'écho à l'étranger.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE (1)

XLV

Berlin, vendredi [avril 1885].

MON CHER AMI (scientifiquissime),

Merci du *D*e (2) *anglais*. J'ai eu, en effet, la *Lutèce* par Vanier. Félicite pour le *quai d'A****. Je vois ça d'ici. Tu ne pouvais mieux choisir, des murs vieux, de l'eau où l'on vit, — toujours aristo avec ça.

J'ai commencé à noter la poétique, mais tu sais que je n'ai pas de brouillon de mes *Complaintes* et que je ne les sais pas non plus par cœur. Comment citer? Attendons encore un peu. Ce sera plus franc et plus sérieux. Tu me combles pour la *Revue* ***. Peste, oui je voudrais bien y paraître ! Si on prenait dans les *Complaintes*, ce serait absolument dans les choses déjà corrigées (celles-là ont été revues et parfois modifiées). Les épreuves que tu vois ne sont rien à côté de celles que je renvoie à Vanier et j'en suis bien soulagé (3). Par exemple, celle des *formalités nuptiales*, dont tu me parles ; j'ai mis *angle* (1) comme on dit dans le *rayon* (pas géométriquement ni topographiquement), mais *jet* comme d'une lanterne sourde de voleur. Je crois qu'on peut garder *angle*, — *cercle* ferait le vers impossiblement (2) faux d'ailleurs.

K*** m'a écrit une lettre très-drôle, un peu pompette. Ça sentait vraiment l'escapade. K*** et le mois de mai, quel couple !

Je crois que nous serons lundi soir à Bade (toujours *Villa Mesmer*). Il faut que j'y vienne à bout de mon premier roman : *Saison* (ça s'appelle ainsi jusqu'à présent). J'ai aussi un gd article pour *la Gazette*. Et le reste !

Je viens de voir l'article du *Journal des Savants*, où l'on parle du « jeune savant ».

Sais-tu du nouveau, as-tu des conjectures sur ce qui se passe dans les hautes sphères de l'administration éditoriale sise en l'encéphale de Vanier? T'a-t-il jamais dit une date pour la... livraison du volume? As-tu vu les épreuves telles que je les ai renvoyées? — elles sont un peu délicates, surtout dans les additions (3). Crois-tu qu'on s'en tirera et que du moins Vanier y met de la bonne volonté et un brin d'amour-propre? Si tu as un mot pour me rassurer, tu seras bien gentil, bien marquis de Marigny (dont nous ferons les Folies-Marigny) en me le mandant.

Au revoir. Au 10 août. Le pianiste sera à Paris !

Ton

JULES LAFORGUE

XLVI

Bade, samedi [1885].

MON CHER AMI,

J'ai reçu ta charmante et délirante lettre de Cernay.

Le blason des barons est trouvé !

Est-ce que K*** a des ramifications dans ce monde-là ?

Je ne sais trop si nous irons à Coblentz. Peut-être à Berlin.

Tu sais voir de-ci de-là dans les feuilles de Paris des bulletins de santé qui en disent long.

Je n'irai guère à Paris qu'au 10 août, comme toujours. Et cette fois probablement pour y rester. C'est très-compliqué à raconter, ça dépend de mille riens (en dehors d'un *gros fait* qui bâclerait vite la chose).

K*** t'a peut-être parlé d'une *Imitation de Notre-Dame la Lune*, une trentaine de pièces. C'est fini, archi-copié. Je n'y ajoute plus une virgule (4) et je m'en débarrasserai à Paris le mieux possible, en payant naturellement.

Tu connais l'*Hérodias* de Flaubert. Je viens de finir une petite *Salomé* de moi.

Ah ! mon cher, qu'il est plus facile de tailler des strophes que d'établir de la prose propre ! Je ne m'en étais jamais douté.

(1) Reproduction interdite. Voir nos nos 49, 50, 51 et 52 de 1887 et 1, 3, 5, 8, 12, 13, 14, 29, 33, 36, 37 et 39 de 1888.

(2) Dictionnaire.

(3) Jules Laforgue écrit à son éditeur :

« Berlin, lundi.

« Je vous renvoie ces épreuves. Vous verrez que j'ai beaucoup « ajouté à la pièce *les Voix*, etc..., pour moi la plus importante « (significative) en un sens du volume. J'ai numéroté la série des dis- « tiques pour l'ordre dans lequel ils seront placés. Une erreur dans « cette pièce me désolerait. »

(1) Elle dort maintenant dans l'angle de ma lampe.

(2) « im » surcharge « ab ».

(3) Quelques coquilles échappèrent aux corrections.

Le livre émis, Laforgue mande à son éditeur :

« Coblentz, jeudi.

« Enfin !

« Mais, hélas ! page 118, — que vous m'avez escamotée, — au « 5e vers manquent 3 syllabes ; ainsi :

Quand t'ai-je fécondée à jamais ? Oh ! ce dût...

« au 7e, lire : *Je t'ai, tu m'as* et non *tu nias ;* et au même vers *par-* « *tout* au lieu de *partant.*

« Enfin. C'est fini. — Et le reste a bonne mine. »

(4) « une v » surcharge « un m ».

J'ai tout un roman en scènes et notes dûment classées. L'idée d'arranger et polir ça d'ensemble me fait froid dans la nuque.

Je trouve que l'étude de Charles Morice donne une idée très-intime de Bourget. L'as-tu lue?

Au revoir. Nous causerons. *En Ménage* d'Huysmans, c'est amusant quoique de surface, mais au fond c'est bien une plaie capitale.

Et nous ferons nos poëmes en prose projetés d'antan.

Je te la (1) serre.

JULES LAFORGUE

PREMIER CONCERT CLASSIQUE

Ce fut au dernier concert de l'*Association des Artistes musiciens*, en avril, qu'inopinément apparut le pianiste Paderewski, natif de Varsovie, et la fauve auréole de ses cheveux d'or, avant même qu'il eût frappé le premier accord, impressionna l'auditoire. Un quart d'heure après, l'enthousiasme du public classait le jeune artiste parmi les grands, parmi les très grands pianistes de l'époque.

La semaine dernière, Paderewski — d'emblée voici supprimé l'usuel « Monsieur » un tel — reparut sur cette même estrade où il conquit la popularité. Et le même accueil consacra sa jeune renommée.

A l'exception de Rubinstein, il n'est point de virtuose aussi complet. Paderewski a la force et la douceur, le mécanisme le plus délié et la plus grande souplesse d'expression. Il joue avec une autorité et une ampleur rarement égalées jusqu'ici, et le sentiment musical qu'il met dans les œuvres qu'il exécute est à la hauteur de sa prestigieuse habileté technique. Son interprétation de la *Fantaisie* de Schumann, de diverses compositions de Chopin, de Liszt, de lui-même et de son maître Leschetitzky a charmé, ravi, transporté la salle. Ce qui frappe surtout, et ce qui classe l'artiste, c'est son absence de charlatanisme : s'il étonne, c'est uniquement par l'éclat et la sonorité de son toucher, par la variété d'effets qu'il arrive à tirer du piano, par son extraordinaire dextérité. Aucune faute de goût à lui reprocher, aucun appel aux battements de mains par des moyens tirés du sac à malices de Bilboquet.

Mlle Marie Soldat, sa partenaire, est une excellente violoniste de l'école de Joachim, au jeu sobre, d'une irréprochable justesse, au coup d'archet large et sûr. Les qualités du maître transparaissent avec tant d'évidence dans la manière de l'élève, que si l'on n'avait eu sous les yeux, samedi, deux bras nus émergeant d'une robe de gaze vert d'eau constellée de fleurs, on se fût imaginé que c'était le violon de Joachim lui-même, un peu atténué comme sonorité, qui chantait de sa voix grave les pures inspirations de Schubert et de Spohr.

Le *rondo* de Vieuxtemps, catalogue de difficultés pour violoniste, dont la mort même de l'éminent virtuose ne nous a pas délivrés, a servi à Mlle Soldat de prétexte à trilles, à gammes chromatiques, à doubles notes, à arpèges mitraillés de triples croches. Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle aime beaucoup la musique sérieuse. Il paraît d'ailleurs qu'il faut de ces compositions là pour faire apprécier les artistes d'une certaine fraction du public, indifférente à tout ce qui n'est pas casse-cou, acrobatie et voltige.

M. Edouard Jacobs, dont tout le monde connaît le talent, a donné la réplique aux deux musiciens étrangers, dans le *trio* en *si bém. maj.* de Schubert; il a, de plus, joué en artiste, avec Paderewski, une Polonaise de Chopin pour violoncelle et piano.

Et voilà dignement inaugurée une série de séances de haute attraction.

(1) « la » est ajouté.

NÉO-IMPRESSIONNISME

Il a été beaucoup question, en ces derniers temps, de la « division des tons » qui forme la base de la technique des néo-impressionnistes et dont peu à peu les artistes reconnaissent la supériorité. Un grand nombre d'entre eux, à Paris et à Bruxelles, s'y sont essayés, mais le procédé n'est pas facile à employer.

En attendant que le prochain Salon des *XX* ressuscite les âpres polémiques qui ont consacré la célébrité des expositions de combat organisées par le jeune Cercle, on lira avec intérêt l'opinion de M. O.-N. Rood, professeur de physique au Columbia College de New-York, sur la division des couleurs. Nous avons déjà cité l'éminent auteur et publié de lui d'intéressantes observations au sujet de la décoration (1). Les deux extraits ci-dessous complètent cet ensemble de notions scientiques sur le coloris.

Une autre méthode pour mélanger les lumières colorées semble avoir été conçue pour la première fois d'une manière définie par Mile en 1839, bien que les peintres la pratiquassent depuis longtemps. Nous voulons parler de l'habitude de disposer très près l'un de l'autre un grand nombre de petits points de deux couleurs, et de les faire mélanger par l'œil maintenu à une distance convenable. Mile tracait des lignes colorées très fines parallèles entre elles, en alternant les teintes. Les résultats ainsi obtenus sont de véritables mélanges de lumières colorées, et concordent avec ceux que nous avons déjà indiqués. Par exemple, des raies de bleu de cobalt et de jaune de chrome donnent du blanc ou du blanc jaunâtre, mais sans la moindre trace de vert; le vert émeraude et le vermillon, traités de cette façon, donnent un jaune terne; l'outremer et le vermillon, un beau pourpre rouge, etc. Cette méthode est presque la seule manière pratique pour le peintre de mêler réellement, non pas des matières colorantes, mais des faisceaux de lumière colorée. A ce propos, nous nous rappelons une opinion intéressante exprimée par Ruskin, et qui se rattache indirectement à notre sujet. Dans ses admirables *Eléments de dessin*, l'auteur des *Peintres modernes* s'exprime ainsi : « Diviser une couleur en petits points à travers ou par dessus une autre, voilà le plus important de tous les procédés dans la bonne peinture à l'huile ou à l'aquarelle de notre époque... Dans les effets éloignés produits par des objets vivement colorés, — bois, eau en mouvement, ou nuages brisés, — on peut faire beaucoup en accumulant les touches de couleurs un peu sèches, et en ajoutant ensuite habilement d'autres couleurs dans les interstices..... Et notez, en remplissant ainsi de petits interstices, que, si vous voulez que la couleur ainsi ajoutée paraisse brillante, il vaut mieux en mettre dans l'interstice un point bien marqué, en

(1) Voir *l'Art moderne*, pp. 253, 292, 301 et 326, année 1887. Voir aussi notre article *La théorie des néo-impressionnistes en* 1834, p. 284, 1888.

laissant un peu de blanc à côté ou autour, que de mettre sur la totalité de celui-ci une teinte pâle de la couleur. Le jaune ou l'orangé paraît à peine, lorsqu'il est pâle, dans les petits espaces; mais il brille beaucoup en touches fines, quelque petites qu'elles soient, lorsqu'il y a du blanc à côté ».

Cette dernière manière de mélanger les lumières colorées se présente souvent dans la nature; les teintes des objets éloignés dans un paysage sont souvent fondues ainsi, et produisent une douceur de nuances qui n'existait pas tout d'abord. Même les objets voisins, lorsqu'ils sont nombreux et de petites dimensions, agissent de même. Par exemple, les couleurs de l'herbe rare d'un coteau se mêlent souvent de cette façon avec les teintes gris verdâtre des mousses et le brun des feuilles mortes; le brun rougeâtre ou pourpré des tiges des petits arbrisseaux se fond, à une certaine distance, avec le vert ombragé de leur feuillage; on retrouve le même principe dans bien d'autres cas encore, pour les parties supérieures et les parties inférieures des mousses, pour les tiges d'herbe éclairées par le soleil et celles qui sont dans l'ombre, pour toutes les taches colorées que présentent les roches et les troncs d'arbres.

. . . . . .

. . . . . .

Nous voulons parler de l'effet qui se produit lorsqu'on juxtapose des couleurs différentes en lignes continues ou pointillées, et qu'ensuite on les regarde d'assez loin pour que leur fusion soit opérée pour l'œil du spectateur. Dans ce cas, les teintes se mélangent sur la rétine et produisent des couleurs nouvelles, identiques à celles qu'on obtient par la méthode des disques tournants. Si les lignes où les points colorés sont situés à une grande distance de l'observateur, le mélange est évidemment parfait et n'offre rien de remarquable dans son aspect; mais avant d'atteindre cette distance, on passe par un point où les couleurs se mêlent d'une manière un peu imparfaite, de sorte que la surface semble vaciller. Cet effet vient sans doute de ce que de temps en temps on subit l'impression des éléments colorés distincts. Ceci communique à la surface un éclat d'une douceur particulière, et lui donne un certain air de transparence, comme si notre vue pouvait la pénétrer. La théorie de Dove sur le lustre des surfaces s'applique peut-être à ce phénomène bien connu. D'après cet auteur, lorsque deux faisceaux de lumière agissent à la fois sur nos yeux, ils produisent l'effet appelé lustre, pourvu que quelque chose nous avertisse qu'il y a réellement *deux* faisceaux lumineux. Lorsque nous regardons une table polie et vernie, nous en voyons le surface à cause de ses défauts, des rayures et de la poussière qui peuvent s'y trouver, et, en outre, nos yeux sont frappés par un autre faisceau de lumière qui est régulièrement réfléchi par cette surface : alors la table nous semble avoir du lustre. Nous même, et Dove après nous par un autre procédé, avons réussi à obtenir cette apparence de lustre en regardant avec un œil seulement, c'est-à-dire sans le secours de la vision binoculaire (1). Dans le cas qui nous occupe, les images des points colorés se superposent plus ou moins entre elles sur la rétine, et, par conséquent, sont vues l'une à travers l'autre; à la distance régulière, nous nous apercevons d'un certain défaut d'uniformité, parce que la fusion des couleurs n'est pas égale partout. D'après la théorie de Dove, ce sont-là les conditions nécessaires pour la production d'un lustre plus ou moins doux. Des couleurs complémentaires brillantes nous donnent le lustre le plus grand possible; lorsque les couleurs sont voisines les unes des autres sur le cercle chromatique, ou ternes et pâles, l'effet est peu marqué, mais est encore assez grand pour faire paraître la surface un peu transparente. En remplaçant les deux couleurs simplement par du blanc et du noir, on obtient encore la même apparence lustrée. Sir David Brewster a décrit une expérience qui a un certain rapport avec ce phénomène. Si l'on choisit un papier de tenture dont le dessin se répète à un intervalle d'environ un décimètre, on peut, après quelques tâtonnements, disposer ses yeux de manière que les parties adjacentes et correspondantes du dessin semblent s'unir et former une nouvelle image, qui sera sous presque tous les rapports identique à celle que donne la vision ordinaire. Cette nouvelle image ne semblera pas être à la même distance de l'œil que les objets réels, et se déplacera au plus léger mouvement de la tête; mais, ce qui nous interesse ici, c'est qu'elle a un air de transparence et de beauté qu'on ne retrouve pas dans l'original. Dans cette expérience, deux faisceaux lumineux un peu différents viennent frapper les deux yeux, et il en résulte un air de transparence, en prenant ce mot dans son sens artistique.

Mais revenons à notre sujet : cette fusion imparfaite des couleurs ou du noir et du blanc par l'œil a pour résultat de donner à la surface un air de limpidité, et d'en écarter toute idée de dureté ou d'aspect crayeux; cet aspect nous est si familier que nous l'acceptons comme tout naturel, et ne nous apercevons de son charme que lorsqu'il a disparu. Comme exemple de cet effet fourni par la nature, nous pouvons citer la mer vue d'un peu loin sous un ciel bleu éclatant : les vagues sont vertes pour la plupart, séparées par des intervalles bleus; ces deux couleurs se fondent alors en un bleu verdâtre éclatant qu'il est impossible d'imiter par un simple mélange de couleurs. De même quand on regarde de loin les herbes d'une prairie, les teintes vert jaunâtre, vert bleuâtre, rougeâtres, pourprées et brunes, et la lumière qu'elles reflètent se fondent plus ou moins ensemble, et produisent un effet qu'un seul coup de pinceau ne peut jamais imiter. Les feuillages d'arbres éloignés sur le penchant d'une colline donnent quelquefois des effets de ce genre, et on en voit aussi quelques faibles traces même dans la poussière d'une route fréquentée, dans laquelle les petits grains de sable brillants exercent une certaine action sur l'œil même après qu'ils ne peuvent plus être distingués individuellement.

La peinture à fresque et celle des décors de théâtre tirent un grand parti de ce principe : à la distance convenable, les couleurs adjacentes se fondent ensemble, et ce qui de près ne semblait qu'une masse de barbouillages confus devient de loin un tableau régulier. Dans les peintures à l'huile aussi le peintre tire habilement parti du mélange des couleurs qui se fait sur la rétine du spectateur; ce mélange leur prête un charme magique, parce que les teintes semblent plus pures et plus variées, et, comme l'apparence du tableau change un peu suivant que le spectateur s'en approche ou s'en éloigne, il semble en quelque sorte devenir vivant et animé. Les tableaux à l'huile dans lesquels le peintre n'a pas profité de ce principe subissent un désavantage évident : à mesure que le spectateur recule, les couleurs adjacentes se fondent ensemble, que l'artiste l'ait voulu ou non; et si celui-ci ne l'a pas prévu, un effet nouveau et tout à fait inférieur ne manque pas de se produire. Dans l'aquarelle, la même manière de peindre est constamment employée sous forme de pointillage plus ou

(1) *American Journal of Science and Arts*, mai 1861.

moins marqué, grâce auquel le peintre peut obtenir certains effets de transparence et de richesse auxquels sans cela il lui serait impossible d'arriver. Si le pointillage est régulier et très évident, il donne quelquefois à la peinture un air mécanique qui n'est pas tout à fait agréable; mais quand on l'emploie d'une manière convenable, c'est un moyen précieux et qui se prête bien à l'expression de la forme.

Chronique judiciaire des Arts

En r'venant de la Revue.

La chanson célèbre *En r'venant de la Revue* a eu les honneurs d'être — sinon chantée — du moins citée devant la Cour de cassation de France. Il s'agissait d'une poursuite en contrefaçon dirigée par M. Paulus contre un imprimeur nommé Naudin, qui avait, sans autorisation, reproduit cet hymne presque patriotique. La Cour de Douai avait, le 16 mai dernier, condamné l'imprimeur. Mais la Cour suprême, par arrêt du 4 août, a cassé cette décision, pour le motif qu'en matière de contrefaçon littéraire, la constatation de la mauvaise foi est nécessaire pour qu'il y ait délit; qu'en conséquence, l'imprimeur qui a excipé de sa bonne foi en s'appuyant sur l'immense vulgarisation d'une chanson doit être relaxé du délit de contrefaçon littéraire, alors que l'arrêt ne constate pas sa mauvaise foi.

En Belgique, il n'en est pas de même. La loi du 22 mars 1886 a consacré un principe beaucoup plus rigoureux.

Ce principe, que la jurisprudence a admis après des débats assez vifs, c'est que le seul fait de reproduire, sans autorisation, l'œuvre d'autrui, constitue un délit, sans que le contrefacteur puisse, d'une manière générale, échapper à la répression en alléguant sa bonne foi. Celle-ci ne peut être opposée utilement que si le prévenu, après avoir cherché à s'éclairer, a été amené à commettre l'infraction par suite d'une circonstance qui l'a trompé sur l'étendue de ses droits: par exemple, s'il a sollicité et obtenu l'autorisation d'une personne qui n'avait pas qualité pour la donner. Nous avons déjà publié des exemples intéressants de décisions rendues en ce sens (1).

La question est extrêmement importante, car si l'on admettait d'une manière générale l'excuse tirée de la bonne foi, que ne manqueraient jamais de présenter les contrefacteurs, la protection donnée aux auteurs serait le plus souvent illusoire.

Il est à remarquer que déjà, sous le régime de la législation antérieure à la loi du 22 mars 1886, c'est-à-dire sous la loi de 1793, qui est encore en vigueur en France, la jurisprudence belge avait déjà tranché la question dans le sens que nous indiquons ci-dessus, se montrant ainsi plus favorable aux auteurs que les tribunaux de France.

Ce qui n'empêchera pas nos voisins d'affirmer que « la Belgique est le pays de la contrefaçon ».

Memento des Expositions

Bruges. — Exposition du Cercle artistique. Du 2 décembre au 31 janvier. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *M. Tulpinck, trésorier, rue Wallonne, 1, Bruges.*

(1) V. notamment un arrêt de la Cour d'appel de Liége du 4 décembre 1886 (*l'Art moderne*, 1886, p. 413) et un jugement du tribunal correctionnel de la même ville rendu le 5 février 1887 (*id.*, 1887, p. 71).

Bruxelles. — Exposition de l'*Union des femmes peintres*. Du 15 novembre au 15 décembre. Renseignements : *Mlle Gasparoli, secrétaire.*

Paris. — Exposition internationale de 1889. Du 5 mai au 3 octobre. Maximum d'envoi par artiste : 10 œuvres, exécutées depuis le 1er mai 1878. Délai d'envoi : 15-20 mars 1889. Les artistes qui n'auraient pas reçu avis de leur admission d'office, à la date du 15 juillet 1888, devront faire le dépôt des œuvres indiquées dans leurs notices du 5 au 20 janvier 1889, au palais du Champ-de-Mars, n° 1, pour que ces œuvres soient examinées par le jury.

Florence. — Exposition des Beaux-Arts. Du 16 novembre 1888 au 31 mars 1889. Délai d'envoi : 30 novembre.

Lyon. — Société lyonnaise des Beaux-Arts. IIe Exposition. Ouverture en février 1889. Renseignements : *Alfred Bonnet, secrétaire, à Lyon.*

Pau. — XXVe exposition de la *Société des amis des arts*. 15 janvier-15 mars 1889. Délai d'envoi : 20 décembre. Notices avant le 8 décembre. *Renseignements : M. Gaston Tardieu, secrétaire-général.*

Petite chronique

Le deuxième des Concerts classiques organisés par la maison Schott est fixé au samedi 17 novembre à Bruxelles, au lundi 19 novembre à Anvers. Il aura lieu avec le concours de Mlle Blanche Deschamps, de M. Gustave Kefer et de l'excellent quatuor du Conservatoire de Cologne, composé de MM. G. Hollaender, J. Schwartz, C. Körner et L. Hegyesi. Le programme porte notamment le quintette (en *fa mineur*) de Brahms, le quatuor à cordes op. 18 n° 16 (en *si bémol majeur*) de Beethoven et les variations du quatuor en *ut* de Schubert.

Un peut s'abonner aux six matinées littéraires qui auront lieu au Théâtre Molière, une fois par mois, de novembre à avril. Le prix de ces abonnements est de 24 francs pour une stalle, place de baignoire ou de loge. Au bureau ou en location, le prix de la place pour chaque matinée est de 5 francs. La première matinée, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro, a été consacrée à une œuvre *inédite* de Georges Sand, *Mlle La Quintinie*, dont le Théâtre Molière a eu la primeur. M. Alhaiza annonce pour la deuxième matinée : 1° *Un Employé*, un acte (œuvre belge); 2° *le Vidame*, un acte inédit; 3° *l'Education d'un prince*, un acte, du Théâtre impossible d'Edmond About; conférence par M. Armand Silvestre.

M. Julien De Vriendt, qui a été chargé par l'édilité brugeoise de l'exécution des peintures murales qui doivent décorer la grande salle gothique de l'hôtel de ville de Bruges, s'occupe activement, dit la *Patrie*, du grand travail qui lui a été confié. Les esquisses des nombreuses figures historiques qui doivent occuper la frise sont déjà très avancées.

Voici, rangées d'après les groupes dont elles font partie, les principales de ces figures : *Missionnaires et apôtres de Bruges:* saint Boniface, saint Eloi, saint Bernard; *Fondateurs et législateurs* : Baudouin Bras-de-Fer, Judith, Baudouin II, Baudouin à la Hache, Baudouin de Constantinople, ses filles Jeanne et Marguerite, Marie de Bourgogne; *défenseurs des libertés communales :* Guillaume de Juliers, Guy de Namur, Breidel, de Coninck; *artistes :* Jean Van Eyck, Memling, Gerard David; *poètes :* Van Maerlant, Van Udenhoven; *maçons*, etc., Jean Rogiers, Van de Poel, Jean de Valenciennes, sculpteur de l'hôtel de ville.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano)

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

EN VENTE

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET A LA

MAISON SCHOTT, MONTAGNE DE LA COUR

LE THÉATRE DE BAYREUTH

PAR

OCTAVE MAUS

Plaquette artistique de luxe, illustrée par MM. H. DE GROUX et AM. LYNEN, tirée à 80 exemplaires sur beau papier vélin, à 5 francs et 10 exemplaires sur papier impérial du Japon, à 10 francs.

Vient de paraître :

Notes sur la Littérature moderne

(*deuxième série*)

Par FRANCIS NAUTET

Un vol. in-18 de 400 pages. — En vente chez Mme Ve Monnom, 26, rue de l'Industrie et dans les principales librairies.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 47. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 18 Novembre 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Mademoiselle La Quintinie. — Blanc et Noir. — L'exposition universelle de 1889. *Section belge des Beaux-Arts.* — Lettres inédites de Jules Laforgue a un de ses amis. — La Cigale et la Fourmi. — Les Maîtres-Chanteurs jugés a la parisienne. — Petite chronique.

MADEMOISELLE LA QUINTINIE

Ce nom n'évoque-t-il pas tout un passé littéraire endormi, l'époque, déjà si lointaine! où le nom de Mme George Sand, au bas de la *Revue des Deux Mondes,* éveillait une curiosité sympathique, vite lassée en cet effrayant train express qui nous emporte? Il semble, à voir représentée de nos jours cette comédie qui retarde de vingt ans, qu'on remue des cendres. C'est pis que cela : l'œuvre paraît si démodée, si en dehors de nos idées actuelles, si opposée aux notions que nous avons du théâtre qu'on se prend à douter même des admirations de jadis pour l'écrivain dont le nom, jusqu'ici, était resté au dessus des querelles littéraires. N'est-ce que cela, ce style qu'on se plaisait à proclamer d'une harmonie merveilleuse, d'une somptueuse richesse, et si ferme en ces contours, et si précis en ses images chatoyantes? Et tout aussitôt dansent dans la mémoire les titres d'*Indiana*, ce cri du romantisme exaspéré, de *Valentine*, de *Jacques*, de *Leone Leoni ;* et repasse dans l'esprit la série des rustiques idylles qu'un critique n'a pas craint de baptiser « les Géorgiques de la France » : *François-le-Champi*, *la Petite Fadette*, *la Mare-au-Diable.* Tout cela résisterait-il aujourd'hui à une analyse méticuleuse? On tremble d'entreprendre cette étude, de crainte de voir s'écrouler en château de cartes une gloire qu'on n'avait guère songé à contester.

George Sand a ses fervents, de nobles et fiers esprits qui entourent sa mémoire d'un culte. Nous avons connu un couple paisible qui s'en alla tout exprès faire à Nohant un pieux pèlerinage et revivre là, dans la solitude des champs, les romans sans cesse relus de l'auteur d'*Indiana.*

C'est si beau, si pur, ce respect, qu'on redoute de s'exprimer franchement au sujet d'une femme qui a sa place dans les Lettres françaises, mais dont le souvenir est peut-être plus grand que la valeur.

Certes, c'est une tentative honorable que celle de M. Alhaiza. Le théâtre Molière a eu la primeur d'une œuvre inédite de George Sand. Cela a été annoncé dans les journaux, affiché à Bruxelles et même à Paris où on lisait, la semaine dernière, sur toutes les colonnes du boulevard : « Théâtre Molière de Bruxelles. Vendredi prochain, 9 novembre, première représentation

de *Mademoiselle La Quintinie*, comédie INÉDITE de George Sand... »

On en parlait beaucoup, là-bas, de cette première à sensation. Plus peut-être qu'à Bruxelles, où les événements artistiques ne dépassent pas un certain rayon. Il est même venu quelques critiques. M. Sarcey a amené à Bruxelles son obésité et les étudiants des troisièmes galeries lui ont décerné des ovations ironiques; une voix criait de temps en temps : « Allons, encore un ban pour ce bon M. Sarcey! » Et, rythmiques, les battements de mains claquaient. Tout le monde a dû être content : M. Alhaiza, qui inscrira *Mademoiselle la Quintinie* parmi ses matinées fameuses, la famille Sand pour l'hommage rendu à la mémoire de l'auteur, le public à qui on offrait un spectacle nouveau, les étudiants, et même « ce bon Monsieur Sarcey » qui a pu se méprendre sur l'intention malicieuse des jeunes manifestants.

Pourtant, on est en droit de se demander si l'œuvre elle-même n'eût pas gagné à rester ce qu'elle était : un titre de pièce, le souvenir d'un roman qui fit tapage, jadis, et qu'on ne songe guère à relire.

Plantés sur la scène, les personnages de *Mademoiselle la Quintinie* sont apparus ce qu'ils sont : raseurs, prétentieux et faux. Il faut tout un effort d'imagination pour reconstituer le milieu dans lequel a été écrite cette œuvre à tendances, et le décor, et l'idée du temps, effort sans lequel le spectacle n'est guère supportable. Et l'on sait combien un raisonnement est destructif de l'illusion, seule raison d'être du théâtre!

Il faut se rappeler que la pièce est une réponse à une autre pièce ; qu'Octave Feuillet ayant écrit *Sibylle*, ou le triomphe des principes catholiques, George Sand a riposté par *Mademoiselle La Quintinie*, ou la victoire de la liberté de conscience. Ici l'héroïne, la jeune fille idéale qui concentre l'intérêt, aime un homme élevé en dehors de tout principe religieux (cela paraissait exorbitant, à cette époque). Un personnage bizarre, sorte de prédicateur laïque, fanatique et exalté, tente vainement de chasser cet amour du cœur de Lucie et finit par subir à son tour, vaincu par elle, l'irrésistible séduction de la jeune fille. Il meurt, enfin, après d'interminables discours, tué en duel par un mari dont il a très platoniquement, autrefois, par le seul effet d'une mutuelle ferveur et de communes aspirations vers les cimes mystiques de la foi, séduit la femme. Et ce mari, très peu trompé, n'est autre que le père de la jeune fille, un général passablement bouffon, qui pourrait bien être l'un des ancêtres de l'illustre colonel décrit par M. Charles Leroy.

L'intervention du blafard personnage chargé de symboliser les gens d'Eglise, du confesseur en redingote de Mlle La Quintinie, qui, après avoir désuni le ménage du général, arrive presque à détruire dans son germe le futur bonheur des jeunes gens, requiert des discours déclamatoires qui font contrepoids, dans la balance dont George Sand tient le fléau, avec les théories nettement anti-cléricales du jeune homme, et de son père (personnalité qui reste à la cantonnade, mais dont les opinions sont fréquemment citées) et d'un vieux bonhomme sentencieux, le grand-père de Lucie, qui n'apparaît que durant quelques instants pour mourir en scène.

En résumé, une série de conférences qui mettent le parterre en émoi selon le courant d'idées sympathiques ou antipathiques qu'elles déchaînent. La pièce à thèse, dans toute son horreur, et dénuée des mots à l'emporte-pièce, spirituels dans un certain sens, qui ont fait le succès des œuvres, d'espèce semblable, signées Dumas fils. Le contraire, en d'autres termes, de ce qui est la tendance actuelle du théâtre : la vérité, l'humanité, la vie, l'observation psychologique des ressorts qui nous font mouvoir, inconscientes marionnettes attachées au fil de la destinée.

Il peut être intéressant de montrer, en représentant *Mademoiselle La Quintinie*, comment on comprenait le théâtre il y a un quart de siècle. C'est de l'archéologie. Mais que la gloire de George Sand puisse gagner quelque éclat à cette exhumation, ceci est très contestable. En vingt-cinq ans, les idées ont marché si vite, et la langue elle-même a subi des transformations si rapides, que cette dissertation philosophico-politico-humanitaire nous laisse absolument froids. L'invraisemblance des personnages et des situations ne balance pas les quelques coups de théâtre à effet qui, jadis, pouvaient passer pour « du théâtre ».

La moralité à tirer de cette leçon, c'est que l'art est fait, nous l'avons dit souvent, pour un temps restreint. C'est une fleur tôt fanée, qu'il faut respirer au moment où elle s'épanouit. Le génie seul échappe à la règle invariable d'une influence momentanée et éphémère.

BLANC ET NOIR

Non que l'Exposition de Blanc et Noir (1) soit à noter : innovatrice; mais elle est certes, par son arrangement et surtout par la mise au premier rang de certaines splendeurs d'estampes et de peintures japonaises, attractive. En des compartiments décorés, les uns d'après la mode ancienne de tapisseries en guirlandes, les autres frais de mousselines ou pomponnés avec une fantaisie d'inédite simplicité, s'étalent les dessins — avec reproductions à côté — des divers journaux à images de Paris. Les antiques : *le Monde illustré*, *la Vie parisienne*, *l'Univers* par ci; les modernes : *le Courrier français*, *le Chat noir*, *le Pierrot*, plus loin. Mais, que déjà centenaires et calvitiques ceux d'entre eux qui — voici vingt ans — nous racontaient la guerre, nous mon-

(1) Présentement ouverte à Paris aux Champs-Elysées (Pavillon de la ville de Paris).

traient des charges de cuirassiers et des montées à l'assaut de zouaves et qui plus tard, publiant des romans de MM. Theuriet ou Malot, s'acharnaient à rendre plastiquement certains dénouements tragiques de livres, ponctués de coups de revolvers et de têtes volant en éclats comme sidonies. On n'est plus, ni par Emile Bayard, ni par Adrien Marie, ni par aucun Ohnet du crayon, sollicité. Tout cela est mort : feuilles d'automne. Où donc les balayeurs ?

Les voici : Willette, Louis Legrand, Heinbrinck, Forain. Ce dernier surtout. Avec quelques traits tous caractéristiques et aisés, il semble — quoique son art suppose une observation grave — improviser la vie. On dirait des brouillons hâtifs de dessins : au vrai, ce sont de terribles et profondes études de mœurs contemporaines, surprises en leur déshabillé sincère, avec une brutale ironie. Le gâtisme, la sénilité, la juiverie, l'alphonsisme, le catinisme, le maquerellage, la débauche impubère, la tribadie : tout l'égout ! le voici, éclairé brutalement par une audacieuse lanterne et recuré et vidé de ses plus vaseuses et occultes ordures.

L'amour déguisé en danseuse et flanquée d'une M^me^ Mitaine quelconque, cause avec le gros financier dont le ventre en sac d'argent; la Justice, trinité de juges futés et vieillots, effile ses museaux à flairer en des huis-clos significatifs les pauvres petites filles interrogées; le Mariage devenu synonyme d'adultère et la Police traquée elle-même cette fois, à coups de crayon — et de haut en bas à la prétendue honnêteté bourgeoise, des gifles données et des bourrades. Les dessins sont à tel point pris sur le vif qu'ils n'ont besoin d'aucune légende. M. Forain réalise une caricature — est-ce une caricature ? — insoupçonnée : faite de synthèse, de traits rares mais indispensables et complets en une atmosphère et lumière étonnantes. M. Willette, en pleine fantaisie, continue à faire glisser des ombres mortuaires sur le vêtement blanc de son Pierrot, qui toujours tient en sa poche un revolver. M. Legrand et M. Heinbrinck ne fixent sur aucun spécial sujet leur pointe de crayon — et vagabondent.

Voici les deux salonnets japonais, l'un pour les images, l'autre pour les peintures.

Les kakemonos tendent sur des bâtons d'ivoire leur décoration de soie, comme le rêve de quelqu'un qui n'entreverrait la vie qu'à travers des diaphanéités prestigieuses. Singes sur une branche, oiseaux philosophes sur une patte, roseaux fusant au bord de mares devinées, fleurs rares et discrètes au bout d'une tige élastique ! C'est un monde fait avec du vent, de l'air et des ailes, un monde de vol et de caresse, de lumière et de brise. Et les moyens pour le rendre immatériellement matériel ? Les plus simples et les plus complexes, les plus élémentaires et les plus savants. Si bien qu'un dessinateur japonais apparaît comme une impossibilité réalisée. A bien songer à sa souplesse et à sa dextérité, il nous est souvent venu à l'esprit, que rien qu'à tenir le pinceau droit et à faire le trait non pas obliquement, mais verticalement, on facilite certes à l'artiste la désespérante attrapade d'un geste ou d'une allure. Souvent le miracle est dû à ce simple facteur. Il explique surtout le croquis, la simple écriture du contour impeccable et telle improvisation aussi puissante que n'importe quelle définitive étude.

En face des kakemonos, les estampes.

Ici règne Katsushika Hokû-Saï, l'incontestable maître de tous les illustrateurs de là-bas. Voici ses *Laveuses* et deux paysages. Le premier : une *Marine* bleue, crispée, au bout de ses vagues évidées comme les plus pompadouresques sculptures, de mille griffes blanches vers une barque en croissant de lune, où peinent des rameurs. Les tons sont profonds, le dessin essentiel. C'est à la fois décoratif et dramatique. Le second : le *Fushi-Jamâ rouge* sur fond de mer ou de ciel, liseré de nuages étranges ou de vaguettes en ourlets, qu'importe ! Très grand et simple caractère : une merveille.

Hiro-Shigé étale un *Effet de neige* et un paysage de tonalités fortes quoique admirablement harmonisées. Parfois ce maître fait songer à un Rousseau de là-bas; il adore les couchers de soleil tricolores et les golfes infinis où des voiles comme des languettes apparaissent par dessus les flots.

Notre admiration va, à travers des écritures rehaussées de couleurs par Kûni-Oshi ou Keyomitsu, directe, vers les femmes d'Outamarou et d'Harounobou. Chefs-d'œuvre de grâce svelte et complexe que ces deux images ! Surtout celle d'Outamarou. Le geste des doigts, dont il est, du reste, impossible de préciser la momentanéité, mériterait, lui seul, une page d'examen. Qui sait les miraculeuses mains des femmes d'Yezzan s'imaginera peut-être à quelles surprises de réalisation est arrivé Outamarou, vu l'incontestable supériorité artistique de ce dernier.

Cette série s'impose à tel point à la méditation admirative, que les autres exposants à l'exhibition de *Blanc et Noir* ne sont plus guère.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

SECTION BELGE DES BEAUX-ARTS

On nous prie d'insérer la lettre que les membres de *l'Essor* viennent d'adresser au Comité exécutif de la commission organisatrice belge à l'Exposition de Paris.

Bruxelles, le 13 novembre 1888.

MESSIEURS,

L'art. 4 du règlement général de la section belge (Exposition universelle de Paris en 1889) dit : *Les bureaux de classe, composés d'un président-délégué, de deux vice-présidents et d'un secrétaire, sont élus par les participants de chacune des classes...*

L'art. 35 du même règlement porte : *Le soin de statuer sur l'admission des objets d'art sera délégué à un jury spécial, élu par les artistes exposants.*

Nous avons l'honneur de vous demander l'entière application de ces articles. Il n'a pas été tenu compte du premier, jusqu'à présent, pour le groupe I (œuvres d'art), puisque le président, les vice-présidents, les délégués, etc., y ont été désignés en dehors de l'intervention des « participants ». Tout au plus, certaines nominations provisoires de ce groupe étaient-elles régulières, au début, mais c'est arbitrairement qu'on leur a donné un caractère définitif.

Quant à l'article 35, il est certain qu'on se dispose à l'éluder aussi, puisque la Commission actuelle a déjà fait un premier choix au Salon d'Anvers et au Musée de Bruxelles.

La liste des membres de cette Commission renferme les noms d'artistes éminents, qui, sans doute, réuniraient tous les suffrages; à côté de ceux-là, il est des membres ne possédant pas au même degré la confiance des intéressés. Mais, en somme, ni les uns ni les autres ne sont investis du moindre mandat régulier. En outre, la composition de ce comité n'assure pas la juste et équitable représentation des diverses tendances, des différentes

générations de l'Ecole belge, dont plusieurs sont totalement exclues et l'expérience fournie par des expositions internationales antérieures démontre le danger de semblable état de choses.

L'étrange désinvolture avec laquelle le corps artistique semble devoir être traité en cette circonstance et le peu de garantie d'impartialité qu'offre le comité existant auront une conséquence regrettable : l'abstention de beaucoup d'artistes, des meilleurs et des plus vivants de l'Ecole nationale.

Veuillez agréer, etc.

Au nom du Cercle *l'Essor :*

Le secrétaire, — LÉON G. LE BON.

Le président, — JUL. DILLENS.

Le Comité exécutif belge à l'Exposition universelle a répondu à cette lettre. Il a fait remarquer que l'article 4 du Règlement Général est absolument étranger aux Beaux-Arts. Il ne concerne que la partie industrielle et commerciale. Tout ce qui est relatif aux Beaux-Arts fait l'objet d'articles spéciaux, parmi lesquels l'article 35 invoqué en second lieu. Mais celui-ci ne donne droit de vote qu'aux artistes EXPOSANTS. Or, il n'y a pas jusqu'ici d'artistes exposants et il va de soi qu'il ne s'agit pas d'admettre indifféremment à exposer quiconque se présentera. Il faut un choix, des refus et des admissions comme toujours.

L'article 35 ne peut donc, d'après le Comité Exécutif, être pris au pied de la lettre et doit être rectifié en ce sens, qu'il s'agit d'un Jury spécial élu par l'Administration centrale et par les Artistes exposants aux trois expositions universelles dernières, celles de Paris, de Bruxelles et d'Amsterdam. Admettre le contraire serait se placer dans une situation sans précédent et sans issue raisonnable. C'est pourquoi l'Administration centrale a nommé vingt-deux membres, parmi les trente et un qui forment le nombre habituel, laissant aux Artistes-Exposants, limités à la catégorie ci-dessus, le soin de nommer les neuf autres. Une circulaire lancée avec la signature de M. Slingeneyer, président des vingt-deux, avait ainsi posé la question dès juillet dernier.

En conséquence, dans la séance d'hier, les vingt-deux ont pris connaissance de la liste des artistes-exposants de Paris, Bruxelles, Amsterdam. Il sont au nombre de soixante-dix pour les cinq classes des beaux-arts : peinture, sculpture, architecture, gravure-dessin-aquarelle et céramique. Ce sont eux qui auront à choisir les neuf complémentaires. Dès demain, ils recevront une circulaire pour ce but. Ils auront à voter, avant samedi, par bulletin sous double enveloppe, la première portant leur signature, la seconde renfermant leur bulletin cacheté.

Le vote doit porter sur au moins un sculpteur conformément à la circulaire de M. Slingeneyer de juillet dernier. Pour les quatre classes autres que la sculpture, liberté entière est laissé aux votants, sauf qu'on attirera leur attention sur la convenance qu'il y a à choisir, outre les peintres, un graveur, un architecte, etc.

Ce n'est qu'après la constitution définitive de la commission des trente-et-un que commencera le choix des œuvres. L'espace réservé aux Belges à l'Exposition universelle de 1889 est égal à celui qu'ils avaient obtenu à celle de 1878.

Rien n'est décidé en ce qui concerne la question capitale du placement. Nous savons de bonne source que certains membres parmi les vingt-deux, afin d'éviter le criant abus habituel qui consiste, pour faire valoir le tableau de quelque artiste privilégié, à faire servir un grand nombre d'œuvres de remplissage, les réduisant à n'être qu'une garniture de cresson autour d'un faisan, formuleront deux propositions formelles : 1° Que la Commission des trente-et-un reste en fonctions pendant toute la durée du placement, à titre de surveillance et de police; 2° Que les œuvres du même artiste soient réunies et groupées, et non pas dispersées.

Faut-il beaucoup espérer de tout cela ? Ma foi non. L'exposition belge à Paris ne sera pas en 1889, meilleure ni pire que dans les circonstances analogues. L'art vivant et neuf sera, comme toujours, sacrifié à l'art officiel. Les intrigues habituelles se produiront et réussiront. Les soixante-dix votants de Paris-Bruxelles-Amsterdam sont en grande partie des médiocrités qualifiées. Leurs votes ne changeront rien à la situation. L'Art Belge s'affirmera avec ses qualités bourgeoises et vieillottes alors que tant d'activité, de hardiesse et d'originalité animent les jeunes groupes de l'école. Ceux qui iront le regarder n'auront pas plus une idée de ce qu'il est présentement que si, pour se rendre compte des toilettes actuelles des femmes, on feuilletait les modes de 1870. Les vrais artistes n'exposent plus dans ces bazars. Le profit le plus clair de tout ce remue-ménage résultera des polémiques qui ont déjà commencé et qui, souhaitons-le, continueront. Grâce à celles-ci, quelques idées nouvelles surgiront et feront leur chemin.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE (1)

XLVII

[Mai 1885].

MON CHER AMI,

Je serai probablement, très-probablement, dans deux mois à Paris.

Il est à peu près certain aussi que j'irai à Tarbes.

En attendant je m'embête, je vis comme un repu, sous toutes les faces, et travaille un peu, la nuit quand il fait frais et que la journée a été lourde.

Je fais une *Salomé!!*

Et en définitive je ne sais que faire.

K*** ne m'envoie jamais de vers. Il se recueille, comme la Russie de Gortschakoff. Les mésaventures de M. Du Camp trouvent ici un écho sympathique et dolent. J'oubliais de te dire que, aussitôt lus, j'ai (2) mis tes articles à la poste pour Berlin à un professeur très-bibliophile et qui est l'initiateur d'une Société de bibliophiles allemands.

Je ne te parle pas de mes Complaintes; tu es autant que moi au courant de cette histoire lamentable. — On décernera à Vanier le titre de Fabius Cunctator — parce que, à supposer qu'un poète lui confie un manuscrit payé, que ce poète s'appelle *Cunct* et qu'il compte avoir (3) son livre au jour convenu, on pourra dire de lui Cunct a tort de compter, etc. — J'en resterai sur ce mot qui te donne la mesure de mon régime ici. — Je n'en suis pas moins toujours digne de te lire et suis ton serviteur.

JULES LAFORGUE

(1) Reproduction interdite. Voir nos nos 49, 50, 51 et 52 de 1887 et 1, 3, 5, 8, 12, 13, 14, 29, 33, 36, 37, 39 et 46 de 1888.

(2) « j'ai » surcharge « je ».

(3) « avoir » surcharge « l'avoir ».

XLVIII

Tarbes [octobre 1885.

MON CHER AMI,

Je partirai d'ici lundi. J'ai retardé pour maintes choses, voir des élections en province et surtout dans des villages de 60 feux. Puis encore quelques jours attendant un mot de L*** à qui j'avais demandé une passe pour chemin de fer. Mais tu as peut-être su qu'il avait été lui-même ces temps-ci en Espagne. — Enchanté que la petite annonce, en attendant mieux, ait paru dans la Chronique. Nous causerons du cercle universel, ou du moins je t'écouterai là-dessus avec transport.

Je n'ai pas d'exemplaires ici.

Aussitôt arrivé à Paris, j'en enverrai comme tu me le dis. Si c'est pressé, pour la Belgique, en passant chez Vanier tu pourrais expédier ça, si tu as un instant ?

Je commence à croire que c'est toute ma personne qui a déplu à l'illustre R***. On n'est pas parfait. Si j'avais su, je ne t'aurais pas laissé cette inutile corvée de leur remettre mes nouvelles.

J'ai reçu une jolie lettre d'Huijsmans.

Toi, tu spécules, — et K*** que fait-il ?

J'arrive mardi matin.

Je n'ai rien fait ici. J'ai erré dans des paysages de mes 14 ans, etc. (Vu T***.)

Au revoir donc.

A mardi matin.

JULES LAFORGUE

XLIX

Homburg, mercredi [novembre 1885].

TRÈS-PRÉCIEUX JEUNE HOMME ET MÊME AMI,

Reçu ici ton article qui te sera payé au centuple dans un monde meilleur, Dieu dût-il hypothéquer ses étoiles de première grandeur. (*Maximus in minimis !*)

Je me suis permis de... le mettre au net. J'ai laissé tes sévérités même sur ma métaphysique. (Quant aux néologismes, je suis furieux contre le sexciproque, que j'avais corrigé sur les épreuves, et dont je ne me suis pas aperçu sur les bonnes feuilles pour en faire un *erratum*.)

J'ai insisté sur l'esthétique empirique de la complainte. — Je te dirai à toi que ça m'est venu, la première idée, à la fête de l'inauguration du lion de Belfort, carrefour de l'Observatoire.

J'ai mis besoin *de vivre* au lieu de besoin *d'aimer* — ça dit aussi savoir, etc...

Et puis tu me laisses insister sur mon cher *humour* de pierrot, mes formules sur la femme (dans *les voix sous le figuier boudhique*, etc.), et mes rythmes et rimes absoluments inédits, ce qu'il n'y a eu depuis quinze ans nulle part, sauf en Verlaine un peu.

Puis j'ai enlevé la citation que tu faisais, elle est trop lâchée et sans autre curiosité que comme (1) cul-de-lampe à toute la pièce même. J'ai cité des choses typiques :

1° *O Robe*, etc,.. comme tenue boudhiste et curiosité de façon de dire,

2° *Nature*, comme refrain, comble du mal rimé sans façon (2), mais trouvé,

3° *Ah! ah!* comme petits vers drôles et typique de nombre en ce sens dans le volume,

4° *Vous verrez*, type sentimental, et panaché d'images, *violet*, *deuil*, *couleur locale* (rime *étale!*) — *yeux*, *vases d'Election*, et *vase des Danaïdes*,

5° *Puis frêle...*, strophe absolument inédite à vers de 14 pieds,

6° Et les Vents, refrain rossard et complainteux pour finir.

Ces 6 citations (à défaut de plus) sont les mieux faites pour allécher les lettrés — le lecteur sera absolument renversé, et le coup d'œil qui suit sur la *Table des matières* le tuera — et toi, je te bénirai dans les siècles des siècles en te persuadant que cet article n'est cependant pas ton plus beau titre littéraire.

Et à charge de revanche, comme disent les commis en se payant des grenadines.

Ecris-moi, n'est-ce pas, un de ces jours une bonne lettre sur *notre* chien et sur ta vie et (1) ton travail à Chevreuse — tu dois avoir de jolies (2) choses à me raconter.

Nous restons ici jusqu'au 17 de ce mois, — puis Potsdam. Au revoir.

Ton

J. LAFORGUE

(1) Le « c » de « comme » surcharge « s ».
(2) « sans façon » est ajouté.

(1) « et » surcharge « à ».
(2) « jolies » surcharge « jolis ».

LA CIGALE ET LA FOURMI

C'est par un procès que les représentations de cette fable ont commencé : on voulait retirer à Mlle Alice Reine le rôle de Thérèse pour lui donner celui de Charlotte; l'artiste a assigné son directeur, le tribunal lui a donné raison, et cette fois c'est la Cigale qui a triomphé de la Fourmi.

Elle a bien fait de rester Cigale, Mlle Alice Reine : elle y a remporté un succès de jolie femme et de chanteuse agréable.

A Bruges, l'action se déroule. A l'hôtel du *Faison doré* et sur la place des Halles. Peut-être le théâtre de la Bourse a-t-il un peu compté sur ce décor patriotique pour attirer le public. Ce n'est d'ailleurs pas beaucoup plus Bruges, même au siècle dernier, que n'est Anvers le décor liégeois dans lequel joyeusement gambade la kermesse de *Milenka* à la Monnaie. Un peu d'imagination et un livret complice créent l'illusion.

La musique, par exemple, est aussi peu brugeoise que possible. On connaît, même avant de les avoir entendus, les petits motifs sucrés de M. Audran, toujours mêmes, qu'il s'agisse de faire bêler *la Mascotte* ou claqueter *la Cigale*. Le robinet ouvert, cela coule, coule, avec une abondance et une limpidité d'eau claire. Et l'histoire de la cigale obligée de « chanter tout l'été » pour se conformer à la tradition, fournit, cela va sans dire, un inépuisable filet. L'auditoire tend les lèvres et se rafraîchit à ce breuvage peu sapide. Pourquoi demander davantage ?

L'adaptation de la fable (voir la gravure de Gustave Doré dans l'édition illustrée de La Fontaine) est agrémentée des accessoires suivants : un oncle un peu gaga, un mari nécessairement cocu, un jeune chevalier amoureux qui a voulu faire de la Cigale une... comment dire? chandelier étant du masculin, disons : une torchère, et qui brûle ses propres ailes à cette flamme ardente. Le tout vient se fondre dans un rêve que fait la cigale, la nuit de Noël, mordue par le froid, sa guitare à la main, et dont un truc de machiniste, compliqué d'une substitution de personne, exhibe le classique tableau. Mais ce n'est qu'un rêve, vive Dieu! et voici la fable, la méchante fable, corrigée, pour la plus grande joie des

petits et des grands enfants qui assistent au spectacle. La Fourmi ouvre ses bras, et la Cigale se précipite dans ceux du beau chevalier, arrivé là tout juste à temps pour faire à l'opérette un dénouement de conte de fée.

C'est en féerie, d'ailleurs, que la direction a monté l'ouvrage. Il y a de beaux costumes de soie, de velours et de brocart, des décors soignés, et des ballets, et des changements à vue, et jusqu'à un âne vivant, un joli petit âne qui fait la concurrence à celui de *Milenka*.

Il y a enfin un certain duc de Fayensberg qui ressemble, à s'y méprendre, au pape Léon XIII.

Après une semaine consacrée à *la Joie de la maison* et au *Roi Candaule*, le théâtre du Parc vient de faire une bonne reprise de *Froufrou*.

Les MAITRES-CHANTEURS jugés à la parisienne

L'appréciation de *la Vie parisienne* sur son voyage autour des *Maîtres-Chanteurs*. Beaucoup de sottises et beaucoup de choses vraies. En somme, récit amusant :

« *Les Maîtres-Chanteurs à la Monnaie.* — Il y a des gens qui ont l'esprit mal fait : *Jocelyn*, *Mignon* et *la Juive* ne leur suffisant pas au point de vue de la consommation musicale, ils s'en vont à Bruxelles entendre les *Maîtres-Chanteurs*, et ils ne regrettent pas leur voyage et ils déclarent très hautement qu'ils reviennent enchantés. Je vous dis qu'il y a de par le monde des gens étonnants! Et puis au bout du compte aller à la Monnaie. Ce n'est pas si loin! Cinq heures de fiacre, non de train express, ce n'est rien du tout, par ce temps d'orient-express qui court! Et comme on est récompensé quand on arrive là-bas — on voit des voitures à chien, des factionnaires à bonnets à poils. — Oh! les bonnets à poils, ça nous rajeunit de vingt ans! — Une reine qui conduit des poneys dont un veut absolument galoper : et la reine ne veut pas, elle tire avec les guides et le poney s'entête, secoue la tête d'un air très indépendant et la reine lève le fouet, le poney lève la partie postérieure de son individu et la reine secoue la tête, met son fouet à côté d'elle et laisse le poney galoper à sa guise; je vous assure que c'est là un spectacle très instructif et beaucoup plus politique qu'on ne croit au premier abord.

Mais ce n'est pas tout, on voit encore à Bruxelles les saxes les plus extraordinaires et les biscuits de Tournai les plus merveilleux que l'on puisse rêver : des groupes comme il n'en existe plus; cela se voit dans un immense bazar à treize que les Bruxellois ont pompeusement surnommé *Grand Concours*; et puis la place de l'Hôtel-de-Ville plus décor d'Opéra que jamais (seulement ils blanchissent les façades, les misérables! tous pareils les édiles, et puis un restaurant extraordinaire qui s'appelle *Au Filet de Bœuf*, où l'on mange dans la cuisine, pas plus grande qu'un mouchoir, des choses savantes beaucoup meilleures qu'au Café Anglais; et quand on a vu tout cela on va à la Monnaie. Une salle belge, moitié très élégante et moitié très ordinaire, des dames en chapeaux et à côté des très sobres femmes très décolletées. Des toilettes belges, c'est-à-dire... enfin vous comprenez, beaucoup de vieux messieurs, et puis voilà! Mais un orchestre de premier ordre, des chœurs marchant, jouant et chantant et un baryton qui répond au nom de Seguin et qui est de tout premier ordre. Les autres bons, très bons même quelques-uns. Et alors avec tout cela ces *Maîtres-Chanteurs* superbes, sublimes, une évocation absolue du moyen âge, des gens ayant des caractères musicaux absolument distincts, un opéra intéressant, de la mélodie tant qu'on en veut, un chef-d'œuvre quoi. Et l'on revient à Paris furieux en se disant que six mitrons et douze imbéciles nous empêcheront, pendant des années encore, de voir et d'entendre des chefs-d'œuvre de ce calibre-là! Ah! c'est beau, le patriotisme compris de cette façon-là! Mais, c'est égal, allez à Bruxelles! vous ne regretterez pas le voyage! »

Petite chronique

Le *Cercle des femmes-peintres* a inauguré jeudi, son premier Salon annuel. L'exposition est ouverte tous les jours, de 10 à 4 heures, dans les locaux de l'ancien Musée.

Une élection vient d'avoir lieu à l'*Association des XX*. Douze candidats se disputaient les cinq places vacantes. Trois d'entre eux ont seuls été nommés. Ce sont MM. Rodin, sculpteur à Paris, Georges Lemmen, peintre à Bruxelles et Henry Van de Velde, peintre à Anvers.

On annonce d'Anvers la mort du poète flamand Van Beers, père du peintre Jan Van Beers. Il laisse un grand nombre d'écrits, parmi lesquels plusieurs des cantates qui ont servi de texte à Peter Benoit.

Van Beers était très estimé et sa mort est une grande perte pour les lettres flamandes.

M. Linnig junior, qui met en ligne, au Cercle artistique, à la rampe, un régiment de dessins et de peintures, est un producteur abondant et riche. Il n'a souci de rien, sinon de faire ce qu'on appelait jadis de la grasse et belle couleur dorée, luisante, superbe, comme des cuirs et des croûtes de pâtés de foie gras. La virtuosité de ce peintre est étonnante; c'est un bel emballé, un brosseur fougueux, une nature prolixe. Rubens — mais aussi certains allemands de Munich et parfois de Dusseldorf — le jettent dans un enthousiasme malheureusement imitatif. Il est rarement lui-même : pourtant *le Quart d'heure de Rabelais* nous requiert. Le reste, combien redondant après lent examen et la première surprise passée! Cette vieille jeune peinture décidément n'est qu'un marais. Cela ne conduit à rien ou veut recommencer les anciens. Nous préférons les fleuves qui vont charriant de la vie, vers la pleine mer. M. Linnig junior aurait fait bonne figure dans la réaction romantique, — il y a quarante ans.

La troisième matinée organisée par M. Joseph Wieniawski à la maison Erard a été, comme les précédentes, des plus intéressantes. En voici le programme :

1. Beethoven. — Sonate (*sol min.*) pour piano et violoncelle (MM. Wieniawski et H. Merck).
2. Weber. — Air de *Freischütz* (Mlle J. Welcker).
3. Raff. — Sonate (*la maj.*) pour piano et violon (MM. Wieniawski et O. Jockisch).
4. Leborne. — a) *La fuite de l'Amour*; b) *L'amour de Myrto*, mélodies (Mlle E. Morand) accompagnées par l'auteur.
5. Bach. — Chaconne pour violon seul (M. O. Jockisch).
6. a) Schubert. — *Gretchen am Spinnrade*; b) Schumann. — *Liebeslied*, mélodies (Mlle J. Wencker).

7. Wieniawski. — Fantaisie pour deux pianos (Mlle L. Merck et l'auteur).

8. Paderewski. — *Légende* pour piano. (L'auteur.)

9. Wieniawski. — Cinq études inédites pour piano. (L'auteur.)

Les séances musicales de M. Wieniawski présentent une double originalité : elles sont réservées à un cercle d'amis très restreint et le programme en est pour ainsi dire improvisé selon les éléments dont dispose, chaque quinzaine, l'excellent artiste. C'est ainsi que la présence de M. Paderewski a valu à l'auditoire, en cette troisième matinée, l'attrait inattendu d'un numéro supplémentaire, très goûté, faut-il le dire? Les deux pianistes ont lutté de talent, et brillamment s'est clôturée cette artistique séance, dans laquelle, parmi les virtuoses de mérite qui se sont fait entendre, une mention spéciale doit être faite au sujet de Mlle J. Wencker, une jeune cantatrice dont la voix chaude et sympathique a fait la meilleure impression.

Le premier concert populaire est fixé au dimanche 9 décembre. Il aura lieu avec le concours du pianiste Paderewski, qui jouera avec orchestre le concerto en *mi* bémol de Beethoven et la *Fantaisie* de Liszt; il jouera seul plusieurs petites pièces de Chopin. L'orchestre fera entendre, pour la première fois, une suite d'Edward Grieg : *Peer Gynt*, qui fut exécutée, il y a quelques semaines, à Saint-Pétersbourg, sous la direction de l'auteur. En outre, l'orchestre exécutera une *Ouverture* de Schumann, de Beethoven ou de Mendelssohn.

Les représentations des *Maîtres-Chanteurs* à la Monnaie continuent à faire salle comble. MM. Dupont et Lapissida ont reçu de Mme Cosima Wagner, au sujet de ces représentations, la flatteuse lettre que voici :

« Messieurs,

« Je vous sais bien grand gré de l'aimable communication que vous m'avez faite et je vous félicite sincèrement du grand succès qu'ont obtenu les efforts si consciencieux que vous avez faits pour rendre correctement l'œuvre si difficile des *Maîtres-Chanteurs*.

« J'ai été en particulier touchée de ce qu'après avoir obtenu un si grand succès avec la première mise en scène, vous ayez trouvé nécessaire de refondre votre représentation et de la rendre conforme à celle de Bayreuth. Ce fait témoigne d'un zèle artistique si grand qu'à lui seul il me garantirait l'excellence de votre exécution, si tant de journaux n'étaient venus m'en assurer.

« Or, rien ne saurait me tenir plus à cœur que de voir les représentations de Bayreuth exercer une action sur les autres théâtres. Je vous exprime, Messieurs, ma satisfaction et ma reconnaissance les plus vives.

« Je vous prie de croire, etc.

« C. Wagner.

« Bayreuth-Wahnfried, le 2 novembre 1888. »

Le correspondant parisien du *Guide Musical* annonce que M. Gabriel Fauré, auquel les *XX* ont, l'hiver dernier, consacré une de leurs matinées musicales, vient d'être chargé de composer la musique destinée à l'adaptation, faite pour l'Odéon, du *Marchand de Venise*, par M. Haraucourt, le remarquable poète de l'*Ame nue*. La couleur rêveuse, tendre, poétique, de certaines parties de l'œuvre convient à merveille au tempérament particulier de M. Gabriel Fauré.

On sait que c'est le même compositeur qui a écrit la musique de scène de *Caligula*, d'Alexandre Dumas père, qu'on vient de représenter à l'Odéon.

Le prochain spectacle du Théâtre-Libre se composera de trois pièces : *La mort du duc d'Enghien*, de M. Léon Hennique; *Marié*, de M. Porto Riche; et le *Cor fleuri*, de M. Ephraïm Mikaël.

Dans la première quinzaine de janvier sera représentée au même théâtre, *la Reine Fiammette*, drame en six actes, en vers, de M. Catulle Mendès. Le rôle d'Orlanda (la reine Fiammette) sera créé par Mme Defresnes, et celui du marquis d'Aast, par M. Antoine.

En outre, le personnage d'homme le plus important de l'ouvrage sera joué par M. Victor Capoul. Pour la première fois, — et pour une fois seulement, — M. Capoul interprétera un rôle entièrement parlé.

Nous avons signalé le succès obtenu par les *Oiseaux* d'Aristophane au Petit-Théâtre (théâtre de Marionnettes) de la salle Vivienne, au mois de juin dernier (1).

Le même Petit-Théâtre a donné la semaine dernière une représentation de la *Tempête* de Shakespeare, traduction de M. Maurice Bouchor et musique de M. Ernest Chausson.

Les directeurs des Marionnettes annoncent, pour faire suite, des farces françaises, italiennes, espagnoles; une pièce indienne, *Madhava et Malati* (Roméo et Juliette indiens). M. Jean Richepin a promis une saynète et M. Maurice Bouchor mettra en scène la légende de Tobie. On parle aussi de monter le *Prométhée* d'Eschyle.

La réouverture du Cercle Funambulesque aura lieu, à Paris, le 22 novembre. Trois pantomimes figurent au programme : la première, de Deburau, musique de M. G. Villeneuve; la seconde, de M. Larcher, musique de M. Francis Thomé; la troisième, de M. C. de Sainte-Croix, musique de M. Robert Godet. Interprètes: MM. Galipaux, G. Berr, E. Larcher, Tarride; Mlles Sanlaville et Theven.

Mentionnons encore une comédie à ariettes de M. Stephen de la Tour, musique de M. Albert Turquet, qui sera chantée par MM. Lepers, Galland, Mmes Andrée, Jolly et Burty.

La deuxième représentation aura lieu du 17 au 20 décembre.

M. Jules Roques, directeur du *Courrier Français*, annonce dans son dernier numéro qu'il offre une somme de 8,000 francs, produit de la souscription ouverte dans son journal, pour l'exécution d'une statue de Lazare Carnot, le vainqueur de Wattignies, plus 1,000 francs pour un dessin concernant l'organisateur de la victoire. Cinq prix formant 2,000 francs seront également décernés aux nos 2, 3, 4 et 5. Les projets, maquettes et dessins devront être déposés le 1er décembre 1888, c'est-à-dire à la fin du mois, à l'Ecole des Beaux-Arts. Les artistes français sont seuls admis à prendre part au concours.

Pour paraître prochainement chez MM. Schott frères : *Chansons et poésies* d'Alfred de Musset, mises en musique par Henri Witmeur : I. Elégie. — II. A Pépa. — III. Ballade à la lune. — IV. Madrid. — V. Adieu. — VI. A une fleur.

Prix de souscription : 5 francs.

(1) V. *l'Art moderne* du 17 juin dernier, no 25.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano)

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

EN VENTE

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET A LA

MAISON SCHOTT, MONTAGNE DE LA COUR

LE THÉATRE DE BAYREUTH

PAR

OCTAVE MAUS

Plaquette artistique de luxe, illustrée par MM. H. DE GROUX et AM. LYNEN, tirée à 80 exemplaires sur beau papier vélin, à 5 francs et 10 exemplaires sur papier impérial du Japon, à 10 francs.

Vient de paraître :

Notes sur la Littérature moderne

(*deuxième série*)

Par FRANCIS NAUTET

Un vol. in-18 de 400 pages. — En vente chez Mme Ve Monnom, 26, rue de l'Industrie et dans les principales librairies.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 48. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 25 NOVEMBRE 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

LE PROCÈS LEMONNIER.

LE PROCÈS LEMONNIER

Que la tradition de notre Journal nous garde de parler trop à propos de cet événement littéraire et judiciaire, de celui de nos rédacteurs qui y a pris part en défendant un ami.

Au dessus des très secondaires satisfactions personnelles que peut donner l'heureuse chance d'y avoir été mêlé et d'y avoir fait ce que peuvent la bonne volonté, un grand amour de son pays et un sentiment, sinon exact, au moins sincère de l'Art, s'élèvent quelques questions générales vraiment dignes qu'on s'y arrête et qu'on s'en préoccupe.

Ces questions sont avant tout artistiques. Notre collaborateur s'est efforcé de les mettre en relief dans sa plaidoirie, faite d'un bout à l'autre avec cette inquiétude : « Le hasard m'a donné la tâche difficile de représenter ici le Barreau belge et son éloquence judiciaire, l'Art belge et son originalité nationale. Ah! que je puisse ne pas être au dessous de ce labeur et ne point, par mon infériorité, laisser une impression amoindrie de ces biens sacrés ».

Dès les premiers mots, c'est ce qu'il disait :

Il y a trois semaines, nous étions chez Lemonnier ; il s'agissait d'une fête intime entre camarades, entre soldats qui prennent part au même combat : c'était le vingt-cinquième anniversaire de son premier livre. Nous étions réunis dans son intérieur modeste, une maisonnette au coin d'un bois près de Bruxelles, à la Hulpe. Il y avait là sa femme charmante et respectée. Nous le fêtions. Et chacun disait : « Mais ce procès, c'est le procès de notre art. *L'Enfant du Crapaud*, est une œuvre violente, certes, brutale dans l'expression de certaines pensées, mais élevée toujours et artistique. Ce n'est pas un délit ! On frapperait Lemonnier de prison ou même d'amende ? C'est impossible ! Vous irez à Paris, non pas faire une défense, mais donner une explication et faire comprendre — je le ferai dans la mesure de mes forces — ce qu'est notre art belge ».

Cet art, Messieurs, est différent du vôtre, il faut vous pénétrer de cette vérité. Et je me suis demandé si tout en ce procès ne réside pas dans un malentendu de nation à nation au sujet d'une question de littérature.

Et l'orateur ajoutait, résolu à se montrer en belge, à ne parler qu'en belge, avec les idées, les traditions, les sensations, le langage, et même l'ACCENT belges :

Etranger je suis, et je souhaite vous le paraître autant que je le suis, parce que cela explique la langue que je parle, la même

que la vôtre par l'extérieur, mais non pas la vôtre par les pensées et leur expression. Je voudrais vous paraître aussi exotique que possible. Nous sommes si différents de vous, quoique si près. On s'imagine que nous sommes les mêmes, non! Nous aimons beaucoup votre patrie; notre hospitalité l'atteste; les artistes et mes confrères du Barreau qui sont ici pourraient vous le dire. Mais si nous vous admirons beaucoup, nous entendons ne pas être confondus avec vous et rester franchement, ouvertement, énergiquement ce que nous sommes : des Belges flamands-wallons.

D'un bout à l'autre de ce plaidoyer de deux heures, cette tendance a été opiniâtrement affirmée et maintenue. Non sans péril apparent, certes, étant donnée l'éloquence correcte, froide, académique, d'une tenue invariablement élégante et distinguée qui caractérise le Barreau français actuel, élevé à l'école de Jules Favre, trop oublieuse peut-être des traditions emportées, chaleureuses, bellement désordonnées de Berryer. L'ami de Camille Lemonnier s'est donné, tel qu'il est, comme il a pu, avec des hauts et des bas, des mouvements heureux et des faiblesses, sans autre préparation que celle de la pensée et de l'argumentation, ainsi qu'on voit les avocats chez nous, puisque heureusement c'est cette école de l'originalité et de la liberté qui l'emporte.

Quant à notre art national, au moins sous une de ses faces les plus vivantes et le plus vraiment de chez nous, celle où Lemonnier siège comme grand dieu, il l'a exposée et défendue avec un acharnement patriotique:

Messieurs, vous avez affaire à un Belge, de tempérament flamand : regardez-le, toute sa personnalité l'affirme. Camille Lemonnier écrit d'après quel art? D'après le sien, d'après le nôtre. Alors qu'on disait autrefois : il faut imiter les modèles, on dit aujourd'hui : il faut être original, n'imiter personne, se distinguer de tous. Chez nous, une jeune école littéraire a été créée sous la direction de l'homme très fier qui est en ce moment devant vous. Et cette école commence à faire parler d'elle; voici son mot d'ordre : être de notre pays, suivre nos traditions artistiques, être soi-même. C'est notamment sur la façon dont l'art flamand est compris chez nous que j'attire votre attention. Et jamais l'art flamand n'a compris la volupté que brutale ou naïve comme dans notre *Uylenspiegel*, et non pas licencieuse avec distinction et sous des voiles à demi soulevés, comme dans les *Contes* de La Fontaine et les illustrations de votre Fragonard.

Reprenant cet aperçu de la différence entre l'art français et l'art belge, le défenseur a posé tout à coup la question dans les termes suivants :

Y aurait-il entre votre pays et le nôtre, sur ces questions d'art, un malentendu?

Oui. De même qu'il y a des controverses sur certains points de droit international, il y a des controverses sur l'art entre les nations.

Notre art plantureux et matériel suppose-t-il et crée-t-il ce malentendu par rapport à votre art raffiné et spirituel?

Louis XIV se moquait des magots de Teniers. Baudelaire, dans une note qui a été publiée après son décès, qualifiait Rubens de goujat habillé de soie et de satin. Ingres l'appelait un boucher ivre. Cela indique qu'il n'y a point sur l'art un accord complet entre nos deux nationalités?

Ces diversités sont heureuses. Elles enrichissent l'art, elles font qu'en passant la frontière on ne se trouve pas en présence des mêmes choses. Nous parlons un langage artistique différent. Tant mieux! Et pour nous, Belges, c'est glorieux. Ah! comme nous y tenons!

Le plaidoyer examine ensuite s'il est possible de considérer comme « outrage aux mœurs » l'œuvre incriminée, *l'Enfant du Crapaud*. Il a révélé, dans une partie que le compte-rendu de *Gil Blas* a supprimée parce qu'elle visait un de ses collaborateurs, M. Toché, qui y écrit sous le pseudonyme *Gavroche*, que la poursuite avait été dirigée cumulativement contre un article de ce dernier, intitulé *Assises ou Debout*, paru le 29 juin, et contre l'article de Lemonnier, paru le lendemain. La même ordonnance de la Chambre du Conseil a renvoyé le premier absous, et renvoyé le second devant la justice. Et le défenseur, analysant rapidement l'œuvre de M. Toché a répété ce mot parisien qu'elle avait suscité : TOCHONNERIE ! Une tochonnerie sous le voile, il est vrai, mais combien transparent ce voile! Nos lecteurs en pourront juger : nous le reproduisons plus loin. A cette occasion, le défenseur a dit :

Faut-il, parmi les œuvres artistiques, condamner celles qui sont des œuvres brutales, celles qui disent les choses comme elles sont; et au contraire, innocenter et admettre celles qui ont l'adresse, l'habileté, l'hypocrisie de tout dire en fardant, en ne soulevant les jupes qu'à moitié, en créant des malentendus; celles, qui en parlant à demi-mot, en vérité disent tout, effrontément?

Est-ce qu'il y aurait, en France, une tendance nationale à comprendre ainsi la littérature? Est-ce que, vraiment, chez vous, dès qu'on dit une chose, quelqu'osée qu'elle soit, sans trop en avoir l'air, on est irréprochable?

Dans un article du *Temps*, on l'affirmait : « Il est à remarquer que le public français s'affranchit bien plus des idées hardies, du nu de la vie, que des situations licencieuses et des mots polissons. »

Comment! Vous tolérerez ces peintures adroitement lubriques dans des journaux qui circulent dans des familles où ils sont lus par des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles! Et pourtant ce qu'il faut réprimer, c'est l'excitation qui peut résulter des lectures voluptueuses; c'est là, en effet, c'est dans cette excitation qu'est le danger. On peut craindre qu'un pays comme le vôtre, à une époque de défaillance, éprouve un affaissement moral et soit poussé vers les néants de la volupté; on peut vouloir guérir cet état d'esprit, chercher à réagir et il se comprend que, tout à coup, un ministre de la justice adresse des circulaires à tous ses parquets pour provoquer des poursuites sévères. Mais des poursuites contre quoi? Contre les articles qui tendent à l'obscénité pornographique. Si l'on veut réprimer une satyriasis redoutable qui s'empare d'une nation comme une folie, il faut poursuivre l'écrit qui a

pour but d'éveiller ce démon bizarre dont parlait un de vos poètes :

Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille.

Mais où trouvez-vous l'excitation dans *l'Enfant du Crapaud?* En lisant la description (vous avez dû la lire pour la juger) de cette femme vieille, aux tétines pendantes, à la peau noire, avez-vous été excités, Messieurs les Substituts? (*Rire.*)

La vérité est que c'est là un tableau qui, pour les forts excite la pitié et la commisération, et, pour les faibles, une répugnance parce que le spectacle, s'il est lamentable, est également horrible. Mais rien d'aphrodisiaque. Les articles aphrodisiaques sont ceux que M. le Substitut a, non sans légèreté d'après moi, loués et recommandés, quand il a dit qu'on pouvait tout exprimer pourvu que la forme fût masquée agréablement.

Nous donnons plus loin, intégralement, ce fameux *Enfant du Crapaud*, si peu connu en Belgique parce que, au moment où il parut dans *Gil Blas*, le 30 juin dernier et qu'il fut vendu dans toutes nos gares et toutes nos aubettes, personne d'ici ne le trouva excessif et qu'il passa avec le flot du journalisme. On en parle mantenant d'après de monstrueux et mensongers racontars. Il est temps de dissiper ces légendes qui circulent au détriment de notre cher et grand écrivain Lemonnier.

A cette occasion la défense a rappelé des exemples célèbres où le même sujet est narré sans qu'il soit jamais venu à la pensée des parquets de poursuivre. Elle a fait précéder ces citations des explications suivantes :

Camille Lemonnier était préoccupé du phénomène social de la prostitution, de la femme se livrant à la foule, soit par métier, soit par sensualité, en des stupres multiples.

Comme écrivain, comme penseur, comme philosophe, il se disait : N'est-ce vraiment que la lubricité, l'intérêt ou le besoin qui la pousse à cette infamie? Cela ne peut-il pas se présenter dans d'autres circonstances? Et il s'est répondu : Oui! Par vengeance.

Il a cherché alors sur quelle trame il pourrait développer cette pensée.

En Belgique, les questions ouvrières sont intenses parce qu'elles s'agitent toujours près de nous sur notre territoire si étroit, où la population ouvrière est considérable.

Il s'était d'abord arrêté à l'histoire d'une plébéienne épousée par un maître de charbonnage qui, rapidement rassasié d'elle, l'abandonne et recherche d'autres femmes. L'abandonnée veut se venger, et pour le faire, puisque son mari retourne aux bourgeoises, elle se dit : Moi je retournerai aux fils du peuple.

La vengeance que cette femme accomplissait ainsi aboutissait au stupre multiple, ce qui est en réalité le reproche qu'on fait à l'article ; pour le stupre isolé, on n'aurait pas été si sévère.

Mais tout de suite, à la simple réflexion et par la force intime de l'art, Lemonnier s'est aperçu que la description de ces adultères consommés avec les habitudes que le luxe avait mis en elle, aurait un caractère licencieux vraiment excitant.

Il a cherché autre chose. Il a imaginé une fille du peuple, restée peuple.

C'est le sujet de *l'Enfant du Crapaud.* Celle qui s'y prostitue ne le fait point par plaisir ou par intérêt ; elle le fait par sacrifice, pour prolonger une grève. Elle le fait aussi dans cette pensée, profonde et élevée, quoi qu'on dise, d'engendrer un chef pour ceux qui n'en ont pas, un chef sorti des entrailles populaires. Peut-être, pense-t-elle, aurai-je cette espérance et cette gloire.

De là la description incriminée. C'est une belle œuvre, une œuvre de forcené désespoir qui a pour mobile la justice et pour résultat la pitié ou l'effroi, les grands mobiles des tragédies antiques.

Le défenseur a cité alors les exemples auxquels nous faisions allusion tout à l'heure, vraiment typiques et justificateurs des hardiesses reprochées à Lemonnier :

Le stupre multiple procédant de cette pensée du sacrifice avait-il été déjà mis en scène par de grands artistes ?

Oui. La femme, se prostituant pour une grande cause, c'est Judith d'abord, en sa légendaire et sainte impudeur. C'est aussi la *Sorcière* de Michelet. Vous allez entendre combien dans cette œuvre admirable, il fut descripteur net, violent, osant tout. Jamais on ne l'a poursuivi.

« La femme au sabbat remplit tout. Elle est le sacerdoce, elle est l'autel, elle est l'hostie, dont tout le peuple communie. Au fond, n'est-elle pas le Dieu même?... Je croirais volontiers que le sabbat, dans la forme d'alors, fut l'œuvre de la femme, d'une femme désespérée, telle que la sorcière l'est alors... Fraternité humaine, défi au ciel chrétien, culte dénaturé du dieu nature, c'est le sens de la *Messe noire*... Représentez-vous, sur une grande lande, et souvent près d'un vieux dolmen celtique, à la lisière d'un bois, une scène double : d'une part, la lande bien éclairée, le grand repas du peuple; d'autre part, vers le bois, le chœur de cette église dont le dôme est le ciel... Au fond, la sorcière dressait son Satan, un grand Satan de bois, noir et velu. Par les cornes et le bouc qui était près de lui, il eût été Bacchus ; mais par les attributs virils, c'était Pan ou Priape... La fiancée du diable ne peut être une enfant; il lui faut bien trente ans, la figure de Médée, la beauté des douleurs, l'œil profond, tragique et fiévreux, avec de grands flots de noirs, d'indomptables cheveux... Puis, vient le reniement à Jésus, l'hommage au nouveau maître, le baiser féodal, comme aux réceptions du Temple, où l'on donne tout sans réserve, pudeur, dignité, volonté, avec cette aggravation outrageante au reniement de l'ancien Dieu « qu'on aime mieux le dos de Satan ». A lui de sacrer sa prêtresse. Le Dieu de bois l'accueille comme autrefois Pan et Priape. Conformément à la forme païenne, elle se donne à lui, siège un moment sur lui. Elle en reçoit la fécondation simulée. Puis, non moins solennellement, elle se purifie. Ainsi le début du sabbat, la fécondation simulée de la sorcière par Satan, était suivi d'un autre jeu, un lavabo, une froide purification (pour glacer et stériliser) qu'elle recevait non sans grimace de frissons, d'horripilations ».

Mais ce n'est pas tout. Jusqu'ici la Sorcière se livre à Priape *seul*, devant tout le monde, il est vrai, dans une idée de sacrifice et de dévouement de révoltée. Voici ce qu'on lit plus loin; c'est le stupre multiple en d'effrayants détails, grotesques et lamentables :

« On tâchait d'attirer quelque imprudent mari que l'on grisait du funeste breuvage (datura, belladone), de sorte qu'enchanté, il perdait le mouvement, la voix, mais non la faculté de voir. Sa

femme, autrement enchantée de breuvages érotiques, tristement absente d'elle-même, apparaissait dans un déplorable état de nature, se laissant patiemment caresser sous les yeux indignés de celui qui n'en pouvait mais. Son désespoir visible, ses efforts inutiles pour délier sa langue, dénouer ses membres immobiles, ses muettes fureurs, ses roulements d'yeux, donnaient aux regardants un cruel plaisir. Cette comédie était poignante de réalité, et elle pouvait être poussée aux dernières hontes. Hontes stériles, il est vrai, comme le sabbat l'était toujours. »

C'est le même sujet que Lemonnier a traité sauf que cela a été écrit par Michelet pour le moyen-âge, tandis que cette idée, vous la trouverez, dans l'œuvre de Lemonnier, adaptée au peuple d'aujourd'hui et exprimée en termes assurément moins crus.

Et ce n'est pas le seul exemple. Messaline dans Juvénal ! On me dira : c'est écrit en latin, et il y a le vieil adage : « Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté ».

Mais il y a des traductions de Juvénal, notamment dans la collection des auteurs latins sous la direction de M. Nisard, et ces traductions on peut les acheter partout, M. le Substitut, et les poursuivre.

« Regarde les égaux des dieux : écoute ce que Claude dut endurer. Dès qu'elle le sentait dormir, son épouse effrontée, préférant un grabat au lit impérial, s'enveloppait, auguste courtisane, d'un obscur vêtement, et s'échappait seule avec une servante. Dérobant sous une perruque blonde sa noire chevelure, elle se glissait, à la faveur d'un déguisement, dans un antre de prostitution où était une loge vide à elle réservée. Là, sous le faux nom de Lycisca, elle *s'étale* TOUTE NUE, la gorge relevée par un réseau d'or, et *découvre ce ventre* qui t'a porté, généreux Britannicus. Gracieuse, elle accueille ceux qui se présentent, réclame le salaire, et, *renversée sur le dos*, elle absorbe les assauts multipliés qu'on lui livre. Trop tôt, le proxénète congédiant *ses nymphes*. » (Le mot latin, Messieurs, est autrement énergique, mais il s'agit d'une traduction publiée sous la direction de M. Nisard)! (*Rires*)... « Elle sort à regret, fermant sa loge la dernière, palpitante encore de lubricité! Lasse enfin, mais non assouvie (*lassata sed non satiata*), elle se retire, les joues livides, imprégnées de la fumée des lampes, et va empester l'oreiller de l'empereur de l'odeur infecte du lupanar. »

Je ne pense pas que jamais, on ait flagellé plus énergiquement cette monstruosité de la femme et que jamais artiste soit allé au delà de ce vers formidable :

Resupina jacens multorum absorbuit ictus.

Et cet autre :

Adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ.

Il est donc vrai que l'idée de *l'Enfant du Crapaud* a été déjà exprimée dans des œuvres admirables, des chefs d'œuvres, qu'on n'a jamais poursuivis dans leurs rééditions constantes, dans des œuvres écrites par des hommes de la puissance artistique de Michelet et de Juvénal.

Sans compter ce que Procope dit de Théodora. Dernièrement M. Fouquier a pu écrire dans un journal de Paris, sans être inquiété pour ces lignes plus osées que toutes celles de *l'Enfant du Crapaud :*

« M. Sardou aurait-il jamais eu l'idée de faire un drame avec Théodora, si les *Histoires secrètes* de Procope n'avaient pas donné sa couleur au personnage, en nous montrant l'impératrice encensée par les évêques, réunissant dans un banquet, au temps de sa jeunesse, alors qu'elle était le mime à la mode des Folies-Bergère du temps, dix jeunes amants à qui elle se livrait sous les yeux de trente esclaves nues? »

Le défenseur a encore cité, mais sans le lire (le temps pressait) le fameux épisode de la *Terre*, par Emile Zola, que nous reproduisons plus loin, que la justice française a laissé passer librement, DANS LES JOURNAUX, c'est à noter, dans le feuilleton du même *Gil Blas*, et il a dit à cette occasion :

Vous avez fait tantôt allusion, M. le Procureur de la République, à *Germinal*, à l'*Assommoir*, à *La Terre*. Lemonnier, jugeant de loin, a pu se dire que, puisque ces livres circulent librement en France, puisque Zola pouvait dire ce qu'il y a dit, poussant, tel qu'un dogue, ses abois vigoureux, les uns admirant, les autres critiquant, et puisqu'on ne poursuit pas Zola pour les avoir publiés, Lemonnier, dis-je, a pu croire que les extraits que vous avez lus tout à l'heure de *l'Enfant du Crapaud*, ces quelques lignes (car il n'y a que quelques lignes, à la fin, qui vous émotionnent et vous font rougir), ne seraient pas plus incriminées que vingt passages des romans que je viens de citer.

L'œuvre a été créée, en Belgique, par Lemonnier, avec sa nature de Belge et de Flamand. Il serait vraiment à souhaiter pour lui, comme pour nous, que le Tribunal voulût bien oublier la proximité de nos deux pays, et que vous pussiez rendre votre jugement comme vous jugeriez un Russe qui aurait écrit son œuvre en Russie, un Américain qui l'aurait écrite aux Etats-Unis. Je crains, si vous ne tenez pas compte des nuances graves qui nous distinguent, Français et Belges, que vous ne nous jugiez trop en Français.

Mais ne prolongeons pas davantage cet exposé d'un événement dont notre collaborateur a pu dire avec raison :

Je pense que la cause qui vous est soumise aujourd'hui est bien différente de celles que vous avez à apprécier d'ordinaire, et je ne crois pas faire d'exagération en disant que le procès Camille Lemonnier continuera la série des procès désormais célèbres de Baudelaire, Flaubert, Proudhon, de Goncourt. Lorsque vous avez à juger une affaire de cette importance, une affaire qui prend les proportions d'un événement public, la plus grande prudence est nécessaire, non seulement vis-à-vis de ceux qui vous écoutent, mais vis à vis de l'Art, mais au regard de la postérité.

Voici maintenant les pièces.

Assises ou Debout

PARU DANS *Gil Blas* LE 29 JUIN, POURSUIVI D'ABORD ET RENVOYÉ ABSOUS

(*Un reporter est allé trouver une employée d'un grand magasin pour l'interviewer sur la question du jour.*)

LE REPORTER. — Pardonnez-moi de vous déranger, mademoiselle, mais nos lecteurs sont impatients de savoir s'il est vraiment si dur de rester debout toute une journée.

L'EMPLOYÉE. — Oh! oui, monsieur, ça casse les jambes.

LE REPORTER. — Le fait est que, moi-même, j'ai éprouvé dans certains cas... mais passons! En somme, vous voudriez obtenir l'autorisation de vous asseoir.

L'EMPLOYÉE. — Sur n'importe quoi, oui, monsieur!

LE REPORTER. — Ce vœu n'a rien d'immoral. Et, d'autre part, vos patrons vous refusent cette autorisation.

L'EMPLOYÉE. — Hélas!

LE REPORTER. — Vous voulez être assise, ils veulent que vous soyez debout, vous n'en sortirez jamais. Il faudrait peut-être chercher un moyen terme : ni assise, ni debout.

L'EMPLOYÉE. — Quoi alors?

LE REPORTER. — Mais couchée, par exemple.

L'EMPLOYÉE. — Nous y avions bien pensé; seulement on prétend que ça pourrait donner des idées aux clients.

LE REPORTER. — C'est possible. Mais voyons, il doit y avoir d'autres positions.

L'EMPLOYÉE (*baissant les yeux*). — Il y en a trente-six.

LE REPORTER. — Vous voyez bien. Ainsi, au lieu de vous coucher sur le dos, vous pourriez vous coucher sur le côté.

L'EMPLOYÉE. — Merci bien! pour être traitée de paresseuse!

LE REPORTER. — Vous pourriez encore vous mettre à califourchon sur votre chaise?

L'EMPLOYÉE. — Non, non!... J'aurais l'air d'un gamin.

LE REPORTER. — Aimeriez-vous mieux à quatre pattes?

L'EMPLOYÉE. — Comme les chiens? Jamais de la vie!

LE REPORTER. — Cette grave question avait été déjà agitée avant la guerre, et il me semble bien qu'on avait trouvé une solution... C'était en 69...

L'EMPLOYÉE. — Oui, sous l'Empire, on était beaucoup plus libre.

LE REPORTER. — J'ai beau chercher, c'est encore la position horizontale...

L'EMPLOYÉE. — Cette épithète a été tellement compromise par *Gil Blas!*

LE REPORTER. — C'est juste! Mais alors, que voulez-vous?

L'EMPLOYÉE. — Nous avons proposé quelque chose.

LE REPORTER. — Quelque chose de conciliant?

L'EMPLOYÉE. — Oh! oui. Ni assises, ni debout.

LE REPORTER. — Vous m'intriguez. Dites-moi vite comment vous voudriez être?

L'EMPLOYÉE. — A genoux.

LE REPORTER (*saluant*). — Tous mes compliments, mademoiselle. — Et soyez sûre que votre proposition ralliera les suffrages de tous les hommes du monde.

GAVROCHE.

La Terre

PAR ÉMILE ZOLA, EXTRAIT PARU EN FEUILLETON ET NON POURSUIVI

. . . . . .

Buteau, la forçant toujours à reculer, parla enfin d'une voix basse et ardente :

— Tu sais bien que ce n'est pas fini entre nous, que je te veux, que je t'aurai!

Il avait réussi à l'acculer contre la meule, il la saisit aux épaules, la renversa. Mais, à ce moment, elle se débattit, éperdue, dans l'habitude de sa longue résistance. Lui, la maintenant, en évitant les coups de pied.

— Puisque t'es grosse à présent, foutue bête! qu'est-ce que tu risques?... Je n'en ajouterai pas un autre, va, pour sûr!

Elle éclata en larmes, elle eut comme une crise, ne se défendant plus, les bras tordus, les jambes agitées de secousses nerveuses; et il ne pouvait la prendre. Il était jeté de côté, à chaque nouvelle tentative. Une colère le rendit brutal, il se tourna vers sa femme.

— Nom de Dieu de feignante? quand tu nous regarderas!... aide-moi donc, tiens lui les jambes, si tu veux que ça se fasse!

Lise était restée droite, immobile, plantée à dix mètres, fouillant de ses yeux les lointains de l'horizon, puis les ramenant sur les deux autres, sans qu'un pli de sa face remuât. A l'appel de son homme, elle n'eût pas une hésitation, s'avança, empoigna la jambe gauche de sa sœur, l'écarta, s'assit dessus, comme si elle avait voulu la broyer. Françoise, clouée au sol, s'abandonna, les nerfs rompus, les paupières closes. Pourtant, elle avait sa connaissance, et quand Buteau l'eut possédée, elle fut emportée à son tour dans un spasme de bonheur si aigu, qu'elle le serra de ses deux bras à l'étouffer, en poussant un long cri. Des corbeaux passaient, qui s'en effrayèrent. Derrière la meule apparut la tête blême du vieux Fouan, abrité là contre le froid. Il avait tout vu, il eut peur sans doute, car il se renfonça dans la paille.

Buteau s'était relevé, et Lise le regardait fixement. Elle n'avait eu qu'une préoccupation, s'assurer s'il faisait bien les choses; et, dans le cœur qu'il y mettait, il venait d'oublier tout, les signes de croix, l'*Ave* à l'envers. Elle en restait saisie, hors d'elle. C'était donc pour le plaisir qu'il avait fait ça?

Mais Françoise ne lui laissa pas le temps de s'expliquer. Un moment, elle était demeurée par terre, comme succombant sous la violence de cette joie d'amour, qu'elle ignorait. Brusquement la vérité s'était faite : elle n'en avait jamais aimé, elle n'en aimerait jamais un autre. Cette découverte l'emplit de honte, l'enragea contre elle-même, dans la révolte de ses idées de justice. Un homme qui n'était pas à elle, l'homme à cette sœur qu'elle détestait, le seul homme qu'elle ne pouvait avoir sans être une coquine! Et elle venait de se laisser aller jusqu'au bout, et elle l'avait serré si fort, qu'il la savait à lui!

D'un bond, elle se leva, égarée, défaite, crachant toute sa peine en mots entrecoupés.

— Cochons! salops!... Oui, tous les deux, des salops, des cochons!... Vous m'avez abimée. Y en a qu'on guillotine, et qui en ont moins fait... Je le dirai à Jean, sales cochons! C'est lui qui réglera votre compte.

Buteau haussait les épaules, goguenard, content d'y être arrivé, enfin.

— Laisse donc! tu en mourais d'envie, je t'ai bien sentie gigoter... Nous recommencerons ça.

Cette rigolade acheva d'exaspérer Lise, et toute la colère qui montait en elle contre son mari, creva sur sa cadette.

— C'est vrai, putain! je t'ai vue. Tu l'as empoigné, tu l'as forcé... Quand je disais que tout mon malheur venait de toi! Ose répéter à présent que tu ne m'as pas débauché mon homme, oui! tout de suite, au lendemain du mariage lorsque je te mouchais encore!

. . . . . .

L'Enfant du Crapaud

C'était, en terre de Borinage, un coron misérable, quatre-vingts à cent familles ravagées par la grève qui s'éternisait. Depuis vingt-sept jours, le Crapaud chômait; on mangeait les derniers pains et les dernières petotes; et tout seul, là-haut, sur sa butte — avec sa cheminée sans fumée, ses hautes fenêtres mornes, l'énorme silence de ses entrailles — le charbonnage avait l'air d'un supplicié par dessus la tristesse du pays.

Le jour, jusqu'à midi, les hommes à croupettes sur les seuils, paressaient, veules et stupides. De porte à porte, quelquefois un mot volait, bref, toujours le même, et qui s'écrasait dans des jurons : « Faudra donc crever! » Et on était décidé, on ne céderait pas, on irait jusqu'au bout.

Des vieux seuls, sur leurs faces de misères, avec leurs ans debout derrière eux, étaient pris de défaillance. Ils parlaient d'autres grèves sans nombre, et qui toujours, après des famines, s'étaient achevées dans l'acceptation résignée. Alors, sur leurs chefs chenus, des poings se tendaient : « — Bon, que vos êtes les vî! Nô sommes d'eun aute bois. Il s' fait temps que la justice soit pou' tos! »

Ensuite, l'après-midi semblait ne devoir jamais finir. Par bandes, le coron, hommes et femmes, gagnait les villages : comme des sauterelles, on s'abattait sur les cultures; on fouillait le sol, on extirpait la plante des pommes de terre, déjà pourrissante sous le jet des tiges vertes. Et ensemble, en des salles de cabaret, en des aires de grange, aux acculs des bois, — les mères heurtant leurs ventres où, comme le germe en la terre, fructifiait de l'humanité, les mâles aboyant leurs colères vers les sourds horizons, caducs, fourbus, squalides, — on s'anuitait en des meetings pour s'exhorter à la résistance. Tout le pays, à cinq lieues, tenait la grève, mais, dans la détresse générale, chaque coron, et dans les corons chaque logis gardait sa peine, fermé à celle des autres, tous unis seulement dans un noir entêtement à mourir, s'il fallait mourir. Et des gens, la crampe au ventre, avec des affres, sous les plombs solaires s'affalaient, qu'on regardait tomber et qu'on ne secourait pas.

Les jours venant après les jours, il arriva qu'on ne sut bientôt plus comment prolonger la grève. — « Cor si c'était qu'on aurait un chef pou' nô méner et leur zy dire c'qu'on voudrait, » déchantaient-ils.

Mais livrés à eux-mêmes, l'abattement les vidait. Dix gars, parmi les plus résolus, avaient été cueillis dans une rafle comme ils pillaient la maison d'un porion. La maison, ensuite, la nuit suivante, s'éventrait, fracassée par la dynamite, et deux charbonniers encore, sur la dénonciation du porion, étaient enmenés par les bonnets à poils. C'était la force vive du coron qui disparaissait. Sans la Marcelle, une grande brune, gueularde et débraillée qui, sur la chaussée tenait un cabaret — *Au Violon* — et soufflait la révolte dans les narines de ce peuple las, excédé de misère et d'opprobre, peut-être on se fût rendu. Déchevelée, rogue, hognante, ses mâchoires toujours choquées dans des huées à l'adresse des patrons, les prunelles félines et dardées sous un front cruel, elle couraillait au long des portes, ameutant les femmes, préhendant les maris, et, quand la maréchaussée caracolait aux alentours, lui bavant ses outrages, les poings dressés, son maigre torse en avant, toute secouée de vieille haine contre ces soutiens de l'autorité. Une hérédité de plèbes opprimées, — races sur races infiniment gueuses et misérables, en ce paquet de muscles et de nerfs fouettés, bouillonnait et s'exaspérait. Elle incarnait la revanche des siens martyrisés en d'obscurs supplices, toujours plus loin, jusque dans les temps.

Jetée toute gamine à la fosse, elle y avait poussé, comme une vénéneuse fleur de nuit, à travers le vice et la souillure, — lâchée à son instinct, mariée à d'inconnues cohues dont elle rapportait au jour, sur ses dents de jeune louve, les noirs baisers voraces. Et enfin, un vieil homme, un mineur loti d'un exigu patrimoine — mordu d'un sénile prurit pour ses perversités de gouge hilare — l'avait intronisée conjugalement dans sa chevance. Mais l'ennui de la condition initiale ensuite la conquérait au goût des drilles fuligineux et velus, — ses mâles de petite garce lascive, — et pour les avoir plus près, la maison s'était changée en un débit de bière et de schnick, avec un comptoir derrière lequel, linguarde et virulente, elle vitupérait contre les riches, les maîtres du pays, toute la sacrée engeance qui leur buvait le sang et les moelles et les revomissait en bel or sonnant d'escarcelle. D'ailleurs le vieux, en ce giron expérimenté et actif, avait été promptement nettoyé; un faraud copieux n'avait pas fait plus long feu ; et ç'avait été après, en ce lit encore tiède du gigottement des autres, un quinquagénaire d'un coron voisin, bon bouleux gagnant les fortes journées. Celui-ci, à son tour, avait subi l'assaut démolisseur des fornications; ses fibres s'étaient racornies aux fringales de l'aduste commère. Courbaturé, erréné, les jarrets fauchés, les méninges en bouillie, brusquement il avait été congédié du charbonnage, perdant ses droits à la pension, et du même coup, le bénéfice des retenues râclées sur son salaire de quarante ans de peines en fosse. Et une double colère, depuis, grondait chez la femelle déçue de son désir opiniâtre d'une postérité et leurrée dans l'espoir d'un gain légitimement assigné à leur déclin. Rien n'avait prévalu contre la stérilité de son flanc; elle était restée brehaigne, haletant en vain, en ses rages de gésine, après ce fruit qu'elle eût gorgé d'un lait acide et révolté. Il eût grandi, elle lui eût transfusé ses rancœurs; les autres, ces pâtiras voués à d'immuables esclavages, eussent obéi en lui le chef — après lequel se lamentait leur veule esseulement.

Au Crapaud, on l'appelait la Veuve, et ce sobriquet de deuil, mettant autour d'elle comme le froid des cimetières, dénonçait l'inutile labeur charnel, les carnages d'hommes fondus à son creuset, le mal de son ventre aride, dévolu à d'irrémissibles veuvages.

Pendant toute la grève, elle avait été l'âme damnée de la résistance, offrant le boire et le manger aux plus dénués, bouchant les estomacs défaillants de son pain, vidant ses futailles dans les gosiers altérés, de ses quatre sous amassés en de longues lésines faisant la charité aux claque-dents misérant dans les burons. Après tant d'humiliantes défaites qui toujours ramenaient les vaincus aux genoux des vainqueurs, il fallait leur montrer, cette fois, de quel grès on était fait. — « La fosse, hurlait-elle, c'est à ceusse qui souquent dedans; nos pères y sont morts; é nous mange nos hommes et nos éfants; c'est qu'justice qué soit à no après avoir été à eusse. Et qu'i crèvent tertous donc à leu' tour, ces Jean foutres! »

Mais les hommes maintenant haussaient les épaules, leurs torves regards dissimulés en leurs faces où les mâchoires, tiraillées par la famine, machinalement remuaient. Et soudain la nouvelle se répandit que des villages avaient repris le travail ; cinq

ou six seulement s'acharnaient encore. Ce fut, chez ces pauvres diables, comme l'imminent soulagement de la délivrance, une joie sournoise de basse soumission enfin justifiée par la lâcheté des compagnons. — « Les vî i z'avaient raison. On voudrait qu'on ne pourrait pon. El' bon Dieu est de leur costé. » — Mais la Veuve menaçait de tout casser dans les ménages, s'ils cédaient. Tapant ses plates mamelles de ses paumes ravinées, elle criait qu'elle avait plus de cœur là-dessous que tous ceux du coron, qu'elle se laisserait planter des baïonnettes en chaque trou de sa peau plutôt que de subir la loi de ces sales bougres. Ils hochaient la tête. Non, ça ne pouvait pas durer plus longtemps. A quoi bon, d'ailleurs, puisqu'un chef leur manquait? Toujours cette absence d'une volonté qui pût suppléer à la leur, les ramenait à la dure nécessité finale.

— Ah! le chef! — et sa main tourmentait son ventre — je l'sen ben là, répondait-elle. Si seulement i voulait sortir! »

La défection, qui d'abord n'avait sévi que chez les hommes, tout à coup s'étendit aux femmes, aux génitrices, plus viriles et que la jalouse tendresse pour leurs portées douloureuses jusque-là avait rendues intraitables. Alors elle, la Veuve, sentant échouer toute vaillance, ne pensa plus qu'à gagner des jours, des heures; elle les suppliait, se tordait les bras, arrachait ses cheveux. Un entêtement héroïque et animal la figeait en cette unique certitude que les patrons là-bas, allaient enfin se soumettre. Ses imprécations contre les losses et les coïons — « tas de vendus qu'êtes seulement bons qu'à leur lécher les bottes » — pendant deux jours encore opérèrent le miracle de les retenir. Mais le matin du troisième jour, comme elle invectivait sur le chemin deux charbonniers qui, résolument, leurs outils à l'épaule, partaient requérir de l'ouvrage, un cri monta : — « Tais ta gueule, garce ed' malheur! C'est t'faute si on est tertous là à crever. C'est-i' qu' t'as des liards pour nous amuser, dis? »

Une flamme mauvaise étincela sous ses ombrageux et opiniâtres sourcils.

— Des liards, rebéqua-t-elle, pour sûr que j'en ai pon! Ousque j'les cacherais, mes liards? Mais to d'même j'a queuqu'chose qui vaut ben ça. Choutez. Vos êtes tos comme mes hommes et vos éfants sont comme mes éfants. Quoiqu'i vô faut? Un chef, un gars ed' vot' sang et qu'aurait du poil aux dents? C'est-y ça, voyons? Ben, v'la. On vous l'boutera, compagnons. V'nez tos *Au Violon*, tos, tos, les d'jeunes et les vîs. La table sera mise pou' to l'monde. On fera l'ducasse à s'péter les boyaux. C'est moi qué vo l' dis.

En cette obtuse cervelle, une soudaine et scélérate entreprise avait germé, au prix de laquelle un jour encore serait acquis à la révolte du coron et qui peut-être, des tendresses aboutées de ces désespérés, allait faire jaillir du même coup, avec l'humaine semence enfin féconde, le vengeur trempé de fiel et de colère qu'ils appelaient. Il y eut une hésitation; la masse oscillait sans comprendre, subissant toutefois le magnétisme de ses furieuses et énigmatiques prunelles, grisée à son rire de ribaude qui d'une oreille à l'autre lui fendait ses joues pileuses et masculines. Puis une curiosité, une joie de s'étourdir un moment, le besoin d'une ribote, quelle qu'elle fût, en leur croupissement de détresse, les lança à ses talons, tandis que marchant à grands pas devant eux, les bras gesticulant par dessus sa tête, elle fendait la rue, tragique, forcenée, en un vent de démence.

Debout sur son seuil, elle les fit passer, les comptait de peur qu'il en manquât, et quand ils furent entrés, tumultueux et mornes, elle se pencha encore, cria après les deux charbonniers qui, les bras mous, leurs outils reposés à terre, discutaient s'ils suivraient les compagnons ou s'ils s'en retourneraient à la bure. A leur tour, ils arrivèrent. Elle serra le volet, mit le verrou et, leur vidant les poivres et les lies de quelques fonds de bouteilles restées sur la planche :

— Vos êtes tos des vaurins, d' la canaille, d' la chair à engraisser l' patron. Moi, j' suis qu'une p... V' là ma peau. Mangez d' sus le pain du plaisir. J'en ai pon d'aut' à vo donner. J' vô l' donne ed' bon cœur. Et s'i vient, el fieu qu'ont pas seulement su m' donner mes trois maris, — c' sera l'éfant de la grève, on en fera l' chef du Crapaud!

Elle attira une table et se coucha dessus, les bras pendants.

Devant l'extraordinaire offrande, une stupeur les mâtait, hébétés, regardant toujours, dans la pénombre de la chambre close, sous le mince filet de soleil poudroyant par la fissure du contrevent, ce grand corps brun, écartelé en l'attente du stupre consenti. Puis, une à une, les faces ardoyèrent; du sang leur gîcla la congestion aux paupières; leurs mains — devant l'obscène vision — étaient secouées d'un tremblement. Et tout à coup un petit être chafouin et bancal, au front de bouc, lui bondit à la ceinture, fouaillant cette proie chaude. Ce fut ensuite la bestiale et anonyme ruée d'une foule en qui la virilité réveillée cinglait les phosphores. Dépoitraillée sous les chocs, ses fauves tétines remuées par dessus les osseuses maigreurs du torse, — son flanc de sèche cavale, et noir comme la bure, fumant sous de bouillantes et torrentielles sèves,— elle râlait sa peine et son espérance — l'éfant! l'éfant! — maternelle et cynique, victime expiatoire qui, sur l'immonde autel combugé par le flux des races, volontairement se livrait aux soifs d'amour et d'oubli des las-de-vivre.

Enfin il n'en restait plus qu'un, un pauvre invalide de la fosse, une pitoyable carcasse béant par les trous du haillon, et toute délabrée, pantelant sous le faix d'un demi-siècle de hontes bues :

— Et toi? interpella la sinistre Veuve.

Alors, gravement, comme on accède à une communion pie :

— Ben! si c'est pou l' chef, j' veux ben.

Le Crapaud chôma encore trois jours.

CAMILLE LEMONNIER.

GALERIE SAINT-LUC
12, rue des Finances, Bruxelles

Les 3, 4, 5 et 6 décembre
VENTE PUBLIQUE
du Cabinet Théodore STROOBANTS

CURIOSITÉS, ANTIQUITÉS
OBJETS DE VITRINE
TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
AQUARELLES, GRAVURES

Exposition publique : 2 décembre, de 10 à 6 heures.
Le catalogue, comprenant 1,000 numéros, a paru le **15 novembre** et sera envoyé franco aux amateurs qui en feront la demande à M. DE BRAUWERE, expert, 10, rue des Finances.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano)

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

EN VENTE

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET A LA

MAISON SCHOTT, MONTAGNE DE LA COUR

LE THÉATRE DE BAYREUTH

PAR

OCTAVE MAUS

Plaquette artistique de luxe, illustrée par MM. H. DE GROUX et AM. LYNEN, tirée à 80 exemplaires sur beau papier vélin, à 5 francs et 10 exemplaires sur papier impérial du Japon, à 10 francs.

Vient de paraître :

Notes sur la Littérature moderne

(deuxième série)

Par FRANCIS NAUTET

Un vol. in-18 de 400 pages. — En vente chez Mme Ve Monnom, 26, rue de l'Industrie et dans les principales librairies.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 49. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 2 DÉCEMBRE 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

LE PROCÈS LEMONNIER. — L'ART ET LA PORNOGRAPHIE. — ÉTUDES ET PORTRAITS. — LA SITUATION DU THÉATRE DE LA MONNAIE. — EDMOND GONDINET. — DEUXIÈME CONCERT CLASSIQUE. — DEUXIÈME CONCERT DE L'ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS. — THÉATRE DU VAUDEVILLE. *Le Docteur Jojo.* — PETITE CHRONIQUE.

LE PROCÈS LEMONNIER

Poursuivis après Baudelaire, après Flaubert, après Proudhon, les Goncourt, aussi étonnés que leurs devanciers victimes de la pudibonderie des parquets français, écrivaient :

« Il est réellement curieux que ce soit les quatre hommes qui sont le plus affranchis de toute teinte de métier et de commercialisme bas, les quatre plumes les plus entièrement vouées à l'Art, qui aient été accusées devant le Ministère Public. »

Camille Lemonnier peut reprendre pour son compte cette phrase et la stupéfaction qu'elle révèle, lui, qui vingt-cinq ans durant, s'est dévoué à la littérature dans un pays où il est impossible d'en vivre; dédaignant le métier de journaliste qui seul y procure des aliments, et encore tout juste; ébréchant en ses entreprises de lettres son modeste patrimoine, et arrivant à la maturité, indignement et insolemment contesté encore par quelques-uns de ses compatriotes, les imbéciles, il est vrai, ou les impuissants, ou les envieux.

Heureusement qu'après un quart de siècle de labeurs incessants, le voici, comme Félicien Rops, accueilli, compris, acclamé à Paris, non par la prude douairière, toujours en retard de vingt-cinq ans au moins, qu'on nomme dame Justice, mais par l'opinion publique, le monde des arts, et la presse, à l'exception, bien entendu, de l'incurable coin des doctrinaires et des méprisés.

Il semble de tradition française, que, sous tous les régimes, la Monarchie, l'Empire, la République, le pouvoir judiciaire doit prendre et garder la queue dans l'évolution processionnelle qui mène la nation aux pays nouveaux. Il accomplit cette fonction avec une candeur vieillotte indémontable et éprouve le besoin de marquer les étapes de cet arriérisme par des arrêts solennels destinés à devenir légendaires; ils jalonnent sa route de monuments baroques.

Ecoutez ces considérants de la condamnation de Baudelaire, qui s'attendait, le naïf, comme Lemonnier peut-être, à une réparation d'honneur! il le déclarait en sortant de l'audience.

« Attendu que l'erreur du poète dans le but qu'il voulait atteindre et dans la route qu'il a suivie, quelque effort de style qu'il ait pu faire, quel que soit le blâme qui précède ou qui suit ses

peintures, ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur, et qui, dans les pièces incriminées, conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur ;

« Qu'il a eu tort seulement de perdre parfois de vue les règles que tout écrivain qui se respecte ne doit jamais franchir, et d'oublier que la littérature, comme l'art, pour accomplir le bien qu'elle est appelée à produire, ne doit pas seulement être chaste et pure dans sa forme et dans son expression.

Attrape, Baudelaire! Tes œuvres étaient d'une littérature douteuse. Mais celle de ce jugement, qu'elle est belle!

Ainsi furent traités six des poèmes les plus indiscutés aujourd'hui des *Fleurs du mal*, librement publiés maintenant et qui n'ont plus de rapport avec cette condamnation lointaine, que de la coiffer à jamais du plus grotesque bonnet d'âne.

Et Flaubert! on l'acquitte, mais en lui disant son fait, nous vous prions de le croire. On lui donne une fessée et on lui apprend à écrire à cet écolier littéraire. On lui pose les conditions nécessaires à une belle œuvre..... telle qu'on la conçoit sinon dans les chambres de rhétorique, au moins dans les chambres correctionnelles du Tribunal de la Seine.

« Attendu que les passages incriminés, envisagés abstractivement et isolément, présentent... soit des expressions, soit des images, soit des tableaux que le bon goût réprouve et qui sont de nature à porter atteinte à de légitimes et honorables susceptibilités ;...

« Attendu que l'ouvrage déféré au tribunal mérite un blâme sévère, car la mission de la littérature doit être d'orner et de récréer l'esprit en élevant l'intelligence et en épurant les mœurs, plus encore que d'imprimer le goût du vice en offrant le tableau des désordres qui peuvent exister dans la société ;...

« Attendu qu'il n'est pas permis, sous prétexte de peinture de caractère ou de couleur locale, de reproduire dans leurs écarts. les faits, dits et gestes des personnages qu'un écrivain s'est donné mission de peindre ; qu'un pareil système, appliqué aux œuvres de l'esprit aussi bien qu'aux productions des beaux-arts, conduirait à un réalisme qui serait la négation du beau et du bon, et qui, enfantant des œuvres également offensantes pour les regards et pour l'esprit, commettrait de continuels outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs ;...

« Attendu qu'il y a des limites que la littérature, même la plus légère, ne doit pas dépasser, et dont Gustave Flaubert et ses coinculpés paraissent ne s'être pas suffisamment rendu compte.

Attrape Flaubert! Ton livre était d'une littérature telle quelle. Mais celle de ce jugement, qu'elle est belle!

Et Lemonnier! A son tour. Voici son paquet.

« Attendu qu'il résulte à la fois de la crudité des expressions qu'il a employées, de la violence brutale du sujet et de la recherche voulue des actes licencieux qu'il a dépeints, que l'auteur a eu pour objet direct et pour but non désintéressé d'éveiller, dans l'esprit de ses lecteurs, des idées obscènes ; qu'il ne saurait prétendre, dès lors, quelle que soit d'ailleurs l'école littéraire à laquelle il se rattache, qu'il a voulu écrire une œuvre artistique devant échapper, à ce titre, à toute répression.

Attrape, Lemonnier, et salue. Retourne à l'école. Elle est installée à la neuvième Chambre. On y tient bureau de classicisme.

Ils sont incorrigibles, ces juges parisiens. Il y avait un peu longtemps que leurs théories littéraires chômaient. Ils les ont manifestées à nouveau. Notre compatriote a eu l'heur d'être choisi comme sujet d'expérience. On l'a poursuivi : cela le faisait déjà l'égal de Proudhon, de Flaubert, des Goncourt. On le condamne : le voici l'égal de Baudelaire. Il est indissolublement rattaché à ces illustres dans le martyrologe des grands écrivains.

Félicitons-le. Dans dix ans son procès sera l'une des curiosités du siècle, et les défenseurs des littérateurs poursuivis de l'avenir le citeront comme on cite aujourd'hui ceux de ses prédécesseurs, avec autant d'à-propos, mais sans doute aussi inutilement. Ses juges apparaîtront comme ceux d'alors : très étonnants et très ridicules.

La Défense avait soumis à ces messieurs, sur cette délicate question de la liberté de l'écrivain, des considérations qu'ils n'ont pas daigné rencontrer dans leur jugement, quoique cependant il ne serait pas superflu de savoir, ne fut-ce qu'approximativement, en quoi ils distinguent l'œuvre licite de l'œuvre condamnable. Nous donnons plus loin cette partie de la plaidoirie. Nos lecteurs apprécieront si elle ne pose pas les vraies limites entre l'Art et la Pornographie.

Nos lecteurs auront aussi à s'interroger sur cet autre mystère plus insondable que celui de la Trinité et de l'Incarnation : Comment ces messieurs qui n'ont pas poursuivi Zola, pour le passage de *la Terre* reproduit dans notre dernier numéro, et Toché pour l'article *Assises ou Debout*, ont-ils pu poursuivre et condamner sans rire Lemonnier pour *l'Enfant du Crapaud?*

Cette question, la presse française se la pose et ne pouvant la résoudre, poursuit d'une universelle et formidable huée le jugement sybillin de mercredi dernier.

Y aura-t-il appel? Non, n'est-ce pas. Baudelaire a dédaigné d'appeler. Il tenait à son jugement comme à un rare et curieux honneur. Toute sa vie il en a persécuté ses juges. Ce sont de ces jugements que voudraient rattraper ceux qui les ont prononcés. Et puis la Cour, là-bas, a-t-elle d'autres doctrines littéraires que les tribunaux de première instance? Pires encore peut-être. Du reste, on l'a vu par Flaubert, même quand ils acquittent, ils vitupèrent. Leur justice devient alors une aumône qu'on a envie de leur renvoyer à la figure. Mieux vaut vraiment en finir le plus tôt possible avec

ces compagnies compromettantes pour qui est artiste : Baudelaire, Flaubert, Goncourt, Lemonnier, ce n'est pas une société pour vous.

L'Art et la Pornographie

Extrait de la plaidoirie de Me Edmond Picard pour Camille Lemonnier.

Chez nous, les artistes professent, en général, l'opinion que la liberté de l'écrivain doit être absolue. Des inconvénients peuvent résulter de cette manière de voir, mais ils seront toujours moindres que ceux résultant d'une répression qui, le passé le prouve, n'a jamais su se maintenir dans une raisonnable mesure.

On objecte vainement qu'on ne poursuivra que dans les cas vraiment légitimes.

A ceux qui font pareille réponse, on peut dire : Qu'avez-vous fait jusqu'ici ? Faut-il vous rappeler les poursuites, qu'à distance nous ne comprenons plus, contre Flaubert, contre Proudhon, contre les Goncourt, contre Baudelaire condamné pour six poèmes désormais considérés comme des chefs-d'œuvre et qu'on publie partout librement?

Flaubert fut acquitté et ce fut, on peut le dire, un bonheur pour... ses juges. Aujourd'hui, ce ne sont plus ces écrivains qui apparaissent comme prévenus ; ce sont les magistrats devant lesquels ils ont comparu. Le banc du ministère public était alors occupé par M. Pinard. Eh bien ! malgré les grands souvenirs qu'il a laissés comme homme et comme magistrat, il y a on ne sait quel souvenir baroque qui est resté attaché à son nom, uniquement pour avoir requis la condamnation.

C'est là une leçon à méditer.

Plutôt que d'exposer les magistrats à faire fausse route, mieux vaut laisser à l'écrivain son indépendance, d'autant plus que jamais les lois de répression n'ont empêché l'art de se manifester. Il est incompressible.

Je parle de l'Art. Mais ni moi, ni jamais un artiste digne de ce grand titre, n'ont confondu l'Art et la Pornographie.

Contre les écrits pornographiques, les dispositions de la loi sont légitimes ; la loi doit punir ceux qui n'ont d'autre but que d'exciter la basse sensualité par des représentations lubriques.

Mais quand il s'agit, au contraire, d'écrivains qui, dans leur belle et féconde liberté, entraînés par leur inspiration, par la force en quelque sorte organique du sujet qu'ils croient tenir et qui les tient, arrivent fatalement, dans le développement qu'ils donnent à leur pensée, afin de lui conserver toute sa puissance et d'obtenir la plus grande émotion possible, à donner des détails qu'on appelle après coup et en les isolant arbitrairement des détails obscènes, on peut affirmer sans hésiter et dans la pleine tranquillité de sa conscience d'honnête homme que ces hommes-là font de l'Art et que les juges ne les empêcheront jamais d'en faire dans les mêmes conditions.

Lemonnier recommencera. Comme artiste, il ne pourra pas s'empêcher de recommencer. Car il subit, comme ses pareils, les artistes de tous les temps, l'impulsion irrésistible d'une force intime qui les pousse à développer leur pensée sans dissimulation, dans sa pure et grande nudité, belle et pure comme celle de la statuaire antique. Seules les âmes étroites et faciles à la corruption y voient à redire.

Un curieux s'est amusé à prendre dans Shakespeare toutes les idées et tous les mots obscènes ; quand on les lit les uns à la suite des autres, c'est tout simplement révoltant. Mais dispersés dans l'œuvre du grand dramaturge, ils font partie du développement de ses conceptions admirables et dès lors l'impression qui résulte de l'ensemble de l'œuvre ne révèle pas, faut-il le dire? une obscénité.

La justice n'a pas à mettre un bâillon sur la bouche sacrée de l'artiste. Elle n'a pas à lui passer au cou un lacet pour l'étrangler.

Voilà l'indépendance de l'écrivain avec sa dignité et sa haute raison d'être. Les lois positives l'ont-elles admise avec ce caractère absolu ?

Dans la plupart des Etats européens, il y a des dispositions légales qui punissent « l'outrage aux mœurs ».

Le législateur a préféré faire courir à la justice le risque de se tromper en frappant l'œuvre d'art, plutôt que de laisser entière licence aux pornographes.

Cela fait au juge une situation parfois fort embarrassante. Mettez-vous dans la situation du magistrat en présence d'un délit dont la définition est si vague, dont la détermination, au premier abord, est si difficile. Cependant, il faut qu'il s'en tire. Le juge doit, bon gré mal gré, rechercher quels sont les éléments logiques et utilement pratiques de la distinction entre l'Art et la pornographie. Où cela commencera-t-il? Où cela finira-t-il ?

Appliquons-nous y.

Il y a une remarque à faire tout d'abord, c'est qu'il ne suffit pas, d'après la loi française, d'avoir porté une *atteinte* quelconque aux bonnes mœurs. Vraiment la pudibonderie bête y trouverait trop son compte. Il faut un *outrage*, c'est-à-dire une atteinte violente, qui crie répression. C'est ce qu'indiquait Me Chaix d'Est-Ange dans sa plaidoirie pour Baudelaire :

« Le mot *outrage* a été substitué dans la loi au mot *atteinte* que portait le projet, on a compris que le mot atteinte avait un sens trop étendu ; il ne suffit donc pas, pour justifier la poursuite, que vous rencontriez dans une œuvre incriminée des passages que réprouve la rigueur d'une sévérité ombrageuse et d'une pruderie trop facilement inquiétée ; ce qu'il faut, pour condamner, c'est le cynisme grossier, c'est une brutalité calculée et volontairement dangereuse ; en un mot, et pour rentrer dans la définition légale, il faudra que la licence ait été violemment exagérée et qu'elle ait pris le caractère d'un outrage. »

Dans un autre procès récent : *la Ceinture de chasteté*, le défenseur, Me Carré, expliquait, avec un grand à propos, que le délit consistait dans la volonté de l'auteur de poursuivre l'immoralité. Voici un extrait de ce très remarquable plaidoyer :

« Qu'est-ce qu'un ouvrage obscène? C'est celui qui réveille les sens, qui allume les désirs, qui provoque des impressions voluptueuses et malsaines. Ni la liberté du langage, ni les épisodes risqués ne constituent l'outrage aux bonnes mœurs ; ce délit consiste dans la volonté de l'auteur, qui recherche et poursuit l'immoralité, qui s'y plaît et s'y complaît, qui ne s'en peut détacher, qui y attire et y maintient le lecteur, qui l'en repaît, en un mot, dans l'intention accusée et persistante de faire de l'obscénité pour l'obscénité. »

Voilà d'excellentes, de claires et de fortes paroles. Elles caractérisent la distinction qu'il est juste de faire entre l'écrit pornographique et celui qui ne l'est pas. Pour qu'il y ait cet écrit pornographique, que seul la loi veut frapper, et qu'elle a raison de frapper, il faut l'outrage, c'est-à-dire une atteinte violente aux

bonnes mœurs, au sentiment de haute et convenante chasteté que toute âme noble porte en elle. De plus, il faut l'intention lubrique, licencieuse, celle qui consiste à présenter sciemment au lecteur un spectacle obscène, *pour l'en repaître*, comme le disait, en une solide image, Me Carré.

Voilà la pornographie, voilà le monstre à dompter.

Mais quand à cette intention honteuse et méprisable se substitue l'intention artistique, faut-il encore réprimer? Non, non, non, jamais! Et, en Belgique, on ne frappe jamais, alors que toujours on y frappe ce qui est pornographique.

Est-ce une nuance difficile à saisir? Y a-t-il là pour le juge une énigme qui condamnerait la thèse? Non. Rien de plus facile, les choses étant ainsi entendues. Les livres qu'on traque en Belgique ont, quand on les examine, un caractère patent de pornographie. Rien que dans les titres il y a quelque chose de révélateur.

En voici une liste qui se trouve dans un acte d'accusation :

Zéphirin ou l'Enfant du plaisir; Aventures galantes de quelques enfants de Loyola; Vie et mœurs de Mademoiselle Crosnel, dite Frétillon; *Réclamations des courtisanes parisiennes; Eglé ou Amour et plaisir; Mylord ou les bamboches d'un gentleman*; *l'Enfant du trou du souffleur*; *Mémoires secrets d'un tailleur pour dames*; *Histoires galantes de deux maquerelles*; *Joyeusetés galantes du Vidame de la Braguette*; *le Caleçon des coquettes du jour*; *la Nouvelle Justine*; *Julie ou J'ai sauvé ma rose*; enfin, dans le catalogue d'une librairie clandestine, *Serre-Fesses*.

Voilà de la pornographie! De la vraie. De l'authentique.

N'est-ce pas encore assez discernable? Prenons d'autres exemples qui viennent tout de suite à l'esprit.

Les *Contes de La Fontaine*, les poursuivra-t-on? Dans le système qui voudrait atteindre sans distinction tout ce qui est licencieux, oui; mais, avec une vraie conscience littéraire, non, jamais! Ce serait un sacrilège.

M. le procureur de la République a bien voulu calmer, en ce qui concerne Rabelais et ceux qui le rééditent, les justes craintes que sa poursuite contre Camille Lemonnier aurait pu susciter. Il a garanti qu'on ne le poursuivrait pas et nous voici soulagés. Mais la raison qu'il en a donnée est étrange. Il a représenté le fondateur du genre rabelaisien comme un auteur infiniment habile en sous-entendus.

N'est-ce point lui qui traite, en un chapitre joyeusement célèbre, des torche... On n'ose en dire davantage. Il est dans la pensée de tous ceux qui, et ils sont nombreux, malgré la pruderie contemporaine, affectionnent l'œuvre du curé de Meudon que, si une littérature contient à la fois du fin, du violent et du brutal, uni à la substance artistique la plus délectable, c'est celle-là. Puisque le parquet de Paris est résolu à la respecter judiciairement, c'est qu'il admet qu'on peut être très hardi, très osé, sans être criminel.

On ne poursuivrait pas non plus Fragonard pour ses illustrations des *Contes* de La Fontaine. Comme elles vont loin pourtant dans le domaine de la fantaisie érotique et de la volupté la plus risquée!

C'est très libre. Mais c'est la plus belle des libertés que la liberté artistique, en supposant qu'il y ait liberté pour l'artiste. Mais en vérité elle n'existe pas pour lui : il sort son œuvre comme la mère qui accouche sort son enfant de ses entrailles, avec cris et douleur, avec joie aussi. L'artiste ne peut pas ne pas faire son œuvre : d'elle-même elle se pousse, elle veut sortir et sort. Et quand elle est dehors, quel est donc ce système qui voudrait lui refaire le nez ou les oreilles, sous prétexte d'embellissement ou de pudeur?

Il y a d'autres œuvres qui, elles aussi, furent osées et violentes, et qu'on n'a pas poursuivies parce qu'elles procédaient d'un sentiment artistique : *Mademoiselle de Maupin*, de Théophile Gautier; *Zo'har*, de Catulle Mendès; *Mi-Diable*, de Léon Cladel, le *Vice Suprême*, de Joséphin Péladan.

Et l'on a eu raison; ce serait indigne. Et ce serait contraire au droit pénal puisqu'il faut rechercher et établir l'intention mauvaise, méchante, perverse. Comment la supposer chez ces grands écrivains?

ÉTUDES ET PORTRAITS

par Paul Bourget. — Paris, Alphonse Lemerre.

Un volume de critique littéraire, un volume de description et de voyages : telle l'œuvre nouvelle de M. Paul Bourget.

Séduit par les préférences de son maître Stendhal, M. Paul Bourget s'est mis à aimer certains pays et à se teinter de cosmopolitisme. L'Italie et l'Angleterre, il les choisit comme champ d'observation; là, il aime l'art, ici, il aime la vie. Les *Etudes et Portraits* n'analysent que choses anglaises. Parmi les *Sensations d'Oxford*, l'auteur, en voyant passer des étudiants : « Ils offrent cet aspect de tenue correcte et traditionnelle qui font l'envie de tout jeune Parisien désireux de s'improviser *gentleman*. » Ce jeune Parisien n'est autre que M. Bourget. Au long des pages on sent un désir d'anglomanie percer, qui s'accentue au fur et à mesure. Une sincérité entière, certes, et minutieuse, n'ayant nul crainte de susciter l'ironie. Tel chapitre sur les grisettes d'Oxford est caractéristique. Et toujours des appréciations de rêveur et de passant tranquille et bienveillant, dont le pessimisme même s'habille d'une mélancolie douce. Et tout est bien, quoique tout soit triste. Les idées de confort, de propreté, de régularité; les manies de tradition, de routine, de régularité séculaire : parfaits. Non pas un panégyrique ardent, mais une louange continue.

Le temps où l'on reprochait aux Français de ne trouver rien de bien hors de chez eux, qu'est-il devenu? Sous couleur de justice, ils versent aujourd'hui dans l'exagération contraire et bientôt il faudra défendre contre eux leur pays, leurs idées et leurs poètes. L'aveuglement de M. Bourget inquiète. Il nous semble qu'il n'est pas même ému par le profond bourgeoisisme que toute l'Angleterre tous les jours, comme un énorme roastbeef, mange et digère. Cet Oxford, ce monotone couvent d'Oxford, il n'en sent ni l'ennui cossu, ni le terre-à-terre docte, ni l'enrégimentement sous d'uniformes idées de convenance et d'hypocrisie. La froide vie anglaise, lui Français, lui artiste, il l'enjolive d'aperçus souvent délicats que la réalité rejette comme une plaque grise de métal, d'où rebondiraient les balles multicolores.

La manière d'analyse et de description de M. Bourget n'est synthétique, nullement. Ses notes sont des relations de voyage, en style lent. Nulle vision simple et complète — mais de nombreux détails semés comme de belles pierres dans les chemins du livre.

La situation du théâtre de la Monnaie

MM. Dupont et Lapissida, directeurs du théâtre de la Monnaie, viennent de notifier à l'administration communale, aux termes de l'article 7 du cahier des charges, qu'ils ne demandent pas le renouvellement du privilège qui leur a été concédé en 1886 pour un terme de trois années. A la fin de la campagne actuelle, la direction du théâtre sera donc vacante. La lettre de MM. Dupont et Lapissida est accompagnée d'un rapport sur la situation du théâtre, et la conclusion de ce rapport confirme ce que nous avons, à plusieurs reprises, dit et répété : il est impossible, en raison des charges grevant la concession et du peu d'importance des subsides, d'arriver à « nouer les deux bouts ».

L'opinion publique se préoccupe à juste titre de cet événement. Il est extrêmement fâcheux que les destinées artistiques d'une scène aussi importante soient constamment mises en péril par une mesquine question de gros sous. Le théâtre de la Monnaie, c'est la vie même de Bruxelles. C'est, pour les habitants comme pour les étrangers, le principal attrait qu'offre notre ville. Supprimer le théâtre, ou le laisser déchoir au rang d'une scène de second ordre, ce serait faire descendre Bruxelles, d'emblée, au rang d'une ville de province.

Il faut donc, à tout prix, prendre les mesures nécessaires pour que la Monnaie survive à la crise qu'elle traverse en ce moment. Plus que cela : il faut faire en sorte que la direction n'ait pas constamment sous les yeux le spectre terrifiant du déficit, et dans l'esprit le dilemme redoutable : ladrerie ou faillite.

Nous avons démontré qu'il est impossible, dans l'état actuel des choses, d'avoir une situation à l'abri des surprises fâcheuses. Le seul bénéfice que faisaient d'habitude les directeurs, c'étaient les quatre bals masqués qui le leur procuraient : ci 40,000 francs. Oui, notre première scène lyrique, disions-nous en 1885, l'honneur et la joie de la capitale, l'expression suprême du grand art en Belgique, dépend tout entière du point de savoir s'il y aura, au début du carême et à la mi-carême, un monde suffisant de pierrots, de bergères et de postillons qui se décideront à aller chahuter au théâtre et à irriter leurs gastrites avec le champagne de pacotille qui se débite au foyer et dans les couloirs (1).

Quant aux recettes produites par les représentations, elles arrivent tout juste, lorsqu'on y ajoute l'abonnement, le subside de la ville et celui du Roi, à couvrir les frais.

En augmentant les charges, la ville a rendu l'exploitation impossible.

Au moindre accroc, la balance est culbutée. Imaginez un événement quelconque qui éloigne le public du théâtre, des troubles politiques, ou simplement le mauvais temps, imaginez la mise en scène d'un ouvrage nouveau dépassant de quelques billets de cent francs le budget strictement fixé, imaginez une troupe exigeant quelques sacrifices, et voilà tout l'édifice qui s'effondre ! C'est à peine croyable, mais cela est. Aussi disions-nous encore : « Il faut que la ville revienne à des mesures plus équitables. Elles s'IMPOSENT à qui sait compter. Notre théâtre donne une moyenne de 950,000 francs de recettes avec les subsides actuels, qui s'élèvent à 200,000 francs. On ignore qu'à Lyon et à Marseille, pour ne pas citer d'autres centres, ils sont de 250,000 francs *pour six mois seulement*, c'est-à-dire 42,000 francs environ par mois, contre 25,000 francs chez nous. Ces scènes nous disputent les chanteurs et peuvent nous les enlever, parce qu'elles peuvent mieux les payer. Il faut admettre cette loi et s'arranger pour en triompher. D'autre part, les dépenses sont connues et irréductibles. Depuis les augmentations de charges, elles atteignent et dépassent les recettes. Il faut, dès lors, retrouver le bénéfice qui raisonnablement doit être maintenu à 30,000 francs au moins, et l'augmentation pour les frais de la troupe, qui doit s'élever à six ou huit mille francs par mois. IL FAUT DONC UNE CENTAINE DE MILLE FRANCS EN PLUS, ou, si l'on supprime les charges nouvelles, UNE CINQUANTAINE DE MILLE FRANCS » (1).

C'est précisément cette majoration de cinquante mille francs, paraît-il, que les directeurs indiquent comme indispensable.

Nous n'en dirons pas davantage pour le moment. Le rapport de MM. Dupont et Lapissida, qu'il serait intéressant de publier, doit avoir éclairé les membres de l'administration communale et les avoir convaincus de la vérité de ce que nous n'avons cessé d'affirmer.

Quant à la direction Dupont-Lapissida, elle mérite plus que toute autre qu'on cherche à la maintenir et à la consolider ; il est inutile de rappeler les titres des directeurs à la reconnaissance du public. Ils sont dans la mémoire de tous.

(1) Voir nos articles : *Comment on dirige un théâtre*, année 1885, pp. 381, 388, 397, 405.

EDMOND GONDINET

Parmi tous les éloges qu'on a décernés à Edmond Gondinet, le charmant et spirituel écrivain que la mort vient d'abattre, retenons le portrait que fait de lui, dans *l'Echo de Paris*, M. Emile Bergerat. Il juge à la fois l'homme et l'artiste, en quelques traits rapides et décisifs :

« J'ai beaucoup aimé Gondinet, car il était d'une bonté excessive, — et, la bonté, c'est la vraie bravoure.

Fait bien rare au temps où nous vivons, la vie de théâtre qui dévirilise les plus mâles, n'a jamais atteint en lui cette vertu de la bonté. Il meurt sans laisser, lui qui eut tant d'esprit, un seul mot méchant, et, plus heureux que d'autres, on ne pourra point lui en attribuer de tels sans heurter la vraisemblance. Mais Gondinet a réalisé un idéal d'homme moderne encore plus beau peut-être, surtout à Paris, au milieu de la mêlée littéraire : il a été respecté sans être craint ! J'estime qu'il a déjà rejoint dans les Champs-Elysées le groupe de ses pairs, les écrivains polis de race française, les maîtres souriants et fins de la seule langue claire qui soit au monde, les doux optimistes ironiques, dont le divin Lafontaine conduit le cortège jaseur.

Edmond Gondinet se rattache à la filière classique de ceux qui eurent le trait, le goût, le bon ton et le sourire, qui surent accorder les lettres aux mœurs, ne s'enflèrent pas pour des tâches de quatorze heures et qui n'essayèrent point de rendre un orage sur le mirliton. Parmi tant d'hommes-océan, d'hommes-foudre et d'hommes-Mont-Blanc, il se contenta de jouer bien de la flûte sur les bords fleuris qu'arrose la Seine, dans l'Ile-de-France. C'est un poète de coteau modéré. Ils deviennent plus rares que les hommes-trente-six-chandelles. »

(1) *L'Art Moderne*, 1885, p. 407. Voir aussi, 1886, pp. 4, 11, 45, 109, 121, 129, 148, 156, 157, 182, 238, 333 ; 1887, pp. 38, 117, 164.

DEUXIÈME CONCERT CLASSIQUE

On a entendu, à la deuxième des séances artistiques de la maison Schott, l'excellent quatuor du Conservatoire de Cologne, déjà applaudi à Bruxelles à l'un des concerts donnés au Grand Concours. La parfaite homogénéité des instrumentistes, la modestie avec laquelle chacun s'efface, uniquement préoccupé de l'ensemble, a vivement frappé l'auditoire. Et le jeu sobre, sérieux, classique du premier violon, M. G. Holländer, qu'on a eu le plaisir d'entendre ensuite interpréter seul un *Prélude* de sa composition et une *Romance* de Bruch, a reçu le plus favorable accueil.

Dans l'exécution du quintette de Brahms en *fa mineur*, le pianiste Gustave Kefer a très brillamment tenu sa partie, sans rompre aucunement le superbe ensemble du quatuor. L'*étude-caprice* d'après Paganini lui a fourni en outre l'occasion de faire preuve d'une virtuosité d'artiste.

On a fait fête à Mlle Blanche Deschamps, revenue en Belgique entre deux représentations du *Roi d'Ys*, et dont la belle voix a fait, comme toujours, sensation, malgré le malheureux choix de ses morceaux. A part l'air des *Noces de Figaro*, la cantatrice n'a fait entendre que des romances de salon, auxquelles ne s'accorde guère son tempérament dramatique : du Gounod, du Massenet, du Meyer Helmund (?) et, comme dessert, le *Nœl* d'Augusta Holmès, susurré l'hiver dernier par M. Diaz de Soria devant tous les pianos mondains.

Deuxième Concert de l'Association des Artistes musiciens

Concert panaché, selon l'usage, de virtuosité et d'art : d'une part, Mlle Cagniart, M. Renaud et M. Léonard-Émile Bach « pianiste de la Cour d'Allemagne » ; d'autre part, une ouverture, une suite d'orchestre et une valse de M. Flégier, et une autre suite d'orchestre de M. Georges Street, musicien intermittent, qui partage son temps entre la copie à expédier et les harmonies à combiner en succession d'accords délicats.

On connaît M. Renaud, et récemment, dans les *Maîtres-Chanteurs*, on a pu l'apprécier comme il le mérite. Beckmesser, avait amené au concert l'aimable Éva, et tous deux ont reçu, faut-il le dire, un accueil enthousiaste.

M. Léonard-Emile Bach, qui est investi d'un nom difficile à porter quand on est musicien et, hélas! compositeur, est un pianiste correct qui a le tort d'écrire d'insignifiantes et vulgaires enfilades de notes évoquant le répertoire des Sidney Smith, des Bürgmüller et des Lefébure-Vély.

Les œuvres de M. Flégier ne sont guère plus réjouissantes à l'oreille. Les *Scènes antiques* ont une naïveté déconcertante. Suite d'orchestre? Eh! non. Suite pour mirliton. Et tout le talent de MM. Anthoni et Guidé n'arrivera jamais à donner quelque relief à sa *Fantaisie-ballet*, de nulle valeur et de facture enfantine.

Les *Scènes champêtres* de M. Street ont du moins, à défaut d'une inspiration soutenue, quelque intérêt musical. De jolis bouts de phrases, non banals, disent en six alinéas très courts, le poème rustique : le sentier, le village, les bluets, le ruisseau.... C'est petit, fluet, gentil et comme tissé en fil de dentelle.

Deux mélodies, l'une de Gabriel Fauré (*Au bord de l'eau*), l'autre de Saint-Saëns (*L'enlèvement*) tranchaient sur le programme un peu terne de cette deuxième séance.

A mentionner aussi l'ovation faite à M. Léon Jehin, avec discours du président de l'Association et du président de la Grande-Harmonie, couronnes, accolades, effusion. Il s'agissait de donner au jeune chef d'orchestre, à la veille de son départ pour Monte-Carlo, un témoignage de sympathie et de reconnaissance. L'auditoire s'est associé de grand cœur à la manifestation : on sait que M. Jehin est aimé du public, et qu'il le mérite.

Théâtre du Vaudeville.

LE DOCTEUR JOJO

Ce qui fait le succès du *Docteur Jojo*, c'est qu'on y rit jusqu'à la fin. En de semblables bambochades, d'ordinaire les deux seuls premiers actes tiennent. Le troisième finit en eau de boudin. Ici, non pas.

La pièce est bâtie sur ce travers qu'ont les parents de faire, à toute force, travailler leurs enfants riches, non point par désir de les occuper, mais par pure et simple vanité bourgeoise.

Cette donnée amène des scènes burlesques et impossibles où des gendres se trouvent en tête-à-tête amoureux avec des belles-mères, et des fiancés avec la sœur de leur fiancée : le tout traversé de gifles, de douches sur l'occiput, d'attaques de nerfs, que sais-je?

De plus en plus de tels vaudevilles se dirigent vers l'abracadabrance des pantomimes.

Vilano, toujours hors pair.

PETITE CHRONIQUE

L'Etoile belge a annoncé ces jours derniers que Camille Lemonnier avait conclu avec *Gil Blas* un traité qui lui assurait une situation brillante. Elle a ajouté que cet accord était intervenu la veille du jugement dans l'affaire de *l'Enfant du Crapaud*.

Ces renseignements sont à rectifier et à compléter.

C'est longtemps avant le jugement et les débats que le traité a été signé. Si notre compatriote est encore discuté à Bruxelles par quelques arriérés ou quelques envieux qui essaient de troubler sa gloire sans cesse grandissante, il en est autrement à l'étranger et notamment à Paris. Camille Lemonnier a été l'objet de sollicitations diverses pour obtenir sa collaboration, et s'il s'est décidé pour *Gil Blas*, c'est que celui-ci, à côté de la littérature légère qu'y représentaient avec tant de succès Catulle Mendès et Armand Silvestre, actuellement à *l'Echo de Paris*, a toujours eu une partie plus grave et plus sérieuse qui se rapproche davantage de la sienne. Léon Cladel, un des dix désignés par les Goncourt, ces arbitres artistiques incontestés, pour leur académie spéciale, Villiers de l'Isle Adam, Guy de Maupassant, Hector France, Paul Bourget, Octave Mirbeau, Paul Ginisty, Pierre Loti, Clovis Hugues, Louis Ulbach, Henri Rochefort, d'autres écrivains partout admirés, en sont les collaborateurs assidus. Et même, pour ceux qui l'aiment, Georges Ohnet, admirable caution contre tout soupçon de libertinage.

Le traité porte sur deux ans à partir du 1er décembre. Il com-

porte un article par semaine, un roman par année, avec des émoluments équivalents aux plus hauts qu'on donne aux écrivains français. Il est de plus stipulé que Camille Lemonnier aura le droit exclusif très recherché, très envié, de faire le compte-rendu des Salons de 1889 et de 1890.

Voilà assurément comme honneur et comme situation de quoi consoler Lemonnier, s'il y attache quelque importance, des venimeuses attaques de ses rivaux belges, si bien distancés par lui, et de la condamnation qu'il partage avec Baudelaire.

Eh ! vivat ! Jean d'Ardenne, sur l'affaire Lemonnier, est d'accord avec M. Jourdain. « J'ai l'honneur de vous faire part du mariage entre *la Chronique* et *le Patriote* ». Les heureux époux ont été unis à la neuvième chambre du tribunal de la Seine. Auront-ils beaucoup d'enfants? C'est douteux, vu leur rage contre tout ce qui concerne les œuvres... de chair. Ils sont si chastes, si chastes, si chastes et impartiaux, impartiaux, impartiaux, ces aimables journaux.

A lire dans *l'Indépendance* de vendredi un laborieux article par lequel M. G. Frédérix se soulage de la colique que M. Lemonnier lui a donnée en insérant dans l'*Anthologie des prosateurs belges* cette phrase mémorable résumant le talent du Beckmesser bruxellois : « Si l'on ne peut dire qu'il a une manière de style, on doit reconnaître que son style a des manières ».

Qui donc a dit : Le critique qui se mêle des œuvres d'autrui, sans jamais rien produire lui-même, est semblable au prêtre qui vous cocufie sans qu'on puisse ni se battre avec lui, ni lui rendre la pareille? C'est encore l'eunuque qui tracasse les femmes qu'il garde et fouette les enfants, enragé de ne pouvoir ni jouir de celles-là, ni faire ceux-ci.

M. et Mme R. Wytsman exposent au Cercle artistique, du 1er au 10 décembre, quelques-unes de leurs œuvres.

Le vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul, dont *l'Art moderne* a déjà, à plusieurs reprises, indiqué la personnalité et l'indiscutable valeur, vient d'être, pour la publication de l'*Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, gratifié d'un prix quinquennal par l'Institut de France. En Belgique, ce bibliographe et ce critique est à peine connu. N'étant rien pour la presse, on dirait qu'il ne doit être rien pour personne. Ne faisant pas de bruit, vivant silencieux, quel que soit son mérite, il semble décidé que nul ne fera attention à lui. C'est de règle et bien que faite avec ferveur, cette protestation contre une injustice sera, nous le savons — hélas! depuis si longtemps — une protestation de plus, vaine et peut-être, pour quelques-uns, ridicule.

M. Franz Servais vient d'expédier la circulaire suivante :

« J'ai l'honneur de vous informer que les *Concerts d'hiver*, au nombre de six seront donnés, sous ma direction, dans la salle du théâtre de l'Alhambra, boulevard de la Senne.

Les plus grands soins seront apportés à l'exécution des œuvres, toutes choisies parmi les chefs-d'œuvre de la musique ancienne et moderne, et le concours des plus illustres virtuoses assure à ces séances un intérêt artistique considérable.

Le premier concert aura lieu le dimanche 16 décembre prochain.

Le bureau d'abonnement est ouvert, dès à présent, 41, Montagne de la Cour (maison Breitkopf et Härtel), siège de l'administration des *Concerts d'hiver*. Vu le grand nombre de demandes, les anciens abonnés sont priés de retenir sans retard, en vertu de leur droit de préférence, jusqu'au 1er décembre courant, les places dont ils étaient titulaires; passé ce délai, il sera disposé des places non réclamées.

Dans l'espoir fondé que votre coopération ne fera point défaut à mon entreprise artistique, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

FRANZ SERVAIS.

Abonnements pour les six concerts : Premières loges, 36 francs; baignoires, 36 francs; fauteuils d'orchestre, 25 francs; fauteuils de balcon (1er et 2e rangs de face), 25 francs; stalles de parquet, 20 francs.

Les loges et baignoires se composent de 5, 6, 7 et 8 places.

Les abonnés sont exempts de toute augmentation extraordinaire du prix des places. »

Ajoutons que parmi les artistes engagés par M. Servais figure, pour le mois de janvier, Mme Materna, l'admirable interprète des œuvres de Wagner, la créatrice, à Bayreuth, de Brunehilde et de Kundry.

Le programme du premier concert populaire, fixé, comme nous l'avons annoncé, au 9 décembre, est ainsi composé :

1° Ouverture de *Coriolan* de Beethoven; 2° Concerto en *mi bémol*, pour piano et orchestre, de Beethoven; 3° Ouverture, scherzo, final (op. 52) de Schumann; 4° Pièces pour piano seul; 5° Suite d'orchestre d'Edward Grieg; 6° Fantaisie hongroise, pour piano et orchestre, de Liszt; 7° Ouverture solennelle d'Ed. Lassen.

Le concert sera donné avec le concours de Paderewski.

Bruxelles aura ses *Portraits du siècle*, à l'instar de Paris. L'exposition sera faite au bénéfice d'une œuvre de charité. C'est Mme la comtesse de Beauffort qui est à la tête du comité de patronage.

Salle Marugg, 15, rue du Bois-Sauvage, mardi 11 décembre 1888, à 8 1/2 heures du soir. Concert donné par M. Henri Heuschling, baryton (audition des œuvres de M. M. de Kervéguen) avec le concours de Mlle Malvina Schmidt, violoncelliste.

Programme de la 4e matinée musicale donnée par M. Joseph Wieniawski, à la salle Erard :

1. Beethoven : Sonate en *mi bémol majeur*, pour piano et violon. (MM. Wieniawski et Gustave Holländer.)

2. *a*) Mozart : *Mon cœur soupire.* — *b*) Massenet : *Ouvre tes yeux bleus.* (Chantés par Mlle Rachel Neyt.)

3. *a*) Holländer : *Légende.* — *b*) H. Wieniawski : *Deuxième polonaise*, pour violon. (M. G. Holländer.)

4. *a*) W. De Mol : *Chanson de mai.* — *b*) *** (XVIe siècle) : *Le trouvère nomade.* (Chantés par M. Ernest Huysmans.)

5. Rubinstein : Troisième concerto en *sol majeur*. (Mlle Nora Bergh.)

6. *a*) Grieg : Deux mélodies. — *b*) J. Wieniawski : *L'extase.* (Mlle R. Neyt.)

7. *a*) Chopin : Prélude en *ré bémol majeur.* — *b*) Tinel : Menuet. (Mlle Nora Bergh.)

Très intéressante séance, dans laquelle on a particulièrement applaudi le grand talent du violoniste Holländer, le jeu correct et sérieux de Mlle Nora Bergh et l'art délicat avec lequel, d'une voix charmante, Mlle Rachel Neyt a rempli la partie vocale du concert.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano)

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

Études des notaires ELOY et DU BOST, à Bruxelles.

VENTE PUBLIQUE

de la

BELLE COLLECTION D'OBJETS D'ART

ANCIENS ET MODERNES

délaissée par **Mme VERVOORT**

comprenant :

Porcelaines, faïences, cuivres, verroteries, vitraux, bronzes, marbres, terres cuites, meubles, pendules, argenteries anciennes, miniatures et instruments de musique.

La vente se fera en la mortuaire, **rue Saint-Pierre, 43,** à Bruxelles, les **6, 7, 8** et **10 décembre 1888,** à une heure, sous la direction de M. LÉON SLAES, expert, montagne de la Cour, 52.

Le catalogue se délivre chez les dits notaires et expert.

Exposition : mardi 4 décembre, de 10 à 4 heures.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 50. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 9 Décembre 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Gustave Moreau. — La Genèse de « l'Enfant du Crapaud ». — Notes sur l'art japonais. — Exposition Wytsman. — Pépa. — Troisième concert classique. — Le premier concert du Conservatoire liégeois. — Concerts populaires liégeois. — Ceuillette de livres. — Au théatre Molière. — Bibliographie musicale. — Petite chronique.

GUSTAVE MOREAU

Gustave Moreau, le voici à l'Institut des Beaux-Arts, élu et distançant MM. Lefèvre et Laurens, dont la pratique picturale, d'un académisme net, semblait, à première conjecture, devoir être consacrée. Cette nomination, loin d'être joie, nous est regret.

Il nous semblait si au dessus des manieurs de pinceaux, si lointain en ce Paris où seul encore la solitude artificielle est possible, si déshabillé de quotidienneté et de contingence que nous nous étions plu à le déjà considérer comme un génie délivré par la mort. Jamais, nous ne nous étions enquis de sa demeure, de sa façon de travailler, de sa vie. Il existait quelque part, peut-être à Montmartre, peut-être à Clichy, peut-être au bout du bout du monde. Ses œuvres seules nous importaient et tellement s'imposaient-elles en dehors de tout convenu et de toute rencontre, que pour nous elles tombaient, mystérieusement, d'un grand paradis de merveilles. L'Institut appelant à lui le maître, détruit cette croyance; il lui assigne une place dans la foule ; il l'inscrit au catalogue de ses membres, le banalise ; il en fait un *Monsieur*.

Désormais, Gustave Moreau aura son fauteuil, il s'amusera aux jongleries des boules noires et blanches autour d'une élection, il sera un numéro pair ou impair, lui, qui nous vient des palais d'Hérode, des gynécées de Salomé, des grottes fabuleuses de l'Hydre, de la Caverne du Sphinx, des horizons d'or blasonnés par la Chimère éternelle.

A lire les seuls titres de ses œuvres : *Œdipe et le Sphinx*, *Hercule et l'Hydre*, *Hélène sur les murs de Troie*, *Andromède*, *l'Enfant prodigue*, *Moïse*, on ne les distingue point de ceux d'une foule de faiseurs classiques et même de la collectivité des prix de Rome. Ses sujets ont été salis par tous les pinceaux, maculés par tous les professeurs. Ils ont subi, depuis un siècle, l'assaut de toutes les banalités sereines et de toutes les inepties laurées. Pour lui pourtant ils sont intacts et debout.

Car c'est l'extraordinaire marque de son génie : découvrir en tout la virginité et traiter chacune de ses conceptions comme si jamais personne, avant lui, n'y avait touché. Les déesses, les dieux, les héros, les rois, les courtisanes, les monstres, les montagnes, les pay-

sages, aucun œil ne les a vus plus extraordinaires et plus soudains et plus tels. Il les a créés, il les a inventés et la vie soufflée par d'autres dans les mêmes corps, n'est qu'épidermique à sentir la profondeur et l'intensité de celle réalisée par lui. Il a peint toute la philosophie humaine; ses symboles à lui, dressés en leurs vêtements de pierres et de métaux, ont pris à l'idée moderne toute sa complexité et à l'idée antique toute sa vérité. Artiste suprême, au même titre que Léonard.

Qui donc, ce que contient une œuvre de Moreau, qui donc le fixera? Un axiome passionnel ou moral, éternel ou tragique, sert de point de départ. Le peintre le suit à travers l'histoire et la légende, confessant par des détails d'architectures variés et multiples, les pays qui l'ont soit conçu en mythes, soit prouvé par un fait. Il ne le peint, que réalisé dans sa plus puissante incarnation, celle, où tout net et compliqué pourtant, il s'atteste : définitif. Voilà ce qui explique, d'après nous, le mélange indéfini d'ordres et de styles architectoniques en de certaines toiles, si spécial quelquefois, qu'on y démêle quelque science monumentale nouvelle, produit d'une application étonnante et d'un goût souverain. Au reste, tout, n'est ici qu'intention : le détail le plus minime se noue à l'idée, et le décor, lui seul, s'atteste merveilleux et inépuisablement multiple commentaire. De même, les paysages, qui disent des pensées et des situations d'esprit : ils prolongent ou corroborent l'impression d'ensemble, ils sont ce qui, en toute conception humaine, s'ajoute de paradis ou d'enfer aux sentiments les plus simples ou les plus tortueux. Ils n'évoquent guère des sites scrupuleusement exacts, tout au plus, possibles : d'ailleurs les idées exprimées sont montées à tel degré de synthèse ou de symbolisme, que la réalité directe et sensuelle serait, certes, dissonnante et, quoique tangible, artistiquement fausse.

Le décor examiné, interrogeons le geste, autre décor si directement passionnel. Celui des personnages de Moreau s'exécute, en dehors de toute convention : essentiel. Entre mille, il choisit l'unique. Tel mouvement de Salomé, celui par exemple du bras tendant rigide le lotus, est le plus juste et le plus expressif qui soit. Outre, d'une rareté entière et d'une grâce hiératique indicible. Les bourreaux ont des attitudes fermées, inexorables et calmes. Les Davids et les Sages, usés de pouvoir ou de science, d'infiniment tristes repos, sur des sièges de métaux et de soies. Hercule, de quel pas triomphant et sûr, quoique sans jactance, il s'avance, lui, svelte et jeune! contre le colossal et vieux serpent dardé vers le ciel? La souplesse et la délicatesse ne sont-elles pas incarnées en cette Péri d'escarboucles, qui, tel qu'une personnification de l'Inde entière, se laisse, assise, porter sur un éléphant parmi des marais. Pour réaliser ses gestes merveilleusement d'argent et d'or, de précision et de grandeur, Moreau ne se sert pas néanmoins de la ligne sèche et comme invincible des vieux gothiques italiens. Son trait est dilué dans l'ambiance, ses contours élastiques et fluides. C'est à Delacroix qu'il faut songer pour retrouver les mêmes écritures d'expression.

Le décor, le geste et l'attitude ne sont néanmoins que moyens secondaires pour exprimer certains rêves. S'imposent, avant tout, le regard et les lèvres et toute la physionomie. Dites, de quels froids albâtres, ou de quels baumes, ou de quels fleurs ou de quels aromates les chairs des héroïnes ou des déesses sont pétries? Et de quels sangs ou de quels fards les lèvres, si fraîches ou si désabusées, si fières ou si insidieuses, si promettеuses ou si décevantes? Les regards et les yeux? Abîmes qui entrecroisent leurs profondeurs, si deux adversaires se fixent; paradis songeurs, si telle séductrice attire; invincibilité ou voluptueuse détresse; fatalité ou triomphe; et tout cela élevé à une suprême puissance d'intensité au delà de quoi, on doute qu'il soit possible de pousser l'art. La *Rencontre d'Œdipe et du Sphinx* mériterait un examen circonstancié, mais à quoi bon? Est-il des mots quelque part pour traduire la fixité froide, inéluctable et passionnée des yeux du monstre agrafé au torse du jeune homme? Ainsi en demeure-t-il de la plupart de ces œuvres uniques. On ne les peut transposer en littérature ni en critique et le seul hommage à leur rendre c'est : se cloîtrer avec elles en une solitaire admiration ardente et silencieuse. Ne pas faire intervenir entre elles et soi l'inégal et incomplet facteur : le verbe, et se borner enfin, par respect pour elles, à les penser et les aimer comme les plus intimes idéalités qu'on porte en soi.

Moreau venu après Delacroix, qui exprima la passion rageuse, se mordant elle-même, se fouettant de ses propres nerfs, mangeant et ravalant ses propres spasmes, a choisi un autre stade : celui de la cristallisation. Ses personnages les plus intensement vivants sont les plus immobiles, les plus enclos en eux-mêmes, les plus fixes de leur âme. Toute la fièvre? refoulée à l'intérieur ; les sens apparaissent : un brasero froid où toute une incandescence de diamants brûlerait cachée.

Le peintre a compris les passions des fins de siècle : lassitudes ou dégoûts d'aimer et de vouloir, rêves d'ésotériques paradis, ardeurs vers des cultes au delà des Dieux — et les blasphèmes du Silence.

En avons-nous écrit assez, pour qu'il soit évident qu'un *Monsieur* Gustave Moreau est chose impossible en dépit de tout Institut de France et de lui-même?

La Genèse de « l'Enfant du Crapaud »

La Genèse d'une idée littéraire quelquefois n'est pas sans intérêt pour les directions du mécanisme cérébral. Si exiguë que soit en cette histoire de *l'Enfant du Crapaud* l'ingéniosité du narrateur, les sévérités de la justice lui prêtent un relief qui rendra plausibles quelques brèves scolies.

« Dans quelles circonstances, m'étais-je demandé, une femme pourrait-elle — et qui ne cèderait pas à une exclusive démence de nymphomane — répudier les plus élémentaires suggestions de la pudeur et finalement déchoir aux étreintes d'une tourbe de mâles ? » Je me sentais là sur un terrain d'exception, bien fait pour tenter un esprit curieux des déviations de la personnalité morale. Bien que généralement, pour un *cerveau-artiste*, la forme s'impose en même temps que le fond, au point de ne former à l'origine qu'une adéquate et indissoluble masse que la mise en œuvre évide et cisèle ensuite, — *l'étude d'un cas psychologique* naturellement fort rare prévalait ici sur la préméditation d'une peinture violente et grasse. A la réflexion, la vengeance me parut seule *pouvoir* déterminer une aussi désordonnée transgression de la réserve commandée à la femme par son sexe.

Ce point de départ admis, il restait à trouver l'espèce de vengeance où cet état d'une âme trouble, fatalement projetée hors de la norme et lâchée aux péripéties les moins compatibles avec l'usuel ordre des choses, *devait logiquement* s'exercer ? Tout d'abord, le domaine passionnel me suscita une version à laquelle je m'attachai un instant. J'imaginai une femme, dans la condition légale du mariage, aimant son mari et trompée par lui. Comme il me fallait à l'*épilogue* la passibilité d'une *foule* aux instincts rudes et facilement déchaînable, je conclus à l'hypothèse d'une femme de maître de charbonnages, fille elle-même d'un chef porion, et sortie — comme les effroyables amants d'une heure qui, au dernier moment, devaient lui prodiguer l'opprobre et l'amour, — d'un peuple plus qu'aucun autre calamiteux.

C'était, aux motifs déterminatifs de l'acte près, la même situation *tragique* et excessive que dans *l'Enfant du Crapaud*.

Elle y était amenée, — à cet acte démentiel et que toutefois justifiait la passion, — par la perpétuelle débauche du mari qui, parjure à la foi jurée, la délaissait, s'assouvissait en de coupables et multiples amours. Abreuvée d'humiliations, enfin son sang de plébéienne se révoltait ; elle se jetait à cette foule, par mépris de l'homme qui l'outrageait, rêvant de l'outrager à son tour, dans son nom et son honneur d'époux, par l'immensité de son infamie.

Tel le thème.

Mais, à l'instant où s'achevaient en ma pensée ces définitifs linéaments, tout à coup une peur me prenait. Je craignis que l'horreur du dénouement s'accordât insuffisamment avec les prolégomènes de cette histoire d'un ménage, si bourrelé qu'il fût. Il me parut que la passionnalité seule, sans l'*auxiliaire d'un autre facteur*, allait m'exposer à terminer sur un tableau qui, tout en gardant son paroxysme dramatique, n'en revêtait pas moins, par le caractère *bourgeois* des milieux et la beauté de l'héroïne, une sorte de charnalité perversement attirante.

Moi, qu'on accuse d'outrage à la moralité, je reculai devant un état de passion uniquement sexuel et dont le furieux éclat final, à mon sens, s'altérait par le correctif de cette belle fille s'offrant dans son luxe de chair et de toilette.

Alors, je me mis à chercher ailleurs, dans le peuple même et ses noires destinées, et j'arrivai à l'anecdote que l'on sait. Ici plus d'images capables d'ensorceler un trop concupiscent lecteur, mais une peinture de misère et de rancœurs, une protagoniste véhémente et populacière, un cruel amour de sang et de colères revomis. En elle, en cette louve, s'incarne la soif de vengeance des races; elle se sacrifie pour que des semences du coron jaillisse le vengeur; elle croit sauver, en s'immolant, l'immense famille des crève-la-faim et des patiras comme elle. « Mangez de ma chair et buvez de mon sang, » et ce cri lui livre les hommes repartant pour la fosse, et du même coup, retarde la grève sur le point d'expirer.

Ainsi combiné, le stupre prenait une grandeur *héroïque et révoltée*, se changeait en la communion de quelque *Messe noire*, et — pour les blêmes bourgeoisies, — prophétisait à sa manière les inévitables cataclysmes, d'ores et déjà résolus par les plèbes toujours opprimées et qui, enfin debout, enfreindront les lois éternelles et renverseront les colonnes de l'édifice social.

J'avais résolu le problème que je m'étais proposé, et, en outre, une leçon pouvait se dégager de mon récit. Je signai en paix avec ma conscience. Or, il se fait que je suis condamné pour m'être montré trop rigoureux vis à vis de moi-même. En y réfléchissant, en effet, j'acquiers la conviction que j'aurais dû m'en tenir à ma première version : une débauche de peuple n'a rien que de répugnant pour des esprits titillés par le chatouillement des sous-entendus aimables. Cette jolie femme d'un maître de charbonnages, avec quelques traits galants, eût tout sauvé. Mais l'âme d'un pornographe ne va pas jusqu'à ces déliés calculs.

CAMILLE LEMONNIER.

NOTES SUR L'ART JAPONAIS [1]

En ce temps où la valeur artistique des Japonais n'est plus contestée, on peut à juste titre s'étonner de voir la fantaisie des amateurs et des collectionneurs se porter spécialement sur la céramique, les cloisonnés, les laques et dédaigner jusqu'à présent la peinture et la gravure, qui ont justement donné la note dominante de l'art qu'ils recherchent. C'est, en effet, dans la peinture et la gravure qu'il faut trouver les séductions les plus variées et les plus subtiles de l'art japonais. Les laqueurs et les céramistes n'ont d'ailleurs travaillé que d'après les peintres, sauf de rares exceptions.

Et cependant, par l'une de ces contradictions esthétiques qu'il n'est point rare de rencontrer, la gravure et la peinture du Japon sont demeurées lettre morte pour la généralité des dilettanti. Sur le continent, quelques japonisants d'Allemagne et de Paris mis à part, l'ignorance est quasi universelle.

En Belgique, par exemple, on attache peu d'importance aux gravures japonaises que l'on désigne sous la dénomination fausse de « crêpons », sans distinguer les admirables productions des Harounobou, Koriousaï, Kiyonaga, Outamarou, des images indifférentes et nulles des successeurs de Kouniyoski et de Kounisada qui portent déjà la marque irrécusable de la décadence contemporaine.

***

(1) Comparez avec ce que nous avons dit des images et peintures japonaises à l'exposition de *Blanc* et *Noir* dans notre numéro du 18 novembre dernier.

A côté de cette anomalie, une autre doit être relevée : ne voit-on pas des amateurs éclairés consacrer souvent une somme relativement fort élevée à l'achat de quelque eau-forte ancienne, médiocre ou mauvaise, mais signée d'un nom reconnu, et les mêmes amateurs demeurer insensibles devant l'œuvre de premier ordre d'un artiste japonais. Pourtant rien ne manque à celle-ci, ni beauté, ni rareté, ni valeur. Il y a là une simple question de vogue ou d'éducation oculaire.

Ni valeur, avons-nous dit, car certaines gravures japonaises devenues très rares dans leurs bons états de tirage — et les bons tirages seuls peuvent donner une idée exacte des intentions de l'auteur — se cotent au Japon même à des prix parfois considérables.

On doit donc affirmer que la peinture et la gravure japonaises sont peu et mal connues dans l'Occident. Attirer sur elles l'attention des artistes et des critiques est chose nécessaire, et c'est ce que nous voulons faire ici.

***

Pour parler plus spécialement cette fois de l'estampe, c'est à dire de la planche tirée à part en couleurs (par opposition au livre illustré, à l'album) et réserver la peinture, il faut affirmer dès l'abord qu'aucun pays n'a possédé de graveurs aussi habiles que le Japon. Il semble que l'adresse humaine, localisée dans un effort artistique, n'ait jamais été plus loin. Pour se convaincre, il suffit d'examiner quelques *sourimonos*, chefs-d'œuvre d'élégance et de finesse dans la facture « qui sont ce que l'art de l'impression a jamais connu chez aucun peuple de plus raffiné et de plus subtil ». (Th. Duret, n° 7 du *Japon artistique*).

A notre avis, l'admiration de M. Duret pour les sourimonos ne doit pas être partagée sans restrictions. En vérité, rien de plus accompli ne peut se concevoir comme exécution, mais, ce point de vue écarté, on ne saurait contester que ces estampes délicates et mièvres sont de beaucoup inférieures aux superbes planches des artistes du XVIII[e] siècle.

Et dans ces planches mêmes, cependant, le graveur ne s'efface pas, ne perd rien de son importance, car sa dextérité met en meilleure lumière des artistes dont les peintures sont quelquefois crues et dures. Lorsqu'il n'améliore pas le trait du pinceau, l'outil du graveur le conserve dans toute l'ampleur et la souplesse de l'œuvre primitive, à tel point qu'il est fréquemment difficile, dit M. Duret, même pour l'œil exercé, de distinguer d'un dessin dû directement au pinceau une épreuve imprimée.

***

Le caractère qui frappe d'abord celui qui parcourt une collection de gravures japonaises, est l'inépuisable variété des sujets, des tonalités, des manières. Il y trouve toutes les naïvetés et tous les savoir-faire, toutes les simplicités et tous les raffinements. A côté d'élégances graciles de primitifs rappelant Matsys ou Botticelli, il rencontre les habiletés consommées de maîtres plus artificieux. Dans une série d'estampes que nous avons examinées récemment, de pareilles oppositions foisonnent.

Soudzouki Harounobou (+ 1770) donne des réminiscences de gothiques par sa grâce, son ton, l'ingénuité de son dessin grêle. Koriousaï (1765), au contraire, est moins paisible ; plein de fougue, il travaille d'un pinceau nerveux et tourmenté. Shounshô frappe par ses tons rares, le caractère de ses attitudes. Mais l'imprévu de la tache de couleur est le propre de Shoungeï (1780). Moins peintre que tous ceux-là est Outamarou, notateur précieux de la vie féminine, remarquable par la grâce allongée de ses personnages. Toyokouni (1790) a des portraits d'acteurs saisis dans la mobilité de leur physionomie scénique. Pour couper court à cette énumération nous ne citerons que deux paysagistes : l'un, Hokousaï (+ 1848), le moins inconnu des Japonais en Europe, étonne par la lumière dont il imprègne ses sites. Il a d'ailleurs excellé dans tous les genres. L'autre, Hiroshigé (1820), satisfait l'œil par une perspective savante et une mise en pages qu'on ne saurait imaginer plus hardie.

Et bien que la personnalité de chaque artiste reste exactement définie au point d'empêcher toute erreur, même pour un regard médiocrement exercé, ces estampes se groupent harmonieusement en une synthèse remarquable. Elles sont dignes les unes des autres et méritent d'être recherchées par tous les collectionneurs soucieux de l'Art.

EXPOSITION WYTSMAN

L'exposition de M. et M[me] Wytsman ouverte au Cercle sent, à part un portrait, tout entière, la campagne : fleurs, vues de village au bout d'un champ, soirs sur des étangs, barques entre des roseaux, deuils de neige et d'hiver. Les deux peintres, échappés, pendant tout un été, là-bas, loin de la ville, en le joli pays de La Hulpe, ont peiné sur des toiles à toutes heures du jour, matins, midis, crépuscules et, revenus, ont mis le public au courant de leur travail.

Avec application et entrain, M[me] Wytsman rassemble des bouquets de fleurs et les met en cadre, sauvagement parfois et c'est précisément quand elle y met le moins d'apprêt et le moins de mise en scène traditionnelle qu'elle réussit le mieux.

M. Wytsman, on le connaît depuis longtemps et il est de ceux dont la critique suit l'évolution, scrupuleusement. Comme la plupart de ses confrères, il éclaircit sa palette, se veut dégager des routines, étudie de nouvelles mises en pages et se donne du mal. Les changements auxquels heureusement il s'abandonne dépendent toujours cependant de sa faculté dominante : la décoration. Un paysage lui apparaît comme un motif, une occasion de marier des couleurs et des lignes et de produire ainsi un résultat de courbes et de taches multiples agréables à l'œil. L'intimité même du site, sa correspondance avec un état d'âme, sa signification et pour nous sa raison d'être, ne le séduisent guère.

M. Wytsman sent médiocrement en artiste ; toute son attention est tournée vers l'extérieur seul et l'apparence. Cela suffit-il ? Dans son *Effet d'hiver*, par exemple, les tons sont justes, les choses à leur place, le paysage d'une profondeur suffisante ; l'œuvre est correcte. Pourtant comment se fait-il qu'on n'éprouve devant elle aucune sensation de froid et de neige ?

L'art de M. Wytsman gagnerait donc à creuser et à interpréter plus profondément ce qui sollicite ses yeux, et il est trop superficiel et trop à fleur de peau. Le progrès que nous aimons à signaler ne touche qu'à une simple question d'extériorité à laquelle l'acquis et l'habileté concourent surtout.

PÉPA

« Je me suis remis à vous aimer quand j'ai su que vous alliez appartenir à un autre ». Ainsi parle à sa femme, dont il est divorcé, Raymond de Chambreuil, et c'est là le sujet du marivaudage un peu laborieux que MM. Meilhac et Ganderax ont dilué en trois actes de comédie.

Mme de Chambreuil va se remarier avec Jacques de Guerche. Par amour? non pas. Par dépit, un peu; par désœuvrement, beaucoup. Le divorce crée à une jolie femme une situation si bête! L'honnête garçon qu'elle va épouser croit sincèrement l'aimer, mais, chose singulière et que l'invention de MM. Meilhac et Ganderax expose sans l'expliquer, c'est en vérité la petite Pépa Vasquez, une amie de Mme de Chambreuil, qu'il adore.

De son côté, mais beaucoup plus par dépit, lui, que par désœuvrement, Raymond demande à Pépa sa petite main, et il l'obtient sans aucune peine. En dix minutes, l'affaire est faite. Pour faire le pendant au couple précédent, c'est naturellement Jacques de Guerche que la gentille Pépa aime secrètement, et si elle épouse l'autre, c'est par dépit, et rien que par dépit. Le désœuvrement, ici, n'est pas en cause.

Au troisième acte, on le devine, les quatre amoureux s'aperçoivent qu'ils font fausse route; ils reviennent sur leurs pas, et Pépa tombe dans les bras de Jacques, tandis qu'Yvonne retrouve large ouverts ceux de son mari.

« La loi nous permet de nous remarier, je me suis informée », dit Mme de Chambreuil. Il paraît qu'en France la législation est plus généreuse qu'en Belgique, où un brutal article du Code, qui inspira l'an dernier une Pépa en miniature à un jeune écrivain belge, dispose que les époux divorcés ne pourront plus se réunir.

Pépa est bien jouée au théâtre du Parc. Mlle Richemond, fort belle personne qui ressemble à Angèle Legault, remplit avec beaucoup de distinction et d'élégance le rôle d'Yvonne de Chambreuil. Pépa, c'est la toute charmante Mlle Thomassin, apparue pour la première fois dans *les Honnêtes femmes* d'Henry Becque, et qui a été tout de suite classée hors pair. Un amusant type de rastaquouère créé par M. Lortheur, a eu, presque, les honneurs de la soirée. Rastaquouère! Le mot y est. Il a droit de cité, désormais, puisque la Comédie Française l'a accueilli. « Il y a rastaquouères et rastaquouères. Je suis, moi, un rastaquouère d'un genre particulier! » dit Son Excellence Ramiro Vasquez, le stupéfiant ministre d'une république ultra exotique, dont la principale préoccupation se traduit par cette crainte : « L'opérette nous guette, Messieurs. Prenez-y garde. Votre pantalon est trop voyant, Santiago. Et cette cravate, Benito! Il n'y en avait donc pas de noire chez votre chemisier? »

Quelque finesse de dialogue sur une trame impossible, une raillerie douce, peu d'invention et guère d'observation : tel le jaugeage de ces trois actes, auxquels le reportage avait à tort donné, à l'avance, les proportions d'un événement littéraire.

Troisième concert classique.

Deux noms au programme. Un seul compositeur. Un seul interprète. Et pour traduire un flot de pensées musicales, un instrument unique : le piano.

Mais le compositeur était Beethoven. Et l'interprète : Hans de Bulow.

Parler de l'art parfait avec lequel le grand artiste se joue des difficultés, de la transcendante virtuosité de son mécanisme, de l'autorité de son jeu, de la puissance de ses sonorités, de la merveilleuse clarté avec laquelle il expose la phrase, et la développe, et la mène jusqu'au bout, à quoi bon? Bulow est connu à Bruxelles. Il a joué aux Concerts populaires, jadis, et naguère au Cercle. Il a laissé le souvenir d'un pianiste unique, du pianiste qui se fait oublier (nous allions écrire : excuser) et qui se pénètre si complètement de l'œuvre à traduire qu'il semble supprimer l'intermédiaire entre le compositeur et le public.

Une soirée Beethoven donnée par Hans de Bulow atteint aux plus hauts sommets de l'art musical. Les jouissances artistiques qu'elle procure échappent à l'analyse, et le critique oublie de juger le pianiste.

Bulow a fait de Beethoven une étude spéciale. Il s'est assimilé son génie et pas une nuance, pas une intention n'est laissée par lui dans l'ombre. Il a compris que, même dans les œuvres qu'il écrivit pour le piano, dans ses *Sonates*, dans sa *Fantaisie*, le symphoniste était hanté par l'obsession de l'instrumentation. Et par la magie d'un toucher infiniment varié, l'interprète exprime, par les seules ressources de son Erard, les sonorités multiples, et les douceurs câlines, et les tendresses, et les colères, et le déchaînement impétueux de l'orchestre. N'a-t-il pas noté, dans l'édition qu'avec un respect religieux il publia des Sonates, ici un trait de flûte, là une entrée de basson, plus loin les lamentations du violoncelle ou la triomphale clameur des trompettes? La polyphonie chante sous ses doigts, superbe d'éclat et d'intensité. Et l'audition terminée, l'auditoire ému se retire avec l'impression d'avoir assisté à un spectacle d'une grandeur rare : le vieux Beethoven ressuscité et dominant toujours, à travers les âges, le peuple de musiciens dont il reste le chef.

Le premier concert du Conservatoire de Liége

Le Conservatoire a cette bonne fortune : ses concerts sont des réunions mondaines. Aussi, que d'auditeurs, et qu'ils manœuvrent les lorgnettes, écoutant d'une oreille et peu attentive, applaudissant au hasard d'une conversation ou du méticuleux examen d'une toilette.

Ah! s'il s'agissait d'aller là-bas, en un simple vêtement, écouter dans le recueillement du silence, de la musique exécutée par l'orchestre seul, sans virtuose d'aucune sorte, que de loges, tant animées aux jours de cérémonie, resteraient vides!

Terne, ce premier concert. M. Delaborde, un pianiste français, correct et simple, joue deux préludes de Heller, puis une rhapsodie hongroise de Liszt, exercices périlleux et soporifiques. La puissance d'un fantasque génie pouvait, seule, leur donner un réel intérêt. Et la puissance n'est pas dans le caractère du jeu de M. Delaborde. Aussi, pourquoi entreprendre le concerto en *mi bémol* de Beethoven? A l'insuffisance d'une exécution indécise et molle par l'orchestre, il n'a pu qu'ajouter la froide correction de son talent.

En un an, deux fois Mme Landouzy, c'est beaucoup. Cet envolement de roulades et de notes piquées, ce gazouillement d'oiseau artificiel, le *Joyeux Mysoli* de Félicien David, et l'air de *Zémire et Azor* de Grétry, tout cela n'est guère attrayant pour ceux qui

recherchent dans la musique autre chose que l'étonnement provoqué par une virtuosité endiablée. Après cette gymnastique du gosier, les mélodies de M. Radoux, dites aimablement, nous ont paru délicieuses.

Dans un chœur sans accompagnement de Waelrant, simple poésie musicale du XVIe siècle, d'une suave et tendre mélancolie, les classes de chant ont emporté le succès de la soirée.

La deuxième symphonie, où des pages puissantes — l'*Adagio* avec la phrase si profonde que chantent les violoncelles, le *finale* d'une grande allure — a souffert d'une interprétation relâchée, incohérente. Les *Légendes pour orchestre* de Dvorak sont d'une originale fantaisie. Enfin, la *Kaisermarsch* de Wagner, exécutée bruyamment mais sans vigueur, — et pourquoi avoir supprimé les chœurs? — laisse une impression d'effort et de froid. Le génie du maître paraît étouffé en cette musique quasi officielle.

CONCERTS POPULAIRES LIÉGEOIS

De nouveaux concerts, dus à l'heureuse initiative de MM. Sylvain Dupuis et Vandenschilde : entreprise audacieuse en raison de l'indifférence de ce public liégeois qui s'estime le plus délicat des amateurs et qui, vivant dans cette douce conviction, préférant à tout sa goguenarde insouciance, se garde d'affluer où l'appelle quelque jouissance artistique.

Dimanche dernier, à trois heures, première audition devant une salle insuffisamment garnie. M. Sylvain Dupuis dirige; et c'est vigoureusement, avec une grande netteté, que l'orchestre — celui du Conservatoire, diminué cependant du premier pupitre des violons et des violoncelles, — exécute la première symphonie de Beethoven. OEuvre de jeunesse, cette première symphonie où domine, à n'en pas douter, l'influence de Mozart, mais d'une grâce exquise. Le génie de Beethoven ne s'y affirme pas dans la toute-puissance de sa personnalité. L'inspiration douloureuse qui a créé l'œuvre définitive ne marque pas cette symphonie de sa troublante pénétration. C'est ensuite de Wagner *Siegfried-Idyll*, qui déroule l'infini de ses mélodies. Pages suaves et caressantes, dans leur paisible sérénité, elles vous transportent en la douceur de l'extase. Une *rhapsodie norwégienne* de M. Lalo évoque par ses sonorités argentines et le pittoresque de ses couleurs les paysages du Nord d'une si pénétrante poésie.

M. Scharwenka, pianiste, professeur au Conservatoire de Berlin, a joué un concerto de sa composition. Une œuvre de valeur, ce concerto. Le virtuose ne s'est pas abandonné à la fastidieuse recherche des effets bizarres et superficiels. La pensée se développe avec fermeté; telles pages ont de la grandeur. Comme pianiste M. Scharwenka a de la sûreté et de la puissance. Il nous a donné d'une *Ricordanza* et d'une *Polonaise* de Liszt une exécution passionnée et vigoureuse qui lui a valu un sérieux succès d'interprétation.

Victoire donc, cette première audition, et pleinement justifiée par la composition du programme, une étude soignée et une direction intelligente.

CUEILLETTE DE LIVRES

Chez Ollendorff :

Quatrelles a fait paraître : *A outrance*, histoire à la bonne franquette où une somnambule et un gendarme Gordapuys font sourire. Les seuls en-têtes de chapitres donnent un excellent avant-goût du livre.

Henry de Pène : *Demi-crimes*. Tragique ce roman, et, ci et là, intéressamment fouillé, d'une bonne écriture et observation courantes. Une préface d'Arsène Houssaye.

Chez Vanier :

Une étude par Charles Morice sur *Paul Verlaine*, la plus complète et la plus juste que nous ayons lue sur ce maître.

Les Poètes maudits. Trois noms se sont ajoutés à ceux de Corbière, Rimbaud, Mallarmé. Ce sont : Desbordes-Valmore, Villiers de l'Isle-Adam, Lelian. Toutes ces biographies sont d'un style rompu, comme une conversation, d'incidentes et peut-être un peu de parlottage, mais toutes sont gaiement et vaillamment faites.

Le *Glossaire décadent* se trouve dans le dictionnaire de Littré.

Chez Maurice Magnier :

Le coup d'ongle, par L. De Courmont, très joli petit volume paru dans une collection nouvelle intitulée : *Contes aux étoiles*, avec des illustrations et des eaux-fortes. Le conte est en vers. Il est d'une allure un peu leste qui le fera bannir de certaines bibliothèques, mais rechercher des autres.

Chez C. Dalou :

Marthe, par G. Lefaure, tragique épisode de la guerre de 1870, complété par douze autres nouvelles, avec des dessins de Louis Vallet qui ne concordent pas exactement avec le récit mais qu'on y a adaptés tant bien que mal.

Au théâtre Molière.

Bajazet, le *Cid*, *Andromaque* ont été joués mal cette semaine, à Bruxelles. De plus en plus rares en deviennent les interprètes et bientôt on ne les jouera plus guère, faute d'acteurs, même à la Comédie Française. Mlle Dudlay avec ses gestes futiles de poignet, avec sa voix petite, n'incarne convenablement ses héroïnes que si elle peut exprimer certains stades de passion, par exemple la colère. M. Maubant découpe mécaniquement et gravement ses rôles de vieillard. Seul M. Paul Lambert, quoique très influencé par le jeu de Mounet-Sully, n'est point, de par sa nature même, incapable de jouer les tragiques. Dans *Andromaque*, il s'est prouvé artiste. Quant aux comparses, autant vaudrait faire débiter leurs tirades par des phonographes, placés dans la poitrine ou le ventre d'artistiques androïdes.

Corneille et Racine sont déjà tellement dans le recul du passé, que leurs admirables œuvres devraient nous apparaître : jouées en légendes, au dessus de la réalité et comme chantées. La tradition actuelle de la Comédie Française s'évertue, au contraire, à les rendre le plus réalistement possible : gestes saccagés, démarches brusques, tons de voix crus. C'est, croyons-nous, une erreur dont on sera prompt à revenir.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

La maison Schott a mis en vente, quelques jours après la première représentation de *Milenka*, la partition, réduite pour piano, du très joli ballet de notre compatriote Jan Blockx. Le succès de

l'œuvre assure à l'éditeur une vente rapide des exemplaires, coquettement gravés et imprimés, qui sourient aux étalages dans leur toilette rose. Le texte de M. Paul Berlier est noté phrase par phrase, au dessus des portées, et l'on verra, en lisant *Milenka*, comme fidèlement le compositeur a traduit en rythmes et en harmonies la pensée du poète.

L'éditeur Hamelle vient de publier le superbe trio pour piano, clarinette et violoncelle de Vincent d'Indy, exécuté en février à l'une des matinées musicales des *XX*. Il est dédié à notre collaborateur Octave Maus et porte le nº 29 des œuvres de Vincent d'Indy.

Petite chronique

Mme Patti chantera à Bruxelles cet hiver. Une représentation de charité, à laquelle elle a promis son concours, sera donnée au théâtre de la Monnaie, par les soins d'un amateur de musique connu. Pourquoi ne pas le nommer? C'est M. Edouard Elkan. L'indiscrétion des quotidiens nous sublève de la discrétion que nous lui avions promise.

M. Emile Sigogne a entrepris, en une série de conférences, de faire connaître l'œuvre d'Hugo. C'est la première fois, croyons-nous que, sans secours ou appui officiel, une entreprise de ce genre est tentée. Les conférences sont publiques : un auditoire discret, en grande partie composé de dames.

Vendredi dernier, M. Sigogne a mis en parallèle Hugo et Musset, examinant et analysant comment ils ont compris et interprété la passion en leurs livres.

Il a touché également cette question : Hugo poète de son siècle et l'incarnant.

Richilde passera à la Monnaie du 18 au 20 décembre. On a commencé les répétitions du *Roi d'Ys*, qui sera prêt dans six semaines au plus tard.

La *Grande-Harmonie*, dont les idées artistiques sont loin d'être révolutionnaires, comme chacun sait, offre annuellement à ses membres le régal d'une représentation au théâtre de la Monnaie. Et sait-on quel est le spectacle choisi pour cette année? *Les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*. Le directeur du *Ménestrel* en fera une maladie.

On a refusé du monde, vendredi, à la représentation des *Maîtres-Chanteurs*. Assistaient au spectacle : M. et Mme Lalo et M. Paderewski, très enthousiastes et ne ménageant pas leurs éloges sur l'interprétation.

Le premier des Concerts d'hiver dirigés par M. Franz Servais aura lieu, comme nous l'avons annoncé, dimanche prochain, dans la Salle de l'Alhambra, reconnue meilleure comme acoustique que l'Eden-Théâtre où les concerts eurent lieu la première année. Le théâtre de l'Alhambra, remis à neuf tout récemment, convient admirablement aux Concerts symphoniques. C'est là, on s'en souvient, que les *Concerts populaires* furent installés durant de longues années.

Le premier programme de M. Servais est fort intéressant : il porte *les Préludes*, poème symphonique de Liszt, la symphonie en *ut mineur*, de Beethoven, le Prélude et la scène finale (*Isolde's Liebes Todt*), de *Tristan et Iseult*, *La Malédiction du Chanteur* (Sänger's Fluch) de Hans de Bulow et, pour finir, l'ouverture de *Tannhäuser*.

Le directeur des Concerts d'hiver nous fait espérer, qu'outre Mme Materna, nous entendrons dans le courant de l'hiver Mlle Thérèse Malten, la célèbre cantatrice de Dresde que les réprésentations de *Tristan* et de *Parsifal* à Bruxelles ont mise au premier rang.

Le deuxième Concert populaire sera consacré à l'œuvre nouvelle de M. E. Tinel, *Franciscus*, oratorio pour orchestre, chœurs et soli, dont nous avons rendu compte dans nos nos des 22 juillet et 2 septembre derniers.

M. Gevaert se propose de composer, pour le premier concert du Conservatoire, un programme original : il fera exécuter successivement trois symphonies classiques, l'une de Haydn, une autre de Mozart, la troisième de Beethoven.

Programme de la matinée musicale, donnée le 2 décembre par M. Joseph Wieniawski, à la salle Erard :

1. Mendelssohn : Ouverture d'*Athalie*, transcription pour deux pianos, à huit mains (Mlles Merck, Vandercammen, Weimerskirch, et M. Wieniawski.)
2. Stradella : Air d'Église, (Mme Z. Madymar).
3. Rubinstein : Sonate en *sol maj.* pour piano et violon, (MM. Wieniawski et O. Jokisch.)
4. Schubert : *Erlkönig* (M. E. J.)
5. Schumann : Concerto pour piano (M. Wieniawski; accompagnement : Mlle Nora Bergh.)
6. *a*) Mendelssohn : Mélodie;
   b) Gounod : *Médjé.*
   (Mme Madymar).
7. *a*) Wieniawski : Nocturne (op. : 37.)
   b) Chopin : Tarentelle (M. Wieniawski.)

C'est l'avant-dernière séance de cette intéressante série. M. Wieniawski, après la matinée de dimanche prochain, partira pour la Russie où l'appellent plusieurs engagements.

A l'*Emulation*, à Liége, s'ouvre aujourd'hui une exposition de tableaux signés Rosa Leigh, de Baré et André Collin. La plupart de ces toiles — de celles, du moins, de Mlle Leigh et de M. Collin — ont été exposées au Cercle artistique de Bruxelles en mars dernier (1).

Le journal *l'Etudiant*, organe de la jeunesse libérale des quatre Universités belges, vient d'entrer dans sa deuxième année d'existence. Bonne chance à notre jeune confrère.

Un collectionneur viennois, qui a dressé le volumineux catalogue de l'œuvre de Wagner et de tous les écrits qui le concernent, M. OEsterlin, vient d'enrichir le musée qu'il a fondé en l'honneur du maître, d'une série de soixante-cinq lettres, autographes de ce dernier, toutes inédites, de quelques lettres, autographes aussi, de son royal et malheureux ami Louis II de Bavière, et enfin des copies de quatre-vingt-neuf lettres écrites par Wagner pendant son séjour à Zurich (1849-1853), à son ami Théodore Uhlig, musicien de chambre, et qui sont, paraît-il, d'un intérêt capital.

(1) Voir notre numéro du 25 mars 1888.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano)

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

PAR SUITE DE DÉCÈS.

VENTE PUBLIQUE

de

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Aquarelles, Gravures, Lithographies et Photographies

délaissés par **Mme VERVOORT**

Les notaires ELOY et DU BOST, à Bruxelles, procéderont à cette vente les 19, 20, 21 et 22 décembre 1888, à 1 heure, en la maison en cette ville, rue St-Pierre, 43 et sous la direction de M. Léon SLAES, expert.

Le catalogue se délivre chez les dits notaires et expert.

Exposition : mardi 18 décembre, de 10 à 4 heures.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 51. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 16 DÉCEMBRE 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS : **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

BERLIOZ ET WAGNER. — LE JOURNALISME ET LES ŒUVRES. — L'ART CULINAIRE OU AU HASARD DE LA PLUME. — EXPOSITION WAUTERS DU CERCLE ARTISTIQUE. — PREMIER CONCERT POPULAIRE. — CONCERT HEUSCHLING. — CEUILLETTE DE LIVRES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

BERLIOZ ET WAGNER

A propos de la biographie d'Hector Berlioz,
PAR M. ADOLPHE JULLIEN (1).

Ce qui frappe surtout à la lecture du beau livre que M. Adolphe Jullien vient de consacrer à la gloire de Berlioz, c'est la similitude d'attaques dont furent l'objet ces deux hommes qu'une consécration tardive a mis à leur rang, enfin : Wagner et Berlioz.

Même obstination de la foule à nier leur génie, mêmes quolibets, mêmes caricatures, mêmes « blagues ». Au fond, l'éternelle et implacable rancune des médiocres contre tout esprit supérieur, l'aversion des foules panurgiennes à l'égard des artistes qui font profession d'indépendance et de fierté, et aussi l'incommensurable et insondable ignorance humaine.

Telle est l'analogie entre les glapissements que souleva l'apparition des *Troyens à Carthage* et ceux que nous entendîmes, plus récemment, à propos des *Maîtres-Chanteurs* et de la Trilogie, qu'on pourrait, — oui, vraiment! et ce serait amusant, — appliquer indifféremment les spirituelles plaisanteries recueillies par M. Jullien à l'un ou à l'autre des deux Maîtres.

Il y a dans les feuilles, illustrées ou non, des clichés religieusement transmis qui procurent aux rédacteurs l'économie d'une invention nouvelle :

« Mais sapristi, Monsieur (c'est le critique de *l'Opinion* qui parle), pourquoi ne laissez-vous jamais flâner la moindre mélodie dans ce que vous appelez votre musique?... — Vous êtes trop curieux; sachez que je n'ai pas de *motifs* à vous donner.

Mme Pipelet à « une collègue » en voyant passer une amie élégamment vêtue : « Et où a-t-elle gagné tout ça? » — Dans les cotons. Elle a eu l'idée d'en vendre à la porte du concert monstre Berlioz.

En visite :
— Ah! mon Dieu! est-ce qu'il est devenu sourd,

(1) HECTOR BERLIOZ, SA VIE ET SES ŒUVRES, par ADOLPHE JULLIEN, ouvrage orné de 14 lithographies originales par Fantin-Latour, de 12 portraits d'Hector Berlioz, de 3 planches hors texte et de 122 gravures, scènes théâtrales, caricatures, portraits d'artistes, autographes, etc. — Paris, librairie de l'Art. Un volume grand in-8° de XXI-338 pages; prix : 40 francs.

votre mari? — Comme vous voyez. Il s'est obstiné à aller au concert monstre Berlioz...

Et aussi :

Le savant professeur (Berlioz) donne à sa classe la formule algébrique des principales situations musicales.

Est-ce à Wagner, est-ce à Berlioz que s'appliquent ces fleurs de l'esprit français, cultivées avec amour par les jardiniers Cham, Bertall, Grévin, Marcellin, et qui ont embaumé, durant des années, toute la France?

C'est à Berlioz, M. Jullien le constate. Et un beau jour les Français se sont dit : « Sommes-nous imbéciles! Nous possédons un génie et, au lieu de nous en glorifier, nous nous fichons de lui. Assez d'âneries, et déclarons Berlioz le grand homme qu'il est. »

Il est vrai que les Allemands n'avaient guère été, à l'égard de Wagner, plus perspicaces. A cette différence près, toutefois, que l'auteur des *Nibelungen* eut la joie d'assister à son triomphe, tandis que le pauvre et grand Berlioz fut raillé et méconnu jusque dans la tombe.

N'est-elle pas navrante, en son laconisme farouche, cette dédicace inscrite par le compositeur sur une partition des *Troyens* qu'il offrit à son fils : « Mon cher Louis, garde cette partition, et qu'en te rappelant l'âpreté de ma carrière elle te fasse paraître plus supportables les difficultés de la tienne. Ton père qui t'aime ».

Quelle consolation et quel réconfort apporte à tous les artistes originaux et sincères qui luttent, à l'exemple de Berlioz, pour le triomphe d'une idée, un livre tel que celui dont nous parlons. On met entre les mains des écoliers le *De Viris illustribus* de Cornelius Nepos. Tous les artistes devraient avoir sous les yeux, dès leur enfance, le *Berlioz* et le *Wagner* de M. Jullien. Ils y verraient combien furent trempées ces âmes fières au contact des infortunes, et comme, en un rebondissement perpétuel, elles s'élevèrent jusqu'aux plus hautes cimes de l'art.

Dans le volume consacré à Berlioz, qu'on ne saurait lire sans émotion, toute la vie du musicien est exposée, avec ses aspirations, ses joies, ses larmes, ses combats, jusqu'à l'infaillible et universel triomphe. L'œuvre est synthétique même, et c'est UNE EXISTENCE D'ARTISTE qu'elle eût pu être étiquetée.

Les compositions du musicien s'éclairent d'une lueur intense aux révélations du livre : et l'on comprend leur douloureuse âpreté, d'accord avec le pli qui contracte le nerveux visage de l'artiste.

Cette inoubliable expression, à la fois méprisante et mélancolique, secouée par la souffrance physique et par des tortures morales, souverainement glorieuse néanmoins, telle que Courbet nous en a laissé l'image, on la trouve, dans le livre de M. Jullien, en douze portraits, réunis au prix de quelles recherches! et la plupart inédits.

Et c'est là la note dominante de l'ouvrage : des recherches minutieuses aboutissant à des trouvailles inespérées, une conscience absolue dans le contrôle des documents, une patience d'entomologiste à piquer, comme des insectes rares, et à classer les moindres broutilles qui peuvent contribuer à fixer définitivement la physionomie du musicien, avec son grand cœur, sa prodigieuse énergie, l'amertume et la vivacité de ses réparties. Par dessus cette fidèle et captivante biographie planent, en un cycle de lithographies, quelques immatérielles compositions inspirées par ses œuvres à Fantin-Latour.

Quant à l'esprit critique de Berlioz, M. Jullien le peint en quelques traits incisifs. Bornons-nous à cette seule citation, topique celle-là, et qui exprime la raillerie acerbe de l'écrivain qui signa *A Travers chants* et *les Grotesques de la musique* :

Un marin, capitaine au long cours, disait un jour :

— Toutes les fois que je quitte Paris pour faire le tour du monde, je vois affichée *la Favorite*, et toutes les fois que je reviens je trouve affichée *Lucie*.

Ce à quoi un de ses confrères répondit :

— Allons, vous exagérez, on ne joue pas *Lucie* aussi souvent. Quand je pars pour les Indes je vois, il est vrai, affichée *la Favorite*, mais quand j'en reviens, on ne joue pas toujours *Lucie*... On donne quelquefois encore *la Favorite*.

LE JOURNALISME ET LES ŒUVRES

A PROPOS D'ISTAR PAR JOSÉPHIN PÉLADAN

La nouvelle œuvre de Joséphin Péladan, dont nous rendrons prochainement compte, débute par une fort belle préface, dont nous extrayons ce qui suit :

Je ne conteste aux journalistes ni le talent, ni même le culte esthétique du talent : je comprends que la vie ou le vice force la plupart à la copie, quand ils rêvent de l'œuvre et enfin quoi de plus naturel de réserver ses coups d'épaules à ses amis.

Ici donc, ni dépit, ni reproche; cependant certaines animosités étonneront toujours un écrivain resté si en dehors des dîmes littéraires, qu'il paye sa place au Salon, au théâtre et au chemin de fer.

Oh! la sotte aventure de passer pour l'obligé de gens auxquels on ne doit rien! Quelque critique en peine de matière critiquable pourrait découvrir M. Joséphin Péladan, un de ces matins. Or l'éthopoète veut garder le bénéfice de sa mauvaise fortune, et montrer que la conspiration du silence n'a point d'effet parce que la parole de ceux qui se taisent n'a plus de portée.

Où est le bélître assez nimois pour croire que cette Suissesse,

la *Revue des Deux Mondes*, exprime le mouvement littéraire ou bien que le *Figaro* a jamais des opinions gratuites?

L'institution cynique de Villemessant a perdu à jamais l'oreille, même asinelle; le *Figaro* n'est rien qu'un bon placement financier, et une mauvaise habitude très répandue.

Serait-ce se vanter de professer l'aristocratie de l'écrivain qui ne fait que des livres? trop plaire ou trop vite décèle peut-être une certaine vulgarité? Eclabousser de jeunes et belles gloires, en prétendant que le public n'accepte jamais tout de suite, ni le neuf, ni le vif? Non, le public du livre aujourd'hui mérite plus d'estime que la Critique; il s'est émancipé du journal : Et en ce simple énoncé il y a un bien grand soufflet aux Aristarques.

D'un auteur dont on parle beaucoup et bien :

« Il a des amis dans la presse. »

D'un autre dont on ne parle pas ou mal :

« Il n'a pas d'amis dans la presse. »

Voilà tout ce que pense le lettré ou le simple liseur.

Aux jeunes, à ceux de demain qui n'ont pas encore baisé la fesse du Bouc, il faut dire qu'une fortune littéraire se fonde, sans le paranymphe Wolff, Sarcey, Pontmartin : le journalisme ne donne que de l'argent et de la vogue.

Pour dispenser l'estime publique, il faudrait l'avoir soi-même : Quintilien appelle ce cas, l'absence de mœurs oratoires. Qu'on ne s'y méprenne pas méchamment. L'auteur du *Vice suprême* prétend avoir prouvé, par son œuvre et au point de vue de librairie :

Qu'on peut fort bien se passer d'articles et arriver au même résultat de notoriété,

Qu'on peut fort bien se moquer des sentiments du public et lui imposer sa chimère.

La plus haute indépendance ne dénie pas tout succès; et la *Décadence latine* gardera dans l'histoire littéraire le mérite d'avoir exemplairement démontré qu'il est aisé de se passer de la presse, et profitable de mépriser le goût du jour.

Puisse cette ecthèse être entendue comme elle est faite, en fraternelle exhortation aux écrivains à venir de ne concessionner rien; un Verbe porte en lui la force de rompre tous les silences.

Frère que je ne connais pas et qui te prépares dans l'ombre au souffrant apostolat orphique, qui viendras demain peut-être chercher un écho aux musiques que Dieu à mises en toi pour endormir l'inquiétude des grands cœurs, — ne te prostitue pas, Frère! *C'est inutile.*

Quand tu passeras devant le 26 de la rue Drouot, devant le 21 de la rue de l'Université, comme devant l'Élysée et l'Académie, enfonce ton chapeau de peur que tu ne sembles saluer ces mauvais lieux.

Comme les Kaldéens œlohites qui suivaient de l'esprit le troupeau des étoiles, meneux idéal, pousse tes chimères droit sur la foule, et ne t'inquiète pas des agents de publicité, et des entrepreneurs de vogue.

Moque-toi, mon Frère, de tous les Consistoires, fondés par Luther ou Villemessant, le citoyen Rousseau ou l'Auvergnat Buloz. Moque-toi des francs-maçons qui ne savent pas l'aleph du symbole qu'ils profanent; et surtout apprends de ton aîné en efforts et en résultats que tout ce qui est collectif est féminin — et veut être violé.

Vis comme tu pourras; mais ton œuvre, fais la fière; ne mens jamais : marche sur le préjugé à mon instar, car je nie en ce livre le sentiment natal comme j'ai blessé d'humanisme, le concept étroit de la nationalité.

Méprise tout ce qui s'obtient sans génie; tout ce qu'un Rothschild peut avoir, des filles et l'Institut, laisse-le et vois quels ors résistent à l'or vulgaire : la Gloire et l'Amour.

La vraie Gloire, les pairs seuls la donnent et ceux-là commenceraient à te mépriser le jour où tu aurais le suffrage de MM. Wolff, Sarcey et Pontmartin.

Une œuvre est un cri jeté à des cœurs inconnus; ces cœurs battront et tu retrouveras ta famille spirituelle — ta tribu cérébrale éparse à travers l'humanité.

L'ART CULINAIRE

OU

AU HASARD DE LA FOURCHETTE

Une Exposition nationale d'*Art culinaire* s'est ouverte hier, à l'*Ancien Palais de Justice*, où Thémis semble avoir délaissé ses balances pour de gastronomiques pesées.

La belle occasion (et pourquoi pas?) de citer les joyeux « maîtres ès mangerie » Carême, Brillat-Savarin, Brisse, Monselet, appelé le plus gourmet des lettrés et le plus lettré des gourmets.

Les Manuels de la friandise, les Directeurs de l'estomac, les Confituriers Royaux vont sortir un instant du sommeil poussiéreux des bibliothèques.

Les légendes Sardanapalesques refleuriront.

Les menus pleins d'embûches se dresseront.

La doctrine culinaire sera de nouveau ainsi résumée :

« Les abeilles vivent en monarchie, les fourmis en république; le singe cueille des noix et les mange.

« Le castor et l'hirondelle se bâtissent des maisons; le renard chasse.

« Mais vit-on jamais un renard truffer une volaille, une hirondelle faire une tarte aux prunes, ou un castor une matelotte? »

Aussi, est-ce avec le sentiment de leur supériorité sur les dindes qu'ils ont truffées, que ceux de notre race visitent les Expositions d'*Art culinaire.*

Comme un démon tentateur incitant aux orgueils stomachiques, Brillat-Savarin formule ses maximes. « Les animaux se repaissent, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger ».

Taupin citerait l'exemple d'Ugolin, mangeant ses enfants pour leur conserver un père.

La découverte d'un mets nouveau, continue l'auteur de la *Physiologie du goût*, fait plus pour le bonheur de l'humanité que la découverte d'une étoile.

Ce fougueux lyrisme, empoignant les télescopes pour des casseroles, renvoyant dos à dos, à la cuisine, les mages et les gâte-sauces, enfilant à une même brochette les constellations des rognons et des astres, rappelle un peu cette exclamation énorme de Villemot : « Socrate a bu de la ciguë, Galilée a gémi dans les cachots de l'Inquisition, Bayart est mort, Jeanne d'Arc a été brûlée, et il y a des portiers qui mangent de l'oie à déjeuner. »

Que Dieu me garde d'outrager
Les choses bonnes à manger

ou de chercher une querelle posthume à Brillat-Savarin.

Déjà, dans l'ancienne Grèce (Larousse, merci !), on couronnait l'auteur d'un mets inédit.

Antoine donna une ville à son cuisinier pour un repas bien servi.

L'histoire, oui, l'Impartiale..., rapporte que le Roi d'Angleterre, Charles II, ravi de voir à sa table, au retour de la chasse, un quartier de bœuf rôti, tira son épée, et conféra à l'aloyau, dans toutes les formes de l'étiquette, le titre de baron.

Et le cuisinier? C'est lui qui devint le *bœuf!*

Et les gentilshommes à blasons et devises du temps des Stuarts?

Sans doute, ils pensaient comme le Montacabère de Gondinet : « Quand on a de la dignité, c'est pour qu'elle soit froissée, ou elle ne servirait à rien ».

Aujourd'hui, le bœuf à la mode a remplacé l'aloyau sur couronne à trois rangs de perles. On s'embourgeoise.

« Dis moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es? » Encore de l'inépuisable Brillat-Savarin, cette phrase, accommodée à la sauce proverbe.

Et, ma foi, la prétention de lire la bonne aventure dans les cartes... de restaurant, n'est pas si folâtre qu'elle en fait mine.

Il est certain qu'une étroite corrélation existe entre l'alimentation de l'homme et son humeur, celle-ci ayant, sinon son domicile, tout au moins un petit... pied à terre, dans l'estomac.

Des expériences curieuses furent consignées, notamment par M. Jonathan Edward Claiss, chef de la secte végétarienne en Amérique, puis par le docteur Tanner.

Tous deux expérimentaient en famille.

Après avoir absorbé exclusivement des fèves pendant quinze jours, mistress Claiss (de l'aveu de son père) était devenue si irritable qu'on ne pouvait plus l'aborder. Mistress Sarah, sa sœur, mise au régime des navets, est tombée, en trois semaines, dans un état hypocondriaque inquiétant.

Le docteur Tanner essaya, sur sa femme, l'effet des haricots verts. Après huit jours de cette monotone alimentation, elle fut surexcitée à ce point, qu'elle jeta une cruche à la tête de son mari.

Alors celui-ci pensa aux navets pour restituer à son épouse son caractère doux de jadis.

Mais, cette fois, Mme Tanner n'y tint plus. Elle demanda le divorce et l'obtint.

Aussi, pourquoi recourir aux navets après la fatale expérience de mistress Sarah Claiss, et quand il était si commode d'essayer du potiron qui, d'après la doctrine, fait le caractère doux et même... câlin?

Les documents dont j'extrais, presque textuellement, ces détails, constatent en outre, que la pomme de terre rend bavard, le haricot querelleur, le cornichon badin, la carotte méticuleux, le melon prétentieux et loquace.

Voici que dans la dernière comédie d'Alexandre Dumas, un personnage insinue que la camomille rend respectueux. Et la fameuse salade Japonaise où il faut que la moule « ne se prévoie, ni ne s'impose » n'a-t-elle pas le principal rôle dans *Francillon!*

La salade Japonaise suggère des idées matrimoniales, c'est entendu, mais que la recette est compliquée! On ne sait trop si ce sont les moules, la branche de céléri ou les truffes, qui précipitent le dénouement.

Maintenant, pour finir, un *cas* exotique sous la forme d'un ordre du jour des Pavillons-Noirs, trouvé dans une maison de Hanoï, et dont la traduction fut envoyée jadis au *Voltaire*. « Ceci est commandé aux braves, par moi Mandarin, le chef des braves! Qu'on tremble et qu'on m'obéisse!! Treize jours avant la bataille, les braves mangeront de la gelée de tigre, afin d'avoir en eux la colère, la rage et la férocité des tigres.

« Le douzième jour avant la bataille, les braves mangeront du foie de lion rôti, afin de posséder, par cette absorption, l'intrépidité naturelle du lion. »

Et les onze jours suivants, les braves s'empiffraient de coulis de serpent, de crême de caméléon, de bouillon de crocodile, de rates de jaguar et autres férocités comestibles.

Le cuisinier des braves tenait ainsi le sort de la bataille entre ses mains sanglantes, et la tactique de l'ennemi s'ingéniait sans doute à substituer au bouillon de crocodile, une purée d'écrevisses, ce qui forçait, du coup, les braves à la retraite.

Un vieux Camembert, remplaçant la crême de caméléon, mettait la déroute dans les rangs des braves. Je dis un *vieux* Camembert, et en liberté, à l'état sauvage, car aujourd'hui, on les apprivoise, on les dresse, on les dompte.

Lisez ce que raconte une feuille d'Outre-Manche :

« Un fromage, acheté par le cuisinier de lady S..., prit, grâce à la multitude d'habitants éclos dans sa pâte, une animation telle qu'il s'enfuit de l'office, et alla s'ébattre dans un square voisin. Le soir venu, il rentra au logis sans encombre et recommença la même promenade les jours suivants.

« Lady S..., qui est très pratique, se dit qu'elle pouvait utiliser les migrations régulières du voyageur, et dès lors c'est le fromage qui mène jouer les babys dans le square, surveille leurs ébats et les ramène; lady S..., est en train de lui faire confectionner une petite livrée! »

A tel expérimenté Camembert, le mandarin, chef des braves, eût pu faire confectionner un petit uniforme d'aide de camp. Qu'on tremble et qu'on obéisse!...

Pourquoi multiplier les exemples en l'honneur de la doctrine de Brillat-Savarin. — Elle triomphe, et l'on peut prédire, — sans être soupçonné de prétention ou de bavardage (comme si on avait abusé du melon!) qu'elle fournira prochainement de nouvelles et précieuses applications.

Alors, les *interviews* séviront de préférence dans les sous-sols — les magistrats laissant le prévenu digérer *le mobile du crime*, se contenteront du témoignage de sa cuisinière — et nos arrière-petits neveux, *s'expliqueront* (enfin!) pourquoi l'Exposition Nationale *d'Art Culinaire* s'est ouverte hier, précisément à *l'Ancien Palais de Justice...* où Thémis semble avoir délaissé ses balances pour de gastronomiques pesées.

EMILIO.

EXPOSITION WAUTERS AU CERCLE

Depuis la mort de M. Gallait, M. Emile Wauters est bourgeoisement sacré peintre national. Médaillé à Paris et ailleurs, d'une correction digne, d'une modération artistique très équilibrée, il s'impose tel. Pour quelques-uns, dès qu'une toile est signée de son nom, il convient d'en parler avec des points d'exclamation au bout des phrases. La discuter véhémentement serait d'un goût louche : on ne doit émettre de jugement sur l'art de M. Wauters que posément, en se donnant un air de connaisseur, le geste

sobrement démonstratif. Ses œuvres méritent un jury de cravates blanches.

Nous ne voulons pas nous entourer de toutes ces réserves — habitués que nous sommes à une critique nette et nullement cérémonieuse.

Au Cercle, où l'artiste, cette fois, n'a étalé que des dessins, nous avons noté une ramasseuse de pommes de terre, penchée vers le sol, le bras étendu, mais d'un dessin tel que jamais la main ne touchera terre. L'inclinaison est arrêtée définitivement, le geste figé. Jamais — on le sent — la serve n'atteindra le fruit, si près d'elle et, néanmoins, pour éternellement éloigné.

M. Wauters a-t-il inconsciemment fait allusion à lui-même? Lui aussi n'est-il pas, depuis vingt ans, courbé vers l'Art — et quand donc l'a-t-il saisi, victorieusement, des deux mains?

Pour le bourgeois, souvent; pour l'artiste, jamais.

Parmi les nombreux croquis exposés : souvenirs de voyages, notes d'album, documents épars, aucun n'est décisif. Tous se maintiennent dans la moyenne, ni mauvais, ni excellents. Ce qui peut s'apprendre, M. Wauters le sait; rien de ce qui se donne, M. Wauters ne l'a. L'expression de ses physionomies crayonnées n'a aucune acuité, aucune profondeur : sa science est corticicole. On aurait tort de se fâcher contre sa peinture — mais qui donc s'enthousiasme encore d'elle?

PREMIER CONCERT POPULAIRE

Un artiste qui a le mérite, assez rare parmi ses confrères, de n'être nullement jaloux, disait l'autre soir : « Il y a actuellement trois grands pianistes : un classique, un romantique, un moderne. Le premier s'appelle Paderewski; le deuxième, Paderewski; le troisième, Paderewski. » L'éloge est flatteur. Venant d'un pianiste, il est même tout à fait inusité. Et ceci donne le *la* (restons dans la musique) des admirations et des sympathies qui entourent le jeune maître, arrivé, à vingt-sept ans, au premier rang.

Nous avons, à deux reprises déjà, noté le jeu prestigieux du virtuose. Son toucher est étourdissant. Tour à tour fougueux, tendre, caressant, mélancolique, impétueux, il épuise, en d'inoubliables effets, toutes les sonorités du piano, et sa technique, même dans les traits les plus rapides, reste irréprochable. Mais Paderewski est artiste, ce qui n'est pas fréquemment le cas des virtuoses : et son mécanisme fabuleux n'est qu'un vêtement enveloppant une pensée sérieuse, une haute et noble compréhension des œuvres interprétées.

Une compréhension : Paderewski interprète à sa manière, d'une façon personnelle qui, parfois, culbute des traditions respectables, mais dont on ne peut nier l'intérêt et le sens élevé. Tel a été le cas du concerto de Beethoven en *mi bémol*, du fameux et admirable concerto dans lequel le maître note, déjà, d'actuelles sensations passionnelles. On l'a entendu maintes fois, ce cinquième concerto, qui exerce sur la gent pianistique un si périlleux attrait. Mais Paderewski lui donne une interprétation nouvelle : le sentiment moderne domine dans sa compréhension, et qui oserait dire que ce n'est pas celui qui a guidé le prodigieux Précurseur?

La *Fantaisie hongroise* de Liszt, un *Impromptu* de Schubert, un *Nocturne* de Chopin, et un *Prélude* du même, ajouté complaisamment au programme, ont définitivement assis la renommée de l'artiste.

A l'attrait du virtuose étranger, M. Joseph Dupont avait joint, pour l'inauguration de ses concerts, le charme d'un programme symphonique intéressant et varié, habilement gradué de Beethoven à la musique moderne. L'ouverture de *Coriolan*, des fragments symphoniques de Schumann, une suite d'orchestre en quatre morceaux, tirée par Edward Grieg de la musique qu'il écrivit pour le drame rustique *Peer Gynt*, et l'ouverture solennelle de Lassen, qui sent son Weber d'une lieue, ont constitué un ensemble varié et exécuté avec beaucoup de soin.

Le public a particulièrement goûté la suite de Grieg, qu'une réduction à quatre mains a rendu presque populaire parmi les musiciens. Il a même bissé les deux derniers morceaux, dont la saveur harmonique et le rythme l'ont tout à fait séduit. A notre sens, la *Mort d'Ase*, avec ses curieuses altérations et la simplicité de son instrumentation, à laquelle ne participent que les archets, ingénieusement divisés, est peut-être supérieure aux deux morceaux redemandés. Il en est de même du morceau d'entrée, d'une fraîcheur et d'une grâce charmantes.

CONCERT HEUSCHLING

Le « Récital » annuel que donne le chanteur de nette et claire diction, Henri Heuschling, a été consacré cette fois aux œuvres, peu connues, de M. de Kervéguen : neuf mélodies, puis un poème en douze chants : *Heures de tristesse*, puis encore *la Petite cousine*, sur des paroles de Clovis Hugues, avec, comme intermèdes, une tarentelle et deux petits morceaux pour violoncelle, agréablement joués par Mlle M. Schmidt.

L'art délicat du chanteur a fait vivre ces compositions, aimables, certes! mais qui rappellent toutes, vaguement, telle œuvre connue. M. de Kervéguen a de la « patte » et trousse habilement une mélodie. Oh! c'est aussi bien fait que du Massenet, et c'est moins à fleur de peau. Que souhaiter de plus? Avec M. Heuschling pour parrain, la musique du compositeur breton aura, cet hiver, de retentissants succès mondains.

CUEILLETTE DE LIVRES

Schimmen en schetsen, door Joh. M. Brans. — Uitgever, J. Minkmein, Arnhem, 1888, 192 p. et table.

Schimmen en schetsen (Fantômes et croquis). Un petit livre de nouvelles ayant tantôt pour sujet un Grec célèbre, tantôt un épisode de la vie ouvrière. Il est difficile de le lire sans se demander s'il est permis de juger une telle œuvre comme on le ferait d'une des productions actuelles de la littérature française. Ces pages écrites en langue flamande nous reportent, pour la conception, à cinquante années en arrière et, par la naïveté des sentiments, aux impressions perdues dans le lointain indécis de notre enfance. La littérature flamande, depuis 1830, n'a subi aucune évolution; tous les écrivains se sont bornés à décrire d'une façon superficielle le joli côté des choses, en y ajoutant souvent un peu de mélodrame. Avec le parti-pris de se tenir à l'abri des tendances jeunes, ils font des choses simples à faire

sourire ; peut-être est-ce là le résultat de notre existence énervée, et les Flamands, plus calmes, y trouvent-ils leur satisfaction.

Le livre de M. Brans est écrit en une jolie langue ; on y trouve certainement une préoccupation artistique, mais elle manque de puissance, et nous sommes étonné qu'avec cette langue mâle et expressive, il n'ait pas su tirer meilleur parti de ses sujets ouvriers.

Dans le conte le plus important du volume, l'auteur nous dépeint un seigneur qui ne trouve rien de mieux pour séduire Liesje, que de lui faire lire ces corrupteurs d'Hugo, Flaubert, Sue, et elle succombe.

Il sera intéressant de suivre les écrivains flamands qui ont la volonté de faire une littérature bien à eux, exempte de toute influence étrangère, et de voir si elle restera stagnante, ou bien si elle subira les perturbations inhérentes aux événements.

Hellas par Paul Marichon. — Paris, Alphonse Lemerre.

Ce livre, dédié à M. Bourget, célèbre en alexandrins, le ciel, le climat, les monuments, les paysages, l'histoire et les héros de la Grèce. Les vers en sont convenables, dignes, corrects, déjà lus.

Chair noire de Vigné d'Ochon. — Paris, Alphonse Lemerre.

Le roman est flanqué d'une préface de Léon Cladel. Elle apparaît comme une tour devant une maisonnette. L'histoire se passe en plein Sénégal ; elle est d'un intérêt relatif mais vivement écrite. La chair, si fréquemment étudiée et louangée dans les romans modernes, la belle chair rouge ou rose et blanche, apparaît, si triste en ces pages. Le milieu lui-même dresse autour son décor étrange et magnifique et accentue par contraste cette impression.

Sire d'Henri Lavedan ; **La Tresse blonde** d'Augustin Thierry et **Le Rosier de Mme Husson** de Guy de Maupassant, viennent de paraître chez Quantin.

Sire de M. Henri Lavedan? C'est, vers 1840, la comique et touchante histoire d'une vieille comtesse *chevau-léger*, exploitée, mystifiée par un imposteur, un prodigieux aventurier qui se fait passer auprès d'elle pour Louis XVII et parvient à l'épouser morganatiquement, après qu'elle a hérité de plusieurs millions. Rien de curieux comme ce roman intime, à deux personnages, se déroulant dans un pompeux décor, avec d'étonnantes pages où M. Henri Lavedan a su évoquer tout le gala monarchique d'une époque disparue.

La Tresse blonde? Publié d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, ce livre se recommande au grand public. Le redoutable problème de la suggestion est le sujet que M. Thierry a voulu traiter dans *la Tresse blonde*, et il l'a fait avec une véritable puissance dramatique. Il y soulève en même temps une des questions les plus troublantes de toute philosophie comme de toute religion : la liberté de l'âme humaine ; les conclusions de l'auteur, dans son fatalisme pessimiste, sont presque une négation absolue. Aussi dès son apparition, ce roman a-t-il suscité bien des controverses ; il en fera naître encore.

Le Rosier de Mme Husson. Un nouveau volume de Guy de Maupassant est toujours joie pour le public. Mais ce qu'il faut particulièrement admirer dans cette nouvelle œuvre du romancier, outre ses habituelles qualités d'observateur et d'écrivain, c'est cette profonde connaissance de la femme, — avec ses naïvetés d'enfant, son inconscience de fille, ses ruses, ses perfidies, sa coquetterie toujours en éveil, — perpétuelle énigme dont le merveilleux conteur, dans chacune de ces pages étincelantes, prouve qu'il a su pénétrer le secret.

Chez J. Lebègue et Cie :

Liége, par M. Eugène M.-O. Dognée. Un volume in-4° de 156 pages, avec nombreux dessins et compositions hors texte.

La librairie de l'Office de publicité a commencé naguère la publication d'une série d'ouvrages consacrés à la description et à l'histoire des principales villes de la Belgique. M. Mabille a publié déjà dans cette collection *Bruxelles* et *Les environs de Bruxelles;* M. V.-A. Lagye, *Anvers;* M. Van Duyse, *Gand;* M. Navez, *Bruges*. M. Dognée-Devillers décrit aujourd'hui *Liége.*

L'auteur a voulu exposer d'une façon complète les métamorphoses de l'ancienne capitale des princes-évêques. Son livre s'ouvre par les traditions gauloises, les souvenirs de la conquête romaine et de l'invasion franque, les légendes des hagiographes ; il se termine par un tableau de la ville depuis 1830. Toute l'histoire interne de Liége revit dans ce livre. M. Dognée s'est attaché surtout à faire bien connaître les institutions de la ville, les luttes des Liégeois pour les libertés symbolisées par le Péron. Auprès des grandes figures de Saint-Lambert, de Saint-Hubert, de Charlemagne, de Notger, d'Erard de la Marck, de Velbruck, il a placé celles d'Hubert Goffin, des gens de métiers, des botresses. Il consacre des pages curieuses au légendaire Mathieu Laensberg, aux rapports entre les Liégeois et les Hongrois, au vin du pays, aux plaisirs populaires, etc.

Des frontispices et lettrines de Puttaert, Duyck et A. Ronner et de nombreuses photogravures commentent le texte.

Chez les mêmes éditeurs :

La troisième expédition belge au pays noir, par Jérôme Becker, lieutenant d'artillerie. — Un volume in-8°, de 320 pages, illustré de nombreuses gravures.

C'est le 4 juin 1880 que partit de Bruxelles la troisième expédition organisée par l'Association Internationale Africaine. Elle était commandée par le capitaine du génie Jules Ramaeckers, avec Jérôme Becker et Albert de Leu, lieutenants d'artillerie, comme seconds, et accompagnée de M. Robert de Meuse en qualité de photographe. Ce dernier, gravement atteint presque au début du voyage, fut forcé de retourner à la côte, un peu au dessus de la station française de Condoa. Le lieutenant de Leu, arrivé mourant à Tabora, y succomba quelques mois après, malgré les soins fraternels du docteur Vanden Heuvel. Quant au capitaine Ramaeckers, qui avait remplacé le capitaine Cambier dans le commandement de Karéma, il tomba le dernier au poste du devoir, laissant au lieutenant Becker la lourde charge de sauvegarder, au centre du continent noir, les intérêts de l'œuvre.

M. Becker publie une histoire populaire de cette expédition, élaguée de toutes théories philosophiques et politiques, mais d'un puissant intérêt. Le livre a conservé le caractère artistique de *La Vie en Afrique*, dont nous avons publié un compte-rendu détaillé dans notre numéro du 13 mars 1887.

Chronique judiciaire des Arts

L'affaire de Mme Commanville, nièce et héritière de Flaubert, contre M. Taylor, est, dit l'*Écho de Paris,* revenue devant le tribunal.

On sait que M. Taylor a tiré une pièce de *Madame Bovary* et

que Mme Commanville ayant appris que MM. Taylor et d'Ernst se préparaient à donner cette pièce au Théâtre Indépendant, avait immédiatement fait signifier une défense au directeur et à l'auteur. Le procès est intéressant parce qu'il soulève la question de savoir si une pièce dont la représentation n'a pas été autorisée par les ayants-droit sur un théâtre ordinaire, peut être jouée sur une scène privée, devant un public restreint et intime.

A l'audience, M. d'Ernst, directeur du Théâtre Indépendant, a déclaré qu'en ce qui le concernait, il renonçait à jouer *Madame Bovary*.

De son côté, M. Taylor s'est engagé à ne pas faire jouer sa pièce jusqu'à l'issue de l'instance engagée.

Memento des Expositions

PARIS. — Exposition internationale de 1889. Du 5 mai au 3 octobre. Maximum d'envoi par artiste : 10 œuvres, exécutées depuis le 1er mai 1878. Délai d'envoi : 15-20 mars 1889. Les artistes qui n'ont pas reçu avis de leur admission d'office, devront faire le dépôt des œuvres indiquées dans leurs notices du 5 au 20 janvier 1889, au palais du Champ-de-Mars, nº 1, pour que ces œuvres soient examinées par le jury.

FLORENCE. — Exposition des Beaux-Arts. Du 16 décembre 1888 au 31 mars 1889. Délai d'envoi expiré.

LYON. — Société lyonnaise des Beaux-Arts. IIe Exposition. Ouverture en février 1889. Renseignements : *Alfred Bonnet, secrétaire, à Lyon.*

PAU. — XXVe exposition de la *Société des amis des arts*. 15 janvier-15 mars 1889. Délai d'envoi : 20 décembre. Notices avant le 8 décembre. *Renseignements : M. Gaston Tardieu, secrétaire-général.*

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, à 2 heures, qu'aura lieu, au Théâtre de l'Alhambra, le premier des *Concerts d'hiver* fondés et dirigés par M. Franz Servais. Le programme, que nous avons publié la semaine dernière, est très attrayant et promet une remarquable inauguration des séances artistiques de M. Servais.

Le théâtre du Parc annonce pour mardi la première des *Femmes Nerveuses* de MM. Blum et Raoul Toché, l'un des derniers éclats de rire de Paris.

Richilde passera mercredi à la Monnaie.

La distribution des prix aux élèves de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu le mercredi 26 décembre, à 7 heures et demie du soir, dans la salle du Théâtre-Lyrique, à Schaerbeek.

Cette cérémonie sera suivie d'un grand concert vocal exécuté par 400 élèves des cours supérieurs, sous la direction de M. Henry Warnots, directeur de l'école.

Le programme comprendra des airs et des duos exécutés par les principaux lauréats des classes de chant individuel; deux œuvres avec chœurs, exécutés pour la première fois en Belgique : *Cendrillon*, scène féerique pour soprano, contralto et chœurs de femmes, poésie de Paul Collin, musique de L. de Maupeau, et *Biblis*, pour mezzo-soprano, ténor, baryton et chœurs, poème de G. Boyer, musique de J. Massenet. Le concert se terminera par l'exécution du *Chant du Crépuscule*, solo et chœur de moissonneurs, final de la seconde partie de *Ruth*, églogue biblique de A. Guillemin, musique de César Franck.

Un Concert de bienfaisance sera donné demain soir, 17 décembre, à 8 heures, au Palais des Académies, au bénéfice du Schiller-Verein. Les solistes : Mme Falk-Mehlig, MM. Ed. Jacobs, J. Wieniawski, H. Heermann et C. von Haupt font bien augurer du succès de cette audition, dans laquelle on entendra un trio de Beethoven et des fragments de la *Walkyrie* et de *Lohengrin*, des *Lieder* de Brahms, Grieg, Mendelssohn, Walnöfer, la fantaisie pour deux pianos de Wieniawski, etc. S'adresser, pour les billets, à la maison Schott frères.

Au sujet d'un des rares ténors qui ont laissé ici de bons souvenirs, on lit dans le *Nouvelliste de Lyon* :

« Rentrée de M. Cossira. — La direction avait affiché les *Huguenots* avec M. Verhees dans le rôle de Raoul. M. Verhees ayant fait savoir qu'il était dans l'impossibilité de chanter ce soir, M. Aimé Gros pria M. Cossira, à peine arrivé de Nice, de vouloir bien sauver la représentation. Nous avons ainsi assisté à la rentrée de cet artiste que quelques-uns croyaient parti à tout jamais. Certes si jamais rentrée fut brillante, celle de M. Cossira dans le rôle de Raoul ne laisse rien à désirer. Le public lui a fait de vraies ovations surtout après le quatrième acte, chanté avec une vraie maestria. »

Le *Salut Public* avait dit de son côté : « Un de nos confrères annonce que M. Cossira est de retour de Nice, complètement remis de son indisposition. Le retour de cet artiste va rendre au Grand-Théâtre un peu de vie en permettant de représenter les grands opéras de son répertoire. M. Cossira, qui a une grande action sur le public, le ramènera bien vite au Grand-Théâtre, où le vide se fait. »

La censure russe vient de prendre une décision fort imprévue.

Le drame de MM. Paul Ginisty et Hugues Le Roux, *Crime et Châtiment*, représenté cette année à l'Odéon, devait être joué au théâtre Michel de Saint-Pétersbourg.

La censure a interdit cette pièce, tirée pourtant d'un roman russe dont on ne s'était jamais avisé de s'inquiéter, et qui a valu à Dostoïevsky, à sa mort, des honneurs auxquels s'est associée la famille impériale elle-même. (*Gil Blas.*)

Nouvelles musicales d'Angers, d'après le *Guide* : M. César Franck vient de donner à Angers deux séances d'orgue qui ont fait grande impression; de son côté, l'Association artistique, pour honorer l'illustre maître, n'avait porté au programme de son 319e concert populaire que des œuvres de M. César Franck. On a joué le *Chasseur maudit*, le ballet de l'opéra *Hulda*, un morceau symphonique de *Rédemption*; Mlle Peirani a chanté un air de *Rédemption* et deux *Mélodies* de Franck. M. Théophile Ysaye a joué les *Djinns*, poème symphonique pour piano avec orchestre, et, avec son frère, Eugène Ysaye, le célèbre violoniste, l'admirable sonate pour piano et violon. Enfin M. Franck s'est fait entendre sur l'orgue dans le concerto en *fa* de Hændel. L'illustre maître a été, de la part du public angevin, l'objet de chaleureuses ovations qu'ont partagées ses deux principaux interprètes, Th. et Eugène Ysaye.

Au 317e concert populaire, consacré tout entier à Beethoven, M. Eugène Ysaye a joué le concerto de violon du maître, et son frère, le pianiste, le concerto en *ut* mineur. Mme Boidin-Puisais a chanté à ce concert le grand air de Léonore (*Fidelio*) et deux couplets de la *Gloire de Dieu dans la nature*.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano)

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

EN VENTE

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET A LA

MAISON SCHOTT, MONTAGNE DE LA COUR

LE THÉATRE DE BAYREUTH

PAR

OCTAVE MAUS

Plaquette artistique de luxe, illustrée par MM. H. DE GROUX et AM. LYNEN, tirée à 80 exemplaires sur beau papier vélin, à 5 francs et 10 exemplaires sur papier impérial du Japon, à 10 francs.

Vient de paraître :

Notes sur la Littérature moderne

(*deuxième série*)

Par FRANCIS NAUTET

Un vol. in-18 de 400 pages. — En vente chez Mme Ve Monnom, 26, rue de l'Industrie et dans les principales librairies.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

Huitième année. — N° 52. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 23 Décembre 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
Bureau a Paris ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

Sommaire

Richilde. — Premier concert d'hiver. — L'Exposition Coosemans au Cercle. — Plumes et crayons. — Parc et Vaudeville. — Chronique judiciaire des arts. — Petite chronique.

RICHILDE

Les yeux cherchaient une absente, à cette première et triomphale représentation de *Richilde :* la femme énergique et dévouée, l'artiste de cœur à qui Emile Mathieu doit la joie, presque unique parmi les musiciens belges, d'avoir vu son œuvre montée telle qu'il le souhaitait, dans la splendeur d'une interprétation parfaite et d'une mise en scène luxueuse.

On comptait la voir, comme jadis la princesse de Metternich à la première représentation de *Tannhäuser,* menant ses troupes à la victoire après avoir conduit vaillamment toute la campagne, et prête à briser son éventail, en cas d'insuccès, sur le bourrelet de sa loge.

Mais un devoir strict, la maladie de son fils, la retient dans les Alpes. Se figure-t-on la joie qui a dû éclater, là-bas, dans l'hôtel de Davos, quand sont parvenues les premières dépêches annonçant la réussite !

Car tout a réussi, en cette mémorable soirée : le poète et le compositeur, confondus cette fois en une seule personne, les interprètes, auxquels on a décerné de nombreuses ovations, les décors et les costumes, tout flambant neufs, et même l'ingéniosité de M. Lapissida à inventer des « trucs » nouveaux à sensation. « Vous voyez ce que nous avons fait pour l'art national ! » nous disait-il, non sans fierté, à l'heure des épanchements qui suivent nécessairement les soirées à grandes émotions. Et son enthousiasme de metteur en scène nous détaillait les combinaisons multiples imaginées en vue d'impressionner le public. N'a-t-il pas été, ce mécanicien expert en roueries de toutes sortes, jusqu'à construire dans le fond de la scène un petit chemin de fer aérien destiné à véhiculer Mlle Cagniart, qui apparaît dans une crypte d'église à M. Engel terrifié, au moment même où il échange de nuptials anneaux avec Mme Caron ?

L'art national ! Le mot était, mercredi, dans toutes les bouches. C'est la première fois qu'on monte sur la scène de la Monnaie une œuvre à grand spectacle d'origine belge. Tout le monde sait qu'un auteur médiocre pouvait, jusqu'ici, avoir facilement accès au théâtre, à la condition de faire signer sa partition par Massenet, ou simplement par Benjamin Godard. Un nom français, quel qu'il fût, exerçait seul sur la foule un attrait monnayable. Mais un musicien né sur les bords de l'Escaut, de la Dendre, de la Dyle ou de la Senne ! Avec quoi

cela pouvait-il rimer? Quelles recettes pourrait faire encaisser ce malheureux à une direction sagement administrative? Aussi, ce qu'il a fallu de diplomatie à la charmante femme dont nous parlions pour vaincre ce préjugé! et de temps, et de peine, et de talent généreusement dépensé à organiser des auditions privées destinées à initier le public, par petites fractions, ainsi que fit jadis Louis Brassin pour *Lohengrin*. Les concitoyens du compositeur ont suivi l'impulsion. Louvain s'est saigné aux quatre veines. Si ce n'est qu'une question d'argent, elle sera vite résolue. Quel appoint faut-il? Vingt mille francs? Les voilà. Et Louvain a triomphé, avec Mathieu et l'art national.

La chose paraîtrait toute simple à l'étranger. Un compositeur indigène, déjà favorablement connu, écrit avec soin une œuvre importante. On l'accepte et on la fait représenter. Rien de plus normal. Le public, appelé à se prononcer, applaudit ou siffle.

En Belgique, c'était, jusqu'à présent, absolument inusité. Aussi la représentation de *Richilde* à la Monnaie est-elle une date importante pour notre histoire de l'art. Et de même qu'on reconnaît, depuis peu de temps il est vrai, qu'il existe en Belgique une littérature, fort indépendante, ma foi! de tout tribut étranger, il faudra bien admettre désormais que nous possédons aussi une école nationale de musique.

C'est ce qui ressort le plus clairement de la soirée de mercredi, quelles que puissent être les opinions individuelles sur la valeur intrinsèque de *Richilde*.

Cette note patriotique est accentuée par le sujet choisi par l'auteur : il l'a tiré d'un épisode de notre histoire, des luttes stériles engagées par les comtés de Hainaut et de Flandre au sujet de la régence du pays et de la tutelle des fils de Baudouin de Mons. Dans ce décor sanglant, un double amour noue l'action : Osbern, gentilhomme de la suite de Guillaume-le-Conquérant, envoyé à Robert-le-Frison avec mille archers en reconnaissance de l'appui que prêtèrent les Flamands au duc de Normandie, est aimé à la fois de la fière Richilde et de sa fille Odile. Celle-ci se sacrifie et disparaît. On la croit morte : elle a pris secrètement le voile. Osbern la retrouve, alors que son mariage avec Richilde a ouvert entre eux un abîme. Blessé à mort sur le champ de bataille de Cassel, il révèle à Richilde qu'Odile est vivante, espérant adoucir par là la douleur que lui cause la mort de son fils, tué durant le combat. Horreur! Un espion a désigné Odile à la vengeance de la princesse. Elle a fait tuer celle qu'elle croyait la maîtresse de son mari, et la toile tombe sur un cri sauvage, déchirant, auquel M^me^ Caron a donné toute sa puissance de tragédienne impétueuse et superbe.

Ce sujet, Emile Mathieu l'a découpé en dix tableaux d'effets variés et de contrastes voulus. En homme habile, qui sait par où prendre le public, il n'a pas ménagé les cortèges, les batailles, les incendies, les chansons à boire, les entrées à sensation, et il a intercalé au bon endroit l'inévitable fête offerte à l'heureux vainqueur, ce qui fournit à de jeunes femmes en déshabillé galant l'occasion d'exhiber aux lorgnettes des abonnés la grâce d'un jeté-battu savant et d'un audacieux entrechat.

C'est donc bel et bien un opéra, un grand opéra, qu'Émile Mathieu a fait représenter, et les affiches ont raison de qualifier *Richilde* tel. C'est par erreur, sans doute que les partitions sont étiquetées : « Tragédie lyrique », ce vocable ayant une signification sensiblement différente de ce qu'est l'œuvre nouvelle d'Émile Mathieu, et de ce qu'il a voulu qu'elle fût.

C'est, en effet, par coups de théâtre que procède l'auteur, par une succession de scènes violentes ou tendres, tumultueuses ou intimes, et non par le développement psychologique des caractères, qui forme la base et le grand intérêt du drame moderne. Si par la suppression des couplets à refrain, des duos, trios et quatuors coulés dans la forme traditionnelle, et par l'emploi discret de certains thèmes destinés à évoquer un personnage ou un sentiment, le musicien a échappé à la banalité des usuels patrons sur lesquels, durant cinquante ans et plus, on a taillé des opéras romantiques, il n'a pas abandonné la coupe d'autrefois et s'est borné à la dissimuler le mieux possible. Les airs que chante le ténor à la rampe, M. Mathieu ne les a pas oubliés, ni l'honnête duo d'amour à l'unisson, ni les chansons de reîtres en goguette, ni les cadences destinées à enguirlander un point d'orgue à effet. Son œuvre, qui dénote d'ailleurs un labeur énorme et une intelligence musicale remarquable, demeure sur la limite des deux territoires. Ce n'est pas absolument le modèle des opéras de jadis ; ce n'est certes pas la libre forme du drame musical, tel que l'a créé Wagner.

Connaissant le musicien, et rapprochant *Richilde* des œuvres, purement descriptives il est vrai, mais plus modernes de forme, qui l'ont précédée : le *Hoyoux* et *Freyr*, il est permis de supposer que le résultat atteint a été expressément recherché. M. Mathieu doit s'être dit : « Le vieil opéra est usé. Le drame lyrique moderne n'est pas encore gobé par la foule. Soyons malin, et dorons de l'or vierge du drame nouveau la pilule de l'opéra ».

La pilule a été avalée. Que pouvait-il souhaiter de plus?

C'est donc dans l'action extérieure plus que dans les sensations internes de ses héros que l'auteur cherche ses effets, et nécessairement la musique dont il souligne le texte a un caractère superficiel d'accord avec ce concept. Elle est, dans un certain sens, décorative, imitative même par instants. Elle dénote toujours la consciencieuse préoccupation de mettre la pensée musicale en harmonie avec la situation du poème, ce qui est

devenu d'ailleurs pour tous les musiciens un devoir élémentaire. Mais on la souhaiterait plus pénétrante, plus synthétique; on la voudrait aussi, et ici le défaut provient d'un manque d'expérience que l'avenir corrigera, plus concise. Comme couleur générale, elle se meut, à peu près, entre Massenet et Reyer : d'*Hérodiade* à *Sigurd*.

Le public a, d'emblée, marqué ses préférences en accueillant avec enthousiasme certains morceaux : le fabliau chanté, au début du deuxième acte, par Odile et le *terzetto* (il y a un *terzetto*) qui le suit; la jolie phrase dite par Richilde à sa fille, enchâssée dans une scène délicatement traitée; un *larghetto* soupiré par Osbern au troisième acte; le final à grand effet de la scène du cloître entre Osbern et Odile; enfin, au quatrième acte, le récit de Richilde sur l'esplanade du château de Cassel et ses invectives au peuple contre lequel l'altière prisonnière se débat.

Tout cela a « porté », selon l'expression consacrée, et c'est par un double rappel du compositeur que le spectacle s'est terminé.

Emile Mathieu a eu la chance de rencontrer en M^me^ Caron une interprète de premier ordre qui n'a pas médiocrement contribué à assurer le succès de l'ouvrage. *Richilde*, sans elle, perdrait son attrait principal : M. Mathieu lui-même ne le niera pas. La remarque est d'autant plus intéressante que le rôle avait été écrit pour un contralto et qu'il a fallu le remanier complètement quand on en a chargé la créatrice de Brünhilde. Plastiquement, M^me^ Caron est irréprochable. Elle est si essentiellement tragédienne qu'elle produit par sa seule façon d'entrer en scène, de se mouvoir, de regarder le public, avant même d'avoir ouvert la bouche, une impression profonde. Sa création de Richilde comptera parmi ses plus belles. L'artiste a eu, dans les deux derniers tableaux surtout, l'élan, la vigueur, l'intensité qui gravent définitivement une silhouette dramatique dans la mémoire. Si la voix faiblit par instants, elle n'en est pas moins, dans les passages de douceur, d'un grand charme et d'un timbre très spécial. L'explosion finale, dont nous avons parlé déjà, a été tout à fait émouvante.

M^lle^ Cagniart a chanté en musicienne experte et d'une très jolie voix le rôle d'Odile. Ses défauts : gaucherie dans le jeu, monotonie d'expression, elle s'en corrigera aisément. Ses qualités : justesse parfaite d'émission, articulation nette, la classent désormais au bon rang.

M. Engel fait valoir avec art une voix malheureusement fort entamée. Et, dans les rôles secondaires, M^mes^ Falize et Lecion, MM. Renaud, Gandubert et Gardoni ont complété un ensemble de choix.

On voit par cette énumération qu'on n'a pas marchandé au musicien belge le mérite des interprètes.

Quant aux décors et aux costumes, on a vidé généreusement les caisses pour donner aux peintres et aux couturiers l'occasion de somptueuses restitutions où la vérité historique est combinée avec les traditions du théâtre, qui veulent que « costumes neufs » signifie : vêtements chamarrés, éclatants, tirant l'œil, armures polies, reluisantes, flambantes et astiquées à faire revenir du midi les alouettes qui s'en sont allées, les pauvres! quand le brouillard d'hiver a voilé les miroirs.

Et maintenant que la trouée est faite, Messieurs les musiciens belges, à vos portées!

PREMIER CONCERT D'HIVER

M. Franz Servais a très brillamment ouvert, dimanche, sa deuxième campagne. Il est parvenu, avec les seules ressources d'un programme exclusivement symphonique et sans recourir à l'appât de quelque virtuose du clavier ou de l'archet, à tenir son auditoire captif jusqu'à la dernière mesure du dernier morceau. L'excellente exécution d'ensemble qu'il a donnée de quelques belles œuvres classiques et modernes, son interprétation vivante et nerveuse, la sonorité distinguée des instruments a fait ce miracle. A peu de chose près, le concert a été parfait, et c'est pour le jeune directeur un vrai tour de force quand on songe que, loin d'avoir à mener des masses aguerries, il ne dispose que d'un bataillon qu'il a formé lui-même, il y a un an à peine.

Mais ses musiciens ont la foi. Ils sont animés, attentifs; ils jouent avec ferveur, cela s'entend. Et la littérature musicale moderne paraît s'accorder particulièrement avec leur tempérament.

C'est ainsi que l'interprétation qu'ils ont donnée des *Préludes* de Liszt a été des plus remarquables. Ils ont eu de la vigueur, du rythme et une variété de timbres qui a frappé tout le monde. La symphonie en *ut mineur* de Beethoven, le *Sängers Fluch* de Bülow, l'ouverture de *Tannhäuser* et l'admirable prélude de Tristan, joint à la scène finale du 3^e^ acte (*Isolde's Liebes Todt*), ont composé, avec les *Préludes*, un programme choisi qui a paru faire grand plaisir.

On a failli bisser *Tristan*, bien qu'*Iseult* fût absente et qu'on ne pût qu'ajouter en esprit la passion de son récit aux enlacements infinis, aux torrents d'amour, aux ineffables tendresses de l'orchestre.

En inscrivant dans ses programmes Wagner, Liszt, Bülow, M. Franz Servais suit évidemment la logique des choses. Ses concerts doivent être à l'avant-garde, toujours, pour avoir une raison d'être. Recommencer ce que les Concerts populaires firent, et si bien, il y a vingt-cinq ans, à quoi bon? Ou marcher sur les parterres du Conservatoire, pourquoi faire?

Le directeur des Concerts d'hiver paraît le comprendre, et nous l'en félicitons. La littérature moderne a été effleurée déjà, mais combien d'œuvres restent à faire connaître! César Franck, Vincent d'Indy et le groupe des jeunes artistes français, Richard Strauss en Allemagne, — nous prenons les premiers noms qui nous viennent à l'esprit, sans les choisir, — Rimski-Korsakoff, Borodine, Tchaïkowsky, parmi les Russes, et en Belgique Benoît, Tinel, Mathieu, Van den Eeden, Blockx, Raway, Servais lui-même, n'y a-t-il pas dans cette liste des noms qui méritent d'être dans notre pays à une autre place que celle qu'ils occupent?

L'EXPOSITION COOSEMANS AU CERCLE

Mélancoliquement, nous rendons compte de l'exposition de M. Coosemans. Aucune toile ne nous a parlé, en langue artistique, de cette nature que toutes pourtant prétendaient nous dire ou nous présenter. Elles défilaient identiques, non certes de sujet, mais de facture et de lourde couleur. Pesante la touche, pâteuse la tache, morne l'ensemble. En certains paysages : chemins creux, ravines, orées, mares et flaches, les tons semblent déchirés et le terrain semble en loques. Des ciels bâtis à chaux et à craie pèsent dans le vide; par ci, par là, des rouges ou des blancs de murs de chaumières sautent hors de leur plan, comme des scels de cire en relief. L'unité d'impression, l'unité d'éclairage, rien ne se trouve. Il est assurément possible que ces toiles soient peintes sur et d'après nature, mais qu'importe-t-il qu'on aille s'installer en pleine campagne, si l'on n'y voit guère plus que derrière une vénitienne d'atelier?

Plumes et Crayons

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Des soirs et des soirs, pendant des rêves, dans le silence de l'atelier, sous l'abat-jour vert, des mains vont griffant le papier quadrillé, l'extraordinaire papier Gillot, de traits de plume qui s'entrecroisent, ont l'air de faire, avec leurs hachures et leurs réseaux, de la dentelle; — et c'est de la dentelle, en effet, ces menues vignettes si finement ouvrées, mais une dentelle où se lèvent des figures et des paysages, toute une nature et une humanité en raccourci. Oui, des soirs et des soirs, pour la joie des petits, pour le charme quelquefois des grands, d'obscurs ou célèbres artistes par centaines — après le délaissement des graves labeurs du jour, accomplissent l'œuvre admirable de toujours s'extraire du cerveau des formes, des attitudes, de la grimace humaine, afin d'en faire sortir les larmes du drame, l'éclat de rire de la comédie, et sans fin l'illusion du monde chimérique qui tout à l'heure fleurira au velin des beaux livres dont la couverture, estampée de bizarres dessins, sous les métaux et l'émail, s'allume aux flammes de gaz des vitrines. Et c'est un enchantement! Aux encres veloureuses ou mordantes, enfin, dans la gloire des éditions, il apparaît, l'infini caprice des heures passées à faire aller les mains, à inventer des sujets, à ne pas trop demander de l'art en cette touffue production que réclame Noël et les Etrennes.

Je les ai là, sur ma table, ces riens charmants qui quelquefois sont de petites merveilles d'esprit et de verve. Je feuillette les pages satinées, ivoirines, toutes pleines de l'inépuisable invention des conteurs à la plume et au crayon; — et j'y cueille, comme en un parterre, avec les roses magnifiques, les fleurettes plus humbles, le petites fleurs du songe et de la fantaisie. Bayard, Adrien Marie, Riou, Tofani, Myrbach en sont les habiles jardiniers, subtils — en leur diligente industrie — à susciter une sensation qui caresse, flatte et passe, un parfum d'art et de virtuosité légère où notre dillettantisme s'émeut et n'est point trop profondément troublé. Dessins et littérature pour enfants! articule, en se pinçant la lèvre, un sévère et morose critique. Hé! sans doute; mais l'art ne se mesure à une échelle de proportions, et dans l'exigu comme dans le grand, c'est la même chose toujours : — jeter l'âme et la vie, remuer le sens et l'esprit, prodiguer l'illusion, éveiller l'homme au fond de l'homme. Or, quelque fois, en se mettant à deux, l'artiste et l'écrivain aboutissent à une collaboration charmante, comme cette histoire : *Le Parrain de Cendrillon*, si joliment écrite et si joliment illustrée. Illustrée, un mot si moderne et qui semble fait exprès pour les livres des Hetzel et des Hachette, ces grands amateurs, experts en l'art de combiner les images et les textes comme une féerie où scintillent toujours un peu comme la lumière et les paillons d'un chimérique décor. Avec eux, c'est la fête du livre, pour l'éblouissement des yeux et les discrètes joies de l'esprit, — une fête *illustrée* par des prodiges qui, pour quelques heures, nous versent l'oubli du réel et nous entr'ouvrent les seuils d'un paradis artificiel.

C'est Hetzel qui édite le *Parrain de Cendrillon* de M. Louis Ulbach et de M. Bayard, — et il en édite bien d'autres, comme si vraiment, en ce genre aimable, l'invention était inépuisable. Mais je le crois bien, la *Cendrillon* de M. Ulbach surtout trouvera le chemin des cœurs, — cette histoire d'une Cendrillon qui n'est plus la légende du bon Perrault, et où il n'y a d'autres fées que Bon courage, Bonne âme et Bon conseil, — symboliques et secourables génies dont l'intervention achemine le récit à un dénouement consolant. Habilement, de son côté, M. Bentzou, en ses *Histoires de tous pays*, soulève des littératures étrangères un fond d'agréables contes qui, tamisés au crible de Geffroy, de Delort et de Semenenghi, — les vignettistes, — font moins regretter pour de si excellents dessins si peu de charme et d'ingéniosité dans le style. Et c'est encore Geffroy, l'alerte crayon et qui, lui, tant il dit bien, pourrait se passer d'un texte! — c'est le Geffroy de tous les bouts d'an qui festonne et agrémente de ses bonshommes les attachantes péripéties du livre de Mme Blandy, *Fils de veuve*. Bennett — un crayon plus gros — semble dévolu à J. Verne, qui, peut-être, demande plus d'invention que de finesse — et l'invention, elle est partout, dans les *Deux ans de vacances* du conteur célèbre. Oh! des aventures, des périls, des sauvetages, tout le magasin aux accessoires de cet extraordinaire machinateur pour qui les accessoires sont le principal. Mais, cette fois, Verne n'est plus seul à imaginer des périples pleins de délicieux frissons. Voici M. Laurie qui nous envoie tout droit dans la lune. C'est là, en effet, dans de polaires et blanches et irrespirables latitudes qu'il exile ses *Exilés de la Terre*. Rassurez-vous, d'ailleurs : M. Roux, le dessinateur, après cette étrange infortune, nous les montre au retour heureux et bien en point, car on revient quelquefois de la lune, et cette morale en vaut bien une autre. Un compatriote, un imaginatif ethnographe qui a su faire sa trouée chez nos voisins, M. E. Van Bruyssel, se contente de nous mener aux Etats-Unis, et je vous assure que son livre : *Scènes de la vie des champs et des forêts*, pour ne point viser à décrocher la lune, n'en est pas moins intéressant à lire. Plume et crayon s'en donnent, en ce livre de découvertes et qui nous fera peut-être découvrir un conteur. Or, le crayon est tenu par Riou, et c'est tout dire. Mais comment parler de tout le monde, même en parlant vite? Après les grands formats, les petits ont bien aussi leur prix; et je glane, à travers bien d'autres, cette *Histoire de la bonne aiguille*, que conte gentiment, d'après l'anglais, M. Durand, et *les Douze*, de M. Bertin, avec dessins de M. Destez — cent pages de bonne humeur et qui mettront en joie nos bambins. Que d'encre et que de veilles! Et tout l'an, jusqu'à l'an qui vient, sans fin, ces mains qui, dans les soirs, sous la clarté des

ampes, vont, vont, ajoutant les lignes aux lignes et les croquis aux croquis !

Dans le département des grandes publications, la maison Hachette, on le sait, règne souverainement. Chaque année, par dessus la floraison des livres des conteurs, quelques grands tomes, d'une littérature plus grave, attestent et justifient le quasi classique renom de cette librairie où s'est gardée la tradition des glorieuses officines du passé. *Constantiâ et labore*, pourrait-elle graver à son tour sur ses armoiries, en empruntant aux Plantin cette ferme et courageuse devise. Dans la production intellectuelle contemporaine, nulle n'a pris une plus large part, ni touché à plus de savoir et à plus de littérature. Elle seule, d'ailleurs, paraît outillée pour assumer les difficiles et laborieuses impressions où l'art, en ses restitutions fidèles, alterne avec les textes, où il faut, en vue d'une littéralité plus absolue, épuiser les modes variés de la reproduction, et qui, après tant d'efforts, ne sont pas toujours assurés de payer la peine et la sagacité de l'éditeur. Il suffit de parcourir un livre comme l'*Histoire de l'art pendant la Renaissance*, par M. Eugène Muntz, pour apprécier du même coup et les ingéniosités qu'exige une semblable mise au point et les sacrifices commandés par une si fastueuse résurrection d'une ère historique. L'ouvrage de M. Muntz ne contient pas moins de cinq cents illustrations gravées sur bois, dessinées sur papier ou obtenues par l'immense variété des procédés actuels, les unes en chromo-typographie, reproduisent, en rivalisant de splendeur et de coloris avec les originaux, des fresques, des miniatures, des tapisseries, des sculptures polychromes. Les autres, tirées en phototypie, d'après des dessins de maîtres, vont jusqu'à marquer non seulement les colorations des papiers, des crayons et des encres, mais même les teintes dont ils sont rehaussés. C'est le dernier mot, semblerait-il, de cette littéralité dont il a été parlé plus haut, si chaque jour n'apportait un progrès à cette industrie du cliché qu'aucune défaillance d'un peccable ouvrier ne peut altérer. Et ce bel ouvrage, si merveilleusement décoré, n'est que le premier d'une série qui embrassera la Renaissance tout entière et, l'an prochain comme l'an présent, jusqu'à sa complète terminaison, nécessitera un toujours renaissant labeur. Cinq volumes où l'art, les mœurs, les politiques, l'état d'âme de cette humanité prise d'une sorte de vertige cérébral, affolée d'idéal et d'arts, seront analysés, étudiés, fouillés avec la plus rare érudition, si l'on en juge par le premier tome, consacré aux primitifs Italiens uniquement ! C'est un effrayant effort. Il n'est pas permis, dans un article au courant de la plume, de vérifier la méthode utilisée par M. Muntz; mais l'œuvre à coup sûr vaut qu'on y insiste, et quelque jour nous y reviendrons. Je signalerai toutefois l'heureux synoptisme qui, dans le grand travail de M. Muntz, permet de reconstituer, à travers ses multiples manifestations, l'admirable évolution historique qu'il s'est donné pour mission de retracer. Déjà, dans la considérable *Histoire des Grecs*, par M. Victor Duray, le large mode d'investigations s'était étendu à la résurrection d'un peuple, suivi pas à pas, à travers son intellectualité non moins qu'en ses fastes purement historiques, depuis ses origines jusqu'à son apogée et ses déclins. Dans le tome III que publie cette année la librairie Hachette, l'auteur, fidèle à ses études antérieures, étudie la période qui s'espace entre le Traité d'Antalcidas et la réduction de la Grèce en province romaine. C'est la fin d'un grand ouvrage qui marque dans les recherches de ce temps et le graduel évanouissement des énergies d'une race à laquelle un culte filial immortellement fut voué par les hommes. Mais l'éditeur a bien sa part dans les éloges mérités par une telle œuvre : il convient de louer sans restriction le cadre et le décor qu'il a combinés pour y assortir les textes de l'historien, la profusion des documents graphiques, la beauté et le choix des reproductions, le scrupule d'une parfaite typographie.

Cette marque de la maison, vous la retrouverez surtout dans *l'Alsace*, de M. Charles Grad. Tous les ans, la librairie Hachette fait choix, parmi les relations de voyage et les descriptions de pays qui sont l'intérêt et la haute curiosité de ce recueil aujourd'hui parvenu à sa vingt-huitième année, *le Tour du monde*, d'un texte qu'elle réunit ensuite en une de ses publications de grand luxe et qui sont vraiment l'honneur de la librairie française. Cette fois, c'est le livre de M. Grad qu'elle a entouré de tous les prestiges d'une abondante et très riche illustration. Jundt, Schuler, Herlrich, Rothmuller, Pabst, Schützenberger, Heuner, Brion, tous les enfants de cette patrie aux vives et foncières originalités se sont retrouvés sous la bannière de l'écrivain pour les glorifier et les exalter ; et c'est un peu comme l'Alsace décrite et dessinée par ses fils que ce livre de grande piété et d'impérissable tendresse. On ne peut dire de l'auteur qu'il a la vision de l'artiste, bien que le spectacle des choses quelquefois lui fasse se départir de la monotonie d'une honnête écriture « sans style », dans le sens que nous affectionnons. Mais il disserte agréablement et surtout se soucie de grouper la plus large somme de renseignements sur un pays qu'il possède en ses moindres recoins. Villes, campagnes, rivières, vallées, et les industries, et l'histoire, et les légendes, et les mœurs, il a tout fait tenir dans le tableau de demi-caractère et de coloris un peu pâle qui nous révèle, en son *Alsace*, et l'habitant et l'habitat. Je crois qu'avec un tel guide, et si complet, si varié, si diligent à tout dire, il n'est plus guère à glaner, sinon pour l'artiste définitif, en une terre que son érudition et son observation ont mise à nu pour le plus exigeant lecteur.

Dans le *Journal des fouilles à Suse*, qui est l'autre publication de grand luxe, quoique moins considérable, de la librairie Hachette, ce n'est pas non plus par une vue d'artiste que brille Mme Jane Dieulafoy. Mais ce journal au jour l'heure, avec sa précision dans le détail du voyage et de la découverte, remue tant de souvenirs d'art, que l'art de l'éditeur en semble moins indispensable. *A l'ombre de Darius, grand roi*, telle la dédicace où ressuscite un culte pour le suprême artiste duquel s'engendrèrent tous les autres. Et certes, c'est presque avec religion que les deux voyageurs ont remué cette terre qui leur devait livrer de si précieuses conquêtes. Le journal en fait foi. Il dit les dates, les périls, les difficultés sans nombre, les joies du trésor désenfoui; il ouvre des percées sur les âges presque fabuleux ; il commente, il discute, il se passionne. Et c'est, dans un style de carnet, revu et agrémenté de coquetteries de phrases, une lecture qui n'a rien d'aride, avec ses défilés de peuples barbares, son sauvage exotisme de nature, ses péripéties au bout desquelles la mort apparaît quelquefois. Nombreuses illustrations de MM. Bida, Dieulafoy, Ferdinandus, Girardet, Langlois, Myrbach, Sellier, Weber, Tofani, Vuillier, etc.

Le *Journat des Fouilles* nous ouvre la série des grands voyages. Voici, dans le moyen format des publications de la librairie, la relation de M. Adolphus Greely, *Dans les glaces arctiques ;* — puis dans la dernière année du *Tour du Monde*, le *Val d'Andorre* de M. Gaston Vuillier, le *Voyage à la Plata* de

M. Emile Daireaux, les *Lacs de l'Afrique équatoriale* de M. Victor Guiraud, *Sur les frontières du Tonkin* par M. le Dr Neis, les *Voyages dans l'Ouest africain* de M. Savorgnan de Brazza, *Huit jours aux Indes* par M. E. Guimet, *Voyage en Tunisie* de M. Cagnat, *Chez les cannibales* par M. Lumholtz, les voyages aux Llandos du Caura, de l'Orénoque, aux Banadirs de MM. Chaffanjou et Révoïl. Ici encore, à l'infini, l'art du dessinateur a prodigué, d'après des croquis et des photographies, les types, les paysages, les événements douloureux ou comiques inséparables de l'héroïque vie des chercheurs de patries au loin.

S'il fallait, par surcroît, un témoignage de prodigieuses activités de la grande librairie qui nous occupe, on le trouverait dans l'extension de sa petite *Bibliothèque des Merveilles*. La voilà, cette année, enrichie par les *Abeilles* de M. Pérez (119 vignettes), le *Pôle Sud* de M. W. de Tonvielle (52 vignettes), les *Spectacles antiques* de M. Augé de Lassus. Dans la *Collection des voyages* (format in-16), il faut tirer à part le *Voyage à Merv* de M. E. Boulanger, l'*Islande* de M. H. Labonne, *En Océanie*, voyage autour du monde en 365 jours, par M. E. Cotteau. Puis c'est, dans la *Bibliothèque rose illustrée*, un choix d'aimables lectures, le *Petit Chevrier*, par Mme J. Cazin, *Robin des Bois*, par Mme de Pitray, la *Petite Chailloux*, par M. Elie Berthet, et dans cette *Bibliothèque des petits enfants*, pour un âge plus tendre, *Au dessus du Lac*, par Mme De Witt, née Guizot, les *Vacances à Trouville* par Mme Cheron de La Bruyère, l'*Epreuve de Georges* par M. P. Favre, etc.

Chacune de ces bibliothèques a, d'ailleurs, ses auteurs, — éducateurs du petit monde spécial qu'ils se sont attribué. Autant de cantons, autant de littératures (mais qu'il vient donc ici mal à propos, ce vocable orgueilleux). Et c'est, à quelques échelons plus haut, dans une collection qui n'a plus rien de puéril et n'est pas encore tout à fait pour des barbons (la nouvelle collection in-8°), Mme de Nanteuil et son *Général du Maine*, un petit roman dramatique et qui en vaut de plus gros, Mme Zénaïde Fleuriot et ses *Premières pages*, Mme Colomb et ses *Révoltes de Sylvie*, M. J. Girardin et son *Fils Valansé* — ah ! s'entend-il, celui-là, à concoctionner toutes les recettes du genre, — enfin M. Frédéric Dillaye qui, dans sa *Filleule de Saint-Louis*, nous déroule des scènes de la vie au XIIIe siècle auxquelles ne manque ni la couleur du temps ni l'invention. Mais quels sont les lecteurs du *Journal de la Jeunesse* qui ne connaissent ces noms d'aimables charmeurs, et la plupart de ces simples et alléchantes histoires n'ont-elles pas paru dans le « magazine » de lecture, si touffu, si varié, si bien fait pour les récréations de son jeune public? Ce que vous n'y trouverez pas, c'est le livre consacré par Mme De Witt-Guizot aux *Femmes de l'histoire*. La maison Hachette, pour mieux l'accréditer en son format de demi-luxe, a voulu le garder inédit jusqu'à ce jour, et, tel qu'il s'offre, avec son érudition nourrie aux bonnes sources, ses nobles exemples de vaillance, d'enthousiasme et de dévouement et son riche décor de gravures, il n'est pas, à beaucoup près, le moins recommandable, parmi tant d'autres qui peut-être ont plus d'éclat, mais n'ont pas son parfum d'honnêteté et de vertu.

Parc et Vaudeville.

Les directeurs du Parc et du Vaudeville chassent sur les terres l'un de l'autre. Les *Femmes nerveuses* aboutissent aux imbroglios et *la Bergère de la rue Monthabor*, du moins au troisième acte, est de la comédie charmante. Tellement, que la pièce entière est sauvée par cette simple scène entre un fils en rupture d'ancêtre et une jeune bourgeoise ingénue en rupture de papa et maman. Délicat, naturel, comique par la seule force des sentiments et de la situation, tel ce dialogue; après, qu'importe, si le bal de l'Opéra, depuis si longtemps battu comme une grosse caisse par tous les vaudevillistes, si ce rôle de Vilano aussi démodé que la pièce auquel le costume de Guillaume Tell fait songer, n'intéressent?

Le premier acte des *Femmes nerveuses* est digne d'être retenu. La névrose, elle y est comiquement indiquée en ses variantes de pleurs et de rires, de contradictions, de caprices, de haines aimées et d'amours détestés. Cela est certes à fleur d'observation, mais cela intéresse un instant, tandis que les deux derniers actes, d'une farce facile, de quiproquos insensés, d'abracadabrantisme suraigu lassent aussitôt. Bonne interprétation, certes.

Chronique judiciaire des Arts

Un curieux procès qui soulève d'intéressantes questions de droit sur la liberté de la critique se déroulera prochainement à Paris.

Gil Blas est assigné par M. Debruyère, directeur du théâtre de la Gaîté, en 50,000 francs de dommages-intérêts (excusez du peu !) et en dix insertions du jugement à intervenir, pour avoir publié dans son numéro du 11 décembre, sous la signature Turlupin, l'articulet que voici :

« Depuis quelques jours, on est très intrigué à la Gaîté. Mmes Lavigne et Leriche trouvent chaque soir, dans leurs loges, un bouquet d'edelweiss, avec cette mention invariable : « Aux plus amusantes et aux plus intrépides des ascensionnistes du Mont-Blanc, avec rendez-vous à Chamounix l'été prochain ».

« Nous tenons la clef du mystère. Le galant expéditeur n'est autre que notre excellent confrère Delilia, que M. Debruyère couvre d'or pour lui faire cette réclame.

« Puisque nous sommes à la Gaîté, annonçons qu'on y répète activement *la Fille du Tambour-major*, qui passera dans la première quinzaine de ce mois.

« Cela n'empêche pas M. Debruyère d'imprimer sur ses affiches, en caractères gigantesques, que *Tartarin sur les Alpes* est un immense succès.

« Voilà ce que c'est que de fréquenter Tartarin. On prend tout de suite les mœurs de Tarascon. »

Cet article, aussi malveillant que mensonger, dit le demandeur dans son exploit introductif d'instance, est de nature à porter une grave atteinte à l'entreprise du requérant et le discrédite vis-à-vis du public et de ses co-intéressés. Si le critique dramatique d'un journal, convié par un directeur de théâtre à assister à la première représentation d'une pièce nouvelle, a le droit de publier son opinion sur la valeur de l'œuvre qu'il a vu représenter, que cette opinion soit favorable ou non aux auteurs ou au directeur, son droit ne saurait aller au delà, et l'on ne peut considérer comme une critique d'art les articles malveillants insérés plusieurs mois après la première représentation d'une œuvre nouvelle.

M. Debruyère ajoute que les actes d'administration des direc-

teurs de théâtres qui reçoivent des subsides de l'Etat peuvent être critiqués par la presse, mais qu'il n'en est pas de même des directeurs des autres théâtres qui, depuis le décret du 6 janvier 1864, qui a aboli les privilèges, ne doivent plus être considérés que comme des commerçants ordinaires, libres de régler comme ils l'entendent, les annonces et réclames de leur production ou de leur négoce sans que personne ait rien à y reprendre et sans qu'un journal quelconque puisse s'arroger le droit de s'en occuper sans y avoir été autorisé.

L'assignation insinue que l'article en question n'a été publié qu'à la suite du refus de M. Debruyère d'alimenter de nouvelles payées le courrier des théâtres de *Gil Blas*. Le journal proteste avec vivacité et réclame à son tour des dommages-intérêts reconventionnels au susceptible directeur.

Petite chronique

Le Conservatoire donne aujourd'hui son premier concert. Il fera entendre le *Credo* et le *Sanctus* de la messe en *si bémol* de J.-S. Bach, ainsi qu'une composition pour orgue — la dernière du Maître — sur le thème du choral : *Vor deinem Trone trete ich*.

C'est le 13 janvier qu'aura lieu le deuxième Concert populaire. Il sera consacré, comme nous l'avons dit, à l'oratorio de M. Edgar Tinel, *Franciscus*, exécuté pour la première fois le 22 août dernier à Malines. M. Joseph Dupont en prépare une interprétation de premier ordre, avec des solistes de choix : Mme Melba, MM. Engel, Gandubert, Renaud et Gardoni. S'adresser pour la location des places chez MM. Schott frères.

Le deuxième Concert d'hiver est fixé au 20 janvier. Il aura lieu avec le concours de Mme Materna, qui chantera la grande scène finale du *Crépuscule des Dieux*. Il est à peine nécessaire de signaler l'importance exceptionnelle de cette audition, qui constituera l'un des événements artistiques de la saison. Mme Materna a fait à Bayreuth du rôle de Brunehilde une création inoubliable. Elle est actuellement au premier rang des tragédiennes lyriques et occupe à l'Opéra de Vienne une situation considérable. On peut retenir ses places, dès à présent, chez MM. Breitkopf et Härtel.

Le départ de M. Wieniawski pour la Russie a interrompu la série de ses matinées musicales. La dernière séance, qui a eu lieu dimanche dernier, a été très intéressante, et la présence de M. Maurice Leenders, un violoniste de bonne école, actuellement directeur de l'Académie de musique de Tournai, lui a donné un attrait particulier. Programme bien composé et varié : Trio en *ut mineur* de Mendelssohn (MM. Wieniawski, Leenders et H. Merck); Air d'*Alceste* de Gluck (Mlle Elisa Morand); Sonate en *la mineur* de Tartini (M. Leenders); Mélodies de Lebrun, Bemberg, Massenet et Augusta Holmès; Variations de Schubert et *l'Incantation du feu* de *la Walkyrie*, transcription de Brassin (M. L. Van Cromphout); trois mélodies de M. Van Cromphout (Mlle R. Neyt); Polonaise brillante en *mi majeur* de Weber (M. Wieniawski. Accompagnement : Mlle N. Bergh.)

Le Conservatoire de Mons donne aujourd'hui, à l'occasion de la distribution des prix, une matinée musicale dans laquelle se feront entendre quelques-uns des lauréats : MM. Bailliez, Willame, Gondry, Brihay et Mlle Moreau, tous prix d'excellence de 1888. Au programme : Beethoven, Weber, Hanssens, Vieuxtemps et Briccialdi. L'orchestre sera conduit par M. Jean Van den Eeden, directeur.

Une Exposition de *peintres-graveurs* s'ouvrira dans les Galeries Durand-Ruel, rue Laffitte, à Paris, le 10 janvier prochain. Elle comprendra des œuvres de MM. Besnard, Bracquemond, Cazin, Fantin-Latour, Ch. Jacque, J.-L. Brown, Lhermitte, Tissot, Ribot, Hédouin, etc.

Nouvelles de Vienne, d'après le *Guide musical :*

L'Opéra de Vienne est en plein wagnérisme. Selon la coutume inaugurée depuis quelques années, on y donne en ce moment une série de représentations cycliques de l'œuvre de Wagner. *Rienzi*, le *Vaisseau-Fantôme*, *Tannhäuser* et *Lohengrin* (avec M. Van Dyck) ont été donnés dans la dernière quinzaine. Les *Maîtres-Chanteurs* seront repris la semaine prochaine, cette fois *sans coupure* et suivant la mise en scène de Bayreuth. M. Friedrichs, le remarquable Beckmesser de Bayreuth, a été engagé spécialement pour cette reprise. Ensuite viendront *Tristan et Isolde* et l'*Anneau du Nibelung* tout entier. Grâce aux soins artistiques que Hans Richter, l'admirable chef d'orchestre, a donnés à ces reprises, ces représentations wagnériennes obtiennent énormément de succès, et la haute société de Vienne se dispute les places pour cette série vraiment intéressante de spectacles grandioses.

Dans la pièce en trois actes que M. Emile Zola doit donner, cet hiver, au Théâtre-Libre, le maître soutiendra sa thèse favorite, celle qui fait le fond de tous ses romans. Il y traitera le problème physiologique des lois et des conséquences de l'hérédité; il montrera son héroïne obéissant fatalement, et malgré d'intimes révoltes, à la nature ardente qu'elle tient de ses ascendants.

Cette pièce, qui est intitulée *Madeleine*, n'a pas été tirée, comme on l'a dit, d'un roman de M. Emile Zola. Elle a précédé, au contraire, le livre, et ce n'est qu'en voyant l'impossibilité de la faire jouer que M. Zola la transforma et se servit du sujet principal pour en faire la trame d'un roman. (*L'Echo de Paris.*)

Sommaire de *La Wallonie*, numéro du 30 novembre. — Gabriel Mourey : Aube de Spleen. — George Keller : Dans le Rêve. — Emile Verhaeren : Aprement. — Eugène Demolder : Les Carillons. — Raoul Pascalis : Les Bienfaits de la Lune; Proses psychiques. — Jean Delville : Te Deum ; Soir pathétique. — Aug. Henrotay : Du lointain. — Chronique musicale. — Chronique littéraire. — Petite chronique.

L'Excursion inaugure la série de ses voyages d'hiver.

Le départ pour l'Italie a eu lieu le 11 décembre. Cette excursion durera un mois et son itinéraire comprendra la visite de Milan, la Chartreuse de Pavie, Vérone, Padoue, Venise, Bologne, Florence, Rome, Naples, Pise, Gênes, Monaco, Monte-Carlo, Cannes, Marseille, Paris. Le prix du voyage complet est de 825 francs.

Une autre excursion convie les touristes à prendre le chemin de l'Egypte. L'itinéraire est ainsi tracé : Bruxelles, Paris, Marseille, Alexandrie, Le Caire, les Pyramides, les Bords du Nil, Brindisi, Naples, Rome, Florence, Pise, Gênes, Turin, Paris, Bruxelles, avec retour facultatif d'Alexandrie sur Smyrne, Athènes et Constantinople. Prix du voyage : 1,600 francs.

Des programmes détaillés sont envoyés gratuitement aux personnes qui en font la demande à M. Ch. Parmentier, directeur de *l'Excursion*, 109, boulevard Anspach, Bruxelles.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. / *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano)

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

Etude de Me VAN BEVERE, rue de la Loi, 3, à Bruxelles.

Le Notaire VAN BEVERE vendra publiquement, sous la direction de M. LÉON SLAES, expert, en l'hôtel **rue du Buisson, 28**, près de l'Avenue Louise, à Ixelles, le JEUDI 27 DÉCEMBRE 1888 :

A. *A 10 heures du matin :*

UNE PARTIE

DE MEUBLES & EFFETS MOBILIERS

ET UNE

VOITURE DITE CLARENCE

B. *A une heure de relevée :*

TABLEAUX MODERNES

parmi lesquels se trouvent des Œuvres de Corot, Castrès, Mme Collard, Mme Desbordes, Kamman, Alfred et Joseph Stevens.

Très belles potiches, porcelaines de Chine, de Saxe, de Sèvres et autres.

Emaux cloisonnés, meubles anciens, bronzes, groupes en terre cuite de L. Harzé, argenteries et autres objets.

Le catalogue se distribue en l'étude de Me VAN BEVERE et chez M. SLAES, 52, Montagne de la Cour.

Exposition mercredi 26 décembre, de 10 à 4 heures.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix.

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 26, rue de l'Industrie.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 53. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 30 DÉCEMBRE 1888.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 26, Bruxelles.**
BUREAU A PARIS ; **Chaussée d'Antin, 11** (Librairie de la *Revue indépendante*).

SOMMAIRE

CHARLES DELON, DE SAINT-MALO. — PREMIER CONCERT DU CONSERVATOIRE. — LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE. — THÉATRE-LIBRE. — PETITE CHRONIQUE. — TABLE DES MATIÈRES.

Charles Delon, de Saint-Malo.

Un duc qui ne croit plus à l'aristocratie dont ses aïeux furent les plus beaux ornements et qui, parfois, se montre très fier du titre de citoyen que certains socialistes de ma connaissance lui donnent avec plaisir, parce qu'il se conduit toujours et partout en homme libre et sage, qui voit en tous ses congénères non pas des supérieurs, mais des égaux, un seigneur qui fréquente plus les petits que les grands; enfin, bref, un noble qui ne se regarde pas comme au dessus des vilains, naguère, à Sèvres, en mon jardin, où jouaient, avec son garçon, deux autres blondins, l'un fils de la bourgeoisie et l'autre enfant du peuple, élevés ensemble à l'Ecole communale d'abord, ensuite ailleurs, et finalement arrivés au point où tout adolescent, grâce à l'éducation qu'il a reçue, est à même de choisir une carrière et de la suivre à son gré, me disait à la bonne franquette : « Il me serait très agréable que mon gamin allât en la société de ses deux inséparables camarades que voilà se promener au loin, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, voire en Océanie; oui, mais je voudrais qu'ils fussent tous les trois accompagnés d'un mentor à la fois doux et grave, sachant un peu de tout, afin de les renseigner à chaque minute sur les êtres et les choses aperçus en voyage; y a-t-il quelque part un oiseau rare, un merle blanc à même de les piloter ainsi que je le souhaite? Indiquez-le moi, si par hasard il existe, et, quelles que puissent être ses conditions, elles seront acceptées d'avance. » « Ah! vous me demandez un professeur qui tienne lieu de bibliothèque ambulante à ce trio de moutards? » « Oui, c'est cela même, en connaissez-vous un? » « Oui, non pas plusieurs, mais un seul, qui pour rien ne consentirait à se déplacer. » « Ha! diable et quel emploi donc occupe-t-il en ce monde? » « Aucun. » « Hein! aucun, et pourquoi? » « La raison en est bien simple, attendu que si les gens comme lui, modestes et pourtant en mesure d'apprendre tout et le reste à ceux que la faveur a lotis, étaient les collègues de ces heureux, ils feraient rougir les arrogants ou les sots en place de leur effronterie ou de leur incapacité. » « Je vous entends à merveille, oui, me répliqua mon interlocuteur, et puis après une pause, il ajouta lentement : « Où pourrai-je voir celui de qui vous me parlez? » « Ah! voilà!... Dans quelque musée, ou bien au milieu des nuages, en ballon; ou tout au fond d'un puits de mine, en France, ou peut-être à l'étranger, en un collège de civilisés ou même encore parmi les sauvages de quelque tribu... que sais-je? » « ... Hé quoi! vous plaisantez, allons donc!... » « C'est ainsi... Mais soyez tranquille, ex-prince et cher ci-devant, il ne vous sera point nécessaire, pour le rencontrer quelque part, de sortir d'ici, puisqu'il est sur le point d'y entrer. » Et je tendis l'index vers la plaine herbue que domine la terrasse de ma villa. Celui qui la traversait à pas accélérés avait à peine doublé le cap de la quarantaine et ne ressemblait guère à l'un des mille passants que

chacun de nous coudoie soir et matin en l'une des rues ou sur l'un des boulevards de la Capitale, ou par les routes ou les sentiers de la banlieue. Un peu grêle et basané, la moustache tombante en fer à cheval, et chevelu comme l'un de ces Gaulois qui se ruèrent avec Vercingétorix sur les cohortes romaines, il était morose comme quiconque est réputé pour savoir tout et souffre de ne rien savoir... « Hé! s'écria le duc de X..., quel étrange personnage est-ce là? » « L'un de mes amis, et que je préfère à beaucoup d'autres, puisqu'il m'apprend toujours quelque chose en causant. » « Il a positivement l'air d'un sorcier, d'un magicien! » « A merveille, Altesse; oui, c'est cela même : un enchanteur comme Maugis ou Merlin, avec cette différence que toute sa sorcellerie à lui vient de sa science. » « Et sa science, quelle est-elle? » « On vous l'a déjà dit : universelle! » « Oui, mais encore. » « Eh! monsieur... ou plutôt citoyen, il peut à l'improviste, ici, là, partout où bon lui semblera, mettre au courant de toutes les questions scientifiques, artistiques et littéraires, Sa Majesté le Peuple Souverain, ou ceux qui l'oppriment après avoir été ses courtisans, ses valets, empereurs ou rois, ou ministres, ou... n'importe qui; tenez, hier, il nous initiait à la *Grammaire française d'après l'histoire* et nous démontrait par A + B, à l'instar d'un algébriste, que la plupart des vocables allemands, français, anglais, italiens, espagnols et bien d'autres ont tous la même origine et tiennent de près au sanscrit, qu'il déchiffre et dont il glose, lui, comme jadis un Hindou du temps des Védas et du Ramayana; tantôt ici vous l'ouïrez, il disserte sur l'électricité, l'aérostation, la télégraphie, la navigation, la balistique et la téléphonie avec la même facilité; vous dépeint Baal, Jéhovah, le dieu trinaire d'aujourd'hui, comme s'il avait vécu dans leur propre peau; bref, c'est un lettré qui, comme Théophile Gautier, sait le nom de tous les outils dont se servent tous les artistes, tous les ouvriers, tous les paysans du Nord et du Midi, de l'Est et de l'Ouest, un humaniste qui sait par cœur et sur le bout des doigts tous les primates de la pointe des orteils à celle des cheveux, y compris les orangs-outangs, les sapajous, les chimpanzés, tous les singes, voire Voltaire et Littré. La terre et le ciel, la chair et l'esprit de nos pareils, anciens ou modernes, ont peu de secrets pour lui. Quant à Paris, il le possède si bien de fond en comble, qu'il en décrit les monuments, entre autres Notre-Dame, avec l'exactitude d'un Viollet-le-Duc et le lyrisme d'un Victor Hugo; précis comme un mathématicien, profond comme un philosophe et clair comme... un garde-champêtre en ses procès-verbaux, à ce point que chacun, l'ignorantissime et le savantissime, les femmes, les enfants, les vieillards, les éphèbes, chacun peut les lire avec le même intérêt, autant de profit et sans la moindre difficulté.... Tel est le plus ferré des compatriotes de Chateaubriand et de Lamennais, et comme eux insurgé, mon excellent ami l'Armoricain, le Breton, Charles Delon, de Saint-Malo (1).

LÉON CLADEL.

Sèvres, 13 juin 1888.

(1) Cette vivante étude sert de préface à *Notre Capitale Paris*, par Charles Delon, qui vient de paraître chez l'éditeur Georges Maurise.

PREMIER CONCERT DU CONSERVATOIRE

M. Gevaert, renouvelant une coutume de Bayreuth (à quand les fanfares remplaçant le timbre électrique?) a recommandé, dimanche, à ses auditeurs de ne pas applaudir avant la fin de la *Messe* de Bach, que solennellement il dirigeait. Nous approuvons absolument la mesure proposée par le directeur du Conservatoire et souhaitons la voir adopter partout. Rien de crispant, en effet, (et de quelle utilité?) comme les claquements de mains coupant d'un bruit sauvage une suite d'émotions artistiques.

Choisir la Messe en *si mineur* comme prétexte pour cette réforme, l'occasion, certes, était bonne. La salle tout entière a subi le prestige de cette musique admirable, qui plane, et s'élève, et grandit toujours, dans sa ferveur et son mysticisme intense, et si loin de toutes les œuvres soi-disant religieuses qui ont transporté, sous couleur de culte, le Théâtre au Jubé.

Les formidables coups d'ailes que donne le vieux maître dans le *Resurrexit* du *Credo!* Et quelle architecture sobre, harmonieuse, dénuée de tout ornement puéril en ce prodigieux *Sanctus*.

Il n'est guère possible d'échapper à l'impression profonde que produit une œuvre de cette envergure, quelle que soit son interprétation.

M. Gevaert paraît préoccupé surtout d'ensembles parfaits, de masses chorales disciplinées, de nuances soigneusement indiquées. La mesure, il la bat méthodiquement, rigoureusement, chronométriquement, en martelant les temps, en enfermant dans des mètres identiques les développements d'une phrase souvent capricieuse. Il est permis de supposer que telle n'eût pas été la direction du vieux maître.

Il semble que parfois la mesure doive se plier aux exigences de la pensée musicale et suivre en ses transformations les phases de ses épanouissements successifs. On peut *imaginer* une exécution de Bach pareille — ou analogue — à celle du maître moderne avec lequel le compositeur d'Eisenach a le plus d'affinités, avec Richard Wagner. Et il n'est pas défendu de rêver, en poursuivant ces déductions, une *messe* plus émouvante encore, plus troublante et plus grande que celle qu'on nous fit entendre dimanche.

Ceci, c'est dans le domaine idéal, c'est dans le royaume des hypothèses, et sans faire grief à la correcte et fidèle interprétation du Conservatoire, à laquelle ont contribué M. Seguin, le Hans Sachs désormais célèbre, Mme Cornélis-Servais et Mlle Flament, — sœur cadette, pensons-nous, de celle qui conquit à l'une des matinées des *XX* une réputation de chanteuse de style. M. Gandubert seul n'a pas paru comprendre le sens de la musique qui lui fut confiée. Chanteur d'opéra-comique, il le demeure même en présence d'une œuvre austère et de lignes impeccables.

La dernière composition de J.-S. Bach, un choral varié pour orgue, fort bien joué par M. Mailly, le choral de Noël, qui était de circonstance, et une suite de morceaux d'orchestre de Haendel complétaient le programme, religieusement écouté jusqu'au bout comme il fut religieusement exécuté.

LETTRES INÉDITES DE JULES LAFORGUE (1)

L

Dimanche [février 1886].

MON CHER AMI,

K*** me donne de tes nouvelles, illustre débordé de travaux et de projets! — Malgré cet état de débordé tu me rappelles, à moi oublieux, j'avoue, le projet de *Elements of paintures*, dont je n'ai même pas encore vu un exemplaire. — Pas plus tard que demain je vais le faire venir par le libraire et m'y mettrai. Je me sens en état de traduire, — mais à en juger par des pages de 3 autres volumes de Ruskin que j'ai, et ai lus, il y aura des pages assez décourageantes. Il divague souvent et pour lui seul. Mais on verra bien! (2)

Et suis ton, ô Bon Chevalier Errant de la Rose.

JULES LAFORGUE

LI

Paris, lundi [4 octobre 1886].

MON CHER AMI,

J'ai quitté Arlon (3) le 30, j'ai passé la nuit à Verviers, de Verviers à Bruxelles où passé un jour, puis à Calais et de Calais rentré à Paris dans la nuit de samedi. Passé le dimanche seul (je loge chez K***).

Je n'ai vu K*** que dans la nuit.

Il n'a pu me dire que des choses vagues, autant dire rien, sur cette vacance au Musée de Versailles. C'est toi, paraît-il qui, lui en as parlé, et tu as vu cela dans le *Temps*.

J'allais t'écrire à Colmar, mais j'ai eu le bon esprit d'aller quai d'A*** où l'on m'a donné ta véritable adresse — où je t'écris.

Peux-tu m'envoyer un mot, me dire où tu as vu quelque chose sur cette place (si tu peux m'indiquer le numéro du *Temps*), sur quel papier timbré écrire, à qui adresser, que dire, et jusqu'à quand on a pour cette demande.

Je crois pouvoir me faire fort du reste. Mon principal titre, depuis cinq ans à la Gazette, ira bien; j'ai, dans le numéro du 1er octobre, un article pour lequel le (1) Gonse m'a écrit des remerciements (2).

Mais, tu comprends, au lieu d'aller dire à Ephrussi, etc.: il y a une place vacante à Versailles, proposez-moi, j'aime mieux poser, comme sans doute beaucoup d'autres, simplement ma candidature, et puis mettre en œuvre les influences nécessaires quand on me demandera mes titres et qu'on ira aux renseignements.

J'ai donné ma démission à l'Imp., il y a deux semaines. De ce côté-là c'est fini.

Paris et l'avenir à Paris (comme toute la vie d'ailleurs) m'ont apparu bien changés. J'ai, depuis le 10 sept., une énorme et fatale influence dans ma vie. Ça devait arriver, étant donné *Moi* et mes droits à l'existence selon *Moi*. Je me sens non seulement fécondé, mais comblé, vraiment, entre nous. Je ne suis plus une ganache pusillanime. Je me sens heureux et pour longtemps (pour ne pas dire à jamais). Mais assez parlé de moi, en attendant, ô homme savant et très-distingué, que je t'en parle de vive voix.

Et toi? ta vie, c'est-à-dire tes travaux? Nous avons eu (3) si peu l'occasion de causer de vie en juin et juillet dernier.

Ta concierge m'a dit que tu revenais le 8. J'irai te voir au plus tôt.

J'ai des affaires avec l'*Illustration* (4). Mon livre sur Berlin avance et me promet.

Ton vieil ami distingué.

LAFORGUE

(1) Reproduction interdite. Voir nos nos 49, 50, 51 et 52 de 1887 et 1, 3, 5, 8, 12, 13, 14, 29, 33, 36, 37, 39, 46 et 47 de 1888.

(2) En marge d'un exemplaire que nous possédons de la traduction des Histoires grotesques et sérieuses de Poe, Laforgue rectifie de nombreux passages du texte de Baudelaire, notamment dans *l'Ange du Béjarre* et *Éléonora*.

(3) D'Arlon il écrivait à un autre correspondant :

« Arlon, mardi [21 septembre 1886].

« MON CHER ***,

« Est-ce qu'on parle toujours de la crise à Paris! J'espère bien passer au travers. En attendant, je vais être obligé d'emprunter le logement de K*** pour ma première semaine, lui étant recueilli par l'armée.

« Je suis content que ma petite amie « Andromède » vous ait charmé. Elle est plus moderne que l'antique et je me félicite de lui avoir fait un sort.

« Je suppose que vous ne connaissez pas Arlon. Nous demeurons hors de la ville à deux pas de la frontière de Luxembourg. Nous rentrions la semaine dernière par des clairs de lune magnifiques, nous avons vu faucher, à 1 heure du matin, sur fond de ciel vaguement étoilé.

« On voit ici, le dimanche, des pantalons rouges de Longwy qui ont passé la frontière. Je suis monté, pour la première fois dans ma triste existence, sur les petits chevaux de bois et j'ai fait des prouesses à un tir.

« A part cela, je fais des besognes concernant Berlin et je songe aux tuiles qui vont bien pouvoir tomber sur ma tête à Paris.

« Au revoir, mon cher *** au masque connu, et poignée de main.

« Votre

« JULES LAFORGUE »

(1) « le » surcharge « j'ai ».

(2) *Exposition du Centenaire de l'Académie royale des Beaux-Arts de Berlin* (*Gazette des Beaux-Arts*).

(3) L' « e » de « en » surcharge « s ».

(4) La mort de l'empereur d'Allemagne était alors tenue pour imminente. *L'Illustration* eût incontinent publié sur la Cour de Berlin un numéro rédigé par Laforgue.

THÉATRE-LIBRE

La Mort du duc d'Enghien de Léon Hennique, conçue dans le souci de la réalité, de la stricte vérité, écrite d'après les documents possibles, mérite de n'être pas cataloguée sous l'appellation courante de drame historique, dont on étiquette d'habitude les pièces qui n'ont rien de commun avec l'histoire; telles les œuvres à panaches de la période romantique, *Caligula*, de récente reprise, ou autres salades romaines. Et puis nul drame ne se joue ici. C'est une série de tableaux parlés, sans intention d'intrigue, le simple déroulement de faits connus, l'arrestation, la condamnation, l'exécution, et cela, seulement évoqué, devant des spectateurs plus ou moins munis d'une instruction primaire, et par conséquent avertis du dénouement, a provoqué une forte émotion. Comme il ne se passe rien dans la pièce de Léon Hennique qui ne se soit réellement passé ou n'ait dû se passer, comme les personnages parlent de façon authentique, et ne disent que ce qu'ils ont réellement dit ou dû dire, si la démonstration était à faire que de la vie, de la vérité, peuvent être mises à la

scène, sans qu'il soit besoin des fameuses tricheries de l'optique du théâtre, l'épreuve de ce soir nous semble concluante.

Pas d'exposition oiseuse, nulles confidences des gens en *a parte*, nulles révélations des personnages les uns sur les autres. Des faits, avec l'éloquence des faits; et pourtant, tout le lugubre épisode de la mort du duc d'Enghien s'est écoulé là, pour nous, en quelques minutes d'une émotion intense, et, cependant, nos yeux sont allés jusqu'au fond de l'âme de tous les acteurs de ce tragique procès. Dans l'attitude d'un soldat, dans le geste, dans la phrase d'un général, on sentait l'obéissance passive dans l'ordre venu d'en haut, et la conscience hagarde de l'un, et la commisération de l'autre; les simples réponses du jeune prince au semblant d'interrogatoire, sa conversation avec le lieutenant Noirot nous le dépeignent plus vivement que ne font les déclamations et les épanchements ordinaires en monologues. Il faut dire que Léon Hennique a composé le sujet, reconstitué le rôle, avec une sûreté d'art, une maîtrise irréprochable, qu'il a fait l'œuvre qu'il voulait, frapper de coups brefs, rapides, sans lui permettre de se ressaisir, l'imagination du spectateur, en précipitant une série d'événements dont la seule raison d'arriver est l'ordre donné par le Premier Consul. Dès le premier tableau, il devient le personnage principal, le *Deus ex machinâ*, quelque chose d'inflexible comme la Fatalité. Deux généraux couchent dans une chambre à Strasbourg. L'ordre arrive :

« Arrêtez le duc d'Enghien! »

— Sur territoire neutre? objecte l'un.

— Sur territoire neutre, répond l'envoyé.

Au second tableau, la maison d'Ellenheim est envahie, au moment où venaient de se mettre à table le duc et la duchesse (en mariage secret) et quelques émigrés.

— Où m'emmenez-vous? interroge le prince.

— Je l'ignore, répond l'officier qui opère l'arrestation.

Au troisième tableau, autour d'une table, dans la nuit profonde où vacillent quelques lanternes, les généraux sont réunis en conseil de guerre.

— Où sont les pièces à charge, demande le président.

— Il n'y en a pas.

— Le témoin?

— Il n'y en a pas.

— Le défenseur.

. . . . . .

Puis, c'est un interrogatoire, où le duc se défend de toute idée de complot homicide, affirmant ses idées de naissance, sa haine de la Révolution, en même temps son admiration pour les talents militaires du Premier Consul. Le Conseil se retire pour délibérer. Le prisonnier s'entretient avec le lieutenant Noirot, son gardien, qui a fait la campagne d'Egypte, et songe mélancoliquement, que lui aussi, aurait pu être là. Une courte entrevue a lieu, avec la duchesse, qui a pu pénétrer jusqu'à lui : il l'assure de sa prompte délivrance; et dans un instant, des soldats viendront l'éveiller. C'est la mort. Rappelez tout votre courage, Monsieur, lui dit un garde en le menant à travers les ténèbres dans les fossés du donjon de Vincennes.

— Il paraît qu'on ne veut pas traîner les choses, murmure un des soldats.

La scène demeure vide; la duchesse, que ces mouvements de troupes ont empêché de sortir, après avoir erré par les couloirs, avec la femme qui l'avait introduite, se retrouve dans la salle du conseil de guerre, et par la fenêtre ouverte sur la nuit et le brouillard, lui parviennent le cliquetis des baïonnettes, les voix, la lecture de l'arrêt, des paroles.

— Feu.

— Vive le roi! — et le rideau tombe sur la fusillade. L'analyse succincte ne peut évoquer une idée de ces tableaux condensés dont il faudrait citer toutes les phrases, car il n'y a pas un mot inutile, c'est donc une œuvre vraiment neuve que celle-ci où, sans invention à côté, sans déformation du sujet, l'auteur a trouvé le plus franc et le plus légitime succès par la recréation d'un épisode historique dans son cadre vrai, avec sa langue véridique; où l'auteur a touché le but qu'il s'était proposé, émouvoir à force de réalité et de sincérité. Des applaudissements unanimes ont accueilli le nom de Léon Hennique.

Je ne puis parler longuement de la féerie d'Ephraïm Mikhaël, le poète de l'*Automne*. La pièce est une frêle sœur du *Baiser*, cousine un peu du *Passant*. Pour venger sa filleule Doriette, la fée Oriane, sous les traits d'une mortelle se fait aimer de Silvère qui l'avait dédaignée, et doit se renvoler à l'heure où le pauvre croira la tenir. Pour quitter ses formes terrestres, Oriane devra sonner du cor magique que lui confie Obéron, alors Silvère n'étreindra que... du vent. Mais la fée tarde trop à sonner de l'instrument, et Doriette qui trouve que Silvère est suffisamment châtié, que c'est l'heure de le priver d'Oriane, s'essouffle à tirer des sons du cor que les amoureux ont empli de fleurs, et lorsque Doriette s'en avise, il est déjà... trop tard.

Ephraïm Mikhaël contient en lui tous les poètes parnassiens. Ses vers sont d'une abondante facilité lyrique, ondulants, pleins et sonores, mais sans le fracas de Leconte de Lisle, sans la douceur et la pureté de Léon Dierx et de Catulle Mendès, et, s'ils ne démontrent aucun effort de nouveau, du moins prouvent-ils une absolue connaissance des mécanismes anciens; aussi ne faut-il pas désespérer de le voir un jour déserter les sentiers battus.

« Il n'y a que le premier pas qui coûte », a dit saint Denis en portant sa tête. C'est aussi ce que dit M. de Porto-Riche dans la *Chance de Françoise*, un lever de rideau dont je n'ai pas compris l'utilité. Cette *Chance de Françoise* serait plutôt la *Déveine d'Antoine*. L'auteur nous montre un peintre impressionniste qui conte ses bonnes fortunes à sa femme. A-t-elle de la chance, Françoise! Hier il avait aperçu un mollet... Il l'a perdu dans un embarras de voitures. Avant-hier il avait un rendez-vous, mais il a manqué le train. Certes, bien des gens content les histoires qui leur sont arrivées et même celles qui n'arrivent pas, et la vie est pleine d'amants en expectative qui vendent le Rubicon avant que de l'avoir traversé. Mais ils poussent difficilement le goujatisme à les conter sur l'heure, et sans une minute de retard, à leur propre femme. Mais comme il s'agit d'un peintre impressionniste, peut-être M. de Porto-Riche a-t-il voulu exercer quelque représaille contre l'école du pointillé. Quant à moi, je n'ai rien compris à cette baroque aventure du plus parfait n'importequiquisme.

JEAN AJALBERT (*la Cravache*).

PETITE CHRONIQUE

M. Antoine est en pourparlers avec la direction du Théâtre du Parc pour venir donner à Bruxelles, avec toute la troupe du Théâtre libre, dans la seconde quinzaine de janvier, quelques représentations de l'œuvre de Léon Hennique *La mort du duc*

d'Enghien, qui vient d'avoir à Paris un succès retentissant et dont nous publions ci-dessus le compte-rendu. Le spectacle serait complété par *L'Amante du Christ* de M. Rodolphe Darzens, et par *Monsieur Lamblin*, comédie en un acte de M. Georges Ancey,

Ces représentations précèderaient immédiatement celles que donnera le Théâtre libre à Londres au Royalty Théâtre.

Nous avons assisté mercredi à une bonne exécution du chœur des Moissonneurs tiré de *Ruth*, par César Franck. La large phrase entonnée en solo et reprise ensuite par les chœurs a été chantée avec goût et avec style. Ce sont les élèves de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode, sous la direction de M. Henry Warnots, qui avaient inscrit cette belle œuvre au programme de leur concert. Combien elle a fait pâlir une *Biblis* vulgaire, doucereuse et nulle de Massenet et une quelconque *Cendrillon* de M. de Maupéou.

L'enseignement que reçoivent les apprentis chanteurs est apparu excellent, en ce concert dont le programme était en partie consacré à des exercices d'élèves.

Bonne articulation, surtout, des chœurs, qu'on entend prononcer des syllabes et non pousser uniquement des sons, comme l'usage en est répandu.

L'Avenir de Spa, à propos de la construction d'une église neuve offerte aux bobelins, soulève l'intéressante et importante question du mobilier des édifices religieux. Il déplore, avec raison, la tendance qu'ont en général les fabriques d'église de vouloir uniformiser les mobiliers et de substituer aux trésors d'archéologie et d'art de banales et horribles statuettes polychromées en plâtre ou en carton pâte, une imagerie d'Epinal et une quincaillerie de mauvais goût. Nous sommes absolument d'accord avec la gazette spadoise lorsqu'elle dit :

« Ce n'est pas à Spa seulement que règne la manie de supprimer dans les églises tout le mobilier qui n'est pas en harmonie avec le style du monument.

« On irait loin dans nos cathédrales et dans nos églises wallonnes et flamandes s'il fallait suivre ce principe absurde ! Le beau n'existe-t-il pas dans tous les styles, sous toutes les époques? Soyez éclectiques avant tout, Messieurs.

« Du reste, c'est une parfaite utopie que de penser à meubler toute votre église dans un style uniforme. On peut d'abord dénier à vos inspirateurs le talent de puiser aux sources authentiques pour la décoration archaïque.

« Mais il y a mieux. Plusieurs curés-doyens et plusieurs générations de fidèles se succéderont sans doute avant qu'on ait réalisé votre beau projet, surtout du train dont on y va. Et ne croyez-vous pas que ce qui est la mode d'aujourd'hui, — car il y a une mode en tout — aura changé avant que vous n'ayez seulement apporté les améliorations de première nécessité? »

Le concert donné par le Conservatoire de Mons à l'occasion de la distribution des prix a eu un plein succès. « Il y avait salle comble dit *le Hainaut*. Toutes les places étaient occupées, depuis les stalles et les loges jusqu'au « paradis ». Tout Mons semblait s'être donné rendez-vous à cette solennité, pour fêter les vainqueurs des derniers concours, dont les palmes nombreuses et distinguées attestaient, une fois de plus, la solidité et l'intelligence de l'enseignement donné dans nos deux grands établissements artistiques.

L'orchestre, sous la conduite de M. Vanden Eeden, a ouvert la séance en interprétant avec talent la grandiose et toujours belle ouverture de *Freischütz*, et ses dernières notes ont été saluées par des applaudissements bien mérités. Ensuite vint la partie, toujours très intéressante, consistant dans l'audition de plusieurs lauréats en division d'excellence. Constatons avec plaisir que la plupart de ces jeunes artistes, peu habitués encore à affronter un pareil auditoire dans une vaste salle, ont fort heureusement accompli leur tâche ; aussi le public a-t-il manifesté toute sa satisfaction, par des applaudissements chaleureux et le rappel de plusieurs exécutants. »

Annonçons, pour finir, qu'on va créer prochainement à Mons une classe d'orgue.

Le prix des places au deuxième concert d'hiver qui aura lieu, comme nous l'avons dit, avec le concours de Mme Materna, le 20 janvier, est fixé EXCEPTIONNELLEMENT comme suit : Baignoires, 8 frs. — Balcon de face, premier et deuxième rangs, 6 frs. — Parquet, balcon et promenoir assis, 4 frs. — Promenoir debout, fr. 2-50 — Stalles de deuxième galerie de face, fr. 2-50. — Deuxième galerie, 2 frs. — Troisième galerie, fr. 1-50. — Amphithéâtre, 1 franc.

Les abonnés n'auront AUCUN SUPPLÉMENT à payer. Le prix des abonnements pour les cinq concerts qui restent à donner (y compris celui de la Materna) est établi de la manière suivante : Baignoires et loges de première, 30 frs. — Fauteuils d'orchestre, fauteuil de balcon, 21 frs. — Stalles de parquet, 17 frs.

La deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano aura lieu dimanche prochain, 6 janvier, à 2 heures, dans la grande salle du Conservatoire.

Cette séance sera très intéressante : MM. De Greef, Dumon, Guidé, Poncelet, Merck et Neumans exécuteront une suite de Ch. Lefebvre et le quintette en *mi bémol* de Mozart. En outre, M. De Greef fera entendre les variations sérieuses de Mendelssohn, Mlle Elly Warnots chantera des mélodies de Grieg et l'air de *la Reine de la nuit* de Mozart.

Répétition générale la veille, à 3 heures, en la petite salle d'auditions.

The Magazine of Art, particulièrement intéressant en sa livraison de janvier, publie un article fort curieux sur M. Gladstone et réunit, à cette occasion, toute une série de portraits de l'éminent homme d'État, entre autres celui que peignit récemment sir J.-E. Millais. Une étude de M. William Telbin sur la décoration dans les théâtres, un article de M. H. Spielmann sur les restitutions shakespeariennes d'Irving, *l'Education artistique* par M. W. Powell Frith, une lettre du sculpteur Flaxman sur l'Italie, un voyage, avec croquis, à l'île d'Arran, par M. L. Higgin, et une étude sur la *Presse anglaise illustrée* complètent ce numéro, qui ouvre brillamment l'année.

Les représentations wagnériennes de l'Opéra impérial de Vienne, dont nous avons parlé, viennent d'être clôturées par la représentation du *Crépuscule des dieux*, la dernière partie de la Tétralogie, avec Mme Materna, MM. Winckelmann et Reichmann.

Les journaux autrichiens font le plus grand éloge de l'exécution et constatent l'énorme succès de cette série de représentations, dont les recettes ont été magnifiques.

Le public a rappelé tous les interprètes et fait une ovation enthousiaste au chef d'orchestre, Hans Richter, à la direction duquel revient une large part de ce triomphe.

PAPETERIES REUNIES

DIRECTION ET BUREAUX :

RUE POTAGÈRE, 75, BRUXELLES

PAPIERS

ET

PARCHEMINS VÉGÉTAUX

EN PRÉPARATION :

Fabrication spéciale de papiers couchés à bon marché

POUR L'IMPRESSION DES GRAVURES

JOURNAL DES TRIBUNAUX

paraissant le jeudi et le dimanche.

Faits et débats judiciaires. — Jurisprudence. — Bibliographie. — Législation. — Notariat.

SEPTIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 18 francs par an. / Étranger, 23 id.

Administration et rédaction : *Rue des Minimes*, 10, *Bruxelles*.

L'Industrie Moderne

paraissant deux fois par mois.

Inventions. — Brevets. — Droit industriel.

DEUXIÈME ANNÉE.

ABONNEMENTS { Belgique, 12 francs par an. / Étranger, 14 id.

Administration et rédaction : *Rue Royale*, 15, *Bruxelles*. *Rue Lafayette*, 123, *Paris*.

NOUVELLE ÉDITION A BON MARCHÉ

EN LIVRAISONS DES

ŒUVRES DE BEETHOVEN

Édition complète pour l'Instruction et la Pratique

(Les parties d'orchestre sont transcrites pour le piano)

L'Édition a commencé à paraître le 15 septembre 1888 et sera complète en 20 volumes au bout de 2 ans.

Prix de chaque livraison : fr. 1-25.

On peut souscrire séparément aux Œuvres de chant et de piano, d'une part, à la Musique de chambre, d'autre part.

On enverra des prospectus détaillés sur demande.

BREITKOPF & HÄRTEL

LEIPZIG ET BRUXELLES.

EN VENTE

CHEZ Mme Ve MONNOM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue de l'Industrie, 26, Bruxelles

ET A LA

MAISON SCHOTT, MONTAGNE DE LA COUR

LE THÉATRE DE BAYREUTH

PAR

OCTAVE MAUS

Plaquette artistique de luxe, illustrée par MM. H. DE GROUX et AM. LYNEN, tirée à 80 exemplaires sur beau papier vélin, à 5 francs et 10 exemplaires sur papier impérial du Japon, à 10 francs.

Vient de paraître :

Notes sur la Littérature moderne

(*deuxième série*)

Par FRANCIS NAUTET

Un vol. in-18 de 400 pages. — En vente chez Mme Ve Monnom, 26, rue de l'Industrie et dans les principales librairies.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LA HUITIÈME ANNÉE (1888) DE *L'ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

Hérédité. — Postérité. 129
Le Sens artiste. 145, 158
Le septième Sens 161
Le Ganachisme 193
Le *Belgica-Morbus* 209
L'éducation artistique de la femme. 172, 178
Les Femmes-Peintres. 292
Rembrandt à Munich 9
Le retour de l'artiste 139
La Tentation de Saint-Antoine par Odilon Redon . 339
Depuis cinq ans 65
Caractère des lignes 44
L'ancien et le nouvel impressionnisme 41
Le néo-impressionnisme 83, 121, 284, 365
Le cas Van Beers 113
Une préface. 25
Une causerie 33
Silhouettes d'écrivains 217
Emile Zola. La trilogie ouvrière 49
Le Rêve de Zola 337
L'Immortel d'Alphonse Daudet 273
Lettres d'Octave Pirmez 343
Une des caractéristiques de Balzac 297
La Bible et le Coran 114, 130, 137
La littérature anti-sémitique 361
El Moghreb al Aksa (Une mission belge au Maroc) 226, 243, 276, 290, 314
Correspondance d'artiste (Théo Van Rysselberghe) 19, 27, 43
Impressions d'artiste (en Espagne). . 196, 221, 235, 250, 299
En Wallonie 257
Paysages ardennais 289
Paysage d'octobre 321
Le Théâtre de M. Antoine 17
La Puissance des Ténèbres. 81
Les « Meininger » 185
Les représentations de Bayreuth 265
Les *Maîtres-Chanteurs* 348
Berlioz et Wagner. 402
Les Saints 305
Le procès de Camille Lemonnier 300, 377, 385
L'Art et la pornographie 387
L'Enfant du Crapaud 382
La Genèse de l'*Enfant du Crapaud* 395
A la Mémoire de CHARLES-HENRI DE TOMBEUR . . 353 354
CHARLES CROS 347
HENRI DE BRAEKELEER 241
CHARLES DELON, de Saint-Malo 417
EDOUARD DE LINGE 329
EDMOND GONDINET. 389
J.-CH. HOUZEAU 225
ANTOINE MAUVE 70
GUSTAVE MOREAU 394
J.-H. ROSNY. 123

PEINTURE, SCULPTURE

L'ancien et le nouvel impressionnisme 41
Le néo-impressionnisme 83, 121, 284, 365
Rembrandt à Munich 9
Les peintres de la vie (Alfred Stevens et F. Millet) . . 75
Gustave Moreau 394
Félicien Rops et le Journal des Goncourt 214
La Tentation de Saint-Antoine par Odilon Redon. . 339
La Bête à Bon-Dieu gravée par Ph. Zilcken. . . . 55
Le « Ten O'Clock » de Whistler 322, 330
L'Art japonais 148, 370
Notes sur l'Art japonais 395
Un ivoire japonais. 205
Discours de M. Slingeneyer à la Chambre. 54
Les Salons de peinture 238
Des peintres 269
Deux lettres (Dubois-Pillet. — Signac). 326
L'Art et les élections 178, 187
L'Art indépendant et le Collège échevinal d'Anvers . . 87, 101
L'Education industrielle belge jugée par un Allemand . 283
Chronik für Vervielfältigende Kunst 119
Concours de l'Académie 30
LE SALON D'ANVERS 281
Id. Incident Stobbaerts 302, 316
Id. Id. Hagemans. 324
Id. Renseignements 247
L'Art ancien au Grand-Concours 249
L'exposition d'art monumental 233
EXPOSITION DES *XX* 41, 52, 57, 65
Id. DE *l'Essor* 89, 103
Id. DU *Cercle artistique.* 132, 143
Id. DE *l'Union des Arts décoratifs* 132
Id. DES *Hydrophiles.* 172
Id. DES *Aquarellistes* 210
Id. du Cercle *Voorwaarts* 211
CERCLE ARTISTIQUE. — Exposition Van Overbeke . . 31
Id. Id. Asselberghs. . . 63
Id. Id. Emile Claus. . . 79
Id. Id. Stacquet, Uytterschaut, Lanneau 95
Id. Id. Collin, Hoorickx, Rosa Leigh . . 102
Id. Id. Verheyden . . . 148
Id. Id. Linnig 374
Id. Id. Wytsman 396
Id. Id. Wauters 404
Id. Id. Coosemans . . . 412
Exposition Van der Hecht 31
Id. Copman 188
Peintures décoratives de M. J. Devriendt 368
Exposition de photographies instantanées (clichés Alexandre) 39
Exposition du *Progrès*, à Namur 239
LE SALON DE PARIS 153
La Sculpture au Salon de Paris. 171
Les recettes du Salon. 223
Au Salon 206
EXPOSITION DE *la Caricature.* 127
Id. DES *Trente-Trois* 134
Id. DES *Pastellistes*. 139
Id. des dessins de Victor Hugo 181
Id. Bretonne-Angevine 183

Exposition Claude Monet 203
Exposition de *Blanc* et *Noir* 370
Galerie de portraits d'artistes au Louvre 31, 63
Exposition universelle de 1889. Renseignements. 95, 215, 271, 371
Exposition de Glascow 135
Id. japonaise à Londres. 167
Id. de peintres italiens à Londres. 207
Vente Bonvin 166
Id. des tableaux de Chenonceaux 333
Id. Goldschmidt 175, 198
Id. Leroux 166
Id. Manet-Pertuiset 223
Id. Salm Reifferscheid 310
Id. Albert Spencer à New-York 142
Id. de tapisseries d'après Wauwermans 31
NÉCROLOGIE. — Henri de Braekeleer 241
Feyen-Perrin 351
Longepied 351
Antoine Mauve. 70
Truphème 71
M. Van Praet 7
Memento des expositions. 15, 22, 38, 47, 62, 174, 215, 279 303, 310, 327, 367, 407

ARCHITECTURE

La Montagne de la Cour 37
La Tour noire 83
L'Eglise d'Avioth 313
Le mobilier des églises 421

LITTÉRATURE

Camille Lemonnier et le prix quinquennal de littérature 97
Un anniversaire (Camille Lemonnier) 356
Encouragements à la littérature nationale. 236
Le prix du Roi. 150
L'Anthologie des Prosateurs Belges . . . 102, 139, 217, 253
Id. Correspondance 231
L'Anthologie des Poètes français 157
Un poète inconnu (Albert Boucquillon) 189
Le Journalisme et les Œuvres 402
Georges Eekhoud 103
J.-H. Rosny. 123
M. de Spœlbergh de Lovenjoul 159, 391
Publications belges 151
L'incident Marguerite Van de Wiele 253
Conférences des XX. — I. M. Villiers de l'Isle Adam . 68
Id. II. M. Antoine 79
Conférences du Théâtre Molière. — I. M. Walter . . 13
Id. II. M. Armand Silvestre 33
Id. III. M. Destrée 61
Conférences de M. Emile Sigogne 62, 399
Matinée de l'*Union littéraire* 167
PAUL ADAM. — *Etre* 164
JEAN AJALBERT. — *Le P'tit.* 269
MAURICE BARRÈS. — *Le quartier Latin* 286
Id. *Sous l'œil des barbares* 309
G. BEAUME. — *Cyniques.* 164
JÉRÔME BECKER. — La troisième expédition belge au pays noir. 406
BENTZOU. — *Histoire de tous pays* 412
BERTIN. — *Les Douze* 412
Mme BLANDY. — *Fils de Veuve.* 412
PAUL BOURGET. — *Etudes et Portraits* 388
JOH. M. BRANS. — *Schimmen en Schetsen* 405
JEAN CHALON. — *Lisons !...* 173
LÉON CLADEL. — *Effigies d'inconnus* 21
Id. *Raca* 164
Id. *Seize morceaux de littérature.* . . 261
FRÉDÉRIC COUSOT. — *La Tour aux Rats.* 22
R. DARZENS. — *Strophes artificielles* 285
ALPHONSE DAUDET. — *L'Immortel.* 273
DE BRINN GAUBAST. — *Fils adoptif.* 157
L. DE COURMONT. — *Le coup d'ongle* 398
GUY DE MAUPASSANT. — *Pierre et Jean* 25
Id. — *Le Rosier de Mme Husson* . 406
HENRY DE PÈNE. — *Demi-crimes* 398
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes* 147
M. DES OMBIAUX. — *Chants des jours lointains* . . 204
Mme J. DIEULAFOY. — *Journal des fouilles à Suse* . . 413
EUGÈNE M.-O. DOGNÉE. — *Liége* 406
ALBERT DUBOIS. — *Types et costumes* 157
EDOUARD DUJARDIN. — *A la gloire d'Antonia* . . . 74
Id. — *Les lauriers sont coupés.* . . 157
DURAND. — *Histoire de la bonne aiguille.* 412
VICTOR DURUY. — *Histoire des Grecs* 413
GEORGES EEKHOUD. — *La Nouvelle Carthage* . . . 177
FRITZ ELL. — *Une réparation.* 157
C. GENAUCK. — *Die gewerbliche Erziehung*, etc. . . 283
ALBERT GIRAUD. — *Hors du siècle.* 67
ARNOLD GOFFIN. — *Impressions et sensations* . . . 164
CHARLES GRAD. — *L'Alsace* 413
ED. GRÉGOIR. — *Souvenirs artistiques* 141
E. HARROY ET L. RONVAUX. — *Poème lyrique* . . 214
ALFRED HENRI. — *Notes sur l'histoire de Bouvignes.* 207
EUGÈNE HINS. — *La foire de Sorotchinetz* (traduction). 157
FRANCIS HUEFFER. — *Correspondance entre Wagner et Liszt* (traduction) 207
J.-K. HUYSMANS. — *Un dilemne* 90
ALBERT JHONEY. — *Les lys noirs* 75
ADOLPHE JULLIEN. — *Hector Berlioz* 402
J. LAFORGUE. — *Les moralités légendaires.* 10, 134
Id. — Lettres inédites à un de ses amis. 4, 20 36, 59, 92, 99, 107, 228, 259, 282, 291, 306, 364, 372, 449
J. LAHOR. — *L'illusion.* 359
LAURIE. — *Les exilés de la Terre.* 412
HENRI LAVEDAN. — *Sire* 406
LEDRAIN. — *La Bible* (traduction nouvelle) . . . 61
L. LEEFSON. — *Voor de jeugd* 204
G. LEFAURE. — *Marthe* 398
CAMILLE LEMONNIER. — *La comédie des jouets.* . . 3
Id. — *Les peintres de la vie* . . . 75, 106
Id. — *Un Mâle.* 204
Id. — *Madame Lupar* 253
STÉPHANE MALLARMÉ. — *Les poèmes d'Edgard Poë* (traduction) 252
PAUL MARICHON. — *Hellas.* 406
H. MAUBEL. — *Une mesure pour rien* 214
MESTRALLET. — *Poèmes vécus* 309
CHARLES MORICE. — *Paul Verlaine.* 391
LOUIS MOYNIER. — *Lettres d'un chien errant sur la protection des animaux* 204
EUGÈNE MUNTZ — *Histoire de l'art pendant la Renaissance.* 413
EUGÈNE NÈVE. — *Bruxelles et ses environs* 228
HENRI PIAGAT. — *Evangile d'amour* 39
JOSÉPHIN PÉLADAN. — *Le Salon de 1886.* 157
Id. *Istar.* 402
OCTAVE PIRMEZ. — *Lettres* 343
FRANCIS POICTEVIN. — *Paysages* 90
Id. *Derniers songes* 359
CAROLINE POPP. — *La tête de fer* 228
MARGUERITE PORADOWSKA. — *Yaga* 159
QUATRELLES. — *A outrance.* 398, 325
HENRI RIVIÈRE. — *La tentation de Saint-Antoine* . . 228
[JEAN ROBIE]. — *Notes d'un frileux* 157
GEORGES RODENBACH. — *Du Silence* 105
G. ROSMEL. — *Histoires estudiantines* 157
J.-H. ROSNY. — *Marc Fane* 268
CH. ROZAN. — *Petites ignorances historiques et littéraires* 214
GABRIEL SARRAZIN. — *Poètes modernes de l'Angleterre* 189
FERNAND SEVERIN. — *Le Lys* 34

MAURICE SIVILLE. — *Contes pou l'Aimée* 333
ALGERNON SWINBURNE. — *La Vénus moderne* . . . 325
AUGUSTIN THIERRY. — *La tresse blonde* 406
LOUIS ULBACH. — *Le parrain de Cendrillon*. . . . 412
E. VAN BRUYSSEL. — *Scènes de la vie des champs et des forêts* 412
ED. VANDERSTRAETEN. — *Les musiciens néerlandais en Espagne au XVIII^e siècle* (t. II.) 141
HECTOR VAN DOORSLAER. — *Une excursion de chasse en Zélande* 127
JAMES VAN DRUNEN. — *Quillebœuf* 197
Id. *Viennoiseries* 198
G. VANOR. — *Les Paradis* 164
PAUL VERLAINE. — *Amour* 147
Id. *Les Poètes maudits* 398
JULES VERNE. — *Deux ans de vacances* 412
F. VIELLÉ-GRIFFIN. — *Ancœus*. 285
VIGNÉ D'OCHON. — *Chair noire*. 406
EMILE ZOLA. — *La Terre* 49
Id. *Le Rêve*. 337
Les *Grands voyages* de la librairie Hachette 413
La *Bibliothèque des merveilles* de la librairie Hachette . 414
Le Glossaire décadent 398
Les manuscrits de Léonard. 269
Almanach de l'Université de Gand 39
Annuaire du *Caveau Verviétois* 157
Le Découpage pour tous 135
NÉCROLOGIE : Charles Cros 347
Edouard De Linge. 329
Charles-Henri de Tombeur 354
Edmond Gondinet. 389
Charles Houzeau 223
Adolphe Siret 23
Le poète Van Beers 374

MUSIQUE

Berlioz et Wagner. 402
Wagner et Beaumarchais. 310
Franciscus, oratorio par ED. TINEL 237
La première exécution de *Franciscus* à Malines. . . 286
Wallenstein, trilogie par VINCENT D'INDY. 77
L'hygiène de la voix. — Aux chanteurs, acteurs et orateurs 12, 28
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. — Saison 1887-1888. Deuxième concert (*Manfred*). 53
Id. Troisième concert (Wagner-Raff) 85
Id. Musique de chambre. 92, 142
Id. Concours 206, 214, 223, 231, 239
Id. Correspondance 223
Id. Saison 1888-89. Premier Concert 418
CONCERTS POPULAIRES (J. Dupont). — Saison 1887-1888. Deuxième concert (Eugène d'Albert). . . 19
Id. Troisième concert (M^me Caron. — *Milenka*). . 44
Id. Saison 1888-89. Premier concert (Paderewski). 405
ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS (L. Jehin). — Saison 1887-1888. Troisième concert 29
Id. Quatrième concert 132
Id. Saison 1888-1889. Premier concert 356
Id. Deuxième concert 390
CONCERTS D'HIVER (F. Servais). — Saison 1887-1888. Troisième concert 6
Id. Quatrième concert 30
Id. Cinquième concert 38
Id. Sixième concert 56
Id. Septième concert. 76
Id. Huitième concert. 100
Id. Neuvième concert 108
Id. Dixième concert 124
Id. Scrutin musical 31, 119
Id. Saison 1888-1889. Premier concert 411
CONCERTS CLASSIQUES. — I. Concert Paderewski. . . 365
Id. II. Concert Kefer. — Blanche Deschamps . . 390
Id. III. Concert Hans de Bulow 397
SÉANCES MUSICALES DES *XX*. — Première matinée (Vincent d'Indy). 53
Id. Deuxième matinée (Fernandez Arbos. — Pilar de la Mora) 60
Id. Troisième matinée (Gabriel Fauré) 86
Matinée musicale de *l'Essor* 111
Concert de *l'Union des jeunes compositeurs* 93
Concerts Wieniawski 92, 101
Matinées Wieniawski 335, 350, 374, 391, 399, 415
Concert de l'*Aréopage* 7
Première séance de musique historique 356
Concert de l'Ecole de musique de Saint-Josse . . . 421
Concert de M^me Cornélis-Servais et de M. Ed. Jacobs . 70
Concert de M^lle J. Douste 111
Concert Heuschling 405
Audition des élèves de M^lle L. Derscheid 247
Cours de M^lle Bouré 247
Concerts du Waux-Hall 207
Auditions musicales au Grand Concours 255, 263
Correspondance 342
CONSERVATOIRE DE GAND. — Premier Concert . . . 111
CONSERVATOIRE DE LIÉGE. — Concerts. . . . 38, 126, 397
Concerts populaires liégeois. 398
CONSERVATOIRE DE MONS. — Concerts . . 47, 55, 190, 415, 421
Id. Concours 255
ECOLE DE MUSIQUE DE VERVIERS. — Concerts. . . . 110, 133
Concert de la *Société nationale de musique* 175
Concert du *Cercle Saint-Simon* 175
Association artistique d'Angers 351, 407
La *Passion selon saint Mathieu* à Cologne 117
Le festival rhénan. 127
Les œuvres de Wagner en Allemagne 127
Litanies, par Ed. Dujardin 214
Nos musiciens en Italie 143, 183
Camille Gurickx en Amérique 47
E. Fernandez Arbos en Ecosse 55
Alveniz et Fernandez Arbos en Espagne 111
M^me Schumann à Londres 135
Jubilé de M^me Schumann. 359
Association du drame musical 23
Assemblée générale de la Société des compositeurs et auteurs lyriques belges. 63
Bibliographie musicale 6, 101, 190, 247, 342, 398
NÉCROLOGIE. — Gérard Brassin. 319

THÉATRE

L'émotion au Théâtre. 302
La critique théâtrale 358
Cabotinage 286
THÉATRE DE BAYREUTH : *Parsifal* et *les Maîtres-Chanteurs* 265
Gazette de Bayreuth 276
Nach Bayreuth! 230
Renseignements divers sur les représentations de Bayreuth 126, 135, 199, 215, 239, 247, 279
THÉATRE DE LA MONNAIE. — Campagne 1887-88. *Gioconda* 1
Lucie de Lammermoor, reprise (M^me Melba). . . . 16
Le Caïd (reprise) 37
Sylvia 55
Jocelyn 73
Le dîner de Madelon. 87
Lakmé, reprise (M^me Melba). 87
Une Aventure d'Arlequin 100
Le Roi l'a dit! 124
Hamlet, reprise (M^me Melba) 140
Clôture de la saison 155
Renseignements sur la troupe 127
Les MEININGER. 185, 201

Lettre de M. Adolphe Prins sur les « Meininger » . . 195
Les « Meininger » à Anvers 116
Les « Meininger » et le Théâtre libre 245
Renseignements divers sur les « Meininger » 22, 103, 126, 175, 199, 206, 215
Campagne 1888-89. Tableau du personnel 287
Lakmé, reprise (Mme Melba) 334
Milenka 363
Les Maîtres-Chanteurs (reprise) 348, 354
Les Maîtres-Chanteurs jugés à la parisienne . . . 374
Renseignements divers 334, 342, 375, 399
Richilde. 409
La situation du Théâtre de la Monnaie. 389
Théâtre du Parc. — *La Femme de Tabarin*, par Catulle Mendès 7, 18
Jacques Damour, par Léon Hennique 18
Le Baiser, par Th. de Banville 18, 165, 174, 182
La Puissance des ténèbres, par Tolstoï 81
L'Abbé Constantin, par L. Halévy. 27
Le Ruban, par O. Stoumon. 85
Cora, par F. Descamps 85
La Souris, par Ed. Pailleron 98
Les Surprises du divorce, par A. Bisson. 125
Un Mâle, par Camille Lemonnier 133, 169, 181
Renseignements divers sur *Un Mâle*, 22, 118, 151, 159, 167, 183, 191, 198, 231
Les Honnêtes femmes, par Henri Becque. 340
Lolotte. — Mme *Lili*. — *Allô! Allô!* (Mlle Réjane). . 349
Pépa, par L. Ganderax 397
Les Femmes nerveuses, par Blum et Toché 414
Théâtre Molière. — *Sœur Philomène*, par E. et J. de Goncourt. 13, 125
Le Saxe, par F. Nautet 13
Iphigénie en Aulide et Mlle Agar 13
Le Frère aîné, par Alphonse Daudet 33, 37
Tout pour l'honneur, par Henry Céard 37
Poison, par Max Waller. 37
L'Evasion, par Villiers de l'Isle-Adam 61
Le Carrosse du Saint-Sacrement, par P. Mérimée . . 93, 124
Une Mesure pour rien, par H. Maubel 93
Le Colonel Chabert. — *Vingt marches de trop*. . . 149
Le Pain du péché, par Th. Aubanel 165, 174
En Famille, par Oscar Méténier 165, 174
Mademoiselle la Quintinie, par George Sand . . . 369
Les Fourchambault, par E. Augier 327
Le Petit Jacques 334
Bajazet, *le Cid*, *Andromaque* (Mlle Dudlay) 398
Théâtre de l'Alhambra. — *La Fauvette du Temple* . 35
Le Dragon de la Reine 63, 109
Théâtre de la Bourse. — Réouverture 7
La Fille de Mme *Angot* 238
Fleur de Thé 310
La Cigale et la Fourmi 373
Théâtre du Vaudeville. — *Le Roi Koko* 14
Rue Pigalle 115 310
Le train de plaisir 310
Le Docteur Jojo 390
La Bergère de la rue Monthabor 414
Théâtre libre de Paris. — Le Théâtre de M. Antoine. 17
La Sérénade, par Jean Jullien 5
Le Baiser, par Th. de Banville 5, 18, 165, 174, 182
Tout pour l'honneur, par Henry Céard 5, 37
La Puissance des Ténèbres, par Tolstoï 81
La Pelote, par P. Bonnetain et L. Descaves 108
Pierrot assassin de sa femme, par P. Margueritte . . 108
Les Quarts d'heure, par G. Guiches et H. Lavedan. . 109
La Prose, par Gaston Salandri. 212
Monsieur Lamblin, par Georges Ancey 212
La Fin de Lucie Pellegrin, par Paul Alexis. . . . 212
La Mort du duc d'Enghien, par L. Hennique . . . 420
Le Cor fleuri, par Ephraïm Mikaël 419
La Chance de Françoise, par M. de Porto-Riche . . 419
Lettre de M. Antoine à M. F. Sarcey 213
Lettre de M. Antoine à M. F. Sarcey sur les *Meininger*. 245
Renseignements divers sur le Théâtre libre . . 14, 71, 78, 79, 118, 143, 150, 191, 199, 239, 235, 375, 415
Opéra-Comique de Paris. — *Le Roi d'Ys* 163
Le Petit Théâtre. 199, 375
Le *Cercle funambulesque* 375
Tati l' Perriqui à Paris. 175
Les recettes des Théâtres de Paris. 271
Lohengrin en Italie 90
Lohengrin à Gand. 125
Un Mâle à Anvers 191, 198
Opéra métropolitain de New-York (statistique) . . . 95
Un Théâtre libre 182
Une revue de l'année. 23
Le Secret de l'Alcade et les Fiançailles de Pasquin, par Mlle E. Dell' Acqua 23
Monsieur le Président, par Emile Sigogne 63
Mlle J. Thénard en Scandinavie. 55
M. Cossira à Marseille et à Lyon. 167, 407
M. Ernest Van Dyck à Vienne 343

ARTICLES DIVERS

Les artistes aux affaires 230
Un toast. 349
L'art culinaire ou Au hasard de la fourchette. . . . 403
Les restaurations d'œuvres d'art 220
Les argenteries anciennes 110
Nos paysages 158, 173
Le boisement du littoral belge 341
Les profanations du paysage 303
La tactique de *l'Art moderne* 109
Polémique carthaginoise. 117
Conseils aux égarés 317
Beckmesserisme 102
Nul n'est prophète en son pays. 118
Aménités provinciales 79, 86, 103
La lyre comique 270
Documents à conserver 101
Petite chronique. 7, 16, 22, 30, 38, 47, 55, 62, 71, 78, 87, 94, 102, 111, 118, 120, 134, 142, 150, 159, 167, 174, 182, 191, 199, 206, 215, 223, 231, 239, 247, 255, 263, 271, 279, 287, 295, 303, 310, 319, 327, 335, 342, 350, 359, 367, 374, 390, 399, 407, 415, 421.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le droit des auteurs (rapport de M. L. Cattreux). . . 77
La contrefaçon des œuvres d'art aux Etats-Unis . . . 318
Un faux Robert Houdin 6
Le *Marat* de David 93, 150
La succession Baudry. 166
L'affaire Van Beers 113
Nécropoles monumentales 86
Le Sultan de Moka (Enoch et Costallat c. Paulus et Bruant) 15
Droits d'auteur (œuvres musicales). 47
Reproductions non autorisées (*La Tosca* et *Pierre et Jean*). 30
La critique au théâtre 22
Du droit de critique théâtrale (Debruyère c. *Gil Blas*). 414
Du dédit théâtral 46
Droits d'auteur sur les programmes des spectacles . . 61
M. Gounod c. *l'Union* de Gand. 118
Le procès des *Mélomanes* de Gand. 149, 342
Le procès de Camille Lemonnier (*L'Enfant du Crapaud*). 300, 377, 385, 395
Voir aussi : 255, 300, 342, 357, 390, 391
Procès de Flaubert (Mme *Bovary*) et de Baudelaire (*Les Fleurs du Mal*) 357
Mme *Bovary* au Théâtre Indépendant 406

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom, 26, rue de l'Industrie.

Règles d'utilisation des copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.
Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.
Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/*annee*/*nom_du_fichier*.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.
Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.